UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME XLI. — 1er SEPTEMBRE 1917.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE ET UNIÈME

146169
5/6/18

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1917

AP
20
R5
pér. 6
t. 41

LA
NUIT PORTE CONSEIL

PROVERBE
EN UN ACTE ET TROIS TABLEAUX

PERSONNAGES

GRAND-ONCLE ASTOLPHE.
GRAND'TANTE ZÉLIE, sa femme.
MARRAINE FLORE.
L'AMI ZÉPHIRIN.
tous très vieux.
LILETTE, dix-sept ans.

. . . . . .

Et d'autres personnages excessivement importans, mais d'habitude tellement invisibles que nous n'osons les faire figurer sous une rubrique traditionnelle.

La scène est où l'on voudra et quand on voudra, à la campagne, en été et dans des temps anciens, ou, en tout cas, passés.

PREMIER TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

GRAND-ONCLE ASTOLPHE, LILETTE.

Un grand salon éclairé par une lampe rose. De vieux fauteuils, des tableaux, des livres, des meubles chinois, des bouquets dans des potiches. Un secrétaire ouvert, avec des papiers et des livres. Beaucoup de fenêtres et portes-fenêtres, dont les volets et les vitres sont fermés, à l'exception d'une seule, tout au fond de la scène, qui

est entre-bâillée, en face d'une porte. Par cette fenêtre un indiscret rayon de lune passe, vibre et bleuit avec l'air parfumé du jardin. Par cette porte, grand-oncle Astolphe, très beau et très vénérable, vêtu d'étoffes surannées et coiffé de cheveux d'argent, entre en s'appuyant sur Lilette.

ASTOLPHE, avançant à pas lents.

Mon enfant chérie, c'est un grand jour, ou plutôt un grand soir. Je t'aime de toute mon âme, et pourtant je viens de te causer une grande peine : pour la première fois, l'aile du chagrin et le souffle de la raison ont passé sur ce front charmant... Mais la première, à ton âge, s'envole bien vite, et le second, parfois, se transforme en baiser.

LILETTE, soumise, craintive et triste, et dont les petits pas dérangent le rayon de lune.

Oh! grand-oncle Astolphe, le baiser de la raison ! Qui donc, à mon âge, s'en soucie ?

ASTOLPHE, s'asseyant dans un fauteuil profond.

Ma pauvre enfant chérie ! Viens près de moi.

Lilette s'assied à ses pieds sur un coussin et l'écoute d'une oreille, cependant qu'elle regarde le rais de lune et est surtout attentive au bruit mystérieux et léger du vent de juin.

ASTOLPHE, jouant avec les cheveux de la jeune fille.

Depuis le jour où ma nièce, ta charmante mère infortunée, revint mourir ici, épuisée par la maladie et le pénible et long voyage, sans ressources, sans désir de vivre, ayant perdu, aux Iles, avec ton pauvre père si jeune aussi, toute joie, toute fortune et toute espérance, j'ai pris soin de toi, nous avons tous ici pris soin de toi...

LILETTE.

Mon oncle, vous m'avez rendue heureuse...

ASTOLPHE.

Tu as été notre joie. Dans notre maison caduque, tu as rayonné et fleuri. Nous aurions voulu te garder toujours... Nous avons tenté de t'élever dans de saines et morales idées, à

la fois pieusement et librement, simplement, et surtout, surtout, d'écarter de toi cette romanesque atmosphère dont fut victime ta pauvre mère, loin des rêves inutiles, des songeries vaines et de toutes ces choquantes véhémences de l'imagination et du cœur qui ont causé jadis le fol mariage de tes parens, leur départ, leurs malheurs et leur mort prématurée...

LILETTE, tout bas.

Ma pauvre maman ! Elle me ressemblait, sans doute ?

ASTOLPHE, très vivement.

Non pas ! Non pas ! C'est à nous que tu ressembles. A ma sage sœur, ta grand'mère, que tu n'as pas connue, car le départ de ta mère la fit mourir de chagrin ; à moi qui suis aussi raisonnable que le comporte la triste situation humaine et qui ai su m'accommoder de l'existence telle qu'elle est... et elle n'est pas toujours agréable.

LILETTE.

Telle qu'elle est... O cher grand-oncle Astolphe, sommes, nous jamais sûrs de voir les choses et les êtres tels qu'ils sont? Et puisque nous sommes environnés de mystérieuses influences, pourquoi ne croirions-nous pas que, parmi elles, il y en a d'heureuses, de douces, de favorables? (Elle pleure un peu.)

ASTOLPHE, ému.

Où va-t-elle chercher ce qu'elle dit? Allons, allons, ne pleure pas, ma mignonne. Il n'y a pas de quoi pleurer. Montrez-moi ces yeux-là bien purs et redevenez belle. Vous serez marquise, vous aurez un mari qui, plus âgé que vous, saura vous soigner et vous gâter, — ce qui me rassure beaucoup en vous mariant, — et vous aurez une grande fortune, ce qui vous permettra de libérer de toute hypothèque la terre des Charmillettes qui fut toujours dans notre famille et que mon but le plus cher est de reconquérir et de conserver... d'ailleurs pour vous et vos enfans. Vous ferez bien cela pour votre cher vieil oncle Astolphe.

LILETTE, de nouveau soumise, mais grave.

Mon oncle, je n'oublierai jamais ce que je vous dois. Et je

vous le prouve en renonçant, pour vous obéir, au plus bel espoir de ma vie.

ASTOLPHE, prisant du tabac.

Hum! Hum! Pfft! Pfft! Brr! Brr! Pschtt! Pschtt!... (Il éternue voluptueusement.) Ah! ma belle, tu l'oublieras bien vite, ton bel espoir. Certes, ce jeune homme fut l'aimable et gai compagnon de ton enfance, et nous fûmes bien imprudens, tout madrés que nous sommes, de n'avoir pas flairé de suite où cette camaraderie vous allait mener! Mais il est trop jeune et n'a pas un sou vaillant, donc est doublement pauvre. Et que deviendriez-vous, Seigneur!

LILETTE, révoltée et misérable.

Doublement pauvres! Avec la jeunesse et l'amour! Mais nous aurions attendu, mon bon oncle, et nous nous serions mariés plus tard, quand Savinien aurait eu une situation... Mais puisque c'est impossible...

ASTOLPHE.

On dit cela! Et puis on n'attend jamais assez longtemps. Et on finit, ma petite fille, par s'épouser avant que la situation ne vous soit venue... Vous vous seriez mariés toujours trop tôt, et l'histoire de ta pauvre maman aurait recommencé.

LILETTE.

Pourquoi, mon oncle?

ASTOLPHE

Parce que nous t'aurions refusé notre bénédiction, notre consentement, notre appui, et notre héritage, comme cela fut infligé à ta mère, comme ce doit l'être aux enfans rebelles, et, par la suite, les tristes aventures seraient arrivées trop promptement. Mais, ma fille, nous t'aimons trop pour te vouloir pareille destinée, et, Dieu soit loué, je t'ai raisonnée et convaincue. Tu écriras ce soir une aimable lettre d'adieu définitif à l'amoureux absent, et demain j'annoncerai à mon vieux marquis que tu consens à devenir sa femme.

SCÈNE II

LES MÊMES, ZÉLIE, FLORE ET ZÉPHIRIN, qui sont entrés pendant la dernière phrase. Ils sont couverts de mantes, de foulards, de capuchons.

TANTE ZÉLIE, qui tient un petit panier.

Astolphe, nous sommes allés jusqu'au potager, croyant la nuit belle. Mais l'humidité vous glace... Ce petit panier est plein de limaces que nous avons ramassées... Les salades peuvent dormir en paix.

MARRAINE FLORE, riant et toussotant.

J'ai eu tort de vous accompagner... Ces nuits d'été sont perfides ; le serein tombe ; et je sens que j'ai, par cette promenade imprudente, réveillé mon catarrhe. (Elle tousse, minaude et crachote.)

ASTOLPHE.

Lilette, vite ! Prépare une boisson bien chaude.

Lilette se lève, et, près d'une table servie, agite bouilloires, tasses et cuillers.

L'AMI ZÉPHIRIN, vêtu comme un vieux chasseur qui jamais ne chasse.

Oui, la rosée était abondante dans l'herbe. Zélie, n'avez-vous pas les pieds mouillés?

ZÉLIE.

Un tout petit peu... Mais que voulez-vous? Je sais depuis longtemps que tout n'est pas rose. Et puis, je me vas aller coucher, car il est tard. Eh bien, Astolphe ? Eh bien, Lilette ? Êtes-vous toujours d'accord et satisfaits de vos décisions ?

ASTOLPHE, étendant la main sur le front de Lilette qui est revenue s'asseoir à ses pieds.

Cette enfant est la consolation de notre vieillesse. Elle accepte tout ce que nous voulions d'elle et sa raison est si tendre et si sage qu'elle nous comprend, nous approuve et trouve déjà en elle-même, à nous obéir, une joie douce qui se transformera vite en bonheur.

ZÉLIE, rondement.

Il ne lui siérait guère de faire la renchérie, car elle a bien de la chance. Étant donné surtout que sur cette pauvre terre on n'est pas créé et mis au monde pour s'amuser. Quelle belle dame tu seras, Lilette! Que de robes! Que de bijoux! Que de parures! Tu me donneras une palatine de petit-gris... Nous irons passer l'hiver à Paris dans ton hôtel, et ta voiture nous sera bien commode pour faire nos visites, car nos jambes ne valent plus rien. N'est-ce pas, Astolphe?

ASTOLPHE.

Parlez des vôtres... Pour les miennes, elles me portent encore fort bien.

FLORE vient prendre Lilette par les mains, la force à se lever et la contemple.

Elle n'est pas si gaie que cela! Mais elle se rattrapera plus tard... Rien n'est plus triste que se marier... Mais, par la suite, on s'arrange.

ZÉPHIRIN, mélancoliquement.

Pauvre Lilette!

ASTOLPHE, très mécontent.

Et que vous prend-il, ami Zéphirin, et de quoi plaignez-vous cette petite fille? N'a-t-elle pas été par nous assez gâtée, aimée et choyée? Est-elle bien à plaindre d'épouser un honnête homme dont l'alliance et la situation comblent d'aise toute notre famille?

ZÉPHIRIN, sautillant de-ci, de-là.

Je ne la plains pas. Mon exclamation involontaire n'était qu'une caresse apitoyée. Je ne voulais pas dire : pauvre Lilette! mais : pauvres dix-sept ans, pauvre jeunesse des belles filles tendres, pauvre heure inexorable où l'on doit renoncer à son premier songe, pauvre instant où d'un geste triste on s'essaye à bannir l'amour!... (Très gai.) Je ne voulais dire que cela. Hi! Hi! Ah! Ah! Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Ensuite on est très content; tout allégé; tout satisfait. Et si vous êtes

encore fâché, croyez que le clair de lune me porte à la tête, et que c'est beaucoup plus grave qu'un coup de soleil.

Lilette est allée pendant ce temps appuyer son front à la fenêtre entre-bâillée et respirer l'odeur de ce jardin qu'on ne voit pas.

ZÉLIE, qui, à la lueur de la lampe, range et compte amoureusement dans le panier ses limaces d'un doigt expert et sans dégoût.

Quel beau déjeuner pour mes poules!... L'amour? Que de bêtises ne commet-on pas en son nom! L'amour? On ne le voit jamais ailleurs que dans les romans ou dans les faits-divers des gazettes... J'espère bien que ma petite-nièce, si bien élevée, n'avait pas osé faire la connaissance d'un aussi vilain personnage que cet amour... Et je n'appelle pas ainsi ce petit attrait qu'elle a pu ressentir un instant pour un jeune homme aimable et de son âge... L'amour?... J'ai là quarante-neuf limaces... Qu'en pensez-vous, Astolphe?

ASTOLPHE.

Je pense que vous devriez nous honorer de votre silence... Viens ici, Lilette... Que vois-tu donc dans ce jardin?

LILETTE, timidement.

Rien, mon oncle... qu'une vapeur irréelle et bleue où peut-être s'enfuyait, en se cachant honteusement, cet amour dont tante Zélie parle si mal... (Elle s'assied près de la lampe et prend sa broderie.)

ASTOLPHE, à part.

Quand elle parle ainsi, elle m'intimide. (Haut.) Ma chérie, n'écoute pas tante Zélie, mais crois ton vieil oncle et son expérience si longue. Ta mère a payé de sa vie la folie d'un instant d'amour. La plupart des êtres humains achètent cette funeste ivresse au prix de leur sang, de leur repos, de leur joie, de leur honnêteté paisible et pure. L'amour est une illusion vite envolée, un mirage que dissipe cruellement la réalité... Et malheur à ceux-là, assez présomptueux pour vouloir lui permettre de bâtir leur vie sur un songe et un mensonge!... Le mariage, le devoir, la maternité, les succès permis de la beauté et de la richesse, les soins de la maison... voilà le seul bonheur d'une femme.

LILETTE, tout bas.

Hélas! Et si l'amour était, lui, le seul, le premier devoir!

FLORE.

Ah! qu'Astolphe parle bien... et judicieusement et comme c'est bien la voix de la famille! Car la famille refuse toujours âprement que l'amour lui soit présenté...

ZÉPHIRIN, bas.

C'est pourquoi il est toujours forcé, le pauvre sournois, d'entrer par la fenêtre...

ASTOLPHE.

Voyons, Zéphirin? Quand elle aura notre âge, ne nous donnera-t-elle pas pleinement raison?

ZÉPHIRIN, bourrant sa pipe.

Évidemment... évidemment... Cela demande un certain temps... Mais alors, elle le saura bien, tout comme nous... Oui, oui. L'amour est une farce, un leurre, une coquinerie qui n'en est une que parce qu'elle ne peut durer toujours; un des plus mauvais tours que puisse nous jouer la destinée perverse. Ah! pauvre amour! tu n'es pas aimé, je t'en réponds. Mauvais garçon, terreur des parens judicieux, inavouable ami, ne viens pas rôder par ici, car, avec un vieux fusil, je t'abattrai comme un pauvre petit faon; oui, sans pitié; laisse-nous à jamais en paix et ne reparais plus avant la consommation des siècles. Ainsi soit-il. Êtes-vous content, Astolphe?

ASTOLPHE, haussant les épaules.

Oui, vieux fantaisiste. Allons, il se fait tard, il faut se retirer. Mais auparavant, petite Lilette, j'aimerais que nous composions à nous deux cette lettre à Savinien que tu m'as promis d'écrire dès ce soir.

LILETTE, doucement et douloureusement.

Mon bon oncle, je vous en supplie, laissez-moi l'écrire toute seule : je vous la remettrai demain matin, et c'est vous qui l'expédierez.

ASTOLPHE.

Soit. J'y consens, puisque j'ai ta parole et que toutes choses sont conclues... Montes-tu dans ta chambre, ou préfères-tu écrire ici? Il y a tout ce qu'il faut.

Il vérifie soigneusement, sur la tablette du secrétaire, l'encre, les plumes, le papier.

LILETTE.

Si vous le voulez bien, j'écrirai ici.

ZÉPHIRIN.

Bonsoir, Lilette! Bonsoir, enfant charmante! Profite de ton dernier soir. Rêve tout à ton aise... Bientôt, tu seras une vieille madame, et adieu les songes de jeune fille...

LILETTE.

Bonsoir, ami Zéphirin.

ASTOLPHE, le poussant plaisamment.

Voulez-vous bien vous en aller, vieux fou... vieux cueilleur de chimères...

ZÉPHIRIN.

Que voulez-vous? Chacun son goût. Tout le monde ne peut à la fois ramasser les limaces du potager. Lilette, ma petite, une dernière nuit! Puisse-t-elle te porter conseil, aimable fille, puisses-tu...

ASTOLPHE, le poussant derrière la porte.

Allons, bonsoir! Taisez-vous un peu. Vous nous empêchez de parler sérieusement. Vous êtes né et vous mourrez fol.

FLORE, dans une grande révérence.

Bonsoir, madame la marquise.

ZÉLIE, emportant son panier.

Bonsoir, ma petite. Écris une gentille lettre... pas trop gentille cependant... afin de supprimer les regrets inutiles. Tu

aurais dû laisser Astolphe te faire le brouillon : il écrit à ravir...

ZÉPHIRIN, derrière la porte.

Oui, à ravir... à ravir même un amant au désespoir-

ASTOLPHE.

Lilette ! Je compte sur toi. — Mais, (il l'attire à lui, l'embrasse et voit dans ses yeux, des larmes) je vois que tu pleures, mon enfant. Sèche tes larmes. Bientôt tu n'en verseras plus et un doux contentement t'habitera. Plus d'hésitations, plus de trouble, ni de tourment... Demain seulement je préviendrai le marquis. Je veux qu'il puisse être certain de trouver à son arrivée bon et charmant visage. Ma chérie, que cette nuit te donne la paix du cœur, te démontre définitivement toute la sagesse de nos résolutions et toute la folie de tes anciens projets. Demain matin, tu m'apporteras ta lettre et ton sort sera fixé. Bonne nuit, ma petite. Ne pleure pas. Je te jure que tu seras heureuse. (Solennellement.) N'êtes-vous pas trop jolie pour la médiocrité ? Trop faible pour l'infortune ? Trop enfantine pour la passion ? Croyez-moi, acceptez l'abri somptueux et sûr que vous a préparé votre vieil oncle. Ma chérie, la vie est longue et un instant de déchirement est vite oublié... Embrasse-moi et comprends combien je t'aime.

Il la serre contre lui, l'embrasse et s'en va doucement et majestueusement.

On entend, derrière la porte, de vieilles voix toutes falotes qui s'éloignent avec les pas alourdis.

... C'est mon bougeoir... Mais non, c'est le mien... Prenez donc garde : vous allez mettre le feu à mon bonnet... Ah ! ce clair de lune, comme il fait un faux jour sur les marches de l'escalier !... C'est à se rompre le cou... Tenez la rampe, ma chère... Aïe ! mon vieux genou... Bonsoir... Bonsoir... A demain... Qu'en pensez-vous ? Nous donnerons au marquis la chambre orange...

Puis tout se tait. Silence.

Lilette vient s'asseoir près du bureau ouvert et rêve en regardant les papiers épars, le front dans sa main.

DEUXIÈME TABLEAU

LILETTE, AUTRES PERSONNAGES.

LILETTE, seule.

O mon amour! que vous dirai-je, que vous écrirai-je? Mon cher amour, vous dormez peut-être ce soir, confiant en ma parole donnée, en ma tendresse, en ma ferveur! Et je suis prête à vous trahir! Mon ami chéri, frère de mon enfance, qui sembliez devoir être, vous seul, l'amant et l'époux de ma jeunesse fidèle et bienheureuse, un étrange, un affreux devoir m'arrache à vous! Car ces êtres cruels, qui vous repoussent aujourd'hui et nous séparent, m'ont jadis recueillie et bercée. Ma mère, en mourant, m'a confiée à eux... Cette famille qui l'avait laissée partir durement et ne la reconnaissait qu'au seuil de la mort, cette famille m'a protégée, nourrie, aimée, gâtée; c'est entre ses mains justes et sévères que ma mère m'a remise à son retour au foyer qu'elle avait quitté... Hélas! hélas! je dois obéir. Me déchirer le cœur, je le veux bien par reconnaissance, par devoir, par obéissance envers eux. Mais vous, mon seul bonheur, en quel nom dois-je vous combattre et vous tuer? Vous, mon ami, en vertu de quelle vertu ai-je le devoir ou le droit de trahir votre amour, de manquer à mes promesses et de vous combler de désespoir? Ah! Savinien, Savinien, que je suis malheureuse! Est-ce que je ne suis pas trop jeune et trop petite encore pour être aussi malheureuse que je le suis ce soir? (Elle pleure, puis tout à coup relève la tête et écoute. Et elle sourit dans ses larmes.) Les grillons! Comme ils chantent et crissent, ce soir! Ils font un bruit! Ah! je vais ouvrir toutes ces portes et ces fenêtres. On étouffe ici... Et tout y est si séculaire et si compassé que je ne suis pas bien sûre de n'avoir pas cent ans depuis tout ce chagrin...

Tout en parlant, elle pousse rapidement battans et volets, et tout le clair de lune immense et bleu s'empare du vieux salon triste et féeriquement le transforme; les doux bruits nocturnes, mille petites voix mystérieuses se mélangent à la lueur pâle, aux parfums ténébreux, aux brises balancées dans les feuillages noirs...

LILETTE, les mains jointes, extasiée.

Oh! la belle nuit! la douce nuit! la nuit charmante! Par

une nuit si belle, comment peut-on faire pleurer une enfant telle que moi? Comment peut-on n'être pas jeune, amoureux, confiant et fou?

Les grillons crissent de plus en plus fort et, très distinctement, on entend leurs mille petites voix qui chuchotent très vite dans les herbes.

LES GRILLONS.

Ne dis pas oui... Ne dis pas oui... Ne dis pas oui... i, i, i.

LILETTE, attentive.

Il me semble que leurs voix ont un sens et qu'ils me disent quelque chose...

LES GRILLONS.

Ne dis pas oui... Ne dis pas oui... Ne dis pas oui... i, i, i.

LILETTE, charmée.

« Ne dis pas oui... » Voilà ce qu'ils paraissent me conseiller fort clairement... Petits grillons, je vous adore.

Et à la belle pelouse bleue, toute frémissante de voix invisibles, elle envoie un grand baiser.

LA BRISE, voluptueusement, de feuille en feuille.

Nous ne voulons pas... Nous ne voulons... Nous ne voulons pas que tu veuilles...

LILETTE.

Ah! le vent m'a parlé...

LES PETITES GRENOUILLES dans les douves ET LES CRAPAUDS cristallins.

Ne l'épouse pas, ne l'épouse pas... pas... pas... pas.

LILETTE.

Je deviens tout à fait folle! Oncle Astolphe m'a tant parlé, il a si fort malmené mon pauvre cœur et ma pauvre tête, avec ses vieux discours et ses conseils qui sont des ordres si durs, que maintenant je crois entendre de tous côtés des avis contraires

aux siens et qui, en revanche, sont tout à fait l'écho de mes désirs secrets...

Autour de la lampe, des phalènes tournent et après trois tourbillons les voilà qui grandissent, grandissent, deviennent presque humaines sans cesser d'être papillons et qui dansent comme des femmes éperdues.

LES PHALÈNES.

O lumière! Amour resplendissant, nous t'adorons! Nous venons danser à ta flamme... Nous avons vu nos sœurs brûler leurs ailes veloutées à ta splendeur cruelle, mais à notre tour, malgré tout, nous venons à toi. Consume-nous, détruis-nous, donne-nous cette mort ardente que nous souhaitons plus que la vie... O feu! Palpitement qui rayonne, illumine nos âmes éphémères et, après, nous voulons bien mourir...

Les phalènes, une à une, se taisent et tombent dans l'ombre, redevenues papillons... Les grillons, les grenouilles, les brises aussi se taisent; mais faiblement les trois notes du rossignol commencent à s'exhaler d'un arbre noir...

LILETTE.

O nuit! Nuit pleine de voix et de mystères, toi qui depuis toujours endors ou ravis le monde et les êtres obscurs, ô nuit d'été toujours pareille à la jeunesse, nuit, sois-moi favorable! Conseille-moi. Vois, ô puissante, combien je suis faible. Nuit éternelle, tu le sais, je suis aussi peu durable que ces papillons consumés et bientôt je disparaîtrai dans tes ombres, petite ombre inconsolable... Parle-moi. Toi qui connais l'Amour et qui es son amie, dis-moi, ô douce ténébreuse, si je dois écouter ce que mes vieux parens m'ont dit... Mais comment jugeraient-ils l'Amour mieux qu'ils ne te jugent, toi, ô parfumée; ils ne savent plus jouir de ton charme et de ton délice, et quand la première étoile brille à ton front encore clair, vite ils ferment tous les volets et font contre les rhumes malicieux des conjurations magiques. Ils ne sont plus assez sûrs d'exister pour chérir comme moi tous les périls obscurs qui exaltent mon cœur vivace. Nuit! O tendre nuit! Je voudrais mourir. Emporte-moi dans les plis de tes voiles, et si je ne dois pas connaître le bonheur, ah! donne-moi l'oubli, veux-tu? dans une mort qui te ressemble...

Alors un chant merveilleusement ardent et triste, à la fois véhément, bienheureux et désespéré, transperse le silence bleu, comme la voix même de la jeunesse. Et Lilette voit qu'un sombre jeune homme, vêtu de brun, est assis sur le rebord d'une fenêtre et joue d'un violon noir où frémit toute l'âme des amans terrestres. Et Lilette comprend que c'est le rossignol. Et elle devine quelques-uns des mots du chant pieux et doux.

LE ROSSIGNOL.

Tendre sœur des nocturnes roses, imite-les ; verse ton âme tout entière, et à tous les parfums de la nature joins tes parfums. Tu ne t'appartiens pas, enfant, tu es créée pour joindre ton ardeur à la grande lumière et te confondre à l'harmonie des choses dont tu es une note attendue. Ton heure d'amour est venue, ah ! sache la vivre sans en perdre une minute sacrée... C'est cela ton devoir, c'est cela ton destin... Ce que tu deviendras ensuite, que t'importe ? T'effeuilleras-tu dans la brise refroidie, ou t'épanouiras-tu par des matins rayonnans ? O fille d'une race éphémère, ne le demande pas et, comme l'étoile et la fleur, comme l'insecte et l'oiseau, aime ! Tout être peut mourir s'il a connu l'amour...

Lilette éperdue, écoute, écoute, écoute encore, lorsqu'à une autre fenêtre une voix l'appelle, une voix suave comme une fleur, dans un souffle embaumé.

LA ROSE.

Ah ! ma sœur, comme il chante bien ce soir, et comme je suis émue ! Mon cœur a tellement battu que je me suis épanouie d'un seul coup, de langueur et d'espoir. Demain, le vent du petit matin me trouvera tellement défaite et bouleversée qu'il m'effeuillera distraitement et que, de ce qui fut ce soir une créature de chair et d'odeur, d'amour et de joie, rien ne restera... Mais au jour, une autre corolle s'épanouira à ce même rosier et les amoureuses pourront encore cueillir des roses. Donc, tout est bien et je sens que je pourrai me disperser voluptueusement avec cette générosité résignée des fleurs qui ont accompli leur tâche sur cette terre : j'ai aimé et j'ai vécu, j'ai frémi à toutes les brises chargées de pollen, je me suis penchée sous l'orage, j'ai accueilli l'abeille et le papillon, j'ai bercé la cétoine et supporté le scarabée, connu la clarté de la lune et du soleil, la

fraîcheur de la rosée et de la pluie, la caresse de la brume... et j'ai inlassablement, nuit et jour, à toute heure, donné tout mon arome et tout mon miel... Je puis mourir... Mais que vois-je? Chose inouïe! Je vois marcher le vieux cyprès...

LE VIEUX CYPRÈS.

Petite qui vivez, venez au seuil de la maison, car je suis bien trop grand pour entrer dans la chambre; je suis venu vers vous, à travers la route et le pré, traînant mes racines puissantes où mes pas enchaînés s'entravent. Je suis le vieux cyprès qui rêve au coin du cimetière endormi, et la Nuit, ma mère, m'a dit : « Mon fils, allez de ma part trouver cette enfant et lui prouver que les vieillards ne sont pas tous semblables au grand-oncle Astolphe, et soyez, ô vieil arbre, plus humain pour elle qu'un homme... Arrachez-vous du sol en souffrant, afin de lui porter, vous aussi, une des voix de la nature éternelle... » Petite, venez un peu, car j'ai peur de réveiller tous ceux qui dorment ici et j'ai au contraire l'habitude de veiller sur de noirs repos... Mes branches heurtent le toit... Je ne peux avancer davantage. (Lilette court au seuil de la porte et voit le noir cyprès lui tendre ses grands bras feuillus.) Petite enfant, la vie est brève et seuls sont immortels, dans les espaces que l'esprit humain ignore et ne peut pressentir, ceux et celles qui, pendant les instants de leur vie d'en bas, ne furent vraiment que tendresse et amour... Les autres dorment sombrement, car leurs âmes n'ont pas su quitter la terre. N'écoute pas ceux-là qui veulent te faire exister selon les absurdes règles de leur raison. Tout est passé avant d'avoir compris que tout passe. Un seul instant t'est donné pour choisir... Petite qui vivez, aimez si vous voulez vous survivre...

Et le vieux cyprès s'en va, ayant de nouveau bien sagement serré contre son tronc ses noirs feuillages qu'il avait tendus vers Lilette; il est si grand qu'il semble avoir percé de sa cime un coin du ciel, où, déchirure étincelante, malgré le clair de lune, rêve une étoile.

L'ÉTOILE, qui descend en se balançant et se pose, comme un oiseau de feu, une seule minute, à la pointe du cyprès errant.

Bonsoir! bonsoir! bien-aimée; un seul bonsoir en passant, car la lune est jalouse et ne permet pas aux astres de trop

briller quand elle est là... Sais-tu, ma chère, qui je suis? Je suis le monde où vivent tous les rêves et songes d'amour, car l'amour est si puissant qu'il donne la vie à toutes choses, même à des rêves. Donc, ne le crains pas, ou plutôt crains-le... Ne l'offense pas, et quand il te tend les bras, petite fille, cours bien vite et dis-lui poliment bonjour...

Et riant, brillant, palpitant, l'étoile file... Car au seuil du salon enchanté Madame la Lune et Madame la Nuit se font des mines et des politesses.

LA NUIT.

Entrez, ma chère, et je viendrai quand vous serez partie.

LA LUNE.

Pourquoi donc? Entrez. Vous pouvez occuper toute cette chambre. Je me contenterai très bien de ce miroir et de ce petit coin que j'illuminerai.

LA NUIT.

Point. Entrez la première.

LA LUNE.

Je n'en ferai rien.

Et la grande traîne de sa robe bleuit et argente tout le sol dans les cassures de sa révérence.

LA NUIT.

Entrez, vous dis-je, et puis allez-vous-en tout à fait, car je veux être seule avec cette petite fille.

LA LUNE.

J'obéis donc.

Et elle entre, resplendissante et nacrée. Lilette, étendue dans un grand fauteuil, consciente à demi, attend anxieusement d'autres mirages.

LA LUNE.

Bonsoir, ma mie. Je désirais vous dire aussi mon petit mot d'amitié. J'aurais bien voulu vous voir partir d'ici et vous guider

vers un heureux jour, mais ce rôle ne m'est pas réservé... Je vous montre seulement du bout d'un rayon cette feuille de papier à lettre, sur laquelle vous devez, je crois, écrire quelque chose. Dépêchez-vous, car maintenant les heures sont comptées et bientôt la maison s'éveillera. Soyez heureuse, Lilette, croyez-en ma vieille expérience. Elle est beaucoup plus vieille que celle de grand-oncle Astolphe. J'ai connu beaucoup de choses et pas mal de gens. Eh bien, les amoureux sont vraiment les seuls personnages un peu sympathiques que j'aie vus s'agiter sur cette planète bizarre... Et l'amour dont on vous a dit grand mal est, quand on sait le prendre, un dieu délicieux... Retenez bien cela. Il ne se venge que des orgueilleux qui lui résistent et lui font mauvaise réputation, et joue quelques farces aux gens de méchant caractère... Mais vous, ma chère, ah! comme il vous aimera!... Car vous ressemblez à Psyché... Et tenez! Cela me fait songer que vous allez vous brûler en éteignant cette lampe qui charbonne encore... Je vais vous la faire souffler par une petite brise... Aussi bien, Madame la Nuit veut être seule avec vous... Bonsoir.

La lampe grésille et s'éteint. Le clair de lune s'apaise et paraît se voiler de bleu sombre. La Nuit aux cheveux violets entre mystérieusement.

LA NUIT.

Tu m'as appelée, enfant charmante, à ton secours, et me voici. Toi qui croyais aux choses invisibles, aux présences mystérieuses, aux influences naturelles, je t'ai laissé comprendre un soir quelques-unes des voix sans nombre que les êtres distraits ne savent pas saisir, ne veulent pas écouter... Lilette, va vers ta destinée : le puissant Amour t'aime et veillera sur toi parce que ton cœur est candide et ton âme crédule, et sur celles-là qui ne savent que tout donner les dieux attendris ont veillé toujours...

Elle se penche et donne à Lilette un baiser. La jeune fille tressaille et s'éveille tout à fait.

LA NUIT.

Lune, un instant!

La lune reparaît et éclaire, sur le bureau, l'écritoire.

LILETTE se lève, passe la main sur son front, puis, d'un seul trait, écrit :

« Mes chers parens, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous obéir, mais la nuit m'a porté conseil... Pardonnez-moi... Je pars... Je vais rejoindre Savinien. Adieu. Lilette. »

Et mêlée aux voiles de la nuit, suivant le chemin irréel que lui trace le dernier rais de lune, Lilette s'enfuit.

TROISIÈME TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

ASTOLPHE, puis FLORE.

Dans le clair de lune déclinant, le salon garde encore un mystérieux aspect de rêve. La porte s'ouvre et grand-oncle Astolphe en robe de chambre à fleurs et en bonnet de nuit, entre en se cognant aux meubles.

ASTOLPHE.

Quelle étrange nuit! Je ne sais ce que je ressens, mais je n'ai pu dormir. Je n'ai jamais vu de plus beau clair de lune, et je ne sais pourquoi dans cette insomnie argentée j'ai pensé à des heures de ma jeunesse... Un attendrissement m'a serré le cœur. J'ai eu pitié de cette enfant. Pourquoi lui ai-je conseillé ce mariage?... Pourquoi m'a-t-elle écouté?... Je ne suis plus très sûr d'avoir bien fait et je crains d'avoir des remords. Aussi je viens la chercher, lui parler encore. Il faut bien que je lui avoue certaines autres choses... Ah! que lui ai-je dit de l'amour? N'ai-je pas commis là une profanation, un sacrilège? Et qui de nous peut se juger assez sage pour conseiller la sagesse, ou ce qu'on croit la sagesse? En réalité, tout ce qui n'est pas le bonheur n'est-il pas absurde et vain? Et ne serait-il pas mieux que je fusse mort avant d'avoir conduit cette enfant innocente vers je ne sais quoi d'irréparablement raisonnable?... Mais où est-elle? Elle n'est plus là... Je ne l'ai pourtant pas entendue monter à sa chambre...

Pendant qu'il monologue et se cogne aux meubles, marraine Flore est entrée à son tour et il l'entend.

ASTOLPHE.

Est-ce toi, petite Lilette?

FLORE, timidement.

Non, Astolphe, c'est moi... Il faut que vous m'excusiez... Ne me grondez pas. Je m'inquiétais d'elle.

ASTOLPHE.

Comme moi... (Il lui prend la main dans l'ombre). Pourquoi tremblez-vous? Ah! ma pauvre petite Flore, vous avez bien peur du vieil Astolphe, n'est-ce pas?

FLORE, d'une jeune voix.

Oui, j'ai peur de vous depuis que je vous ai tant aimé et que vous m'avez fait tant de peine... J'y repense ce soir, et je ne sais pas pourquoi... Car c'est si loin!... Avez-vous entendu le rossignol? Il m'a semblé que j'avais encore dix-huit ans, et toute ma douleur passée m'est si délicieusement revenue dans l'âme que j'ai pleuré...

ASTOLPHE, ému et pleurant lui-même.

Ah! mon amie, ma petite Flore d'autrefois, comment avons-nous le cœur tous les jours assez éteint, pour ne pas plus souvent pleurer sur nos amours passées? Combien je vous aimais, mon amour!...

FLORE.

Combien je vous aimais!...

ASTOLPHE.

Ma famille s'opposa si violemment à notre mariage, que je dus renoncer à vous et que j'épousai Zélie... Je ne m'en suis jamais consolé, pas plus que de votre peine, et je ne le savais plus... Et puis, Flore, cette enfant... cette nuit d'été... ces parfums, ce clair de lune... (Il pleure.)

FLORE.

Ne pleurez pas, mon ami chéri, ne pleurez pas. Je ne vous en voulus jamais et la preuve en est qu'après mon veuvage je vins vivre non loin de vous, et que notre amitié nous consola de nos tendresses vaines. Et puis, savez-vous bien, Astolphe? Eh bien, la douleur que j'eus par vous, ce chagrin d'amour, ce dernier baiser... c'est... c'est... je peux bien vous le dire aujourd'hui... le plus beau souvenir de ma vie...

ASTOLPHE, la serrant dans ses bras.

Flore! ma petite Flore bien-aimée! ce soir je me souviens, moi, d'un matin où tu cueillais des fleurs dans la rosée... Je t'aimais tant que je sautai dans le jardin, de ma fenêtre, car descendre l'escalier me paraissait vraiment trop long, et je courus dans tes bras si violemment que j'effeuillai toutes tes roses... Eh bien, pour ta bouche et ta fraîcheur et la jeune ivresse de cet instant ensoleillé, ô mon amie, sois bénie à jamais, et pour tout l'amour que j'avais de toi et que je ne sus pas rendre heureux, sois bénie, car rien ensuite, entends-tu, rien au monde ne m'a jamais rendu l'ivresse de cet espoir... de ce bonheur.

Ils s'enlacent tendrement et l'on ne sait plus dans la nuit s'ils sont vieux ou s'ils sont jeunes... Brusquement, un furtif rayon de lune montre la feuille de papier sur le bureau ouvert.

FLORE.

Lilette a écrit... Astolphe, voyez!

A eux deux, sous le rayon qui cligne et qui semble leur dire : « Dépêchez-vous! » ils déchiffrent le billet et s'écrient ensemble avec joie :

FLORE, ASTOLPHE.

Dieu soit loué! Elle n'a écouté que son cœur! Courons! Préparons-nous! tâchons de la rejoindre et de la conduire à Savinien.

Et comme deux petits fous, se tenant par la main, ils sortent en courant dans la nuit bleue.

SCÈNE II

ZÉPHIRIN, puis ZÉLIE.

A peine sont-il partis que l'ami Zéphirin, coiffé d'un foulard à cornes et tenant un chandelier à la main, paraît. Les pans de sa robe de chambre en velours pensée flottent sur ses jambes maigres. Il est chaussé de pantoufles vertes. Les cornes de son foulard font des ombres fantastiques. La flamme de sa bougie lutte avec le clair de lune finissant et il danse en fredonnant le motif passionné du chant de violon qu'il a dû entendre un peu tout à l'heure, quand le rossignol chantait pour Lilette.

ZÉPHIRIN.

Ah! quelle nuit! D'où vient cette musique ineffable? J'ai vingt ans; les jasmins qui encadrent ma fenêtre chuchotent de si douces choses que j'ai fini par comprendre mon devoir. Je dois parler à Lilette, lui dire... Oui! pourquoi ne l'ai-je pas fait, n'ai-je pas osé? Ce vieil Astolphe empêchait les mots de sortir de ma gorge. Et pourtant, quand nous sommes partis, la laissant seule, si raisonnable, si décidée, si paisible dans sa résolution épouvantable... ah! il m'a semblé que j'avais aidé à commettre un crime... Mais où est-elle, cette enfant? Elle n'est plus là... Et pourtant, elle n'est pas couchée... Pourvu qu'elle ne soit pas allée se jeter dans l'étang! Mon Dieu! mon Dieu!... Mais non! La nuit était trop belle... Quelle nuit! Ah! nuit, vous êtes une nuit d'amour. J'ai beau me savoir tout vieux, tout seul et tout désenchanté, je sens que vous êtes, ô nuit, tout alourdie de promesses, tout embaumée de ferveur, tout alanguie de délices... Amour! seul dieu réel des humains imparfaits, comment permets-tu les blasphèmes? Car ces vieux fous, ce soir, ont mérité ta colère... Fais-la tomber sur nos têtes chenues et non sur le front charmant de la petite Lilette...

A ce moment, tante Zélie, en peignoir rose, en bonnet et en ruches et en dentelles de jadis, entre à pas menus...

ZÉLIE.

Mon Dieu! Que se passe-t-il? J'entends marcher dans tous les couloirs. J'ai rêvé qu'un coiffeur aux doigts bleus et verts

venait me coiffer et me forçait à tourner mes cheveux autour de mes limaces, en guise de bigoudis... Le froid visqueux de ces bêtes sur mon front me réveilla, hérissée d'horreur! Je suis sûre que le clair de lune me donna ce rêve pour se venger de ce que je ne sus pas l'admirer ce soir... de ce que je ne sus pas obliger Astolphe à laisser Lilette libre de dire : « Non » aux propositions du marquis et libre d'épouser Savinien. (Elle soupire.) Ah! les mariages de raison ne sont pas tellement heureux que l'on veuille les multiplier à l'infini... et une folie vaut bien une bêtise... Pourquoi chacun veut-il, à la fin de sa vie, imposer à autrui les sacrifices qu'il dut subir dans son jeune temps? Serait-ce pour se persuader que nul n'échappe à une commune loi de triste malentendu et afin de s'épargner de suprêmes, de déchirans regrets? Ah! cela n'est pas bien! Et je veux dire à cette petite...

ZÉPHIRIN.

Vous parlez bien mieux, quand vous êtes toute seule, Zélie, et je suis tout attendri par ce que je viens d'entendre...

ZÉLIE.

Ah! Zéphirin, vous aussi, vous avez eu la même pensée! Oui, vieil ami! Nous fûmes assez malheureux! Que Lilette au moins soit heureuse!

ZÉPHIRIN, très passionné.

Si vous aviez voulu, Zélie!

ZÉLIE.

Si vous aviez su, Zéphirin!

ZÉPHIRIN.

Si nous avions osé! Ah! Zélie, dans ce temps-là vous ne ramassiez pas les limaces et je ne passais pas pour un vieux fou, je n'étais qu'un jeune imbécile... Nous nous sommes inclinés sous d'autres volontés que les nôtres, et nous avons été bien punis, car la moralité de cette comédie c'est que personne n'a été heureux et que rien dans ce triste monde ne fut amélioré

ni transformé par nos soumissions inutiles. Nos parens nous crurent de bons petits bêtas bien obéissans et ne nous en estimèrent pas davantage... Quant à l'Amour, le seul de nos aïeux auquel notre jeunesse devait obéissance, il ne nous a jamais pardonné...

ZÉLIE.

Hélas!

ZÉPHIRIN.

Hélas!

ZÉLIE.

Au moins, que Lilette soit heureuse...

La bougie grésille dans le chandelier. La lettre apparaît sur le bureau.

ZÉPHIRIN.

Ah! elle a écrit! Voyez! Lisons, Zélie.

Et tous deux, à la flamme expirante lisent à haute voix le billet et s'écrient :

ZÉLIE, ZÉPHIRIN.

Dieu soit loué! Dieu soit loué! Elle n'a rien écouté de tout ce qu'on lui a dit. Comme elle a raison! Comme on l'aime, cette chérie! Puisse-t-elle être heureuse aussi longtemps que nous avons vécu sans bonheur...

Et comme ils prononcent ces souhaits tendres et mélancoliques, la voix du violon mystérieux se fait entendre de nouveau, puissante, adorable et désespérée. Les deux vieux redevenus jeunes dans l'aube qui blanchit le jardin s'en vont, légers comme des ombres, en dansant, par les allées pâlissantes...

SCÈNE III

L'AMOUR, L'AUBE.

La bougie grésille et s'éteint, en faisant éclater la bobêche. Alors, entre les plis d'un rideau, un bruissement d'ailes, et le déploiement sur des pieds lumineux d'une tunique pourprée révèle la présence de : l'Amour. En même temps, par la fenêtre entre : l'Aube. Elle est vêtue de gris et de blanc et joue avec un voile lilas. Elle s'avance avec beaucoup de timidité.

L'AMOUR, souriant et beau.

Bonjour, chère Aube.

L'AUBE.

Que tu es aimable aujourd'hui! D'habitude, tu me maudis et m'appelles importune, méchante, hâtive, et tu me sommes de rester dehors sans montrer mon visage au carreau... Qu'est-il donc arrivé?

L'AMOUR.

J'ai besoin de toi... Je viens de passer une charmante nuit. Je ne me suis pas montré, mais j'étais présent en toutes choses : dans les voix, les chants, les parfums, l'ombre et les rayons, j'étais là... Et une fois de plus j'ai vaincu et j'ai rendu follement amoureuse de moi la plus tendre jeune fille qui jamais...

L'AUBE, l'interrompant.

Tu dis toujours cela... Et pourtant Jupiter sait si depuis Psyché...

L'AMOUR.

Chut! Tais-toi!... Elle est adorable... Ensuite, j'ai fort indulgemment puni les vieux fous qui se sont permis de dire du mal de moi et qui, pour me dérober cette charmante créature, voulaient la marier à un vénérable libertin. Ah! les mariages arrangés par les familles! Qu'en dis-tu?

L'AUBE.

J'en ai toujours pâli.

L'AMOUR.

Donc j'ai rendu à ces vieillards le goût de leurs tendres douleurs...

L'AUBE.

Ah! quelle heureuse peine!... Tu n'es pas toujours aussi bon et doux...

L'AMOUR.

Je me sens très attendri et un peu fatigué... Mais, chère Aube, puisque la Nuit est couchée, il faut que je te confie Lilette et que tu la transportes avant l'aurore, sans lassitude et sans peine, dans un état de rêve bienheureux, jusqu'au seuil de son Savinien. Elle est au pied du cyprès, sur la route, et déjà se repose. Ne la laisse pas se fatiguer et s'attrister... Car ses pieds sont très petits et son âme est enfantine...

L'AUBE.

J'y cours.

L'AMOUR.

Soigne-la bien... Quant à moi, ayant, comme partout et toujours, triomphé, et prouvé aux vaniteux humains que nul n'échappe à ma loi puissante, je vole à d'autres soins. Chère Aube! ma journée est si particulièrement occupée que jamais je n'aurai le temps d'accomplir tout ce que je dois... Je te recommande encore Lilette... Merci... Merci... et adieu...

Et dans le vaste et doux bruit d'un grand essor, l'Amour monte dans le ciel pâle qu'il rougit et dore, soleil levant, cependant que l'Aube, obéissante et timide, s'enfuit...

GÉRARD D'HOUVILLE.

L'ÉNIGME DE CHARLEROI[1]

II

LA MANŒUVRE EN RETRAITE
LES COMBATS DE LA SAMBRE DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

V. — RÉSULTATS STRATÉGIQUES ET TACTIQUES DES COMBATS DE LA SAMBRE

Les résultats immédiats des combats de la Sambre sont d'ordre tactique et d'ordre stratégique.

Au point de vue tactique, les Allemands ayant pris l'avantage et surpris les armées alliées, les ont battues successivement dans les fonds de Sambre le 21 août 1914, sur les hauteurs de Sambre le 22 et le 23, et dans la région de Mons le 23 après-midi. Mais l'armée von Hausen, qui avait commencé le passage de la Meuse à Hastière-Onhaye pour couper les communications de la 5e armée, a été rejetée par le 1er corps, le 23 au soir, et, à l'autre aile, les troupes de couverture allemandes, qui tentaient de continuer le grand mouvement tournant vers la mer, ont été arrêtées à Tournai et en avant de Lille.

Le commandant de l'armée britannique et le commandant de la 5e armée française ont donné l'ordre de la retraite, le premier le 23 à cinq heures, l'autre le 23 à neuf heures du soir. La retraite qui s'en est suivie a été marquée par de violens enga-

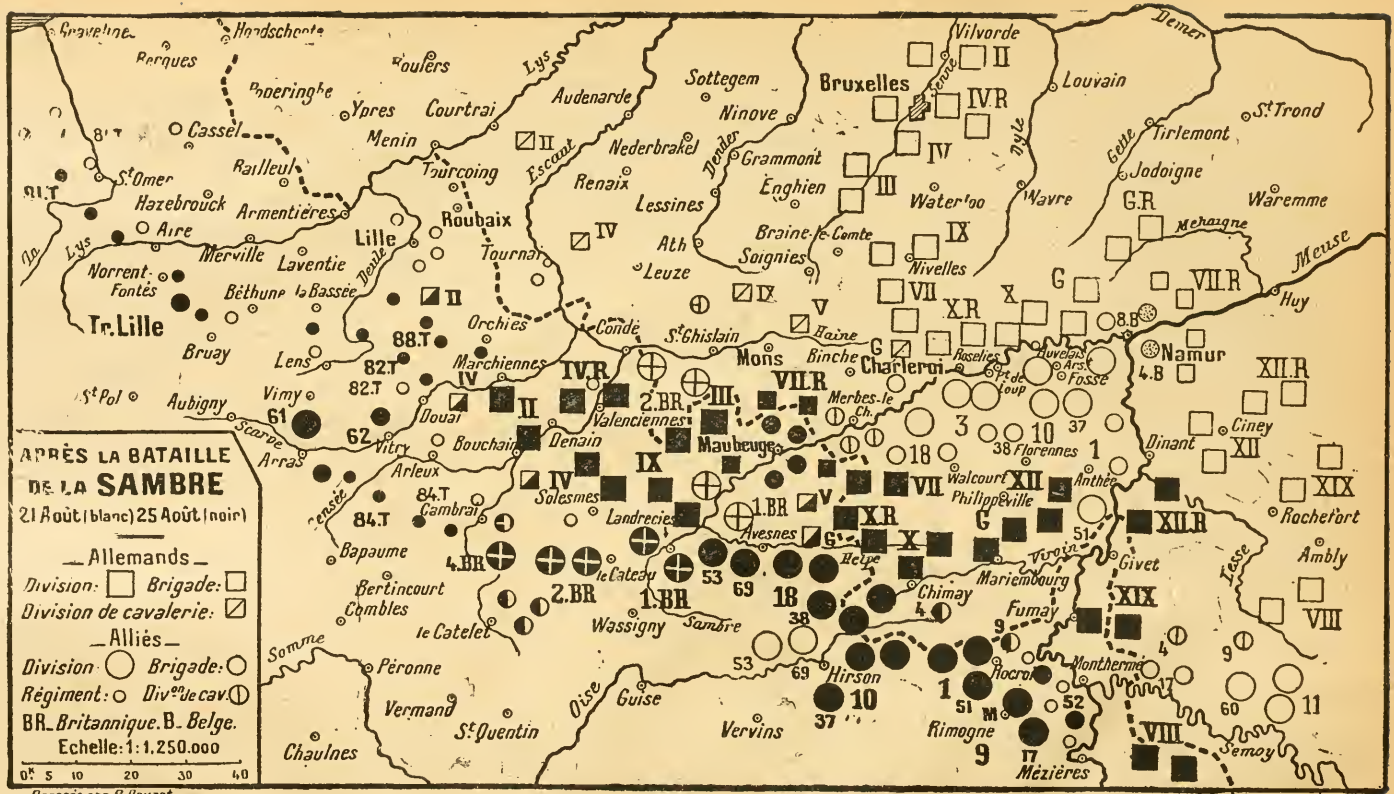
(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1917.

gemens, notamment entre l'armée britannique et l'armée von Kluck. Le 25 août au soir, les corps des armées alliées, par un mouvement général, direction du Sud-Ouest, étaient ramenés sur la frontière française.

Telles sont, au point de vue tactique, les grandes lignes de la « Bataille de Charleroi » ou, plus exactement, des « Combats de la Sambre. » Des trois places fortes qui consolidaient, en quelque sorte, le front de la Sambre, Namur a succombé, Maubeuge est assiégée, Lille, déclarée ville ouverte, est à la merci d'une patrouille de uhlans.

La victoire allemande est incontestable. Les chefs eurent l'impression profonde d'un succès inouï, inespéré. La manœuvre, empruntée aux conceptions de von Schlieffen, la surprise, si adroitement ménagée, avaient donc produit leur effet. Les armées alliées étaient battues ; mises en fuite, elles ne tenaient nulle part. Le résultat était acquis sûrement et brutalement, selon les termes de la prévision de Schlieffen, « comme dans la cour de la caserne, comme à l'école de bataillon. » Certes, les pertes avaient été terribles de part et d'autre, mais qu'importait ? La victoire payait largement le sang des hommes, les risques courus, les années de savante préparation, les sacrifices que l'Allemagne s'était imposés pour devenir une puissance de guerre irrésistible. Et elle l'était, en effet. Au premier choc, la supériorité de sa stratégie, la supériorité de sa tactique, de ses armemens, de ses soldats s'affirmait. Les neutres, les ennemis eux-mêmes n'avaient qu'à s'incliner.

Un enivrement d'orgueil gonfla le cœur des troupes et du commandement lui-même quand fut démontrée et quand se propagea de bouche en bouche la certitude du succès par la manœuvre du grand mouvement tournant. Cette victoire et le retentissement qu'elle eut dans les deux camps donnèrent à l'empereur Guillaume et aux généraux qui avaient joué leur va-tout en Belgique la conviction qu'ils tenaient la maîtrise de la guerre. Napoléon et le vieux Moltke n'eussent pas fait mieux. La bataille de Charleroi était la solution, en quelque sorte mathématique, obtenue par l'opération *géniale* et si *essentiellement allemande*, dont la tradition, venue de Frédéric, s'était transmise par Schlieffen à Guillaume. Audace et brutalité, félonie et ruse, le lion et le renard, c'était tout l'acquis de l'art politique et de l'art militaire résumé en une seule


APRÈS LA BATAILLE DE LA SAMBRE
21 Août (blanc) 25 Août (noir)
Allemands
Division: Brigade:
Division de cavalerie:
Alliés
Division Brigade:
Régiment: Divn de cav.
BR. Britannique. B. Belge.
Echelle: 1:1.250.000
0 5 10 20 30 40
Dressée par P. Dauzet
A. Lagrange dess.
Gravelines
Bergues
Hondschoote
Poperinghe
Ypres
Cassel
St Omer
Hazebrouck
Aire
Armentières
Merville
Laventie
Lille
Roubaix
Tourcoing
Courtrai
Menin
Roulers
Lys
Escaut
Audenarde
Nederbrakel
Renaix
Lessines
Ath
Leuze
Tournai
Orchies
Condé
St Ghislain
Mons
Binche
Charleroi
Soignies
Braine-le-Comte
Nivelles
Waterloo
Enghien
Grammont
Ninove
Sottegem
Bruxelles
Vilvorde
Louvain
Wavre
Tirlemont
St Trond
Jodoigne
Waremme
Namur
Dinant
Ciney
Rochefort
Ambly
Givet
Mariembourg
Philippeville
Walcourt
Florennes
Anthée
Maubeuge
Valenciennes
Douai
Bouchain
Denain
Solesmes
Landrecies
Avesnes
Helpe
Chimay
Fumay
Hirson
Rocroi
Rimogne
Mézières
Montherme
Vervins
Guise
Wassigny
Le Cateau
Le Catelet
Péronne
Vermand
St Quentin
Chaulnes
Bertincourt
Combles
Bapaume
Arras
Vimy
Lens
Bruay
Béthune
La Bassée
Norrent-Fontes
Tr. Lille
St Pol
Aubigny
Scarpe
Somme
Oise
Sambre
Meuse
Huy
Semoy
Lesse
Ourthe
Vesdre
Dyle
Gette
Demer
Escaut
Tenaille
Nonette
Marne
Mehaigne
Vitry
Arleux
Cambrai
Douai
Roubaix
Tourcoing
Lille
Valenciennes
Maubeuge
Mons
Charleroi
Namur
Louvain
Bruxelles
Waterloo
Wavre
Tirlemont
Jodoigne
Philippeville
Mariembourg
Givet
Fumay
Chim

formule. Le déploiement soudain par la Belgique et par la rive gauche de la Meuse avait assuré, dès la première rencontre, le succès. L'intelligence allemande tordait à son gré les règles attardées des rapports internationaux et de la morale publique. Les traités ne valaient que pour le temps où l'on avait intérêt à les respecter; une stratégie supérieure ignorait les frontières des petits États. On riait à plein gosier, au Grand Quartier Général allemand, en songeant à la « surprise » de l'Angleterre, de la France et de la Belgique. La préparation et l'exécution étaient magnifiquement agencées, *justes* dans tous les sens du mot, puisqu'elles avaient réussi. La conquête de la Belgique en trois jours, c'était un bénéfice qui, à lui seul, payait la guerre; et puis, les armées françaises en déroute, la poursuite ininterrompue ramassant armes et prisonniers, la France envahie, le *nach Paris*, qui n'était la veille qu'un rêve de soldat, entrant dans les prévisions immédiates des états-majors! Des faits acquis, des suites entrevues une fumée d'orgueil s'éleva qui, du cœur gonflé, gagna jusqu'à l'intelligence.

Même si l'adversaire se replie par ordre, on n'admet pas qu'il puisse se reprendre. Il est battu; il fuit. On n'a qu'à foncer sur ses talons et à l'achever.

Avec plus de sang-froid, les événemens eussent été considérés dans leur véritable caractère et, puisque Schlieffen était le maître respecté, ses propres observations, s'appliquant à des cas semblables, se fussent présentées à l'esprit de ses disciples.

« Les résultats d'une telle manœuvre, avait-il écrit lui-même dans son article *Cannæ*, ne sont que faibles, même dans le cas le plus favorable, *si elle n'aboutit pas à une rupture et à l'encerclement*. Sans doute l'ennemi est repoussé, mais il présentera de nouveau, à quelque temps de là, sur un autre terrain, la résistance à laquelle il a momentanément renoncé. La campagne traîne en longueur... Mais ces guerres-là sont devenues impossibles, à une époque où l'existence de la nation repose sur la marche ininterrompue du commerce et de l'industrie, où il est indispensable qu'une rapide décision remette en mouvement les rouages arrêtés. Il n'est pas possible de faire de la stratégie d'épuisement quand l'entretien de millions d'hommes entraîne des milliards de dépenses. »

Les idées de Schlieffen avaient été appliquées, mais le

résultat qu'il exigeait, *complet, immédiat,* n'était pas obtenu.

A la suite de l'extraordinaire effort demandé aux troupes allemandes, malgré le bénéfice de l'initiative et de la surprise, si le succès tactique ne s'était pas refusé, le succès stratégique restait douteux. En fait, les armées alliées n'étaient ni *tournées,* ni *coupées,* ni *détruites.*

Les armées alliées ne sont pas *tournées.* Ni les armées allemandes n'ont atteint, selon leur dessein, Dunkerque et Calais, ni elles n'ont rompu le barrage constitué par l'armée d'Amade. Elles ont manqué d'audace; peut-être à bout de souffle, elles se sont arrêtées devant l'obstacle, imprévu pour elles, qui leur était opposé. La vue si judicieuse du général Joffre — qui, si l'on va au fond des choses, inaugure ainsi, dès le 16 août, la manœuvre de flanc, initiatrice de la bataille de la Marne — a fourni, du tac au tac, une riposte au coup de la surprise et de la trahison. C'est la contre-surprise. Jusqu'à la fin de la bataille des Frontières, elle va contenir von Kluck et même le déborder.

Aux premières heures, l'aveuglement des chefs allemands les empêche de démêler cette sage escrime et de deviner ses suites; mais ils seront bien obligés de l'admettre par la suite. C'est à un écrivain militaire allemand que nous empruntons cette conclusion : « *C'était, sans nul doute, l'intention de von Kluck, de couper French du côté de la côte et de rejeter ses troupes sur Maubeuge. Si la retraite de French a pu s'accomplir dans un certain ordre, les Anglais le doivent au général d'Amade qui, avec la 61e et la 62e divisions de réserve (ajoutez les quatre divisions territoriales), se tenait près d'Arras et menaçait le flanc droit de l'armée allemande.* » (Kircheisen, fasc. 20.)

« Menaçait le flanc droit de l'armée allemande... » tout est là : l'enveloppement est reconnu. D'ailleurs, les faits parlent. Que von Kluck fût ou non exactement renseigné sur les forces que ses avant-gardes rencontrent à Tournai et qui protègent Lille, Dunkerque, Calais, son état-major constate la présence d'une armée sur son flanc droit; il suspend sa course vers l'Ouest et se rabat, à la suite des armées alliées, vers le Sud. Il manque Lille, Dunkerque, Calais, la mer; il manque le débouché prescrit sur Amiens et sur la vallée de la Seine à l'Ouest de Paris. Le grand mouvement avorte. Plus tard, il est vrai, on retrouvera Lille et Douai; mais Dunkerque, Calais, le Havre, on ne les aura pas.

L'armée alliée n'est pas tournée ; et elle n'est pas *coupée*. Tel était cependant le plan, subsidiaire peut-être, mais non moins soigneusement combiné, du grand état-major allemand.

Dans la préparation du piège, les armées allemandes avaient été, ainsi que nous l'avons indiqué, gardées le plus longtemps possible dans le Luxembourg belge et le duché du Luxembourg, et comme cachées dans les forêts des Ardennes. Puis le mouvement tournant s'était déclenché, et les 2e et 1re armées s'étaient mises en marche. Cependant une armée, un peu moins importante en nombre, était restée pour ainsi dire au nid : c'était l'armée saxonne, l'armée von Hausen. Le projet de l'état-major allemand était de la détendre comme un ressort à l'heure opportune en la dardant sur la Meuse à la jonction de notre 4e armée (de Langle de Cary) et de notre 5e armée (Lanrezac). Là, elle devait passer la Meuse vers Dinant, Hastière, Monthermé, rompre la ligne française et se jeter sur les communications de la 5e armée, tandis que celle-ci serait encore engagée dans les combats de front contre Bülow et Kluck. Projet conçu avec une sagacité redoutable et si soigneusement exécuté que notre haut commandement ne connut l'existence de l'armée von Hausen que quand elle eut débouché.

Mais, de ce côté encore, le général Joffre, dès le début, avait paré. Son sentiment formel était qu'il ne fallait, à aucun prix, laisser se produire un vide quelconque entre sa 5e et sa 4e armée. Aussi, avec une insistance remarquable et qui forme le trait principal de ses instructions réitérées, il s'était refusé toujours à laisser la 5e armée s'éloigner vers l'Ouest ou remonter trop au Nord et il avait confié le soin de garder ces contacts à ce que ses armées comptaient de plus solide, le 1er corps de la 5e armée et le 9e corps de la 4e armée, renforcés par la 52e et la 51e divisions de réserve.

Si bien que, quand l'armée von Hausen se présente, elle trouve à qui parler. Les faits exposés dans l'*Histoire de la guerre de 1914* établissent que le 9e corps (général Dubois) contient l'armée von Hausen vers le Sud, que la 52e division de réserve (général Coquet) l'empêche de déboucher au centre et que, comme cette armée a franchi la Meuse, le 23, en refoulant la 51e division de réserve, à Hastière-Onhaye, le 1er corps (général Franchet d'Espérey) se retourne vers elle d'un superbe mouvement et jette l'avant-garde du XIIe corps saxon à

la rivière. Si l'armée allemande eût passé, tout était compromis : mais elle ne passe pas. Désormais, le 9e corps, puis d'autres unités qui vont former la 9e armée Foch, se sont accrochés à ses flancs, et, jusqu'à la bataille de la Marne, ils ne la lâcheront pas.

Ici encore, nous avons l'aveu des Allemands : l'erreur de von Hausen, qui le fit bientôt écarter des cadres de l'armée, est appréciée en ces termes : « *Ce n'est que le 23 août que la Meuse fut franchie. Si l'état-major de la IIIe armée (armée saxonne von Hausen) avait pris de meilleures dispositions, le passage de la Meuse aurait pu être effectué bien plus vite. Ce retard a, sans aucun doute, contribué aux insuccès de l'armée allemande au commencement de septembre et les forces allemandes marchant sur Paris ont dû être groupées différemment.* » (Kircheisen.)

Enfin, l'armée alliée n'avait pas été *détruite;* c'était le véritable résultat que se promettait la manœuvre : découvrir Paris, faire le chemin libre à l'armée allemande de l'Ouest marchant au-devant de l'armée allemande de l'Est, celle-ci débouchant par la Trouée de Charmes.

Or, ce but plus général était aussi manqué. L'armée britannique et l'armée Lanrezac se retiraient par ordre ; on ramenait même la garnison de Namur. La plupart des corps de l'armée alliée étaient intacts. Le 1er corps ne s'était engagé que dans le combat, considérable au point de vue stratégique, mais insignifiant au point de vue tactique, d'Hastière-Onhaye; les corps qui avaient été le plus éprouvés, le 10e et le 3e corps, avaient, sauf un moment de désarroi au 3e corps, conservé un moral excellent et une confiance inébranlée. Le 18e corps ne s'était trouvé engagé que le 23 et il était resté sur l'impression d'un succès. Les deux divisions de réserve du général Valabrègue n'avaient pas donné. Si le corps de cavalerie était fatigué par sa grande randonnée et les engagemens soutenus en Belgique, il était déjà remis par deux jours de repos et les services qu'il allait rendre pendant la retraite prouveront qu'il n'était rien moins qu'anéanti. L'armée britannique avait combattu quelques heures, le 23, au Sud de Mons, et elle avait pris très rapidement le parti de la retraite. Si les premières journées de cette retraite avaient été assez dures, l'armée du maréchal French, qui n'avait eu qu'un peu plus de 2000 hommes hors de combat et se trouvait renforcée, le 25, par des troupes nouvelles, était encore

un adversaire redoutable pour le jour où elle se retournerait. L'armée d'Amade recevait continuellement des renforts et des armes ; ses troupes s'habituaient au feu ; d'ores et déjà, elle était une grande gêne pour l'extrême droite allemande.

Non, ce n'était pas une armée anéantie : les soldats pensaient que les premiers engagemens ne prouvaient rien et que c'était une affaire à reprendre. Tous disaient, écrivaient : « Nous n'y comprenons rien : nous reculons et nous ne sommes pas battus. » Dans ce sens, les témoignages abondent. Nous en citerons quelques-uns ; car il importe d'établir cette vérité, qui, seule, explique les événemens ultérieurs :

Un spectateur assiste à la retraite du 1er corps :

Des pas nombreux, le bruit d'une troupe en marche. En longue colonne, les 8e et 110e pénètrent dans le village, *marquant la cadence, l'arme sur l'épaule.* Ils ont encore fière mine, ces beaux régimens, si éprouvés en Belgique ; cependant, la fatigue des nuits sans sommeil à la belle étoile, des rudes journées de combat, est peinte sur les traits des soldats ; elle y accuse des rides profondes. (Le Mesnil, 25 août.)

Autre témoignage venant d'un étranger faisant partie des services de santé :

Nous marchons toute la journée, arrêtés souvent par des régimens français *qui défilent en bon ordre.* (Route de Couvin-Cendron, 25 août.)

Autre témoignage, provenant d'un civil français appartenant à une des municipalités de la frontière :

C'est la retraite qui commence ; l'artillerie venant de Macquenoise forme son parc au pied du fort ; l'infanterie cantonne dans les quartiers entre la gare et la mairie. A l'état-major, on travaille sans relâche. Beaucoup de maisons sont fermées et cela rend difficile le logement des officiers. Arrivent à 11 heures du soir les logemens des régimens de zouaves ; les fourriers harassés sont assis sur les marches de la mairie. On perçoit chez eux un sentiment de sourde colère d'une lutte inégale, du mécontentement, mais aussi *une ferme résolution de prendre leur revanche.* Vers minuit, les régimens arrivent un peu décousus. On devine des troupes qui ont eu à retraiter en pleine action. (Hirson, 25 août.)

L'armée reste en possession d'elle-même. Ses chefs pourront obtenir d'elle tout ce qu'ils lui demanderont. Loin de se

sentir diminuée, elle s'offrira plus aguerrie, plus expérimentée, animée de cette *ferme résolution de prendre sa revanche.*

C'est ce que le haut commandement allemand veut ignorer, et ce que le haut commandement français n'a qu'à constater; et c'est pourquoi celui-ci ne considère pas la partie comme perdue et, comptant sur ses troupes, s'applique à leur rendre l'initiative.

VI. — LA MANŒUVRE EN RETRAITE. — LE GÉNÉRAL JOFFRE PREND SES DISPOSITIONS POUR LA FUTURE BATAILLE DE LA MARNE. INSTRUCTIONS DU 24-25 AOUT.

Le général Joffre a son quartier général à Vitry-le-François.

Le temps est passé où un capitaine se portait à cheval sur une colline, braquait sa lunette sur les accidens du terrain et les mouvemens des deux armées, faisait mouvoir le centre ou les ailes et produisait l'*événement* par un ordre qui couronnait une manœuvre ou dénouait une situation. Le chef de guerre, aujourd'hui, est dans son cabinet. Autour de lui, son état-major travaille. Recevant, par un flot continu, les dépêches et les télégrammes, attentif aux coups de téléphone, les yeux fixés sur les cartes aux traits accusés, le laboratoire de guerre écoute, sans voir, le formidable arroi qui couvre, de son tumulte lointain, les immenses régions où se déploie la bataille. Car la bataille ne trouve son unité que là, entre les quatre murs d'un état-major. Le chef est le seul témoin *total.* Il comprend, ordonne, parle de loin. L'événement se produit en lui, à la seconde où sa prévision devient vision, où une succession rapide d'images, d'idées et de réflexions détermine sa volonté, et sa volonté l'action.

A la date du 23 août, où se produisaient les événemens de la Sambre, Joffre était peu connu des troupes et du pays. On le savait un homme judicieux; on connaissait sa belle carrière militaire et ses nobles facultés; on pensait qu'il appliquait un plan non pas sorti uniquement de son cerveau, mais fruit du labeur persévérant des états-majors; on ne savait rien de plus. Son automobile passe à peu près inaperçue dans l'intense circulation des généraux et des états-majors. Il est le chef anonyme et sans visage. Dans les communiqués ou dans les journaux, son nom n'est jamais prononcé. Il circule, délibère avec

le gouvernement, visite les quartiers généraux, les chefs d'armée, écoute et interroge les officiers de liaison.

Son refuge est le grand quartier général de Vitry-le-François. Là, vers les bâtimens du collège où il est installé, tous les fils convergent. Le général occupe le cabinet du proviseur. L'état-major, ayant pour chef le général Belin, travaille dans une grande salle où, sur des tables de bois noir, les cartes sont étalées; de-ci, de-là, des bureaux; dans un coin, le lit de camp où s'étend, quand l'énorme labeur le lui permet, le général Berthelot.

C'est là que, du 21 au 24 août, arrive coup sur coup la série des mauvaises nouvelles : la 2e et la 1re armées battues à Morhange et à Sarrebourg, en retraite sur la Mortagne et sur la Moselle; la 3e et la 4e armées, battues dans les Ardennes et forcées de se replier sur la Meuse; la 5e armée et l'armée britannique battues dans la région de la Sambre et en retraite sur la frontière française.

Comment, sous ces atteintes successives, va réagir le commandant en chef des armées françaises?

Jusqu'à cette heure, Joffre n'a pas eu le contact immédiat avec la volonté des adversaires : il a développé son plan; mais les obstacles ne s'étaient pas dressés devant lui. On peut dire qu'il n'avait pas encore pris conscience de lui-même : car la valeur individuelle ne se réalise que dans la difficulté. Voici donc que surgit la volonté adverse : elle se manifeste par le grand plan en tenaille, par le mouvement tournant, par les trois batailles de l'Est, des Ardennes, de Charleroi qui, toutes trois, sont malheureuses pour nos armes. Ces résultats écrasent, pour ainsi dire, le plan français sous le plan allemand et le brisent en trois jours...

Des témoins ont raconté qu'à ces heures d'angoisse secrète, quand, seul, il pouvait connaître la grandeur du péril, le général Joffre resta pareil à lui-même, attentif, appliqué, laborieux, *confiant*. Son souci n'apparaît qu'à son application plus grande. L'œil mi-clos, il tend son esprit, et les avis qui viennent vers lui le trouvent silencieux.

Les vertus de Joffre sont, dans l'ordre moral, le calme et, dans l'ordre intellectuel, l'équilibre. Telle est sa nature, où la réflexion seconde l'instinct : quand il ne se sent pas d'aplomb, il cherche. Chaque modification qui se produit dans la balance

des forces, il la sent, et se portant, en quelque sorte, de lui-même au contrepoids, il refait ses calculs, redresse les lignes et n'est satisfait que quand il a restauré la stabilité.

Dans la terrible conjoncture où il se trouve, l'opération adverse ayant porté soudainement à l'Ouest des forces plus lourdes que celles qu'il a pu leur opposer, son premier mouvement est de chercher, sur ces données nouvelles, un équilibre nouveau. Avant même que les faits soient entièrement accomplis, il intervient. Pas une minute, il ne s'attarde à refaire une trame défaite, à rapiécer une situation déchirée : il taille pour recoudre.

Combien de chefs se fussent entêtés! La lutte pied à pied est une ressource qui tente les soldats, ne fût-ce que par son caractère héroïque. Mais Joffre comprend qu'arrêter ses armées, même pour lutter, c'est risquer leur destruction : avant tout, échapper pour reprendre. Donc, il voit et, en même temps, il agit. Netteté et promptitude. Joffre se révèle à lui-même et au pays dans l'adversité. Sa figure apparaît telle qu'elle restera dans l'histoire : grave, forte et résolue. La France a trouvé un homme, un chef, un capitaine.

Pour les armées de l'Ouest, le premier ordre qui part, dès le 24, du grand quartier général, établit clairement que le général en chef est décidé désormais, malgré l'échec que ses armées de l'Ouest viennent de subir, à leur confier le sort de la France et à leur transférer désormais la manœuvre, c'est-à-dire l'offensive.

Jusqu'à cette date, il avait manœuvré par l'Est. Mais il se sent tranquille de ce côté : ses dispositions sont prises et, d'ailleurs, la bataille de la Trouée de Charmes va le rassurer tout à fait. Ce sont donc les armées de l'Ouest qui absorbent toute son attention : et, de ces armées disloquées, il fait son arme principale.

Ce parti étant pris, il ne songe qu'à les consolider pour tirer d'elles tout ce qu'elles peuvent rendre et leur demander un effort dont l'ennemi certainement les croit incapables. La magnifique opération intellectuelle est là : changer d'objectif en marche. Joffre a considéré, sans trouble, à la fois le présent dans sa réalité et l'avenir tel que sa volonté entend le créer.

Dès le 24 août, alors que la bataille de Charleroi est à peine terminée et que la retraite commence dans les conditions les plus pénibles, Joffre dicte son plan nouveau : « *La 5e armée a pour mission de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendront l'ennemi.* »

Directive générale qui oppose aussitôt la lumière et la confiance au trouble et au désarroi.

Une directive subsidiaire précise l'application : elle ordonne de maintenir la liaison entre toutes nos armées de l'Ouest ; et notamment entre la 5e armée et l'armée britannique *qui ne doit, à aucun prix, être abandonnée à elle-même.*

En un mot : ne pas être coupé, ne pas être tourné. Voici l'ordre daté du 24 août : « *La 5e armée battra en retraite en prenant son point d'appui sur Maubeuge et en appuyant sa droite sur le massif boisé des Ardennes, en liaison avec la 4e armée qui replie sa gauche derrière la Meuse et avec l'armée anglaise dont la ligne de repli pourrait être en direction générale de Cambrai.* »

Et cet ordre est transporté aussitôt sur le terrain : dès le 24 au soir, sous l'inspiration du haut commandement, le général de Langle de Cary ordonne au 9e corps de se tenir prêt *à diriger la division marocaine sur Rimogne pour continuer, avec la 9e division de cavalerie, à assurer la liaison avec la droite de la 5e armée.* La 4e division de cavalerie *passe à la 5e armée* pour assurer cette liaison. Et le 25, l'ordre général est donné : « *La 4e armée s'établira demain sur la rive gauche de la Meuse, pour résister en restant liée à la gauche de la 5e armée.* »

Ainsi, les forces alliées, 4e armée, 5e armée, armée britannique, etc., coopèrent en un tout fortement lié; le mouvement général se fait, d'abord, dans une direction franchement Sud-Ouest, dont il est facile de comprendre les avantages : les armées en retraite s'appuient, toutes ensemble, sur des obstacles naturels, la Meuse et l'Oise; elles protègent Paris; elles maintiennent les contacts avec l'armée d'Amade et surtout, calant toutes nos forces de l'Ouest sur elles-mêmes, elles les ramènent vers leurs ressources et vers leurs renforts.

Ces premières décisions prises en vue des situations immédiates, le commandant en chef porte les yeux sur les événemens plus lointains et, en pleine défaite, il trace les grandes lignes de la reprise qui bientôt se transformera en victoire.

C'est en ces heures d'émotion que furent rédigées, avec un calme et une précision incomparables, les deux instructions qui eurent pour effet d'arracher l'initiative à l'ennemi et qui changèrent ainsi la face de la guerre.

Par les faits eux-mêmes, l'attention du général Joffre est attirée sur les deux ordres d'idées qui sont les deux faces de l'art militaire : la tactique et la stratégie. Certainement les défaillances tactiques ont contribué à la perte des premières batailles. C'est donc là qu'il faut, d'abord, dans la mesure du possible, guérir le mal et prescrire le remède.

Dès le 24, la leçon, l'*enseignement* de cette nouvelle guerre est dégagé par le chef pour tout le monde, généraux et soldats. Le doigt est mis sur la plaie : infanterie, artillerie, cavalerie reçoivent, en quelques lignes, les directives nouvelles qui doivent désormais régler leur action commune :

NOTE POUR TOUTES LES ARMÉES

Au Grand Quartier Général, le 24 août 1914.

Il résulte des renseignemens recueillis par les combats livrés jusqu'à ce jour que les attaques ne sont pas exécutées par une combinaison intime de l'infanterie et de l'artillerie : toute opération d'ensemble comporte une série d'actions de détail visant à la conquête des points d'appui. (N'est-ce pas toute une philosophie tactique?)

Chaque fois que l'on veut conquérir un point d'appui, il faut préparer l'attaque avec l'artillerie, retenir l'infanterie et ne la lancer à l'assaut qu'à une distance où on est certain de pouvoir atteindre l'objectif. (Il ne se fera plus désormais d'attaque sans préparation d'artillerie.)

Toutes les fois que l'on a voulu lancer l'infanterie à l'attaque de trop loin, avant que l'artillerie ait fait sentir son action, l'infanterie est tombée sous le feu des mitrailleuses et a subi des pertes qu'on aurait pu éviter. (Critique mesurée de la plus grave des erreurs qui ont amené les premiers échecs. C'est la « liaison des armes » et leur subordination au but qu'on se propose, non à des théories plus ou moins systématiques.)

Quand un point d'appui est conquis, il faut l'organiser immédiatement, se retrancher, y amener de l'artillerie pour empêcher

tout retour offensif de l'ennemi. (Utilisation des retranchemens, emploi de l'artillerie pour l'organisation du terrain : la guerre des tranchées apparaît.)

L'infanterie semble ignorer la nécessité de s'organiser au combat POUR LA DURÉE. (L'idée d'une tactique de longue haleine et même d'une campagne *de durée* se substitue à la conception première de la guerre, la guerre de mouvement et d'offensive enthousiaste. Joffre apparaît tel qu'il est : c'est un génie de stabilité.)

Jetant, de suite, en ligne des unités nombreuses et denses, elle les expose immédiatement au feu de l'adversaire qui les décime, arrête ainsi, net, leur offensive et les laisse souvent à la merci d'une contre-attaque. (Voici, maintenant, la grave préoccupation de la contre-attaque. Or, la contre-attaque, ainsi que l'avenir le démontrera, c'est toute cette guerre.)

C'est au moyen d'une ligne de tirailleurs suffisamment espacés et entretenue continuellement (que de choses en deux mots!) *que l'infanterie, soutenue par l'artillerie, doit mener le combat, le faisant ainsi durer jusqu'au moment où l'assaut peut être judicieusement donné.* (Rappel de la plus belle qualité française, le jugement, la *judiciaire.*)

Les divisions de cavalerie allemande agissent toujours précédées de quelques bataillons transportés en automobile. Jusqu'ici, les gros de cavalerie ne se sont jamais laissé approcher par notre cavalerie. Ils progressent derrière leur infanterie et de là lancent les élémens de cavalerie (patrouilles et reconnaissances) qui viennent chercher appui auprès de leur infanterie aussitôt qu'ils sont attaqués. Notre cavalerie poursuit ces élémens et vient se heurter à des barrages solidement tenus. (Tableau tout à fait exact de la tactique inaugurée par la cavalerie allemande; mais l'exposé est en même temps une leçon.) *Il importe que nos divisions de cavalerie aient toujours des soutiens d'infanterie pour les appuyer et pour augmenter leurs qualités offensives.*

Il faut aussi laisser aux chevaux le temps de manger et de dormir. Faute de quoi, la cavalerie est usée prématurément avant d'avoir été employée.

LE GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF.
J. JOFFRE.

P. A. LE GÉNÉRAL, MAJOR GÉNÉRAL.
BELIN.

On le voit, les erreurs sont reconnues, les fautes relevées et surtout les prescriptions les plus précises tracées d'une main ferme. Artillerie, cavalerie, infanterie sont immédiatement dirigées sur les voies de la nouvelle guerre. En trois jours, les perspectives futures, même encore éloignées, sont dégagées.

Il n'est pas un officier ou un homme ayant assisté aux journées ultérieures qui n'ait reconnu le profond changement qui se produit, notamment dans l'emploi de l'artillerie et sa liaison avec l'infanterie. Le canon de 75 prend, soudain, toute sa valeur. L'armée est, pour ainsi dire, remise en selle.

Cependant les troupes sont encore dans le moment le plus critique de leur retraite vers le territoire français. Que dis-je? le territoire français est violé en Lorraine jusqu'à Lunéville et au delà, dans la région des Ardennes jusqu'à la Meuse, dans le Nord jusque vers Le Cateau et Rocroi. Sans que l'ordre général soit compromis, c'est le désarroi qui accompagne inévitablement ces flux et reflux d'armées immenses reculant soudain par les routes où elles avançaient la veille ; sauf dans l'Est, où s'organise la première résistance pour la défense de la Trouée de Charmes, les choses, sur l'ensemble du front, restent confuses. Où va-t-on? Que doit-on faire?

De partout, on attend la parole qui apportera la lumière, donnera aux événemens un sens, la volonté qui créera un ordre nouveau, et, pour employer le terme technique, qui ressaisira L'INITIATIVE STRATÉGIQUE.

Cette parole ne se fait pas attendre.

Le 25 août 1914, à 22 heures, part du Grand Quartier Général, « l'Instruction générale n° 2, » adressée par le commandant en chef aux commandans d'armées, et qui va saisir et modeler cet état de choses presque désespéré pour lui donner à bref délai l'aspect et la figure de la victoire...

Un des généraux qui commanda certaines des journées les plus glorieuses de cette guerre a raconté ceci : il avait reçu l'ordre de se rendre rapidement d'un point à un autre du front pour exercer un nouveau commandement. Accompagné d'un seul officier, il gagne à toute vitesse le poste qui lui était assigné. Au lieu dit, il voit passer une troupe confuse de soldats de toutes armes, accablés de chaleur et de fatigue, marchant sans ordre et sans tenue sur les routes de la retraite. Or, il lit,

sur les uniformes, les numéros des régimens dont il venait prendre le commandement. L'émotion lui serrait la gorge ; il se demandait et il demandait autour de lui comment il ramènerait ces troupes au combat. A ce moment précis, un ordre arrive ; ce sont les extraits de l'Instruction générale du 25 qui lui sont communiqués pour son instruction particulière. A peine a-t-il jeté les yeux sur le document officiel que la lumière et l'espoir renaissent en lui : il se met à la besogne et retrouve, parmi le désordre apparent, l'ordre réel qui subsistait et n'attendait que d'être rappelé à lui-même : « Nous reprîmes confiance, a-t-il dit, parce que nous nous sentîmes commandés. »

INSTRUCTION GÉNÉRALE DU 25 AOUT
DÉBUT DE LA MANOEUVRE DE LA MARNE

Pour aider à la lecture de cet important document, je crois devoir dire, d'abord, qu'il présente la conception et le plan d'une deuxième bataille *générale* devant avoir lieu non plus au delà, mais en deçà de la frontière française, approximativement le 2 septembre. C'est l'application de la vigoureuse conception qui s'est fixée, dès la première heure, dans l'esprit du général en chef : « La 5e armée a pour mission de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendront l'ennemi. »

LE COMMANDANT EN CHEF AUX COMMANDANS D'ARMÉE

Au Grand Quartier Général
le 25 août 1914, 22 heures.

1° *La manœuvre offensive projetée n'ayant pu être exécutée, les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer à notre gauche, par la jonction des 4e et 5e armées, de l'armée anglaise et de forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est,* UNE MASSE CAPABLE DE REPRENDRE L'OFFENSIVE *pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts de l'ennemi.*

(Ce premier paragraphe expose toute la pensée de la nouvelle manœuvre. Le dessin est d'une pureté parfaite. L'opération offensive qui a échoué en Belgique est reprise, en arrière, avec une méthode plus forte et une ligne plus correcte.

On trace sur le sol, qui, malheureusement, est maintenant le sol de la France, une figure en forme d'angle ouvert, s'appuyant d'une part sur la mer et d'autre part sur Verdun, le sommet de cet angle étant La Fère-Laon ; dans la région ainsi délimitée on laissera l'ennemi s'engager en direction de Paris, de façon à l'entourer et à l'enserrer à l'heure opportune par les deux côtés du dispositif. Mais c'est le côté gauche qui accomplira la manœuvre principale par une attaque de flanc, prolongée au Nord par une tentative d'enveloppement. Supposez une première « bataille de la Marne », qui lutterait pour sauver le massif de Saint-Gobain au lieu de le laisser à l'ennemi.

La date et les conditions prochaines de la bataille résultent de ces mots : « par des forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est. » Ils indiquent le travail d'équilibre qui s'accomplit dans la pensée du chef. Cet extraordinaire « roquage » qui — du moment où la Trouée de Charmes est barrée — fait passer les troupes de l'Est à l'Ouest en présence de l'ennemi, va tromper celui-ci sur les emplacemens exacts de nos armées et causer chez lui une surprise inverse de celle qu'il nous a ménagée en Belgique.

Manœuvre à la fois extrêmement simple et extrêmement hardie. Elle consiste à porter le maximum de forces au point où l'on veut obtenir le maximum de résultats. Double avantage : déplacer l'axe de la bataille et, par conséquent, reprendre l'initiative ; surprendre l'ennemi en lui opposant des formations qu'il n'a pas prévues et sur lesquelles il sera mal renseigné. La manœuvre rappelle celle de Frédéric II à Lissa, mais dans les proportions de la guerre moderne. Il faut supposer une confiance vraiment inouïe dans la stratégie des voies ferrées pour poser un tel problème en pleine bataille et surtout pour le résoudre. Les trains vont devenir l'arme principale du grand chef sorti de l'arme du génie (1).

Le temps nécessaire pour exécuter cette manœuvre sans précédent dans l'histoire militaire est calculé exactement, et c'est

(1) Il serait injuste de ne pas mentionner ici les services rendus, notamment dans toutes les questions d'organisation et de chemins de fer, par le général Belin, major général. Ces services sont reconnus par la citation suivante : « Comme major général, a fait preuve des plus remarquables qualités d'intelligence et de caractère et a été pour le Commandant en Chef le plus précieux collaborateur dans la préparation des opérations couronnées par les victoires de la Marne et de l'Yser. »

pourquoi l'Instruction générale indique, comme nous allons le voir, l'éventualité de la bataille pour le 2 septembre.)

2° *Dans son mouvement de repli, chacune des 3e, 4e, 5e armées tiendra compte des mouvemens des armées voisines avec lesquelles elle devra rester en liaison. Le mouvement sera couvert par des arrière-gardes laissées sur les coupures favorables du terrain, de façon à utiliser tous les obstacles pour arrêter par des contre-attaques, courtes et violentes, dont l'élément principal sera l'artillerie, la marche de l'ennemi ou tout au moins la retarder.*

(L'idée maîtresse étant donnée dans le premier paragraphe, l'instruction trace les voies et moyens de l'exécution. D'abord, la retraite en elle-même. Quelle sera-t-elle? Elle doit présenter à l'ennemi une cohésion suffisante, un front assez solide pour lui donner l'impression que ce n'est pas fini et qu'il a encore affaire à forte partie; pour cela, des contre-attaques, mais jamais à fond et laissant toujours la possibilité de se décrocher, — « courtes et violentes, » — arrêteront la marche de l'ennemi; car il faut donner au grand mouvement prévu le temps de s'accomplir. Mais ces contre-attaques, ces combats d'arrière-gardes sur des positions choisies, devront d'ores et déjà ménager le sang des troupes; « leur élément principal sera l'artillerie. »)

Maintenant, les détails de l'exécution, armée par armée : le grand plan est si clair que la situation assignée aux armées suffit pour indiquer le rôle réservé à chacune d'elles. Un enfant comprendrait :

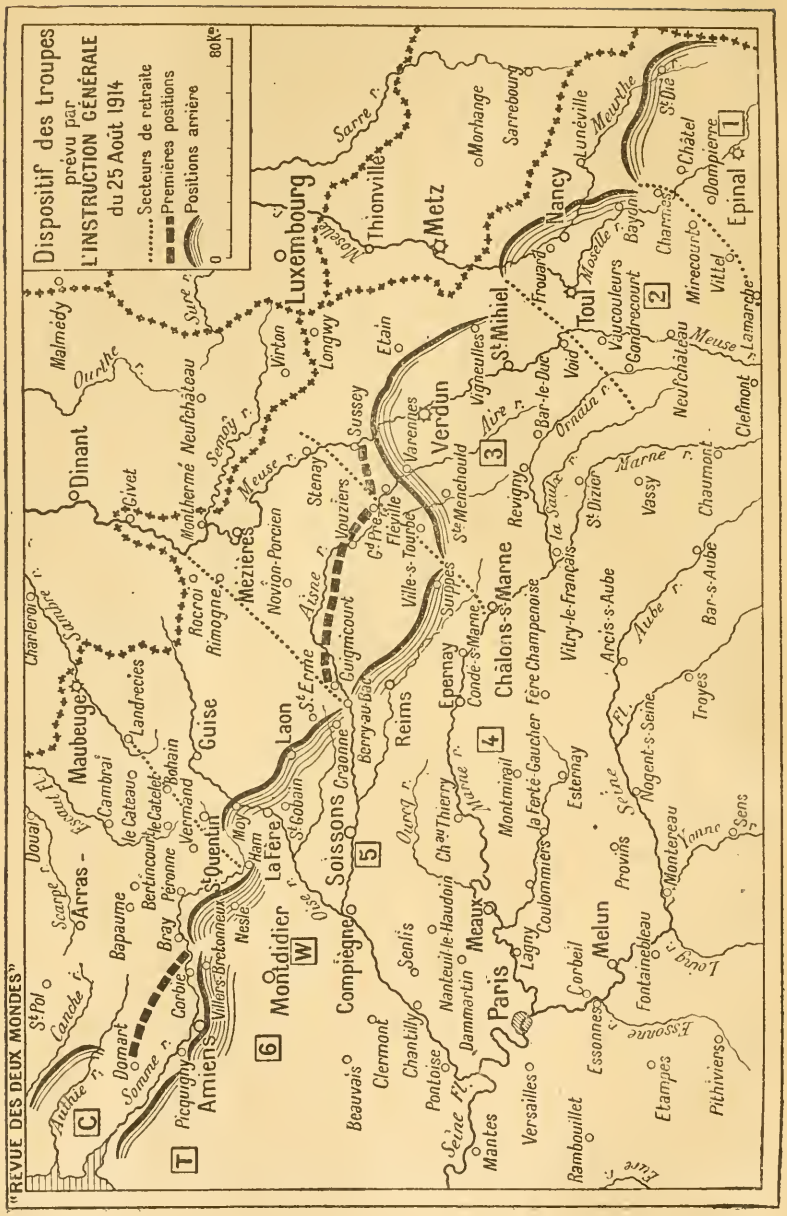
3° Limite des zones d'action entre les différentes armées :

Armée W (armée britannique). — Au Nord-Ouest de la ligne : Le Cateau-Vermand et Nesle incluse.

4e et 5e armées. — Entre cette dernière ligne exclue à l'Ouest et la ligne Stenay-Grandpré-Suippes-Condé-sur-Marne à l'Est (incluse).

3e armée, y compris l'armée de Lorraine (c'est-à-dire l'armée que commandait le général Maunoury à Étain). — *Entre la ligne Sassey-Fléville-Ville-sur-Tourbe-Vitry-le-François (incluse) à l'Ouest, et la ligne Vigneulles-Void-Gondrecourt (incluse) à l'Est.*

(Reportez ces lignes sur la carte : elles indiquent la forme


"REVUE DES DEUX MONDES"
Dispositif des troupes
prévu par
L'INSTRUCTION GÉNÉRALE
du 25 Août 1914
Secteurs de retraite
Premières positions
Positions arrière
0
80Km
Dinant
Givet
Maubeuge
Cambrai
Landrecies
Arras
Bapaume
Bertincourt
Le Cateau
Bray
Péronne
Corbie
Amiens
Picquigny
Domart
St Quentin
Guise
Rocroi
Rimogne
Mézières
Laon
La Fère
Montdidier
Soissons
Compiègne
Beauvais
Clermont
Chantilly
Senlis
Meaux
Paris
Versailles
Mantes
Pontoise
Nanteuil-le-Haudoin
Ch. au Thierry
Epernay
Reims
Vouziers
Grandpré
Verdun
Varennes
Ste Menehould
Bar-le-Duc
Vaucouleurs
Toul
Nancy
Lunéville
Sarrebourg
Metz
Thionville
Luxembourg
Longwy
Virton
Sedan
Charleroi
Malmédy
Neufchâteau
Mirecourt
Epinal
Dompierre
Châtel
Vittel
Clermont
Lamarche
Neufchâteau
Revigny
Vitry-le-Français
Arcis-s-Aube
Bar-s-Aube
Troyes
Sens
Nogent-s-Seine
Provins
Melun
Fontainebleau
Etampes
Pithiviers
Corbeil
Essonnes
Rambouillet
Versailles
Lagny
Coulommiers
Montmirail
Esternay
Chaumont
Vassy
St Dizier
Revigny
Ste Menehould
Vouziers
Sedan
Mézières
Givet
Dinant
Maubeuge
Arras
Amiens
Laon
Soissons
Reims
Verdun
Metz
Nancy
Toul
Epinal
Paris
Meuse
Moselle
Meurthe
Aisne
Marne
Seine
Oise
Somme
Sambre
Escaut
Lys
Yser
Escaut
Sarre
Nied
Sure
Ourthe
Semois
Lesse
Aire
Ornain
Aube
Yonne
Loing
Essonne
Eure
Epte
Authie
Canche
Scarpe
Douai
Charleroi
Sambre
Bray
Nesle
Ham
Moy
St Gobain
Villers-Bretonneux
Berry-au-Bac
Craonne
Cuisy
Ch. au Thierry
Nanteuil-le-Haudoin
Dammartin
Meaux
Senlis
Chantilly
Pontoise
Mantes
Versailles
Rambouillet
Essonnes
Corbeil
Melun
Fontainebleau
Etampes
Pithiviers
Montereau
Provins
Nogent-s-Seine
Troyes
Sens
Bar-s-Aube
Arcis-s-Aube
Vitry-le-Français
Esternay
Montmirail
Coulommiers
Lagny
Chaumont
Vassy
St Dizier
Revigny
Ste Menehould
Vouziers
Grandpré
Varennes
Verdun
Bar-le-Duc
Void
Vaucouleurs
Toul
Nancy
Lunéville
Sarrebourg
Metz
Thionville
Luxembourg
Longwy
Virton
Sedan
Mézières
Rocroi
Rimogne
Givet
Dinant
Maubeuge
Cambrai
Landrecies
Le Cateau
Bertincourt
Bapaume
Arras
Amiens
Picquigny
Domart
St Quentin
Guise
Laon
La Fère
Soissons
Compiègne
Beauvais
Clermont
Chantilly
Senlis
Meaux
Paris
Versailles
Mantes
Pontoise
Nanteuil-le-Haudoin
Ch. au Thierry
Epernay
Reims
Vouziers
Grandpré
Verdun
Varennes
Ste Menehould

chère au général Joffre : un front sensiblement en ligne droite de La Fère à Vouziers-Verdun ; et, en retour d'angle, sur l'Oise et l'Escaut, une force de manœuvre destinée à prendre l'ennemi de flanc.)

D'ailleurs, voici la manœuvre elle-même : elle éclaire, à son tour, les positions sur le terrain.

4° *A l'extrême-gauche : entre Picquigny et la mer, un barrage sera tenu sur la Somme par les divisions territoriales du Nord ayant comme réserve la 61e et la 62e divisions de réserve.*

(Ces troupes surveillent l'ennemi : on ne leur demande pas autre chose. Il est de toute évidence qu'on les garde pour les circonstances ultérieures, puisqu'on met en arrière les deux élémens les plus robustes, la 61e et la 62e divisions de réserve. Nous allons voir pourquoi on les garde.)

5° *Le corps de cavalerie sur l'Authie, prêt à suivre le mouvement en avant de l'extrême-gauche.*

(Ceci, c'est la manœuvre proprement dite, en un mot, le mouvement. Le corps de cavalerie, comme c'est son rôle, y prendra part, mais seulement quand tout sera prêt ; et c'est pourquoi on le tient en réserve, je dirai presque : on le cache, sur l'Authie.)

6° *En avant d'Amiens, entre Domart-en-Ponthieu et Corbie ou, en arrière de la Somme, entre Picquigny et Villers-Bretonneux,* UN NOUVEAU GROUPEMENT DE FORCES *constitué par des élémens transportés en chemin de fer (7e corps, 4 divisions de réserve et peut-être un autre corps d'armée actif), est groupé du 27 août au 2 septembre.*

Ce groupement sera prêt à passer à l'offensive en direction générale Saint-Pol-Arras ou Arras-Bapaume.

(Nous tenons la clef de toute la combinaison. Voici donc pourquoi on masse des troupes dans l'attente et un peu loin de l'ennemi jusque derrière l'Authie ; voici donc la raison de cette attente de cinq jours, et de cet échelonnement de nos forces du Nord le long des routes par où descend l'armée allemande ; voici le pourquoi de ces contre-attaques « courtes et violentes » : l'objet de cet ensemble de mesures est d'attirer l'ennemi et de le faire glisser dans le piège. Car cette manœuvre n'est pas sans analogie avec celle de la Trouée de Charmes. Elle vient de la même inspiration classique : une bataille de front s'accompagnant d'une surprise de flanc. Et ce qui est le plus singulier, c'est que, précisément à cause de cette simplicité

classique, les Allemands, pas plus à l'Ouest qu'à l'Est, ne comprendront et ne se méfieront.

Un « groupement nouveau » sera donc constitué, soit en avant d'Amiens, soit, plus au Sud, derrière la Somme, et ce groupement sera l'arme de manœuvre du général Joffre. Il aura pour mission précise de tomber sur le flanc de l'ennemi en marche pour amorcer la grande bataille qui devra être livrée dans cette région, toutes forces réunies.

Or, le groupement ainsi constitué est celui dont le général Maunoury prend le commandement : c'est LA 6e ARMÉE. La manœuvre de flanc qui lui est prescrite dans le Nord est précisément celle qu'elle accomplira, un peu plus tard, sur l'Ourcq.

Remarquez la souplesse de la dernière indication : « l'offensive se fera *soit* sur la ligne Arras-Bapaume » (si l'ennemi s'est engagé plus au Sud) « *soit* sur la ligne Saint-Pol-Arras » (s'il a calé ses forces et s'est consolidé avant de reprendre la marche sur Paris). On ne pouvait croire qu'il serait assez fou pour se précipiter dans la nasse sans laisser le moindre répit à ses troupes : il était sage de prévoir l'éventualité d'une attaque plus au Nord si l'ennemi ne se trouvait pas encore engagé trop loin vers le Sud.

Tout le plan repose, comme on le voit, sur la constitution d'une nouvelle armée de l'Ouest.

Quels élémens composeront cette nouvelle armée ? D'ores et déjà, ils sont énumérés : c'est *le 7e corps*, à savoir celui qui jusqu'ici a opéré à Mulhouse : cette mesure amène forcément la dislocation de l'armée d'Alsace. D'ailleurs, le plan d'offensive par l'Alsace n'est plus applicable : pourquoi s'entêter à garder, dans cette région, de gros effectifs quand des troupes moins nombreuses suffisent ? Douloureux sacrifice, certes ! Mais les nécessités stratégiques priment tout. Joffre ne voit que le but qu'il s'est proposé pour le bien du pays.

Quatre divisions de réserve : deux d'entre elles viennent, avec le 7e corps, de Belfort et du front d'Alsace.

Les deux autres, nous les connaissons : ce sont celles qui viennent de l'armée de Lorraine, commandée jusqu'au 25 août par le général Maunoury, *la 55e et la 56e divisions de réserve :* celles-là il faut les arracher à leur beau succès d'Étain, dans la Woëvre. Autre sacrifice ! L'armée de Lorraine, ayant mis en fuite l'aile gauche de l'armée du Kronprinz dans les journées du

24 et du 25 août, ne demandait qu'à continuer... Mais, *dans la nuit du 25 au 26*, le général Maunoury reçoit l'ordre de rompre le combat et de se rendre, toutes affaires cessantes, avec son état-major à Montdidier; il est nommé au commandement de la nouvelle armée en formation sur la Somme et qui s'appellera la 6e armée (1)!

Un autre corps actif est désigné également. Il arrivera pour la bataille de l'Ourcq : c'est le 4e corps (général Boëlle).

A peine besoin d'insister : le dessin de la bataille de la Marne est fixé dès lors : le chef et les troupes se rendent sur le terrain.)

Les quatre paragraphes qui suivent sont liés : ils déterminent le rôle des armées qui ont été engagées sur la Sambre et qui, tout en battant en retraite, doivent tenir tête à l'ennemi et se préparer à recevoir la nouvelle armée pour reprendre avec elle l'offensive :

7° *L'armée W (britannique) en arrière de la Somme, de Bray-sur-Somme à Ham, prête à se porter soit vers le Nord sur Bertincourt, soit vers l'Est sur Le Catelet.*

(L'armée britannique sera, comme on le voit, appuyée et encadrée par les 5e et 6e armées. C'est la position qu'elle gardera jusqu'au 5 septembre, époque à laquelle elle se sentira assez reconstituée pour rentrer en ligne.)

8° *La 5e armée aura le gros de ses forces dans la région Vermand-Saint-Quentin-Moy (front offensif)* POUR DÉBOUCHER EN DIRECTION GÉNÉRALE DE BOHAIN; *sa droite tenant la ligne La Fère-Laon-Craonne-Saint-Erme.*

(Ce paragraphe précise le lieu de la future bataille de front qui sera complétée par la manœuvre de flanc prescrite ci-dessus; l'objectif général est Bohain. Elle s'adosse sur une position géographique de la plus haute importance, à savoir : le massif de Laon-Saint-Gobain.

La 5e armée, à peine entamée par la bataille de Charleroi, aura la mission, en s'appuyant sur ce massif, de mener l'offensive droit au Nord, tandis que le « nouveau groupement » rabattra les forces allemandes en marchant dans la direction de l'Est ou du Nord-Est avec objectif général soit Saint-Pol-Arras, soit Arras-Bapaume. Le terrain ainsi choisi présenterait un double avantage : défendre une position qui apparaîtra de plus en plus,

(1) Voir *Histoire illustrée de la Guerre de 1914*, t. V, p. 204.

dans la suite, comme la clef de la guerre et, en empêchant l'ennemi d'y pénétrer, protéger Paris. Car le massif de Saint-Gobain est, comme toute notre histoire le prouve, le boulevard de la capitale.)

Le reste de la bataille se développera, pour ainsi dire, autour de ce gond.

9° *4e armée : en arrière de l'Aisne, sur le front Guignicourt-Vouziers ou, en cas d'impossibilité, sur le front Berry-au-Bac-Reims-Montagne-de-Reims, en se réservant toujours les moyens de prendre l'offensive face au Nord.*

10° *3e armée : appuyant sa droite à la place de Verdun et sa gauche au défilé de Grandpré ou à Varennes-Sainte-Menehould.*

(Ainsi se trouve établi, dans ses lignes définitives, le dispositif en angle ouvert, qui, — à proximité encore de la frontière Nord-Ouest, mais avec la ressource d'un recul nouveau en cas de nécessité absolue, — doit rendre toute son élasticité offensive à l'armée française.

Depuis de longues années, les études du grand état-major ont porté sur cette région de l'Aisne-Coucy-Saint-Gobain. Il n'est pas un des recoins de cette « petite Suisse » qui n'ait été reconnu et fouillé. Chaque année, les chefs qualifiés répétaient, jusqu'à la satiété, la bataille de Craonne ou la bataille de Laon de l'empereur Napoléon, ou bien les batailles qui, pendant l'invasion de 1814, avaient défendu le sol national, soit sur la ligne de l'Aisne, soit sur la ligne de la Marne, soit même sur la ligne de la Seine. L'heure est venue d'appliquer ces leçons.

Deux manœuvres sont laissées à l'initiative des commandemens particuliers, selon l'enchaînement des circonstances : ou la ligne frontale se relèvera jusqu'à Guignicourt-Vouziers-Stenay s'appuyant en arrière sur Verdun, ou bien, l'ennemi ayant pénétré plus avant, elle s'appuiera sur Reims-Montagne-de-Reims-Sainte-Menehould : on voit comme la bataille oscille déjà, dans la pensée du chef, entre l'Aisne et la Marne. Cependant, le 25 août, le commandement français n'a pas encore admis comme inéluctable la seconde hypothèse ; il n'a pas encore « réalisé, » dans son esprit, une si cruelle nécessité.)

11° *Toutes les positions indiquées devront être organisées avec le plus grand soin de manière à pouvoir offrir le maximum de résistance à l'ennemi.*

On partira de cette situation pour le mouvement offensif.

(L'offensive, telle est donc la pensée suprême. Le haut commandement le répète avec force avant de conclure.

Une organisation solide des positions d'arrêt est nécessaire pour caler l'armée tandis qu'elle prépare son élan. C'est le ressort qui se ramasse avant de se détendre.

Ce paragraphe résume et confirme l'ensemble de cette belle conception militaire conçue et élaborée en quelques heures, dans l'émotion des instans les plus terribles qu'ait jamais subis peut-être un chef d'armée.)

Cependant, les autres armées, les armées de l'Est, ont aussi un rôle à jouer dans cette vigoureuse reprise. Ce rôle est déterminé en ces termes dans la dépêche initiale du 24 : «... tandis que les autres armées contiendront l'ennemi; » il prend la forme d'un ordre militaire dans les trois paragraphes qui terminent l'Instruction générale :

12° *Les 1re et 2e armées continueront à maintenir les forces ennemies qui leur sont opposées. En cas de repli forcé, elles auront comme zone d'action :*

2e armée : Entre la route Frouard-Toul-Vaucouleurs (inclus) et la route Bayon-Charmes-Mirecourt-Vittel-Clefmont (inclus).

1re armée : Au sud de la route Chatel-Dompaire-Lamarche-Montigny-le-Roi (inclus).

Le général commandant en chef,

Signé : Joffre.

Pour ampliation,

Le Major général,

Signé : Belin.

(Ces derniers paragraphes comportent un retour vers les armées de l'Est.

Le 25 à vingt-deux heures, on n'est pas encore assuré du succès au seuil de la Trouée de Charmes. Quoi qu'il arrive de ce côté, on prévoit tout, même la défaite, on accepte tout, même le recul, pourvu qu'on tienne. Ce recul, s'il doit se produire, on le détermine dans ses lignes générales, de telle sorte que toutes les armées de la France se rassemblent et fassent bloc,

les armées de l'Est venant caler les armées de l'Ouest pour s'établir, *en dernière extrémité*, l'une, la 2e armée, sur la haute Meuse au sud de Vaucouleurs, l'autre, la 1re armée, venant s'adosser contre le plateau de Langres.

Mais, maintenant, de toutes façons, c'est à l'Ouest que la partie se joue. La bataille qu'il faut gagner pour le salut de la France, c'est celle que prépare l'Instruction générale du 25 août. Elle résultera de la manœuvre qui dispose nos armées en une figure articulée et qui surprendra l'ennemi à la fois par une offensive de front et par une action imprévue des lignes extérieures.)

L'ensemble des mesures et des décisions édictées dans la « Note aux armées » du 24 août et « l'Instruction générale » du 25, l'une d'ordre tactique et l'autre d'ordre stratégique, fait un tout qui se tient solidement.

L'interprétation que nous avons essayé d'en donner en les appliquant simplement à la réalité, suffit pour indiquer leurs caractères : décision, fermeté, lumière, bon sens! Ces deux ordres sont marqués au sceau des qualités françaises ; la méthode est purement cartésienne. Une trame forte et robuste, une forme élégante et claire, la belle ordonnance qui préside à la construction et au moindre détail, cette pensée qui éclaire les points les plus mystérieux de la situation présente et qui illumine les perspectives de l'avenir, cette puissance d'intuition qui pénètre et qui crée, je ne sais quelle modération et quelle modestie au moment où il s'agit d'ébranler des masses aussi formidables, tout contribue à élever ces deux pièces, et la seconde surtout, au niveau des plus beaux morceaux de l'art. Si le génie militaire est, comme on l'a dit, l'expression suprême de la civilisation d'un peuple, rien ne prouve mieux la pénétration, la rectitude et l'autorité du génie français.

Résumons en deux mots leur sens profond : la bataille de Charleroi étant perdue et la retraite ayant commencé, cette retraite se transforme, par la volonté du chef, en une manœuvre qui s'achemine vers la bataille de la Marne.

VII. — LA BATAILLE DE CHARLEROI DANS SES RAPPORTS AVEC LA BATAILLE DES FRONTIÈRES.

Nous ne devons pas achever cet exposé succinct, sans essayer d'indiquer dans quelles conditions les combats de la Sambre se rattachent à la première phase de la Bataille des Frontières.

Selon le plan français, cette première phase avait pour objet une offensive générale et combinée de toutes nos armées pour pénétrer, le plus tôt possible, en territoire allemand. L'opération principale, qui débouchait par l'Alsace et la Lorraine, la droite au Rhin, devait être secondée par une manœuvre d'appui à travers les Ardennes. En cas de succès, on s'assurait, dès l'abord, le gage des provinces annexées; on entravait le mouvement des armées allemandes par la Belgique en menaçant leurs derrières; de toutes façons, on protégeait Nancy et on s'opposait à la menace d'enveloppement ennemi par la Trouée de Charmes.

En tant qu'offensive, cette conception a échoué; en tant que défensive, elle a réussi.

Toute l'histoire militaire le prouve, la Lorraine est un mauvais terrain pour une attaque se portant de France en Allemagne. Si le commandement français débouchait par là, c'est qu'il ne pouvait pas faire autrement : résolu qu'il était à ne pas violer la neutralité belge, il n'avait pas d'autre porte d'entrée sur le territoire ennemi.

Les Allemands, grâce à leur préparation formidable, nous repoussèrent à Morhange et à Sarrebourg. Mais ils furent arrêtés, à leur tour, à la Trouée de Charmes, sur la Mortagne et au Grand Couronné. Le résultat stratégique, dans l'Est, fut en quelque sorte « partie nulle ; » ce front se stabilisa promptement.

Quelle est, d'autre part, la conception allemande, en considérant l'ensemble du front occidental? Ouvrir, sur nos frontières, une tenaille immense comportant : 1° une branche gauche menaçant Nancy et la Trouée de Charmes; 2° une branche droite plus puissante et de plus longue portée, traversant la Belgique pour atteindre la mer et se rabattre sur la Marne et la Seine; 3° une articulation, formée par les armées du Centre et des Ardennes, ayant pour mission d'assener le coup décisif en débouchant sur Verdun. On sait toute l'importance

qui, dans ce plan, est attribuée à la branche de la tenaille qui opère en Belgique. Mais il faut reconnaître que, si elle est la partie la plus solide, c'est elle qui court les plus grands risques. Un succès des armées françaises dans les Ardennes et dans l'Est la scinderait par la base.

Or, voici ce qui se passe entre le 20 et le 25 août. Les armées allemandes de l'Est, victorieuses en Lorraine, sont arrêtées devant la Trouée de Charmes; les armées allemandes refoulent dans les Ardennes les armées françaises, mais sont dans la nécessité de livrer une seconde bataille sur la Meuse; les armées allemandes sont victorieuses dans la région de la Sambre, mais elles ne peuvent pas mener à bien le grand mouvement tournant : malgré la puissance de la droite allemande, elle n'a su ni détruire ni couper, ni envelopper les armées qui lui sont opposées. Son incontestable victoire n'est pas décisive.

Dans ces conditions, et étant donnée la situation de l'armée française et de l'armée allemande, quelles résolutions avaient-elles à prendre l'une et l'autre?

L'armée française luttait désormais pour la défense du territoire. Mais Joffre, en raison du besoin d'équilibre qui était dans sa nature, prenait aussitôt le parti de transporter ses forces de l'Est, dont il n'avait plus le même besoin en Lorraine, pour les opposer aux forces allemandes le menaçant à l'Ouest. Puisque la première épreuve ne répondait pas à ses espérances, *il modifiait son plan comme il modifiait sa tactique* et, avec une souplesse remarquable, il tirait immédiatement de la guerre la leçon qu'elle venait de lui donner si rudement.

Les Allemands devaient-ils agir de même, avaient-ils à persévérer dans la tactique des attaques brusquées et dans la stratégie de la tenaille? Ils avaient réussi : avaient-ils suffisamment réussi?

Nous emprunterons la réponse à un document allemand du plus haut intérêt et que nous avons déjà cité : c'est un voyage d'état-major allemand remontant à 1906, mais corrigé et mis au point en 1911 par de Moltke le jeune, et consacré à l'étude d'une guerre contre la France, comportant à la fois une manœuvre de gauche par la Lorraine et une manœuvre de droite par la Belgique : les conditions offrent donc une très grande analogie avec celles qui se sont produites en août 1914. Or,

l'opinion émise par le rédacteur de ce *Kriegspiel* (sans doute Moltke lui-même) est la suivante : en raison de la difficulté du terrain, les batailles livrées sur la frontière lorraine aboutiront probablement à une sorte de partie nulle. S'il en est ainsi, le critique du *Kriegspiel* exprime l'avis formel que le commandement allemand ne doit pas hésiter à renoncer immédiatement à son offensive par la Belgique, pour ramener ses forces en Lorraine et briser, à tout prix, la résistance française dans cette région. Voici le texte : « Le résultat des opérations dans l'Est n'étant pas décisif, et l'anéantissement de forces ennemies importantes n'étant obtenu d'aucun côté, la possibilité d'y arriver existe pour les Allemands, *d'une seule façon :* une fois *l'offensive française au Sud-Est de Metz reconnue,* — ce qui se produit assez tôt, — il serait très facile d'attaquer cette armée principale en enveloppant *son aile gauche* et de la battre complètement. Mais, pour cela, *il faut renoncer à la conversion excentrique par la Belgique* et concentrer toutes les forces dans la direction du Sud-Ouest (c'est-à-dire de la Lorraine, Sud-Ouest pour l'Allemagne). Il est vrai qu'il est difficile de se débarrasser d'une idée, une fois qu'elle est adoptée, et de jeter par-dessus bord tout un plan d'opérations quand on voit que les prévisions sur lesquelles il était conçu ne se réalisent pas... » Donc, Moltke conseille de renoncer au mouvement tournant par la Belgique, si la manœuvre de la tenaille par l'Est ne réussit pas du premier coup.

La raison de cet avis saute aux yeux. Notre force de l'Est, si elle n'est pas écrasée, est une menace constante pour les communications allemandes. Verdun est, comme nous l'avons dit, une dent enfoncée dans les chairs d'une invasion allemande en Belgique et en France. Un jour ou l'autre, pour réussir, il faudrait arracher cette dent : le plus tôt est le meilleur. Les Allemands se décideront à y revenir un jour, mais ce sera trop tard.

Tel était le sage conseil que de Moltke se donnait à lui-même, comme critique d'un thème de manœuvre. Mais, dans la réalité et quand il fut au fait et au prendre, il ne sut ou ne put le suivre. S'il ne le fit pas, s'il ne renonça pas immédiatement à « la conversion excentrique par la Belgique, » ce n'est pas seulement « parce qu'il est difficile de jeter par-dessus bord tout un plan d'opérations en cours d'exécution, » c'est aussi et

c'est surtout parce que les choses étaient engagées de telle sorte que les armées allemandes, lancées à la poursuite des armées alliées, ne pouvaient plus « se décrocher. »

Ceci nous ramène à la manœuvre française préparant la bataille de Charleroi et à la manœuvre en retraite qui suit la bataille de Charleroi. On voit, maintenant, comment elles s'agencent et se combinent dans le grand drame militaire de la Bataille des Frontières.

Au début, Joffre, soucieux de maintenir intacte sa force de l'Est, autant pour seconder sa propre manœuvre en Alsace et en Lorraine que pour protéger le territoire national, attend jusqu'au 15 août pour apprendre, par les faits, de quel côté débouchera la principale offensive allemande. Dès le 15, l'affaire de Dinant le met en éveil et, quoique le mouvement allemand ait attendu le 19 pour se produire, il renforce son aile gauche et la porte résolument sur la Sambre. Le grand mouvement s'étant produit le 19, il jette ses armées du centre et ses armées de l'Est sur le flanc de l'adversaire. Par suite du retard de certains de ses élémens, sa manœuvre est un peu courte. D'ailleurs, elle se heurte à la prodigieuse préparation allemande. L'ennemi saisit l'initiative et gagne la victoire dans la région de la Sambre.

Cependant, les armées allemandes, happées en pleine marche, sont arrêtées ; elles n'atteignent pas la mer ; elles ne réussissent pas l'enveloppement ; elles sont entraînées dans le couloir où le commandement français les surveille et les escorte jusqu'au jour où il les écrasera par l'intervention des lignes extérieures.

En plus, l'effort de nos armées dans l'Est n'a pas été inutile : la bataille de la Trouée de Charmes a arrêté l'autre branche de la tenaille. Enfin, dans les Ardennes, les deux armées du kronprinz et du duc de Würtemberg, d'abord victorieuses, seront obligées de livrer, les 27 et 28 août, la bataille de la Meuse qui leur enlèvera le principal bénéfice de leur premier succès. Partout les forces allemandes sont contenues et, malgré les apparences, la victoire reste en suspens.

Du côté allemand, trois grandes batailles gagnées ont donné l'illusion d'une réussite complète. Les conceptions de Schlieffen triomphent. Cependant un frottement très sensible altère déjà

le jeu du puissant mécanisme : le mouvement par l'aile gauche est manqué, le centre n'a pas donné tout ce qu'on attendait de lui et, tandis que la branche droite de la tenaille s'avance pour l'encerclement, elle s'agite dans le vide, puisque la branche gauche s'est arrêtée, impuissante, aux approches de la Trouée de Charmes.

Ainsi se réalisent, même dans la victoire, les prévisions de Moltke lui-même et, ajoutons, celles de la plupart des écrivains militaires qui avaient étudié les conséquences probables des nouvelles méthodes allemandes.

L'heure n'est pas venue d'aborder cette étude à la lumière des faits. Cependant, pour que mon jugement ne paraisse pas aventuré, je crois devoir rappeler qu'il n'est pas isolé et que la plupart des écrivains militaires compétens avaient prévu ce qui s'est produit en 1914.

Le général Lanrezac, au cours de l'article *Stratégie* du *Dictionnaire militaire*, envisage les conséquences d'une large manœuvre d'enveloppement conçue d'après les idées ayant cours en Allemagne. Il dit :

La manœuvre stratégique qui mettra en œuvre, de part et d'autre, plusieurs centaines de mille hommes aura-t-elle pour fin une bataille gigantesque à laquelle participeront la grande majorité des troupes actives des deux adversaires, ou bien les forces opposées, en raison même de leur grandeur, se fractionneront-elles en groupes stratégiques distincts? En un mot, la décision sera-t-elle obtenue par une bataille unique, gigantesque, livrée sous l'impulsion immédiate du commandant en chef, ou, au contraire, sera-t-elle la résultante d'une série de batailles partielles livrées par des groupes d'opérations reliés stratégiquement mais non tactiquement? (C'est évidemment vers le premier système qu'à la suite de Schlieffen s'était engagé l'état-major allemand.)

En fait, continue l'écrivain militaire, l'assaillant sera toujours entraîné à étendre beaucoup son front par le désir d'envelopper une des ailes du défenseur; il s'efforcera de réaliser l'enveloppement stratégique qui promet une victoire plus fructueuse, attendu qu'on domine, même avant la bataille, une partie des routes de retraite de l'adversaire et qu'on prépare, en outre, l'enveloppement tactique. L'assaillant s'étendant pour envelopper, le défenseur fera de même pour échapper à l'enveloppement et contraindra, par suite, l'assaillant à s'étendre davantage encore. Mais, à prendre ainsi un front très

étendu, *l'assaillant s'expose à voir ses dispositions ruinées de fond en comble, bouleversées par une contre-attaque adverse énergique...*

Le colonel Repington, qui suit les manœuvres allemandes de 1911, y reconnaît, immédiatement, l'application des idées de Schlieffen et il en fait la critique dans un passage d'une grande objectivité :

Il faut bien avouer que le maréchal von der Goltz (qui commandait) nous stupéfia en étendant aussi démesurément qu'il le fit le front de son armée. On s'étonnait déjà de voir sa division de couverture dispersée sur une ligne de 35 à 45 kilomètres; mais on fut plus surpris encore lorsque l'armée bleue, composée de deux corps d'armée et d'une division de cavalerie, accepta la bataille sur un front de 40 kilomètres et *essaya d'envelopper à la fois les deux ailes d'un ennemi presque d'égale force.* Heureusement pour von der Goltz, il ne se trouvait pas de Napoléon en face de lui... Sur la frontière française, longue de 250 kilomètres seulement, on ne pourrait déployer que six corps d'armée. On revient alors à ce dilemme : ou la tactique (Repington prend ce mot dans son sens le plus large) employée aux manœuvres ne sera pas appliquée dans une guerre contre la France, ou le front de déploiement des armées allemandes *empiètera sur le territoire des neutres.*

On voit que les idées de Schlieffen étaient du domaine courant avant la guerre par suite de l'application qu'en faisait, d'ores et déjà, dans les manœuvres, le commandement allemand.

Mais il devient également évident que l'on connaissait aussi le défaut de la cuirasse et que les esprits avertis avaient prévu la parade.

Le capitaine Sorb écrit :

Les régions d'attaque les plus probables sont, pour les Allemands, celle qui s'étend au nord de Verdun et celle qui, simultanément, se développe entre Toul et Épinal. Au nord de Verdun, *ils tenteront* un mouvement enveloppant auquel ils n'ont renoncé en aucune manière; entre Toul et Épinal, *ils prépareront* une attaque destinée à rompre notre front.

L'attaque d'aile sera, comme par le passé, montée d'avance. Même, on en augmentera l'envergure de manière à agir vite en escomptant certains facteurs moraux... Comme la place de Verdun augmente, dans des proportions considérables, la capacité de résis-

tance de l'aile gauche française, en lui procurant un point d'appui de premier ordre, on tournera cet obstacle en faisant passer au Nord (c'est-à-dire par la Belgique) et tout à fait en dehors du rayon d'action du camp retranché, la masse de manœuvre précédée d'une force importante de cavaliers.

Si l'opération réussit, la victoire complète et la désorganisation de l'ennemi en seront les conséquences... Et si les deux attaques réussissent simultanément, on obtiendra un véritable encerclement de l'adversaire qui subira, de ce fait, un désastre total...

Mais *il faut penser tout de suite à la défectuosité du système; on va courir deux lièvres à la fois; on va étendre le front; on a, en quelque sorte, deux idées préconçues au lieu d'une seule.* La théorie de Bernhardi (c'est-à-dire du mouvement tournant par une seule aile) semble plus nette, moins dangereuse dans sa brutale simplicité...

Voilà des jugemens clairs et marqués au coin du bon sens. Confirmés par l'appréciation de de Moltke lui-même, ils jugent préventivement la conception *géniale* dont la révélation avait poussé l'empereur Guillaume à déclarer la guerre et à commencer par l'attentat contre la Belgique. Ces critiques ont prévu les faits; les faits s'y sont exactement conformés. Les conceptions de Schlieffen, par leur immense envergure, ont permis à l'adversaire de s'échapper et aboutiront fatalement à une « contre-attaque » qui sera la bataille de la Marne.

Joffre la décide et la prépare dès le 25 août.

La première partie de la Bataille des Frontières, si elle a ruiné son plan offensif, lui a révélé celui de l'ennemi. Il ne s'entête pas à raccommoder son propre système; il prend ses dispositions pour tirer parti des défectuosités de l'autre. L'ennemi avait tous les avantages : préparation, armement, initiative, surprise. Joffre les lui arrache par ses nouvelles instructions tactiques et stratégiques, dictées en pleine bataille. Schlieffen avait dit : « Une manœuvre d'enveloppement et d'écrasement est nécessaire pour en finir d'un seul coup et afin d'éviter la guerre d'épuisement. » Bernhardi avait dit : « Les armées modernes trouveront leur tombeau dans les tranchées. » Or, Joffre a échappé à la destruction soudaine; et, après avoir battu les armées allemandes, il les jettera dans les tranchées. En un mot, il prend l'avantage sur l'ennemi par une sage exploitation des fautes de celui-ci. Une fois sur le terrain, l'intelligence française, le caractère français, montrent ce qu'ils sont.

Deux méthodes sont en présence. Le commandement allemand se complaît dans les magnifiques hypothèses; le commandement français s'attache aux réalités. Le commandement allemand prétend briser toutes les résistances, même celles de la nature, de la morale, de la raison; le commandement français prend son point d'appui sur la droiture, le bon sens, l'expérience. Le commandement allemand voit grand; le commandement français voit juste.

Ainsi s'opposent, dès les premiers engagemens de la grande guerre, dès le premier acte de la Bataille des Frontières, deux natures d'esprit, deux tempéramens, deux races. Chez l'Allemand, l'imagination énorme, emphatique et dépouillée de scrupules; chez le Français, la pondération mesurée et réglée, se surveillant et se corrigeant elle-même. Deux hommes représentent les deux types : l'empereur Guillaume et le général Joffre.

Que Guillaume se réjouisse! La bataille de Charleroi lui livre la Belgique et lui ouvre les portes de la France. Mais qu'il prenne garde! elle lui assure l'inimitié implacable de l'Angleterre et ameutera contre lui la haine et le mépris de l'univers. La Bataille de Charleroi recueille les fruits d'une longue préparation et d'une atroce perfidie; cette fortune est assurée aux armes allemandes dès le 25 août. Mais elles trouvent, dans cette même journée, leur borne; car, dès le 25 août, Joffre a dicté la double et admirable instruction qui prépare le « rétablissement » des armées françaises et le retour de la fortune dans le camp où l'honneur et la sagesse se sont réfugiés.

Ainsi se dégage, dès la première heure, la philosophie de la guerre, la philosophie de toutes les guerres et de toutes les actions humaines. La force matérielle n'obtient que des succès éphémères; ils s'épuisent comme elle. Seules les forces morales ont l'âme et le souffle : elles ont l'haleine longue et la vie dure. L'Allemagne est victorieuse, — mais sa défaite prochaine est incluse dans sa victoire : tel est le résultat et telle est la leçon de la « Bataille de Charleroi. »

G. Hanotaux.

LA BELLE FRANCE

PORTRAITS DE CHEZ NOUS

Nous avons tous le souvenir de certains panoramas montagneux particulièrement exaltans par la multitude de leurs cimes, comme de certaines nuits plus éblouissantes que les autres par le fourmillement de leurs étoiles. C'est un peu une vision de cette sorte que nous donnent, depuis trois ans, les citations à l'Ordre de l'Armée. C'est comme un firmament de gloire et un panorama d'héroïsme, et rien n'y est plus caractéristique que l'infinie diversité des grades, des rangs, des âges et des qualités sociales. Le grand chef et le petit soldat, l'homme du peuple et l'homme du monde, le prêtre et l'instituteur, la religieuse et l'infirmière, le savant et l'illettré, le noble et le paysan, l'artiste et l'ouvrier, le vieux qui est déjà presque un vieillard et le jeune homme qui est encore presque un enfant, s'y mêlent dans une immense communion. Rien aussi n'émeut et ne force l'admiration comme les miracles d'audace, de grandeur ou de sacrifice, de tous les exploits cités, ou comme leur sublime monotonie. C'est le trompette blessé qui sonne sous la mitraille jusqu'à ce qu'elle lui arrache le bras, le général qui tombe en allant encourager la troupe dans la fournaise ou qui continue à dicter ses ordres en apprenant la mort de son fils, le sergent qui abat à lui seul toute une petite troupe de uhlans, le colonel qui va chercher de ses mains les mitrailleuses abandonnées par ses hommes, le soldat qui reste en observation dans

un arbre jusqu'à ce qu'il soit trop criblé de balles pour pouvoir continuer à s'y cramponner, le cavalier tout couvert de blessures et qui livre encore des combats singuliers aux cavaliers ennemis à sa poursuite! Tous ces blessés, officiers ou soldats, qui oublient ainsi que leur sang coule tant qu'ils en ont encore à perdre, sont l'ordinaire et comme la banalité dans cette sublime multitude. Des milliers d'images et de récits ont popularisé le cri fameux : *Debout les morts!* Inoubliable cri de légende qui paraît être sorti de milliers de bouches pour se répercuter, d'un bout de la guerre à l'autre, dans les milliers de cœurs qu'il fait battre!

Je n'ai nullement l'intention de choisir entre tant de héros, ni surtout de les classer et de leur assigner des rangs, mais simplement de présenter quelques-unes des figures qu'il m'a été plus spécialement possible d'étudier, et qui m'ont paru en résumer d'autres par la physionomie de leur vaillance ou de leurs milieux. C'est la belle France et la France immortelle, la France héroïque, la vraie et la bonne France, qui passe dans ces légions de preux et de martyrs dont la vision nous exalte, et c'est un peu d'elle que j'essaie de montrer dans la vie et la mort de quelques-uns d'entre eux!

LE COMTE DE PELLEPORT

Dans les premiers jours du mois d'août 1914, il y avait à Autun, à la 8e compagnie du 29e régiment d'infanterie, un soldat de seconde classe dont la popularité était l'événement de la ville. En même temps que simple fantassin dans sa compagnie, il était aussi, il est vrai, l'un des hommes les plus considérables de la région. Grand propriétaire en Nivernais, apparenté aux plus nobles familles du pays et porteur lui-même d'un beau nom, sa candidature à la Chambre, comme candidat conservateur et catholique, avait déjà révolutionné, une quinzaine d'années plus tôt, l'arrondissement de Château-Chinon, et sa personne elle-même ne pouvait guère passer inaperçue. Il avait une de ces figures de race, à la fois affinées et énergiques, qui attireront toujours l'attention, et au caractère aristocratique de laquelle ajoutait encore une imposante barbe blanche, comme celle d'un personnage de Rembrandt. C'était le comte de Pelleport. Il avait cinquante-neuf ans.

Wladimir de la Fite, marquis de Pelleport, plus habituellement appelé comte de Pelleport, restera comme l'une des figures les plus symboliquement héroïques de cette extraordinaire époque. Il conservait avec piété, après les avoir recherchées en fidèle de sa famille autant qu'en érudit, les preuves authentiques de sa noblesse, et la maison de la Fite de Pelleport, de vieille chevalerie de Guyenne, avait toujours été, pendant plus de sept cents ans, exclusivement et passionnément militaire. Arnaud-Guillaume de la Fite se croisait dès le milieu du XIIe siècle, Raymond de la Fite en 1198, et Bernard de la Fite en 1213. Des nombreuses branches formées par cette maison de la Fite, celle de Pelleport avait seule survécu. Tirant son nom de la terre de Pelleport restée pendant sept siècles entre ses mains, elle avait été, durant presque tout le XVIIe siècle et le commencement du XVIIIe, propriétaire de deux régimens, Pelleport-infanterie et Pelleport-cavalerie. Devenu plus tard le 5e cuirassiers, Pelleport-cavalerie avait été presque entièrement détruit en Espagne sous Louis XIV, et le marquis de Pelleport du temps, lieutenant général des armées du Roi, s'était à peu près ruiné à le reconstituer. Mais les Pelleport n'en étaient pas moins toujours restés soldats dans le sang et, à plus d'un siècle de là, le petit-fils du lieutenant général, Louis-Joseph de la Fite de Pelleport, ancien lieutenant au régiment d'Artois, avait encore servi sous Napoléon, après avoir émigré. Fait prisonnier par les Russes au siège de Dantzig, puis interné en Courlande, il s'y était marié, y était mort, et son fils Wladimir de Pelleport était alors rentré en France, pour s'y engager dans les lanciers, qu'il quittait à la fin de son engagement. Il devait être le père du vieux soldat à barbe blanche dont la présence à Autun, au début de ce tragique mois d'août 1914, causait une si profonde émotion, et sous la simple capote duquel revivaient, à ce moment de réveil et d'exaltation, sept cents ans de noblesse militaire.

Descendant de cette lignée illustre mais dont les derniers représentans, dispersés et ruinés par la Révolution, avaient connu tous les revers, le comte de Pelleport, une quarantaine d'années auparavant, était entré dans le monde par la porte douloureuse. Fort lettré, mais pauvre, son père, après son passage aux lanciers, avait suivi la carrière littéraire à laquelle l'appelait un sérieux talent d'écrivain, et toute son

existence, dans les lettres comme dans l'armée, n'avait guère été qu'une lutte des plus dures contre les difficultés de la vie. Il mourait en 1870, et son fils, âgé seulement alors de treize ans, rappelait lui-même plus tard ces mélancoliques et chères années de son enfance dans une lettre admirable de culte filial pour la mémoire malheureuse mais aimée et vénérée de ses parens. Sa mère était Écossaise et, profondément tendre, avait en même temps une virilité et une élévation de sentimens dignes des héroïnes des vieilles ballades celtiques. Il faisait ses études au lycée de Versailles, et son père, les jours de congé, l'emmenait faire de grandes promenades dans les bois, lui apprenant à en admirer la beauté, et lui parlant de la nature, de Dieu, d'honneur, de gloire, de mille choses grandioses ou sublimes. Jamais l'enfant n'avait oublié ces leçons, données avec cette tendresse, par ce père malheureux, dans le cadre de ces forêts. Elles lui étaient pour toujours restées dans le cœur, et n'avaient pas peu contribué à faire de lui l'homme chevaleresque et religieux qu'il devait être, fier de sa race, comprenant la beauté du travail et du sacrifice, et n'hésitant jamais devant ce qu'ordonnait le devoir ou ce que lui imposait son nom. Resté seul à treize ans avec sa mère, et sans fortune, il s'adaptait tout de suite à sa position, travaillait, et, reçu dans un bon rang à l'École centrale, partait à dix-neuf ans pour l'Égypte, où il allait remplir un emploi d'ingénieur et devait bientôt trouver une fortune inespérée.

D'une intelligence et d'une information remarquablement appropriées à son poste, et parlant toutes les langues, y compris l'arabe, il devenait très vite ingénieur en chef des domaines de l'État égyptien et, pendant plus de dix ans, occupait là-bas, en cette qualité, une situation des plus hautes. Tous les personnages de marque, diplomates ou militaires, résidant alors au Caire, savaient de quelle autorité y jouissait M. de la Fite. Car il n'avait encore voulu s'appeler que M. de la Fite, ne se regardant toujours que comme un cadet gagnant sa vie, et ne se considérant pas comme suffisamment autorisé à porter son titre. Puis, en 1887, pendant un de ses congés passés en France, il avait épousé Mlle de Ruffi de Pontevès Gévaudan, fille du colonel de Pontevès, et quitté l'Égypte quatre ans après, pour venir s'installer dans le pays de sa femme, en Nivernais, au château de Champlevrier. Vivant alors dans ses domaines, et

désormais indépendant, il n'avait plus aperçu d'objections à s'appeler le comte de Pelleport, et c'était là que, vingt-quatre ans plus tard, la guerre de 1914 le retrouvait père et grand-père, ayant un fils officier d'avenir et déjà marié, une fille mariée également, et deux jeunes filles. Fier de ses enfans, aimé d'eux, résidant toute l'année dans son château, et heureux de sa vie rurale, il n'y connaissait toujours pour guides, à la veille de ses soixante ans, que le devoir et l'honneur du nom !

A proximité de Chiddes, petit bourg de l'arrondissement de Château-Chinon, Champlevrier est un ancien castel féodal entouré d'ombrages et de pièces d'eau et, le soir du 1er août, M. et Mme de Pelleport s'y disposaient à aller dîner chez des parens avec leur fille aînée, Mme de Quérézieux, en ce moment chez eux, et leurs deux jeunes filles, quand ils entendaient sonner le tocsin. Il était six heures, la journée avait été très chaude, toutes les fenêtres étaient ouvertes, et les tintemens, venus d'abord de l'église neuve du village, puis du vieux clocher où l'on ne sonnait pourtant plus depuis des années, semblaient même encore arriver d'autres églises plus lointaines. Les nouvelles, toute la semaine, avaient été si alarmantes, et toutes ces sonneries étaient si étranges, qu'on pouvait se demander si elles n'annonçaient pas la guerre, mais M. de Pelleport ne voulait pas y croire, et disait à sa femme et à ses filles :

— L'omnibus est attelé, et nous ne pouvons plus attendre... Partez... Je vous rejoindrai en route... Je vais aller savoir pourquoi on sonne...

Mme de Pelleport recommandait alors au cocher d'aller au pas, pour donner le temps à son mari de revenir, mais on était à peine à mi-chemin de l'avenue qu'il reparaissait en hâte à l'autre bout, faisait signe à l'omnibus d'arrêter, et disait en arrivant :

— Eh bien! c'est la guerre... Nous ne sortirons pas... On va rentrer à la maison...

En même temps, il prenait les chevaux par la bride, et leur faisait faire lui-même demi-tour pour les reconduire au château.

M. de Pelleport n'avait jamais caché son intention de partir, en cas de guerre, et ses idées, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, avaient toujours été très arrêtées. Il estimait que, dans certaines grandes circonstances, les hommes de sa condition

ne faisaient pas leur devoir lorsqu'ils ne faisaient pas davantage, et annonçait, le soir même, à Mme de Pelleport, qu'il irait, dès le lendemain, s'engager à Autun. Elle essayait alors, tout en admirant sa résolution, de lui rappeler qu'il n'était pas bien portant et qu'elle allait être bien seule pour administrer leurs propriétés, mais il ne se rendait pas à ces raisons, et lui répondait simplement :

— C'est vrai, mais nous devons donner l'exemple... Les gens de notre rang ont des obligations qui ne sont pas celles de tout le monde, et je dois partir... J'irai dès demain à Autun...

Le lendemain, les trains chargés de soldats ne prenaient plus de voyageurs, mais cette difficulté ne l'arrêtait pas. Il empruntait l'automobile d'un ami, revenait le même jour avec son engagement au 29e d'infanterie, et rapportait en même temps tout ce qu'il fallait pour s'équiper. Il était de retour à quatre heures, et sa fille aînée, Mme de Quérézieux, en l'apercevant de loin à côté du chauffeur, disait tout de suite à sa mère :

— Papa a réussi, vois comme il a l'air heureux!

En effet, il rayonnait, et commençait immédiatement ses préparatifs de départ. C'était un dimanche, il devait rejoindre son régiment le surlendemain, et de bonne heure, le lundi, il assistait d'abord à la messe en uniforme avec sa famille, communiait, employait sa journée à mettre ses affaires en ordre, passait une dernière soirée au milieu des siens, et le mardi, dès le matin, faisait ses adieux à tous. Il embrassait sa femme et ses filles, les chargeait d'embrasser pour lui sa belle-fille et son petit-fils, et serrait la main à ses domestiques. Puis, très calme, silencieux, pendant que chacun évitait également de parler pour ne pas laisser éclater son émotion, il montait dans l'auto qui l'emportait.

Dans le pays et les environs, il n'était bruit, cependant, que de son engagement, et son arrivée à Autun, où chacun l'avait tout de suite reconnu, provoquait l'enthousiasme général. Il écrivait chaque jour à sa femme et à ses filles, « à ses chéries, » comme il aime à les appeler dans ses lettres, et n'y revient pas de surprise à toutes les ovations dont il est l'objet. D'abord, il se rendait à la tannerie dont on avait fait la caserne, et ne rencontrait déjà partout que des chapeaux et des mains qui s'agitaient en son honneur. Ensuite, il allait déjeuner à l'hôtel de la Poste, et tous les officiers, dans les cafés, se levaient sur son passage ne

faisant le salut militaire. A l'hôtel même, il venait à peine de prendre sa place que son colonel et tout l'état-major entraient s'installer à la table près de la sienne, et le fêtaient aussi de toutes les manières. Son repas terminé, il allait prendre le café dans un autre établissement, mais retombait, là encore, au milieu de jeunes officiers qui venaient tous défiler devant lui en touchant respectueusement leur képi et en demandant à lui serrer la main. Il écrivait alors à Mme de Pelleport qu'il était « honteux » mais heureux, car il sentait qu'il « faisait du bien, » et le sentait surtout à la caserne où il voyait de jeunes soldats le regarder furtivement « avec des larmes dans les yeux... » Enfin, il avait passé sa première nuit à la tannerie, couché sur la paille avec la troupe, et s'était levé à trois heures et demie du matin, pour assister à la messe à la cathédrale. Il y avait là plus de six cents soldats, tout le corps d'officiers, colonel en tête, et une communion générale couronnait la cérémonie. Puis, toute la matinée, partout où il se montrait, les manifestations recommençaient encore, et l'une d'elles, dans l'après-midi, les dépassait toutes. Sa compagnie avait été désignée pour aller chercher le drapeau chez le colonel, et il défilait au premier rang, sac au dos et fusil sur l'épaule, quand un grand gaillard de civil s'était tout à coup élancé vers lui et l'avait embrassé à l'étouffer, en tâchant de le faire sortir du peloton, pour le présenter à la foule qui éclatait en acclamations.

Vingt-quatre heures plus tard, le 29e était en route pour le front, et M. de Pelleport, dès la première étape, télégraphiait à sa femme : « Santé excellente, moral général et particulier parfait. » Le lendemain, d'un autre village où il disposait d'un peu plus de temps et de papier, il lui écrivait que le cuisinier de la compagnie pouvait faire concurrence à leur cuisinière de Champlevrier, tant la nourriture était bonne ! On marchait cependant à marches forcées, par une température torride, et beaucoup d'hommes tombaient de chaleur ou d'épuisement, mais il résistait et supportait toutes les fatigues avec une endurance merveilleuse. A peine avait-on le temps, aux haltes, de faire et de boire le café, ou de se baigner et de nettoyer son linge quand on était près d'une rivière. Un coup de sifflet, brusquement, ordonnait le rassemblement, et il fallait repartir à la seconde, renverser les gamelles, ramasser sa chemise et son caleçon tout trempés. Mais M. de Pelleport ne s'en plaignait pas, sa bonne

humeur n'en était pas altérée, et toutes ces alertes l'amusaient. Il voyait sans le moindre chagrin le café s'en aller au vent, et se rhabillait gaiement, malgré ses cinquante-neuf ans et sa barbe blanche, avec ses effets mouillés. A l'occasion, pourtant, il n'échappait pas sans plaisir à la promiscuité du bivouac, et rendait grâces à la Providence lorsqu'elle lui procurait un lit. Un soir, il en trouvait un chez une vieille demoiselle et lui en gardait une profonde reconnaissance. Un autre soir, c'était au presbytère d'un village, et le bon curé, le lendemain matin, lui remplissait même sa gourde, au moment du départ, « d'une exquise eau-de-vie de poires sauvages, » dont il ne peut s'empêcher de parler dans une lettre à sa famille.

Mais on entrait bientôt en Meurthe-et-Moselle, et le 12 août, à Fontenoy-la-Joute, où la division s'était arrêtée, le général, en voyant passer le soldat Pelleport, lui faisait signe d'approcher pour le féliciter, le faisait rester à côté de lui pendant la lecture d'une proclamation pour laquelle on venait de battre le rappel, et disait ensuite au colonel :

— Colonel, aussitôt après le premier combat, vous nommerez Pelleport premier soldat... C'est le premier grade, et le plus beau!

Puis, il lui touchait la poitrine :

— Et après, ce sera la croix!

Le surlendemain, on avait franchi la frontière, le canon tonnait, et à Douesvres, vers midi, en débouchant devant un bois, la 8e compagnie était reçue par une grêle de balles.

— En avant! criait M. de Pelleport sous la fusillade, en voyant tomber raide mort son voisin de gauche, le premier tireur de la section.

Et il se précipitait à l'attaque, suivi par toute la compagnie.

Les Allemands prenaient la fuite, on les poursuivait jusqu'au village, et M. de Pelleport, toujours en avant, sous les balles qui continuaient à pleuvoir, arrivait le premier avec son capitaine sur le mur crénelé du cimetière. Il n'avait même pas ralenti son élan, et revenait seulement ensuite sur ses pas, pour panser un homme tombé par terre et qu'il entendait se plaindre derrière lui... Le soir, il était nommé premier soldat!

« Je t'écris de chez le maire de Richeval, annonçait-il le jour suivant à Mme de Pelleport... Nous avons passé la frontière

hier soir à dix-sept heures, et arraché le poteau aux couleurs allemandes. Il pleuvait à torrens, j'ai cherché à t'envoyer un télégramme pour souhaiter la fête à toutes nos chéries... Impossible!... J'ai reçu le baptême du feu, et je crois m'être conduit en vrai Pelleport... On commande sac au dos, au revoir. » Et, d'Aspach : « Quelle joie pour moi, ce matin! j'ai reçu trois lettres de toi et un billet de Guillemette. Je suis si heureux de vous savoir tous bien portans!... Un régiment allemand entier s'est rendu, le 109e, colonel en tête. Nous avons pris dix-neuf camions automobiles superbes, une auto de luxe avec quatre officiers allemands... Nous marchons sans arrêt, absolument comme les anciennes légions de César... »

Le lendemain, à Sarrebourg, on se battait encore, mais on n'y retrouvait plus la même chance. Des bataillons entiers y succombaient, et c'était seulement cinq jours après le combat que le premier soldat Pelleport pouvait écrire à sa femme : « *25 août 1914, 10 heures du matin.* — J'ai été blessé à la cuisse droite, le 20... J'ai été ramassé par les Allemands qui me traitent bien... je suis à Saaraltrof... Embrasse Poucette, Zizi, Lili, Gaston, Loulou, Pierre et Guillemette... » Puis, le même jour encore : « *25 août, Saaraltrof, 1914, je crois 13 heures.* — Je t'ai écrit deux cartes postales ce matin. Je te disais que j'avais été blessé le jeudi, à la deuxième journée de la bataille de Sarrebourg..: Vers midi et demi, notre compagnie, la 8e, avait été désignée avec la 7e pour aller remplacer notre troisième bataillon qui avait dû reculer, écrasé par l'artillerie ennemie. Nous sommes partis vers vingt-trois heures et nous nous sommes glissés en silence, malgré les projecteurs allemands, tout à fait en première ligne, le long des bords de la Sarre. Nous avons assisté là au feu le plus infernal qui se puisse concevoir, de cinq heures du matin à midi. Nous n'avons pas perdu un homme, nous étions trop près des Allemands, et nous aurions pu tenir encore lorsque notre capitaine a commandé baïonnette au canon pour charger. La compagnie n'a pu rien faire. Je suis tombé aussitôt, une balle ayant pénétré, avec une force terrible, dans le haut de la cuisse... Heureusement, elle est sortie, et j'espère qu'elle n'a rien laissé dans la plaie, qui est longue... »

Cette dernière lettre n'avait pas été achevée, et l'héroïque blessé s'y trompait sur sa blessure, causée non par une balle,

mais par un éclat d'obus, et qui était mortelle. De l'ambulance où ils l'avaient d'abord recueilli, les Allemands le transportaient à l'hôpital d'Heilbronn, il y expirait en arrivant, et on avait alors retrouvé la lettre sur lui...

Dans les premiers jours de mars 1915, la comtesse de Pelleport recevait la communication officielle suivante :

... ARMÉE
.. CORPS D'ARMÉE
... DIVISION
... BRIGADE
29e RÉGIMENT D'INFANTERIE

—

N° 330

—

LIEUTENANT-COLONEL P...,
Commandant le 29e régiment d'infanterie.

4 mars 1915.

« Madame la comtesse de Pelleport,

« *J'ai l'honneur de vous faire parvenir une citation à l'ordre de l'armée du soldat de Pelleport.*

« *Le 29e régiment tout entier applaudit de grand cœur à cette citation si hautement méritée.*

« *Le comte de Pelleport s'est noblement conduit pour la plus grande gloire de son nom et pour l'honneur de sa maison.*

« *Signé :* P... »

Et on lisait, en effet, à l'*Officiel :*

DE PELLEPORT (Wladimir), *soldat de première classe au 29e régiment d'infanterie. — A donné le plus bel exemple de patriotisme en s'engageant à cinquante-neuf ans pour la durée de la guerre; a pris part à toutes les opérations du début de la campagne, faisant l'admiration du régiment par son endurance, son entrain et la beauté de son caractère; le 20 août, à Sarrebourg, s'est précipité à l'assaut en tête de sa compagnie, a eu la cuisse fracassée par un éclat d'obus. Est mort au champ d'honneur.*

ROQUES.

A sept mois de là, en septembre suivant, après plus d'une année d'héroïques services, et proposé lui-même par ses chefs pour la croix de la Légion d'honneur, le fils du comte de Pelle-

port, le jeune lieutenant de Pelleport, obtenait quelques jours de permission, et venait les passer à Champlevrier, où il savait retrouver les siens. On devine la profondeur de son émotion en revoyant, après si longtemps, dans son cadre d'eaux et d'ombrages, le vieux castel paternel. Mais il la ressentait encore plus violente en entrant dans le bureau même de son père, et là, son cœur débordait. Car tout parlait trop haut du héros au milieu de toutes ces choses où il avait si longtemps vécu, ou qui rappelaient si douloureusement sa mémoire, depuis les papiers et les livres si souvent feuilletés par ses mains et les glorieuses archives de famille ou dormaient, comme dans un trésor, sept cents ans de sacrifice à la patrie, jusqu'à son grand portrait en soldat d'où son regard vous suivait toujours, et où il semblait toujours vivre!

UN PETIT LIBRAIRE PARISIEN

Un matin de novembre 1915, les élèves du lycée Carnot, habitués à venir faire leurs achats de plumes et de cahiers à la petite librairie-papeterie voisine du collège, la trouvaient fermée pour cause de décès. Le libraire, M. Munier, était mort pendant la nuit, et une lettre encadrée de noir l'annonçait à la clientèle, sur les volets de la boutique. Décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, chevalier de la Légion d'honneur, engagé volontaire au 104e d'infanterie et gravement blessé en Champagne, il venait de succomber à ses blessures, et son histoire aurait pu s'ajouter à celles des héros classiques cités dans les manuels qu'il vendait à sa clientèle d'écoliers.

Quarante et un ans auparavant, le jeune Munier, âgé alors de douze ans, était entré comme apprenti à l'imprimerie Chaix. Puis, obligé de passer par le régiment, et déjà cocardier dans l'âme, il partait comme volontaire pour le Tonkin, d'où il revenait, au bout de six ans, médaillé militaire et sergent-major. Il n'eût pas fallu grand'chose pour le retenir alors dans l'armée, mais il n'aimait pas qu'elle. Il avait laissé une fiancée en France, et l'amour parlait plus haut chez lui que l'amour des armes. Il se mariait, une sœur de sa femme se mariait aussi le même jour, et les deux mariages se célébraient ensemble. Un même repas réunissait, le soir, les deux noces dans un restaurant du boulevard de la Chapelle et, le dîner fini, le bal

allait commencer, lorsque le patron de l'établissement se précipitait dans la salle en prévenant que le plafond n'était pas solide et que les danses étaient interdites. On n'en avait ri que davantage, mais le ménage Munier n'avait plus songé, dès le lendemain, qu'à la vie sérieuse. Mme Munier était couturière, Munier rentrait à la maison Chaix, et ils travaillaient ainsi quelques années chacun de son métier, quand il avait voulu devenir patron, et pris le petit magasin de librairie dont le fonds était à céder dans le haut du boulevard Malesherbes, en face du lycée Carnot. Ils devaient y rester vingt ans.

D'une honnêteté qui aurait pu passer en proverbe, et depuis vingt ans dans leur quartier, les Munier y jouissaient d'une estime et d'une sympathie toutes particulières. Ils avaient trois enfans, deux fils et une fille, et l'aîné des fils, Albert, déjà marié et père de famille, était compositeur-typographe et travaillait dans la maison. Mme Munier avait renoncé à son état de couturière pour se consacrer aux affaires de son mari. La jeune fille, Mlle Simone, tenait la comptabilité de la boutique, et le second fils, le dernier, était apprenti dans la maison Chaix, comme l'avait été son père. Une sœur de Munier, enfin, mariée à un employé de banque, aidait sa belle-sœur et sa nièce dans la tenue de la librairie. Aussi unis entre eux que passionnés pour leur profession, ils faisaient penser à ces belles et laborieuses familles d'artisans de l'Ancien Régime, dont les traditions de vaillance, d'attachement à leur métier et de moralité étaient si fortes. Au milieu des difficultés qui ne leur avaient pas été épargnées, mais dont leur courage avait triomphé, ils avaient toujours vécu en même temps dans une de ces ententes domestiques où toutes les peines s'adoucissent, et l'une des femmes de la famille pouvait dire un jour à quelqu'un qui admirait cette union intime :

— En effet, nous nous aimons bien... On peut s'aimer autant, mais pas davantage !

En véritable héritier des artisans de la vieille France, Munier n'avait pas simplement voulu devenir patron, mais visé un but plus élevé, et rêvé de perfectionner son métier. A la boutique du boulevard il ajoutait, d'abord, dans la maison même, une petite imprimerie qui lui permettait de fournir à sa clientèle des lettres de faire-part et des cartes de visite. D'autres travaux plus sérieux lui arrivant plus tard, il louait,

rue Cardinet, à proximité de son magasin, un local plus important où il pouvait engager des ouvriers et où son fils Albert faisait son apprentissage. Puis, les commandes continuant à se multiplier, il avait jugé le moment venu de réaliser son rêve, et fait élever, à Levallois, sur un terrain de la rue de la Gare, de vastes ateliers construits en vue de ses projets. La petite librairie était dès lors entièrement restée aux soins de sa femme et de sa sœur, secondées par Mlle Simone, et l'imprimerie avait absorbé toute son activité. Elle représentait une affaire considérable, mais devait lui créer aussi les plus grands soucis, et le mettre aux prises avec les embarras financiers, le mauvais esprit des ouvriers et l'hostilité des concurrens. L'insuccès s'en était suivi, malgré la valeur de l'œuvre, et sa sensibilité d'artiste, comme sa délicatesse d'honnête homme, en avaient cruellement souffert, mais il en était sorti l'honneur intact, grâce à son énergie et au dévouement des siens. Personne, dans la famille, durant ces années difficiles, n'avait même pensé à se donner un plaisir ou à prendre un jour de congé. Toujours à la besogne et à la peine, ils avaient tout surmonté en s'aimant et en travaillant.

Sur l'homme et le Français qu'était Munier, la déclaration de guerre produisait un effet magique. Le soir même de la mobilisation, il avait déjà tout acheté pour s'équiper, et courait, dès le lendemain, au bureau de son secteur pour y contracter un engagement. Ancien sergent-major, vieux soldat colonial, médaillé militaire, comptant six ans de campagnes au Tonkin, il entendait bien aller au feu, comme son fils Albert, déjà rappelé sous les drapeaux ! Malheureusement, il avait cinquante-trois ans, peu de santé, et le conseil de revision le réformait. Désolé, mais d'autant plus résolu, il tentait sans plus de succès une seconde épreuve, échouait successivement devant trois ou quatre conseils, en venait, en désespoir de cause, à se donner dix ans de moins pour tromper les commissions, n'en trompait aucune, et ne cessait ainsi, pendant une quinzaine de jours, de se faire inutilement ballotter d'une caserne à l'autre, lorsque sa sœur, en passant un après-midi à la librairie, trouvait sur le comptoir une feuille de papier blanc, où était triomphalement griffonné : *Il y a du bon pour le 104!* S'obstinant toujours, il avait fini, en effet, par écrire au commandant même du dépôt où était son fils qu'il était un médaillé militaire, un ancien

sergent-major, un vieux soldat du Tonkin, qu'il avait un fils au 104e, et qu'il demandait à partir avec lui. « Passez encore à la visite, lui avait répondu le commandant, et je vous accepte de grand cœur. » Alors, il avait couru tout joyeux à la boutique, y avait laissé le fameux papier : *Il y a du bon pour le 104*, et, le soir même, était incorporé dans la même compagnie qu'Albert... Père et fils, quelques semaines plus tard, partaient ensemble pour le feu...

Dès son arrivée au front, il était nommé adjudant et chargé, pour ses débuts, de gros travaux de tranchées assez durs pour les recrues dont se composait presque exclusivement sa compagnie; il arrivait, mais non sans peine, à les leur faire exécuter. En entendant son fils l'appeler « Papa, » tous ces jeunes soldats s'étaient mis à l'appeler de même, et, tout en ne voulant pas faire de peine à « Papa, » tout en l'aimant même pour sa bonté et son entrain, ils ne lui obéissaient pas toujours très vite. Alors, sans se fâcher, mais commandant d'exemple, il allait chercher lui-même les poutres et les sacs de terre, les chargeait sur son dos, les apportait, et disait en les déposant :

— Allons, les enfans, tenez, moi qui suis vieux, je travaille bien... Travaillez donc, vous qui êtes jeunes!... Allons, voyons, un petit peu de cœur!... Tenez, ça n'est pas plus difficile que ça... Faites comme moi, c'est pour la France!...

Et ils finissaient par travailler, portaient comme lui les poutres et les sacs, les pierres, les troncs, les grosses branches, et Albert écrivait à la famiile : « Papa est le plus jeune de tous, il entraîne toute la compagnie! »

Il enseignait déjà ainsi l'endurance à ses jeunes gens, mais n'allait pas tarder à leur enseigner aussi la bravoure, car le danger, pour lui, ne semblait même pas exister. Quels que fussent l'atrocité de la mitraille, la fureur du bombardement, le déchaînement et la masse des assaillans, il était toujours le même, tranquille, gai, bonhomme, paternellement intrépide, et ses hommes, au bout d'une année de guerre, avaient déjà supporté, à son exemple, tout ce que peuvent avoir à supporter des soldats, l'écrasante vie des tranchées, les journées et les nuits dans l'eau ou dans la boue, les obus, les gaz asphyxians, les désespérances d'une usure plus terrible que la bataille, lorsque la grande trouée de Champagne commençait.

La bataille s'engageait dans les premiers jours de l'automne

et, le 25 septembre, à Auberive, le 104e attaquait un fortin. Le feu de l'ennemi était terrible, mais il fallait enlever l'ouvrage coûte que coûte, la compagnie de Munier avait reçu l'ordre de charger, et il lui criait dans l'ouragan :

— Allons, les enfans, en avant !

Mais la mitraille crachait avec tant de rage qu'ils ne semblaient pas vouloir l'affronter.

— Allons, leur répétait-il d'une voix plus vibrante, en avant !

Mais ils ne bougeaient toujours pas, et il commençait à s'inquiéter de l'immobilité où ils restaient, tout en cherchant les regards qui pourraient répondre au sien, lorsque ses yeux rencontraient ceux de son fils, et il lui criait alors de toute la force de ses poumons :

— Allons, mon fils, en avant!... *Vas-y*, c'est pour la France !... En avant, mon fils, en avant !

Et il se précipitait à la charge, suivi enfin par ses hommes qui se décidaient à marcher. Le feu les fauchait tout autour de lui, faisait des vides, trouait les rangs, et « Papa, » à un moment, voyait son fils rouler dans la mêlée, puis se redresser et se remettre à courir, et tombait tout à coup lui-même, mais sans pouvoir se relever...

Il était blessé à mort, et on le transportait dans un hôpital-annexe où le bonheur de revoir sa femme et sa fille, la joie d'être cité à l'ordre de l'armée, de recevoir la croix de guerre et celle de la Légion d'honneur, lui faisaient supporter le chagrin de ne plus être à la bataille. Il souffrait, mais ne se plaignait pas, causait, racontait ses combats, et disait alors de ses hommes :

— Ah! les pauvres enfans... Ils sont bien gentils, et je les aimais bien, mais ils ne savent pas ce qu'est la France... Ah!... Il faudra leur apprendre la France !

Quelquefois, il se sentait mieux, et retrouvait des mots de gaîté.

— Voyons, Munier, lui dit un jour le chirurgien, vous êtes un brave, et on peut vous parler?

— Parlez, docteur!

— Eh bien! vous n'allez pas pouvoir garder cette jambe... Il va falloir en faire le sacrifice.

— Diable, répondait-il, c'est ennuyeux... Je ne pourrai pas danser à la noce de Simone!...

Et il se rappelait son mariage où l'on n'avait déjà pas dansé, à cause du plafond qui n'était pas solide.

On l'opérait, mais la gangrène n'en était pas conjurée, il commençait à délirer, et des visions héroïques traversaient alors son délire.

On l'entendait murmurer :

— Ah! les zouaves, comme ils courent!... Comme ils courent, les zouaves, comme ils courent!

Ou bien :

— Ah! si tout le monde voulait y aller avec cœur!... Mais ils ne connaissent pas la France!... Ah! les pauvres enfans... Il faudra leur apprendre la France!

D'autres fois, il paraissait se réveiller, et remerciait doucement les Sœurs... Ou bien encore, il regardait ses croix épinglées devant lui sur le rideau de son lit, et les contemplait en silence. Puis, le délire le reprenait, et il murmurait de nouveau :

— Ah! comme ils courent, les zouaves!... Comme ils courent, comme ils courent!...

Les siens, cependant, avaient perdu tout espoir. On pleurait dans la petite librairie, et les ouvriers de la maison Chaix, où le second fils du blessé faisait son apprentissage, ne parlaient plus eux-mêmes que de leur camarade mourant. Ils avaient imprimé sur papier de luxe la citation à l'ordre de l'armée, l'avaient affichée sur les murs de l'atelier, et on y lisait en caractères artistiques :

Munier (Albert-Ernest), *M^le 8424, adjudant au 104e régiment d'infanterie : âgé de cinquante-trois ans, s'est engagé pour la durée de la guerre. Sous-officier énergique, actif, zélé, très brave, ayant beaucoup de sang-froid. A fait preuve, aux combats de février et mars 1915 et aux opérations de septembre 1915, du plus complet mépris du danger. Le 25 septembre 1915, au moment de l'assaut, a crié à son fils, soldat : « Allons, mon fils, vas-y pour la France! » Son fils a été blessé devant lui, il a été lui-même très grièvement blessé et ne s'est laissé évacuer qu'après l'enlèvement du fortin attaqué par son bataillon.*

— Tiens, disaient les ouvriers de la maison au petit Munier en lui montrant la citation, regarde bien, tu vois?. Seras-tu digne de ton père?

— Oh! oui, leur répondait-il, oui, je serai digne de lui!

Un jour, en lui voyant donner la croix de la Légion d'honneur, il s'était déjà écrié, tout ému, dans un mouvement d'exaltation naïve :

— C'est le plus beau jour de ma vie!...

L'adjudant Munier était tombé à Auberive le 25 septembre 1915, sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur était du 6 octobre suivant, la citation à l'ordre de l'armée du 14 novembre, et c'était quinze jours après que les élèves du lycée pouvaient lire, un matin, sur les volets de la librairie Carnot, en venant y faire leurs achats, avant de se rendre à la classe :

Fermé pour cause de décès.

LE GÉNÉRAL DE GRANDMAISON

Le 19 février 1915, une automobile partie de Paris avant le jour arrivait à Soissons sur les neuf heures, et l'un des voyageurs, celui qui a laissé de ce voyage matinal la belle et saisissante relation anonyme intitulée : *La Mort du Chef*, demandait au sous-officier du premier poste de la ville :

— Où a t-on mis le général blessé hier?

— Mais il a été tué, messieurs, répondait le sous-officier... Il est mort ce matin...

Le voyageur, une demi-heure plus tard, se trouvait au Grand-Hôpital, auprès du lit où l'on avait couché le général, et trace de lui ce portrait funèbre : « Dans une vaste chambre pleine de lumière, le corps du chef repose dans son grand manteau militaire bleu d'horizon, presque trop clair. Aucun insigne autre que les trois étoiles sur la manche. Au-dessus du lit, le képi porte la ganse blanche, symbole des pouvoirs et prérogatives du chef de corps. Sur la poitrine, un crucifix; dans les mains jointes, un petit chapelet qu'il avait réclamé lui-même au cours de la campagne. La croix de commandeur déborde un peu sur le manteau. Jamais il ne m'avait paru si beau... Au-dessus du vaste front, le profil d'aigle, les yeux clos, un peu enfoncés, et, couvrant les lèvres pâlies, une moustache à peine grisonnante. En le voyant ainsi, on se rappelle instinctivement l'image du maréchal Lannes sur son lit de mort, Trente ans de travail acharné; une science militaire hors ligne.

acquise sur le terrain plus encore que dans les livres; une rare culture générale; les dons de l'organisateur et du tacticien, ordinairement séparés, réunis chez lui; un courage froid, délibéré, invincible, tout cela repose sur ce petit lit d'hôpital. Dieu est le maître! »

Et c'est bien, en effet, une grande figure de chef que le général de Grandmaison, homme de spéculations intellectuelles autant que d'opérations stratégiques, religieux et guerrier au point d'être à la fois la guerre et la piété mêmes, n'ayant jamais omis de lire chaque jour en campagne quelque passage d'un Évangile en latin qui ne le quittait pas, et le plus audacieux théoricien militaire qu'ait peut-être connu l'École!

Une vingtaine d'années avant les événemens de 1914, le capitaine de Grandmaison, au retour d'une campagne au Tonkin, publiait un volume : *En Territoire militaire*, où se révélait une conception singulièrement haute de la colonisation, en même temps qu'un sens des plus sûrs du réalisme historique et politique. Toute colonisation, dans son esprit, devait être une œuvre civilisatrice entreprise avant tout dans l'intérêt moral et matériel des colonisés. Leur apporter un idéal, une langue et une religion destinés à les relever et à les élever, là n'était pas seulement le devoir, mais la véritable habileté et le véritable intérêt économique. Les avantages commerciaux arrivaient ensuite par surcroît. Comment, d'ailleurs, la France était-elle allée au Tonkin? Dans quel dessein? Pour quelles raisons bien définies? Le jeune officier ne les voyait pas, et notait seulement qu'elle semblait être venue à l'étourdie dans un pays où elle avait ensuite envoyé des agens qui ne connaissaient rien de son esprit ni de son histoire, exposés par là même à y accumuler les fautes, et qui n'y avaient pas manqué. Dans ce départ inexpliqué pour des latitudes où l'on ne savait pas exactement ce qu'on allait faire, ne fallait-il donc voir que la fantaisie d'une politique sans dessein? Le capitaine de Grandmaison ne le pensait pas, et retrouvait là le signe mystérieux, mais certain, de notre mission dans le monde, l'invisible main qui nous avait toujours conduits chez les peuples inférieurs, pour y faire, tôt ou tard, ce que nous devions providentiellement y faire. Et ces hautes théories, où passait comme un souffle de Bossuet et de Joseph de Maistre, s'entouraient en même temps des plus nombreuses et des plus fortes observations sur les traditions et la mentalité

des races et des classes composant la population de ces contrées, leur passé, leur présent et le véritable fond de leurs tendances ou de leurs répugnances. Une étude raisonnée et détaillée de l'occupation militaire, où reparaissaient ensuite le technicien et le spécialiste, complétait ces observations de fait groupées en un ensemble savant sous l'élévation de la conception générale, et ajoutait encore à la valeur de l'ouvrage. L'Institut ne s'y était pas trompé, et lui avait décerné le prix Furtado.

A treize ans de là, le capitaine était devenu colonel, et professait à l'École de Guerre où ses conférences faisaient sensation. Quelqu'un devait même dire un jour que les hautes études militaires n'avaient réellement daté chez nous que de ces leçons, et elles apportaient, en effet, une interprétation singulièrement audacieuse de ce qu'on définissait la « notion de sûreté » et la « défense offensive. »

Le but de nos règlemens, enseignait le conférencier, est de mettre les troupes envoyées au combat dans les meilleures conditions de sûreté, et le principe en est hors de cause. Mais où est la véritable sûreté? Est-elle bien toujours dans le soin de se « couvrir, » et la recherche du moindre « risque? » Ne sera-t-elle pas souvent, à la condition de s'y être préparé, dans la puissance et la soudaineté de l'élan? La façon la plus sûre de se garder contre l'ennemi n'est-elle pas de l'annihiler, et comme de le supprimer dès l'abord, sans lui laisser le temps de se reconnaître, en le frappant de stupeur et d'étourdissement? Ne faudra-t-il pas, dès lors, en faisant ainsi consister la vraie « sûreté » dans le foudroiement immédiat de l'adversaire, précisément dédaigner le « risque » et ne plus exclusivement songer à se « couvrir? » Ne devra-t-on pas voir la condition de la victoire dans la « capacité de l'attaque, » et non dans le souci de la protection? Le principe de la « défense offensive » une fois admis, la véritable « défense offensive » n'est-elle pas là? Pour arriver, toutefois, à ce dédain du « risque » et à cette fureur dans l'attaque, destinés à jeter tout de suite l'adversaire dans l'incapacité morale de combattre, il sera évidemment indispensable de s'entraîner à un état d'esprit où l'on deviendra capable de « l'impossible, » où ce qui semble irréalisable en dehors de l'action le deviendra dans la surexcitation de la lutte... Et le conférencier construisait toute une méthode d'audace et d'héroïsme résumée dans une série de critiques et de formules

telles que celles-ci : « Nous n'attaquons plus ; après mille précautions, nous contre-attaquons, et cela fait de l'*offensive défensive*, ou, si vous le voulez, de la *défensive agressive*, et l'une vaut l'autre pour être vaincu. — La seule sûreté possible dans l'offensive repose sur la paralysie de l'ennemi par l'attaque. — En réalité, la sûreté d'une troupe dans l'attaque est basée sur ce fait : un homme qu'on tient à la gorge, et qui est occupé à parer les coups, ne peut pas vous attaquer de flanc ou par derrière. La valeur de la méthode dépend de la rapidité avec laquelle vous lui sautez à la gorge et de la solidité de votre étreinte. — Nous ne reculerons donc même pas devant le principe, dont la forme seule est paradoxale : dans l'offensive, l'imprudence est la meilleure des sûretés, et cette sûreté-là, nous l'avons connue, au temps où nous gagnions des batailles. — Le célèbre aphorisme : frapper fort, frapper tous ensemble, est toujours vrai. — Nous avons donné droit de cité dans nos études à ce mot : *le risque;* nous admettons *le risque*... Mais *le risque* n'est pas *la chance*. Ce trou que nous admettons dans la chaîne de nos prévisions est, dans la réalité, comblé par ce qu'on pourrait appeler *les calculs moraux* du chef, ces calculs où entrent des facteurs que la raison ne connaît pas. — Il faut toujours arriver, dans le combat, à faire quelque chose qui serait impossible entre gens de sang-froid, et ces choses ne deviennent possibles qu'à des gens surexcités en face de gens déprimés. — Allons jusqu'à l'excès, et ce ne sera peut-être pas assez ! »

On pourrait croire, après cet hymne à l' « excès, » à un esprit fanatique et tout d'une pièce. On se tromperait, et rien, au contraire, n'était plus froidement, plus posément, plus mathématiquement résumé, que cette doctrine de la furie. Toutes les réserves nécessaires pour la maintenir dans le bon sens, y avaient leur place, et là encore, comme dans la théorie de la colonisation civilisatrice, on retrouvait, dans l'appréciation des cas, une mesure et une observation infinies.

Mais le temps des conférences devait passer, l'heure de l'action sonnait, et le colonel, alors à Toul, et déjà l'idole de ses hommes, allait leur laisser, à la guerre, des souvenirs ineffaçables. Un de ses officiers, à la nouvelle de sa mort, écrivait qu'il était toujours resté comme légendairement « leur colonel, » même en ne l'étant plus. Les anciens et les survivans

du régiment primitif parlaient toujours tant de lui, racontaient tant de merveilles sur sa façon de partager les dangers et les privations des soldats, de se battre et de faire le coup de feu comme eux, qu'il semblait toujours être là, même à ceux qui ne l'avaient jamais connu. Blessé dans l'un des premiers combats, il n'avait pas voulu quitter son commandement pour si peu, avait reçu quatre autres blessures le lendemain, sans vouloir encore en tenir compte, et ne s'était laissé emporter qu'à la sixième, pour retourner au front un mois après, avec le commandement d'une brigade. Trois semaines plus tard, il était titularisé brigadier sur le champ de bataille avec le commandement d'une division, nommé divisionnaire trois mois après avec le commandement d'un corps d'armée, et envoyé alors à Soissons, pour y réparer un échec. Là, selon ses sensationnelles leçons de l'École de Guerre, il projetait tout de suite une attaque, mais avec une armée parvenue à l'état d'esprit voulu pour la réussir, et chaque jour, d'abord, pour l'y amener, visitait les soldats dans leurs tranchées, causait avec eux, s'intéressait à leurs affaires, allait leur parler et les réconforter jusque dans les postes les plus périlleux, et commençait ainsi, au bout de quelque temps, à pouvoir appeler par leur nom presque tous les officiers, des quantités de sous-officiers, et même des quantités d'hommes !

Un matin, le 18 février, il quittait vers dix heures son quartier général du château d'Écuirie pour faire sa tournée quotidienne dans les tranchées. Il devait se rendre, ce jour-là, dans le faubourg de Saint-Crépin, où menait une route découverte exposée aux batteries ennemies, et n'avait, en conséquence, ni escorte, ni insignes. Un sous-chef d'état-major, un colonel et un troisième officier l'accompagnaient seuls. La matinée avait été calme, on n'avait pas entendu un coup de canon, et ils suivaient tranquillement la route, quand un violent feu d'artillerie s'ouvrait tout à coup sur eux. Un petit mur, heureusement, pouvait leur servir d'abri, ils s'y cachaient, et le feu cessait aussitôt.

— Eh bien ! disait alors gaîment le général, je crois qu'on pourrait bien nous avoir reconnus... Nous ferons mieux de ne pas aller ce matin à Saint-Crépin... Ce sera pour un autre jour... Nous allons maintenant revenir un à un, à distance les uns des autres, afin de ne pas faire cible.

Et les quatre officiers quittaient l'un après l'autre le petit mur. Mais le général avait à peine reparu sur le chemin que le feu reprenait comme en le visant, et qu'on le voyait tout à coup étendre un bras en avant, puis s'abattre sur le sol... Effrayé, le sous-chef d'état-major revenait précipitamment en arrière, l'apercevait tout couvert de sang étendu dans une encognure, et lui faisait d'abord, pour lui appuyer la tête, un coussin avec son propre manteau :

— Mon général, lui disait-il, c'est moi... C'est le commandant D... M'entendez-vous?

— Oui.

— Je vais aller chercher du secours.

Mais Grandmaison lui répondait tranquillement :

— Non, restez avec moi... Récitons une prière...

Et, posément, depuis les premiers mots jusqu'aux derniers, il récitait lui-même : *Je vous salue, Marie...*

Il était environ onze heures, et on le transportait en ville. Il avait reçu cinq blessures, dont une mortelle, et on télégraphiait aussitôt à sa famille. Puis, il demandait un prêtre, se confessait, et se déclarait prêt à mourir.

— Mon général, lui demandait le confesseur, voulez-vous faire le sacrifice de votre vie pour la France?

Il répondait simplement :

— Très volontiers!

Et, toujours très calme, il donnait certaines instructions à son chef d'état-major, le congédiait, puis restait seul avec le capitaine T... qui devait le veiller jusqu'à son dernier souffle avec un culte filial, et qui prenait, heure par heure, ces notes sur son chef mourant :

« *18 février, 2 heures après-midi.* — J'ai rejoint le général dans la chambre où il repose. Il est étendu près du feu, sur la civière où on l'a ramené... Il respire encore très librement, mais je suis inquiet, car par momens il se plaint du poids des couvertures sur sa poitrine blessée.

« *2 heures 35.* — Respiration de plus en plus embarrassée. Je suis seul près de lui avec le médecin. Celui-ci lui tâte les mains et les pieds. — N'avez-vous pas froid, mon général? — Non, je n'ai pas cette sensation plus qu'à l'ordinaire, car en hiver mes mains et mes pieds sont toujours glacés, et mon front aussi...

« Le médecin va chercher le nécessaire pour faire une piqûre de sparléine... »

A ce moment, et seul avec lui, le capitaine se rapprochait de son chef, et les notes continuent :

« Comme la pièce est très sombre, et que je suppose qu'il ne peut me distinguer, je lui dis : — C'est T... qui est auprès de vous, mon général. — Je le sais, me répond-il, et je vous remercie. Je vous reconnais très bien, car j'ai toute ma lucidité... Alors, comme nous sommes toujours seuls, je m'enhardis à lui dire : — Si, par impossible, vous étiez enlevé, si les êtres que vous chérissez le plus ne pouvaient plus vous voir comme je vous vois, je serai, mon général, très pieusement, votre fidèle interprète... Il hésite, et me dit : — Oui, nous nous comprenons, et, alors, il faudrait dire à ma femme et à mon frère de ne pas s'attrister, car j'aurai donné ma vie pour le pays...

« *2 heures 45.* — Le médecin rentre et lui fait une piqûre...

« *2 heures 55.* — Le premier râle, suivi d'un étouffement. C'est l'agonie qui va commencer. Ses yeux se ferment. Je vais aussitôt chercher le général Maunoury, resté dans une pièce voisine... Un Père brancardier arrive ensuite, et lui fait dire les prières... L'agonie se précipite. J'entends dans sa bouche le mot plusieurs fois répété : *contrition.*

« *3 heures 15.* — Le prêtre fait les onctions. Un peu de délire, où percent quelques expressions militaires, puis le dernier mot qu'il aura prononcé : *Ma femme!*

« *5 heures.* — L'agonie se prolonge. La respiration est très embarrassée, mais pas trop fréquente, ni trop courte. Le médecin dit que, grâce à sa puissance, l'organisme résistera de nombreuses heures encore.

« *7 heures.* — Le pouls a baissé, l'état s'aggrave. Je pense à celle qui se hâte. Arrivera-t-elle à temps?

« *19 février, 4 heures du matin.* — Les traits, contractés par l'effort, se sont distendus. Les yeux s'ouvrent sur l'infini... A six heures exactement, son dernier souffle s'est exhalé, et une incomparable majesté l'a transfiguré. C'est le divin apaisement... »

A cette minute suprême du divin apaisement, Mme de Grandmaison était là... *Celle qui se hâtait* était arrivée, et le général, quelques heures après avoir expiré, reposait dans la grande

chambre pleine de lumière où le voyageur venu le matin de Paris en automobile allait s'écrier intérieurement en le retrouvant sur son lit funèbre, dans son manteau bleu d'horizon, les trois étoiles sur sa manche, le crucifix sur la poitrine et un chapelet dans ses mains jointes : « Jamais je ne l'avais vu si beau ! »

Des funérailles solennelles devaient être faites à Paris à Grandmaison, mais la véritable cérémonie et la plus poignante, comme on le voit encore dans *la Mort du Chef*, avait lieu sur le front même, au quartier général, dans le parc dépouillé du château d'Écuirie. Là, ne défilaient ni les « lignes impeccables » de la garde républicaine, ni les « cuirassiers rutilans, » ni les canons roulant à « intervalles réglementaires, » mais des fantassins en « uniformes déteints, » les molletières déchirées, la barbe longue, la face hâve et « la bêche sur le sac, » des cavaliers aux manteaux « délavés » sur leurs chevaux au poil inculte et crotté, et les pièces de 75 toutes boueuses, toutes maculées, avec leurs « boucliers tout bossués. » Et là aussi, du haut du grand perron, le commandant en chef de l'armée, le général Maunoury, qui devait bientôt lui-même tomber aveuglé par les balles dans les tranchées où il venait également visiter les hommes, adressait l'adieu suprême à son camarade, et s'écriait de sa voix vibrante, sous le jour « brouillé » et pâle du matin, au bruit lointain du canon, dans la mélancolie du paysage d'hiver, devant les troupes toutes fangeuses de la glorieuse boue des batailles :

— Général de Grandmaison, au revoir !

UN GARÇON DE FERME

Grenadier au 17e bataillon de chasseurs à pied, Noël était un jeune paysan des Vosges, du village des Sèches-Tournées, près de Fraize, à quatre kilomètres de la frontière, dans la belle et industrieuse vallée de la Meurthe. Fils de petits cultivateurs, et placé d'abord dans une des filatures du pays, puis revenu à treize ans chez ses parens, il était garçon de ferme lorsque le service militaire l'avait pris aux travaux des champs. Bon sujet, et d'un bon caractère, il avait fait un excellent soldat, et, le 10 juillet 1915, on pouvait lire au *Journal officiel :*

Noël (Émile), *chasseur au 17e bataillon de chasseurs à pied, d'une bravoure exceptionnelle comme brigadier. A toujours rempli des missions périlleuses, notamment le 10 mai, où il est resté six heures à dix mètres d'un ouvrage ennemi, lançant des grenades, jusqu'à ce qu'il fût grièvement blessé. A été amputé de la cuisse droite. Ordre du Grand Quartier Général n° 974, du 2 juin 1915. Médaillé militaire.*

Le brave Noël, au moment de cette citation, était à Paris, à la maison de santé Anne-Marie de la rue de la Pompe, où il avait été opéré et où son heureuse humeur, sa bonne figure et sa nature ouverte l'avaient fait aimer de tout le monde. Ses blessures étaient terribles, et il avait fallu l'amputer trois fois, en raccourcissant chaque fois un peu plus la cuisse, mais il était toujours resté aussi souriant à chacune des opérations... Il avait vingt et un ans...

Quelles avaient donc été ces « missions périlleuses » qu'il avait toujours remplies, et comment, lors de l'une d'elles, était-il resté six heures à lancer des grenades, à dix mètres seulement d'un ouvrage ennemi ? C'est ce qui doit être dit pour sa gloire, celle des siens et l'honneur de son village.

Au commencement de mai 1915, le 17e bataillon de chasseurs occupait, à Notre-Dame-de-Lorette, un petit bois au pied d'un versant pris par les Allemands, et d'où leurs tranchées dominaient les nôtres. Très menacés dans cette position et insuffisamment protégés par le bois, nous devions nous y préserver par des réseaux de fils de fer qu'il fallait constamment entretenir et multiplier, et cette besogne, particulièrement périlleuse, était celle d'une douzaine de grenadiers de bonne volonté qui s'en acquittaient la nuit. Si noire que fût l'obscurité, ils n'y étaient pourtant jamais bien cachés. A tout moment, une fusée lumineuse éclairait le bois, les découvrait, et les projectiles pleuvaient aussitôt sur eux. Ils devaient donc éviter ces coups de lumière, se jeter à chaque instant dans les troncs d'arbres pour échapper aux projections, et se remettre ensuite à l'ouvrage sous les balles et sous la mitraille, tout en se garant toujours des fusées et de leur rayonnement. C'était ce terrible travail que Noël et dix ou douze autres revenaient faire presque chaque nuit.

Entre le bois et le coteau, c'était continuellement ainsi

comme un duel où l'on ne cessait, de part et d'autre, de parer ou d'attaquer, et les Allemands, le 9 mai, dans cette lutte de toutes les heures entre le versant et le bas de la colline, parvenaient, à la nuit, à se faufiler dans le bois où ils prenaient la moitié d'une de nos tranchées, pendant que Noël et ses compagnons se maintenaient dans l'autre, simplement séparés de l'ennemi par une cloison de sacs de terre. Alors, d'une partie de ce couloir à l'autre, une lutte acharnée à coups de grenades avait commencé dans l'obscurité. Nos grenadiers lançaient sans relâche les leurs par-dessus les sacs, recevaient celles des Allemands, ripostaient, en recevaient d'autres, et leur répondaient encore. Le combat durait dix heures, et Noël, dès la quatrième, restait le seul vivant des siens dans son morceau de tranchée où tous étaient tombés, mais n'en continuait pas moins à combattre, et seul, dans la nuit, du fond de son boyau, lançait ses grenades avec une telle fureur qu'il faisait croire aux Allemands à la présence de toute une petite troupe. Au bout de six heures, il était encore là, se démenant et luttant toujours, arrachant et lançant toujours ses grenades, et se garant comme par miracle, derrière le mur de sacs, contre celles de l'autre côté. Le jour, cependant, allait poindre, et le feu des Allemands commençait à diminuer. Ils se retiraient en effet peu à peu, pour regagner leur colline, en voyant paraître l'aube, et bientôt ne répondaient même plus... La tranchée nous restait et, depuis déjà quelques instans, Noël n'y recevait plus rien, quand une effroyable explosion l'y couvrait de terre et de branches d'arbres... Une marmite, envoyée du coteau, venait d'éclater près de lui et lui avait broyé la cuisse...

Où est le Français connaissant l'histoire de ce garçon de ferme, et qui n'eût pas désiré le voir? Il avait quitté la rue de la Pompe pour un hospice de la banlieue où l'on hospitalisait les convalescens, mais revenait encore, chaque jeudi, revoir le directeur et le personnel de son ancien hôpital, et je me rendais, un jeudi, à la belle maison Anne-Marie, si avenante et si claire autour de son ancien cloître, avec ses grandes salles et ses grands corridors tout éclatans de jour et de blancheur.

A l'heure prévue, comme toujours, il arrivait sur ses béquilles et sa jambe unique, et nous serrions la main à un superbe et gentil garçon, de haute taille, l'œil gai et franc, et dont la figure, d'une naïveté juvénile et comme d'une fraîcheur

champêtre, était presque celle d'un enfant. Boutonné dans sa capote de chasseur, sa médaille et sa croix sur la poitrine, il nous saluait avec un air de plaisir et de confusion, toujours singulièrement vigoureux malgré son amputation et, de sa grosse main rude et timide, prenait celles qui se tendaient vers lui. Puis, avec un peu de peine, il s'asseyait sur le canapé du bureau, posait ses béquilles, et le glorieux combat de la tranchée devenait bientôt l'objet de la conversation, mais il en paraissait tout gêné, rougissait, et répondait en riant, comme au souvenir d'une affaire sans importance :

— Bah! c'est tout simple, on s'est défendu comme on a pu... On a fait comme on aurait fait partout!...

Devant l'insistance à le féliciter, il convenait cependant qu'il était bien resté seul à se battre toute une nuit contre toute une troupe d'Allemands, mais répondait encore qu'il n'y avait rien là d'extraordinaire, et ne cessait de répéter, toujours gai et toujours rougissant :

— Bah! j'ai fait de mon mieux... Tout le monde fait du mieux qu'il peut!...

Et il nous racontait, en changeant de conversation, qu'à l'hospice de la Maison-Blanche, où il achevait sa convalescence, des turcos lui avaient appris à faire des paniers, qu'il savait à présent en fabriquer comme eux, et qu'il en avait apporté un. Puis, il se levait du canapé, reprenait ses béquilles, sortait, et rentrait avec une de ces jolies corbeilles orientales comme on en fabrique en Algérie.

— Voilà, disait-il tout fier de l'avoir faite et tout heureux de l'offrir au directeur, voilà... On sait encore travailler... On pourra encore faire quelque chose.

Il ajoutait, en se remettant à rire :

— J'ai toujours mes deux bras, c'est tout ce qu'il me faut!

Avec la même bonne humeur, quelques mois auparavant, il avait dit au médecin, après avoir été déjà amputé deux fois, au moment de l'être une troisième :

— Encore une fois de plus!... Bah! monsieur le major, allez-y!... La France vaut bien ma jambe!...

JEAN-MARC BERNARD

Dauphinois.

Beaucoup de lettrés se rappellent le noble et charmant poète qui aimait à signer ses vers : « Jean-Marc Bernard, Dauphinois. » On avait surtout remarqué de lui : *La Mort de Narcisse*, et l'un de ses critiques, qui fut aussi de ses intimes, M. René Fernandat, a dit à propos de ce poème : « Ce Narcisse moderne est un frère d'Obermann... Il s'analyse avec moins de complaisance que le héros de Senancour, mais on sent qu'il demande à la pensée la plus profonde de ses joies, alors même qu'elle lui révèle en les aggravant, les souffrances de son cœur... A force de courage, il arrive à mépriser la mort qui, d'abord, l'effrayait tant, et il sacrifie gaîment sa vie... Son besoin de sympathiser avec tous les êtres qu'il sent proches de son âme maintient en lui une fraîcheur de jeunesse et une ferveur d'émerveillement qui le poussent à toujours chanter. Jean-Marc Bernard épicurien fait crédit à la nature... Il y a de l'imprudence en lui, de la faiblesse, mais de la foi aussi... » Souffrance, épicuréisme, ferveur d'émerveillement, effroi, puis mépris de la mort, foi, sacrifice de sa vie! Que ne dévoilent ou ne voilent pas de tels mots sous la plume d'un confident, et qui dira jamais toutes les hérédités toujours prêtes à se réveiller ou à se contrarier dans l'âme d'un jeune Français d'avant la guerre? Qui pourra jamais savoir quels combats de conscience ou de sentimens l'auront déjà déchiré, lorsqu'il ira s'offrir à la mitraille tout en n'ayant rien d'un soldat, mais décidé à sacrifier à sa patrie ses rêves et ses sensibilités d'artiste, à les offrir en holocauste à son pays?

Les Bernard étaient des bourgeois terriens de cette magnifique et ombreuse vallée du Dauphiné qui s'allonge le long du Rhône entre Salaise et Saint-Rambert-d'Albon. Au moment de la naissance de Jean-Marc, le père était sous-directeur du Crédit Lyonnais de Valence. Ils ne pouvaient donc être qu'assez rarement dans leur propriété de Saint-Rambert, et les fonctions de M. Bernard les obligeaient même, par la suite, à s'expatrier pendant une quinzaine d'années. Envoyé d'abord à Genève, il y avait résidé sept ans, et là, le petit Jean-Marc avait reçu l'éducation des Jardins d'Enfans, de ces fameux *Kindergarten* qui

faisaient alors fureur, comme tout ce qui était allemand. Puis, M. Bernard avait été nommé à Bruxelles, où il était resté huit ans et où son fils avait fait ses études chez les Jésuites.

A force de vivre à l'étranger, Jean-Marc avait-il fini par en prendre le goût au point d'avoir perdu celui de son pays? Toujours est-il qu'au sortir de chez les Pères il ne quittait la Belgique que pour aller passer une année en Angleterre, et qu'il allait encore, après celle-là, en passer une autre en Allemagne, d'où il n'eût pas pensé à repartir de sitôt si une grave et funèbre nouvelle ne l'en avait pas rappelé. M. Bernard était mort, et le fils prodigue faisait alors un douloureux retour sur lui-même, songeait avec remords au pays natal, aux horizons de son enfance, à sa mère seule et en larmes dans cette maison de Saint-Rambert si ingratement oubliée! Malgré tout, il ne revenait pas cependant encore tout de suite, et c'était seulement deux ans plus tard qu'il devait écrire ces beaux vers repentans et tristes :

Est-il venu le jour, ô mon père, de dire
L'amour profond dont je t'aimais,
Et saurais-je toucher les cordes de ma lyre
Pour qu'elles vibrent à jamais?

Ou, simplement pieux à tes mânes absens,
Me faudra t-il attendre encore
L'heure où je trouverai les éternels accens
Que je devine près d'éclore?

Je te vois anxieux, étendu sur ta couche,
Trempant les linges de sueur,
Cependant que les cris indistincts de ta bouche
Disaient l'angoisse de ton cœur.

Et le regret m'étreint de n'avoir pas été
Cet enfant, dont la main bénie,
Fraîche à ton front brûlant de fièvre, eût écarté
Les visions de l'agonie!

Deux ans auparavant, à son retour d'Allemagne, il était entré comme employé de banque au Crédit Lyonnais de Valence, essayait ensuite d'un autre emploi dans une grande librairie de Reims, puis retournait à Valence prendre la rédaction du *Messager*, finissait par venir se retirer à Saint-Rambert, et le

bilan moral de ces premières années de jeunesse, à travers ces pérégrinations à l'étranger et cette existence cahotée d'une occupation à l'autre, pouvait se résumer en quelques mots. D'une intelligence supérieure et d'un cœur ardent et tendre, d'une nature impressionnable à l'excès et d'une extrême curiosité d'esprit, il n'avait demandé qu'à s'aventurer le plus loin possible dans la vie et dans les idées, mais il en était revenu. D'un milieu essentiellement conservateur et religieux, il n'en avait pas moins abandonné, à la suite de sa vie à l'étranger, tous les principes où il avait été élevé. Au grand chagrin de sa mère, il ne conservait plus, en revenant d'Allemagne, aucune pratique religieuse, et professait même, à la stupeur des siens, les opinions les plus anarchistes. Puis, avec le temps, il avait été peu à peu reconquis par l'ambiance de la famille, la douceur de la terre natale, tout ce qui s'en dégageait de charme agissant, et par la dignité, le bon sens, la vérité qu'on y respirait. Quatre ou cinq ans après sa rentrée en France, il commençait déjà à se reprendre aux idées d'ordre, redevenait à la longue un catholique théorique, encore un peu plus tard un catholique pratiquant, et c'était à ce moment de son retour à ses origines morales qu'il avait aussi voulu revenir vivre chez sa mère, à Saint-Rambert, dans leur vieille maison familiale.

Ce qu'il y avait eu de particulier dans le retour de ce poète, ainsi ballotté par la vague de la vie, à la chanson de son enfance, c'est qu'il était peut-être moins encore le résultat d'une sensibilité pourtant très vive que d'une délibération intellectuelle bien mûrie. Deux hommes avaient puissamment agi sur lui. Charles Maurras l'avait d'abord ramené de l'anarchie à l'Ordre en le gagnant par sa logique aux doctrines politiques de l'*Action française*, et Paul Claudel ensuite, par une logique non moins forte, l'avait conduit de l'Ordre à Dieu. La raison, chez lui, avait donc précédé les raisons du cœur, et ce qu'il y avait d'également rare dans ce ressaisissement moral, c'est qu'il n'était pas, chez un poète, une simple attitude poétique, mais répondait à tout un programme de vie bien arrêté. Il y avait là quelque chose de supérieur à une vulgaire sincérité littéraire, et où se devinait beaucoup de mérite. Encore quelques pas dans cette voie de l'effort, quelques années de ce régime, et l'ancien incroyant allait devenir l'auxiliaire le plus zélé de son curé dans les œuvres de la paroisse, l'ancien anarchiste le fidèle

le plus sûr de la doctrine monarchiste, et l'ancien nomade le fervent le plus passionné de sa petite patrie, le plus ardent défenseur de l'autre !

A la déclaration de guerre, Jean-Marc Bernard avait trente-trois ans. Son extrême myopie et sa délicatesse l'avaient fait classer dans les auxiliaires, mais il réclamait aussitôt son affectation au service armé, l'obtenait, et s'en allait l'annoncer gaîment partout. Comme il n'avait déjà pas hésité à entrer dans les comités de propagande pour y militer en faveur de ses idées, il n'hésitait pas davantage à s'engager, malgré sa faiblesse physique et sa mauvaise vue, pour défendre son pays, passait d'abord quatre mois dans un camp d'instruction, était blessé à peine envoyé au feu, évacué dans un hôpital, renvoyé au front, et racontait ainsi son retour sur la ligne de bataille, dans une lettre à un ami : « Je suis arrivé dans mon secteur le dimanche 13. Ma compagnie étant dans les tranchées, il me faut attendre qu'elle soit au repos pour y être versé de nouveau. En attendant, j'ai demandé à faire partie du ravitaillement, et hier je suis allé deux fois dans la tranchée porter la soupe aux copains. Là, j'ai connu ce que c'était que la peur. Pendant une heure, l'abri sous lequel nous étions a été véritablement enterré par les marmites boches. Je n'en menais pas large. Ma première blessure a dû me rendre plus nerveux, mais je crois que ça ne durera pas. »

La vérité est que cet état de nervosité maladive était le fond même de sa nature, et que tout y répugnait au terrible métier de soldat. Vibrant et souffrant au moindre choc, et n'ayant pour lui que son courage, l'héroïque mais fragile Jean-Marc, rien qu'en réclamant l'uniforme, s'était revêtu lui-même de la tunique du martyre. Il ne s'était même certainement jamais douté de ce que pouvaient être les trombes et les ouragans des guerres nouvelles, et les déluges de fer, de plomb et de flamme sous lesquels s'y entr'ouvrait la terre. « Oui, écrivait-il encore à un autre de ses amis, à Raoul Monnier, destiné à mourir comme lui pour la patrie, l'abondance des marmites déprime un peu, mais on s'y fait. » Et il lui envoyait en même temps cette sombre et désolée paraphrase du *De Profundis :*

Du plus profond de la tranchée
Nous élevons les mains vers vous,

Seigneur! ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée!

Car plus encor que notre chair,
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer.

Vous nous voyez couverts de boue,
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus,
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue?

Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Éclairez-nous dans ce marasme,
Réconfortez-nous, et chassez
L'angoisse des cœurs harassés;
Ah! rendez-nous l'enthousiasme!

Mais aux morts, qui tous ont été
Couchés dans la glaise ou le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur, ils l'ont bien mérité!

A l'instant même où s'exhalait de la sorte, comme dans le secret d'une confession, ce cri de sa faiblesse physique, sa vaillance et son endurance ne se démentaient cependant pas, et son commandant de compagnie le proposait en ces termes pour une citation à l'ordre du régiment: « A fait preuve d'une grande énergie et d'un grand courage, est resté pendant quarante-huit heures aux créneaux de première ligne, pendant un bombardement de grenades, et a abattu plusieurs ennemis. » Ainsi, nerveux et débile, malade et encore blessé, il restait des jours et des nuits sous l'avalanche des grenades, et il abattait des ennemis! Mais la nature, dans ces moments-là, ne suivait plus chez lui l'âme qu'en hurlant, et de même que toute la joie de ses trente ans s'était exprimée, à une époque, dans le portrait d'un jeune homme de haute et jolie mine à l'œil déjà fixé sur la renommée, publié par une Revue de sa province, tout le supplice de ses derniers jours avait déjà pu se lire

dans une photographie prise pourtant avant son départ pour le front, mais où le Jean-Marc d'avant la guerre ne se reconnaissait déjà plus. Où était maintenant le fier jeune homme, à l'œil si sûr de l'avenir, dans ce lamentable visage tout hâve d'angoisse et de misère? Où était le poète de tant de poésies si hautes, et d'autres d'une si belle mousse française, de tant de vers si noblement, si légèrement ou si brillamment ailés? Qu'était devenu l'être de jeunesse et d'élan pour qui tout ce qui était la France était une fierté et une volupté? Où était même le gai soldat du départ, si heureux et si enthousiaste? Il ne restait déjà plus de lui, sur cette amère image, malgré les plaisanteries vaillamment griffonnées au dos, qu'une effrayante figure d'inexprimable détresse!

Hélas! l'heure n'était plus loin où allait finir tant de souffrance, et une nuit, le 5 juillet, à Souchez, pendant un de ces bombardemens qui font penser à l'Enfer, une bombe le coupait en deux... Au jour, on cherchait son corps, mais on n'en retrouvait plus rien, et tout ce qu'on pouvait savoir, c'est qu'un soldat de son escouade, un de ces « copains » auxquels il était allé un jour porter la soupe sous la mitraille, disait l'avoir vu « émietté » par un obus dans la lueur des fusées et des explosions...

Dans le *Jugement Dernier*, à la Chapelle Sixtine, saint Barthélemy, le martyr écorché vif, brandit sa peau sanglante dans ses mains, et la montre aux générations. Ne se retrouve-t-il pas quelque chose du sublime geste du grand saint dans cette histoire de Jean-Marc Bernard, le pauvre poète si faible et si sensible, mais si magnifique par sa douleur et qui l'offre si héroïquement à son pays?

MAURICE TALMEYR.

(A suivre.)

SCÈNES DE LA RÉVOLUTION RUSSE

IV [1]

VERS L'OFFENSIVE

UNE HEURE SOLENNELLE AU PALAIS MARIE. LE MINISTÈRE COALISÉ

Pétrograd, juin 1917.

4/17 mai. — Une sorte de calme solennel règne aujourd'hui dans les rues de la ville. Plus de meetings, de groupes gesticulans, d'individus au visage ravagé par la discussion. La détente s'est faite; l'électricité latente dans l'air en ces derniers jours s'est dissipée; une sorte de lassitude marque les pas et souligne les traits de ce peuple si facilement porté à redevenir passif : le Conseil des délégués ouvriers et soldats adhère enfin à la formation d'un ministère coalisé et chacun en attend la réalisation. Les membres du gouvernement provisoire, le Comité exécutif du gouvernement et celui du Conseil sont réunis au Palais Marie pour s'entendre sur les noms.

Le Palais Marie! Quels cadres fastueux la ville de Pierre le Grand offre à ces inoubliables scènes de la révolution russe : le palais de Tauride, avec sa rotonde à coupole, son immense jardin, montonnement de neige ou de verdure, suivant les

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai, 1er juillet et 1er août.

saisons; la place du Palais d'Hiver, — entourée de palais peints en ocre rouge comme du sang coagulé, — si vaste que 100 000 hommes suffisent à peine à remplir sa coupe arrondie; le Champ de Mars où l'on pourrait bâtir une ville; la Perspective Newsky, pareille à un fleuve rectiligne entre deux lacs, où coule incessamment, de la place de la gare Nicolas à celle de l'Amirauté, une foule plus houleuse que les vagues de la mer; les quais de granit de la Néva, les plus beaux de l'Europe, au bord desquels s'accroupit la forteresse Pierre-et-Paul éternellement retentissante du hurlement de ses canons ou des gémissemens de ses prisonniers!...

Du haut des marches du Palais Marie que je viens de gravir, mon regard embrasse l'espace désormais célèbre où se déroulèrent les scènes fameuses du 21 avril/3 mai. En face de moi, au delà de la statue de Nicolas Ier et du square qui lui fait suite, l'imposante masse de granit qu'est la cathédrale d'Isaac limite une partie de l'horizon. Avec ses degrés somptueux, ses anges monumentaux, porteurs de torches, sa coupole à colonnes, elle éveille une idée de puissance lourde et oppressive, mais aussi stable, aussi définitive que celle qu'évoquent, dans les sables d'Égypte, les ruines des temples de Rhamsès. Malgré les outrages des siècles, les temples de Rhamsès sont encore debout et la dynastie des Rhamséides n'est plus, au fond des nécropoles, qu'une inerte assemblée de momies; les peintures de la cathédrale d'Isaac ont à peine eu le temps de sécher sous les cintres imposans de la nef et voici que, déjà, la malheureuse dynastie des Romanoff semble condamnée à périr!... Éternels recommencemens de l'histoire; néant tragique de toutes les grandeurs!...

A droite de la monumentale cathédrale, et prolongeant la perspective presque jusqu'à la Néva, s'étend le jardin Alexandre, limité par l'Amirauté que domine une svelte flèche d'or; à gauche, s'allonge la ligne majestueuse du palais du Saint-Synode, faisant face à la partie du jardin où, debout sur son roc de granit, se cabre le cheval de bronze monté par Pierre le Grand. Si quelque chose peut émouvoir encore l'immortel cavalier, ce sont bien les clameurs dont, en ces tragiques jours, ce paysage de gloire a retenti. En traçant les plans de sa majestueuse capitale, en y ménageant ces vastes espaces, destinés aux déroulemens des cortèges impériaux, le grand Romanoff

ne se doutait guère qu'il travaillait pour une révolution si impossible à prévoir.

Sur la place du Palais, des soldats font l'exercice. Comment ne pas noter l'opposition entre cette scène de discipline militaire et la scène de révolte impérieuse qui s'y déroula, il y a trois jours? Suprême avertissement de l'armée à ceux qui délibèrent : « Vous êtes la pensée de la révolution, mais nous en sommes, nous, la force agissante. Rien de ce que vous êtes en train de décider là-haut ne se pourra exécuter que par le consentement de nos baïonnettes! » Là est l'erreur initiale de la révolution russe. Ce n'est pas sous la pression d'une pareille dictature que s'accomplissent les justes réformes, que s'élaborent les lois qui assurent la stabilité de l'avenir.

Une atmosphère de solennité presque religieuse règne dans le palais. On parle bas, on marche sur la pointe des pieds, comme si le moindre bruit extérieur devait troubler le travail de gestation qui s'accomplit derrière cette porte, strictement close, celle de la salle où siègent les Conseils. Cependant quelques nouvelles filtrent : Broussiloff et Alexéieff sont là. Le premier a retiré sa démission; le second recevra des pouvoirs plus étendus... Kérensky prend le portefeuille de la guerre; Tchernoff, le fougueux publiciste du *Diélo Naroda* et Tsérételli — deux socialistes — acceptent de faire partie du gouvernement. On respire. Le ministère coalisé est en voie de réalisation. La crise redoutable est conjurée...

— Pour combien de temps? demande un philosophe désabusé. Dans trois semaines *ils* en auront assez. Comme les ministres, aux prises avec les réalités, auront été contraints de faire quelques concessions, de s'adapter aux nécessités de la politique mondiale, on les traitera de bourgeois, de traîtres à la révolution... et tout sera à recommencer. La race slave n'est constante que dans l'obéissance, car elle a derrière elle un trop long passé d'asservissement. Actuellement, et pour ne pas verser dans l'anarchie, elle aurait besoin d'un dictateur. Mais qui saura s'imposer à elle? Kérensky? Peut-être, s'il avait une santé plus ferme, car ce qu'il nous faut à cette heure c'est un homme d'action.

Ces boutades, sous lesquelles il y a une grande part de vérité, me rappellent un article récemment paru dans le *Dienn* sous ce titre : *Lui!* Or, Lui, c'est le dictateur; celui dont la Russie

a besoin pour le rétablissement de l'ordre. Naturellement, le Russe passif, sans ténacité dans ses élans d'énergie, ne voit pas en Lui un homme de sa race. « Ce sera un homme du Sud, aux traits énergiques, au poil noir. Il aura toutes les audaces et toutes les sublimités. Il surgira de la foule, à l'improviste. Ce sera un inconnu et, soudain, il s'emparera de tous les esprits, il subjuguera toutes les âmes... »

Elles sont, en effet, mûres pour son joug.

— J'ai marché ardemment pour la révolution, me disait un soldat ce matin même, mais je me sens si las du désordre et de l'incohérence que je suis prêt à suivre le premier qui se dresserait pour y mettre un frein !...

C'est fait : Kérensky est ministre de la Guerre; deux autres socialistes, Skobeleff et Piéchekhonoff, sont entrés dans la combinaison... Pourquoi cette mélancolie qui m'étreint?... Je quitte le Palais Marie avec la décevante question sur les lèvres : « Combien de temps cela durera-t-il? »

Les soldats qui faisaient l'exercice sont rentrés dans leurs casernes. Sur le Pont Bleu, un doyen parmi les fils d'Israël passe et, songeant à la situation récente de ses coreligionnaires, à celle que le Russe, antisémite jusqu'aux moelles, lui fera peut-être demain, je redis malgré moi le verset biblique : « Vos pères vous ont frappés avec la verge et moi je vous châtierai avec le fouet! » Je hèle un isvostchik qui me traite de « bourgeoise » pour je ne sais quelle raison et me rappelle assez brutalement que « nous ne sommes plus sous l'ancien régime... » Le moujik voit dans sa grossièreté la preuve de son affranchissement...

A la Morskaïa, on déménage le Café de Paris qui fut un des rendez-vous les plus élégans du Pétrograd impérial... Nous passons devant le ministère de la Guerre où la peu respectable, mais toute belle Mme Soukhomlinoff, recevait en souveraine les présens asiatiques du Khan de Boukhara et où, demain, s'installera Kérensky : *Sic transit gloria mundi!...*

POUR LA DISCIPLINE ET LE PATRIOTISME

La nomination de Kérensky au ministère de la Guerre a été accueillie avec enthousiasme. Cependant, on relève çà et là

quelques timides critiques ou des protestations intéressées. A l'Institut technologique où j'accompagne une amie chargée de distribuer le pain aux soldats, des sous-officiers commentent entre eux l'événement. Ils parlent sans contrainte, ne se doutant pas que nous sommes à portée de les entendre.

— Comment peut-il y comprendre quelque chose? dit l'un d'eux : il n'a jamais été militaire...

Et ils ne voient pas, hélas! qu'en la circonstance, c'est eux « qui n'y comprennent rien ! »

Les protestations partent des maximalistes partisans de Lénine. Ces pêcheurs en eau trouble, ces partisans déguisés de l'Allemagne, ces « défaitistes » flairent en ce patriote leur plus redoutable ennemi. La lutte entre eux est désormais ouverte, tragique, sans merci. Tandis que le ministre de la Guerre se lance bravement dans l'arène, poitrine découverte, on les sent se préparer dans l'ombre... De quel côté sera la victoire?... Question angoissante, lorsqu'on sait que du triomphe de Kérensky dépendent l'avenir de la Révolution et le bonheur de la Russie...

La Déclaration du gouvernement provisoire rénové rejette toute idée de paix séparée, reconnaît que la défaite de la Russie et de ses alliés serait un désastre pour la démocratie et rendrait impossible la conclusion d'une paix basée sur les principes de la déclaration du 27 mars.

Kérensky publie en même temps un ordre du jour à l'armée et à la flotte : « La patrie est en danger ! » En conséquence, le nouveau ministre de la Guerre n'acceptera : 1° aucune demande de démission émanant du haut commandement en vue de se soustraire à des responsabilités; 2° ordonne à ceux qui ont quitté les rangs de l'armée et des équipages de la flotte d'avoir à les regagner avant le 15 mai ; 3° déclare que ceux qui n'obéiront pas à cet ordre seront punis avec toute la rigueur des lois.

La Russie répudiera-t-elle enfin ses illusions révolutionnaires touchant l'Allemagne, et se résignera-t-elle à remporter avec nous la victoire? Comprendra-t-elle que l'impérialisme auquel elle a déclaré la guerre, c'est parmi les Empires centraux qu'il se trouve? Socialistes ou non, les Allemands n'ont pas répondu à ses appels à la liberté. Le Kaiser et ses alliés s'affermissent chaque jour plus dans leurs projets d'oppression et de rapines. Du plus lettré des représentans de la « société »

au plus ignorant des moujiks, il faut qu'il ne reste pas en Russie un individu, homme ou femme, qui ne comprenne cette vérité devenue banale, mais qu'on ne répétera jamais trop : « La Force est la garantie indispensable du Droit. »

Cet état de choses reconnu et ce principe admis, il ne reste qu'un moyen d'action : l'offensive. Tout l'effort futur de Kérensky est dans ce mot. Mais il faut d'abord, et pour en assurer l'effet, restaurer la discipline militaire, remonter le dangereux courant créé par la publication de l'Ordre n° 1 et développer dans l'armée le patriotisme. C'est à quoi le nouveau ministre s'emploie avec toute la chaleur de son âme et l'ardeur de sa conviction.

— Il y a quelques mois, me dit le praportchik Nikitine S..., qui porte un des noms les plus connus de Pétrograd et que je suis allée voir à sa caserne, les bâtimens étaient bien tenus, les cours balayées avec soin. Aujourd'hui, nous vivons dans une saleté et un désordre révoltans. Si quelque chose « clochait, » je n'avais qu'à dire : « L'homme de service ! » Immédiatement, un homme se présentait, prêt à exécuter l'ordre donné. Maintenant, j'ai beau appeler, personne ne bouge ; c'est à peine si l'un des soldats présens se lève et s'avance d'un air de mauvaise humeur en me voyant prendre moi-même un balai et me mettre à nettoyer la cour... »

Soit que leur impuissance à se faire obéir les ait conduits au découragement, soit qu'ils glissent aussi et peu à peu à une coupable indifférence, les officiers font souvent preuve d'un fâcheux relâchement dans l'accomplissement de leur devoir.

« Le 9 mai, dit le lieutenant Kosmine, j'ai assisté aux exercices militaires du matin au bataillon du régiment de Finlande, à Pétrograd. Pas de sentinelle à la grande porte. Personne n'a annoncé mon arrivée à l'officier de service. Dans certaines compagnies, aucun officier n'assistait aux exercices. Là, comme presque partout, la propreté était insuffisante, les lits mal entretenus, les fusils mal fourbis...

« Le 14 mai, j'ai accompagné à Tsarskoié-Sélo la 3e compagnie de batteries blindées contre avions qui partait pour le front. J'ai vérifié le service de garde autour du palais Alexandre où sont internés l'ex-tsar et sa famille, visité un détachement de réserve de la brigade des tirailleurs de la Garde... La batterie blindée défilait allégrement et en bon ordre ; les hommes paraissaient heureux d'aller porter aide et secours à leurs frères.

Par contre, les hommes de service autour du palais ne se montraient guère consciens de leur devoir : ils fumaient, s'asseyaient, causant avec les passans et relevant le poste sans la présence d'un des sous-officiers de service. »

Révolutionnaire connu, exilé en Sibérie à la suite des événemens de 1905, le lieutenant Kosmine a été appelé par le nouveau ministre de la Guerre au commandement des troupes de l'arrondissement militaire de Pétrograd. Il possède un haut sentiment de ses responsabilités. On attend beaucoup de lui.

« J'exige, écrit-il dans son ordre du jour, que tous les officiers soient toujours à leur poste; que les exercices soient dirigés par le commandant de bataillon en personne et que les soldats les considèrent non comme une plaisanterie, mais comme un sérieux devoir.

« Il est temps de recommencer le travail d'ensemble et de réorganisation qui, seul, peut sauver la Russie et nous conserver la liberté si durement conquise! »

Aussitôt son ordre du jour publié, le ministre Kérensky est allé porter sur le front sa parole convaincante et y exercer son apostolat patriotique. M. Albert Thomas l'accompagne. Notre ministre des munitions se dépense ici sans compter : discours à Pétrograd, discours à Moscou, discours sur le front — souvent même plusieurs dans la même journée! — Quelques jours se sont à peine écoulés et déjà les résultats de cette œuvre bénéfique se font sentir. Les nouvelles du front arrivent meilleures.

« Je suis dans la tranchée, nous écrit un officier du front; eux sont à quatre-vingts pas. Dans la journée on est assez tranquille; mais, le plus souvent, ils nous envoient de « petits cadeaux » avec des crapaudines et des lance-mines. Chaque jour mon abri est régulièrement détruit. La nuit est plus calme. *En attendant nous retroussons nos manches!* (nous nous préparons à l'offensive.) Je ne vous ai pas dit que je fais partie d'un détachement de « frappeurs » qui, vous le savez sans doute, correspond à la phalange de Mackensen. Nous n'y sommes que deux de notre régiment. Nous avons vu les fraternisations; mais peu de notre côté. Actuellement, c'est fini, Dieu merci!... Nous avons reçu enfin des renforts. Il était temps, c'était un vrai cauchemar. J'espère que vous ne tarderez pas à entendre parler de nous!... »

Kérensky a reçu cette lettre vibrante qui montre mieux que toutes les paroles la valeur de son effort :

Citoyen-Ministre !

De grâce, n'allez pas annuler le miracle que vous effectuez actuellement. Ne quittez pas le front où, en ce moment, vous êtes tout, et où on a besoin de vous jusqu'à la douleur, jusqu'au cauchemar.

Vous l'avez avoué vous-même, vous n'êtes point militaire : laissez donc à vos valeureux adjoints le côté spécial de votre travail militaire, tout en le guidant de loin, ce qui, venant du front même, sera encore plus précieux.

Votre rôle à vous est tout indiqué : c'est d'allumer de vos ardentes paroles le cœur et le courage des hommes. Toute la Russie a les yeux braqués sur vous.

Restez dans l'armée, et le miracle, que nous implorons, que nous rêvons tous, deviendra réalité : la Russie aura la Victoire et la Paix.

UN OFFICIER DU FRONT.

De partout arrivent des appels à l'offensive. Il semble qu'un sang nouveau commence à circuler dans les veines du peuple russe. Nos cœurs battent d'un grand espoir. Des meetings, des congrès s'ouvrent presque chaque jour et de toutes ces tribunes montent des accens patriotiques qui doivent réjouir le ministre de la Guerre et le payer de ses peines et de ses fatigues. Il se livre à une navette incessante entre le front et la capitale. On le voudrait partout et à la fois. Je ne sais comment il y résiste. Il semble doué d'ubiquité et son amour pour la patrie, son entier dévouement à la Révolution lui confèrent une force, une résistance physique que l'on n'osait pas attendre de lui. Il est, en ce moment, la pierre d'angle de la nation russe, celle sur laquelle reposent ses destinées futures.

LES MARINS DE LA MER NOIRE

Connaissez-vous Tchernomore? C'est un petit karlik (nain) à barbe de fleuve, des contes populaires russes. Il est fort audacieux et aime à prendre les belles femmes le jour de leurs noces.

Il a un chapeau qui le rend invisible et, partant, redoutable. Son nom est formé de deux mots russes : *tchorné* (noir) et *moré* (mer). Pour les conteurs, Tchernomore représente la Mer Noire. Chemin de Byzance la grecque, — de Byzance convoitée des Russes dès le temps de sainte Olga qui y alla chercher le baptême, — la Mer Noire a toujours été en Russie l'objet de mille récits merveilleux. Le grand poète Pouchkine a symbolisé dans un de ses contes la capitale de l'ancien empire romain d'Orient, devenue grecque, sous le nom de Loubmila qui signifie Chère-aux-peuples.

Or deux cents marins de la Mer Noire, et des délégués de la mer Baltique, viennent de tenir à Pétrograd, en présence des missions militaires alliées, de la mission américaine et de nombreuses délégations, un meeting qui fut une splendide manifestation en faveur de l'œuvre patriotique si noblement entreprise par Kérensky. Les matelots de la Mer Noire ont des titres à l'admiration et à la sympathie de la Russie révolutionnaire. En 1905, sous la conduite du lieutenant Schmidt, surnommé l'Amiral rouge, trois vaisseaux se révoltèrent : le *Potemkine*, le *Tavritchiski* et l'*Otchakoff*. On n'a pas oublié les événemens : la révolution réprimée à Pétrograd (alors Saint-Pétersbourg), les navires révoltés obligés de faire leur soumission, tandis que le *Potemkine*, irréductible, continuait à promener dans la Mer Noire le drapeau de la liberté. Ce qui est moins connu, c'est la fin de cette odyssée révolutionnaire. J'en ai recueilli le récit, il y a deux jours, de la bouche même d'un des matelots du *Potemkine*, à la gare Nicolas où nous étions venues, une amie et moi, attendre le retour des déportés.

« Huit cents d'entre nous débarquèrent en Roumanie, nous dit le marin. J'étais de ce nombre. Comment vivre là-bas ? Ce fut d'abord très dur. On ignorait la langue ; on avait sur soi très peu d'argent... Heureusement j'avais un métier. Mécanicien à bord du *Potemkine*, je me présentai dans plusieurs usines. Enfin, je fus embauché. Entre mes heures de travail, je voyais souvent mes camarades. La révolution ayant échoué en Russie, il ne fallait pas songer au retour. Je me croyais en Roumanie pour toute ma vie. Un jour, mes compagnons m'annoncèrent qu'un très riche Russe, dont j'ai oublié le nom et qui habite l'Amérique, leur proposait de venir dans ce pays et leur en fournissait les moyens. Presque la moitié d'entre eux accep-

tèrent. Je sus plus tard que notre riche compatriote leur avait distribué des terres et qu'ils étaient devenus colons. Je pense qu'ils ont renoncé à toute idée de retour dans leur patrie. Lorsque la guerre éclata, j'étais dans une usine de moteurs et j'ai suivi d'assez près le sentiment des Roumains en faveur des Alliés. Enfin, quand la Roumanie entra dans la coalition contre l'Allemagne, je m'engageai dans l'armée roumaine. Mais, dès que la Révolution eut éclaté en Russie, je demandai et obtins l'autorisation de quitter l'armée pour revenir dans mon pays. »

Depuis longtemps on se demandait aussi où avait été enterré l'Amiral rouge exécuté après la révolte avec quelques-uns de ses compagnons. L'endroit était tenu soigneusement secret dans la crainte que les libéraux n'en fissent un but caché de pèlerinage. Même après la révolution et malgré les recherches entreprises, il était difficile de le découvrir. Enfin, grâce à des indications fournies par des agens de l'ancien régime, on apprit que l'inhumation de l'Amiral rouge et de ses marins avait eu lieu dans une petite île déserte de la Mer Noire, non loin, dit-on, de la ville d'Otchakoff. Les corps ont été exhumés et transportés en grande pompe à Sébastopol. Le fils de l'Amiral a reçu à cette occasion un télégramme du gouvernement provisoire.

Sur la proposition de M. Feldmann, un des marins du *Potemkine*, condamné à mort et qui vient de rentrer en Russie après un long exil en France, toute l'assemblée réunie au meeting de Tchernomore se lève afin d'honorer par cet acte la flotte rouge de la Mer Noire, l'Amiral et les marins morts avec lui.

« La flotte de la Mer Noire, déclarent tour à tour les orateurs, a toujours été avec le peuple et a dès longtemps exprimé ses exigences : la terre et la liberté; la Constituante et la République. Les Tchernomore ont juré de donner leur vie pour la liberté. Volontairement, la flotte s'est soumise à une forte discipline. Elle veut la paix, mais non pas une paix qui laisserait les peuples asservis et humiliés. Le peuple russe, en lutte pour la liberté de l'humanité, ne doit ni rester en arrière de ses alliés, ni leur laisser porter seuls le poids de cette terrible lutte.

« Le paysan a droit à la terre, mais il doit la recevoir de l'Assemblée Constituante et non pas procéder lui-même à la distribution. Le devoir des ouvriers exige qu'ils remettent après

la guerre leurs projets de lutte des classes, car la Russie a besoin de la collaboration du capital.

« Il ne faut pas admettre que l'ennemi viole et occupe le territoire russe : pas d'annexions, mais non plus pas d'abandons.

« L'armée sans discipline, s'écrie le matelot président Batkine, n'est qu'une foule armée peu redoutable pour l'ennemi. Les Tchernomore réclament une discipline nouvelle, mais forte, basée sur la confiance réciproque et sur l'amour de la liberté ! »

ENCORE LES PAYSANS

Trois cents délégués paysans viennent d'arriver à Pétrograd, et l'on compte qu'ils seront quinze cents dans quelques jours.

« Venus de tous les points de la Russie, m'a dit l'un d'eux, interrogé au hasard d'une rencontre, les Délégués paysans forment une masse très hétérogène, mais animée d'une pensée unique : l'intérêt de la Russie. Dans les heures graves que notre pays traverse, il est indispensable que cette pensée se manifeste. Certains d'entre nous sont très intellectuels et même étrangers au milieu paysan, mais ils connaissent à fond la question agraire, si compliquée chez nous. Il y a aussi parmi nous des bolchéwiki, mais là comme ailleurs, ils ne formeront qu'une minorité. Peu à peu, un Conseil des Paysans va se constituer qui aura une grande importance et jouera, je l'espère, dans le bouleversement actuel, un rôle de poids équilibrant. Nous constituerons la première assemblée représentant vraiment toute la Russie. Notre groupement à Pétrograd a une importance extrême au point de vue de la mise en action des rapports avec les villages lointains d'où nous devons extraire les approvisionnemens nécessaires au ravitaillement du front et des grandes villes.

« Une nouvelle répartition de la terre est indispensable. Le partage fait en 1861, lors de la libération des serfs, n'a pas prévu l'accroissement possible de la population, de sorte qu'il se produit aujourd'hui dans nos campagnes cette intolérable anomalie : plus un village est riche en population et plus la part de la terre dont le *mir* (commune) dispose pour chaque individu, « pour chaque âme, » comme on dit chez nous, est petite. C'est à la Constituante et non aux organisations particulières —

quelle que soit leur ampleur — qu'il appartient de déterminer le mode nouveau de répartition de la terre. »

Il n'y a aucun rapport entre la question agraire, telle qu'elle se pose actuellement en Russie, et celle que souleva, en France, la Révolution. En Russie, la terre appartient à la commune ou *mir*, et c'est le mir qui la répartit entre ses membres. L'idée que la terre est à Dieu est ancrée dans l'âme du paysan russe, d'où son attachement pour le communisme agraire. Il n'est plus le serf du seigneur, mais il reste volontairement le serf de la terre.

— Dans ton pays, combien a-t-on de terre par âme? se demandent entre eux deux soldats-paysans dès qu'ils se rencontrent.

Or, il est des villages russes où le paysan ne possède plus, par suite de l'accroissement de la population, qu'un cinquième ou un sixième d'âme, c'est-à-dire la cinquième ou la sixième partie de ce qui lui fut attribué en 1861.

Le paysan russe est un amoureux passionné de la terre. « L'homme est comme l'abeille, dit-il, il doit aimer et admirer la terre. » Lorsque les paysans russes, sous la capote grise du soldat, eurent franchi les Carpathes et descendirent vers les plaines hongroises, on en vit plusieurs se baisser, prendre un peu de cette terre dans le creux de la main, la soupeser, l'écraser doucement entre leurs doigts : « Ça, dirent-ils après un minutieux examen, c'est une bonne terre et qui vaut bien qu'on se batte pour elle ! »

— Comment travaille-t-on la terre chez toi? se demandent-ils encore. A la charrue ou à la *sakha*? (charrue plus profonde).

C'est que les procédés de culture sont restés très rudimentaires dans la majeure partie de l'empire russe. En ces dernières années cependant, sous la bienfaisante influence des *Ziemstvos* (organisations communales), quelques améliorations y ont été apportées; mais le paysan, routinier et ignorant, se montre rétif dans l'adoption de tout ce qui va à l'encontre de ses traditions et de ses habitudes. Aussi les terres russes rendent cinq fois moins que les terres occidentales, d'où la pauvreté du paysan. Il appartiendra, après la guerre, aux Conseils des paysans de s'unir aux Ziemstvos pour l'intensification des procédés de culture dans tous les gouvernemens russes.

De l'autre côté de la Néva, en face du palais désormais célèbre de la Danseuse, entre les arbres du parc Alexandre aux branches encore dénudées, s'élève un vaste édifice d'aspect ultra-moderne, le *Narodné Dom* ou Maison du Peuple, qui portait le nom de Nicolas II avant la révolution. Édifiée en vue d'arracher le peuple à l'alcool en lui offrant un lieu de réunion agréable, la Maison du Peuple de Pétrograd n'a, en réalité, jamais rempli son but. L'hiver, les artistes les plus réputés s'y faisaient entendre et les places y étaient chères; l'été, une foule spéciale, plus avide de plaisir que de morale et qui ne constituait guère un exemple à offrir au peuple, se pressait dans ses jardins.

Pour la première fois, le Narodné Dom va véritablement servir à ceux pour qui il fut construit : le Congrès des paysans y tient sa séance d'inauguration sous la présidence d'un ancien déporté politique, M. Avxentieff.

Jamais le parc Alexandre n'a présenté un aussi pittoresque spectacle. Sur les degrés de la Maison du Peuple les soldats, baïonnette au canon, font le service d'ordre, difficile à cause de l'affluence inusitée qu'attire cette séance, l'une des plus mémorables de la révolution. Voici les députés paysans que la foule salue de ses hourrahs : ceux des Cosaques, dont plusieurs ont revêtu la tcherkesha traditionnelle; les paysans grands-russiens à barbes d'apôtres et aux yeux bleus; les steppiens plus secs, au visage hâlé par le vent. Beaucoup sont en costume militaire et arborent des croix sur leur poitrine. Au-dessus des têtes coiffées de bonnets, de chapeaux, de casquettes ou de *papakhs* (bonnets de fourrure) flottent, plus joyeux et frémissans que jamais, les drapeaux de la révolution. Mais on regrette de ne pas voir un seul drapeau national mêler ses trois couleurs au rouge éclat des emblèmes révolutionnaires dans cette manifestation qui est, par excellence, la fête de toute la Russie.

Dans la salle d'opéra, le spectacle est extraordinaire : les drapeaux à hampes et franges d'or, à inscriptions blanches sur fond rouge, à peintures symboliques, émergent de l'océan moutonnant des têtes. Sur les balcons une foule s'entasse, se presse autour des principaux personnages du jour : la *Babouchka révolouzi* (la grand'mère de la révolution), exilée pendant vingt-cinq ans dans les plaines glacées de la Sibérie; Véra Figner, la prisonnière de Schlusselbourg; Tchernoff, ministre de l'agri-

culture récemment revenu d'exil, apôtre inquiétant de la nationalisation de la terre; d'autres encore que le public se montre et dont il redit les noms.

Les discours, et particulièrement celui de Kérensky, « venu avec une émotion jamais éprouvée devant ces hommes de la terre qui ont supporté les lourdes tâches et accompli ce qu'il y a en Russie de meilleur et de plus beau, » atteignent un pathétisme digne d'une chrestomatie des grands discours politiques de l'humanité contemporaine. On ne peut, sans en avoir été témoin, se faire une idée des flots d'éloquence qu'a fait couler cette révolution.

Mais l'éloquence ne serait qu'un vain bruit si elle ne déterminait les actes. C'est ce qu'a compris le Congrès qui se propose de faire avec le gouvernement, avec les ouvriers et les soldats, tout le nécessaire pour sauver les conquêtes de la révolution et « garder devant le monde la dignité de la Russie. »

« PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM »

Le journal *Isviesta*, organe du Conseil des ouvriers et soldats, a porté en manchette, le jour de l'ouverture du Congrès des paysans, cet émouvant appel : « La Révolution a besoin de pain, ne l'oubliez pas, frères paysans ! »

Le manque de pain ! C'est, en effet, le mal dont nous souffrons le plus, depuis quelques jours. Au début de la Révolution, un régiment a été employé à désencombrer cette inattaquable forteresse qu'était la gare Nicolas. Les sacs de farine, la viande gelée se répandirent à pleines télégues dans les rues de Pétrograd et de là chez les marchands. Pendant quelques jours, ce fut presque l'abondance. On fêta la Pâque avec les gâteaux monumentaux de jadis! Les journaux publièrent des colonnes de dons volontaires en blé ou en farine faits par les villes des provinces et par les villages aux postes de ravitaillement des soldats. Ce moment de bien-être fut court. De nouveau, et malgré que la bise souffle parfois forte et froide du côté de la Néva, des ménagères, des hommes et parfois des enfans stationnent dès les premières heures du jour devant les boulangeries, pour s'en retourner, hélas! avec une ration chaque jour diminuée. Il en va de même pour le beurre et le lait que, dans certains quartiers, on réserve exclusivement pour les petits enfans. Et cepen-

dant, on assure que ces produits abondent dans les villages et jusqu'en Sibérie. Un ami qui en revient me raconte que dans toutes les gares sibériennes, de Vladivostock à l'Oural, on trouve pour quelques kopeks du bon pain blanc, — régal depuis longtemps oublié à Pétrograd, — des pots de crème et de lait. Certains dépôts regorgent de farine, et même, selon une version dont je ne puis contrôler l'exactitude, le blé pourrit sur place en maints endroits.

A qui la faute ?

D'abord au paysan qui refuse, par indifférence ou par manque de patriotisme, d'accomplir l'effort nécessaire pour faire parvenir dans les grands centres le surplus de sa consommation. Ensuite et surtout au terrible état de désorganisation générale. M. Maximoff, délégué pour une des régions du Volga, affirme « qu'avec le système actuel de voies ferrées, jamais on n'arrivera à tirer la farine ou le blé de ces alvéoles lointaines que sont la plupart des villages russes. Les paysans de certaines régions qui, par patriotisme, ont cédé leur pain à des prix très bas, sont maintenant obligés de l'acheter pour eux à des prix forts; voilà pourquoi on hésite partout à se défaire de l'excédent de récolte. »

Pour subvenir aux besoins de la population de Pétrograd, il faudrait que la ville reçût journellement de quatre-vingts à cent vingt wagons de farine. Or, on arrive à peine à en transporter quarante, soit le tiers de la quantité indispensable. Pour ce trafic, il n'y a que deux lignes de chemin de fer, celle de Moscou-Pétrograd, celle de Kieff-Pétrograd, sans cesse encombrées par des transports de troupes, de munitions, d'approvisionnemens pour l'armée. Comme pour mettre le comble au désordre et à la confusion dans le service des transports, des chefs de gare ont été tués; des soldats ont arrêté des trains ou en ont fait partir d'autres sans raison; des gares ont été prises d'assaut par des militaires déserteurs; on a bouleversé des itinéraires, empêché les employés de remplir leur tâche et volontairement gâché ou détruit du matériel! L'ancienne *vziatka*, ou système des pots-de-vin, a poussé en Russie de telles racines qu'elle continue à compliquer et à entraver le service, déjà si difficile, des transports. Les marchandises, au lieu d'être expédiées par catégories, ainsi qu'il conviendrait, c'est-à-dire par ordre de livraison et d'importance économique, le sont en

raison directe de la commission versée à des employés infidèles et exempts de scrupules. C'est ainsi qu'en 1915 et 1916, alors que les blés, les bois et autres produits indispensables n'arrivaient que lentement et par quantités insuffisantes, Pétrograd était inondé de wagons d'eau de kouvaka, propriété du général Voyéikoff, — aujourd'hui sous les verrous, — ou de melons d'eau venus du Caucase!... La vziatka, officiellement supprimée, continue malheureusement à exercer son influence secrète sur le service des transports.

Bouclerons-nous la boucle avec la moisson? Reverrons-nous les menaçans cortèges de femmes qui, à la veille des journées de février dernier, hurlaient la faim dans les quartiers ouvriers de Pétrograd? Question angoissante! Nos lendemains sont gros d'inquiétude.

10/23 mai. — Le ministre Kérensky a porté en Finlande sa propagande en faveur de l'offensive. Il vient d'arriver à Helsingfors. En compagnie du nouvel amiral, Maximof, élu par les marins, il a visité la flotte et les troupes. Kérensky est très populaire dans ce pays dont il a, dès longtemps, demandé et soutenu l'autonomie.

J'ai visité Helsingfors. C'est une grande et belle ville, bien bâtie, mais où, même en pleine guerre, on respire un air allemand. La langue allemande, — interdite depuis août 1914, — y était la plus usitée dans le commerce; l'architecture, bien que les Finlandais s'en défendent, y est d'inspiration néo-germanique; les méthodes de l'Université sont allemandes; enfin, au point de vue économique, les Allemands avaient réussi à faire de la Finlande, avant la guerre, une véritable colonie.

Aujourd'hui, la Finlande veut voler de ses propres ailes. La Russie démocratique et révolutionnaire lui a offert son autonomie; elle ne s'en contente pas et réclame une complète indépendance. Loin de se ranger à cette conception, le ministre de la Guerre y a fait une opposition très nette dans son discours d'Helsingfors.

Les marins, — qui sont non des Finlandais, mais des Russes, — ont juré de défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang la liberté et l'intégrité de la Russie...

12/25 mai. — Points noirs à l'horizon : la crise des vivres augmente; les tendances séparatistes s'affirment de plus en plus au Caucase, en Finlande et surtout dans l'Ukraine...

Schlusselbourg a essayé de constituer une république; des nouvelles alarmantes arrivent de Cronstadt. On assure que des drapeaux allemands ont flotté dans les rues de Pétrograd, ainsi qu'à Biéléostroff, en Finlande. En ce qui concerne la capitale, un député de la Douma a confirmé le fait dans une réunion tenue à l'hôtel Astoria. Un appel circule parmi les officiers et les soldats pour aller combattre dans les rangs de l'armée française si la Russie venait à manquer à ses engagemens. On compte sur 100 000 volontaires. Le difficile serait d'obtenir les permissions des autorités compétentes.

A mesure que s'accentue le mouvement créé sur le front par le ministre de la Guerre, les maximalistes intensifient leur protestation.

Aujourd'hui, un junker, monté sur l'escalier extérieur de la Douma de la ville (mairie), a harangué la foule en notre présence. Il l'appelait au partage des biens, à la lutte des classes, et invitait les soldats à quitter l'armée et à retourner dans leurs maisons. Un officier est monté vers lui et lui a brusquement demandé ses papiers.

— Vous êtes un fou ou un provocateur, a-t-il dit.

C'était tout simplement un bolché-wik, partisan de Lénine, élève-officier à l'École Wladimir. A la venue de l'officier, il a foncé comme un bélier dans la foule qui le huait et l'a poursuivi jusqu'à l'hôtel de l'Europe où il a été arrêté. La convocation d'une conférence internationale à Stockholm provoque d'ardentes polémiques. Nos socialistes majoritaires ont promis au Conseil d'y rallier leur parti. Les journaux français de l'opposition sont âprement commentés.

18/31 mai. — De nouveau nous vivons des heures angoissantes. Ces journées peuvent être caractérisées par la lutte entre deux partis : pour et contre l'offensive. Tandis que Kérensky soulève sur le front une tempête d'enthousiasme; tandis que les soldats, électrisés par son patriotisme communicatif, font pleuvoir sur lui leurs médailles et leurs croix de Saint-Georges; tandis que Broussiloff, Goutor, Korniloff préparent le moral de leurs armées à la perspective d'une prochaine entrée en campagne, le ministre de l'Agriculture, Tchernoff, prononce à Pétrograd des discours contre l'offensive; le ministre Skobeleff déclare publiquement que « l'on prendra aux industriels capitalistes le 100 pour 100 de leur bénéfice, » ce qui empêche le

ministre des Finances de boucler son emprunt... Même antagonisme dans la presse : la *Reitch*, l'*Idinstvo*, du socialiste patriote Plekhanoff, la *Volonté du peuple*, qui est pourtant une feuille socialiste révolutionnaire, soutiennent ardemment la thèse de l'offensive, combattue par la *Pravda* de Lénine, le *Dielo-Naroda* de Tchernoff, la *Vie nouvelle* de Gorki...

Crise économique, crise financière, crise du ravitaillement : toute la lyre!... Mais le pis sera la crise du front. Si elle n'est pas conjurée, si l'armée est incapable de comprendre les problèmes de la guerre et la situation de l'Europe, la Russie aura à redouter plus qu'une défaite : une catastrophe nationale comme l'histoire du monde n'en a jamais enregistré!

LA RÉPUBLIQUE DE CRONSTADT (1)

18/31 mai. — Les journaux de ce matin nous apportent une effarante nouvelle : par 210 voix contre 40, le Conseil des délégués ouvriers et soldats de Cronstadt a résolu de prendre en mains la direction des affaires de la ville et de la forteresse. Il a renvoyé les représentans du gouvernement et déclaré que, pour les relations avec le reste de la Russie, c'est désormais à lui seul qu'il convient de s'adresser!... Il ne reconnaît plus le gouvernement provisoire et traitera sans intermédiaire avec le Conseil des ouvriers et soldats de Pétrograd. La république est proclamée!

Cronstadt indépendante! Cronstadt en république! Cronstadt, la forteresse par excellence de la Baltique, la clé de Pétrograd et de la Russie, libre de disposer d'elle-même, fût-ce contre les intérêts de l'État!... Se peut-il qu'il se soit trouvé des hommes assez fous, des patriotes assez peu dignes de ce nom pour décréter une aussi inconcevable mesure?

Cette nouvelle a causé une sorte de panique dans Pétrograd. On s'aborde : « Où allons-nous? — C'est le commencement de la fin! — Le gouvernement provisoire tolérera-t-il une pareille atteinte à son autorité? — Il faut bloquer la forteresse, la sommer de se rendre et, si elle résiste, la réduire par la famine... »

Comme pour augmenter à dessein le désarroi des esprits,

(1) Ce chapitre a eu tout particulièrement à souffrir des échoppages de la Censure.

une centaine d'anarchistes, comprenant des ouvriers, des matelots et des femmes, parcourent les rues de la ville, précédés de drapeaux noirs et portant des fusils et des grenades à mains...

Un télégramme d'Helsingfors annonce que l'anarchie est complète dans la ville d'Abo. Tous les membres de la municipalité et le Sénat finlandais sont partis pour avoir un entretien avec les ouvriers et essayer de rétablir l'ordre.

L'insubordination règne tout le long des rives de la Baltique. Qu'adviendrait-il de nous si les Allemands s'avisaient d'y tenter une descente? Les promesses, les sermens des marins d'Helsingfors à Kérensky sont-ils déjà oubliés?...

20 mai/2 juin. — Les journaux s'occupent longuement de Cronstadt. Le Conseil semble pris de folie. Il demande que Nicolas II soit transféré dans cette ville avec toute sa famille et que l'Assemblée Constituante s'y réunisse.

. . . . . .

Le beau-frère d'une danseuse, qui occupe l'appartement situé au-dessus du nôtre, a été quatorze fois menacé de mort! Il a perdu la raison et il faut le conduire par la main, comme un enfant...

Les délégués des ouvriers et soldats se sont rendus à Cronstadt. C'est le jour de la Pentecôte. Il fait beau. La navigation est agréable sur la Néva où les brises printanières courent en un frisselis léger. Du ciel bleu, des drapeaux rouges, des chants, quelques bourgeons qui pointent aux branches des arbres... On aurait envie de se sentir heureux, s'il ne s'agissait pas d'un pèlerinage d'exaltés vers une ville en révolte; si les Allemands ne tenaient pas entre leurs griffes la Pologne et tant d'autres régions dévastées; si nous n'étions pas à deux doigts de la défaite, de la famine, si... si...! Comment peuvent-ils oublier tout cela?

A midi, Tchkhéidzé arrive, accompagné des ouvriers des usines Oboukoff et Poutiloff. Couronnes déposées sur les tombes des victimes, discours, tout le cérémonial sur lequel trois mois de révolution nous ont déjà blasés. Partout des marins, avec leurs bérets à rubans flottans, leurs cocardes rouges, et des visages plus hardis encore, plus déterminés, plus inquiétans que ceux des soldats de Pétrograd... Des meetings s'organisent sur les places. On demande à Tchkhéidzé de prendre

la parole. Le président du Conseil des ouvriers et soldats de Pétrograd met les marins en garde contre les décisions irréfléchies, comme celle que l'on a prise à Cronstadt. La ville de Cronstadt ne peut vivre seule, isolée du reste de la Russie et de la capitale ; sa manière d'agir risque d'apporter du désordre dans la révolution.

Une voix crie :

— Pourquoi Kérensky a-t-il ordonné l'offensive ? C'est une trahison !

Une trahison ? Envers qui ? Ne savent-ils pas que seule l'offensive peut sauver les libertés russes déjà menacées ?... Alors ?...

Une autre voix s'élève :

— Pourquoi le gouvernement provisoire ne publie-t-il pas les traités secrets avec les Alliés ? Pourquoi ne signe-t-il pas la paix ?

La paix avec l'Allemagne ! C'est la première fois que j'entends, posée en public, cette exigence d'une paix en dehors des Alliés. Nous sommes à Cronstadt, forteresse du maximalisme : cela seul suffirait à nous le rappeler.

Un orateur qui a succédé à Tchkhéidzé s'y applique encore. A grands renforts de gestes, il déclare que « les camarades de Cronstadt évoluent de plus en plus du côté des bolché-wiki ! »

Cela promet pour l'avenir.

Après de longs pourparlers, renouvelés plusieurs fois, MM. Skobeleff et Tsérételli ont obtenu que le Comité de Cronstadt reconnaisse que « l'autorité du gouvernement s'étend sur la ville de Cronstadt comme sur toute la Russie. » En vertu de cette déclaration, le gouvernement provisoire a fait procéder à une enquête sur le cas des officiers détenus dans les prisons de la forteresse.

Le résultat est navrant. La plupart des accusations portées contre les officiers reposent sur des témoignages d'inconnus et il a été impossible de les justifier...

. . . . . .

Il était temps que le gouvernement provisoire mît fin à ces horreurs.

26 mai 8 juin. — Bien que le Conseil des ouvriers et soldats de Cronstadt ait fait sa soumission, les marins recommen-

cent à faire parler d'eux. Les équipages des cuirassés *République*, *Gangoutt* et du croiseur *Diane* ont voté une résolution réclamant le transfert de Nicolas II à Cronstadt, pour y être mis sous la garde de « troupes véritablement révolutionnaires » jusqu'à sa mise en jugement.

« C'est la troisième fois, dit le *Gangoutt*, que nous affirmons notre volonté et cette mise en demeure n'est pas une plaisanterie. Ceci est notre dernier avis; après, nous emploierons la force ! »

Quand et comment cela finira-t-il?

BEAUCOUP DE FOLIES, UN GRAIN DE SAGESSE

La cérémonie à laquelle les ouvriers de Pétrograd se sont livrés à Cronstadt ne semble pas avoir lénifié leur humeur tapageuse. Une grande agitation règne autour des usines sur la question des salaires et des heures de travail. A Gostiny-Dvor, les commis de magasins font grève. Les employés des tramways exigent, après la journée de huit heures, celle de six! Là ne se bornent pas leurs prétentions. Ils déclarent que les tramways et tout le matériel leur appartiennent et ne veulent plus reconnaître l'autorité des directeurs et des ingénieurs. Ils se sont emparés de plusieurs de ces derniers, leur ont goudronné le visage, les ont enfermés dans des sacs après les avoir ficelés, puis ils les ont exposés dehors en cet état sur des petites charrettes à bras où ils resteront jusqu'à ce que quelque passant apitoyé vienne les mettre en liberté. Cet acte d'humiliante vengeance, indigne d'un peuple civilisé, s'appelle « la *mise en brouette* » et a déjà été pratiqué en Russie lors de la révolution de 1905.

Au milieu de ces excès, la Révolution tourne à la mascarade et les amis de la Russie s'en affligent. L'Emprunt de la Liberté ne donnant que de maigres résultats, on a imaginé de faire autour une sorte de réclame carnavalesque. Toute la journée, un char rempli d'hommes et de femmes en costumes de boyards, accompagnés de musiciens, a circulé dans les rues de la ville. Une troïka des écuries impériales, montée par un matelot portant un énorme drapeau de Saint-André, appelait aussi le public à la souscription.

Les manifestations se succèdent, ininterrompues : voici

celle des femmes des usines, coiffées de foulards rouges et précédées d'un drapeau sur lequel sont inscrites leurs revendications. Où sont les défilés impressionnans, les cérémonies imposantes des premiers jours?

Un meeting des bolché-wiki a eu lieu dans un quartier de Pétrograd. Le Suisse Rodolff Grimm, initiateur de la conférence de Zimmerwald, y a prononcé un discours en allemand. Une fois encore le ministère est sur le point de se voir débordé : deux cent cinquante usines menacent de se mettre en grève; de nombreuses fabriques se ferment; on compte déjà soixante mille ouvriers sans travail... Le ministre du Commerce M. Konovaloff vient de donner sa démission... Un de mes amis m'annonce que 28 000 anarchistes, pacifistes et maximalistes, sont attendus à Pétrograd, venant d'Amérique par Vladivostok. Ce n'est pas cela qui va améliorer la situation.

Pour excuser les fautes du peuple, les chefs révolutionnaires ne cessent de nous rappeler « le funeste héritage du tsarisme. » Il se peut que les vices du peuple, son ignorance, son incompréhension des nécessités politiques, sa mauvaise foi dans tout ce qui touche à ses engagemens d'honneur soient la conséquence des siècles d'oppression qu'il a subis. Mais les hommes consciens, éclairés, instruits, qui ont été ses guides, devaient savoir qu'on ne jette pas sans transition un peuple de l'absolue soumission à l'absolue liberté. L'exemple de la Révolution française a été le piège dans lequel plus d'un révolutionnaire est tombé. Quel parallèle établir entre la France, héritière des libertés romaines, révolutionnaire presque tout au long de son histoire ; obtenant des chartes avec les communes; résistant au pouvoir absolu de l'Église, dès le temps de Philippe le Bel; alliée au roi contre la féodalité; ayant, depuis l'époque de Jacques Cœur, une bourgeoisie riche, puissante et lettrée, formée d'une population homogène que rien ne divise contre elle-même — et la Russie soumise jusqu'à l'héroïsme, aimant l'oppression qu'elle subit; la Russie où, dès les origines de son histoire, chaque essai de révolution n'est qu'une révolte contre un chef, ou doit prendre l'aspect d'un loyalisme plus profond en paraissant faite pour rétablir sur son trône un tsar victime d'un usurpateur. Kérensky obtiendra-t-il que le peuple remonte ce terrible courant? On parle d'un mouvement réactionnaire dans le Sud en faveur du grand-duc Nicolas, et d'un autre en faveur d'un Demidoff.

J'ai causé ce matin avec une vieille femme, très simple, à laquelle je demandais mon chemin et qui a poussé la complaisance jusqu'à vouloir m'accompagner à destination. La conversation a glissé fatalement, et à une rapide allure, vers les difficultés de la vie à Petrograd.

— Voyez-vous, me dit la bonne vieille, c'est *leur* faute. Nous n'étions pas prêts. Nous ne sommes que de pauvres gens, sachant à peine lire et écrire. C'est notre président de la Douma, notre Rodzianko, qui avait raison. Mikhaïl Alexandrovitch nous a fait bien du tort (1) et Nicolas II aussi (2). Une bonne et solide constitution, voilà ce qu'il nous fallait. *Ou nas tiomnéi naroda!* (Chez nous le peuple est obscur.)

Et quand je lui eus décliné ma qualité de Française :

— Nou! Vot! (Et voilà!) Maintenant ils disent que les Français sont des impérialistes parce qu'ils veulent reprendre aux Allemands une province qui leur appartient. Des bêtises! Des bêtises! Je ne suis pas bien au courant de ces choses, malgré que quelqu'un de savant me les ait expliquées; mais je sais que les Français sont en République, qu'ils n'ont pas voulu la guerre et aussi qu'ils sont plus intelligens et plus heureux que nous. S'ils demandent cette province, je veux bien parier qu'ils ont raison...

Cette façon simpliste de juger la question d'Alsace-Lorraine n'a pas été sans m'émouvoir. Le peuple russe a un grand bon sens naturel. C'est sur les idéologues des partis outranciers que retombe la responsabilité des actes coupables et le plus souvent inconsciens qu'il accomplit. Le nombre est trop restreint pour cette énorme masse ignorante, de ceux qui parlent de sagesse, de responsabilité, de devoir à remplir...

— Pourquoi laissez-vous entrer en Russie tant de gens porteurs d'idées en tout temps dangereuses, mais particulièrement nuisibles à l'heure actuelle? ai-je demandé à l'un des membres de la commission chargée de recevoir les 28 000 anarchistes russes d'Amérique, à leur arrivée à Pétrograd.

— Y pensez-vous? Nous sommes en pays libre. Comment interdire à ces hommes leur retour dans la patrie, parce qu'ils ne professent pas les mêmes idées que nous?... Cela est impossible... impossible...

(1) En refusant d'accepter la régence qui lui fut offerte par la Douma.
(2) En abdiquant pour son fils en même temps que pour lui.

— En temps de paix, soit; mais aujourd'hui... Il y a des nécessités inéluctables. Dieu veuille que vous n'en fassiez pas bientôt l'épreuve à vos dépens!

A LA VEILLE DES ÉLECTIONS

Les élections municipales, sous le régime de la répartition proportionnelle, vont avoir lieu pour la première fois à Pétrograd. C'est une grande épreuve. Tout ce qu'il y a dans la ville de gens éclairés, et pouvant disposer de leur temps, s'emploie à y préparer le peuple. La tâche sera dure. C'est dans les casernes et dans les usines que s'exerce la plus active propagande. Un de mes amis, un travailliste, M. Jacques Kaplan, s'y efforce de tout son pouvoir. Aussitôt son bureau fermé, il court à la caserne du régiment de Volhynski qui lui a été attribuée. Le régiment de Volhynski est, avec celui des Preobrajenski, le premier qui vint à la Douma pour la défendre, au matin du 27 février où parut l'oukase de prorogation.

— Lorsque j'arrive, me dit M. Kaplan, je suis aussitôt entouré. Chacun s'applique à comprendre cette chose nouvelle pour lui : la responsabilité d'un vote ; et le plus grand nombre y réussit assez bien. Les soldats discutent entre eux, devant moi, la valeur des listes, et je suis souvent frappé de la justesse de leurs réflexions.

Cet apostolat d'un nouveau genre, suscité par les élections, s'exerce parfois jusque dans la rue. Le même ami, se rendant un de ces derniers soirs à la Douma de la ville pour la préparation des listes, m'emmène avec lui. En route, nous voyons s'avancer vers nous un soldat, casquette sur l'oreille, et décrivant sur le trottoir d'invraisemblables festons. Le spectacle ici est plutôt rare; cependant depuis la révolution et le pillage des caves, il se rencontre quelquefois.

— Eh bien! camarade, s'écrie mon compagnon, en ces grands jours où chaque citoyen a besoin de se sentir le cerveau clair, est-ce que vous ne trouvez pas honteux de vous être mis en cet état?

Le soldat s'arrête et paraît chercher à réunir ses idées en fuite.

— Oui, oui, c'est vrai; c'est bien vrai, camarade. Mais voilà : nous étions là-bas quelques amis, on a fêté la liberté

ensemble, on a bu de bonnes choses... alors, vous comprenez!

Puis, pris d'une inspiration subite :

— Je ne sais plus où je suis; non, vrai, je ne sais plus! Est-ce que vous ne pourriez pas me conduire quelque part?

A côté de la mairie où nous nous rendons se trouve un ancien *outchastok*. Le nouveau commissariat de police s'y est installé. Mon ami a pris le soldat sous le bras. Très en confiance, il se laisse conduire tranquillement. Le commissariat de la révolution ne lui fait pas peur. On n'y est pas, comme à l'*outchastok* d'autrefois, accueilli par des injures et des coups.

— Allons, mon brave, nous voici arrivés, dit mon ami en installant sur un banc « le camarade » déjà à moitié endormi. Tâchez d'être à l'appel demain matin à la caserne et de vous garder l'esprit libre pour les élections...

La révolution a changé du tout au tout la physionomie du quartier de Spassky où je me suis rendue hier. On dirait que tout le monde s'y est réveillé d'un long sommeil. La question des élections s'y débat dans toutes les boutiques. Les partis sont entrés en pourparlers afin d'établir un bulletin commun où chacun d'eux aura ses représentans. Au meeting du soir, la salle est comble : gros marchands en vêtemens cossus, étudians en uniformes, petits marchands à la bricole et aussi quelques bourgeois. On est ici partisan de l'ordre, de la constitution, de l'offensive, et M. Milioukoff, paraissant tout à coup derrière la table au tapis vert, y a recueilli un grand succès.

Comment ne pas aller voir, malgré son nom rébarbatif, le quartier de Rojdiestwensky où se présente la très illustre Mme Kollontay, membre du comité exécutif du Conseil des ouvriers et soldats, partisan de Lénine, féministe, socialiste et bolchiviste? Après cette énumération, quoi d'étonnant si j'ajoute que le quartier est composé de gens d'une grande intolérance politique? N'ayant pu se mettre d'accord, ils ont dû établir quatre listes différentes, ce qui fait prévoir un beau grabuge pour les élections.

Rien d'intéressant, de significatif, comme ces enquêtes électorales. On glisse un œil dans les boutiques, on entame çà et là et au hasard, une conversation ; on saisit au vol des propos échangés... Tout le caractère du quartier se révèle : qualités, défauts, ambitions... Et les coutumes, et les habitudes, et les traditions!... On n'imagine pas quelle diversité peuvent pré-

senter les quartiers d'une même ville. Vassiliewsky-Ostroff, par exemple, est plein de choses imprévues. Le quartier s'étend sur un vaste territoire en partant des quais de la Néva. Il y a là une population variée. Beaucoup d'ouvriers, mais non pas des spécialistes ni des techniciens. Ce sont pour la plupart des petits artisans, et aussi des petits fonctionnaires. On y vit décemment mais chichement. Néanmoins, parmi ce simple peuple qui n'a rien du bourgeois, c'est le parti des Cadets qui l'emporte. Personne en France n'ignore plus que le parti des Cadets est à Pétrograd celui de l'ordre et qu'il a pour chef l'ancien ministre des Affaires étrangères, M. Milioukoff. La sagesse est d'en souhaiter le triomphe dans les élections prochaines.

KÉRENSKY ET LÉNINE FACE A FACE

C'est au Congrès des députés des travailleurs que Kérensky doit prononcer aujourd'hui un discours. Longtemps avant l'heure, la salle est comble. Il y règne cette atmosphère de mystérieuse attente, prélude de l'enthousiasme qui soulève, chaque fois, les foules russes à la parole du grand tribun. Des yeux ardens se fixent vers l'entrée comme si, déjà, sa silhouette s'y projetait en fluide de lumière.

Dès le début, la séance prend une allure extraordinaire et passionnée. Le ministre Tsérételli est à la tribune. Il y expose la difficulté d'établir le pouvoir sur des bases durables : « Une lutte ardente, dit-il, se manifeste en Russie pour l'exercice du pouvoir, et, en même temps, il ne se rencontre aucun parti politique qui veuille en assumer la responsabilité.

— Si, il y en a un, crie une voix.

C'est Lénine qui se fait entendre. Il est assis dans les premiers rangs avec sa femme, Kroupskaïa, et quelques leaders du maximalisme.

— Je n'en doute pas ! camarade Lénine, riposte Tsérételli.

Ce bref échange de paroles produit sur le public l'effet des premières banderilles lancées par le toréador. Son attention est surexcitée. Il pressent la lutte prochaine.

— On cherchait à former une majorité, reprend Tsérételli, mais en même temps on faisait tout pour entraver le pouvoir. On reproche au ministère d'être formé de capitalistes. Les

bolché-wiki prétendent qu'il n'y a aucune différence entre le gouvernement coalisé et l'ancien ministère Milioukoff. Le gouvernement, de son côté, peu sûr de la confiance du pays, insiste pour la formation d'un ministère socialiste. Même Milioukoff l'a demandé. La droite pense que si l'on forme un gouvernement avec les partis extrêmes, le pays fatigué reviendra plus vite à la sagesse. De leur côté, les bolché-wiki en pensent autant en ce qui concerne la droite.

Tout à coup, Lénine se lève. Ce simple geste a provoqué une énorme sensation. Toute la salle est debout. On se presse, on se pousse au premier rang.

Est-ce l'émotion? Lénine, très pâle, se lance dans un discours pâteux où il s'embourbe. Ses phrases décousues, embrouillées, sont émaillées de formules démagogiques. Tantôt il ironise à l'adresse du Conseil des délégués ouvriers et soldats, tantôt il remonte à l'histoire de la Révolution française, puis revient au gouvernement provisoire. Et brusquement, il se dévoile :

— Il faut passer des paroles aux actes, s'écrie-t-il. Notre parti ne refuse pas le pouvoir; il est prêt à chaque instant à prendre l'autorité entre ses mains. J'estime qu'aucun parti qui se met en avant ne peut refuser le pouvoir, lorsque les représentans du pouvoir sont menacés de la déportation en Sibérie... Mais nous ne sommes pas encore déportés!

Après cet exorde, le trop célèbre maximaliste expose son programme de réformes économiques et financières. Programme des plus simples, et même tout à fait sommaire : arrêter une ou plusieurs dizaines de capitalistes, les tenir dans les conditions où se trouve actuellement l'ancien tsar, Nicolas Romanoff. Ainsi se trouveront mis au jour les filons secrets de leur enrichissement... « Il faut arrêter les capitalistes, reprend Lénine, sans cela toutes nos phrases ne seront que de vaines paroles! » Puis il déclare inadmissibles les rapports de la démocratie révolutionnaire avec la Finlande et l'Ukraine, affirmant qu'il faut les laisser se séparer complètement de la Russie si tel est leur désir. Enfin il se prononce sur l'offensive. Sa déclaration est brève mais nette : « L'offensive en ce moment est la continuation du carnage impérialiste! »

Lénine a quitté l'estrade. Et, simplement, Kérensky s'avance. Tous les cœurs battent dans toutes les poitrines. Toutes les pensées convergent vers lui. Il est comme porté à la tribune

par les regards admirateurs et passionnés de la foule. Il le sait. Il le sent. Il y a entre lui et l'âme profonde de la démocratie russe une constante et merveilleuse communion. Sous l'apparence calme, sous les dehors presque froids de cet avocat devenu tribun, bouillonnent tous les enthousiasmes, toutes les pitiés, toutes les aspirations d'un peuple enfin libéré. Jamais homme ne trouva si bien les chemins qui mènent au cœur des foules ; jamais foule ne rencontra un homme en qui si parfaitement s'incarner. La Russie révolutionnaire, ce n'est pas la poignée léniniste, hurlante et destructive, c'est la multitude que représente celui qui marche à cette tribune avec la ferme attitude d'un lutteur pour la vérité.

— M. Lénine, remarque Kérensky, a oublié qu'un marxiste qui propose de tels remèdes au mal social n'est pas digne d'être appelé socialiste, car les procédés qu'il préconise sont précisément ceux des pires despotes asiatiques. M. Lénine a oublié qu'à notre époque l'arrestation en masse des capitalistes est « le sabotage » des lois du développement économique. *(Se tournant du côté des maximalistes :)* Quels remèdes vous faut-il encore en dehors de l'arrestation des capitalistes et de la séparation de la Finlande et de l'Ukraine? La fraternisation? Il faut le dire à son honneur : la démocratie russe a, en majeure partie, rejeté ce moyen de lutte sociale. Si nous nous engagions dans cette voie, nous devrions convenir que le plus grand lutteur pour les idées démocratiques est Léopold de Bavière, qui soutient dans son manifeste les mêmes principes que certains socialistes russes... Qui donc dispose des armées allemandes? Sont-ce les camarades du citoyen Lénine ou ces capitalistes que vous proposez d'arrêter, et comment se fait-il que votre politique de fraternisation soit si étrangement d'accord avec la ligne de conduite de l'état-major allemand?...

« La voie dans laquelle vous voulez entrer est celle de la destruction. Prenez garde! Du chaos, comme un phœnix de ses cendres, sortira un dictateur, — pas moi! malgré que vous fassiez tout ce qu'il faut pour me pousser à la dictature. Vous ouvrez les portes au véritable dictateur et qui vous montrera comment les capitalistes se comportent avec les socialistes!...

« Vous dites que dans la lutte tous les moyens sont bons...

— Ce n'est pas vrai! crient les bolché-wiki.

— C'est vrai! reprend Kérensky avec autorité. Camarades, à vous de dire si les moyens que propose Lénine peuvent assurer le triomphe des idées russes et de la démocratie universelle. Les bolché-wiki prétendent que la restauration de l'activité combattante des armées vient en aide au capital international. Ce n'est pas vrai. L'armée révolutionnaire le sait et, réorganisée sur des bases nouvelles, elle est en plein accord avec mon point de vue, qui est aussi celui du Conseil des délégués ouvriers et soldats.

Puis se tournant vers les maximalistes :

— J'ai maintes fois défendu sur le front votre droit d'exposer vos idées! s'écrie Kérensky.

— Merci! réplique ironiquement le groupe des bolché-wiki.

— Je n'ai pas besoin de votre « merci! » J'ai fait cela afin que vous appreniez à lutter comme les honnêtes gens avec l'arme de la vérité.

Leçon perdue! On ne peut lutter qu'à l'aide du mensonge, de la vénalité, de la trahison, lorsqu'on défend la cause, désormais perdue, de l'impérialisme prussien.

Le discours du ministre de la Guerre, entrecoupé jusqu'au bout par les interruptions des maximalistes, s'achève dans une tempête de hourrahs et d'applaudissemens. Les bolché-wiki se retirent; mais on sent à leur attitude que rien n'arrêtera désormais leur campagne criminelle.

Des deux côtés et de minute en minute, les événemens se précipitent, l'action s'intensifie. Une grande manifestation pacifiste est annoncée. Cronstadt est pleine d'inquiétantes rumeurs... D'autre part, la campagne en faveur de l'offensive se fait plus ardente. Il y a comme des effluves électriques dans l'air... Les premiers Bataillons de la Mort sont en route pour le front... L'air chaque jour répété de la *Marseillaise* enveloppe les casernes d'une atmosphère patriotique et guerrière. Le bataillon des femmes, formé sous la direction de la veuve d'un colonel, Mme Botchkaréva, a défilé, au milieu d'une foule attendrie et respectueuse, dans les rues de Pétrograd. Mme Kérensky l'accompagnera sur le front en qualité d'infirmière. L'offensive est proche... Une activité intense règne dans les deux partis : et c'est l'unanimité qu'il faudrait pour assurer la victoire!

MARYLIE MARKOVITCH.

LE DRAME LYRIQUE JAPONAIS

LE NÔ

M. Gaston Migeon, dans le charmant ouvrage qu'il a publié, en 1908, sur le Japon, au retour de ce qu'il appelait ses « promenades aux sanctuaires de l'Art, » a, le premier peut-être, osé mettre en sa place, c'est-à-dire à la première, la grande école de sculpture japonaise du xe au xiiie siècle, qu'il compare tout simplement aux grandes écoles de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, de la France. — Un rang égal pourrait être sans doute légitimement attribué aux écoles de peinture japonaises du ixe au xve siècle qui, dans la peinture religieuse, le paysage et le portrait, inspirées des maîtres chinois, forment une suite comparable aux œuvres de la première Renaissance italienne et française. — Mais il est une autre manifestation de l'art japonais qui soutient la comparaison avec les plus illustres modèles de l'art grec ou de l'art français : et c'est, malgré la différence absolue des traditions, des sujets et de certains modes d'expression, le théâtre que je veux dire, et, dans ce théâtre, une forme de drame lyrique, avec musique instrumentale et vocale, déclamation et danse mimée, le Nô, qui, par l'inspiration religieuse dont elle émane, par la beauté de l'exécution, par l'influence exercée sur la vie intellectuelle et morale de la nation, peut être sans paradoxe assimilée à la tragédie grecque du siècle de Périclès ou à la tragédie française du xviie siècle.

C'est ce théâtre, cette forme du drame lyrique que je voudrais essayer ici de faire connaître, en m'aidant des remarquables travaux d'un de nos compatriotes, M. Noël Peri (1), membre de l'École française d'Extrême-Orient à Hanoï, qui a joint à ses études du drame lyrique japonais la traduction de cinq de ces drames choisis parmi les plus caractéristiques de l'imposante série de cinq cents pièces dont se compose le répertoire aujourd'hui conservé des Nô. — Le Nô, né à l'ombre des temples bouddhistes, tout imprégné de l'enseignement de Çakya-Mouni, et le plus souvent composé par les bonzes eux-mêmes, a si bien interprété et traduit les sentimens profonds, l'âme même du peuple japonais qu'aujourd'hui encore, malgré l'évolution des temps, il est demeuré l'expression fidèle et favorite dans laquelle le Japon se plaît à se reconnaître. Dans les fêtes qui, au mois de novembre 1915, ont célébré au palais de Tokyo le couronnement de l'empereur Yoshi-hito, c'est par une représentation de Nô que s'est achevée l'auguste cérémonie du sacre. C'est dans la représentation ou la lecture de Nô que le Japonais se retrempe, comme à l'une de ses sources les plus pures. Il retrouve dans ce vieux théâtre, avec ses plus belles croyances et légendes, l'histoire de sa race, l'image ou l'inspiration de ses vertus, la poésie de son passé, l'éternelle leçon de chevalerie et d'héroïsme à laquelle il a toujours obéi. Notre grand et fidèle allié de la présente guerre pensera avec nous que ce n'est pas nous éloigner ou nous distraire des émotions et des devoirs de l'heure actuelle, que de chercher et de voir réapparaître dans quelques-unes des plus belles œuvres de sa littérature dramatique la lignée des ancêtres dont il est le si digne descendant.

I

Le Nô est, comme la tragédie grecque et le « Mystère » français du moyen âge, né au temple ou dans les cloîtres, et de la même façon. Il fut tout d'abord le développement et comme l'annexe des chants, danses et chœurs qui accompagnaient la célébration des cérémonies religieuses. A ces chants, danses et chœurs primitifs, destinés à célébrer les dieux, la fondation des

(1) M. Noël Peri, « Études sur le drame lyrique japonais (Nô), » publiées dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (d'avril 1909 à décembre 1913).

temples, le culte des ancêtres et des héros, se joignit, comme dans les « Mystères, » une action, très simple au début, et dans laquelle n'intervenaient, de même que dans la tragédie grecque, que deux personnages, deux rôles, le « shite » (exécutant), à la fois chanteur et danseur, personnage principal, sur lequel repose la pièce, et le « waki » (adjoint), qui donne la réplique ou prépare la scène. Le « shite » et le « waki, » les deux personnages uniques de l'action, sont comme le protagoniste et le deutéragoniste du théâtre grec, comme le héros principal et le confident de la tragédie française. Toute l'action est concentrée et ramassée en eux. Lorsque, plus tard, dans le Nô apparurent des personnages accessoires, par lesquels l'action se compliquait et s'animait, ces personnages ne furent cependant considérés et désignés que comme des adjonctions ou doublures (« tsure ») soit du « shite, » soit du « waki. » En réalité le Nô, dans son essence, ne comporte que le personnage en qui s'incarne et se résume l'action, et celui qui lui donne la réplique et se trouve sur la scène avec lui pour que l'action puisse apparaître et n'être pas réduite à un monologue. Encore dans le Nô l'action n'affecte-t-elle pas le caractère qu'elle a peu à peu revêtu dans la tragédie grecque et la tragédie française. Elle demeure confinée dans deux modes d'expression : la déclamation lyrique et la danse mimée. Elle ne s'éloigne jamais à cet égard de son origine religieuse et du type quasi sacré auquel elle appartient.

La cérémonie religieuse primitive se composait de musique, surtout instrumentale, et de danse hiératique (1). Le Nô, en conservant la musique instrumentale et la danse, ajouta la déclamation lyrique et le chœur. Dans les premières œuvres, la musique instrumentale et la danse, ainsi qu'il est naturel, étaient la partie encore la plus développée et, en quelque sorte, essentielle de la représentation. La déclamation lyrique et le chœur ne prirent que graduellement l'importance qu'ils finirent par acquérir, la danse restant, surtout pour la crise du drame et le dénouement, le mode principal d'expression. — Après une première période assez longue, c'est aux

(1) L'ancienne musique (Bugaku) et la danse, originaires de l'Inde, de la Chine et de la Corée, ont dû, comme le pense le critique japonais Okakura (Kakuzo), avec les ballades épiques de l'époque de Kamakura et les scènes ou « mascarades » infernales de la période des Fujiwara, concourir à la formation des Nô.

XIVe et XVe siècles, c'est à l'époque des Ashikaga, sous le règne mystique et raffiné de ces Valois du Japon, que le Nô atteignit sa plus grande perfection littéraire et musicale. Écho des plus vieilles croyances, traditions et légendes de la race, il devint, par l'art des bonzes lettrés à qui sont dues les plus belles pièces, par l'inspiration profondément bouddhiste dont il est animé, le joyau de la poésie japonaise, le chef-d'œuvre d'une littérature qui dans aucun autre genre n'a produit une expression aussi adéquate de l'âme même du Japon. A partir de cette date du XVe siècle, le Nô, adopté à la cour des shoguns, comme dans les temples, cultivé par une élite d'artistes professionnels, qui se léguèrent de père en fils les traditions et secrets de leur art, ou par des amateurs épris de poésie, de musique et de danse, fut la distraction préférée ou plutôt le régal favori des esprits instruits et distingués qui trouvaient dans ce drame lyrique la somme et l'élixir de toutes les émotions esthétiques de leur race, de leur histoire, de leur religion même.

Bien que la plupart des Nô aient été composés aux XIVe, XVe et XVIe siècles et que, depuis lors, la période de création ait été à peu près close, les siècles qui suivirent conservèrent le goût de cet art. Les représentations de Nô eurent, durant toute la dynastie des Tokugawa, un public de plus en plus nombreux, à mesure que se propageait l'étude et que se répandait la connaissance des œuvres et monumens du passé. Le grand développement que prit, aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'école des recherches archéologiques et historiques, la ferveur avec laquelle se ranima le culte de la foi et de la tradition nationales ne purent qu'étendre et aviver la faveur dont le Nô était l'objet. Si peut-être, lors de la révolution de 1853-1868, et pendant les quelques années où l'engouement du nouveau Japon pour l'Occident condamnait à un passager discrédit certaines formes, œuvres et institutions d'autrefois, le Nô parut provisoirement délaissé, il ne tarda pas, après une brève éclipse, à retrouver ses fidèles.

Aujourd'hui le Nô est plus que jamais l'objet de prédilection du public cultivé. Les représentations de Nô sont assidûment suivies à Tokyo, à Kyoto et dans d'autres villes encore. Les éditions des vieux textes (paroles et musique) se sont multipliées, surtout depuis une dizaine d'années. Une librairie de Tokyo, la librairie Wanya, s'est spécialisée en ce genre. Une

revue mensuelle, la *Nôgaku*, est, depuis 1902, régulièrement consacrée à tout ce qui concerne les Nô. Depuis l'année 1903 a été publiée une série d'albums contenant des reproductions photographiques de scènes de Nô, de vêtemens, masques et objets divers employés dans les représentations. Plusieurs écoles de Nô, particulièrement les cinq écoles destinées à former les acteurs qui jouent le rôle principal (shite), à savoir les écoles Kwanze, Hôshô, Komparu, Kongô et Kita, rivalisent dans l'interprétation et la représentation du répertoire. A Tokyo même, à Kyoto, à Nara, ces écoles ont leurs théâtres ayant chacun leurs habitués et leur clientèle. Le grand temple shintoïste Yasukuni-jinska, élevé à Tokyo, sur la colline de Koudan, dans le voisinage de l'ambassade de France, contient, dans un bâtiment annexe, une grande salle, la Nô-gaku-dô, spécialement consacrée à la représentation des Nô par les acteurs des diverses écoles.

C'est là que j'ai, de 1907 à la fin de 1913, aidé de savans interprètes, tels que M. Noël Peri, dont j'ai déjà mentionné les travaux, et M. le commandant Raymond Martinie, attaché naval de notre ambassade, et l'un des maîtres les plus experts de la langue japonaise, entendu et vu une série de Nô, les plus intéressans, les plus caractéristiques, ceux aussi qui sont le plus souvent donnés et qui ont la faveur du public. Je n'oublierai pas les heures vraiment exquises passées dans cette annexe du temple de Koudan et les sensations d'art que j'ai partagées là avec un auditoire recueilli qui suivait sur le texte la représentation des vieilles pièces, qui savait par cœur les beaux passages, hochait la tête à l'audition des principaux morceaux de musique instrumentale et admirait en connaisseur les pas mimés et rythmés des danses hiératiques.

II

La scène sur laquelle se jouent les Nô n'était, à l'origine, qu'une simple estrade couverte destinée à la danse (butai). Elle s'est un peu agrandie et étendue au xve siècle, mais en gardant la simplicité rude et nue qui lui convient si bien et qui, comme le décor sommaire de l'ancien théâtre shakspearien, laisse une ample et heureuse place à la liberté de l'imagination.

La dite scène, construite en bois, s'élève d'ordinaire au milieu d'une cour carrée, dont deux ou trois côtés sont occupés

par les loges des spectateurs. Elle est elle-même carrée, de cinq mètres et demi environ sur chaque côté, et de deux pieds à peu près au-dessus du sol. Aux quatre angles, de fortes colonnes de bois soutiennent une toiture, également de bois, et qui a la même forme que celle des temples bouddhistes, mais sans ornemens, sans tenture et sans plafond. Au fond de la scène est un arrière-plan (kòza) d'un mètre quatre-vingts, qui forme la paroi de clôture et sur le milieu duquel est figuré un vieux pin aux branches éternellement vertes. A la limite de cet arrière-plan et de la scène proprement dite se placent, assis à la manière turque ou japonaise, les trois ou quatre instrumentistes, à savoir, et dans l'ordre, le flûtiste, le petit tambourin, le grand tambourin, le tambourin à baguettes. — A droite, le long de la scène et de plain-pied avec elle, s'assied, sur une sorte de balcon d'une largeur de 90 centimètres, le chœur, formé sur deux rangs, qui entre par une petite porte basse s'ouvrant sur une paroi latérale où est peint un bouquet de bambous. — A gauche, de l'extrémité de l'arrière-plan ou kôza, part une galerie de même largeur (1 m. 80), et d'une longueur de 3, 5 ou 7 ken (5 mètres et demi, 9 mètres, 12 mètres et demi), dénommée le « pont » (hashi gakari), et se dirigeant de biais vers le foyer des acteurs que ferme un rideau de soie. Devant ce pont sont plantés trois jeunes pins. C'est la route par laquelle entrent et se retirent, d'un pas toujours très lent et très mesuré, les acteurs. Parfois certaines parties du Nô sont jouées sur ce pont qui devient ainsi comme une seconde scène reculée et, à distance, forme une perspective.

Tel est le cadre sévère auquel la scène se réduit et où n'apparaît que le pin vert de la paroi du fond. Dans quelques pièces figurent des fragmens réduits et stylisés de décors : la cloche du temple de Miidera, réduite à une sonnette, le chariot du Nô intitulé « Matsukaze » qui n'est qu'un jouet d'enfant, les cèdres du Nô « Miwa, » symbolisés par deux branches de quelques centimètres, un temple représenté par un cadre de deux pieds d'où partent quatre montans supportant un petit toit en chaume. — Le décor, architecture ou paysage, est, non pas dans des objets matériels, mais dans les vers mêmes du poète et dans la musique qui excellent à rendre, par la description, la suggestion, l'onomatopée, l'illusion merveilleuse de la parole et du son, la splendeur des architectures ou l'âpreté des

déserts, les aspects variés des saisons, les bruits du vent, le voyage des pèlerins, la furie des batailles. C'est la nudité même de la scène qui laisse à la puissance du vers et de la musique, à la magie du poème et de la légende, à l'infini de la méditation et du rêve, l'horizon sans limites, l'espace sans obstacles. « Le court drame épique qui constitue le Nô, écrit Okakura, est rempli de sons demi-articulés. Le soupir du vent à travers les branches des pins, le bruit de l'eau qui tombe, le tintement des cloches éloignées, les sanglots étouffés, le fracas de la guerre, l'écho du tisserand frappant l'étoffe neuve contre le métier de bois, le cri des grillons, toutes ces voix multiples de la nuit et de la nature s'y font entendre. Ces obscurs échos de l'éternelle mélodie du silence peuvent sembler étranges ou barbares. Ils n'en sont pas moins la marque d'un grand art. Ils ne nous laissent pas oublier un moment que le Nô est un appel direct de l'esprit à l'esprit, le mode par lequel la pensée sans parole va de l'acteur lui-même à l'âme diffuse et sans organe de celui qui l'écoute. »

L'acteur principal, le « shite, » a le plus souvent, comme le protagoniste de la tragédie grecque, un masque. C'est la façon de donner au personnage plus de généralité, d'ampleur et de mystère. Les masques de Nô, qui étaient faits d'abord de sciure de bois agglomérée et recouverte d'une couche de laque, furent ensuite sculptés sur bois et devinrent de véritables œuvres d'art. Les musées, les trésors de temples, les collections privées en possèdent de très beaux et intéressans modèles. Ces variétés de masques étaient, d'ailleurs, assez nombreuses (un critique en énumère jusqu'à 70), mais se ramenaient, en somme, à quelques types : le démon, le vieillard, la vieille femme, la jeune fille, le moine, le guerrier, etc. — Les costumes de Nô, surtout ceux du « shite, » et particulièrement ceux qui sont revêtus pour la danse, sont riches et d'une ornementation aussi artistique que variée. Le style en est le plus souvent emprunté aux anciens vêtemens de cour. Le sabre en est, d'ordinaire, l'ornement, mais aucune autre pièce d'armure. Pour figurer le combat, les acteurs rabattent la partie supérieure du vêtement et dégagent les bras; ils se ceignent la tête d'une étroite bande d'étoffe nouée par derrière, et dont les extrémités retombent dans le dos. — Les rôles féminins sont, comme dans tout le théâtre japonais, joués par des hommes.

Le costume consiste dans une sorte de robe de chambre, ouverte sur la poitrine, ornée de fort belles broderies, et serrée à la taille par une cordelette qui la fait légèrement bouffer dans le dos. L'acteur masqué porte une perruque dont les cheveux, séparés par une raie au milieu, descendent autour de la tête, de façon à encadrer le masque. Un ruban enserre la perruque à la hauteur du front et se noue par derrière, tandis que les deux extrémités pendent jusqu'au milieu du dos. Les Nô comportent assez souvent des rôles d'enfans.

M. Noël Peri a analysé et défini avec une extrême précision les différentes formes, chants et musique, paroles, danses, dont le Nô se compose et qui, concurremment, ou par succession, servent d'expression à l'action. Il y a, en effet, une grande régularité, une rigueur presque rituelle dans la concurrence ou la succession de ces diverses formes, le Nô étant ordonné et s'exécutant avec une constance et une uniformité liturgiques, comme une sorte de messe ou d'office. — Les formes chantées sont au nombre de neuf : le « shidai » (introduction ou prélude, qui expose le sujet de la pièce), l' « issei, » qui est l' « andante » mélodique du premier rôle, l' « uta » et le « sashi, » récitatifs destinés à exprimer les sentimens des personnages ou la marche de l'action, le « kuri, » le « kuse » et le « kiri », morceaux exécutés par le chœur au commencement, au milieu et à la fin du drame, le « rongi », qui est le dialogue alterné entre le protagoniste et le chœur au moment le plus pathétique de l'action, le « waka », morceau final du protagoniste après l'exécution, par lui, de la danse qui marque et constitue le dénouement. — Les formes parlées sont au nombre de quatre : le « nanori » qui est la présentation par laquelle les personnages se nomment et se font connaître eux-mêmes, le « mondô » ou dialogue, le « yobi-kake » (appel adressé de loin à un personnage en scène,) le « katari » ou récit qui s'intercale dans le dialogue. — La danse enfin et la mimique ont une importance toute particulière : c'est la danse qui marque les étapes et progrès de l'action et qui, invariablement, en constitue le dénouement. Tous les mouvemens en sont décomposés et réglés d'une façon minutieuse. Les danses dont il s'agit sont plutôt, d'ailleurs, des attitudes, des rythmes lents, les gestes mesurés et presque compassés d'une mimique quasi sculpturale et plastique. Mais chacune de ces attitudes, chacun de ces gestes est un des momens essentiels

de l'action du drame, dont les parties chantées et parlées ne sont guère que le prélude, l'accompagnement ou le commentaire. Le Nô est, à cet égard, un ballet sacré dont la poésie et la musique doivent être considérées surtout comme les deux auxiliaires. C'est vers la danse finale que tout le drame converge : c'est en elle qu'il a sa crise et sa solution.

D'après sa structure générale et qui confirme bien le rôle prépondérant de la danse, le Nô se divise en deux parties : l'une d'exposition, dans laquelle le protagoniste ou « shite » est principalement diseur et chanteur; l'autre d'action, dans laquelle il est plus strictement danseur. — Le plus souvent cette division du drame est marquée extérieurement par le changement de costume du « shite » qui, lorsqu'il va danser, c'est-à-dire lorsque le drame approche de la crise, revêt un vêtement nouveau, plus somptueux ou plus symbolique. Ce changement se fait sur la scène même, à l'arrière-plan, et sans interruption de la pièce.

Les Nô enfin, selon la nature des sujets qui y sont traités, ou selon le programme adopté pour leur exécution, se répartissent, soit en quatre, soit en cinq ou six classes. — Il y a, d'après le genre des sujets, quatre classes de Nô : les Nô de divinités ou de choses divines (kami-nô), mettant en scène des légendes mythologiques ou des légendes relatives à un temple, à sa fondation, à la divinité qui y est honorée; les Nô de souhaits heureux (shûgen-nô) destinés à louer et honorer un grand personnage et avant tout l'Empereur; les Nô d'apparitions (yûrei-nô ou seirei-nô) où figurent, en dehors des dieux et des génies, les mânes ou des esprits d'animaux, de plantes, de fleurs; les Nô d'actualités (genzai-nô), représentant des scènes anciennes, plus ou moins historiques, ou même demi-légendaires, et des scènes de mœurs accommodées au goût de l'époque. — En ce qui concerne le programme d'exécution des Nô, l'usage avait prévalu et s'est conservé de composer chaque spectacle d'une succession de cinq pièces appartenant chacune à une classe différente. Les cinq classes entre lesquelles, sous cet aspect, se distribuent les Nô, sont, suivant la formule classique, « jin-dan-jo-kyô-ki » (dieu, homme, femme, folie, démon), selon que le personnage principal de la pièce est une divinité, un homme (héros ou guerrier), une femme (ou l'esprit d'une morte ou un esprit apparaissant sous une forme féminine), un

fou ou une folle, un démon (esprits violens, mânes irrités, etc.). Une sixième classe, ne figurant au programme qu'en des occasions particulièrement solennelles, est celle des « souhaits heureux » (shûgen-nô), citée ci-dessus, et qui est spécialement dédiée à la célébration et à la louange d'un grand personnage, notamment de l'Empereur.

Entre les différens Nô se placent, au cours de la représentation, des intermèdes comiques (kyôgen), dont le but est de détendre l'esprit du spectateur et de le laisser reprendre haleine. Les kyôgen, très courts, sans prétention et d'une gaieté facile, sont joués par des acteurs spéciaux, sans masques et sans intervention de l'orchestre ni du chœur.

III

Parmi les cinq cents Nô qui se sont conservés et les cent vingt-cinq que les diverses écoles exécutent encore aujourd'hui, M. Noël Peri en a choisi et traduit cinq, un de chacune des cinq classes ou catégories ci-dessus décrites. Il nous offre ainsi, dans la série de ces cinq pièces, le type et le modèle d'une de ces journées de Nô qui commencent à sept heures du matin pour se prolonger jusqu'à trois heures de l'après-midi, ou à quatre heures du soir pour s'achever vers minuit.

Nous voici dans la salle annexe du temple de Koudan où j'avais l'habitude de me rendre. L'auditoire est assis sur les nattes de riz, dans les petites loges ou « boxes » où peuvent tenir six à huit personnes. Sur la scène de bois où il n'y a d'autre décor que le pin vert ornant la paroi du fond, les quatre instrumentistes sont installés. Les huit choristes viennent d'entrer par la petite porte basse où est peint un bouquet de bambous. Les premiers sons de l'orchestre se font entendre. Le « waki » (deutéragoniste) et deux « waki-tsure » (compagnons ou doublures) font leur entrée en costume de pèlerins et tenant l'éventail à la main. La première pièce qui s'ouvre ainsi appartient à la série des divinités ou choses divines (kami-nô). C'est le Nô d'*Oimatsu*, c'est-à-dire du Vieux-Pin vénéré comme arbre sacré dans l'enceinte du temple d'Anraku, à Dazaifu, province de Chikuzen, dans l'île méridionale de Kyûshû. Le Vieux-Pin et le temple même d'Anraku sont dédiés à la mémoire du grand lettré et homme d'État, Sugawara no

Michizane, qui vécut de l'année 845 à l'année 903 de notre ère, qui fut ministre de droite des empereurs Uda et Daigo, et qui, par une intrigue de la puissante famille des Fujiwara, fut destitué, chassé du palais impérial, dépouillé de ses biens et exilé à Dazaifu. Michizane, au moment où il s'éloignait du palais et où il quittait sa propre maison, dit adieu à ses fleurs et surtout au grand prunier rose qui était la gloire et la joie de son jardin. Cet adieu consista en une courte poésie que, selon l'usage, il suspendit, en partant, à l'une des branches du prunier regretté :

Sous la brise d'Est,
Brillez de tout votre éclat,
O fleurs de prunier ;
Bien que n'ayant plus de maître,
N'oubliez pas le printemps !

Parvenu au lieu de son exil, Michizane se retira en un petit temple où il vécut dans l'isolement et mourut au bout de deux ans. A peine Michizane était-il mort que de terribles punitions et vengeances s'exercèrent sur la famille impériale et sur le clan des Fujiwara qui l'avaient injustement disgracié et persécuté. Tous ses persécuteurs périrent, l'un après l'autre, en quelques années, de mort violente. La foudre tomba sur le palais et y mit le feu. L'iniquité des persécutions dont Michizane avait été victime étant ainsi démontrée, et son pouvoir surnaturel établi, la mémoire et les mânes de l'exilé furent réhabilités, puis devinrent bientôt l'objet d'une légende, d'un culte. Michizane, divinisé, fut adoré d'abord comme le terrible dieu du tonnerre, puis comme une incarnation bienfaisante de Monjù ou de Kwannon. Un temple lui fut élevé à Anraku, puis un autre au Nord-Ouest de Kyoto, dans la plaine de Kitano, en un point où dans l'espace d'une nuit un bois de pins avait poussé miraculeusement. Ce temple subsiste aujourd'hui, dédié, sous le nom de Temman-Daijizai-Tenjin, à Michizane, qui est adoré comme le dieu des ministres et des lettrés et dont, en souvenir de sa poésie d'adieu, la fleur de prunier est considérée comme l'emblème. Dans la légende, un prunier-rose du jardin de Kyoto était représenté comme s'étant envolé pour retrouver à Anraku les pins entourant le temple. Le Prunier-Volant et le Vieux-Pin devinrent ainsi comme l'image et le

symbole du culte rendu à Michizane et comme le dieu lui-même. Comme Michizane était le dieu des lettrés, le prunier devint l'emblème des lettres elles-mêmes, et comme le prunier est un arbre de printemps, c'est au printemps qu'était célébrée la fête du temple, et c'est au printemps aussi que doit être joué de préférence le Nô d'*Oimatsu* (ou, pour traduire littéralement, du Pin qui suit).

Le Nô d'*Oimatsu* est d'une ordonnance simple et classique. Des voyageurs se présentent devant le temple d'Anraku, le Vieux-Pin et le Prunier-rose, pour honorer le dieu et pour interroger les gens du pays sur l'origine du temple. Des jardiniers, gardiens des deux arbres, leur répondent. Le chœur décrit le temple, les arbres, et explique le sens profond de la légende. Un paysan rappelle dans un récit (katari) l'histoire de Michizane, de ses malheurs, puis de sa réhabilitation et de sa divinisation. Le gardien du Vieux-Pin, qui jusque là était apparu en vieillard, se découvre alors comme le dieu lui-même. Il apparaît portant la coiffure et le masque réservés aux dieux, le grand pantalon évasé, la tunique aux larges manches, et tenant à la main l'éventail hiératique vert et or. Il commence à ce moment la danse sacrée, tout en chantant avec le chœur l'éloge du Vieux-Pin et en célébrant les vertus et la gloire de l'Empereur avec lequel, par la force du « karma » bouddhique, l'âme de Michizane s'est réconciliée.

Le chœur avait, dans la première partie, chanté la vertu, l'âme des plantes :

Sont-elles vraiment privées d'âme,
Les plantes, comme on le dit?
Les obligations de la vie, en ce monde d'illusion,
Elles les connaissent, oui, elles les connaissent.
Entre tous les arbres, le pin et le prunier
De Tenjin furent les plus chéris ;
Et le Prunier-rose et le Vieux-Pin
Sont devenus les dieux des chapelles de ses temples.

Le chœur et le shite lui-même rappellent ensuite que le pin éternellement vert est la constance et la force, que le prunier est le printemps, la poésie et aussi le Japon même, l'ancien nom du Japon, « Shikishima, » et le nom de la poésie, « voix de Shikishima, » se confondant en Michizane-Tenjin, protecteur des lettres.

L'inspiration bouddhiste et la légende nipponne se rencontrent ici pour célébrer l'âme des plantes et y retrouver tout ensemble Bouddha, la poésie et l'apaisement par le « karma » des mânes irrités et de la vie persécutée de Michizane. Plusieurs « motifs » se mêlent ainsi, comme l'aime l'esprit raffiné des lettrés et des spectateurs japonais, et contribuent à donner au drame lyrique plus de prise sur l'âme du public. En même temps que le moine, auteur et poète du drame, y introduit, avec l'histoire et la légende de la fondation d'un temple, un des enseignemens de la doctrine bouddhiste, il y insère, comme lettré, mainte réminiscense des livres classiques de la Chine ou des anciennes poésies japonaises; il y ajoute enfin, comme musicien et chorégraphe, les effets puissans de la mélodie descriptive ou évocatrice et de la mimique rythmée. Il y a là une plénitude d'émotions et sensations qui se multiplient, se fortifient les unes les autres et forment un intense *crescendo*. Lorsque l'orchestre entame, à l'heure de la crise et du dénouement, les premières notes de la danse finale, le spectateur est dans l'état d'âme recherché et voulu par l'artiste comme par lui-même, et dont le caractère est, en ce sens, à ce degré, presque aussi religieux qu'artistique.

IV

La seconde pièce inscrite maintenant sur le programme, et qui appartient à la série des apparitions d'hommes, surtout de guerriers (« shura-mono »), est le célèbre Nô d'*Atsumori*, dans lequel l'esprit d'Atsumori, jeune guerrier de la famille des Taira, apparaît à son ancien adversaire Kumagai no Jirô Naozane, du clan des Minamoto, qui l'a tué dans la bataille du défilé de Suma et qui, par chagrin et remords, s'est retiré dans un couvent où il est devenu le moine Rensei.

Cet épisode de la lutte acharnée des Taira et des Minamoto qui se disputèrent le pouvoir au XIIe siècle, avant l'établissement du shogunat de Kamakura, est l'une des histoires ou légendes favorites du Japon. Les deux héros qui y figurent, le prince Atsumori, provoqué au combat par Kumagai, l'un des vétérans de l'armée des Minamoto, et le vétéran Kumagai qui, après avoir tranché la tête de son jeune ennemi, est pris de pitié, de repentir, et consacre la fin de sa vie à l'expiation, sont

également chers à l'imagination japonaise, aussi éprise du courage et de l'héroïsme que touchée de l'esprit de miséricorde et de pitié. Le thème prêtait à l'exaltation des sentimens les plus élevés de l'âme humaine et servait à illustrer de la façon la plus émouvante la doctrine bouddhiste du « karma, » c'est-à-dire de cette loi de compensation et de responsabilité selon laquelle deux existences sont comme rivées et enchaînées l'une à l'autre pour leur mutuelle rédemption et leur commune ascension vers la paix finale du Nirvana.

Au début du drame, Kumagai, devenu le moine Rensei, et qui fait son entrée en costume de bonze voyageur, un rosaire à la main et l'éventail passé dans sa ceinture, annonce son intention de se rendre à Suma et Ichino-tani où a eu lieu la bataille, et d'y prier pour la délivrance de l'esprit et de l'âme du jeune Atsumori qu'il a tué :

Puisque ce monde n'est qu'un songe, s'en réveiller
Et le rejeter, c'est être dans le réel.

Arrivé au lieu de son pèlerinage, il rencontre sur la scène deux faucheurs portant sur l'épaule un bambou auquel sont attachées des herbes. L'un des faucheurs, le personnage principal (« shite »), qui n'est autre que l'esprit du jeune Atsumori, joue de la flûte, de cette flûte dont il avait joué pendant sa vie, au moment même de la bataille où il périt, et qui fut retrouvée sur son corps dans un fourreau de brocart.

Aux sons de la flûte des faucheurs se mêle
Le souffle du vent qui passe sur la lande.
C'est l'heure du retour, à la tombée du soir.
Au bord de la mer de Suma, bien court, hélas ! est le chemin
Qui mène à ma maison et en ramène,
S'enfonce dans la montagne et ressort sur la grève ;
Et de ma triste vie tristes sont ici les labeurs.

[Cette déclaration mélancolique est appuyée, en sourdine, par le chœur, et, aux passages les plus émus, par la flûte et les tambourins de l'orchestre.]

Le moine Rensei qui naturellement n'a pas reconnu, sous l'habit de faucheur, l'esprit d'Atsumori, s'étonne qu'un homme de cette condition joue si bien de la flûte, et d'une flûte si précieuse. A quoi le « shite » répond, avec l'accompagnement

de l'orchestre, du chœur et de Rensei lui-même qui joue le rôle du deutéragoniste ou « waki ».

Le shite. — La flûte des faucheurs, le chant des bûcherons, ont pris place dans les vers des poètes et sont célèbres dans le monde. De notre flûte de bambou si vous croyez entendre les sons, ne vous étonnez point. La flûte des faucheurs,

Le waki. — Le chant des bûcherons,

Le shite. — Sont comme une musique qui accompagne la traversée de ce monde d'illusion.

Le waki. — Et le chant

Le shite. — Et la danse

Le waki. — Et la flûte

Le shite. — Et la musique,

Le chœur. — Sont passe-temps que chacun choisit à son gré.

Mais comme le moine demeure surpris que les autres faucheurs soient partis, et que le « shite » seul soit resté, celui-ci ajoute :

Quelle en est la raison? dites-vous. Parmi les vagues du soir,
Je suis venu écouter une voix qui réconforte.
Veuillez faire pour moi les dix prières.

[Ce sont les dix prières qui composent l'invocation à Amitabha Buddha.]

Le moine se déclare prêt à faire les dix prières, mais, au moment où il demande au « shite » qui il est, et où le « shite » répond :

A vous dire le vrai, je suis un parent d'Atsumori,

sa forme disparaît et s'évanouit. Le moine interroge alors un passant, un paysan qui, dans un long récit, lui raconte la bataille de Suma, le combat entre Kumagai et Atsumori, et la mort de ce dernier.

Ici s'ouvre la deuxième partie. Tandis que le moine, accomplissant les rites, se met en prière, l'esprit d'Atsumori portant le masque de jeune homme et le chapeau de cour noir, les cheveux longs tombant sur les épaules et dans le dos, le sabre passé dans la ceinture et l'éventail à la main, le bras droit dégagé de la manche et la partie droite du vêtement ramenée en arrière dans l'attitude du combat, s'avance sur le devant de

la scène. Il revit dans sa marche et dans son geste la bataille de Suma.

Au rivage d'Awaji,
Passent et reviennent les oiseaux de mer; à leurs cris je m'éveille.
C'est pour détruire enfin la chaîne du karma de ma vie que j'apparais ici.

Et le miracle s'accomplit : par les prières du moine Rensei et l'effort d'Atsumori, la réconciliation se fait entre le meurtrier et sa victime.

LE WAKI (Rensei). — Autant que la mer sous la grève rocheuse,
LE SHITE (Atsumori). — Fût-il profond, le péché est expié et retiré de l'abîme.
LE WAKI. — L'être devient Buddha, et la cause de sa délivrance.
LE SHITE. — C'est le mérite d'une autre existence. Aussi,
LE WAKI. — Autrefois ennemis,
LE SHITE. — Maintenant, au contraire,
LE WAKI. — En vérité, par la loi,
LE SHITE. — Nous sommes devenus amis.

Et, dans un dialogue admirable auquel le chœur se mêle, le moine Rensei, l'esprit d'Atsumori et le chœur évoquent les souvenirs de la veille et du jour même de la bataille, de la flûte de bambou dont Atsumori tirait encore des sons le soir qui précéda sa mort, et de la lutte qui le lendemain s'engagea.

Nous voici à la crise du drame et à la danse qui sera le dénouement. — L'orchestre s'anime, la flûte, évocatrice de la flûte même d'Atsumori, y fait entendre ses cris perçans, l'esprit d'Atsumori entame la danse symbolique de la bataille, que le chœur accompagne de ses chants.

LE SHITE (Atsumori). — Et voilà que, la nef impériale les précédant,
LE CHŒUR. — Le clan tout entier a mis ses bateaux à la mer.
Ne voulant pas rester en arrière,
Atsumori accourt au rivage.
Mais la nef impériale et les barques des soldats sont déjà loin.
LE SHITE. — N'ayant pas d'autre ressource, Atsumori pousse son cheval dans les flots.
Son aspect trahit un trouble extrême. Mais, à ce moment,

LE CHŒUR. — Derrière lui Kumagai no Jiro Naozane,
Ne voulant pas le laisser échapper, accourt à sa poursuite, Atsumori
Alors fait retourner son cheval.
Parmi les heurts des vagues, il tire son sabre;
On le voit frapper deux fois, trois fois; puis sur leurs chevaux
Ils se saisissent à bras le corps; et sur la lisière où viennent
Battre les flots, ils tombent l'un sur l'autre. A la fin,
Atsumori est frappé et meurt. De la vie qu'il a perdue
Le karma, d'un tour de sa roue, les remet en présence.
« Mon ennemi, le voilà! » crie-t-il, et il veut le frapper. Mais
Celui-ci, rendant le bien pour le mal,
Récite les invocations rituelles, et grâce à ses prières,
Finalement ensemble ils renaîtront
Sur le même lotus. Non, le moine Rensei
N'est pas son ennemi.
Ah! daignez encore prier pour ma délivrance!

L'esprit d'Atsumori, dans le pas rythmé de la danse, avait marché, le sabre haut, sur le moine frottant son rosaire entre ses mains étendues. Le « karma » agissant, il recule, retombe, puis, jetant son sabre, et, les mains jointes dans l'attitude de la prière, se tourne vers le moine pendant le chant du dernier vers. — Tous deux, la victime et son meurtrier, sont désormais réunis, et, selon la magnifique expression bouddhique, renaissent sur le même lotus.

V

Après un court entr'acte pendant lequel, et pour détendre l'esprit et l'âme des spectateurs, est joué un intermède comique (kyôgen), — une nouvelle introduction instrumentale retentit. C'est le troisième Nô qui commence, le Nô appartenant à la classe des pièces dont le héros principal est une femme (kazuramono), l'esprit d'une morte, ou un esprit apparaissant sous une forme féminine.

Le Nô de cette série, ici représenté, est le Nô de Sotoba-Komachi, *Komachi au stupa*, c'est-à-dire de la poétesse du IXe siècle, célèbre par sa beauté et son talent, mais aussi par ses malheurs, et qui, après une jeunesse brillante, et pour avoir, par sa coquetterie et ses cruautés, réduit au désespoir et à la mort l'un de ses amans passionnés, le noble général de

Fukakusa, tombe elle-même dans l'abandon et la misère, est contrainte à mendier, et expie par la folie les fautes qu'elle a commises.

Le principal personnage, le « shite, » est la poétesse elle-même, Ono no Komachi. — Des moines bouddhistes du monastère du Koyasan, qui font un pèlerinage aux sanctuaires bouddhistes et shintoïstes, rencontrent dans le bois de pins d'Abeno, du pays de Settsu, une vieille mendiante qui, lasse, s'est assise sur ce qu'elle a cru n'être qu'un tronc d'arbre mort, mais qui, comme les moines le découvrent, est un « stupa, » à savoir une sculpture de bois où sont représentés par étages successifs, selon la doctrine bouddhique, les cinq symboles dans lesquels se résument les cinq élémens du monde matériel, le cube (terre), la sphère (eau), la pyramide quadrangulaire (feu), la demi-sphère (vent), enfin le joyau classique figurant l'espace. Le « stupa » est, dans la doctrine bouddhique, en même temps que la représentation du monde matériel, l'image du monde de la connaissance : il est ainsi, surtout pour la secte Shingon, à laquelle appartenaient les moines, auteurs des Nô, le corps et l'âme de Bouddha lui-même. Or, non seulement la vieille mendiante n'a pas craint de s'asseoir sur le « stupa, » mais, dans sa vie passée, dans sa jeunesse coupable, la plus grande faute et cruauté qu'elle a commise, alors qu'elle était la poétesse Komachi, c'est d'avoir, pour éprouver le général de Fukakusa, son amant, exigé de lui qu'il vînt passer cent nuits de suite sur un escabeau de bois, l'escabeau sur lequel étaient posés les brancards de son char, à l'endroit où d'ordinaire le général venait la voir et lui parler. Le général était venu, se soumettant à l'épreuve, coucher quatre-vingt-dix-neuf nuits sur l'escabeau du char. Mais, à la veille de la centième, il mourut subitement. Et, depuis ce temps, la fortune de Komachi s'est changée. Elle a connu, à son tour, l'épreuve de la misère. Ce n'est pas vainement que le « stupa » sur lequel maintenant elle vient de s'asseoir est comme l'évocation de l'escabeau sur lequel le général qui, après chaque nuit, inscrivait le chiffre des nuits écoulées, n'a pu inscrire la centième.

Le dialogue s'engage entre les moines pèlerins et la vieille femme, qui n'est autre que Komachi. Les moines lui reprochent d'avoir profané le « stupa » et de méconnaître ainsi l'enseignement de Bouddha. A quoi la vieille mendiante, dans des

répliques serrées et qui révèlent en elle une intelligence profonde de la doctrine, répond de façon à confondre les moines qui courbent leurs fronts jusqu'à terre, la saluent par trois fois et lui demandent qui elle est.

Et, dans une scène qu'accompagne la mélodie mélancolique de l'orchestre, Komachi, les moines et le chœur échangent les lamentations suivantes :

LE SHITE (Komachi). — Je suis la fille du chef de district du pays;
Voilà à quelle extrémité est réduite Ono no Komachi de Deva.
LE WAKI (les moines). — Ah! qu'elle est digne de pitié! Komachi
Autrefois fut une femme répandant la joie;
Sa beauté brillait comme une fleur;
Le croissant noir de ses sourcils avait des reflets bleus
Et le fard de ses joues ne perdait jamais sa blancheur!
LE CHŒUR. — Ses robes de fin damas superposées nombreuses débordaient les pavillons de bois précieux.
LE SHITE. — Les parures faisaient mon seul souci;
LE CHŒUR. — Hors de ma portée, elles excitaient mes regrets.
Sous ma main, elles m'accablaient d'inquiétudes.
LE SHITE. — Les bandeaux de ma chevelure se courbaient en vagues bleuissantes.
LE CHŒUR. — Tels des nuages aux teintes vives entourant un sommet verdoyant.
LE SHITE. — Parée de l'élégance de mes robes.
LE CHŒUR. — Je ressemblais à la fleur de lotus flottant sur les vagues, au matin.
LE SHITE. — Je composais des chants, j'écrivais des poésies;
LE CHŒUR. — La coupe apportant l'ivresse,
LE SHITE. — Mettait sur ma manche la tranquille image de la lune au ciel étoilé!
LE CHŒUR. — Cet état si brillant,

Quand donc s'est-il changé à ce point?
Ma tête s'est couverte d'armoise blanche de givre.
Les deux bandeaux gracieux de mes cheveux
Se sont amincis sur ma chair, leur jais s'est mélangé.
Mes sourcils, ces deux fourmis arquées,
Ont perdu leur teinte de montagnes lointaines,

LE SHITE. — Ils ont cent ans.
LE CHŒUR. — Il s'en faut d'un an. Mes cheveux crêpelés comme des algues pendent le long de mes joues. Voilà ce que sont mes pensées, et, dans la clarté de l'aube,

Ah! j'ai honte de mon propre aspect!
Dans le sac suspendu à ton cou
Qu'as-tu donc mis?

LE SHITE. — Bien que la vie pour le jour présent même ne soit pas assurée,

Pour apaiser ma faim demain,
C'est une galette sèche de millet et de fèves
Que j'ai mise et conserve en ce sac.

LE CHŒUR. — Et dans le sac que tu portes sur le dos?
LE SHITE. — Il y a un vêtement souillé de sueur et de poussière.
LE CHŒUR. — Dans le panier de bambou suspendu à ton bras?
LE SHITE. — Il y a des sagittaires blanches et noires.
LE CHŒUR. — Mon manteau de paille déchiré,
LE SHITE. — Mon chapeau tout rompu,
LE CHŒUR. — Ne cachent même plus mon visage.
LE SHITE. — Comment me défendraient-ils du givre, de la neige, de la pluie, de la rosée?
LE CHŒUR. — Et, pour essuyer mes pleurs,

Je n'ai plus mes larges manches flottantes.
A présent, errant le long des chemins,
Je mendie auprès des passans,
Et quand on me refuse, un mauvais sentiment,
Une folie même s'empare de mon cœur,
Ma voix change, et c'est horrible.

LE SHITE — (Tendant son chapeau vers les moines.)

Ah! donnez-moi quelque chose, ah! moines! ah!

Ici, la folie la prend. Elle se figure être elle-même le général de Fukakusa, elle demande à aller auprès de Komachi, « de celle qui s'appelait Komachi, dont la beauté était si grande, qui a vécu, qui est devenue centenaire, voilà son châtiment! »

Dans la scène finale, celle où le dénouement est marqué par la danse, Komachi, devenue elle-même le général, revêtue du hakama blanc, rejetant sur sa tête les manches de son habit de chasse, chante tout en dansant son pas rythmé :

Me cachant à tous les regards sur le chemin,
Je vais sous la clarté de la lune, je vais à travers l'obscurité,
Par les nuits de pluie, par les nuits de vent,
Sous l'égouttement des feuilles, dans la neige épaisse,
Sous les gouttes d'eau tombant du bord des toits, vite, vite!

Le chœur qui, comme il arrive souvent dans la composition et l'économie des Nô, confond ses sentimens avec ceux du « shite » et le double, poursuit avec lui :

Je vais, je reviens, revenu j'y retourne.
Une nuit, deux nuits, trois nuits, quatre nuits,
Sept nuits, huit nuits, neuf nuits,
Dix nuits; en la nuit même de la fête des récoltes,
Sans la voir, j'ai fait ce chemin. Aussi fidèlement que le coq
Marque les heures, chaque matin,
J'ai fait une marque, au bord de l'escabeau.
Durant cent nuits je devais venir,
Et déjà la quatre-vingt-dix-neuvième était passée.

LE SHITE. — Ah! quelle souffrance! mes yeux s'obscurcissent!
LE CHŒUR. — Quelle douleur en ma poitrine! Et désespéré,
Sans pouvoir atteindre la suprême nuit, il est mort.
Du général de Fakakusa
Est-ce donc la colère jalouse qui s'empare de moi
Et me jette en une telle folie?

La folie de la passion, folie humaine, se mêle, se superpose ici à la substitution et comme à la migration du « karma » bouddhiste. C'est une possession, en même temps qu'une délivrance. Le drame et la doctrine se pénètrent et se multiplient en quelque sorte l'un l'autre. Mais la doctrine finit par l'emporter, et au moment où Komachi, dans les derniers pas de sa danse, est revenue à elle, c'est le chœur qui, traduisant et achevant sa pensée, ajoute et conclut :

Puisqu'il en est ainsi, pour l'existence future
Il faut prier; là est la vérité.
Entassant les galets jusqu'à en faire un « stupa, »
Je veux rendre mon corps brillant comme l'or;
De mes mains tendues offrant des fleurs au Bouddha,
Je veux entrer dans la voie de l'Illumination.

VI

Les deux derniers Nô de la journée, appartenant à la quatrième classe, celle des actualités ou scènes d'histoire (genzai-mono) et à la cinquième, celle des spectres et démons,

sont, l'un, la *Visite impériale à Ohara (Ohara go hô,)* l'autre le *Tambourin de damas (Aya no tsuzumi.)*

La *Visite impériale à Ohara*, dont le sujet est emprunté au fameux roman du XIIe siècle, le « Heike Monogatari » (roman de la famille des Taira), est la mise en scène, sans aucun mélange de merveilleux, sans intervention de divinités ni d'esprits, mais sous l'inspiration de la doctrine bouddhiste et de la résignation monastique, d'un épisode réel, la visite faite par l'ex-Empereur moine, de la dynastie des Taira, l'empereur Go-Shirakava, au petit temple et couvent de Jakhô-in, où s'était retirée, après la défaite définitive des Taira, sa belle-fille, l'ex-impératrice douairière Kenrei-monin, devenue désormais, depuis qu'elle a pris l'habit religieux, la Nyôin. — La Nyôin vit dans la solitude, avec deux suivantes qui partagent avec elle ses austérités :

En ce recoin des montagnes, la solitude a bien des tristesses;
Pourtant, bien plus qu'au milieu des tribulations du monde,
Il est doux d'habiter ici, derrière cette porte de rameaux tressés.
De la région de la capitale les bruits ont loin à venir
Jusqu'à cette haie claire de bambous et de branches.
Triste, à ces colonnes de bambous aux nœuds pressés
Appuyée, je m'absorbe en mes pensées, pourtant
Je suis dans la paix, car nul œil humain ne me voit.

Elle se compare au prince hindou Siddhârta qui abandonna la capitale du roi Çuddhodana pour parcourir les sentiers abrupts du mont Dantaloka, y cueillant l'herbe, y puisant l'eau, y ramassant le bois.

Le jour où l'Empereur-moine vient lui rendre visite, la Nyôin est allée cueillir des fleurs sur la montagne. Elle rentre, portant des fleurs dans une corbeille, et tenant son rosaire à la main. — L'Empereur lui dit son admiration pour ses vertus et parce qu'elle a pu, de ses yeux, comme un Bouddha, contempler le spectacle des six voies entre lesquelles se répartissent tous les êtres. Elle, modeste, se dépeint, au contraire, comme une herbe dont les racines ont été arrachées, comme une perle de rosée sur une liane qui ne saurait durer longtemps. En présence de l'Empereur, qu'elle remercie, ses souvenirs lui reviennent. Elle décrit, comme dans un rêve, la bataille navale de Dan-no-ura où sombra la fortune des Taira, où l'impératrice Toki-ko,

veuve du grand Kiyomori, se jeta dans les flots avec le jeune empereur Antoku pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, où elle-même se précipita également dans la mer, mais fut sauvée par les soldats du vainqueur, Yoshitsune, et, ramenée à Kyoto, courut se réfugier dans les solitudes de la montagne.

L'Empereur, après ce récit, s'éloigne. — La Nyôin, à la porte de rameaux tressés, quelque temps le regarde s'avancer sur la route, puis elle rentre dans sa retraite.

Le Nô, presque sans action et sans péripétie, a été comme une évocation du passé et une méditation bouddhiste, dans laquelle la musique, la poésie des acteurs et du chœur, la mimique lente et rythmée de la Nyôin ont exprimé les sentimens dont les âmes des spectateurs sont émues et attendries. C'est comme une symphonie de piété, de deuil et de Nirvana, où l'art se fait l'interprète exquis de la pensée religieuse sur les vanités, les tristesses, le néant de la vie.

Le Tambourin de damas est, au contraire, autant que le comportent la forme et le scénario des Nô, un drame de passion, une tragédie de l'amour aussi âpre et violente, dans sa brève mélopée, que permettent de la rendre les moyens et modes d'action dont dispose le théâtre japonais. — Le sujet rappelle celui du Nô de *Komachi au stupa :* la coquetterie et la cruauté d'une femme. Une des dames du palais impérial de Kyoto, dont un vieux jardinier s'est follement épris, ordonne de suspendre un tambourin aux branches d'un arbre, et fait dire au vieillard qu'elle se montrera à lui s'il parvient à faire entendre jusqu'au palais le son de son tambourin. Mais, sur ce tambourin, elle a fait tendre, au lieu d'une peau sonore, une étoffe de damas qui amortit et étouffe le son. Le malheureux jardinier s'épuise chaque nuit à tirer un son de ce tambourin qui demeure sourd et muet. De désespoir, il finit par se jeter dans le lac où il se noie. — Toutefois, tandis que dans *Komachi au stupa* la poétesse coquette et cruelle se repent elle-même et expie, ici c'est le vieux jardinier qui, se transformant en démon, poursuit sa meurtrière, lui apparaît, lui fait perdre la raison, la contraint à frapper désespérément le tambourin de damas, d'où ne sort aucun son. Il la frappe elle-même de son maillet : « Ah! je la déteste, cette femme, je la déteste! » et il s'enfonce au gouffre de l'amour.

Il y a dans ce drame, dans les vers, dans l'orchestre, dans les chants du chœur, dans la déclamation et la danse du vieux jardinier, qui joue le rôle du « shite, » une passion, une frénésie, une fureur qui laisse à peine respirer. — Dans la première partie du Nô, le jardinier apparaît portant le masque et la perruque du vieillard, en vêtemens de travail, un balai à la main. Il frappe à coups redoublés sur le tambourin, tout en déclamant et chantant, pendant que l'orchestre et le chœur l'accompagnent. — Dans la seconde partie, il porte la perruque blanche, un masque de démon, et s'appuie sur une canne, tandis qu'un petit maillet à long manche est passé dans sa ceinture. Il met la main sur l'épaule de la dame, et l'amène devant le tambourin, pendant que le chœur déclame :

LE CHŒUR. — « Frappe ! frappe ! Il la presse. Comme les tambou-
[rins battent la charge,
A coups précipités, vite, vite, frappe donc ! »
Et il la harcèle en brandissant son maillet.
« Le tambourin ne résonne pas. Malheur ! malheur .
S'écrie la dame, et sa voix est rauque. Eh bien ! te repens-tu,
[te repens-tu ? »
Du grand démon des régions obscures, Aho-rasetsu,
Telles doivent être les tortures;
Les supplices mêmes de la roue de feu,
Qui écrase le corps et rompt les os,
Ne sauraient être plus grands. Ah ! c'est horrible !
Ah ! quelle cause a bien pu produire un effet si terrible?
LE SHITE. — L'enchaînement de la cause et de l'effet est clair et
[immédiat; le voilà devant mes yeux.
LE CHŒUR. — Il est clair et immédiat, le voilà devant mes yeux,
je le reconnais !

Et tandis que, dans une danse frénétique, le shite brandit son maillet, peu à peu il s'éloigne vers le fond à pas maintenant plus lents et rythmés, et, comme dit le chœur, dont c'est le chant final, « s'enfonce au gouffre de l'amour. »

C'est sur ce mot et sur un son de flûte déchirant que se terminent le dernier Nô et cette journée au cours de laquelle nous avons vu se dérouler sous nos yeux l'action et le rythme des cinq classes et catégories dont se compose le drame lyrique et mimé, tel que l'art japonais l'a conçu et exécuté.

VII

Je voudrais pouvoir citer et analyser encore quelques-uns des Nô à la représentation desquels j'ai assisté : *Hanagatami*, dans lequel apparaît une jeune fille que jadis l'Empereur a connue, et qui, une fois encore, veut danser devant lui; *Ashikari*, dans lequel une dame de la Cour cherche et retrouve son mari, dont elle avait dû se séparer à cause de leur pauvreté, et qui est, dans l'intervalle, devenu vendeur de bois de bambou; *Aridôshi*, le poète qui passe sans s'arrêter devant un temple, et qui se rachète en récitant au dieu une de ses poésies, — et surtout ces trois chefs-d'œuvre : *Mii-dera*, consacré à une légende du temple de ce nom, sur le lac Biwa; *Hagoromo (la Robe de plumes)* (1), cette légende du pêcheur du golfe de Suruga et de la Fée qui, prise dans ses filets, ne recouvre sa liberté qu'en dansant pour lui une de ses plus belles danses; *Matsukaze*, enfin, *Le Vent à travers les pins*, le plus délicieux des Nô d'automne, où s'évoquent, dans un admirable rêve de poésie, de chant et de danse, les ombres de deux jeunes filles, deux sœurs, qui ont été aimées du même homme, et toutes deux l'ont aimé.

Nô d'automne, ai-je écrit : un assez grand nombre de Nô, en effet, doivent être joués dans la saison même pour laquelle ils ont été composés et à laquelle correspond, soit la nature du sujet, soit la date de l'événement qu'il s'agit de célébrer, soit même la nuance des sentimens dont ils sont l'expression. Le Nô, qui est pour les Japonais le plus souvent une évocation, une suggestion, une sorte d'élévation et de « mystère, » admet ainsi la collaboration, non seulement des croyances, des traditions et des légendes, mais de la nature elle-même, des souffles du vent, des jeux de la lumière et de l'ombre, des parfums et des sons. Les Nô du printemps sont comme illuminés de l'éclat et de la jeune ardeur des cerisiers. Les Nô de l'automne ont la grâce mélancolique des feuilles qui rougissent et tombent, de la brise qui souffle à travers les pins.

(1) Ce Nô a été merveilleusement traduit en vers anglais par M. Basil Hall Chamberlain, ancien professeur à l'Université impériale de Tokyo, et auteur des *Things japanese* (*Choses japonaises*), un des meilleurs livres qui aient été écrits sur le Japon.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Une autre correspondance, ou mieux une pénétration mutuelle, continue et féconde, est celle qui, dans les Nô, mêle et confond, pour l'expression la plus adéquate de la pensée et du sentiment, les trois arts : poésie, musique, danse mimée. Tandis que la poésie traduit la pensée religieuse et bouddhiste dont s'inspire ce théâtre et les traditions ou légendes destinées à illustrer cette pensée, la musique, écho elle-même des plus profonds et lointains sentimens de la race, lamine et prolonge la pensée à laquelle la danse rythmique et mimée vient enfin ajouter le caractère plastique et sculptural. Si la poésie est, dans le Nô, le mode d'expression et le truchement de la pensée religieuse, si la musique est l'interprète du sentiment et de l'âme, c'est par la danse que se traduit, s'incarne et vit l'action même. La danse est, comme on l'a vu dans les précédentes analyses des différens Nô, le moment le plus vif, la crise même du drame, l'acte et le geste par lequel cette crise se résout. Par le rythme et la mimique, elle prête au drame tout ensemble le mouvement et cette sorte de représentation stable et concrète que donne la fixité d'une attitude. Elle est comme un mouvement sculpté, et c'est dans son dernier pas, dans son dernier geste, dans sa dernière attitude, qu'au dénouement l'action se fixe et s'immobilise en ce repos et cette éternité de beauté que l'art vise et atteint. — L'art japonais, volontiers raffiné, compliqué, et chez lequel les recherches, les intentions, les poursuites de l'idéal et de la beauté s'enveloppent et s'emboîtent à l'infini les unes dans les autres, a fait ainsi de la danse, à côté et presque au delà de la poésie et de la musique, un mode d'expression qui, dans aucun autre théâtre, n'a eu ce caractère, cette importance, je serais tenté de dire cette domination. Mais j'ajoute aussitôt que, malgré cette domination, et malgré le rôle qu'elle a pris, la danse n'est elle-même que le complément et comme l'achèvement de la pensée et de l'expression qu'au cours du drame la poésie et la musique se sont efforcées de rendre. Les trois arts demeurent étroitement associés dans cette merveilleuse synthèse qu'est le Nô.

Quant à la pensée dont, plus peut-être que toute autre œuvre japonaise, le Nô s'inspire, c'est, l'analyse de ce théâtre l'a montré, la pensée bouddhiste, et, dans cette pensée elle-même, la belle, profonde et émouvante doctrine du « karma. » Le « karma, » qui est, dans la religion de Çakya-Mouni, la loi de conséquence, de sanction et de rachat, en vertu de laquelle les actions et les existences dépendent l'une de l'autre et s'acheminent, par un mutuel échange d'expiations et de pardons, au bienheureux Nirvana, le « karma » se trouve aussi être en art un admirable motif de grandeur, de générosité, de beauté. Il est, à cet égard, plus haut encore peut-être, plus plein et plus heureux que ce motif dont, au gré d'Aristote, s'inspirait le théâtre grec, et cette loi de purification *(katharsis)* qui a donné lieu à tant d'interprétations et de commentaires. Si la purification, telle que l'entendait et la réalisait le théâtre grec, est, comme l'a expliqué l'un de ses plus profonds critiques, M. Jules Girard (1), non seulement la purification des deux grandes passions, la terreur et la pitié, qui composent le tragique, mais aussi la purification morale opérée par l'épreuve et la souffrance, et l'harmonie rétablie de la sorte dans la destinée humaine, la pensée directrice, le motif conducteur du drame japonais, du Nô, seraient plus élevés et plus sublimes encore. Cette pensée, ce motif seraient la rédemption mutuelle des existences et des âmes l'une par l'autre, leur ascension commune vers la perfection et le repos, et, selon la belle image de la foi bouddhiste, après une série d'épreuves et de sacrifices, « leur renaissance sur le même lotus. »

Tel est bien, en effet, l'aspect sous lequel apparaît le théâtre des Nô qui, à une belle et intense expression d'art, unit une pensée issue des croyances, des traditions, des sentimens les plus purs d'une race chez laquelle se mêlent, à l'ardeur et à la volupté de vivre, à l'héroïsme guerrier, l'esprit de chevalerie, l'acquiescement au sacrifice, la résignation à la mort et au Nirvana. Les bonzes bouddhistes qui, au XIVe et au XVe siècle, ont inspiré la plupart des Nô, ont été ainsi des interprètes aussi fidèles de l'âme japonaise qu'Eschyle, Sophocle et Euripide l'ont été de l'âme grecque, Corneille et Racine de l'âme française.

Les Nô, par les modes d'expression dont ils font usage, par

(1) Jules Girard, *Le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle.* (Livre III, chapitre V, pages 440-444.)

le caractère spécial de la musique et de la danse qui les accompagnent, par les difficultés d'une technique qui requiert des professionnels exercés, se léguant de père en fils les procédés de leur art, doivent sans doute être vus au Japon même, sur les théâtres spéciaux des temples ou des différentes écoles qui en cultivent et perpétuent l'interprétation. Le projet a été formé cependant par l'une de ces écoles de jouer à Londres quelques-uns des Nô les plus célèbres. Il est permis de se demander si une autre tentative, plus audacieuse, ne pourrait être faite et s'il ne serait pas possible de traduire, non seulement dans une de nos langues européennes, mais dans notre musique, un ou plusieurs des Nô les plus caractéristiques. S'il en était ainsi, j'ose penser qu'il y a dans notre école musicale française tel ou tel compositeur, qui me paraît particulièrement apte à transposer dans sa langue et dans son art la musique spéciale des Nô. Je pense aussi qu'il y a, parmi les directeurs de nos grandes scènes, tel ou tel homme de goût, de science, curieux des théâtres étrangers, épris des belles ardeurs, qui ne craindrait pas de risquer l'entreprise. Quant au choix à faire parmi les Nô pouvant être ainsi traduits et représentés, il me semble que ce choix pourrait tomber sur l'un des Nô ci-dessus cités et analysés, sur l'un des drames d'amour, *Komachi au stupa* ou *le Tambourin de damas*, traduits par M. Noël Peri, ou sur cet admirable Nô d'*Atsumori*, où sont si profondément exprimées la poésie guerrière et la poésie religieuse de nos grands alliés d'Extrême-Orient. A l'heure où nos âmes communient dans les mêmes pensées et les mêmes sentimens, ce serait un bel et opportun hommage rendu à un théâtre qui mérite de prendre rang à côté des nôtres parmi les chefs-d'œuvre de l'art universel.

A. Gérard.

LA TERRE PENDANT L'ÉPREUVE

LE DEVOIR PAYSAN

La guerre actuelle est pour nos campagnes une épreuve extraordinaire, qui rend plus pressant notre devoir envers la terre. La question est grave, même capitale, et on ne lui avait peut-être pas accordé jusqu'ici toute l'attention qu'elle mérite : bien des gens n'ont découvert l'importance du ravitaillement intérieur que le jour où les difficultés de l'autre sont venues changer la couleur et le goût de leur pain quotidien. On entend bien que le devoir envers la terre est celui de tous ceux qui la travaillent à des titres divers, propriétaires, fermiers, métayers, domestiques, ouvriers, celui de tous ceux qui la possèdent sans la travailler, de bien d'autres encore, plus ou moins associés à son travail, et qui en ont indirectement la responsabilité. On les pourrait tous comprendre sous un seul et beau nom, celui de « paysans, » en donnant au vocable la plénitude de sa force et une éminente noblesse, celle de notre terre elle-même, forme et figure, fondement et substance de la patrie. Il y a donc un « devoir paysan. » Quel est-il, ce devoir, pendant la guerre ?

La question a été posée. Voici la réponse, qui sera courte et précise. Elle n'est pas de moi et, comme on va le voir, n'y perdra rien.

Un jour de l'été dernier, j'étais allé voir dans mon voisinage une jeune femme de trente ans, que la mort de son mari laissait veuve sur une petite métairie avec deux enfans en bas

âge. Le pauvre garçon avait eu les deux jambes broyées au bois d'Avocourt, et, pendant les deux jours qu'il mit à mourir à l'ambulance, il prononça plusieurs fois mon nom, si bien que le médecin m'écrivit pour me raconter sa fin courageuse et m'envoyer la photographie de sa tombe dans le cimetière de Brocourt. Tombe de primitif, misérable et émouvante, marquée par un simple encadrement de pierres placées côte à côte, telles certaines sépultures de l'homme préhistorique. Je savais qu'un soldat du régiment, cousin éloigné de son camarade, était allé sur cette tombe, avec d'autres pierres dessiner une croix. Ainsi le laboureur gascon, couché dans la terre lorraine, aura reçu l'apaisement du rite funéraire, à caractère familial et religieux, que les morts, à travers les âges, n'ont cessé d'attendre de la piété de leurs parens. L'ébauche grossière de la croix était visible sur la photographie. Il me semblait que ces petites choses seraient douces au cœur de l'affligée. Je ne la trouvai point : elle était allée chercher du pain au village.

A mon retour, j'eus l'occasion de voir une de ses belles-sœurs.

— Que devient, lui dis-je, la pauvre Marie?

— Monsieur, me répondit-elle, avec cette touchante résignation qui est le fond de l'âme paysanne, que voulez-vous qu'elle devienne? *Elle laboure toute la journée en pleurant.*

Ces mots sonnèrent longtemps à mon oreille et reviennent souvent à mon esprit. C'est que, dans le simple geste, journalier, continu, de cette humble femme, il y a la réponse, toute la réponse, à la question posée.

A la nouvelle de son malheur, sa première pensée fut de quitter la métairie, le 8 septembre suivant, où les baux se renouvellent, avec sa part de récolte et un profit non négligeable sur le cheptel : il se trouva bien des gens pour le lui conseiller. Elle pourrait alors choisir entre deux partis : prendre un petit logement au village, « se mettre en chambre, » comme on dit ici, et avec ses enfans y vivre de l'allocation et de quelques menus travaux ; ou résolument se placer en condition. Honnête et courageuse, elle ne manquerait pas d'être recherchée, et de beaux gages grossiraient à vue d'œil son pécule, l'allocation devant suffire pour assurer la garde des enfans chez leur grand'mère.

Elle hésita longtemps, réfléchit beaucoup et finalement

décida qu'elle ne partirait pas. Certes les motifs furent complexes et divers. Il y eut l'appui moral et matériel du maître, des avantages, des facilités, la commodité de la maison, les habitudes, l'indépendance, la peur du vague danger de l'inconnu, auquel est si sensible l'instinct de la mère quand « les petits » sont très jeunes. Mais d'autres forces jouèrent : *quelque chose* lui disait de rester, sans doute le foyer où il s'asseyait, le seuil de la porte où il l'avait embrassée en pleurant, les grandes vaches qu'il avait dressées, la jeune vigne qu'il avait plantée, mille autres objets où s'accrochait la tendresse de son cœur meurtri. Des voix lui parlaient, lointaines, confuses, pour lui montrer, dans le cadre de sa vie heureuse, de la vie vécue à deux, une continuité de douce protection.

Elle est donc restée « dans le train de la métairie, » avec ses deux petits qui, du matin au soir, s'accrochent à ses jupons. Affaire très simple, si l'on veut, à solution banale, sur laquelle chacun peut dire son avis et, d'ailleurs, ne s'en prive guère, approuvée chez le boulanger, blâmée chez le forgeron ; affaire délicate et fine, si l'on descend aux mouvemens de l'âme profonde d'où la décision est sans doute partie. On la veut seulement voir ici, cette décision, par un autre côté, très représentatif, pour la belle et pleine signification qui s'en dégage.

Cette femme a fait, sans s'en douter, ce qu'en ce moment les Français de l'arrière peuvent faire de mieux à la campagne pour servir le pays, et qui est de *maintenir*. Rien ne vaut davantage pour le présent et pour l'avenir. Elle a maintenu deux choses dont la ruine serait une perte effrayante pour la fortune de la France et un dommage moral d'une portée incalculable.

I. — L'EFFORT DE CHAQUE JOUR

Il faut maintenir la culture de la terre. C'est la première et essentielle partie du devoir paysan. Il faut maintenir la moisson sur le champ, le troupeau dans l'étable, les grappes gonflées de jus sous le verdoyant feuillage des vignes. Ce sont les trois mamelles de la France, non les seules. Il y a bien d'autres cultures : fruitières, maraîchères, forestières, plus spéciales encore, se combinant de mille manières, parfois à caractère industriel, qui, par leur nombre et leur variété, font

la richesse de la France, et aussi sa douceur, sa parure et sa gloire.

Il faut cultiver la terre qui nous nourrit et pourvoit à tant de nos besoins. L'idéal serait qu'en ce moment elle nous pût suffire. Nous sommes loin de compte. Dernièrement, de la pointe de Ville-ès-Martin, qui domine la passe de la Loire, devant le port de Saint-Nazaire, je suivais le mouvement des navires, à l'entrée et à la sortie, les uns remontant lourdement, enfoncés jusqu'aux hublots, sous le poids des grains qui remplissaient leurs flancs, les autres glissant, légers, rapides, la coque presque tout entière hors de l'eau. Le spectacle, dans sa précise signification, ne laissait pas d'être impressionnant. C'est la schématique image de notre déficit : seule l'énergie de notre effort agricole peut l'atténuer ou tout au moins empêcher qu'il ne s'aggrave.

Certes, les difficultés sont grandes. Les hommes sont partis, tous les hommes aux bras robustes, qui chaque jour se mesuraient avec la terre et, dans un rude corps à corps, la forçaient à livrer ses trésors. Ce sont eux qui, là-bas, aidés de leurs frères d'armes, ont creusé ce long fossé, qui de la mer du Nord aux Alpes arrête le Barbare, et d'où chaque jour ils s'élancent pour le repousser. Ils ne savent pas tous la valeur infinie de ce qu'ils défendent, le Droit, la Justice, la Liberté et la Spiritualité humaines, la vraie civilisation, le vrai Dieu. Mais tous ont conscience de défendre la terre qu'ils aiment. Ne faut-il pas que de notre côté nous défendions cette même terre de la friche, de l'horrible friche, afin qu'elle accueille leur retour avec un beau sourire de joie et de fécondité?

Le départ des hommes n'a laissé que des vieillards, des femmes, des enfans, des insuffisans de santé. La terre est restée en détresse. Cette détresse varie selon les régions, les cultures, le mode de travail. On la devine moindre où la forêt et la prairie dominent qu'ailleurs où c'est le labour. D'une façon générale, la grande et la petite propriété doivent être moins embarrassées que la moyenne : dans la première, une organisation bien calculée, des méthodes scientifiques, un outillage riche et varié réduisent de beaucoup la proportion de main-d'œuvre nécessaire à chaque hectare cultivé; dans l'autre, il y a presque toujours une surabondance de bras qui se porte sur les terres voisines sous forme de journées.

On peut dire encore que les départemens à belle natalité souffrent moins que les autres. La famille agricole nombreuse, malgré le lourd et sanglant tribut qu'elle paye à la guerre, se défend bien sur les sillons dans ces jours d'épreuve. D'abord il y a l'abondance des jeunes, *la marmaille*, que le service militaire ne touchera pas : utilisée, dès l'âge de sept ans, pour la garde des animaux, elle rend, vers celui de douze, les plus grands services, quand le petit pâtre est devenu laboureur. On y voit aussi les oncles et les tantes, vieux garçons et vieilles filles, laissés pour compte par le mariage, personnages modestes et effacés, en temps ordinaire, mais que la disparition du père met en beau relief. Que de fois dans le passé, la maison étant décapitée par une épidémie « de mauvaise fièvre » ou de variole, les avons-nous vus sauver la famille du naufrage en maintenant les enfans groupés autour du foyer! Nul doute qu'aujourd'hui, dans plus d'une ferme de Bretagne ou de Vendée, le même phénomène familial ne se produise.

Du reste, quelle que soit la contrée, les difficultés varient selon l'importance du personnel qui reste à la maison et surtout sa qualité. En règle générale, une situation normale, tout à fait bonne, est exceptionnelle; on se tient pour satisfait quand elle est passable; elle est souvent pénible, parfois mauvaise et même désolée.

*
* *

Cependant la défaite, qu'on pouvait craindre, n'est pas venue. La lutte a été résolument engagée et se continue chaque jour avec de beaux avantages. Il a fallu pour cela deux choses : du courage et de l'ingéniosité.

Le courage n'a pas manqué. L'exemple est peut-être venu des femmes qui ont pris les devans. Tout le monde a suivi. La formule est très simple : chacun fait tout ce qu'il peut et même bien davantage. On voit à ce régime de travail les vieillards malgré leur usure, les enfans malgré leur tendreté, les femmes malgré la faiblesse et les misères de leur sexe, les autres malgré la maladie et l'infirmité. L'élan initial fut admirable : le rare et le beau c'est que, en dépit de la fatigue et de la durée, il se maintient. Au fond tout cela fait partie du grand phénomène de conscience collective, qui constitue notre effort national, l'horreur instinctive de la mort, la volonté de vivre.

L'ingéniosité n'a pas été moindre. On a modifié les assolemens, diminué les plantes sarclées, simplifié les procédés. Les machines ont été largement mises à contribution : on a multiplié celles qui étaient déjà employées, faucheuses, faneuses, lieuses. La lieuse a rendu d'incomparables services. La vieille charrue, presque seule en usage ici, est peu à peu remplacée par la brabant, qui laboure toute seule, c'est-à-dire sans l'appui de la main sur le mancheron. Les femmes ont du goût pour cette dernière avec qui la faiblesse et l'inexpérience de leurs bras ne comptent guère. On recherche les herses perfectionnées, les cultivateurs de tous modèles, les charrues vigneronnes qui, tout en labourant l'interligne, abattent le « cavaillon. »

Telle sole pour le blé qui se préparait par quatre labours n'en recevra plus qu'un, suivi du travail des cultivateurs et des herses, chargés de maintenir le guéret propre et meuble. Dans les battaisons, les hommes valides et adroits ont été réservés pour établir la meule de paille, où il faut du soin et de l'habileté : tout le reste a été fait par les femmes et les enfans. Le grain était recueilli dans des sacs qu'on ne remplissait qu'à moitié. Les femmes sont montées sur les gerbières et les batteurs. J'en voyais six, cet été, qui du matin au soir jetèrent des gerbes au rythme pressé du moteur, et l'agilité de leurs silhouettes m'aurait paru presque amusante si trois d'entre elles, hélas! n'eussent été tout de noir habillées.

D'être ingénieux ne suffirait pas si l'on n'y joignait de la patience, de l'adresse, de la fermeté, beaucoup de doigté pour tirer parti d'une main-d'œuvre de fortune qu'on est bien obligé d'employer : domestiques dont personne ne voulait, journaliers vieux et ivrognes, ouvriers de passage et laboureurs fort imprécis, étrangers surtout, ici tous Espagnols.

L'appoint espagnol a été fort précieux. Il aurait pu l'être bien davantage si depuis longtemps on avait envisagé l'immigration espagnole en Gascogne avec l'ampleur et l'esprit que mérite cette grave question. Il y a dans chacun de nos bourgs une petite colonie espagnole, établie depuis longtemps, sans cesse entretenue par l'apport d'élémens nouveaux qui remplacent ceux que la population autochtone incorpore. Les fluctuations de ce mouvement ont suivi les événemens politiques et économiques qui se sont produits des deux côtés des Pyrénées

au cours du siècle dernier. Nul doute qu'au lendemain de la guerre un appel très puissant ne soit déterminé par le vide immense et douloureux qui se fait chez nous. L'ouvrier espagnol a des défauts et beaucoup de qualités : il ne redoute pas les besognes grossières et pénibles, il s'adapte à notre climat, à nos habitudes; il se fixe volontiers sur le sol et facilement sa race se fond dans la nôtre. Sur les listes électorales les noms d'origine espagnole sont nombreux. Dans un domaine de sept métairies il y a six familles espagnoles. Mon voisin, le sergent C..., a reçu la médaille militaire, sans être blessé, pour sa belle conduite à la Marne : il y a trente ans, son père et sa mère passaient les Pyrénées pieds nus, aujourd'hui propriétaires d'une maison avec cinq hectares autour. Ces colonies auraient pu devenir des foyers d'attraction et de sympathie aux jours difficiles. Les avons-nous toujours traitées comme il convenait, avec un sens vif et pratique des réalités? Il n'y a pas longtemps que la plupart des bureaux de bienfaisance refusaient d'inscrire sur leurs listes les vieux ouvriers espagnols, et pas un bourgeois, dont sans eux la vigne ne serait ni plantée ni travaillée, ne sait parler leur langue. L'Espagnol, toujours fier, même sous les haillons, est sensible à l'hommage qu'on lui rend quand on parle sa langue, et vraiment, à qui sait le français, le patois, voire un peu de latin, parler espagnol serait chose facile.

En somme, étrangère ou française, cette main-d'œuvre d'occasion se montre très inégale, incertaine, mobile, parfois mauvaise et mal intentionnée : si le chef de chantier est une femme, la difficulté n'en est que plus délicate et plus pénible.

*
* *

Mais d'autres auxiliaires se sont présentés d'une valeur infiniment meilleure. La terre a eu ses volontaires. Les ouvriers de métier, comme on les appelle au village, maçons, charpentiers, menuisiers, forgerons, tonneliers, ont trouvé des heures et des journées pour répondre aux appels qui leur étaient adressés. Plus d'un reprenait avec plaisir le travail que dans son enfance il avait pratiqué. Un maître maçon, avec sa petite équipe d'ouvriers espagnols, suivi du serrurier et du charpentier, s'est porté partout où le travail restait en souffrance. Et, comme on félicitait ces braves gens, ils répondirent simple-

ment : « Nous sommes à la tête de la compagnie des pompiers, les premiers au danger quand le tocsin sonne. Le danger n'est-il pas partout où le champ menace de nous refuser le pain qu'il nous donnait ? »

D'autres citations à l'ordre du jour de la terre méritent d'être faites. Un curé, chaque dimanche de l'été dernier, disait du haut de la chaire : « Je prie les familles embarrassées de venir s'inscrire à la sacristie. J'offre mes bras de sept heures du matin à midi et de deux heures à la nuit. » Et chaque jour, il partait, sans accepter, quoique très pauvre, aucune rétribution, même celle de la nourriture. Un autre, dont le bien paternel est sur la limite de sa paroisse, est allé trouver ses neveux, enfans désemparés par le départ de leur père. « Dès aujourd'hui, leur a-t-il dit, je prends ici la place de votre père, qui était avant celle du mien. Du lundi matin au samedi soir, je dirigerai l'étable où nous maintiendrons le troupeau, et les guérets où nous jetterons la semence accoutumée. » Un instituteur, pendant les vacances, a suivi la batteuse dans toute la commune ; un autre a sulfaté les vignes de ses voisins qui, sans lui, perdaient leur récolte.

D'ailleurs, la vieille entr'aide paysanne, qui remonte aux longs jours sombres d'autrefois, aux temps « de grande pitié, » a joué sous bien des formes, parfois les plus touchantes. La solidarité n'est pas une conquête moderne de notre raison, mais une donnée première de l'instinct de vie, et sur ce point il y aurait beaucoup à dire : les malheurs publics la mettent en branle en provoquant l'élan fraternel qui les adoucit. Une paysanne, ne sachant ni ne pouvant labourer, a fait les lessives de ses voisines qui tiennent sa terre en ordre. Dans une commune, aux semences dernières, — c'est le maire qui parle, — toute femme seule, restée en retard, a vu des équipes volontaires de voisins arriver sur son champ avec les attelages. Ceux-là seuls n'ont pas trouvé d'appui qui se sont eux-mêmes abandonnés.

La bourgeoisie rurale s'est montrée à la hauteur des circonstances. Pour maintenir sur le domaine le cadre ancien du travail, elle accepte ou s'impose discrètement des sacrifices fort durs, surtout dans les pays où, par suite de la crise de main-d'œuvre, les fortunes terriennes avaient vu, peu à peu, leurs réserves s'épuiser. Nombreux sont les bourgeois qui courageu-

sement ont retroussé leurs manches et se sont mis à la besogne. Le paysage en reçoit de l'imprévu : un libraire laboure ses pruniers et un conseiller à la cour sa vigne. Sans doute, ces dévouemens ne sont pas désintéressés; mais l'impérieuse nécessité qui les commande n'abolit pas le mérite de travaux fort pénibles à ceux qui n'en ont pas l'habitude. Plus d'un d'ailleurs aura senti la noblesse de sa sueur sur des champs où celle de ses pères a préparé sa bourgeoisie. Quelques blasons se terniraient légèrement par l'inculture d'un domaine dont on porte le nom.

Les bourgeoises ont suivi leurs maris. La plupart sont devant le fourneau de la cuisine à la place de la servante envoyée au travail du dehors. Elles redoublent d'ardeur dans les soins de la basse-cour. On en cite, dont les doigts passaient de la broderie au piano, qui ont conduit les brabans, fauché les foins et moissonné les blés. Qu'il y ait de la gaucherie, de l'inexpérience, de l'insuffisance dans tout cela, j'en demeure d'accord. Quelque vieux paysan aura souri, mais d'un sourire vite tombé; le temps est passé de certains sourires, et chacun a sa part de pensers plus sévères. Si modeste soit-il, le résultat du geste est précieux, et puis il y a le rayonnement de l'exemple qui soutient, confirme, éclaire et exalte la pensée commune de l'effort.

*
* *

La volonté collective de l'effort est profonde et ardente, encore que certaines idées, qui se montrent et flottent dans l'air, sembleraient pouvoir l'atteindre et la décourager.

Par exemple, les lourds sacrifices que nous consentons sont-ils justifiés pour maintenir une organisation de travail, qui peut-être ne pourra survivre? Les cadres anciens résisteront-ils à l'effroyable crise de main-d'œuvre dont la terre va souffrir? Tout cela ne sera-t-il pas emporté dans le renouvellement de tant de choses? On attend beaucoup d'un machinisme puissant et la motoculture occupe les esprits. Des expériences furent faites, le printemps dernier, solennellement annoncées, auxquelles j'assistais, curieux de surprendre sur le vif l'émoi des paysans. De dix lieues à la ronde, ils étaient accourus, femmes, enfans, vieillards. Devant la machine, qui, sans les bras de l'homme et les jarrets de l'animal, traversait la route, descen-

dait dans le fossé, remontait sur le champ et hardiment l'attaquait de ses trois socs profonds, les yeux restaient émerveillés et les cœurs ravis. Il y avait dans l'air comme une allégresse des temps nouveaux, où l'on sentait de grands espoirs et de vastes pensées.

Les sillons devraient s'allonger et le domaine s'étendre pour permettre le libre jeu d'un pareil engin. Les capitaux se tourneraient-ils vers la terre pour reconstituer la grande propriété et verrait-on de nouveau les *bandes noires*, chères à Paul-Louis Courier, refaire ce qu'elles ont autrefois défait, aujourd'hui comme alors pour le bonheur de tous? Les petits biens familiaux devraient-ils se joindre les uns aux autres, sous une forme plus ou moins syndicaliste? La mise en commun se ferait-elle d'une façon plus générale, plus hardie, plus décisive, sous le contrôle de la commune ou de l'État?... Chacun mettait dans l'image la marque de son âme individuelle, c'est-à-dire de ses origines, de ses tendances, de ses idées. Mais, salué par les uns, redouté par les autres, ce rêve reste trop vague et lointain pour descendre jusqu'à la volonté, l'assaillir, l'étreindre, la paralyser. Il n'a pas fait fermer une seule métairie. Cette pénible extrémité s'est toujours imposée par la force immédiate et concrète de dures contingences.

Une autre idée, plus précise, n'est-elle pas plus dangereuse? Parfois une femme, dans l'accablement de la fatigue, s'est assise sur le bord du chemin, et, interpellant sa voisine qui passait, pliant sous le même fardeau, lui aura dit : « Nous sommes pires que des bêtes de somme. Pourquoi travaillons-nous ainsi? Cessons de travailler. La famine viendra et du coup la guerre sera terminée. » Paroles troubles, pénibles, où l'on sent l'âme navrée et à bout, prête à la révolte. Les uns s'en inquiètent, les autres s'en indignent et y voient même l'inspiration de l'ennemi. Certes les Allemands sont capables de tout en propagande comme en espionnage. Mais pourquoi chercher si loin une explication que l'on a sous la main? Nous sommes devant un fait très simple, un phénomène purement psychologique, qu'on pourrait appeler *le phénomène du cauchemar*.

Vous souvenez-vous d'un de ces rêves, où tout d'un coup vous vous trouvez menacé par un effrayant danger de mort? Vous voulez fuir et vous ne pouvez pas. Vous appelez au secours et personne ne répond. Vous êtes perdu... lorsque soudain

surgit dans votre esprit une idée étrange, bizarre, de salut... Vous restez anxieux, haletant entre la crainte et l'espoir, jusqu'à ce que le réveil, amené par la violence de l'émotion, dissipe tous ces fantômes. La guerre actuelle, par sa durée et son horreur, n'est-elle pas un lourd cauchemar ? Faut-il s'étonner qu'à la campagne, dans la solitude nocturne des heures endeuillées, l'idée de sa fin se présente sous les formes les plus inattendues, la mort de Guillaume, une peste en Allemagne, un déluge chassant tout le monde des tranchées, un prodige qui ferait tomber les armes de toutes les mains, la grève universelle, la famine, etc.? Telle est la valeur du phénomène. Il est trop individuel, trop passager, trop intime pour gagner la conscience collective, y prendre figure et consistance. Le cauchemar est chassé chaque matin par la prise puissante du travail quotidien, véritable courroie sans fin qui, comme un tapis roulant, nous entraîne, réflexe souverain, automatisme toujours déclanché.

On pense bien que nous ne méconnaissons pas l'importance du langage. Il précise et objective la pensée. Exactement il la cristallise. Tant que les cristaux sont petits, isolés, fondent à mesure, ils sont inoffensifs. Mais viennent à souffler les vents froids de la tempête, on les voit s'unir, s'amasser et se conglomérer en blocs redoutables.

L'effort agricole se soutient d'ailleurs pour d'autres raisons, très solides, et d'ordre tout différent. Si on néglige la psychologie, on se trompe ; si l'on y met trop de finesse, on risque de se tromper davantage. L'âme paysanne adore les nourritures substantielles, et pour elle le plus puissant des toniques est le prix très élevé des produits du sol. Sauf le blé, très insuffisamment taxé, tout se vend fort cher : avoine, maïs, vin, animaux de boucherie, légumes, fruits, volailles, lait, beurre, œufs. Les petits cochons roses, que Taine trouvait si jolis dans son voyage aux Pyrénées, « sont au poids de l'or, » si l'image n'était pas un anachronisme. Un de mes voisins a « fait » trois cents francs sur quatre pruniers reine-Claude et un autre deux mille cinq cents francs de melons sur un champ de trente ares. Voici une vigne, toute en chasselas, qui n'est pas grande, un peu plus d'un hectare : une jeune femme, aidée de son vieux père, l'a si bien défendue contre les maladies cryptogamiques, sulfatant et soufrant jusqu'à dix fois, que la

récolte, vendue vingt sous le kilo, a donné dix mille francs.

Chez ceux qui travaillent et produisent, l'argent afflue et d'ailleurs facilement s'en retourne. Au règlement des honoraires, moment délicat, où tout se passe en nuances, les médecins peuvent noter quelques petits symptômes. Plus de porte-monnaie à fermoirs rouillés, durs, grinçans; plus de ces bourses, à deux anneaux, en forme de verveux, béans pour l'entrée et non pour la sortie; plus de nœuds au coin du mouchoir, redoublés, contournés sur la pièce d'or accotée de pièces blanches, si serrés que les doigts n'en finissent pas de les défaire, mais d'élégans portefeuilles, qui s'ouvrent comme des livres, d'où les petits billets bleus s'échappent, s'envolent, légers, charmans. On a savouré longtemps la joie âpre et orgueilleuse de l'argent thésaurisé; on goûte maintenant la douceur de celui que l'on dépense, douceur des étoffes moelleuses et jolies, que l'on sent sur ses épaules, des ustensiles et meubles commodes, des nourritures confortables, même succulentes! Tout cela va d'un beau train. Vogue la galère, les œufs sont si chers! Et ceci, visible effroi pour les uns, est joie, triomphe de l'autre côté. Si vous saviez de quel ton on en parle, et j'adoucis la verdeur du langage en empruntant celui de Cyrano : « Faut pas coudre le derrière des poules, qui, lâchant leur œuf, vous envoient cinq sous dans la poche! »

*
* *

Il reste que l'effort agricole est très grand et d'une vraie beauté. On le juge mal quand on le voit de trop près, au milieu de difficultés personnelles. Trop fragmentaire, l'observation manque aussi d'objectivité. Il faut le considérer dans son ensemble, avec un peu de recul, ce qui n'empêche pas de voir les ombres du tableau.

Il y en a. Bien des sillons ont été raccourcis, bien d'autres abandonnés, laissant s'étendre sur les terres les plus fertiles la tristesse des taches d'inculture. Le mal était inévitable : il devrait être moindre. D'abord certaines bonnes intentions très évidentes n'ont pas donné tout ce qu'on avait le droit d'en attendre. On a manqué de plan général, de méthode, peut-être du véritable esprit d'autorité. Ainsi, par exemple, pendant que nos paysans prisonniers signalent « qu'ils travaillent à la ferme, » où bien d'autres, sans être paysans, les ont suivis, la métairie fran-

çaise ne jouit pas de la réciprocité. Il fallait, à la saison des travaux, établir, au besoin imposer dans toutes les communes agricoles importantes un poste de prisonniers, qui chaque jour, selon les besoins, auraient été distribués. Nous savons les difficultés de la chose, sans compter que nos populations, au moins au début, montraient les plus vives répugnances : il valait la peine de résoudre les unes et de vaincre les autres. La battaison a été très lourde pour nos champs, et aurait pu ne pas l'être, si chaque machine à grand travail avait été munie d'une équipe de vingt Allemands, au lieu que par l'ancien système des journées prêtées et rendues, le personnel étant déjà très réduit, les charrues ont chômé pendant plusieurs semaines. Or les labours de juillet et d'août sont les meilleurs, d'où sort l'abondance du grain. Nos anciens le disaient et les faisaient avec soin, sans savoir comme nous que les microbes nitrificateurs ont besoin de ces labours pour accomplir leur merveilleux travail. Faute d'avoir pris ces mesures si nécessaires, le rendement de la récolte a été notablement diminué.

C'est que la terre a besoin de jouer serré pour traverser l'épreuve. Qu'il y ait eu des découragemens injustifiés, des paresses coupables, des lâchetés, des veuleries, il n'en faut pas douter. Les exigences injustes, abus, combinaisons louches, actes répréhensibles ne sont peut-être pas non plus très rares, sur quoi avocats et magistrats, qui d'ailleurs ne plaident ni ne jugent, en savent plus long que nous par les doléances qu'on leur porte; et plus d'un ne se plaint pas qui pourrait justement le faire. Tout le monde a pu voir des attitudes mauvaises et entendre des paroles fâcheuses. De celles-ci l'abondance est grande. Mais, comme les poilus au front *rouspètent* en gagnant la bataille, ici l'on fait de même en travaillant. La protestation verbale est un peu partout, soupape par où se relâchent les tensions intérieures, trop fortes.

La protestation varie de force, de forme, de ton selon les milieux, la région, la race et, si l'on veut, l'accent. On devine bien que, dans les pays où il est échauffé par le soleil, nous ne sommes pas en retard. Parler facilement conduit à parler beaucoup. Le trop arrive vite. De là quelques malheurs, d'abord celui d'inspirer des doutes à l'auditeur, qui se méfie de l'abondance. Et puis — chose plus grave — vous êtes jugé sur des paroles qui généralement vous amplifient dans le mal

comme dans le bien. Or, il arrive que, quand nous disons trop de bien de nous, on ne nous croit pas; mais on nous fait crédit dans le cas contraire. Ainsi naissent des légendes, qui s'attachent à vous, au moindre fléchissement vous accablent, parfois sur une apparence vous condamnent. Rien de tenace comme une légende et le plus beau mérite du monde ne vous en défend pas. J'ai un ami, qui sait une histoire de chasse extraordinaire et très vraie, où l'on voit cinq loups tués d'un seul coup de fusil : il ne la raconte jamais à cause de son accent.

Il eut peut-être à souffrir du sien, ce soldat d'épopée dont on a publié l'histoire : engagé volontaire, août 1914, à soixante-six ans; fait prisonnier à Charleroi, s'évade ; percé de six blessures à la Marne, est encore blessé sur le Vardar; accourt à Verdun où il a les deux cuisses traversées; trois mois après, non guéri, mais debout sur la Somme et dans les attaques ôtant son casque afin de donner à ses soldats sa tête blanche pour guidon ; tué en plein combat et enterré dans la tranchée conquise qui maintenant porte son nom; — et, avant ce bouquet final, à dix-neuf ans débute à Métana, charge à Sedan avec la brigade Margueritte, blessé, fait prisonnier, s'échappe, se bat sur la Loire, et depuis dans l'extrême Sud Oranais, en Tunisie, au Gabon, à la Côte d'Ivoire, au Soudan, au Maroc, au Transvaal, partout où il y a des coups à donner et à recevoir; — campagnes, citations, blessures et faits d'armes, verve pétillante comme le clairet de nos coteaux, entrain, esprit, panache à faire guigner Flambeau lui-même; — le capitaine Dumas, Arthur-Isidore, dit de Rauly, que j'avais vu quelques mois avant la guerre, les yeux fixés sur son épée, attendant l'heure, dans son château de Gramont, non loin de celui du capitaine Charles de Batz-Castelmore, dit d'Artagnan, tous deux cousins par le juron et l'ivresse des combats; mais voici que l'histoire dépasse le roman.

Il faut d'ailleurs s'entendre sur la valeur du langage à certaines heures comme symptôme de l'âme et nous y gagnerons de devenir indulgens pour celui des paysans. Par exemple, ce n'est pas au langage que se mesure l'héroïsme. Celui-ci, si voisin de la sainteté par une commune démarche de l'âme, s'en distingue par ce point essentiel qu'il est intermittent, au lieu que l'autre est un état continu, à peine traversé de discrètes langueurs. Nous avons des momens d'héroïsme, entre lesquels

s'insèrent d'autres momens, où l'âme détendue se relâche jusqu'à paraître guenille par l'attitude et les paroles. Un jeune soldat, légèrement blessé, reçoit à l'hôpital la médaille militaire, la croix de guerre et la médaille du Monténégro avec la citation suivante à l'ordre de l'armée : « Vaillant soldat, toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses. Le 25 mai 1916, dans une attaque ennemie, a, sous les yeux de son officier, abattu douze Allemands et démonté une mitrailleuse après avoir tué le servant et l'officier. » Notre hôpital fêta cette citation comme il en a l'habitude. Le soir, le héros faisait à son infirmière-major des confidences qui montraient un homme sorti de son armure avec une véritable horreur de la bataille, ne pensant plus qu'à sa montagne et son troupeau, doux berger de Virgile, lui naguère si rude combattant dans les trous d'obus de Douaumont. Au front où il repart, l'héroïsme l'aura vite repris. A la campagne aussi, comme ailleurs, on agit souvent beaucoup mieux qu'on ne parle.

*
* *

Dans cet immense effort, les femmes tiennent le premier rang avec honneur et un entrain qui est beauté. Il faut leur rendre justice et hommage. Sur quinze maisons qui se défendent énergiquement, dix le doivent à la vaillance des femmes. Ce n'est pas que les hommes d'âge ne travaillent beaucoup, d'ailleurs conseillers sages, dont les avis sont recherchés, mais l'apaisement des années, sous la tristesse de certains jours, les incline parfois à l'indifférence. Les femmes, plus jeunes, avec le souci du lendemain et surtout des enfans, le mordant de leur sexe, une sorte de diable au corps, ont beaucoup plus d'énergie. Certains observateurs superficiels parlent trop légèrement d'elles. On fait état de défaillances et de déchéances, qui n'avaient pas attendu la guerre, les unes pour se produire, les autres pour s'annoncer. Et si la guerre en peut réclamer sa part, faut-il s'en étonner? La réalité profonde de la guerre est avant tout désordre et anarchie. Faut-il s'étonner que les mœurs s'en ressentent? De tout temps, les historiens ont noté la répercussion. Il y a certainement moins de mal à la campagne qu'à la ville. Peut-être d'ailleurs que, quand on pourra porter sur les événemens actuels un jugement d'ensemble, et considérer l'ascension de l'âme française, du point de départ

au point d'arrivée, le temps présent soutiendra glorieusement la comparaison avec le passé.

L'effort des paysannes depuis le début de la guerre est très méritoire, même sans faire intervenir les conditions morales au milieu desquelles il se poursuit : le champ si vaste, les bras si débiles, le travail si dur, l'anxiété des lettres attendues, trop souvent le deuil. Peu ou prou, ces conditions sont celles de tout le monde. D'autres circonstances s'ajoutent ici, spéciales et aggravantes. Sans doute, en temps ordinaire la femme travaille la terre avec son mari, mais celui-ci garde pour son compte la part la plus difficile, la plus pénible, la plus dangereuse. Voilà que des deux associés la femme reste seule, supportant tout le poids du travail, qui par cela même devient pour elle franchement mauvais. Celui de l'usine, malgré les apparences, est meilleur.

On ne compare pas ici la salubrité générale dans les deux cas, où l'avantage reste à l'air pur des champs, mais la technique même du travail. A l'usine tout est calculé pour produire le maximum d'effet avec le minimum d'effort, et on tient compte des forces de la femme, même de sa physiologie. Une surveillance est exercée, qu'au besoin le médecin éclaire. Loin comme près de la machine, le travail se déroule en une succession d'actes, toujours les mêmes, sans flottemens, sans arrêts, reprises et à-coups. De ces actes, quelques-uns peuvent être pénibles, mais, comme ils se répètent sans cesse, toujours les mêmes, une certaine adaptation du corps s'y fait, qui diminue la peine...

Rien de pareil à la métairie. Dans la journée agricole, à côté des tâches légères, même charmantes, combien d'autres où la violence de l'effort est nécessaire et la surprise des brutales secousses inévitable ! Voyez la paysanne accrochée à la charrue sur ce guéret, aux mottes grosses et dures, où chaque pas lui fait perdre l'équilibre. Voyez-la tressautant sur la selle étroite de la faucheuse, ou d'une main saisissant par la corne une vache qui fuit pour la soumettre au joug qu'elle tient de l'autre, ou suspendue aux ridelles de la charrette pour arrêter le chargement qui penche à la traversée d'un ruisseau. Notez que cette femme est passée par les épreuves de la maternité : si légère que soit la noble meurtrissure, elle est un ébranlement des organes qui redoutent avant tout la violence et la brusquerie

des secousses. Le soir venu, la fatigue est douloureuse. Le médecin en reçoit la confidence, qui lui permet de faire une remarque intéressante. Quand il a soigné, conseillé, consolé, s'il ajoute quelques félicitations sur la beauté de l'effort et le profit des résultats, aussitôt l'attitude se redresse et le visage superbement s'éclaire.

***

La paysanne a le droit d'être fière. D'ailleurs l'admiration ne lui est pas marchandée. Quelques-uns trouvent même qu'on l'exagère et en donnent d'assez pauvres raisons. Un article récent sur le féminisme, écrit par une femme, se montre sévère pour les paysannes, qui labourent en maugréant et du même coup emplissent leurs greniers. Il semble pourtant que les plaintes, arrachées par la douleur du corps, méritent quelque indulgence... surtout féminine, et le blé des greniers profite à tout le monde, force précieuse qui travaille à la victoire. N'oublions pas qu'il s'agit des femmes sans culture : ceux qui ont le privilège d'en avoir se doivent montrer moins sensibles à la croûte extérieure et grossière des choses qu'à leur valeur et vérité profondes.

Un autre reproche plus fin est quelquefois entendu. « Oui, les paysannes travaillent beaucoup et durement, mais sans sortir de leurs maisons, de leurs habitudes, de leurs tâches coutumières, tandis que tant d'autres femmes ont tout quitté pour l'œuvre de guerre, qui leur a imposé des besognes inattendues. » Rien de plus beau que l'œuvre de guerre de la femme française, où les filles des plus hautes aristocraties — science, naissance, fortune — se rencontrent et communient dans un admirable effort avec leurs sœurs les plus humbles, ouvrières et paysannes. On y voit bien des doigts délicats se dévouer à des travaux grossiers qu'ils ne connaissaient pas. Il est vrai. Mais entendons bien que la nouveauté d'un travail n'augmente pas forcément le mérite de celui qui le fait.

Les trois sociétés de la Croix-Rouge ont couvert le pays de leurs hôpitaux, foyers lumineux de tendresse humaine, qui nous reposent de l'horreur de la guerre, et où le cœur de la femme fait des prodiges pour calmer et éteindre la souffrance de nos soldats. Les infirmières s'y partagent naturellement en deux groupes, celui des salles, chargé de tous les soins directs donnés

aux blessés, celui des services accessoires, pharmacie, lingerie, cuisine, etc. Tous les bons auteurs affirment que les premières s'estiment d'un ordre plus relevé que les autres, et certains jours, où il y a quelque électricité dans l'air, les combattantes — bien entendu sur le ton d'une honnête plaisanterie — parleraient des embusquées. On raconte pourtant qu'un évêque, visitant un de ces hôpitaux, et entré dans la lingerie, y tint à peu près ce langage : « Mesdames, je vous apporte du fond du cœur une louange, qui peut-être vous surprendra. Soyez louées parce que vous cousez, reprisez, rapiécez, repassez, *et ne faites pas autre chose*, poursuivies jusqu'ici par la monotonie de vos tâches ordinaires. » Il n'ajouta rien de plus parce qu'un évêque est par état prudent et ne veut désobliger personne. Mais les lingères, point sottes, pensèrent tout de suite aux salles voisines, où le travail est difficile, délicat, pénible, rebutant, dangereux, mais plus varié, plus émouvant, plus humain, plus intéressant, parfois amusant comme quand on y soigne le blessé Gaspard. L'évêque, en bon psychologue, ne trouverait pas le mérite des paysannes moindre pour être restées dans leur travail coutumier, que la guerre a seulement rendu bien plus dur.

De la fierté descend donc dans l'âme des paysannes et plus qu'on ne pense. Elle s'y teinte d'un léger soupçon de féminisme. Certes, les femmes dont je parle n'en savent ni le nom, ni la chose; mais, si demain on leur offrait le droit de vote, plus d'une l'accepterait avec conscience de l'avoir mérité. Les maris, au retour, noteront peut-être certaines nuances. Tout s'arrangera dans la joie si désirée de ce retour. De tout temps les femmes ont préparé dans leur cœur des douceurs infinies aux soldats qui reviennent victorieux de la bataille.

De vieilles images se réveillent peut-être, qui depuis longtemps dormaient, dans les couches profondes et obscures de l'âme. C'est que la guerre actuelle n'est nouvelle et inédite que par l'immensité du champ de bataille et l'extraordinaire machinisme scientifique qui s'y déploie : mais le fait de *la nation armée*, tout entière directement ou indirectement engagée dans l'action, est-il autre chose que la primitive bataille de tribu à tribu, lutte à mort pour la possession d'une source, ou d'un pâturage indispensables? De très vieilles choses sont donc remuées en nous et remontent à la surface. Qui n'a senti, dès le mois d'août 1914, l'horreur de l'antique invasion, le pil-

lage et la destruction des biens, le meurtre ou l'esclavage des hommes, l'humiliante captivité des femmes, l'appel désespéré aux suprêmes énergies, qui soulève et entraîne tout le monde?

Hier, dans la cour de la gare, une paysanne avec sa carriole attendait son homme. Il arrive, coiffé du casque, s'appuyant sur le bâton grossier des tranchées. Embrassades, effusions, d'ailleurs courtes. L'homme monte sur la carriole, et lui, que je connais grand amateur de chevaux, habile à les conduire, modestement se place à gauche, cependant que la femme, raide, cambrée, saisit les rênes et d'un large coup de fouet enlève l'attelage sous des regards qu'elle sent admiratifs.

Cette paysanne gasconne, emportant son poilu, est-elle donc si loin de son aïeule, la femme Sotiate, qui derrière l'oppidum de Lectoure, d'Eauze ou de Sos, préparait les vivres et les armes à son mari luttant contre les légionnaires de Crassus? De cela deux mille ans nous séparent et c'est beaucoup, *magnum ævi spatium*, grand intervalle au regard du temps qui du dehors mesure la continuité de la race, c'est-à-dire sa durée, rien ou presque rien si l'on se tient dans cette durée : à peine soixante générations, à peine soixante momens où des mutations ont été essayées, soixante essais ou expériences. Dans un laboratoire de biologie il en faut bien davantage pour abolir un caractère même superficiel dans une espèce et en fixer définitivement un nouveau. Deux mille ans ne sont rien pour la vie de la terre et peut-être pas beaucoup plus pour ce qu'il y a de plus permanent dans l'homme, je veux dire la subconscience, liée au fait absolument premier de l'instinct de vie.

II. — LE SOUCI DE L'AVENIR

Ces forces cachées de l'âme vont nous servir à bien expliquer la seconde partie de notre devoir envers la terre. Ce n'est pas seulement pour le pain que nous en attendons qu'il faut la cultiver, mais aussi pour garder l'âme des jeunes en contact et communion avec elle. Le salut des vocations paysannes est à ce prix. L'affaire est de grande conséquence puisque notre avenir agricole en dépend.

La vocation du jeune paysan est fragile; on ne peut la sauver que par un ensemble de précautions dont la première est de la laisser dans le cadre où elle est née. Elle participe à tous

les caractères de l'âme paysanne, qui vit sur des hérédités et des traditions mystiques, racines plongeant dans la profondeur du moi comme celles d'un vieux chêne dans l'humus du champ familial. Préparée par de longs atavismes la vocation paysanne naît du charme de la nature, qui, s'associant à celui des travaux journaliers, met une ferveur d'admiration dans l'âme de l'enfant, frissonnante de ses premiers émois : pour entretenir et exalter cette ferveur une ambiance favorable est absolument nécessaire. Loin des labours, on ne crée pas artificiellement une vocation paysanne, pas plus qu'on ne l'y cultive. Il lui faut les vaches, les poules, les pigeons, les oies, la moisson et les vendanges, sous la splendeur du soleil, glorieux témoin de si belles choses. Séparée de la terre, comme Antée quand il ne la touchait plus, la vocation perd sa force, languit et bientôt s'éteint. L'abandon, même passager, est dangereux : l'âme aura vite fait de se laisser prendre à la pipée par des admirations nouvelles qui de tous côtés l'appellent. Ces appels sont, en germe, autant de vocations possibles (1).

Bien des femmes, confusément, ont senti le danger et plus d'une m'a dit : « Ce que je fais est bien dur, et parfois le soir je n'en puis plus. Mais je veux continuer afin que le père, au retour, trouve les enfans prêts à travailler avec lui. » Beau langage, tenu par le bon sens lui-même, auquel se mêle peut-être une discrète inspiration, venue d'ailleurs. Sur le point d'abandonner le métier, dont la famille a toujours vécu, la mère a vu s'ouvrir devant elle le noir de l'inconnu; elle a tremblé pour ses enfans, elle s'est ramassée sur elle-même, dans une réaction de défense et de tout son être s'est tendue dans l'effort. Une lueur a passé dans son effroi. L'instinct de vie veillait, subtil avertisseur. Ses clartés sont soudaines et ne ne se distinguent pas de l'action qu'elles déterminent : où l'on croit voir un plan tracé d'avance, il n'y a que le dessin inscrit par le geste à mesure qu'il se déroule. L'instinct ne se découvre que par ce qu'il nous fait faire. Pour lui, connaître et agir ne font qu'un, synchrones, inséparables; et, si parfois l'apparence est contraire, c'est que chez l'homme, comme il y a coïncidence de l'intelligence et de l'instinct, la lumière de ce dernier n'est peut-être jamais pure de tout élément intellectuel.

(1) Voir dans la *Revue* du 1er juillet 1912 : *La Vocation paysanne et l'Ecole.*

De tout cela la rude paysanne ne se doute guère non plus que de ceci. Si son effort est douloureux, il se répète dans la maison voisine, et la suivante, et plus loin, de tous côtés ; il se prolonge et se continue dans un effort général, universel, de nuit, de jour, sur terre, sur mer, sur tous les fronts, où il se multiplie, s'intensifie, se pousse et se monte jusqu'à l'extrême de la souffrance et du sacrifice, jusqu'à la mort. L'imprécise vastitude de l'innombrable effort est à tous présente, obsédante : il en revient à la pauvre femme, sans qu'elle s'en doute, réconfort et courage. L'air que nous respirons depuis le début de la guerre est traversé par de mystérieux courans, qui relient les âmes entre elles, non la portion claire de ces âmes, mais l'autre où travaille un psychisme puissant, créateur d'énergie. Par la première, qui sans cesse analyse, raisonne, critique, trop souvent nous pensons et parlons comme avant la guerre ; par la seconde, qui va droit au but, nous agissons conformément au danger de mort dont elle nous menace. Tous, tant que nous sommes, le premier comme le dernier, le plus fort comme le plus faible, nous tirons grand appui de l'âme collective dont le jeu souvent nous échappe. On sait qu'elle dépasse infiniment la somme des apports individuels qui contribuent à la former : chacun lui prend beaucoup plus qu'il ne lui donne.

Cette femme, qui ne redoute ni peine, ni souci, ni souffrance pour maintenir les siens dans le métier familial, agit dans le sens de l'ordre, de la réalité, de la vérité, de la vie. Elle mérite le succès qu'elle ne peut manquer d'avoir.

Il faut se montrer plus inquiet sur le succès d'une autre méthode, trop souvent employée. « La tâche était au-dessus de mes forces. J'ai dû tout lâcher. Les enfans vont à l'école, leur mère à la journée. Aussitôt le père revenu, nous reprendrons tous ensemble le travail. » Cette femme est de bonne foi, je le veux. Mais comme son erreur est grande et dangereuse ! Des enfans il faut faire l'abandon, ils sont perdus pour la terre ; leur vocation ne résistera pas à l'épreuve. Mais le père lui-même y voudra-t-il revenir ? La question est grave, peut-être inattendue, et vaut qu'on s'y arrête.

*
* *

La guerre entraîne une foule de désordres. Celui des mœurs

est fort connu ; tous les grands troubles et malheurs publics le font naître. On sait l'histoire de la peste d'Athènes, racontée par Thucydide, et celle de Paris sous le Directoire, au lendemain de la Terreur. Mais il est un autre désordre de l'âme, et qui ne mérite, d'ailleurs, ce nom qu'à condition de lui ôter son sens péjoratif, plus discret, plus délicat et fort intéressant.

Au fond, la guerre est pour l'âme une aventure. Plus elle se prolonge et plus l'aventure se précise et se corse. D'ailleurs, et d'une façon générale, la durée dans une guerre est un facteur capital dont les répercussions économiques et financières croissent selon une progression effrayante. L'arithmétique ne suffit pas à la mesurer, il y faut la géométrie. Dans le domaine moral, où nous sommes, tout échappe au nombre et à la mesure ; mais la longue durée de la guerre y multiplie et aggrave ses conséquences à l'infini.

C'est au cours des longues guerres que la crise de l'âme, dont nous parlons, se traduit au dehors par une série de faits, qui, reliés ensemble, composent une histoire, en général inattendue, quelquefois bizarre, tantôt légère et plaisante, tantôt sévère et dramatique, et à qui convient bien le seul nom d'aventure. L'aventure intérieure a sa contre-partie extérieure. Ce paysan, qui n'était jamais allé jusqu'à la ville voisine, prend à la guerre le goût des voyages et se met à courir le monde. Celui-là, bûcheron enfumé, reste à Paris, où de métier en métier il finira dans la peau d'un personnage. Parfois la métamorphose de l'homme est si complète que les siens ne le reconnaissent pas. Je sais une maison dont le fils, en 1815, au retour d'une longue captivité, ne fut pas accepté sans arrière-pensée par le père. Encore aujourd'hui dans le voisinage on croit qu'il y eut substitution. Un autre était parti, fiancé de sa voisine, brune piquante aux yeux noirs, et revint nanti d'une blonde Flamande aux yeux bleus.

Dans un petit pays agricole, qui n'a pas deux mille habitans, quatre familles honorables et prospères descendent de femmes amenées par des soldats. deux d'Alsace après la guerre de Sept ans, une de Provence et l'autre de Reims après les guerres de la Révolution. Toutes arrivèrent mariées, car en ce temps-là, de fonder chez nous foyer solide sans papiers bien en règle il n'y fallait pas songer. Toutes ont fait bonne souche et sont au front représentées, l'une par un colonel, qui l'an dernier tombait en

Champagne à la tête de son régiment. On raconte que les étrangères suivirent les soldats, fascinées par le mirage d'un château promis en Gascogne. Elles ne savaient pas, les pauvrettes, en géographie innocentes, que la Gascogne est si près de l'Espagne! Dans mon enfance j'ai connu l'une d'elles; elle habitait une maison très éloignée du village; presque infirme, elle ne venait plus à la messe le dimanche; mais chaque année pour la Saint-Rémi elle invitait notre voisin, le tisserand, qui pendant son service militaire avait fait séjour à Reims. Le dîner était bon et se prolongeait afin qu'on pût parler « tout son soûl » de la ville et surtout de la cathédrale. Douce aïeule champenoise, qui chaque année donnait fête à son cœur en devisant de la vieille église, pour elle la merveille de l'univers, obscurément chargée d'histoire et de sainteté, d'antiques vénérations, fêtes et miracles, de toute l'âme des ancêtres! Comme elle souffrirait aujourd'hui de la savoir ruinée et que son arrière-petit-fils est mort glorieusement dans la bataille pour éloigner d'elle les canons ennemis!

Ainsi dans le moindre de nos villages le présent se relie au passé par d'invisibles fils. Notre pensée individuelle, dont nous sommes si vains, n'est que parcelle misérablement petite d'une réalité spirituelle infiniment grande et belle, un court moment qui se détache en léger reflet sur la lumineuse durée de l'âme française.

***

Tous ces événemens extérieurs, qui changent le cours d'une vie, ne doivent pas nous détourner de celui qui, dans le silence intérieur, en est le principe et le point de départ. La guerre que nous subissons est longue, et l'âme y court grand risque d'aventure. Pur dynamisme, elle est un composé vivant d'idées, d'images, de sentimens, de passions, disposés dans un arrangement hiérarchique, selon un ordre de valeurs déterminé. L'aventure est précisément un changement dans cet ordre de valeurs. Mais nous ne pouvons l'appeler désordre avec vérité que s'il est jugé, déclaré tel par un critère extérieur, souverain, comme les lois morales universellement acceptées, et si par exemple il nous rend débauché, voleur, assassin. Hors de là il n'est désordre qu'au regard de l'ordre antérieur qu'il remplace. Il y a succession. Le dérangement et le désordre sont

arrangement et ordre nouveaux, immédiatement, *ipso facto*, comme on voit dans une maison le salon devenir atelier et la cave grenier en vue d'une destination nouvelle de l'édifice. La guerre nous montre à chaque pas de somptueux hôtels transformés en hôpitaux et des sécheresses de cœur en foyers de dévouement. Peut-on parler de désordre? Dans l'âme individuelle l'ordre des valeurs est accordé sur une ou plusieurs fins, dont le métier est souvent la principale. On présume donc qu'un changement de métier, affaire extérieure et grossière, en implique un autre intime, plus délicat, et, si métier nouveau passe toujours pour aventure, celle-ci ne fait qu'exprimer une aventureuse nouveauté de l'âme.

Deux laboureurs de ma connaissance, depuis dix-huit mois, conduisent au front une automobile avec succès : à chaque permission je note le progrès de leur âme, qui se détache de la charrue pour s'exalter sur le volant. Un autre, infirmier dans une ambulance, est si bien apprécié du chirurgien que celui-ci le veut garder après la guerre : on verra le nouveau dispositif de son âme accordé sur les propretés de l'asepsie au lieu que l'ancien l'était sur la saleté des étables. Celui-ci fait la cuisine à un groupe d'officiers et guigne l'auberge de son village qu'il se sent capable de transformer : son cœur, oublieux du chant matinal de l'alouette, se laisse bercer par celui des fritures dans les poêles. Notez que les familles inquiètes crient au scandale d'un affreux désordre, où il ne faut voir qu'une discrète et psychologique aventure.

En général les choses sont beaucoup moins avancées : chez la plupart des permissionnaires l'ordre ancien des valeurs n'est pas remplacé, mais simplement ébranlé. Comment en serait-il autrement? L'homme a quitté sa maison, sa famille, son métier pour aller au loin vivre dans les tranchées, sous terre, au milieu d'une foule immense et toute bleue, où il n'y a ni femmes, ni enfans. Il est revêtu d'azur comme les autres et il manie des engins auxquels il n'était pas accoutumé : pendant des journées, il s'exerce à lancer des grenades comme les enfans des pierres. Parfois on l'arme d'un couteau. Il parle longuement avec des hommes dont le parler est si différent du sien que son accent en est modifié. Il traite familièrement des avocats, des fils de famille, des prêtres, des savans, des artistes et par eux est traité de même ; il les aime et se sent aimé d'une amitié fraternelle,

créée par la communauté des souffrances et des dangers.

Depuis trois ans le pays est loin et voilà que peu à peu le passé s'éloigne à son tour. Sa femme lui écrit que la pluie persistante pourrit les racines des plantes. La belle affaire ! Ses racines à lui ne pourrissent-elles pas, enfoncées jusqu'aux genoux dans la boue gluante de la tranchée? Voici les foires renommées de l'été, où les étables se vident et les poches se garnissent : les Picards ne sont pas venus, acheteurs des forts attelages, gros bœufs gris à corne noire, mais les Charentais ont donné qui recherchent les bêtes jeunes sous corne claire et poil couleur de froment. La belle affaire encore! Les Picards ont d'autres soucis et les Charentais sont bien heureux d'aller à la foire. Pour lui de rien il n'a cure que du ravitaillement, fort mauvais depuis quelques jours.

D'ailleurs les plis professionnels de l'âme et du corps s'effacent tout doucement et certains réflexes s'abolissent. Le premier chant du coq, quand par hasard il l'entend dans un village de l'arrière, ne dresse plus l'homme sur ses pieds comme autrefois pour courir aux étables jeter le fourrage dans les râteliers. Il n'a plus ni fourrage, ni bêtes. Abolies aussi certaines importunités : règlemens, comptes et échéances. Bonne ou mauvaise, ordinairement très passable, la pitance arrive chaque jour sans que du boulanger et du boucher on ait souci. La figure précise et sévère du créancier, — et quel est celui qui n'a pas son créancier? — s'adoucit, s'estompe, se dégrade jusqu'à n'être plus qu'une forme vague, falote, vacillante, un fantôme de rien qui s'évanouit.

Et puis, le grand silence de la nature ne le met plus en tête à tête avec lui-même : son oreille est sans cesse déchirée par le bruit infernal de la canonnade. Et cela « le tire de partout, » le met hors de lui-même; il n'a pas encore perdu son moi; mais il se décolle, prend du jeu, le vieux moi qu'on lui connaissait, hérité des ancêtres, si bien façonné, pétri par trente ans de vie paysanne, qu'on le pouvait croire définitif. Des signes suspects se montrent. A la dernière visite, il n'a pour ainsi dire rien regardé, ni l'étable, ni les emblavures, rien que sa femme et les enfans. Il a même dit : « Maintenant, je me f... de tout. C'est le métier qui le veut. On y est aujourd'hui, demain on n'y est plus. » De voisiner ainsi chaque jour familièrement avec la mort, bien des choses ne vous sont plus rien qui devant vous

étaient beaucoup. Nous disons : insouciance, indifférence. Le dernier mot est le bon. L'ébranlement de l'ordre des valeurs dans l'âme est un état d'équilibre, instable, *indifférent*, prêt à pencher dans un sens ou l'autre, au gré de l'incident.

Que fera donc cet homme? L'incident, dans l'espèce un moment critique et solennel, celui du retour, va tout décider et emporter. Si, déposant son vêtement de guerre, il trouve ouverte devant lui l'armature ancienne, solide, luisante, graissée et jouant bien, il y entrera d'un coup, et avec joie la verra se refermer sur lui. L'homme, la famille et la terre seront sauvés.

S'il trouve l'armature disloquée et gisante, le foyer éteint, la famille dispersée, le cheptel vendu, le champ en friche, il se sentira déchargé, libéré de tout son passé, auquel plus rien ne le rattache. Il glissera tout droit, très vite, vers un métier quelconque, incertain, peut-être dangereux.

Rien de plus triste qu'une maison de paysan abandonnée : toit sans fumée, portes et fenêtres closes, touffes d'herbes devant le seuil, clôtures et barrières renversées. On dirait une morte. La désolation des choses est ici symbole d'un grand deuil : celui de la moisson qui manquera l'an prochain, celui de deux ou trois jeunes âmes qui plus jamais ne reviendront. Et, comme un malheur n'arrive jamais seul, le père, jusque là bon serviteur de la terre, lui va maintenant retirer son amitié.

Ainsi le découragement d'une femme aura causé la dissolution d'une famille paysanne. L'événement est plus grave qu'on ne pense, perte sensible au point de vue économique, et à un autre peut-être plus sensible encore. La disparition de la famille paysanne entraînerait celle de la paysannerie, non seulement une classe sociale qui fait le fond même de notre population, mais une des formes les plus belles et les plus caractéristiques de l'âme française. La paysannerie tient une si grande place dans notre histoire, dans notre patrimoine moral, dans nos forces les plus vives et les plus intactes, dans le charme et la douceur de notre génie national qu'on ne peut accepter l'idée de la ruine.

Résumons-nous. Pendant l'extraordinaire épreuve de cette longue guerre le devoir envers la terre est net et précis. Il faut la cultiver pour deux raisons capitales, dont l'une est le souci

du présent et l'autre celui de l'avenir. Nous n'avons pas méconnu les difficultés qui sont grandes, complexes, pénibles, douloureuses. Elles imposent la fatigue, la souffrance, le sacrifice. Mais dans certains jours graves, la règle est particulièrement bonne de penser à ceux qui peinent, souffrent et se sacrifient plus que nous. On a toujours quelqu'un de plus malheureux et de plus méritant que soi.

Travaillez donc votre champ de toute la force de votre bras, de tout le courage de votre cœur. Si la terre repousse la charrue pensez au champ du voisin dont la terre est plus dure encore. Pensez à Marie, ma pauvre voisine, qui laboure toute la journée en pleurant.

Vous verrez cette femme partout, au Nord, au Midi, au Couchant, au Levant et jusqu'aux abords des lignes où la bataille est déchaînée. Vous la reconnaîtrez : jeune, vêtue de deuil, amaigrie par la fatigue, le regard agrandi par la souffrance, elle tient la charrue agrippée au sol, suivie de deux marmots, qui sur le sillon ouvert mettent leurs petits pas dans les siens. Saluez-la bien bas. Elle est la très belle image, douloureuse et tragique, d'une chose auguste entre toutes. Il se trouvera quelque Millet, coiffé du casque, qui l'ayant vue, comme il allait en permission, la fixera dans son œuvre pour l'immortaliser. Elle est l'image du Devoir, non pas d'un Impératif abstrait et nuageux, qui se dérobe aux catégories de notre pensée comme aux émotions de notre cœur, mais du devoir immédiat, vivant, irrésistible, tel qu'il sort des sombres conjonctures de l'heure présente, le commandement de l'instinct de vie, l'appel de la terre et des ancêtres, le commandement et l'appel de la patrie elle-même.

Dr Emmanuel Labat.

LE MARTYRE DE REIMS

LES ÉCOLES DANS LES CAVES[1]

II

JOURNAL DE L'INSPECTEUR PRIMAIRE (FIN)

1916. 31 janvier. — J'ai accompli un des plus pénibles devoirs de ma fonction. Au son du canon, nous avons assisté aux obsèques de Mme Communal, jeune institutrice, morte prématurément d'une affection qui la minait depuis plusieurs mois. A huit heures du matin, tout le personnel se réunissait à la maison mortuaire, au faubourg de Laon. Le temps était magnifique, un vrai temps pour « taubes » et « fokkers. » Par les rues Anquetil, Saint-Thierry, Mont-d'Arène, le convoi arrive rue des Trois-Fontaines, à la chapelle d'une école privée devenue la toute simple église du quartier, l'église Saint-Thomas étant inutilisable. Le prêtre, un vieux curé de campagne, commence à dire la messe. Pendant tout l'office nous entendions de forts coups de canon et les éclatemens de bombes répondent aux litanies. Ce bruit des instrumens de mort ponctuant cette cérémonie funèbre dont ils troublent le calme religieux, est terriblement impressionnant! La petite église est bondée d'assistans,

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

aux premiers rangs desquels le personnel rémois venu des points les plus éloignés de la ville, sans nul souci du danger, pour apporter la dernière expression de sa sympathie attristée à une collègue qu'il estimait tout particulièrement.

Maintenant, nous voilà en route vers le cimetière du Nord, tant de fois bombardé et criblé d'obus; le conservateur y a été tué récemment devant sa porte et on ne compte plus le nombre de victimes faites par l'ennemi, sur la place de la République toute voisine. La sépulture de la famille est tout au fond du cimetière. Le cortège avance par de tortueuses et interminables allées, passant au milieu des tombes brisées ou trouées d'obus, près des sépultures éventrées et des arbres coupés. Enfin on arrive. En quelques mots je rappelle la vie toute de dévouement de la défunte, ses mérites professionnels, puis un dernier adieu, et la foule s'écoule...

Vendredi 3 mars. — Dès huit heures un quart, ce matin, on arrive en hâte m'informer qu'un obus est tombé cette nuit dans une classe de l'école de la place Bétheny où il a tout démoli. « Que faire? demande la directrice. — Fermer immédiatement. » Je me rends de suite à l'école Bétheny. Le trou fait dans la façade est énorme et les éclats de l'obus permettent de déterminer que c'était un 150. La classe est naturellement couverte de plâtras, les portes tordues, les murs et le plafond criblés de trous. — Cette classe n'était ouverte que depuis un mois. Quelle chance que l'événement n'ait pas eu lieu pendant les heures de cours! Je vais mettre le maire au courant de la situation. Je voulais fermer pendant un mois les écoles les moins protégées, notamment celle de la place Bétheny, et des rues du Ruisselet et Anquetil, mais le maire insiste pour le maintien des cours. Toutefois l'école Bétheny sera transférée dans les caves Mumm, où était autrefois l'école « Joffre, » qui ainsi renaîtra.

Lundi 27. — A neuf heures, j'allais partir pour procéder à la réinstallation de l'école « Joffre, » dans les caves Mumm, lorsque j'entendis très distinctement un premier sifflement suivi d'un éclatement tout proche, puis plusieurs autres sifflemens suivis ou non d'éclatemens; il n'y avait pas de doute, on bombardait et « cela ne tombait pas loin. » Je donne ordre, dans les trois écoles du groupe, de prendre immédiatement les mesures habituelles, et charge une institutrice de suivre de la

cour les phases du bombardement qui continue jusqu'à dix heures et demie. L' « arrosage » a été sérieux et les bombes rapprochées. Mais les enfans, eux, ne « s'en faisaient pas. » On leur racontait des histoires drôles qui les faisaient rire à gorge déployée. Ils en ont tant entendu déjà! Les classes reprirent dans l'après-midi comme d'ordinaire, quelques « petits » seulement manquaient à l'appel. En ville, le bombardement a été, paraît-il, très violent; dans les quartiers Saint-Nicaise et Dieu-Lumière ce fut effroyable; les ruines sont nombreuses dans toutes les rues avoisinant la place Saint-Nicaise où les maisons basses sont peu solides. Une grosse bombe est tombée encore au 264 de la rue de Vesles. A Saint-Nicaise l'école « Dubail » a reçu son quatrième obus : deux celliers ont été enfoncés et toutes les vitres de la classe sont tombées autour des enfans et des maîtresses qui à ce moment les faisaient prudemment descendre à la cave aidées des soldats du cantonnement. Toutefois, aucun accident. Ce sont, comme précédemment les deux premiers celliers du haut qui ont reçu le choc; les éclats se sont arrêtés sur la voûte du troisième dans lequel étaient les enfans. Tous ont pu rentrer chez eux sans dommage.

Mercredi 29. — Visite de la cathédrale par les généraux Joffre et Cadorna. — Des gendarmes assurent le service d'ordre sur le passage du cortège, arrêtant depuis midi toutes les voitures et autos qui s'amassent derrière les barrages. A deux heures et demie enfin apparaît une file d'autos dont une portant un drapeau tricolore : c'est celle où sont les deux généraux.

Lundi 10 avril. — Je suis retourné à l'école « Dubail, » qui vient de se rouvrir. On n'a pas encore remplacé les vitres brisées et les fenêtres ont été fermées tant bien que mal par des toiles qui produisent dans la classe une telle obscurité qu'il faut allumer les lampes toute la journée. Les enfans ne paraissent pas plus émus que d'ordinaire, bien que leur quartier ait été très atteint. Le calme de ces bambins, au milieu de la « tempête » presque quotidienne, fit, ces jours-ci, l'étonnement de M. Galli, député de Paris, venu, au lendemain d'un violent bombardement, visiter l'école en compagnie du maire.

Vendredi 5 mai. — Nous avons eu aujourd'hui la visite de M. Bonnaric, inspecteur général. Sa visite a duré jusqu'au samedi soir 6 mai; il est reparti, après avoir vu fonctionner

toutes les écoles et félicité le personnel, emportant, m'a-t-il dit, « une excellente impression de son passage dans nos classes; il en conservera un souvenir inoubliable. » Il va rédiger de cette inspection peu banale un rapport très détaillé qu'il remettra lui-même au ministre...

Samedi 20. — Décidément les écoles de la rue des Romains (à cinquante mètres d'une batterie) et de la rue du Champ-de-Mars (Cave Mumm) sont beaucoup trop exposées : on bombarde tous les jours ces quartiers. Je vais fermer les classes pendant quelques jours.

Lundi 22. — L'inspecteur d'académie, mobilisé, a tenu à venir cependant visiter nos écoles. Il est arrivé ce matin à neuf heures et demie, et nous les avons toutes vues successivement. J'ai aussi visité avec lui les « Soupes populaires » du quatrième canton, que dirige une de nos institutrices.

Samedi 27. — A deux heures et demie, le maire, M. Langlet, vient m'informer que le sous-préfet est allé le trouver ce matin et qu'il a été convenu que, sur l'ordre du préfet, je serais chargé de l'évacuation volontaire des enfans ; la sous-préfecture délivrera les bons de réquisition de transport. Nous nous entretenons des dispositions à prendre. Le soir, j'écris à l' « Accueil français » et à l' « Œuvre des colonies de Vacances. » Hier, des shrapnells sont tombés sur l'école des filles du Ruisselet. Pas d'accident, heureusement.

Mardi 6 juin. — C'est aujourd'hui le début de l'évacuation volontaire des enfans. Un premier convoi de cinquante part sous la direction de trois institutrices qui les emmènent à Paris où ils seront confiés à la « Ligue fraternelle des enfans de France. » Je les accompagne aussi. A notre arrivée à Paris, nous sommes chaleureusement accueillis par le Comité de la Société. Ce fut tout un événement. Les représentans de la presse : *Matin*, *Temps*, etc., étaient là, ce qui ne laissa pas de nous surprendre ; un photographe avait été envoyé par *le Pays de France*. Il y avait même un opérateur cinématographique de la maison Gaumont. Nos petits Rémois en étaient tout interloqués. On fit l'appel, personne ne manquait, les enfans montèrent dans les auto-cars de la préfecture de police et furent conduits à la cantine de la rue de l'Abbaye.

Mercredi 7. — Je suis venu attendre à la gare de l'Est le deuxième convoi, comptant trente-deux enfans, dont se

charge « l'Œuvre des colonies de vacances, » qui les placera en Suisse.

Vendredi 7 juillet. — L'examen pour le certificat d'études primaires a lieu comme de coutume. 125 candidats sont inscrits et 123 présens. Quelle session! Il n'y en avait que 35 l'an dernier. Décidément, nos écoles prospèrent.

Samedi 8. — L'examen oral du certificat occupe toute cette journée. Tous les admissibles ont été admis et, en proclamant ces résultats, je qualifie cette promotion de « Promotion de la Victoire, » puisqu'elle a lieu au moment de nos succès sur la Somme.

Mercredi 25 octobre. — Encore un « beau bombardement. » L'arrosage a été général et tel que nous n'en avions pas eu depuis de longs jours, c'est-à-dire depuis près d'un an. Le matin, le communiqué annonçant la reprise de Douaumont avait mis tout le monde en joie; vers deux heures un quart, se produisent plusieurs sifflemens suivis des éclatemens habituels, tout près du faubourg de Paris. Et cela continue, continue jusqu'à cinq heures. Par prudence, en bas, à l'école, j'avais fait masser les enfans de la Maternelle dans la salle spéciale. A trois heures, je descends voir ce qui se passe et envoie les deux classes primaires s'abriter avec les petits. Ils font beaucoup de bruit, étant très nombreux. Et comme on n'entendrait même pas les éclatemens, une maîtresse se tient dans le préau pour se rendre compte de la direction du tir. Il y a toujours là près de cent soixante élèves : c'est un effectif! Si jamais un obus tombait sur ces écoles!... Au bout d'une demi-heure, je remonte chez moi. Dans la classe au-dessous, les grandes élèves du cours complémentaire, auxquelles on lit une comédie de Molière, rient à gorge déployée. C'est une façon de ne pas s'apercevoir du danger. Le bombardement continue. Les obus tombent toutes les dix ou douze secondes, à droite, à gauche ou en face de l'école, mais toujours à peu de distance. Je donne des instructions pour qu'on ne renvoie pas les enfans seuls, d'ici quelque temps encore; mais déjà beaucoup de parens sont venus en chercher, malgré le grand danger qu'on court à circuler en ce moment. Et les sifflemens et éclatemens continuent toujours! Quatre heures un quart, quatre heures et demie, enfin cinq heures moins le quart : il ne reste presque plus d'élèves, et le bombardement paraît localisé à Flécham-

bault. On renvoie les derniers enfans. Au cours complémentaire, les élèves habitant loin, je conseille de ne les laisser partir que lorsque le calme complet sera revenu. Je prie Mlle Philippe de garder les dernières jusqu'à ce qu'on vienne les prendre. A six heures le bombardement continue, toujours dans la même direction.

Il paraît que des obus sont encore tombés par toute la ville. Décidément les morts et les 3500 prisonniers allemands de Douaumont sont bien vengés par leurs camarades de banditisme. Qui sait combien de victimes aura faites ce bombardement de « représailles? »

Samedi 4 novembre. — Il fallait s'y attendre : nous avons subi aujourd'hui les « représailles » de la prise de Vaux. Ce matin, quelques obus tombèrent, entre dix et onze heures. Cet après-midi, le bombardement fut plus violent, de deux heures et demie à quatre heures quarante-cinq, d'abord sur Saint-Nicaise et le Centre, puis sur toute la ville, y compris le faubourg de Paris, où il fut très vif pendant un quart d'heure, juste au moment où on allait renvoyer les enfans des écoles.

1917. Jeudi 25 janvier. — Après bien des péripéties et de nombreux coups de téléphone, le Directeur de l'enseignement est arrivé à onze heures et demie. En présence de M. Perron, inspecteur d'académie, du maire, du sous-préfet, de diverses notabilités et de tout le personnel enseignant de Reims, il a remis la croix de la Légion d'honneur à Mlle Fouriaux, la doyenne de mes institutrices. Ce fut une grande fête à son école de la rue du Mont-d'Arène. Le Directeur loua tout le personnel et plus spécialement la nouvelle légionnaire. Puis, dans les formes d'usage, il lui remit la décoration et lui donna l'accolade. Cette causerie, intentionnellement familière, toucha profondément tous les assistans. Le maire, puis Mlle Fouriaux répondirent en quelques mots, et la cérémonie se termina par la visite de l'école et de la « Soupe populaire » qui est voisine. L'après-midi, M. le Directeur visita la plupart des écoles ouvertes à Reims.

Jeudi 8 février. — Il fait depuis plus de quinze jours et sans interruption un froid terrible ; comme les réserves de charbon s'épuisent, le maire me demande de réunir plusieurs classes de la même école, pour réduire la consommation de combustible ; ce sera fait. Le service en souffrira un peu, mais le nombre des élèves est actuellement restreint.

Dimanche 18 mars.— Cela va bien, cela va très bien. Bapaume et Péronne sont enfin délivrées, la joie est générale à Reims.

Mardi 20. — Les nouvelles sont chaque jour meilleures. Nesle, Guiscard, Tergnier sont repris et Soissons très dégagé; attendons le tour de Reims. J'ai reçu aujourd'hui la visite du directeur des postes, qui m'a demandé quelques salles de classes pour y installer le bureau central des postes, très exposé au carrefour du Pont-de-Muire où les bombes tombent sans cesse. Entendu : les postiers s'installeront dans deux classes de l'école des filles, au-dessous de chez moi.

Jeudi 22. — A quatre heures, ce soir, la canonnade a recommencé très violente du côté de Brimont et de la Neuvillette. Ce sont les nôtres qui tapent à « canon que veux-tu. » Est-ce le début de la délivrance de Reims? On nous annonce, de source prétendue sûre, que les Boches incendient Nogent et Berru, ce qui serait, dit-on, le signal de leur départ. Des aviateurs prétendent même qu'ils les ont vus emmenant leurs grosses pièces. Ce serait vraiment trop beau. Non, ce n'est pas encore la délivrance. Je crois cependant que nous en approchons, à en juger par l'arrivée de nombreux canons ramenés de Soissons.

Samedi 24. — A midi, on vient m'informer que les écoles de Fléchambault ont été bombardées : deux obus seraient tombés, l'un en avant, l'autre en arrière de l'immeuble. Je m'y rends à une heure et demie. C'est exact. Il est même tombé six ou sept obus, au lieu de deux, tant dans le jardin qu'autour des écoles. Trois agens de police ont été blessés, mais aucun enfant n'a été touché. Je ferme provisoirement ces écoles.

Dimanche 25. — Les Boches nous ont encore furieusement bombardés ce soir, à partir de quatre heures et demie; ils ont surtout tapé sur le Pont-de-Muire d'où la poste a déménagé, heureusement, vendredi dernier.

Depuis huit jours, et chaque jour, l'ennemi s'acharne spécialement sur la jonction des routes entrant à Reims. Devant la persistance du bombardement, sans doute précurseur d'une attaque, je demande à M. l'inspecteur d'académie l'autorisation de fermer *immédiatement* les écoles, même avant les vacances toutes proches (31 courant), en cas d'alerte.

Mercredi 28. — Cinq à six cents obus de dix heures à midi, dont la plus grande partie est tombée sur le faubourg de Paris. Vers deux heures après-midi, je me rends à l'école de la

rue du Ruisselet, pour la prise d'un film cinématographique par un officier de l'état-major de la ... armée. L'ennemi « tape » partout, en ce moment, dans le quartier. L'opérateur prend quand même, et malgré le temps un peu voilé, les films suivans : 1° les jeux scolaires malgré les obus ; 2° une prise de masques, à l'annonce de l'alerte « aux gaz ; » 3° ascension rapide des enfans masqués au premier étage ; 4° évacuation en cave, sous la menace du bombardement ; 5° une visite à l'école du Ruisselet ; 6° enfans au jardin scolaire ; 7° institutrices accompagnant, après un violent bombardement, des enfans que leurs parens ne sont pas venus chercher à l'école ; 8° enfans traversant un quartier bombardé pour se rendre en classe.

Il avait pris le matin les enfans rentrant dans une école de caves (école « Joffre »).

Vendredi 30. — Je suis autorisé à fermer les écoles quand je le jugerai nécessaire. A deux heures et demie, je vais à la Place conférer avec le colonel-major de la garnison. Puis j'envoie à chaque directeur et directrice une circulaire rédigée en vue d'éviter toute panique : « Veuillez prendre note que les vacances commencent, pour votre école, ce soir, à quatre heures et demie. » C'est la *veille* seulement du jour officiel de l'ouverture des vacances de Pâques. Cette mesure me paraît aussi urgente qu'indispensable...

Ainsi furent fermées, à la veille des derniers et terribles bombardemens, les écoles ouvertes à Reims depuis près de trente mois ! Il était temps ! Quelques heures de plus, et nous aurions eu sans doute des accidens terribles à déplorer. Quand rouvriront-elles maintenant ?

Délivré enfin de cette longue et terrible angoisse, ce n'est pas sans une satisfaction, facile à comprendre, que je fais le compte des résultats obtenus : il n'est plus possible de douter que les écoles dans les caves ont rendu un réel service aux parens, de bien plus grands services aux enfans, et cela *sans que le moindre accident soit venu diminuer le bonheur que nous avons éprouvé à faire le bien.*

LA VIE DANS LES ÉCOLES

Chaque école souterraine a été placée sous le patronage nominal d'une de nos gloires militaires : n'était-ce pas, en un

certain sens, une « école de guerre? » Les autres écoles ont conservé leurs anciens noms. Il y eut donc à Reims pendant la guerre : 1° l'école *Maunoury*, dans les caves Pommery, à 1 200 mètres des lignes allemandes; 2° l'école *Joffre*, dans les caves Mumm, à 2 500 mètres des lignes allemandes; 3° l'école *Albert-Ier*, dans les caves Krug, à 2 500 mètres des lignes ennemies; 4° l'école *Dubail*, dans les caves Champion, à 1 800 mètres de l'ennemi; 5° le groupe du *Faubourg de Paris* (écoles de garçons, de filles et maternelle), dans les locaux ordinaires; 6° le groupe du *Faubourg de Fléchambault* (écoles de garçons et de filles); 7° le groupe du *Faubourg de Clairmarais* (écoles de garçons et de filles); 8° l'école mixte de la rue *Libergier* qui, ouverte d'abord avec deux classes, dans les sous-sols de l'École professionnelle, en compta bientôt trois, et fut transférée, par la suite, dans les locaux ordinaires de l'école primaire d'en face; 9° le groupe de la rue *Anquetil* (écoles de garçons, de filles et maternelle); ces écoles ouvertes, le 8 novembre 1915, dans les locaux scolaires, avec cinq classes, en comptaient six au moment de la fermeture; 10° l'école mixte de la place *Bétheny :* ouverte, le 29 novembre 1915, dans les locaux du groupe scolaire, à 1 200 mètres des lignes ennemies, elle groupa bientôt deux cents élèves répartis en cinq classes; mais lorsqu'elle eut été bombardée, le jeudi soir 2 mars 1916, je la transférai dans les caves Mumm voisines : ce fut la renaissance de l'école *Joffre;* cette école de la place Bétheny fut, parmi celles qui ont été ouvertes dans les *bâtimens ordinaires*, l'une des plus proches de l'ennemi; 11° l'école maternelle de la rue des *Romains*, qui ouverte dans les locaux ordinaires, le 25 février 1916, fut, à la suite de l'installation dans son voisinage (à 150 mètres) d'une batterie d'artillerie lourde qui pouvait l'exposer au bombardement ennemi, transférée un peu plus loin, rue du Mont-d'Arène; 12° l'école mixte de la rue du *Ruisselet*. Ouverte le 28 février 1916, avec trois classes, dans les locaux ordinaires de l'école de filles, elle était située dans le même quartier que l'école *Dubail* dont elle reçut les plus grands élèves, l'effectif de celle-ci étant devenu trop considérable.

Ainsi qu'on le voit, ces divers établissemens étaient tous proches des lignes ennemies; plusieurs même (écoles des caves Pommery, Champion et Mumm), furent ouverts dans des quartiers si exposés que, jusqu'à novembre 1915, — c'est-à-dire

un an environ après l'ouverture de la première école, — l'administration des Postes refusa d'y envoyer ses sous-agens pour la distribution des correspondances.

***

Ce qui caractérisait surtout la plupart des écoles de fortune ouvertes dans les caves et sous-sols, c'était leur installation. Établies dans des caves à champagne, c'est-à-dire dans de vastes couloirs souterrains creusés dans la craie et dont les ramifications ont parfois plusieurs kilomètres de longueur, la sécurité y était presque absolue et elles satisfaisaient aux conditions indispensables de l'hygiène : cube d'air réglementaire, aération suffisante par des « essores » (trous percés de distance en distance dans la voûte et communiquant avec l'extérieur), température toujours égale et suffisamment élevée (14°). Partout, le mobilier et le matériel d'enseignement furent fournis par l'école publique la plus voisine ; de fortes lampes à pétrole (car, depuis deux ans, on manque à Reims d'électricité et même de gaz) accrochées aux voûtes par les soins des services municipaux, donnèrent l'éclairage nécessaire. Évidemment, ce n'était point parfait, mais c'était cependant suffisant pour que les enfans pussent travailler en sécurité. Si, en visitant ces asiles, en plein jour, on était d'abord frappé par la faible lumière qui y régnait, l'œil s'y habituait vite ; on avait tout bonnement l'impression d'assister à un « cours du soir » dans une école de village.

Veut-on quelques précisions? Voici d'abord l'école « Joffre, » ouverte dans les caves de la maison allemande Mumm, aujourd'hui sous séquestre. Elle est protégée par trois plates-formes de ciment armé et par une épaisse voûte de béton et de terre. Du vaste couloir de 9 à 10 mètres de large sur 40 de long où elle est installée, elle n'occupe qu'une longueur de 20 mètres et est fermée par une double rangée de tonneaux placés verticalement les uns au-dessus des autres. Les trois classes sont, elles-mêmes, séparées par des cloisons de caisses à champagne superposées, et, pour éviter l'humidité et augmenter la lumière, les murs ont été tapissés de paillassons recouverts de papier clair. Tous ces détails ne laissent pas un instant oublier au visiteur qu'il est dans la ville du champagne. Pour égayer ces catacombes, chaque maîtresse a décoré sa classe de son mieux, avec les faibles ressources qu'offre une ville à moitié

détruite. Sur le pupitre, des fleurs ou des plantes vertes, selon la saison; aux murs, de belles gravures représentant des scènes militaires, avec un faisceau de drapeaux des Alliés; et, bien en face des élèves, les portraits de nos grands chefs militaires, surmontés du drapeau national largement déployé. Si vous jetez un coup d'œil dans le tunnel contigu, vous voyez une vaste chapelle, longue de 50 mètres environ, dont l'autel est au fond et où des rangées de caisses à champagne, placées debout, servent de sièges aux fidèles. Le dimanche on y dit la messe pour les soldats et les civils du quartier : le cardinal Luçon vient parfois y officier.

Au-dessus, la plus grande partie du cellier est occupée par un cantonnement, et l'autre sert de salle de récréation aux élèves. Pouvait-on trouver un meilleur endroit que cette maison allemande, pour y réaliser, en face de l'ennemi, par le rapprochement des services, l' « union sacrée, » sous l'égide de l'armée?

Installée à peu près de même, l'école « Maunoury » occupait, jusqu'en août 1916, à la maison Pommery, trois vastes « tunnels » sis à 4 mètres sous terre : un pour la classe proprement dite, un pour les jeux, le dernier pour les exercices gymnastiques. La maîtresse elle-même habita toujours les caves où logeaient d'ailleurs tous ses élèves et leurs familles, car la grande proximité des lignes ne permettait pas de recevoir des enfans du dehors. Elle s'était aménagé un « appartement » dans un petit couloir non loin de son école et vécut là deux longues années, ne sortant que rarement : dure épreuve dont sa santé eut beaucoup à souffrir.

Ce n'était pas précisément une « école de caves » que l'école « Dubail, » puisqu'elle était simplement installée en sous-sol, à l'extrémité d'un bas cellier protégé par trois plates-formes de ciment armé et par l'exhaussement du terrain qui l'entoure. Elle prenait un jour d'ailleurs insuffisant par huit petits soupiraux de 50 centimètres de côté et communiquait directement avec trois caves superposées dont la plus basse n'était pas à moins de 12 mètres de profondeur. Elle se composait d'une grande salle d'environ 60 mètres de long sur 20 de large, sise à 3 m. 50 au-dessous du niveau du sol, et séparée par une bâche noire du cantonnement voisin. Les quatre classes qui y étaient installées occupaient chacune un angle, sans que, grâce à une

excellente discipline, les maîtresses fussent une gêne l'une pour l'autre.

A la rue Libergier, l'école a été, pendant un an, installée également en sous-sol, dans les salles faiblement éclairées du réfectoire de l'École professionnelle. Les enfans y écrivaient sur de longues tables horizontales de bois ou de marbre, la plupart scellées au carrelage, ce qui, avec l'exiguïté de l'une des salles, ne laissait pas de présenter de réels inconvéniens. Ils étaient suffisamment abrités du moins contre les obus venant de Nogent et de Berru, d'où l'ennemi tire le plus souvent.

Quand on avait descendu les vingt marches de l'escalier obscur conduisant au sous-sol de l'école de garçons de Fléchambault, on arrivait dans une petite pièce d'environ 16 à 18 mètres cubes, basse de voûte et si mal éclairée par un étroit soupirail que les enfans, du fond de cette salle exiguë, y voyaient à peine pour écrire. Dans l'angle de droite, un lit de fer replié servait le jour de pupitre, le soir de couchette à l'instituteur. Comme à l'école de filles voisine, où la disposition était semblable, ce local était si insuffisant pour recevoir simultanément tous les enfans du quartier que je dus y organiser des classes de demi-temps, recevant un groupe d'enfans le matin, un autre le soir. C'était bien une de nos installations les plus défectueuses, à laquelle je ne m'étais arrêté que parce que le canton était encore fréquemment bombardé et que ces écoles elles-mêmes avaient été touchées : ce qui importait avant tout, c'était de protéger les enfans. Mais, dès que le calme fut à peu près revenu dans le quartier, — car le calme à Reims n'est jamais que relatif, — je demandai et obtins l'autorisation de transférer ces classes dans les salles du rez-de-chaussée.

L'organisation des autres écoles, presque toutes établies dans leurs propres bâtimens, ne présenta rien de particulier, sinon que certaines, comme la maternelle Anquetil et les écoles mixtes de la rue du Ruisselet et de la place Bétheny, furent installées dans les seules salles utilisables de locaux plus ou moins atteints par le bombardement et parfois à moitié démolis. La vie mouvementée de ces essaims d'enfans tout près de ruines accumulées, sous la constante menace des canons allemands, ne laissait pas d'être fort impressionnante pour le visiteur; quant aux enfans, eux, cette situation ne les émouvait pas le moins du monde : il y avait longtemps qu'ils n'y pensaient

plus, pas plus qu'ils ne pensaient au danger qu'on court à circuler dans les rues de Reims, où ils jouaient sitôt la classe terminée.

***

Ces écoles répondaient à ce point au désir des familles qu'il fallut y recevoir, non seulement les enfans des réfugiés dans les caves, — pour lesquels elles avaient tout d'abord été créées, — mais encore des élèves du dehors venant même parfois d'assez loin, sans souci du danger. Si bien que l'habitude du péril chez tous et, il faut le dire aussi, une diminution toute relative de l'activité de l'artillerie ennemie, me déterminèrent, à la fin de l'année scolaire 1915, à ouvrir de nouvelles écoles dans les locaux ordinaires qui pouvaient encore être utilisés.

Aussi, l'effectif, qui était le 15 mars 1915 de 622 enfans instruits dans six écoles (dont deux seulement dans les locaux ordinaires) par 12 institutrices et 3 instituteurs, s'élevait, le 19 juillet de la même année, à 1 080 élèves, groupés dans 10 écoles comptant 22 classes où enseignaient 16 institutrices et 4 instituteurs.

En mars 1916, 1 625 enfans (il y avait même eu, en février, jusqu'à 1 794 inscriptions, chiffre le plus élevé qui ait été atteint pendant la guerre) fréquentaient les 16 écoles ouvertes, comprenant 36 classes confiées à 29 institutrices et 7 instituteurs.

Le 30 juin de la même année, malgré la fermeture temporaire de l'école « Joffre » et le départ de quelques centaines d'évacués volontaires, 1 308 enfans étaient encore inscrits dans les 15 écoles ouvertes, comptant 32 classes avec 5 maîtres et 27 maîtresses.

***

Lorsque je décidai d'ouvrir les premières écoles de caves, je fis venir le personnel habitant le quartier intéressé. Après avoir, à chaque maître ou maîtresse pris isolément, exposé mon projet et montré l'intérêt qu'il y aurait à soustraire les enfans aux dangers matériels et moraux de la rue, je demandai à chacun de me dire, en toute liberté — car le danger qu'il pouvait courir était grand — si je pouvais compter sur son concours. J'eus le plaisir de constater, et suis heureux de dire,

que chacun accepta d'enthousiasme. Tous et toutes se montrèrent enchantés de pouvoir enfin reprendre leurs fonctions et de collaborer à une œuvre qui leur semblait d'une utilité incontestable. Il fut procédé de même dans la suite et *aucune* désignation ne fut faite d'office. Bien mieux, il arriva que, pour certaines écoles, les dernières ouvertes notamment, ce furent les maîtres eux-mêmes qui en demandèrent la réouverture. Ainsi donc notre personnel enseignant — composé de maîtres âgés et d'institutrices — n'y demeura que *par devoir* et sans aucune contrainte : il ne compta jamais que des *volontaires*.

En juillet 1915, il y avait à Reims : 20 institutrices et 4 instituteurs; dès novembre suivant, le personnel comptait : 25 institutrices et 7 instituteurs et, en mars 1916 : 29 institutrices et 7 instituteurs.

L'attitude de ces maîtres, les exemples de courage et de sang-froid que certains ont donnés, notamment en traversant deux fois par jour, pour se rendre à leur école, la ville bombardée à des heures très variables, ont été du plus heureux effet, non seulement sur les élèves mais aussi sur la population en majorité besogneuse, qui, ne pouvant — ou ne voulant — quitter la ville, trouva dans cette attitude un réconfort et un encouragement à supporter la terrible existence que lui faisait l'ennemi.

A L'ÉCOLE JOFFRE

L'existence de l'école « Joffre » première manière, fut courte et, cependant, combien mouvementée! On en jugera par ces extraits du « journal » de Mlle Philippe, la directrice :

18 février 1915. — Ce matin on répare la rue. Pendant la soirée d'hier le bombardement a repris et le mur du cimetière présente aujourd'hui une large plaie béante.

19. — Décidément, le quartier est particulièrement visé. Cinq personnes ont été tuées pendant l'après-midi d'hier, dans cette même rue si maltraitée depuis deux jours. Je frôle, en me rendant en classe, de larges flaques de sang : le mur du cimetière est aussi taché de sang et maculé de fragmens de cervelle humaine!... Je m'attendais un peu à un triste spectacle; d'avance, j'avais bandé mes nerfs; cependant, cela dépasse tout ce que j'avais supposé! Mesdemoiselles Charpentier et Schmidt, mes collaboratrices, arrivent bientôt toutes bouleversées par

cette vue. Je leur donne congé pour l'après-midi. Mme Labarre et moi, nous assurerons le service aujourd'hui ; demain tout le monde se reposera...

24. — De midi à une heure, bombardement sur le faubourg de L...; mesdemoiselles Charpentier et Schmidt qui y habitent ne peuvent venir. J'assure le service avec Mme Labarre.

26. — Je viens d'éprouver une des plus fortes émotions de ma vie. A la sortie des enfans, un avion sur lequel on tire passe au-dessus de la maison. C'est une scène qui se renouvelle assez fréquemment, mais je suis ce soir inquiète, nerveuse. Je m'habille en hâte et je quitte l'école en pressant le pas. J'ai à peine atteint le cimetière qu'un sifflement lugubre retentit, suivi du « boum!-crac! » que nous connaissons si bien. Avant d'atteindre l'autre extrémité du cimetière, nouvel obus. Cette fois, je ne me retourne même pas, je traverse en courant la place du Boulingrin et j'arrive, tremblante, chez mon boulanger, rue de Mars. Chemin faisant, je vois des employés de la maison Mauroy rire, plaisanter dans la rue, s'amuser de l'allure d'un jeune cheval qu'ils font trotter, comme si la mort ne planait pas là, tout près... Je m'arrête quelques minutes. On n'entend plus rien. Je reprends ma course. Mais je n'ai pas atteint l'hôtel de ville qu'une nouvelle bombe siffle, puis une autre, longuement, juste au-dessus de ma tête. Je crois que tout est fini pour moi! Éclatement formidable!... Un morceau de l'obus tombe si près de moi, que je me crois touchée. Je me précipite à l'hôtel de ville où je reprends mes sens et je me fais reconduire en voiture... Je suis exténuée... (Mlle Philippe habitait le faubourg de Paris, à quarante-cinq minutes de marche de l'école.)

2 mars. — Bombardement terrible pendant la nuit. Ce matin, le centre de la ville est en feu. Pas de classe, il n'y a presque pas d'élèves. Je prends la résolution d'habiter les caves, à côté de mon école.

3. — A onze heures et demie, je déjeunais dans un cellier du premier étage, comme d'ordinaire, quand j'entends un éclatement formidable! Je descends au cellier au-dessous où un petit soldat, entouré d'employés de la maison et de plusieurs de ses camarades du cantonnement, astique ses basanes le plus tranquillement du monde. J'apprends là qu'un obus vient de tomber sur la maison même, près de la loge du concierge. Il est sage de rester ici. Nouvel éclatement, suivi de gémissemens, de cris

déchirans : « Maman ! » « Maman ! » Il y a des blessés, hélas ! Où ? Ce n'est pas dans notre cellier. Nous nous précipitons vers la cave où est l'école, mais la clef a été emportée et, pendant quelques minutes — si longues ! — nous attendons, angoissés, cette clef qu'on ne retrouve pas. — Et toujours ces cris lamentables : « Maman ! maman !... » Nous sommes entassés sur les marches. Par la porte du cellier, j'aperçois deux soldats transportant une fillette blessée... Voici enfin la clef. Soldats et employés se précipitent dans nos classes, tandis que les obus pleuvent. Un homme arrive bientôt, la tête et les mains bandées. C'est un des blessés. Le malheureux, que l'explosion a rendu momentanément sourd, cherche partout son fils aîné... qu'il ne reverra plus ! Il y a deux morts, deux beaux jeunes gens de dix-neuf ans, intelligens et braves, se riant du danger. L'obus est tombé dans la chambre des chaudières de la maison, crevant un réservoir, et on a dû ramasser dans l'eau les cadavres si mutilés qu'on ne permettra pas aux parens de les voir... Deux familles sont cruellement atteintes. Dans l'une, le fils tué, le père, la mère et la fillette, une de mes élèves, blessés tous les trois. Dans l'autre, un fils tué, le père blessé. Les larmes coulent, les visages sont consternés. Je suis dans la plus douloureuse anxiété en songeant à quelques-uns de mes élèves qui habitent le quartier Bétheny et n'ont peut-être pas pu rejoindre leur demeure pendant l'accalmie. Enfin le calme renaît et je pars en voiture. Décidément, je m'installerai ici, demain.

4. — Beaucoup moins d'élèves. Ceux du dehors ne sont pas venus, quoique aucun d'eux, heureusement, n'ait été touché, et, d'autre part, les employés sont atterrés ; les familles qui habitent la maison hésitent même à faire traverser la cour à leurs enfans. L'accident d'hier a effrayé tout le monde... Les sorties se font bien, mais le domestique qui vient me dresser un lit dans ma propre classe a failli être tué en traversant la cour. Il apporte deux énormes éclats, débris d'un obus tombé près du réverbère, sans blesser personne d'ailleurs. Nuit blanche. Je perçois mille bruits, et depuis quinze jours mes nerfs sont soumis à une dure épreuve.

5. — Avant la classe, service religieux célébré à la chapelle souterraine, contiguë à l'école, pour les jeunes gens tués mercredi et qu'on enterre aujourd'hui. On songe aux Catacombes...

Le personnel est, ce matin, au grand complet : mesdemoiselles Charpentier et Schmidt habiteront aussi les caves. Désormais, ma classe est tour à tour cuisine, salle à manger, chambre à coucher... Le soir on dresse, près du mien, deux lits pour mes jeunes collaboratrices.

10. — Nous recevons, par l'intermédiaire d'un brave territorial breton, un colis de chocolat des écoliers de Fouësnant. L'envoi est accompagné d'une fort gentille lettre. — Distribution aux enfans qui sont très touchés; l'un d'eux se charge de répondre aux petits camarades bretons...

Le 16 mars, un cas de méningite cérébro-spinale s'étant déclaré dans le cellier des réfugiés, je ferme l'école; le 18, tous les réfugiés étaient évacués.

A L'ÉCOLE DUBAIL

L'École « Dubail » ne fut pas moins éprouvée. Non seulement plus de 100 obus sont, jusqu'ici, tombés dans son voisinage immédiat, mais trois l'ont fortement atteinte, sans cependant qu'on ait eu à déplorer aucun accident mortel. — Le premier, un 210 la frappa, le 6 mars 1915, un samedi, à huit heures cinquante-cinq du matin, alors que les enfans et leurs maîtres étaient réunis dans le cellier supérieur, prêts à descendre en classe. — Voici en quels termes le directeur de l'école, M. Brodier, rend compte, dans son « journal, » de cet événement : « Une détonation formidable retentit, une secousse violente ébranla tout le bâtiment et une fumée noire, épaisse, mêlée de poussière blanche, se répandit dans le cellier : un 210 venait de tomber sur le toit à 20 mètres de nous et, perçant deux plates-formes, avait projeté des balles et des éclats jusque près des enfans. Cris affolés des plus grands et de leurs parents qui, pour partir, attendaient la fin de la rafale ; pleurs et sanglots des petits. Les maîtresses me regardent, effrayées mais calmes cependant. Très impressionné moi-même, mais me raidissant, j'affirme : « C'est tout : il n'y en a jamais deux de suite au même endroit. N'ayez plus peur, mes enfans. Que tout le monde descende dans la cave, les petits d'abord. Nous avons le temps. » Et Mme Camus part avec les plus jeunes, aidée de la femme de charge, Mme Boudinot, et de mamans portant les tout petits. Mmes Jonet et Mauroy suivent aussitôt; je ferme la marche

avec les grands et quelques parens. Cet exode s'est effectué en trois minutes et sans bousculade. Dans la cave, où on se sait en pleine sécurité, le calme revient vite ; les dames réconfortent les petits, sèchent leurs larmes ; on leur donne un peu de chocolat et bientôt les langues vont leur train. A chaque détonation, les plus jeunes lèvent le doigt en disant : « Boum ! » Ça les amuse maintenant. Tout est fini. Mais nous l'avons échappé belle ! Qu'importe, puisqu'il n'y a pas eu d'accident. Le bombardement a continué encore une demi-heure, mais l'école n'a pas reçu d'autre obus. »

Le 27 mars dernier, un autre obus l'atteignit.

Enfin, le bombardement du 25 octobre 1916 lui valut son troisième obus qui défonça le mur de façade au niveau du sol et pénétra dans la partie du cellier occupée par des soldats et séparée de l'école par une simple bâche ; c'était à 5 ou 6 mètres des classes où nombre d'éclats furent projetés et dont toutes les vitres furent brisées. Comme les enfans avaient été évacués à la cave dès le début du bombardement, on n'eut pas d'accident non plus à déplorer.

Mais les élèves de « Dubail » connurent aussi des heures de joie et des jours d'allégresse : Le 31 juillet 1915, 332e jour du bombardement de Reims, eut lieu sous ses voûtes, à moins de 2 kilomètres de l'ennemi, la distribution solennelle des prix aux élèves de toutes les écoles de la ville. Ce fut une manifestation vraiment impressionnante, à laquelle assistèrent les notabilités militaires et civiles de la ville, et qui laissa dans l'esprit de tous un souvenir inoubliable. Quelques mois plus tard, le 19 décembre 1915, la directrice d'alors, Mme Fiquémont déjà citée à l'ordre du jour pour sa courageuse conduite pendant l'invasion allemande, y organisa une très jolie fête de l'Arbre de Noël.

Sans m'attarder à relater les menus incidents qui marquèrent la vie de chacune des autres écoles, je signalerai seulement qu'à la rue L..., un obus ayant, pendant la classe, explosé dans les greniers, le culot traversa tous les étages et vint tomber dans le couloir du sous-sol où, d'ordinaire, on réunissait les enfans ; rue Anquetil, un obus français lancé sur un avion ennemi vint s'enfoncer, le 6 octobre 1916 à 10 heures et demie, dans le bitume de la cour de récréation, à 3 mètres de la salle de classe alors occupée par 40 enfans. Enfin, pendant le

terrible bombardement du 25 octobre 1916, qui dura quatre heures consécutives, un obus de 150 tomba, à 4 heures 45, sur l'école de filles de C..., alors que, depuis deux heures, les élèves attendaient, à la cave, la fin de l'orage.

Ainsi toutes nos écoles étaient à peu près également exposées, car il n'est à Reims aucun lieu offrant une réelle sécurité. C'est assez dire le mérite qu'eurent maîtres et enfans à travailler sérieusement, — car ils travaillaient très sérieusement ainsi qu'on va le voir.

*
* *

L'examen du certificat d'études eut lieu dans la forme ordinaire, le 10 juillet 1915, à l'école maternelle, rue de Courlancy, dans le quartier le plus éloigné des lignes allemandes. Quoique la journée fût très belle et partant très favorable aux arrosages de l'artillerie allemande, le calme fut complet. L'école, siège de l'examen, gentiment décorée par les soins des maîtresses, avait, avec tous ces enfans, endimanchés pour la circonstance, comme un air de fête : la commission, composée de quatre instituteurs et quatre institutrices assistés d'un délégué cantonal, fit subir les épreuves aux 38 candidats inscrits. Trente-six dont vingt-deux garçons furent admis. Ce fut la « Promotion du Bombardement. »

Chose étrange, alors que les distributions de prix étaient supprimées à Reims depuis plus de dix ans, on en fit une en 1915. Il est juste d'ajouter qu'elle ne fut pas banale. De diverses parties de la France on nous avait envoyé des livres et des récompenses diverses. Il fallait les distribuer, il fallait aussi encourager, par une petite fête de famille, ces écoliers zélés qui, depuis six à sept mois, affrontaient de réels périls pour continuer leurs études quand même. Et l'idée vint à M. le docteur Langlet d'organiser cette fête dans une de nos écoles de caves et dans une des plus martyrisées par l'ennemi : à l'école « Dubail, » la plus importante et non la moins originale, comme on l'a vu. Située dans un quartier certainement très exposé, elle offrait du moins cet avantage d'être un abri vaste et très sûr en cas d'un bombardement sévissant pendant la réunion.

Celle-ci eut lieu le 31 juillet 1915, 322e jour du bombardement. Le vénérable docteur Langlet présida, assisté de MM. le

lieutenant-colonel Colas, commandant la place de Reims, représentant le général de division, le sous-préfet, deux adjoins au maire et quelques conseillers municipaux, etc. Au pied du rustique escalier descendant à la classe, près de ce petit groupe de notabilités, une quarantaine de parens d'enfans étaient massés ; en face, tous les élèves de l'école « Dubail » (près de 300) et des délégations des neuf autres écoles existant alors à Reims, accompagnés de tout le personnel enseignant. Dans cette salle basse et mal éclairée, quoiqu'il fût dix heures du matin, et qu'assombrissait encore la bâche noire du fond, mal voilée par quelques faisceaux de drapeaux des nations alliées, — cette fête enfantine, à moins de 2000 mètres de l'ennemi, fut, on le devine, des plus impressionnantes.

En 1916, l'examen du certificat d'études dura deux jours, les 7 et 8 juillet, parce que le nombre des candidats était beaucoup plus considérable que l'année précédente. Au lieu de 48, ils vinrent 125 ; 107 furent admis. Ce fut, comme je l'ai dit, la « Promotion de la Victoire, » à cause de nos éclatans succès de la Somme. J'ajoute que le cours complémentaire de jeunes filles a fait recevoir, au brevet élémentaire quatre aspirantes sur quatre élèves présentées, à l'École normale une aspirante pour une présentée et que cette élève a été classée première pour tout le département de la Marne. Voilà dans quelle mesure nos « petits bombardés » ont été troublés dans leurs études par la barbarie allemande : quelle preuve plus convaincante pourrait-on donner du courage de ces enfans, et de l'utilité de nos « écoles de guerre ? »

*
* *

Non moins courageux que leurs collègues de la grande ville, tous les instituteurs non mobilisés et les institutrices de la banlieue restèrent à leurs postes où ils rendirent de signalés services à la population, aux municipalités et à l'armée. Malgré la proximité de la ligne de feu, éloignée seulement de 2 à 6 kilomètres, les écoles de plusieurs villages sont restées ouvertes jusqu'au 31 mars 1917 ; je les ai fermées quelques jours seulement, lorsque les projectiles ennemis tombaient dans le voisinage. Et là comme à Reims, *aucun* des 200 élèves qui les ont fréquentées chaque année ne fut victime d'accident. Dans d'autres communes où le danger était réellement trop

grand pour qu'on ouvrît les classes, l'instituteur ou l'institutrice n'abandonnèrent point cependant les quelques habitans qui y demeuraient encore; ils secondèrent ou remplacèrent le maire dans l'administration communale. D'autres enfin, non moins esclaves du devoir, sont restés à leurs postes dans la partie encore envahie de la circonscription subissant depuis cette époque la dure loi de l'ennemi.

L'enseignement privé a ouvert ses premières écoles en novembre 1915, un an après l'ouverture des écoles publiques. Il en comptait au 30 mars 1917 trois, recevant 143 élèves. Leur installation, inspirée de celle des écoles publiques, fut, comme elle, imposée par la proximité du front et la destruction de presque tous les immeubles scolaires que l'enseignement privé possédait à Reims. C'était aussi une installation de fortune, imparfaite assurément, mais, comme l'autre, suffisante et non moins originale. La première école a été ouverte dans les caves de la maison Chauvet, rue Coquebert, établissement contigu à celui où était l'école « Joffre. » Les deux autres étaient dans des sous-sols : rue du Barbâtre et rue des Chapelains. En 1916, les deux premières ont présenté à l'examen du certificat d'études primaires, 4 candidats qui ont tous été admis.

Telle a été, jusqu'aux jours de l'évacuation, la vie et telle a été la situation de l'enseignement primaire dans la première circonscription de Reims, tout entière sous le feu des canons allemands. Les divers résultats qu'il a donnés prouvent l'utilité de l'œuvre et ses bienfaits ; les conditions dans lesquelles elle s'est poursuivie attestent le mérite des maîtres qui y ont collaboré et justifient, n'est-il pas vrai, les témoignages de satisfaction qu'a bien voulu leur donner récemment le gouvernement en les citant à l'« Ordre du jour » et en conférant la Légion d'honneur à leur doyenne.

Octave Forsant.

BLAISE DE MONLUC

ET

LA GUERRE DE TRANCHÉES

Nombreux ont été les rapprochemens que la guerre actuelle a amené à faire avec l'ancienne guerre de siège. C'est surtout dans les récits du XVIIe siècle qu'on a recherché les élémens de ces comparaisons. Le XVIe siècle en eût fourni davantage, et cette époque a pour elle de posséder un écrivain militaire de premier ordre, un maréchal de France qui a gagné presque tous ses grades dans la guerre de tranchées, ingénieur avisé et grand remueur de terre, « français et encore gascon, qui est de notre nation le plus franc et le plus libre, » Blaise de Monluc (1). Guerre de tranchées et guerre de siège, c'est en effet devenu tout un, ou plus exactement la première est appelée à supplanter la seconde; la guerre de siège, telle que la concevait l'ancienne science militaire, tendra de plus en plus à disparaître. Dans les deux armées qui, après la bataille de la Marne et la course à la mer, se sont stabilisées sur un front allant de Belfort à Nieuport, amenant chacune toute leur artillerie lourde, quelle est l'armée assiégeante, quelle est l'armée assiégée? La défense et l'attaque ont aujourd'hui dans la guerre de tranchées des procédés identiques.

(1) Cf. *Commentaires de Blaise de Monluc*. Édition critique publiée et annotée par Paul Courteault, Paris, 1911-1914, 2 vol. in-8 parus. *Blaise de Monluc*, biographie critique du même auteur, 1909, 1 vol.

Monluc reconnaissait à la guerre trois raisons d'être : gagner des batailles, prendre des villes, défendre des villes. De ces trois objectifs, le premier, qui rentre dans la guerre de mouvement, est une exception au XVIe siècle : on pourchasse son ennemi de ville en ville; il revient sur vous; on resserre ou on lève un blocus; les alternatives de succès et de revers sont constantes; « il est impossible d'être toujours suivi du bonheur; » les troupes passent de longs mois dans des tranchées creusées à 150 pas de distance, faisant le jour de brillantes sorties, agissant plutôt par « camisades. » Cette guerre, dans sa préparation comme dans son exécution, offre *mutatis mutandis* de grandes analogies avec les opérations actuelles. Les *Commentaires de Monluc* sont précieux pour qui veut en connaître la théorie et la pratique, y compris la mise en action des facteurs moraux. L'esprit militaire français caractérisé à la fois par le goût des initiatives, la crânerie de l'attitude, l'entrain, l'abnégation et bien d'autres qualités encore, y apparaît en beauté. Et l'on éprouve un grand charme à ces récits et à ces enseignemens dictés tout d'une traite par le vieux guerrier se remémorant ses campagnes et parlant une langue à laquelle la verve gasconne donne une piquante saveur.

*
* *

La défense des places fortes est un sujet capital auquel Monluc a consacré une longue « remontrance, » car « il n'y a ville qui se perde sans amener une grande perte de pays. » Ses enseignemens n'ont pas vieilli et peuvent encore aujourd'hui être médités avec profit.

Les devoirs incombant au chef qui a assumé la responsabilité de conserver à son pays une ville fortifiée compteront toujours parmi ceux qui, à la guerre où tout est cependant dévouement et sacrifice, exigent la plus grande énergie, la plus grande abnégation, la plus grande force d'âme. Les règlements de nos armées n'ont jamais varié sur ce point : tous ont proclamé la nécessité pour un gouverneur assiégé de résister jusqu'à la dernière extrémité, malgré l'affaiblissement de la garnison, malgré la brèche ouverte dans l'enceinte. La « Remontrance du seigneur de Monluc aux gouverneurs des places » est d'une rare véhémence. Le vieux guerrier apostrophe avec indignation les gouverneurs qui capitulent avant d'avoir rigoureusement

épuisé tous les moyens de résistance : « Le Roi ne vous l'avait pas donnée, cette place, pour y vivre seulement, mais pour y mourir, s'il était besoin, en combattant. Vous ne vous y êtes point enfermé pour la perdre, mais pour la conserver. »

Et que le gouverneur ne vienne pas mettre en avant l'épuisement de la garnison, car il cherche à masquer sa propre dépression. Il doit donner l'exemple à ses soldats et alors « je m'assure qu'ils tiendront le même chemin que vous tiendrez et il n'y a rien qu'ils ne fassent, il n'y a incommodités qu'ils ne souffrent. » Le rationnement des vivres ne doit pas davantage être un motif de capitulation, ce serait s'exposer à un vilain reproche de « perdre son honneur pour remplir son ventre. » Il ne faut pas non plus croire que l'honneur est sauf, parce que l'ennemi vous aura fait quelques concessions. « Vous qui vous enfermez dans les places, avisez à ne pas prendre sitôt l'effroi... Ne pensez pas sauver votre honneur pour emporter ou votre enseigne ou quelque pièce d'artillerie, car tout cela enfin n'est pas grand cas, et celui qui vous assiège vous l'accorde aisément, pourvu qu'il en ait le profit et vous la honte et le dommage (1). »

Mais l'heure des défaillances a sonné : le gouverneur pusillanime a rendu la place, a signé la douloureuse capitulation. Voici le misérable sort qui l'attend :

Au lieu de louanges, vous aurez des injures ; on vous tournera le dos, chacun vous montrera du doigt, de sorte que, cent fois par jour, vous maudirez l'heure que vous n'êtes mort dans votre place plutôt que de la rendre... Non seulement le Roi, les princes et seigneurs vous verront de mauvais œil, mais les femmes et les enfans. Et je veux encore passer plus outre : votre propre femme, encore qu'elle fasse semblant de vous aimer, elle vous haïra... Elle voudrait qu'une canonnade vous eût emporté. Ainsi, vous voilà bien accommodé, monsieur le gouverneur, qui aurez perdu votre place, vu que, dans votre propre lit, on vous maudira.

D'accord avec ces principes, Monluc refusa avec obstination de signer, au nom du roi Henri II, la capitulation de la ville de Sienne, dans laquelle il venait de faire une résistance opiniâtre

(1) Allusion à la capitulation de Moncalvo (7 octobre 1555) : « Le capitaine se rendit, vies et bagues sauves avec permission de traîner une petite pièce d'artillerie pour lui sauver son honneur. »

de dix mois (juillet 1554-avril 1555), et il tint bon pour que l'acte qui remettait la place aux troupes impériales fût signé par les négociateurs siennois. « Jamais, déclara-t-il, le nom de Monluc ne se trouvera sur une capitulation. »

Au XVIe siècle, la science de la fortification commençait à n'être plus seulement le fait d'ingénieurs italiens ou espagnols. Des capitaines s'étaient formés aux méthodes du célèbre Pedro de Navarro (1) et y avaient même apporté des perfectionnemens. Monluc, doué d'un grand bon sens, fort d'une expérience acquise au cours des guerres contre les Impériaux en Italie et en France et contre les réformés en Guyenne et en Saintonge, était devenu un maître dans la conduite de la guerre souterraine, dans l'art de la sape. En outre, comme nous le verrons, il sut mieux qu'aucun chef obtenir d'une troupe le pénible effort qu'exige tout travail entrepris pour se retrancher en présence de l'ennemi.

C'est la terre et encore la terre qu'il faut creuser et relever en masse couvrante, tantôt détrempée par la pluie et sans consistance, tantôt dure et « pleine de petits cailloux, de sorte que cent hommes n'eussent pas fait en un jour vingt pas de tranchée. » Ce sont les gabionnades, les fascinages, les plates-formes qu'il faut construire en amenant, à grand renfort d'attelages, les matériaux des bois voisins.

Le siège de Thionville (juin 1558) nous fait voir le sire de Monluc donnant sa mesure comme ingénieur et en remontrant même aux gens de métier. La place était défendue par une garnison de deux mille Wallons et Espagnols. Après une reconnaissance, le duc de Guise et le maréchal Strozzi décidèrent qu'il fallait s'approcher des remparts éloignés de 600 pas et commencer les tranchées le plus près possible de la ville. On gagne donc un village, mais le terrain était plan et découvert « de façon qu'un oiseau ne pouvait paraître qu'il n'y fût vu. » Les Espagnols aperçoivent la troupe qui s'avance, et aussitôt les batteries de la porte de Luxembourg entrent en action, battant le village dont ils ne laissent pas une maison debout « et étions contrains de nous tenir dans les caves. » Si loin que l'armée fût encore des remparts de Thionville, il fallut bien commencer à ouvrir boyaux et tranchées. Monluc demanda à

(1) Sur Pedro de Navarro, cf. Brantôme, *Grands Capitaines estrangers*, éd. Lalanne, t. I, p. 136, 137.

Strozzi douze cents lansquenets pour aider les pionniers dans leur travail. Dans les cas critiques, toute la troupe, sans distinction d'armes, comme cela s'est toujours fait dans la guerre actuelle, était employée à remuer la terre. L'eau se trouvait près du sol, les blés fort heureusement étaient mûrs et l'on put placer des gerbes en guise de fascines pour surélever la masse couvrante. « Et demeurâmes sept ou huit jours avant que nous fussions à deux cents pas de la ville pour ce que les nuits étaient courtes et, dès que le jour paraissait, les ennemis nous foudroyaient dans les tranchées, et n'y avait ordre d'y travailler que la nuit. » Monluc infatigable dirigeait, surveillait, activait les travaux, ne quittant pas le chantier. Le maréchal Strozzi lui-même n'en bougea jamais, sinon pour aller de trois jours en trois jours à sa tente, afin d'y changer de vêtemens.

Strozzi avait d'ailleurs autant de confiance, sinon plus, dans l'expérience et le savoir-faire de Monluc que dans la science de son ingénieur; aussi lui laissa-t-il faire des tranchées à sa manière, « car nous les avions au commencement faites un peu trop étroites à l'appétit d'un ingénieur. » La tranchée étroite offre plus de sécurité : encore faut-il qu'on puisse y circuler et y séjourner sans trop de difficultés. Une troupe d'infanterie occupant une tranchée trouvera rarement à sa guise l'œuvre du Génie et ne lui ménagera pas les critiques. Ces rivalités inoffensives existaient déjà au XVIe siècle, et il n'est pas étonnant d'en trouver la trace dans les *Commentaires*. Monluc eut le mérite d'inventer au siège de Thionville une disposition ingénieuse pour le tracé des tranchées et il la décrit avec complaisance. « Je faisais, de vingt pas en vingt pas, un arrière-coin tantôt à main gauche et tantôt à main droite; et le faisais si large que douze ou quinze soldats y pouvaient demeurer à chacun avec arquebuses et hallebardes. Et ceci faisais-je, afin que, si les ennemis me gagnaient la tête de la tranchée et qu'ils fussent sautés dedans, que ceux qui étaient en arrière les combattissent; car ceux des arrière-coins étaient plus maîtres de la tranchée que ceux qui étaient au long d'icelle, et trouvèvèrent Monsieur de Guise et le maréchal fort bonne cette invention. »

Les arrière-coins, appelés aussi par Monluc des « encoignures, » marquaient en effet un progrès réel dans la guerre

de tranchées. Pour la première fois dans la fortification il était fait application de ce principe inscrit depuis dans nos règlemens, à savoir : qu'une ligne de tranchées se défend moins par des feux directs que par des feux de flanquement. Il semble qu'Allent, l'historien du Génie, tout en appréciant le tracé de Monluc, n'ait vu dans ce dispositif que de simples places d'armes où on logeait des soldats « pour soutenir les travailleurs (1). » Les arrière-coins étaient destinés à procurer des vues de flanc sur l'ennemi et permettaient de le repousser, alors même qu'il avait pénétré dans la tranchée ; ils servaient également à abriter les troupes ayant mission de contre-attaquer. Cela résulte clairement de deux passages des *Commentaires*.

*
* *

Monluc n'est pas seulement un technicien, il sait à merveille, comme nous l'avons dit, faire travailler la troupe et en obtenir le maximum de rendement. Il connaît à fond l'âme du soldat et ce qu'on peut demander à celui-ci, lorsqu'on paye de sa personne. L'influence personnelle, l'ascendant moral du chef, ne doivent pas en effet s'exercer seulement dans le combat, mais chaque fois qu'il y a un effort à exiger de la troupe. Ainsi le comprenait Monluc, toujours prêt à donner l'exemple.

En 1545 devant Boulogne, les pionniers se débandent, « comme c'est l'ordinaire de cette canaille, » avant d'avoir terminé la courtine d'un ouvrage que l'on avait décidé de construire pour bloquer la ville au pouvoir des Anglais. Le vieux maréchal du Biez, lieutenant du roi, après avoir vainement cherché à embaucher d'autres pionniers, voulut faire exécuter le travail par les soldats ; ceux-ci se dérobèrent, objectant que ce n'était point leur métier. La situation était critique : les Anglais venaient de recevoir des renforts. « Je me résolus, dit Monluc, de trouver le moyen pour faire travailler les soldats, qui fut de donner à chacun qui travaillerait cinq sols comme aux pionniers. Monsieur le Maréchal me l'accorda fort volontiers, mais je n'en trouvai pas un qui y voulût mettre la main. » Que fait Monluc? Il prêche d'exemple : il réunit sa compagnie à trois autres commandées par ses proches parens et dont les soldats « ne

(1) *Histoire du Corps impérial du Génie*, par A. Allent, lieutenant-colonel du génie, Paris 1805, in-8°, t. I, p. 17.

m'eussent osé refuser. » Les outils ne manquent pas, il y en a un dépôt dans une grande tente que le maréchal avait fait dresser à cet effet. On se met en marche pour le chantier.

Comme je m'en vins à la courtine, je commençai à mettre la main le premier à remuer la terre et tous les capitaines après. J'y fis apporter une barrique de vin avec mon dîner beaucoup plus grand que je n'avais accoutumé, et les capitaines, le leur, et un sac plein de sols que je montrai aux soldats. Et, après avoir travaillé une pièce, chaque capitaine dîna avec sa compagnie, et à chaque soldat nous donnions demi-pain, du vin et quelque peu de chair... Et après que nous eûmes dîné, nous nous remîmes au travail en chantant jusque sur le tard, de sorte qu'on eût dit que nous n'avions jamais fait autre métier.

Le lendemain matin, d'autres compagnies suivirent l'exemple donné et reçurent pareil traitement; le troisième jour, il n'y avait plus de soldats récalcitrans, tous faisaient joyeusement besogne de pionniers. En huit jours, la courtine était achevée. Les ingénieurs déclarèrent que les soldats avaient fait dans ce laps de temps quatre fois plus de besogne que n'eussent fait les pionniers en cinq semaines. « Et notez, ajoute Monluc, que les capitaines, lieutenans et enseignes ne bougeaient de l'œuvre, non plus que les soldats et servaient de solliciteurs. » Les conseils qui suivent ce récit sont une des belles pages des *Commentaires* et doivent être entendus de tout chef militaire.

J'ai voulu écrire ici cet exemple pour montrer qu'il ne tiendra aux soldats qu'ils ne fassent tout ce qu'on voudra, mais aussi il faut trouver le moyen de les y faire faire de bonne volonté et non de force. Mettez la main à l'œuvre le premier; votre soldat de honte vous suivra et fera plus que vous ne voudrez... O capitaines, mes compagnons, combien de fois voyant les soldats las et recrus ai-je mis pied à terre, afin de cheminer avec eux pour leur faire faire quelque grande traite (1)! Combien de fois ai-je bu de l'eau avec eux, afin de leur montrer exemple pour pâtir! Croyez, mes compagnons, que tout dépend de vous et que vos soldats se conformeront à votre humeur,

(1) Dans un autre passage des *Commentaires*, Monluc insiste sur ce conseil : il compare le cheval fourbu qu'on ne peut faire avancer, même à coups d'éperons, avec l'homme qui marche avec son cœur plus encore qu'avec ses jambes. « Il ne tiendra qu'à vous, capitaines, faites comme j'ai fait souvent : quittez la botte et, à beau pied, à la tête de vos gens, montrez bien que vous voulez prendre de la peine comme eux. »

comme vous voyez ordinairement. Il y a moyen en toutes choses; parfois il y faut de la rudesse, mais ce ne doit être contre le gros, mais contre quelque particulier qui voudra gronder ou empêcher les autres qui sont en bonne volonté.

Et ce ne sont pas seulement les capitaines, lieutenans et enseignes qui doivent mettre la main à l'ouvrage pour encourager les hommes. Les princes et les seigneurs venus aux armées pour assister aux opérations sont invités par Monluc à payer de leur personne et à donner l'exemple.

En 1551, Messieurs d'Aumale et de Nemours, le comte d'Enghien et son frère le prince de Condé, le comte de Charny et son frère Monsieur de La Rochefoucaud, amenant avec eux une nombreuse suite de noblesse, viennent en Piémont pour suivre la campagne du maréchal de Brissac. Celui-ci avait projeté de surprendre le fort de Lanzo; il partit un matin avec la cavalerie et les princes pour reconnaître la position. Monluc, qui souffrait fort d'une hanche déboîtée quelques jours auparavant à la prise de Chieri, venait à l'arrière, conduisant l'artillerie. Arrivé le soir au quartier du maréchal, il apprend qu'un contre-ordre avait été donné et que l'on avait décidé de s'en retourner, l'opération étant jugée irréalisable : le château, juché sur un piton rocheux, ne pouvait être battu par le canon que d'un étroit palier, réputé inaccessible à l'artillerie. Monluc ne se fie pas à ce rapport et veut, malgré sa blessure, voir les choses par lui-même. Et le voilà hissé sur un mulet, gravissant un sentier escarpé « où les anges auraient eu assez affaire d'y monter » et où en plus « les arquebusades étaient à bon marché. » Il reconnaît qu'en faisant ouvrir par les pionniers une piste en lacets, on pourra monter l'artillerie et l'établir sur le palier, « au cul du château. » Il redescend de rochers en rochers, tantôt sur son mulet, tantôt à pied, soutenu par deux de ses officiers, « qui le menaient en épousée sous les bras; » il va trouver Brissac et le supplie de revenir sur sa décision, se faisant fort de conduire l'artillerie sur la position. Le maréchal commence par résister; mais les princes appuyant chaudement le plan de Monluc, il se laisse convaincre, si folle que lui paraisse l'entreprise. « Alors je dis à Monsieur de Nemours : « Monsieur, il faut que vous autres princes et sei-« gneurs mettiez la main en cette affaire et que vous montriez le

« chemin aux soldats, afin que, s'ils voulaient reculer à ce grand « travail, nous puissions leur reprocher que les princes et sei- « gneurs y ont mis la main plutôt qu'eux. » Et Monluc leur assigne comme tâche d'amener avec leurs gentilshommes les pièces au pied des pentes, d'où elles seront tirées par pionniers et soldats et hissées à l'emplacement de la batterie. Les princes et seigneurs qui étaient à l'armée pour leur plaisir, sans y avoir de charge, acceptent avec enthousiasme, et « ils ne se reposèrent de toute la nuit jusqu'à ce qu'à la clarté des torches ils eussent posé l'artillerie au pied de la montagne. » A trois heures du matin, les pièces entraient en action et le fort capitulait quelques heures après.

Cette solidarité du chef et de la troupe est une chose éminemment française. On voit que, même à cette époque lointaine, la distance entre l'officier et le soldat s'effaçait parfois et que les dangers et la misère supportés en commun créaient entre eux une sorte de fraternité. « Le maréchal de Brissac aimait et honorait jusqu'aux simples soldats; les bons hommes, il les connaissait par leur nom. » Il arrive parfois que le soldat regimbe et grogne, mais on en a raison avec quelques paroles, car en ces gens-là, comme le dit Monluc, il n'y a point « d'arrière-boutique. » Rappelons-nous que l'armée qui a accompli à travers l'Europe la plus grande marche victorieuse était composée de soldats qu'on appelait des grognards.

Dans nos armées qui remuent de la terre nuit et jour depuis trois ans et plus, les conseils de Monluc ont été largement mis en pratique. Le commandement, dans des instructions réitérées, a rappelé que les unités pendant le travail devaient toujours être encadrées par leurs chefs comme pendant le combat. La guerre de tranchées a ennobli le travail de pionnier. « Tout soldat, dit l'*Instruction sur les travaux de campagne*, doit manier l'outil aussi bien que le fusil; il se sert du premier quelquefois, du second tous les jours. Tout combattant doit travailler. L'exécution rapide et soignée des travaux engage l'honneur militaire des troupes qui en sont chargées. » Cette conception nouvelle aura sans doute pour effet de faire tomber en désuétude le vilain mot de *corvée* employé dans le langage militaire pour désigner soit tout travail qui n'est pas exercice ou manœuvre, soit la troupe chargée de l'exécuter.

La guerre de tranchées, toujours longue, toujours monotone,

et dans laquelle l'ennemi est presque invisible ne saurait exciter le courage comme la guerre de mouvement; elle est déprimante surtout pour le Français, car « notre nation ne peut pâtir longuement comme fait l'espagnole et l'allemande; » elle développe chez l'homme cette mentalité légèrement morbide qu'on appelle, en langage de troupe, « le cafard. » D'après une fiction toute militaire, ce méchant insecte pullulerait dans certains milieux provoquant l'énervement et l'humeur grincheuse. Pour réagir contre le cafard, le chef devra maintenir haut son moral et toujours donner l'exemple de la patience. Monluc s'attribue cette qualité, tout en éprouvant le besoin d'aller au-devant d'une contradiction. « Je suis Français impatient, dit-on, et encore Gascon, qui le surpasse d'impatience et de colère, comme je pense qu'il fait les autres en hardiesse, cependant ai-je toujours été patient et ai-je porté la peine autant qu'autre saurait faire. » Il est permis de supposer que le bouillant capitaine n'arrivait pas aussi facilement à dominer son naturel.

Par contre, il devait exceller à remonter le moral d'une troupe. Sa verve gasconne lui faisait trouver de ces propos allègres et imprévus qui sont le meilleur réconfort du soldat. Dans les momens difficiles, il conseille au chef de ne pas faire voir un visage mélancolique et soucieux, mais de ragaillardir les soldats par une bonne parole. « Parlez souvent avec eux en quatre ou cinq paroles, leur disant : « Eh bien, mes amis, « n'avez-vous pas courage? Je tiens la victoire nôtre et la mort « de nos ennemis déjà pour assurée. » Que si, dans la tranchée ou dans le boyau, le coup au but bouleverse les terres et fait quelques victimes, expliquez à vos hommes qu'en face « l'ennemi « se trouve en même peine que vous. »

Certes, les *Commentaires* nous présentent le récit de nombreux faits d'armes; Monluc, dans la guerre de mouvement, se montre un chef énergique, intrépide, entraînant : il charge avec sa troupe « de cul et de tête, » cherchant toujours les lieux où se donnent les coups; les arquebusades lui passent au long des oreilles cependant qu'il excite de la voix et du geste ses glorieux Gascons. Il n'en est pas moins vrai que la guerre de tranchées reste son fait, dans la défensive comme dans l'offensive; c'est dans la conduite des travaux, dans les mouvemens d'approche, dans les actions par surprise, dans les escalades, et

enfin dans l'assaut qu'apparaissent dans leur plein jour ses qualités militaires.

En 1545, le maréchal du Biez ayant délibéré d'enlever aux Anglais un fort situé près de Gravelines, confia l'opération à Monluc et à M. de Taix, qui commandaient tous deux des bandes gasconnes. Monluc envoya trois cents arquebusiers reconnaître le front d'attaque ; il était formé d'une courtine flanquée de deux bastions et protégée par deux fossés pleins d'eau, séparés l'un de l'autre par une haute levée de terre. A la vue des arquebusiers, les Anglais parurent. Il semble à Monluc qui les observait que ces gens-là « avaient fort à cœur leur retraite » et ne feraient pas longue résistance ; il décide de donner l'assaut et, s'approchant de M. de Taix, il lui dit : « Allons, monsieur, allons au combat, car nous les emporterons ; je les ai tâtés et trouve qu'ils ont plus envie de fuir que de combattre. » Les deux troupes gasconnes attendaient à l'entrée d'un pré le retour de leurs capitaines. Monluc fait sortir du rang les sergens et les harangue devant le front. « Vous autres, sergens, avez toujours accoutumé quand nous combattons d'être sur les flancs ou derrière ; et à cette heure, je veux que vous combattiez sur le devant, les premiers. Voyez-vous cette enseigne ? Si vous ne la gagnez, tant que j'en trouverai devant moi qui voudront faire le renard, je leur couperai les jarrets. » Puis, se tournant vers ses capitaines : « Et vous, mes compagnons, si je n'y suis pas aussitôt qu'eux, coupez-moi les miens. » Excités par les paroles de leur chef, les Gascons s'élancèrent.

Nous courûmes droit aux fossés, faisant toujours passer les sergens devant et passâmes le premier et second fossé et vînmes au pied de la courtine (1). Lors je dis aux sergens : « Aidez-vous, aidez-vous avec vos hallebardes à monter. » Ce qu'ils firent promptement. D'autres les poussaient par derrière, se jetant à coup perdu là dedans. J'avais une hallebarde et me tenais avec la main gauche au bord. Quelqu'un de ceux qui arrivaient, ne me connaissant pas, me prit par les fesses et me poussa de l'autre côté, lequel me fit plus vaillant que je ne voulais être, car ce que j'en faisais était pour donner courage à tout le monde de se jeter de l'autre côté ; mais celui-là me fit oublier la ruse et franchir un saut que je ne voulais

(1) Au pied de la courtine, il y avait une berme large « de plus de deux grands pas » où les soldats étaient au sec ; quant à la courtine, elle n'avait pas plus de deux brasses de hauteur.

pas. Or, je ne vis de ma vie gens passer si vite par-dessus une courtine.

Les Anglais, attaqués en même temps sur un autre front par les bandes de Taix, abandonnèrent le fort et retraitèrent sur Calais.

De pareils coups de main ne peuvent être entrepris que lorsqu'après avoir tâté son ennemi, on l'a trouvé démoralisé, « faible de reins et aisé à prendre la fuite. » Il faut alors agir avec décision et rapidité et attaquer « sur la chaude » sans y réfléchir à trois fois ; les longues consultations font souvent manquer beaucoup de bonnes entreprises. « Donc, capitaines, chargez votre ennemi cependant qu'il est en peur dans laquelle vous l'avez mis, car si vous lui donnez loisir de se reconnaître et d'oublier sa peur, vous êtes en danger d'être plus souvent battus que non de battre l'ennemi. »

Dans une carrière de cinquante ans, Monluc n'a pas conduit seulement des camisades ou des attaques de vive force; il a commandé des opérations régulières. Ses conseils, pleins de bon sens et d'expérience, ont inspiré nos règlemens. Il pose comme un principe absolu que le devoir de tout chef chargé d'une action militaire est de reconnaître par lui-même et de jour la position ennemie et de juger de la situation sur place. Si, dans la guerre de tranchées, c'est une obligation pour le chef, comme Monluc n'a cessé de le répéter, de se trouver au milieu des travailleurs pour les encourager, c'est pour le capitaine une obligation plus impérieuse encore d'apporter à ses hommes le réconfort de sa présence, lorsque ceux-ci sont exposés. « Quand il fait chaud en quelque lieu, si le chef n'y va pas, le reste n'y va que d'une fesse et gronde qu'on les envoie à la mort. » Il fait chaud souvent dans la guerre de tranchées : c'est l'entonnoir béant ouvert par l'explosion soudaine d'une mine et qu'il faut disputer à l'ennemi, c'est le nuage de fumées derrière lequel l'assaillant ou le défenseur cherche à masquer ses entreprises. Tous ces moyens, mines, artifices fumigènes, étaient employés au XVIe siècle, et nous les trouvons décrits dans maints passages des *Commentaires*.

Or, deux mines firent un grand exploit... et, sur la grande poussière qui se fit, le baron de Chepy, qui était maître-de-camp, et tous les capitaines qu'il avait avec lui montèrent incontinent sur la ruine

et vinrent aux mains avec les Espagnols... et là il en mourut plus de quatre-vingts. Et leur gagnèrent encore nos gens cette tranchée qu'ils avaient faite par le milieu, car ils se voulurent retirer à cette tranchée, et les nôtres les suivirent de si près qu'ils y entrèrent aussi tôt qu'eux.

Le passage suivant, à la forme près, serait à sa place dans un communiqué de la guerre actuelle :

Et que pis est, le colonel suisse étant à la brèche, le feu se mit à une traînée que les ennemis avaient faite, que la fumée alla si haut en l'air qu'il demeura plus de grand demi-quart d'heure que homme ne se voyait, et pour cela les nôtres n'en firent rien davantage et se faulcist retirer.

*
* *

La vie de camp au XVIe siècle ressemblait par plus d'un côté à la nôtre dans la guerre actuelle. A la tranchée, les intempéries, plus encore que les projectiles, étaient le mal redouté. Qui a vu une troupe descendre d'un secteur, après quelques jours d'occupation par la pluie, n'oublie plus le spectacle de ces hommes, aux capotes roidies et durcies par une épaisse couche de boue, vêtemens qu'il faudra commencer par décaper avant tout autre nettoyage. Quand Monluc et ses capitaines revenaient de la tranchée, ils n'étaient pas en plus bel équipage. « Il nous fallait changer de chausses et de chemises, car nous étions tout terre. »

La durée de la guerre avait rendu nécessaire l'octroi de permissions, comme cela s'est produit dans la présente campagne. Besoin était pour les uns de se marier ou de marier leurs enfans; pour les autres de recueillir une succession. Il était impossible du front « d'accommoder les affaires de sa maison. » En juillet 1555, Monluc revenu du Piémont va voir le Roi à Paris pour lui faire son rapport et part comme un permissionnaire du front pour la Gascogne où il pensait bien goûter un long repos. Mais ces congés sont précaires, étant subordonnés à la marche des opérations. « A peine avais-je demeuré trois semaines à ma maison que Sa Majesté me dépêcha un courrier me mandant que je l'allasse trouver là où il serait sans marchander ni attendre autre commandement : ce que je fis incontinent, n'ayant presque vu ma maison et mes amis. »

Henri II l'envoyait au Piémont commander les gens de pied sous le maréchal de Brissac. Monluc, à peine arrivé, tient à faire voir qu'il ne s'est pas rouillé pendant son congé : il emprunte à Monsieur d'Aumale un petit cheval gris et va en plein jour reconnaître la position ennemie dont il s'avance à cinquante pas, « car je leur voulais montrer que, pour avoir vu ma femme, je n'avais rien oublié de ce que je soulais faire. »

On ne s'attendrait pas à voir le rude guerrier qu'est Monluc attacher une grande importance à la recherche de sa table. Beaucoup des capitaines qui le suivaient dans les camisades et les assauts devaient penser que ce Gascon se nourrissait de quelque maigre ragoût à saveur méridionale. Il n'en était rien. Monluc avait le meilleur vivandier de l'armée et sa popote était la mieux tenue après celle du duc de Guise. Le récit du dîner qu'il donna dans sa tente à ce dernier et au duc Jean-Guillaume de Saxe est une joyeuse page des *Commentaires*.

L'armée du duc de Guise ayant fait, après la prise de Thionville (juin 1558) quelques démonstrations sur le Luxembourg, vint au repos en Picardie. Le duc établit son quartier le 28 juillet à Pierrepont. Le roi Henri II, ayant manifesté le désir de passer les troupes en revue, vint loger au château de Marchais chez le cardinal de Lorraine. L'armée d'alors n'avait rien d'une armée nationale : à côté des dix-huit enseignes françaises de Monluc, on voyait les sept enseignes de reîtres du duc Jean-Guillaume de Saxe et les six enseignes de gens de pied de Jacob d'Augsbourg, sans compter les Suisses commandés par Guillaume Fröhlich. Le 8 août au matin, par une chaleur torride, les troupes quittent leurs cantonnemens et viennent se masser pour la revue ; les maréchaux de camp Bordillon et Tavannes sont sur le terrain, indiquant à chaque fraction son emplacement. A huit heures, l'armée rangée en bataille s'étend sur une longueur d'une lieue et demie. Sous un soleil de plomb, le duc de Guise passe devant le front des troupes pour les inspecter avant de les présenter au Roi ; il arrive devant les enseignes de Monluc.

Et passant M. de Guise devant notre bataillon, il dit : « Plût à Dieu qu'il y eût ici quelque bon compagnon qui eût un flacon de vin et du pain, pour boire un coup, car je n'aurai pas le temps d'aller à Pierrepont dîner avant que le Roi soit arrivé. » Je lui dis : « Monsieur, voulez-vous venir dîner avec moi à mes tentes? Je vous donnerai du fort bon vin français et gascon et force perdreaux. » Alors, il me

dit : « Oui, Mousseigne (1), mais les perdreaux seront de votre propre pays, des aulx et des oignons. » Je lui répondis que ce serait ni l'un ni l'autre, mais que je lui donnerais aussi bien à dîner que s'il était dans son logis, et le vin aussi froid qu'il en saurait boire et vin de Gascogne et de bonne eau. Alors il me dit : « Vous moquez-vous point, Mousseigne? » Et je lui dis : « Non, sur ma foi! — Oui, dit-il, mais je ne puis laisser le duc de Saxe. » Je lui répondis : « Amenez le duc de Saxe et qui vous voudrez. » Il me répondit que le duc ne viendrait pas sans ses capitaines. Et je lui répondis : « Amenez capitaines et tout, car « j'ai prou à manger pour tous. »

Monluc ne paraissait si au-dessus de ses affaires que parce que, la veille au soir, il avait invité Messieurs de Bordillon et de Tavannes à venir dîner avec leurs amis, après l'installation des troupes sur le terrain et avant l'arrivée du Roi. Comme il les voulait bien traiter, il avait recommandé à son maître d'hôtel de soigner le menu. Retenus par leur service au dernier moment, les hôtes avaient dû renoncer à la bombance projetée.

Monsieur de Guise alla chercher le duc de Saxe et ses capitaines. J'envoyai en diligence à mon maître d'hôtel, afin que tout fût prêt. Mes gens avaient fait faire une cave en terre dans laquelle l'eau et le vin y demeuraient aussi frais que glace. Et, de bonne fortune, je me trouvai force perdreaux, cailles, paons d'Inde, levrauts et tout ce que l'on eût pu souhaiter pour faire un beau festin avec pâtisserie et tartes.

Les nobles hôtes firent grand honneur au repas, et le duc de Guise sortit de la tente complimentant Monluc sur sa réception : « Vraiment, dit-il, vous êtes servi en prince. » Monluc, en fin Gascon, fit observer qu'il lui manquait, pour que le compliment fût tout à fait juste, de la vaisselle d'argent, qui lui permettrait de recevoir à sa table des princes selon leur rang. Il pria le duc de demander pour lui au Roi de quoi en acheter, et Henri II, satisfait de voir un chef français tenir si honorablement son rang, acquiesça à la demande.

Un écrivain militaire, il faut l'espérer, nous donnera quelque jour une étude complète sur Monluc. Il sera largement récompensé de sa peine par le charme qui se dégage de la lec-

(1) Nom familier que le duc de Guise avait l'habitude de donner à Monluc.

ture des *Commentaires*. S'il est sage pour un historien critique de résister à ce charme (1), un militaire peut s'y abandonner tout entier. Monluc est en effet la plus vivante et brillante incarnation de l'officier français ; ses idées sur le devoir militaire ont inspiré tous nos règlemens. Devoir du gouverneur dans une place assiégée, devoir de l'officier dans les travaux de tranchées, dans la reconnaissance, dans l'action par surprise, dans l'assaut, ses préceptes et ses conseils s'étendent à tout et forment aujourd'hui encore, après plus de trois siècles, la base de notre enseignement militaire. S'il sait les devoirs qui incombent au chef, sa vieille expérience, à laquelle on ne saurait en conter, lui a appris aussi à connaître la faiblesse humaine, les négligences et les fautes que ce chef peut être entraîné à commettre, ainsi que les excuses habituelles dont il peut être tenté de les couvrir : toute transaction avec le devoir sera justement flétrie dans les *Commentaires*. Enfin, Monluc est celui qui, un des premiers, a pratiqué cette discipline à la fois ferme et paternelle, si caractéristique de notre armée, si inconnue, au contraire, de l'officier allemand, qui ressent une souffrance d'amour-propre, s'il est rapproché du soldat, et pour lequel le salut cataleptique du subordonné est la suprême manifestation de l'esprit militaire.

Lieutenant-colonel DE CASTRIES.

(1) Cf. P. COURTEAUT, *Blaise de Monluc*. Avant-propos.

REVUE LITTÉRAIRE

L'ÉLOQUENCE DE LAMARTINE (1)

« La France s'est oubliée à cette folie de prendre un jour pour colonel le principal musicien du régiment. » C'est ainsi que Louis Veuillot résume l'activité politique de Lamartine. Cette formule, qui renvoie le poète à sa lyre, écarte aussi tous les poètes et, en somme, nous avertit de ne pas croire que le gouvernement de la cité soit une poésie. Hélas !... Et lui, Lamartine, s'est débattu contre ce jugement. Veuillot n'était pas le seul qui le priât de ne pas se commettre avec les gens du métier politique et, en outre, qui le priât de ne pas aventurer la cité avec ses belles rêveries. Pendant bien des années, il ne put empêcher les partis de lui crier au poète, chaque fois qu'il prononçait un discours. Il avait, dans un monde si indulgent pour le passé des orateurs, un impardonnable péché, les *Méditations*. Et Mme de Girardin, sous le nom du vicomte de Launay, le défendait avec autant d'esprit que d'amitié : « Est-ce que c'est bien spirituel d'appeler toujours un homme politique du nom de sa profession ? Si l'on en faisait autant pour vous autres, messieurs, que diriez-vous ?... Pourquoi reprochez-vous à M. de Lamartine d'être un poète et pourquoi ne voulez-vous pas qu'un poète fasse de bonne politique, puisque vous en faites bien, vous autres, de la politique, vous qui êtes des marchands de bois retirés, des bonnetiers découragés, des apothicaires désenchantés ?... » C'est vrai ! et de quel droit refusez-vous au poète le talent que vous accordez à l'apothicaire, au marchand de bois, au

(1) *Lamartine orateur*, par Louis Barthou (Hachette).

bonnetier, le talent « de renverser les ministères et de bouleverser l'Europe? » Mme de Girardin ne définit pas autrement la politique de ces négocians; mais elle attribue de plus nobles aptitudes au poète, qui a coutume « de sonder les cœurs, d'étudier l'histoire, d'éclairer les peuples, de juger les rois et d'interroger Dieu. » Reste à savoir si la politique la mieux désirable consiste en ceci plutôt qu'en cela.

Le poète répond aux bonnetiers, apothicaires et marchands de bois : « Plaisante race, que la race médiocre! elle se croit inaccessible. » Où réussissent les médiocres, le poète serait tout dépourvu? Lamartine éconduit ce paradoxe. Et voici Lamartine, selon Sainte-Beuve. On lui parle de Bacon : mais il le sait par cœur et, depuis dix ans, vingt ans, il en fait son étude perpétuelle. L'économie politique? Il vous dit, les jambes étendues : « Avez-vous jamais mis le nez dans ce grimoire-là? Rien n'est plus amusant, rien n'est plus facile!... » Un jour, comme il est sur le point de partir pour la campagne, la causerie vient aux fermages et aménagemens de terres : « Comment! Si je m'y entends, mon cher ami? réplique-t-il; mais je m'y entends divinement! » On observera que Sainte-Beuve est assez malveillant pour ses contemporains les plus admirables; et, bien qu'il ait si heureusement profité, lui, d'être avec tant de continuité assidu à son œuvre, il était jaloux des poètes et de tous écrivains qui s'élançaient hors de la tâche quotidienne. Puis, il était un homme attentif et qui, cherchant l'exactitude, se méfiait des improvisateurs qui inventent la vérité. D'ailleurs, si l'on récuse le témoignage de Sainte-Beuve, il y a Lamartine lui-même : après un discours relatif aux sucres ou aux rentes, il se flatte de posséder « une immense popularité financière. » Il ajoute : « J'en ris tout bas! » Il en rit tout haut; et il s'en régale. Il ressemble à son grand émule Chateaubriand. Le roi disait : « Donnez-vous de garde d'admettre jamais un poète dans vos affaires; il perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien! » Louis XVIII, afin de ne pas avoir auprès de lui Chateaubriand, le nomma ambassadeur. Dès son arrivée à Berlin, le nouveau diplomate commence le cours de ses dépêches; et il note : « Mon esprit se plie facilement à ce genre de travail. Pourquoi pas? Dante, Arioste et Milton n'ont-ils pas aussi bien réussi en politique qu'en poésie?... » Et, un autre jour, il se plaignait au comte de Marcellus, diplomate de carrière : « Parce que nous avons écrit quelques pages de poésie, les routiniers des chancelleries nous accusent d'effleurer seulement la politique; et ils nous disent incapables d'aller au fond des questions ou même de dresser un protocole, parce que nous ne sommes ni lourds ni décolorés!... » Les routi-

niers des chancelleries et la race des médiocres, c'est tout un. Les poètes romantiques ont eu confiance dans leur génie.

M. Louis Barthou n'est pas de ceux qui, dans la politique, les traitent comme des intrus. C'est que d'abord il aime les poètes. Sans doute aime-t-il également la politique et souhaite-t-il de la recommander en la montrant compatible avec la poésie. La politique d'autrefois, peut-être? Il nous engage à ne pas nous figurer que la politique ait dégénéré sensiblement. Avec beaucoup de discrétion, sur le bas d'une page, en note, il nous prie de méditer quelques lignes de Mme de Girardin, quelques lignes du mois de mars 1837. Il y a quatre-vingts ans, la Chambre discutait la loi dite de disjonction, touchant l'affaire de Strasbourg. Mme de Girardin ne prétend pas décider s'il convient qu'on sépare en deux groupes les accusés civils et militaires; mais elle a vu les représentans du pays, à la séance, qui « sautaient sur les bancs, comme des révoltés de collège; » elle a vu « ces législateurs jetant leur chapeau en l'air comme les lazzaroni du troisième acte de la *Muette*, criant bravo comme des claqueurs et s'embrassant entre eux avec folie comme des convives qui ont le vin tendre. » Elle s'écrie : « Comment se fait-il que depuis vingt ans l'éducation parlementaire n'ait pas fait plus de progrès? » M. Louis Barthou ne le dit pas et dit seulement qu'avant de conclure à « la décadence des mœurs parlementaires, » il faut examiner les mœurs parlementaires d'autrefois. Bref, le problème de la politique et de la poésie se posait pour Lamartine à peu près comme il se poserait de nos jours, si nous avions un Lamartine, car nous avons les politiciens.

Le *Lamartine orateur*, de M. Louis Barthou, est un ouvrage de grand mérite, auquel je crois qu'on aurait pu donner plus de vie et, pour ainsi parler, plus de gaieté, plus de fougue et, si l'on veut, plus de flamme, enfin cette alacrité qu'il y a dans tout ce qui est de Lamartine, dans sa poésie ou dans sa politique, dans sa personne même. C'était du reste plus facile que de mener à bien l'œuvre que M. Louis Barthou a préférée, l'œuvre d'un historien véritable et qui ne confond pas Clio, la muse grave de l'histoire, avec ses sœurs frivoles. Il a réuni tous les documens; il en a découvert beaucoup de très importans et précieux : il a, sur quelques points, renouvelé le sujet. Principalement, il a interprété son personnage avec une intelligente et parfaite équité. Il excelle à exposer les affaires au milieu desquelles Lamartine avait à prendre ses résolutions : toutes sortes d'affaires, les plus vastes et les plus menues, celles qui devaient modifier l'aspect de l'univers et celles qui n'aboutissaient qu'à des séances orageuses.

C'est merveille de voir comme il débrouille ces complications, souvent ces intrigues, et comme il éclaire joliment ces mystères augustes ou non. Guidés par lui, nous allons tout savoir. Et, s'il nous dit : « Je ne saurais, à défaut de compétence, analyser un tel discours, » — c'est à propos des fortifications de Paris, — nous devinons que Lamartine s'est lancé au delà des limites prudentes. Lamartine commet, à l'occasion, des fautes de tactique parlementaire : M. Barthou s'en aperçoit. Lamartine, par exemple, s'amuse à recueillir des applaudissemens très variés : tantôt les amis du gouvernement lui organisent un succès contre les partis de gauche; et tantôt, ce sont les partis de gauche qui le soutiennent à l'encontre du gouvernement. Qu'est-ce à dire? Lamartine garde son indépendance; il approuve à droite, à gauche, selon que la droite ou la gauche a raison. Parbleu! Mais, non ; ce n'est pas tout naturel, et M. Barthou signale cette « hardiesse » de Lamartine, très honorable et fière, très dangereuse. En deux mots, Lamartine se fait aimer contre quelqu'un, non pour lui-même ; et cette façon d'agir, sans conséquence pratique, le rend inefficace. Lamartine, en général, suit son inspiration. Ce qui lui manque, — et M. Barthou reprend ici une remarque de Louis Blanc, — c'est, et sans plaisanterie aucune, « cette *forme hautaine de l'obéissance* que la situation de chef de parti exige fréquemment. » Il a toutes les qualités d'un chef, excepté l'obéissance. Or, « les assemblées parlementaires admirent parfois, mais elles suivent rarement les chefs qu'elles sentent trop seuls. » Au surplus, les maladresses de Lamartine, son historien, qui les note, ne les méprise pas. Elles lui semblent héroïques. En outre Lamartine s'est peu à peu corrigé. Ce dont il a dédaigné de se corriger n'a pas empêché ses triomphes : encore une preuve de son génie. M. Barthou le place dans la situation commune et le montre qui s'en évade. C'est ainsi qu'on peint les grands hommes : ils ont leurs attaches, et ils ont leur envolée.

Ce caractère du grand homme et du héros, M. Louis Barthou le sent et le fait sentir. Il a subi le prestige de cet imposant génie et — c'est un bon signe — il a conservé intacte sa clairvoyance : ni le prestige du héros ne l'accable; ni l'analyse, qu'il a voulue exacte et rigoureuse, ne disperse le génie. La critique et l'histoire ont, le plus souvent, l'un ou l'autre de ces inconvéniens.

On naît orateur : c'est une opinion répandue. En outre, Lamartine parmi tous les poètes nous apparaît comme celui que ses velléités contentent le plus vite. Il ne travaille pas : il chante. Il n'a pas besoin

de travailler ; et il ne daigne pas travailler. Les dieux l'ont dispensé de nul effort. Et lui-même n'oserait pas toucher à ce don qu'il a reçu des dieux. Il est comme une harpe éolienne, docile aux vents célestes. Voilà l'image que nous avons de lui, et qui n'est pas absolument fausse. Mais, pour devenir un orateur, au Parlement de son pays, il a beaucoup travaillé.

Son premier discours est de ses trente-huit ans. Il avait voyagé ; il arrivait de Florence et, à Saint-Point, l'automne de l'année 1828, ses compatriotes l'accueillaient avec cérémonie. « Arrivés au château, j'ai répondu par une harangue où j'ai prêché Dieu, le Roi et les honnêtes gens... » Il ajoute, avec modestie : « J'ai arrosé mon éloquence de deux tonneaux de vin ; puis un déjeuner de cent soixante couverts. La cérémonie n'a fini qu'avec le jour. Rien n'était commandé ni inspiré, tout spontané. » Charmant succès, que d'improviser un déjeuner de cent soixante couverts ! Il était plus facile d'improviser la louange de Dieu, du Roi et des honnêtes gens : Lamartine, avec raison, n'insiste pas. L'année suivante, l'Académie de Mâcon le fête, le prie de parler. Il se lève : on l'applaudit sans retard, on l'applaudit encore après qu'il a dit d'aimables choses joliment. Ce sont les premiers débuts oratoires de Lamartine. Est-ce alors qu'il a deviné son éloquence et commencé de désirer la tribune?... Il se présente aux élections législatives en 1831. Mais il n'est point élu. Sa campagne électorale, ce sont, plutôt que lui, ses amis et partisans qui l'ont faite. D'ailleurs, il n'y avait que quatre cent soixante-treize électeurs inscrits : M. Barthou note que, dans ces cas-là, les visites valent mieux que les discours. Lamartine, en somme, ne s'est point essayé. Cependant, il ne doute pas de sa vocation : « J'influerai par la parole sur le gouvernement de mon pays... Les hommes de l'antiquité nous donnent l'exemple. Ils avaient plusieurs génies. Ce que je serai, d'autres l'ont été avant moi. Il n'est besoin que de résolution. »

Cette vocation d'orateur, la voici : « M. de Lamartine est grand, beau et svelte. Il a toujours l'air de s'élancer. Son pied ferme et léger à la fois se pose sans appuyer et laisse une noble empreinte. Sa main est une main d'artiste et de gentilhomme, merveilleusement faite pour tenir une plume ou une épée, pour frapper le marbre d'une tribune. Il est familier et éloquent, négligé et lyrique. On ne pouvait être insensible soit à l'expression de sa figure fine et distinguée, soit à la sonorité inimitable de sa voix de poitrine. Ses cheveux châtains à peine argentés surmontent son front où réside la sérénité. L'inspi-

ration y bat ses rythmes. Son nez est d'un aigle, ses lèvres sont d'un orateur autant que son regard d'un poète... » Son ami Dargaud l'a bien vu ; il a vu sa bouche, grande, bienveillante et agréable qui « tonnera sur la France et sur l'Europe » et qui sait aussi « sourire à une vierge et à un enfant; » ses yeux, où le bleu se mêle au gris sombre et qui « roulent comme le ciel tantôt des nuages noirs, tantôt des pans d'azur, puis s'illuminent de soudains éclairs. » Voilà certainement un orateur. Mais, comme il se propose d'influer sur le gouvernement de son pays, nous sommes curieux de ses idées, pourtant. Eh! bien, vers sa trentième année, il n'accordait pas beaucoup de confiance à la liberté. Il raisonnait « en conservateur, » dit M. Barthou. Il écrivait à Mlle de Canonge : « Le seul moyen de gouvernement, c'est la force. » Il n'estime pas que la presse ait droit à la liberté. Il n'approuve guère Decazes et le juge trop complaisant pour la gauche. Cependant, les royalistes ultra le considèrent comme un libéral; les libéraux, comme un ultra. « Je ne suis ni l'un ni l'autre, » dit-il. Et qu'est-il donc? Un homme inquiet, dans un temps « où tout ce qui est vieux s'écroule et où il n'y a pas encore de neuf. » Alors, va-t-il chercher du neuf ou consolider ce qui est vieux ? Il hésite. Où vont ses préférences? M. Barthou se le demande et consulte le *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*. Ce poème est de 1825. Dans l'« avertissement, » le poète se défend d'être un sceptique, non pas d'être, en quelque manière, un libéral. Le continuateur de Byron, le second poète d'Harold, comment serait-il l'ennemi de la liberté ? Mais il tient à définir la liberté qu'il a chantée : ce n'est pas celle « dont le nom profané a retenti depuis trente ans dans les luttes des factions ; » c'est « la liberté, fille de Dieu, qui fait qu'un peuple est un peuple et qu'un homme est un homme. » Évidemment !... Mme de Lamartine ne lit pas sans être alarmée le poème de son enfant : « Il y a des passages qui me font de la peine. Je crains qu'il n'ait un enthousiasme dangereux pour les idées modernes de philosophie et de révolution, contraires à la religion et à la monarchie, ces deux jalons de ma route qui devrait être aussi la sienne... » Le sentiment de M. Barthou n'est pas tout à fait celui-là; mais il observe qu'avant de posséder sa doctrine politique Lamartine aura de l'ouvrage.

Il est vrai qu'en 1831 Lamartine écrit *La politique rationnelle*. Et ce mot de « rationnelle » indique déjà que l'incertitude va diminuer. Le poète médite : et n'a-t-il pas trouvé ses principes ? Les principes une fois posés, la raison tire les conclusions logiques. Il y a, dans *La politique rationnelle*, une doctrine. M. Barthou la dégage très jus-

tement et prouve que l'apprenti homme d'État ne l'a pas jetée sur le papier, soudain, comme un poème : il l'a sérieusement élaborée. On en trouve les premiers élémens, au jour le jour, dans la correspondance de Lamartine ; les élémens se coordonnent peu à peu. Cette doctrine, ensuite, Lamartine s'en souviendra : la vie politique de Lamartine est moins dénuée d'« unité » qu'on ne le raconte. Mais enfin, Lamartine est-il républicain, dans *La politique rationnelle*, en 1831 ? Car il écrit : « La république, mais la république mixte, à plusieurs corps, à une seule tête, république à sa base, monarchie au sommet... » Il faut traduire le rébus ; « il faut aller au fond des choses, » dit Barthou, qui ajoute : « On s'y est mépris ; et j'avoue m'y être ailleurs trompé moi-même... » Allons au fond des choses : la république de Lamartine, en 1831, c'est « la monarchie constitutionnelle. » Probablement. Toujours est-il qu'à la veille d'influer sur le gouvernement de son pays, et en dépit de *La politique rationnelle*, Lamartine ne tient pas toute sa politique. C'est trop exiger ? Sans doute.

Il est élu député de Bergues, le 7 janvier 1833. Il accomplissait alors son fastueux voyage d'Orient. Il fait son entrée à la Chambre vers la fin de l'année. Le poète des *Méditations :* magnifique événement ! On lui demande où il siégera : c'est que *La politique rationnelle* n'est pas une indication suffisante. « Au plafond ! » répond-il ; et, comme la réalité ne se prête pas à tous les symboles, il s'assied sur l'un des bancs les plus élevés de la droite. Il monte à la tribune, la première fois, le 4 janvier 1834. Est-il prêt ? Son ami Dargaud lui disait : « Les inspirations ne suffisent pas, sans les convictions ; » et il répondait : « A la longue, les inspirations font les convictions. » Ce premier discours, un peu vague. Il s'agissait des Vendéens : et Lamartine réprouvait la guerre civile ; mais il réclamait l'indulgence en faveur de ces révoltés « dont le crime n'est qu'une erreur de leur fidélité. » Belle pensée ; et les mots, dignes de la pensée. L'orateur, après cela, sut qu'avec une belle pensée et les mots dignes de la pensée l'on n'est pas un orateur. « L'essai de M. de Lamartine nous semble du plus favorable augure pour la suite de sa carrière parlementaire, » dirent les *Débats*. Lamartine se dit qu'il avait tout à recommencer.

Il se mit à la besogne avec entrain. L'on s'attendait que Lamartine fût un improvisateur. Lui-même, ne s'y attendait-il pas ? Il a redouté la tribune : il a écrit son premier discours ; il en écrit d'autres. Mais il a résolu de « s'accoutumer au feu. » Il a de l'audace et de la cons-

tance. Il dit à Virieu : « Je n'épargne ni courage ni peine ; j'affronte le ridicule, plus difficile à affronter que le poignard. Je vois le but et j'oublie la route. » D'avance, il comptait sur son génie : « Le génie est génie partout... » Et il comptait que, pour devenir éloquence, sa poésie n'aurait qu'à « replier ses ailes. » Pas du tout ! Il vérifia qu'un simple garçon, tout dépourvu de poésie et de génie, monte à la tribune, prend la parole, émeut l'assemblée, est un orateur et, s'il le désire, modifie le gouvernement de son pays. Un Lamartine, cette remarque faite, a le choix de mépriser l'art de l'orateur ou de l'acquérir. Lamartine choisit de ne pas mépriser l'art de l'orateur. Il se fixa le terme de trois ans pour achever ses écoles : et il eut de l'application. Pour s'entraîner à n'être pas timide, il se forçait à parler « sur toutes choses. » Il tâchait d'égaler « le pathos sonore et le vide plein de mots » de ses collègues. Il écrivait à une amie : « Nous sommes des gens de bonne compagnie, apprenant péniblement le patois. » Cela ne le dégoûtait pas. Cela même le dégoûtait si peu qu'il vint à dénigrer sa poésie, — sa poésie pure et divine, et qui le gênait : — il l'appelait une « maladie » et, pour s'en défaire, il employait le « remède héroïque; » c'est-à-dire qu'il prenait pour son modèle un discours d'Odilon Barrot.

Badinage? Il ne badine pas du tout, quand il écrit : « Je persiste à croire, contre tout le monde, que j'étais né pour un autre rôle que celui de poète fugitif, et qu'il y avait, dans ma nature, plus de l'homme d'État et de l'orateur politique que du chantre contemplatif de mes impressions de vingt ans. » Et il ne badine pas, quand il écrit : « Je vois se réaliser ce que j'avais toujours senti, que l'éloquence était en moi plus que la poésie... » Il y tient; passons. Mais il ajoute : « La poésie, qui n'est qu'une de ses formes... » La poésie, une des formes de l'éloquence... Et M. Barthou lui accorde que « l'éloquence est une des formes de la poésie. » Gracieux échange de politesses ! Et M. Barthou feint gentiment de n'avoir pas entendu ; mais non, c'est la poésie que Lamartine subordonne à l'éloquence. De la part de Lamartine, et de ce grand orateur, et de ce plus grand poète, il me semble que c'est drôle, et que c'est dérisoire et pathétique. Il appelle Odilon Barrot, l'un des maîtres de la tribune, un bavard, une « antipathie bavarde; » et cependant il immole sa poésie à la gloire de rivaliser avec Odilon Barrot.

Que veut-il ? Car il travaille à cette fin. Le 9 janvier 1834, à la Chambre depuis deux semaines, il a prononcé deux discours; et il déclare très nettement : « Je veux m'exercer, tant que je pourrai, à

parler hardiment et souvent sur toutes choses, pour vaincre la difficulté extrême de la tribune et conquérir l'improvisation. » Trois ans après, il est satisfait. Il a conscience d'avoir atteint « son maximum en fait de parole » et d'être maintenant « prêt à répondre à qui que ce soit. » Il écrit à Virieu : « J'ai confondu d'étonnement les avocats, députés et pairs, avec qui j'ai eu à lutter. Cela m'amuse comme un écolier qui apprend une langue ; il s'aperçoit tout à coup qu'il la sait à peu près, après avoir longtemps cru que ses progrès étaient nuls. » Est-ce qu'il n'y a pas là une sorte d'ingénuité charmante ? une étrange humilité dans l'orgueil ?... Avec tout cela, que veut-il?

Son ambition n'est assurément pas mesquine. Aucune âme plus haute n'a été plus intacte et préservée des convoitises médiocres. Lamartine ! Et l'on rougit de savoir que des pamphlétaires l'ont accusé comme un autre politicien. Il est de ceux qui ne sont pas si nombreux dans les partis et qui ont le droit d'écarter la vilenie des soupçons rudement : « Non, non ! il n'est pas vrai que la politique soit de l'ambition toujours. C'est la petite, qui est de l'ambition ; la grande est du dévouement. Je ne conçois que la grande. Celle-là est patiente, comme l'idée qui la fait agir ! » Nous savons bien que Lamartine a mérité cet hommage. Seulement, s'il faut l'avouer, nous devinons qu'il se dévoue, et nous ne voyons guère l'objet de son dévouement ; nous ne voyons guère « l'idée » qui le fait agir. Il ne la possédait pas, son idée, quand il a commencé d'être un orateur. A quel moment l'a-t-il possédée ? La possédait-il enfin, parfaitement nette et avec l'assurance de l'efficacité la meilleure, à l'époque de ses plus glorieux triomphes, quand ses discours sont une étonnante musique et sont une dialectique merveilleuse qui lui amène toutes les âmes, les plus délicates et les moins fines, le jour par exemple de son chef-d'œuvre, ce discours relatif au retour des cendres impériales, où il ne réclame pas et ne refuse pas la loi proposée, où il hésite et montre plus d'ardeur entraînante que s'il n'hésitait pas, où il accomplit ce tour de force d'être sublime avec une opinion des plus embarrassées ? Possédait-il enfin son idée parfaitement nette, à l'heure qu'il devint, pour peu de temps, mais pour un temps, l'homme de qui dépend le sort d'un pays, le maître d'une révolution, le dictateur de la sagesse contraignant la folie ? Certes, il est, au balcon de l'Hôtel de Ville, un héros sans défaillance : et il s'impose avec génie. Mais, de ce déchaînement qu'il contient, qu'avait-il prévu ? et, de cette absurdité qu'il apaise, n'a-t-il rien favorisé ? Le

contact des événemens l'avertit, bien tard. Il est supérieur à son imprudence : il a pourtant commis son imprudence.

Au cours de toute sa carrière politique, il s'efforce d'être un improvisateur. Il n'est que trop cet improvisateur, sinon de ses discours, au moins de son activité. Il a voulu être, il a été, de l'éloquence toute prête, de l'éloquence à la disposition des événemens et des velléités que les événemens susciteront en lui. Sa politique est, pour ainsi parler, postérieure à son éloquence. En bonne logique, et naïve, c'est le contraire qu'il fallait et qu'il faudrait toujours.

Mais il avait confiance dans ses velléités, parce qu'il ne doutait, et justement, ni de sa claire intelligence, ni de la probité de sa pensée, ni de sa vertu. Bref, il était et il serait l'orateur qu'un ancien définit: l'honnête homme, habile à prononcer des discours. Le souvenir de l'antiquité, de ses républiques éloquentes, animait un Lamartine et ses plus dignes contemporains. Ils se croyaient annoncés par Tacite : *Is est orator, qui de omni quaestione pulchre, et ornate, et ad persuadendum apte dicere, pro dignitate rerum, ad utilitatem temporum cum voluptate audientium possit;* « l'orateur est le citoyen qui, sur tous sujets, prend la parole à merveille et tient des propos brillans, persuasifs, égaux à la circonstance, utiles, et fait plaisir à l'auditoire. » Ils négligeaient une remarque de Tacite, et redoutable, celle-ci : *Est magna illa et notabilis eloquentia, alumna licentiae, quam stulti libertatem vocabant, comes seditionum... quæ in bene constitutis civitatibus non oritur;* « cette grande éloquence, fille chérie de la licence que les sots appellent liberté, l'amie des révolutions,... et qui ne se produit pas dans les cités bien organisées... » Le grand, le magnifique orateur chôme dans la tranquillité de l'État. Et Lamartine, le 5 novembre 1841 : « A des idées nouvelles, des hommes nouveaux ! Voilà le cri des choses et du pays. Les partis meurent de vétusté, les intérêts souffrent. L'Europe ne nous comprend pas ; et nous ne comprenons pas l'Europe. Du nouveau! du nouveau! ou notre révolution mourra de vieillesse à dix ans de distance! » La mort prématurée des révolutions, si ce peut être le bonheur des nations, c'est à coup sûr la mort de l'éloquence : et il s'agit de sauver quoi ? l'éloquence.

Lamartine, qui est orateur avant d'être homme d'État, se fie à ses vertus, je le disais. Et il se fie, en outre, à sa poésie. Il a beau dénigrer sa poésie, c'est elle qui lui fournit et son éloquence et même, dans la mesure où ce mot lui convient, sa politique. Au temps où on le taquine du nom de poète, son impatience l'exciterait à renier les *Méditations*. Mais entendez-le quand il sait qu'il est un orateur et

qu'il a transformé sa poésie en éloquence : « Ils proclament la majestueuse supériorité de l'expédient sur la pensée dans la conduite de ce bas monde. Que répondre? L'expédient et la routine ont fait leurs preuves ; la pensée, moins souvent... Vous craignez les philosophes et les poètes dans vos affaires? Quand on voit vos actes, on sait pourquoi. Vous ne voulez pas que la politique grandisse, afin qu'elle reste à la proportion de ceux qui la manient. Les peuples pourtant ne s'y trompent pas! Tout gouvernement sans philosophie est brutal; tout gouvernement sans poésie est petit. Louis XIV était la poésie du trône, et c'est pourquoi il est Louis XIV. Napoléon fut la poésie du pouvoir. 92 fut la poésie du patriotisme. La Convention même fut la funeste poésie du crime. Si le gouvernement de Juillet était tombé en d'autres mains que les vôtres, il pouvait être la poésie du peuple. La France ne fut-elle pas toujours le philosophe armé de l'Europe ? N'est-elle pas la poésie des nations?... » Quelle admirable page, et telle que, dans les anthologies des siècles éloquens, il n'en est pas de plus belle !... Et aussi, quelle exaltation prodigieuse de toutes imprudences ! La pensée n'a pas fait ses preuves ! s'écrie Lamartine. Mais si ! et, du temps de Lamartine déjà, la pensée avait fait ses preuves : ce qu'on nomme pensée ou poésie, dans la conduite de l'État. Jugez-la, cette pensée ou cette poésie, sur les résultats, et à votre gré ; ne dites pas qu'on ne l'a pas vue à l'ouvrage, cette pensée ou cette poésie, que vous flétrissez comme un crime, dans la Convention, mais que vous glorifiez tout de même, et cette rêverie insigne qui vous mène à choisir pour la France le rôle inquiétant de philosophe de l'Europe et de poésie des nations. Lamartine est un patriote et jamais son patriotisme ne se relâche. Certes ! et l'on n'a point à le démontrer. Mais son fervent patriotisme ne le détourne pas de la poésie qu'on aperçoit à la fin de cette page superbe et alarmante, et qui se déclare une autre fois dans une réponse à Berryer : « Nous nous appelons Révolution, dites-vous? Mais la France, avant tout, s'appelle nation, humanité, civilisation ! » et qui éclate avec fureur dans cette harangue : « Un homme d'État digne de ce nom, c'est-à-dire un guide du peuple, un coopérateur de la Providence, doit se préoccuper de deux points de vue : le point de vue du genre humain d'abord, et le point de vue national ensuite. J'ai la faiblesse de compter l'intérêt de l'humanité pour quelque chose. Je suis homme avant d'être Français, Anglais ou Russe ; et, s'il y avait opposition entre l'intérêt étroit du nationalisme et l'immense intérêt du genre humain, je dirais comme Barnave : Périsse ma nation, pourvu que

l'humanité triomphe !... » Il ajoute : « Mais c'est là un saint blasphème que l'homme d'État n'a heureusement jamais à prononcer. Le patriotisme vrai est toujours d'accord avec l'intérêt de l'humanité. Tout ce qui est réellement utile au monde est profitable à chacune de ses parties... » Sans doute ! Mais ce qu'il ajoute, après ce qu'il a dit, compte peu. Et l'on sait bien qu'il ne veut pas que la France périsse : mais il est prêt à consentir de poétiques sacrifices de la France ; et il aventure la France dans la gloriole d'un rôle étrange où elle risque sa fortune, sa sûreté, sa vie.

La même poésie, nous la retrouvons, quelques années plus tard, sous le second Empire, et à la veille d'une guerre, chez d'autres orateurs. A la tribune de la Chambre, ces orateurs invectivent contre les hommes d'État qui omettent d'affranchir tous les peuples et qui n'ont pas honte de veiller d'abord à l'intérêt de la France. Thiers a beau répliquer : « Soyons Français ! » les poètes de la politique se réclament de la Révolution, de l'évangile humain qu'elle a répandu par le monde, et fût-ce peut-être au détriment de la France. Thiers obstinément revendique pour la France la permission de refuser le suicide.

Cette poésie à laquelle Lamartine a prêté des accens magnifiques, on n'ignore pas ce qu'elle a fait, hélas ! en dépit de ses intentions généreuses. On n'ignore pas où elle est tombée, où elle irait tomber encore si elle pouvait se relever.

Depuis un siècle, nous avons eu, dans notre pays malheureux, les plus éloquents orateurs, souvent les plus respectables et tout échauffés de la passion du bien public. Nous avons eu les orateurs de la Révolution, Mirabeau le plus extraordinaire de tous, et Vergniaud si harmonieux que M. Barthou lui compare Lamartine ; les orateurs de la Restauration, les orateurs de Juillet, les orateurs d'une époque où l'on entendit Berryer, Guizot, Thiers et Lamartine ; les orateurs de l'Empire, Émile Ollivier, Rouher, Jules Favre et le jeune Gambetta qui prélude ; et puis les orateurs de la République. Après ce long essai de tant d'éloquence, peut-être le silence est-il à tenter ; le silence qui, de longtemps, n'a pas eu l'occasion « de faire ses preuves. » Les orateurs diront que « la France s'ennuie, » de ne pas les entendre : mais elle aura, pour s'ennuyer, trop de besogne.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les opérations militaires, que le mauvais temps avait interrompues dans les Flandres, ont été reprises. Les actions d'infanterie se succèdent, coupées par de violentes canonnades, et chacune d'elles marque une avance. Les troupes anglaises ont atteint et dépassé Langemarck, qu'elles n'ont plus lâché ni perdu. Nous progressons parallèlement, ou simultanément. D'Ypres à la mer hurle sans cesse une artillerie enragée. Mais le reste de notre front n'est ni silencieux ni calme. Les Anglais, plus bas, ont tenté et réussi un coup de main sur Lens, qu'ils enserrent et enveloppent de faubourg en faubourg, de coron en coron. Vers Saint-Quentin, sur l'Aisne, en Champagne, ce sont les Allemands qui se prodiguent en contre-attaques tout de suite fauchées ou presque aussitôt rejetées. A Verdun, nous achevons magnifiquement l'œuvre des glorieuses journées du 24 octobre et du 15 décembre 1916. La « ville inviolée » respire plus librement, dans sa « couronne de hauteurs, » qui s'élargit jusqu'à Regnéville et jusqu'à Samogneux, y compris la fameuse cote 304, où le Kronprinz s'était accroché. Nous avons tous, après cette gigantesque étreinte d'un an, un poids de moins sur la poitrine. On sent, de notre côté, la pression constante et croissante d'une force sûre de sa supériorité. Cette lenteur même est de la certitude.

En Moldavie, les affaires qui allaient mal ont commencé par aller moins vite, puis elles commencent à aller moins mal. L'armée roumaine sauvée et l'armée russe de Tcherbatcheff guérie faisaient tête opiniâtrement, disputaient les positions pied à pied, ne les cédaient que ligne par ligne. Néanmoins, les Austro-Allemands menaçaient et pointaient de trois des points cardinaux, du Nord, de l'Ouest et du Sud. Le prince Léopold de Bavière, l'archiduc Joseph, Mackensen tâchaient de joindre leurs poignes. Les deux pinces de

la tenaille se dessinaient, et l'on pouvait craindre qu'une partie au moins des forces russo-roumaines n'y fussent broyées. Subitement le vainqueur s'arrête. Les branches formidables sont toujours ouvertes, mais restent coincées. Et sans doute l'invasion ne renonce point, mais elle souffle. Le beau succès de Cadorna sur l'Isonzo, s'il ne l'arrête pas et ne l'oblige pas à se retourner, va probablement l'anémier, l'efflanquer, la faire haleter davantage.

C'est tout ce que nous dirons aujourd'hui de la guerre : nous avons trop à dire de la politique, qui est la guerre encore. La guerre sous des vœux, des gestes, des grimaces, des faux-semblans de paix. Nous avons eu successivement le coup de Bethmann-Hollweg, du 12 décembre 1916, le coup de Czernin, le coup de Lénine, le coup de Scheidemann, le coup d'Erzberger ; nous avons eu le coup de Berlin, le coup de Vienne et le coup de Pétrograd, le coup du Soviet et le coup du Reichstag. On ne fera pas au Souverain Pontife l'injure de comparer, de si loin que ce soit, sa démarche à ces simulacres et ces artifices. En proposant au monde la paix, en l'implorant de Dieu et des hommes, il est pleinement et noblement, il est saintement dans sa fonction, car qui donc, sinon lui, serait « le ministre de paix dans les temps de colère ? » A peine élevé au trône, quelques semaines après la déclaration de guerre, et dès ses premiers actes, il en jetait le premier cri ; depuis lors, il n'a jamais cessé, dans toutes les occasions qu'il en a eues ou qu'il a pu faire naître, plus ou moins publiquement, plus ou moins solennellement, d'en parler et de la recommander. Mais il ne l'avait fait encore qu'*in generalibus*, pour employer une expression familière à la vieille école italienne, et presque *ex cathedrâ*, en pasteur des âmes, non en politique, en père commun des fidèles, et même des infidèles, non en arbitre. Tant qu'il ne nous est venu de Rome que des prières, des homélies, des enseignemens de charité, de la morale, de la doctrine, nous ne pouvions qu'écouter en nous inclinant. Maintenant qu'il nous en vient des propositions par articles, nous avons le droit de discuter.

Nous voilà en présence d'un texte : étudions-le comme doit être étudié un texte. La forme même dans laquelle la Note a été transmise en établit bien le caractère de document officiel d'ordre international. On traite ou l'on essaye de « causer » de puissance à puissance ; et la lettre d'envoi signée du cardinal secrétaire d'État souligne que le Saint-Père désire « faire tout ce qui dépend de lui afin qu'il soit mis un terme au conflit qui ravage le monde civilisé » et qu'à cet effet il a pris « la décision de soumettre aux chefs des peuples

belligérans des propositions concrètes de paix. » Le mot est écrit : « des propositions concrètes. »

Là-dessus, il serait permis de remarquer que des « propositions de paix » ne peuvent être faites que par ceux qui font la guerre, et que d'ailleurs elles pourraient l'être, ainsi que la note pontificale a été transmise, directement ou indirectement. Cette observation conduirait à poser la question des motifs et des origines de ce que nous appellerons, pour être bref, espérant qu'on nous comprendra, des « circonstances » du document, de ses « circonstances, » c'est-à-dire de tout ce qu'il y aurait eu autour, derrière et dessous. Mais, pour nous, cette question ne se pose pas. Ou du moins elle ne se pose pas comme certains ont pris la liberté de la poser. Nous voulons croire que le Pape n'a obéi qu'à ses voix intérieures, qu'il ne s'est mû que de son propre mouvement, qu'il ne s'est fait l'agent, le mandataire, le commissionnaire de personne : à un tel rôle, il sait trop qu'il risquerait de perdre, outre sa dignité compromise, beaucoup plus que sa prééminence. Ce qu'il présente aux Alliés n'est pas, par conséquent, le sommaire des propositions de l'Europe centrale, que soit l'Allemagne, soit même l'Autriche-Hongrie, auraient immédiatement formulé et nous communiqueraient par son intermédiaire. Seulement, tous les chemins mènent à Rome; ou plutôt, et c'est fâcheux, tous les chemins n'y mènent plus; Rome ne voit plus guère venir que les mêmes pèlerins par les mêmes chemins; et le Vatican, près de Saint-Pierre, a beau être au centre de toutes les églises de la chrétienté, on n'y entend plus guère qu'une cloche. Quiconque a eu, dans les trois dernières années, l'occasion de s'en approcher est en mesure de témoigner de l'indiscrétion des uns, de l'effacement des autres, n'a pas manqué de sentir à quel point le Pape en a été troublé, et en quelque sorte effrayé. « Pourquoi, lui est-il arrivé de dire, me laissez-vous seul avec vos ennemis? » Nous nous souvenons des jours de janvier et de février 1915, alors que, l'Italie n'ayant pas encore rompu avec les Empires, l'Autriche avait son ambassadeur et la Prusse son ministre près du Saint-Siège : chaque soir, après l'*Ave Maria*, sous le moindre prétexte et sans aucun prétexte, ils assiégeaient la porte du secrétaire d'État, tandis que M. de Stockhammer, confident de M. de Bülow, entreprenait, à table, les capucins, et que M. Erzberger, — déjà! — bourdonnait aux oreilles de la garde suisse. Mais quiconque aussi connaît Rome se rappelle que le Vatican a plusieurs étages ; que les bruits d'en bas s'évanouissent, et que les intrigues se perdent dans les onze mille chambres, avant d'arriver à la Chambre unique, celle où s'allume la

pensée et veille la méditation solitaire. Oserons-nous avancer qu'il est possible que la pensée se soit d'elle-même fixée et que la méditation ait d'elle-même abouti à cette conviction qu'il faut, dans l'intérêt de l'Église, qu'il reste, au lendemain de la guerre, une grande puissance catholique, qui soit ce que la France a été des siècles durant, et ce que la contagion de sa politique intérieure, au rebours de son histoire et de ses traditions, l'empêche seule de continuer d'être. De là le souci de ménager l'Autriche qu'on a pensé entrevoir dans la Note, et qui n'a même pas eu besoin de lui être suggéré, qui est sans doute, ou peut-être, spontané. Mais cet acte du Pape, s'il a été spontané, n'est pas moins important que s'il eût été suggéré ; il ne perd point de sa signification ; on serait tenté de dire : au contraire. Fait sans invitation, il ne l'a pas été sans renseignemens, et la vérité n'en éclate que mieux dans sa sincérité. De toute façon, il demeure le témoignage le plus instructif, un document révélateur, sur la situation des Empires du Centre.

Des deux parties dont se compose le texte, la première, qui peint les horreurs de la guerre et les bienfaits de la paix, quoiqu'elle affirme avec insistance une « impartialité » dont nous avons souffert, porte l'empreinte de l'autorité spirituelle, et nous y adhérons d'un respectueux assentiment. Dans la seconde sont les propositions concrètes : le Pape lui-même dit d'elles : « concrètes et pratiques ; » nous allons les examiner comme si elles émanaient du roi d'Espagne ou de la Confédération helvétique, ou de la reine de Hollande, ou d'un des États scandinaves, d'un neutre bienveillant et bien intentionné, d'un prince temporel à qui il serait doux d'apparaître à la fin de l'affreuse tragédie sous le manteau du pacificateur, pour la dénouer sans y avoir été mêlé, et participer, entre les survivans, à l'arrangement qui réglera les comptes ; quelque chose d'analogue au rôle qui échut, il y a deux siècles et demi, à la République de Venise, pour la préparation de la paix de Westphalie. « Concrètes et pratiques, » ces propositions, au surplus, ne sont pas données comme « précises et complètes ; » ce sont des points de repère, des jalons, des pierres d'attente ; telles semblent au médiateur bénévole devoir être les bases d'une paix « juste et durable » sur lesquelles sont invités à se mettre d'accord les gouvernemens et les peuples belligérans.

Tout d'abord, le point fondamental doit être qu'à la force matérielle des armes soit substituée la force morale du droit, avec, pour conséquences du désarmement partiel et proportionnel, l'institution de l'arbitrage obligatoire, sous des règles, des garanties et des sanc-

tions « à déterminer contre l'État qui se refuserait, soit à soumettre les questions internationales à un arbitrage, soit à en accepter les sanctions. » Autrement dit, pour emprunter le langage du président Wilson, avant que les États-Unis entrassent en guerre : « la Société des nations. » Et ce serait très bien, mais ce n'est pas absolument nouveau. On ne sait combien de nations avaient tenu à La Haye dans les vingt dernières années on ne sait combien de conférences, dont les résolutions avaient été consignées dans on ne sait combien de protocoles. Mais il y avait l'Allemagne impériale : chiffons de papier. La question même d'une « diminution simultanée et réciproque des armemens » avait été soulevée, si nous ne nous trompons. Mais il y avait l'Allemagne, qui ne voulut rien entendre. Certains États en vinrent à passer des conventions par lesquelles ils s'obligeaient entre eux à l'arbitrage obligatoire et s'engageaient, en cas de conflit, à observer, sans recourir aux armes, des délais si longs qu'ils faisaient disparaître les chances ou les risques de guerre. Mais il y avait l'Empire allemand, qui déclara ne pas savoir signer. Aujourd'hui encore, il y a l'Empire allemand, il y a l'Allemagne impériale, il y a l'Allemagne militarisée par la Prusse, et c'est pourquoi il ne peut pas y avoir de « Société des nations. »

Une Société des nations. comme toute société, exige trois choses (la Note les énumère) : des règles, des garanties, des sanctions. Mais les règles n'existent pas par elles-mêmes, on veut dire ne se défendent pas, ne s'imposent pas, et les garanties n'existent que par les sanctions. Or les sanctions ne peuvent exister que par la force; c'est trop peu : par la supériorité de la force. Les sociétés, au sortir de la barbarie et de l'anarchie primitives, n'ont été réduites à la vie civile que lorsqu'il y a eu, au service de la justice, une gendarmerie plus forte que toutes les associations de malfaiteurs. De même, entre les nations. Vainement on discutera, on conviendra, on décrètera, tant qu'il y aura parmi les peuples un brigand plus fort que toutes leurs gendarmeries. Et c'est pourquoi il ne peut pas y avoir de société des nations, tant que l'Allemagne n'aura pas été et ne se sera pas sentie non seulement battue, mais dominée, maîtrisée, pliée, par une force plus forte que la sienne, à l'observation du droit et des traités.

La Note va plus vite que nous ; elle reprend : « Une fois la suprématie du droit ainsi établie, on enlève tout obstacle aux voies de communication des peuples en assurant par des règles à fixer également la vraie liberté et la communauté des mers. » Mais, « une fois la suprématie du droit ainsi établie, » la guerre sera évidemment termi-

née ; et évidemment les mers seront redevenues « libres et communes. » Distinguons bien les temps : nous serons alors après la guerre ; pour le moment, nous sommes en guerre, et les mers, autre champ de bataille, sont, comme la terre, à qui peut les tenir. Après la guerre, nous parlerons de leur liberté et de leur communauté, et nous pourrons parler aussi de la liberté et de la communauté des grands fleuves internationaux. Pendant la guerre, nous n'avons à parler, et surtout à nous occuper, que du blocus des Empires du Centre. Nous n'allons pas rejeter le secours de la nature, ni abandonner le prix de nos efforts, ni nous lier un de nos bras. Peut-être est-ce ici qu'une analyse qui voudrait trop creuser s'imaginerait trouver la trace d'une sollicitation, d'une inspiration ou d'une suggestion germanique, la peur de voir s'abîmer, au lendemain d'une guerre folle et désastreuse, cet avenir qui était sur les mers. Devant l'Allemagne se dresse le spectre d'une paix qui serait une seconde guerre; et de ses deux mains, et de toutes les mains auxquelles elle se raccrocherait, si elle n'en était repoussée, elle bat l'air pour s'en délivrer.

Mais le lendemain de la guerre sera demain. Aujourd'hui, il n'y a encore que le présent et le passé ; ce qui est accompli, et ne peut plus ne pas l'avoir été ; il y a les ruines de la guerre, qui appellent les réparations. « Quant aux dommages à réparer et aux frais de la guerre, poursuit la Note, nous ne voyons d'autre moyen de résoudre la question qu'en posant comme principe général (la traduction du document portait une « contribution, » mais il faut lire *condonazione*), une « condonation, » une remise entière et réciproque... *Et dimitte nobis... sicut et nos*. Mais, si nous voyons clairement ce qu'on nous doit, nous ne voyons pas du tout ce que nous devrions : où sont les *debita nostra?* Où les ruines que nous avons causées ? Où les villes, les cathédrales, les musées, les bibliothèques, les usines, les mines, les maisons, les champs, les jardins, les forêts qui attendent nos réparations ? Où les provinces allemandes martyres comme les provinces belges, victimes comme dix départemens français ? Nous donnerions et nous pardonnerions, soit, mais qu'est-ce qu'on nous « condonnerait ? » La seule attention qu'obtienne l'inégalité des positions pour l'envahisseur et pour l'envahi n'est marquée que dans cette incidente : « Si, pour certains cas, il existe, à l'encontre, des raisons particulières, qu'on les pèse avec justice et équité. » Ce serait rétrécir le débat sur les dommages de guerre à la mesure d'un procès sur des dégâts de voisinage ; et il ne serait ni « juste » ni « équitable » de vouloir nous faire porter, sans que nous ayons commis contre autrui

ni crimes ni fautes, la moitié du poids des fautes et des crimes commis contre nous.

A côté des réparations, il y aurait les restitutions. La Note les conçoit réciproques, elles aussi, premièrement « pour » les territoires actuellement occupés. Par conséquent, de la part de l'Allemagne, l'évacuation totale de la Belgique, l'évacuation du territoire français ; de la part des autres parties belligérantes, semblables restitutions des colonies allemandes. Pour la Belgique, en addition, « garantie de sa pleine indépendance, politique, militaire et économique vis-à-vis de n'importe quelle puissance. » Ce « n'importe quelle » importe infiniment. En effet, quelle garantie ? Pas d'autre qu'un traité. Mais il y en avait un et même plusieurs, toute la série qui s'échelonne de 1831 à 1839. La Prusse y avait mis sa signature. L'Allemagne, dont elle est devenue la *Vormacht*, la puissance directrice, l'a reniée. Chiffon de papier. Et quelle autre puissance a jamais attenté, ou songé à attenter à l'indépendance, politique, militaire et économique de la Belgique ? L'Allemagne seule est ce « n'importe qui. » A elle seule, il y a une garantie à demander ; mais, comme elle a elle-même prouvé que sa garantie ne suffit pas, il y a contre elle des précautions, des sûretés à prendre.

« Pour ce qui regarde les questions territoriales, comme par exemple celles qui sont débattues entre l'Italie et l'Autriche, entre l'Allemagne et la France... » Arrêtons-nous. L'Italie répondra, pour elle-même, ce qu'elle jugera bon. Mais pour nous, tout de suite, répondons qu'il n'y a pas entre l'Allemagne et la France de questions territoriales que nous puissions débattre. Ces territoires, que la note ne nomme pas, s'appellent, pour nous, l'Alsace et la Lorraine. Pour la France, ils s'appellent la France. Ce sont des gouttes de son sang, ce sont des lambeaux de sa chair. Ils ne sont pas contestés, ils lui ont été arrachés. Autant dire que la bourse avec laquelle s'enfuit le voleur, et qu'il serre pour ne pas la rendre, est légalement, légitimement « contestée. » Mais quoi, qu'en adviendrait-il ? « Il y a lieu d'espérer qu'en considération des avantages immenses d'une paix durable avec désarmement, les parties en conflit voudront les examiner avec des dispositions conciliantes, tenant compte, dans une mesure juste et possible des dispositions des peuples. » Ainsi la paix sans restitution ; la paix durable et désarmée, laissant le larcin en suspens entre le voleur et le volé : chimère ; la conciliation, mais non : notre bien ; le plébiscite, mais non : notre droit. Que serait-ce encore, par supplément, que « coordonner, à ce sujet, les intérêts particuliers avec le

bien général de la grande société humaine? » Quelque autonomie comme État allemand, que tel ou tel fait miroiter d'Allemagne aux yeux du « Pays d'Empire, » jusqu'ici bailliage commun, terre sujette, mais dont l'Alsace-Lorraine a horreur? Et quelle coordination subordonnerait nos intérêts particuliers au bien général de la grande société humaine, avec lequel on ne voit pas en quoi ils seraient en opposition, puisque enfin, de « la grande société humaine, » nous en sommes, nous? Pourquoi seraient-ce toujours les mêmes qui se feraient tuer? Pourquoi, une fois de plus, nous sacrifierions-nous? Surtout, pourquoi et comment sacrifierions-nous une seconde fois l'Alsace-Lorraine, que cette fois ce serait nous-mêmes qui sacrifierions?

Dans un dernier paragraphe, la Note, qui n'a nommé ni l'Alsace-Lorraine, ni le Trentin, ni Trieste, qui ne nomme ni la Serbie, ni la Roumanie, cite l'Arménie, les États balkaniques, la Pologne avec mention privilégiée : « L'ancien royaume de Pologne, auquel ses nobles traditions historiques, les souffrances endurées spécialement pendant cette guerre doivent justement concilier les sympathies des nations ; » le chevalier et le témoin de l'Église catholique romaine en face de l'Église orientale. Pour elles, l'Arménie, la Pologne, leur sort devra être examiné « avec le même esprit d'équité et de justice. » L'esprit d'équité des Turcs qui ont exterminé la nation arménienne ; l'esprit de justice des Allemands et des Autrichiens qui se sont partagé la nation polonaise!... Telles sont, — telles sont pourtant, — « les principales bases » sur lesquelles le Souverain Pontife croit que doit s'appuyer « la future réorganisation des peuples, » qui lui « semblent de nature à rendre impossible le retour de semblables conflits et (la Note y revient encore dans sa conclusion) à préparer la solution de la question économique si importante pour l'avenir et le bien-être matériel de tous. » Nous n'avons eu qu'à les prendre une à une pour en montrer la fragilité, tant que les fondemens n'en auront pas été assis et cimentés dans la victoire. « De plus en plus, fait observer Benoît XV, la lutte terrible apparaît comme un massacre inutile. » Inutile dès son premier jour, on ne le dira jamais assez à ceux qui l'ont déchaînée, mais salutaire et sacrée aux derniers. Le Pape ajoute : « Tout le monde reconnaît que, d'un côté comme de l'autre, l'honneur des armes est sauf. » Non ; tout le monde sait que, d'un côté, les armes ont été déshonorées. Ayons la franchise de l'avouer en toute confiance et toute révérence envers le Père commun, cette « parfaite impartialité » nous blesse, parce qu'elle nous dépasse. Elle

veut une abnégation dont nous n'avons pas rencontré les sources dans nos douleurs. C'est peut-être elle aussi qui paralyse les généreux efforts du Souverain Pontife. Le monde eût été mieux préparé à écouter une parole de paix, s'il avait entendu d'abord une parole de justice. Et la paix qui nous est offerte est peut-être la seule que pût offrir « le vieillard non armé, vêtu de blanc, » mais elle est trop blanche.

Avec quelque ostentation, la presse de l'Europe centrale a fait à la Note du Saint-Siège un accueil mélangé. En Allemagne, les journaux pangermanistes ont paru être furieux; les socialistes, généralement sympathiques, non sans y ajouter, çà et là, une inconvenante ironie; les libéraux-nationaux et les progressistes ou radicaux, froids; les protestans, guindés et revêches; les organes du Centre, pour la plupart obéissans, les autres embarrassés. Les journaux autrichiens, muets dans le premier instant, se sont décidés à approuver et dissimulent mal leur satisfaction. Mais justement la Note est arrivée à l'heure où les événemens de Galicie prenaient la tournure la plus favorable et revivifiaient des espérances qui, depuis des mois, étaient mortes ou agonisantes : « Après la victoire de Tarnopol, imprimait le *Lokal Anzeiger*, nos ennemis tableront moins sur une défaillance des Empires du Centre. » C'est jouer sur les mots. L'Allemagne, qui avait déjà deux ou trois fois sauvé l'Autriche, a pu la sauver encore une troisième ou quatrième fois. Et si les nouvelles batailles des Flandres et de Verdun lui interdisent de prétendre que, militairement, elle est encore la plus forte, nous ne nous leurrons pas, elle est encore militairement très forte. Oui, mais ne nous trompons pas non plus sur le caractère de la présente guerre, qui n'est pas seulement une guerre d'armées contre armées, qui est une guerre de nations contre nations. Guerre faite et soutenue contre d'autres nations tout entières par des nations tout entières, armées non seulement de leurs armées, mais de tout ce qu'elles ont et ce qu'elles font. Ce ne sont donc plus seulement les armées, ce sont les nations qui sont au feu, et l'on peut même envisager cette hypothèse, qui n'est paradoxale qu'en apparence, que le parti militairement victorieux serait pourtant finalement vaincu. Ce ne sont pas seulement les armées, ce sont les nations qu'il faut user. Dès lors, la solution est mathématique. L'Entente, avec le supplément presque illimité de ressources que lui apportent ses plus récentes alliances, est inusable dans le temps dont le groupe des Empires, sans alliances fraîches à la quatrième année de guerre, peut disposer avant d'être lui-même usé.

L'Allemagne ne l'avoue pas, mais elle le sait, ou elle le sent. Aussi est-elle, dans le fond, aussi inquiète, peut-être plus inquiète, de l'après-paix que de la paix même. Son angoisse secrète est que la paix ne mette pas fin à la guerre. Elle commence à se rendre compte de ce qu'elle n'avait jamais compris, de ce qu'elle se croyait capable de mépriser : de l'importance matérielle de l'élément moral. Elle soupçonne que l'estime pourrait être dans le monde, à la longue, une plus grande force que la terreur, et qu'il faut n'y pas avoir une trop mauvaise cote, quand il n'est plus certain qu'on soit assez redoutable pour le faire trembler. Ses fins n'étaient atteintes qu'à la triple condition d'écraser ses adversaires, de dissoudre leur coalition, d'attirer à elle les neutres. N'ayant pu y réussir, elle se trouve contrainte à s'amender. Épuisée et mise hors d'état de se refaire aux dépens d'autrui, condamnée à se refaire à ses propres frais, par son travail, comme son expérience lui a enseigné que le commerce suit la victoire, et que le drapeau est la plus efficace des marques de fabrique, trop peu victorieuse militairement, moralement battue, l'Allemagne en vient aux propos raisonnables : de là tous ces ballons d'essai, — paix de compromis, paix de conciliation, motion du Reichstag, discours du chancelier. — M. Michaëlis, qui, dans son *maiden speech* du 19 juillet, avait été énigmatique, dans celui-ci, sur la Note pontificale, a été sybillin. On s'apprêtait à couper en quatre ses paroles : on n'eût coupé que du vent. Approuve-t-il ? Désapprouve-t-il ? Il se borne à jurer qu'il n'a rien demandé, qu'il n'a pas, pour que le Pape y jetât cette aumône, tendu le casque impérial. La Commission plénière du Reichstag soupèse l'offre et ne la repousse point. Par ce double jeu, le Chancelier ne décourage pas, le Parlement encourage les interventions, tous les deux donnent du ton au peuple allemand et du temps à son Hindenburg. Mais nous, ne nous attendrissons pas au charme émollient d'un mot vide et perfide. Militairement de plus en plus assurés, et moralement triomphans, grandis dans le respect universel, nous n'avons qu'à tenir en attendant l'inévitable, et, pour tenir fermement, à ne pas trop parler de paix, à ne pas trop en écouter parler, jusqu'à ce que notre constance ait rendu possible la paix nécessaire.

Se taire est une façon de vaincre. Nous voudrions que les socialistes, ceux de chez nous du moins, en fussent persuadés, et voulussent bien laisser là leurs conférences de Stockholm, de Pétrograd, de Londres, leurs conseils et congrès de Paris, toutes leurs confabulations. S'ils ne s'y résignent pas, s'ils s'entêtent, c'est que le véritable

objet d'une pareille réunion, pour ses initiateurs et pour ses directeurs, serait d'affirmer, dans l'ordre international, la puissance de l'État socialiste intérieur à chaque État. Aussi n'y a-t-il toujours et partout, mais d'abord en ce moment et en France, qu'une question : où est le gouvernement? Même dans une démocratie, sous le régime du suffrage universel, surtout sous ce régime, le parti socialiste, qui ne représente qu'une minorité, n'a pas le droit d'engager la nation. Aucun parti n'en a le droit. Dans l'espèce, les gouvernemens de l'Entente méritent cet hommage qu'ils n'ont pas failli. De Paris, de Londres, de Rome, de Washington, et de Tokio même, ils ont dit tout haut et tout net qu'il n'y avait de gouvernement que le gouvernement.

Mais cette première question : où est le gouvernement? en amène une autre : que vaut le gouvernement? L'État tire-t-il de la nation le meilleur gouvernement, ne biaisons pas, le meilleur personnel gouvernemental qu'elle puisse donner? Nous avons eu, la quinzaine passée, quelques changemens dans ce personnel. Il était indiqué que M. Charles Chaumet, président, depuis de longues années, de la Commission de la Marine, à la Chambre des députés, reçût le portefeuille de l'amiral Lacaze, démissionnaire. D'autres choix sont peut-être un peu plus surprenans, et il est vraiment curieux que, M. Denys Cochin s'étant retiré parce qu'il voyait que le sous-secrétariat du blocus ne pouvait plus servir à rien, on ait mis à ce sous-secrétariat, maintenu comme indispensable, M. Albert Métin, enlevé au sous-secrétariat des finances, que l'on a supprimé soudain comme inutile.

Consolons-nous par l'espoir que la guerre nous aura incités à reviser l'échelle des valeurs, et confirmons-nous dans la volonté d'aider à cette revision par une réforme profonde de nos institutions, en commençant par le commencement. Sans rompre ni affaiblir « l'union sacrée, » on peut penser et on peut dire que le pays sera demain plus las encore qu'il ne l'était hier de la politique d'aventure et des politiciens de métier, et que son impatience se fera plus énergique. Il faudra que c'en soit fini des syndicats et des clientèles, du gouvernement des bandes, du *condottierisme* parlementaire, de la République des camarades. L'affaire Almereyda, si elle n'était qu'un fait-divers, ne trouverait pas de place ici. Nous ne nous intéresserions ni à la vie ni au trépas de ce personnage au moins équivoque. On s'en rapporterait au dire des experts, que les apparences sont qu'il ait pu se suicider dans sa prison, et l'on se contenterait de remarquer que la vigilance de l'administration n'y

a pas fait très rigoureusement obstacle. Mais c'est un fait politique et social. Le scandale de l'affaire Almereyda ne disparaît pas avec Almereyda, parce qu'il n'était pas en lui, mais dans ce qui se cachait derrière lui. Cela encore, il faudra que ce soit chose finie. Chose finie et gens finis. Il y a des tutoiemens que la France ne tolérera plus.

Mais ce sont des misères. Ils en ont bien d'autres en Prusse, où ils se plaignent amèrement que leur ministère tout entier manque de prestige. La Hongrie, elle, n'a pas changé seulement quelques-uns de ses ministres, mais son président du Conseil. Le jeune comte Maurice Esterhazy, pour cause ou sous prétexte de maladie, a cédé la place à un vétéran, M. Wekerlé. L'Autriche n'arrive même plus à changer les siens; elle a un ministère, comme si elle n'en avait pas, et personne, pas même M. de Seidler, ne se fait d'illusion là-dessus. En Espagne, la crise a été tout près d'être plus que ministérielle. Nous n'avions eu que trop raison au sujet de l'assemblée de Barcelone, et de la facilité avec laquelle elle se serait séparée, de réserver la suite, et d'écrire, comme on le dit là-bas : *Mañana* ; dans les choses de la Péninsule, il faut toujours réserver la suite. Mais elle vient de traverser une passe douloureuse, d'où elle a l'air de vouloir heureusement sortir. Et nous nous réjouirions de ce qu'on nous en dit, si tout ce qu'on nous en laisse dire n'était pas minutieusement contrôlé, et si des souvenirs qui ne sont pas très vieux ne remontaient pas, malgré nous, dans notre mémoire.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

LES DEUX AMIS[1]

CONTE SATIRIQUE

FRAGMENT INÉDIT

PUBLIÉ PAR LE VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

Tel qu'il existe à cette heure, le conte satirique inédit de Balzac, intitulé : *les Deux Amis*, est malheureusement très incomplet. Néanmoins, cette œuvre a dû être entièrement écrite, puisque, outre les trente-six premières pages, il subsiste encore la page cinquante-sept du manuscrit général autographe, laquelle contient précisément le début du cinquième et dernier chapitre, portant pour titre : *Dénouement*.

Malgré le fâcheux état de quasi destruction dans lequel se trouve l'ensemble de l'ouvrage, il n'en est pas moins extrêmement curieux, et cela pour plus d'une raison.

Dans ses *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui*, Champfleury l'avait déjà signalé parmi les épaves de Balzac dont il avait eu communication. Mais il ne semble pas cependant avoir pris connaissance de son texte, car il ne donne aucune espèce de renseignement sur l'ouvrage. Et pourtant cette œuvre est la première d'une réelle étendue que le maître ait entreprise après la *Physiologie du Mariage* (décembre 1829, datée de 1830), et avant *la Peau de Chagrin* (août 1831). En effet, il n'a mis au jour, entre ces deux productions, que les six nouvelles contenues dans la première édition des *Scènes de la Vie privée* (avril 1830).

C'est positivement à la fin de 1830 et au commencement de 1831 que Balzac écrivit *les Deux Amis*. De nombreux détails du récit le

(1) *Copyright by* Balzac.

prouvent surabondamment. Il faut en outre remarquer ce fait : sur la page du manuscrit qui porte le numéro trente-six, on lit les deux titres suivans, écrits dans la marge, de la main de Balzac, — *Fantaisie*, — *la Mort de ma Tante*. Or, ce dernier morceau a paru, signé du pseudonyme : Comte Alex. de B..., dans *la Caricature* du 16 décembre 1830, et *Fantaisie*, mise au pluriel, devint l'en-tête collectif de toute une série de pages humoristiques publiées également par le jeune écrivain dans ce même recueil.

Le conte qui nous occupe présente encore cette autre particularité de mettre en scène le personnage de Coudreux, dont à ce même moment le nom servait aussi de pseudonyme à Balzac dans *la Caricature*. On se souvient, en effet, qu'il n'en employait pas moins de quatre pour collaborer à ce journal satirique. Il serait curieux d'examiner si les articles qu'il a signés de ce vocable ont quelques rapports, satiriques ou autres, avec le bonhomme Coudreux tel qu'il est dépeint dans *les Deux Amis*.

Les deux tiers du récit sont en somme complets. C'est même, comme proportion, le plus considérable peut-être de tous les fragments inédits de Balzac que nous ayons en notre possession, du moins en tant que romans ou nouvelles. L'auteur a entremêlé sa fable de commentaires et de réflexions humoristiques, tout à fait dans la note de ses travaux du même temps publiés par *la Caricature*. Il y cite aussi certains ouvrages récemment parus à cette époque, dont l'évocation précise encore davantage la date à laquelle ces pages furent écrites.

Par malheur, les débris du dénouement sont à la fois presque incompréhensibles, grâce à l'énorme lacune qui les précède, et, par suite de leur peu d'importance matérielle, tout à fait insuffisans. On croit comprendre que l'héroïne, infidèle à ses engagemens envers celui des deux amis auquel elle était fiancée, épouse l'autre pendant une absence forcée du premier. Telle serait alors l'explication du sous-titre : conte satirique.

Malgré tous nos efforts, l'œuvre demeure donc encore très imparfaitement présentée au lecteur. Et pourtant ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenu à la reconstituer telle que nous l'imprimons ici. Pour y parvenir, il nous a même fallu, cette fois, recourir à différentes combinaisons, modifications et transpositions, sans parler de l'adjonction forcée de quelques mots, absolument indispensables pour donner aux fragmens retrouvés du texte leur sens précis ou complet.

Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

Villa Close, 19 novembre 1895.

L'homme n'est ni absolument bon, ni absolument méchant; il obéit aux circonstances ou à son organisation.
(*Monographie de la vertu*, ouvr. inédit.)

C'était l'homme tel que Dieu l'a fait.

I. — L'UN

Ils avaient le même tailleur et le même bottier. Ils se tutoyaient. Chacun d'eux pouvait sans danger dire à l'autre : « Mais, mon cher, tu es stupide, tu n'as pas le sens commun. » Les amis de l'un étaient les amis de l'autre. Ils avaient commencé par avoir un duel, et leur pacte s'était signé avec du sang. Ils marchaient exactement du même pas lorsque, parcourant bras dessus, bras dessous, le boulevard de Gand, ils agitaient leurs cannes d'ébène, riaient tout haut et regardaient sous le nez les jeunes femmes.

Mais tout cela ne dit rien, ne signifie rien. Ces symptômes appartiennent à toutes nos amitiés vulgaires, qui n'ont pas plus de longévité qu'un vaudeville. Voici l'essentiel. Ils se prêtaient de l'argent!... toutes les fois qu'ils en avaient, sans en prendre note, sans se réclamer l'intérêt de l'intérêt, et ils étaient arrivés à trouver autant de plaisir à prendre, ou à demander, qu'à offrir et à recevoir.

Enfin, c'était une amitié aussi solide, aussi vraie, aussi nécessaire, que celle de deux honnêtes forçats couchés sur le même banc durant dix années, sauf la marque.

L'un était blond comme une jeune Anglaise : le teint pâle, les yeux bien fendus, verts et spirituels. Ses cheveux se bouclaient naturellement. Il était maigre, et d'une taille élancée. Il avait un petit pied, de jolies mains, un son de voix pur, un organe enchanteur! Joignez à cela du goût, une grande élégance de manières, et vous comprendrez que c'était un jeune homme accompli, réussissant à tout, et bloquant une bille avec la même sécurité de coup d'œil et de tact qui lui permettait d'abattre une hirondelle au vol. Il avait bien été au collège; il avait bien martelé des vers avec le *Gradus ad Parnassum;* il savait que *Kyrie eleison imas* est du grec; *amen* du latin; *il*

padre m'abandonna de l'italien; *va te promener*, du bon français; que *calorique* et *gaz hydrogène* appartenaient à la chimie; mais, quoiqu'il eût remporté des prix et qu'il sût toucher du piano, le fait est qu'il était ignorant comme un frère de la doctrine chrétienne, et cependant possédait l'esprit des choses. Il soutenait admirablement une discussion sur la *voie du progrès* dans laquelle était entré le 19e siècle; il connaissait tous les mots à la mode, relevait à propos son col ou sa cravate, en donnant son suffrage, ou en lançant une désapprobation négative au discours d'un savant modeste; il était expert dans l'art de répondre à une objection par une plaisanterie, ou de réparer une demi-sottise par d'adroites flatteries. Aussi, monsieur Ernest de Tourolle passait-il pour un de ces hommes de mérite propres à tout aux yeux du monde, et bons à rien au dire de l'observateur.

Les femmes étaient toutes pour lui. Par conséquent, les hommes se taisaient.

M. Decazes l'avait nommé préfet; mais Ernest ayant refusé d'aller à Carcassonne, parce que le pays ne lui convenait pas, il en était résulté cette croyance générale que le jeune M. de Tourolle préférait n'être rien, plutôt que de perdre son indépendance dans une carrière de servilité.

Trop frivole pour mettre du calcul dans ses actions, il avait assez de vanité pour adopter celle des interprétations du monde qui lui était la plus favorable, et alors il passait pour posséder éminemment ce que le monde appelle *l'esprit de conduite*, qualité négative que les sots ont mise à la mode, et qui conviendrait sans contredit à la *mule du Pape*, parce que, elle aussi, ne mange qu'à ses heures, et sait distinguer la voie crottée de la voie propre.

Riche et dissipé, Ernest pouvait être cité comme le modèle de ces jeunes Parisiens que l'habitude des jouissances finit par corrompre de bonne heure. Sous la mine d'une jeune mariée, il cachait un cœur de vieux sénateur du temps de Tibère. Avec quelle finesse de ton et quel esprit de saillie il avait l'art d'absoudre une faute, quand elle était commise avec gaieté! Il eût peut-être conspiré, comme les quatre jeunes gens *dits de la Rochelle*, la liberté de son pays; mais il n'aurait pas voulu finir sur la place de Grève, *parce que la guillotine est sale*, parce qu'il y a quelque chose d'ignoble dans ce couteau, ce panier de

son et ces planches... C'était un brave et bon jeune homme, dégagé de scrupules et plein de principes, un de ces élégans qui ont quitté de bonne heure l'innocence de la jeunesse, en passant à travers le *monde des coulisses*, la société des journalistes et des auteurs, gens dépouillés de préjugés, et qui se choisissent leurs illusions, les laissent, les reprennent, sans être dupes ni des choses ni des personnes, habitués qu'ils sont à tout juger, à tout apprécier, à tout voir, à tout sentir.

En effet, Ernest de Tourolle avait exercé, dès l'âge de vingt et un ans, toutes les prérogatives de la noble et attrayante dignité *d'héritier!*

A cette époque, si vous eussiez demandé à ses amis ce qu'il était, tous auraient répondu avec une admirable *entente dans les idées*: « C'est un héritier! »

Saisirez-vous bien, esprits réfractaires, qui accomplissez vos révolutions au fond des sphères départementales, saisirez-vous dans toute sa profondeur cette admirable phraséologie : *un héritier!*

C'est comme qui dirait un homme ruiné dans trois ans; un jeune homme obligé de jouer un jeu d'enfer, d'avoir des intelligences avec les puissances chantantes ou dansantes, ou *vaudevillisantes* de l'Opéra, des Italiens, ou des Variétés; un jeune homme forcé d'avoir des chevaux de prix et d'en changer souvent, de parier aux courses, de donner des soupers qui ne finissent qu'à sept heures du matin; un honnête jeune homme, auquel ses amis prennent à tâche de faire oublier le monument qu'il a commandé pour son père ou pour sa vieille tante, que l'on débarrasse de ses *idées de province* ou *de famille* comme de préjugés ridicules, et qu'on élève à la brochette pour un égoïsme élégant. Voilà *l'héritier*, un homme qu'on flatte et dont on se moque (1), qu'on engage à se ruiner et dont on ne plaindra pas le malheur, un homme qui oublie l'arithmétique de Bezout (2) et mange ses capitaux.

Des vieilles gens, des *perruquinistes*, vous diront que le but de cette juvénile jurisprudence est *de pervertir un jeune homme;* mais ce sont des radoteurs, qui ont lu jadis *le Paysan perverti*, et dans la tête desquels ce mot revient comme un esprit dans un vieux château; car nous savons tous qu'aujourd'hui nous ren-

(1) L'original porte ici et plus loin : *mocque*.
(2) Mathématicien célèbre.

controns partout des professeurs femelles, pleins d'expérience, qui prétendent que c'est une manière de *former la jeunesse*.

Ernest fut donc formé de très bonne heure. Il sut à vingt-trois ans que *la vertu (?)*... c'était cinquante mille livres de rente, et qu'un habit râpé, une mansarde, c'était *le crime*, le vice, et même pis; car, à vingt-trois ans, il avait mangé, bu, dissipé, exterminé, le fonds de *trente-trois mille huit cent quarante-cinq francs* de rentes perpétuelles inscrites sur le Grand Livre, dont maître Choron, notaire, lui avait remis un matin, sur les neuf heures, tous les titres, cinq mois après l'enterrement du vicomte de Tourolle, son respectable père.

— Jeune homme, j'ai bien connu monsieur votre père. C'était un homme entendu en affaires. Vous voilà à la tête d'une fortune honorable. Pour la conserver, ne dépensez pas plus que vous n'avez, et payez comptant votre tailleur!...

O expérience! Pourquoi prends-tu donc toujours l'habit et le masque d'une *ganache?*...

Heureusement que Mme de Tourolle, sainte et pieuse femme, vivait encore dans une terre près de Chinon, et qu'elle ignorait la conduite anti-ascétique d'Ernest.

Ce fils bien-aimé arriva un beau jour en Touraine, et vécut assez orthodoxement auprès de *celle qui l'avait nourri*. Il lui prodigua les soins les plus tendres, et, pour un homme qui attendait une succession, il se comporta fort bien.

C'est ici que commence l'histoire de *l'autre*.

II. — L'AUTRE

Avez-vous jamais parcouru la douce et ravissante vallée de l'Indre? Avez-vous suivi les contours gracieux et coquets que dessine mollement cette profonde et verte rivière, depuis Montbazon jusqu'à Ussé?... Quel pays!... Qui ne garderait pas le souvenir de ces perches, tachetées de rouge, surnommées par le gastronome : *la perdrix de l'eau*, et qui ne se pêchent, grasses et savoureuses, que dans cette région de l'Indre!... Quel amateur du pittoresque ne parlerait pas avec enthousiasme de ces tableaux, de ces points de vue, cent fois plus beaux que ceux décrits par les Radcliffe et les Walter Scott, car ils sont vrais, point factices, et vous pouvez les lire, assis sous un chêne, par une belle soirée, pendant que l'auteur par excellence vous en

change incessamment les décorations. C'est un nuage rougeâtre ou noir, une vapeur blanche, ou un soleil étincelant!...

Je ne suis certes pas intolérant, mais je donne cordialement au diable ceux qui n'ont pas vu Azai!... ce merveilleux château, dont les fondations sont merveilleusement plantées dans l'Indre!... — Et ces prairies!... Si belles à l'œil et si mauvaises pour les vaches! Oui, l'herbe en est aigre et rèche, comme un discours de M. Duplessis-Grénédan, de *villélienne* mémoire! — Et ces beaux bois, ces chênes séculaires, que les propriétaires laissent debout parce qu'ils n'en ont pas le débit! — Et ces vieux châteaux (spectres de la féodalité,) tous moussus, tous enveloppés d'un double manteau de lierre, et lézardés comme un soldat percé de mille coups de sabre! Puis, le ciel de la Touraine, ce ciel de paradis, qui porte à la paix, au calme, à la fainéantise des moines! Aussi, ne sait-on pas pourquoi la société y est si peu nombreuse. Là, comme ailleurs, les voisins se haïssent plus ou moins, et chacun reste chez soi. Inappréciable discorde, qui rend les campagnards d'autant plus hospitaliers pour l'étranger!...

O patrie! Honte à qui n'admirerait pas ma joyeuse, ma belle, ma brave Touraine, dont les sept vallées ruissellent d'eau et de vin! Admirable contrée pour dire la messe!... Donnez trente francs à M. Lafitte, et ce digne homme vous y conduira. Un voyage en Suisse coûte plus cher, et là vous verrez d'aussi belles choses que dans l'Oberland, et là vous ne comprendrez pas plus le patois que l'exécrable langage suisse, avec ses *ish*, ses *hof* et ses *mann*, jargon sans nationalité, ni allemand, ni italien, ni français...

Or donc, c'était là, entre le Cher, l'Indre et la Loire, qui tous trois semblent se jouer et lutter ensemble avec leurs flots, que, sur les rochers dont la Loire est bordée, s'élevait un de ces petits châteaux de Touraine, blancs, jolis, à tourelles, sculptés comme une *malines*, un de ces châteaux dont l'aspect séduit le voyageur, un château mignon que l'on quitte à regret, et qu'on voudrait emporter dans sa poche.

Il se nommait l'Allouette (1). Il y avait des avenues de noyers, des chemins creux à casser les pieds de tous les chevaux, des terrasses couvertes de muscats, des caves *en rocher*, des

(1) Balzac a écrit parfois l'Alouette, le plus souvent l'Allouette.

cheminées par lesquelles le jardinier jetait les légumes dans la marmite, puis, des mûriers en bordure, et, dans les champs, des morceaux de bois, longs, durs, pointus, destinés à égratigner la terre, et nommés charrues; enfin, des paysans plus entêtés que des Bretons, et qui tiennent à faire tout ce que faisaient leurs pères. Aussi, le pays est-il peuplé!...

Si nous insistons sur ces détails, c'est afin de prouver à nos détracteurs futurs que ce château existe et, pour donner à cette description une plus forte senteur de Touraine, nous ajouterons que de cette terre dépendaient force métairies de cent francs de loyer, un plus grand nombre de *fermes à moitié*, beaucoup de *cheptels*, trois closeries, des étangs, des bois, des îles en Loire, des dunes jaunes comme de l'or et pleines de gravier, des carrières de *bouré* inexploitées, un petit moulin, et le parc le plus délicieux du monde. Enfin, il y avait de tout, et c'est peut-être à cause de cela que l'on n'y trouvait rien. Problème singulier, mais fréquent, dans la délicieuse Touraine!...

Aussi n'allez pas, fashionables, nous demander des divans, des tentures, des écrans, des glaces, à l'Allouette. Non, non! Des cheminées hautes, des meubles de noyer, sculptés, couverts de vieilles tapisseries, des petites vitres, des portes criardes, des planchers garnis en beau carreau de Château-Regnault, enfin la loyale nudité des anciens temps : le vivre et le couvert, une simplicité patriarcale.

Que voulez-vous? Nous sommes des gens qui visons au *positif*, et nous aimons mieux une excellente pâtisserie qu'un service de porcelaine dorée. Aussi, nous mettons les compagnons de saint Antoine et d'Ulysse bien au-dessus de lord Byron. Les premiers nous donnent des *rillons*, et celui-ci coûte dix écus à relier. Puis, ses admirateurs ne l'entendent pas toujours. Nous préférons les livres-tournois. Tout le monde les comprend.

Que nous parlez-vous de poésie écrite? Voici de la poésie vivante!...

Des fenêtres gothiques de l'Allouette, voyez depuis Ussé jusqu'à la pagode de Chanteloup (1).

— La pagode?

— Oui, monsieur; car vous saurez qu'une fois en Touraine

(1) Le château de Chanteloup est situé à peu de distance de la ville d'Amboise.

et sur la Loire, de quelque côté que vous soyez, en quelque maison que vous alliez, chaque propriétaire a la prétention de vous faire voir la *pagode de Chanteloup*. Si vous ne la voyez pas, vous êtes un homme perdu et l'on vous voit, vous, d'un très mauvais œil.

Cette hyperbole tourangelle signifie, pour un homme sans préjugés, que vous jouissez d'un admirable tableau, d'une vue semblable à celle de l'Allouette, la Loire pendant dix lieues avec ses îles vertes; le Bréhémont avec ses villages; et Luynes, et d'innombrables coteaux, des vallées, des horizons lointains, qui ressemblent à une féerie!... On a des décorations d'opéra; on a un panorama, — néorama. — diorama, *et cétérama!...*

Asseyez à une des fenêtres de l'Allouette une jeune fille dont les yeux semblent réfléchir l'azur du ciel, dont la taille est svelte et gracieuse comme celle d'un jeune peuplier, innocente comme une petite fille de cinq ans, fraîche comme elle, blanche et délicate comme elle; puis, mettez à deux pas de cette rare créature un gros *bonhomme* de Tourangeau, tournant ses gros pouces, ne pensant à rien, regardant de temps en temps ses vignes, heureux de son insouciance, grattant un nez rougi, grossi, par l'abus de la *purée septembrale*, craignant que le vin ne *brouisse*, ou que les nuages ne le *boivent*, que la pluie ne le fasse *couler*, que le soleil ne le *frippe*, parce que ses vignes sont *galives!* Vous connaîtrez le père et la fille, les possesseurs du domaine, Claire Coudreux et le bonhomme Coudreux, ancien prud'homme de Tours, veuf depuis deux ans de Jacqueline Souday.

Ce père Coudreux, que vous êtes disposé à traiter sans cérémonie, n'en sera pas moins l'objet de vos respects, quand vous saurez que ce demi-bourgeois, demi-seigneur, ce brave et digne homme, possédait seize cent mille francs de bon bien au soleil, fortune qui lui permettait de tourner ses pouces sans que les *Amis de la morale chrétienne* pussent blâmer son oisiveté, car il évangélisait en allant à Tours, une fois par semaine, *quérir* des nouvelles!

Il n'y a pas d'impossibilité à ce qu'un marchand de soieries soit à Lyon, à Paris ou à Pékin, un homme supérieur. Mais à Tours, les chances sont bien plus nombreuses qu'ailleurs pour qu'il ne soit qu'une *bonne brebis du bon Dieu;* et cela tient à ce climat paisible, à un air qui énerve, à une nourriture plantu-

reuse, à une absence de toute ambition, qui vous émondent le corps et l'âme des inclinations vicieuses, des passions brutales, malheur des grandes cités. Quinze cents francs de rente font un Tourangeau le plus heureux homme du monde. Admirable contrée, dont la vertu pétrifiante fige en peu de temps les cervelles les plus poétiques, les plus vives, les plus ardentes!... Comment le gouvernement n'y envoie-t-il pas les solliciteurs?

A Tours, un marchand ouvre paisiblement sa boutique, attend le chaland paisiblement, ne se livre pas à de grands calculs, ne se fatigue pas la cervelle à chercher des nouveautés; il dîne et soupe à ses heures, ferme son magasin le samedi, et va en campagne jusqu'au lundi; c'est le négociant-chanoine; tout aussi intéressé que le premier juif qui s'avisa de rogner les écus de six francs, il ne met pas d'ardeur à son avarice et, s'il est ménager, c'est comme il marche, avec décence et tranquillité. Sauf la pipe et le harem, c'est un Turc sur son divan, un Indien sur sa natte; et tel était le vénérable Jean-Joseph Coudreux, type des Tourangeaux en boutique, de ces négocians qui se sont laissé enlever le commerce de la soierie par Lyon, et celui de la Loire par Orléans.

Qui ne l'a pas vu, tranquillement assis, lui et sa femme, dans un comptoir, rue Colbert, immobiles tous deux, copiant, par jour, une page ou deux d'écritures sur leurs livres, regardant comme ombres chinoises les allans et les venans et causant souvent sur le pas de leur magasin, comme des gens inoccupés, parfaitement semblables à eux-mêmes chaque jour et chaque heure!

Qu'un étranger, voyant ce magasin rempli jusqu'au *judas* de paquets soigneusement appropriés et étiquetés par un commis, s'avisât d'entrer pour y chercher une étoffe quelconque.

— Monsieur, je voudrais avoir du *reps?*

— Nous ne tenons pas de reps.

— De la marceline?

— Non plus.

— Du Florence?

— Non, monsieur.

— Auriez-vous alors du taffetas?

— Non.

— De la grenadine?

A ce mot nouveau, les deux époux se regardaient d'un air stupide.

— Du gros de Naples?

— Non, monsieur.

Enfin, nommât-on tout ce qui se fabrique avec de la soie, il était de notoriété publique que le sieur Jean-Joseph Coudreux, *marchand de soieries*, à l'enseigne du *Mûrier d'or*, ne tenait rien de ce qui concerne son état, ni soie floche, ni soie en botte, ni soie écrue, ni soie filée, ni galons, rien, rien, absolument rien, hormis cette espèce de ruban tissu d'or et d'argent, dont se parent les mariées en Bretagne, et les cordons en chenille dont on orne les chapeaux de paysan.

Ces deux articles, exploités de père en fils par les Coudreux, avaient inféodé dans cette honorable famille seize cent mille francs de bien, accumulés en fonds de terre, par le dernier des Coudreux, lors de la vente des biens nationaux.

Claire Coudreux, héritière de cette fortune, avait été confiée aux soins d'une vieille religieuse, tante de sa mère, et cette femme, riche de souvenirs, aussi *remarquable par les grâces de son esprit que par les qualités du cœur* (phrase prononcée sur sa tombe par M. l'abbé Fleuriot, chanoine de Saint-Gatien), avait cultivé la jeune plante commise à sa vertueuse expérience, *de manière à faire refleurir en elle le parfum d'une âme chère à ses amis, et tous les dons précieux qui l'avaient elle-même distinguée.* (Idem.)

Quelques plaisans, — où n'y en a-t-il pas? — prétendaient que cette religieuse était furieusement taquine, gourmande, aussi spirituelle que méchante, et que la jeune Claire Coudreux avait été douée, à cette école, d'une patience d'ange. Mais nous avons rangé ces imputations parmi les médisances calomnieuses qui, en province, sont *le fond de la langue.*

Claire avait réellement une belle âme, et la pente de son cœur lui avait révélé les sources de la vraie poésie, comme la nature l'avait créée musicienne. En un mot, elle était aussi simple que la civilisation permet de l'être, aussi instruite que sa naïveté le comportait. Possédant cette fleur de sentiment, cette pudeur virginale, que nous comblons d'amour et de respects, elle ignorait le mensonge et ne savait pas même rougir. Elle vénérait innocemment son père, et, n'ayant jamais senti la nécessité de le gouverner, elle ne connaissait pas l'étendue de l'empire qu'elle avait sur lui.

Il existe autant de bizarreries dans la nature morale que

dans la nature physique, et certes ce ne sont pas des problèmes ordinaires que ceux offerts par la filiation des individus, dans la science que nous avons nommée *Mégalanthropogénésie*. Jamais le problème de la paternité ne fut plus ardu que dans la famille Coudreux. Le dernier paysan du Bréhémont souriait en voyant Claire assise auprès de Jean-Joseph Coudreux, son père!...

Cependant, le *bonhomme* Coudreux, car tel était son nom dans le pays où il achetait la moindre parcelle de terre disponible, avait dans le cœur, pour sa fille, un sentiment aussi fort peut-être que son amour pour la propriété. Il adorait ce dernier fruit de sa vieillesse, qui formait, par un jeu bizarre de la nature, un étonnant contraste avec le bonhomme; il l'admirait ingénument, regardant toujours avec étonnement qu'une créature née de lui sût s'exprimer facilement, lire des livres anglais et italiens, faire rendre des sons à un clavecin, et chanter avec goût.

Or, M. Coudreux était un véritable homme de Tours, et s'il fallait vous faire pénétrer dans la vide profondeur de son existence, toutes les pages d'un nouveau *Tristram Shandy* n'y suffiraient pas. Nous nous contenterons donc d'un profil précipitamment crayonné.

Figurez-vous un vieillard septuagénaire gros et gras, la face brunie par le grand air et par le soleil, mais animée de quelques teintes purpurines, qui dénotaient un certain amour pour la bonne chère et le vin. Seigneur de l'Allouette et suzerain de seize cent mille francs, valeur approximative des terres qu'il possédait en Touraine, le bonhomme vivait exactement pour vivre. Son esprit n'était pas plus vaste que la moindre phrase du *Globe*; mais il avait la finesse particulière aux gens rustiques.

Quand le soleil donnait intempestivement sur ses vignes, il faisait une tournée dans ses clos, et rentrait en disant d'un air désespéré :

— Le soleil va aller de travers, car il a bu tout notre vin!

Les intempéries des saisons ne l'affectaient jamais que par juxtaposition. Si vous le rencontriez, mouillé jusqu'aux os, par les chemins :

— Voilà un bon temps, un temps d'or!... La terre avait soif, vous disait-il.

Si la chaleur faisait rentrer même les grillons et les cigales, il était riant, frais, et s'écriait :

— Ah! ah! le raisin grossit! C'est un plaisir, voisin, que de voir des écus pendus aux vignes!

Les événemens politiques l'inquiétaient si peu qu'il n'eût pas été plus étonné de voir, en tête de l'avertissement du percepteur, les armes du Grand Mogol que l'aigle impériale, la fleur de lis bourbonienne ou le bonnet républicain. Il ignorait les aises de la vie, et son château était presque aussi nu que le wigham d'un Illinois. Il tenait à la religion dominante par un gros paroissien qu'il ne lisait pas, et à l'État par les contributions qu'il payait. Homme de routine, il n'aurait pas fait un seul arpent de prairie artificielle, changé ses assolemens, ou pris des mérinos, quand même un des quatre évangélistes serait revenu pour lui assurer le profit de ces améliorations de la science moderne.

Enfin, c'était le fidèle représentant de cette nature mixte qui participe de l'homme sauvage par une patriarcale simplicité de vie, et de l'homme civilisé par un instinct d'avarice, par une envie constante de produire et d'accumuler de l'argent, pour acheter de la terre...

Couché avec le soleil, levé avec le jour, faisant quatre repas, a la mode antique, il était le type de l'existence obscure des campagnards, une fidèle image de ces hommes inconnus, nommés Français par les législateurs, contribuables par le fisc, âmes par le prêtre, citoyens par les démocrates, vulgaire par le poète, et peuple par l'aristocratie!

Personne n'a encore songé que la plupart des hommes ressemblent à cet homme, qu'il est en quelque sorte *la règle*, et que le savant, l'artiste, le noble sont des exceptions. Les neuf dixièmes de la race humaine vivent de cette vie, indifférens aux idées dont nous faisons grand bruit, et c'est pitié que de songer au peu d'étendue du cercle dans lequel gravitent nos intelligences!...

Depuis la mort de sa tante et de sa femme, le bonhomme Coudreux avait vendu sa maison de commerce à son commis, et s'était venu établir avec sa fille en sa terre de l'Allouette, arrondissement de Chinon, canton d'Azai-le-Brûlé, commune d'Ussé. Sa fille avait seize ans, et lui soixante.

Il se levait tard, se couchait tôt, employait à table une

bonne partie du temps, se promenait rarement, dépensait peu et employait ses soixante mille livres de rente à grossir le fief de l'Allouette de tout ce qui se trouvait à vendre dans les environs. Il guettait un arpent, une métairie, une closerie, une *gravange*, comme un espion guette un forçat évadé. Il se frottait les mains d'avance en pensant à une acquisition. Il était passionné pour notre mère commune. L'homme le plus ambitieux est sans contredit un propriétaire. Il envahit les airs avec ses peupliers, et, tout en mesurant leurs cimes, il se dit : « Autant de vingt sous! » Il va chercher de la marne dans les entrailles de la terre, il envoie trois fois sa vache au marché pour la vendre un écu de plus, et il blâme les courtisanes!...

Tout en joignant ces considérations morales à mon préambule pittoresque et géographique sur le château de l'Allouette, je ne prétends pas généraliser des faits extrêmement variables, comme tout ce qui touche à la psychologie, et je déclare avoir en respect, honneur et révérence les gens du Chinonnais.

A une demi-lieue de l'Allouette se trouvait un ancien petit fief, dont vous aurez l'idée en vous figurant un corps de logis à trois fenêtres, surmonté d'un toit énorme, et terminé, de chaque bout, par un colombier.

Ce château s'appelait : les Bouillards, et les deux cent cinquante arpens de terre qui en dépendaient pouvaient rendre, bon an mal an, cent bonnes pistoles.

C'était là que demeurait Madame la vicomtesse de Chamaranthe, l'une des femmes les plus distinguées du siècle dernier, héritière de MM. Delacour, anciens fermiers généraux, riches de plusieurs millions, et qui avaient l'indélicatesse de les manger à Paris, sans en faire part à leur aimable sœur.

Les observateurs qui ont eu l'avantage d'entrer dans le sanctuaire de quelques familles s'expliqueront très philosophiquement cette aberration, par ce principe œcuménique dû au génie d'une vieille fille, amie de M. de Buffon : « Je ne puis haïr que les gens que je connais. » Aussi MM. Delacour se promettaient-ils bien de disposer de leur fortune en faveur de quelques-uns de ces enfans que le législateur a nommés, par privilège, *naturels*, comme s'ils étaient en effet les plus véritables.

Lorsque Mme de Chamaranthe fut convaincue de la haine,

in articulo mortis, qui flamboyait dans le cœur de ses frères, elle cessa de les voir. L'état de sa poitrine exigeant un ciel moins rigoureux et moins cher que celui de Paris, dont l'atmosphère était incompatible avec douze mille livres de rente, elle vint habiter sa terre des Bouillards, et s'occupa, pour se distraire, de l'éducation de son fils unique, le jeune Sébastien de Chamaranthe.

Un vieil ecclésiastique, ancien bénédictin de Marmoutiers (1), se chargea d'inculquer en peu de temps à l'héritier de la maison de Chamaranthe les connaissances légères et peu importantes, que l'on achète si cher dans les collèges, et d'en faire un homme aussi instruit qu'il l'était lui-même, si son neveu voulait s'y prêter.

Le jeune Chamaranthe était né à Chinon. Les bords de l'Indre avaient pour lui le charme qui s'attache aux lieux où nous avons vécu dans notre enfance. Les toits de chaume, les vignobles, les sentiers, les forêts, les torrens, lui avaient révélé tous leurs mystères. Il en connaissait les merveilleuses richesses au temps où l'hiver y jetait ses voiles de neige, où l'automne y répandait les pâles couleurs de la vieillesse, et quand le printemps y versait ses parfums, l'été ses éblouissantes clartés. Il garda sous le toit maternel cette simplicité forte et ce jugement robuste, qui laissent à un homme son caractère et son originalité. Nul ne s'annonça peut-être sous de plus brillans auspices.

C'était un jeune homme de moyenne taille, mais bien proportionné, agile et vigoureux. Il avait, malgré la blancheur de sa peau, ce teint basané que donne si promptement l'air de la Touraine à ceux qui y vivent un tant soit peu, *sub dio*. Il tenait de sa mère un nez aquilin, un front plein de charme et des cheveux plus noirs que l'aile d'un *choucas* (2) de St-Gatien. Mais sa mère l'avait doué d'avantages plus précieux encore.

Serait-ce que Caïn aurait laissé aux environs de Chinon *(Caïnones)* quelques-uns de ses enfans, à l'extraction desquels s'emploient les gens du Roi, ou est-ce un effet de l'isolement dans lequel vivent la plupart des individus au milieu des campagnes? Nous laisserons ce fait à discuter aux savans, et

(1) Dom Nisard, dont le nom se trouve plus loin.
(2) Espèce de corbeau, très rare.

nous avouerons sans détour que Sébastien de Chamaranthe était l'enfant le plus colère et le plus passionné de tout le Chinonnais. A l'âge de sept ans, il fallut lui arracher des mains un enfant qui lui avait disputé une bille; il allait l'étrangler! Instruite par cette aventure, Mme de Chamaranthe baigna beaucoup son fils, et conquit un grand empire sur lui par les douces et constantes effusions d'une tendresse intelligente. Elle réussit à rendre moins rudes les premiers mouvemens de cette âme vigoureuse, et à y développer la douceur nationale. Si sa mère l'eût abandonné à lui-même, peut-être les explosions de son caractère ardent eussent-elles été moins dangereuses, par suite de leur franchise; mais elle finit par soumettre son fils à toutes les traditions de bon goût et de politesse qu'elle possédait, le forçant à se vaincre. Grâce au secours que Dom Nisard lui prêta, le jeune homme sut prendre sur lui-même un empire absolu, qui, chez beaucoup de gens, dégénère en dissimulation.

Mais cette qualité des grands politiques ne paraissait pas ternir l'âme du jeune Chamaranthe. Il était toute franchise et toute loyauté. Comment n'aurait-il pas été ainsi? Rien ne lui résistait. Il était bon, parce qu'il se sentait fort. Il avait une instruction solide, des manières pleines d'affabilité; son discours se ressentait du ton élégant et poli des courtisans de l'ancien régime, sans en avoir contracté la servilité. Son imagination bouillante et poétique trouva dans la vie campagnarde et dans les travaux de son éducation, une pâture nécessaire et abondante. Il aimait à courir à cheval à travers ce beau pays, ou à chasser, à épier les secrets de la nature et les mystères des trois règnes. — Innocentes occupations! — Puis le soir, revenu près du vieux bénédictin et d'une mère qu'il adorait, il étudiait, lisait, comparait, et réfléchissait.

Cette liberté de vie et de pensée, et les pompes naturelles des sites qu'il admirait, avaient imprimé à son langage un style particulier, une concision nerveuse, des métaphores originales, dignes de l'éloquence mise par Lafontaine dans la bouche de son paysan du Danube. Il possédait un secret penchant à cette ironie, à cet esprit satirique, dont les géographes ont doté la Touraine, et que Verville, Rabelais, Grécourt et Courier ont su mettre dans leurs ouvrages.

Sa mère, amie du merveilleux, comme toutes les femmes, lui prédisait une brillante destinée. Elle voyait en lui un orne-

ment de la tribune, un homme d'État, et, ces idées imprudemment développées devant Sébastien, lui donnèrent une secrète conscience de lui-même, qui ressemblait à la fierté d'une jeune fille quand, pensant au mariage, elle mesure ses espérances sur sa beauté.

Craignant pour son fils le contact de Paris, Madame de Chamaranthe l'envoya faire son droit à Poitiers, et, dans l'année 1827, le jeune Chamaranthe en était revenu docteur en droit, riche d'érudition, et célèbre par son mérite. Il avait vingt-deux ans.

A cette époque, les deux frères Delacour moururent *ab intestat*. L'un eut le sort de M. de Lauriston; l'autre fut surpris par la plus incivile des apoplexies, car elle ne lui laissa pas le temps d'achever le bec-figue qu'il avait commencé. Trois millions et de larges trésors provenus de l'indemnité, furent tout à coup dévolus, par deux lettres d'avis, à Madame de Chamaranthe.

Accoutumé à l'abondance champêtre que procurait le revenu modique de sa mère, et ignorant les plaisirs de vanité créés par le monde, Sébastien ne comprit pas la joie de sa mère. — C'était, vous voyez, un jeune homme vierge de corruption, et capable de prendre une jeune modiste de la rue Vivienne pour l'Estelle de Florian. — Nous avons tous plus ou moins connu cette délicieuse innocence !

Ce fut pendant l'absence du jeune vicomte que le vieux négociant tourangeau et sa fille étaient venus habiter l'Allouette. Madame la vicomtesse de Chamaranthe n'avait pas même pensé à voir *ces gens-là*. Comme toutes les personnes nobles, elle n'allait pas à la messe de la paroisse, parce que l'église était humide; et le bénédictin lisait l'office dans sa chambre, parce que sa goutte ne lui permettait pas de marcher. Les habitans des Bouillards étaient donc restés dans une ignorance complète de la beauté fabuleuse de Claire Coudreux, car ils parlaient peu aux gens du pays, et, ne se trouvant pas sur le terrain neutre de la maison du bon Dieu, il était impossible que le moindre rapprochement eût lieu entre l'Allouette et les Bouillards.

Le lendemain de son installation sous le toit maternel, Sébastien, ne se doutant pas qu'il était devenu l'un des plus riches héritiers de France *a futuro*, prit son fusil, siffla son chien, et s'en alla chasser, afin de secouer la poussière des in-

folios judiciaires dont il était encore imprégné. C'est surtout après avoir déchiffré des exploits, minuté des requêtes, signifié des soutennemens, ramassé des §§, des *Dig.* — L. papiria — apud Tribon, etc., que l'on apprécie la campagne, un coup de fusil, les aboyemens d'un chien et la vie sous le ciel! Tayau! tayau!... Apporte!... taô !.. taô!... (onomatopée).

III. — L'UN ET L'AUTRE

Figurez-vous la mauvaise humeur d'un jeune homme qui, très habile tireur, revient sur les six heures du soir, la carnassière vide et les jambes lasses. Sébastien était ainsi, quand, au détour d'un chemin creux, son chien fit le plus bel arrêt que jamais ces intéressantes créatures aient imaginé. Comme ce diable de Milord était posé! Quel air intelligent!... Hein, mon maître, en voilà une superbe?... Et Sébastien d'avancer, curieux d'examiner la volatile.

Il voit, dans un champ, le respectable propriétaire de l'Allouette, coiffé (1) en ailes de pigeon, vêtu d'un habit marron, chaussé de bons souliers, bas chinés, culotte courte, parapluie sous le bras. Il avait véritablement l'air d'un gros forgeron, qui s'est endimanché pour aller à la noce. Milord de courir sus en aboyant. Le pacifique négociant de faire retraite. Puis, soit que la peur le prît, soit qu'il crût le chien enragé, il s'enfuit, et Sébastien entra dans le champ, pour, suivant lui, rappeler Milord, et, selon M. Coudreux, l'exciter à cette chasse.

Arrivé près d'un fossé que sa corpulence lui interdisait de sauter, le père Coudreux se retourna vivement vers le chien, le menaça de son parapluie en disant au chasseur :

— Crédié, Mosieu, je tue votre chien, s'il avance!

— Si vous y touchez, mon brave homme, je vous salerai les jambes!

Le vénérable propriétaire déchargea son parapluie sur la tête de Milord, et le vicomte son fusil sur les larges mollets du bourgeois.

Quoique la distance à laquelle il se tenait lui permît de supposer que le petit plomb avait été mourir dans les bas chinés du vieillard, il fut effrayé de le voir tombant les quatre membres en l'air, et criant : « A l'assassin! »

(1) Balzac écrit : *Coëffé.*

En un clin d'œil, une jeune fille, légère comme une sylphide, apparut auprès du gros négociant, et Sébastien s'étant élancé, plein d'inquiétude, ne s'occupa plus du père quand il aperçut la fille.

Telle fut la première entrevue de deux personnes qu'une forte passion devait bientôt unir, et le narrateur espère que les mères de famille s'apercevront avec plaisir de sa moralité sévère en cette circonstance, car on ne peut pas nier que cette première entrevue n'ait eu lieu sous les yeux du père !

Ils s'aimèrent !...

En nous servant de cette formule sacramentelle, nous désirons nous affranchir de toutes les niaiseries dans lesquelles s'entortillent les romanciers, et nous nous adressons aux souvenirs et à l'imagination des lecteurs de tous les pays, déclarant ici comprendre implicitement sous cette formule brève et d'une clarté suffisante :

1° Toutes les cabrioles que les auteurs font subir à leurs créatures; et ces prodiges de natation, d'équitation, de course, de gymnastique ou d'acrobatisme, et tous les incidens ordinaires et extraordinaires, tant possibles qu'impossibles, dont les auteurs se servent pour unir deux êtres fantastiques par un même sentiment, et leur donner l'apparence d'une nature plastique et réelle.

2° Les suaves rêveries au clair de lune, les ravissantes promenades au soleil, les rendez-vous brûlans d'impatience, les correspondances déposées dans le creux des chênes, cette immense collection de soupirs, qui, s'ils eussent passé dans les airs de dessous la frisquette des imprimeurs, y auraient formé des *grains* plus terribles que les vents du cap de Bonne-Espérance, et ces petites frénésies à propos de peu de chose, et ces grands désespoirs à propos de rien. Enfin, ces menus détails physiologiques, guenilles de la passion, que, depuis *Daphnis et Chloé* jusqu'à *Paul et Virginie*, les auteurs ont blanchies, retapées, ressassées, raccommodées, ragréées, repassées, gaufrées, amidonnées, en croyant faire du neuf et qui composent les magasins de l'amour littéraire, comme les machines forment le matériel de l'Opéra.

3° Les superlatifs, dont la littérature romantique a si grandement abusé, que les lignes de points, les blancs et les tirets, sont peut-être encore moins déconsidérés. Puis, toutes

les niaiseries que l'envie de paraître vrais, naïfs, tendres ou simples, suggère aux auteurs, en un mot les phrases dont voici les éternelles formules :

— Elle pleura, mais en secret, car elle était trop fière pour, *et cætera.*

— Ne l'aimait-il donc plus? Déjà, se dit-elle.

— La raison lui disait le contraire, mais le cœur l'emporta.

— Elle le voyait à travers les enchantemens de l'amour.

— Entre un jeune homme de son âge et une jeune fille aussi pure, il n'y avait d'autres séductions que l'innocence même de leurs cœurs.

— Sa tête était brûlante.

— Pour la première fois, elle comprit les mystères d'un beau ciel; la nature lui sembla toute nouvelle, mais rien n'était changé que son cœur, etc.

Quarto. Enfin, nous mettons à vos pieds toutes les richesses romantiques et les moules du classique, depuis : *l'aurore aux doigts de rose* jusqu'au : *glas de la mort*, qui vient glacer le cœur d'une fiancée; puis, les incommensurables trésors de la mélancolie, les richesses de la gaieté, l'arsenal de la jalousie, les styles de Florian, de Longus, de Gœthe, de Byron, de Nodier, de J. Janin, de Chateaubriand, de Marmontel, du fougueux Diderot, de J.-J. Rousseau, en y comprenant cette immense collection de lettres dont le 18e siècle a été inondé, toutes les comparaisons, descriptions possibles; vous voilà maîtres de toutes les métaphores, de toutes les scènes, de tous les tours de bissac, soit, ô Nodier, qu'ils appartiennent à Girolamo, soit qu'ils procèdent de Polichinelle (1). Oui, mes amis, choisissez, et, palette en main, imaginez, vous-même, *un amour tout neuf*, un amour véritable en vous souvenant de votre première maîtresse!... Comme elle et vous, *ils s'aimèrent passionnément.*

Seulement, pour rester dans le vrai, dans le naturel, que tout le monde cherche aujourd'hui, nous vous prévenons, en ce qui concerne le boire et le manger des deux amans :

Que le vin de Bourgueil est celui dont on use dans cette charmante vallée; mais il faut qu'il soit bien dépouillé.

Que le vin blanc se tire de Vouvray. Il donne sur les nerfs; il est capiteux.

(1) Allusion à un passage de l'*Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux*, par Charles Nodier.

Que le beurre n'est pas très bon.

Que le mouton y est médiocre, mais le veau généralement tendre et blanc, quoique tué toujours trop jeune.

Que les sardines fraîches sont la passion des Tourangeaux.

Et que les alberges confites sont bien préférables à ces détestables pruneaux dont tout le monde félicite la Touraine.

Pour ce qui est du costume :

Mlle Claire Coudreux portait habituellement des robes de percale, à guimpe ou à pèlerine échancrée.

Ses bottines étaient lacées sur le côté et faites en peau de chèvre.

Elle avait toujours des ceintures très fraîches et de bon goût.

Et son chapeau était tout uniment un chapeau de campagne en paille tressée, à grands bords, un chapeau de faneuse, un chapeau sans luxe, et qui lui permettait d'aller et de venir où bon lui semblait, de courir sur la levée, d'aller en bateau, de sauter, de rire, de folâtrer, sans faire des façons comme les mijaurées de Paris, etc.

Pour Sébastien, vous l'habillerez décemment, comme vous vous habillez vous-même.

Il est bien malheureux que nous ne puissions pas lui donner une dague de Milan, des bottines de peau de buffle, une collerette de point de Bruges; il y perd ; mais, hélas! nous ne pouvons pas avoir la poésie des machines à vapeur et celle du 16e siècle ! C'est une grande tribulation d'avoir à vous dire que c'était un homme naturel, comme vous et moi.

Ainsi donc, ils s'aimèrent passionnément.

Ce fut en ce moment que les deux amis se rencontrèrent un lundi soir, sur les sept heures, en octobre 1828 (1), au carrefour de la croix de Champy, terre sablonneuse, pays de bruyères, excellent pour la chasse.

— Monsieur, j'ai usé toute ma poudre, dit Ernest à Sébastien avec cet air gracieux, avec ce ton fraternel et dégagé qu'il avait acheté trente-trois mille livres de rente. Oserais-je vous prier de m'en prêter? La première fois que nous nous rencontrerons, je vous la rendrai...

Sébastien donna sa poire à poudre.

(1) Le manuscrit portait d'abord : octobre 1829

— Vous habitez probablement ce pays-ci?... dit Ernest, en versant la poudre d'une boîte dans l'autre.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes peut-être M. le vicomte de Chamaranthe?

— En personne.

— Permettez-moi, monsieur, de vous faire mon compliment. Vous appartenez depuis peu à la classe distinguée des héritiers, dont j'ai fait jadis partie, car je suis le vicomte de Tourolle.

Sébastien s'inclina.

Et ils chassèrent ensemble et ils devinrent amis.

Je voudrais bien sauter par-dessus tous les développemens, courir aux situations, et dégager le drame de cette histoire, comme on extrait un gaz d'une masse de charbon; mais, j'ai peu de situations!...

Ce fut d'abord une de ces amitiés qui n'ont rien d'intime, une amitié légère, et qui sert comme de maintien, une espèce de politesse qui joue le sentiment. C'était comme une épigramme que deux esprits supérieurs s'amusent à faire pour se moquer de la niaiserie de ceux qui croient encore à l'amitié.

Sébastien avait une sorte d'admiration pour les qualités extérieures d'Ernest, et celui-ci un respect involontaire pour le caractère du jeune Chinonnais. Chamaranthe enviait cette légèreté de plaisanterie, cette manière parisienne d'envisager les choses et les personnes, cette souplesse de pensée et de sentiment, qui rendaient Tourolle si séduisant. Et Tourolle se disait en lui-même que Chamaranthe avait tout le savoir, l'énergie, la puissance d'action et de volonté, l'éloquence véritable, qui lui manquaient.

Ainsi, d'abord cette amitié fut un commerce, dans lequel chacun des deux jeunes gens crut avoir à gagner. Comme deux rusés négocians, ils spéculèrent sur la raison sociale : de Tourolle et Chamaranthe. Ils se tinrent sur leurs gardes, ne se dirent que des babioles, et s'observèrent. Parlez-moi d'une amitié armée!... Voilà le 19e siècle. Damon et Pythias sont des fables!...

Cependant, le diable avait l'intention de lier ces deux jeunes hommes, de manière à les faire citer comme les successeurs de Dubois et de Pméja!... Farce satanique!

Voilà comment s'y prendrait un romancier de la nouvelle école, ou toi peut-être, Eugène Sue, adorable peintre de *Kernock* (1), pour conter l'événement qui mit un peu plus de conscience dans l'amitié des deux amis !...

Le soleil de l'automne lançait en se couchant des feux si rouges sur le joli château de l'Allouette, que chaque vitre semblait vomir des flammes et que, de l'autre côté de la Loire, les gens de Langeais croyaient voir un incendie.

Les terrasses grises, les arbres, les chemins creux reflétaient une lueur rougeâtre, dans laquelle les feuillages se découpaient en traçant de merveilleux dessins.

Claire était assise auprès d'une fenêtre, et relisait *le Corsaire*. Mais ses yeux allaient du livre au paysage, et du paysage au livre, aussi attentive à la poésie de Byron qu'à celle plus variée, plus harmonieuse, modulée par les rives de la Loire, ou produite par les lentes et suaves dégradations de la lumière !...

La jeune fille tremblait, ses yeux roulaient des pleurs. Elle finit par laisser le livre, par contempler machinalement le paysage, triste, pensive...

Avec votre permission, messieurs les phraséologues, je trouve ce genre de narration beaucoup trop fatigant, et je voudrais bien substituer à ce style, mon cher J. Janin, quelque chose de plus naturel, de moins étudié !... Je sais que c'est un terrrible problème !

Je reprends mon allure, l'amble d'un cheval de curé, ou le trot de la jument de maître Pierre, ou le galop de cette rosse sublime, appelée jadis Pégase, maintenant à l'équarissage !

Puis elle tressaillit en entendant le bruit d'un pas lointain sur les feuilles sèches. Elle vit bientôt une casquette brune paraître et disparaître dans les sentiers, selon les inégalités du sol. C'était lui, c'était Sébastien !

Elle sortit pour aller au-devant de lui.

— Qu'avez-vous ? lui dit-il d'un air inquiet.

— Je vous en supplie, monsieur Sébastien, répondit-elle, mettez de la modération dans vos paroles et dans votre conduite, car vous ne connaissez pas mon père, et...

— Qu'est-il arrivé ?

(1) *Plick et Plok*, suivi d'*El Gitano*, et de *Kernock le Pirate*, par Eugène Sue, Renduel, 1831.

— Un jeune homme est venu me demander en mariage.

— Vous le nommez?

— C'est M. le vicomte de Tourolle.

— Ah! ah!...

— Sébastien, vous pâlissez?...

— Vous savez, lui répondit-il, que c'est mon ami?

En ce moment ils étaient arrivés tous deux dans le salon du château, où le vicomte de Tourolle entrait par une autre porte, en tenant son futur beau-père bras dessus bras dessous.

Sébastien se leva.

Ils étaient bien beaux tous deux : l'un noir, les yeux étincelans, l'autre, blond et joyeux; celui-ci ferme, sombre; celui-là svelte et gracieux! Quelle ravissante antithèse d'hommes! Que de femmes auraient souhaité de conduire ces deux génies (1) dans la voie du bien, attelés, comme deux chevaux, à un même char! Vénus n'a-t-elle pas deux pigeons?...

Mais la douce et timide Tourangelle mettait de la modestie dans ses désirs; elle n'en souhaitait qu'un : le plus éloquent, le plus puissant, le plus généreux, le plus constant des deux!... Et la Providence, qui tient à faire triompher les principes de l'Évangile, les lui destinait peut-être tous les deux!

Quelles actions de grâces nous devons rendre à la nature pour n'avoir départi qu'à quelques malheureux cette seconde vue, dont la prévoyance et la prudence sont deux pâles rayons!... Si Svedenborg avait été là, Claire serait peut-être tombée morte!

Les deux jeunes gens, aveuglés par la passion, restèrent une demi-heure dans le salon, l'un plein d'attentions pour une héritière de seize cent mille francs, l'autre grave et boudeur.

Tourolle étala, comme un colporteur, toutes les curiosités de son bagage, il causa de tout, parut sémillant, plein d'esprit, insinuant, flatteur.

Une femme qui n'aurait pas été prévenue aurait peut-être congédié Sébastien; mais Claire aimait, ainsi que nous l'avons dit, avec toute la ferveur des héroïnes de roman depuis Ève, — la plus fidèle de toutes les femmes, puisqu'elle ne put aimer qu'un homme, et cet homme était son mari, — jusques y compris Amy Robsart et Atala.

(1) Le manuscrit portait d'abord : ces deux fiers animaux.

— Ah! pourquoi ai-je tiré sur les jambes de mon beau-père?... pensait M. de Chamaranthe. Il est rancunier, le bonhomme!...

Les deux amis sortirent, et Mlle Coudreux resta en proie à toutes les angoisses que doit ressentir une jeune fille, quand elle a bon cœur, en pensant que deux jeunes gens vont s'égorger pour elle. Il y a des vieilles filles de trente ans qui sauraient extraire quelque sorte de douceur de ces sortes de tourmens.

— Sébastién, ne trouvez-vous pas l'air un peu frais? dit M. de Tourolle.

— Ne parlons pas de pluie et de beau temps, quand il s'agit de vie et de mort! Vous êtes un lâche, Monsieur, et si je ne vous étrangle pas de mes deux mains, c'est que l'usage me permet de vous tuer demain sans courir le risque de paraître devant douze jurés! Pas un mot, Monsieur. Votre heure et le lieu!

Ces paroles furent prononcées d'un air et d'un ton qui interdisaient la plaisanterie.

— Azai est à moitié chemin de Tourolle et des Bouillards, et nous y prendrons des témoins, répliqua Ernest. Quant à l'heure, je me lève rarement avant midi, et ce n'est pas pour un duel, même avec un ami, que je me dérangerai. Ainsi, après déjeuner, sur les deux heures.

— Soit. Voilà votre chemin.

Et Sébastien disparut.

Quelle nouveauté aurait le récit d'un combat, après la ballade du *Duel sur le précipice?* Quoique la prairie fût belle, nos deux amis ne se roulèrent pas; ils se blessèrent tout uniment, parce que, au moment où M. de Tourolle cherchait à dégager en tierce, il reçut un coup de fleuret moucheté dans l'épaule, et Chamaranthe, qui, tout en profitant de la ligne droite que gardait son arme, s'était un peu découvert, fut percé à la cuisse.

Le sang, parmi une foule de propriétés médicales, a celle de calmer la fureur des duellistes. Aussi, nos deux jeunes amis n'opposèrent-ils pas de résistance à ceux qui les emportèrent.

Ils furent mis dans la même chambre, à l'auberge du Grand Turc, pansés par le même chirurgien et couchés chacun dans

un lit, car ils avaient considérablement perdu de sang. Alors, pendant que les deux témoins, vieilles moustaches de l'ancienne Garde, buvaient un bol de punch, Tourolle dit à Chamaranthe d'une voix affaiblie :

— Maintenant que nous nous sommes battus, est-ce que nous ne pourrions pas nous expliquer?

Sébastien y consentit, et d'une voix presque éteinte, fit le récit de ses amours.

— Ah! ah! ah!... s'écria Tourolle, en apprenant la cause du débat, c'est pour cette petite fille que deux braves jeunes gens comme nous ont risqué de se faire enterrer? Mon bon ami, je prends nos deux parrains à témoin que je vous vends, cède, transporte et abandonne tous mes droits sur elle avec plaisir. Claire Coudreux nous aura rendu le service de nous lier à jamais. Et je vous déclare dans la sincérité de mon âme, mon cher Sébastien, que jamais créature ne m'a plus séduit. J'ignorais que vous l'aimassiez, et si je suis venu la demander, c'est à cause de ses seize cent mille francs, je l'avoue sans honte. Mais j'ajouterai que sa vue m'a inspiré assez d'amour pour donner quelque prix au transport que je vous fais de toutes mes prétentions. Si elle eût été ma femme, ah! mon brave et bon Sébastien, nous n'en aurions été que meilleurs amis. Épousez-la, vicomte, et je prendrai un jour autant de part que je pourrai à votre bonheur. Êtes-vous sournois! je ne vous connaissais pas cette qualité-là. Pourquoi m'avez-vous caché votre amour? Est-ce que je pouvais deviner qu'un héritier aussi riche que vous, et qui peut prétendre à des millions, irait s'amouracher d'une petite bourgeoise de seize cent mille francs? C'était mon fait à moi, qui n'aurai guère plus que cette somme-là quand mes oncles seront morts, et, Dieu merci, admirez ma loyauté : hier, en rentrant, j'ai reçu le billet de faire part de l'enterrement de l'un d'eux. M'en suis-je moins bien battu?

Sébastien lisait le *Globe;* c'est assez vous dire que c'était un jeune homme qui ne badinait pas avec l'amour. Ses opinions philosophiques le poussaient fortement vers cette moralité qui nous met des gants jaunes aux mains et des habits noirs sur le dos, qui jette une légère nuance de froideur sur les fronts, une teinte de pédantisme dans le discours, qui nous rend graves comme des méthodistes, et nous prescrit de n'avoir que des passions avec les femmes, système agréable, et qui sert à excuser

les fautes du beau sexe en mettant à la mode je ne sais quel amour consciencieux, au moyen duquel les maris trompés peuvent rester dans l'ordre légal, attendu que, l'adultère n'allant pas le front levé par les rues, comme jadis, est supportable. Il y avait donc, entre Tourolle et Sébastien, toute la distance de la *Quotidienne* au *Globe*.

Alors l'homme passionné, le *Globiste*, dit à l'homme du monde :

— Mon cher Ernest, ne plaisantez pas avec moi, en parlant de Claire!... J'ai pour elle un sentiment durable, et qui doit faire le bonheur de toute ma vie. Écoutez-moi, mon cher ami. Aujourd'hui nous sommes de bonne heure des hommes et des citoyens. Nous devons songer à mettre dans notre vie une certaine gravité et à n'avoir que des pensées d'hommes. Nous marchons à une régénération politique, à un temps meilleur, dans lequel il ne sera pas indifférent pour notre ambition de montrer une vie probe et des mœurs. C'est parce que je tiens à l'estime de mes semblables que je respecte l'opinion publique. Ainsi, je veux donner par ma vie privée des gages à ma vie politique. Il est essentiel, pour mettre d'accord mon bonheur et mon ambition, que je puisse aimer toujours la femme que je me choisirai. Claire sera cette femme. Il existe entre nos deux âmes une entente si vraie, une cohérence de sentimens si complète, que nous sommes, en quelque sorte, prédestinés l'un à l'autre. Je puis dire froidement et sans emphase que, sans elle, la vie me paraîtrait un désert. Il y a quelque chose de si rationnel dans ma passion, elle est à la fois si logique et si profondément plantée dans mon être que ce serait un crime à un ami d'essayer à troubler le bonheur qui m'attend.

— Je vois avec plaisir, mon cher Chamaranthe, que ce sera un bonheur très constitutionnel. Vous faites de votre amour une préface à votre vie politique. Bravo!... C'est comme ce monsieur, dont j'ai oublié le nom, qui donne ses moindres stances pour une étude du droit naturel! C'est notre nouvelle manie. Va pour les mœurs. Les passions y gagnent! Nous verrons si vous conserverez ces principes jansénistes lorsque vous serez en présence des reines de la mode, du luxe parisien, des ambitions politiques et des nécessités qu'elles imposent. Au surplus, je n'ai pas attendu à ce moment pour concevoir une haute opinion de votre caractère, et je m'applaudis d'avoir été

à même de cultiver votre amitié. Nous ne tarderons pas à devenir orphelins ; voulez-vous que nous soyons comme deux frères?... Nous aurons besoin plus d'une fois, dans la vie, de trouver un cœur ami, où verser nos peines, nos plaisirs, et où méditer sur les difficultés de l'existence. C'est quelque chose que d'avoir un ami sincère, qui voie, sans passion, les choses sur lesquelles nous nous blasons...

Ernest avait alors un de ces mouvemens d'enthousiasme, si fréquens chez les jeunes gens, et auxquels ils s'abandonnent avec tant de facilité... Quand on a reçu un coup d'épée, à qui l'amitié ne sourit-elle pas? Aussi, nos deux vicomtes, auxquels les médecins et les chirurgiens d'Azai-le-Rideau avaient interdit de boire du punch, s'enivrèrent avec leurs propres idées, ce qui est plus agréable que de se griser avec du vin, de l'opium, ou, comme cet Anglais, avec un beafsteack.

Pendant le temps qu'ils mirent à se guérir de leur blessure, les deux amis ne cessèrent de vanter à leurs mères les avantages de leur amitié, de sorte qu'ils passèrent pour des modèles d'union et de fraternité. Quand ils entrèrent en convalescence, Madame de Tourolle mourut en laissant à son fils environ quatre-vingt mille livres de rente, provenues de diverses successions qui lui étaient échues. Madame de Chamaranthe avait réglé toutes les affaires de la succession de ses frères, et palpé deux tiers des sommes que la loi d'indemnité lui avait dévolues. Ainsi, vers les premiers jours du mois de novembre, les deux amis songèrent à venir à Paris.

Tourolle était impatient de prendre possession d'un riche hôtel, et de jouir de sa fortune. Sébastien y était entraîné par sa mère, qui, ne se sentant plus malade, voulait respirer l'air de la Cour et pousser son fils sur les bancs de la Chambre héréditaire. Le vieux bénédictin eut beau faire observer à sa parente qu'elle succomberait aux fatigues d'un hiver passé dans le tourbillon de Paris, la vicomtesse de Chamaranthe persistait à se dévouer à la fortune de son fils, et à goûter encore une fois tous les plaisirs du monde. Elle allait reparaître, ayant pour chevalier le séduisant Tourolle, orgueilleuse de son fils. Belle encore, elle comptait régner à Paris.

Alors, ce fut par une des dernières soirées de l'automne, et au moment où le père Coudreux vendangeait son vin blanc, que les deux amans se dirent adieu.

Je ne puis pas souffrir les esprits qui se laissent gagner par une fausse poésie, et qui s'ingèrent d'idéaliser les situations vulgaires où se trouvent les amans. Il faut de la modestie pour peindre les choses telles qu'elles sont, car le monde élégant vous accuse de trivialité, et le monde moral de cynisme. Mlle Claire Coudreux était pâle, et le jeune Chamaranthe, qui ne l'avait pas revue depuis le duel, s'aperçut bien qu'elle savait les motifs de cette absence. Ils n'en parlèrent pas.

Ils allèrent s'asseoir sur un mauvais banc de bois, en face du clos que l'on vendangeait.

— Mademoiselle, je vais être forcé de faire un voyage à Paris.

— Ah! je m'en doutais bien!... répondit-elle avec une gaieté de province dont on ne peut guère se faire une idée à Paris. Serez-vous longtemps absent?

— Mais, je le crains...

— Mon père est de mauvaise humeur, parce qu'il n'a pas beaucoup de vin blanc.

— Vos vignes sont gelées?

— Non; le raisin est *broui*. Mais êtes-vous drôle de me parler de notre vin! (Les conversations ne sont guère plus spirituelles.) J'ai beaucoup de choses à vous dire. Mon père tient toujours à me faire épouser M. de Tourolle, quoique votre ami se soit poliment excusé auprès de lui, en disant que notre mariage déplaisait à sa mère. Mon père ne vous aime pas. Il prétend que vous avez trop d'esprit, et qu'il faut se défier de vous. Vous ne savez pas combien la supériorité fait de tort à un homme dans notre pays. Un talent quelconque y est regardé comme une calamité publique.

— Vraiment?

— Mais oui. Vous devriez tâcher de plaire à mon père. S'il ne parle pas, il écoute, et j'ai entendu dire devant lui par beaucoup de personnes que tout votre esprit ne vous servirait qu'à manger votre fortune et à faire à Paris autant de folies que M. de Tourolle. Cette fortune est aujourd'hui le seul motif qui déterminera mon père à consentir à notre mariage...

— Je suis bien heureux d'être riche!

— Oh! monsieur Sébastien, vous ne le seriez pas, que je resterais demoiselle jusqu'au moment où j'aurais ma liberté...

— Vous ne m'avez pas compris, mademoiselle Claire !... Mon exclamation venait de mon étonnement. Je ne savais pas, jusqu'aujourd'hui, à quoi pouvait servir l'argent...

Claire regarda Sébastien en rougissant, et Sébastien sourit. Ils semblaient être honteux et pantois d'avoir tous les deux révélé la perfection de leurs âmes. Ils avaient du plaisir et de la timidité. Leur respiration était comme arrêtée et ils entendaient le battement sourd de leurs cœurs dans le silence. Ils ne s'étaient jamais dit : « Je vous aime, » et ils parlaient de leur mariage avec la gravité de deux notaires. Ils devinaient qu'un amour avant la noce n'est qu'une supposition plus ou moins poétique, une illusion plus ou moins vraie, et que le véritable amour est celui qui résiste au temps et à l'usage.

Il est impossible de peindre le sentiment comme il existe au fond des provinces. Il comporte un mélange de raison, de calculs positifs et de vérité, qui exclut, en apparence, la poésie que les auteurs cherchent à mettre dans leurs conceptions. Ce serait un ouvrage tout entier, qui demanderait le génie de Goldsmith, et tout le monde me croira quand je dirai qu'il me manque.

— Ah! Ah! père Coudreux, s'écria Sébastien en voyant venir le bonhomme, voilà un beau temps pour la vendange.

— Oui, monsieur; mais il n'y a pas un *quart d'année*...

— Vous aurez *de la qualité*.

— Peut-être, car le vin sera difficile à faire.

— Eh bien, je puis vous enseigner un moyen de le rendre clair comme de l'eau de roche. Servez-vous des mèches que vend, à Tours, Petit, le tonnelier, sur la place d'Aumont; elles ne coûtent pas plus cher que les vôtres, et vous bonifierez votre vin.

— Ah! bah! Toutes ces inventions-là... Et le bonhomme hocha la tête :

— On dit que vous nous quittez, monsieur?

— Oui, monsieur. C'est à regret, car j'aimerais bien à vivre à la campagne, d'autant plus que nous avons l'intention d'augmenter les Bouillards...

— Est-ce qu'il y a des terres à vendre?

— Mais oui.

— Et où ça? Faites-nous donc l'honneur d'entrer à la maison, monsieur le vicomte...

— Adieu!

— Adieu!

Ces deux mots furent prononcés avec un accent de tristesse par les deux amans, vers les onze heures du soir, entre deux portes, et Sébastien s'éloigna lentement, et Claire resta sur la terrasse jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus dans les sentiers creux. C'est ce que font toutes les jeunes personnes bien élevées. Pas un baiser, pas une larme. Mais les yeux sont avides; ils sont le miroir de l'âme. La femme et l'homme sont partout semblables à eux-mêmes, et l'amour est un désir.

— Ce jeune homme-là, dit le père Coudreux à sa fille quand elle rentra, ce jeune homme s'occupe d'agriculture. Je ne le croyais pas si entendu. J'essayerai de ses mèches!...

— Il est si bon! dit Claire, en s'asseyant devant la table où son père soupait avec un fromage de chèvre. (Car pourquoi Walter Scott aurait-il seul le privilège de donner de la célébrité aux détestables boissons et aux mangeailles de son pays? Nos fromages de chèvre valent bien son *wiski* et son *ale*.)

— Tu ne manges pas, Claire?... Goûte donc du raisin de vigne, ma mignonne.

— Je n'ai pas faim, mon père.

Quand Claire monta chez elle, elle se mit à la fenêtre pour contempler les curieux effets produits par le clair de lune dans le paysage. Elle vit, sur un des murs extérieurs de la terrasse, Sébastien qui, revenu sur ses pas, avait grimpé là pour regarder encore ce petit château blanchi par la lune, et cette croisée où la lumière lui indiquait la chambre de Claire.

Arrivés à Paris, Ernest de Tourolle et Sébastien de Chamaranthe se trouvèrent bientôt lancés dans le tourbillon du grand monde, et dans la situation où nous les avons pris au commencement de cette histoire.

Ernest mit son amour-propre à initier le prudent Tourangeau à toutes les voluptés de la capitale. Il le présenta à ses anciens amis; il le conduisit dans une voie pleine de buissons, auxquels s'accrochaient les scrupules, les principes, les petites délicatesses, et cette aimable fleur de sentiment que Chamaranthe avait apportés de Chinon. Le monde se déploya devant lui dans toute sa splendeur. C'était d'un enchantement sans fin!

Tantôt il éprouvait les ardens et terribles embrassemens d'une partie d'écarté! Il torturait son âme avec cinq cartes! Mais, par un effet du hasard, il eut le bonheur de rarement perdre, de sorte qu'il ne devint pas joueur. Les angoisses de Tourolle, assez maltraité par la fortune, lui faisaient pitié, et le gain lui servit plus d'une fois à consoler son ami.

Par reconnaissance, Tourolle jetait Sébastien dans la dissipation la plus enivrante. Le Chinonnais fut instruit par des professeurs émérites de toutes les obligations d'un héritier.

— Le petit Chamaranthe ne va pas mal du tout, disaient les coryphées du monde fashionable.

Personne ne pouvait, en effet, lui disputer la palme au Bois de Boulogne, et il paraissait toujours au milieu des brillans cavaliers de la jeune France comme le mieux habillé ou le mieux monté. Il y avait peu de femmes à la mode qu'il ne saluât pas, et le teint olivâtre, les beaux cils recourbés du Chinonnais commençaient à devenir un terme familier des comparaisons qui se faisaient dans les coteries. Ses équipages étaient merveilleusement bien tenus. Il avait tout ce qu'on peut avoir à Paris pour de l'argent, en hommes, en femmes, en talens, en vertus, en réputations! Il éclipsa Tourolle, et Tourolle le disait lui-même avec tant de bonne grâce que leur amitié reçut un nouveau relief de ce rare dévouement. Il leur fallait une singulière puissance de tête pour savoir passer des salons du faubourg Saint-Germain et des bals les plus somptueux, où ils faisaient de la galanterie musquée, aux délices grossières et à la joie large et franche des orgies, où, comme des chevaux échappés, sans rênes et sans frein, les jeunes gens se livrent à toute la fougue de leur esprit, de leur génie et de leurs fantaisies.

Quels estomacs! Oh! comment pouvaient-ils digérer tous les jours ces dîners encyclopédiques, capables de sustenter des villages de trois cents feux, et paraître légers à la danse, galans et spirituels dans les loges de Madame de ***, aux Bouffes, de la duchesse A.-X., à l'Opéra! puis, la nuit, jouer, risquer leurs fortunes et peut-être leurs vies, et se consoler d'une perte par une autre! Ne faut-il pas vraiment reconnaître que la Providence protège la jeunesse?

Il est de l'essence d'un caractère fort d'être fort partout. Cette vie n'influa pas sur le jeune Chamaranthe. Il restait

calme au milieu de cette agitation. Il essayait l'existence comme on essaye les ponts suspendus, en la soumettant à d'énormes pressions. Quand Ernest croyait son ami complètement égaré, celui-ci revenait aux principes les plus sûrs; il jugeait le néant des plaisirs, et se reportait avec délices sur les bords de la Loire, à ce château où vivait une créature et plus noble et plus pure que les reines de leurs banquets, que les ravissantes et imposantes femmes, ornemens des salons parisiens. Nulle cantatrice n'allait à son cœur, quelque flexible que fût la voix, quelque suaves que fussent les airs, car, pour lui, la musique était un souvenir d'amour. Il avait assigné une somme à ses dissipations, et il calculait son désordre avec la même impassibilité qui lui permettait de laisser son cœur en Touraine quand il plaisantait avec les dangers de l'Opéra. C'était un de ces hommes puissans, qui marchent dans la tempête d'un pied sûr. Tourolle, le voyant, en apparence, léger, frivole, facile, s'imagina pouvoir dominer le Tourangeau docile.

Ainsi se passa l'hiver.

— Eh bien! dit un soir Ernest à Sébastien qu'il venait chercher chez l'une des femmes les plus séduisantes et les plus dangereuses de Paris, penses-tu à Claire?

Chamaranthe jeta sur Tourolle un regard profond et lui répondit en riant :

— Je lui ai écrit ce matin...

— Tu es comme le joueur, et tu vas du vice à la vertu, de la débauche à l'amour! C'est le flux et reflux...

— D'une mer immobile, répliqua Sébastien, en interrompant.

Cette vue rapide du monde, et le commerce des hommes les plus remarquables de Paris, acheva d'instruire le jeune vicomte. Il avait médité les livres, il étudia la société. Il comprit tout d'un coup ce que le bien comportait de mal dans la civilisation. Il démonta la machine sociale pièce à pièce. Il découvrit enfin ce que nul homme ne peut enseigner : les choses qui ne nous sont apprises que par les hommes. Il devint un profond politique, car il méprisa l'humanité. Ce sentiment n'a-t-il pas toujours été la doctrine secrète de tous les hommes que l'on admire?

Au mois d'avril, les médecins assemblés déclarèrent au

vicomte de Chamaranthe que, s'il voulait sauver la vie à sa mère, il devait la conduire au plus tôt en Italie. En peu de jours les préparatifs de ce voyage furent faits, et M. Coudreux consentit enfin, par correspondance, à ce que sa fille épousât Sébastien au retour.

Tourolle accompagna Mme de Chamaranthe et son ami jusqu'à Marseille. Il ne quitta le port qu'au moment où il ne vit plus le *Santa Maria*, petite felouque où la mère et le fils s'embarquèrent pour aller à Naples. La cérémonie des mouchoirs eut lieu entre les deux jeunes gens, et ces symboles de la fidélité flottèrent jusqu'au dernier moment dans leurs mains.

« Quel ravissant mensonge que l'amitié! pensait Sébastien. Il est impossible de n'y pas croire par momens. Oh! ma mère, se dit-il, seul cœur où nos espérances ne soient jamais flétries! Le seul sur lequel on puisse entièrement compter! »

Les hommes de génie n'ont que deux passions fortes. Ils adorent leur mère et leur première maîtresse! Puis, tout est néant. Le génie est un monstre qui dévore tout!

IV. — LE RETOUR

Ce conte est le fruit d'un pari, et je n'ai pas dit à mes adversaires que dans vingt-quatre heures je ferais un chef-d'œuvre. Pourquoi les peintres auraient-ils seuls le privilège d'esquisser des croquis, de se permettre des pochades, des charges, des caricatures? En fait de bambochades, *anch'io son' pittore!...*

Là, je vois plus d'un vénérable lecteur se plaindre de l'impertinence du temps présent. Rassurez-vous, âmes honnêtes, il y a toujours moyen de faire avancer la *Statue du Commandeur!...*

« Cet ouvrage est remarquable par la nouveauté des faits, et surtout par la manière dont ils sont présentés, » vous dira un journal avec lequel je me suis arrangé, à raison de trente sous par ligne, pour installer ma gloire entre le Paraguay Roux et le chef-d'œuvre de M. Lepère, la mixture brésilienne. « Quoique l'auteur abuse du langage et d'une facilité qui dégénère en bavardage, on ne saurait méconnaître une vérité profonde d'observation. Tout y est vrai, mais vrai à la manière de M. de Vigny, c'est-à-dire que, suivant les doctrines professées par ce poétique écrivain dans la nouvelle préface de *Cinq-*

Mars (1), il y a un vrai qui est faux et un faux qui est vrai. Ainsi, les personnages de cette conception, due à l'auteur de la *Physiologie du mariage*, ont existé dans un temps ou dans un autre, peu importe à l'observateur qui pense, et au chimiste qui extrait ses gaz!... »

Je reprends donc avec une entière sécurité, car je me suis armé de la poétique de M. de Vigny comme d'un scaphandre.

Italie, ne te lèveras-tu donc jamais en masse pour exterminer les sots livres que tant de sots ont faits sur toi! Comment, tu n'as pas eu de poète, de satirique assez audacieux pour se moquer de tous ceux qui t'ont pollucé!... Si je vais visiter cette contrée, je serai comme un homme prudent, qui ne publie pas ses conquêtes et jouit, dans le silence, des trésors qu'il trouve. Cette terre n'a pas un vallon secret où le voyageur puisse se dire : « Je parviens ici le premier. » Tout le monde a si bien piétiné cette poésie, cette vieille courtisane, ce carrefour toujours plein d'Anglais, que je ne sais pas un seul point inconnu que je puisse décrire, afin de donner quelque verdeur à ce passage, et où je puisse faire paisiblement mourir, après trois mois de souffrance, cette pauvre vicomtesse de Chamaranthe!... Il y a quelque temps, la Calabre restait aux auteurs. Mais M. de Latouche y a promené le major d'Hauteville courant après Fragoletta, et M. de Custine s'y est, à ce qu'il paraît, promené lui-même, s'il faut en croire ses *Voyages* (2). Où donc déposerais-je ma vicomtesse (3) ?

(1) *La Vérité dans l'art*, étude publiée en 1829 pour la première fois, comme préface à la nouvelle édition de *Cinq-Mars*, formant 4 volumes in-18.

(2) *Mémoires et voyages*, 2 vol. in-8°. 1830.

(3) Balzac avait d'abord eu l'intention de traiter autrement ce voyage, ainsi qu'en témoigne cette variante :

« Monsieur et Madame de Chamaranthe, munis de passeports pour le ciel et pour la France, visés par les autorités autrichiennes, essayèrent de passer les Alpes malgré les dangers de la saison. Ils embarquèrent leur frêle calèche à travers les routes chargées de neige.

« Quand une fois la neige tombe dans les Alpes, et qu'un romancier vous le dit, il faut toujours vous attendre à voir cette neige toujours tomber avec plus d'abondance le lendemain que la veille. Et alors les guides ne reconnaissent plus la route, et les voitures s'en vont nécessairement dans les précipices.

« La calèche roulait cependant assez paisiblement sur un océan de neige, à travers lequel les voyageurs se dirigeaient sur une ligne idéale. »

. . . . . .

Elle mourut à un endroit que j'ai toujours admiré dans l'estampe du *Voyage* de l'abbé de Saint-Non. C'est à l'extrémité de la baie de Naples. (Voyez la planche XXIX.) Quel ciel!... Le graveur l'a, d'honneur, miraculeusement bien rendu, et tout le monde se dira comme moi : « Voilà comment je me figure que doit être l'Italie! »

Est-il possible que l'on meure sous les caresses de cette brise?

. . . . . (1)

. . . . . .

« puisque le mot *patrie et honneur* n'est plus un non-sens, j'espère que ma lettre vous suggérera des réflexions saines et sages sur la guerre que vous faites à l'Académie. Si vous la discontinuez, ma détresse aura servi à quelque chose, et, alors je m'en glorifierais.

« Puissiez-vous suivre, monsieur, le conseil patriotique donné par

« *Un courtisan de S. M. le roi de Bohême, et gouverneur désigné du 7e Château* (2). »

Sébastien avait disparu.

Quelle nuit passa Mme la vicomtesse de Tourolle, couchée entre le mariage et l'amour!... Une vie horrible à passer, une belle vie perdue!... Son cœur avait été tordu comme un lien d'osier en un moment! Voilà pourquoi jadis la Lescombat tua son mari. Elle fut pendue. Jamais Rousseau n'a pu écrire une lettre qui approchât de la plus froide de celles qu'elle avait adressées à celui dont elle fut l'âme, la joie, et qu'elle entraîna de son lit à l'échafaud!

(1) Voici l'énorme lacune dont nous avons parlé dans la notice qui précède *les Deux Amis*. Cette partie manquante comprend les pages 37 à 51 inclus du manuscrit, et supprime dans l'ouvrage presque tout le chapitre IV. Ainsi qu'on va le voir, la page 52 qui contient les derniers mots de ce chapitre, commence au milieu d'une lettre dont il est bien difficile, d'après le début de l'ouvrage, de déterminer non seulement l'auteur fictif, mais encore le sens.

(2) On n'a pas oublié que Charles Nodier publia, en 1830, un ouvrage humoristique sous le titre de : *Le Roi de Bohême et ses sept châteaux*.

En 1830, un des Schahabaham de la Chambre où siégeait M. Dupin a eu, m'a-t-on dit, le courage de proposer le rétablissement du divorce. Les législateurs n'ont jamais réfléchi, — qu'en 1792, — à ce qu'une femme pouvait faire quand elle n'estimait plus son mari. Ils ont, alors, plongé dans les secrets du mariage comme dans un gouffre!...

La Restauration vint, et, pour une femme bréhaigne (1), qui voulait s'asseoir sur un trône à toute force, la plus sage de nos lois fut supprimée, et cette femme a vu mettre son trône en pièces le 27 juillet 1830!

Vous comprenez que la vicomtesse ne dormit pas... Elle était bien aussi amoureuse que la Lescombat. Mais elle avait la foi et se résigna.

Quelle situation! N'est-elle pas atroce?...

V. — DÉNOUEMENT

Le vicomte de Chamaranthe était encore au lit le lendemain matin, quand son valet de chambre introduisit M. de Tourolle auprès de lui.

Je ne connais pas de position plus incommode que celle d'être en chemise et coiffé d'un madras rouge, quand nous nous trouvons en présence de notre rival. Comment se lever?

. . . . . .

(1) Une femme stérile.

H. DE BALZAC.

LES
FRANÇAIS DE SARRELOUIS
EN PRUSSE RHÉNANE

I

La Sarre, cette grande rivière lorraine qui fut française et dont le cours est devenu entièrement allemand depuis 1871, prend sa source dans les Vosges, au pied du Donon et va se jeter dans la Moselle, à Konz, en amont de Trèves.

Sur son lent et sinueux parcours qu'on évalue à 240 kilomètres, elle arrose, outre un pays agricole et manufacturier, bordé de collines boisées, le vaste et riche bassin houiller de Sarrebrück; chemin faisant, elle donne son nom à un grand nombre de petites villes ou de bourgs devenus très florissans, grâce aux industries variées qui s'y sont établies au cours du dernier siècle : Sarrebourg, à égale distance de Lunéville et de Saverne, Sarre-Union, Sarralbe, Sarreguemines, Sarrebrück, Sarre-Wellingen, Sarre-Werden, Sarrelouis, Sarrehölzbach et un autre Sarrebourg, en aval de Merzig. De ces localités lorraines que la nature a rapprochées et solidarisées jusque dans leurs noms, les échelonnant le long du même cours d'eau et dans la même vallée large et sévère, villes sœurs dont la population autochtone est identique par les traditions et les mœurs, il en est une, Sarrelouis, qui, bien qu'arrachée à la France par les odieux traités de 1815, a gardé, autant que celles qui nous furent prises par un autre abus de la force en 1871, sa physio-

nomie et son caractère français, et même, dans les vieilles familles, ses aspirations françaises irréductibles.

Moins intensivement industrialisée que Sarrebrück et resserrée dans une boucle de la rivière, Sarrelouis doit sans doute à ces circonstances d'avoir conservé son originalité locale, ses rues et ses maisons de la fin du XVIIe siècle, le culte de ses vieux souvenirs, la fierté de son éclat guerrier d'autrefois. La plupart des chefs des grandes industries qui font la prospérité économique de la région, sont les descendans de familles françaises; ils s'en souviennent et s'en font gloire; ils n'aiment pas les Prussiens venus là en dominateurs étrangers et, souvent au risque de le payer cher, ils le répètent à qui veut les entendre.

Sarrelouis comptait, avant la guerre, 7368 habitans; ses faubourgs et écarts, tous manufacturiers et pleins d'usines, en ont environ quinze mille. Mais le cœur de la ville, c'est-à-dire la petite bourgeoisie et les artisans du terroir, n'ont pas encore, aujourd'hui même, après un siècle de domination prussienne, été complètement absorbés ou démarqués par ces bandes rapaces d'exploiteurs allemands qui, accourus des marécages de l'Elbe ou de l'Oder, se sont rués sur le pays mosellan comme sur une proie. C'est à peu près en vain que le gouvernement s'est efforcé, surtout par l'éducation et l'école, de chasser du foyer familial ce génie français dont ces populations, détestées parce que *welches*, sont encore si justement orgueilleuses. Les ravages causés également à ce point de vue par les afflux d'ouvriers et d'ingénieurs transrhénans, de fonctionnaires et d'employés de toute catégorie, ou par les énormes garnisons de soldats entassées dans cette région, n'ont pas été aussi profonds que pourrait le croire un voyageur pressé : comme la rouille, ils n'ont corrodé que la surface et n'ont agi que sur la portion la moins intéressante de la population.

Ainsi, bien que ce malheureux pays lorrain ait vu, en 1815 et en 1871, une partie de ses habitans préférer l'exil à la domination prussienne; bien qu'il soit aujourd'hui germanisé administrativement, jalonné de cheminées géantes, balafré affreusement par un inextricable réseau de chemins de fer et de canaux, de lignes télégraphiques ou autres, et que les immigrés y forment, par endroits, comme à Metz elle-même, jusqu'aux deux tiers de la population; bien qu'il soit devenu, malgré lui, un formidable arsenal de guerre et un foyer permanent d'agres-

sion contre la France, il conserve toujours, dans la bourgeoisie de ses villes et dans ses campagnes agricoles, un noyau irréductible de familles qui se sont, en véritable aristocratie terrienne, attachées à leur tradition ancestrale et au culte du souvenir français.

C'est que rien, ni le temps ni le maître d'école, ni l'histoire travestie, ni la coercition administrative, la plus vile de toutes, ne saurait prévaloir contre cette vérité historique : cette contrée est d'origine gauloise, gallo-romaine, franque et française; bourgeois et paysans y sont demeurés ces Lorrains au caractère sévère et tenace, durs à la besogne, silencieux, mais fermes et résolus, aux robustes épaules, à la physionomie militaire qui fait songer au type que nous nous faisons du légionnaire romain. Les Allemands ne sont venus d'outre-Rhin dans ce pays qu'en envahisseurs étrangers, jadis en seigneurs féodaux, en pillards, en « pandours et schnapans; » à présent, en fournisseurs des garnisons, en exploiteurs du soldat, en fonctionnaires arrogans et rigides, en ouvriers d'usines. Chez eux, les deux langues, le français et l'allemand, se rencontrent et se côtoient, comme dans le Luxembourg, pays voisin et de même race. Ce sont toujours les *Lotharingii bilingues*, comme on disait au Moyen âge, au temps de Godefroi de Bouillon qui fut choisi pour chef de la première Croisade parce qu'il parlait les deux idiomes. Ils n'ont rien qui les rapproche du Prussien, ni le sang, ni les traditions, ni l'histoire, ni les habitudes et les mœurs, en dépit du nom de *Prusse rhénane* qui, par une impudente métathèse géographique, fut imposé à leur pays, mais seulement après les traités de 1815.

Sarrelouis fut fondée par Louis XIV, dont elle porte le nom, par application du traité de Nimègue en 1678. Après avoir fait décréter par la *Chambre de réunion* du Parlement de Metz, l'annexion à la Couronne de plusieurs fiefs de la région de la Sarre et de la Blies, qui jadis avaient relevé des Trois-Évêchés, Metz, Toul et Verdun, Louis XIV sentit la nécessité d'entourer la France d'une ceinture de forteresses destinées à protéger nos frontières contre les agressions projetées des nombreux ennemis que le développement de sa puissance lui avait suscités. Cette œuvre gigantesque, confiée au génie de Vauban, fut appelée modestement, pour ne point trop attirer l'attention, *le Règlement des places fortes de la frontière*. Les travaux durèrent vingt

années; la création de toutes pièces de la ville de Sarrelouis y fut comprise.

Dès 1634, pendant la guerre de Trente Ans, alors que le pays mosellan était occupé par les armées françaises, Richelieu s'était arrêté au projet de bâtir dans l'Électorat de Trèves des forteresses destinées à arrêter l'ennemi sur la Sarre et la Moselle. La suite des événemens militaires fit ajourner ce dessein, et le traité de Munster, en 1648, en nous confirmant la possession des Trois-Évêchés et nous donnant l'Alsace, rendit moins urgente la création de places avancées sur le front du Palatinat. Mais les annexions nouvelles effectuées par Louis XIV, en vertu d'une interprétation très ample et assez inattendue du traité de Nimègue, en mécontentant l'Empereur et le duc de Lorraine, ramenèrent la question sur le tapis, dans les conseils du Roi.

Un élève de Vauban, le lieutenant général et ingénieur Thomas de Choisy, marquis de Moigneville, fut chargé d'aller déterminer le point de la vallée de la Sarre moyenne, où pouvait être construite une nouvelle forteresse. Le Roi le nomma immédiatement gouverneur de la ville à naître.

On lit dans la *Gazette* du 20 janvier 1680 :

De Metz, l'11 janvier 1680.

« On travaille à faire une place considérable sur la Saar, à Sarloutre, auprès de Vaudrevange. On la nommera *Sar-Louis;* et le Roi en a donné le gouvernement au sieur de Choisy, gouverneur de la citadelle de Cambray et commandant de Thionville. »

Thomas de Choisy devait mourir à Sarrelouis trente ans plus tard, le 26 février 1710, à l'âge de 78 ans, vénéré de tous, dans la joie d'avoir vu son œuvre se développer autour de lui et s'épanouir comme par enchantement.

Le vaste terrain où allait s'édifier la nouvelle ville, sur la rive gauche de la Sarre, était occupé par un bois, des marécages, des prairies et quelques champs en culture que possédaient les riches abbayes voisines de Wadgasse et de Fraulautern ou Lautern, nom altéré dans la *Gazette* en « Sarloutre » (*Sar-lautre, Sarlautern,* Frau-Sarlautern); il y avait aussi des champs, qui appartenaient aux habitans de la vieille ville voisine de Vaudrevange *(Wallerfangen).* Les propriétaires expropriés furent convenablement indemnisés après une expertise amiable.

Le 8 janvier 1680, Vauban vint visiter le site choisi et approuva l'emplacement. S'installant à Vaudrevange, il rédigea aussitôt des instructions préliminaires, où on lit :

« La situation de la place ayant été fixée et marquée avec des perches et des piquets, y faire enfoncer des pilots jusqu'à la tête, pour empêcher qu'on ne les arrache ou que les bestiaux ne les fassent tomber. »

Vauban ordonne de commencer par tracer « à la perche ou à la charrue, les fossés, demi-lunes et chemins couverts. » C'était déjà avec la charrue que les anciens traçaient l'enceinte des villes qu'ils fondaient. Il prescrit d'envoyer sans délai un bataillon de soldats pour découvrir les carrières de pierre, abattre la forêt, ponter les écoulemens des eaux, établir des chemins, traiter avec des entrepreneurs, faire venir tous les outils nécessaires, chariots, bateaux, etc. Puis il précise ce que devront être matériellement les remparts, les bastions, les ponts-levis, les tenailles et demi-lunes, les portes et leurs réduits défensifs, les corps de garde, les écluses sur la rivière, la construction des casernes, des bâtimens publics, des maisons privées, l'alignement des rues.

Le 14 avril 1680, six mille ouvriers travaillaient à la construction de la nouvelle ville; un premier détachement de grenadiers s'y installa. Le P. Célestin, de l'abbaye de Saint-Dié, fut appelé pour bénir le berceau de Sarrelouis, le 5 août 1680. La grande comète de Halley qui fit son apparition au mois de décembre de la même année fut considérée comme un heureux présage. Les remparts et le gros œuvre des édifices publics devaient être achevés dès 1685.

On peut voir à la Bibliothèque nationale divers plans en couleur de Sarrelouis, dressés à cette époque. La forteresse est assise sur une colline de la rive gauche de la Sarre dans un repli en fer à cheval de la rivière qui l'entourait ainsi de trois côtés. Au centre de la ville, une grande place carrée, avec un puits au milieu. Sur l'un des côtés de la place, l'église et l'hôtel de ville; sur un autre côté, face à l'église, le « logis du gouverneur; » le tout, d'une architecture d'ingénieur, géométrique, sévère autant que solide et bien militaire. La forteresse était sur un plan hexagonal, l'enceinte flanquée de six bastions et cinq demi-lunes.

Sur la Sarre, un pont unique, avec des écluses permettant

d'inonder les fossés qui faisaient le tour des murailles ; ce pont était protégé, sur la rive gauche, par un ouvrage avancé, percé d'une poterne qu'on appelait « la porte d'Allemagne ; » elle donnait accès à une route qui suit la Sarre, et, par Merzig, va jusqu'à Trèves, distante de 63 kilomètres. A l'extrémité de la ville, opposée au pont, une autre poterne, dite « porte de France, » surplombait le canal ou bâtardeau qui amenait les eaux de la rivière dans le fossé méridional de l'enceinte. De cette porte partait une route directe de Sarrelouis à Metz, passant par Boulay et traversant la Nied.

Comment s'est peuplée cette place créée en pleins champs, qui n'avait ni commerce, ni industrie, et dans les environs immédiats de laquelle il n'existait alors ni fabrique, ni établissement d'aucune sorte ?

Les auteurs allemands, — Baedecker, au moins dans ses premières éditions, — n'ont pas hésité à dénaturer les origines de la forteresse française, en affirmant que Louis XIV l'avait peuplée de forçats et qu'il en avait fait une colonie pénitenciaire, une place de déportation pour des condamnés. C'est là une calomnie infâme, une assertion qui ne repose sur aucun témoignage ; elle est d'ailleurs invraisemblable, car si Sarrelouis eût été un lieu de déportation, même pour des forçats libérés du bagne, il fût devenu par la suite impossible d'y faire habiter des gens honnêtes. On connaît, au surplus, authentiquement, la véritable origine des premiers Sarrelouisiens : registres et documens sont là, et les souvenirs des familles ne sont pas perdus dans la nuit des temps.

C'étaient des habitans des villages voisins, en particulier ceux de Vaudrevange, petite ville fortifiée, située sur la Sarre, près du confluent de la Prims, à une demi-lieue en aval de Sarrelouis. Vaudrevange avait été, comme toute la contrée environnante, ravagée et en partie ruinée pendant la guerre de Trente Ans. En 1643, le sieur de Pontis, allant avec sa troupe de Longwy à Sarrebourg où il devait rejoindre le maréchal de Guébriant, passa par Vaudrevange ; il en raconte ce qui suit dans ses *Mémoires :*

Vaudrevange, dit-il, est située sur les confins de la Lorraine, environ à quinze lieues de Metz. Elle est composée également d'huguenots et de catholiques. L'église des catholiques sert aussi de

prêche aux huguenots. Le curé et le ministre vivent en une parfaite intelligence, l'un avec l'autre. Le dimanche, les catholiques entendent la messe depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures. Et, à dix heures, les catholiques sortent pour faire place aux huguenots, s'entre-saluant les uns et les autres fort civilement. Et dans la même chaire où le curé a prêché aux catholiques, le ministre prêche ensuite aux huguenots, qui n'ont néanmoins que la nef, le chœur où est l'autel étant propre aux seuls catholiques. Et lorsqu'un dimanche les catholiques sont entrés à l'église à huit heures, le dimanche suivant ils n'entrent qu'à dix heures. Enfin, il s'observe une si parfaite égalité entre eux qu'ayant été traité par le curé, le ministre me vint prier de dîner aussi chez lui, faisant ainsi toutes choses chacun à son tour.

Cette harmonie parfaite entre catholiques et huguenots, dans le pays lorrain, en pleine guerre de Trente Ans, au lendemain de la mort de Richelieu, est un trait de sagesse assez rare pour être signalé au passage.

Dans ses Instructions, Vauban ordonne d'abattre les vieux remparts de Vaudrevange pour en employer les matériaux à la construction de Sarrelouis; il calcule que Vaudrevange compte de 110 à 120 feux, et il ajoute : « Il faudra transporter une partie des habitans dans la nouvelle ville, leur accordant quelques franchises. » Vauban propose de procéder de la même façon pour d'autres localités : « Il faut rechercher en cela les expédiens les plus probables et les mieux avenans, pour ce dessein, qui sont, de mon avis, de soulager les peuples qui y restent et de leur accorder des exemptions pour douze ou quinze années. »

Au moment de la création de Sarrelouis, Vaudrevange, qui ne s'était pas relevée de ses ruines, comptait à peine le tiers de sa population d'avant la guerre. On proposa aux habitans de les indemniser de leurs pertes, en leur offrant des maisons neuves et confortables et des jardins; on les exempta d'impôts pour une longue période d'années; les marchands qui vinrent s'installer dans la nouvelle ville eurent des franchises particulières : ainsi se faisaient déjà les fondations de villes dans l'antiquité, et les « villes neuves » au Moyen âge.

Dès 1681, Louis XIV accorde des lettres de naturalité aux étrangers qui viendront habiter Sarrelouis et y bâtir des maisons : ces lettres sont délivrées « à tous les estrangers qui

s'iront establir et feront bastir et construire des maisons audit Sarre-Louis... Nous les tenons pour nos vrays et naturels sujets, tout ainsi que s'ils estoient originaires de nostre royaume. »

Outre les habitans de Vaudrevange, il en vint des bourgs voisins : Ensdorf, Fraulautern, Roden, Dillingen, sur la rive droite de la Sarre ; Neuforweiler, Lisdorf, Picard, Beaumarais, Sainte-Barbe, sur la rive gauche. Ces villages ou hameaux, repeuplés depuis, sont pour la plupart, à présent, des faubourgs populeux et industriels de Sarrelouis. On vit accourir aussi des habitans des pays rhénans qui avaient été éprouvés par les guerres antérieures, des gens de Metz, éloignée de 60 kilomètres, et de toute la Lorraine, d'Alsace, de Suisse et même d'Italie.

Le premier enfant baptisé à Sarrelouis reçut naturellement le prénom de *Louis* (le 27 janvier 1681) ; ce fut Louis Dumas ; ses parrain et marraine furent Jean Yon et Marguerite Gibot.

Les historiens se plaisent à raconter que les gigantesques travaux de fortification entrepris sous la direction de Vauban sur tous les fronts des frontières françaises, passionnaient Louis XIV. Il les visita en détail « avec goût, avec soin, en toute compétence, » dit M. Lavisse (1). Le Roi veillait à ce que tout, dans les nouvelles places fortes, fût méthodique, solide, spacieux, les casernes maintenues par la garnison en parfait état. « Louis XIV, remarque Th. Lavallée, allait inspecter ces nouvelles places fortes, à la suite de Louvois, en dissimulant ses projets sous les pompes de la cour qui l'accompagnait : à peine arrivé, et même la nuit, il parcourait tous les travaux, entrait dans les plus minces détails, et montrait autant de sollicitude que d'intelligence dans l'accomplissement de cette œuvre capitale (2). »

La *Gazette* fournit d'intéressans détails sur les voyages du Roi dans ces forteresses de la frontière. C'est ainsi qu'en 1683, Louis XIV alla visiter les travaux de Sarrelouis. Il partit de Versailles avec la Reine, le Dauphin et toute la Cour, le 26 mai, pour aller coucher à Corbeil et le lendemain à Montereau. Il arriva à Auxerre le 30 ; puis, le 5 juin, à Dijon. De là, il gagna Bellegarde, le 7 juin, où il passa en revue les troupes de la garnison dont le Dauphin prit le commandement ; il y reçut les ambassadeurs du duc de Savoie. De Bellegarde, Louis XIV alla à Dôle, puis à Besançon dont il inspecta les fortifications avec

(1) Lavisse, *Histoire de France*, t. VII. 2e part., p. 245.
(2) Th. Lavallée, *Les frontières de la France*, p. 71.

un soin tout particulier. Le 22 juin, il était à Belfort; le 24 à Colmar; le 26, il arriva aux portes de Strasbourg où le gouverneur, marquis de Chamilly, vint le recevoir. Il visita les fortifications et passa en revue la garnison. De là, il gagna Molsheim où il reçut les hommages de divers princes allemands. Le 29 juin, la Cour partit de Molsheim, coucha à Bousvilliers, puis le 30, à Bouquenon, où était le camp du duc de Villeroy, lieutenant général. Les troupes se livrèrent, sous les yeux du Roi, à l'exercice de la petite guerre; ce n'est que le 6 juillet que Louis XIV quitta Bouquenon. Ce jour-là, de grand matin, le Dauphin, partant le premier, arriva à Sarrelouis, à la tête des troupes de la Maison du Roi. A leur tour, le Roi et la Reine se mirent en route, accompagnés de Monsieur et de Madame, et vinrent coucher à Sarrebrück.

Le 7 juillet, la Cour arriva à Vaudrevange, passant par le camp des troupes de la garnison de Sarrebrück, composée des bataillons de Picardie, de Navarre, de la Couronne, de Humières, de Vaubécourt, de Crussol, du régiment Dauphin et de quatre compagnies des dragons Dauphin. Le 8, au matin, le Roi monta à cheval et alla inspecter les travaux de Sarrelouis dont il fut satisfait et qu'il trouva fort avancés. « Sa Majesté, dit la *Gazette*, a été très satisfaite du bon état de ses troupes, et elle a donné des gratifications considérables aux colonels et aux capitaines. » Le Roi partit de Vaudrevange pour gagner Metz, puis Verdun et Châlons.

Ce voyage de Louis XIV marque le début de la vie municipale de la nouvelle ville. On lui donna des armoiries où figure un Soleil levant sortant des nuages; la devise est : *Dissipat atque fovet*. On orna l'Hôtel de Ville de tapisseries des Gobelins qui s'y trouvent encore. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres fut chargée de composer et de faire graver une médaille commémorative de la fondation de Sarrelouis. Au droit, figure l'effigie de Louis XIV; au revers, on voit « la ville de *Sarlouis (sic)*, sous la figure d'une femme couronnée de tours. Elle montre au fleuve de la Sarre le plan de son enceinte et de ses fortifications. » En légende, *Sarloisium conditum*. MDCLXXXIII.

A partir de 1683, Sarrelouis eut des magistrats municipaux. Ferdinand Heil, châtelain de Vaudrevange, en fut le premier maire et deux religieux de la Congrégation des Récollets de Paris vinrent organiser la paroisse; Jean Manderfeld, récollet,

curé de Vaudrevange, fut nommé curé de Sarrelouis en novembre 1683. Par un édit de février 1685, Sarrelouis devint le chef-lieu d'un bailliage, eut une cour prévôtale et une maîtrise des eaux et forêts, avec juridiction très étendue sur le pays environnant : tout cela fut ordonné pour grossir son importance et développer sa clientèle.

Les habitans furent exempts de payer « tous droits d'entrée dans ladite ville, et de sortie d'icelle, tant de vins que de toutes autres denrées nécessaires, avec pouvoir et faculté de faire commerce de toutes sortes de marchandises et manufactures, sans payer aucuns droits... » On établit de même en franchise des foires et marchés, des droits de pâturage pour les bestiaux et troupeaux, des droits de chasse dans les forêts du voisinage, etc. En 1687, les moines augustins de Vaudrevange se transportèrent à Sarrelouis et y fondèrent un établissement d'instruction qui devint rapidement prospère; les Capucins y vinrent également en 1691. Entre temps, en 1688, on avait transporté à Sarrelouis les deux plus grosses cloches de Vaudrevange; elles devaient être fondues en 1793. Vaudrevange fut ainsi à peu près dépeuplée; Jean-Adam Florange en fut le dernier maire; nommé en 1682, il garda ses fonctions jusqu'en 1687, date à laquelle Vaudrevange cessa d'être une commune; aujourd'hui, elle est redevenue un gros bourg industriel, avec une importante fabrique de poteries.

Sarrelouis était destinée, dans le plan de Vauban, à former avec Longeville, Mont-Royal, Landau, Phalsbourg et quelques autres places, une ligne d'avant-postes qui, le cas échéant, supporteraient le premier choc de l'ennemi : « Appuyée à gauche sur Thionville, à droite sur Bitche, ayant Metz en arrière, Sarrelouis, remarque un historien militaire, couvrait complètement l'ouverture de notre frontière sur la Champagne (1). »

Il fallait se hâter de construire ces boulevards de la monarchie. La guerre qui fut la conséquence de la ligue d'Augsbourg (1686) était dans son plein, que Vauban pressait fébrilement l'achèvement de Landau et de Sarrelouis, doublait les fortifications de Luxembourg et bâtissait en hâte sur un rocher surplombant la Moselle, auprès de Trarbach, à peu près à mi-chemin entre Trèves et Coblence, une nouvelle forteresse

(1) Th. Lavallée, *Les Frontières de la France*, p. 283.

qu'on appela Mont-Royal. Cette place était loin au Nord de Sarrelouis, dans la principauté de Veldenz, dont la réunion avait aussi été décrétée par le Parlement de Metz. « Ce poste, disait Louvois, mettra les frontières du Roi en telle sûreté, et les Électeurs de Cologne, de Mayence et le Palatinat en telle dépendance, que cette frontière sera meilleure et plus aisée à défendre que n'est celle de Flandre. »

Enfin, Vauban alla, en 1688, construire, par ordre du Roi, dans une île du Rhin lui-même, Fort-Louis, à quarante kilomètres de Strasbourg, pour couvrir l'embouchure de la Moder (1). Malheureusement, au traité de Ryswick en 1696, qui marque le premier échelon de la décadence du grand règne, Louis XIV dut rendre Luxembourg, Mont-Royal et la Lorraine à son duc. Il garda toutefois Landau et Sarrelouis, deux places bien situées pour fermer cette fameuse trouée d'entre Vosges et Moselle qui, si souvent, a donné accès sur Paris par la vallée de la Marne. Toutefois, par suite de ces rétrocessions, Sarrelouis perdit beaucoup de l'importance stratégique qu'on avait voulu lui donner. Elle devenait purement un avant-poste isolé sur la frontière.

Dans la dernière période du grand règne, elle eut cependant à jouer efficacement son rôle de place protectrice. En janvier 1703, une petite troupe de l'armée de Catinat, commandée par Desmoulins, s'étant trouvée entourée de 400 hussards du prince de Bade, fit une belle retraite jusqu'à Sarrelouis, où elle rentra n'ayant perdu que quatre hommes : sans la place, elle eût infailliblement succombé (2).

Après notre défaite de Hochstett, le 20 septembre 1703, les Impériaux s'étant emparés de Landau vinrent menacer les places de la Sarre et de la Moselle. « Leur projet était, dit Saint-Simon, de prendre l'Alsace à revers; de tomber sur les Trois-Évêchés, et de là, plus avant dans la France. » Villars le fit échouer, grâce à la place de Sarrelouis qui lui permit de s'appuyer sur la Sarre pour protéger son camp installé à Sierck sur la Moselle. Dans cette position, il paralysa tous les efforts du prince de Bade et tint en échec Marlborough lui-même. Le danger d'invasion de la France fut conjuré.

Comme le traité de Ryswick, la paix d'Utrecht (1713) nous

(1) Allent, *Histoire du corps du Génie;* Georges Michel, *Histoire de Vauban*, p. 140.

(2) *Gazette de France* du 17 février 1703.

laissa Landau et Sarrelouis. Un Italien au service de la France, Albergotti, était alors, depuis 1710, gouverneur de cette dernière ville. Il fut remplacé, en 1717, par La Trémoïlle, prince de Valmont.

Après la mort de Louis XIV, les bourgeois et les habitans de Sarrelouis écrivirent au Régent pour demander la confirmation de leurs privilèges. Le duc d'Orléans leur répondit favorablement, à la date du 17 octobre 1715. En 1722, la chronique locale signale un événement extraordinaire qui se produisit, soi-disant, à Sarrelouis. Le 7 janvier, jour de la Saint-Antoine, à la tombée de la nuit, bien que les portes de l'église fussent fermées, les cloches se mirent à sonner, à toute volée, sans l'aide de personne. Les bedeaux et la maréchaussée cherchèrent partout ; on ne trouva point de sonneur, mais les cierges étaient allumés sur tous les autels, et devant celui de saint Sébastien, un drap mortuaire était étendu. Ce fut le présage de la mortalité effrayante qui sévit cette année-là sur la ville et le pays environnant. L'épreuve passée, Sarrelouis rassérénée reprit bien vite sa prospérité, surtout après que le traité de Vienne en 1736 eut « rétrocédé » à la France les duchés de Lorraine et de Bar que le Roi possédait en droit depuis 1670, « à titre de *réunion*. »

« Quand on veut faire la paix à tout prix, on la fait mal, » a écrit Victor Duruy. C'est ainsi que cet éminent historien apprécie la paix d'Aix-la-Chapelle sous Louis XV, en 1748. Il fallut dans les années suivantes négocier de nouvelles alliances et se préparer à une nouvelle guerre qui devait être la guerre de Sept Ans. C'est dans ces conditions d'inquiétude que, dès 1753, Chevert vint établir son camp à Sarrelouis. Le département des Estampes possède un plan de la forteresse et du camp, avec l'emplacement des troupes sous les murs de la ville, dans la boucle de la Sarre. A cette époque, Sarrelouis était très prospère. Une statistique de 1756 y compte déjà des établissemens métallurgiques, 22 maîtres drapiers, une fabrique de savon, une fabrique de bas, 29 tanneurs, selliers et cordonniers dont les produits s'écoulent à Metz, Thionville, Dieuze, Strasbourg. Il y avait plus de six mille habitans. Dans la liste des maires, choisis généralement parmi les marchands, les noms de forme française (Jean Noblet, Nicolas Bourgeois, Joseph Fauché, Michel Dupont, etc.), sont plus nombreux que les noms de forme allemande.

L'un d'eux, Pierre Gouvy, nommé maire en 1745, est qualifié maître de forges et maire royal; il remplit sa charge depuis 1745 jusqu'en 1765. Il était né en 1714, à Goffontaine, près Verviers. Après avoir étudié à l'Université de Trèves, il vint se fixer à Sarrelouis, où il installa des hauts fourneaux. Le prince de Nassau-Sarrebrück lui concéda un privilège pour la fabrication de l'acier dans sa principauté où le minerai de fer aussi bien que la houille est abondant. Actif et entreprenant, Gouvy établit en 1752 une fabrique d'acier auprès de Sarrelouis et, en souvenir de son pays natal, il baptisa *Goffontaine* le hameau ouvrier qui s'éleva autour de sa nouvelle usine. Il mourut en 1768, laissant onze enfans; nous aurons l'occasion de reparler de sa famille qui est encore aujourd'hui à la tête de grandes industries métallurgiques dans la même région.

En 1790, la frontière française englobait Thionville, Sierck, Sarrelouis, Vaudrevange, Créange, Bitche, Landau, laissant hors de France Luxembourg, Merzig, Sarrebrück, Bliescastel, Deux-Ponts. Notre petite ville lorraine eut bientôt à subir le contre-coup de la Révolution française, et elle fut dès 1789, comme la plupart de nos villes de province, le centre d'une grande effervescence populaire. Puis ce fut le règne de la Terreur; il fit de nombreuses victimes à Sarrelouis. Les maires, Pierre Bogard, entré en charge en 1790, et Jean-Pierre Scharff, en 1791, furent guillotinés à Paris, en 1793; quatorze autres Sarrelouisiens subirent le même sort. Par un décret de la Convention du 22 juillet de la même année, Sarrelouis fut désormais appelée Sarrelibre; elle devint un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Thionville. Bientôt, très éloignée de la frontière que nos victoires, appuyées sur le vœu des populations, reculèrent jusqu'au Rhin, elle n'eut plus à jouer, comme place forte défensive, qu'un rôle secondaire, jusqu'aux événemens de 1814.

II

Dans la matinée du 4 janvier 1814 et les jours suivans, les Sarrelouisiens, qui avaient assisté, dans les mois de novembre et décembre précédens, au passage de nos armées refluant d'Allemagne vers l'intérieur de la France, virent tout à coup arriver dans leurs murs, par la route de Trèves, des files innombrables de familles du pays rhénan qui fuyaient devant l'inva-

sion, en emportant sur leur dos, sur leurs chevaux, sur leurs chariots tout ce qu'elles avaient pu, en hâte, rassembler de leur avoir. Cet exode lamentable rappelait celui que Gœthe a dépeint en des pages saisissantes et qui s'était opéré dans le sens inverse, lorsqu'en 1794 ces mêmes populations alarmées avaient pris la fuite à l'approche de l'armée française. Dès le 6 janvier, on signala, dans les environs de la ville, les premières avant-gardes de l'ennemi. Les régimens du général Lacoste et la cavalerie du général Doumergue s'étant retirés sur Metz, la place de Sarrelouis, confiée par le duc de Raguse à la garde du colonel Laurin de Mirel, se trouvait presque démunie de défenseurs. A la date du 8 janvier, le maire Reneauld confie ses inquiétudes au préfet de la Moselle :

Notre garnison, lui écrit-il, est très faible et composée de jeunes conscrits. La garde nationale est organisée provisoirement ainsi qu'il suit : une compagnie d'artillerie de 32 hommes; une compagnie de pompiers de 50 hommes; le surplus des hommes forme quatre compagnies de fusiliers de 400 hommes, ce qui fait, avec les canonniers et pompiers, environ 500 hommes. Nous sommes donc livrés et abandonnés à nous-mêmes, avec très peu de moyens: nonobstant, nous ferons, tous, notre devoir.

Un fort détachement d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie ainsi que la gendarmerie du canton furent envoyés en hâte dans la place, qui se trouva, de ce fait, à peu près en état de soutenir un siège. L'armée ennemie qui s'avançait était sous les ordres du général von Biberstein. Sarrelouis fut investie et bombardée; la garnison se défendit courageusement, fit des sorties nombreuses, surprenant les postes, harcelant l'ennemi qui occupait les faubourgs, lui enlevant des convois de vivres et de munitions.

Le courrier de Metz ayant suivi la retraite de la colonne du général Durutte, avait quitté Sarrelouis pour la dernière fois le 10 janvier. Quel ne fut pas l'étonnement de la population assiégée, lorsque, le matin du 12 avril, elle apprit que le courrier était revenu et qu'avec l'autorisation des Prussiens il venait, dans la nuit, de rentrer dans la ville! Il apportait la nouvelle que Napoléon avait abdiqué à Fontainebleau et que la paix était signée entre les Alliés et le roi de France Louis XVIII. Le vendredi, 15 avril, le commandant de la place, ayant reçu de Paris des ordres formels du ministre de la Guerre, eut, hors les murs, une entrevue avec le général von Biberstein.

Les Sarrelouisiens, frémissant d'émotion au récit d'événemens qu'ils connaissaient mal, qu'ils apprenaient tardivement et mêlés de légendes souvent absurdes, se demandaient quel allait être leur sort et s'ils ne seraient point livrés à la Prusse. Enfin, ils furent informés que le traité signé à Paris le 30 mars 1814 laissait leur ville à la France ; plus heureux que leurs voisins de Sarrebrück, de Merzig, de Trèves, ils conservaient leur qualité de Français.

Le samedi 16 avril, la garnison rassemblée sur la place, à dix heures du matin, reçut des cocardes blanches; le drapeau blanc fleurdelisé fut hissé à la pointe du clocher de l'église, à la place du drapeau tricolore, et salué de cent un coups de canon. Le lendemain et jours suivans, les troupes du général Durutte, qui s'étaient concentrées à Metz, revinrent dans leurs anciens cantonnemens, tandis que la garnison de Mayence, forte de 12 000 hommes et 1 400 chevaux, passait par Sarrelouis pour se retirer sur Metz.

Puis, un calme apparent succéda, dans la foule, à l'ahurissement et à l'émotion à la fois douloureuse et impuissante. On vécut ainsi, commentant les événemens qui s'étaient précipités si rapidement, chacun demeurant inquiet, mal à l'aise et dans le mécontentement, tandis qu'on dépeçait nos départemens rhénans et que les bourgs et villages qui touchaient presque à la banlieue de Sarrelouis se trouvaient, contre leur gré et sous une forme encore mal définie, incorporés à l'Allemagne, bien que personne ne songeât à reconstituer l'ancien Électorat de Trèves dont ces pays avaient jadis fait partie. Ils furent administrés par une commission austro-bavaroise qui alla siéger à Spire. Tout cela fut présenté comme provisoire; il n'était encore nullement question de donner ce pays à la Prusse.

Soudain, le 10 mars 1815, on apprit par le courrier de Metz que Napoléon avait quitté l'île d'Elbe et qu'il organisait ses forces à Cannes. Ce fut comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, mais une atmosphère lourde et chargée d'électricité. L'enthousiasme fut indescriptible; il n'y eut pas un dissident. Ce jour même, bien que Louis XVIII fût encore à Paris qu'il ne devait quitter que dans la nuit du 19 au 20 mars, le pavillon tricolore fut arboré sur le clocher de l'église de Sarrelouis. Seulement, il fallut bientôt songer à se préparer de nouveau à la guerre : les Sarrelouisiens, qui ne rêvaient que l'expulsion des

Prussiens de leur voisinage, accueillirent sans sourciller cette éventualité fatale, occasion d'une revanche. Dès que Napoléon fut arrivé à Paris, l'ordre fut envoyé aux autorités de Sarrelouis d'armer la forteresse et de la mettre en état de défense; d'y emmagasiner, pour 2 000 hommes, trois mois de vivres prélevés dans la contrée; chaque habitant dut aussi se pourvoir de nourriture pour le même laps de temps. On réorganisa la garde nationale; sous l'impulsion du général Jean Thomas on prépara tout avec ordre et une patriotique ardeur comme pour un siège imminent. Les troupes qui allaient défendre la place se composaient de deux régimens d'infanterie, les 55e et 68e de ligne, de deux régimens de cuirassiers, des pompiers, gendarmes et douaniers, de 1 500 à 1 600 hommes des gardes nationales des départemens des Vosges et de la Moselle.

On était prêt à recevoir l'ennemi de pied ferme, lorsque, le 23 juin, parvint à Sarrelouis la nouvelle du désastre de Waterloo survenu cinq jours auparavant. Dès le lendemain, 24 juin, les premières troupes alliées se présentèrent pour menacer la ville. A leur grande stupéfaction, elles trouvèrent les Sarrelouisiens, dont le courage n'était nullement ébranlé par les nouvelles alarmantes qu'on répandait, décidés plus que jamais à défendre énergiquement la place. Ils tinrent bon, envers et contre tous, même après le départ de Napoléon pour Rochefort et la seconde restauration de Louis XVIII.

Le lieutenant général baron de Diebitsch, chef d'état-major de l'armée russe, écrit, à la date du 1er juillet 1815, « à M. le maréchal de camp, baron de Thomas, commandant la forteresse de Sarrelouis, » pour l'assurer, dit-il, « que les intentions de l'Empereur, son auguste maître, n'ont rien d'hostile ni contre la France, ni contre les Français, » et pour l'inviter à rendre la place. Le général Thomas répond :

« Général, je ne puis dissimuler que le contenu de la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire m'afflige. En officier général, qui connaît les devoirs que lui imposent les lois de l'honneur, vous devez penser que je n'ai d'autre réponse à vous faire que de vous assurer que je défendrai la place qui m'est confiée jusqu'à la dernière extrémité. »

Un ancien émigré français, le général de Langeron, « général en chef au service russe, » écrit de Sarrebrück, le 5 juillet 1815, au général Thomas :

« Monsieur le commandant, vous êtes sans doute instruit des événemens qui se sont passés depuis peu... Votre devoir et votre intérêt futur vous engagent à arborer ce drapeau blanc si cher aux bons Français. Rappelez-vous, monsieur le commandant, que Louis XVIII, qui n'a que trop pardonné, n'a point étendu sa clémence sur le maréchal Davoust, qui a fait tirer sur le pavillon blanc. C'est au nom de Louis XVIII que je vous engage à remettre votre forteresse... »

Cette lettre attira à Langeron une dure leçon de patriotisme; le général Thomas lui répond dédaigneusement :

« Je n'ai de réponse à vous faire que de vous assurer que les malheurs de ma patrie n'ébranleront jamais ma fidélité, et que la place que je commande ne sera remise qu'au gouvernement qu'elle se sera librement choisi... »

Le lendemain, 6 juillet 1815, c'est le prince Charles de Mecklembourg qui écrit à son tour au général Thomas, l'informant qu'il vient d'arriver avec son corps d'armée pour assiéger Sarrelouis, si le général ne capitule pas : « Je me flatte que votre réponse, que j'attendrai jusqu'à midi, me mettra à même de ne pas agir offensivement. »

Thomas répond stoïquement :

« ... L'empereur Napoléon n'étant plus le chef de l'État, et les hautes Puissances ayant formellement déclaré qu'elles ne prétendaient pas gêner la Nation dans le choix de la forme de son gouvernement, la guerre qu'on nous fait n'a plus d'objet. Permettez-moi d'être étonné qu'on parle encore d'hostilités. Je commande cette forteresse au nom de ma patrie et je la lui conserverai jusqu'à la dernière extrémité, dût-elle être réduite en cendres. La population et la garnison partagent ma détermination. »

Le même jour, le duc de Mecklembourg faisait passer un billet secret au général Thomas pour essayer de le corrompre; il lui disait : « Je suis prêt à vous accorder, pour votre personne, les conditions les plus honorables et les plus avantageuses en tous sens, et qu'il me sera un véritable plaisir de prévenir tous vos désirs... »

Au bas de cette lettre, on lit, écrit de la main du général Thomas : « L'aide de camp, porteur de la présente, était chargé de m'offrir un soi-disant cadeau de 500 000 francs et le grade de lieutenant général en Prusse, s'il me convenait. »

Réponse :

« Prince, rien ne me serait plus agréable que de correspondre avec Votre Altesse sur tout autre point que celui qui fait l'objet de ces lettres. Ma résolution étant inébranlable, ma réponse à sa lettre particulière ne peut être que conforme à celle faite à sa lettre officielle. J'ai la confiance que Votre Altesse l'approuvera, comme étant celle qu'elle prendrait dans une pareille circonstance. »

Tandis qu'avaient lieu ces pourparlers où se révèle le caractère indomptable et chevaleresque des guerriers français de cette période héroïque de notre histoire, des combats sanglans continuaient à se livrer aux alentours de la place, de plus en plus étroitement investie. C'est en vain que l'ennemi trouve moyen de faire pénétrer dans Sarrelouis des lettres et des paquets de journaux destinés à démoraliser la population et à lui faire connaître les événemens qui avaient bouleversé la France et restauré la royauté. Les Sarrelouisiens demeurent inébranlables dans leur résolution de combattre pour garder la place jusqu'à ce qu'un ordre formel du Gouvernement français vienne leur enjoindre d'ouvrir leurs portes : ils se refusent à négocier avec l'ennemi.

Cet ordre fut enfin, hélas! envoyé de Paris par le ministre de la Guerre, le 27 novembre : ce fut comme un arrêt de mort pour les défenseurs de la place. En même temps, le maire de Sarrelouis recevait, consterné, du ministre de l'Intérieur, la lettre suivante :

Paris, le 26 novembre 1815.

« Monsieur le maire, vous connaissez sans doute le traité de paix conclu à Paris entre le Roi et les Puissances alliées... Par ce traité, la France cède quatre places aux Alliés : votre ville est une de ces places. Je remplis, Monsieur, un devoir bien douloureux, en vous priant de préparer vos concitoyens au triste sacrifice qu'ils sont forcés de faire. Le Roi m'ordonne de vous dire quelle a été sa profonde affliction quand il a vu qu'une impérieuse nécessité le contraignait à vous séparer de sa grande famille... De tous les maux dont la trahison vient d'accabler Sa Majesté, il n'en est pas de plus dur pour Elle que l'ordre qu'Elle me donne aujourd'hui. Le lien qui vous unissait à la France est rompu; l'affection de Sa Majesté pour vous subsistera

toujours... Soyez son interprète auprès de vos concitoyens, et dites-leur que Sa Majesté leur offre, au nom de la patrie et en son nom, les tristes et dernières assurances de ses regrets et de son amour... »

Le ministre, secrétaire d'État de l'Intérieur,

VAUBLANC.

En récompense de leur bravoure et de leur fidélité patriotique, les Sarrelouisiens étaient livrés à l'ennemi qu'ils avaient refusé de laisser entrer dans leurs murs; l'héroïque général Thomas, qui avait si intrépidement voulu conserver Sarrelouis à la France, finit là sa carrière militaire et brisa son épée. Né à Cheminot (Moselle), le 7 juin 1770, il se retira à Ars-Laquenexy, auprès de Metz où, comme Cincinnatus, il s'occupa obscurément d'agriculture jusqu'à sa mort.

Disciplinés autant que courageux, ses soldats, comme les habitans de la ville sacrifiée, se soumirent aux ordres reçus, la mort dans l'âme et en versant des larmes de colère. Une convention fut conclue, le 30 novembre, entre le commissaire royal prussien, général-major von Steinmetz, et les commissaires français dont le chef délégué fut le colonel d'artillerie Marion. Les troupes françaises, soldats et douaniers, sortirent de la place, en rangs silencieux, et se dirigèrent sur Metz, sous le contrôle humiliant d'un officier prussien qui les escorta jusqu'au bout de leur calvaire. Elles obtinrent toutefois les honneurs de la guerre; elles se retiraient avec armes et bagages. Le 2 décembre 1815, le commissaire prussien Mathias Simon s'installa au gouvernement de la place qu'on dénomma *Preussich-Saarlouis*.

L'exposé pur et simple des événemens est plus éloquent que tout commentaire. Quand ce drame poignant, qui reste dans l'histoire une infamie, s'accomplit, il y avait quatre mois et demi que Napoléon était prisonnier des Anglais et un mois et demi qu'il était arrivé à Sainte-Hélène. On ne peut donc, pour justifier le crime prussien, prétexter les précautions à prendre contre Napoléon. En 1871, les petits-fils de ces Prussiens n'osèrent point insister pour qu'on leur livrât Belfort qui fut conservé à la France à cause de son héroïque défense. Sarrelouis ne méritait-elle pas, pour la même raison, d'être laissée à la France? Est-ce que les habitans de la petite ville lorraine

n'avaient pas magnifiquement témoigné de leur attachement à la France, leur patrie héréditaire, avec une énergie que leur sang versé pendant la guerre n'avait fait que cimenter? La France d'aujourd'hui peut-elle renoncer à ses droits séculaires parce qu'en un jour de malheur ils ont été méconnus par un abus de force? Et parce que ces événemens se sont passés il y a cent deux ans, les Prussiens ont-ils donc cessé d'être des oppresseurs étrangers dans une ville française? Ils avaient dit et répété, avec leurs alliés d'alors, qu'ils ne faisaient pas la guerre à la France, mais à un homme, à l'empereur Napoléon. Ils s'étaient engagés envers le roi Louis XVIII à respecter l'intégrité territoriale de la France, telle qu'elle avait été fixée par le traité du 30 mars 1814. Le plénipotentiaire russe Capo d'Istria déclare au nom de l'empereur Alexandre, le 28 juillet 1815 :

« Les Puissances alliées, en prenant les armes contre Bonaparte, n'ont point considéré la France comme un pays ennemi. (*Déclaration* du 13 mars; *traité* du 25 mars; *déclaration* du 12 mai.) Maintenant qu'elles occupent le royaume de France, elles ne peuvent donc y exercer le droit de conquête. Le motif de la guerre a été le maintien du traité de Paris, comme base des stipulations du congrès de Vienne... »

Les diplomates prussiens déchirent, dès cette époque, sans scrupule d'aucune sorte, leurs engagemens écrits et ce traité de Paris. Ils exigent et obtiennent du Congrès qu'on leur livre les deux places fortes françaises de Sarrelouis et de Landau. Ces faits sont dans toutes les mémoires, aussi bien que les énergiques et douloureuses protestations de notre représentant, le duc de Richelieu.

Avec Sarrelouis, quinze communes de son canton nous furent enlevées, si bien qu'à partir de 1815, la ligne frontière, en Lorraine, passa désormais entre Sarrelouis, livrée à la Prusse, et Bouzonville (aujourd'hui Busendorf) qui nous fut laissé, ainsi que Sierck au Nord, Sarreguemines, Bitche, au Sud. La région de la Sarre fut, encore une fois, arbitrairement dépecée et morcelée pour satisfaire les appétits de barbares envahisseurs, au mépris des engagemens diplomatiques contractés envers le roi de France, et sans égard pour les vœux, les protestations, les intérêts des populations. En cette circonstance, les Prussiens poursuivirent un double but : désarmer la France et la réduire à l'impuissance en déchiquetant sa frontière, et, d'autre part,

mettre la main sur le bassin houiller de la Sarre dont Napoléon avait fait commencer l'exploitation en 1810.

Comment les habitans de Sarrelouis acceptèrent-ils le sacrifice de leur nationalité? Quelle fut leur attitude? Quelle forme donnèrent-ils à leur protestation? Que de larmes! que de colères! que de sermens de vengeance de la part des petits-fils de ces paysans lorrains dont Vauban avait fait des citadins et qui étaient si fiers de leurs remparts! C'est à cette époque que, par protestation contre l'entrée des Prussiens dans la forteresse qu'ils n'avaient pu prendre, un certain abbé Jager composa sur sa ville natale, demeurée pucelle, un fort médiocre poème, en patois du cru, moitié français, moitié allemand, où il traduit les sentimens de tous ses compatriotes. En voici un échantillon :

... Saarlouis es en belle forteresse
On sûrement en hibsch maîtresse
Car se hat noch ihr pucelage,
Dat macht honneur on avantage,
On wenn se sich gerende't hat
Aux Prussiens, die sen jamais satt,
So es Saarlouis doch une Pucelle
On leit sur la Saar vie'n citadelle,
Couronnet vie en Könnigin
Met batterien, Bäm on Magasin.
Et hat zwei Poorten en symétrie,
Die gesitt mer grad vis à vis,
De franzesch Poort et des Allemands
So nennt mer se communément...

Ce mélange de mots français et de mots allemands est comme l'image de la population sarrelouisienne, bilingue de langage, et tout entière française de cœur. La ville avait 7000 habitans. Les uns s'expatrièrent : ils sont nombreux relativement, aujourd'hui encore, à Paris, à Nancy ou ailleurs, les Sarrelouisiens dont les familles prirent le dur chemin de l'exil, répétant tristement les paroles du poète latin :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus!...

D'aucuns, qui s'étaient réfugiés à Metz et à Strasbourg, en furent réduits, poursuivis par la Destinée, à un second exil, en 1871. Il en est qui partirent pour l'Amérique et s'installèrent

au Canada. Le plus grand nombre, confians dans la « Justice immanente, » demeurèrent dans l'attente de jours meilleurs, espérant que l'iniquité dont ils étaient victimes ne serait que passagère. Quelques vieux soldats, hypnotisés par leurs souvenirs de gloire, comptaient follement sur un second retour de Napoléon ; il y en eut qui, longtemps après 1821, refusèrent de croire à la mort de l'Empereur. En général, on fut persuadé que le nouvel état de choses créé dans le pays rhénan n'était que transitoire, tant était grande l'aversion non dissimulée de toute la population pour les Prussiens. Chaque année, désormais, des groupes de jeunes gens de Sarrelouis et des environs, se refusant à faire leur service en Prusse, vinrent s'engager dans notre Légion étrangère dont ils formèrent avec les Alsaciens, après 1871, le plus solide noyau. Des groupes de soldats sarrelouisiens prirent part, avec nos bataillons, aux campagnes de Crimée, d'Italie, du Mexique, de 1870. D'autres enfin, plus fortement impressionnés encore par les événemens, jugeant superflu et chimérique d'attendre l'heure de la délivrance et des réparations, se laissèrent aller à de véritables actes de désespoir.

On a rappelé récemment dans la presse française la déplorable fin d'un Sarrelouisien, Pierre Gouvy, le second fils de ce Pierre Gouvy qui fut maire sous Louis XV et importa dans la région l'industrie sidérurgique. Le fils était maître de forges, comme son père. Il fournit aux armées de la République et de l'Empire, des sabres, des baïonnettes, des balles et des boulets de canon. A la première Exposition française organisée à Paris, en 1801, sur l'ordre du Premier Consul, la qualité des aciers Gouvy fut consacrée par une médaille d'or, suivie d'une seconde en 1806.

Berryer raconte, dans ses *Souvenirs*, qu'en 1814, il eut à plaider pour son ami de collège, Pierre Gouvy, qui avait intenté une action contre l'État pour obtenir le paiement d'armes et de munitions qu'il avait fournies au ministère de la Guerre, pendant le dernier siège de Mayence. Gouvy vint à Paris au mois de mars 1814, « un peu, dit Berryer, pour causer de son procès, beaucoup dans l'espoir de récolter des « tuyaux » sur la nouvelle frontière, car l'angoisse patriotique dominait en lui la préoccupation industrielle ou commerciale. » Paris venait d'être livré aux Alliés et les représentans des diverses Puis-

sances qui avaient envahi la France, discutaient alors les articles du traité qui fut signé le 30 mars.

« En quittant Paris, poursuit Berryer, avant que la démarcation du territoire fût connue, Gouvy me dit en me serrant la main : « Mon ami, songe bien que, si la fatalité me fait Prus-« sien, je suis un homme mort. Adieu ! »

Les appréhensions du patriote sarrelouisien ne se réalisèrent pas, du moins immédiatement, puisque le traité du 30 mars 1814 laissa Sarrelouis à la France. Mais l'année suivante, après Waterloo, le traité du 20 novembre 1815 installa la Prusse sur la rive gauche du Rhin ; Sarrelouis devint prussien. Gouvy l'apprend avec frémissement ; il n'y veut pas croire ; il faut qu'on lui confirme la triste nouvelle. Alors, sans mot dire à qui que ce soit, d'un air sombre et résolu, il va s'enfermer dans son cabinet de travail. « Là, raconte Berryer, il écrit avec la plus grande lucidité son testament en faveur de deux neveux et de sa femme ; il adresse à son épouse une lettre d'adieu touchante qu'il signe : Gouvy, *mort Français*. Tout ainsi réglé, il prend un pistolet et accomplit le fatal serment qu'il m'avait fait l'année précédente. »

Gouvy ne fut point, comme on pourrait être tenté de le croire, un exalté, un déséquilibré. Sa résolution, longuement réfléchie, ne fut que l'explosion outrée du sentiment de tous ses compatriotes. Maître de forges, ayant sous ses ordres un nombreux personnel, il crut de son devoir de donner l'exemple du patriotisme exacerbé et impuissant, comme tant d'autres Sarrelouisiens l'avaient donné sur le champ de bataille. Son acte de désespoir patriotique n'est qu'un épisode des scènes tragiques et douloureuses dont Sarrelouis et ses environs furent le théâtre lorsque la population apprit qu'elle était prisonnière de l'ennemi héréditaire.

Bien longtemps après 1815, on vécut, en pays mosellan, dans l'idée que la domination prussienne, qui mit une dizaine d'années à s'organiser administrativement, n'était que provisoire, et que la France, sous peine de déchéance, ne pouvait manquer à sa tradition historique qui était de revendiquer sa frontière rhénane. On crut qu'elle voudrait reprendre les forteresses qui gardaient sa frontière, lamentablement déchirée, jetée comme un haillon sur la carte de l'Europe, suivant l'expression de Victor Hugo, et, dans cet état, indéfendable.

En 1823, à la suite de l'intervention française en Espagne, le bruit courut que notre gouvernement, sous l'impulsion de Chateaubriand, alors ministre, allait négocier la rétrocession de la rive gauche du Rhin. Aussitôt, notre ambassadeur à Berlin, le duc de Rovigo, écrit que « les provinces rhénanes étouffent leur joie en silence, » et qu'à Mayence, « tout vit là en attendant. » Mais Chateaubriand dut quitter le pouvoir et le projet de revendication du Rhin par voie diplomatique fut, pour l'instant, abandonné. Lors de l'effervescence de 1840, les chauvins d'Allemagne s'agitèrent comme des possédés, menaçant du poing le ciel et la terre, en constatant qu'il y avait encore de nombreux partisans des Français dans le Palatinat et la province rhénane et même dans l'Allemagne du Sud.

Aussi, à partir de ce moment, la germanisation va aller bon train et recourir à tous les moyens. En 1843, il est ordonné que, sur les jetons du conseil municipal de Sarrelouis, les mots : *Ville de Sarrelouis* seront désormais remplacés par leur traduction en allemand.

III

L'ardeur des sentimens français et la foi patriotique des Sarrelouisiens trouvent leur écho dans le nombre vraiment extraordinaire d'hommes de guerre que leur petite cité fournit à la France et dont plusieurs parvinrent à la célébrité.

Le maréchal Ney était un enfant de Sarrelouis où il naquit le 10 janvier 1769 ; il était fils d'un maître tonnelier. Une maison portait encore naguère une plaque commémorative plus émouvante dans sa simplicité que l'énumération des étapes d'une éclatante carrière : « *Ici est né le maréchal Ney.* »

Le général comte Paul Grenier, plus âgé que Ney d'un an, était fils d'un huissier de Sarrelouis. Il s'était engagé en 1784 dans le régiment du prince de Nassau au service de la France. Après avoir servi avec éclat dans l'armée de Sambre-et-Meuse (1794-1797), Grenier fut longtemps le principal lieutenant du prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie. Il joua un rôle politique après la seconde abdication de Napoléon.

Le général Michel Reneauld, né à Sarrelouis le 5 juin 1760, était lieutenant dans le régiment de Nassau-infanterie au début de la Révolution ; après une brillante carrière militaire, il se

retira dans sa ville natale dont il fut nommé maire, il y mourut en 1826. Le général François Muller, fils d'un coiffeur, né à Sarrelouis le 30 janvier 1764, commandait le 5 septembre 1792, à Paris, le fameux bataillon de la Butte-des-Moulins; il mourut en 1817, âgé seulement de cinquante-trois ans.

Énumérons encore : le maréchal de camp baron Louis Salabert (1768-1820) ; le général de brigade François Jeannet, né en 1769 ; le maréchal de camp Antoine Grenier, né en 1772, frère du général; le général inspecteur de l'infanterie Jean-François Toussaint (1772-1827), fils d'un pharmacien; de Favart, lieutenant général des armées du Roi, gouverneur de Lille, puis de Metz sous la Restauration ; le général Noblet de Chermont qui fut gouverneur de la Martinique ; le chevalier Thierry, général de brigade, né en 1755, fils d'un armurier; l'intendant militaire de 1re classe Louis Regnier; le général baron J.-Antoine Redeler, né en 1760; son père était maçon. Le colonel de la vieille Garde Mathias Leistenschneider, né à Sarrelouis le 12 août 1762; son père fut le créateur de la première imprimerie de Sarrelouis. Il mourut en 1813, à Mayence, des suites de la campagne de Russie. Le général de division Beltramin, né vers 1784; le chevalier Raindre, né la même année, général de brigade; l'intendant militaire Worms de Rumilly; les commissaires des guerres Hautz, de Salverte, Henriet, Wagner, qui fut administrateur de la Moselle en 1792-1793.

Adolphe de Lasalle, né à Sarrelouis en 1762, lieutenant général, habitait Sarreguemines lorsqu'il fut élu député du Tiers-État aux États généraux, par Sarrelouis et Metz, en 1789. Le célèbre général comte de Lasalle, qui naquit à Metz, était un membre de la même famille. Son père, né à Sarrelouis, remplit la charge de commissaire ordonnateur des guerres, dans la province des Trois-Évêchés. Les colonels Chartener, Flosse, Héguy, Mathis, baron Richard, Denis, Winter, Jung étaient Sarrelouisiens; et plus près de nous, le général du génie Peaucellier, fils d'un médecin de Sarrelouis; né le 16 juin 1832, il mourut en 1912.

Les chroniques locales ajoutent à ces illustrations militaires les noms de dix chefs de bataillon, de quatre-vingt-un capitaines et de plus de cent lieutenans. Y a-t-il, en France, une autre ville de 7 000 âmes, qui pourrait faire étalage d'une telle galerie d'illustrations militaires? On cite, sous le premier

Empire, les frères Sellier, de Sarrelouis. Ils étaient sept : tous s'engagèrent dans la cavalerie et parvinrent à différens grades d'officiers : tous les sept furent tués sur les champs de bataille. Les fastes de Phalsbourg seuls pourraient être mis en parallèle avec ceux de Sarrelouis. Peut-on, après cela, s'étonner de l'irréductible fidélité des Sarrelouisiens à la France? La France a-t-elle aujourd'hui le droit de les abandonner?

Avant les événemens de 1870, les souvenirs français étaient encore vivaces dans la plupart des régions de la Rhénanie. Ils paraissaient même s'y raviver avec les bruits de guerre. On connaît la réponse de l'empereur Guillaume Ier à l'un de ses conseillers qui s'étonnait de la lenteur de la germanisation en Alsace-Lorraine : « Les Français n'ont occupé la province rhénane que pendant vingt ans, et, après soixante-dix ans, leurs traces n'y sont pas effacées. »

En 1872, un habitant notable du Palatinat, parlant de la guerre de 1870, disait à Edmond About : « Quant à nous, nous étions trop prêts à devenir Français dans le Palatinat; c'était une affaire arrêtée. Nous ne le désirions pas, mais on se serait résigné : c'est la guerre. Est-ce que nous nous sommes fait prier sous le premier Empire? Avons-nous fait des simagrées? Napoléon nous avait battus et conquis : nous sommes devenus Français, très bons Français; et même le goût de la France nous est resté assez longtemps encore, après 1815 (1). » Nous pourrions citer de nombreux témoignages des sentimens francophiles des vieux Mayençais, encore à cette époque. Mais, plus que partout ailleurs, à Sarrelouis dont les origines étaient purement françaises, les habitans, tout en s'inclinant devant la force, n'avaient pas cessé de se considérer comme Français et de vivre dans l'espoir d'être bientôt délivrés du joug prussien. On le vit bien lors des manifestations francophiles qui éclatèrent spontanément à l'occasion de la célébration du deuxième centenaire de la fondation de la ville, en juillet 1880.

Un Sarrelouisien, M. Georges Balcer, qui écrivit en allemand — il signe, en allemand, Baltzer, et en français Balcer, — une histoire de sa ville natale, et qui finit par préférer l'exil à l'intolérable régime prussien, adressa, en 1892, c'est-à-dire

(1) E. About, *L'Alsace*, p. 140.

vingt-deux ans après nos désastres de 1870, un appel à ses compatriotes pour raviver chez eux les sentimens français et les exhorter à ne pas désespérer de la France, leur patrie.

Sa brochure (28 pages) est intitulée : *Lettre aux Sarre-Louisiens, 1892*, et datée de *Trois-Rivières (Canada)*, où Balcer remplissait alors les fonctions de vice-consul de France. Voici ce qu'il écrit à ses compatriotes (nous respectons le style) :

« J'aime à croire que ces feuilles parviendront à l'adresse d'un Sarre-Louisien, d'un enfant du terroir qui, descendant de cette vieille race gauloise, — qui pendant des siècles eut l'honneur d'être la sentinelle avancée de la Patrie, — a su conserver intactes les traditions de nos pères et ne pas perdre l'espoir de voir, un jour, la terre natale faire retour à la France.

« Si vous faites partie du contingent privilégié qui a su trouver, au milieu des « Nôtres, » sinon l'oubli des angoisses patriotiques de ceux qui sont demeurés à la garde des Pénates, du moins *le légitime orgueil d'avoir conservé votre qualité de Français*, — je m'adresse à l'Équité, à l'esprit de Justice.

« Si vous êtes de ceux qui, moins heureux que les autres, ont dû fuir devant la marée montante du germanisme et chercher aux quatre coins de l'Univers d'autres cieux et une autre patrie, — j'en appelle au cœur, — sachant fort bien que les entrailles tressailliront au souvenir de la vieille Patrie absente, à la voix qui évoque les bouffées de chaleur du jeune âge, la mémoire de ceux qui ne sont plus, les croyances tenaces de glorieux trépassés, l'ambition légitime et les espérances indélébiles, de plus en plus sacrées, des vivans.

« ... Je sens que mon appel ne sera pas vain, car ceux-là surtout qui ont connu les douleurs de l'exil savent apprécier ce que contient de magique ce mot de *Patrie!*

« A tous, me faisant l'écho du berceau, s'adresse la prière de rappeler le passé, d'examiner le présent, de songer à l'avenir.

« Le *Passé* de Sarrelouis, c'est notre patrimoine, à nous : un souvenir de gloire et d'attachement inébranlable.

« Le *Présent*, c'est la lutte contre l'étranger, l'opiniâtre résistance contre l'envahisseur.

« *Demain* sera la résurrection, le grand jour de la délivrance. Car, en vérité je vous le dis : l'heure de la justice immanente, dont parlait le grand Patriote (Gambetta), va sonner. Les temps sont proches !

« ... Sarrelouis, en 1815, pas plus que l'Alsace-Lorraine en 1871, n'a accepté la mutilation, et la clause du Traité de Paris, relative à la cession du territoire, comme le paragraphe XI du Traité de Francfort, imposé par un odieux abus de la force, n'a de valeur ni légale ni morale pour le principal intéressé, les populations n'ayant pas été consultées et n'ayant jamais montré la moindre velléité de sanctionner semblable spoliation... »

Après avoir rappelé qu'un très grand nombre de jeunes gens sarrelouisiens, pour ne pas servir l'Allemagne, se sont engagés dans la Légion étrangère et ont fait bravement leur devoir dans toutes les guerres qu'entreprit la France depuis 1815 jusqu'en 1892, Georges Balcer ajoute :

« Les malheurs de 1870 nous ayant de plus en plus rapprochés de nos frères d'Alsace-Lorraine, notre cause est, de nouveau, devenue leur cause ; leurs intérêts, nos intérêts. »

L'auteur se demande ensuite « comment soulever l'opinion publique » en faveur des revendications des amis de la France, alors que la France elle-même semble assez indifférente à leur sort et que « l'esprit d'une partie de la jeunesse sarrelouisienne d'aujourd'hui, faussé par des années de machiavélique culture, reste assez indifférent à une intervention effective, à une action de vigueur ; lorsque, à Sarrelouis même, l'élément étranger est devenu, depuis 1870 surtout, pas encore la majorité, Dieu merci ! mais la partie la plus bruyante de la population, ennemi déclaré de nos aspirations, hostile au plus haut degré à toute idée de rétrocession. »

Tout cela n'est point pour décourager Balcer qui proclame que « les pays de la Sarre étant territoire lorrain, ce fait rend tout commentaire superflu ; » les Allemands eux-mêmes l'ont reconnu en offrant, à Dresde, en 1813, la ligne du Rhin, comme limite de la France. Les confiscations de 1814 et de 1815 ne furent que la préparation de celle de 1871, et celle-ci, ajoute notre auteur, — il écrit en 1892, — « n'est que la seconde étape pour arriver lentement, mais sûrement, à ce démembrement final qui ne s'arrêtera que lorsque la Lorraine tout entière, la Franche-Comté et probablement l'ancien royaume d'Arles, la Provence et la Flandre auront fait retour à l'Allemagne. Car, alors seulement, pourra se réaliser le grand rêve tant choyé par des générations d'illuminés, de voir renaître de ses cendres le

glorieux Saint-Empire romain germanique du Moyen âge... »

Il y a « une suite logique, de la part de la Prusse, entre les visées du traité de 1815 et celui de 1871, et la tentative avortée en 1875 (1), de recommencer la guerre pour écraser définitivement la France. Mais en nous arrachant l'Alsace et la Lorraine, la Prusse a semé le vent dont l'avenir lui réservera la tempête... » Balcer espère qu'une solution pacifique interviendra pour faire triompher la cause de la justice. Cependant, déclare-t-il, « nous, Alsaciens-Lorrains, otages directement intéressés et premiers affectés, nous n'hésitons pas, — le cas contraire advenant, — à accepter la guerre avec toutes ses conséquences. »

L'auteur fustige d'une ironie amère la jactance prussienne et le mépris qu'après 1870 les Allemands affectaient pour la France, vouée à une fin prochaine :

« Pauvres prophètes de malheur qui prédisiez la fin de la Gaule, cette pourriture des siècles, plaie suppurante si fatalement collée au flanc de la vertueuse Allemagne! Pauvres rapsodes qui entonniez ces orgueilleux chants de triomphe prédestinés à venger l'humanité des iniquités de l'infâme Babylone... Où en êtes-vous, avec votre germanisation de l'Alsace-Lorraine, ces provinces malheureuses, si miraculeusement délivrées du joug de ce maudit « Welche? » Où en est la conquête de ces cœurs qui devaient bondir d'aise à la seule pensée d'être de nouveau réunis à la grande patrie allemande? »

La forteresse de Sarrelouis fut démantelée en 1889; l'œuvre de Vauban avait vécu : elle était sans doute devenue inutile. Mais, en la démolissant, les Prussiens n'étaient point fâchés de faire disparaître des souvenirs français; et dans ce dessein ils poussèrent l'impudeur jusqu'à détruire les archives de la ville, qui remontaient à la période française. Georges Balcer le raconte et s'en indigne : « Tout récemment, dit-il, le fisc militaire vient de vendre près de 1 000 kilos de vieux papiers : registres, recueils de comptes, correspondances, etc., couvrant la période de la création première de la ville, passant par l'époque de la construction, embrassant les événemens politiques et militaires de la monarchie des trois Louis, de la République et de l'Empire. Et des parchemins portant signatures de rois; des notes de la main de Vauban; des rapports de Choisy; toute la cor-

(1) Allusion à l'affaire Schnœbelé qui faillit, effectivement, déchaîner la guerre.

respondance des autorités militaires avec le gouvernement; des lettres et instructions du grand Carnot, etc. ; bref, tout l'héritage glorieux dont s'enorgueillit à juste titre un peuple, dont le plus pauvre hameau ne se dessaisit jamais, pas même à prix d'or : tout cela gisait pêle-mêle parmi un tas de vieille ferraille et de vieux chiffons, sur le plancher immonde d'une remise de brocanteur !

« Ceci est infâme, n'est-ce pas ? C'est lâche, plus que lâche : c'est cruellement bête ! Le passé gêne, on l'escamote ; toute trace disparaît. A quand, messieurs, la vente des Gobelins du salon de l'hôtel de ville ? C'est le dernier vestige qui rappelle le fondateur de Sarrelouis !... »

Comme conclusion à sa brochure, Georges Balcer écrit ces mots qu'on croirait dictés aujourd'hui :

« La revision du traité de 1815, comme de celui de 1871, doit faire la base de toute tentative de conciliation et de paix durable. Nous croyons donc fermement que, d'une façon ou d'une autre, la solution de la question de Sarrelouis est non seulement dans les limites du possible, mais dans la nature même de tout arrangement définitif entre l'Allemagne et la France. »

L'auteur ajoute prophétiquement :

« En vue d'événemens dont la portée affectera à un si haut degré l'avenir du pays natal, la réunion de toutes les bonnes volontés, de tous les courages est nécessaire... Le triste privilège d'être les aînés dans le malheur nous assure le concours de nos frères d'Alsace-Lorraine... ; il nous incombe, à nous Sarrelouisiens, d'être les premiers sur la brèche. Et si nous sonnons le réveil et faisons appel au ban et à l'arrière-ban des nôtres ; si nous réclamons dans une large mesure l'aide effective de tous ceux dont les parens ont, depuis 1815, transféré leurs pénates en « terre de France ; » si nous comptons surtout sur les descendans et alliés de cette valeureuse pléiade de soldats qui, de tout temps, a été et sera toujours l'orgueil de Sarrelouis ; si nous faisons appel direct à ces noms dont la « noblesse oblige ; » si nous nous adressons à tous ceux qui ont la mémoire du cœur et qui, de près ou de loin, tiennent à la vaillante petite cité, c'est qu'à l'instant suprême où va se jouer la fortune d'un peuple, il n'y a pas trop de tous les dévouemens. Pour assurer le succès et hâter l'œuvre de réparation, une organisation sérieuse s'impose. Pour faire face au nombre

et à la formidable opposition qui ne manquera pas de surgir dans le camp des immigrés, — et cela sur tout le territoire du pays annexé, — il faut serrer les rangs. Pour contrecarrer les intrigues et déjouer les menées de rudes adversaires, une puissante ligue des nôtres est devenue de rigueur... »

L'auteur insiste énergiquement sur la nécessité de créer cette ligue française qui, dans sa pensée, doit comprendre tous les Sarrelouisiens qui partagent ses convictions, soit ceux qui résident encore à Sarrelouis, soit ceux qui sont allés s'établir dans le département de la Moselle, fuyant la domination prussienne, soit enfin ceux qui, comme lui, se sont transportés bien loin, jusque dans l'autre hémisphère, pour trouver une patrie d'adoption momentanée. Il veut que cette ligue des Sarrelouisiens ait son comité d'action à Paris, « où nos compatriotes, dit-il, sont de beaucoup les plus nombreux ; où les membres seront à même de suivre avec célérité et profit les événemens du jour et de prendre telle mesure que les circonstances réclameront. » Il termine par ces mots :

« Puisse du sein d'un avenir prochain, au lieu de la tempête destructrice et des horreurs de la guerre, se dégager une entente mutuelle, signe de la réconciliation entre les peuples, et nous apporter ce que nos pères, ce que de tout temps le Sarrelouisien n'a cessé de réclamer du Destin : La réunion du sol natal a la patrie bien-aimée, la France. »

Georges Balcer, que je n'ai point connu directement, vit peut-être encore, puisque son appel aux Sarrelouisiens remonte seulement à vingt-cinq ans. Je le souhaite pour qu'il voie la réalisation de ses espérances les plus chères ; il ne mourra pas, comme Pierre Gouvy, en désespéré.

E. Babelon.

LA FOIRE DE RABAT

I

IMPRESSIONS D'ARRIVÉE

I. — LES CIGOGNES DE RABAT

Je croyais qu'il n'y en avait qu'en Alsace! Et je les trouve tout le long de cette côte marocaine, immobiles sur leurs longues pattes, avec leurs plumes blanches et noires, leur cou flexible et leur bec de corail qui fait un bruit de castagnettes... Je ne sais comment aucune image, aucun hasard de lecture ne m'avait préparé à les voir ici, ces cigognes. Et c'est pour moi un plaisir enfantin de rencontrer ces grands oiseaux, que j'imaginais seulement sur les cheminées de chez nous. Avec le même air familier, la même attitude pensive qu'au sommet d'un clocher d'Alsace, elles se posent sur les murs d'enceinte des vieilles petites cités maugrabines, Fédhala, Bouznika, Skrirat, Témara, qui s'échelonnent sur les grèves de Casablanca à Rabat. De ces vieilles petites cités, on n'aperçoit rien d'autre que le corset de leurs murs rouges, dont la ligne flamboyante n'est interrompue çà et là que par d'énormes tours carrées, une porte, un éboulis, ou la verdure d'un figuier. Mais de la vie enfermée dans ces remparts couleur de feu on ne voit, on n'entend rien. Seuls, les grands oiseaux blancs et noirs animent ces kasbahs mystérieuses, posées là sur le sable comme les

gravures de quelque ancien traité de fortification. Debout sur les créneaux en pointe, le bec tourné vers la mer ou vers le bled désolé, on dirait les sentinelles d'une vaste cité d'oiseaux; et l'indigène accroupi dans ses loques, au pied du grand trou d'ombre que fait la porte de la ville, semble n'être que le gardien de ces nids fortifiés, l'esclave de ces hôtes aériens.

Ah! ce n'est pas ici qu'il faut venir chercher les fantaisies gracieuses de l'imagination musulmane! Avec leurs créneaux et leurs tours, ces forteresses rouges de la côte marocaine n'éveillent dans l'esprit qu'un brutal sentiment de rapt, de pillage, de vie violente et menacée. Sous un ciel décoloré par l'excès de la lumière et l'humidité marine, leur présence énigmatique ajoute encore à la morne détresse des eaux et de la terre brûlée. Et vraiment, c'est inattendu, après ces dures images de solitude et de piraterie, de tomber tout à coup sur un charmant conte oriental.

C'est cela! un vrai conte oriental, à la fois guerrier et si tendre, où la tombe se mêle tout familièrement à la vie, et sur lequel glisse le souvenir du divin Cervantes, et de Robinson Crusoë, et de tous les captifs, et des captives inconnues, que les corsaires ont emmenés jadis dans ces maisons couleur de neige... A l'embouchure d'un lent fleuve africain, où la mer entre largement en longues lames frangées d'écume, deux villes prodigieusement blanches, deux villes des Mille et une Nuits, Rabat el Fath, le Camp de la Victoire, et Salé, la barbaresque, se renvoient de l'une à l'autre rive comme deux strophes de la même poésie, leurs blancheurs et leurs terrasses, leurs minarets et leurs jardins, leurs murailles, leurs tours et leurs grands cimetières pareils à des landes bretonnes, à de vastes tapis de pierres grises étendus au bord de la mer. Plus loin, en remontant le fleuve, au milieu des terres rouges, rouge elle aussi, s'élève la haute tour carrée d'une mosquée disparue. Et derrière cette tour, encore une autre ville, ou plutôt les remparts d'une forteresse ruinée qui maintenant n'est plus qu'un songe, un souvenir de pierre dans un jardin d'orangers. Et de Rabat la blanche à la blanche Salé, par-dessus le large estuaire du fleuve, de la solitaire tour de Hassan à Chellah la mystérieuse, c'est, du matin au soir, un lent va-et-vient de cigognes qui, dans la trame de leur vol, relient d'un fil invisible ces villes ramassées dans cet étroit espace, ces blancheurs, ces verdures, ces eaux.

Est-ce mon imagination ou mes yeux qui voient dans cet endroit un des beaux lieux du monde? Pareil aux grands oiseaux, mon regard se pose tour à tour, sans jamais se lasser, sur toutes ces beautés dispersées. Mais, comme eux, il revient toujours à la sortie du fleuve sur le haut promontoire qui dresse au-dessus de Rabat une puissante masse en trois couleurs, de blanc, de vert et de feu. C'est à lui seul un paysage qui saisit l'âme tout entière, un paysage ardent et laiteux, brûlant et frais à la fois, tel qu'on pensait n'en pouvoir rencontrer que sur les toiles d'un Lorrain ou dans les grandes folies d'un Turner. Du coup pâlissent dans la mémoire les souvenirs, si romanesques pourtant, de ces comptoirs fortifiés que Venise en ses jours de gloire a semés dans l'Adriatique, de Trieste à Durazzo. Tous les peuples divers, venus ici pour une heure ou pour des siècles, Carthaginois, Romains, Arabes, Berbères ou Portugais, ont bâti sur ce rocher. Il y a là-haut un amoncellement prodigieux de murs rouges qui plongent à pic dans la mer ou s'appuient sur la falaise, les uns délités et ruineux, les autres surprenans de jeunesse, de force vivace; des buissons de cactus, des touffes de roseaux, toutes les espèces de figuiers; un amas de maisons misérables, mais éblouissantes de chaux vive, où les sultans ont installé quelques familles d'une tribu guerrière, la tribu des Oudayas, qui donne son nom au rocher; un beau palais mauresque avec sa cour, son jet d'eau, ses jardins, où les jeunes pirates s'initiaient jadis aux secrets de la navigation; une porte géante qui à elle seule ferait une vraie forteresse; le mât léger d'un sémaphore; et, au sommet de tout cela, dominant des lieues de mer et de campagnes vides, la tour carrée d'un minaret.

De près, cet étonnant décor, sous la lumière du plein midi, découvre bien un peu sa misère. Le temps, les hommes, les vents du large ont attaqué cet appareil guerrier, détruit en mainte et mainte place la robuste perfection des choses. Les blanches maisons accrochées aux éboulis des murailles ne cherchent même pas à cacher ce qui s'entasse, dans leurs cours, de femmes en haillons, de misère, d'enfans charmans, mais sordides; les verdures, qu'aucune pluie n'a lavées depuis longtemps, sentent un peu la soif et la poussière, en dépit de l'humidité marine; des détritus de toutes sortes descendent à la mer en longues traînées noirâtres au milieu des pierres

écroulées. Il n'y a pas jusqu'aux nids de cigognes posés sur un pan de muraille, un cactus ou un figuier, comme de larges plateaux d'immondices, qui ne se montrent eux aussi à nu dans leur pauvreté orientale, ajoutant leur misère d'oiseaux à celle qui s'agite déjà parmi ces murs embrasés.

Mais qu'on s'éloigne ou que vienne le soir, et le magique Orient refait aussitôt ses prestiges sur la Kasbah des Oudayas. Quand le soleil s'incline à l'horizon et qu'une lumière voilée de brume enveloppe ce rocher plein d'histoire, tout se recrée, tout s'anime. Les murs retrouvent leur jeunesse et leur ancienne perfection, la verdure son éclat, les nids leur poésie aérienne. Le mât du sémaphore, avec ses agrès compliqués, paraît quelque bateau fantôme jeté là-haut sur ces pierres, par un coup de mer monstrueux. Les pauvres petites maisons blanches et le minaret qui les couronne ne forment plus qu'une vaste féerie, d'une complication folle, où s'enchevêtrent et se confondent les terrasses et les jardins suspendus. Cette roche guerrière et ses remparts rougeâtres ne semblent plus servir qu'à soutenir la rêverie. La longue houle atlantique, qui se brise en bas sur les rochers, met une rumeur héroïque autour de ce palais de songe. Et de l'autre côté de l'estuaire, Salé la barbaresque n'est plus qu'un jeu de la lumière, une gracieuse fantaisie de la lune sur le sable, une dernière frange d'écume apportée là par le flot.

Au pied de ce haut promontoire, on a toujours fait de grands rêves. Dans quelle bibliothèque de Fez, de Marrakech ou d'Espagne, dans quelle poussière ou quel néant éternel reposent aujourd'hui les plans que dessina jadis un architecte maugrabin, pour faire de la charmante et modeste Rabat une nouvelle Alexandrie? C'était, je crois, un sultan almohade, contemporain de saint Louis, qui en avait conçu l'idée. Aujourd'hui, le rêve est repris; les racines du figuier vivace repoussent sur la vieille muraille. Dans un temps prodigieusement rapide, ce vieux mot de Rabat aura dépouillé pour toujours son voile de brume atlantique, et ces rauques syllabes, nous les prononcerons avec l'orgueil tranquille et cette familiarité, hélas! un peu banale, que déjà nous mettons dans les noms jadis prestigieux d'Oran, de Constantine ou d'Alger. Au pied de la tour solitaire, une ville française se construit entre les murs de la ville indigène, qui continuera de mener (*incha Allah!* s'il plaît

à Dieu!) sa traditionnelle vie musulmane, et les remparts tout flamboyans de la mystérieuse Chellah. Ces masses blanches, çà et là dispersées dans les vergers, ces jardins pleins de fleurs, ces buissons de bougainvilliers, ces haies de géraniums et de liserons bleus, ces maisons de bois provisoires, ces légers bungalows qui ne sont là que pour un jour, ces cabanes de mercantis, bâties avec deux planches au bord de sentes poussiéreuses, ce palais du sultan dans une campagne déserte, ces avenues déjà tracées, mais encore sans maisons, et ces maisons sans avenues, ce cabaret plein de soldats auprès du four d'un potier qui travaille aujourd'hui encore comme on travaillait à Carthage, c'est l'Alexandrie nouvelle. Une volonté ferme, et, chose peut-être encore plus rare, un juste sentiment de la beauté musulmane et de la nôtre propre, s'emploie à nous épargner ici le spectacle des laideurs et des irrémédiables ruines qu'offre trop souvent l'Algérie. Nous abordons cette terre du Moghreb avec une vieille expérience, et des regrets aussi, et le ferme propos de respecter et de défendre une très noble civilisation, qu'ailleurs, mal avertis encore, nous avons brutalisée. Puissent ces dispositions sages résister à des façons plus brutales, à des égoïsmes grossiers! Puissions-nous, longtemps encore, ne pas déranger un seul pli au linceul de chaux vive qui couvre la blanche Rabat, et étendre jusqu'à ses maisons le respect que nous entendons garder pour ses coutumes, ses institutions, son âme!

Demain, la nouvelle ville française couvrira le vaste espace que nos architectes lui ont réservé sur le papier. Ses maisons, ses rues, ses mœurs viendront battre les murs de la silencieuse Chellah. Pour des années ou pour des siècles? semblent se demander avec un air de sphinx les hauts murs almohades, les grands murs flamboyans de la cité disparue, qui de tout ce qui vécut, aima et combattit dans leur tragique enceinte, ne gardent plus de vivant qu'une source d'eau fraîche et quelques pierres de tombes disloquées par les figuiers.

II. — LA FANTASIA NOCTURNE

La maison que j'habite, dans la ville indigène, n'a pas de fenêtres sur le dehors. Une lourde porte à clous, avec une ferrure en forme de main de Fathma, un heurtoir pour le cava-

lier, et, pour le simple piéton, un gros battant de cuivre, introduit dans un vestibule au fond duquel est pratiquée, comme dans l'antique maison romaine, une niche, avec son banc pour loger, la nuit, un esclave. On tourne dans ce vestibule, et l'on se trouve au cœur de la maison, dans une charmante cour carrée, un patio ouvert sur le ciel.

Un petit cloître, des colonnes, un balcon et sa balustrade d'un bleu rustique et passé, des fenêtres en coquilles, de hautes portes qui ferment les chambres, de hauts portails plutôt, dans lesquelles sont découpées, pour la commodité, des entrées plus petites en forme d'arcs surbaissés, d'autres colonnes sur le cloître reliées entre elles par des arcs ajourés... Mais c'est un palais! direz-vous. Non, c'est une très simple demeure, une modeste maison arabe; et les mots sont bien maladroits qui donnent à tout cela un faux air d'opulence. Les colonnes ne sont que des briques recouvertes de plâtre, et les arabesques des stucs, les palmettes à deux branches et les pommes de pin s'effacent sous la chaux dont les ménagères les recouvrent depuis je ne sais combien d'années. Les hautes portes ne sont pas peintes de vert amande, de bleu turquoise ou de violet aubergine, mais d'un simple badigeon bleu délavé par les pluies d'hiver. On n'y voit point ces beaux plafonds de cèdre, aux incrustations de nacre, qui font la gloire des riches demeures musulmanes. Pas de jet d'eau non plus dans la cour : rien qu'un puits à l'angle d'un mur. Et le pavé de mosaïque n'a pas de beaux dessins compliqués.

Et pourtant, oui, c'est un palais, si on appelle ainsi un séjour où tout est fait pour le secret d'une vie singulière et pour le plaisir des yeux. Dès que la porte s'est refermée sur la rue et qu'on a mis le pied dans cette cour, pour laquelle la maison a réservé toutes ses grâces, on a l'impression délicieuse de laisser la vie derrière soi, d'entrer dans un nouveau royaume de silence, d'oubli, de solitude et de fraîcheur. Impossible d'imaginer, pour les heures brûlantes du jour, un endroit plus agréable que ces hautes chambres nues, larges à peine de trois ou quatre pas, mais invraisemblablement longues, et si gracieusement ornées de portiques en plâtre ajouré qui forment à chaque extrémité deux alcôves en ogive. Par terre, sur le dallage de brique, des nattes, des tapis, des matelas couverts de mousseline, qui courent comme un sofa le long de

la muraille blanche, et, dans chacune des alcôves, un amoncellement de matelas pareils, de coussins aux couleurs vives. Rien de plus, mais c'est parfait. Et que l'on est reconnaissant à la fenêtre d'être si petite sous sa coquille étrange (que sans doute des maçons d'Europe ont apportée ici), et à la porte d'être si lourde, si impénétrable au soleil, lorsqu'on a mis, entre soi et l'aveuglant éclat du jour, ses deux énormes portans fermés par un loquet de fer !

Là-bas, dans la ville française qui se bâtit hors des murailles, nos architectes s'ingénient à copier le détail gracieux de ces demeures musulmanes ; mais ces fantaisies charmantes que le sage artiste arabe réservait pour l'intérieur du logis, nous les offrons, nous, à la rue. Cette maison d'Islam, toute repliée sur elle-même et orientée vers le secret, nous la retournons comme un gant. Et pourrions-nous faire autrement sans nous renier nous-mêmes ? Une maison, c'est une âme : la nôtre est toute curiosité, agitation, inquiétude, toute projetée vers le dehors ; et nous croirions déjà être descendus au tombeau, si la vie, que nous venons de laisser à la porte, ne rentrait aussitôt par la fenêtre.

Et puis — je le pressens déjà à quelque chose comme un frisson qui, même dans ces journées de juillet, tombe le soir sur les épaules — quand les averses de l'hiver s'abattent au fond de cette cour avec la fureur obstinée qu'ont, paraît-il, les pluies sur cette côte, et que l'eau des terrasses ruisselle à flots de ces petites tuiles qui dessinent là-haut, sur le faîte des murs, de charmans festons d'un vert tendre, ah ! comme elle doit être triste et perdre son riant visage, cette blanche maison, sans feu, sans cheminée, sans fenêtres (ou si petites) et qui ne reçoit vraiment de jour que par ces grandes portes ouvertes, où pénètre avec le froid, la lumière grise et mouillée !...

Quand je suis dans mon puits d'ombre, pour revenir au sentiment qu'une vie existe au dehors, je gravis la petite échelle qui me conduit sur mon toit. Aucun homme, fût-il musulman, n'a le droit de paraître sur les terrasses. Elles sont réservées aux femmes ; et c'était un de leurs plaisirs, au coucher du soleil, les promenades, les visites, les bavardages sur les toits. Mais depuis quelques années, des regards indiscrets sont venus jeter le désarroi dans ces réunions aériennes. Plutôt que de subir notre curiosité, les femmes restent au fond des patio, et

si par hasard quelques-unes se montrent encore au soir tombant, ce n'est plus comme autrefois à visage découvert et dans l'éclat de leur toilette, mais toutes empaquetées de l'odieuse serviette-éponge, et telles qu'on les voit dans la rue.

Mon arrivée sur le toit ne dérangera donc personne. C'est du moins ce que je me dis, tout en sentant très bien l'inconvenance de ma conduite, et que je n'ai pas là une excuse. Et je monte, rempli de remords; et je n'ai pas la courtoisie de sacrifier à ces captives l'agrément de respirer l'air du soir... Mais, combien nous devons leur apparaître odieux à tous ces gens d'Islam, et gênans, et insupportables, même quand notre curiosité n'est faite que de sympathie et du désir de comprendre!

Là-haut, tout est blancheur apaisée, laiteux, doux au regard. Un ciel de lumière et de brume, qui rappelle plutôt la Bretagne que la Méditerranée, confond les mille petits murs qui séparent les terrasses dans la même pâleur argentée. Déjà, les plus lointaines ne sont plus que des ombres, des vapeurs dans le ciel blanc. De loin en loin, dans ce désert de neige, quelque chose de vert, les dernières branches d'un laurier surgi du mystère d'une cour; une épaisse ombre noire, encadrée par deux colonnes et une ogive ajourée; un feston de tuiles vertes que supporte un linteau de bois; les tours rougeâtres des mosquées, où flotte un drapeau blanc presque invisible à cette heure; et, çà et là, d'énormes cubes blancs, posés sur ces blancheurs comme de nouvelles maisons entassées sur les autres, et qui donnent, j'imagine, une assez juste idée de ces riches demeures de Tyr ou de Sidon, sur lesquelles on montait, le soir, faire l'invocation à la lune.

Au bord de ces choses de rêve, inconsistantes et ouatées, la masse puissante, inattendue, de la Kasbah des Oudayas, et sa rouge porte géante, qui retient, sous son arc en forme de fer à cheval, toute l'ombre de la nuit qui vient. Derrière, la mer n'est plus qu'un sentiment, un bruit, une fraîcheur qu'on sent sur son visage, une ligne plus sombre du ciel, un peu d'écume qui miroite, s'éteint et se rallume sur la grève du cimetière de Salé. Et de l'autre côté, dans les terres, au delà de la Tour Hassan, immatérielle dans le ciel parmi les vapeurs du fleuve, déjà s'est installée la grande solitude du crépuscule angoissant.

Pas une femme sur ce désert aérien. Si, pourtant. Pas très

loin de moi, glisse une légère ombre rosée. Elle escalade un mur avec l'agilité d'un chat. Une autre ombre la rejoint, toute verte celle-là, et se met à sa poursuite. Et pendant quelques minutes, je ne vois que ces deux couleurs qui tournoient, s'emmêlent, paraissent et disparaissent derrière les petits murs, sans que je puisse arriver à reconnaître si elles sont laides ou jolies, — jeunes assurément toutes deux, les pieds nus, de longues tresses entrelacées de laine noire, sautant sur leurs robes passées, et des bras si bruns, si chauds, au milieu de ces blancheurs mortes! Jeu gracieux d'ombres rapides, de mousseline, de soies fanées. Charmant intermède de clowns dans un cirque lunaire.

Peu à peu, au fond des patio, quelques bougies s'allument. Une autre et puis une autre. Chaque maison devient une grande lanterne, qui projette au-dessus d'elle le rayonnement de sa clarté. Sous la brume qui s'épaissit de minute en minute, toutes les terrasses prennent l'aspect d'on ne sait quel vague jardin blanc, illuminé par des parterres de lumière; et du milieu de ces choses éteintes et de ces lueurs encore pâles dans ce qui reste de jour, montent maintenant des chants, des musiques, un vacarme où la flûte arabe entraîne dans sa frénésie l'archet des aigres violons, le battement des mains en cadence, et le tam-tam des tambourins à cymbales. D'éclatans sons de trompette tombent du haut des minarets et déchirent le crépuscule d'une longue note cuivrée, prolongée jusqu'à bout de souffle. C'est le mois du Ramadan. La journée de jeûne est finie; et, avec la nuit, commence la musique et le plaisir.

En Algérie, en Tunisie, c'est la rageuse rhaïta, qui, par ces nuits de fête, invite les cœurs à la joie, avec sa ritournelle monotone et passionnée. Mais ici les Maures andalous ont apporté d'Espagne cette longue trompette, dont la sonorité guerrière éveille plutôt le souvenir de quelque triomphe romain que les troubles ardeurs de la musique orientale. A ces longs appels de cuivre, d'autres appels se mêlent, une grande plainte religieuse lancée à pleine voix au-dessus des mosquées et des petits parterres lumineux. Que disent-elles, ces phrases mystérieuses qui jettent sur la ville un immense filet de prières?... De la tour d'une mosquée à l'autre tour d'une mosquée, elles se répondent, comme chez nous les cloches

d'une église répondent à un autre clocher. Mugies plutôt que récitées, sur des mesures qui étonnent l'oreille, elles s'enfoncent en de longs silences pour laisser au chanteur le temps de reprendre haleine ; et l'on ne sait jamais si la plainte est finie ou va continuer encore. Tantôt ces voix puissantes dominent tous les bruits épars des petits concerts invisibles qui retentissent au fond des puits lumineux ; tantôt les rhaïta, les tambourins et les violons de la fête nocturne jaillissent avec un bruit si aigre, si nombreux, si passionné qu'ils étouffent dans leur vacarme le pieux mugissement des muezzins. Autour de moi, tout est vacarme pour mes oreilles habituées à des rythmes autrement conduits. Mais au milieu de ce tapage, mieux que dans l'art le plus parfait, un instant je crois saisir le sens profond de la musique faite essentiellement pour le délire et la fête.

Enveloppé dans mon manteau, comme je le serais à cette heure en Bretagne ou en Irlande, j'écoute cette lutte aérienne entre les voix du ciel et les bruyans petits plaisirs de la terre. Il fait humide et frais, presque noir. Cette nuit marocaine n'a pas la transparence qu'ont en ce mois d'été les nuits de Tunis ou d'Alger. Dès que vient le crépuscule, la buée de l'Atlantique efface les contours des choses; et si la lune n'est pas dans son éclat, les blancheurs des murailles, si étincelantes à midi qu'elles semblent défier les ténèbres, s'évanouissent assez vite dans une ombre mouillée qui ne devient jamais de la pluie. A cette heure, la ville ressemble à quelque immense chapelle bleuâtre éclairée par des veilleuses. Et dans cette harmonie bizarre, faite de bruits discords et de lumières invisibles, il n'y a que mon patio, où la bougie s'est éteinte dans sa lanterne multicolore, et d'où ne monte aucun bruit, qui fasse au-dessous de moi un grand trou de silence et d'ombre.

Tout à coup, un tambour furieux, pressé, courant de porte en porte comme si l'ennemi était sous les murailles et qu'il fallût s'élancer aux remparts, emplit toutes les rues, réveille les trompettes de cuivre, endormies depuis un moment, et qui recommencent aussitôt de disperser sur la ville leurs éclats assourdissans. Pendant quelques minutes, c'est un tumulte infernal de tambours déchaînés et de trompettes qui se déplacent aux quatre angles des minarets pour jeter leurs clameurs sauvages. Il est minuit. Tout ce furieux tapage est fait pour

éveiller les dormeurs (comme si quelqu'un pouvait dormir par cette nuit forcenée!) et avertir les ménagères qu'il est temps de songer au repas de la nuit avant la reprise du jeûne.

Cependant, peu à peu, s'apaise cette belliqueuse rafale, tandis que du haut des mosquées, les plaintives litanies s'envolent et restent longtemps suspendues sur de grandes ailes sonores. Puis, de nouveau, les trompettes de cuivre lancent, toutes ensemble, une fanfare sauvage qui ne dure qu'un instant. Et de ces meuglemens barbares, tout à coup, sort quelque chose de surprenant, de magnifique, qui me dresse debout sur ma terrasse, l'oreille tendue et le cœur enivré. Une troupe hardie de voix fraîches, joyeuses, et qui semblait n'attendre que le signal assourdissant des cuivres, s'élance à deux cents pas de moi, du minaret de la grande mosquée. Quel élan, quelle allégresse! Ce ne sont plus ces modulations lugubres pesamment jetées aux ténèbres, ni ces mille petits chants discords qui semblent, comme les cigognes, ne se tenir que sur un pied et chanceler à tout moment dans leur courte cadence. C'est un grand mouvement d'enthousiasme et de jeunesse, une de ces grandes musiques qui libèrent tout à coup l'esprit des mille vanités qui l'encombrent, pour soulever dans l'âme de celui qui écoute l'émotion la plus vague, la plus indéterminée, ou réveiller au contraire avec une force décuplée l'inquiétude la plus particulière à son cœur. Toutes ces voix avancent d'un beau train joyeux et grave. Parfois, l'une d'elles plus rapide, et saisie d'un délire sacré, bondit hors de la troupe, se cabre, la dépasse, dessine dans le ciel une arabesque sonore, puis rentre et disparaît dans le chœur des autres voix qui ont précipité leur allure. Et cela fait penser à quelque fantasia de chevaux invisibles, de beaux chevaux ailés qui galopent là-haut, dans la nuit.

Quelquefois une voix trébuche. Depuis trois semaines bientôt que dure le Ramadan et que, chaque nuit, ces chanteurs jettent ainsi dans les ténèbres ces strophes en l'honneur du Prophète, les gosiers se sont un peu fatigués. Mais que sont les faux pas, les hésitations, les chutes de ces cavaliers ailés? Le grand mouvement de la fantasia nocturne emporte tout dans son élan héroïque.

On raconte que le poète qui composa ces strophes enflammées était un poète aveugle, et que Mahomet, en récompense,

lui rendit la lumière des yeux. Mais qu'a fait le Prophète pour l'artiste inspiré qui composa la musique? Lui aussi eût mérité sa légende; or il est anonyme, comme tous ceux qui ont créé de la beauté en Islam, anonyme comme l'architecte qui a construit la tour Hassan, la Koutoubia de Marrakech ou la Giralda de Séville. Dans ces grands cimetières qui s'offrent au vent et à la vague sur les dunes de Rabat et de Salé, on vient encore aujourd'hui s'asseoir près des tombeaux d'illustres docteurs coraniques. Mais rien ne signale au passant la tombe des artistes profanes. Le même voile affligeant qui couvre le visage des femmes est jeté sur leur mémoire...

Brutalement, un coup de canon arrête en pleine course la chevauchée aérienne. L'heure avance, l'aube n'est pas loin, le jeûne va reprendre avec le lever du soleil. Au fond des petites cours intérieures, tous les bruits de la fête se sont peu à peu apaisés. Les lumières se sont éteintes. Dans l'air, les longues litanies ont pris la place des musiciens passionnés. Du haut de ma terrasse, je n'entends plus, au fond des ruelles, que le claquement des babouches et les murmures des fidèles qui se rendent aux mosquées.

III. — LE MYSTÈRE DE LA RUE

Oui, ma maison musulmane est charmante, mais elle a un défaut, c'est qu'elle est enchantée. Quand on est entré dans sa cour, on n'en peut plus sortir, tant elle emploie de grâces à vous garder dans son ombre; et lorsqu'on est dehors, impossible de la retrouver dans le dédale des ruelles blanches, des longs couloirs tortueux et compliqués entre de grands murs vides, fantomatiquement pareils, dont la monotonie n'est rompue que par des portes à clous toujours closes.

Aujourd'hui encore, j'ai tourné tout autour pendant des heures, sans arriver à reconnaître ses gros clous et ses ferrures. A la lettre, j'étais perdu dans cette petite Rabat, qui tient dans le creux de la main, plus que je ne l'ai jamais été dans aucun autre endroit d'Orient. Où retrouver dans ces blancheurs les points de repère que j'ai logés dans ma mémoire pour reconnaître mon chemin : une négresse en train de reblanchir son mur, la maison du Vizir où les secrétaires et les chaouchs bavardent sous le frais corridor, la fontaine où les nègres

emplissent leurs outres en peau de chèvre et trois vieux maraîchers accroupis au milieu de leurs concombres?... Si la mince rue que l'on suit n'a pas entre ses deux trottoirs une rigole de terre battue, juste assez large pour que l'âne, la mule ou le cheval puisse y poser le pied, on est entré dans une impasse, un de ces chemins sans issue que l'Orient affectionne avec son éternel désir de vivre replié sur lui-même et de multiplier son secret. Et qu'elle est mince, qu'elle est étroite la rigole de terre battue! Comme l'œil, l'esprit distraits ont tôt fait d'en perdre la trace! Islam, Islam, qu'il est donc difficile de circuler dans ton mystère! On croit toujours que l'on comprend, on croit toujours qu'on suit la piste, mais déjà le pied n'est plus dans la rigole étroite, et devant l'imagination qui croyait voir le chemin tout tracé, se dresse le mur indéchiffrable, l'éternelle porte fermée.

Ici, le même burnous blanc couvre riches et pauvres, et le mur des maisons. Rien de cette diversité que partout ailleurs dans le monde, et même dans l'Orient islamique, mettent sur les demeures, comme sur les habits des hommes, la richesse ou la misère. Rien que ces grands murs vides, que deux fois par an on recouvre d'un nouveau linceul de chaux. Pas même ces moucharabiehs de Tunis, du Caire ou de Constantinople, qui, si secrets qu'ils soient, rassurent, égaient la rue de toutes les curiosités féminines que l'on sent s'agiter derrière leurs croisillons de bois. Parfois, au-dessus d'une porte, un léger cadre de pierre sculptée annonce un peu d'opulence. Mais il n'y a véritablement que l'élévation des murailles, ou mieux encore la distance qui s'étend entre deux portes pour mettre dans l'esprit l'idée que, derrière ces blancheurs égales, toutes les vies ne se ressemblent pas et qu'ici, comme ailleurs, il y a, près de la pauvreté, la puissance et la richesse. Alors, avec étonnement, les yeux mesurent la grandeur de l'espace qu'enferme, le long d'une ruelle, un de ces murs sans fenêtre qui tourne dans une autre venelle, tourne encore et retourne pour achever son énorme carré où une seule porte donne accès. Parfois cette porte entr'ouverte laisse voir un vestibule, un dessin de mosaïque, des colonnes, des arcs à jours. Mais le corridor fait un coude qui borne aussitôt le regard, et, je ne sais par quel mystère, toujours une main invisible s'oppose à ma curiosité et me pousse la porte au visage.

Qui donc habite ces vastes cubes blancs? Lequel de ces hommes en burnous, aux pieds nus dans des babouches, qui ressemble à cent autres qu'on rencontre dans les rues? Quelle existence peut-on mener dans ces étonnantes demeures? Combien de femmes, combien d'esclaves noires habitent ce blanc silence qu'aucune fenêtre n'anime? Est-il vrai, comme on me l'assure, que cette paix n'est qu'apparente et que, derrière ces murs inertes, s'agite une vie fastidieuse et prodigieusement énervée? On me dit que les femmes, dans ces demeures si blanches, passent les journées interminables à se disputer entre elles, à manger des confitures opiacées, à brûler des parfums excitans, à se livrer à une foule de petites pratiques magiques pour se rendre favorable l'immense troupe des génies, des petits dieux familiers que la sorcellerie appelle ou éloigne à son gré?... Les femmes de chez nous, admises à pénétrer près d'elles, s'étonnent de leur indifférence à l'arrangement de leurs logis et au soin de leurs enfans. Leur coquetterie barbare les choque. Elles assurent que bien peu sont belles. Mais une femme est toujours suspecte quand il s'agit de la beauté d'une autre, non que la jalousie ait ici rien à voir, mais un détail de toilette, un tatouage bizarre suffit souvent à cacher la vraie beauté d'un visage. Et puis, à quoi bon chercher à pénétrer ces vies cloîtrées? Le plus curieux qu'elles aient à nous offrir, c'est sans doute leur secret. On aurait trop vite épuisé le plaisir de les connaître. La sagesse est de les laisser à cette ombre où l'Islam les a rejetées, et où il serait tout à fait déraisonnable de penser qu'après une si longue habitude, elles n'ont pas trouvé le bonheur.

Mais qu'est devenue la négresse qui reblanchissait son mur, la maison du Vizir, le moulin, la fontaine, le petit étalage de pastèques et de concombres? A tout hasard, je me dirige sur des voix de mendians qui psalmodient dans une rue. Ils sont là, au pied d'un grand mur, près d'une porte entr'ouverte, sous une fenêtre grillagée, à laquelle flottent des chiffons et des touffes de cheveux. C'est le tombeau d'un saint qui, pour quelque folie ou quelque vertu légendaire, a mérité d'être enterré ici, de conserver sa place au milieu des vivans, d'échapper au cimetière de la dune, à cette terrible égalité où précipite la mort musulmane et toute mort. En me dressant sur la pointe des pieds, je puis jeter un regard par les barreaux de la fenêtre. Aveuglés par la lumière, mes yeux éprouvent de la peine à

distinguer quelque chose. Des veilleuses, un cierge de cire qui achève de se consumer dans un chandelier de cuivre, éclairent un catafalque couvert d'étoffes brillantes, surmonté aux quatre coins d'étendards blancs, verts et rouges. Au plafond, parmi les veilleuses, brillent ces boules multicolores, qu'on gagne aux loteries foraines ; aux murs, des ex-voto, des tablettes de bois peint, une profusion incroyable de pendules, d'horloges, de coucous arrêtés ou réglés à des heures différentes, toutes machines à calculer le temps qu'on est bien étonné de rencontrer dans cette chambre funèbre. Et cette petite masse d'ombre pieuse, perdue dans la lumière qui flamboie tout alentour, ce cercueil presque dans la rue, c'est à peu près la seule chose qui vive dans ce quartier aveugle et muet, au milieu de ces maisons mortes, peuplées de vies invisibles.

Au sommet de la coupole qui couronne cette chapelle d'Islam, un vaste nid de cigogne est posé. Au pied du mur, sous la fenêtre, la kyrielle des mendians aveugles. Hommes déchus et libres oiseaux, tous les deux se ressemblent, tous les deux errans et fidèles, ramenés par chaque saison au même tombeau familier, l'un à la cime et l'autre au pied. L'écuelle de bois sur les genoux, ces mendians, en plein soleil, insoucieux de chercher une ombre dont leur peau boucanée n'éprouve sans doute plus la douceur, et que leurs yeux sinistrement ouverts ne reconnaissent même plus, psalmodient leurs litanies, où revient sans cesse le nom de Si Moulay Ibrahim, l'habitant du mausolée. Leurs voix infatigables bercent le silence de la rue, tandis qu'en haut de la kouba, immobile sur une patte, la cigogne, dans la lumière argentée, semble l'image de la méditation solitaire, la prière elle-même prête à s'envoler en plein ciel.

Dans la ruelle, une forme blanche, enveloppée de la tête aux pieds d'une vaste serviette-éponge qui ne laisse paraître qu'un œil et aussi des chevilles entourées d'un caleçon de toile pareil à un bas qui tombe, — une femme à qui son âge ou sa condition modeste permet de sortir dans la ville, — s'avance, en traînant ses sandales, jusqu'à l'entrée du sanctuaire. Elle entre, se glisse comme une ombre par la porte entre-bâillée, me jetant au passage son regard de cyclope, un regard sans visage, impersonnel comme une flèche partie on ne sait d'où, mais si noir, si brillant, si avivé par la peinture et le fard que

je comprends aussitôt pourquoi on appelle œil du diable cet œil inquiétant de sorcière.

Un instant elle disparaît dans la cour de la kouba. A travers les barreaux de la fenêtre, je la revois, lourd et blanc fantôme, qui s'approche du tombeau. De sa main enveloppée dans un pan de la serviette-éponge qui lui sert de haïck, elle frappe sur le cercueil un ou deux petits coups secs afin de réveiller le mort, baise la place que sa main a touchée, s'accroupit sur la natte et, le dos appuyé au catafalque, s'efface, disparaît, s'anéantit dans le silence et le bruit des pendules, me laissant plus seul dans la rue que son passage de fantôme avait un instant animée.

Et toujours devant moi les blanches murailles se plient et se déplient dans une complication magique, qui me jette au fond des impasses ou me ramène dix fois de suite à l'endroit d'où je suis parti. Cependant, voici le moulin que j'ai repéré sur ma route, avant la maison du Vizir. Le jour qui entre par la porte éclaire dans l'ombre, et fantastiquement, des poutres, des toiles d'araignées, des choses indéfinissables sous la poussière qui les couvre, deux ou trois burnous accroupis devant un jeu de cartes, et le vieux cheval gris qui passe tour à tour des ténèbres à la lumière et de la lumière aux ténèbres, en faisant tourner la meule. Vraie gravure du Piranèse, une planche des prisons de Rome. Dans peu de temps sans doute, un moteur à essence (on en voit déjà quelques-uns çà et là, dans la ville) remplacera le vieux cheval fourbu, mince progrès, en somme, comparé à celui qui attela un jour au timon de ce manège, à la place d'un esclave, cette pauvre bête efflanquée...

Je m'éloigne, je prends une rue, puis une autre rue encore, et de nouveau, par miracle, me voilà ramené devant le moulin ténébreux. La partie de cartes est finie. Fatigué sans doute par le jeûne, le meunier s'est assoupi sur les sacs de grain. Le bâton, lui aussi, s'est endormi dans la farine. Plus de bruit. Le cheval s'arrête. Je ne distingue plus, dans l'ombre, que le doux œil de la bête, illuminant la cave obscure.

On raconte qu'un jour, un Berbère de la montagne qui descendait, pour la première fois, dans un grand marché de la plaine, se sentit tellement perdu parmi les tentes de vingt tribus différentes, qu'il eut peur tout à coup de se perdre lui-même. Pour éviter cet accident, il avisa un marchand de

poulets, prit une plume à la volaille et la piqua dans son turban; et de temps en temps, il la touchait, pour s'assurer qu'il était toujours lui-même.

Moi aussi, j'aurais bien besoin de mettre une plume à mon chapeau! Sans m'en apercevoir, je suis sorti du quartier silencieux des maisons blanches, et je me trouve tout à coup dans un autre univers, à mille lieues d'ici, en pleine Galicie, au pays des caftans noirs. Plus de haïcks, plus de serviettes-éponges, plus de turbans, plus de pieds nus dans les babouches. Ah! je les reconnais, ces Juifs vêtus de souquenilles noires, avec leurs ceintures de cuir, leurs chaussettes multicolores retenues par des jarretelles à leurs maigres jambes nues, leurs souliers éculés, et la crasseuse calotte noire posée tout en haut de leur crâne! Je les ai vus sous une autre lumière, toujours pareils à eux-mêmes. Même air inquiet et subtil, même empressement à courir vers on ne sait quelle affaire, mêmes femmes alourdies par la graisse, mêmes gracieux enfans. Je respire aussi les odeurs qu'ils transportent partout avec eux au fond de leurs ghettos, qu'on appelle ici des mellahs, — Mellah, ce qui veut dire saloir, car, de tout temps au Maroc, les Juifs ont eu le privilège de saler, pour les conserver, les têtes des rebelles qu'on exposait sur les murailles. Mais les traditions se perdent, les mœurs deviennent débonnaires : j'ai beau regarder autour de moi, je ne vois pas la moindre tête mariner dans la saumure.

Est-ce un souvenir des jours, encore si près de nous, où tout Arabe, en bonne fortune, avait le droit d'entrer chez le premier Juif venu pour y satisfaire son désir? On a relégué dans ce quartier tout ce que la prostitution de la Méditerranée produit, je crois, de plus affreux. Ici, hélas! plus de mystère. Tout est tristement dévoilé. La volupté la plus brutale n'est séparée de la rue que par un rideau de mousseline, voire par de paisibles citoyens chargés de la police, qui montent la garde à la porte, écoutant avec un air de sagesse ahurie le tumulte des phonographes mêlé au bruit des flûtes indigènes et de la mandoline espagnole.

Je reviendrai certainement parmi ces vieilles connaissances, chercher dans le tumulte de ces insolentes musiques, l'antique vie d'Israël qui se poursuit ici, et sa chère synagogue. Mais ma blanche demeure est loin de leurs maisons couvertes d'un badigeon bleu, et par la porte du Mellah je rentre dans la foule

mêlée d'Arabes, de Berbères, de nègres, de chameaux, de chevaux, de mulets et d'ânes qui se pressent, se croisent, se bousculent entre les boutiques, posées à un mètre du sol comme autant de petits placards, de petites armoires ouvertes.

C'est le quartier des souks, le bazar oriental, toujours le même et toujours divertissant par quelque détail imprévu de geste, de forme ou de couleur. La rue sent l'huile bouillante, la graisse de mouton, la menthe, les herbes violemment parfumées, toutes les odeurs composites qui sortent des petits fourneaux de terre, où des cuisiniers en plein vent fabriquent, pour les festins nocturnes, des soupes, des grillades et des pâtisseries. Comme on est en Ramadan et qu'il est cinq heures du soir, que la journée a été accablante et que depuis l'aurore personne n'a bu ni mangé, tout ce qui ne s'agite pas dans la rue est assez ensommeillé. Le cuisinier s'endort, le soufflet à la main, devant son petit fourneau où s'éteint le charbon de bois. Le marchand accroupi au milieu de sa pacotille, semblable lui-même à un bibelot plus encombrant que les autres, n'a plus de force pour changer de position en s'accrochant à la corde noueuse suspendue au plafond, ni même pour chasser les mouches avec son balai de palmier. Dans leurs minuscules échoppes, les artisans et leur monde gracieux d'apprentis travaillent sans ardeur à leurs petits métiers très anciens. Seuls, les mendians, accroupis sur le trottoir et habitués par profession à un jeûne éternel, semblent ne point souffrir de la soif et de la faim, et sur un rythme lugubre demandent sans relâche à la foule qui passe la charité d'une bougie, d'un morceau de pain, d'une aumône, au nom de Sidi Ibrahim ou de Sidi Bel Abbès.

Balek! me crie le chamelier qui pousse devant lui le troupeau de ses bêtes à la fois dociles et révoltées. Balek! crie l'ânier quand déjà son bourricot chargé de deux couffins énormes m'a jeté contre le mur. Balek! crie le nègre qui arrose la rue avec son outre en peau de chèvre sur laquelle le poil est collé. Balek! crie du haut de sa mule le notable qui, après la sieste, se rend à son jardin d'orangers, confortablement installé sur sa haute selle de drap rouge. Et tout au fond de moi, le peuple turbulent des questions sans réponse m'envoie, comme un écho, le cri de la rue marocaine : « Balek! », rends ton âme attentive!

Je vois l'échoppe et la boutique, la babouche et l'ouvrier, la pacotille et le marchand. Mais à quoi pense le marchand

avec son œil endormi? A quoi pense l'artisan en faisant machinalement son petit métier ancien? Peu de choses probablement, car c'est le lot de la plupart des hommes de ne penser à rien. Ceux qui croient les connaître prétendent qu'ils poursuivent, au fond de leurs petits placards, une vague rêverie sensuelle indéfiniment ressassée, où ils trouvent tout ensemble leur bonheur et leur perte, leur poésie et leur abêtissement, un monotone songe charnel, qui flotte dans la lumière du kif, et que berce le petit serin prisonnier dans sa cage ou les notes grêles de la guitare d'un nègre — pauvre musique, en vérité, tout juste suffisante pour soutenir cette mince pensée dans son immobilité.

Mais est-il prudent d'accorder à ce jugement si sommaire plus de crédit qu'aux dires des femmes sur les beautés indigènes?... Cinq fois par jour, l'appel de la prière vient chercher ces pensées charnelles dans leurs petits placards, les emporte à la mosquée, les tient debout ou les prosterne sur le tapis de prière. Dans cette rue bruyante et brûlante, cette mosquée, ces voûtes, ces arcades ombreuses, c'est le plus beau jardin, un jardin de pierre sans saisons. Qu'il serait bon de tremper ses pieds nus dans la fontaine de la cour, de marcher sur ces nattes fraîches! On voudrait être pour une heure musulman. De la religion, ces délices? De la volupté plutôt, du repos, de la rêverie dans la musique de la prière et des belles phrases cadencées. Depuis le seuil, sous les veilleuses, l'œil s'en va jusqu'au Mihrab tout brillant de mosaïque au milieu des blancheurs nues. Devant la muraille sacrée, un long burnous fait la prière, chante sur un mode uni un grand air de plain-chant qui fait de ce Bédouin le frère d'un moine de Cîteaux, de Ligugé ou de Solesmes. Alignés derrière lui, en longues files régulières, d'autres burnous répondent, s'inclinent, s'agenouillent, frappent leur front contre la terre, se relèvent, chantent, psalmodient, jamais lassés, semble-t-il, de leur sainte gymnastique. Ces fidèles, debout devant Dieu, acharnés à la prière, ou qui viennent s'étendre et dormir dans l'ombre des piliers, sont-ils les mêmes hommes qui, dans leurs petites armoires, poursuivent de vagues songes sensuels? De quelle façon, dans leurs esprits, s'associent le rêve mystique et le rêve voluptueux? Sur ce limon de prière ne pousse-t-il que la fleur aride d'un désir toujours renaissant? Comment comprendre la phrase du

Prophète si claire et si mystérieuse : J'aime trois choses, les femmes, les parfums, la prière, mais surtout la prière?...

Il y a seulement trois ou quatre ans, une barrière de bois, posée à hauteur d'homme en travers de toutes les rues où se trouvait une mosquée, en interdisait le passage aux animaux et aux Juifs. Comme il était naturel, l'interdiction s'étendit jusqu'à nous. Mais pouvions-nous tolérer qu'une seule rue fût barrée par une pensée mystique? Nous avons fait tomber ces barrières. Les animaux, les Juifs et moi-même nous pouvons passer librement devant les Croyans qui prient. Seulement, cette entrave de bois, que notre orgueil s'imagine avoir renversée, existe toujours, invisible. Je pourrais passer et repasser cent fois devant cette mosquée et devant ces boutiques, sans pénétrer jamais leur mystère. Et c'est toujours ainsi dans ces villes d'Orient. C'est à la fois leur charme et leur ennui. Ce qu'elles offrent d'elles enchante, mais rassasie assez vite par son pittoresque même ; et ce qu'on ne voit pas, après avoir vainement irrité la rêverie, finit par l'épuiser, car ce qui se dérobe à un premier regard, on ne le saisira jamais.

Même dans la cité des *Mille et une Nuits*, où les Génies au service des Mages promènent indéfiniment l'étranger, l'égaré finit toujours par retrouver son logis. Quand j'arrivai devant ma porte, un mendiant encensait le seuil avec un petit fourneau de terre empli de braises ardentes, en implorant une bougie au nom de Sidi Abd el Kader... De la lumière! Mendiant, que me demandes-tu! Sans doute un jour Allah t'en donnera. Qu'en ferais-tu, ce soir? Les nuits sont presque transparentes. Restons tous deux dans nos demi-ténèbres. Un plat de mon dîner fera mieux ton affaire. Et toi, donne encore à ma porte cette chose que le plus riche des hommes ne peut retenir dans sa main, qui est à tous ou qui n'est à personne, et dont les dieux et les mortels doivent savoir se contenter, ton vrai cadeau de pauvre, la fumée d'un parfum.

IV. — TOMBES AU BORD DES GRÈVES

De chaque côté du vaste estuaire, séparés seulement par la barre qui se brise sur leurs rochers et leurs sables, les deux grands cimetières de Rabat et de Salé se ressemblent comme une tombe d'Islam ressemble à une tombe d'Islam. Tous les

deux au bord de la mer, sans un buisson, sans un arbre, sous un ciel souvent voilé d'un léger crêpe grisâtre, ils ne ramènent pas l'esprit vers les jardins de cyprès et d'oubli qu'on voit à Constantinople, au Caire ou à Damas. Mais de quel mouvement inattendu, avec quelle force poignante, par delà des lieues et des lieues de terres battues par le flot, ils emportent l'imagination, le long de l'Atlantique, vers quelque lande de Bretagne, solitaire au bord des grèves!... Si loin que la vue peut s'étendre, ils sont hérissés de pierres grises. Et il y en a des milliers et des milliers de ces pierres grises, à peine plus hautes que le genou, toutes de la même forme carrée, toutes du même granit bleuâtre, mangées par le lichen et la rouille, et accouplées deux par deux à la distance d'un corps étendu. Suivant le mouvement des dunes, elles montent, descendent en lignes longues et serrées, jusqu'aux grands murs d'enceinte qui bordent le rivage, comme pour contenir leur flot. Mais elles franchissent la muraille, envahissent la grève, hérissent de nouveau le rocher et le sable de leur multitude pressée. Seul, l'Océan peut arrêter ce long glissement silencieux, cette marche funèbre des pierres grises.

Sans doute, si les gens d'ici ont fait de ces dunes leurs cimetières, c'est que la terre y était infertile et que ces landes désolées ne pouvaient loger que des morts. Mais la vie donne un sens plus haut à ce qui d'abord n'avait été qu'une pauvre pensée utilitaire; et personne, visitant ces grands terrains mortuaires, ne peut échapper à l'idée que cette armée de tombes rassemblée sur ce rivage, c'est la protection mystérieuse, l'obstacle quasi infranchissable dressé par les vivans et les morts contre les pensées étrangères qui, portées sur l'Océan, voudraient aborder l'Islam...

Chaque soir, à l'heure du Moghreb, quelques graves burnous, leurs tapis de prière sous le bras, viennent s'asseoir sur la haute dune du cimetière de Rabat. Le soleil descend lentement jusqu'à toucher le bord des eaux; les murs de la Kasbah flamboient, et, sous la lumière frisante, chaque petite pierre de tombe devient, d'un côté, un miroir, et de l'autre, une plaque d'ombre. Des vaches, des moutons à l'aventure paissent les chardons poussiéreux. Un vapeur ancré au large envoie ses tristes fumées dans la paix du jour finissant. Une lourde barcasse, armée de vingt rameurs, s'en va décharger le navire, et

pendant quelques minutes, le cimetière tout entier est comme suspendu à l'effort de ces vingt hommes luttant avec leurs bras pour surmonter les hautes lames qui barrent l'entrée du Bou Regreg. Tous les deux coups de rames, les vingt rameurs se lèvent pour donner un plus grand effort, puis se rasseoient et disparaissent sous le toit que forme au-dessus de leurs têtes les longs manches de leurs avirons. La voix du patron de la barque, debout au gouvernail, ne cesse d'exhorter l'équipage par des objurgations, des plaisanteries, des injures ; et de cette chose noire, vivante, armée de longues pattes menues qui vont et viennent sur la mer, s'élève un long gémissement, à des intervalles très lointains, un morceau de complainte, comme en ont certainement chanté les ancêtres de ces mariniers, enchaînés sur les galères.

Dès que le disque du soleil a effleuré le bord des eaux, il semble précipiter son déclin. En disparaissant sous les vagues, quand le ciel est sans brume, parfois il fait jaillir le fameux rayon vert que les navigateurs ont cherché pendant des années, sur toutes les mers du globe, et qu'ils n'ont rencontré qu'ici. Bien des fois je suis venu, à l'heure du soleil déclinant, sur cette haute dune, mais jamais je n'ai vu le rayon fabuleux surgir des eaux embrasées; et vraiment, je finis par croire que ce feu d'artifice, que l'on ne voit jamais et que toujours on espère, n'est rien qu'une invention de la fantaisie orientale, une allégorie transparente, une fable qui dirait : « Viens chaque soir au milieu de ces tombes guetter le rayon vert. Si tu ne le vois pas aujourd'hui, reviens demain, après-demain encore. Et quand longtemps ainsi tu auras fatigué ton désir, peut-être, au spectacle apaisant de la mer et de la mort, verras-tu jaillir dans ton âme le rayon qui éclaire la vie. »

Un moment encore, le souvenir du soleil disparu emplit le ciel et les eaux de clarté ; puis, tout en haut du minaret de la Kasbah des Oudayas, et aussi, là-bas, tout au loin, de l'autre côté de l'estuaire, au sommet de la tour carrée de la grande mosquée de Salé, monte au bout de sa poulie la lumière encore bien pâle dans le clair crépuscule, l'étoile qui annonce aux Croyans que l'heure du Moghreb est venue. Alors, çà et là, les burnous assis sur les pierres grises posent leur tapis sur la lande, et le dos tourné à l'Océan, les yeux fixés vers la Mecque, commencent de psalmodier la prière.

Chaque vendredi, sur cette lande, dans ce cimetière si nu d'Islam, où toute représentation d'une forme humaine est interdite, se dresse, comme par miracle, tout un peuple vivant de statues. Ce sont les femmes qui, ce jour-là, viennent encenser les morts, causer entre elles et respirer un autre air que l'air prisonnier du patio. (Encore toutes n'ont pas le loisir de venir s'asseoir sur les tombes, et quand on est d'une très noble origine, la mort elle-même n'a pas le privilège de vous faire quitter la maison.) Le triste haïk blanchâtre cache toujours aux yeux les visages et les robes aux riches couleurs, mais, ce jour-là, on lui pardonne à la triste serviette-éponge, tant il y a de noblesse dans ses beaux plis antiques, qui mettent auprès de chaque tombe une image achevée de la mélancolie.

Et partout, des bouquets d'enfans, jaunes, verts, rouges, violets, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel doucement voilées de mousseline. Entassés à dix ou douze dans l'intervalle de deux pierres grises, comme dans un bateau fleuri, sous la gaule d'un maître d'école, ils chantent des versets du Coran, en balançant leur tête si comiquement sérieuse au fond du capuchon pointu ! La dune, à l'ordinaire silencieuse, retentit de leurs voix aiguës et de leur chant précipité. Une prière finie, tous ensemble ils s'envolent comme un essaim diapré, pour s'abattre sur une autre tombe, entre deux autres pierres grises. Nulle hésitation dans leur course. Comment ont-ils distingué ces deux pierres parmi tant d'autres exactement pareilles ?... Déjà leur troupe a reformé sa corbeille fleurie ; leur maître, moins agile, les rejoint avec sa gaule ; et la mélopée recommence, le même pépiement d'oiseaux, tandis que là-bas, sur la mer, le vapeur toujours à l'ancre décharge ses marchandises, en lançant, lui, vers le ciel d'interminables fumées.

Et ce gracieux paysage, ces femmes, ces enfans, ces blancheurs de statues, ces couleurs de choses ailées, je ne le vois que par un mois d'été, sur une lande si brûlée que le chardon lui-même a peine à trouver sa vie. Que doit-il être au printemps, quand ce désert de pierres grises et cette terre de cendre rouge n'est qu'un immense champ de fleurs ?...

Parmi ces tombes de Rabat, la mort devient presque aimable. Mais sur la lande de Salé, le tombeau de Si Ben Achir répand une ombre si barbare que même les fleurs printanières doivent en être attristées. Ce Ben Achir, qui vivait il y

a quelque trois cents ans, est un des grands saints guérisseurs du Maroc, et son renom attire autour de sa kouba tout ce que la maladie peut jeter d'infortune sur un lieu réputé pour ses miracles. Son mausolée s'élève au fond du cimetière, tout près du grand mur crénelé qui court le long du rivage, et dans le bruit même des vagues. Du dehors, on n'aperçoit qu'une vaste enceinte de chaux vive, qui forme autour du tombeau une sorte de fondouk, d'hôtellerie et d'hôpital. Là, dans la cour intérieure et les petites chambres ménagées dans les murs, s'entassent les malades accourus de partout pour implorer la baraka du saint. Couchés ou accroupis au pied du catafalque qui recouvre le cercueil, ils attendent des jours, des semaines, et quelquefois des mois, que le Saint leur envoie la guérison, leur révèle en un songe par quel rite magique ils arriveront à se guérir, ou leur intime l'ordre de s'en retourner chez eux.

Et là encore, près du cercueil, dans des cellules, barricadées d'épaisses portes de bois, des fous attendent, eux aussi, enchaînés à de longues chaînes de douze à quinze kilos qui descendent du plafond et viennent se river à leur cou. A vrai dire, ce n'est pas eux, les pauvres fous, qu'on enchaîne d'une façon si barbare, mais le démon qui les habite. Le fer aimante les esprits, les attire hors du corps des hommes. La baraka du Saint, toujours présente dans la nuit de ces cellules sanctifiées, conjure aussi le mauvais sort. Et voilà pourquoi, aussi longtemps que le fer n'aura pas perdu son magique pouvoir, ni la baraka sa vertu, la folie continuera de porter sa chaîne au cou, au bord de cette grève, dans le tombeau de Sidi ben Achir, et dans bien d'autres de ces blancs mausolées, devant lesquels je passe tous les jours, à Rabat, sans savoir que dans ces blancheurs, au fond de quelque obscure cellule, il y a des malheureux enchaînés.

Tout cela, je ne l'ai pas vu de mes yeux, car il ne m'est point permis, à moi d'une autre religion, de pénétrer dans cette hôtellerie achalandée par un cercueil. Mais ce que je peux voir tous les jours, devant la porte, sous le long vestibule qui mène aux endroits interdits, c'est le va-et-vient lamentable des pèlerins qui, bien plus que la mort, attristent irrémédiablement ce lieu de grandes rêveries. A leur foule se mêle le peuple des mendians, — une centaine peut-être, hommes et femmes, jeunes et vieux, déjetés ou bien portans, — qui ont établi là

leur séjour, ou ne font que passer, en route pour Tanger, Fez, Casablanca, Marrakech. Un hangar adossé au mur extérieur de la kouba leur sert de dortoir et d'abri ; et comme, à l'intérieur, il n'y a sans doute plus de place dans les cellules, un fou complètement nu, enchaîné par le poignet à la longue chaîne de fer suspendue au plafond, vit au milieu de leur cohue famélique et implorante.

Pour se nourrir, ils ont les aumônes et aussi les sacrifices, — poulets, chèvres, moutons égorgés, — que les dévots du tombeau offrent à Si Ben Achir. Et hier soir, j'ai encore surpris une de leurs ressources étranges.

J'étais là, près du tombeau, regardant quelques cavaliers d'une tribu voisine, venus pour rendre hommage au Sultan, — comme c'est l'usage à la fin du Ramadan, — et qui regagnaient d'un trot allègre à travers les pierres grises leurs tentes dressées dans un coin du cimetière. Au même instant, descendait parmi les tombes une femme qui retenait par les dents son haïk sur son visage et portait sur la tête, avec ses bras souplement arrondis, un grand plateau couvert du capuchon de sparterie noire et rouge, qu'on pose sur les plats pour leur conserver la chaleur. Elle venait, suivant la coutume, porter le repas funèbre à quelqu'un de ses parens décédé depuis trois jours. Ce repas, c'est la dernière aumône que le mort fait aux vivans. Aussitôt, plus rapides que des oiseaux de proie, tous les mendians de s'élancer, avec des vociférations et de grands battemens de burnous, sur ce festin que, sans doute, ils attendaient impatiemment. Et autour du tombeau de Sidi Ben Achir, il ne resta que moi et le malheureux fou enchaîné à son carcan.

Pour achever cette scène funèbre, un vaste pan du ciel transformé en vapeurs et poussé par le vent d'Ouest, ainsi qu'il arrive souvent sur la fin des journées torrides, entrait comme un grand mur compact, impénétrable à la lumière dans l'estuaire du Bou Regreg. Avec une rapidité surprenante, Rabat, sa dune, le promontoire, ses maisons, ses verdures, ses murailles de feu, toutes ces choses lumineuses disparurent à mes yeux. En un moment, le cimetière de Salé, la kouba de Si Ben Achir, la porteuse de couss-couss, les cavaliers et les mendians voraces, furent enveloppés à leur tour dans ces demi-ténèbres mouillées. Autour de moi, la misère, la maladie, la mort, rien que des choses éternelles... Où donc étais-je ? Au fond de quels âges

lointains? Dans quelle légende brumeuse d'Islande, où danse la sorcière et où les guerriers s'enivrent sur la tombe des héros?... Mais dans la légende nordique, on ne voit pas un misérable fou enchaîné qui, de toute sa force et de tout le désir de son estomac affamé, tire lamentablement sur sa chaîne pour aller prendre sa part au festin! J'étais bien en Islam, pays des cavaliers, de l'amour sensuel et rapide, et des inépuisables détresses, où la sagesse se résume en ces mots : l'amour dure sept secondes, la fantasia sept minutes, — et la misère toute la vie.

V. — LA FÊTE DE L'AÏT SRIR

C'était sur le plateau désert, rocailleux, poussiéreux, couvert de palmiers nains, où la puissante muraille de pierres et de terre rouge, qui sert d'enceinte aux jardins de Rabat, vient presque se confondre avec les pierres et la terre rouge de la mystérieuse Chellah. Une immense porte en ogive, ouverte dans l'épaisseur du mur, laissait voir, au milieu de grands espaces vides, entourés aussi de murailles et de cactus épineux, le palais du Sultan, murs blancs et tuiles vertes, encore inachevé, — ces palais du Maroc ne sont jamais finis; — les orangers, les vignes, les verdures des jardins; les maisons clairsemées de la ville française, et, au delà, les blanches terrasses de Rabat et de Salé, étendues comme une lessive qui sèche au bord de la mer. De l'autre côté de la muraille, s'en allait à perte de vue une immense campagne, fortement vallonnée, brûlée par le soleil, sans arbres, sans buissons, où vaguaient quelques troupeaux.

Sur ce plateau désolé, des soldats noirs faisaient la haie, superbes, étonnans à voir avec leurs visages de nuit, leurs éclatans turbans croisillonnés de laine verte, des gants blancs, et leur bel uniforme écarlate. Derrière eux, s'alignaient des cavaliers en burnous, le capuchon sur la tête, le fusil à la main, tout blancs par-dessus ce buisson rouge. Et cette longue ligne, rouge et blanche, s'en allait depuis la porte en ogive jusqu'à une tente dressée là-bas, au milieu des rocailles, et sous laquelle, ce matin-là, le Sultan du Maroc allait venir faire la prière, pour célébrer, suivant l'usage, la fin du Ramadan.

Dans l'ombre de la muraille rougeâtre, invraisemblablement

petits sous l'entassement formidable des pierres et de la boue séchée, un petit groupe de personnages, les vizirs et les secrétaires, attendaient patiemment sur leurs mules bâtées de hautes selles amarantes, que Sa Majesté chérifienne, Moulay-Youssef, apparût. Leurs vêtemens d'une sobre élégance contrastaient délicieusement avec la sauvagerie de ce plateau stérile, de ces nègres aveuglans et de ces murs embrasés. Au premier regard, tous ils semblaient pareils sous leurs burnous d'une égale blancheur; mais par l'ouverture du manteau apparaissaient des soies de couleurs variées, très tendres, et encore attendries par une chemise transparente qui en atténuait l'éclat jusqu'à le faire presque disparaître. Et ces harmonies savantes de teintes nuancées à l'infini avaient peut-être plus de charme encore que ces débauches de couleur des fantasias du Sud Algérien, qui ont ravi et ravissent toujours les peintres romantiques.

C'est, je crois, dans le protocole que le Sultan du Maroc doit se faire longtemps attendre. On attendit longtemps. Enfin, arriva sous la porte le lieutenant du Maître du Palais, à cheval, au milieu de quelques cavaliers. Puis, le Maître du Palais lui-même, un métiss de sang noir, la carabine au poing, qui portait sur la tête un merveilleux turban de neige roulé autour de son bonnet pointu comme une énorme toupie. Venaient ensuite, au pas, tenus en main par des serviteurs à pied, six chevaux, noirs et blancs, dont les étriers et les selles, brodées d'argent et d'or, posées sur de nombreux tapis, se devinaient sous les housses. Suivaient deux autres cavaliers, porteurs de longues lances à la pointe d'argent doré. Puis, le Maître des Écuries, un énorme nègre vêtu d'un caftan vert émeraude, dont aucune mousseline n'atténuait la chaude couleur, et que serrait sur son ventre une large ceinture de cuir couverte de broderies blanches, — une sorte de Falstaff noir, avec une barbe de neige frisottant sur sa peau d'ébène, et qui adressa au passage, d'une voix retentissante, aux vizirs et aux secrétaires toujours massés sous la muraille, le salut de Sa Majesté : « Salut à vous, vous dit mon Maître! » Enfin, dans l'ombre de la porte, sur un cheval tout blanc harnaché de cuir orange, apparut le Sultan lui-même, dont on ne voyait que le visage et les mains presque noires dans la blancheur des lainages.

A sa droite et à sa gauche, quatre serviteurs à pied portaient, pour l'éventer, des serviettes sur leurs épaules, et les deux qui

se trouvaient le plus rapprochés de lui faisaient claquer ces serviettes dans l'air, afin d'écarter les mouches. Immédiatement derrière lui, un cavalier tenait au-dessus de sa tête le parasol de velours vert, insigne de la toute-puissance, et de fois à autre le faisait doucement tourner entre ses doigts, comme une grande fleur, pour suivre les moindres mouvemens de l'auguste cavalier et que jamais son visage ne fût touché du soleil.

Les cuivres et les tambours des nègres de la Garde s'étaient mis à battre aux champs, et nos airs militaires, au pied de ces murs d'un autre âge, retentissaient étrangement sur ce cortège très ancien, comme l'écho triomphant d'un autre rythme de la vie. Á côté, d'autres musiciens, vêtus ceux-là de tuniques jonquilles, violettes, amarantes, oranges, vert-citron, un arc-en-ciel fané, un parterre de tulipes éteintes, apâlies par trop d'heures passées au soleil, enchevêtraient dans ces fanfares guerrières une musique aussi falote, aussi lointaine, aussi passée, aussi conte de fées que les tons de leurs tuniques, — de vieux airs andalous tout en syncopes, en rythmes suspendus, — cependant que, derrière le rouge buisson des soldats qui présentaient les armes, les hauts cavaliers blancs, sous le capuchon pointu, immobiles sur leurs selles, entonnaient d'une même voix sur un air de complainte, en l'honneur du Commandeur des Croyans, une salutation religieuse tout à fait indifférente aux fantaisies des musiques.

Dans ce bruit et la poussière rouge déjà soulevée par le cortège, le Sultan, impassible, avait franchi la porte. Derrière son parasol, le Chambellan du Palais menait la troupe des familiers préposés aux charges de la Cour, les eunuques, les gens des ablutions, les gens du lit, du thé, de l'eau, et aussi les gens de la natte qui étendent, aux heures rituelles, le tapis de prière. Suivaient les gens du sabre, du pistolet, du fusil, de la litière, — tout ce monde à cheval et toujours habillé de ces divines couleurs voilées sous la mousseline et la laine. Des étendards, suspendus à de longues hampes surmontées d'une boule de cuivre, faisaient derrière ces cavaliers un rideau de soies changeantes. Les vizirs et les secrétaires, sortant de l'ombre des murailles, avaient poussé dans le cortège leurs mules sautillantes ; les cavaliers des tribus, pressés derrière la Garde noire, prenaient la suite de l'escorte à mesure qu'elle les dépassait, ou s'élançaient au galop du côté de la tente, soule-

vant autour d'eux des tourbillons de poussière rouge. Dans ce brouillard de cendre embrasée, le Sultan avait disparu. On ne voyait plus par moment que le grand parasol vert, des étriers, un fer de lance, la boule de cuivre d'un étendard, les musiciens aux couleurs d'arc-en-ciel, dont les robes flottantes couraient à la débandade, pareilles à des notes brillantes égarées dans la lumière; et cahotant parmi les palmiers nains et les fondrières du plateau, dans la cohue des ânes, des chevaux, des piétons, de tous les burnous accourus de Rabat et de Salé pour assister à la cérémonie, une vieille automobile aux rideaux strictement tirés où se trouvait la mère du Sultan.

Arrivé devant le mur de toile qui, tout autour de sa tente, formait une mosquée aérienne, Moulay-Youssef mit pied à terre. Il pénétra sous sa tente, et devant un petit mur de terre sèche qui indique la direction de la Mecque, et autour duquel, d'habitude, des moutons viennent chercher l'ombre, il conduisit la prière, — la même prière que tous les jours, chantante, courte, passionnée, réglée une fois pour jamais, la même pour le dernier fidèle et pour le Commandeur des Croyans. Puis, la cérémonie finie, il remonta sur son cheval, pour venir se placer au milieu du carré formé par sa Garde noire. Et alors se déroula un étonnant cérémonial qui, sur ce plateau d'Afrique, fit surgir tout à coup du fond d'un passé mort, qu'on pouvait croire inanimé pour jamais, toute une vieille civilisation, qui fut aussi la nôtre, mais que, depuis des centaines et des centaines d'années, nous avons mise au tombeau...

Immobile sur son cheval blanc au beau harnais orange, toujours éventé par les serviettes claquantes et protégé par le grand parasol, le Sultan s'était arrêté au milieu du grand carré rouge, entre ses deux musiques qui continuaient de mêler, sans se soucier l'une de l'autre, leurs cuivres, leurs tambours, leurs flûtes, leurs trompettes et les accords de *Sambre-et-Meuse* aux nostalgies d'Andalousie.

Trois cavaliers entrèrent dans le carré, portant au bout des longues hampes, surmontées des boules de cuivre, d'immenses nappes de soies usées, bleu, amarante et mordoré, brodées de versets coraniques, et qui descendaient jusqu'à terre. C'étaient les étendards sacrés de Moulay-Idriss, qui, pendant toute l'année, sous la lumière des veilleuses, restent à Fez, au cœur de la ville impériale. Aux jours de grande fête, on va les

chercher au fond de leur sanctuaire pour les présenter au Sultan... Moulay Youssef prit tour à tour dans sa main les trois vieilles soies saintes et les porta à ses lèvres, en s'inclinant sur son cheval dans un geste de vénération. Puis, on lui présenta la bannière de Sidi Bel-Abbès, patron de Marrakech, — de Marrakech la victorieuse, d'où se sont élancés jadis les guerriers qui partaient à la conquête de l'Espagne. Mais cette bannière ne se déploie que pendant la bataille, et durant les jours pacifiques elle reste enveloppée, tout en haut de sa hampe, comme un papillon invisible dans sa chrysalide de soie. Et cette fois encore, le Sultan se pencha sur sa haute selle orange.

Ensuite, et successivement, chacune des tribus qui participaient à la fête vint lui prêter l'hommage. Le lieutenant du Maître du Palais allait chercher les cavaliers rassemblés en lignes profondes sur un des côtés du carré et les amenait face au Sultan. Du haut de son cheval, le Maître du Palais, la carabine au poing comme un bâton de héraut d'armes, et délicieusement vêtu d'une soie couleur de ciel à travers un léger nuage, annonçait de sa voix retentissante, le nom de la tribu, ajoutant aussitôt la formule consacrée : « Dieu allonge les jours de mon Maître ! » Et derrière lui, l'énorme nègre tout habillé de vert, à la barbe blanche et frisée sur ses luisantes joues d'ébène, le Maître des Écuries, répétait, d'une voix profonde, et le nom de la tribu et la vieille formule : « Dieu allonge les jours de mon Maître ! »

Alors, le Maître du Palais, se tournant vers les cavaliers, transmettait de sa même voix sonore la bénédiction du Sultan, qu'aussitôt reprenait, comme un écho subit, l'énorme Falstaff noir : « Soyez les bienvenus, vous dit mon Maître ! » Et tous les cavaliers, s'inclinant profondément sur leurs selles, répondaient d'une seule voix : « Que Dieu allonge les jours de mon Maître ! »

Et le Maître des cérémonies et son écho d'ébène reprenaient presque ensemble : « Que Dieu vous agrée, vous dit mon Maître ! » Et les autres s'inclinaient encore, et une fois encore répondaient : « Dieu allonge les jours de mon Maître ! »

Et pour la troisième fois, le Maître du Palais criait : « Que Dieu vous donne la vertu, vous dit mon Maître ! » Et les autres, encore une fois : « Dieu allonge les jours de mon

Maître ! » Et les deux mains étendues, jusqu'à la hauteur du visage, ils attendaient, comme dans la prière, la bénédiction du Sultan.

Plus un mot. Moulay-Youssef passait la main sur sa poitrine d'un geste qui était à la fois la fin de sa prière mentale et le signe de leur congé. Les cavaliers tournaient bride, obliquaient hors du carré. D'autres venaient prendre leur place, et à chaque fois le Sultan, tout à fait impassible, faisait imperceptiblement avancer son cheval, pour se porter, dans un mouvement de vieille courtoisie symbolique, au-devant de ses féaux.

Une trentaine de tribus défilèrent ainsi devant lui, quelques-unes somptueusement harnachées, mais la plupart assez misérables et n'ayant pour tapis de selle que des lambeaux de soie, des étoffes usées, mais de tons infiniment doux et agréables à l'œil. Et il y avait là des tribus, qui, depuis des temps immémoriaux, n'avaient pas prêté cet hommage, des tribus belliqueuses que notre politique venait de ramener au maghzen, des hommes rudes, aux burnous grisâtres, avec des yeux de feu, des pommettes saillantes et de longs poils de chèvre sur leurs visages boucanés. Que pensaient-ils, ceux-là, en se penchant sur leurs selles, quand ils criaient si humblement : « Dieu allonge les jours de mon Maître ! » Dieu seul le sait, qui sait tout...

Lorsque la dernière tribu tourna bride, un coup de canon retentit, et comme saisis d'une panique folle tous les serviteurs du Sultan s'éparpillèrent en un indescriptible désordre de robes flottantes et de burnous envolés, qui les rassembla tous, après cette minute éperdue, dans l'ordre exact du cortège : le Maître du Palais en tête, les six chevaux de main à la suite, le Chef des Écuries devant les porteurs de lance, les huit chasseurs de mouches à droite et à gauche du Sultan, le grand parasol vert immuablement sur sa tête, et, derrière lui, le troupeau confondu des dignitaires et des vizirs, que dominaient les hautes soies d'Idriss et la quenouille héroïque du grand saint de Marrakech. Et toujours dans la poussière et le tumulte des musiciens, qui trébuchaient dans le sable et les palmiers, et dont la troupe bigarrée faisait à elle seule une chanson, le lent cortège s'avança, impassible et solennel, entre les cavaliers des tribus d'où sortait parfois un caïd pour se jeter à plat ventre devant le cheval du Sultan et baiser l'étrier d'or.

Quelques instans plus tard, le général Lyautey se rendait au palais. Il arriva, à sa manière, brillant, aisé, rapide, en cavalier qui sait que des regards de cavaliers le guettent, mit lestement pied à terre et pénétra dans la cour intérieure, suivi de sa maison militaire et civile. Descendus de leurs chevaux et de leurs mules, tous les gens du palais, dignitaires et serviteurs, accroupis maintenant de chaque côté de la cour, faisaient une frise minuscule de rouges bonnets pointus, de lainages et de pieds nus, au bas des hautes murailles blanches. Le Sultan était assis sur un canapé Louis-Philippe, dans une salle de construction récente, mais assez joliment décorée dans le vieux style arabe. A sa droite se tenaient quelques-uns de ses vizirs.

Le Général vint jusqu'à lui, en faisant, aux trois intervalles prescrits par le cérémonial, les trois saluts d'usage. Puis, il lut un discours, auquel Sa Majesté chérifienne répondit, comme veut la caïda, d'une voix basse, inintelligible, en remuant à peine les lèvres. Un interprète traduisait. Mais bien autrement que ces discours, la simple attitude de ces deux hommes, assis maintenant l'un en face de l'autre, et qui s'entretenaient avec une familiarité paisible, faisait passer rapidement mille pensées dans l'esprit. Après la scène de l'hommage sur le plateau désolé, — antique tableau féodal qui, à quelques nuances près, aurait pu figurer dans une chronique de Joinville, de Villehardouin ou de Froissard, — cette conversation intime et parfaitement noble était d'un caractère si moderne, si chargé de l'heure présente et de tous les sentimens de la plus extrême minute ! Le Sultan, un peu lourd, les lèvres assez fortes, le teint sombre, les dents éclatantes, n'avait plus cet air impassible qu'on lui voyait, tout à l'heure, sur son cheval blanc et orange au milieu de son cortège antique. En écoutant le Général, un sourire, plein de bonhomie et de finesse bourgeoise, découvrait ses belles dents et animait un regard, un peu sans vie, mais très doux, qui rappelle que sa mère est née dans la Circassie aux beaux yeux. Toute sa personne détendue dans un sentiment de confiance respirait la sécurité, l'amitié. Et le Général, ferme avec grâce, persuasif et limpide, à mesure qu'il lui présentait quelque personne de sa suite, lui disait ses intentions, son désir, sa volonté de respecter dans ce Maroc, qu'il aimait, que nous aimons, les formes séculaires de sa vie, ses traditions, ses coutumes, les situations héréditaires. Graves questions qui

passaient dans cette causerie tout unie, mais qui allait droit et loin dans les choses ; immense problème, dont la réussite, à cette heure, prend un caractère angoissant, quand, à deux cents kilomètres à peine, les tribus de l'Atlas, payées et armées par l'Allemagne, ne sont maintenues dans leurs rochers que par une poignée de soldats.

Et cependant, quelle paix de la mer à l'Atlas, du Sous à la frontière espagnole! Pour ainsi dire, pas un soldat dans cette vaste étendue. Où donc est le secret de cette force invisible? Je le voyais là, clairement, au cours de cette entrevue. Ce beau secret, si simple, il est dans ces hautes manières, nobles sans morgue, affables sans condescendance, polies sans familiarité; il est dans la compréhension d'une âme étrangère à la nôtre ; dans le respect d'une race qui garde toujours sur elle l'empreinte d'un des grands passés du monde ; et surtout, dans ce sentiment plus riche que tous les autres en vertus merveilleuses: l'amour des gens et des choses d'Islam.

JÉROME ET JEAN THARAUD.

(A suivre.)

TEODOR DE WYZEWA

Ce triste jour d'avril où nous dîmes à notre cher Teodor de Wyzewa un dernier adieu, nous étions là quelques amis fidèles et admirateurs fervens, qu'étreignaient les mêmes regrets. Celui qui avait vécu toute sa vie loin de la foule, isolé dans son rêve d'art et dans sa méditation tendre, s'en allait comme il était venu, discrètement, salué et pleuré par le petit nombre de ceux qui l'avaient connu et aimé, compagnons de son esprit et confidens de sa sensibilité. Tout Paris était resté chez soi, et ne s'était pas douté qu'un des meilleurs écrivains de ce temps venait de disparaître. Le lendemain, je recevais de l'un des nôtres une lettre d'où je détache ce passage : « Je ne sais pourquoi, je me suis rappelé hier les obsèques de Montégut qui, lui aussi, et à la *Revue*, avait longtemps apporté tant de moissons du dehors, ouvert tant de fenêtres sur de nouveaux horizons et volontairement consacré ses forces à un rôle utile, mais obscur. Si bien qu'il fallut alors la voix de Melchior de Vogüé pour apprendre au passant distrait quel trésor intellectuel il venait de perdre. » Aujourd'hui, la voix de Melchior de Vogüé s'est tue, et le passant est absorbé par de tels soucis qu'on ne saurait lui en vouloir s'il ne prête qu'une attention distraite à la mort d'un simple homme de lettres. Mais il n'est personne ici qu'une telle perte ait pu laisser indifférent. Pendant près de trente ans, la collaboration de Teodor de Wyzewa fut pour cette *Revue* une force et une parure. Nous tous, ses lecteurs, nous avons vécu dans la familiarité de sa vaste intelligence et de son charmant esprit. Pour tant de pures joies qu'il nous a données, nous devons à

sa mémoire d'évoquer devant nous l'image de l'homme et de l'écrivain qu'il a été. Et nous devons à la vérité de réclamer, pour un grand talent desservi par une grande modestie, la justice qui ne lui a pas été rendue, en le replaçant au véritable rang qui lui appartient dans la littérature contemporaine et qui est l'un des premiers.

Teodor de Wyzewa était né en Pologne, en 1862. Il y passa toute sa petite enfance. Cette enfance polonaise, telle qu'il la retrouvait dans ses souvenirs, fut dans sa vie une époque enchantée. Zwaniec, sa ville natale, est, s'il faut l'en croire, « la petite ville la plus pittoresque et la plus amusante de l'Europe entière. » La famille Wyzetski habitait là une belle maison avec un jardin en terrasse d'où l'enfant pouvait suivre du regard les longs radeaux de bois glissant sur le fleuve. « Que l'on songe, écrivait-il plus tard, à ce qu'a dû être ma vie dans un tel endroit, avec ce voisinage d'une ville des *Mille et une Nuits* et ce fleuve sans pareil et ce jardin où j'atteste que des pommes d'or pendaient à toutes les branches... » Soudain, un drame allait bouleverser cette douce enfance. La famille quittait brusquement la Pologne. Quel déchirement ce fut pour Teodor de Wyzewa, rien ne le prouve mieux que le souvenir nostalgique à travers lequel plus tard continua de lui apparaître ce coin de Pologne, tel qu'un paradis perdu.

Les voici dans un village de l'Ile-de-France où ils vont mener une existence misérable. Le père est un médecin sans clients qui s'en va accoutré comme un mendiant. Nous nous représentons très bien l'effet que devait produire, sur des campagnards moqueurs et méfians à l'étranger, ce praticien bizarre. Ce vieux maniaque était un terrible idéologue, type de l'homme à théories, ayant à propos de tout et sur les plus minces détails de la vie un système, toujours infaillible. Qu'il s'agît d'éducation, d'hygiène, de politique ou de la coupe d'un vêtement, il procédait par principes rationnellement déduits. Tous devaient s'incliner sous cette tyrannie pédantesque. Ce dogmatisme, intolérable à une nature capricieuse et indisciplinée, devait rejeter l'enfant du côté opposé, vers les deux femmes qui allaient faire passer en lui leur propre sensibilité : sa mère, pieuse et tendre, et sa tante Vincentine.

La tante Vincentine! C'était une vieille fille qui vivait chez

ces pauvres sur le pied de parente pauvre et dont ils finirent, contraints par la nécessité, par faire leur servante. Teodor — son Todor, comme elle l'appelait, — a écrit la vie de l'humble créature, à la manière d'une vie de sainte. Il a dit sa bonté, son oubli d'elle-même, la flamme de vie et d'amour qui brûlait en elle, et cité mille traits qui font ressortir la « beauté intérieure de son âme. » Le signe auquel on reconnaissait en elle non pas seulement la personne vertueuse et dévouée, mais la sainte, c'était cette atmosphère mystérieuse et charmante qu'elle créait autour d'elle. Elle avait cette gaieté, faite de complet détachement, qu'on voit aux visages des bienheureux. C'était « une créature toute pleine de chansons. » Elle vivait par l'imagination comme elle vivait par le cœur. Totalement indifférente aux choses de la terre, elle habitait un monde merveilleux, où elle introduisait par mille récits l'enfant attentif et ravi. Savait-elle lire? Mais elle savait toutes les légendes du Paradis et tous les contes de la Pologne. Et elle en inventait d'autres, toute sorte d'autres, qu'elle croyait seulement raconter, ayant en elle ce don de création qu'on prête à l'imagination populaire. Ce fut la principale influence que subit Wyzewa. « Ce que ces contes m'ont appris, écrivait-il plus tard, toutes les paroles resteraient impuissantes à l'évaluer justement. Ils ont façonné pour toujours mon cœur et mon cerveau, m'imprégnant à la fois des sentimens que nulle expérience ultérieure de la réalité « bour- « geoise » ne devait plus parvenir à étouffer en moi et d'une foule de notions, de principes essentiels, qui allaient constituer désormais, si je puis dire, le fondement secret de ma « philosophie. » Ce sont eux, ces contes de mon enfance, qui m'ont enseigné à admettre toujours la possibilité des choses impossibles, à me défier de toute prétendue science imposant des limites arbitraires aux faits, sous prétexte de « lois, » et à tenir pour étrangement incomplète et indigente la réalité de nos sensations présentes en regard de celle de nos libres rêves. Aussi bien ma préférence invincible de la poésie à la prose, cette préférence qui, malgré toutes mes misères et toutes mes fautes, m'a cependant permis de goûter à la vie un plaisir merveilleux, suffirait, à elle seule, pour me faire apparaître les récits de ma tante comme ma grande source d'éducation intellectuelle et morale. » A maintes reprises, Wyzewa y est revenu. L'empreinte reçue de la tante Vincentine, qui aussi bien resta auprès de lui pour

veiller sur lui toute sa vie, devait être ineffaçable. Ainsi cette humble créature, la plus ignorante et la moins intellectuelle qui se puisse imaginer, fut sa véritable éducatrice.

Le plus grand bienfait qu'il dut à cette bonté toujours présente à côté de lui, ce fut de pouvoir traverser des années atroces sans en contracter à jamais un pli d'amertume. « Il y avait à Beauvais, aux environs de l'année 1872, un jeune garçon qu'un malentendu regrettable exposait, de jour en jour et d'année en année, à devenir pour toujours une espèce de drôle, sous l'effet d'une souffrance en partie imméritée. Ces années de collège à Beauvais peuvent soutenir la comparaison avec ce qu'il y a de plus horribie en ce genre dans le roman et dans la réalité. » Certaines confidences de Wyzeva nous laissent deviner le supplice de cette enfance qui connut la double humiliation de la pauvreté et du ridicule. Quand le médecin polonais amena son fils à cet établissement provincial, la célèbre casquette de Charles Bovary n'est rien auprès de l'accoutrement sous lequel le « nouveau » apparut aux yeux de ses condisciples. « Que l'on se représente un petit garçon de dix ans accoutré d'une espèce de redingote en drap d'un vert olive, mais d'une redingote ornée de deux immenses poches et comme toute gonflée de partout, tandis qu'au-dessous d'elle flottait un pantalon d'une autre couleur claire, le tout surmonté d'une casquette de vieux charron, avec une visière très basse, afin de m'abriter les yeux contre les dangereux excès de soleil... » A cette disgrâce d'une affreuse misère le pauvre diable joignait celle d'être de race étrangère. Bien des côtés de sa nature déconcertaient ses camarades et ses maîtres provinciaux. Faute de le comprendre, ils le prirent en grippe : il n'y a rien de plus naturel. Il devint le paria et le souffre-douleur. Les enfans tombaient sur lui à coups de poing, et les maîtres à coups de punitions. Ce fut son apprentissage de la vie de société.

On voit maintenant se dessiner quelques-uns des traits qui se retrouveront dans la physionomie de l'écrivain. D'abord, il faut tenir compte de son hérédité polonaise. Dans *Valbert*, il s'est ainsi dépeint sous le nom de son héros : « Ma mère est Polonaise ; et moi-même, bien que je vive depuis près de vingt ans en France, je n'en suis pas moins resté un Slave. Il en résulte que j'ai grand'peine à m'accoutumer à la vie, et que, sans cesser de garder sur moi-même et sur les autres une clairvoyance pleine

de mépris, je suis sentimental, expansif, porté à l'exagération. De métier, un musicien. » Représentons-nous donc un être extraordinairement impressionnable et sensible, tout nerfs et tout cœur, égoïste, tendre, inconsidéré, charmant, et totalement impropre à la pratique de l'existence. La règle, la discipline, l'effort continu, lui sont insupportables. Il lui faut l'imprévu du caprice et l'imprécis des longues rêveries. De sa Pologne natale, où il a été « élevé par ses deux mères dans une atmosphère d'isolement aristocratique, » transplanté dans un village français pour y vivre avec des rustres, il se considère comme un prince en exil et s'habitue à vivre une existence imaginaire faite de souvenirs, de regrets et de vagues espoirs. C'est là qu'il se réfugie pour échapper aux souffrances et aux humiliations de la réalité quotidienne. De plus en plus, il se fait un tour d'esprit chimérique et romanesque. — Cependant, il trouve auprès de lui, d'un côté, son père et les maîtres de son collège. Son père, bizarre et autoritaire, le traite avec une sorte de mépris : « Un songe-creux, un rêvasseur, quelque chose comme un poète, tel je suis toujours apparu à la tendre, mais inflexible critique de mon père : un malheureux garçon qui, avec certaines qualités, mais d'un ordre inutile, échouerait toujours, fatalement, à se frayer un chemin dans le monde. » Ses maîtres, haineux et vulgaires, l'accablent de leur despotisme. De l'autre côté, deux femmes ignorantes et aimantes, simples d'esprit et riches de cœur, qui sont toute sa consolation et toute sa joie. Alors, peu à peu, cette conception se forme dans son esprit que deux puissances se partagent le monde : l'une est la Raison, d'où procèdent la science, les principes absolus, les affirmations catégoriques, dure, austère, inflexible, et qui engendre beaucoup de maux; l'autre est le Sentiment d'où procèdent l'art et la poésie, tout ce qui console, berce, enchante la pauvre humanité, et lui fait oublier la souffrance de vivre.

*
* *

Ses études terminées, Wyzewa fut vaguement professeur de philosophie; puis il se jeta en pleine bataille littéraire. Est-il besoin de dire que la place était toute marquée pour ce bohême parmi les bohèmes de la littérature? Il fut de ceux qui passent de longues heures affalés sur les banquettes, dans les cafés du quartier Latin, à discuter d'art et de littérature, dans

la fumée des pipes et le brouillard des théories. On faisait un massacre des réputations établies et des situations acquises, on découvrait des génies incompris et des gloires maudites. On se retrouvait sous les galeries de l'Odéon, à feuilleter les livres nouveaux dans l'âpre et perpétuel courant d'air de ce salon de lecture en plein vent. Même, on se réunissait dans des bureaux de rédaction. C'était l'époque où naissaient et mouraient, avec les feuilles de l'année, des publications d'avant-garde à l'existence éphémère et tapageuse. Édouard Rod se plaisait à raconter comment, certain jour, pour sauver l'honneur, il paya de ses propres deniers un rédacteur qui avait eu la naïveté de se présenter à la caisse de la *Revue contemporaine*. Une telle manière d'équilibrer le budget présage de promptes catastrophes. Ce pullulement de petites revues est caractéristique du moment littéraire d'alors. L'une des plus célèbres et des plus bruyantes fut la *Revue wagnérienne*, fondée en 1885 par Édouard Dujardin. Wyzewa y rencontrait L. de Fourcaud, J.-K. Huysmans, Catulle Mendès, etc. Il en fut un des rédacteurs les plus féconds, les plus passionnés et, cela va sans dire, les plus intelligens. En un style, que des mièvreries et incorrections voulues n'arrivent pas à rendre absolument baroque, il commente éperdument l'œuvre de Wagner, d'où il dégage non pas seulement une conception nouvelle de la musique, mais une sorte d'esthétique universelle. Car il y a, aux yeux de ces néophytes, une littérature, une peinture, une sociologie et jusqu'à une religion wagnérienne. Cet art wagnérien est celui de Verlaine, de Jules Laforgue, de Villiers de l'Isle-Adam, et tout particulièrement celui de Mallarmé de qui Wyzewa s'est institué l'intrépide et imperturbable exégète. Il se fait fort de comprendre les plus obscurs de ses poèmes et de les expliquer mot par mot. Il est celui qui comprend Mallarmé et tout Mallarmé! Parmi les peintres, au Salon de 1886, Puvis de Chavannes, Besnard, Willette, Whistler, et, hors du Salon, Monet, Degas, Cazin. Parmi les musiciens, en dehors de Wagner, seuls Sébastien Bach et Beethoven... Ainsi Wyzewa se situe exactement parmi les premiers pèlerins de Bayreuth, les habitués des mardis de Mallarmé, les compagnons de Villiers de l'Isle-Adam et de Moréas, les tenans des écoles décadente et symboliste.

Cette fièvre de nouveauté et d'excentricité ne dura qu'un temps. Wyzewa était trop largement instruit, et il y avait en

lui un trop solide fond de bon sens, pour qu'il ne revînt pas promptement de ces exagérations. Il a plus tard rappelé avec ironie les partis pris de ses années révolutionnaires. « Pour aimer une œuvre d'art, il me fallait qu'elle fût vraiment nouvelle, c'est-à-dire au courant des dernières inventions, un peu maladive : j'étais alors en pleine santé, et rien n'est tel que de se porter à merveille pour avoir le goût des œuvres maladives. Il me fallait encore qu'elle fût hardie, dédaigneuse des conventions ; et même je l'estimais en raison du nombre des règles qu'elle avait bravées. » Toutefois, s'il a raillé l'outrance et l'exclusivisme de ses admirations d'alors, il n'a pas renié ces admirations elles-mêmes. S'il a cessé d'admirer Wagner « comme une bête, » il a continué de le tenir pour un des plus incontestables génies qui aient surgi dans l'histoire de la musique. S'il ne se pique plus de tout comprendre dans les poèmes de Mallarmé et de les lire à livre ouvert, il a persisté à croire qu'il y avait en eux un je ne sais quoi d'essentiellement poétique et qui même est l'essence de la poésie. Et il a toujours célébré Villiers de l'Isle-Adam comme un magnifique anachronisme. Mais il a fait mieux que de ramener à la juste mesure ses enthousiasmes de la première heure : il en a pénétré le sens profond, il a nettement aperçu et expliqué la direction du mouvement qui se faisait alors en littérature sous la poussée de la plus impérieuse des nécessités.

C'est qu'on venait de traverser les pires années qu'ait connues la littérature contemporaine, la morne période du naturalisme. On se traînait sous un joug pesant, dans une lourde atmosphère de pauvreté intellectuelle et de bassesse morale. Le genre qui pour lors absorbait tous les autres, le roman, devenu le roman naturaliste, devait à sa grossièreté même l'insolence de son succès. Ni observation, ni psychologie, mais le cynique étalage d'une humanité réduite à l'instinct, écrasée sous le fatalisme de la matière. Le théâtre gagné par la contagion, la poésie en déroute, l'esprit décrié, la sottise triomphante : on étouffait ! Le besoin d'une libération se faisait sentir. On attendait un sauveur. On crut l'avoir trouvé en Wagner, ce Messie. Cela explique l'espèce de mysticisme où communièrent ses premiers dévots. « Les jeunes gens d'aujourd'hui, écrivait par la suite Wyzewa, ne peuvent imaginer de quelle importance a été pour notre jeunesse d'il y a un quart de siècle la révé-

lation de cet art prodigieux... Jamais aucun autre artiste n'est apparu à ses contemporains plus entièrement différent du reste des hommes, revêtu d'une puissance et d'un attrait plus parfaitement surhumains. » Ainsi s'explique ce culte pour Wagner où il faut voir l'espérance d'un nouvel ordre de choses. De même en est-il de l'engouement pour les romanciers russes qui restituaient dans la peinture des actions humaines l'étude des motifs mentaux, l'analyse psychologique. Par là encore se légitime la tentative des symbolistes soucieux de réintégrer, dans la poésie, la musique et le rêve, d'instaurer une poésie plus libre, plus légère, plus soluble dans l'air... Ces tendances, plus ou moins obscures chez les hommes de sa génération, sont à l'état réfléchi chez Wyzewa qui, avec sa claire intelligence, les a désormais précisées pour en faire les idées dont il s'inspirera dans toute son œuvre.

*
* *

La première de ces idées et qui contient toutes les autres, consiste à opposer le sentiment à la raison, le cœur à l'intelligence, pour préférer à l'aridité, sinon à la vanité de la connaissance intellectuelle, les divinations du cœur. L'humanité se partage en deux camps. « Les uns croient sans cesse plus aveuglément dans la raison humaine, dans la science, dans ce qu'on appelle la vérité; et les autres comprennent sans cesse davantage que la raison est stérile, la science chimérique et que l'unique vérité est dans le cœur des hommes. » Wyzewa est de ceux-ci. Est-il besoin de dire qu'il ne conteste à la science rien de ce qui est de son domaine, pas plus dans l'ordre de la spéculation que dans celui des applications pratiques? Disons-le pourtant, afin que nul ne puisse s'y méprendre et ne soit tenté de déplacer la question. Mais la science ne saurait nous donner ce qu'elle ne possède pas, que ce soit l'explication dernière des choses ou que ce soit une règle de conduite. « Pas plus par la philosophie que par la science, l'esprit humain n'atteindra jamais le mystère des choses; car les choses ne sont pas destinées à être comprises, mais à être senties et aimées. C'est par nos sens et par notre cœur, nullement par notre raison, que nous entrons en contact avec la nature éternelle. » Certaines vérités prétendues scientifiques ont ce premier défaut, qu'elles manquent de vérité; mais en outre, elles ne sont

ni belles ni bonnes. Depuis que le culte de la science s'est répandu, c'est un fait que la laideur envahit le monde et que les âmes se font plus dures. A l'idéal d'une génération qui ne croyait qu'à la Science, et se payait de ses apparences, Wyzewa substitue un idéal d'Art. Cette recherche de la beauté, à travers l'art et la littérature, ce sera son constant et unique souci.

Il poursuivra cette expression du beau sous toutes ses formes : toutes les littératures, tous les arts l'attirent également. Il n'est pas de ceux pour qui n'existe que le monde des idées : le monde extérieur existe pour lui, la fête des couleurs et des sons. Il ne s'enferme ni dans une spécialité, ni dans une théorie : il est le moins exclusif et le moins dogmatique des hommes. Une anecdote qu'il se plaisait à conter nous renseigne à ce sujet. Ayant rencontré un jeune *privat docent* allemand qui avait composé une bonne thèse sur l'*Architecture extérieure de la cathédrale de Constance*, Wyzewa crut pouvoir lui demander quel était, à son avis, l'auteur de la tragique *Mise au tombeau* de pierre qui est une des gloires de cette église : le jeune pédant lui répondit, de la façon la plus naturelle du monde, que, n'ayant eu à s'occuper que de l'extérieur de la cathédrale, jamais il n'avait jugé nécessaire d'entrer à l'intérieur. C'est bien d'Allemagne, en effet, que nous est venue cette manie de la spécialisation qui, pendant ces derniers vingt ans, avait envahi et faussé la science française. Wyzewa n'a cessé de réclamer contre elle et de protester par son exemple. — De même, il répugne aux systèmes, formules, idées *a priori*, qui déforment la réalité au lieu d'en suivre docilement les contours. C'est le reproche qu'il adresse à la méthode critique de Taine dont il est un admirateur, non un disciple. Il se le représente comme un de ces « bénédictins du moyen âge... occupés à bâtir du fond de leurs cellules quelque vain et prodigieux édifice, des Sommes où toute la philosophie humaine et divine se déduisait d'un unique principe. » Entre l'œuvre et nous, rien ne doit s'opposer qui nous empêche d'en recevoir directement l'émotion. Ce qui importe, c'est d'en jouir, non pas de la juger, ni même de la comprendre. « Il me semble que les œuvres d'art ne sont point faites pour être jugées, mais pour être aimées, pour plaire, pour distraire des soucis de la vie réelle. » Et encore : « Peut-être ne faut-il pas trop aimer les grands hommes si l'on veut les bien comprendre; mais, en vérité, les com-

prendre n'a guère d'importance, et rien n'est aussi doux que de les aimer. » En tout cela le lecteur discerne bien la légère outrance et le sel de l'ironie. On n'aime vraiment qu'à condition de comprendre et on ne comprend bien que ce qu'on aime. Et le premier mérite du critique que va être Wyzewa sera cette souplesse d'intelligence qui lui permettra d'entrer dans les états d'esprit les plus différens, à la manière de ce Sainte-Beuve auquel M. Victor Giraud l'a justement comparé. Non content de comprendre, il choisit et il juge. Son jugement moral vaut son jugement littéraire. Aussi éloigné que possible d'être un professeur de vertu, il n'a jamais admis qu'on pût négliger la valeur morale d'un livre, ni qu'on pût absoudre une œuvre basse ou perverse pour des raisons d'esthétique. Seulement, il était, avant tout, soucieux des nuances; il craignait l'étroitesse et l'excès : il fuyait le pédantisme à l'égal de la peste.

Toute sa vie ne fut qu'un voyage de découvertes aux pays de la Beauté. Voyager, c'était, au sens littéral du mot, son occupation préférée et son plaisir. Déraciné de bonne heure, et appartenant à une nation qui n'a plus de patrie, son instinct le poussait à se déplacer : il portait en lui une âme errante. Chaque année, dès que ses travaux et l'état de sa bourse le lui permettaient, il quittait Paris et ses tâches sédentaires, il partait, il s'évadait. Homme du Nord, l'Italie surtout l'attirait, et l'art italien plus encore que le ciel italien. Il y avait là-bas dans un coin de musée, dans la pénombre d'une chapelle, un effet de couleur, une harmonie de lignes, la pureté d'un sourire qu'il ne pouvait s'empêcher d'aller revoir. C'étaient des voyages en équipage bizarre et fertiles en incidens. Telle station prolongée devant un chef-d'œuvre inlassablement contemplé, inquiétait les gardiens et s'achevait au poste. D'autres fois, le voyageur, démuni de ses dernières ressources, n'était plus qu'une épave dont le rapatriement incombait aux soins du consulat. Teodor de Wyzewa fut toujours détaché de certaines contingences : il était celui qui ne connaît que son rêve et prend pour guide sa fantaisie. — Un voyage à travers les livres, un perpétuel voyage à travers les livres de tous les pays, voilà encore ce que devait être sa critique. Chaque matin, il partait en quête d'aventures intellectuelles. Il en lisait qui étaient du Nord et qui étaient du Midi. Philosophes, historiens, conteurs, il les accueillait tous, comme aussi les peintres, les sculpteurs et les musiciens;

mais ceux qu'il préférait, c'étaient les poètes. Il n'entendait pas par là les seuls écrivains en vers, mais tous ceux qui ont de l'imagination, de la sensibilité, de la fantaisie, tous ceux qui vivent par le rêve, tous ceux qui ont, suivant sa charmante expression, « de la musique dans l'âme. » Ceux-là devenaient ses compagnons dans ses pèlerinages passionnés pour l'Art et la Beauté.

*
* *

Ce qui décida de sa carrière, ce fut le choix de Ferdinand Brunetière, qui lui confia le soin de rédiger ici même les « Revues étrangères. » Ferdinand Brunetière était un grand découvreur d'hommes : appelé à la direction de cette *Revue*, il n'eut pas de plus constant souci que de lui créer une rédaction incomparable, en s'entourant des plus beaux talens. Il vit tout de suite ce qu'on pouvait attendre d'un homme doué et armé comme l'était Wyzewa. Un des objets essentiels de notre publication a toujours été de renseigner le lecteur français sur le mouvement des idées, de la littérature et des arts à l'étranger; ce fut la pensée même de son fondateur : il voulait qu'elle eût toujours des fenêtres ouvertes sur « les deux mondes. » Signaler, à mesure qu'ils paraissent sur un point quelconque du globe, les livres vraiment nouveaux, qui marquent et font date, ceux qu'il faut avoir lus pour peu qu'on veuille être au courant, présenter en des études d'ensemble l'œuvre des écrivains qui, dans la littérature de chaque pays, arrivent à la maîtrise, esquisser en des portraits vivans les figures contemporaines les plus dignes d'attention qui émergent hors de chez nous, c'est une mission à laquelle la *Revue des Deux Mondes* s'est efforcée de ne jamais faillir. Il suffit de rappeler, entre tant d'autres qui furent ici les plus vigilans des informateurs, les noms des Saint-René Taillandier et des Émile Forgues, des Montégut et des Cherbuliez. Wyzewa allait prendre place et inscrire son nom dans cette brillante lignée.

Je ne crois pas qu'aucun autre écrivain ait eu jamais des littératures étrangères une connaissance plus étendue, car il n'y avait presque pas une langue littéraire qu'il ne fût pour le moins en état de comprendre, et presque pas un livre qu'il ne pût lire d'original. Versé dans toutes les littératures, il savait à quelle phase de son développement chacune d'elles était par-

venue, quelle situation y occupait chaque auteur, quelle note y apportait chaque œuvre nouvelle. Il ne risquait pas de commettre de ces erreurs d'appréciation qui font prendre à certains critiques, nés d'hier, je ne dis pas le Pirée pour un homme, mais des bâtons flottans pour un cuirassé. Il avait cette justesse de perspective qui place tout de suite chacun à son rang, cette pratique familière qui exclut les fautes de mesure et les enthousiasmes excessifs. Cela lui permettait de se reconnaître avec une aisance merveilleuse à travers l'innombrable production qui l'assaillait en marée montante. Anglais, allemands, russes, espagnols ou italiens, tous ces livres qui lui venaient du monde entier, il les feuilletait d'un doigt agile, en mettait quelques-uns de côté, et finalement arrêtait son choix sur celui qui méritait le mieux d'être présenté au public français.

Comment il s'y prenait pour le faire goûter du lecteur, avec quelle souplesse, quelle aisance et quel charme, c'était pour nous tous, ici, un plaisir renouvelé à chacun de ses articles. Il commençait par donner sur l'auteur, sur sa personne, sur son milieu, les indications qui nous faisaient lier connaissance avec lui, et jamais il ne se perdait dans les détails inutiles et les notions encombrantes. Ses analyses étaient de même des chefs-d'œuvre de l'art de déblayer : il écartait résolument tout ce qui n'était que beautés confuses et développemens parasites, pour aller droit à l'essentiel. Il simplifiait, il élaguait, il clarifiait. Tout en expliquant les œuvres, il les recréait à mesure et les refaisait en imagination. Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'en apercevant son livre à travers l'étude du critique l'auteur prît plus nettement conscience de ce qu'il avait voulu faire! Dégagée de tout ce qui la masquait ou la faussait, l'idée avait repris sa vertu plastique et l'œuvre avait retrouvé la pureté de ses lignes. Presque toujours, afin de nous mettre à même d'apprécier la manière de l'écrivain, Wyzewa traduisait, comme il savait traduire, les passages les plus significatifs. Il notait le succès obtenu, ou les protestations soulevées dans le pays d'origine. Pour ce qui est de son opinion personnelle, il se contentait de l'insinuer et de la faire courir presque insensiblement à travers le compte rendu. Tout cela, en quelques pages, d'un tour si agréable et parées de tant de grâce, qu'on ne songeait qu'ensuite à en louer la solidité et souvent la profondeur. Ainsi, pendant trente ans, il ne s'est pas passé hors de France un

événement littéraire, sans que Wyzewa nous en ait informés. Il nous a donné vraiment la fleur de toutes les littératures étrangères contemporaines.

Ici une question se pose : quelle peut être la valeur d'une critique qui porte sur des livres qui ne sont pas de chez nous? Ne risque-t-elle pas de commettre bien des erreurs ou bien des méprises? Il n'est que de voir comment on juge nos écrivains à l'étranger: plusieurs y sont célèbres, qui sont à peu près inconnus chez nous et dont la célébrité exotique nous scandalise un peu; d'autres sont chez nous au premier rang, dont le nom réussit péniblement à passer la frontière. Il est inévitable en effet que bien des traits d'un esprit qui n'est pas le nôtre restent pour nous lettre morte. Wyzewa échappait en partie à ce danger par ce qu'il y avait dans son esprit de cosmopolite. Mais voici ce qu'il faut dire. Jugeons-nous mieux ou plus mal une œuvre étrangère? Nous la jugeons autrement. Au point de vue national nous substituons le point de vue universel. « Les caractères nationaux d'une littérature gagnent à être vus d'un peu haut, ou, plus exactement, d'un peu loin. Et l'étranger, qui les voit ainsi naturellement, court le risque de se tromper sur bien des détails, mais je dirai presque qu'il n'y a que lui qui puisse les voir ainsi. » Cela est exact. Il y a du détestable et il y a de l'excellent dans les jugemens portés à l'étranger sur une littérature. Dans ce qu'ils ont d'excellent, ils sont comme un avant-goût du jugement de la postérité. Et voilà pourquoi partout, hors de France, on était si curieux des jugemens de Wyzewa.

A suivre ainsi d'ensemble le mouvement des littératures étrangères, on y discerne les courans généraux qui s'y font sentir à certains momens, comme une onde qui se propage d'un bout à l'autre du monde des idées. Par exemple, au cours de ces vingt dernières années, nous avons eu en France une littérature désenchantée qui nous a fait souvenir des René et des Obermann; mais c'est qu'une vague de pessimisme passait alors sur toute l'Europe. Nous avons eu notre épidémie de naturalisme; mais les autres pays en ont été pareillement atteints : ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. Nous avons eu, dans le roman et au théâtre, un mouvement féministe nettement révolutionnaire ; mais, vers le même temps, le roman féministe anglais en était à faire rougir le

nôtre. Symbolisme, humanitarisme, pacifisme, nous en avons vu, à des intervalles plus ou moins éloignés et parfois simultanément, éclater des foyers en France et en Italie, comme en Russie et en Norvège. Il faut le savoir, crainte de s'attribuer un monopole dont au surplus on n'aurait pas toujours lieu d'être fier. Il ne s'agit d'ailleurs ni d'une imitation, ni même d'une sorte de contagion; mais les mêmes conditions produisent partout les mêmes effets.

Il est absurde de méconnaître ces grandes pressions du monde intellectuel : nous raisonnons trop souvent, nous autres Français, comme si nous étions seuls dans le monde. Il ne serait d'ailleurs ni moins faux ni moins dangereux de croire que, comme on le répète volontiers, les transformations économiques, la facilité des communications, la multiplicité des échanges commerciaux aient supprimé les différences qui sont, dans l'esprit de chaque peuple, le produit invétéré de la race et le lent résultat de l'histoire. Aujourd'hui comme jadis, on reconnaît un livre français à certains traits qui le caractérisent, à certaines qualités d'invention, de composition et de style, qui y sont justement la marque de l'esprit français. Nous devons tenir à cette image séculaire de notre génie national et nous méfier de tout ce qui risquerait de la troubler et de l'altérer. A vouloir nous approprier les qualités d'autrui, nous ne gagnerions rien et nous risquerions de perdre les nôtres. Mieux placé que personne pour en juger, Wyzewa n'a cessé de dénoncer le péril de ces engouemens successifs et exclusifs. Un jour, aux romanciers de chez nous qui s'évertuaient à se découvrir une âme russe, il attestait la vanité de cet exercice, en les conviant à se rendre compte qu'ils avaient, en fait, « une âme nullement russe, mais normande, par exemple, ou limousine. » Une autre fois, il décrivait ainsi les effets de la funeste maladie qu'il appelait : la nordomanie. « La France, qui était un pays latin, est maintenant en train de se pousser vers le Nord... Sa langue, d'année en année, s'embrume, s'empâte, perd son ancienne précision, avec tant d'autres vertus, pour devenir un confus charabia international... Si, aujourd'hui, nous vénérons M. Ibsen, ce n'est pas que nous le comprenions, ce n'est pas que son œuvre nous touche, c'est qu'il a fini par incarner pour nous le génie du Nord, je ne sais quelle gigantesque et fumeuse entité, qui s'est dressée, depuis dix ans, au-

dessus de nos têtes. » Ce langage étonnera-t-il sous la plume de celui qui avait pour mission d'introduire chez nous les écrivains de tous les pays? Il signifiait qu'autant il est nécessaire pour nous de connaître ce qui s'écrit hors de chez nous, afin de « réagir » suivant notre esprit propre, autant il est ridicule et dangereux de nous mettre à la remorque d'un génie étranger.

Entre tous les livres à travers lesquels Wyzewa promenait sa curiosité, ceux auxquels il allait tout droit c'étaient les biographies, souvenirs, mémoires personnels, lettres, journaux intimes. C'était « son gibier en matière de livres, » comme eût dit Montaigne dont il partageait le goût pour tout ce qui est trait de caractère et détail de mœurs. Comme nos moralistes des seizième et dix-septième siècles, il avait le goût des âmes. Ce lui était un plaisir jamais épuisé de se pencher sur ces énigmes qui peu à peu se découvrent à nous et s'expliquent, à mesure que nous arrive l'écho des lointaines confidences. Les succulentes et suggestives biographies, il les aimait plus que les romans les plus beaux, sachant bien que, pour le romanesque, aucun roman ne peut rivaliser avec certains romans vécus. Pour qui sait regarder et regarder de près, toute destinée humaine, fût-ce la plus unie, prend un intérêt merveilleux. Mais les types auxquels Wyzewa revenait le plus volontiers, c'étaient les types d'aventuriers, coureurs d'aventures politiques, littéraires, sentimentales, parce qu'il retrouvait en eux cette même humeur vagabonde dont il sentait le germe au fond de lui-même. Et l'aventure qui lui était, plus qu'aucune autre, une source d'étonnemens sans fin et de méditations inépuisables, c'était celle de ces femmes aimantes et malheureuses, comme l'histoire des hommes célèbres en offre tant d'exemples, malheureuses par trop d'amour et capables de tous les sacrifices, hors celui de cet amour qui les crucifie. Comme il savait écouter les battemens de ces cœurs meurtris! Dans ses livres défile toute une théorie de ces héroïnes lamentables et touchantes, martyres volontaires de l'amour.

*
* *

Historien de l'art, Wyzewa a étudié, avec la même curiosité intelligente et le même dilettantisme attendri, les chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les pays. Un jour qu'il visitait une église à Nuremberg, il prêta une oreille, d'abord amusée et peu à

peu complaisante, aux propos d'un vieux sacristain qui avait reçu avec les clés de l'église les noms des peintres auxquels on attribuait les tableaux : il les répétait tels qu'on les lui avait appris. « Malgré l'inexactitude de ces noms, l'âme des vieux tableaux, je le sentais, avait pénétré dans son âme. Et moi qui m'occupais de rechercher la provenance des tableaux, de les appeler de noms de peintres, au lieu de simplement les regarder et d'en jouir, et de laisser leur âme pénétrer dans la mienne ! » De ce jour, son parti fut pris, et désormais il s'occupa moins de rechercher la provenance des tableaux que d'en pénétrer l'âme et d'en jouir. Il a maintes fois protesté contre cette critique d'art que, sous prétexte de la rendre « scientifique, » on a vidée de tout ce qui devrait en faire l'intérêt. Ses trop savans adeptes s'inquiètent de l'origine du tableau et de sa date probable, des dimensions relatives de la tête et du corps, de la manière dont sont dessinés les doigts et les oreilles; mais quant à reconnaître si ce tableau représente une naissance ou une mort, un miracle ou un martyre, c'est là une tâche qu'ils dédaignent. Ce sont les mêmes qui, dans le frivole et pédantesque jeu des attributions, tantôt retirent à un peintre tout ce qui nous était parvenu sous son nom, et tantôt mettent aux toiles les plus médiocres les noms les plus illustres : leur dogmatisme n'a d'égal que la fantaisie de leur arbitraire. Pour sa part, Wyzewa s'inquiète beaucoup de savoir ce que représente un tableau et, par delà ce qu'il représente, de découvrir ce qu'il signifie. Tout notre art chrétien, depuis les sculpteurs des portails romans jusqu'aux maîtres les plus libres de la Renaissance, ne s'explique que par la *Légende dorée*. Ce sont, j'imagine, les besoins de sa critique d'art qui ont amené Wyzewa à fréquenter si assidument l'œuvre du bienheureux Jacques de Voragine, au point qu'il la savait par cœur au moment où il entreprit d'en donner son exquise traduction : vraiment, il n'avait plus qu'à l'écrire. Et d'ailleurs, il ne méconnaissait pas l'importance de la technique; mais il ne l'étudiait que comme un moyen pour dégager et goûter plus pleinement la « pure beauté » de l'œuvre d'art.

Car, sujets et procédés n'importent guère. Ou, pour mieux dire, ce ne sont pour l'artiste que les occasions de manifester son âme et de réaliser son rêve. Une des idées auxquelles revient le plus souvent Wyzewa est que les génies imitateurs sont aussi bien les plus grands génies. Comme il le remarque

très justement, la conception de l'artiste avant tout jaloux de son originalité, prétendant à faire une œuvre qui ne doive rien à ses prédécesseurs non plus qu'à ses contemporains, est une conception toute moderne. L'artiste de jadis, celui de la Renaissance comme celui du moyen âge ou de l'antiquité, est un artisan soucieux de travailler à la manière que lui ont enseignée ses maîtres et suivant les traditions qu'il en a reçues. Il ne cherche pas à se mettre à part, il ne tire pas vanité d'être seul de son espèce : il est de son temps. Un Raphaël, un Titien, prend son bien où il le trouve. « Ayant mieux à faire avec leur génie que d'*inventer* eux-mêmes des procédés ou des sujets nouveaux, les grands artistes sans cesse empruntent au dehors sujets et procédés, sauf à les transfigurer aussitôt qu'ils y mettent la main. » Le seul objet qu'ils poursuivent, c'est la réalisation de l'idéal qu'ils portent en eux. Comme l'œuvre exécutée leur semble toujours inférieure à celle dont ils rêvaient, ils s'emparent de toute formule nouvelle dont ils espèrent qu'elle les rapprochera de la perfection jamais atteinte. Ainsi ils essayent de nouvelles « manières. » Et c'est le « drame » de leur vie, celui qu'on a coutume de ne pas nous conter.

Une autre idée, chère à Wyzewa, était cette distinction qu'il faisait, dans les arts plastiques eux-mêmes, entre les « prosateurs » et les « poètes. » Distinction facile à sentir, sinon à expliquer. Rembrandt et Franz Hals, Ruysdaël et Hobbema ont traité les mêmes sujets; mais seuls Ruysdaël et Rembrandt sont des poètes. Mozart est un poète, au contraire d'Haydn, quoiqu'ils se soient servis de la même langue musicale. « Un poète, dans tous les arts, c'est un homme qui, au contact de la réalité, éprouve naturellement des sensations ou des émotions plus belles que l'ordinaire des hommes et dont l'âme possède ainsi, d'instinct, le don d'embellir pour nous la réalité. » C'est pourquoi Wyzewa admire les Florentins, mais il ne les aime pas. Parmi eux, il fait une place à part à Fra Angelico : parce que celui-là a découvert dans le visage humain une pureté de lignes, une profondeur d'expression vivante que nul autre n'a su y lire, et senti, aussi bien que François d'Assise, l'unité mystérieuse de la nature créée, l'universelle harmonie intime des hommes et des choses. A la perfection un peu sèche des Florentins il préfère la douceur touchante des Siennois. L'art des maîtres siennois est à l'image de la ville hospitalière et cordiale

qui ouvre à l'étranger ses portes, mais surtout son cœur. Ils ont la tendresse, et la gaieté légère, et la fantaisie, sans rien qui pèse et qui pose. Ils ont de la musique dans l'âme...

*
* *

Toute une partie de l'œuvre de Wyzewa appartient à la critique musicale. Et ce n'était pas la moins importante : il a, en collaboration avec M. Saint-Foix, consacré à Mozart un travail considérable et qu'il tenait pour son ouvrage principal, le seul ouvrage de longue haleine auquel il se soit contraint. En maintes occasions, il est revenu à l'étude de Beethoven, qu'il considérait comme le plus grand génie qui eût paru dans l'humanité. On m'approuvera de laisser de côté ce chapitre : l'incompétence elle-même a ses limites. Mais littérateurs, peintres ou musiciens, c'était de la même manière qu'il les étudiait : pour la merveille de leur art et pour le trésor de leur humanité. Et ce qu'il goûtait en eux, c'était l'élan qui les emportait d'un libre essor vers les réalités supérieures du rêve et de la poésie.

Je ne dis rien ici de ses romans, laissant à M. André Beaunier le plaisir d'en parler tout à loisir. Et la place me manque pour étudier son style, sa phrase longue et sinueuse, caressante, enveloppante, où toutes les nuances de la pensée et du sentiment se reflétaient comme dans le miroir d'un fleuve abondant et limpide. Mais il est un aspect de son talent qu'il est impossible de ne pas rappeler en quelques mots : c'est sa virtuosité de traducteur. Nulle part ailleurs il n'a montré plus d'originalité et de hardiesse, car là il a pris nettement le contre-pied des idées reçues, et reçues dans le public comme dans le monde des traducteurs. On sait ce qu'est devenue de nos jours la « traduction, » sous l'influence des mêmes idées pédantesques qui ont, pendant toutes ces dernières années, desséché et faussé notre enseignement. Sous prétexte d'exactitude, on exige des traductions littérales. Rendez le mot par le mot et la phrase par la phrase, sans quoi vous serez accusé de liberté grande et de fantaisie coupable. Le résultat est un mot à mot pareil à celui que nous faisions du temps que nous étions écoliers. Ce n'est pas une traduction, c'est une « version, » où, pour éviter le contre-sens, on se condamne à un perpétuel non-sens. Sans vergogne, le traducteur met sous la

plume des plus illustres écrivains étrangers un langage baroque dont nos derniers gâcheurs de prose ne voudraient pas pour eux-mêmes; et le public docile, l'éternel docile qu'est le public, voit dans ces impropriétés, dans ces obscurités, dans cette barbarie, autant de savoureux exotismes : une traduction, qui n'aurait pas l'air d'une traduction, lui serait suspecte.

C'est contre ce préjugé que Wyzewa s'est élevé de toute la force de son bon sens, avec toute la sûreté de son goût. Il estimait, lui, que la vraie façon de trahir un auteur, c'est de le traduire littéralement. Il pensait sur ce point comme avaient pensé tous les traducteurs français depuis le XVIe siècle. Ce n'est pas une traduction littérale que celle de Plutarque par Amyot, et le fait est qu'un savant helléniste y a relevé les contresens par milliers. Mais la traduction d'Amyot est un des chefs-d'œuvre de la littérature française, et grâce à elle la pensée de Plutarque a pénétré non seulement notre pensée, mais notre vie française, au point qu'on ne sait si notre XVIIe siècle ou notre Révolution lui est plus redevable. Dans l'ancienne France, on faisait à peine moins de cas d'un bon traducteur que d'un écrivain dit original. Et c'était justice : une traduction digne de ce nom est une entreprise semée de périls. Il s'agit de donner au lecteur français la même impression que reçoivent les lecteurs anglais, russes, italiens, qui lisent leur compatriote dans l'original. Il faut donc recourir sans cesse à des équivalens, mais cette substitution est des plus délicates : où commence, où finit le droit du traducteur? Question de mesure, affaire de nuance. Telles traductions de Wyzewa, — ses traductions de Tolstoï et de Joergensen, — si claires, si françaises et qu'on devine, au sens vrai du mot, si exactes, sont des chefs-d'œuvre du genre. Et plus encore ses traductions de la *Légende dorée* et des *Fioretti*, incomparables pour la naïveté et la grâce. Elles auraient, jadis, ouvert toutes grandes les portes de l'Académie française à Wyzewa, qui y avait si bien sa place marquée, et que, pour tant d'autres raisons, on eût souhaité d'y voir, entre Jules Lemaître et M. Anatole France.

*
* *

Depuis le début de la guerre, Wyzewa s'était consacré exclusivement à nous faire connaître les livres étrangers relatifs à la crise mondiale. Il s'est attaché surtout à nous montrer les Alle-

mands peints par eux-mêmes. C'est dès le 15 août 1914 qu'il publiait son article sur les *Confessions d'un capitaine prussien*, destiné à un si grand retentissement. A cette date, nous ignorions tout de l'Allemagne : tout nous était découverte, révélation, démonstration éclatante de notre longue et impardonnable erreur. Toutefois, et ceci est essentiel, il ne faudrait pas croire que Wyzewa eût attendu la déclaration de guerre pour apercevoir l'Allemagne telle qu'elle est. Il serait de toute injustice de le ranger parmi ceux qui, du jour au lendemain, se sont déjugés avec une désinvolture, — dont, après tout, il faut leur savoir gré, — et qui ont subitement discerné en Allemagne tout le contraire de ce qu'y avait jusque-là célébré leur imprudente dévotion. S'il avait de bonne heure été attiré vers l'Allemagne par son admiration pour la musique wagnérienne et par son culte pour les Primitifs, Wyzewa n'avait pas tardé à toucher la réalité des mœurs allemandes. C'est de 1890 que date le tableau qu'il nous en a tracé. Le premier trait qu'il note chez les Allemands, c'est la grossièreté des sens, parfaitement compatible d'ailleurs avec une certaine sentimentalité, le *gemüth*. Autre trait : l'absence de volonté. Pas d'initiative, pas d'autonomie morale, un besoin d'obéir. Cette enquête sur les mœurs au pays de Kant et du piétisme s'achève par cette remarque que je reproduis textuellement : *une absence singulière de conscience morale*.

Wyzewa n'a pas seulement vu le mal, mais d'où il venait. Il a signalé la transformation qui s'est faite dans la mentalité allemande sous l'action de l'hégémonie prussienne. « Chaque jour, un pan de l'ancienne probité allemande se détache... C'est de Berlin que va souffler sur l'Allemagne, je le sens, la bouffée d'air meurtrière. » Sur l'Allemagne et sur le monde... Encore une fois, l'enquête est de 1890 : ces lignes ont été écrites vingt-quatre ans avant la guerre ! Elles auraient tous les droits à être qualifiées de prophétiques, si l'ambitieuse banalité du terme n'eût été pour blesser la réserve d'un écrivain ennemi déclaré de la grandiloquence.

*
* *

Maintenant je ne voudrais plus me souvenir que de l'homme. Aucun n'a été plus ressemblant à son œuvre. Il en avait la grâce et la diversité. Il en avait le charme, la séduction subtile

avec une certaine saveur d'étrangeté. Une pointe d'exotisme subsistait en lui, dont il ne s'était jamais complètement débarrassé. Un je ne sais quoi dans la coupe des cheveux qui encadraient sa figure ronde, et aussi dans la coupe de ses vêtemens, avertissait qu'il n'était pas entièrement de chez nous. Ce n'était plus la fantaisie du costume que son père lui avait confectionné pour le collège de Beauvais : il lui en était toujours resté quelque chose. La légère surprise du premier abord cédait vite à l'agrément de l'accueil. Tout de suite on était enveloppé par la caresse du regard : et c'était ce qui donnait l'expression au visage, ce regard intelligent et doux, curieux, observateur, qui se fixait sur vous plutôt qu'on ne pouvait le fixer. Un regard où il y avait de l'esprit, de la bonté et de l'inquiétude. Une voix musicale, aux inflexions chantantes, au timbre un peu voilé. Des manières d'une politesse raffinée et qui, chez un autre, eût paru presque exagérée. Et mêlée à cette quasi humilité, une imperceptible ironie. Un ensemble discret, volontairement effacé, avec seulement un désir de plaire qui se traduisait par une recherche d'amabilité et par l'exquise aménité des propos.

Il fallait le voir dans le cadre qu'il s'était choisi, en accord avec son humeur, adapté aux habitudes de sa pensée et aux manies de son travail. Il était allé se loger dans la provinciale rue du Pré-aux-Clercs, paisible et surannée comme son nom, une rue où les maisons donnent sur des jardins plantés de vieux arbres, et pleins de chants d'oiseaux. Wyzewa y avait connu le bonheur auprès d'une compagne faite pour lui, et puis l'atroce détresse de se pencher sur un être cher que la mort vous prend chaque jour un peu davantage. Depuis lors, il n'avait cessé de sentir flotter autour de lui la présence de la disparue, avec laquelle il conversait dans le silence des nuits. Ce lui était une raison de plus d'aimer la solitude de sa thébaïde, qu'il peuplait de souvenirs et d'entretiens mystiques. Il vivait là dans une petite pièce qui lui servait de cabinet de travail, de salon de réception, de fumoir et de bibliothèque. Les meubles disparaissaient sous un écroulement de livres : tout ce qui se publiait de nouveau dans le monde entier convergeait vers ce havre étroit. Quelques bibelots précieux sur des étagères dont nuls soins indiscrets ne troublaient plus la poussière ; quelques gravures de maîtres sur la tenture délavée des murs. Dans un

angle un vieux piano presque aphone, où le maître du logis passait des heures, et auquel, par un sortilège, il savait prêter une vie fantastique. Comme il ne sortait presque jamais, on allait le voir et causer avec lui. C'était un enchantement qu'une soirée d'hiver passée auprès de son feu. Il prenait place entre la table chargée de papiers, de livres, de manuscrits, et la cheminée où il s'enfonçait frileusement. Et les heures passaient, elles s'envolaient au gré de la causerie la plus variée, la plus mouvante, la plus ailée qu'il m'ait jamais été donné d'entendre. Wyzewa ne cherchait pas à éblouir, il ne cultivait pas le paradoxe, il ne faisait pas la chasse au « mot. » On n'avait pas devant soi le causeur professionnel, mais un homme prodigieusement intelligent et cultivé qui passait d'un sujet à l'autre avec une extraordinaire agilité d'esprit, et ne se contentait pas de les effleurer tous, mais montrait qu'il en avait approfondi beaucoup, qu'il était au courant de toutes les questions et que rien d'humain ne lui était étranger. Un air d'être toujours de votre avis, qui ne l'empêchait pas d'être résolument du sien et de dire toute sa pensée. Une manière insensible de vous amener à son opinion. Une ingénuité dans la façon dont il parlait de lui-même, sans ombre de vanité ni d'amour-propre, mais avec un charme de confidence qui glissait au désir de confession. Tout cela coulant, fluide, et tour à tour grave et léger, égayé d'un sourire et teinté de mélancolie. Pour ma part, j'ai entendu de brillans causeurs et des parleurs éloquens, et je les ai admirés de toute mon âme : Wyzewa est le seul auprès de qui j'aie perdu la notion du temps.

C'est grand dommage qu'il n'ait pas écrit ses souvenirs de vie littéraire. Avec ce don de pittoresque qu'il avait et ce relief qu'il a su donner aux personnages qui figurent dans ses romans autobiographiques, il aurait peint en traits inoubliables tout ce monde de la bohème littéraire et des cénacles d'avant-garde dont il avait fait partie. Il y songeait, mais le moyen de croire que le temps lui fût mesuré? Pendant bien des années encore, nous pouvions espérer d'assister au jeu de ce vif et brillant esprit. Il avait encore bien des choses à nous dire que nous aurions voulu entendre et qui nous manqueront beaucoup...

Ce critique n'a pas inventé une nouvelle méthode de cri-

tique : il pensait qu'une méthode vaut ce que vaut celui qui s'en sert. Cet esprit si observateur, si réfléchi, si instruit, n'a pas condensé dans une œuvre maîtresse la somme de ses méditations : il n'a pas su se refuser aux mille tentations qui sollicitaient sa curiosité au jour le jour, il s'est prêté aux sujets les plus divers et répandu en travaux multiples. C'est d'ensemble qu'il faut juger son œuvre. Elle est de celles qui font le plus d'honneur à la critique contemporaine. Toute une partie en a subi déjà l'épreuve des ans : à la relire aujourd'hui, on s'aperçoit que le critique s'est rarement trompé; et l'écrivain avait ce naturel et cette simplicité qui ne vieillissent pas. En disant que sa mort a été pour les lettres françaises une perte de longtemps irréparable, je prête à cette expression, dont on abuse volontiers, tout son sens, toute sa force, toute sa précision. Et par là je n'entends pas seulement qu'on regrettera de ne pas retrouver chaque mois le régal de ses fines et pénétrantes études. Mais avec lui disparaît le type achevé d'une famille d'esprits dont les représentans se font rares. Car nous avons en nombre d'éminens spécialistes, enfermés dans un coin d'histoire érudite; nous avons d'habiles journalistes à l'affût de toutes les actualités; mais c'est de guides qu'aurait besoin l'opinion dans ces temps où la République des lettres est, aussi bien que l'autre, la République des camarades. Wyzewa n'avait pas cherché à conquérir l'autorité : elle lui était venue d'elle-même.

La Renaissance avait eu ses humanistes, munis de tout le trésor des lettres antiques et prêts à toutes les hardiesses des temps nouveaux. La culture européenne a remplacé aujourd'hui le vieil humanisme. Wyzewa en fut un exemplaire accompli. Son esprit était orné de toutes les images de beauté et de noblesse que les lettres et les arts ont multipliées à travers les siècles et les pays. Écrivain charmant en toutes les manières d'écrire, dilettante à qui nulle forme de l'art ne fut indifférente, intelligence déliée, sensibilité aiguë, âme poétique, l'histoire littéraire, qui se souviendra de lui, le louera surtout d'avoir été un grand homme de goût.

René Doumic.

LE
TUNNEL SOUS LA MANCHE

PENDANT LA GUERRE, APRÈS LA GUERRE

Le 16 août dernier, à la Chambre des communes, M. Bonar Law, interrogé sur les intentions du Gouvernement Britannique au sujet du projet du tunnel sous la Manche, a fait la déclaration suivante : « Le Cabinet a de nouveau examiné avec soin la question du tunnel sous la Manche, en consultant ses conseillers navals et militaires, et il demeure d'avis qu'il n'est pas pratique *d'aller plus loin dans la question, tant que la guerre continue.* » Le chancelier de l'Échiquier n'a fait ainsi que confirmer sa déclaration précédente formulée le 17 avril dans les mêmes termes à la Chambre des communes.

La question paraît donc jusqu'à nouvel ordre réservée pour après la guerre par le Gouvernement Anglais.

Sachons attendre avec confiance l'heure du tunnel : déjà on nous assure de Londres que le projet jouit d'une réelle popularité au front des armées britanniques; d'autre part, le Comité parlementaire du tunnel, présidé par mon éminent ami, M. Fell, conquiert sans cesse de nouveaux adhérens; enfin chaque jour se multiplient dans la presse britannique les articles favorables à l'idée. Il n'est peut-être pas inutile, par conséquent, de représenter le rôle vraiment considérable qu'eût joué le tunnel pendant la guerre et qu'il est appelé à remplir dans l'avenir.

« Des navires! des navires! des navires! » s'écriait il y a

quelque temps M. Lloyd George dans un de ses discours d'une éloquence enflammée.

Jamais, en effet, la navigation marchande n'a subi une crise pareille à celle dont le monde souffre maintenant. Jamais non plus n'a sévi une crise de main-d'œuvre pareille à celle que la guerre a provoquée.

On estime aujourd'hui à plus d'un tiers, certains statisticiens disent même la moitié, la proportion des bâtimens marchands que, de façons diverses, les hostilités ont soustraits à l'outillage maritime, — représenté vers l'année 1913 par environ 48 millions de tonneaux de jauge, — à la disposition des besoins commerciaux du globe. D'autre part, M. Henderson, l'ex-membre du Comité de guerre britannique, évaluait, au printemps dernier, le nombre d'hommes tués à la guerre pour toutes les populations belligérantes au chiffre effrayant de sept millions environ, et il indiquait le nombre total des blessés et des tués comme dépassant la population du Royaume-Uni. Et nous ne sommes pas au bout, hélas! du nombre de ceux qui ne reviendront pas.

Situation atroce pour l'humanité, mais dont les lourdes conséquences, — en dehors des torrens de larmes versées, — appellent de la part des Alliés tous les remèdes matériels en leur pouvoir.

Car ces conséquences deviennent sérieuses : raréfaction progressive des choses essentielles à l'existence : charbon, blé, bétail, pétrole, fer, coton, laines, tissus, cuirs, papier, bois, etc.; entrave aux échanges dans la vie moderne qui ne repose guère que sur les échanges; les centres de production souvent isolés des centres de consommation, les ports et les docks encombrés, les peuples alliés, ou tout au moins l'Angleterre obligée de fermer ses ports à ce qui n'intéresse pas directement sa subsistance, même aux importations françaises, les relations par chemin de fer extrêmement réduites, les initiatives individuelles et celles de l'industrie en partie paralysées, une cherté de vie grandissante, une course à l'augmentation des salaires, le trouble jeté dans les rapports entre patrons et ouvriers et par-dessus tout un certain danger d'usure morale de l'arrière des armées combattantes.

Cette situation ne fera probablement que s'aggraver d'ici la fin des hostilités et, quoique atténuée, lui survivra pendant des années. Au lendemain de cette période effroyable d'usure *mon-*

diale, — car il n'y a plus de pays neutres en réalité, — le besoin sera plus impérieux que jamais de moyens de transport nombreux et puissans pour aider le retour de l'humanité à la vie normale, pour assurer la mise en commun de leurs ressources entre tous les défenseurs de la civilisation, pour alléger leur effort de reconstitution, pour permettre aux Alliés de soutenir victorieusement la guerre économique que nos ennemis s'apprêtent à faire succéder à la guerre des armes.

Fort heureusement, cela va beaucoup plus mal et cela continuera d'aller beaucoup plus mal chez eux que chez nous, mais on sait comment, dans leur illusion tenace de pouvoir nous arracher la victoire, ils se préparent à cette nécessité de vivre par les échanges, — en les canalisant à leur profit, — comment ils construisent des flottes marchandes nouvelles, projettent de nouvelles voies de transport entre Puissances Centrales et avec quelle colère enfin ils voient l'extrémité du fameux itinéraire Hambourg-Bagdad aux mains des troupes du général Maude.

Nous, nous aurons, si nos chers Alliés britanniques le veulent bien, un moyen d'une grande puissance, — et que l'on soupçonne trop peu, — non de guérir nos blessures après la paix, mais de les soulager, de refaire plus vite nos forces, de tenir tête à nos rivaux, de consolider le fruit de nos victoires, d'affermir notre union.

Ce moyen, c'est tout simplement le tunnel sous la Manche.

Le tunnel sous la Manche n'est pas seulement une route qui permettra aux voyageurs, — si peu nombreux, hélas! — qui fréquentaient avant la guerre le chemin de Paris à Londres, d'échapper aux désagrémens du mal de mer, cependant déjà si pénible dans la Manche, où il n'y a pas moins de 220 jours environ de mauvaise traversée par an. C'est un passage qui est certainement appelé à prendre place dans le classement des grandes routes commerciales du monde immédiatement à côté du canal de Suez.

Une remarque indispensable tout d'abord : le chemin de fer sous la Manche, — qui sera électrique, — qui n'aura pas d'arrêts intermédiaires, — qui sera aménagé avec tous les perfectionnemens de l'art moderne des chemins de fer, — n'aura pratiquement pas de limite à sa capacité; il pourra absorber à peu près tous les transports que l'on voudra. En réservant quatre heures pour l'entretien de la voie, il pourrait faire passer

bien plus qu'on ne pourra lui remettre. Nous avons eu sur la ligne de Paris à Calais, pendant les hivers 1915-1916-1917, des périodes de circulation de trains à deux ou trois minutes d'intervalle sur certaines sections et avec la traction à vapeur. *A fortiori*, un intervalle de cinq à dix minutes sur le chemin de fer sous-marin sera très possible avec la traction électrique. On arriverait ainsi très aisément à une moyenne de 120 à 150 trains par jour dans chaque sens; la capacité de la ligne ne sera pour ainsi dire limitée que par les voies d'accès et de dégagement qui aboutiront au tunnel et rien ne sera plus facile que de les aménager.

Quant à la charge des trains, on pourra faire aussi ce que l'on voudra : c'est une question de puissance des usines électriques qui seront installées de chaque côté du détroit (1). On fait actuellement avec les locomotives à vapeur 1 000 et 1 200 tonnes.

Les observations qui précèdent donnent la mesure des services que pourra rendre le tunnel sous la Manche dans l'avenir, en même temps que des services presque incroyables qu'il aurait rendus pendant la guerre, car il est impossible de ne pas y songer et de n'en pas dire quelques mots.

I. — LE ROLE QU'AURAIT EU LE TUNNEL PENDANT LA GUERRE

Passons sous silence le rôle purement stratégique qu'aurait eu le tunnel, c'est-à-dire les conséquences qu'aurait pu avoir l'emploi de cette voie sous-marine sur le cours des opérations militaires. C'est affaire aux spécialistes et c'est d'ordre spéculatif. On ne peut cependant s'empêcher de penser à l'utilité qu'aurait eue cette communication, soit au moment de la concentration à Charleroi, soit pendant les quatre premiers mois des hostilités, lorsque les renforts de l'intrépide armée anglaise étaient attendus avec fièvre et que les hasards de la lutte imposaient aux opérations le caractère d'une improvisation constante, sur la Marne, sur l'Aisne, lors de la « course à la mer, » — où les forces en présence glissèrent vers le Nord, luttant de rapidité pour se déborder mutuellement, « crochet contre crochet, » alter-

(1) On peut estimer qu'une puissance de 20 000 kilowaths pour chaque usine sera plus que suffisante. La Compagnie Parisienne de distribution d'Électricité dispose dans ses deux magnifiques usines d'une puissance de 75 000 kw pouvant être portée à 100 000 kw avec des turbos alternateurs de 10 000 kw.

nativement offensifs et défensifs, — lors de l'expédition d'Anvers, sur l'Yser, et plus tard pour l'organisation des expéditions d'Orient, ou pour hâter l'offensive de la Somme, entreprise par nos alliés, afin de détendre la pression de l'ennemi sur Verdun ou contre l'Italie, avant qu'ils eussent pu réunir leurs moyens complets d'action (1). A la guerre, tout moyen d'aller vite est un moyen sauveur et, du temps de gagné, c'est la victoire, — ou tout au moins le moyen de la préparer.

N'envisageons du chemin de fer sous la Manche que sa fonction immédiate d'instrument de transport. Avec la capacité dont il eût disposé, il aurait facilement absorbé :

1° Tous les transports militaires (troupes, munitions, vivres et matériel de guerre) d'Angleterre vers le front occidental et vice versa; 2° tous les transports militaires jusqu'à Marseille et Brindisi vers l'Orient et l'Afrique; 3° tous les transports militaires ou de ravitaillement en provenance de l'Orient (Inde, Australie, Japon, vià Marseille et Brindisi également); 4° tous les transports commerciaux considérables effectués d'Angleterre en France et réciproquement.

Rien que pour les transports de l'armée anglaise en France, on estime actuellement à plus de 20 millions le nombre de voyages effectués d'Angleterre en France et de France en Angleterre pour les passages britanniques à travers la Manche depuis le début des hostilités, car, outre les contingens militaires, il y a le va-et-vient constant des permissionnaires et celui des blessés retournés plusieurs fois au front, enfin les navettes permanentes de tous genres, dont le résultat est qu'un même homme effectue cinquante fois et plus la traversée du *Channel* pendant la même année.

Quant au transport des choses nécessaires à la guerre, on compte actuellement environ 8 millions de wagons ayant passé pour le compte de l'armée britannique sur le réseau du Nord depuis le début des hostilités et dont la plupart ont dû suivre la voie très longue Le Havre, Rouen, Amiens, au lieu de l'itinéraire beaucoup plus court qu'aurait offert le tunnel.

Que deviendrait le chiffre de 8 millions de wagons si l'on voulait y ajouter les énormes transports commerciaux effectués

(1) Rapport de sir Douglas Haig du 23 décembre 1916.

constamment d'Angleterre vers la France comme les charbons, les laines, les cotons, les cuirs, etc. ?

Que fût-il devenu plus encore, *le tunnel attirant à lui tous les transports à destination ou en provenance de l'Orient pendant la guerre?*

Si l'on songe que le déplacement d'une chose ou d'un voyageur d'un point intérieur de l'Angleterre à un point intérieur de la France ou du Continent ne nécessite pas moins de six opérations d'embarquement ou de débarquement (1), on arrive à un chiffre de milliards d'opérations de manutention que le tunnel sous la Manche eût évitées, et quelle manutention ! Se représente-t-on suffisamment ce que c'est que l'embarquement et le débarquement du matériel de guerre des armées modernes, avec tous les préparatifs rendus nécessaires par les variations de marée, le nombre de bras à utiliser, le nombre d'engins à mettre en action, comme lorsqu'il s'agit d'une pièce de grosse artillerie ou de l'un de ces tanks monstrueux? En réalité, quand on parcourt les splendides organisations des services de l'arrière de l'armée anglaise, on demeure absolument confondu à la pensée de l'effort et de la main-d'œuvre dépensés rien que dans le transport des matériaux et des stocks accumulés. C'est là que l'on touche du doigt la simplification gigantesque que le tunnel eût permise, en présence de ces abondances extraordinaires de vivres, d'armes, de munitions, de dépôts d'infanterie, de dépôts de munitions, de parcs d'artillerie de tous calibres, de parcs d'automobiles, de centres d'aviation, d'écoles d'instruction, devant ces véritables villes blanches (camps et hôpitaux sous la tente), créées en pleine campagne, devant ces infirmeries pour chevaux, des voies ferrées absolument nouvelles, des files interminables de docks, tout cela constitué avec une opulence qui nous paraissait être du luxe au début de la guerre et qui atteste simplement l'esprit de prévoyance de nos alliés.

Il y a là une dépense de main-d'œuvre fantastique que le tunnel eût épargnée en grande partie.

De même, quelle économie de tonnage à peine imaginable

(1) 1° Embarquement sur chemin de fer au départ en Angleterre; 2° débarquement au port anglais d'arrivée; 3° Réembarquement sur navire; 4° Débarquement au port français d'arrivée: 5° Réembarquement sur chemin de fer; 6° débarquement à destination.

le tunnel eût procurée aux flottes marchandes alliées et neutres! C'est par centaines de millions d'unités qu'il faut compter, et c'est encore M. Lloyd George qui disait récemment qu'une économie de dix millions de tonneaux de jauge représente pour l'Angleterre douze mois d'approvisionnement. Or le tunnel eût libéré un nombre de tonneaux de jauge trois, quatre, cinq fois supérieur au tonnage qu'il eût attiré à lui. En effet, le soulagement qu'il eût apporté à la marine marchande pour les transports par Gibraltar se fût appliqué à des parcours trois, quatre et cinq fois plus longs que celui de la voie ferrée.

Que dire de l'économie d'argent qui se fût chiffrée par des milliards, alors que le tunnel n'eût coûté à construire que 400 à 500 millions avant la guerre (1), plus encore, de la sécurité donnée à d'innombrables transports? La guerre sous-marine eût été déjouée dans tout le secteur qui s'étend des côtes anglaises jusqu'à Marseille et Brindisi, c'est-à-dire là où elle est le plus active.

Du même coup eussent été rendus aux formations de combat les légions de navires de guerre employés à convoyer les transports de tous genres.

Puis, il y a les blessés. Quelle famille anglaise ayant des combattans au front ne se fût réjouie de l'existence du tunnel? J'étais à Calais au mois d'octobre 1914, tâchant de réorganiser au point de vue des chemins de fer la vie économique et dirigeant avec mes collaborateurs, de ce point non envahi du réseau du Nord, le transport improvisé de l'armée anglaise, qui remontait de la région de Soissons vers le Nord. J'ai assisté à toutes les opérations douloureuses du débarquement des blessés héroïques de l'Yser, amenés du front par la voie ferrée; j'ai vu le tri opéré dans les ambulances d'évacuation entre les soldats qu'on dirigeait vers l'Angleterre et ceux que l'on était obligé de garder parce que la traversée maritime, avec tous ses transbordemens, rendait le voyage trop pénible, trop long, trop dangereux. J'ai constaté le temps énorme qu'il faut pour faire le plein d'un bateau de blessés; j'ai vu des capitaines de navire préférer de la façon la plus louable ramener leur bateau aux trois quarts vide au port anglais plutôt que de laisser se prolonger le supplice des blessés dans l'attente. Le zèle, l'initiative, l'activité des

(1) Ce chiffre devra maintenant être majoré, — et c'est un regret de plus, — en raison du renchérissement formidable de toutes choses (main-d'œuvre, matériaux, etc.).

commandans anglais a été dès ce moment au-dessus de tout éloge et, depuis lors, les services sanitaires de nos Alliés ont été portés à un degré de perfection qui fait notre admiration. Il n'empêche que les complications sont restées infinies. Par-dessus tout, le tunnel sous la Manche eût épargné d'innombrables souffrances, sauvé des existences extrêmement précieuses, et cela seul en impose l'idée à tous. On sait d'ailleurs que la barbarie allemande n'a pas épargné les bateaux de Croix-Rouge et nous avons l'horreur de voir des navires-hôpitaux torpillés. Ces crimes ont même conduit le Gouvernement britannique à réduire le plus possible le nombre des transports de blessés de France en Angleterre, en développant les formations sanitaires du front, de sorte que les malheureux blessés restent séparés des semaines et des mois de leurs familles. Quoi d'étonnant que le tunnel sous la Manche soit devenu entre eux, comme on nous le rapporte, un de leurs sujets favoris d'entretien. La simple humanité inspire les regrets les plus fervens que cette route sous-marine nous ait manqué.

Un dernier rôle du tunnel, enfin, dont l'importance eût été primordiale : le tunnel eût hâté la coordination des efforts des Alliés. Nul doute que le détroit n'ait été un obstacle à l'organisation rapide de « l'unité d'action sur l'unité de front. » N'est-ce pas le colonel Repington qui signalait avec sa haute autorité, dans le *Times* du 24 août 1916, qu'il a fallu un temps terriblement long aux Alliés pour les décider à agir de concert :

« La nouveauté de l'idée de l'unité d'action, la distance qui séparait les Alliés et les sentimens de chacun, plus empreints de nationalisme que de l'idée d'alliance, ont fait que nous nous sommes confinés chacun presque exclusivement dans notre tâche et que nous n'avons pris qu'un intérêt languissant à ce que faisaient nos Alliés. Depuis le mois d'août 1914 jusqu'au mois de mai 1916, chacun des Alliés s'est battu presque pour son compte, où et quand il lui plaisait, de sorte que c'est l'Allemagne qui a pu régler le rythme de la campagne et faire la loi en matière de stratégie. Nous autres, les Alliés, nous avons combattu tour à tour et lorsqu'il y eut simultanéité entre nos efforts, ce fut presque un hasard heureux. »

Depuis lors, la collaboration entre les états-majors alliés s'est établie aussi étroite que possible, mais comment ne pas admettre qu'un moyen de communication rapide comme le

tunnel sous la Manche ne l'eût permise beaucoup plus tôt?

Comme on comprend aujourd'hui le mot fameux de de Moltke : « Il faut s'opposer au tunnel parce qu'il ne pourrait pas servir à attaquer l'Angleterre et qu'en cas de conflit avec l'Allemagne, il serait funeste à celle-ci ! »

Les Allemands ont joué avec une maîtrise réelle de l'avantage des lignes intérieures. Les Alliés, en vérité, ont manqué d'une de leurs principales lignes extérieures.

II. — LA CONSTRUCTION DU TUNNEL — HISTORIQUE ET PLAN

Voilà donc le rôle prodigieux qu'aurait eu le tunnel pendant la guerre. Avant de passer à l'exposé des services non moins immenses que cette route sous-marine rendra dans l'avenir, il est bon de rappeler brièvement en quoi consiste le projet.

Ce n'est pas une conception de l'imagination. C'est un projet parfaitement assis, parfaitement mûri, qui a été voulu il y a environ quarante ans aussi pleinement par le Gouvernement britannique que par le Gouvernement français, et que depuis lors j'ai pu entièrement reviser et mettre au point, d'accord avec mes collègues anglais, notamment avec l'illustre ingénieur sir Francis Fox, pendant ces dernières années. Demain, si le Parlement britannique le veut, on peut se mettre à l'œuvre. Car la Compagnie française et la Compagnie anglaise du Chemin de fer sous-marin entre la France et l'Angleterre peuvent reprendre bien vite les travaux qu'elles ont abandonnés avec tant de chagrin le 18 mars 1883.

L'arrêt des travaux n'a guère eu d'autre cause que le nuage politique soulevé à cette époque entre les deux pays par la question d'Égypte, si heureusement résolue par les accords marocains de 1904, qui ont été le retour à la politique traditionnelle de l'amitié avec la Grande-Bretagne.

En réalité, l'entente sur la construction du tunnel a été aussi complète que possible et elle a duré près de quinze années (de 1870 à 1883). Elle a même été si prompte, si aisée, presque si spontanée que l'on peut à peine parler de pourparlers. Ouverts au mois d'avril 1870, ils n'ont été interrompus que pendant la guerre franco-allemande. Les années qui suivent, jusqu'en 1874, sont remplies par une succession de notes diplomatiques qui toutes affirment un accord de plus en

plus formel et de plus en plus précis. En 1873, c'est même le Gouvernement britannique qui reprend la question, qui n'avance pas assez vite à son gré. Enfin, en 1874 (24 octobre), le Gouvernement français a communiqué au Gouvernement anglais le projet même d'acte de concession qu'il se proposait de faire à une Société et ce n'est qu'après avoir reçu l'approbation du Cabinet britannique, presque article par article, que le Gouvernement français a fait voter la loi donnant à la Société française la concession de la partie française du tunnel.

Il y a plus encore : en 1875, une commission dite « Commission internationale du Chemin de fer sous-marin, » composée de trois délégués français et de trois délégués anglais (1), a siégé tantôt à Paris, tantôt à Londres, et ses travaux ont abouti à la rédaction d'un protocole où sont réglées par le menu toutes les questions internationales que pourra soulever l'existence du tunnel : frontière sous-marine, durée de concession, droit de rachat, délai d'exécution, exploitation, entretien, et, enfin, le droit formellement réservé pour chaque gouvernement, quand il le jugera convenable dans l'intérêt de son propre pays, de suspendre l'exploitation du chemin de fer sous-marin, d'endommager ou de détruire les travaux du tunnel sur son propre territoire, ou encore même de noyer le tunnel.

Ce protocole, revêtu de la signature des six membres de la Commission, est demeuré l'instrument prêt à régler les rapports des deux Gouvernemens et des deux compagnies exploitantes. Il constitue la charte toute prête du chemin de fer sous-marin.

En 1890, — séance du 5 juin, — Gladstone pourra dire à la Chambre des Communes :

Je ne crois pas qu'à part une exception unique, on puisse citer, parmi les autorités les plus hautes, les autorités moyennes et celles du dernier échelon, le nom d'un homme qui, à l'origine, ait élevé la voix contre le tunnel sous la Manche (2).

Le jour donc où les pouvoirs publics anglais donneront leur adhésion définitive au percement du tunnel, il n'y aura qu'un

(1) Les trois commissaires français étaient : MM. Ch. Gavard, C. Kleitz et A. de Lapparent. Les trois commissaires anglais étaient : MM. H. W. Tyler, C. M. Hennedy et Horace Watson.

(2) « ... *I know of one single exception, and with that exception. I do not believe that the name of a man can be quoted among the highest authorities. the middling authorities or the lowest authorities, who at that time raised his voice against the Channel Tunnel.* »

prolongement, — comme le dernier acte, inlassablement attendu, — de l'entente extraordinairement parfaite de jadis.

C'est à l'abri de cet accord entre les deux Gouvernemens que les deux Sociétés anglaise et française se sont constituées et mises à l'œuvre. Un grand enthousiasme régnait alors. La Société française s'est formée le 1er février 1875 sous les plus brillants patronages (Michel Chevalier, l'illustre économiste comme président; Léon Say, le grand administrateur des finances françaises; Lavalley, l'éminent ingénieur du canal de Suez, parmi ses membres). Elle est restée parfaitement vivante et en possession de tous ses droits; elle est toujours titulaire de la concession définitive, d'une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans (et approuvée préalablement par le Gouvernement britannique, comme nous l'avons dit), qu'elle a reçue du Gouvernement français le 2 août 1875. Elle a satisfait à toutes les obligations de son cahier des charges. Elle est restée en possession des ouvrages, des usines, des galeries, des terrains, qu'elle a acquis sur la côte française entre la mer et la route d'Escalles, à quelques pas de Sangatte. Elle paye annuellement ses impôts, les frais de contrôle par kilomètre dus à l'État, et elle attend (1).

La Société anglaise « Submarine Railway Cy » est, à notre connaissance, dans une situation analogue, mais moins avancée au point de vue législatif; son retour à l'activité dépend du vote favorable du Parlement anglais, tandis que le Parlement français a résolu la question il y a plus de quarante ans pour la Société française.

Ces deux Sociétés ne se trouvaient pas en présence d'une idée neuve. Déjà, en 1802, l'ingénieur français Mathieu avait eu l'idée d'établir sous la Manche une route pavée sous-marine, éclairée avec des quinquets à l'huile. Ce projet, qui ne paraît pas avoir été précédé d'études sérieuses sur la nature des terrains sous-marins du détroit, inspira au grand homme d'État anglais Fox cette réponse à Bonaparte : « Oh ! c'est une des grandes choses que nous pourrions faire ensemble. »

(1) Voici la composition du Conseil d'Administration de cette société, dite « Compagnie du Chemin de fer sous-marin entre la France et l'Angleterre : » Président : M. G. Griolet. Administrateur Délégué : M. A. Sartiaux. Administrateurs : MM. Agache, Caillaux, d'Eichtal, May, Picot, Renaudin, Vernes (Félix), Vernes (Philippe), Wendel.

Il y avait eu ensuite toute l'enquête géologique très importante conduite depuis 1835 jusque vers la fin de sa vie par Thomé de Gamond sur la nature du fond du détroit et, dès 1856, Thomé de Gamond avait présenté à la reine d'Angleterre en même temps qu'à Napoléon III un projet de communication sous la Manche. La reine Victoria avait répondu : « Si M. Thomé de Gamond fait cela, vous pouvez lui dire que je lui donne ma bénédiction en mon nom et au nom de toutes les dames anglaises. »

A la suite de Thomé de Gamond, dont le projet en ligne droite n'était pas réalisable parce qu'il traversait des terrains perméables, les trois illustres ingénieurs anglais Isambart Brunel, Joseph Locke et Robert Stephenson avaient repris ses études. Puis était venu sir John Hawskhaw, qui avait fourni à son tour une moisson de renseignemens les plus précieux.

En 1875, toutes les recherches faites jusqu'alors tendaient à faire admettre qu'il existait dans le fond du détroit une couche de craie, connue sous le nom de *craie cénomanienne* ou *craie grise de Rouen;* que cette couche courait sous la mer d'une rive à l'autre, avec une imperméabilité complète, à une profondeur suffisante (environ 60 mètres) sans faille ni interruption, et qu'elle pourrait recevoir ainsi le tunnel destiné à relier la France et l'Angleterre.

Cette hypothèse, la Société française du tunnel sous la Manche s'est attachée à la vérifier d'une façon définitive : la maîtresse pièce de son enquête est la carte du fond du détroit établie à sa demande par les deux éminens ingénieurs du corps des mines, Potier et de Lapparent, au moyen du chiffre colossal de 7 672 sondages, pratiqués à l'aide d'une petite cloche d'acier à bord coupant et dont 3 000 ont fourni une certitude géologique. Cette carte, qui est un chef-d'œuvre peut-être unique d'hydrographie et de géologie combinées, n'est en quelque sorte que la prolongation sous le détroit, — avec une précision presque aussi grande, — des cartes géologiques des sols anglais et français établies par les savans des deux pays. On y voit le sol sous-marin découpé en larges bandes constituées par des couches géologiques affleurant en biseau et courant d'une rive à l'autre et qui ne sont autres, d'après les échantillons recueillis et classés un à un, que les couches observées dans les falaises des deux côtés du détroit et qui plongent sous la mer en s'incli-

nant très fort. L'ordre de succession des couches est si bien reproduit, les courbes d'affleurement de chacune d'elles sont si continues, leur épaisseur s'y révèle si constante que MM. Potier et de Lapparent ont pu conclure en 1877 : « Si, en un point quelconque, à terre ou sous l'eau, on a reconnu le banc qui constitue la surface, on connaît, comme si on y avait creusé un puits, la série des bancs dont est formé le terrain dans ses profondeurs... Les sondages superficiels du fond de la mer suffisent donc pour déterminer la position des couches en chacun des points d'où la sonde a apporté des échantillons. Ces points sont très nombreux, et les espaces sur lesquels ils manquent complètement sont trop peu étendus pour qu'un accident ou une ondulation de quelque importance ait pu nous échapper. »

La Société française a voulu aller plus loin ; sous la conduite de son éminent et regretté directeur des travaux, Ludovic Breton, elle a fait un essai direct de pénétration sous-marine dans la couche de craie qui doit donner asile au tunnel. A cette fin, elle a creusé à Sangatte, sur le rivage, un puits d'une profondeur atteignant 60 mètres au-dessous du niveau de la mer, et, du fond de ce puits, elle a poussé une galerie qui s'est avancée jusqu'à 1 840 mètres sous le détroit. Le puits a traversé d'abord une couche aquifère, ensuite il a pénétré dans la couche de craie grise imperméable et c'est de la partie inférieure de cette couche qu'a été lancée la galerie sous-marine en remontant. Cette galerie a été maintenue très aisément dans la dite couche et, le 26 février 1883, elle recevait la visite du Conseil d'administration du chemin de fer du Nord et des membres de la Société française du tunnel.

M. Breton note dans ses Souvenirs : « Au départ du petit train, composé de six wagonnets, qui nous entraînait vers le fond de la galerie, j'ai reçu une pluie de félicitations. Le baron Alphonse de Rothschild m'a dit : « J'ai passé une bien belle jour-« née, j'étais loin de m'attendre à ce que j'ai vu ; si le tunnel ne « se fait pas, je ne regretterai pas les dépenses faites, car elles « auront servi à de belles études ; espérons, monsieur Breton, que « nous continuerons. En attendant, je vous félicite sincèrement. »

De l'autre côté du détroit, les travaux entrepris par la Société anglaise n'ont pas eu moins de succès ; vers la fin de 1882, il y avait, au pied de la falaise de Shakspeare-Cliff, une

galerie d'environ 2 kilomètres sous la mer : « Il ne se produisit, pour ainsi dire, aucune infiltration d'eau, bien que la voûte du tunnel ne fût revêtue ni de fer, ni de briques, les parois de craie étant à découvert. Des excursions également furent organisées pour permettre au public de voir la galerie et, bien que les visiteurs portassent leurs vêtemens habituels, ils ne furent nullement incommodés, ne rencontrant ni humidité ni boue (1). »

Les deux galeries d'études sont toujours en bon état. L'importante usine construite à Sangatte par la Société française du tunnel existe toujours. Elle comprend trois machines à vapeur de 300 chevaux, des compresseurs d'air, un puits avec chevalement, des pompes d'épuisement puissantes, etc.

Depuis lors, le temps de l'attente n'a cessé d'être mis à profit et il n'est pas douteux que le percement du tunnel sous la Manche sera entrepris dans des conditions infiniment plus favorables qu'il y a quarante ans. Il n'y a pas à comparer entre ce qu'était l'art des travaux souterrains alors et ce qu'il est maintenant. Il y a eu tous les enseignemens fournis par le percement des grands tunnels de montagne, notamment le Simplon; par les tunnels sous-marins tels que celui de la Severn ou de la Mersey, — ce dernier construit par le grand ingénieur sir Francis Fox, l'ingénieur précisément de la Compagnie anglaise du tunnel; — ou par les galeries des mines d'étain ou de cuivre de la Cornouaille s'étendant jusqu'à plus de 5 kilomètres de la côte, avec des rameaux transversaux qui ont un développement aussi grand que celui du tunnel projeté sous la Manche, sans que jamais l'eau y ait pénétré. Sur la question des certitudes géologiques, d'illustres savans tels que MM. Barrois, Olry, Gustave Dolfus, Gosselet, en France, et, chez nos voisins : Prestwich, Topley, Jules Browne et sir Archibald Geikie, le célèbre directeur de la carte géologique de la Grande-Bretagne, sont venus ajouter leurs suffrages à ceux de leurs prédécesseurs. Enfin, l'intervention de l'électricité en tout et pour tout simplifiera le travail dans une mesure à peine imaginable. La traction sera naturellement électrique, ce qui permettra de suivre tous les contournemens et les dénivellations de la craie cénomanienne en adoptant des courbes descendant jusqu'à 250 et 300 mètres, au lieu de courbes de 800 à 1 000 mètres

(1) Sir Françis Fox, « Le Tunnel sous la Manche, » *Revue Franco-Étrangère* novembre-décembre 1916).

qu'eût exigées la traction à vapeur, et des pentes de 10 à 15 millimètres au lieu de 6 à 10 millimètres. Le problème de la ventilation sera supprimé ou très simplifié, puisqu'il n'y aura pas de fumée et que le trajet dans le tunnel ne dépassera pas environ quarante minutes. La question de l'évacuation des déblais, — dont le volume atteindra environ 4 à 5 millions de mètres cubes correspondant à un poids de plus de 6 millions de tonnes, — ou du transport du personnel ouvrier, qui comprendra au moins 600 hommes représentant 1 200 voyageurs par jour (trajet d'aller et retour), — aura pour solution très simple l'installation d'un petit chemin de fer électrique à double voie, chacune de 60 centimètres, à circulation rapide et continue. — Le téléphone, — avantage énorme sur ce qui existait il y a quarante ans, — permettra la liaison continue entre chaque front d'attaque dans les antres du tunnel et le poste de l'ingénieur sur la côte. De même, la lumière électrique permettra de scruter le sol dans tous ses replis. Enfin, il y a tous les perfectionnemens réalisés dans le bétonnage, etc. A tous égards, on se trouvera dans une situation incomparablement meilleure pour l'ingénieur,

D'un autre côté, le projet a été complètement remanié et on a pu même arrêter un ordre des travaux. C'est évidemment une entreprise d'un genre tout nouveau. Par sa longueur, par la forme de son profil, par la nécessité de le maintenir dans une couche géologique appropriée, la craie cénomanienne, le tunnel sous la Manche sera un travail sans précédent.

A un certain point de vue, il sera beaucoup plus aisé à percer que ne l'a été, par exemple, le Simplon, puisque l'on avancera dans de la craie facilement forable, suffisamment dure et imperméable. On n'aura à redouter ni trombe d'eau comme celles qui ont inondé les chantiers du Simplon, ni une température dangereuse pour les ouvriers. En revanche, le point délicat sera d'obéir à cette nécessité de n'avancer que dans la couche de craie cénomanienne, de la suivre dans son plongement et dans ses divers contournemens, de se tenir suffisamment loin des formations placées en-dessus et en-dessous, beaucoup moins imperméables.

Alors, comment fera-t-on ?

Rappelons brièvement ce que nous disions dans la livraison du 1er octobre 1913 de cette *Revue*. A l'inverse des tunnels de montagne, dont le parcours est en dos d'âne, le tunnel sous la

Manche devra avoir un profil en fond de bateau, avec ses points les plus élevés à l'entrée et à la sortie. Son point le plus bas sera vers le milieu. Autrement, il faudrait faire remonter le tunnel au jour de points situés à une grande profondeur à partir de la côte, ce qui entraînerait un allongement considérable de parcours en même temps que des déclivités probablement impraticables.

Force sera donc de faire partir le tunnel d'un point de la côte situé au-dessus du niveau de la mer, pour descendre vers le milieu du détroit, à une profondeur qui le placera à environ 95 mètres au-dessous de ce niveau et à 50 mètres au-dessous du fond de l'eau. Ce plafond de 50 mètres d'épaisseur constituera une protection amplement suffisante contre les sous-marins et les explosifs.

Mais il y a un danger : si, malgré l'imperméabilité de la couche, des infiltrations se produisent, ces eaux viendraient butter au point le plus bas du tunnel, c'est-à-dire en son milieu, d'où il serait très difficile de les retirer.

Dans ces conditions, le mieux sera sans doute de creuser, en-dessous du tunnel, une galerie d'écoulement indépendante du tunnel lui-même. Partant, — au fond d'un puits, — d'un point bas de la couche de craie grise à environ 120 mètres au-dessous du niveau de la mer, *à la côte*, cette galerie remontera vers le milieu du détroit jusqu'à la hauteur déjà indiquée de 50 mètres au-dessous du fond de l'eau, pour y rencontrer le tunnel lui-même. La pesanteur entraînera les eaux vers le fond du puits, — ou des puits, car il y en aura sans doute plus d'un, — et des pompes puissantes les épuiseront.

Les entrepreneurs français et anglais qui exécuteront le travail suggéreront peut-être de meilleurs moyens, mais il semble que la galerie d'écoulement ne sera pas seulement galerie d'écoulement, mais qu'elle devra jouer le rôle, peut-être encore plus important, de galerie d'essai, permettant de tracer le tunnel avec sûreté et du même coup avec rapidité et au meilleur compte.

Il serait peu prudent, en effet, d'attaquer d'emblée le percement du tunnel lui-même avant d'avoir reconnu expérimentalement le sol : si l'on sait que la couche souterraine de craie grise existe avec une épaisseur suffisante, on n'est pas fixé avec une certitude absolue sur la position exacte, à quelques

mètres près, de cette couche. C'est ce que la galerie d'écoulement permettra de vérifier. On avancera en tâtant la couche : tous les 100 ou 200 mètres, on fera des sondages au-dessus et au-dessous, à droite et à gauche, pour savoir exactement comment on est placé. Si quelques sondages révèlent une proximité trop grande des limites, soit inférieures, soit supérieures, on infléchira le tracé de façon à se maintenir bien. La condition essentielle sera remplie.

Enfin, troisième avantage : la galerie d'écoulement, devenue galerie d'essai, pourra, à défaut de moyens meilleurs imaginés par les entrepreneurs, devenir galerie de service pour la construction du tunnel proprement dit. Dans cet ordre d'idées, on n'attendra pas d'avoir achevé cette galerie pour attaquer le percement du tunnel, et, en réalité, la galerie d'essai et le tunnel seront exécutés presque simultanément.

On procédera de la manière suivante :

De la galerie d'essai, — probablement tous les quatre kilomètres, plus s'il le faut, — on lancera des rameaux obliques, selon l'inclinaison du plan de la couche de craie, vers le tracé théorique du tunnel proprement dit. Ces rameaux auront pour premier rôle de continuer la reconnaissance de la couche de craie et, pour deuxième rôle, — subordonné aux constatations satisfaisantes obtenues à l'aide du premier, — d'installer, à chacun des points de rencontre avec ledit tracé, un chantier dont la fonction consistera à creuser une section du tunnel *face* à la côte et en remontant vers la côte, ce qui assurera encore l'évacuation des eaux de suintement, en même temps que des déblais, selon le sens de la gravitation. Successivement, toutes les sections ainsi creusées en suivant le tracé prévu pour l'ensemble devront se rejoindre. *De cette manière, il y aura autant de fronts de taille qu'il y aura de rameaux lancés obliquement*, de sorte que la durée d'exécution du tunnel proprement dit dépendra de la vitesse du percement de la galerie d'essai et du nombre de rameaux qui auront été détachés. Le nombre des rameaux variera d'ailleurs selon la vitesse du percement; on aura besoin d'un nombre d'autant moins grand de ces rameaux que la vitesse d'avancement de la galerie d'écoulement sera plus grande; mais, quel qu'en soit le nombre, on aura, grâce à eux et à la galerie préalable, atteint le triple but : 1° d'évacuer les eaux et les déblais suivant la

déclivité du sol; 2° de tracer le tunnel avec sûreté; 3° de le percer dans le minimum de temps et avec le moins de frais.

Inutile d'ajouter que chaque rameau sera pourvu d'une voie reliée au petit chemin de fer électrique dont nous avons parlé pour les déblais.

Le diamètre moyen de la galerie préalable sera d'environ 3 mètres. Les voies du tunnel proprement dit passeront, comme les trains du Métropolitain de Londres, dans deux tunnels circulaires indépendans, distans de 15 mètres, de manière à ne pas réagir l'un sur l'autre. La forme circulaire, d'autre part, est celle par excellence qui résiste aux pressions intérieures et extérieures. Des rameaux transversaux, à intervalles de 100 mètres probablement, relieront les deux tunnels, d'un diamètre de 6 mètres environ, et feront des deux galeries un ensemble en rapport étroit.

La longueur totale du tunnel sous la Manche sera de 60 kilomètres environ, dont 39 sous la mer, 14 sous terre et 7 kilomètres à ciel ouvert pour les raccordemens en France et en Angleterre.

Du côté français, les trains déboucheront près de Marquise, sur la grande ligne de Calais à Boulogne, où sera installée une gare d'échange avec raccordemens vers Lille et Bruxelles. Du côté anglais, la bouche du tunnel se trouvera à l'intérieur des terres, sans doute sous le feu direct des batteries du château de Douvres et des forts des hauteurs de l'Ouest (Western Heights Forts). Une des principales objections au tunnel sous la Manche, il y a vingt-cinq ans, était qu'il faudrait établir une garnison permanente pour en défendre l'entrée. Depuis lors, le port naval de Douvres a été construit, ce qui a entraîné l'établissement des forts sur les hauteurs de l'Ouest; aucune nouvelle garnison n'est donc nécessaire. Mais la protection la plus efficace résultera du fait que les deux galeries permettant le passage des locomotives électriques ne pourront donner passage à des locomotives à vapeur ou à eau chaude, qui ne pourraient y respirer, et que, d'autre part, le courant électrique fabriqué en France pour les trains venant d'Angleterre et en Angleterre pour les trains venant de France pourra être coupé instantanément. Rien ne serait plus facile, en outre, que d'inonder le tunnel ou d'en détruire les abords. Enfin, les usines électriques seront établies à l'intérieur des terres, sous

la protection des forts, et commanderont tout le trafic (1).

Les trains pourront passer du continent sur les lignes anglaises sans aménagement de voies et réciproquement, la largeur des voies ferrées en France et en Angleterre étant presque identique. A l'heure actuelle il circule des milliers de wagons anglais en France.

Le tunnel sera exécuté beaucoup plus rapidement qu'il ne l'eût été autrefois. Il y a quelques années, on estimait la durée totale de la construction à huit ou dix ans, dont trois à quatre pour les travaux préparatoires (fonçage sur la côte, de chaque côté du détroit, de puits de grand diamètre analogues aux puits des houillères et construction de voies d'accès pour l'évacuation des déblais) et six pour l'exécution proprement dite du tunnel. Aujourd'hui, grâce aux machines perforatrices perfectionnées et à l'intervention de l'électricité en tout, grâce aussi à l'installation qui sera faite simultanément des travaux d'approche et des gares d'échange, il est permis d'espérer que l'on sera au terme de l'ouvrage dans un délai d'environ quatre à cinq ans après l'exécution du puits.

Voilà donc le projet actuel que la Compagnie française du Chemin de fer sous-marin entre la France et l'Angleterre demande, avec la Compagnie anglaise, à mettre à exécution.

III. — LE RÔLE DU TUNNEL APRÈS LA GUERRE

C'est en songeant à l'utilité du tunnel pour l'avenir que nous avons insisté sur le rôle considérable qu'il aurait joué pendant la guerre.

Plus que jamais, après les hostilités, pendant la période de reconstitution économique de la France et de l'Angleterre, il aura à exercer *sa fonction d'épargneur de main-d'œuvre et de tonnage maritime*. Le problème de la main-d'œuvre avec le renchérissement désordonné du prix de la vie s'annonce comme un des grands problèmes de l'avenir, un des plus ardus à résoudre. D'autre part, la crise de la flotte marchande devient de jour en jour plus aiguë. Sans doute, les innombrables bâtimens de commerce actuellement réquisitionnés seront rendus à la navigation libre, mais dans quel état effroyable d'usure! Et

(1) Sir Francis Fox, *loc. cit.*

pourtant, la nécessité pour les Alliés de se refaire par les échanges s'imposera plus que jamais. Il y a quelques années, on opposait quelquefois au projet du tunnel sous la Manche la concurrence qu'il ferait à la navigation, idée bien superficielle déjà alors. Aujourd'hui, on peut dire que tous les moyens de transport seront nécessaires, qu'ils seront tous insuffisans, et que le tunnel sous la Manche, par sa puissance, sera un instrument de salut.

Tout d'abord, il y a une vérité incontestable : *aucun service maritime, si bien organisé soit-il, ne peut développer les échanges avec la puissance de la voie ferrée.* C'est l'expérience qui parle. Les Compagnies du chemin de fer du Nord en France et du South-Eastern en Angleterre ont fait tout ce qui était possible pour perfectionner les services directs entre Paris et Londres; elles ont mis les trains en face des bateaux; elles ont assuré le transport des gros bagages par wagons complets transbordés par des grues; elles ont réduit progressivement la durée du trajet à six heures et demie (impossible de faire plus), au lieu de douze heures qu'il fallait en 1875, l'année même de la fondation de la Société française du tunnel sous la Manche. Sait-on à quel résultat on est arrivé? A un chiffre misérable de 599 000 (1) voyageurs par tous ports français entre la Grande-Bretagne et la France, pendant l'année 1912, dernière année bien nette des statistiques, et cela pour une population de 83 millions d'habitans, soit une proportion d'environ 0,5 pour 100. Prenons, au contraire, les voyageurs échangés entre la France, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Là on trouve un chiffre de 3 500 000 voyageurs pour une population de 114 millions d'habitans, soit une proportion sextuple (3 pour 100).

Avec tout le Continent, la même année 1912, l'Angleterre n'a échangé par les principaux ports de la Baltique, de la mer du Nord et de la Manche, que 1 700 000 voyageurs, chiffre proportionnellement aussi faible.

Quant aux marchandises, — les charbons mis à part (2), — l'Angleterre et la France n'ont échangé en 1912 également que 2 828 000 tonnes de marchandises diverses, marquant sur dix années en arrière une progression annuelle de 3,6 par an, alors

(1) Un trajet d'aller et retour est compté pour un voyageur.

(2) L'importation des charbons anglais en France a été de 10 689 000 tonnes en 1912.

que la progression de notre commerce pendant la même période a été par an de : 9,8 pour 100 avec l'Allemagne, 7,2 pour 100 avec la Belgique, 5,8 pour 100 avec la Suisse, 5,5 pour 100 avec l'Espagne.

Rien d'étonnant à cela. Tenons-nous-en aux difficultés techniques résultant de la traversée. On ne fait pas passer dans le Channel un bateau comme on fera passer un train dans le tunnel. Un bateau coûte beaucoup trop cher. C'est un bloc. Un train se désarticule, on augmente ou on réduit à volonté le nombre des voitures. On supprime même ou on ajoute un train très aisément. Pour un bateau, d'abord sa mise en marche est toute une préparation ; le jeu de matériel est à peu près fixe ; ensuite, il faut pouvoir faire « le plein du bateau, » pour ne pas perdre d'argent, ce qui limite le nombre des traversées. On est obligé en conséquence de concentrer au départ ou à l'arrivée de chaque bateau plusieurs trains.

C'est ainsi qu'avant la guerre, le bateau partant de Calais à une heure trente de l'après-midi pour Douvres recevait l'apport du train venant de Paris, ensuite du train de luxe venant de Vintimille et de la Méditerranée, puis du train desservant particulièrement les centres intermédiaires du réseau du Nord entre Paris et Calais, enfin le train venant de Bruxelles. D'où un nouvel inconvénient : on est obligé de fixer les heures de traversée par une véritable cote mal taillée entre les heures qui conviendraient spécialement à chaque train pour les points qu'il dessert. De la sorte, on sacrifie un peu les relations importantes et beaucoup les relations de second ordre. On ne contente personne et même on mécontente plus ou moins tout le monde, et il n'y a pas moyen de faire autrement.

Voilà une collection d'entraves que ne connaîtra jamais le tunnel. Les trains de toutes directions continueront avec le même matériel sans autre arrêt que pour le changement de machine et peut-être le service de la Douane. On fera des trains qui permettront, avec un trajet d'une durée d'environ cinq heures et demie dans chaque sens, d'aller à Londres et d'en revenir dans la même journée, après y avoir fait ses affaires, absolument comme pour Bruxelles et Liége (1). Cela est essentiel

(1) Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que, si le chemin de fer du Nord a été conduit avant la guerre à adopter pour les grands trains des vitesses qui n'ont pas été admises ailleurs, le but n'était pas de satisfaire à une vaine glo

pour le voyageur de commerce, car ce n'est qu'à sa suite que s'établissent les courans commerciaux.

C'est précisément cette facilité qui sera d'un intérêt immense après le rétablissement de la paix. Une des révélations les plus inquiétantes de la guerre a été l'étendue de la dépendance économique dans laquelle se trouvaient la France et l'Angleterre par rapport à l'Allemagne. L'Angleterre achetait à l'Allemagne près du double de ce qu'elle achetait à la France (plus de 2 milliards à l'Allemagne, à peine plus d'un milliard à la France en 1913). Une enquête faite par l'Office national du commerce extérieur à Paris a montré d'une façon saisissante comment la France a été progressivement évincée par l'Allemagne sur le marché britannique pour une quantité de produits. De même, l'Allemagne s'était substituée chez nous à l'Angleterre. Nous achetions à l'Allemagne pour des millions de francs de papier, de tissus de coton, de laines et d'effets de laine, etc., et toute une collection de produits pour lesquels nous ne demandons qu'à devenir les cliens de la Grande-Bretagne.

L'Angleterre et la France doivent reprendre l'une chez l'autre la place dont elles ont été délogées par l'Allemagne. L'Angleterre était arrivée étonnamment vite à devenir le plus gros client de l'Allemagne et, ce qui frappe le plus dès qu'on jette les yeux sur les statistiques, c'est combien fut régulière, continue dans son énormité, l'augmentation des exportations allemandes en Angleterre. C'est une augmentation moyenne de 100 millions pendant les cinq années qui précédèrent la guerre.

Pourtant, la France et l'Angleterre ont une raison toute particulière de multiplier leurs échanges. Comme le disait notre éminent ambassadeur à Londres, M. Paul Cambon, la nature a doté magnifiquement, mais de façons différentes, les deux pays. N'ayant ni les mêmes qualités de sol, ni les mêmes productions, ni le même climat, ils peuvent se compléter en prenant l'un chez l'autre ce qui manque à chacun d'eux. Je soulignais déjà l'importance de cette vérité ici même dans mon étude de 1913. Elle est du nombre de celles qu'il faut répéter tant que nos industriels et commerçans n'auront pas su en tirer tout le parti qu'il convient. J'ajouterai même qu'il en est ainsi parce

riole, mais de permettre aux voyageurs entre Paris, Lille, Bruxelles, Liége, etc., d'aller et revenir dans la même journée à des heures commodes. On évitait ainsi des voyages de nuit, des découchers, la nécessité de se charger de bagages, etc.

que les deux pays sont à peu près sur le même méridien et que, pour aller de l'un à l'autre, on va du Nord au Sud et du Sud au Nord, au lieu d'aller de l'Est à l'Ouest ou de l'Ouest à l'Est. Comme le disait encore M. Cambon, la nature travaille en quelque sorte automatiquement à favoriser nos échanges et, pourtant, nous constatons que, tant au point de vue des voyageurs qu'au point de vue des marchandises, les échanges sont loin d'avoir l'importance qu'ils devraient avoir entre deux pays si riches, si intelligens et, si j'osais me servir de cette expression, si complémentaires.

Dans les rapports de l'Angleterre avec le Continent, on peut dire que le rôle du tunnel s'élargira encore. Là, en vérité, les résultats à attendre sont à perte de vue. Il appartient à nos chers Alliés et à eux seuls de se prononcer sur l'utilité d'être rattachés par une communication directe au Continent. Ils nous pardonneront cependant de penser que le chemin de fer sous la Manche, si désirable pour la France, sera encore infiniment plus profitable au Royaume-Uni.

Il est d'ailleurs probable que le tunnel fera insensiblement du marché britannique le pivot de l'activité commerciale de l'Europe et probablement du monde. Vers l'Ouest, la Grande-Bretagne sera comme la sentinelle avancée du vieux continent vers le nouveau monde pour tous les échanges avec lui. Vers l'Est, elle sera le pôle d'attraction de toute l'activité commerciale de l'Europe et de l'Orient et, comme on l'a déjà signalé, il est fort probable que, d'ici peut-être une quinzaine d'années, lorsque nos départemens dévastés auront pu renaître de leurs cendres, elle formera avec eux et la Belgique restaurée la région où se fixera l'activité industrielle de l'Europe.

On sait avec quel soin jaloux, au cours de ces vingt dernières années, les puissances de l'Europe centrale se sont emparées du contrôle de toutes les grandes communications transcontinentales, « fidèles au rôle historique auquel les Hohenzollern ont dû leur nom et les anciennes villes libres leur fortune (1). » Elles se sont interposées en quelque sorte « en manière de tampon et d'éponge » entre l'Orient et l'Occident, absorbant et exploitant à leur profit les ressources de la Russie et s'apprêtant, par le Hambourg-Bagdad et tout un sys-

(1) M. Paul Claudel, attaché commercial de France à Rome.

tème puissant de canaux, à mettre la main sur les richesses de l'Extrême-Orient. On doit espérer que le traité de paix arrachera à l'Allemagne ces privilèges et qu'il imposera par des stipulations précises, sur les tarifs de chemin de fer en particulier, la liberté de la route à notre ennemie qui réclamait la liberté des mers.

Le Londres-Bagdad prendra la place du Hambourg-Bagdad qui était une ligne d'accaparement au profit des puissances du Centre et mettra l'Orient à portée des besoins de l'Occident. « Toute la partie occidentale, surpeuplée, de l'Europe souffre d'un déficit chronique de matières premières et de produits alimentaires. Toute la partie orientale produit des matières premières et des alimens en excès (1). » Le Londres-Bagdad aura pour premier rôle de les réunir; et puis, par ses antennes avancées, cette route n'est-elle pas la ligne tout indiquée, presque nécessaire, au moment où la Grande-Bretagne resserre les liens avec ses colonies, puisque, d'après M. Charles Woods (2), elle permettra d'aller de Londres à Bombay en neuf jours au lieu de quatorze par Gibraltar et Suez, avant la guerre?

Et, en même temps, de Londres partiront tous les grands express internationaux : Londres-Nord-Express; Londres-Constantinople-Express; Londres-Bagdad-Express; Londres-Rome et Brindisi-Express; Londres-Méditerranée-Express; Londres-Sud-Express.

Mais surtout seront réunies entre elles l'Angleterre, la France et l'Italie, les trois nations sœurs de l'Europe occidentale, comme les appelait, dans un étincelant discours, M. Mackinder, l'éminent député et professeur d'Oxford, parlant au nom de la Grande-Bretagne à la réunion du Parlement interallié, — le Parlementino, — à la Sorbonne, le 6 mai dernier.

Proximi Gallis et similes sunt, « les peuples celtiques de l'Angleterre sont pareils à ceux de notre pays, » écrivait déjà dans l'antiquité Tacite retraçant la vie d'Agricola, gouverneur de la Grande-Bretagne. Et, en remontant au cours lointain des âges, les géologues, comme M. Stanislas Meunier, nous disent que le tunnel sous la Manche, en réunissant par terre ferme la France à l'Angleterre, ne fera que rétablir les dispositions pri-

(1) M. Paul Claudel, déjà cité.

(2) Conférence de M. Woods à la Société Royale de Géographie, le 19 février 1917.

mitives de la nature au temps où l'Angleterre était reliée par un isthme au continent. Tout au long de l'histoire enfin, la Grande-Bretagne n'a cessé de recevoir l'influence bienfaisante de la latinité. L'époque de la Renaissance pour l'Angleterre a été la même que pour l'Italie, l'Espagne, le Portugal et la France.

Le développement de la nation anglaise est d'accord avec le progrès de tous les peuples latins et suit le sillon de la culture française et européenne. Shakspeare appartient au siècle de Michel-Ange, de Cervantès, de Camoëns, de Ronsard. Dans l'ordre politique, la France et l'Angleterre ont été les deux patries des institutions libres, et M. Mackinder observe :

« Nous sommes inspirés de sentimens d'amitié envers tous les Alliés, mais la géographie et l'histoire ont décidé que nos trois nations, anglaise, française et italienne, ne sont pas seulement sœurs, mais aussi vivent dans la même maison. De nos fenêtres insulaires et péninsulaires, nous regardons les mêmes mers de l'Occident et la même clôture vers le même ennemi d'Orient. Quand la paix reviendra, nous aurons tout le temps de nous souvenir de l'origine commune de notre civilisation dans les siècles passés et de ce que veulent dire pour l'historien, les noms de Rome, de Paris et de Londres. »

En l'écoutant à la Sorbonne, nous songions que le tunnel sous la Manche serait un excellent moyen d'aménager cette belle maison anglo-franco-italienne et, tout aussitôt, nous avons eu la joie d'entendre les paroles suivantes couvertes d'applaudissemens par toute la salle :

« Cette famille ne doit pas se séparer. Nos caractéristiques doivent rester. Nous nous compléterons, au lieu de nous concurrencer. Si nous le voulons, nous pouvons constituer une parfaite unité défensive. Je ne vais parler ici, bien entendu, qu'à un point de vue personnel, notre Gouvernement n'a rien arrêté à ce sujet ; mais je crois que le tunnel sous la Manche, en complétant l'œuvre des grands tunnels sous les Alpes, fera de nos trois territoires une seule forteresse, la citadelle imprenable de la liberté. »

C'est ce vœu que les Sociétés anglaise et française du tunnel sous la Manche ne demandent qu'à exaucer.

A. Sartiaux.

LA GUERRE

VUE PAR

LES COMBATTANS ITALIENS[1]

Si les armées de l'Entente combattent aujourd'hui sur un front unique et pour un idéal commun, elles conservent toutes une physionomie propre qui tient à leur caractère national, et dont la guerre a eu pour effet d'accuser les traits distinctifs. On sait quelles ressources présentent les témoignages de leurs combattans pour pénétrer leur âme collective, et l'on a eu occasion de montrer ici même comment la lecture des nombreux recueils de carnets de route ou de lettres du front publiés en Allemagne nous aidaient à connaître les dessous de la mentalité germanique (2). C'est un intérêt d'un autre ordre qu'éveille une enquête du même genre, entreprise, non plus sur un adversaire dont nous sépare un abîme moral plus profond que les griefs du patriotisme, mais sur celui de nos alliés auquel nous unissent les souvenirs de gloire les plus récens, les relations de voisinage les plus étroites, les affinités de race les plus évidentes. Pour la première fois depuis les guerres de son indépendance, l'Italie vient d'apparaître sur les champs de bataille d'un grand conflit européen. Si l'heure n'est pas encore venue d'écrire l'histoire et de mesurer les suites de son intervention, du moins est-il possible de rechercher dès maintenant, dans les

(1) Begey (Ernesto), *In Memoriam*, Turin 1916. — Borsi (Giosuè), *Lettere dal fronte*, Turin 1916. — *Liberi* (biographies et lettres de volontaires catholiques), Rome 1917. — Margheri (Federigo), *Lettere di un caporale dell' 84e fanteria*, Florence 1917. — Pascazio (Nicola), *Dalla trincea alla Reggia*, Milan 1916. — Valentini (Enzo), *Lettere e disegni*, Pérouse 1916. — Lettres du front publiées dans les journaux quotidiens (notamment dans l'*Azione* de Cesena).

(2) Voyez la *Revue* des 1er novembre et 1er décembre 1916.

récits de ses défenseurs, quels mobiles les y ont entraînés et quels avantages ils en ont déjà retirés, soit pour l'armée, soit pour la nation.

I

Lors de leur entrée en campagne, leur état d'esprit présente avec celui des autres grandes armées européennes un contraste qui ne peut manquer de frapper le lecteur, et qu'explique la situation particulière de leur pays. Leur psychologie apparaît comme plus complexe parce que leur attente a été plus longue et leur intervention plus réfléchie. Il ne faut jamais perdre de vue en effet que, si la guerre a été subie par la France, elle a été voulue par l'Italie. L'une s'y est précipitée en quelques jours, sans avoir le temps de se ressaisir, pour repousser une brutale agression et obéir à un irrésistible instinct de légitime défense; l'autre s'y est décidée à la suite d'une crise de conscience qui a duré six mois et au cours de laquelle elle a eu à choisir librement entre les bénéfices d'une neutralité sans terme et les risques d'une guerre sans retour. A la faveur de ce long délai, tous les sentimens, égoïstes ou désintéressés, qui pouvaient inspirer sa résolution future, se sont développés simultanément dans son âme nationale, où ils ont eu le temps de se fixer en mobiles d'action précis.

Le principal et le plus répandu d'entre eux est aussi celui que l'exemple de l'Alsace-Lorraine rend le plus aisément compréhensible pour un Français : c'est le désir de libérer les populations italiennes encore soumises au joug de l'Autriche, de donner à la patrie ses frontières naturelles et de parachever ainsi la grande œuvre du *Risorgimento :* idéal accessible aux masses parce qu'il se présente à elles sous la forme d'un objectif géographique, qu'il se résume en deux mots, Trente et Trieste, et que le culte en a été entretenu par les traditions de l'irrédentisme. Au début de la campagne, la satisfaction de le réaliser éclate en expressions enthousiastes dans les lettres des combattans : « Cette terre que nous foulons est nôtre, s'écrie l'un d'eux en passant l'ancienne frontière. C'est au delà que sont placés les confins véritables et sacrés de l'Italie. Je suis convaincu que si la guerre n'avait pas eu cette évidente justification, nous ne serions pas partis, et le peuple aurait crié à la désertion... Et

la révolution aurait ajouté une nouvelle douleur à la patrie (1). »

De ce que ce sentiment ait été celui de la majorité, il ne s'ensuit pas toutefois qu'il fût devenu exclusif ou même prédominant chez tous. Au temps de la Triple Alliance, l'irrédentisme avait un peu souffert du silence officiel imposé à ses adeptes. Certains intellectuels notamment ne voulaient y voir qu'une question sentimentale, à laquelle ils refusaient de subordonner la politique extérieure de leur pays, et professaient même cette théorie qu' « il y a des circonstances où une nation doit renoncer à une partie d'elle-même, comme un organisme peut trouver le salut dans une amputation (2). » S'ils n'ont pas été les moins ardens à réclamer l'intervention, c'est pour une autre raison, exposée en ces termes par un volontaire de la première heure : « Nous ne nous sentons aucune propension à la conquête, mais nous sommes par-dessus tout jaloux de ne voir la prépondérance d'aucun État européen devenir une menace matérielle pour nos frontières, morale pour notre prestige et notre liberté de mouvemens (3). » Ce souci de l'indépendance future a contribué, autant peut-être que les revendications territoriales, à montrer la nécessité de la guerre. Dès qu'elle a éclaté, l'opinion populaire a compris que le triomphe de l'Allemagne marquerait l'avènement de la monarchie universelle, l'assujettissement définitif de l'Italie et la fin des principes sur lesquels repose la liberté des nations. Tous ceux qui ont vécu dans la péninsule aux jours tragiques d'août 1914, se rappellent avec quel intérêt passionné on y suivait les péripéties initiales de la lutte européenne, quelle anxiété sympathique y accueillit la nouvelle des premiers revers français; enfin, avec quelle sensation de soulagement on y salua, même dans les couches profondes du pays, la victoire de la Marne comme la fin d'un cauchemar et l'écroulement définitif des rêves d'hégémonie germanique. Par la suite, ce sentiment un peu vague de l'équilibre européen se précisa en une aspiration nationale vers la « maîtrise de l'Adriatique » qui permettrait seule à l'Italie d'écarter pour toujours de ses côtes la menace constante d'une offensive navale autrichienne (4).

(1) Pascazio, p. 37.
(2) Borgese, *Guerra di redenzione*, p. 19.
(3) Lettre de E. Vaina, publiée dans *Liberi*, p. 234.
(4) Pascazio, p. 132.

Si l'on s'en tenait à ces premières observations, les combattans italiens, partis en guerre plus tard que leurs adversaires ou leurs émules des autres armées européennes, auraient obéi comme eux à la force de cet instinct qu'un de leurs hommes d'État a ennobli du nom d' « égoïsme sacré. » C'est pourtant une impression toute différente qui se dégage de leurs témoignages, si on sait les choisir et qu'on les regarde de plus près. Ce qui en fait l'originalité, c'est au contraire leur caractère « altruiste, » le souffle de solidarité européenne qui les traverse, la place qu'y occupe l'expression de sentimens désintéressés de haine ou de sympathie pour les autres peuples belligérans. Faut-il en chercher la raison dans la longueur d'une veillée des armes au cours de laquelle ils ont eu le temps de se passionner pour les péripéties du drame dont ils étaient les spectateurs forcés? Leur tournure d'esprit se rattache sans doute à des causes plus profondes et s'explique aussi par deux traits caractéristiques de l'âme italienne à travers les âges : d'une part, un idéalisme généreux par lequel elle s'est toujours enthousiasmée pour les nobles causes, et d'autre part un cosmopolitisme moral qui lui a fait toujours prendre intérêt aux grands débats de la politique internationale. De ces deux sentimens, le premier a inspiré l'épopée du *Risorgimento*, à laquelle il a donné sa poésie, et s'est incarné dans le geste des deux Garibaldi venant offrir, en 1870 et en 1914, leur épée à la France envahie. Le second, héritage des traditions d'universalisme léguées par l'Empire romain et entretenues par la Papauté, a fait longtemps le malheur de l'Italie en la mêlant aux querelles des nations voisines et en leur fournissant ainsi une occasion d'intervenir dans ses destinées. Il a survécu à l'unité sous la forme d'une curiosité toujours en éveil pour les choses du dehors et se traduit dans la pratique par l'impossibilité d'assister avec indifférence aux violations de ce droit public dont la Rome antique a représenté la plus éclatante personnification.

Il ne faut donc pas s'étonner si la pensée des combattans italiens s'élance souvent, même en pleine guerre, au delà du cercle étroit de leurs intérêts nationaux et de leurs préoccupations militaires. De cet état d'esprit les meilleurs d'entre eux nous apportent d'irrécusables témoignages. C'est le lieutenant territorial Begey, écrivant à sa famille lors de l'offensive de Verdun : « Nos petites misères ne représentent qu'un incident

de la cruelle guerre qui étend partout ses ravages; et quand je pense à la terrible lutte qui sévit aujourd'hui en France, notre rude existence me fait l'effet d'une idylle. » C'est l'aspirant Carpazio, fervent nationaliste, qui se réjouit, non seulement comme Italien, mais comme « Européen, » de voir son pays concourir à l'œuvre de mort qui s'accomplit « pour la rédemption de l'humanité, le retour de la justice et la restauration de toutes les libertés. » Un jeune réserviste, catholique militant, déclare à son correspondant que, s'il n'aime pas la guerre, « il bénit la lutte présente, parce qu'elle purifiera l'Europe de l'égoïsme et de l'impérialisme. » Un de ses coreligionnaires politiques est plus explicite encore dans l'expression de ses sentimens : « Quoi de plus beau, s'écrie le lieutenant Borsi, que de se ranger contre ces horribles barbares qui, pendant quarante années, ont prémédité l'assassinat de l'Europe? Le dégoût que m'inspirent ces monstres m'emplit le cœur. » Et plus loin : « La Belgique, la France, la Russie, comme elles se sont révélées dans leurs épreuves! Comme nous les avons aimés et admirés, ces peuples énergiques, courageux et d'une si profonde santé morale! » Partout se retrouvent les mêmes élans vers la justice internationale, la même note de sympathie émue pour les victimes de la force (1).

Après s'être ainsi répandu au delà des frontières, le besoin d'idéal qui inspire ces nobles accens s'est replié sur lui-même pour chercher à se satisfaire par la régénération intérieure du pays. La période de prospérité qu'avait traversée l'Italie et les rêves de paix éternelle dont elle se berçait ne s'étaient pas prolongés pendant un demi-siècle sans présenter pour sa santé morale les mêmes périls que pour les autres peuples de l'Europe : l'affaissement du ressort des âmes par la poursuite exclusive des intérêts matériels, la corruption des mœurs publiques par les abus du parlementarisme, l'indifférence aux questions extérieures par l'effet d'une trompeuse sécurité du lendemain. En la forçant à tendre toutes ses énergies assoupies, une grande guerre ne l'élèverait-elle pas au-dessus d'elle-même jusqu'au niveau de ses hautes destinées? Telle est la pensée qui ne cesse d'obséder l'esprit des plus nobles de ses fils, quand ils campent dans la neige des Alpes ou qu'ils gravissent sous la mitraille l'escarpement du Carso; ils voient flotter devant leurs yeux

(1) Begey, p. 65; — Pascazio, pp. 94, 130; — Borsi, pp. 28 et 132; — *Azione* du 25 juillet 1915.

l'image d'une patrie nouvelle, sortie non seulement plus grande et plus forte, mais surtout meilleure et plus pure, de ses épreuves et de ses victoires. Avant même le début des hostilités, l'un des plus jeunes appelait de tous ses vœux cette « guerre libératrice et régénératrice (1) » dont il devait être l'une des premières victimes. Un autre répondait par cette prophétie à ceux de ses camarades qui se plaignaient de vivre dans une époque vide d'événemens et d'émotions : « Eh bien ! je vous dis que vous vous trompez, parce que l'heure actuelle est plus grande, bien plus grande que celle du *Risorgimento* : c'était alors une aube dont vous allez voir le midi. C'est maintenant que toutes les questions nationales ajournées depuis un demi-siècle vont recevoir leur solution. Celui qui sait pénétrer le silence de la paix consécutive à cette conflagration, peut y discerner déjà la marche d'une révolution sociale ou d'une immense rénovation de justice. S'abstenir de participer à cette œuvre, c'est se rayer irrévocablement du livre de la vie (2). » C'est encore la même idée que résume un autre volontaire quand il définit la guerre non seulement « comme une nécessité matérielle à surmonter, mais encore et surtout comme une libération spirituelle et un problème moral à résoudre (3). »

Les premiers spectacles de la vie militaire et l'impression de force qui s'en dégage viennent fortifier dans les âmes ces espérances conçues en une heure d'enthousiasme. « L'armée, écrit un soldat à son entrée au régiment, est aujourd'hui l'unique organisme solide de la nation, et c'est pour moi un honneur inappréciable que d'y entrer (4). » En revenant d'assister à la prestation du serment de sa brigade, Carpazio exprime ainsi la signification profonde de cette cérémonie : « Cette marée montante de volontés tendues vers un but commun, ce spectacle d'hommes de vingt à trente-cinq ans oubliant en présence du drapeau tricolore leurs familles et leurs affaires, me semblent le symbole le plus élevé de l'Italie régénérée... C'est l'empreinte d'une nouvelle ère de gloire. » La même pensée poursuit sur les champs de bataille l'auteur de ces lignes ardentes, et l'aspect des hécatombes du Carso lui inspire cette réflexion : « C'est

(1) Valentini, p. IV.
(2) Lettre de E. Vaina publiée dans *Liberi*, p. 234.
(3) Pascazio, pp. 21 et 24.
(4) *Azione* du 21 novembre 1915.

ici que se fait l'Italie nouvelle, et le sacrifice de sa plus brillante jeunesse représente l'holocauste nécessaire à sa création (1). » Borsi, enfin, oublie les fatigues de la guerre des Alpes, en songeant que la guerre développe parmi les jeunes gens de sa génération ce sentiment du devoir resté trop longtemps étranger à beaucoup d'entre eux. Ces citations, que l'on pourrait multiplier à l'infini, montrent que dans aucune armée européenne peut-être les préoccupations morales du lendemain ne se sont aussi étroitement mêlées aux passions nationales de l'heure présente.

Lorsqu'une guerre voulue se présente à la fois comme une entreprise d'agrandissement territorial, une nécessité d'indépendance future, une croisade pour le droit et une condition de renaissance intérieure, elle paraît aux masses aussi justifiée que si elle était imposée par une agression du dehors, et elle réunit tous les avantages nécessaires pour enflammer les âmes d'élite. On trouve dans les lettres des volontaires italiens maintes traces de cet enthousiasme, exprimé parfois sur un ton de mysticisme lyrique : « A quoi bon, déclare le lieutenant Manzelli, déplorer la rudesse de notre existence quand nous la menons pour une cause aussi sainte? La noblesse et la justice de notre guerre ne cessent d'être présentes à mes yeux dans la tranchée. » — « Crois-moi, écrit presque dans les mêmes termes un autre officier à sa mère, plus je réfléchis et plus je me persuade que notre guerre est la plus belle de toutes et la plus digne d'être combattue (2). »

Cette exaltation belliqueuse semble avoir contribué à entretenir chez les combattans italiens une intarissable gaieté, qu'il convient de signaler comme un dernier trait caractéristique de leur physionomie. Ils n'ont pas connu, comme leurs camarades français, les amertumes de l'invasion ; aucun souvenir trop cruel ne vient voiler leur bonne humeur d'une teinte de mélancolie, ni donner à leur résolution un accent involontaire de gravité. Leurs lettres respirent une joie de vivre qui ne se dément pas au cours de la campagne, un entrain communicatif dont la contagion gagne même les natures les plus méditatives. « En quittant Florence, raconte l'austère Borsi lorsqu'il part pour le front, nous étions une cinquantaine de diables

(1) Pascazio, pp. 56, 150, 166 et 185.
(2) *Azione* du 13 février 1916; Borsi, p. 6.

déchaînés, furieux d'enthousiasme ; nous n'avons fait que chanter et plaisanter tout le long du voyage : un vacarme à mettre en fuite 200 000 Autrichiens. » — « Tu ne peux te faire une idée de notre allégresse, écrira-t-il après son arrivée dans la tranchée. Nous débordons tous d'ardeur, de confiance et de joie ; nous nous sentons forts et libres, sûrs de la victoire (1). » Cette inaltérable gaieté peut apparaître comme un épanouissement de l'exubérance méridionale, quand elle se manifeste dans les marches et à l'arrière par des chansons napolitaines, des bavardages sans but et des plaisanteries sans fin ; il est difficile de ne pas y voir une forme du courage et une condition de supériorité morale, quand elle persiste sous les obus et inspire aux combattans des boutades de circonstance ou d'ironiques défis à la mort. A cet égard, les « poilus » italiens se sont révélés sur les champs de bataille comme les dignes émules de leurs frères de France.

II

La confiance qui les animait au début a-t-elle été justifiée par les événemens? Si la guerre n'a pas encore abouti au triomphe escompté, les bénéfices moraux en paraissent dès maintenant aussi importans que les futurs résultats matériels. Elle représente déjà pour l'Italie une victorieuse épreuve et pour ses alliés une éclatante démonstration de ses vertus guerrières et civiles. L'armée est sortie plus forte et la nation meilleure d'une période de crise où l'une a développé son esprit militaire et l'autre affermi son esprit public.

Depuis l'achèvement de l'unité, la première n'avait pris part qu'à des campagnes coloniales, et dans les deux dernières grandes batailles de son histoire, à Custozza et à Adoua, sa fortune avait été moindre que sa valeur. Au cours des dernières années, la politique d'économies imposée par les nécessités budgétaires l'avait empêchée de mesurer ses effectifs et ses cadres à l'accroissement de la population : un tiers seulement des jeunes gens inscrits sur ses contrôles recevait d'elle une instruction militaire sérieuse (2). L'obsession de ces souve-

(1) Borsi, p. 3 ; — Cf. pp. 27, 53, 57, 71, 97 ; — Pascazio, pp. 27, 55, 87 ; — Margheri, pp. 45 et 69.

(2) Pascazio, p. 200.

nirs mêlait un sentiment d'instinctive appréhension à la confiance qu'inspiraient son travail silencieux et son excellent esprit. Quelle figure ferait-elle sur les champs de bataille d'une grande lutte européenne? Y apporterait-elle une force de résistance morale et une organisation matérielle en rapport avec l'ardeur de son courage? Les témoignages de ses combattans nous apportent tous les élémens d'une réponse à ces questions et nous permettent en même temps de reconstituer par la pensée les diverses phases de sa campagne.

Ils font d'abord revivre à nos yeux les scènes enivrantes de la mobilisation : à l'intérieur l'afflux dans les dépôts de réservistes de tout âge et de toute provenance, leur encadrement hâtif en unités nouvelles, la prestation solennelle de leur serment de fidélité au drapeau, puis le départ des régimens pour la gare à travers les rues pavoisées de leur ancienne garnison, les acclamations du public, les crosses des fusils couvertes d'inscriptions ou de souhaits de bonheur par des mains amies ; enfin, après un embarquement rapide et une nuit en wagon, le réveil dans des campagnes inconnues, sous l'éblouissement du soleil de mai, la perspective de convois militaires roulant à perte de vue, le défilé devant des stations où apparaissent de frais visages de jeunes filles et d'où des pluies de fleurs sont jetées aux soldats (1). — A la frontière même, le spectacle est empreint d'une grandeur plus grave; les troupes de couverture qui la gardent, campées dans les champs, attendent avec un frémissement d'impatience que la nouvelle officielle de la déclaration de guerre leur permette de la franchir. On se rappelle par quelle manœuvre heureuse et hardie le général Cadorna se résolut à les lancer en avant, sans même que la mobilisation fût achevée, pour les porter aussitôt en territoire ennemi. Sur la route de l'Isonzo, elles abattirent les poteaux-frontière dans un délire d'enthousiasme qui rappelle à l'esprit l'entrée de nos troupes en Alsace. Sur l'Adige, l'occupation sans coup férir d'Ala, la première délivrée des localités *irredente*, provoqua dans toute l'Italie des manifestations d'ivresse patriotique analogues à celles qui avaient salué en France la nouvelle de la prise de Mulhouse. On eut un instant l'illusion d'une marche triomphale en pays ennemi.

(1) Valentini, p. 2; — Paseazio, pp. 27-30; — Margheri, p. 16.

A cette courte période d'espérances sans limites succédèrent bientôt les dures réalités de luttes opiniâtres à soutenir contre un adversaire formidablement retranché. Lorsque l'armée italienne voulut, sa concentration terminée, poursuivre le premier élan de ses avant-gardes, elle ne tarda pas à atteindre au Nord les crêtes des Alpes et à se heurter à l'Est à la double ligne de défenses naturelles que lui opposaient le cours encaissé de l'Isonzo et la muraille abrupte du Carso. Pour traverser l'un et tenter de briser l'autre, il lui fallut livrer les furieux combats qui remplirent les mois de juillet, août et septembre 1915. Quelles brillantes qualités d'offensive et quelle valeur guerrière elle eut l'occasion d'y déployer, c'est ce qu'attestent, malgré leur concision voulue, ses communiqués officiels, mais c'est ce qu'illustrent bien plus éloquemment encore les mille traits d'héroïsme rapportés par ses combattans. Lorsque Carpazio arrive avec sa brigade dans la zone de feu, il croise sur la route une poignée d'hommes aux uniformes déchirés, aux visages émaciés, aux yeux brillans de fièvre, qui paraissent revenir du front. Il interroge l'un d'eux : « Qui vous commande? — Un sous-lieutenant. » C'est tout ce qui reste du 10e de ligne, envoyé à la relève après les attaques dirigées pendant plusieurs jours contre la position du mont Saint-Michel, au-dessus de Goritz. Un autre régiment, rencontré le lendemain, ne compte plus que cent quarante hommes sous les armes. Dans la journée du 12 juin, on a vu ses soldats s'élancer sept fois à l'assaut d'une hauteur fortifiée, qu'ils ont fini par enlever à la baïonnette, en mêlant au cri mille fois répété de « Savoia! » de furieuses invectives à l'adresse de leurs adversaires. « Hors d'ici, étrangers! Quittez notre pays! » Plus tard, la prise du Monte Cappuccio, redoutable forteresse naturelle dominant Gradisca, coûte la vie aux neuf dixièmes des volontaires envoyés pour couper les réseaux de fils de fer qui en garnissent les abords (1). Et ce n'est pas seulement dans les batailles rangées que se manifeste ce mépris de la mort, mais encore dans les petits combats des Alpes, où les conditions de la lutte favorisent davantage le goût des aventures et l'exercice de l'initiative individuelle. Il faut lire dans les lettres d'un simple caporal florentin l'histoire, passionnante comme un épisode de

(1) Pascazio, pp. 37, 62, 81; — *Azione* du 27 juin 1915.

roman, de ces sept Alpins qui, à dix heures du soir, sortent de leur cantonnement, se glissent en rampant jusqu'à la tranchée adverse, y pénètrent pieds nus, armés de leur seule baïonnette, et y surprennent une trentaine d'Autrichiens, dont ils ramènent la moitié comme prisonniers (1). Des traits de ce genre sont fréquens dans les fastes de l'armée italienne.

Ceux qui connaissaient son passé savaient d'avance quelle serait son attitude au feu. Ils pouvaient se demander seulement si sa brillante impétuosité saurait se plier à l'attente immobile et à la discipline sévère de la guerre de tranchées. Cette question morale se compliquait d'un problème d'adaptation physique. Comment des hommes habitués pour la plupart aux ardeurs du soleil méridional et transportés brusquement dans les neiges des Alpes supporteraient-ils les rigueurs d'une véritable campagne d'hivernage? Les résultats de cette double et périlleuse expérience répondirent pourtant aux prévisions les plus optimistes. Dans la région du Carso, le souvenir des sacrifices du début et la nécessité d'attendre pour une nouvelle avance un puissant matériel d'artillerie lourde avaient, pendant l'hiver de 1915-1916, fait succéder aux attaques d'infanterie en masse les pratiques de la plus pénible des guerres de siège, sur un sol où tous les obstacles de la nature semblaient réunis contre l'assaillant. Établies sur des pentes dont les tranchées blindées de l'adversaire occupaient les sommets, réduites à improviser avec des sacs à terre ou des blocs de rocher des abris de fortune dont le relief même fournissait une cible aux grosses pièces autrichiennes, soumises à des bombardemens furieux et périodiques, tantôt privées d'eau, tantôt exposées à des pluies diluviennes qui dissolvaient en une boue rougeâtre un terrain pourtant trop dur pour la pioche, les troupes italiennes ont tenu sans fléchir et progressé sans jamais reculer pendant un an, jusqu'au jour où la grande poussée d'août 1916 leur permit de s'emparer de Goritz, de faire tomber ses deux défenses naturelles, le Sabotino et le Podgora, et de prendre définitivement pied sur le plateau (2).

Si les grandes opérations sont impossibles, les conditions de la lutte sont plus dures encore dans les Alpes, que le front italien parcourt sur une longueur de près de 150 lieues, à des hau-

(1) Margheri, p. 54.
(2) Pascazio, pp. 72-80.

teurs qui se maintiennent dans des secteurs entiers entre 2 000 et 3 000 mètres, sous des températures qui atteignent parfois 30 degrés de froid. Les troupes de garde y mènent en hiver une existence comparable sous bien des rapports à celle des explorateurs polaires. Il faut l'avoir vécue pour savoir à quel point l'hostilité du climat complique les actes les plus simples de la vie militaire : « Ce qui s'accomplit de grand sur ces hauteurs, rapporte un témoin, le pays ne saurait se l'imaginer, car jamais jusqu'ici les glaciers n'avaient été habités par une armée en campagne... Les yeux saignent, les pieds gonflent et gèlent, l'avalanche emporte, la crevasse cachée engloutit, la tourmente fouette et meurtrit le visage. L'eau manque et, si le soleil se montre, c'est pour brûler; les vivres n'arrivent pas ou se réduisent à une boîte de conserves, une cuillerée de lait stérilisé, une tranche de lard ou de pain, les habits se déchirent ou se remplissent d'insectes au point que certains préfèrent les jeter et souffrir du froid. Ces jours derniers, les soldats enfonçaient dans la neige jusqu'à mi-corps, tandis que les mitrailleuses ennemies leur tiraient dessus, et pourtant ils avancèrent quand même (1). »

D'autres témoignages d'Alpins nous attestent l'âpreté d'une lutte sans éclat, mais sans trêve, qui exige d'eux « un effort immense de volonté et de constance. » Lutte d'abord contre la distance : il doivent marcher des nuits entières, soit pour risquer une surprise, soit même pour opérer la relève quotidienne. Lutte contre les embûches du climat : dès le mois de septembre, la bise nocturne fait geler l'eau dans les bidons. Lutte contre les aspérités du terrain : il est certains postes d'observation où l'on n'accède que par une corde à nœuds, et certaines positions ennemies qui ont pu être défendues au moyen de quartiers de rocher roulant sur les assaillans ; il faut creuser des heures entières pour tracer le moindre sentier ou établir la plate-forme de la plus minuscule baraque. Lutte enfin contre le découragement : la contemplation continue des solitudes de neige, l'absence complète de distraction, le contact journalier avec la nature et la mort produisent sur les âmes les mieux trempées une poignante impression de mélancolie. L'armée a pourtant tenu tête à l'ennemi, aux élémens et à la

(1) *Azione* du 29 avril et du 25 juin 1916.

démoralisation, avec une vaillance joyeuse qui arrachait à un témoin cette exclamation : « Jamais ses vertus ne seront suffisamment appréciées (1) ! »

Pour justifier toutes les espérances qui reposaient sur elle, il lui restait encore à déployer ces facultés d'organisation matérielle, si importantes dans l'immense mécanisme de la guerre moderne, dont ses adversaires revendiquaient le monopole et refusaient particulièrement le don aux peuples latins. Elle a surmonté cette dernière épreuve d'une manière d'autant plus méritoire que, dans la région alpestre notamment, elle avait à vaincre des difficultés de transport comme aucune autre armée peut-être n'en a rencontré. Les visiteurs français admis dans ses lignes n'ont pas caché l'admiration que leur inspirait le fonctionnement à la fois impeccable et économique de ses services administratifs. Dans leurs lettres du front, ses soldats se félicitent d'être mieux nourris que chez eux et les officiers de retrouver, à côté du nécessaire, le superflu même dont ils croyaient devoir être sevrés en campagne (2). La question de l'hygiène n'a pas été résolue avec moins de bonheur que celle du ravitaillement, d'abord par d'abondantes distributions d'effets de laine, et même de poêles de tranchée en hiver, puis par l'établissement d'hôpitaux qui représentent des modèles de confort et de propreté. L'artillerie inspire une confiance croissante à la troupe par la merveilleuse précision de son tir, la beauté de son matériel et l'excellence de ses munitions. Le génie utilise les connaissances acquises dans la vie civile par ses réservistes pour construire en territoire conquis un réseau de routes alpestres entreprises avec une hardiesse toute romaine : Par leur coordination enfin, les services de l'arrière présentent un spectacle rassurant de minutieuse prévoyance et de force ordonnée. « Je me sens rempli d'orgueil, écrit Borsi après les avoir vus fonctionner à Udine, à l'idée que moi aussi j'ai l'honneur de faire partie de cette machine animée et intelligente (3). »

La fierté de ce sentiment ne tarde pas, chez les combattans italiens, à se doubler d'un autre motif de confiance. Au début, beaucoup d'entre eux parlaient sans haine d'un adversaire qu'ils

(1) Begey, pp. 47, 57-61, 75-76, 80 ; — Margheri, pp. 63, 66, 67 ; — *Azione* du 7 novembre 1915.

(2) Pascazio, p. 84 ; — Margheri, pp. 23, 72.

(3) Borsi, p. 5.

savaient redoutable et qu'ils croyaient loyal. Leur estime se change en indignation quand ils le voient violer toutes les lois de la guerre, bombarder les ambulances, tirer sur des officiers blessés, détruire sans nécessité de paisibles localités. Bientôt ils surprennent chez lui quelques indices d'une démoralisation naissante : fusillades nocturnes sans but et sans terme, affluence de déserteurs, découverte de sentinelles attachées à des arbres pour les empêcher de fuir (1). A partir de ce moment, ils comparent la puissance de l'idéal qui les anime avec la discipline aveugle qui tient assemblés leurs adversaires; ils prennent une conscience de leur supériorité qui représente pour eux la plus précieuse des forces morales comme la plus certaine des garanties de victoire.

III

« Ceux qui ont le bonheur de contempler l'Italie d'aujourd'hui et de sentir toute la grandeur de son âme nationale renouvelée par les exploits de ses fils, ceux-là doivent en être reconnaissans à Dieu. » Composée par la reine mère Marguerite elle-même et recueillie par un officier sur les murs d'une de ses villas transformée en ambulance (2), cette inscription traduit sous une forme lyrique une pensée qui a fini par s'imposer à tous : c'est que l'influence bienfaisante de la guerre ne s'est pas restreinte à l'armée, mais s'est étendue aussi à la nation, dont elle a fait ressortir les élites, rapproché les élémens constitutifs, et enfin développé l'esprit de sacrifice.

Par les deuils mêmes qu'elle a causés, elle a d'abord mis au jour des exemplaires achevés de beauté morale. Certaines publications de lettres posthumes, — et en première ligne celles de Begey, de Valentini ou de Borsi, — ont produit en Italie la même impression de regret et de fierté qu'en France la nouvelle de la mort d'un Péguy ou d'un Psichari; la comparaison est d'autant plus naturelle qu'une véritable parenté intellectuelle semble rapprocher, d'un côté et de l'autre des Alpes, ces représentans d'un même idéalisme. Au début de la guerre européenne, Begey déplorait qu' « en déchaînant les haines entre

(1) Begey, p. 50; — Pascazio, p. 64; — Borsi, pp. 111, 125; — Margheri, p. 70; — *Azione* du 7 novembre 1915 et du 30 juillet 1916.

(2) Carpazio, p. 227.

peuples, elle eût pour effet de détruire presque complètement le travail de fraternité spirituelle commencé par l'humanité. » La sincérité de cet aveu ne l'empêche pas de demander à partir en première ligne dès que son pays prend les armes; et comme les origines lointaines de sa famille sont françaises, il répond au colonel qui l'interroge sur les motifs de sa détermination : « Mes camarades n'ont qu'une seule patrie, et j'en ai deux à défendre; je me bats pour l'Italie et pour la France : voilà pourquoi je dois me dépenser tout entier. » Alors commence pour lui la rude existence des Alpes. Son Journal intime, où les épisodes militaires alternent avec les réflexions morales et les citations des Livres Saints, d'Amiel ou de Claudel, contient, un mois avant sa mort, cette poignante profession de foi : « Je voudrais crier toute l'immensité du sacrifice que j'accomplirais si je devais succomber. Mais je ne m'en plaindrais pas, car j'ai voulu être ici, et, si je n'y étais pas, je courrais me jeter dans la lutte pour donner plus de valeur morale à ma vie (1). » — Enzo Valentini, fils du maire de Pérouse, comblé de toutes les faveurs de la fortune et enrichi de tous les dons de la plus vaste culture, s'engage comme simple soldat, malgré son jeune âge, et tombe en brave trois mois après dans le Trentin; de la solitude alpestre où il fait sa nourriture spirituelle des livres de Maeterlinck, il adresse à sa famille des lettres qu'anime une singulière intensité de vie intérieure et que caractérisent des réflexions comme celles-ci : « On ne vit vraiment que là où l'on est exposé à mourir pour un idéal; » ou encore : « La guerre est un miroir qui nous présente notre image et nous inspire ensuite le désir de l'améliorer. Je suis convaincu maintenant que celui-là gâche sa vie, qui ne la consacre pas à la conformer à l'idéal que chacun doit se proposer comme modèle (2). » — Giosue Borsi enfin, le type le plus représentatif peut-être de cette famille d'esprits, vit pendant tout le cours de la campagne dans une aspiration vers l'au-delà qu'exalte parfois jusqu'au mysticisme la fréquentation assidue des Évangiles, ainsi que des œuvres de saint Augustin, de Pascal et du P. Gratry. Et comment ne pas évoquer à son propos les noms de Péguy et de Psichari, en lisant cette phrase dans une de ses œuvres de jeunesse : « Seigneur, je n'ose te prier de me faire mourir dans

(1) Begey, pp. 13, 32, 66.
(2) Valentini, pp. 36, 59, 91.

une bataille, mais je ne peux que désirer ardemment ce grand bonheur : » prière que paraphrase éloquemment un passage de l'admirable testament spirituel écrit par lui quelques heures avant sa mort glorieuse : « Je suis heureux d'offrir ma vie à la patrie, fier d'en faire un aussi noble usage, dans cette éclatante journée de soleil automnal, au milieu de cette vallée enchanteresse de notre Vénétie, pendant que je suis encore dans toute la force de mon esprit et que je combats cette guerre sainte pour la liberté et pour la justice (1). » Des âmes aussi hautes appartiennent sans doute à des êtres d'exception : l'existence même n'en fait pas moins honneur au pays et au milieu moral dont elles sont issues et la révélation de leurs vertus a été l'œuvre indirecte de la guerre.

C'est à la guerre également que l'Italie est redevable d'une autre satisfaction, à laquelle ne se mêle cette fois aucune pensée de regret. La réunion de tous ses enfans sous le même drapeau a puissamment contribué à consolider son unité morale, en abaissant les dernières barrières qui séparaient encore ses classes, ses partis et ses diverses régions. — Cette remarque peut s'appliquer d'abord aux membres du clergé, que les souvenirs de la question romaine avaient longtemps tenus un peu en marge et à l'écart de la vie nationale. Une guerre étrangère leur fournissait naturellement l'occasion de s'en rapprocher et de vibrer à l'unisson des foules sans risquer un conflit intérieur entre leur patriotisme et leur conscience. Pendant la période de neutralité, sans doute, l'attitude politique de certains d'entre eux a été diversement appréciée; et ce n'est pas ici le lieu de discuter la réalité de ce réveil religieux que leur influence aurait provoquée dans les rangs de l'armée. Ce qui semble indéniable, c'est que ceux d'entre eux qui ont été mobilisés comme aumôniers ou infirmiers ont pris sur leur entourage un ascendant croissant par leur entrain et leur bon esprit. Tous ont donné l'exemple de l'abnégation et quelques-uns même se sont distingués par des prouesses qui nous reportent au moyen âge et à certaines scènes de la *Chanson de Roland*. Tel par exemple don Carletti, ce chapelain du 207e d'infanterie, dont la figure est déjà devenue légendaire dans l'armée. Au début de l'offensive autrichienne dans le Trentin (15 mai 1916), on le voit

(1) Borsi, pp. 190 et 209; — *Azione* du 12 novembre 1916.

secourir les blessés et encourager les combattans sous de terribles rafales d'artillerie lourde, rallier et ramener à deux reprises au feu des soldats démoralisés et débandés, échanger en français des invectives homériques avec un capitaine autrichien qui le sommait de se rendre, et le lendemain encore, conduire cinq fois à l'assaut un bataillon dont tous les officiers avaient été tués (1). De pareils souvenirs, destinés à survivre à la guerre, ne sont-ils pas faits pour dissiper ou au moins diminuer les préventions dont le clergé pouvait encore se croire victime?

C'est un rapprochement social encore plus intime, et d'une portée plus générale, que la guerre a eu pour résultat d'opérer, en réunissant dans les mêmes cadres des officiers de complément recrutés dans la classe dirigeante et des soldats de réserve sortis de la classe populaire. Tous les jeunes gradés arrivant au front insistent avec raison sur le dévouement et la « fidélité de fer » qu'ils rencontrent chez leurs hommes, ainsi que sur les attentions délicates dont ils sont l'objet. L'un d'eux cite comme exemple la réponse d'un Alpin auquel il confiait une mission délicate : « Vous nous connaissez, mon lieutenant, nous veillerons à exécuter vos ordres comme si nous étions commandés par Dieu lui-même (2). » De leur côté, les jeunes volontaires ne tarissent pas en éloges sur la *gentilezza* de leurs officiers (3). Si cette union morale représente en temps de guerre un inappréciable avantage, comment croire qu'il ne restera rien après la paix des souvenirs d'une vie commune et de la dette de reconnaissance mutuelle contractée devant l'ennemi entre plébéiens et bourgeois? — Cette œuvre de concorde nationale trouve enfin son couronnement et son symbole dans la légitime popularité que s'est acquise le roi Victor-Emmanuel en partageant volontairement l'existence de ses soldats; seul de tous les souverains belligérans, il n'a pas quitté le front pendant toute la campagne : la nation lui en a témoigné dès maintenant une gratitude qui se tournera plus tard en attachement redoublé à sa personne et à sa dynastie.

Après les préjugés de classe, le particularisme régional, héritage des divisions passées, a fondu peu à peu au souffle de

(1) *Azione* du 25 juin 1916.

(2) *Azione* du 30 janvier 1916; — Pascazio, pp. 87, 106, 108, 171; — Borsi, pp. 62, 100; — Begey, p. 40.

(3) Valentini, pp. 8, 29.

la fraternité des camps. Il était resté la principale faiblesse d'un pays trop rapidement constitué pour que les progrès de son unité morale eussent pu suivre la marche de son unité politique. Séparés par la longueur des distances, la diversité des climats, des traditions et des caractères, les habitans des différentes provinces ne se connaissaient guère que par leurs préventions réciproques, et ne pouvaient être amenés que par le temps à une conscience plus nette de leur communauté nationale. La guerre a précipité cette évolution en les mettant en contact dans les mêmes corps de troupe. On pouvait craindre d'abord de leur en voir compromettre la consistance et la discipline par l'inégalité de leur valeur militaire et l'ardeur de leurs rivalités régionales. Ils ont appris, au contraire, à s'estimer en se fréquentant, et leurs qualités diverses se sont complétées au lieu de s'opposer. Dans la brigade de Cagliari, par exemple, un millier de Romains, qui représentaient les défauts brillans des habitans des capitales, avaient été incorporés dans une majorité de Sardes, qui conservaient les rudes vertus des races primitives. L'entrain un peu déréglé des uns et la solidité des autres se sont associés en un alliage humain d'une trempe particulière, brillamment éprouvée par les batailles du Carso(1). Ailleurs, un régiment de Romagnols est renforcé par des Napolitains qu'ils accueillent d'abord avec une instinctive défiance, mais apprennent bientôt à aimer comme des frères (2). Répétée avec succès sur tous les points du territoire, cette expérience a permis à l'armée de remplir une fois de plus sa mission sociale et de devenir le creuset vivant où les élémens les plus hétérogènes sont venus se fondre en un métal solide et résistant.

Du même coup s'est trouvé résolu, ou au moins fort avancé dans l'une de ses applications, le grave problème moral qui a pesé si longtemps sur la vie politique de l'Italie et qu'on a appelé d'un terme générique : la question du Midi. Les souvenirs d'une existence longtemps séparée, écoulée loin des luttes pour l'indépendance, l'influence d'une situation territoriale excentrique et d'un esprit public peu développé, l'absence de motifs de rancune contre l'Autriche semblaient disposer les habitans des provinces méridionales à méconnaître la nécessité d'une guerre dont ils ne supporteraient que les charges et qui pou-

(1) Pascazio, pp. 15-18.
(2) *Azione* du 1er août 1915.

vait leur apparaître comme une entreprise inutile d'agrandissement. Si cette pensée a effleuré leur esprit, elle s'est dissipée à l'aspect de l'ancienne frontière. Tous ceux qui l'ont franchie avec les troupes victorieuses ont rendu avec force l'impression de stupeur produite sur eux par cette ligne « irrationnelle, arbitraire, absurde, indéfendable, » tracée en 1866, de manière à laisser à l'Autriche la possession des hauteurs comme des points stratégiques et la domination complète de la plaine (1). Ceux qui ont pénétré dans le Tyrol ont pu y voir de leurs yeux quel formidable réseau de routes militaires y avait été préparé, bien avant la guerre, en vue d'une offensive rapide en Vénétie. Le spectacle en démontrait suffisamment que toute paix devait rester précaire et toute indépendance illusoire, tant que l'ennemi garderait ainsi entre ses mains les portes et les clefs de la maison. Les Méridionaux n'ont pas été les derniers à comprendre la signification de cette vivante leçon de choses. Bien qu'éloignés du théâtre de la lutte, ils s'y sont jetés avec un entrain qui a frappé tous les voyageurs étrangers (2) et dont leurs compatriotes du Nord peuvent se montrer jaloux : d'après une statistique récemment publiée, ils auraient fourni, relativement à leur nombre, une proportion d'officiers de réserve beaucoup plus élevée que dans les provinces septentrionales.

Si la guerre a, sur ce point encore, justifié sa légitimité par ses premiers résultats, est-il nécessaire en terminant de montrer comment elle a exercé son influence ordinaire sur la santé morale du pays? S'il en fallait une preuve positive, on la trouverait dans un fait qui a été trop peu remarqué. A l'heure actuelle, l'Italie partage avec la seule Angleterre le précieux privilège d'avoir assuré par des supplémens de recettes le service de ses emprunts de guerre; pour y parvenir, elle a dès maintenant accompli le même effort financier qu'autrefois la France pour remédier aux suites des désastres de 1870 : elle a ajouté 7 à 800 millions d'impôts nouveaux aux deux milliards et demi qui représentaient auparavant son budget ordinaire surcharge qui reste encore sans compensation, mais qui a été acceptée sans plainte. A l'arrière, toutes les énergies se sont employées, par une sorte de mobilisation civile spontanée, pour parer aux conséquences économiques de la mobilisation militaire ; dans

(1) Borsi, p. 18 ; — Pascazio, p. 86 ; — *Azione* du 27 juin 1915.
(2) Destrée, *En Italie pendant la guerre*, p. 140 et suivantes.

les hôpitaux ou les rudes travaux des champs, les femmes notamment ont parfois porté jusqu'à l'héroïsme une abnégation digne de leur sexe et de leur race. Sur le front enfin, la brillante jeunesse que l'appel aux armes avait brusquement jetée de la vie civile dans les tranchées a subi, au contact des dures réalités de la guerre, une transformation morale dont l'un de ses représentans nous a fait comprendre la nature et la portée dans cette page enflammée : « C'est pour toi, ô Italie ! que combat cette jeunesse évaporée, qui jusqu'à hier encombrait les bibliothèques, moisissait sur leurs bancs, s'intoxiquait dans les cafés-concerts, jouait inconsciemment au bridge et au tennis et semblait éloignée de mille lieues des idées de paix ou de guerre, mots vides de sens pour les cinq sixièmes des Italiens. La guerre de Libye ne fut pas sentie et vécue par l'Italie, et elle ne pouvait pas l'être, car ce n'était qu'une entreprise de conquête coloniale. La guerre contre l'Autriche, au contraire, nous a été léguée par nos pères et nous l'avons dans le sang... La nouvelle génération était malade d'arrivisme, de pacifisme et de municipalisme. La lutte entreprise pour les frontières de l'Italie, pour la terre et pour les mers de l'Europe, l'a guérie de ses infirmités : elle est venue jeter sur la balance internationale l'ambition d'un grand peuple et la force d'une grande Puissance (1). »

Ces fières paroles peuvent servir à préciser le genre particulier d'intérêt que présente l'enquête dont elles forment la conclusion naturelle. Les récits de guerre italiens ne nous renseignent pas seulement sur la psychologie de leurs auteurs, sur les conditions particulières de leur campagne, sur l'importance du rôle que joue leur pays dans l'œuvre commune des Alliés. Ils offrent à nos yeux une image de l'Italie nouvelle, telle que les traits commencent à s'en dégager dès maintenant à travers la fumée des champs de bataille ; et à ce titre ils représentent pour nous, en même temps qu'un recueil de documens utiles pour les événemens d'aujourd'hui, une contribution précieuse à l'histoire de demain.

ALBERT PINGAUD.

(1) Pascazio, pp. 86, 185, 198, 216.

UNE MANŒUVRE ALLEMANDE

L'AUTONOMIE

DE

L'ALSACE-LORRAINE

La nouvelle manœuvre allemande à propos de l'Alsace-Lorraine se dessine nettement. Il n'est plus possible au gouvernement impérial d'éluder le problème, qui a été posé devant le monde entier. Quelle solution s'apprête-t-il à y donner?

Depuis plusieurs semaines une polémique préparatoire est engagée entre germanophiles et Alsaciens-Lorrains dans les journaux de la Suisse allemande. Les seconds patronnent, cela va sans dire, le retour pur et simple de leurs provinces à la France. Les premiers proposent l'autonomie complète de l'Alsace-Lorraine dans le cadre de la Constitution de l'Empire.

Nous connaissons de vieille date cette proposition. Pendant toute la période intermédiaire, ce fut la nôtre. Ne pouvant, sans nous exposer à des poursuites en haute trahison, faire une politique franchement séparatiste, nous étions devenus, par opportunisme, des autonomistes militans. Dans toutes les questions qui se posent au cours de la vie publique, il y a la thèse et l'hypothèse, le but idéal qu'on se propose d'atteindre et les réalisations successives, qui, seules, demeurent dans le domaine

du possible. Pour nous, la thèse était et restait la restauration du droit, indignement violé en 1871. Quant à l'hypothèse, c'était le fait accompli, auquel nous ne pouvions rien changer et dont nous devions tenir largement compte dans nos revendications immédiates.

Si on les avait régulièrement consultés, les Alsaciens-Lorrains auraient, dans leur écrasante majorité, répondu : « Nous voulons redevenir Français. » Comme on ne leur donnait pas l'occasion d'exprimer publiquement leurs sentimens intimes, ils n'avaient plus qu'une tactique à suivre : essayer d'obtenir, non point par des reniemens collectifs ou par des abdications personnelles, mais par l'affirmation de leurs droits, le maximum de libertés que comportait la situation qu'ils n'avaient pas créée.

Voici comment les autonomistes formulaient leur programme : « L'Alsace-Lorraine a été incorporée de force à l'empire allemand. Nous n'avons plus à juger le fait historique de l'annexion. Nos premiers représentans ont fait entendre une protestation dont rien n'est venu, depuis lors, infirmer la durable valeur. Cela posé, l'Empire, qui nous a fait violence, a des devoirs vis-à-vis de notre population. Il doit lui assurer toutes les libertés, tous les privilèges dont jouissent les autres groupemens nationaux de l'Allemagne. Nous demandons donc qu'on fasse de nos provinces un État autonome, qui fera partie de la Confédération germanique au même titre que la Bavière, la Saxe, la Hesse. Nous voulons nous gouverner nous-mêmes, comme se gouvernent les Mecklembourgeois, et les habitans de la République de Hambourg. A nous de voter notre Constitution et de choisir le régime sous lequel nous vivrons. Tant que nous serons gouvernés par Berlin, nous ne serons dans l'Empire que des citoyens de seconde classe. »

Et nous ajoutions : « Tout Allemand aime d'abord et exclusivement sa petite patrie. C'est parce que le pays particulier appartient à la Confédération germanique, que, sur ce patriotisme local, s'est greffé un patriotisme collectif. Vous nous demandez au contraire, à nous autres, Allemands par contrainte, de marquer notre attachement direct, sans échelon intermédiaire, à l'Empire. Nous devons être des *unmittelbare Reichsdeutsche* (des impériaux immédiats), alors que tous les autres confédérés ne connaissent, à proprement parler, que leur État d'origine. Donnez-nous donc d'abord une petite patrie, qui soit

bien à nous. C'est le minimum de ce que nous sommes en droit d'exiger. »

Telle était notre attitude. Elle ne comportait aucune renonciation à nos légitimes espérances nationales. Elle nous était cependant imposée par les circonstances. Les Allemands, qui, en déchirant le traité de Francfort, ont détruit les prémisses de notre raisonnement conditionnel, ne sont donc nullement autorisés à vouloir en maintenir la conclusion provisoire.

*
* *

Comment en viennent-ils d'ailleurs à vouloir nous concéder aujourd'hui ce qu'ils nous ont constamment refusé pendant quarante-quatre ans? Quel était, en effet, le statut national de l'Alsace-Lorraine dans l'Empire germanique?

L'empire est une fédération d'États, qui n'ont renoncé en sa faveur qu'à une partie strictement limitée de leur souveraineté particulière. L'article 6 de la Constitution de 1871 limite, d'une façon précise, la compétence de l'Empire en matière de législation. Les États gardent leurs souverains, leurs ministères, leurs parlemens, leurs corps de fonctionnaires, la Saxe et la Bavière, leurs armées.

Les lois sont présentées au Reichstag au nom des gouvernemens confédérés. L'empereur n'a aucun droit de veto. Il est obligé de promulguer les lois qui, après avoir été votées par le parlement d'empire, ont été approuvées par le Conseil fédéral. Celui-ci se compose de 58 membres (61 depuis que l'Alsace-Lorraine y est limitativement représentée) à raison de 17 délégués pour la Prusse, 6 pour la Bavière, 4 pour la Saxe, 3 pour le Wurtemberg, le grand-duché de Bade et le grand-duché de Hesse, 1 pour chacun des autres États. Les délégués ne forment pas, à proprement parler, une assemblée législative. Ils votent sur mandat impératif de leurs souverains, ou, pour parler plus juste, de leurs gouvernemens respectifs. Les projets de lois de l'empire sont donc d'abord soumis à l'examen des États particuliers, qui « instruisent » ensuite leurs délégués au Conseil fédéral. Pour éviter toute surprise, un seul délégué par État dépose dans l'urne, au moment du vote, tous l bulletins revenant à l'État qu'il représente.

L'Empereur n'est donc pas, à proprement parler, le souverain de l'Allemagne unifiée, m comme on dit là-bas, le

primus inter pares, le président d'une association dont tous les membres sont égaux. Ses seules prérogatives (elles sont d'ailleurs considérables) sont les suivantes : il déclare la guerre et signe les traités de paix, il est le chef suprême de l'armée et de la marine, il nomme et révoque les représentans de l'Empire à l'étranger. Seule la Bavière s'est réservé le droit d'avoir des légations, à elle, auprès des autres puissances.

En opposition avec cette situation privilégiée des États autonomes, l'Alsace-Lorraine était « pays d'Empire, » c'est-à-dire propriété collective des États, au même titre que les colonies allemandes. C'étaient le Bundesrath et le Reichstag qui seuls pouvaient, théoriquement, légiférer sur son territoire. Et de fait, pendant les premières années qui suivirent l'annexion, l'Empereur promulguait pour nos provinces des décrets-lois, que le Conseil fédéral et le parlement d'empire enregistraient.

La loi constitutionnelle de 1879 ne fit que confirmer légalement cet état de fait. Elle déléguait à l'Empereur l'exercice des pouvoirs souverains en Alsace-Lorraine; mais du même coup elle maintenait dans leur intégralité les attributions du Bundesrath, qui, comme pour les lois d'empire, approuvait les lois de l'Alsace-Lorraine avant leur dépôt et après leur adoption par le Landesausschuss (Parlement des provinces annexées). Cette dernière assemblée ne pouvait voter le budget et les lois particulières du pays qu'en vertu d'une délégation toujours révocable du Reichstag. Elle était, à proprement parler, un sous-Reichstag pour l'Alsace-Lorraine. Cela est tellement vrai que le chancelier pouvait, à tout moment, en appeler du Landesausschuss au Reichstag, comme il le fit pour la loi sur les maires de carrière.

L'Alsace-Lorraine était donc bien, sous ce régime (1879-1911), une véritable colonie allemande pourvue d'une représentation nationale à droits limités, mais administrée par la collectivité des États autonomes allemands.

L'Empereur avait de plus étendu abusivement son pouvoir. Alors qu'il lui est interdit d'intervenir dans la législation de l'empire allemand autrement que par les « instructions » qu'il donne, comme roi de Prusse, à ses 17 délégués du Conseil fédéral, il s'était pratiquement, en Alsace-Lorraine, arrogé le droit de veto qui s'affirmait, soit avant ou après l'adoption, soit, par retrait arbitraire, pendant la discussion de nos lois particu-

lières. De fait, notre petit pays était donc encore devenu une sorte d'annexe de la Prusse.

L'Empereur ne pouvait-il pas d'ailleurs, en nommant et révoquant à son gré le statthalter et les membres du ministère d'Alsace-Lorraine, exercer une influence prépondérante sur la marche de nos affaires? Il n'en reste pas moins vrai que la loi constitutionnelle de 1879 avait maintenu, au moins en théorie, le principe du pays d'empire, propriété collective des États allemands.

*
* *

Celle de 1911 devait le confirmer, mais avec des atténuations considérables et susceptibles de développemens intéressans.

La transformation radicale qu'elle prévoyait était la suivante : le Bundesrath et le Reichstag s'éliminaient eux-mêmes de la législation de l'Alsace-Lorraine qui, en titre, était désormais attribuée à deux Chambres indépendantes. La délégation de l'Empereur était maintenue, mais cette souveraineté ne restait plus liée aux restrictions antérieures, puisque le Conseil fédéral renonçait à la partager. La Chambre basse était élue au suffrage universel (60 députés, dont 1 par canton). La Chambre haute se composait de 5 membres de droit (dignitaires ecclésiastiques et civils) et de 26 autres « sénateurs » dont la moitié étaient élus par des corporations (corps professoral de l'Université, consistoires israélites, chambres de commerce, chambres d'artisans, conseil de l'agriculture, conseils municipaux des quatre grandes villes), et l'autre moitié, nommés directement par le souverain. Le statthalter, ou gouverneur, était assisté, dans l'exercice de ses fonctions, par un secrétaire et trois sous-secrétaires d'État, nommés et révoqués par l'Empereur. Le statthalter était en même temps le représentant de l'Empereur et son ministre pour l'Alsace-Lorraine.

Il semblerait à première vue que, dans cette transformation de notre statut national, une partie au moins de nos revendications eût été réalisée. Ce serait mal connaître les Allemands que de supposer qu'ils puissent se montrer ou généreux, ou simplement justes. Toutes les précautions avaient été prises, en effet, pour paralyser à l'avance toute velléité d'opposition nationale.

Et d'abord la loi constitutionnelle de 1911 avait un caractère de précarité qui, pour nous, lui enlevait toute valeur. Elle était et restait une loi d'empire, et ceux qui l'avaient faite pouvaient, à tout moment, la défaire. Il avait en effet été prévu, dans la loi elle-même, que seuls les corps législatifs de l'Empire pourraient la modifier. En supposant même que les deux Chambres alsaciennes-lorraines et l'Empereur fussent d'accord pour y apporter le changement le plus insignifiant, il fallait, pour y procéder, recourir au Bundesrath et au Reichstag. Bien mieux, pour marquer qu'ils ne renonçaient nullement à revenir, le cas échéant, sur les concessions consenties, le Conseil fédéral et le Parlement d'empire avaient, dans la loi constitutionnelle, réglé limitativement l'usage de la langue française dans les provinces annexées, une question qui, de toute évidence, eût dû être réservée à la compétence des Chambres locales.

Étant donnée sa composition, une opposition de la Chambre haute n'était pas à prévoir. L'élection de la moitié de ses membres par des corporations complètement à la dévotion du gouvernement ne pouvait donner que des résultats entièrement négatifs. La désignation des représentans des quatre grandes villes échappait seule aux pouvoirs publics. Quant au reste, en plus des membres de droit (évêques, présidens des consistoires protestans et président de la Cour d'appel), les vingt-trois autres « sénateurs » étaient, comme je l'ai dit plus haut, nommés directement par l'empereur, avec cette circonstance aggravante qu'ils ne l'étaient que pour la durée d'une session. Dans tous les États allemands, le souverain désigne ainsi une partie des membres de la Chambre haute, mais « à vie. » Les nominations étant irrévocables, les bénéficiaires peuvent s'affranchir de la tutelle du gouvernement, puisque, quoi qu'il arrive, la possession de leur mandat leur est assurée. En Alsace-Lorraine, pour prévenir toute surprise, le souverain se réservait le droit de ne plus renouveler le leur à ceux qui, pendant la session précédente, ne lui auraient pas donné pleine et entière satisfaction.

Ce n'est pas tout. Comme le gouvernement avait quelque raison de se méfier d'une Chambre basse, élue au suffrage universel, on avait prévu le cas d'un conflit prolongé avec cette assemblée. La dissolution pouvait n'être qu'un expédient momentané. Il fallait trouver mieux. Lorsque la loi constitu-

tionnelle fut discutée au Reichstag, nous avions demandé que le délai pendant lequel le ministère pourrait gouverner le pays, sans budget régulièrement voté, fût fixé au maximum à six mois. Le chancelier s'opposa de toutes ses forces à cette limitation et le Reichstag lui donna raison.

Le gouvernement d'Alsace-Lorraine pouvait donc proroger indéfiniment le Parlement et, pendant toute la durée de cette prorogation, il était autorisé à prélever les impôts et à engager les dépenses publiques, sur la base de l'exercice précédent. De plus, pendant cette période, le souverain avait le droit de promulguer, en toute matière, des décrets ayant force de loi, à la seule condition que ces décrets fussent soumis ensuite à la ratification du Parlement, après sa nouvelle convocation. Le droit budgétaire et législatif des Chambres devenait, dans ces conditions, complètement illusoire, le ministère pouvant, quand bon lui semblait, rétablir, sans limitation de temps, la pire de toutes les dictatures.

*
* *

On avait ainsi mis au peuple alsacien-lorrain des menottes encore plus lourdes que celles qui avaient déjà meurtri sa chair sous le régime précédent. Néanmoins, comme je l'ai fait remarquer, la nouvelle constitution était susceptible de développemens intéressans, et c'est ici que nous rentrons dans l'actualité.

Guillaume II, qui, déjà, dans l'affaire du Brunswick, avait montré qu'il savait parfois faire passer ses sentimens familiaux avant ses intérêts dynastiques, rêvait de doter un de ses fils d'une couronne. L'Alsace-Lorraine devait, dans sa pensée, devenir l'apanage d'un Hohenzollern, qui y aurait fondé une nouvelle dynastie. Tout était donc préparé, dans le pays d'empire, pour rendre aisée la réalisation de ce plan machiavélique.

Le pays était doté de tous les organismes d'un État indépendant. Le Bundesrath et le Reichstag avaient d'un autre côté pris l'habitude de s'en désintéresser. Ils avaient même consenti à ce que l'Alsace-Lorraine fût représentée par trois délégués au Conseil fédéral, avec cette seule restriction que ces délégués, étant « instruits » par le statthalter, lui-même nommé par l'Empereur, leurs voix seraient annulées toutes les fois qu'elles donneraient la majorité à la Prusse.

Il ne restait donc plus, pour réaliser l'autonomie complète de l'Alsace-Lorraine, qu'à obtenir des corps législatifs de l'empire la délégation définitive des pouvoirs souverains, dans notre petit pays, à un prince de la maison impériale, ou, au pis aller, à un autre prince allemand.

C'est évidemment cette solution que l'Allemagne proposera d'abord aux Alliés, quand elle sera contrainte de leur faire une première concession dans la question d'Alsace-Lorraine.

***

Voici maintenant pourquoi on ne saurait s'arrêter, même un instant, à cette solution bâtarde et hypocrite.

Et d'abord les Alsaciens-Lorrains n'ont aucune attache dynastique. De quel droit l'Allemagne leur imposerait-elle un souverain étranger? A l'époque où, faute de mieux, nous demandions notre autonomie dans le cadre de la constitution de l'empire, nous exigions du même coup qu'on reconnût à la population de notre province le droit de choisir la forme du gouvernement et de désigner le chef de l'État. Nous faisions remarquer que déjà trois États allemands avaient une constitution républicaine : Hambourg, Brême et Lubeck, et que, dès lors, rien ne s'opposait en principe à ce que les provinces annexées adoptassent le même régime. Ces prétentions faisaient scandale; mais elles n'en étaient pas moins justifiées.

Je ne suis pas éloigné d'admettre que, dans les circonstances actuelles et pour éviter la rétrocession de l'Alsace-Lorraine à la France, l'empire en viendra à céder même sur ce point. Il s'accommodera d'un pays d'empire républicain, plutôt que de renoncer définitivement à la possession de nos deux provinces.

Examinons, en effet, toutes les lignes de repli que la diplomatie allemande a, dès maintenant, préparées pour retarder, si possible, l'abandon d'un pays dont les richesses sont indispensables à sa prospérité :

1° L'Alsace-Lorraine État particulier, avec dynastie allemande;

2° L'Alsace-Lorraine républicaine, mais faisant encore partie de la Confédération germanique.

3° L'Alsace-Lorraine complètement indépendante, pays neutre, mais demeurant dans le Zollverein allemand.

4° L'Alsace devenant française, la Lorraine restant allemande.

5° L'Alsace-Lorraine, cédée à la France, mais à la condition que la propriété minière allemande y sera respectée.

Nous verrons successivement se présenter toutes ces combinaisons. Je n'en veux d'autre preuve que les articles publiés en Suisse par des germanophiles et où les trois premières hypothèses sont déjà exposées et défendues.

Pas un seul Alsacien-Lorrain ne s'arrêtera aux argumens que font valoir les auteurs de ces thèses surprenantes. En effet, de toutes façons, l'autonomie dans le cadre de la constitution de l'empire serait un leurre. Et voici pourquoi. Depuis quarante-quatre ans les Allemands immigrés ont considéré toutes les fonctions publiques, dans les provinces annexées, comme des fiefs de famille. Les indigènes n'arrivaient pas à pénétrer dans une administration dont les postes étaient exclusivement réservés à une caste. Or, l'autonomie nominale de notre pays ne changerait rien à cette situation de fait. Nous ne pourrions pas dépouiller les fonctionnaires actuels de leurs charges et nous ne serions pas à même de fournir un personnel de remplacement. Tout en étant donc indépendants en titre, nous continuerions, comme dans le passé, à être gouvernés et administrés par des étrangers, de mentalité hostile à la nôtre et de mœurs brutales.

Même si notre pays était neutralisé, comme la Suisse, cette anomalie subsisterait et rendrait la situation insupportable aux indigènes alsaciens-lorrains. Parmi les raisons qui font souhaiter à ceux-ci d'être rattachés à la France, la première est leur désir d'être débarrassés pour toujours des fonctionnaires immigrés qui les ont si cruellement martyrisés.

*
* *

L'Alsace-Lorraine n'a pas de passé historique qui justifie la création du nouvel État. Tant que, par la force, on nous retenait dans l'organisme de l'empire allemand, nous pouvions et nous devions exiger qu'on nous donnât un statut national distinct de celui des États ; car entre notre mentalité et celle des Allemands l'opposition était irréductible ; car encore plus de deux siècles de vie commune avec les autres provinces françaises avaient, dans notre population, créé des

goûts semblables et des aspirations identiques aux leurs.

Mais ce n'était là, de toute évidence, qu'une adaptation provisoire à une situation que nous considérions comme essentiellement précaire. Du jour où la domination brutale de l'Allemagne, qui avait créé chez nous cette unité purement artificielle, prendra fin, nos deux provinces reviendront tout naturellement à leur tradition historique, qui est et reste leur absorption, déjà librement consentie en 1791, par la Patrie française. Nous prétendions, sous le joug allemand, former une nationalité spéciale et distincte des autres, parce que nous ne voulions pas être confondus avec les Allemands. Quand la possibilité sera donnée aux Alsaciens-Lorrains d'exprimer librement leurs préférences, ils seront les premiers à renier cette nationalité de commande, pour se réclamer de la seule qui leur revienne, de la nationalité française. Voilà ce qu'on ne saurait affirmer avec trop d'énergie.

***

Il n'y a donc qu'une solution au problème qu'a soulevé la guerre : le retour de nos deux provinces à leur vraie Patrie.

Nous ferons bien cependant de prévoir et de déjouer dès maintenant la dernière manœuvre que tenteront les Allemands pour atténuer les conséquences économiques de la rétrocession de l'Alsace-Lorraine.

Les argumens que, dès cette heure, ils font valoir sont les suivans : « L'industrie allemande a un besoin absolu des mines de Lorraine dont la France, déjà trop riche en minerai, ne saura que faire. Dès lors, l'intérêt des deux pays exige que des sociétés allemandes puissent rester propriétaires de ces mines, qu'elles les exploitent et qu'elles exportent le minerai sans contrôle et sans payement d'aucun droit. » Ce ne sont pas de vaines suppositions que je formule.

***

La campagne est commencée. Les Allemands sont mauvais psychologues, c'est convenu, mais ils apportent en tout la méthode la plus rigoureuse et, dès maintenant, ils ont envisagé toutes les hypothèses qui pourront se présenter et préparé les argumens dont ils se serviront successivement pour couvrir leur retraite par échelons. La possession des richesses minières

de nos provinces leur tient particulièrement à cœur. N'ont-ils pas, durant les dernières semaines, profité des circonstances, pour réaliser les parts des propriétaires français de nos mines et les faire passer en des mains allemandes? Ils s'assuraient ainsi à l'avance la propriété exclusive de notre sous-sol.

Ces expropriations (nous ferons bien, après la victoire, de ne pas oublier ce précédent) ne furent pas d'ailleurs les seules. Le gouvernement allemand a encore procédé à des ventes forcées des biens meubles et immeubles, non seulement des Français, mais aussi des Alsaciens-Lorrains arbitrairement dénationalisés par décret. Dans l'esprit de leurs auteurs, ces ventes doivent avoir un caractère définitif. Elles l'auraient certainement, si la question d'Alsace-Lorraine était réglée par l'octroi de l'autonomie aux provinces annexées.

Dans le nouvel État autonome, l'Allemagne, dont les ressortissans occupaient déjà tous les postes administratifs importans, détiendrait donc encore la plus grosse part de la richesse publique.

Dans ces conditions, l'autonomie ne serait plus qu'une abominable duperie, même au cas où elle irait jusqu'à un séparatisme purement apparent.

***

Ce que je tenais surtout à bien mettre en relief dans cet article, c'est que les revendications autonomistes des Alsaciens-Lorrains dans le passé ne sauraient être invoquées comme une acceptation, même conditionnelle, du fait accompli. Elles ne comportaient aucune reconnaissance de l'annexion, mais marquaient simplement notre volonté de sauvegarder relativement notre indépendance jusqu'au jour, impatiemment attendu, de la libération définitive de notre pays. Nous étions comme des prisonniers qui ne cessent pas d'aspirer à la liberté, parce qu'ils essayent d'aménager à leur convenance la cellule dans laquelle on les retient de force.

Les Allemands perdent donc leur temps et leur peine en suggérant des solutions transactionnelles dont nous ne voulons rien savoir. L'Alsace-Lorraine aspire à redevenir française. Elle le redeviendra. Encore est-il intéressant de constater que l'Allemagne qui, hier encore, dans l'ivresse de la victoire escomptée, menaçait les Alsaciens-Lorrains de démembrer leur

pays et de le rattacher, nouvelle Pologne, en trois tronçons, à la Prusse, à la Bavière et au grand-duché de Bade, en est venue, pour éviter le châtiment de ses crimes, à proposer elle-même aux annexés ce qu'elle leur avait hargneusement refusé pendant quarante-quatre ans. Rien ne saurait mieux prouver que l'heure de la « justice immanente » a sonné.

E. Wetterlé.

On me permettra une dernière remarque. Mes anciens collègues alsaciens-lorrains du Reichstag (je ne parle évidemment pas des quatre députés allemands des provinces annexées) ont été invités, ces jours derniers, par M. Michaëlis, chancelier de l'empire, à un entretien confidentiel où devaient se débattre les destinées de notre petit pays. Si, au cours de cette entrevue, M. Michaëlis a proposé à ses interlocuteurs la solution autonomiste du problème, il a certainement obtenu leur adhésion à ce programme. Pris dans le filet de leurs déclarations antérieures, les députés alsaciens-lorrains ne pouvaient pas, sans s'exposer à des poursuites en haute trahison, proposer le retour de l'Alsace-Lorraine à la France. Si donc les Allemands devaient faire état de leur acceptation d'une autonomie plus ou moins large de nos deux provinces, je tiens à mettre tout de suite l'opinion publique dans les pays alliés en garde contre cette manœuvre. Les députés alsaciens-lorrains, du moins ceux qui n'ont pas trahi la confiance de leurs électeurs, comme le docteur Ricklin, se trouvent dans la situation d'hommes qui, ligotés d'entraves un peu lâches, ne peuvent faire que des mouvemens limités. Attendons qu'ils aient les mains complètement libres, et nous les verrons alors esquisser le geste attendu par l'écrasante majorité de leurs mandans.

E. W.

L'ATTAQUE DES CÔTES

Voici des questions qui soulèvent de vives controverses. Rien de plus naturel. La guerre maritime a déçu beaucoup d'espoirs. Les Alliés exercent sans doute la maîtrise de la mer, mais pas complètement. La Baltique reste à l'Allemagne et nous n'en sommes plus à nier l'importance de cette exception. En tout cas, on est surpris que la maîtrise de la mer du Nord n'ait pas abouti pour les Alliés à une emprise plus directe sur les eaux et sur le littoral de l'ennemi.

On observe en effet que si la flotte allemande reste enfermée dans ses rades, tout en faisant exécuter des « raids » audacieux par ses bâtimens légers, et que si le pavillon de l'Empire n'est plus porté, au large, que par des paquebots-corsaires (qui, du reste, le dissimulent plus souvent qu'ils ne le montrent), les sous-marins ne se laissent point du tout bloquer, qu'ils battent toutes nos mers avec des chances diverses, mais toujours trop grandes, enfin que le blocus qu'ils nous infligent pourrait bien, à la longue, balancer par ses résultats celui que l'Allemagne subit depuis trois ans.

Telle est, en gros, la situation, dont il ne faut pas exagérer la gravité, puisqu'après tout il ne dépend que de nous d'en modifier profondément l'aspect, mais que tous les sophismes intéressés des partisans du *statu quo* maritime ne masqueront pas aux yeux des peuples soumis à des *restrictions* économiques de plus en plus graves et préoccupantes.

Que, depuis longtemps, en face de cet état de choses, certains esprits se soient demandé si l'Entente n'avait pas fait

fausse route dans le choix de sa politique navale et si le *blocus à distance* de l'Allemagne, qui est le fond même de cette politique, ne s'était pas montré doublement insuffisant, d'abord pour affamer et ruiner l'Allemagne dans un délai assez bref, ensuite pour nous empêcher d'être affamés et ruinés nous-mêmes, c'est ce dont on ne saurait vraiment se montrer surpris. Le contraire eût été bien étonnant, puisqu'enfin il y a toujours des gens qui observent, qui réfléchissent, qui prévoient, mais qui ont ce malheur qu'étant ainsi faits, ils déplaisent quelquefois aux masses et presque toujours à leurs gouvernans.

Il faut cependant le reconnaître impartialement : les raisons que donnent les partisans du *statu quo* maritime dont je parlais tout à l'heure ne manquent pas d'une certaine valeur, spécieuse au moins ; et, pour mieux combattre ces argumens, il convient de les exposer en toute franchise.

Le premier, qui a perdu beaucoup de sa force au cours de l'année 1916, mais auquel l'entrée en action des États-Unis procure un regain de faveur, est fondé sur l'efficacité qu'on se plaisait à attribuer au blocus à distance, surtout après qu'il fut entendu que, renonçant aux principes, — non ratifiés, heureusement ! — de la déclaration de Londres, les Alliés exerceraient le « droit de suite » sur les cargaisons transportées par les navires neutres à destination des ports des puissances limitrophes ou immédiatement voisines de l'Allemagne ; telles la Hollande et le Danemark dans le premier cas, la Norvège et la Suède, dans le second, puisque les deux derniers royaumes scandinaves ne sont séparés des ports de l'Empire que par la Baltique (1), mer sur laquelle, comme nous l'avons remarqué plus haut, l'Allemagne garde la maîtrise.

On prétendit, en effet, bloquer nos ennemis *au travers des neutres du Nord*, malgré les inextricables difficultés auxquelles on s'exposait, difficultés que j'avais discrètement annoncées, il y a quelques mois, ici même (2), et sur lesquelles je me suis suffisamment étendu, le 1er juin et le 15 juillet derniers, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir.

(1) En ce qui touche la Norvège, je compte le Skager-Rak comme faisant partie de la Baltique. En fait, les navires de guerre anglais n'y paraissent guère. On se rappelle que les Allemands, au contraire, ont bloqué, dans l'automne de 1916, les côtes Sud de la Norvège.

(2) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er mars et 1er juin 1917.

Tant y a que le président Wilson, avec une clarté de vues, une énergie calme et un juste sentiment de ses responsabilités auxquels il convient de rendre hommage, a pris, pour résoudre le délicat problème du ravitaillement des neutres, — mais des neutres seuls, et non de l'Allemagne derrière eux, — des mesures qui seront sans doute efficaces, si les négociations manifestement « tendancieuses » des neutres en question n'aboutissent pas à de dangereuses concessions de la part de nos nouveaux alliés.

Mesures efficaces, viens-je de dire ; mais l'efficacité dont il s'agit ne vise que la stricte limitation des importations à ce qui est indispensable aux Hollandais et aux Scandinaves. C'est sans doute beaucoup, déjà, de priver à peu près nos adversaires des ressources que leur procurait l'inépuisable et fructueuse complaisance de leurs voisins immédiats, et l'on sait maintenant que l'attitude nouvelle de M. Erzberger, d'abord, de la majorité du Reichstag, ensuite, a eu pour essentielle origine la juste préoccupation des conséquences de ces faits économiques de haute portée. Malheureusement, les événemens militaires qui se déroulent sur le front russe au moment où j'écris ceci, infirment singulièrement, d'avance, les résultats du resserrement du blocus sur le front maritime. Il n'est pas permis de se faire illusion : les empires centraux vont récupérer largement dans la Podolie, la Bukovine et la Moldavie, si le recul des Russes s'accentue, les ressources essentielles en céréales, pétroles, matières grasses, cuirs, minerais, charbon même, que le grand chemin de la mer, prolongé par les voies ferrées des neutres, ne leur apportera plus.

Ainsi, comme je le disais tout à l'heure, l'argument en faveur du *statu quo* maritime tiré de l'efficacité nouvelle du blocus à distance, perd de sa valeur. Peut-être observera-t-on que si cet argument voit diminuer sa force persuasive, celle des raisons qui défendent le blocus rapproché n'y gagne rien. Et en effet, il semble d'abord que des opérations sur les côtes de l'Allemagne n'auraient aucune influence sur l'exploitation « intensive » des riches *terres noires* de la Russie, exploitation à laquelle les Allemands se livreront certainement, en cas de succès marqué. Mais il suffit d'un peu de réflexion pour comprendre que toute opération de nature à fortifier le moral de nos alliés de l'Est dans la grande crise qu'ils subissent, à

leur permettre de reprendre l'offensive et, d'autre part, à donner des craintes sérieuses à l'Allemagne pour son littoral, ses grands ports, son canal maritime, constituerait un obstacle puissant, quoique indirect, à la mise en coupe réglée de ces vastes territoires.

C'est ce que j'exposais déjà, le 15 juillet, dans cette revue (1) et, pour s'appliquer aux nouveaux « greniers » que nos ennemis vont peut-être conquérir par la trahison, plus encore que par la force des armes, mon raisonnement n'a rien perdu de sa force. Plus que jamais, au contraire, il faut tendre toutes nos volontés vers la reprise des régions dont le poulpe allemand va sucer toute la substance. Pour cela une puissante diversion dans le bassin de la Baltique, une action combinée avec la flotte russe réorganisée et avec les armées de la Dwina serait certainement très utile. Les forces de l'Allemagne sont grandes encore, et elle nous le fait voir. Ces forces s'usent cependant. Déjà les opérations sur le front Ouest en absorbent une grande part. La constitution de nouvelles armées spécialement affectées à la défense d'une côte très étendue (1 800 kilomètres, en ne mesurant que la courbe tangente aux points saillans du littoral) dépasserait probablement les ressources de l'Empire en personnel apte aux opérations de guerre.

La mise en jeu des flottes alliées, — en attendant mieux, — sur le front Nord se trouve donc toujours parfaitement justifiée par la politique générale de la guerre ; et, au demeurant, on ne niera pas que l'efficacité de la lutte économique engagée contre nos adversaires ne saurait que gagner à une attitude de nos forces navales qui, d'un côté, réaliserait le blocus *effectif* de tous leurs ports, de l'autre, créerait les plus grandes difficultés à leurs sous-marins, obligés de naviguer en surface pour sortir de leurs estuaires ou pour y rentrer.

Mais s'il est malaisé aux partisans de l'attitude purement défensive des flottes de l'Entente de méconnaître les bénéfices que nous procurerait l'offensive maritime, leur jeu paraît avoir des cartes sérieuses lorsqu'ils invoquent les difficultés pratiques des opérations côtières pour les escadres modernes et lorsqu'ils observent qu'en ce qui touche l'action navale dans la Baltique,

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet : « Les offensives conjuguées. »

on se trouve en présence d'obstacles résultant de la nécessité de franchir les eaux d'un État neutre.

Disons d'abord quelques mots sur cette dernière question. Nous exposerons ensuite les motifs exacts des appréhensions d'ordre technique manifestées par les tenans de la passivité.

Le droit de rester neutre entre deux belligérans?... Certes, rien de plus respectable, en tout cas, de mieux établi par le droit international.

Le droit; le devoir même d'un gouvernement d'épargner à ses peuples de cruelles épreuves et même, si l'on veut, de les faire bénéficier des avantages que peut légitimement procurer la situation d'intermédiaire économique entre les deux partis? Cela encore se doit accorder, *en principe*, au moins.

En 1870, dans la dernière des grandes guerres *normales*, nul chez nous ne pensait à rien reprocher à la Belgique, à la Suisse, à l'Angleterre. On se bornait à regretter que cette dernière ne comprît pas, dès lors, quelles conséquences aurait pour elle-même l'abaissement de la France, l'exaltation de la Prusse, la fondation de l'énorme bloc allemand (1).

Bref, en théorie et, je le répète, dans une guerre restée *normale* au triple point de vue des causes initiales, du caractère général et de la durée, personne ne songerait à discuter le droit des petits États du Nord de l'Europe de se tenir à l'écart du formidable conflit.

Mais, justement, rien qui ressemble moins à une guerre normale et, disons-le tout de suite, à une guerre de peuples civilisés que celle-ci où, par la volonté bien arrêtée de l'Allemagne, conformément à un plan systématique fondé sur des théories politico-militaires qui font doctrine chez nos ennemis, l'humanité s'est trouvée reportée à plusieurs centaines d'années en arrière et où l'on a vu des hécatombes d'innocens, des destructions aussi sauvages qu'inutiles, des déportations en masse de populations réduites en esclavage, sans parler de rapines

(1) Quelques années plus tard, lorsque l'expansion de la Russie donnait des craintes à la Grande-Bretagne et qu'elle nous sondait pour savoir si elle ne pourrait pas compter de nouveau sur notre concours, comme en 1854, je causais avec des officiers anglais, à qui je ne dissimulais pas qu'un tel espoir me semblait chimérique : « Vous ne nous avez pas aidés en 1870, » leur rappelai-je; et l'un d'eux répondit en hochant la tête : « Ah! c'est que vous nous paraissiez alors trop forts. L'Angleterre ne peut pas vivre avec une France trop forte!... » Peut-être. En tout cas, ce principe est encore plus vrai, appliqué à l'Allemagne.

odieuses et d'écœurans crimes sadiques provoqués par le désir de terrifier les adversaires, les neutres, la terre entière, autant que par une méchanceté atavique, la *schadenfreude*... (1).

Or, quand on constate ces faits indiscutables et que les neutres du Nord, en particulier, ne discutent plus, depuis que leurs navires de commerce sont coulés sans merci, il est impossible de méconnaître que l'on ne se trouve plus dans ces conditions normales de la guerre qui, seules, avaient permis l'établissement de règles bienfaisantes auxquelles consentaient à se plier les peuples de la « chrétienté, » et aussi ceux qui, appartenant à d'autres familles ethniques que la nôtre, sont parvenus pourtant à un degré de civilisation analogue.

Non, on n'est plus dans les conditions normales du fonctionnement de l'ancien droit. Et ce n'est pas seulement à cause du caractère de férocité que l'Allemagne et ses alliés ont donné à la guerre; ni à cause des origines du conflit, expressément voulu et préparé par les Empires du Centre; ni enfin à cause de la durée de cette crise affreuse, que sa longueur rend insupportable en raison même des cruautés qu'y commettent sans relâche nos adversaires... Mais c'est aussi qu'il apparaît de plus en plus que certaines neutralités sont fictives, ne profitant qu'à nos adversaires qui ont, depuis des années, tout disposé pour qu'il en soit ainsi. C'est encore que certains gouvernemens, soit par crainte, soit en vertu de considérations d'ordre dynastique, soit par suite de l'influence toute particulière qu'exerce l'Allemagne sur les chefs des partis dominans (2), se sont mis complètement dans la main de nos ennemis.

Il y a longtemps qu'un tel état de choses aurait dû provoquer, chez les puissances de l'Entente, de viriles résolutions. Le pis qu'il pût arriver était que, mis en demeure de choisir, les neutres auxquels je fais allusion prissent ouvertement parti pour les Empires du Centre, si toutefois, devant une

(1) « Le plaisir de nuire. » Ce mot bien allemand n'a d'équivalent dans aucune langue.

(2) Le *Matin* a donné, dans les premiers jours d'août, une intéressante étude de de M. Ed. Laskine sur les dessous de « l'intrigue de Stockholm. » On savait déjà quel rôle y avait joué le leader socialiste hollandais Tröelstra. M. Laskine nous apprend l'importance qu'a prise celui du leader danois, M. Borgbjerg. Il cite à ce propos le passage suivant de la revue danoise *Ugens Tilskuer* : « La direction du parti socialiste en Danemark n'est qu'une section provinciale de la social-demokratie impériale de Scheidemann, etc. »

telle honte, la conscience des peuples, souvent plus délicate que celle de leurs gouvernemens, ne se fût enfin révoltée. Or il serait facile de montrer que, dans cette hypothèse extrême, le bénéfice eût encore été pour nous. Deux ou trois centaines de mille hommes jetés dans l'un des plateaux de la balance des colossales armées modernes n'en pouvaient altérer définitivement l'équilibre, alors que le blocus du Nord aurait eu le plus haut degré d'efficacité, étant plus simple, plus facile à tenir et devenant strictement, *légalement* effectif, ce qui supprimait toute discussion, toute négociation, tout compromis avec les autres neutres.

Aussi bien, pourquoi s'étendre sur un sujet où l'accord est fait depuis longtemps sans qu'on ose, de ce côté-ci de l'Atlantique, l'avouer expressément, retenu que l'on est par de généreux scrupules, tandis que le chef éminent de la grande république américaine déclare sans ambages aux Scandinaves et aux Hollandais qu'il n'admet pas que leur trafic soutienne les ennemis du genre humain et contribue à faire durer une guerre abominable. Si, comme il y a tout lieu de le croire, le cabinet de Washington se tient ferme sur le terrain du refus de toute exportation en faveur des neutres qui font du négoce avec l'Allemagne, ceux-ci seront probablement obligés de prendre parti. On conviendra que la nuance est peu sensible entre cette mise en demeure et celle que les Alliés auraient pu adresser depuis longtemps aux ravitailleurs des Empires du Centre.

Je crois bien, du reste, qu'on eût fait bon marché de ces scrupules dont se rient depuis trois ans nos adversaires, si les gouvernemens de l'Ouest ne s'étaient trouvés en présence de la tenace opposition faite par la plupart des chefs des marines militaires à toute opération sur les côtes de l'Allemagne.

Quels sont exactement les motifs de cette opposition?

Contrairement à ce que d'aucuns pensent, il ne semble pas que l'on se soit trouvé, du moins au début de la guerre, en face d'*objections de principe* sur les résultats de la lutte entre bâtimens de combat et défenses de côte. On voit les flottes française et anglaise attaquer les Dardanelles avec un superbe dédain des moyens que leur peut opposer le défenseur. Lorsque l'Amirauté envoie dans le Levant le « dreadnought » neuf *Queen Elizabeth*, nul ne doute que les canons de 381 millimètres de

ce magnifique vaisseau ne réduisent en poudre les ouvrages des Turcs. On dirait que les marins les mieux avertis ont oublié le fait d'expérience de l'inefficacité relative des feux directs contre les ouvrages à terre ayant une certaine altitude. Ils ont oublié aussi les mines dérivantes et que, déjà, dans la guerre de Sécession, on s'était servi avec succès de ces engins, d'autant mieux à leur place dans les Dardanelles que le courant y est constant en direction, comme dans les grands fleuves d'Amérique. Peut-être ignorait-on, avant le 18 mars 1915, quelle était déjà l'emprise de l'Allemagne sur la Turquie et que la défense des Détroits avait été remaniée et complétée par les meilleurs techniciens. Toujours est-il que la lutte se poursuivit, ce jour néfaste, dans les pires conditions pour les cuirassés engagés dans cette vaine canonnade. On est assez d'accord aujourd'hui qu'ils n'avaient qu'à défiler rapidement, — en s'enveloppant de fumée, — devant les ouvrages de Tchanak-Nagara et que leur apparition décisive dans la mer de Marmara ne leur eût pas coûté plus de pertes que celles qu'ils essuyèrent en essayant d'éteindre successivement les feux de toutes les batteries de l'adversaire (1).

Malheureusement cet échec retentissant est immédiatement exploité par les adversaires déterminés de toute opération sur les côtes. On a tôt fait de généraliser. Et de ce que des unités de combat, — anciennes, du reste et appartenant au type « chavirable, » — ont succombé sous le choc de mines dérivantes ou de torpilles, car ce n'est pas le canon qui les a coulées, on conclut sans appel que c'est folie de risquer des dreadnoughts dans des entreprises contre un littoral défendu. Il est vrai qu'en même temps et par une contradiction singulière, on applique à ce qui reste des cuirassés mis en jeu, le 18 mars, des défenses « de fortune » qui seraient déjà fort efficaces contre les engins sous-marins; qu'on se hâte d'étudier des dispositifs plus complets de protection et même que l'on conduit jusqu'à l'entrée des Dardanelles des monitors puissamment armés, aux-

(1) On a objecté à ceci que l'escadre n'aurait pas pu se maintenir dans la mer de Marmara, faute de ravitaillement. J'ai déjà répondu à cette allégation, que la consommation de charbon dans la marche de la mer Egée à la mer de Marmara serait très faible et que les navires auxiliaire que la flotte entraînerait avec elle seraient bondés de briquettes. On pouvait d'ailleurs emporter aussi un supplément de munitions. Il y a encore d'autres argumens qu'il serait peu prudent de faire valoir.

quels on pourrait demander le succès dans une deuxième tentative si, justement, on n'avait pas pris la résolution d'en rester là.

Quoi qu'il en soit, on décide que les argumens en faveur de l'abstention des navires de ligne tirés de leur impuissance contre les ouvrages du détroit ottoman vaudront contre ceux qui réclament l'attaque d'une côte absolument différente par ses caractères géographiques et hydrographiques, *une côte où les batteries sont privées de l'essentiel avantage du commandement* et où les mouvemens de la marée ne permettraient guère l'emploi des mines dérivantes. Cette côte, il est vrai, passe pour très difficile, inaccessible, même, et nos avisés ennemis n'ont rien négligé, — allant jusqu'à la falsification de leurs cartes officielles, — pour bien établir cette opinion. J'ai déjà eu l'occasion de dire ce qu'il en était exactement d'une prétention trop facilement acceptée. Je n'y reviendrai pas et, au demeurant, nous verrons tout à l'heure qu'il n'est point nécessaire de compromettre les plus récentes unités de combat dans le détail des opérations sur les côtes.

C'est là, en effet, le point essentiel de toute discussion sur le sujet qui nous occupe : ne pas compromettre les précieux dreadnoughts !

Et si, pour justifier cette obsédante préoccupation, l'on invoque ouvertement la haute valeur militaire qu'ont ces magnifiques engins en même temps que l'énormité de leur prix de revient comparé à la faiblesse de celui d'une batterie de côte, d'une torpille, d'une mine surtout, il est clair que l'on veut *avant tout* se ménager pour l'après-guerre, ou seulement pour l'époque des négociations décisives, le bénéfice de l'effet moral qui s'attache à la possession d'une flotte puissante, parfaitement intacte.

A la vérité, il y a là une sorte de pétition de principe, car enfin ce n'est pas pour rehausser le prestige des grandes unités de combat, ce prestige sur lequel on fait tant de fonds, que de les montrer si soucieuses de leur conservation et si peu assurées de se conserver, en effet, en présence des armes de la guerre navale moderne. Et l'on ne voit pas bien ce que l'on répondrait au négociateur sceptique qui, menacé de l'intervention d'une quarantaine de dreadnoughts, observerait paisiblement que, demain comme aujourd'hui, ces bâtimens se montreraient fort circonspects devant les engins sous-marins.

Mais ne nous engageons pas dans une controverse délicate, difficile à épuiser, alors qu'il ne s'agit de rien moins que des problèmes les plus ardus de la politique navale, inutile enfin puisqu'aussi bien, je le disais déjà tout à l'heure, il semble possible de conduire des opérations sur les côtes sans faire sortir les navires de haut bord *de construction récente* du rôle exclusif qui leur a été jusqu'ici réservé.

Contre quels engins, contre quelles armes, en définitive, a-t-on à lutter quand on entreprend sur les côtes de l'adversaire?

Il y en a de deux sortes, de *mobiles* et de *fixes :*

Les engins mobiles, escadres organisées, flottilles de bâtimens légers, petits croiseurs, *destroyers* torpilleurs, appareils aériens et sous-marins enfin, qui, intervertissant les rôles, peuvent tous se jeter, — simultanément ou successivement, — sur l'assaillant et réaliser ainsi l'idéal d'une « défensive-offensive » efficace.

Les engins fixes, batteries, mines, obstructions ou estacades, filets contre les sous-marins, ballons captifs, projecteurs, etc., qui attendent l'attaque, obligés de la subir au moment qu'aura choisi l'adversaire, et qui se trouvent, par là même, placés en état d'infériorité initiale vis-à-vis de celui-ci.

La défense mobile est donc, en principe, l'organe essentiel de la sauvegarde du front maritime. Si cette défense mobile est définitivement réduite, l'assaillant est le maître de porter tout son effort sur le point de ce front qu'il juge le plus faible ou, — considération importante, — le plus intéressant en vue d'opérations ultérieures, à terre. Ainsi attaqué, ce point doit en bonne règle succomber tôt ou tard, à la condition, bien entendu, que les moyens de l'assaillant balancent, dans leur ensemble, ceux du défenseur.

Remarquons en passant que, le soir du 31 mai 1916, la « défense mobile » du littoral allemand, qui venait de donner tout entière contre la flotte anglaise, était nettement refoulée, sinon détruite. Peut-être eût-il été possible, en conséquence, de donner une sanction pratique à la victoire britannique, si l'on avait eu le matériel nécessaire à la guerre de côtes, telle qu'elle doit se développer dans les circonstances actuelles. Ce matériel, on ne l'avait pas. Il est même douteux qu'on l'ait aujourd'hui. C'est que, sans doute, si l'on ne possédait pas le

matériel en question, on n'avait surtout pas le désir d'entreprendre quoi que ce fût sur la côte ennemie, et cela pour les raisons que j'exposais plus haut. Il faut dire aussi qu'en se dérobant à l'étreinte anglaise, dans la phase finale de la bataille, la flotte allemande conservait la faculté de faire un second et dernier effort sur la flotte adverse, si celle-ci avait prétendu tirer de son succès toutes les conséquences possibles. Mais quel résultat l'amiral von Scheer eût-il obtenu d'une nouvelle sortie, dans l'état de délabrement où étaient les vaisseaux qui lui restaient, le 1er juin?...

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que la preuve a été faite, le 31 mai 1916, de l'efficacité du matériel et de la valeur des procédés tactiques de l'assaillant contre le matériel et contre les procédés tactiques du défenseur. Il convient toutefois de faire quelques légères réserves. C'est ainsi qu'il ne semble pas que nos Alliés aient eu sur le champ de bataille des navires de plongée plus qu'ils n'avaient d'appareils aériens. Peut-être n'employaient-ils pas non plus « certains projectiles » tandis qu'il est fort probable, sinon assuré, que les Allemands en ont usé avec quelque succès. Ces derniers ont aussi fait usage de fumées artificielles, utiles dans certains cas, dans la marche en retraite, surtout. Il n'est pas aisé de savoir si, dans cette grande bataille à péripéties très diverses et à mouvemens compliqués, ils ont mis à l'eau des mines dérivantes. C'eût été assez imprudent, ces engins ne distinguant pas l'ami de l'ennemi.

On peut compter, en tout cas, que dans une nouvelle rencontre entre la force navale anglaise, assaillante, et la « défense mobile » allemande, la première serait pourvue cette fois, de tous les engins susceptibles de rendre son triomphe plus éclatant encore que le 31 mai 1916. Dès lors, l'armée ennemie étant décidément mise hors de cause, les véritables opérations côtières pourraient commencer. *Or, cette nouvelle rencontre, on peut la provoquer.*

On ne saurait pourtant pas être sûr que ce processus soit observé et l'on doit admettre aussi que cette défense mobile allemande, — la *Hochsee flotte*, en définitive, augmentée du plus grand nombre possible de formations légères, — attendrait pour sortir de son réduit que l'adversaire eût marqué d'une manière positive ses intentions en attaquant un point de la côte. Ce serait une *intervention* exécutée au moment propice

et non pas une *attaque préventive* analogue à celles auxquelles se livrent nos adversaires sur le front continental, lorsqu'ils nous soupçonnent de vouloir attaquer nous-mêmes. Jusque-là le commandement naval allemand s'en tiendrait sans doute, contre l'assaillant se rapprochant de son littoral, à des coups de surprise frappés par ses flottilles de bâtimens légers combinées avec des sous-marins et des appareils aériens, dirigeables et hydravions.

Voilà justement, dira-t-on, qui serait dangereux pour les dreadnoughts, si bien gardés qu'ils fussent. Peut-être. Mais, depuis trois ans que, dans la mer du Nord, le 22 septembre 1914, disparurent les trois beaux croiseurs cuirassés anglais, *Hogue*, *Cressy* et *Aboukir*, bien des procédés de protection, dont quelques-uns vraiment efficaces, ont été proposés aux amirautés. Il n'est pas possible que, *si on le veut*, un dreadnought à la mer, marchant à faible vitesse, dans des circonstances de temps ordinaires, ne soit pas pourvu d'un de ces dispositifs (1), aménagé, bien entendu, de telle sorte qu'il pût s'en débarrasser, le « larguer » incontinent, si les éclaireurs signalaient au loin la présence d'une armée ennemie. C'est, du reste, une question de savoir si une grande supériorité de nombre et de puissance individuelle des unités de combat ne permet pas de faire de sensibles sacrifices sur la vitesse, au moins dans une rencontre tactique. Or nous savons, — M. Lloyd George, il y a quelques jours, prenait la peine de nous le dire, — que nos alliés d'Angleterre ont, depuis la bataille du Jutland, augmenté d'une façon marquée l'effectif total et l'armement de leurs très grandes unités, lesquelles dépassaient déjà sensiblement, par le nombre et par la puissance individuelle, le 31 mai 1916, leurs rivales allemandes. Il n'est pas probable que l'état-major naval de Berlin, particulièrement occupé de construire des sous-marins et des submersibles de grande taille, ait pu lutter de ce côté-là avec l'amirauté britannique. On ne saurait tout faire à la fois, surtout quand la première matière essentielle, le fer, commence à se faire rare.

(1) Tout système de protection contre la torpille ou la mine *adopté postérieurement à la construction d'un bâtiment* aura toujours pour effet de diminuer la vitesse et, quelquefois, les facultés de gouverne de cette unité. Il faut s'y résigner sans arrière-pensée. La seule chose que l'on puisse demander, répétons-le, c'est que le bâtiment puisse se débarrasser rapidement de son bouclier, si bouclier il y a.

Et l'on trouverait même, au besoin, dans cet état de choses, une intéressante solution de la participation relative des grands cuirassés aux opérations sur les côtes. Car, enfin, qui empêcherait les Amirautés de l'Ouest de réserver délibérément, pour l'éventuelle bataille contre la *Hochsee flotte*, le nombre des dreadnoughts qui serait jugé nécessaire et d'affecter les autres, — les plus anciens, naturellement, — en même temps que les cuirassés « pré-dreadnoughts, » à la force navale chargée de l'attaque du littoral ?

Un calcul assez précis montre qu'en ne comptant que les flottes anglaise, américaine et française, on disposerait de soixante dreadnoughts, alors que les Allemands en auraient à peine vingt-cinq. L'écart est considérable, et il semble difficile d'admettre que quarante ou quarante-cinq unités de cette force ne réussiraient pas à battre la *Hochsee flotte*.

J'ajoute que, vraisemblablement, les anciens dreadnoughts employés à l'attaque de tel ou tel point de la côte, — à l'attaque éloignée, s'entend, leurs projectiles pouvant atteindre des portées de 18 000 à 20 000 mètres, — seraient en mesure de prendre part au moins à la dernière phase de la lutte. Pour ne parler que de la mer du Nord, il est aisé d'imaginer un dispositif d'ensemble de la force navale assaillante qui permettrait, soit à ces dreadnoughts anciens de couper la retraite à l'ennemi qui se serait fait battre en allant attaquer à 100 milles au large la grande escadre tenue en réserve comme *couverture* de la flotte d'opérations, soit à cette grande escadre elle-même de tomber en temps utile sur l'armée allemande, si celle-ci se dirigeait immédiatement sur les bâtimens chargés de l'opération côtière.

Observons seulement que les combinaisons de mouvemens que je viens d'esquisser supposent, de la part de la flotte assaillante, l'emploi simultané de grands appareils aériens de reconnaissance et de bâtimens légers très rapides, pourvus, bien entendu, de la T. S. F. Aucun moyen d'information ne doit être négligé, encore moins, systématiquement écarté.

Occupons-nous maintenant de la flotte d'opérations, et d'abord examinons-en la composition.

Cette flotte doit être un *parc de siège flottant*. Elle doit donc avoir des élémens fournissant des feux directs, « fichans; »

d'autres qui donnent des feux courbes; d'autres encore, on peut le dire maintenant, qui laissent tomber des bombes en tir vertical, et ce sont les appareils aériens.

Voilà qui est pour contrebattre l'artillerie des ouvrages et la réduire au silence. Mais il faut aussi paralyser les mines qui empêchent de progresser ou seulement de s'établir aux bons endroits pour le bombardement; et comme on peut prévoir que le défenseur aura fait le plus large usage de ce commode et efficace moyen d'action, il ne faudra pas craindre de multiplier les dragueurs en les pourvoyant des appareils les plus perfectionnés, de même qu'il conviendra d'employer le système, peut-être un peu négligé dans cette guerre et cependant efficace encore, des contre-mines. Il serait bon d'examiner aussi, — je devrais écrire : *il eût été bon d'examiner*, car enfin, ne nous lassons pas de le répéter, il y a trois ans que la guerre dure! — si le sous-marin primitif du type Lake (1) ne rendrait pas, dans ce cas, de sérieux services, quitte à recevoir, dans des filets disposés *ad hoc* autour du point où cet engin opérerait, les mines dont il aurait coupé les câbles de retenue.

Enfin, on ne perdra pas de vue que lorsque la mer est calme et que les eaux ne sont pas troubles, les appareils aériens peuvent découvrir assez aisément les lignes ou champs de mines qu'ils survolent. Or, il est rare que la géographie, l'hydrographie, le sens marin et militaire ne fournissent pas déjà quelques indications sur l'existence et le gisement de ces lignes. On peut donc limiter assez étroitement le champ des recherches des dirigeables ou des avions. On se demande même si de petits dirigeables, comme en ont déjà les Alliés, ne pourraient quelquefois jouer le rôle de dragueurs. Les bombes des appareils aériens, en tout cas, trouveraient là un utile emploi.

Quoi qu'il en soit, ce « nettoyage préalable, » je ne dis pas des chenaux qui dépendent étroitement de la place maritime, mais du moins des emplacemens que devront occuper plus tard les vaisseaux, constitue, avec la reconnaissance minutieuse

(1) Ingénieur américain, qui proposa, il y a quelques années, un type de sous-marin susceptible de glisser ou même de *rouler* sur le fond de la mer et pourvu de sas permettant d'envoyer au dehors des scaphandriers. Tout cela a été reconnu, expérience faite, parfaitement réalisable. Mais on s'en est tenu là.

de la place elle-même, une opération préliminaire indispensable.

Je viens de parler de la reconnaissance préalable de la place. C'est ici déjà que l'on reconnaît l'énorme progrès que l'aviation a fait faire à l'art des sièges maritimes, — disons mieux, des sièges tout court. Il est clair, pour prendre un exemple, d'ailleurs purement objectif, qu'avant de commencer l'attaque méthodique de l'estuaire de l'Elbe, la flotte assaillante aurait soin de faire prendre par ses appareils aériens de nombreux clichés des saillans de Kügelbaake et de Grimmerhorn. Bien savoir, c'est, en tel cas, la moitié du succès.

Poursuivons d'ailleurs notre rapide examen des opérations éventuelles et, par conséquent, des besoins en matériel de la flotte de siège.

Ce n'est pas tout pour celle-ci de draguer, de faire sauter des mines, ou encore d'en couper les orins de mouillage, il faut qu'elle sache se préserver des sous-marins et de leurs torpilles. Que peut-on faire pour cela?

Rappelons d'abord qu'en ce qui touche les grandes unités qui couvrent au large cette flotte de siège, il existe des dispositifs de protection, les uns *permanens et fixes*, — par exemple une coque extérieure, rapportée sur la coque primitive, — les autres « *circonstanciels* » et *mobiles*, tels que les boucliers, susceptibles, j'y insiste encore parce que c'est très important, d'être largués rapidement, si besoin en était. On peut concevoir aussi, avec le renforcement des filets individuels du type Bullivant, l'emploi de filets *collectifs*, pour ainsi dire, qui seraient mouillés autour d'une force navale dès qu'elle aurait jeté un pied d'ancre, fût-ce en pleine mer, étant bien entendu qu'il s'agit de parages où les fonds ne dépassent guère cinquante mètres à plus de 120 milles de la côte. Or, s'il est exact que le rôle des nouveaux dreadnoughts est tout d'expectative, qu'ils sont « l'armée de couverture » et n'auront à intervenir qu'en cas de sortie de « l'armée de secours » ennemie, rien ne les empêche de rester mouillés, tant que l'état de la mer le permet. Il suffit qu'ils soient toujours prêts à combattre, après avoir franchi le barrage qui les défendait contre les sous-marins.

Mais observons, de plus, que ce barrage existe déjà, en permanence, et qu'il peut être utilisé dans l'hypothèse où nous

nous plaçons : c'est celui qui a été disposé, en février dernier, au travers de la partie moyenne de la mer du Nord par nos alliés. On peut fort bien admettre que le gros des dreadnoughts se tiendrait derrière le barrage en question dont le tracé répond à la condition de n'être pas, sur une assez grande longueur, éloigné de plus de 100 milles de la côte allemande. Il faudrait seulement y ménager une grande portière, bien définie par de fortes bouées et d'ailleurs soigneusement gardée par les bâtimens légers et les appareils aériens.

Que la situation des beaux dreadnoughts de cette flotte de couverture soit, dans ces conditions, moins « confortable » qu'elle ne l'était dans les profondes et sûres rades d'Écosse, c'est ce qu'il est impossible de ne pas reconnaître. Mais nous savons que de telles considérations n'auraient aucune prise sur les excellens marins que sont nos vigoureux alliés. Ne fut-ce pas là, d'ailleurs, le sort de l'escadre cuirassée française dans le dur hiver de 1870-1871? On ne dira jamais assez quelles fatigues endurèrent les équipages de ces frégates blindées du type *Gloire* qui roulaient « bord sur bord » à la moindre agitation des flots.

Le barrage permanent dont je viens de rappeler l'existence peut aussi être utilisé, à ses deux extrémités, cette fois, par la flotte de siège proprement dite si, comme il est probable, l'attaque méthodique du littoral allemand commence par celle de l'une des îles terminales des deux chapelets de la Frise orientale et de la Frise septentrionale ou Slesvig. Il suffirait pour cela de *dévier* soit dans l'Est, soit dans le Sud, suivant le cas, les derniers milles de ces filets garnis de mines. L'opération n'a rien d'impossible puisqu'elle a déjà été faite. Les Anglais ont modifié à deux reprises le tracé de leur immense barrage et, récemment, ils l'ont poussé aussi près que possible de la frange littorale, aussi bien pour gêner les sous-marins que pour intercepter les « cargos » allemands qui recommencent à naviguer dans la mer du Nord, de la Hollande ou du Jutland à leurs estuaires. Il serait donc aisé à la flotte de siège de se couvrir, au moyen d'un nouveau déplacement du barrage contre les submersibles venant des bases allemandes, Helgoland, Cüxhaven, Wilhelm'shaven. Ce serait une excellente mesure de sécurité.

D'ailleurs, les cuirassés pré-dreadnoughts et les dreadnoughts anciens qui constituent le noyau du parc de siège flottant, se sentant couverts au large par la grande escadre des unités de combat nouvelles, hésiteraient moins à « s'embarrasser, » comme on le dit trop volontiers en pareil cas, de dispositifs de protection individuelle. Il faut savoir se plier aux nécessités de la guerre. Il n'est vraiment pas possible d'admettre qu'une gêne momentanée, dont on exagère singulièrement les inconvéniens, puisse entrer en balance avec des avantages tactiques indiscutables et, par voie de conséquence, paralyser des conceptions stratégiques de la plus haute valeur.

Je ne m'arrête pas à rappeler encore, à propos de la défense des bâtimens de ligne contre les sous-marins, les services que l'on peut attendre de l'emploi « intensif » des navires légers rapides, — dont les Américains construisent en ce moment un type remarquable, — et aussi des appareils aériens. J'observe seulement que c'est autour de la flotte de siège proprement dite qu'il y aura, par la force même des choses, le plus grand nombre de ces unités légères et de ces aéroplanes ou petits dirigeables spécialisés dans la recherche des navires de plongée.

Arrivons au point capital de cette étude sommaire, puisque aussi bien l'opération essentielle de l'attaque d'une côte reste toujours le bombardement, par les élémens flottans et mobiles, des ouvrages fixes, batteries de canons longs ou de mortiers, magasins à poudre, postes d'observation et de commandement, postes de projecteurs, abris de tout genre et établissemens militaires de toute destination.

On sait quelles appréhensions cause à beaucoup de marins l'idée d'engager des bâtimens contre les batteries de terre. Il faut bien dire tout de suite que cet état d'esprit ne tient qu'un faible compte de l'intérêt essentiel d'étudier *les cas d'espèce* et n'en tient aucun des avantages considérables que les engins de guerre les plus modernes donnent à l'assaillant sur le défenseur.

Les cas d'espèce, viens-je de dire; et je ne fais, en m'excusant du reste, que répéter ce que j'ai eu souvent l'occasion de remarquer ici : comment peut-on, de bonne foi, arguer de l'échec des Dardanelles contre une proposition d'attaque du saillant de Cüxhaven, par exemple ? Quel rapprochement est-il possible de faire entre des circonstances locales aussi parfaite-

ment différentes? Mais je vais plus loin, et je dis qu'il n'est pas beaucoup plus sage d'en faire entre les circonstances locales des divers points défendus du littoral allemand. Laissant même de côté le bassin de la Baltique, dont les caractères n'ont aucun trait commun avec ceux du bassin de la mer du Nord, je puis affirmer que la manière dont il conviendrait d'attaquer Borkum, par exemple, ressemble peu à celle dont il faudrait user pour réduire Sylt, ou Wangeroog, ou Helgoland. Rien de pis, et de plus opposé à l'intérêt militaire le plus essentiel que les généralisations hâtives dont on se contente dans cette matière, parce qu'au fond on a pris parti d'avance contre toute opération côtière.

J'ai ajouté tout à l'heure que l'état d'esprit systématiquement hostile à ces opérations empêche de voir quels bénéfices on peut tirer des armes modernes dans l'attaque méthodique d'un littoral ou dans un siège maritime et, à plus forte raison, d'en chercher, d'en imaginer de nouvelles.

En vue d'établir ceci, rappelons d'abord que, pour obtenir la destruction ou seulement la « réduction » d'un ouvrage de côte bien construit et approprié à son rôle, il faut disposer de deux sortes de feux, les feux directs ou de plein fouet, fournis par les pièces longues, à grande vitesse initiale et à trajectoire tendue (1), et les feux courbes ou plongeans que l'on doit demander à des pièces courtes, obusiers ou mortiers, tirant sous de grands angles, et avec une faible vitesse initiale, des projectiles ayant, en général, une charge intérieure plus forte que celle des obus lancés par les canons longs. Malheureusement, alors qu'autrefois il existait à bord des bâtimens de combat des obusiers destinés justement au tir sur les batteries de côte; alors qu'il y avait même dans toutes les marines des bâtimens, — « bombardes, » galiotes, batteries flottantes, — étroitement spécialisés pour les bombardemens, on ne trouve plus rien de tel, ni dans la composition des flottes modernes, ni dans l'armement des unités, grandes ou moyennes, encore moins dans celui des petites unités, dont la stabilité de plate-forme laisserait trop à désirer. Tout a été sacrifié aux feux directs, ou, pour

(1) Dénomination d'une signification générale. Il est clair que la trajectoire cesse d'être vraiment *tendue* et que sa flèche ou ordonnée maxima devient très haute lorsque le canon tire avec le plus grand angle de projection, — de 20 à 25°, — que lui permettent son affût et l'ouverture du sabord de sa tourelle.

mieux dire, aux combats de bâtiment à bâtiment, d'escadre à escadre, où l'on n'use que de ce genre de feux.

En vain m'opposerait-on qu'aux limites extrêmes de leur portée, — 18000 mètres, peut-être 20000, pour les plus grosses bouches à feu actuellement en service, — les obus des canons longs tombent avec des angles de chute de 35° environ. C'est tout à fait insuffisant quand il s'agit de défoncer des casemates bétonnées à grande épaisseur (1), les abris de munitions et de personnel, ou encore d'atteindre efficacement, derrière les parapets, les plates-formes, les châssis, les affûts des canons et ces canons eux-mêmes. Pour obtenir ces résultats, plus décisifs que le bouleversement produit dans la masse couvrante par les projectiles des canons longs, il faut des obus dont l'angle de chute atteigne 60° environ. Or cette condition ne peut être remplie que si ces obus sortent de la bouche d'une pièce susceptible d'être pointée avec une grande inclinaison et tirant en barbette au-dessus d'une tourelle non fermée; d'une pièce aussi qui, dans ces conditions de tir, n'exerce pas sur le pont ou sur les fonds de son véhicule flottant une réaction trop vive et, donc, qui ne projette sa « bombe » qu'avec une faible charge. C'est la définition de la pièce courte, l'obusier, ou le mortier.

Mais ici une objection se présente. Tirant à faible charge et avec un grand angle de projection, l'obusier ne peut prétendre à une grande portée. De plus, le bâtiment qui le porte, — son affût flottant, — se meut avec lenteur et ses facultés défensives n'ont rien de comparable à celles du cuirassé d'escadre. Autant de motifs qui donnent l'avantage au canon de côte, si celui-ci a pu régler son tir avant l'obusier, ce qui lui sera d'autant plus facile qu'il tire plus juste aux distances moyennes et plus rapidement, en général.

C'est pour cela qu'autrefois, — et pas si loin, après tout, le 17 octobre 1854 devant Sébastopol, par exemple, — on avait soin d'*embosser* les bombardes derrière un repli de la côte qui couvrait au moins leurs œuvres vives. Ce repli de la côte, on ne le trouvera pas partout; mais il y a d'autres moyens de se tirer d'affaire avec les radeaux métalliques à moteurs qui serviront de véhicules à nos gros obusiers. Ceux de mes lecteurs

(1) Je rappelle qu'il n'y a d'ouvrages à casemates ou coupoles *métalliques* (fonte dure Gruson) sur la côte allemande, qu'au fond de l'estuaire de la Weser.

qui pourront se procurer la carte hydrographique du littoral allemand de la mer du Nord reconnaîtront qu'il existe, entre les îles qui couvrent, — imparfaitement, — cette côte, des chenaux que l'on peut utiliser pour prendre des positions de flanc favorables pour le bombardement des points intéressans.

J'ajoute que la multiplication de ces véhicules, robustes, simples, peu coûteux, est encore un des meilleurs moyens de leur rendre l'avantage sur la batterie de côte. Le nombre est déjà une protection; il ajoute toujours aux chances de succès.

Enfin, — et nous arrivons au trait essentiel de cet exposé, — il convient de ne faire intervenir nos bombardes modernes que lorsque la vivacité des feux de la défense aura subi un ralentissement sensible sous les coups combinés des canons longs des navires de haut bord et des *appareils aériens spécialement construits pour ce genre d'opérations.*

Les résultats obtenus dans les bombardemens exécutés sur Zeebrugge et, mieux encore, sur l'arsenal de Pola par des aéroplanes ou des hydravions ne permettent plus de nier l'efficacité de ce nouveau moyen d'action, destiné à bouleverser la technique de toutes les opérations de guerre. Et il est bien surprenant que l'on ne s'en soit pas avisé plus tôt ! Si cette idée s'était fait jour depuis seulement deux ans, si on ne l'avait étouffée quand elle commençait à germer dans certains esprits (1), les progrès de l'*hydravion de bombardement*, — pour ne parler que des sièges maritimes, — eussent été tels que l'on pourrait se passer des bombardes flottantes. En fait de tir plongeant, qu'y a-t-il de mieux que la chute verticale d'une bombe sur la carapace ou l'armement à détruire? Malheureusement, l'emploi « intensif » et méthodique en même temps de nos appareils aériens dans l'attaque des ouvrages de côte se heurte encore à des difficultés qui ne permettent sans doute pas de renoncer au concours des bateaux plats (2). C'est d'abord *le nombre* qui manque; et le nombre est ici une faculté d'autant plus essentielle que, par son mode d'action même et par l'inévi-

(1) Je prends la liberté de rappeler à ce sujet les mutilations qu'a subies mon étude du 15 février 1915, ici même, sur « la guerre aérienne. »

(2) Aux dernières nouvelles (fin août), on apprend que les Italiens emploient, dans leur attaque du Carso, outre les monitors anglais et leurs grandes batteries flottantes, des *radeaux armés* qui circulent sur les lagunes voisines de l'embouchure de l'Isonzo. Voilà donc réalisé le « desideratum » que je formule depuis longtemps.

table faiblesse de son approvisionnement en munitions, l'appareil aérien ne peut donner au bombardement qu'il entreprend la *continuité* qui, seule, rend cette opération définitivement efficace. Il faut donc remplacer la continuité des coups par la répétition rapprochée des attaques, résultat que l'on ne saurait obtenir, en raison de la rapide usure des forces des pilotes et des « bombardiers, » que si l'on dispose de trois ou quatre flottilles susceptibles de se relever les unes les autres au bout d'un certain nombre d'heures. D'ailleurs, *la puissance* manque aussi, en ce sens qu'ou bien il faut limiter étroitement le nombre des projectiles que peut laisser tomber un aéroplane, ou bien il faut réduire le poids de ces bombes et par conséquent leur capacité destructive. J'observe toutefois, sur ce dernier point, qu'il semble possible de se servir pour les bombes d'appareils aériens d'explosifs beaucoup plus violens que ceux que l'on peut tirer, même à faible charge, dans une bouche à feu. Et c'est là, en faveur des aéroplanes, hydravions ou dirigeables, un avantage très marqué.

Enfin, s'il ne s'agit plus d'opérations sur la côte belge, toute proche de celle de l'Angleterre, il faut accepter la nécessité de doter la flotte de siège, ou les escadres de couverture, d'un nombre assez considérable de paquebots, qui seront disposés pour servir de « mères gigognes » aux appareils aériens. En effet, il n'est pas possible de demander à ceux-ci de faire plusieurs céntaines de milles marins pour se ravitailler et surtout pour trouver un parc d'aviation où ils puissent se reposer et réparer leurs avaries. De même que l'on a un parc d'artillerie de siège flottant, il faut avoir un parc d'aviation flottant et très mobile, à moins que l'on ne puisse occuper, à une distance convenable de la place attaquée, un point isolé où l'on établira une station aéronautique bien organisée. Il est clair que c'est là une *opération préliminaire* de la première conséquence et à laquelle il serait bon de se décider sans tarder. Car encore faut-il le temps de créer les établissemens dont je viens de parler, avant d'entreprendre méthodiquement sur le littoral ennemi.

Résumons ces observations sur la phase essentielle de l'attaque d'un littoral, — celle du bombardement de ses ouvrages, — en disant que la destruction, ou, au moins, la complète extinction des feux de ces batteries fixes, doit être demandée non seulement aux canons longs des navires du type ordinaire,

mais aussi aux pièces courtes des bâtimens spéciaux du type bombarde, ainsi qu'aux appareils aériens, dont on a le droit d'attendre beaucoup, si l'on s'attache, dès maintenant, à perfectionner en l'agrandissant, — car il faut toujours en passer par là, — l'avion actuel de bombardement. J'insiste encore sur ce fait qu'il ne suffirait pas de perfectionner cet engin, mais qu'il convient expressément de prévoir pour lui *la création de bases rapprochées du théâtre de son action, bases fixes ou flottantes.*

Ajouterai-je que l'on peut se demander si, outre les hydravions de bombardement qui seront nécessairement un peu gros et un peu lourds, il ne faudrait pas adjoindre à la flotte de siège des appareils plus particulièrement destinés au réglage du tir des vaisseaux?

M. l'amiral Jellicoe, dans une récente interview à laquelle on a prêté tout naturellement une déférente attention, observait qu'il n'est pas toujours aisé de tirer juste à des distances de 18 000 à 20 000 mètres, qui sont celles, je crois, où se tenaient les navires anglais de haut bord dans une des dernières opérations contre Zeebrügge et Ostende. En effet. L'observation des points de chute n'est guère possible à de telles distances; mais si elle ne l'est pas pour le bâtiment qui tire, elle l'est pour l'aéroplane qui survole l'objectif. J'entends bien qu'il reste la difficulté, pour cet appareil aérien, d'attribuer exactement tel ou tel coup à tel ou tel bâtiment. Ce n'est point là une difficulté insoluble dans un tir de bombardement méthodiquement conduit. Je dis *méthodiquement*, et c'est là un mot que j'ai eu souvent l'occasion d'employer dans cette étude, comme dans toutes celles que j'ai consacrées depuis plus de trente ans aux opérations côtières et en particulier aux sièges maritimes (1). C'est qu'il n'y a point d'opérations qui exigent, plus que celles-ci, une méthode soutenue et minutieuse autant qu'intelligente. Il n'y en a point où il y ait plus à *prévoir*, à réfléchir par conséquent, et où il y ait aussi plus à *savoir* d'avance. S'il ne faut, en effet, rien livrer, — ou livrer le moins possible, car *rien*, on ne saurait y parvenir, — à l'imprévu, toujours dangereux à la guerre, on ne peut remplir cette condition que par les investigations les plus prolongées, les plus attentives,

(1) *Revue maritime*, de 1884 à 1888 : « Les opérations combinées » et « Le siège maritime. »

les plus ingénieuses, avant la guerre et pendant cette guerre, surtout si elle se prolonge.

A cet égard, je ne puis mieux faire que de rappeler la belle reconnaissance exécutée, le jour de Noël 1914, par une force britannique *aéro-navale* sur l'estuaire de l'Elbe et sur celui de la Jade. Cette fructueuse opération a-t-elle été renouvelée, depuis, par nos vaillans alliés? Je l'ignore. Je crains que non. C'est, en effet, un peu après cette époque que se sont complètement modifiées en Angleterre les opinions dominantes au sujet du mode d'emploi de la force navale dans le grand conflit actuel. Il n'est point interdit, sans doute, d'espérer qu'un nouveau revirement puisse se produire à ce sujet. Ce ne sont assurément pas les motifs qui manquent, dans la phase où nous sommes, pour justifier un effort décisif de l'un des moyens d'action les plus puissans que les Alliés aient à leur disposition.

Amiral Degouy.

P.-S. — Au moment où je remets cet article à la composition, on apprend la chute de Riga. Ce pénible événement confirme la réflexion qui termine mon étude et aussi celles que je faisais, au début, sur le bénéfice que les empires centraux vont trouver, pour leur ravitaillement, dans l'occupation des provinces riches de la Russie.

A[1] D.

LES " ANTICIPATIONS "

DE M. WELLS

H.-G. Wells : *War and the Future*, 1 vol., 1917 ; — *God the Invisible King*, 1 vol., 1917.

M. Wells, qui est le plus actif et le plus fécond des écrivains anglais d'aujourd'hui, a déjà écrit sur la guerre, et Teodor de Wyzewa consacrait ici une de ses dernières « Revues étrangères » à ce qu'il appelait sa « conversion. » Le romancier nous a retracé, en effet, dans *Mr. Britling sees it through*, l'histoire d'un compatriote où nous reconnaissons un peu la sienne, avec celle de beaucoup d'autres sans doute, puisqu'elle est destinée à noter et expliquer les changemens d'idées produits dans les milieux radicaux et pacifistes d'Angleterre par les événemens actuels. Cette étude psychologique, cette œuvre de constatation et d'analyse se complète, après quelques mois, d'un nouveau livre, *La Guerre et l'Avenir*, qui se rattache à une autres tendance de l'auteur, à ce goût des « anticipations, » bien connu déjà de ses lecteurs français comme une des caractéristiques de son esprit et un des aspects de son talent. Les deux tendances, aussi bien, se mêlent partout et se confondent dans les trente-cinq volumes que M. Wells a publiés en vingt-deux années, et dont elles composent l'originalité. Le meilleur réalisme anglais, — c'est-à-dire le sens très vif du concret, le goût du fait, l'aptitude à le saisir tel qu'il est, — se prolonge, et

parfois dévie, en un idéalisme abstrait, une logique rationaliste, des utopies de réformateur. Ses observations et ses réflexions sur la guerre actuelle et les changemens qu'elle prépare nous intéressent ainsi à un double titre : elles nous livrent les réalités qui ont, en quelque sorte, forcé la main de l'auteur et qu'il a saisies avec sa netteté de perception et sa vigueur imaginative ; elles nous laissent voir aussi la part du théoricien, cette idéologie qu'il superpose à la vérité de fait, et que des esprits plus simples se bornent à lui substituer.

Le romancier de *La Guerre des mondes* et de *La Guerre dans les airs* était mieux préparé que personne au spectacle de la lutte géante qui entre-choque non plus des armées, mais des peuples, et emploie à la destruction toutes les forces accumulées pour l'œuvre pacifique par le labeur des sciences et des industries, — première guerre vraiment moderne et « scientifique, » qui nous offre ce scandale de retourner soudain contre les hommes tous les progrès accomplis dont ils étaient si fiers. M. Wells a visité le front italien au mois d'août 1916, le front occidental en septembre. Il a été frappé du caractère industriel de cette guerre, où les conceptions des ingénieurs lui paraissent remplacer celles des généraux. « Le facteur décisif dans la sorte de guerre que nous nous faisons maintenant est la production et le bon usage du matériel mécanique ; la victoire dans cette guerre dépend maintenant de trois choses : l'aéroplane, le canon et le *tank*. Voilà ce qu'il nous faut avant tout, — et bien plutôt que des masses d'hommes, — pour le succès d'une offensive. » De ces trois instrumens, l'un, le canon, a été renouvelé par le développement de l'artillerie lourde ; les deux autres sont entièrement nouveaux. M. Wells y prend un intérêt particulier. Au sujet du *tank*, il se déclare même incapable de ne pas élever une petite revendication, car il l'a décrit en 1903 dans une histoire publiée par le *Strand Magazine*. Il s'empresse d'ajouter qu'il s'était d'ailleurs inspiré des inventions d'un certain M. Diplock, dont l'idée de « *ped-rail*, » c'est-à-dire d'une roue qui permettrait aux locomotives d'escalader les collines et de passer à travers les champs labourés, était dans le domaine public depuis près de vingt ans. Mais les *tanks*, tels qu'ils sortent des ateliers anglais pour aller opérer sur le front, sont bien autre chose.

Ce sont des espèces de limaces, de 20 à 40 pieds de long, plates sur les côtés, de vaillantes limaces qui lèvent un museau enquêteur pour flairer dans l'air, comme le chien de mer. Elles rampent sur leur ventre par un procédé dont la description serait fastidieuse pour les lecteurs ordinaires et inutile pour la curiosité du spécialiste. Elles avancent en se glissant, comme d'actifs colimaçons qui se hâtent. Derrière elles traînent deux roues, supportant une queue molle, deux roues qui vous frappent par leur incongruité, comme si un monstre commençait en kanguroo et finissait en voiture de poupée. (Ces roues me gênent.) Ce ne sont pas des monstres d'acier; ils sont revêtus de la teinte brune et des couleurs discrètes qui sont celles de la guerre moderne, de telle sorte que la cuirasse ressemble assez au tégument d'un rhinocéros. Des deux côtés de la tête, des joues cuirassées font saillie, au-dessus desquelles sortent des canons qui ont l'air d'yeux pédonculés. Tel est l'aspect général du *tank* contemporain.

Il glisse sur le sol ; les sottes petites roues, qui jurent si fortement avec son aspect de bête puissante, sautent et cognent derrière lui. Il se balance autour de son axe. Il arrive devant un obstacle, un mur bas, par exemple, ou un tas de briques, et se met à grimper avec son museau. Il se cabre devant l'obstacle, il soulève son ventre dans un effort, reste ainsi dressé, puis s'abat sur la masse, s'y balance et plonge de l'autre côté, faisant dépasser comme un faible contrepoids les roues de sa queue. S'il trouve sur son chemin une maison, ou un arbre, ou un mur, ou quelque obstacle de ce genre, il fonce contre lui de manière à y faire porter tout son poids, — il pèse plusieurs tonnes, — et ensuite il escalade les débris...

M. Wells, qui publiait en 1908 *La Guerre dans les Airs*, était préparé à voir dans l'aéroplane l'instrument décisif, et il explique par des remarques d'une psychologie pénétrante notre supériorité. Elle se ramène, suivant lui, à une différence essentielle entre la qualité de l'aviateur allemand et celle de son rival français ou anglais. Différence physique, d'abord et qui saute aux yeux pour peu que l'on considère la démarche des Allemands et leur allure, ou que l'on compare les cyclistes dans les villes allemandes et les villes françaises. Différence morale ensuite, où M. Wells retrouve le trait caractéristique de la race.

Il se peut que, par une exigence de sa constitution même, l'Allemand ait besoin de s'associer, d'être soutenu par l'orgueil et entraîné pour être capable d'affronter le danger. Il est fait pour

l'action collective et méthodique, tandis que le Français et l'Anglais sont, par comparaison, désordonnés, instinctifs. Peut-être ce goût même d'un ordre voulu, qui rend l'Allemand si redoutable sur la terre, si consciencieux et si prévoyant, est-il propre à le ralentir et à lui enlever de l'assurance dans l'air. En tout cas, les expériences de cette guerre semblent avoir vérifié cette hypothèse. Les aviateurs allemands ne sauraient dans leur ensemble soutenir la comparaison avec ceux des Alliés. Ils n'ont pas l'agilité aérienne. Les champions qu'ils ont produits étaient des gens qui n'avaient qu'un tour dans leur sac; un de leurs grands hommes, Immelmann, — il fut abattu par un tout jeune Anglais, il y a environ un mois, — avait une façon de fondre comme un épervier. Il montait très haut et puis s'abattait de toute sa vitesse sur son adversaire en faisant feu de sa mitrailleuse pendant la descente. S'il ne réussissait pas cette botte furieuse, il continuait à descendre... Cela ne frappe pas l'aviateur allié comme très brillant. Il saura tôt ou tard attraper au vol un monsieur de cette espèce en allant le chercher au-dessus des lignes allemandes.

*
* *

Frappé par le rôle de ces moyens nouveaux, — grosse artillerie, *tanks*, aéroplanes, — et leur caractère industriel, M. Wells se hâte de conclure à l'éclipse, il dirait volontiers à la faillite du militaire professionnel. A ses yeux, cette guerre moderne sort de l'atelier, non de la caserne; elle est conduite par l'ingénieur, non par l'officier. Nous voyons ici très clairement, sur ce premier exemple, comment raisonne l'auteur et la part de la doctrine, du système, dans ses conclusions. Il nous a prévenus, au début de son livre, que ses vues personnelles coloreraient toutes ses réflexions. Elles interviennent jusque dans ses observations elles-mêmes. Celles-ci sont justes à l'origine, quand elles notent des faits, dont elles mettent en pleine lumière l'originalité, la nouveauté. Oui, la guerre d'aujourd'hui diffère étrangement de celles qui l'ont précédée, et pour relever ces différences, nous pouvons compter sur M. Wells. Mais il veut qu'elles signifient une rupture avec le passé, l'avènement d'un autre ordre; et dès lors il les grossit, les exagère, les dresse comme un mur devant l'éternelle vérité de la guerre. Il commence par oublier que ces moyens nouveaux sont d'usage relativement tardif dans la guerre actuelle, postérieurs aux grands événemens du début qui sans doute en décidèrent le cours, notamment à la victoire merveilleuse de la Marne, remportée par l'intelligence des chefs

et l'héroïsme des soldats. D'aucun récit de la bataille de l'Yser, il ne se dégage non plus l'impression que le principal rôle y ait été joué par les « machines, » et c'est une impression toute contraire, — nous n'avons pas besoin de le rappeler aux lecteurs de cette *Revue*, — que nous laisse l'émouvant *Dixmude* de M. Charles Le Goffic. Et la résistance de Verdun, — dont M. Henry Bordeaux, également ici même, nous a retracé avec une si grande force d'évocation, les épisodes plus dramatiques peut-être, *les Derniers jours du Fort de Vaux*, *les Captifs délivrés*, — est-elle autre chose que la résistance même de nos troupes, la ténacité de leur résolution sublime, formulée dans le fameux : « Ils ne passeront pas ? » Héroïsme des soldats, intelligence des chefs, ces deux facteurs essentiels de la guerre ne cessent d'en dominer les opérations : tout le reste ne représente que des instrumens à leur service. Si les ingénieurs font leur œuvre propre en inventant de nouveaux engins, ceux-ci ne sont rien en dehors de la pensée qui les utilise, coordonne tous ces moyens pour la défensive ou l'offensive, marque leur place dans une action d'ensemble et les fait servir à une fin calculée, voulue. M. Wells ne considère que quelques-uns d'entre eux et oublie les autres. Il oublie surtout l'art qui les fait servir les uns et les autres à une même fin, — l'art de la guerre, qui reste bien distinct de l'industrie.

*
* *

Des caractères de cette guerre nouvelle, guerre atroce, à la moderne, M. Wells remonte tout naturellement à ses causes, aux véritables responsabilités : il y voit avec une parfaite clarté l'intention et le crime de l'Allemagne, le chef-d'œuvre de sa préparation, de sa préméditation. Tragédie et sacrifice pour la plus grande partie du monde, elle n'est pour les Allemands que la catastrophe où devait aboutir la folie soigneusement entretenue pendant cinquante ans, la conclusion de leur militarisme et de leur *Welt Politik*. « Qu'aurait-il pu arriver d'autre que cet effroyable désastre, avec Michel et son infernale machine de guerre au centre de l'Europe? » En face de ce colosse malfaisant, de ce monstre armé par l'industrie moderne, les Alliés représentent le suprême effort de la civilisation occidentale pour se sauver et sauver le monde de la domination de l'impérialisme allemand réactionnaire qui s'est asservi les ressources

de la science. Celles-ci ne sont que des moyens, indifférens au bien et au mal. Aujourd'hui elles engendrent la destruction, elles sont les esclaves de la force militaire; demain, espérons-le, elles recommenceront à jeter des ponts, à effectuer des transports, à loger les hommes, à les aider... Pour cette paix nous combattons contre la dure et morne Allemagne, contre sa Volonté de Puissance. La guerre actuelle n'est pour nous rien de plus qu'un gigantesque et héroïque effort d'ingénieurs sanitaires, décidés à purifier l'Europe.

De là le contraste entre les deux camps : d'un côté, l'ostentation, le désir de frapper les imaginations, de symboliser la force dans de grandes figures théâtrales : le Kaiser, Hindenburg, et autres « effigies » qu'on promène comme dans un cortège et que la légende s'efforce de dresser au-dessus des foules; de l'autre, un réalisme tranquille et résolu, le seul désir de bien comprendre la situation, de la faire comprendre autour de soi et d'agir au mieux. Les Alliés sont entrés sans effort dans la vérité de cette guerre, qui est celle des peuples et ne se prête point au culte des idoles. Le temps des idoles est passé, et c'est en vain que les Allemands s'y attardent encore : ils n'ont trouvé à dresser que leur Hindenburg, une idole de bois. Ce drame de la plus grande des guerres n'est pas une pièce à personnages : c'est le drame de l'humanité. On y trouve un nombre infini de héros épisodiques, mais pas un rôle d'étoile. Le grand homme, ici, est l'homme ordinaire. Impérieusement, ces héros de la multitude interdisent qu'on dresse des effigies. « Quand j'étais jeune homme, j'imitais Swift et posais pour le cynisme; je tiens à confesser qu'aujourd'hui, à l'âge de cinquante ans et grandement aidé par cette guerre, je me suis pris d'amour pour l'humanité. »

Admirable représentant de cette humanité et véritable antithèse de l'Effigie, tel est apparu à M. Wells, lors de sa visite au front français, notre maréchal, — alors général, — Joffre :

L'effigie,

« Toi Prince de la Paix,
Toi Dieu de la Guerre, »

comme l'appelait M. Sylvester Viereck, caracole sur un grand cheval, porte un manteau wagnérien, s'assied sur des trônes et parle d'armure

étincelante et de « Notre Dieu. » Toute l'Allemagne couve des yeux ses familiarités olympiennes... Tout cela est terriblement vieux jeu. Le général Joffre est assis dans le gentil petit salon d'une villa très ordinaire, à proximité commode du quartier général. Autour de lui, les meubles, sans aucune prétention, ne se font remarquer ni par la magnificence, ni par une affectation de simplicité et de hardiesse... Il est assis de côté à sa table, comme un homme pourrait s'asseoir pour bavarder dans un café.

C'est, au physique, un homme de forte carrure, et dans ma mémoire il prend des proportions toujours plus grandes. Je le revois maintenant, dans une de ces pièces comme en occupent les bons bourgeois et telles qu'on les voit vaguement esquissées à l'arrière-plan de tant de bons portraits, grande forme vêtue de bleu, avec une voix douce et des yeux un peu fatigués, expliquant très simplement et très clairement les difficultés que ce vulgaire impérialisme de l'Allemagne, s'emparant de la science moderne et de ses modernes applications, a créées à la France et à l'esprit de l'humanité.

Il parla surtout de l'étrangeté de cette maudite guerre. C'était exactement comme un ingénieur sanitaire parlant des difficultés imprévues de quelque inondation particulièrement malpropre. Les mains faisaient un petit geste sec, horizontal. D'abord il avait fallu établir un barrage et arrêter le torrent, comme cela; puis on eut à organiser la poussée qui le refoulerait. Il explique l'organisation de la poussée. On était maintenant arrivé à une organisation qui fonctionnait de la manière la plus satisfaisante.

Il n'y avait dans ses propos sur les Allemands, non plus que dans ceux des deux autres généraux, ni hostilité ni bienveillance. L'Allemagne n'est manifestement pour eux qu'une chose mauvaise. Ce n'est pas une nation, ce n'est pas un peuple : c'est un fléau. Il s'agit de donner à cette grande contre-attaque plus d'ampleur et de force jusqu'à ce qu'ils reculent. La guerre doit finir en Allemagne...

Peut-il y avoir contraste plus grand que celui d'un homme aussi ferme, patient, raisonnable, — et par-dessus tout capable, — que le général Joffre et du rhéteur de Potsdam, avec ses discours sur la puissance allemande, le Marteau qui frappe et la Hache qui va tout massacrer? Peut-il y avoir un doute sur l'issue finale entre eux?

... La puissance qui a pris à la gorge la grande effigie de l'impérialisme allemand est quelque chose de très composite et de très complexe; mais si nous essayons de la personnifier, c'est quelque chose qui ressemble plus au général Joffre qu'à toute autre figure humaine que je puisse concevoir ou imaginer.

Et un peu plus loin :

Ce n'est pas tant une figure qu'une grande généralisation de certaines qualités françaises jusqu'alors un peu obscurcies.

Ces impressions conduisent M. Wells à de curieuses réflexions sur l'idée du surhomme, telle qu'elle a été présentée par Nietzsche et reprise par Bernard Shaw. Il y voit une interprétation superficielle du darwinisme et un contresens sur sa signification. Il ne suffit pas d'admettre que l'évolution d'où est sorti l'homme doit se continuer et le dépasser, et que l'avenir de l'espèce différera donc de son passé. Il faut se garder en outre de perdre de vue cette proposition biologique élémentaire, que la modification d'une espèce signifie en réalité un changement accompli au cours des siècles dans sa moyenne, et non pas l'apparition soudaine d'individus excentriques, ici et là, dans la masse générale.

Une espèce s'élève, non pas en projetant des pics, mais comme la marée qui monte. La venue du surhomme ne signifie pas une épidémie de personnages, mais la disparition du personnage dans l'ascension universelle. C'est là le point que n'a pas daigné voir l'école mégalomane de Nietzsche et de Shaw.

Et c'est la caractéristique de cette guerre, qu'on n'y a pas vu surgir de grande individualité isolée... Nous jouons tous notre rôle dans la réalisation de la sagesse de Dieu dans le monde; mais, comme a servi à nous le rappeler la fin étrange et dramatique de lord Kitchener, il n'y a pas dans toutes les nations alliées une seule personnalité dont la mort puisse affecter matériellement les grandes destinées de cette guerre.

Ayant ainsi dégagé nettement les caractères, qu'il a si bien vus, de la guerre actuelle et le contraste, qu'il a si bien marqué entre les belligérans, M. Wells se demande quels seront ses résultats, quels sont les changemens que son cours tragique prépare dans les esprits et dans les faits. C'est ici surtout que nous allons voir sa « philosophie » prendre le pas sur ses observations.

Le premier de tous, le résultat immédiat, sera le règlement lui-même. Il ne semblait pas, au cours de son livre, que là-dessus sa pensée éprouvât la moindre hésitation. Il voit cette guerre telle qu'elle est, dans ses moyens et dans ses causes, œuvre longtemps préparée, préméditée, voulue, — et d'ailleurs

fatale, — du militarisme allemand. Il faut donc écraser ce militarisme; il faut faire la paix « en battant l'homme armé jusqu'à ce qu'il se rende et reconnaisse l'erreur de ses voies, en le désarmant et en réorganisant le monde pour lui imposer désormais la suppression des aventures militaires. » Voilà comment « le Pacifiste qui se défend » veut la paix. Son ennemi le plus redoutable est « le Pacifiste qui se rend », *the yielding Pacifist*, disposé à accepter n'importe quelle paix, et dangereux par là même comme cet autre utopiste que protège en Angleterre un étrange respect, le *conscientious objector*, celui qui, pour des « raisons de conscience, » ne veut pas combattre. Le combat nous a été imposé : il nous reste à imposer la victoire.

C'est l'idée qui se mêle dans les deux premières parties de l'ouvrage aux observations, impressions et réflexions de M. Wells. Mais dans le dernier chapitre, « La fin de la Guerre, » il exprime une autre vue, celle que « la victoire, complète et dramatique, peut être achetée trop chèrement, » et que « ce qu'il importe de retirer de cette guerre, ce sont, non pas des triomphes, mais la paix du monde. » Le sens des réalités avait fait écrire à M. Wells, simple observateur, que la seule condition de cette paix était notre victoire. L'esprit de système incline M. Wells, quand il spécule sur le problème en théoricien, vers une autre solution.

Laquelle? Celle où le point de vue de l'humanité remplace le point de vue des nations. Et ce point de vue, suivant lui, ne pouvait être que celui des neutres : un règlement mondial, *a world settlement*. Il écrivait avant l'intervention américaine et il la concevait alors sous les formes de la neutralité. « Il y a, parmi les élémens rationnels des centres belligérans, parmi les autres neutres et en Amérique, des forces intellectuelles qui coopéreront en permettant aux États-Unis de jouer ce rôle de tiers-parti impartial, qui devient de plus en plus nécessaire pour terminer la guerre à la satisfaction générale. » Nous n'avons pas besoin d'insister sur le caractère théorique, abstrait, de ce règlement, de cette paix « scientifique » entre des nations considérées comme des entités de même nature, ni sur la contradiction où se met l'auteur vis-à-vis de lui-même, après avoir si fortement marqué l'antithèse des belligérans. Si les États-Unis lui paraissaient tout qualifiés pour un rôle d'arbitre,

c'est qu'il y trouve, plus développé qu'ailleurs, un état d'esprit plus humain que national, latent dans toute l'Europe. Mais cet état d'esprit, en réalité, n'existe que dans l'un des deux camps. Toute la psychologie de cette guerre, de ses causes, de ses moyens, des fins qu'on y poursuit, toutes ces observations et ces analyses, telles même que les a présentées M. Wells, témoignent dans le sens d'une diversité essentielle, d'une divergence radicale à cet égard entre les Impériaux et les Alliés. Nous resterons donc plus fidèles que lui-même à ses propres vues en concluant contre lui que la paix du monde, c'est notre victoire.

Un second résultat, considéré dans *War and the Future*, est celui des changemens sociaux. On sait que l'auteur se rattache au socialisme, et la guerre lui paraît travailler au triomphe de sa conception. Elle a fait comprendre à tous la suprématie de la nécessité publique sur chaque espèce de revendication individuelle, fortifié l'idée de service et de responsabilité dans la propriété, remplacé l'idée de profit comme but principal de l'activité économique par l'idée de service collectif, habitué enfin des hommes de la qualité la plus individualiste, des hommes énergiques et faits pour diriger, à envisager les possibilités de l'action collective concertée. Nous ne contestons point ces résultats, et ils sont excellens Toute la question est de savoir si cette action collective sera nécessairement fondée sur la suppression des classes et catégories sociales plutôt que sur leur accord, leur coopération et leur équilibre. Subordonner les revendications individuelles à la nécessité publique, ce n'est pas du tout supprimer les initiatives individuelles ni les asservir à l'État. L'épanouissement du sens civique n'exclut pas, mais bien, au contraire il suppose plutôt une diversité des fonctions et des classes dont il stimule l'émulation et harmonise les énergies.

M. Wells, d'ailleurs, dépasse singulièrement, dans ses conclusions, la double tendance internationaliste et socialiste que nous venons d'indiquer. Et voici où sa pensée est nouvelle, avec un tour très particulièrement anglais. Il se demande quel est l'objet véritable de ce service collectif, quelle est la fin capable de le soutenir et de le justifier. En d'autres termes, il cherche un principe ou un fondement à son humanitarisme, affirmé sous les deux aspects d'une reconstruction sociale à

l'intérieur de l'État et d'une reconstruction internationale entre les États. Sa réponse, fort inattendue et assez surprenante chez un rationaliste, un « scientiste » comme lui, tient dans une phrase qui résume les conclusions de ce livre et annonce le suivant : « Je crois que cet élan vers le service collectif ne peut se satisfaire en dehors de cette formule que l'humanité est un État dont Dieu est le roi immortel, et que le service des besoins collectifs de l'homme est la véritable adoration de Dieu. »

M. Wells vient de développer cette vue dans un nouvel ouvrage, *God the Invisible King*, qui donne pour couronnement à son internationalisme et à son socialisme l'idée d'un royaume de Dieu sur la terre, d'une religion sans dogme et sans église. Elle était déjà indiquée d'une manière assez nette dans le précédent. Parti de la constatation d'un réveil auquel il estime que reste étrangère, et plutôt contraire, l'action des églises, M. Wells condamne également toutes les religions organisées qui s'interposent, suivant lui, entre les hommes et leur progrès spirituel, exactement comme les accapareurs s'interposent entre les hommes et leur nourriture. Elles n'existent, pense-t-il, que pour exploiter, détourner et gaspiller l'élan religieux de l'homme. — Nous connaissons cette doctrine. Elle n'est autre que le vieil individualisme révolutionnaire, opposant l'individu avec sa raison aux organismes historiques, — églises, nations et classes, — que cette raison a jugés, condamnés, et se propose de remplacer.

L'individu, sa raison et son idéal, — que cela paraît petit, incertain et fragile dans l'immensité du conflit actuel! Jamais, au contraire, l'esprit national n'a mieux montré sa vitalité agressive, sa résolution obstinée, son énergie indomptable. Jamais, dans les limites de la nation, chaque individu, homme ou femme, n'a eu plus besoin, pour servir, de sentir sa destinée étroitement liée à la destinée nationale, de percevoir entre l'une et l'autre tous les anneaux intermédiaires qui rendent sa dépendance plus sensible, le capitaliste ayant à sauver sa richesse, l'ouvrier son travail, le paysan son champ, l'écrivain son esprit, le trésor de sa littérature et de sa langue, — tous, l'héritage des ancêtres, ce passé dont est fait le présent et d'où se dégagera l'avenir. Jamais enfin la foi de l'homme au divin ne sentit plus fortement l'insuffisance et l'inefficacité d'une simple aspiration à laquelle ne correspondrait aucune doctrine positive, —

ni aucune institution religieuse. Si M. Wells entrevoit une grande vérité, la plus grande des vérités peut-être, et celle à laquelle en effet il faudra bien revenir, quand il affirme la nécessité de rétablir au-dessus de toutes nos pensées l'idée du Royaume de Dieu, — car c'est la seule qui permettrait d'assurer la paix du monde, — il méconnaît étrangement la nature de l'homme et les lois de la société quand il nie l'utilité pour cette idée d'organiser l'action de ses ministres et de ses interprètes.

L'humanité sans nations, la société sans classes, la religion sans églises, — ce sont bien là les trois termes de l'utopie rationaliste qui se mêle aux observations très précises et fortes de M. Wells, à ses réflexions pénétrantes, à ses vues très originales sur le caractère, les causes et les effets de la guerre présente. Qu'elle ne les ait pas faussées davantage, n'est-ce point la preuve que l'esprit de l'observateur est vigoureux et aussi que l'objet de son observation offre des caractères très nets, des évidences révélatrices? Oui, cette guerre révèle en traits de feu, écrit en lettres de sang, que les nations ne sont pas des chimères, que la solidarité sociale n'est pas un vain mot et que les relations pacifiques entre les peuples, comme les relations fraternelles entre les hommes, impliquent une conception religieuse de la société humaine et l'idée de la royauté de Dieu. En constatant ces vérités et en les interprétant dans le sens de son idéologie, M. Wells nous paraît curieusement partagé entre des tendances contraire et divisé contre lui-même. C'est un théoricien qui voit clair et un esprit d'une merveilleuse activité : il n'a pas dit encore son dernier mot.

FIRMIN ROZ.

REVUE SCIENTIFIQUE

CHIRURGIE DE GUERRE

J'ai indiqué dans ma dernière chronique comment évolue normalement vers la guérison une plaie de guerre où les réactions de défense de l'organisme triomphent des processus infectans ; j'ai décrit aussi, et sommairement, le cas opposé où les germes pathogènes triomphent de la résistance du sujet et amènent toutes les navrantes complications des plaies avec, comme conséquences, la nécessité d'amputer et souvent la mort. Pour compléter ce dernier tableau, j'aurais dû donner quelques indications sur la flore microbienne extrêmement complexe que le microscope repère dans ces infections en voie de généralisation; qu'il me suffise de dire qu'on y découvre à la fois des espèces anaérobies, c'est-à-dire ne pouvant vivre qu'à l'abri de l'air, et des espèces aérobies. Parmi les premières, le *micrococus fetidis* (Fiessinger), le vibrion septique, le *bacillus œdematiens* (Weimberg), le redoutable *B. perfringens* se font surtout remarquer avec diverses variétés intermédiaires. Parmi les aérobies, c'est généralement le streptocoque et le staphylocoque qui dominent.

Cette *symbiose*, cette cohabitation, cette complicité des microbes qui ne peuvent vivre dans l'air et de ceux qui ne peuvent vivre sans lui est caractéristique d'un grand nombre des accidens graves des plaies de guerre. Il semble d'ailleurs que les anaérobies, que l'existence de cavités closes favorise évidemment, soient les plus néfastes, leurs compagnons paraissant en partie destinés surtout à absorber l'oxygène avoisinant. Et ceci est dès l'abord une raison puissante

pour un large débridement précoce des plaies qui ouvre ces cavités closes.

Si nous prenons maintenant comme fil directeur dans le labyrinthe touffu des méthodes et des faits chirurgicaux, l'exposé succinct de l'évolution microscopique des plaies que nous avons esquissé, nous pouvons dès l'abord poser ce principe : le rôle de la chirurgie de guerre doit être d'intervenir dans l'évolution de la plaie de façon qu'à la croisée des deux chemins qui la peuvent conduire vers la guérison ou vers les accidens infectieux, cette évolution prenne nécessairement le premier.

Rejeter l'ennemi (projectile, corps étrangers et microbes), puis réparer le mal qu'il a fait, tel est idéalement l'alpha et l'oméga de la chirurgie guerrière. Ou, pour parler plus exactement et plus modestement, son double objectif doit être d'*aider* l'organisme dans ses réactions naturelles, à rejeter l'ennemi, à réparer ses dégâts. Car le mot d'Ambroise Paré reste toujours vrai, même pour les athées, si on l'exprime sous la forme suivante :

« Je l'ai soigné, la nature l'a guéri. »

Leur objectif ainsi défini, par quelles modalités particulières les chirurgiens militaires, — et j'entends par là tous les chirurgiens qui soignent les militaires, — le réalisent-ils, ou du moins devraient-ils le réaliser ? C'est ce que nous allons tenter de voir à la lumière de la cruelle expérience dont trois ans de guerre nous ont saturés.

***

Nous avons vu que les phénomènes d'infection des plaies se produisent dans un certain ordre de succession chronologique. Pour les plaies que l'on rencontre dans la pratique courante de la chirurgie civile, le blessé peut généralement être mis entre les mains du chirurgien disposant de tous les perfectionnemens de la technique un temps très court après la blessure, temps presque toujours inférieur à celui qui précède, comme nous avons vu, la naissance des accidens infectieux. Il n'en est plus de même, il n'en était surtout au début de la guerre pas de même sur le champ de bataille. Là le blessé ne peut être relevé qu'un temps souvent assez long après qu'il a été touché ; son transport hors de la ligne de feu est long aussi et difficile.

Or la doctrine officielle, en août 1914, était par surcroît qu'une fois hors de la ligne dangereuse, le blessé fût simplement pourvu d'un pansement protecteur qui n'était, si j'ose dire, qu'un vêtement pour sa plaie, puis expédié dans les hôpitaux de l'arrière, généralement à

l'autre bout de la France, en un voyage qui durait des journées. Il n'y avait à l'avant pour ainsi dire pas de chirurgien, pas d'installations chirurgicales permettant d'intervenir rapidement. Évacuer, telle était la seule fonction chirurgicale de l'avant.

Aussi, dans ces conditions, les infections généralisées étaient fatales. On sait assez, — pour que nous n'ayons pas besoin d'y insister ici, — ce qu'elles nous ont coûté, et comment l'organisation préexistante du service de santé aux armées, erreur administrative fondée sur une erreur technique (la croyance à la stérilité, à l'asepsie des plaies de guerre) a dû sous la pression cruelle des faits être entièrement refondue. Que les neuf dixièmes environ des plaies de guerre ne fussent pas aseptiques, c'est ce que l'on eût pu savoir d'avance si l'on avait mieux profité de l'expérience rapportée de la guerre balkanique, par les jeunes chirurgiens que la France y avait délégués. En 1914 du moins, la démonstration fut rapide et terrible.

C'est ainsi que — quelque bien toujours sortant de l'excès même du mal, — on a été amené à réorganiser complètement l'évacuation des blessés. Aujourd'hui heureusement, leur transport des postes de secours aux ambulances est considérablement abrégé par l'emploi des voitures automobiles naguère à peu près proscrites. On a créé en arrière du front, mais dans ses abords immédiats, de vastes hôpitaux chirurgicalement fort bien outillés et qui permettent d'opérer rapidement un grand nombre de blessés, et d'expédier plus en arrière les autres dans des conditions toutes nouvelles et fort différentes du *far niente* prétendûment aseptique de jadis. Outre ces formations fixes, on a multiplié près de la ligne de feu des formations mobiles dont les plus précieuses sont les ambulances chirurgicales automobiles.

En somme, on a fini par comprendre que ce qui différencie le blessé de guerre du blessé civil, la chirurgie de guerre de la chirurgie pacifique, c'est uniquement la durée qui s'écoule entre la blessure et l'acte opératoire. On s'est donc efforcé, par une nouvelle organisation administrative des évacuations et des soins, de réduire au minimum ce temps forcément assez long du fait des circonstances du combat, on a tâché de le réduire assez pour que l'évolution pathogène des plaies soit gagnée de vitesse, et pour que le chirurgien arrive avant elle sur cet autre champ de bataille : la plaie.

***

A cette révolution administrative du service de santé qu'ont

accompagnée des mesures qui eussent semblé naguère révolutionnaires (par exemple la spécialisation des chirurgiens et des médecins, l'utilisation de diverses compétences autrement que hors de leur compétence, une certaine proportionnalité enfin établie entre la capacité et la fonction, etc.) ; à cette révolution administrative, dis-je, ont correspondu des changemens dans la technique chirurgicale, imposés par la force des choses et qui devaient résulter du caractère même des plaies de guerre.

Rien ne montrera mieux le chemin parcouru que les résolutions arrêtées à l'unanimité par la conférence chirurgicale interalliée qui s'est réunie tout récemment au Val-de-Grâce sous la présidence de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'État du Service de santé. Je me borne à en résumer quelques-unes :

« Il est essentiel de transporter les blessés le plus rapidement possible, dans l'un des grands hôpitaux du front situé de 10 à 20 kilomètres des lignes.

« Il est avantageux que chacun de ces hôpitaux ait sous sa dépendance une ou plusieurs annexes avancées, plus rapprochées de la ligne de feu, destinées à recevoir le plus tôt possible certains blessés graves (blessés *shockés* ou atteints d'hémorragie grave, blessés du thorax ou de l'abdomen, etc.).

« D'une manière générale, les plaies de guerre doivent être considérées comme contaminées ou infectées.

« Le but du traitement doit être : 1° d'empêcher l'infection de se produire, si la plaie n'est pas contaminée, ou d'obtenir sa stérilisation, si l'infection est déclarée; 2° de permettre la suture, quand la stérilisation clinique de la plaie est réalisée. »

En un mot, il s'agit d'abord de juguler les germes pathogènes introduits dans la plaie, puis de fermer celle-ci, mais seulement ensuite, de façon à ne pas enfermer le loup dans la bergerie.

Le blessé arrive au poste de secours. Il est capital que les plaies soient pansées le plus vite possible et qu'à l'infection à peu près fatale amenée par le projectile ne se surajoute pas une autre infection exogène. A ce titre, — mais peut-être à ce titre seulement, — le pansement individuel que possède réglementairement chaque soldat répond à une indication impérieuse. Il étend une infranchissable barrière entre la plaie et les sources nouvelles de contamination extérieure.

A ce sujet la conférence chirurgicale interalliée, dont je rappelais ci-dessus les conclusions, a émis l'avis que « dans les postes de com-

bat et particulièrement dans les tranchées, les soins chirurgicaux doivent être réduits au minimum. Ils doivent se borner à parer aux complications pouvant être immédiatement mortelles et à mettre les plaies à l'abri des souillures... On les recouvrira simplement d'un pansement sec aseptique ou antiseptique. » Certains praticiens néanmoins se sont demandé, et avec beaucoup de raison, à mon sens, s'il ne convenait pas de contrarier d'une manière quelconque, dès l'arrivée au poste de secours, le développement de l'infection. Car, sous le pansement individuel, lequel n'est alors comme on l'a dit, qu'un « cache-misère, » les germes introduits par le projectile et ce qu'il entraîne ne restent pas inactifs, eux. Quel que soit, en effet, le progrès réalisé dans le rapprochement des ambulances chirurgicales, les nécessités du combat, le bombardement, les difficultés du terrain, la multiplicité des blessés font qu'il n'est pas rare que certains d'entre eux restent de nombreuses heures, même actuellement, sans avoir reçu d'autre pansement que celui du poste de secours.

Ces praticiens se sont donc préoccupés de réaliser dès le poste de secours un pansement, si j'ose dire, préventif, qui agit sur l'infection en attendant des soins plus complets, comme font à la frontière les troupes de couverture, en un mot une sorte de traitement prophylactique et simple des plaies dès le premier pansement. Dans cette catégorie il faut ranger comme ayant donné des résultats particulièrement heureux, la méthode de Vincent et celle de Mencière. Nous en reparlerons tout à l'heure.

Les projectiles produisent dans l'intérieur des chairs des cavités closes très volumineuses par rapport à leur orifice d'entrée, cavités qui sont, comme nous avons vu, favorables au développement infectieux. La première chose à faire pour le chirurgien doit donc être d'ouvrir ces cavités, de débrider largement la plaie pour mettre à un et rendre accessibles les plaies infectieuses, d'enlever les caillots et les parties mortifiées qui sont, comme nous avons indiqué, des milieux de culture favorables aux germes infectieux; et surtout d'extraire les corps étrangers, projectiles, débris vestimentaires, etc., qui ont été les vecteurs de ces germes.

La question de savoir si ce débridement de la plaie et cette ablation des parties contuses doivent être faits d'une façon très large dès la formation de l'avant n'est pas considérée comme résolue dans le même sens par tous les praticiens et on en pourrait discuter longuement. Ce n'en est pas le lieu ici.

On a dit justement (J. L. Faure) que c'est au premier débride-

ment, à la première désinfection d'une plaie qu'est lié le sort du blessé. Il est essentiel que cette opération soit précoce, mais par la force des choses elle ne pourra en général être accomplie que sommairement au poste de secours. C'est plus loin, à l'ambulance ou à l'hôpital de l'avant, que l'acte chirurgical essentiel sera accompli.

Là on incisera, on débridera les bords de la plaie qui sera nettoyée à fond. On extraira dans la mesure du possible les projectiles.

***

Cette extraction, qui constitue la phase préliminaire de presque toutes les opérations chirurgicales de guerre, est aujourd'hui réalisée dans la plupart des formations, même au voisinage du front, par des procédés empruntés à la physique, et si ingénieux que je demande la permission d'en dire quelques mots.

J'ai déjà montré qu'on pouvait assimiler la plaie de guerre à un champ de bataille, et que les combats que s'y livrent les germes pathogènes et les leucocytes sont très analogues à ceux des humains... qui, du point de vue de Sirius, sont aussi des microbes. Si on considère d'un autre point de vue cette analogie, on verra que le chirurgien de guerre se trouve en présence de problèmes analogues à ceux d'un chef de secteur de combat.

De même, en effet, que le premier problème de la tactique est, je l'ai montré cent fois, de *repérer* les positions de l'ennemi, ses batteries, ses mitrailleuses, ce qui est la condition nécessaire pour les anéantir, de même le premier devoir du chirurgien est de repérer dans la chair du blessé la position des projectiles et des débris qu'il en doit extraire, s'il veut supprimer les causes, les véhicules de l'infection.

L'extraction du projectile est nécessaire pour d'autres raisons encore: même supporté au début, il peut à tout moment, sous l'influence de causes multiples, provoquer des accidens sérieux, jusqu'à une époque très éloignée de la blessure, et alors que celle-ci est guérie depuis longtemps. Lorsque le projectile a traversé l'organisme de part en part en creusant un séton, le problème est tout résolu. Mais le plus souvent, en particulier avec les éclats d'obus, le projectile reste inclus dans les tissus, et on constate une « plaie borgne. »

Quelquefois, et surtout quand la blessure est très récente, on peut, en la sondant, suivre le trajet du projectile et la sonde aidée d'une dissection attentive permet de parvenir au corps du délit et de l'enlever. Mais généralement, la plaie est très loin d'être rectiligne,

et les projectiles font dans les chairs les trajets les plus imprévus, les plus contournés. Si on voulait le rechercher à l'aveuglette, on risquerait de faire subir au patient des mutilations souvent dangereuses. C'est ici qu'intervient le repérage des projectiles par les ingénieux artifices que la physique moderne met à notre disposition.

Tout d'abord, un grand nombre de projectiles sont magnétiques : l'acier des éclats d'obus et des bombes, la fonte des grenades, c'est-à-dire la majorité des projectiles vulnérans ; en outre, si les balles françaises en cuivre ne sont pas magnétiques, les balles allemandes le sont, au contraire, grâce au nickel de leur surface de maillechort. Il sera donc plus facile, toutes choses égales d'ailleurs, et comme nous allons voir, de repérer une balle allemande dans le corps d'un blessé français, qu'une balle française dans le corps d'un blessé allemand. C'est un petit avantage auquel je parierais que n'avaient pas songé ceux qui nous ont dotés de la balle D.

En approchant une aiguille aimantée de la région du corps où se trouve un projectile magnétique, elle sera attirée dans la direction de celui-ci ; une autre aiguille placée à un autre endroit, le sera de même et le recoupement de ces directions fournira la direction cherchée. Il n'y a plus alors qu'à extraire le corps étranger à coup sûr d'un bistouri qui sait où il va et y va tout droit. Malheureusement, les magnétomètres nécessaires sont des instrumens délicats, fragiles, peu transportables et assez peu sensibles. Aussi leur emploi ne s'est-il guère généralisé. En revanche, on a utilisé avec succès des électro-aimants pour extraire de petits éclats d'obus de certaines régions délicates comme les yeux.

Il faut indiquer, dans le même ordre d'idées, la balance électromagnétique de Hughes, dont M. Violle et M. Lippmann ont signalé naguère la possibilité d'emploi pour le repérage des projectiles métalliques dans les plaies. Je ne sache pas d'ailleurs que cette suggestion ingénieuse ait été pratiquement réalisée, et c'est peut-être dommage.

Dans le même domaine, l'ingénieux électro-vibreur du professeur Bergonié, d'un emploi aujourd'hui classique, a rendu et rend chaque jour les plus grands services : c'est une sorte d'électro-aimant dans lequel le courant ne passe que d'une façon intermittente et qu'on place près de l'organe blessé. A chaque passage du courant, l'électro attire un peu le projectile inclus qui tend à soulever les tissus sous-jacens, puis retombe quand le courant cesse. Les interruptions et passages du courant étant fréquens, il s'ensuit, à l'endroit de la peau

qui est en regard du projectile, une sorte de vibration très visible et sensible au doigt, et qui permet de localiser le corps étranger.

Malheureusement, ces méthodes (sauf celle de la balance de Hughes qui s'applique à tous les métaux, mais ne paraît pas être entrée dans la pratique), ne sont pas applicables aux projectiles non magnétiques (éclats de laiton, de bois, de pierre, etc.), qui sont d'ailleurs les moins nombreux. S'il s'agit de corps métalliques, on peut les repérer à l'aide de sondes spéciales constituées par deux tiges métalliques accolées, mais isolées électriquement et placées sur un circuit de piles. Lorsque la sonde touche à son extrémité un objet de métal, le courant est fermé et fait fonctionner une sonnerie ou un téléphone.

***

Mais les rois des agens de repérage, pour les projectiles de quelque métal qu'ils soient, sont sans conteste les rayons X. Aujourd'hui, il n'est plus une formation sanitaire de quelque importance où on ne les emploie couramment; ils sont l'agent physique le plus constamment utilisé par le chirurgien de guerre.

Les divers modes opératoires utilisables dans l'emploi chirurgical de ces rayons ont donné naissance à une foule de dispositifs extrêmement ingénieux. Je ne saurais ici les examiner en détail. Ce qui suit suffira pour faire comprendre tous les progrès réalisés dans ce domaine.

Tout d'abord, on peut utiliser simplement la radioscopie (mes lecteurs ont trop de grec pour que je ne puisse pas me dispenser de leur expliquer ce mot) dans laquelle on projette à travers la région blessée les rayons X sur un écran fluorescent. Cette méthode fournit de suite une indication qualitative, c'est-à-dire qu'elle indique s'il y a des projectiles, combien, de quelle forme et de quelle dimension approximatives.

Si l'on veut maintenant localiser exactement par ce moyen le projectile dans la profondeur des chairs, on peut opérer ainsi. La jambe, — s'il s'agit d'elle par exemple, — étant placée sur la table radioscopique, on marque sur la peau, au rayon dermographique, les deux points où le rayon qui passe par le projectile rencontre la face antérieure et la face postérieure du membre. Faisant alors tourner celui-ci d'environ 90 degrés, on recommence la même opération. Le recoupement des deux droites tracées idéalement à travers la jambe fournit l'emplacement exact du projectile, et il ne reste plus au chirurgien qu'à l'aller querir par la voie d'accès la plus facile

et qui n'est pas toujours, — l'anatomie n'étant pas la géométrie, — la ligne droite.

On peut aussi faire deux radioscopies sous deux angles différens le sujet restant immobile et l'ampoule étant déplacée. Il y a de la sorte une quantité de méthodes radioscopiques de trigonométrie chirurgicale, qui conduisent toutes au résultat cherché. Certains chirurgiens, — il faut pour y réussir une grande habileté, — emploient la radioscopie, non seulement pour découvrir le projectile, mais pour l'extraire. Ils opèrent alors sous l'écran, et les précieux rayons servent en ce cas non seulement à repérer, si j'ose dire, l'objectif, mais à régler le tir du praticien. Deux modes opératoires sont alors employés : dans le premier on opère au moyen d'instrumens coudés que l'on place par rapport aux rayons X de telle sorte que la projection de l'une des branches soit réduite à un point et se confonde avec le projectile; on est sûr alors que l'instrument est dans la direction voulue. Dans le second, on opère avec une sorte de jumelle radioscopique employée par un radiologiste, auxiliaire du chirurgien qui regarde pendant que celui-ci opère et le guide. L'auxiliaire seul voit radioscopiquement le corps étranger. C'est, comme on l'a dit, « l'aveugle et le paralytique. »

Le danger de ces méthodes radioscopiques est qu'elles obligent à maintenir le patient assez longtemps sous les rayons, ce qui peut amener parfois des radiodermites douloureuses. Aussi emploie-t-on beaucoup plus souvent la *radiographie* dans laquelle on opère par la photographie, ce qui ne laisse qu'un temps très court les organes exposés aux rayons. On peut abréger encore beaucoup le temps de pose en combinant les deux procédés, c'est-à-dire en appliquant un écran fluorescent contre la couche gélatinée de la plaque. A l'action directe des rayons X sur celle-ci s'ajoute celle des rayons lumineux de l'écran.

Soit qu'on ait ainsi sur la même plaque deux images obtenues en déplaçant l'ampoule, soit qu'on ait deux plaques différentes, une opération trigonométrique ou stéréoscopique simple permet de repérer exactement le projectile cherché. Mais il ne faut pas tarder alors à l'extraire, car souvent il se déplace peu à peu dans l'intérieur des tissus.

Qu'elle soit radiographie ou radioscopie, la radiologie se montre ainsi l'auxiliaire le plus précieux du chirurgien de guerre; elle est pour lui ce qu'est l'avion pour l'artillerie. Mais de même qu'il y a des batteries irrepérables à tous les avions, il y a des corps étrangers que

ne peuvent déceler les méthodes précédentes; les débris de vêtemens sont dans ce cas, et c'est pourquoi l'art du chirurgien doit toujours compléter de quelque manière les indications exactes, mais partielles que, par les méthodes précédentes, lui apporte la science.

***

Le projectile extrait, je n'entrerai point dans les détails depuis longtemps classiques du traitement purement chirurgical de la plaie, dans ce qui concerne notamment l'emploi des drains et les résections jugées nécessaires.

Ces actes chirurgicaux, usuels, doivent être nécessairement accomplis par le praticien, quel que soit le mode de pansement et de désinfection adopté. Une chose pourtant est à remarquer : c'est que dans les plaies de guerre les débridemens devront toujours être très larges, car les lésions profondes sont généralement toujours plus étendues qu'on ne l'aurait supposé *a priori*. Aussi quand une hésitation pourrait subsister sur la nécessité d'une intervention opératoire, il faut intervenir : dans le doute ne t'abstiens pas !

Une méthode qui a donné de bons résultats, notamment entre les mains de Gaudier, mais qui doit être minutieusement surveillée sous peine de terribles dangers, consiste dans l'excision précoce et totale, quand elle est possible, de tous les tissus lésés qui sont enlevés comme une tumeur. Cette excision, suivie de suture primitive de la lésion, amène quand elle réussit une guérison très rapide. Mais elle n'est applicable que peu après la blessure, avant que celle-ci ne soit infectée, c'est-à-dire avant la sixième heure et en tout cas avant la vingt-quatrième. L'état de dépression et de shock (c'est ainsi qu'on dit à la Faculté) des blessés dans les premières heures est par ailleurs quelquefois une contre-indication à ces larges interventions précoces.

L'acte opératoire essentiel est accompli. Comment allons-nous panser, désinfecter, guérir les plaies? Comment allons-nous favoriser les réactions de défense, contrebattre les processus infectieux dont nous avons examiné l'évolution microbiologique? Un certain nombre de méthodes nouvelles se disputent sur ce terrain la prééminence.

Il y a d'abord le raisonnement de ceux qui disent : « Il n'y pas de raison de panser autrement les plaies de guerre que celles de la chirurgie civile. » — C'est là une affirmation peut-être hardie. Sans doute lorsqu'une plaie est largement ouverte, drainée, débarrassée de tous corps étrangers, lorsque aussi elle peut être pansée à plat, la chirurgie purement aseptique est admissible. Mais dans combien de cas cette

chirurgie ne présente-t-elle pas des aléas terribles! Aussi la majorité des chirurgiens, se rangeant aux leçons de l'expérience et du bon sens, disent aujourd'hui : Aux plaies aseptiques les pansemens aseptiques; aux plaies septiques, les antiseptiques.

Il reste à trouver les meilleurs et les moins nocifs de ceux-ci, ceux qui sont les plus efficaces contre les germes pathogènes les plus inoffensifs pour le protoplasma cellulaire.

Nous ne dirons que peu de chose des techniques sérothérapiques et vaccinothérapiques en chirurgie de guerre. La vaccinothérapie préventive de Wright, les vaccins et sérums de Weimberg et Séguin peuvent avoir leur valeur comme adjuvans du traitement chirurgical; mais il y a des méthodes d'une autre envergure et qui ont fait leurs preuves.

Pourtant, il faut dans ce domaine faire une place à part au sérum polyvalent de Leclainche et Vallée qui, — mes lecteurs l'ont deviné à la seule lecture de son nom, — comporte toute une série de microbes septiques et s'emploie soit en applications locales, soit en injections sous-cutanées contre les infections. Parfois cette méthode améliore nettement l'état général, atténue la suppuration, active l'épidermisation. Parfois l'amélioration est moins évidente. C'est qu'alors sans doute la flore microbienne du blessé contient des germes non encore incorporés à ceux très nombreux qui entrent dans le sérum. Aussi la polyvalence du sérum est-elle sans cesse améliorée, et il finira par être une vraie Babel, une vraie Cosmopolis microbienne.

Parmi les complications les plus terribles de plaies de guerre, il faut signaler le tétanos qui, dans les premiers mois de 1914, et par suite d'une imprévoyance qui n'eût pas dû exister, nous a coûté des milliers de vies humaines. Dès le commencement de 1915, des injections préventives de sérum antitétanique ont été faites systématiquement à tous les blessés, et le tétanos a pratiquement disparu de l'armée. C'est que si le traitement curatif du tétanos n'est pas encore d'une efficacité parfaite, il n'en est pas de même du traitement préventif qui agit à coup sûr. L'injection préventive, pour être vraiment efficace, doit être faite d'ailleurs le plus tôt possible après la blessure, dès le poste de secours ou l'ambulance de première ligne. De plus, comme l'immunité produite ne dure qu'une dizaine de jours, et qu'on a vu le bacille tétanique persister dans les plaies un temps parfois bien plus long, il est prudent de refaire une injection antitétanique huit jours après la première.

Pour ne rien celer, il nous faut signaler aussi la solution au chlo-

rure de magnésium de Delbet et la solution hypertonique de sel marin de Wright employée surtout par les Anglais. Elles donnent souvent de bons résultats contre les incidens infectieux.

La méthode de Vincent mérite une mention particulière. Elle utilise les hypochlorites dont on connaît les propriétés désinfectantes, — à l'état sec, à l'état de poudre. On y emploie un mélange d'hypochlorites et d'acide borique que l'on pulvérise dans la plaie. Elle est inoffensive, indolore, d'application facile, lorsque la plaie est plate ou n'a pas de trajets anfractueux. Si l'on a affaire, en revanche, à un trajet de ce genre, l'artifice qui consiste à user en pareil cas d'un pulvérisateur avec tube de verre coudé pour faire pénétrer la poudre dans les « boyaux » de la plaie est bien précaire, et comporte des risques d'infection. Enfin la poudre de Vincent, lorsqu'on en fait des applications trop répétées, tend à dessécher, à cautériser les plaies, à en empêcher les sécrétions nécessaires. En outre, à cause de l'instabilité des hypochlorites, son action ne dure que quelques heures. Elle ne saurait donc prétendre, à mon avis, à réaliser le souhait de mon maître M. Dastre, pour qui le plus grand progrès apporté à la chirurgie de guerre serait celui qui permettrait de désinfecter précocement les plaies.

Il n'en est pas moins vrai, et cela ressort nettement de la discussion qui a eu lieu à la dernière séance de la Société de chirurgie, que la méthode Vincent peut fournir de précieux services, par sa simplicité, comme pansement prophylactique des plaies au poste de secours.

Quant au souhait de M. Dastre, il me paraît mieux réalisé par la méthode de Mencière. C'est par un examen de cette méthode et de celle de Carrel, qui constituent à mon sens les deux plus belles conquêtes chirurgicales de la guerre, que je voudrais achever cette brève promenade... je devrais dire cette incursion dans le domaine hippocratique.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Comme pour commémorer, autrement que par une cérémonie, l'anniversaire de la victoire de la Marne, devant Verdun, sur les deux rives de la Meuse, mais en particulier sur la rive droite, nous avons assuré et arrondi nos gains, rétabli approximativement notre ligne du 24 février 1916 : Samogneux, la partie Nord du bois des Fosses, dite bois de Beaumont, et les lisières Sud du village de Beaumont lui-même. Bien que le coup lui ait été très rude, ou peut-être parce qu'il lui a été trop rude, le Kronprinz allemand n'a réagi cette fois qu'assez mollement. De notre côté, tous nos objectifs ayant été atteints, au seul village de Beaumont près, qui n'est qu'une double rangée de maisons ou maintenant de ruines le long d'une route, nous prenons le temps nécessaire pour amener notre artillerie en bonne place et préparer un nouveau bond. Cependant, à l'autre aile, les Anglais pressent Lens, dont ils ont attaqué, par l'Ouest et le Nord-Ouest, les faubourgs, les premières rues, ce qui ne les empêche pas d'avancer, plus haut, vers Langemarck et de riposter, plus bas, dans la région de Saint-Quentin. Sans essayer d'accumuler des épithètes, qui n'enfermeraient jamais une force d'expression suffisante pour rendre toute notre gratitude et toute notre admiration, nous dirons simplement que c'est, — l'ouvrage des troupes britanniques et des nôtres, l'effort anglais et l'effort français, — du beau, de l'excellent, et du fécond travail. Ainsi parlent volontiers, d'ailleurs, les bulletins de sir Douglas Haig.

Et c'est du beau travail aussi que celui des Italiens par delà l'Isonzo. Le plan du général Cadorna s'exécute peu à peu tel qu'il l'avait conçu, et, à chaque bataille (celle-ci serait la onzième, d'après les Autrichiens qui non seulement les comptent, mais les marquent), le dessin en

apparaît mieux. Le fleuve franchi, ce fleuve qui par lui-même est un obstacle difficile, nos alliés ont couronné de cime en cime les hauteurs qui en dominent la rive gauche, patiemment, infatigablement, en terrassiers et en chasseurs, creusant, minant, battant et escaladant. Ils ont occupé successivement les sommets du Monte Cucco, du Monte Vodice, puis, en dernier lieu, du Monte Santo; ils grimpent les pentes du San Gabriele, d'où le San Daniele sera sous leur feu. Des quatre pièces qui forment le plateau de la table aux pieds de laquelle est Trieste, ils tiennent, au Nord-Ouest, le plateau de Bainsizza, ont commencé, par le ravin de Chiapovano, à se glisser dans la forêt de Ternova, rongent la surface dure et bosselée du Carso. Le quatrième haut plateau, la forêt de Piro, est en arrière de Trieste, et ne pourrait leur servir qu'à un mouvement enveloppant par Postoina ou Adelsberg. Mais ils veulent aborder de face la ville non encore rachetée qui attend leurs trois couleurs, et les yeux du peuple sont fixés, entre Monfalcone et Duino, sur le massif de l'Hermada qui revêt une valeur de symbole, et semble comme le rocher par lequel est défendue l'entrée de la terre promise. Les imaginations, promptes à s'enflammer, inventent des histoires qui ne peuvent pas être l'histoire et ne sont que des fables, où nous sommes du reste honorablement mêlés. 40 000 hommes, Anglais, Français et Italiens, seraient venus, un matin, de la mer, se seraient rués sur le bloc infernal, et, dans leur fureur, l'auraient emporté. La vérité, plus modeste, mais intéressante, est que, de la mer, des monitors et des batteries flottantes ont bombardé, par-dessus le château de Duino, autre symbole, les retranchemens autrichiens de l'Hermada. Au surplus, il n'est pas besoin des fantaisies de l'imagination là où l'esprit trouve dans la réalité un aliment aux plus vastes espoirs. « *Cose magnifiche !* » — Des choses magnifiques ! — télégraphiait, en style lapidaire, dès le 26 août, M. Barzilaï au *Giornale d'Italia*. Depuis lors, elles n'ont fait que grandir encore. Près de 30 000 prisonniers, 75 canons capturés, dont deux gros mortiers de 305, attestent l'importance de l'affaire.

Malheureusement, la situation demeure inquiétante en Moldavie. L'armée roumaine, ressuscitée et accrochée à ce qui reste de la patrie, résiste avec héroïsme, mais l'armée russe de Tcherbatcheff, qu'on se représentait indemne ou guérie, s'est révélée contaminée d'indiscipline et d'anarchie, en certains de ses élémens. Une de ses divisions a lâché pied, livrant le passage à l'ennemi. Quoiqu'une menace sur Ocna ait été d'abord écartée, et que, pendant un instant

les Russo-Roumains aient paru se reprendre, les Impériaux, à Bojan, en Bukovine orientale, ont profité d'une défaillance inexcusable, qui mériterait un nom plus sévère, et qui surtout appellerait, comme exemple et comme remède, un prompt châtiment: ils ont touché, au Nord du Pruth, la frontière de Bessarabie. Cette défaillance, après tant d'autres qui dénotent ou dénoncent une infection générale, enhardit naturellement Hindenburg et le raffermit en ses mauvais desseins. Sans voir, dans le geste qu'il esquisse, rien de plus que ce qui y est contenu pour le moment, le fait est qu'il vient de passer la Dvina au-dessous d'Uxkull, et qu'il se met ainsi sur un chemin dont Riga ne serait peut-être que la première étape. Par toutes ces défections et toutes ces désertions, le cœur et la tête de la Russie sont découverts. Pour l'Entente, si l'on ne veut pas que fasse faillite, et s'il ne faut pas que fasse faillite la formule de « l'unité d'action dans l'unité de front, » il est temps de reconstituer un front oriental.

Le mal n'est pas seulement dans une armée, mais dans toutes les armées russes, ni seulement dans les armées, mais dans tout le corps de la nation : il n'est pas militaire, mais politique. Quelles qu'en soient les manifestations, elles se ramènent toutes à ceci, comme cause profonde, que, depuis la Révolution, il y a toujours eu deux gouvernemens, au moins, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais eu de gouvernement. Depuis six mois que la Russie est sortie du tsarisme, elle n'est entrée, en droit, dans aucun autre régime. Elle n'a pu que prolonger un provisoire, un à peu près, à travers lequel elle se traîne, en se consumant. Il y a une République de fait, ou plutôt il y a une absence d'Empereur. Mais rien d'autre. Ce n'est pas ce qu'avaient voulu, à l'aube de la liberté, les auteurs de l'affranchissement. Leur faute a été de ne pas se prêter mieux ou de ne pas s'attacher davantage à l'introduction d'une monarchie constitutionnelle, qui était la transition indiquée entre l'absolutisme et la démocratie. Il eût été sage, en pleine guerre, d'épargner au pays de trop violentes secousses, une rupture totale d'équilibre, le renversement subit du pour au contre. On ne l'a pas fait, et le philosophe peut juger qu'une occasion a été manquée et qu'une erreur a été commise. Mais enfin, on avait prévu la formation, dans le plus bref délai possible, d'un gouvernement définitif par les soins d'une Constituante. Cette Constituante devait être convoquée presque aussitôt; mais c'était la première assemblée, en Russie, qui eût été élue par un suffrage vraiment populaire et universel, et c'était la guerre ; on se heurtait à toute sorte de difficultés, et tout de suite à une difficulté de pra-

tique : celle de dresser, dans ce terrible ouragan qui avait déraciné et dispersé toutes gens, des listes électorales dont on n'avait même pas les cadres. De toute nécessité, les élections, d'abord fixées au 30 septembre, ont été ajournées au 25 novembre, et la convocation de l'Assemblée Constituante remise au 11 décembre.

Mais ce retard, pour être inévitable, n'arrangeait nullement les affaires, ni de la Russie, ni du ministère ou du directoire qui porte le titre et devrait exercer les fonctions du gouvernement. A ce gouvernement, ainsi déclaré, on avait bien donné, en théorie, des pouvoirs suffisans ou même exorbitans, mais à la condition qu'il les créât qu'il les trouvât ou qu'il les prît ; pour qu'il les prît, il eût fallu qu'on les lui laissât prendre. En de pareilles crises, ce n'est pas uniquement l'anarchie qui est spontanée, ce sont les *archies;* ce n'est pas simplement le désordre, ce sont les contrefaçons et les improvisations d'ordre, par lesquelles l'État, tiré à quatre, déchiré, réduit en lambeaux, descend au plus bas degré de l'impuissance. De partout, en Russie, avaient surgi des Soviets, faits à l'image du Soviet de Pétrograd : conseils, non pas, mais réunions tumultuaires, bourdonnement d'une foule d'ouvriers, de paysans et de soldats, — au fond, tous paysans, chez ce peuple plus qu'aux trois quarts rural ; — avec quelques « intellectuels » pour les mener, et les égarer. Numériquement, ces Soviets, qui pullulaient dans les villes et dans les campagnes, qui se nourrissaient et se grossissaient des usines et des régimens, pouvaient représenter la masse : ils ne représentaient pas organiquement la nation; parce que trois catégories sociales seules, et en réalité un seul élément social, le paysan, y étaient représentés ; mais aussi parce qu'il n'y avait eu ni nomination ni désignation régulière, et qu'on y était entré comme dans un moulin ; qui avait voulu, autant qu'il y en avait eu qui voulaient, avec ou même sans des simulacres dérisoires.

Cependant, ayant ces Soviets devant lui, et n'ayant rien à côté d'eux, et n'ayant rien non plus sous les pieds, que sa vaine grandeur, le Gouvernement était en l'air, coupé de toute base par où maintenir ses communications avec la nation. A défaut de la Constituante, qui lui manquerait six mois encore, une assemblée nationale, même éphémère, même ne vivant que deux ou trois jours, pourvu que ce fût une assemblée et qu'elle fût nationale, ne lui apporterait-elle pas un utile secours, et, en faisant apparaître que le Soviet n'était pas cette assemblée, que les paysans, ouvriers et soldats, n'étaient pas toute la nation, ne fournirait-elle pas à son autorité un fondement tout à la fois plus large et plus solide ?

Seulement cela même, qui semble si aisé, réunir une assemblée de ce genre, encore qu'elle n'ait pas d'existence officielle, légale, qu'elle ne fasse que passer et se séparer, cela même n'était pas facile. Premièrement, il fallait prendre garde d'avoir l'air de substituer cette Assemblée sans mandat à la future Constituante, et veiller à ce qu'elle ne fût pas d'elle-même, sans qu'on l'y invitât, tentée de s'y substituer. Ensuite, il n'est pas de pouvoirs plus jaloux, plus susceptibles, plus ombrageux, que ceux qui n'ont aucune qualité ni aucun droit. Il fallait donc compter avec l'hostilité instinctive, avec les préventions et les défiances des Soviets. Et puis, de par sa nature, une telle assemblée, sa composition et sa compétence, sont livrées au pur arbitraire. Qui en serait; que serait-elle; que ferait-elle; qu'est-ce qu'on lui dirait, qu'on lui demanderait et qu'on lui permettrait ?

Après mûre réflexion, il fut entendu qu'elle serait consultative, et non délibérative, car on n'était pas sûr des décisions qu'elle aurait prises, ni, si elle en avait pris, de pouvoir les faire accepter. Sur le nombre des membres qui y seraient appelés, les organisations qui y participeraient, la proportion dans laquelle elles y délégueraient, on hésita longuement. A peine le projet fut-il connu que les réclamations affluèrent : tout le monde prétendait en être. Le gouvernement estimait que les Comités centraux des Soviets pourraient avoir cinq places chacun ; les Comités des soldats de chaque front, chacun cinq ; le Comité de chaque armée, deux; chaque nationalité, cinq; les troupes cosaques, dix; chaque organisation locale cosaque, trois ; chaque *zemstvo*, trois ; le Conseil municipal de Moscou, quinze. En outre, de nombreux sièges étaient accordés aux sociétés professionnelles, universités, académies, coopératives. A force d'ajouter et d'admettre, il se trouva, au bout du compte, 2 500 députés ou figurans tels, à savoir : 488 membres de la Douma, 100 représentans des paysans, 229 des Soviets de toute la Russie, 147 délégués des municipalités, 118 représentans de l'Union des zemstvos et des villes, 150 organisations industrielles et banques, 313 coopératives, 176 unions professionnelles. Notons qu'il n'y en avait pas plus que dans le seul Soviet de Pétrograd, mais que toute la Russie et toutes les classes, toutes les forces sociales de la Russie y étaient représentées. Si ce n'étaient pas les États-Généraux, c'était du moins l'Assemblée des notables. Notons aussi, pour les expériences de demain, que le régime parlementaire rencontrera en Russie un empêchement dans l'énormité même du territoire, et qu'un pays condamné à une Chambre de 2 500 membres fera bien d'y regarder à deux fois avant de l'instituer. Ce que nous en

disons n'est pas pour le détourner, bien moins encore pour le dégoûter de ce régime; mais pour lui rappeler que la principale vertu en est la souplesse, qui permet, et qui commande, de l'adapter aux circonstances.

Les embarras du gouvernement provisoire lui viennent, à l'intérieur, d'une part de l'antagonisme des partis, et, d'autre part, des revendications des nationalités. L'ajournement, pourtant forcé, de la Constituante soulève des protestations, surtout parmi les groupes de gauche qui craignent que chaque jour n'accroisse la vigueur de l'esprit contre-révolutionnaire. (Nous apprenons par là qu'il y a, comme nous nous en doutions, un esprit, des tendances ou des intentions contre-révolutionnaires que, pour les éventer et les détruire, on ne tardera pas à hausser à la dignité de complot.) En face d'eux, les partis bourgeois boudent ou du moins se réservent. Les milieux gouvernementaux déplorent l'attitude irréconciliable que les cadets et leurs pareils affichent envers les associations démocratiques, dont la majorité soutient le ministère. Dans l'opinion et dans la presse, on avait tout d'abord traité négligemment l'Assemblée de Moscou; mais peu à peu l'on s'est accoutumé à la prendre plus au sérieux. Ce n'est pas qu'à la veille même de la réunion de l'Assemblée, on s'en promît de très grands résultats. Tous les partis, nous le répétons, s'y rendaient, dressés sur leurs ergots, crêtés les uns contre les autres : les cadets et les classes bourgeoises, contre les socialistes qu'ils accusent de la désorganisation de l'armée et du pays ; les socialistes et les classes ouvrières, contre les bourgeois qu'ils accusent de réaction, ou proprement de contre-révolution. Les membres des Soviets n'y allaient que sous une règle d'airain ; ils juraient que nul d'entre eux n'y ouvrirait la bouche, sans s'être fait délier la langue par son président. La plupart des « maximalistes » y voyaient un champ d'intrigues, ensemencé par les classes possédantes. Certains d'entre eux se démenaient, proclamaient qu'ils ne pourraient pas « appuyer » des mesures de caractère impérialiste tendant à la prolongation indéfinie de la guerre. C'était la vieille antienne de Lénine, chantée, sans le chef d'orchestre à qui l'on avait cassé son bâton, par les choristes de Lénine.

Les nationalités, elles aussi, ou quelques nationalités, comme si elles n'eussent été que des partis, s'agitaient, et c'était encore beaucoup plus grave. Une fois tombé le manteau impérial qui, rassemblant et recouvrant des membres disjoints, donnait à leur tas informe l'apparence extérieure d'un État unifié sous un autocrate, toutes les

Russies, les multiples et diverses Russies, la Grande et la Petite, la Noire, la Blanche et la Rouge, remontaient au jour. Les peuples se relevaient du fond de l'histoire, se comptaient, et se définissaient. Une description de la Russie, ancienne déjà et qui n'a pas été faite pour les besoins de la cause, nomme les Russes, « Moscovites, Russiens, Roussniaks, habitans de l'Oukraine, Kosaks, Polonais, Lettons, Lithuaniens et Latiches, les pays tchoudes, la race ouralienne, Finnois et Finlandais, les Souomes, les Suédois, les Lapons, les Tatars, Mongols ou Turks. » N'oublions pas les Arméniens, ni les Juifs, qui semblent avoir joué dans la révolution un rôle considérable et vouloir se reconstituer à l'état de nation; mais nous en oublions d'autres. En somme, vingt et une nationalités ont été conviées à l'Assemblée ; dix-neuf se sont empressées de s'y faire représenter officiellement. Deux ont refusé, l'Oukraine et la Finlande : elles se dérobent à la solidarité russe.

Il y avait, en outre, une question Korniloff, autrement dit la question du commandement et de la discipline, qui se reliait à l'une et à l'autre de ces deux questions principales : les nationalités et les partis. Comme le généralissime avait ses adversaires, il avait ses partisans : deux factions. L'Union des Cosaques, l'Union des Chevaliers de Saint-Georges ne se bornaient pas à protester contre les critiques qui lui étaient adressées. Les Cosaques déclaraient que Korniloff (lui-même fils de Cosaque) est « le véritable chef national militaire » et qu'il ne doit pas être remplacé, parce qu'il a la confiance de toute la nation. Si, à son tour, il était obligé de s'en aller, les Cosaques « reprendraient leur entière liberté d'action. » De même les Chevaliers de Saint-Georges, et ils l'avaient fait savoir par une dépêche à M. Kerensky. Si Korniloff était conduit à donner sa démission, ils avaient résolu de « faire l'alarme militaire, » et, d'accord avec les Cosaques, de « passer aux actes énergiques. » Dans le monde politique, le général en chef était ouvertement soutenu par M. Rodzianko, interprète autorisé des sentimens de la Douma, violemment assailli par les « maximalistes » qui feignaient de reconnaître en lui l'instrument de cette contre-révolution qu'ils disaient imminente, mais qui surtout ne lui pardonnaient pas de vouloir rétablir dans l'armée le respect, le silence et l'obéissance, même au prix des extrêmes rigueurs. Et il y avait d'autant plus une question Korniloff qu'il y avait eu un incident Korniloff. Le généralissime était venu à Pétrograd assister à l'une des réunions préparatoires de l'Assemblée nationale, tenue par les ministres. Tandis qu'il était là, exposant les

misères et les besoins de l'armée, le gérant du ministère de la Guerre, qui marche avec lui la main dans la main, M. Savinkoff, avait demandé à entrer. La porte lui avait été refusée. Et l'on parlait de leur retraite à tous les deux. Le gouvernement démentait. Mais il flottait une incertitude, un malaise, et plus que du malaise. On croyait sentir Kerensky lui-même hésitant. Plus on le croyait, plus la froideur des modérés et plus l'audace des forcenés s'accentuaient. Les bandes de Lénine, à Moscou même, fomentaient grève sur grève, contre le spectre de la réaction, contre le fantôme de l'impérialisme, contre la guerre, contre la patrie, contre les Alliés, contre le gouvernement, contre l'Assemblée nationale.

C'est dans ces conditions pénibles, presque tragiques, que l'Assemblée se réunit. Nous ne referons pas ici le récit de ses séances, qu'on a pu suivre dans les journaux. Les points culminans du débat furent les discours de Kerensky, de Tchkeidzé et de Tseretelli. Ou plus exactement, le point vif fut l'accueil fait à Tchkeidzé quand il se présenta, salué des cris de: « Vive le chef de la révolution russe! », comme si on l'opposait virtuellement à Kerensky, ou comme si, en sa personne, les Soviets s'opposaient au gouvernement; l'accueil fait à Tseretelli, quand il descendit après avoir expliqué ce que pouvaient, ce que devaient et ce qu'entendaient faire les organisations démocratiques, comme si on l'opposait mentalement aux deux ou trois cadets restés dans le ministère et comme si, en sa personne, les classes ouvrières s'opposaient à la bourgeoisie. Ils ne furent dominés que par l'arrivée et la harangue de Korniloff. Une poignée d'hommes supérieurs, à la Lénine, affectèrent bien des mines insolentes, restèrent assis lorsque toute la salle se levait, et ricanèrent, mais le frisson passa. Un instant, il fut clair aux yeux les plus aveuglément fermés que la Russie était aux armées, réfugiée dans les bras de son chef militaire, et qu'elle n'en serait arrachée que pour être égorgée. Ou là ou nulle part. Ou la bataille ou la mort.

Ainsi que le chef militaire, le chef civil, M. Kerensky, qui, comme président du Conseil, présidait l'Assemblée nationale, parla. Il parla à deux reprises, pour ouvrir et pour clore la discussion. S'il y avait eu un instant hésitation dans sa pensée, il n'y en eut plus dans ses paroles. De nouveau, il prononça les mots dictatoriaux, les mots jacobins, les mots romains, la formule du fer et du sang. Le gouvernement avait convoqué les citoyens d'un grand pays libre, non pour des controverses politiques, mais pour qu'ils entendissent la vérité, pour que pas un d'eux ne pût dire qu'il l'avait ignorée. Si la

réaction ou la contre-révolution montrait l'oreille, elle serait réprimée impitoyablement. Gare à quiconque essayerait de démoraliser les troupes, à ceux qui épient le moment où ils pourraient lever la tête et fondre sur le peuple russe libéré ! Mais on ne doit et l'on ne veut rien cacher. L'État russe traverse une heure de périls mortels. Il a à lutter, pour sa vie, contre un ennemi, puissant, implacable, supérieurement organisé. Il faudrait de grands sacrifices, une pleine abnégation, l'amour ardent du bien public, l'oubli et le mépris des querelles intestines. Ce sacrifice, tous les partis et tous les hommes de parti qui le reconnaissent nécessaire, ne le font pourtant pas sur l'autel de la patrie. Par leur faute, la situation critique du pays devient de plus en plus aiguë. Certaines nationalités cherchent leur salut dans des inspirations séparatistes, au lieu de le placer dans une union étroite, dans une communion de la nation liée, soudée et indivisible. Pour comble d'infortune, il y a eu « ce grand opprobre sur le front, où des troupes russes se sont abandonnées, forgeant ainsi pour leur peuple les chaînes toutes neuves d'un despotisme qui reviendrait altéré de vengeance. » L'opposition a reporté sur le nouveau pouvoir les sentimens qu'elle nourrissait à l'égard de l'ancien, avec cette différence que l'on craignait le premier et qu'on lui obéissait, mais qu'on n'obéit plus au second, car on ne le craint pas. « Ceux qui tremblaient auparavant devant l'autocrate se dressent maintenant hardiment, et presque en armes, devant le gouvernement; mais qu'ils sachent que notre patience a des limites, et que, si on les franchit, on se heurtera à une autorité qui saura rappeler le temps du tsarisme. » Voilà pour les partis. Quant aux nationalités, elles ont cru devoir prendre envers la Russie une attitude « pas trop amicale. » Néanmoins, la mère-patrie leur donnera tout ce qui leur a déjà été promis par le gouvernement provisoire et tout ce que l'Assemblée constituante voudra leur accorder encore. Mais au delà, si elles osaient exploiter le malheur de la nation pour « violer la libre volonté, » le libre consentement du peuple russe, il n'y aurait à leur dire et on ne leur dirait que : « A bas les mains ! » — Approbation, applaudissemens; sympathie, mais peu d'enthousiasme.

Pourquoi? Parce que, pour les uns, ce sont des paroles trop dures, et parce que, pour les autres, ce ne sont que des paroles, qui ne prendront de sens ou de vie que par les actes. Il ne s'agit plus de savoir comment Kérensky parle, mais comment il décide, ordonne, impose. L'homme qu'il faut à la Russie, dans l'effroyable épreuve où elle est plongée, ne doit pas être un sentimental, un nerveux, un émotif, un

impulsif, un improvisateur. Il doit dédaigner l'éloquence de parlement et de meeting, en fuir les habiletés et les succès, ne pas chercher l'équilibre entre les contraires, et jeter loin de lui le balancier. Il doit dépouiller tout oripeau de phraséologie et d'idéologie, toute foi de cénacle, tout principe de secte, toute maxime d'école, se faire toute observation, toute réflexion, toute raison, toute action. Surtout, surtout, sa dictature ne doit pas être verbale. Ce serait alors la suprême illusion. Ce que Kérensky a fait jusqu'à présent défend de penser que son pays se soit trompé en faisant reposer sur lui ses dernières espérances. Dans la Russie bouleversée, envahie, déchirée du dedans et du dehors, où le peuple et l'armée sont en proie à tous les fermens de dissolution, il ne suffirait pas que l'homme attendu, inconnu hier, aujourd'hui providentiel, fût un Danton entre les partis: il faudrait que ce fût, entre les nationalités, un Pierre le Grand, sans couronne et sans dynastie, sans ancêtres et sans descendans, un isolé, un solitaire, l'âme unique et universelle en qui s'incarne la nation, qui est pour elle, à l'heure fatale, comme le lien visible et tangible de son unité. Il faut associer et fondre ensemble le gouvernement et la guerre, la conception, la direction, l'exécution. La tâche est écrasante, accablante, surhumaine selon la mesure ordinaire de l'humanité la mieux partagée. Ce n'est pas trop de s'y mettre à deux, et à deux qui ne fassent qu'un, Kérensky et Korniloff. *Si Pergama dextrâ...*

Mais quelle angoisse! Riga est prise, ou plutôt livrée, la Baltique perdue, la route de Pétrograd ouverte, toujours pour la même cause : « Plusieurs de nos régimens, avoue le communiqué, ont abandonné volontairement leurs positions, et nos contre-attaques n'ont pas réussi. » Cependant les « défaitistes » consciens ou inconsciens ne cessent pas de pérorer, et les congrès à côté se succèdent, avec des motions extravagantes. Malgré Tarnopol, malgré Bojan, malgré Riga, malgré la lâcheté contagieuse et malgré la trahison épidémique. Ce n'est pas l'Allemagne, c'est Korniloff que ces fous désarment. Ou le gouvernement en brisera la niaise et scélérate engeance, ou il n'y a pas de gouvernement. Ou Kerensky les fera taire, ou il n'aura lui-même été, dans le deuil de la patrie, qu'un roseau chantant, au milieu des flûtes funèbres.

Nous ne nous sommes tant étendu sur cet épisode de l'Assemblée de Moscou, qui n'eût offert en soi qu'un médiocre intérêt, que parce qu'il nous a peint, en un raccourci saisissant, l'état au vrai de la Russie, et parce que l'état de la Russie, si ce n'est pas, quoi qu'il arrive, la « catastrophe, » si même il ne saurait fixer ni hâter le

dénouement, — lequel se produira ailleurs, — c'est depuis quelque temps, le centre et le nœud du drame. Les lecteurs de la *Revue* n'y auront rien perdu, puisque M. l'abbé Wetterlé, avec sa longue expérience des choses allemandes, a commenté pour eux, dans un article spécial, le projet si perfidement opportun de soi-disant autonomie que l'Empire tend comme un appât à l'Alsace-Lorraine qui se détache, et qu'avec sa science consommée des choses navales, l'amiral Degouy leur a, d'autre part, montré où en est et à quoi l'on peut réduire la guerre sous-marine, en dépit des vantardises toutes récentes du vaincu toujours satisfait de la bataille du Jutland, le grand amiral von Scheer.

Pour ce qui appartient en propre à la chronique, et qui, à l'échelle des événemens, ne peut guère faire matière que de chronologie, la quinzaine nous a apporté une pluie de conférences et une averse de révélations rétrospectives. Conférence socialiste interalliée de Londres, conférence socialiste germanophile de Vienne, annonce d'une conférence des neutres on ne sait où. La conférence interalliée de Londres, par une heureuse disposition et peut-être par un procédé ingénieux, s'est débarrassée elle-même et nous a débarrassés, au moins provisoirement, de la fameuse conférence internationale de Stockholm; des remerciemens lui sont dus de ce chef, qu'elle les ait ou non tout à fait gagnés. Nous en devons aussi à la Conférence de Vienne, qui ne les a pas gagnés du tout, pour avoir, en insistant sur les prétentions des Empires du Centre, prouvé par supplément que la Conférence de Stockholm était impossible. La Conférence des neutres est encore dans les limbes, et probablement n'en sortira pas, personne ne voulant se faire l'éditeur responsable de cette autre invention germanique, et le roi d'Espagne en désavouant expressément la complaisante paternité, que ne revendiqueront bien haut ni les Scandinaves, ni les Hollandais, ni les Suisses, ni les Américains du Sud, seuls peuples civilisés qui restent neutres au monde.

Les révélations nous sont venues en même temps de Grèce et de Russie; bien que portant sur des époques différentes et sur des sujets différens, elles ont ce trait commun de tourner toutes autour de quelque intrigue ou machination allemande et d'étaler une fois de plus au soleil la déloyauté, la duplicité allemandes. Soit que le Kaiser se découvre lui-même à nous dans sa correspondance secrète avec le tsar Nicolas, qui rappelle, par l'hypocrisie et par la complication du détour (qu'il le prenne, s'il lui plaît, pour un compliment) certaines lettres de Frédéric II, soit que M. Venizelos nous montre la main du

même Empereur et de ses agens tirant les ficelles de la Cour de Constantin, l'Allemagne, une fois de plus, apparaît comme la puissance mal pensante, malveillante et malfaisante, avec laquelle on ne peut vivre en société sûre, à côté de laquelle on ne peut vivre sans la tenir à juste distance. Ce sont de très forts argumens à l'appui de l'arrêt, déjà si fortement motivé, du président Wilson, dans sa réponse à la Note pontificale, que traiter avec la maison de Hohenzollern d'une paix garantie par la société des nations serait duperie où l'on se prendrait à plaisir. Peut-être la duperie ne serait-elle guère moindre, de faire plus de fonds sur la vertu d'une démocratie allemande, dont on n'aperçoit pas d'ailleurs la plus petite amorce. Ne nous leurrons pas. Ce n'est point à une famille que nous avons affaire, c'est à une race, semblable à elle-même depuis qu'elle a quitté ses forêts, pour la première de ses invasions, un siècle avant J.-C. Ce n'est donc pas l'enveloppe, la forme de ses institutions qu'il faudrait changer, c'est son être, dans lequel elle persévère avec rage. On n'aura d'elle la paix que par la force.

La guerre, à mesure qu'elle s'éternise, accroît l'instabilité du pouvoir. Dans les deux camps belligérans, les présidens du Conseil sont périodiquement en quête de collaborateurs. M. de Seidler en Autriche, M. Wekerlé en Hongrie, en ont trouvé de confection : chaussure nationale à tout pied, bureaucrates à la douzaine, pour qui le portefeuille n'est qu'un avancement hors rang. Chez nous, M. Ribot assemble des ministres. Mais ce que nous demandons, après trois ans d'attente, c'est plus qu'un ministère, c'est un gouvernement. Cela ne se fait pas comme une réussite, en consultant dans les couloirs des Chambres les tireuses de cartes parlementaires. Voici le secret, simple, mais inexorable. S'il est peu d'hommes qui ne soient bons absolument à rien, il en est moins encore qui, partout, puissent être seulement passables, et le meilleur n'est bon qu'à sa place.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant.

RENÉ DOUMIC.

LE DÉJEUNER

Un de ces derniers matins, le poète Paul Lorsay descend l'avenue des Champs-Élysées. Il boite fort à la suite d'une blessure reçue, l'an passé, en défendant Verdun. Il rencontre un ami, et la conversation suivante s'engage :

L'AMI DE LORSAY.

Bonjour ! je suis heureux de vous rencontrer, car je vais vous demander ce qui s'est passé chez cette philosophe, votre amie, le jour où l'abbé Cibon, le professeur Granclère, le romancier Paganès, et vous-même, y déjeuniez.

LORSAY.

Vous m'abordez là, cher ami, à peu près comme Glaucon, il y a vingt-trois siècles, abordait Apollodore de Phalère, à propos d'un célèbre banquet.

L'AMI DE LORSAY.

Si vous voulez... Répétez-moi donc ce qui fut dit à ce déjeuner. Sans doute, la conversation roula sur la philosophie?

LORSAY.

Oui, sur la philosophie et sur la guerre.

L'AMI DE LORSAY.

Racontez ! racontez ! Outre le profit que je trouve à entendre parler philosophie, il n'y a rien au monde à quoi je prenne

tant de plaisir; tandis que je me meurs d'ennui, au contraire, dans ces réunions où les gens ne parlent que de leurs affaires, de leurs intérêts, ou bien échangent mille potins sur les uns et les autres. Répétez-moi donc les discours qui furent tenus chez cette philosophe.

LORSAY.

Volontiers; les voici à peu près; ou, plutôt, prenons les choses dès le commencement. Le déjeuner était pour midi et demi. Je sonnai à midi et quart à la porte de la modeste villa que Mlle Lanëo habite à Saint-James avec sa famille. On vint m'ouvrir; je traversai un jardin où deux ravissantes petites filles jouaient sous la surveillance d'une jeune femme qui tricotait; puis j'entrai dans un salon simplement meublé, de plain-pied avec le jardin. Là, je saluai Mlle Lanëo qui causait avec un homme d'une cinquantaine d'années. La doctoresse me présenta au romancier Paganès (car c'était lui), qui s'informa avec une grande bienveillance des circonstances dans lesquelles j'avais été blessé. Lui ayant répondu de façon à le satisfaire, je lui demandai, selon l'usage et tout en rougissant intérieurement de cette banalité, « s'il nous préparait quelque chose, s'il n'avait rien sur le chantier? » Il sourit avec tolérance et me répondit que s'il écrivait en ces temps-ci, il ne pourrait rien écrire qui ne fût de, par et sur la guerre; mais que, d'un autre côté, cette guerre dépassait tellement la littérature qu'il n'osait pas y toucher.

— A l'heure actuelle, ajouta-t-il, je ne puis qu'observer, étudier, prendre des notes; je me sens incapable d'imaginer et de composer. Imaginer, c'est-à-dire être au-dessous de la réalité; composer, c'est-à-dire être adroit, habile, malin : je m'en sens incapable. Nous vivons au jour le jour et même, entre deux communiqués, au matin le soir. Et je dirais volontiers que jamais l'avenir n'a été moins à personne, si l'on pouvait employer ce temps passé avec l'idée du futur. Bien fol est celui qui bâtit sur le sable; mais que dire de celui qui bâtirait sur des flammes?

— Pourtant, intervint Mlle Lanëo, il faut bâtir, il faut créer, il faut faire comme Zizi.

— Zizi? interrogea le psychologue.

— Oui, Zizi, ma nièce ; c'est cette jeune femme qui est assise

dans le jardin, sous ce marronnier qui refleurit. Son mari est aux armées, sergent, et elle surveille les ébats de ses deux petites filles, en tricotant quelque objet de layette, car elle en attend un troisième; je dis *un* troisième, parce que nous espérons bien qu'à cette fois ce sera un garçon et, déjà, il donne de bons petits coups de pied dans le ventre de sa maman.

— Hélas! observa l'homme de lettres, les meilleurs fils ont toujours commencé par battre leur mère.

Sur ces derniers mots, M. Granclère était entré; Mlle Lanëo lui fit un accueil rayonnant. Après les présentations, elle dit au célèbre professeur :

— M. Paganès m'a avoué tout à l'heure qu'il était tout troublé, tout ému à l'idée de se trouver devant un philosophe tel que vous.

— Oh! protesta M. Granclère, la véritable philosophe, c'est vous : vous êtes la philosophie elle-même.

Nous en tombâmes d'accord.

— Il est à remarquer, renforça Paganès, combien les femmes se sont révélées, depuis quelques années, aptes à la philosophie.

— Elles l'ont toujours été, corrigea Granclère.

On en chercha les raisons dans l'intuition et la curiosité; Mlle Lanëo dit que ces raisons étaient essentiellement dans l'amour. Et elle expliqua :

— Je prépare beaucoup de jeunes filles à divers examens; toutes ne sont pas portées vers la philosophie; mais celles qui s'y sentent portées se donnent à cette science tout entières. Or, se donner, tout est là. La morale surtout les passionne : c'est une question de sensibilité. La logique les séduit moins. J'ai fait la classe de philosophie à de jeunes garçons; chez eux, c'est le contraire : ils montrent en général plus d'intelligence que de sentiment, et la morale les intéresse moins que la logique; ils peuvent traiter convenablement une question sans l'aimer, tandis qu'une jeune fille ne peut discourir sur un sujet qu'autant que ce sujet lui plaît.

— Même si c'est un mauvais sujet, murmura Paganès.

— Mais alors, continua Mlle Lanëo qui n'avait pas entendu, le plus souvent c'est charmant. Et cela ne rendrait-il pas compte...

Mais elle s'interrompit pour aller au-devant d'un prêtre qui

venait d'entrer. L'abbé Cibon s'excusa d'arriver en retard; il réclama l'indulgence, et il s'écria :

— Quel joli mot et quelle jolie chose, l'indulgence! Et nous en avons tous tellement besoin! Comme nous devrions tous être indulgens!

Et, tout en serrant la main de chacun, il répétait : *Indulgentia! Indulgentia!* avec une gaieté d'enfant. Derrière ses lunettes, riaient ses yeux clairs pleins de curiosité spirituelle et de bonté éveillée et, au-dessus de son front, comme une flamme blonde et soyeuse, une mèche révoltée semblait rire aussi.

Une servante annonça que le déjeuner était servi; les convives passèrent dans la salle à manger; la jeune femme qui tricotait sous le marronnier était venue nous rejoindre. L'abbé Cibon, après avoir dit un *Benedicite* mental, avait pris place à un bout de la table, en face de Mlle Lanëo qui avait à sa droite Granclère et à sa gauche Paganès; Zizi et moi, nous étions à droite et à gauche de l'abbé... Mais je m'aperçois que pour vous répéter les propos qui furent tenus pendant ce déjeuner, cela va être bien lourd, si je continue à employer la forme narrative; cela va être bien embarrassé de : « dit-il, interrompit-elle, observa-t-il, etc. » Si vous le permettez, j'emploierai désormais une forme résolument dialoguée.

L'AMI DE LORSAY.

J'allais précisément vous le demander.

LORSAY.

Ces propos, je les ai jetés, l'autre jour, sur quelques feuillets, en rentrant au logis. Je les ai par hasard sur moi. Je vous les lirai donc, en prenant le soin de vous nommer au fur et à mesure le personnage qui parle, comme ont coutume de faire les auteurs, lorsqu'ils lisent à un directeur quelque comédie.

L'AMI DE LORSAY.

J'en serai enchanté.

LORSAY.

Voulons-nous nous asseoir? Tenez, là... sur ce banc... dans cette allée déserte... sous ce marronnier qui refleurit.

L'AMI DE LORSAY.

Comme Zizi... C'est exactement la proposition que j'allais vous faire.

Ils se sont assis; Lorsay, ayant tiré de sa poche un petit cahier, lit ce qui suit.

MADEMOISELLE LANËO.

Vous avez un déjeuner de guerre... deux plats très simples.

PAGANÈS.

Arrosés de pain noir.

L'ABBÉ CIBON.

Nous avons mangé notre pain blanc le premier.

MADEMOISELLE LANËO.

Mais qu'est-ce que cela fait? Je suis toujours indignée, quand j'entends des gens récriminer contre la fermeture des thés et des pâtisseries, contre les deux jours sans viande, contre le blutage à 80, contre tout. Je trouve que nous ne souffrons pas assez à l'arrière et nous devrions accepter de bonne humeur les quelques restrictions qu'on nous impose et qui sont un reflet bien pâle des privations qu'endurent nos soldats prisonniers en Allemagne.

PAGANÈS.

Oui, des restrictions, des diminutions, cela vous semble naturel à vous, mademoiselle; mais il paraît que, dans les quartiers populeux comme dans les quartiers riches, on n'a jamais mangé tant de gâteaux. Quelle jolie scène de revue : « Attention à la soudure! » crie du haut de la tribune le ministre du ravitaillement. « Tarte à la crème! » répond une jeune et jolie dame, en songeant à son goûter. « Quantité d'hectares n'ont pu être ensemencés, » écrit un économiste distingué. « Tarte à la crème! » grogne un vieux monsieur porté sur sa bouche. « Des navires chargés de blé ont été coulés, » annonce un noir pessimiste. « Tarte à la crème! tarte à la crème! » hurle, pour étouffer sa voix, le chœur optimiste des gourmands.

MADEMOISELLE LANËO.

Comment peut-on songer à bien vivre en ces temps-ci, quand on s'étonne de pouvoir vivre? Et l'on vit pourtant! Dans les premiers temps de la guerre, s'il venait à pleuvoir, la nuit, je songeais à nos soldats sans abri et je ne pouvais fermer l'œil. Maintenant, je m'en veux, je m'en veux, mais je puis tout de même dormir. Ai-je donc moins d'amour, moins de reconnaissance pour nos soldats, moins de pensées vers eux?

GRANCLÈRE.

Non; mais on s'adapte, il le faut bien : autrement on succomberait sous le poids de l'horreur. Vous dormez, mais vous travaillez aussi.

MADEMOISELLE LANËO.

Et vous, monsieur Granclère, pouvez-vous travailler?

GRANCLÈRE.

Oh! très difficilement : je ne puis pas penser plus de dix minutes à autre chose qu'à la guerre; je ne puis rien entreprendre; j'ai le sentiment que c'est mal, que je fais mal; il me semble que je me désintéresse de ce qui se passe.

L'ABBÉ CIBON.

Pourtant, il faut que la vie continue et le philosophe doit faire de la philosophie...

GRANCLÈRE.

La faculté de philosopher est contre la nature.

L'ABBÉ CIBON.

Comment cela?

GRANCLÈRE.

La pensée philosophique est un retour en arrière et le cerveau est un obstacle à cette pensée. Naturellement, le cerveau concentre notre attention sur les choses de la vie sensible, sur l'action; il est l'organe de la pensée discursive, de la pensée utilitaire et pratique; il nous met des œillères. Spéculer est

donc un effort tout à fait contraire à la nature, et comment faire cet effort, quand la vie sensible nous entraîne dans un tel mouvement?

L'ABBÉ CIBON.

Écoutez donc... c'est le canon?

MADEMOISELLE LANËO.

Oui, ce sont des exercices de tir, au Mont-Valérien.

L'ABBÉ CIBON.

Et ce gros bourdonnement?

MADEMOISELLE LANËO.

C'est un hydravion, sur la Seine.

L'ABBÉ CIBON.

Hélas! les hommes sont insensés : nous vivons à l'envers; le monde est sens dessus dessous. Croyez-vous, du moins, que cette guerre sera une leçon pour le monde?

GRANCLÈRE.

Nous ne pouvons pas encore bien juger cette guerre; mais quand on pourra la saisir dans son ensemble, quand on en saura les origines, quand on en verra apparaître les conséquences dont nous ne nous doutons même pas, quand on aura établi le total des ruines et des deuils, quand on connaîtra la somme et le détail de l'horreur, oui, cette guerre pourra bien être une leçon pour l'humanité... Et, pourtant, nous devions la faire, puisque nous étions attaqués.

L'ABBÉ CIBON.

Alors, vous pensez que, par son horreur même, cette guerre sera la dernière?

GRANCLÈRE.

Je l'espère... il faut l'espérer.

L'ABBÉ CIBON.

Mais comment empêcher les guerres dans l'avenir? Une

Société des Nations pourra-t-elle se former? Il y a des gens sceptiques à cet égard.

GRANCLÈRE.

Celui qui, dans l'antiquité, songea à supprimer l'esclavage fut certainement traité d'utopiste par ses contemporains. Pourtant, c'était un homme de génie : il avait pu imaginer une société sans esclaves.

PAGANÈS.

Il y aura toujours des esclaves dans une société et même parmi les maîtres.

L'ABBÉ CIBON.

J'entends des gens dire que c'est une ère de guerres qui commence, que nous allons voir de singuliers jeux d'alliances et de contre-alliances, que l'Europe, la terre entière et les mers continueront d'être des champs de carnage, et que nous en avons pour vingt, trente, cinquante et même cent années, avant que les questions soulevées soient aplanies, les frontières fixées, les haines éteintes.

PAGANÈS.

Se trouvera-t-il encore des penseurs, après ce cataclysme, pour soutenir que la guerre est un mal nécessaire, et qu'elle relève le niveau de l'humanité, parce qu'elle permet l'épanouissement des plus belles vertus? Mais peut-on dire qu'un incendie est nécessaire parce qu'il contient la possibilité pour un pompier ou quelque citoyen courageux d'arracher aux flammes une femme ou un enfant? Laissons à Hegel la théorie hegelienne de la guerre. Cette guerre était inévitable, puisque nos ennemis la préparaient, la voulaient et qu'ils nous l'ont déclarée « claire et joyeuse, » comme on se souhaite la nouvelle année « bonne et heureuse! » Ces gens sont vraiment charmans. Mais j'imagine que les Boches eux-mêmes en sont revenus sur la clarté et la joie du cataclysme que leur orgueil et leur gloutonnerie ont déchaîné.

MADEMOISELLE LANËO.

Oui, nous assistons à un cataclysme épouvantable; mais il ne suffit pas d'être des spectateurs émus : il faut préparer les

grands remèdes à de si grands maux; il faut aider les hommes à retrouver le sens de la vie qu'ils ont perdu par une suite d'erreurs, de folies, d'orgueil, et aussi de leurs inventions et de leurs découvertes. Par le mécanisme, par le machinisme, ils se sont écartés de plus en plus de la nature. L'humanité n'a-t-elle pas dépassé son point de science?

GRANCLÈRE.

Où serait-il situé, ce point de science? La science ne peut pas s'arrêter; mais l'homme est libre de n'en point faire ces applications diaboliques où les Allemands excellent. L'homme est libre de ne pas se servir de la science pour tuer l'homme et pour dénaturer la nature.

PAGANÈS.

Alors si la science ne doit pas s'arrêter, il faut chercher une morale qui soit à sa hauteur.

MADEMOISELLE LANËO.

Oui, une morale de paix, de bonté, de beauté, de bonheur universel.

L'ABBÉ CIBON.

Et c'est cette morale-là que nous demandons au philosophe.

GRANCLÈRE.

A moi?... Pourquoi à moi?

L'ABBÉ CIBON.

Parce qu'on l'attend des hommes comme vous. Je me rends bien compte que la foi religieuse n'est pas dans toutes les âmes. La religion aura-t-elle gagné à cette guerre? Alors je me tourne vers le philosophe pour lui demander une morale.

GRANCLÈRE.

Oh! c'est bien embarrassant. A l'heure actuelle, si l'on ne veut pas revenir à la vieille morale traditionnelle, une morale ne peut guère se fonder que sur une théorie de la vie. En tout cas, elle ne peut pas, sans risquer de manquer de force, demeu-

rer indépendante. Les morales anciennes s'appuyaient sur une métaphysique : elles ont échoué; si cette métaphysique venait à son tour à s'appuyer sur une science biologique complète, peut-être alors y aurait-il quelque chance de succès. Mais la science biologique est la moins avancée de toutes les sciences...

L'ABBÉ CIBON.

Et puis, sera-t-elle jamais complète ? Et en attendant qu'elle le soit !... Comment faire ? que faire ?

PAGANÈS.

Dire que la morale doit s'appuyer en partie sur la biologie, cela ne revient-il pas à dire que la morale est à base d'hygiène et de bonne santé ?

MADEMOISELLE LANËO.

Aussi.

PAGANÈS.

Bien se porter pour se bien comporter. L'autre matin, j'ai vu entrer chez moi Garguille, le comédien. Il a cinquante ans passés, il en paraît trente et, comme je le complimentais sur cette différence, il m'a dit : « C'est que je fais de la culture physique, et l'on ne s'imagine pas quels services pourrait rendre à la nation, à la race, la culture physique. Par les exercices du corps, les jeunes gens se préparent aux exercices moraux. Un gymnase, un stade, ce sont des écoles de sobriété, de chasteté, d'honneur, de chevalerie, de vertu. Que de jeunes gens se sont laissé entraîner, faute d'entraînement ! Je le sais je le vois, je le constate à chaque instant. Mais ce sont des gens comme vous qui devraient dire ces choses-là. Moi, Garguille, on ne m'écoute pas et, pourtant, je suis sûr que j'ai raison. » Il parlait avec conviction, avec feu, et j'étais ému d'entendre ces paroles dans la bouche d'un comédien. Il est vrai que, dans les premiers temps de la guerre, il s'occupait, comme sergent, de préparation militaire. Cet artiste est un athlète et un brave homme; il a un cœur excellent aussi bien au point de vue de la circulation que des sentimens. Il avait raison, la morale est une ascèse. Si l'homme, d'après les théosophes, est corps, âme et esprit, et si l'âme remplit le corps à la façon dont

un fluide remplit un vase, il n'est pas indifférent que le vase soit parfait. Quand, au lendemain de la guerre de 1870, Renan écrit un beau livre sur la Réforme intellectuelle de la France, à aucun moment il ne parle de la réforme physique. Mais ce grand homme, comme la plupart des penseurs de son temps, méprisait la gymnastique. Chaque année, il allait passer les mois d'été à Rosmapamon, en Louannec, au bord de la mer bretonne. Dans cette douce retraite, il écrivait ses remarquables ouvrages d'histoire et de philologie; on ne le voyait jamais marcher le long du rivage, ni faire de longues courses dans la campagne. Une personne de son entourage m'a dit qu'il considérait la marche comme un restant de barbarie.

MADEMOISELLE LANËO.

Il admirait la science et il était une victime du machinisme. A quoi bon marcher, quand on a le bonheur de vivre au siècle de la vapeur et des chemins de fer?

PAGANÈS.

Mais il aimait les beaux voyages et, alors, par curiosité, il pouvait supporter toutes sortes de fatigues.

L'ABBÉ CIBON.

Cher monsieur Paganès... cher monsieur Paganès... alors vous croyez qu'il faut marcher?

PAGANÈS.

Cher abbé Cibon... je crois que c'est indispensable!

L'ABBÉ CIBON, ayant réfléchi.

Vous avez raison. « Lève-toi et marche! » Ce sont les premières paroles du Christ à Lazare le Ressuscité. Et il dit encore aux paralytiques : « Vous êtes guéri, marchez! » Lui-même est considéré comme Celui qui est toujours en marche. Il parcourait la Palestine en tous sens, dans ses vêtemens blancs; il se rendait de ville en ville; il allait le long des rivages de la Mer Morte; il gravissait les montagnes; il marchait sur les eaux! Et ses disciples étaient envoyés aux quatre coins du monde. La vie est mouvement, la marche est la vie. Vous avez raison : il faut marcher. Marchons!

PAGANÈS.

Marcher, courir, sauter, grimper, nager, selon la méthode du lieutenant Hébert.

L'ABBÉ CIBON.

Ça, je ne vous le promets pas; il m'est bien tard pour commencer.

MADEMOISELLE LANËO.

Ah! quand j'ai donné toute la journée des leçons à mes petites; quand, vers le soir, je me sens le cerveau bien las, il faut que je marche deux bonnes heures, d'un bon pas. Alors, le sang circule; au bout de quelques minutes on éprouve une sensation d'euphorie; on est optimiste; la vie entière, le passé, le présent, l'avenir, prennent le rythme de la marche et, après le dîner, on peut encore travailler allégrement jusqu'à minuit. Et, pendant les vacances, ce que j'aime, c'est un pays de montagnes où l'on peut faire des ascensions : côtoyer des abîmes, mettre le pied sur un sommet, voilà la joie sans mélange... c'est une ivresse!

PAGANÈS.

Il faut donc attacher une grande importance à la bonne condition physique. Je crois à la réaction continuelle du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps; ce ne sont pas deux élémens séparés; mais ils se pénètrent, s'enveloppent et réagissent sans cesse l'un sur l'autre : les douleurs physiques dépriment l'âme et les douleurs morales dépriment le corps. Les stoïciens ne faisaient-ils pas de la tempérance la vertu essentielle? Et rappelez-vous ce que Philon dit des Esséniens : « Ils mangent pour n'avoir plus faim et boivent pour n'avoir plus soif; et ils abhorrent l'assouvissement comme l'ennemi et le destructeur du corps et de l'âme... Ils disent que le vin est un poison qui rend l'âme folle et insensée, et que les viandes si bien apprêtées et si délicieuses ne servent qu'à irriter la concupiscence qui est la plus insatiable de toutes les bêtes. »

MADEMOISELLE LANËO.

C'est admirable!

PAGANÈS.

Et Philon appelle les Esséniens : des *athlètes* de vertus. Il y a entre la morale et l'hygiène des liens étroits. Nous mangeons trop, nous buvons trop. Le peuple boit, alcoolisme; le bourgeois mange, arthritisme. Il n'y a pas d'athlètes gras. Si j'écrivais une *Politique*, ce ne seraient pas les poètes et les artistes que je bannirais de la République, mais les citoyens gras.

L'ABBÉ CIBON.

Alors, pour vous, la graisse est immorale, ennemie de la vertu?

PAGANÈS.

En général, oui : graisse, faiblesse, mollesse. Le comédien Garguille avait raison : il faudrait que ces idées fussent exposées en haut lieu. Le plus souvent, les bienfaits du sport sont vantés par des spécialistes qui n'ont aucune autorité en dehors d'un monde spécial; mais si la nécessité de la culture physique était démontrée en chaire, par des hommes comme vous, monsieur Granclère, ou comme vous, monsieur l'abbé, cela atteindrait un plus grand nombre de personnes; cela revêtirait un caractère philosophique et sacré; cela prendrait la force d'un impératif.

GRANCLÈRE.

Il est évident que dans les questions que nous traitons : conscience, perception, liberté, mérite, démérite, intention, intuition, etc., nous supposons un homme, c'est-à-dire une âme et un corps; mais nous nous occupons fort peu des qualités, de la condition de ce corps; nous avons peut-être tort. Nous le supposons normal, voilà tout.

PAGANÈS.

Normal, c'est bientôt dit; mais cela devient très rare d'être normal par le temps qui court.

L'ABBÉ CIBON.

Quant à l'Église, longtemps elle a négligé le corps; elle l'a

méprisé même. N'est-il pas de la matière qui doit retomber en poussière et devenir la proie des vers du tombeau?

MADEMOISELLE LANËO.

Et, pourtant, puisque Dieu l'a créé, ce corps, ne faut-il pas le soigner, le laver et même le parer, le tenir, autant que possible, en bon état, agilité, force et souplesse?

L'ABBÉ CIBON.

Oui! nous pourrions bien, de temps en temps, entretenir les fidèles de ces choses-là.

GRANCLÈRE.

Les littérateurs, les auteurs dramatiques pourraient aussi écrire là-dessus; le roman, le théâtre surtout peuvent avoir une telle influence!

PAGANÈS.

Il faudra bien que tout le monde s'y mette. Après la guerre, même les hommes vieux ne pourront pas se reposer; il faudra qu'ils se conservent sains et forts pour travailler, pour remplacer tant de jeunes gens disparus, hélas! La France sera comme une grande convalescente. Que demande-t-on aux personnes convalescentes et aux enfans? On leur demande avant tout de se bien porter. Chaque journée est toute une vie, entre le réveil qui est naissance et le sommeil qui est mort. Considérons, pendant la première heure du jour, que nous sommes des enfans : consacrons-la à nous bien porter.

L'ABBÉ CIBON.

Il faut donc toujours redevenir des enfans : « Si vous ne redevenez enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux! » Moi, je songe toujours à la jeunesse : c'est elle qui me préoccupe. Je suppose un jeune homme qui se conforme aux règles de l'hygiène; il fait du sport, de la culture physique : il marche, il court, il saute, grimpe, nage, lutte, lance le poids, bref, il constitue un excellent terrain de culture morale... c'est ce que vous prétendez?

PAGANÈS.

C'est ce que je prétends.

L'ABBÉ CIBON.

Et, avec un éclair dans les yeux, un ferment intérieur, ce jeune homme vient trouver M. Granclère, et il lui dit : « Maître, donnez-nous une morale. » Que lui répondrez-vous?

GRANCLÈRE.

Je ne sais pas... c'est bien embarrassant... Tout d'abord, je reconnais que M. Paganès m'a convaincu et je suis heureux d'avoir affaire à un jeune homme ainsi préparé. Le seul fait qu'il vienne me trouver indique qu'il reconnaît la nécessité d'une loi... tout être raisonnable sent la nécessité d'une loi; mais il est possible que la pratique des sports ait développé chez ce jeune homme cette idée de la nécessité d'une règle, d'une discipline. D'autre part, M. l'abbé suppose que ce jeune homme vient me trouver avec un éclair dans les yeux, un ferment intérieur : c'est la preuve qu'il est sensible. Or, il y a dans notre sensibilité une tendance à orienter notre vie de telle manière que nous n'ayons jamais à regretter ce que nous avons fait. La morale doit être avant tout, n'est-ce pas? une règle d'action; elle donnerait le critérium du bien. Pratiquement serait bien ce qui ne susciterait pas le sentiment douloureux du regret. La morale consisterait donc à ne point regretter sa vie.

L'ABBÉ CIBON.

Vous établiriez une morale sur le seul sentiment du regret?

GRANCLÈRE.

Le regret est un sentiment purement humain : c'est l'état d'une âme qui revient sur son passé, comme pour défaire ce qu'elle a fait. Mais, parce que le passé est irréparable, il y a dans le regret quelque chose de profondément douloureux, et c'est cette douleur que notre sensibilité, se projetant dans l'avenir, veut éviter.

PAGANÈS.

Mais ce sentiment douloureux du regret, tout le monde n'est pas susceptible de l'éprouver... tout le monde n'est pas capable de remords. Il y a des criminels endurcis, des jouisseurs impénitens.

MADEMOISELLE LANËO.

Il me semble qu'à certains momens de réflexion, de solitude, d'abandon, de tristesse, de détresse, d'angoisse, de misère... ou d'amour ! le scélérat le plus farouche doit regretter ce qu'il a fait.

PAGANÈS.

Vous êtes pleine d'illusions, mademoiselle; vous et M. Granclère tombez dans l'erreur noblement égoïste où tombent, en général, les moralistes : ils jugent les autres hommes d'après eux-mêmes qui cherchent la morale; mais ils ne la chercheraient pas, s'ils ne l'avaient pas trouvée. Vous prêtez au scélérat le plus farouche votre éducation, vos sentimens généreux, vos aspirations, et votre puissance de contrition.

L'ABBÉ CIBON.

En outre, il n'y a pas que les grands crimes ; il y a la foule des vices courans et des péchés moyens, marinés dans l'habitude, l'habitude qui donne tant de force à toutes les faiblesses ; il y a des veuleries coriaces et des mollesses indurées. Il y a des pécheurs qui n'éprouvent jamais de regrets.

MADEMOISELLE LANËO.

M. Granclère et moi, nous sommes donc optimistes ; mais comment expliquer que le prêtre n'ait pas plus d'illusions que le païen ?

PAGANÈS.

Cela tient aux gens que nous fréquentons, les uns et les autres. M. Granclère ne voit que des savans et des penseurs comme lui, dont la vie laborieuse est pure et simple, parce qu'elle est toute consacrée à la recherche de la vérité. Vous,

mademoiselle Lanëo, vous vivez aussi dans un monde spécial, avec vos petites, comme vous dites, vos chères étudiantes que vous préparez de tout votre cœur et de toute votre intelligence à des examens difficiles vers lesquels elles s'élancent avec une ardeur magnifique.

MADEMOISELLE LANËO.

Il est vrai que c'est un monde spécial et charmant. Ces petites, elles sont vraiment admirables de volonté et de charité. J'en connais une qui s'est faite infirmière, pour gagner de quoi vivre et continuer ses études, et elle trouve encore le moyen de s'occuper de plus malheureuses qu'elle. Il n'y en a pas une qui, en dehors de ses cours, de ses études, ne s'emploie à soulager quelque misère. Elles sont admirables!

GRANCLÈRE.

C'est dans ce monde d'étudiantes, d'institutrices, de petits professeurs qu'on a trouvé les plus beaux dévouemens.

PAGANÈS.

Vous vivez tous les deux dans des cercles choisis, tandis que je vois toutes sortes de gens. Sans doute, nombreux sont à l'arrière les honnêtes citoyens et les bons Français; mais on voit aussi des indifférens à la guerre, et, catégorie détestable, des profiteurs de la guerre, et encore des gens trop préoccupés de leurs coupons. M. Granclère ne voit que des penseurs spéculatifs; je vois des spéculateurs pensifs.

GRANCLÈRE, souriant avec tolérance.

Et voilà un de ces jeux de mots comme en enseignent les sophistes!

L'ABBÉ CIBON.

Il faut être indulgent pour les jeux de mots. Pourquoi les mépriser? N'y en a-t-il pas, à chaque instant, dans Aristophane, dans Shakspeare qui, pourtant, n'étaient pas des plaisantins de tables d'hôte.

GRANCLÈRE.

Il y en a même dans le divin Platon ; exemple : Παυσανίου δέ παυσαμένου.

L'ABBÉ CIBON.

Il y en a même dans les Évangiles ; exemple : *Tu es Petrus et super hanc petram...*

PAGANÈS.

Et vous, monsieur l'abbé, que constatez-vous chez vos ouailles ?

L'ABBÉ CIBON.

En fait de jeux de mots ?

PAGANÈS.

Non, en fait de préoccupations morales.

L'ABBÉ CIBON.

Mon Dieu, c'est bien simple : mes ouailles veulent jouir de la vie... Oui, une grande ardeur à jouir de la vie, voilà ce que je constate d'une façon générale chez mes ouailles... bien plus même qu'avant la guerre. L'amour, surtout, l'amour ! je ne vois que ça, je n'entends parler que de ça... C'est effrayant ! Et encore... l'amour ? ne profanons pas ce mot-là ; disons : le désir.

PAGANÈS.

On en arrive à penser que la morale sexuelle pourrait être renouvelée sur ce commandement : l'œuvre de chair ne désireras qu'en amour seulement.

GRANCLÈRE.

Il en a toujours été ainsi dans les époques troublées, grandes périodes de guerre ou révolutions. Cela semble une loi de compensation : lorsque la mort fauche de toutes parts, l'amour s'efforce à combler les vides.

PAGANÈS.

C'est dans ce dessein que des couples se forment; le but n'est pas toujours atteint, mais tout se passe comme s'il devait l'être. Et, entre deux permissions du poilu de leur cœur, combien de pauvres petites femmes se demandent, anxieuses, si elles pourront faire la soudure!

GRANCLÈRE.

Chose curieuse, on a observé le même dérangement, au point de vue sentimental, pendant les tremblemens de terre.

PAGANÈS.

Nous sommes dans un tremblement de civilisation, et tout le monde ne peut pas garder son sang-froid, comme ce voyageur qui se trouvait à San-Francisco, lors de la dernière grande secousse sismique. Un matin, se sentant étrangement secoué dans son lit et voyant les meubles de sa chambre s'agiter, il sonna le garçon. « Sauvez-vous, sauvez-vous vite, lui cria ce dernier, c'est un tremblement de terre. — Ah! fit le voyageur, vous me rassurez : je croyais que j'avais un étourdissement. »

L'ABBÉ CIBON.

Mais quand tous ces pauvres appareils que nous sommes ne seront plus influencés, affolés par le cataclysme; quand les hommes pourront enfin entendre la voix de la raison, que leur direz-vous? J'en reviens toujours à mon jeune homme de tout à l'heure, car il m'intéresse énormément, que lui direz-vous?

GRANCLÈRE.

Encore une fois, je lui dirai d'agir toujours de telle façon qu'il n'ait point à regretter sa vie. Oui, pour moi, le regret est le critérium : lorsque je regarde ma vie passée, il y a des choses que je regrette, que je voudrais ne pas avoir faites. Et ces choses-là, quelque positives qu'elles soient, m'apparaissent alors comme négatives.

L'ABBÉ CIBON.

Cette crainte du regret se ramènerait facilement à la crainte

de la douleur. Évite la douleur. Ne pourrait-elle pas paralyser l'action, conduire à faire moins?

MADEMOISELLE LANËO.

Ou bien à faire davantage. Du moins, c'est ainsi que je comprends ce qu'a dit M. Granclère : il faudrait que, dans notre vie, pour qu'elle fût vraiment morale, il n'y eût pas, à un moment donné, le sentiment d'une diminution, d'une vie au négatif, du vide. Est-ce bien cela?

GRANCLÈRE.

Oui : mal vivre, c'est sentir quelque chose de négatif; quand on a mal vécu, on a moins vécu.

MADEMOISELLE LANËO.

Mais ce sentiment du vide, du manque, du regret peut inspirer celui du mieux, et toute la morale ne serait-elle pas dans ceci : toujours se surpasser?

L'ABBÉ CIBON.

Ah! nous retrouvons bien là la grimpeuse de montagnes, l'amie de l'effort...

PAGANÈS.

Notre-Dame des Sommets! J'ai connu, dans le Midi, une sorte de colosse au service d'un entrepreneur de jardins; sa spécialité était de défoncer des terrains; mais il n'aimait à piocher que dans le rocher; s'il avait à remuer une terre légère, il déposait ses outils et déclarait que ce travail ne l'intéressait pas!

L'ABBÉ CIBON.

Rara avis!

MADEMOISELLE LANËO.

Eh! bien, il faut aimer à piocher dans le rocher.

PAGANÈS.

Mais se surpasser, c'est aussi bien dangereux; c'est là qu'on

peut se tromper. Don Juan vivait en intensité, Bonnot aussi et Wilhelm II se surpasse, ou les mots n'ont plus de sens. Il n'y a pas jusqu'au simple amoureux, s'il est en état de passion, qui ne croie vivre en plénitude. Et, pourtant, l'objet de sa passion peut être indigne et le mener aux pires catastrophes.

L'ABBÉ CIBON.

Nous voilà bien! Oh! que tout cela est difficile! Et le canon tonne toujours et l'hydravion vrombit et, à chaque minute, des hommes sont tués! Et nous cherchons toujours une morale! M. Paganès dit : marcher; M. Granclère dit : ne pas regretter; Mlle Lanëo dit : se surpasser. Et nous arrivons aux passions. Ah! ces passions! quoi leur opposer? que faire pour lutter contre leur torrent furieux?

GRANCLÈRE.

La morale qui matera définitivement les passions n'existera jamais. Mais, de même qu'on ne combat un sentiment que par un autre sentiment, à une passion mauvaise et égoïste il faut opposer une autre passion, celle-ci bonne et généreuse. L'enthousiasme peut élever les cœurs. Il y a eu un moment, à l'automne de 1914, après la victoire de la Marne, où la France fut une haute collectivité morale; elle était en état d'enthousiasme: Elle venait d'échapper au plus grand péril qu'elle eût jamais couru et, d'avoir surplombé l'abîme, d'en avoir mesuré la profondeur, cela avait fait fleurir sur son sol les plus belles vertus. Ceux de l'arrière tâchaient à se rendre dignes de ceux du front. Il y avait partout de la décence, du dévouement, du désintéressement, de la fraternité. A ce moment-là, la politique elle-même aurait pu être idéaliste; et si l'on avait demandé aux civils tous les sacrifices nécessaires, ils les auraient consentis.

PAGANÈS.

L'enthousiasme ne peut durer : s'il durait, il tuerait l'homme; c'est un paroxysme. L'habitude, l'adaptation, la lassitude même, tout cela fait que l'enthousiasme s'éteint et tombe. Alors que reste-t-il?

MADEMOISELLE LANËO.

Il reste le souvenir d'une passion généreuse.

PAGANÈS.

Mais quelle est la force d'un souvenir?

GRANCLÈRE.

Il y a des passions qui ne laissent point de regrets.

L'ABBÉ CIBON.

Le regret, le regret! Mais s'il faut attendre le sentiment du regret pour savoir si l'on a bien vécu, la morale ne ferait donc son apparition qu'après expérience faite. Alors, comment s'en tireront les jeunes gens? Je pense toujours à mon jeune homme qui entre dans la vie, qui n'a pas d'expérience.

MADEMOISELLE LANËO.

Il aura l'expérience des autres.

PAGANÈS.

Ah! l'expérience des autres! C'est comme si vous demandiez à un jeune homme d'être chauve ou chenu!

MADEMOISELLE LANËO.

Quand vous voyez sur un flacon une étiquette avec le mot: poison, ne vous détournez-vous pas avec horreur? Cette étiquette, c'est la science humaine, c'est l'expérience des autres.

PAGANÈS.

Oui, mais mettez cette étiquette sur une femme pleine de grâces et de charmes, sur l'éternelle Manon Lescaut, vous verrez si le jeune homme de M. l'abbé s'en détournera avec horreur, s'il n'aura pas envie d'y goûter!

GRANCLÈRE.

Dans le premier cas, il s'agit de la mort physique, d'une mort certaine, tandis que, dans le second cas, on n'envisage que la possibilité d'une blessure au cœur... c'est une chance à courir. Et puis une femme pleine de grâces et de charmes n'est pas nécessairement du poison; elle peut inspirer un pur et

noble amour, et un grand amour peut accomplir des merveilles; il vous met en état d'enthousiasme.

PAGANÈS.

La morale future est peut-être entre les mains de la femme. Quelques-uns prétendent que la femme va jouer un grand rôle et que son règne arrive. Regardez-les : elles s'émancipent à vue d'œil, et je m'en réjouis dans mon cœur... Elles ont l'intelligence et la hardiesse des créatures longtemps opprimées, mais pas opprimées toutefois au point nécessaire pour que les plus belles qualités soient détruites.

GRANCLÈRE.

Mais pour savoir si on regrettera un acte, est-il indispensable de l'avoir accompli? Est-il indispensable que nous tuions ou que nous volions, pour savoir que nous regretterions d'avoir tué ou volé? Notre répulsion au meurtre, au vol, au mensonge, à l'ivrognerie, à toutes sortes de crimes et de vices ne vient-elle pas de notre instruction, de notre éducation? La morale est aussi une question d'éducation.

PAGANÈS.

L'éducation augmenterait alors la liste des actes à regretter.

GRANCLÈRE.

Et pour l'éducation, les instituteurs pourraient faire beaucoup, s'ils étaient mis à leur vraie place. Ils ont, ils peuvent avoir une telle influence!

L'ABBÉ CIBON.

Une influence considérable : ils ont entre les mains toutes les promesses, la fleur de la nation ; on leur confie le futur citoyen à l'âge où il est impressionnable, plastique, à l'âge où il est le plus capable d'enthousiasme, où il a des besoins esthétiques.

GRANCLÈRE.

Malheureusement, on ne demande pas assez à des instituteurs d'être des éducateurs, des exemples ; mais on leur demande

de savoir l'orthographe qui est la plus bête de toutes les sciences, l'orthographe qui change sans cesse et que de grands esprits ont fort mal mise. Ah! quelle mission est celle de l'instituteur et comme elle est méconnue! Quand on songe aux difficultés de leur carrière, à la vie d'efforts, de dévouement qu'on leur demande, puis au salaire dérisoire qu'on leur octroie!

PAGANÈS.

Oui, il faudrait d'abord les payer; mais dans nos sociétés civilisées, ce sont ceux qui sèment le grain pour la nourriture essentielle du corps et de l'esprit, les laboureurs et les instituteurs, qui sont le plus mal rétribués.

MADEMOISELLE LANËO.

Et, pourtant, la destinée d'une nation repose tout entière sur la valeur morale des individus, et cette valeur ne s'improvise point, mais se prépare lentement dans les couches profondes de la masse, à commencer par les tout petits.

L'ABBÉ CIBON.

Et il est si facile de parler aux enfans! D'abord, il faut redevenir soi-même enfant.

GRANCLÈRE.

Je suis sûr, monsieur l'abbé, que vous écririez une excellente pédagogie.

L'ABBÉ CIBON.

Il n'y a pas besoin d'être magister ni pédagogue. Ah! grand Dieu, ma pédagogie serait simple : regarder, respirer l'air, les fleurs; contempler la nature; apprendre à connaître les vertus des plantes. Les vertus des plantes, comme ce mot est joli! Oh! les enfans, je m'en charge. Mais c'est mon jeune homme, mon pauvre jeune homme, qui n'a pas encore de morale, et qui est toujours là devant M. Granclère.

GRANCLÈRE.

La morale est une chose complexe; il n'y a pas une règle unique... il ne peut pas y en avoir, c'est une science ouverte

qui n'a pas dit son dernier mot. La morale dit bien ce qu'il ne faut pas faire... Pour le reste, on est dans le vague, et c'est à peine à regretter. Un système philosophique, c'est un philosophe, et cela depuis que les philosophes philosophent. En général, ils ont été des hommes vertueux. Pareillement, chaque homme est l'auteur de sa morale, suivant sa sensibilité, sa volonté et sa raison. S'il a le goût de se connaître soi-même, c'est-à-dire de penser, peser, juger, raisonner, comparer ses actions, il y a des chances pour qu'il soit un citoyen honnête, un homme vertueux.

PAGANÈS.

Alors, pour que l'humanité devînt morale, il faudrait qu'elle devînt philosophique?

MADEMOISELLE LANËO.

Platon dit : La société ne sera heureuse que quand elle sera gouvernée par les philosophes.

GRANCLÈRE.

Il pourrait entrer dans le gouvernement une forte proportion de savans et de philosophes. Tout le monde, M. l'abbé le reconnaissait tout à l'heure, n'a pas la foi religieuse. Il est certain que la vie ou l'expérience religieuse peut donner un solide appui à la vie morale. En dehors de toute confession, il y a dans la religion, dans la vie qu'elle crée, un ensemble de règles, une évocation de sentimens qu'il serait bon aussi d'utiliser pour une morale laïque. Mais il y a des personnes qui n'acceptent pas le surnaturel, le miracle, la révélation, l'hypostase et qui, pourtant, ont le sentiment de l'idéal, un désir de perfection, un besoin d'ordre et d'harmonie supérieurs. La philosophie peut leur venir en aide, les guider, les fortifier.

PAGANÈS.

Mon cher maître, avant de venir ici, et bien que je susse vous y rencontrer, j'ai parcouru le cours de philosophie que vous professiez, il y a une vingtaine d'années, au lycée H. Je l'ai trouvé très attrayant, très clair et je crois le comprendre *maintenant*; mais l'aurais-je compris, quand j'avais dix-huit ans? Croyez-vous que tous vos élèves l'aient compris?

GRANCLÈRE.

Je n'ose l'espérer. Et, pourtant, ils passaient leur baccalauréat; ils pouvaient disserter sur n'importe quelle question; ils étaient à la fois les obligés et les victimes de leur mémoire, et les examinateurs, soit nonchalance, soit aveuglement, en étaient les dupes. Cela tient aux méthodes d'enseignement, aux sottes exigences des programmes.

MADEMOISELLE LANËO.

Peut-être, puisque nous reconnaissons tous l'utilité de la philosophie, pourrait-on apprendre de très bonne heure aux hommes à philosopher, c'est-à-dire à étudier les rapports des choses au bien.

PAGANÈS.

M. Granclère ne disait-il pas que philosopher est contre nature? Demanderez-vous un tel effort à de jeunes enfans?

MADEMOISELLE LANËO.

Tout est dans la manière d'enseigner. On peut trouver une manière simple, naïve, fleurie, imagée, d'enseigner la philosophie.

L'ABBÉ CIBON.

Ah! oui... des images, des images! nous demandons des images.

PAGANÈS.

C'est le peuple et les poètes qui ont trouvé les plus belles images pour exprimer ou pour expliquer nos sensations, nos aspirations, nos états psychologiques. On rencontre, à chaque instant, dans le langage courant, des expressions qui ne sont que la traduction populaire de concepts philosophiques.

GRANCLÈRE

De même que certains concepts philosophiques ne sont que la traduction obscure de l'observation et de la réflexion communes.

L'ABBÉ CIBON.

Ah! si la philosophie doit rendre l'humanité meilleure, répandez, répandez la philosophie; rendez-la attrayante, imagée, colorée, musicale et littéraire. Oui, rendez-la accessible, même aux enfans. Je vois très bien Mlle Lanëo enseignant la philosophie comme M. de Genève enseignait le catéchisme aux petits enfans, chaque dimanche et pendant le carême, le samedi après dîner. Une heure avant, un héraut faisait le tour de la ville, couvert d'une casaque violette, sonnant une clochette et criant : « A la Doctrine chrétienne! A la Doctrine chrétienne! On vous enseignera le chemin du Paradis! »

PAGANÈS.

Si vous voulez, mademoiselle, je serai votre héraut.

MADEMOISELLE LANËO, riant.

Vous aurez une casaque violette?

PAGANÈS.

Et une clochette, et je crierai : « A la Philosophie! A la Philosophie! On vous enseignera le chemin du bonheur! »

MADEMOISELLE LANËO, rêveuse.

Le chemin du bonheur, oui... le pur bonheur est-il de ce monde? Mais si le cerveau est l'organe de la pensée utilitaire, pratique, sa destruction ne serait-elle pas la libération de la pensée pure?... Et alors...

PAGANÈS.

Alors?

MADEMOISELLE LANËO, interrogeant d'un regard anxieux le philosophe.

Ce serait l'immortalité de l'âme assurée.

GRANCLÈRE, parlant très lentement.

Oui... la mort marquant, d'une part, la dissolution du cerveau, pourrait bien marquer, d'autre part, la libération d'une pensée, d'une âme!...

Il se fait alors un grand silence. Le canon du Mont-Valérien tonne toujours.

LORSAY.

Ici s'arrêtent mes notes. Le déjeuner était fini; Mlle Lanëo avait donné le signal de se lever de table. Nous passâmes dans le salon où les deux petites filles que j'avais vues jouant dans le jardin vinrent nous rejoindre. Tout en prenant le café, on s'occupa d'elles, on les fit parler; puis chacun descendit dans Paris, vers ses occupations.

L'AMI DE LORSAY.

Mais que disiez-vous? Que disait la jeune dame appelée Zizi? Il me semble que ni l'un ni l'autre n'avez pris la parole, pendant ce déjeuner.

LORSAY.

Nous écoutions. J'écoutais ces gens de bonne foi qui causaient, et je constatais quelle différence existe entre la conversation et les livres. Le philosophe n'établissait pas un traité, un système; l'homme de lettres ne composait pas un roman à thèse. Ils n'écrivaient pas, ils causaient avec tout ce que la conversation comporte de va-et-vient, de redites, d'imprévu et d'approximatif. Au surplus, ce n'était pas le Banquet; c'était un déjeuner.

L'AMI DE LORSAY.

J'entends bien.

LORSAY.

J'observais ces personnes réunies autour de cette petite table, et j'étais un témoin passionné de leurs efforts pour chercher une morale. Je comprenais bien que le prêtre, lui, ne cherchait plus : il avait trouvé son idéal de beauté et de bonté, et c'est tout inondé d'une lumière intérieure qu'il allait vers la vie extérieure. Mais il savait aussi que la foi est un effet de la grâce, et il n'abusait pas de sa croyance; il n'accablait pas ses interlocuteurs de sa certitude; il les interrogeait sans malice et les écoutait avec attention et bienveillance. Pour parler fami-

lièrement, il était sûr de son affaire, mais il ne triomphait pas. Il était simple, au contraire. En le regardant, en l'écoutant, je pensais à ce que Sainte-Beuve écrit de saint François de Sales, dans *Port-Royal :* « ... Nature affectueuse, suave, amoureuse, expansive; moins un théologien qu'un praticien accompli..., un diseur aimable et moral de cette science des âmes qu'une infusion première et l'observation de chaque jour lui avaient enseignée. »

L'AMI DE LORSAY.

Je le vois d'ici. Et Granclère?

LORSAY.

Simple aussi était le philosophe, bien qu'il eût étudié tous les systèmes, pris à son compte toute l'expérience de l'humanité, plié sa pensée à toutes les pensées, les suivant à travers les siècles, dans les efforts qu'elles ont faits généreusement pour éclairer l'inconnaissable, acceptant ou rejetant tout ce qui lui paraissait viable ou non, d'après une critique sévère. Malgré tout cela, il n'était pas dogmatique; il n'affirmait pas de cette façon qui donne une envie irrésistible de contredire. Il parlait lentement; il hésitait; il avançait sur une idée, comme un alpiniste sur un glacier en pente, et qui, au fur et à mesure qu'il progresse, taille dans la glace une encoche où mettre son pied. Petit, mince, maigre même, il était tout esprit : chez lui, le corps était le prétexte de l'âme, et ses yeux clairs semblaient deux flambeaux bleus à pénétrer l'ombre et percer le mystère.

Mlle Lanëo se plaçait entre le prêtre et le philosophe. Elle était enthousiasme et amour. Chrétienne et métaphysicienne, l'au-delà, l'infini, l'éternité des récompenses et des peines la préoccupaient, la tourmentaient. Avec quelle anxiété tout à l'heure elle avait interrogé Granclère, et quelle émotion l'avait envahie quand le philosophe avait conclu à l'immortalité de l'âme! C'était l'espérance de revoir les êtres qu'on a aimés, le règne de la justice redevenu possible, et le bénéfice des sacrifices faits sur la terre. Mais la vie sensible l'occupait aussi : il fallait qu'elle la gagnât pour elle et pour les siens. Elle en connaissait les nécessités, les réalités, étant en contact jour-

nalier avec des jeunes filles, pauvres pour la plupart, qui lui confiaient leurs tribulations. Dans cette vie sensible, elle aimait tout ce qui constitue une sobre élégance. D'une sensibilité extrême, d'une charité ardente, d'une volonté stoïcienne, avec son visage coloré et jeune encore sous des cheveux déjà blancs, avec ses yeux tour à tour rieurs et graves, ses mains aux doigts effilés de spiritualiste, elle était le lien entre la réalité vraie, pour parler son langage, et la réalité des apparences.

L'AMI DE LORSAY.

Et Paganès ? parlez-moi de Paganès !

LORSAY.

J'y arrive... Laissez-moi le temps. Paganès était assez plaisant à voir et à entendre. On le sentait osciller entre deux pôles d'attraction, du dedans, du dehors, de l'intelligible, du sensible. On se rendait compte que par l'hérédité, l'éducation, le milieu, la profession, mille liens l'attachaient à la terre, le retenaient dans le siècle. Ces liens étaient de toutes dimensions, mais il ne parvenait pas à rompre les petits, parce qu'ils étaient trop nombreux, ni les gros parce qu'ils étaient trop gros. Ce n'était pas sa faute. Il avait été élevé dans une bourgeoisie à l'esprit voltairien sans l'esprit de Voltaire, et quand il avait eu vingt ans, l'âge où la littérature à la mode impressionne fortement un jeune homme, l'école naturaliste triomphait. Comme il avait vu beaucoup de monde, comme il avait pas mal vécu, c'est-à-dire assez mal vécu parmi les hommes et les femmes et qu'il était assez bon psychologue, il n'avait plus beaucoup d'illusions sur la nature humaine. L'attrition entre la société et lui devenait douloureuse. « Cher monsieur Paganès ! » L'abbé Cibon le regardait avec attendrissement, car cet incroyant était plein de bonne volonté ; mais de même qu'avoir bon caractère n'est pas avoir du caractère, de même avoir de la bonne volonté n'est pas avoir de la volonté. Cependant, il y avait de la ressource : il croyait à la toute-puissance de l'amour et qu'on pouvait arriver au bien par le culte de la beauté, sous toutes ses manifestations; créature, œuvre d'art, coucher de soleil, ciel étoilé. Mais il ne séparait pas l'âme du corps et s'efforçait

d'accorder dans le même archétype Vénus terrestre et Vénus Uranie.

L'AMI DE LORSAY.

Il ne vous reste plus que Zizi à me faire connaître.

LORSAY.

La charmante femme ! Elle écoutait, elle aussi; sans doute, elle pensait à sa prochaine maternité. Fille ou garçon, elle nourrirait cet enfant, comme elle avait nourri les deux autres. Oh ! sa vie à elle était toute tracée, toute droite, tout unie : elle fondait sa morale sur quatre amours simplement.

L'AMI DE LORSAY.

Quatre ?

LORSAY.

Pas un de moins. Son mari était aux armées ; elle tremblait pour lui qui ne tremblait pas ; mais elle n'eût pas supporté qu'il ne fît pas son devoir. Elle aimait son mari, ses enfans ; elle était croyante et bonne Française et ces quatre amours, conjugal, maternel, divin, patriotique, s'unissaient dans son cœur. Elle n'avait qu'à obéir à leur injonction ; aucun de ces amours ne lui enjoignait rien qu'elle pût jamais regretter. Elle ne cherchait pas non plus à se surpasser et ses pensées habituelles et ses occupations journalières remplissaient sa vie, comme une eau claire remplit un vase transparent... Mais midi sonne à toutes les horloges. Je vous dis au revoir. Je déjeune tout à l'heure à la Villette avec un camarade qui fut blessé le même jour que moi, à côté de moi, qui est maintenant chauffeur de taxi, et avec qui je suis resté en amicales relations.

Ils se serrent la main, et chacun s'en va de son côté.

MAURICE DONNAY.

LA
RIVE GAUCHE DU RHIN

I

LA RÉSISTANCE A LA CONQUÊTE
(1815-1848)

Après 1815, tandis que les États du Sud de l'Allemagne continuaient à vivre de leur existence nationale et s'isolaient dans leur particularisme, la rive gauche du Rhin (1) dut subir les conséquences du démembrement que lui avaient imposé les puissances. Partagée entre la Prusse, qui en reçut la plus grosse part, la Bavière, la Hesse et l'Oldenbourg, elle cessa d'obéir à un souverain unique. Or, les Rhénans, par des actes solennels, s'étaient donnés à nous sans esprit de retour. Le 21 mars 1793, la Convention rhéno-germanique de Mayence avait voté à l'unanimité l'annexion à la France. Une délégation, présidée par Forster, avait été chargée de porter cette résolution à Paris, où elle fut reçue le 30 du même mois. Puis des revers militaires avaient fait ajourner la réunion. Mais après de nouvelles victoires, la question s'était posée encore une fois, et, en 1795, de nouvelles adresses avaient réclamé l'incorpora-

(1) Je comprends dans cette étude la région de Düsseldorf, sur la rive droite : elle fait partie de la province prussienne ; très pénétrée par l'influence française, elle a appartenu avant 1814 au grand-duché de Berg.

tion à la France. Quand le traité de Campo-Formio eut été signé, les pétitions recommencèrent, ardentes et enthousiastes. La Convention, par le décret d'octobre 1795, avait déjà indiqué de quelle manière elle entendait régler le sort de ses conquêtes. La rive gauche du Rhin devint française.

Les traités de 1815, auxquels on avait dû se plier sous la contrainte de la force, n'apparaissaient pas comme définitifs, et l'on était convaincu que la force saurait bien les détruire. En Hesse, en Birkenfeld (Oldenbourg), dans le Palatinat, il semblait que les gouvernemens considéraient leurs conquêtes comme très précaires, car ils n'intervenaient qu'assez mollement dans les affaires des pays annexés. Ce n'est pas que l'opinion publique se résignât de bon cœur au nouvel état de choses. La douceur relative du régime ne modifiait pas les sentimens. On sait que Quinet prit pour femme Minna More, originaire de Grunstadt, dans le Palatinat. Or, son beau-père était un homme de 1792, un citoyen du département du Mont-Tonnerre, l'ami et l'hôte de Desaix, devenu notaire de village après avoir été ministre protestant dans sa jeunesse. Ses convictions françaises étaient restées intactes. « Le père de Minna, écrit Quinet le 8 avril 1830, est bien un peu triste que la Bavière du Rhin tarde à se réunir à la France. »

Ce qui n'était que de l'impatience chez les habitans du Palatinat se tournait en véritable fureur dans les régions occupées par la Prusse. Les sujets de Frédéric-Guillaume III s'installaient dans le pays comme s'ils avaient voulu s'y fixer pour toujours, et de hauts fonctionnaires laissaient bien entendre que l'occupation n'avait rien de provisoire. De là une tension latente qui se trahissait quelquefois par de brusques éclats, et que nourrissait d'ailleurs la volonté souvent exprimée par les Français de reprendre le bien perdu.

Chez nous, en effet, personne n'avait oublié. Les manifestations se succédaient. Anéantir les traités de 1815 était l'objectif non seulement des bonapartistes, mais aussi des républicains et des libéraux. Il suffit de lire les articles d'Armand Carrel ou les discours de Mauguin pour s'en persuader. Les militaires, eux non plus, n'abdiquaient pas. « Le Rhin, écrivait le maréchal Gouvion-Saint-Cyr dans ses *Mémoires*, est le vrai champ de bataille des Français ponr défendre leurs frontières du Nord et de l'Est, comme les Alpes et les Pyrénées pour

celles du Midi. La ligne de nos places fortes, autrefois redoutable et suffisante, ne l'est plus aujourd'hui qu'elle est entamée par les effets du traité du 20 novembre... La rive gauche est une position défensive inexpugnable, la seule qu'il convienne à la France de prendre quand elle est en guerre avec l'Allemagne, et qu'elle doit se procurer à tout prix. » De son côté, le gouvernement de la Restauration avait été pénétré de ces mêmes idées, et il avait attendu avec impatience le moment favorable, afin de poursuivre le but qui avait été celui de nos rois. Sous le ministère Polignac, Chateaubriand avait composé un Mémoire où il réclamait pour la France, comme agrandissement éventuel, la rive gauche du Rhin : « C'est là, disait-il, que tôt ou tard la France doit poser ses frontières, tant pour son honneur que pour sa sûreté. Les guerres de Napoléon ont divulgué un fatal secret : c'est qu'on peut arriver en quelques jours de marche à Paris après une affaire heureuse, c'est que ce même Paris est beaucoup trop près de la frontière. La capitale de la France ne sera à l'abri que quand nous posséderons la rive gauche du Rhin. » On sait que Polignac avait secrètement prié la Russie de l'aider à rentrer en possession des territoires que Talleyrand, à Vienne, avait dû céder. Sans doute, le 4 septembre 1829, il esquissa un mouvement de recul, craignant que l'acquisition des provinces rhénanes ne nous donnât « une position toute menaçante et agressive contre l'Allemagne. » Il s'en fallait pourtant de beaucoup que la France eût renoncé. La monarchie de Juillet n'abandonna pas ce projet, qui se traduisit non seulement dans les discours et articles des membres de l'opposition, mais encore dans bien des paroles échappées à des hommes de gouvernement, comme Thiers, voire au duc d'Orléans. On ne s'étonnera donc pas que l'opinion rhénane, ainsi tenue en haleine, ait manifesté une aversion profonde pour le régime qu'elle devait subir.

I. — LES SENTIMENS ET LES INTÉRÊTS CONTRE LE RÉGIME NOUVEAU

A en croire certains historiens prussiens, la chute de Napoléon et l'évacuation de la rive gauche du Rhin par les Français avaient été pour les populations la source d'un infini bonheur. « Ce fut un pur et radieux printemps, s'écrie lyriquement Sybel en 1865, que celui qui se leva il y a cinquante ans

sur les régions rhénanes... Ces provinces reçurent tout d'un coup, comme une pluie fécondante, la somme et la plénitude de ce que la Prusse avait produit pendant sept années d'un dur et pénible labeur. Elles s'unissaient de nouveau à la patrie allemande, elles entraient dans le courant de la culture allemande; elles voyaient s'ouvrir les voies de relations naturelles; elles avaient la perspective d'une libre constitution. Tous ces présens, dont chacun était d'une valeur inestimable, firent ressembler le commencement de l'année 1815 à un incomparable printemps des peuples, qui s'épandait sur le pays rhénan dans toute sa splendeur et dans toute son abondance. »

Or, ces phrases pompeuses sont d'une complète inexactitude. On pourrait même les qualifier d'impudent mensonge. Que les Prussiens, dans leur orgueil, aient pu envisager les choses comme Sybel, cela n'a rien qui nous étonne. Les populations annexées montrèrent pour eux beaucoup moins d'enthousiasme. C'est à Clèves qu'ils furent le moins mal accueillis, car on se souvenait encore que le roi de Prusse avait été souverain du duché avant la Révolution. En Wallonie également, il n'y eut pas trop d'opposition ; dans cette contrée de langue française, on consentit à l'expérience que commandaient les événemens, et, dès 1816, confiant dans les promesses du monarque, le peuple criait déjà : « Vive le Roi! » Ailleurs, dans les villes comme dans les campagnes, les nouveaux maîtres rencontrèrent des inimitiés très vives, et qui durèrent fort longtemps. Quand ils prirent possession du pays, on les connaissait fort peu, car les relations étaient pour ainsi dire nulles entre Berlin et Aix-la-Chapelle; mais ils avaient très mauvaise réputation. « *Jesses, Maria, Josef,* » s'écria dans son patois le vieux banquier Schaafhausen, lorsqu'il apprit, à Cologne, que Frédéric-Guillaume III annexait la province, « Jésus, Marie, Joseph, voilà Hérode! » Cette antipathie si naïvement exprimée était celle de presque tous les Rhénans. Ne pouvant rester Français, ils auraient sans doute consenti à être Allemands, mais ils ne voulaient pas être Prussiens, et leur aversion, dans les années qui suivirent, fut si manifeste qu'elle força l'attention des observateurs et provoqua des aveux. En 1866, Bismarck lui-même ne se faisait aucune illusion sur leurs sentimens.

Sans en venir encore à une époque aussi récente, il suffit d'énumérer une certaine quantité de témoignages concordans.

Ils prouvent que les Rhénans, en dépit de Sybel, ont été peu touchés des bienfaits que leur apportait la Prusse. Dès le mois d'août 1816, le conseiller de gouvernement Schwerz signale de Coblence à Hardenberg que les annexés sont déjà mécontens. « Il n'y a plus ici une seule personne, dit-il, qui ne remercierait Dieu à deux genoux, si les Français redevenaient les maîtres du pays. » En 1817, dans un rapport adressé au chancelier, le ministre Altenstein reconnaît que les habitans de la rive gauche ne sont presque pas Allemands et que « le caractère de la nationalité s'est chez eux effacé en grande partie. » Dans une lettre du 29 septembre 1818, écrite au cours d'un voyage sur la rive gauche du Rhin, Genz découvre que les Prussiens sont universellement haïs par les populations. Le 28 octobre 1830, au milieu de la crise provoquée par notre révolution de Juillet, le général Rochus von Rochow, qui vient d'inspecter la province, exprime toute sa défiance pour les habitans dans l'une de ses *Lettres confidentielles :* « En termes modérés, mais pourtant sérieux, j'ai fait remarquer qu'aucun Rhénan ne devait être commis à la garde des forteresses. Car si notre armée, un jour à venir, devait avancer vers la frontière ou vers les Pays-Bas, les citadelles du Rhin seraient exposées aux plus grands dangers, tant qu'elles seraient occupées par des troupes rhénanes. » En 1840, Venedey, natif de Cologne, mais personnellement converti à l'idée allemande, avoue que ses compatriotes haïssent les Prussiens; il confesse que beaucoup, « mus par un vil sentiment d'égoïsme, » seraient enclins à favoriser les projets de la France.

Une autre déposition non moins digne d'intérêt est celle de Karl Schurz. Celui-ci est né en 1829 près de Cologne et a joué un certain rôle auprès de Kinkel pendant la révolution allemande de 1848. Émigré plus tard en Amérique, il y a occupé de hautes situations politiques et il a écrit ses mémoires bien après la guerre de 1870, à une époque où la gloire de l'empire bismarckien éblouissait les imaginations. Les souvenirs de jeunesse de Schurz reposent donc sur des impressions qui remontent aux environs de 1848. Or, il constate lui aussi l'antipathie des Rhénans pour la Prusse et leur attachement à la France. « La rive gauche, dit-il, dont la population enjouée aime la vie facile, avait passé, pendant un laps de temps relativement court, par des destinées diverses. Avant la Révo-

lution, elle avait vécu sous la domination aimable et dissolue des archevêques-électeurs. Ensuite, conquise par les armées françaises, elle avait appartenu un certain temps à la République et à l'Empire. Enfin, en 1815, on l'avait *collée* à la Prusse. De ces trois maîtres, dont la rapide succession n'avait pas permis à un véritable loyalisme de prendre naissance, ceux que les Rhénans aimaient le moins, c'étaient les Prussiens. Leur autorité sur les bords du Rhin faisait l'effet d'une domination étrangère, et dès le premier jour, comme c'est presque toujours le cas, elle se heurta au sentiment des habitans. »

Il est inutile d'accumuler les témoignages. Ceux qu'on vient de lire ne laissent rien à désirer. Ils sont clairs et même peu suspects, puisqu'ils émanent d'Allemands. Mais il nous reste à entrer dans le détail des faits, et à exposer les motifs d'une antipathie aussi opiniâtre. On notera d'ailleurs que Sybel lui-même, quoi qu'il en eût, n'osait pas nier les bienfaits de l'administration française. Dans ce même discours où il faisait l'apologie de la Prusse, il reconnaissait, en se donnant à lui-même un singulier démenti, que les Rhénans, dans les années qui précédèrent immédiatement 1815, avaient joui d'énormes avantages. La Révolution, concédait-il, les avait libérés dans leur travail et leur industrie ; elle leur avait apporté l'indépendance sociale ; elle avait jeté dans le domaine public les biens de mainmorte et les propriétés féodales ; le pays tout entier avait prospéré.

Et c'est bien cela qui fut la raison première de la résistance. Dès l'annexion, les Rhénans se nommèrent eux-mêmes *Muss-preussen*, ou Prussiens par nécessité. Puis leur protestation prit des formes plus actives et se fit plus pressante. Ce furent d'abord des placets en nombre infini, des réclamations d'un ton très vif qui prenaient chaque jour le chemin de Berlin. Mais ces placets n'étaient honorés d'aucune réponse. La fermentation devint si vive qu'en 1817 le roi de Prusse se décida à promettre une enquête. Ce fut Hardenberg qui arriva : il était chargé d'examiner les causes du mécontentement et de calmer les esprits. Avertis de sa venue, les adversaires du nouveau régime s'étaient groupés. Parmi eux se trouvait Goerres. En 1797, il avait été de ces Rhénans qui avaient voulu fonder une république cisrhénane. En 1798, il avait approuvé en termes enthousiastes l'annexion par la France. Le Consulat avait fait de lui

notre ennemi. On l'avait vu en 1806 professeur à l'Université de Heidelberg, puis il était revenu à Coblence en 1808, avait salué l'invasion comme une délivrance, et approuvé les traités de 1815. Pour récompenser son zèle, la Prusse l'avait nommé directeur général de l'enseignement dans le Rheinland. Mais l'accord n'avait pas duré, et depuis quelque temps déjà, il menait une vigoureuse campagne dans son journal le *Merkur*. C'est lui qui se présenta devant Hardenberg, à la tête d'une délégation, et porteur d'une pétition pour laquelle il avait réuni 5000 signatures. L'entrevue eut lieu à Coblence au printemps de l'année 1818. Hardenberg répondit aux réclamations par de bonnes paroles. On lui demandait l'accomplissement des promesses de 1815, l'appointement des deux clergés, l'amélioration de l'enseignement primaire, l'adoucissement de la conscription prussienne, la protection de l'industrie et du commerce. Le gouvernement ne fit rien : il infligea seulement un blâme au président supérieur de la province, coupable d'avoir toléré la quête des signatures, faisant ainsi comprendre que les remontrances lui déplaisaient. Goerres redoubla. Peu de temps après, il manifesta son opposition en applaudissant à l'assassinat de Kotzebue, puis il publia en 1819 un violent factum : *L'Allemagne et la Révolution*. Comme on le menaçait d'arrestation, il prit la fuite et se réfugia... en France, à Strasbourg. Il y montra assurément encore quelque insolence, mais il était dorénavant l'ennemi juré de la Prusse.

L'armée prussienne surtout irritait les Rhénans. Elle s'était rendue impopulaire du jour où elle avait mis le pied sur la rive gauche. Pour ses débuts, dans les premiers mois de 1814, elle avait réquisitionné des chevaux, fait verser de l'argent, et levé des hommes. A Clèves, malgré les bonnes dispositions de la ville, on ne voulait pas oublier les exactions auxquelles s'était livré un certain major von Reiche, qui s'y était établi à la tête d'un corps franc. Depuis, on se plaignait d'un service militaire trop lourd, imposé sans ménagement. On s'y soumettait par la force, dans l'impossibilité de s'y soustraire, mais la mort dans l'âme. L'ancien citoyen français, dont le fils était incorporé dans les troupes du Hohenzollern, parlait de lui comme d'un bien qu'on lui avait ravi. *Er ist bei den Preussen*, disait-il : « il est chez les Prussiens, » et cette seule phrase fait exactement comprendre quel abîme séparait les deux peuples. Dans les villes, les

conflits avec les civils étaient extrêmement fréquens; à chaque instant, des collisions et des rixes troublaient la paix des rues. A Mayence, où plusieurs contingens de la Confédération se trouvaient réunis, les Prussiens surtout étaient détestés. Le docteur Bockenheimer avoue qu'ils étaient poursuivis par les quolibets des habitans : eux, au contraire, persuadés qu'ils étaient les soldats de la première armée du monde, se raidissaient dans leur dignité et prenaient fort mal les plaisanteries dont ils étaient l'objet. Ce n'est pas une caricature que ce *Feldwebel* Rinke dont Clara Viebig nous a tracé l'inoubliable figure (1), sanglé dans son uniforme, pétrifié devant ses supérieurs, incorruptible dans le service, mais injurieux pour ses subordonnés, de misérables Rhénans qui ne veulent pas apprendre le pas de parade, et ne voient nul honneur à porter la tunique de Sa Majesté.

Les événemens qui se passèrent à Cologne en 1846 jettent une lumière très crue sur les rapports des annexés et des conquérans. Le 2 août, jour de la fête patronale de l'église Sainte-Brigitte, des policiers et des gendarmes en grand nombre occupèrent les rues de la ville. Le 3, comme les enfans leur avaient lancé des pétards, ils chargèrent la foule sabre au clair. Cinquante hommes du 28e régiment d'infanterie accoururent, puis cinquante encore, et une compagnie du 16e; baïonnette au canon, ils firent évacuer la place du Vieux-Marché et barrèrent les rues en distribuant des coups de crosse, accueillis d'ailleurs par une grêle de projectiles. L'un des chefs de l'opposition, le marchand de cigares Raveaux, reçut des coups de sabre, et les perquisitions commencèrent. Un nommé Herbertz, aubergiste, demanda à la police d'entrer chez lui, afin de bien prouver que de son immeuble personne n'avait lancé de pierres sur les soldats. Pendant que l'on visitait son appartement, la troupe à son tour voulut forcer la porte. Le dialogue qui s'engagea entre Herbertz et l'officier commandant le détachement, tel qu'il nous est rapporté par le procès-verbal (2), est caractéristique. « Je ne laisse passer personne, car la police est déjà chez moi, et de plus je donne ma parole d'honneur que de ma maison aucune pierre

(1) Clara Viebig : *Die Wacht am Rhein.*

(2) *Bericht über die Ereignisse zu Köln vom 3en und 4en August 1846 und den folgendem Tagen* (Mannheim, chez H. Hoff, 1846). On croirait lire le récit des événemens de Saverne en 1913.

n'a été lancée. — Votre parole d'honneur? Vous êtes un imbécile. — *Je crois que la parole d'honneur d'un bourgeois de Cologne vaut bien celle d'un lieutenant prussien.* »

Le 4, deux cent cinquante soldats sont encore là, commandés par un major. Les collisions recommencent; un citoyen est tué, et un officier insulte la foule : « Canailles, chiens, gredins. » Les charges à la baïonnette se succèdent; il y a des blessés; les habitans protestent par une lettre adressée au procureur général Berghans, personnage bien vu de la population, et ils se plaignent de l'acharnement « barbare » dont la troupe a fait preuve. La chasse aux Colonais, échevelée et folle, se poursuit pendant toute la journée. Le 5 au matin, la ville présente un aspect lamentable; des flaques de sang, des touffes de cheveux arrachés parsèment les rues; beaucoup de maisons sont endommagées; un grand nombre de blessés légers ont regagné leur domicile; les grands blessés ont été transportés dans les hôpitaux; la population, exaspérée, achète des armes et aiguise des faux. Alors les principaux citoyens se réunissent, et le procureur général essaie de les calmer, mais sans succès. Le conseil municipal décide la création d'une garde nationale, afin d'enlever aux Prussiens tout prétexte d'intervention. Les fantassins rentrent dans leurs casernes, et la tranquillité se rétablit aussitôt, mais dix mille personnes assistent à l'enterrement du Colonais tué par les soldats. Le 10 septembre, les ministres de la guerre, de l'intérieur et de la justice, lancent à la population un avertissement courroucé. La mairie répond par une protestation non moins violente. Le 4 octobre, le roi, de Sans-Souci, lance un Ordre de Cabinet foudroyant. Il blâme les mots français qui émaillent la pétition du conseil municipal, et regrette qu'une garde nationale ait été formée, ce qui donne à son gouvernement une apparence de faiblesse. Il est à la fois dur et provocant, et donne raison à son armée. « Tout soulèvement contre l'autorité publique est un crime grave dont les conséquences sont incalculables, surtout dans une ville qui passe avec raison pour être l'un des boulevards de l'Allemagne. Je désapprouve donc que, dans l'adresse que j'ai reçue, l'on ait désigné comme *insignifiante* la cause pour laquelle les troupes sont intervenues. Bien au contraire je juge que l'émeute, dans les conditions où elle s'est produite, devait être étouffée par la force des armes, ce qui ne m'empêche pas

de déplorer qu'une telle répression n'ait pu avoir lieu qu'au prix d'une vie humaine et de cruelles blessures. D'ailleurs mes soldats, comme les rapports en font foi, ont montré un sang-froid louable et de la modération, si bien que le général commandant en chef a reçu l'ordre de leur exprimer ma satisfaction. »

L'antipathie des populations ne va pas seulement à l'armée; elle est bien plus universelle. Les annexés étaient de caractère souriant, légers, avec la gaieté des régions du vin et ces manières faciles propres aux pays démocratiques. Goerres a fait ressortir, dans ses pamphlets, en quelle opposition foncière ils se trouvaient avec des Prussiens, et il s'est plaint que ceux-ci n'aient rien fait pour se mettre à l'unisson. « *Litthauer seid ihr!* leur clamait-il indigné, vous êtes des Lithuaniens! » En effet, les sujets de Frédéric-Guillaume apportaient sur la rive gauche du Rhin leur accent inconnu, leur raideur, leur orgueil, et prenaient des attitudes insultantes. A Cologne, à Düsseldorf, à Aix-la-Chapelle, à Coblence, partout où ils se trouvaient en nombre, ils se conduisaient comme en terrain conquis. Nous avons vu, à propos des émeutes de 1846, en quel style le roi écrivait à ses sujets. Mais ses ministres, ses fonctionnaires, des plus élevés aux plus humbles, proféraient eux aussi des paroles sans aménité et se donnaient des allures cassantes. Alors dans les rapports journaliers entre les envahisseurs et les envahis, les injures se croisaient : « *Rheinische Lümmel*, Brutes rhénanes! » disaient les premiers, et les seconds répliquaient : « *Preuss, hungriger Preuss*, Prussien, Crève-la-faim de Prussien! » « Le mot de Prussien, écrit Karl Schurz, avait dans la bouche du peuple la valeur générale d'une insulte passablement offensante. En fait, quand dans une dispute d'écoliers l'un avait traité l'autre de *Prussien*, alors il lui était difficile de trouver mieux. » L'opposition, toujours très âpre, était nourrie par des pamphlets venus du Palatinat ou de la Hesse, comme ce libelle intitulé *Félicité rhénoprussienne*, imprimé en 1832 chez Ritter, à Deux-Ponts, et que signale à Berlin le général Rochus von Rochow en indiquant qu'il est propre à soulever le Rheinland.

Donc la Prusse s'était donné pour tâche d'inculquer aux Rhénans la discipline militaire et l'application au travail, mais elle les trouvait frondeurs, entêtés dans la résistance, et fort peu disposés à obéir : elle les méprisait. Alors les sentant

rebelles, elle s'ingéniait, par une étrange erreur, à les défier et à les provoquer. Elle les blessa en publiant, le 3 novembre 1817, l'ordonnance sur la conduite administrative des affaires, où l'opinion publique aperçut aussitôt une preuve de la mauvaise volonté prussienne. Les années qui suivirent ne manifestèrent aucune détente. La noblesse rhénane, systématiquement, fut mise à l'écart, comme aussi la haute et la moyenne bourgeoisie. Les annexés étaient faits pour servir, mais en aucun cas ne devaient commander. Se comparant à des esclaves, ils se voyaient exclus de toutes les places, évincés de tous les postes, soit qu'on leur en défendît brutalement l'accès, ou qu'ils prissent eux-mêmes le parti d'y renoncer, à cause des obligations qu'on leur imposait hypocritement. Goerres, en 1822, reprochait à la monarchie prussienne de ne pas gouverner avec les Rhénans, mais contre eux. Dans toute la période qui nous occupe, aucun Rhénan ne fut admis dans la maison du roi ni dans les charges de la cour. Ils ne furent pas appelés aux grands emplois administratifs. On n'en vit pas dans les ministères, ni comme chefs de division, ni comme chefs de section. Ils ne devinrent ni conseillers d'État, ni présidents de province, de régence, ou même de district. Les exceptions du moins sont très rares.

Dans les fonctions subalternes, le même ostracisme frappait les Rhénans. Quelques-uns parvenaient bien à entrer dans l'administration et la magistrature, mais on avait grand soin de leur refuser les postes importans; l'on veillait à ce qu'ils fussent toujours en très grande minorité et privés de toute influence. Quant aux petits emplois, l'accès en était permis aux anciens sous-officiers qui avaient accompli douze années de service dont trois comme soldats, et neuf comme gradés. Mais les Rhénans avaient une telle aversion pour l'armée prussienne, avec les servitudes qu'elle leur imposait, que tous quittaient le régiment avant de remplir les conditions requises : en conséquence, les places étaient attribuées aux immigrés. Enfin la monarchie des Hohenzollern avait pris le parti, dans un État où les cinq douzièmes des troupes étaient catholiques, de ne donner des grades qu'aux protestans, ou peut s'en faut, ce qui éliminait d'avance les Polonais, les Silésiens et les Rhénans. A une époque où les fonctionnaires d'un rang élevé étaient généralement choisis parmi les officiers, il n'était guère possible aux annexés de forcer les portes défendues : aucun

pour ainsi dire ne dépassait le rang de major; rares étaient ceux qui devenaient capitaines; on leur accordait tout au plus quelques charges inférieures.

D'autre part, la Prusse avait pris l'habitude de ne jamais consulter la nouvelle province sur ses propres affaires. Elle lui imposait ses décisions de très haut, les lui infligeait d'autorité, sans solliciter un avis ou tolérer la moindre observation. Le 5 juin 1823, elle lui avait concédé une assemblée provinciale, qu'elle destinait uniquement à enregistrer les volontés de Berlin. En quatorze ans, ce *Rheinischer Landtag* ne délibéra sur rien de ce qui intéressait les habitans du pays, sauf sur le mode d'application de lois promulguées par le souverain, sur les règlemens d'une maison de fous, et sur quelques ordonnances touchant la chasse. Le 14 juin 1837, lassé du mépris qu'on lui témoignait, il envoya à la couronne une retentissante protestation : « D'après la loi du 5 juin 1823, toutes les lois concernant la province devaient être communiquées au Landtag pour en délibérer, ainsi que les projets de lois générales qui ont rapport à l'État, aux droits des personnes, à la propriété et à l'impôt. Néanmoins, une grande partie des lois et ordonnances qui, d'après cette loi, auraient dû être soumises à la délibération du Landtag, ont été promulguées sans cela... Dans ce moment même, nous avons à délibérer sur un projet de loi d'après lequel le mariage cesse d'être un pacte civil; et l'on ne nous permet pas de discuter sur la loi elle-même, mais seulement sur la manière la plus opportune de l'exécuter... Pas un seul budget provincial n'a été mis sous les yeux des députés, pas un seul compte sur l'emploi des deniers provinciaux ne leur a été soumis. »

En fait, les instincts démocratiques des Rhénans se heurtaient chaque jour aux tendances féodales de la Prusse, et le Rheinland était l'un des pays où l'esprit de l'ancien régime luttait le plus violemment contre celui de la Révolution. Les prescriptions françaises sur la chasse avaient été vite remplacées par une ordonnance très impopulaire aux termes de laquelle toute commune affermait annuellement tout son territoire au plus offrant; ainsi le possesseur du sol se voyait enlever le droit de tirer le gibier vivant dans son domaine, et ne pouvait empêcher l'adjudicataire de chasser chez lui : cela paraissait incompatible avec le principe de la propriété privée.

La place prise dans le royaume par l'aristocratie était la source d'un mécontentement toujours accru. On voyait que la Prusse, malgré toute sa défiance de la noblesse rhénane, s'efforçait peu à peu de reconstituer la grande propriété foncière abolie après 1789, et la tentative soulevait d'autant plus d'inquiétude que les ventes de biens nationaux, qui avaient enrichi tant de particuliers, semblaient menacées. Un Ordre de Cabinet du 18 janvier 1826 abrogea les dispositions françaises qui ne reconnaissaient ni dignités, ni qualifications, ni armoiries, ni privilèges nobiliaires, et invita les nobles à faire les preuves de leurs titres.

Ce n'est point tout. On a noté avec quelle énergie le Landtag, parmi tant d'autres griefs, avait réclamé en 1837 le contrôle des impôts. C'était là l'un des points les plus brûlans de la situation. Le peuple, pour se défendre, aurait voulu que ce contrôle fût exercé par une représentation issue de lui. Il aurait désiré, pour mieux résister à un pouvoir arbitraire, la liberté de la parole et de la presse. Or, tout cela lui était refusé. Aux contributions françaises se surajoutaient, dans les premières années, des contributions prussiennes, et Goerres, dans sa pétition de 1818, n'avait pas manqué de protester. Une nouvelle organisation était survenue, apportant avec elle l'ordre et l'harmonie. Mais il importait peu que l'administration financière fût bonne, du moment que les taxes demeuraient très lourdes. D'ailleurs, la législation fiscale prussienne, introduite en 1821 dans le Rheinland et en Westphalie, n'avait pas supprimé l'impôt foncier français non plus que les centimes additionnels. Que l'octroi fût aboli, cela sans doute était appréciable, mais les charges n'en étaient pas diminuées, bien au contraire. Un fonctionnaire, von Reiman, président du cercle d'Aix-la-Chapelle, voulut prouver que du temps de Napoléon les contributions étaient plus élevées d'un tiers. Benzenberg, de Clèves, présenta des calculs analogues ; il affirma que, dans le gouvernement d'Aix-la-Chapelle, les habitans, en 1813, payaient 5 thalers, 2 groschen d'argent et 8 pfennigs par tête, et qu'en 1822 ils versaient seulement 4 thalers, 8 groschen d'argent et 6 pfennigs, dont 14 groschen d'impôts communaux.

Mais ces démonstrations officielles ne persuadèrent pas les Rhénans. Ils comptaient en 1830 qu'ils acquittaient par an 49 726 621 francs d'impositions directes, tandis que Napoléon

ne leur en avait jamais demandé plus de 7 500 000. De Düsseldorf à Sarrebrück, ils remarquaient que l'administration prussienne coûtait deux fois plus cher que l'administration française, et ils se plaignaient que la province payât des contributions bien plus fortes que le reste du royaume. En 1833, Hansemann consacra à la question un gros travail. Son livre ambigu (1), où le nouveau régime, — sans doute par prudence, — est jugé dans l'ensemble d'une manière favorable, présente dans le détail une série de condamnations implacables. Avec une extraordinaire sûreté et une complaisance visible, l'auteur met à nu les fautes des conquérans. Sans doute, dit-il, le Rheinland est administré à bon marché; mais en temps de paix et sous la domination prussienne, il verse des impôts bien plus élevés que jadis sous le gouvernement d'un homme de guerre français. D'une façon générale, les charges fiscales sont plus lourdes en Prusse qu'en France. Si l'on considère que l'organisation militaire coûte à la première de ces puissances 27,17 pour 100 de ses dépenses totales, et seulement 24,13 pour 100 à la seconde, il est évident que de nombreuses économies seraient possibles. Elles devraient porter sur les frais de l'administration civile, sur les services de la police et de la justice, sur l'armée, de manière à amortir les dettes de l'État. En conséquence, Hansemann propose le renvoi de 60 000 soldats et fonctionnaires qui pourraient alors se livrer à un travail productif. Des mesures sagement conçues réduiraient les dépenses de 16 millions et demi de thalers, les contributions de 11 millions.

Le gouvernement finit par convenir que la nouvelle province payait de plus forts impôts que les anciennes, mais il n'en continua pas moins à faire vivre la Prusse tout entière aux dépens des pays annexés, sous prétexte que ceux-ci coûtaient très cher, et qu'il fallait construire des forteresses pour les protéger. De là chez les Rhénans des doléances jamais apaisées et une amertume que rien ne désarmait. Leurs maîtres s'étaient emparés d'eux par la force, des maîtres durs, sans esprit ni générosité, mais qui de plus étaient pauvres, avides comme des loups affamés, et qui poussaient l'injustice jusqu'à se faire nourrir par leurs victimes. Si encore le commerce eût été floris-

(1) Hansemann : *Preussen und Frankreich* (Leipzig, 1833), cf. en particulier la préface, et les p. 315, 327 et sq., 376.

sant, peut-être eût-on beaucoup pardonné; mais à Berlin on s'occupait des intérêts de la Prusse agricole, et l'on négligeait ceux du Rheinland industriel. Jusqu'en 1830, la situation de la province rhénane fut extrêmement difficile, et dans la suite elle ne s'améliora que lentement. La crise économique s'étendit même au Palatinat et à la Hesse, où le nombre des mendians s'accrut dans des proportions considérables. L'année 1817 se signala par une atroce famine. En 1831, le maire de Trèves indiquait que dans la région la détresse et la misère des habitans atteignaient un degré inouï. Une seule culture était d'un intérêt vital pour les Rhénans, celle de la vigne, mais celle-là justement était ignorée de la bureaucratie prussienne ; le ministère avait dégrevé le consommateur, mais il frappait la production; en 1828, il avait augmenté de 42 000 thalers l'impôt foncier dans le seul cercle de Trèves, et en même temps il avait conclu avec la Hesse une union douanière qui lésait les vignerons.

Une domination qui avait eu de si fâcheux commencemens ne pouvait devenir populaire à bref délai, et les désastres qui en avaient marqué le début, même quand des mesures judicieuses eurent rappelé la richesse, laissèrent dans les esprits une impression qui ne devait pas s'effacer de sitôt. Victor Hugo, en 1840, traduisait très exactement l'opinion des Rhénans, aussi bien que celle des Français, quand il jugeait en ces termes l'œuvre des traités de Vienne : « Jamais opération chirurgicale ne s'est faite plus à l'aventure. On s'est hâté d'amputer la France, de mutiler les populations rhénanes, d'en extirper l'esprit français. On a violemment arraché des morceaux de l'empire de Napoléon... On n'a posé aucun appareil, on n'a fait aucune ligature. Ce qui saignait il y a vingt-cinq ans, saigne encore. » L'analogie est très grande entre la rive gauche du Rhin après 1815 et l'Alsace-Lorraine après 1870 : chez les conquérans, des violences raisonnées et des brutalités systématiques; chez les annexés, des indignations douloureuses et l'espoir invincible dans une réparation qu'ils croyaient prochaine.

II. — LA LUTTE POUR LE CODE

De toutes les institutions que le pays rhénan devait à la France, celle qu'il appréciait le plus était sans doute le Code.

Quand les souverains allemands prirent possession de la rive gauche, ils n'eurent garde de modifier aussitôt la législation existante, et même ils donnèrent leur parole qu'ils la respecteraient. Ainsi les Rhénans conservaient une conquête qu'ils jugeaient précieuse, et ils pensaient bien que l'état de choses créé par les traités de Vienne ne serait que provisoire, puisque les engagemens des princes, jusqu'à un certain point, le laissaient apparaître tel. Ce Code, dans l'opinion publique, était une défense contre l'arbitraire, et en même temps, comme il était fait pour de libres citoyens, il s'accordait merveilleusement avec les tendances démocratiques du pays. Au civil, il confirmait l'abolition des privilèges, l'égalité des nobles et des roturiers. Au criminel, il empêchait les abus du pouvoir et les violences de l'autorité, puisqu'il édictait la publicité des débats, la liberté de la défense, et que, dans les causes relevant des cours d'assises, un jury d'hommes honorables, non pas le tribunal lui-même, prononçait sur la culpabilité. Les Rhénans voyaient dans leur législation le boulevard qui les séparait du reste de l'Allemagne, le lien qui les rattachait à la France, le monument impérissable et solide qui leur rendait toujours présent le souvenir de Napoléon. A défaut d'autres avantages, et si la domination des nouveaux souverains devait durer, le Code était la garantie d'un particularisme qui ne voulait pas abdiquer. En fait, il maintenait les personnes elles-mêmes sous l'influence française. Je n'en veux comme exemple que ce président du tribunal de Mayence, Pittschaft, que Gutzkow aperçut en 1840. Il émaillait ses discours d'expressions françaises, avait toutes les manières des avocats et des juges français, en un mot il ressemblait à un Français annexé : selon l'expression de l'écrivain, les lois qu'il appliquait étaient pour lui « la raison écrite. » Ce sont elles qui l'avaient formé intellectuellement : il leur avait voué sa reconnaissance et son respect.

La Bavière, la Hesse et l'Oldenbourg, du moins pendant très longtemps, ne songèrent pas à modifier le Code Napoléon. Il en fut de même du grand-duché de Bade, où il était en vigueur depuis 1809 sous la forme d'une traduction officielle. La Prusse au contraire manifesta bien vite d'autres intentions. Le gouvernement de Frédéric-Guillaume III s'irrita de voir la monarchie coupée pour ainsi dire en deux, avec, à l'Ouest, des tribunaux spéciaux et une législation inconnue au reste du

royaume. On prouva aux populations que l'on considérait ces tribunaux comme des organes d'un rang inférieur, en n'accordant pas aux juges qui y siégeaient le même rang et le même traitement qu'aux magistrats de la vieille Prusse. Mais le mépris ne suffisait pas, et l'on entreprit de faire table rase d'un passé gênant. Le Rheinland, seul parmi les onze provinces, possédait une cour d'appel, et celle-ci continuait d'être liée par les décisions d'une cour de cassation qui délibérait à Paris. Cela, la bureaucratie de Berlin, animée d'un esprit unitaire et centralisateur, ne pouvait le permettre. C'était donc aux lois elles-mêmes, au droit français qu'elle devait s'attaquer : c'était lui qu'elle devait faire disparaître. Elle se mit bientôt à l'œuvre. Depuis 1815, il y avait une *Commission immédiate de justice* qui exerçait les fonctions du ministre pour les territoires de la rive gauche. En 1818, elle reçut la mission d'étudier les conditions d'un changement de législation. En 1825, elle se prononça pour le maintien de la législation française et fut brusquement dissoute. En 1826, le gouvernement annonça que le droit prussien serait introduit à la fin de 1828. La mesure fut alors différée, mais les projets se succédèrent : les menaces de changement reparurent en 1837, en 1839, en 1843 et en 1845. De ces tentatives, la plus complète fut celle de 1843. Cette année-là, le Landtag de Düsseldorf se vit présenter un code criminel qui devait être appliqué dans toute la monarchie et qui devait abroger dans le Rheinland deux des cinq Codes de Napoléon; les autres auraient été supprimés ensuite, si l'essai avait réussi. Il fallut y renoncer.

Toutefois, en même temps que l'on essayait de forcer l'obstacle par une attaque de front, on l'assaillait aussi de biais, et l'on s'efforçait de détruire la législation française en détail, article par article. Les deux manœuvres furent concomitantes, et l'échec répété de la première ne fit jamais renoncer à la seconde. Celle-ci ne rencontra pas une moindre impopularité que celle-là, car le sentiment public, dans toute modification apportée à l'œuvre juridique du grand empereur, voyait le péril de coups plus rudes et d'innovations plus hardies.

Il serait un peu long, et peut-être fastidieux, d'énumérer toutes les mesures, tantôt obliques, et tantôt brutales par lesquelles la Prusse s'efforça de substituer, dans les pays rhénans, le droit prussien au Code Napoléon. Cet effort obstiné n'alla pas

du reste sans d'innombrables et énergiques protestations de la part des pays annexés.

On peut dire qu'au moment où se clôt la période que nous étudions, l'attachement des populations rhénanes à la législation française n'a fléchi en aucune façon. En Prusse, le gouvernement a marqué une capitulation provisoire, mais la défiance est éveillée, et l'on se prépare à repousser des tentatives dont on sent planer la menace. Dans le Palatinat, les institutions napoléoniennes conservent toute leur faveur et sont chéries d'une population qui y voit le gage de ses libertés. En Hesse, les Codes impériaux ont résisté à l'attaque dirigée contre eux, et le ministère a dû s'avouer vaincu. Au plus fort de la lutte, K.-A. Schaab, vice-président du tribunal de Mayence, a publié l'histoire de cette même ville, et il en a profité pour faire un éloge vibrant du droit français. La page qu'il lui consacre est si enthousiaste, elle reflète si bien l'opinion du pays tout entier que nous ne saurions nous dispenser de la citer : « Il est vrai, il est indéniable, lisons-nous (1), que la législation et les institutions établies par suite de l'union de la rive gauche du Rhin avec la France, ont amené un changement total dans tous les rapports politiques et sociaux. Quoique émanant d'une république et d'un peuple étranger, elles n'ont eu qu'une bonne influence sur le caractère allemand et les mœurs allemandes; bien plus, elles ont fait leurs preuves pendant un demi-siècle... Elles étaient essentiellement basées sur l'égalité de toutes les classes de la société devant la loi et devant le juge, et aussi sur la liberté du citoyen et de l'homme... Des débats publics et oraux dans les affaires criminelles et civiles, la suppression de tous les conflits de compétence, la défense par des spécialistes que l'accusé choisit lui-même, la séparation sévère de la justice et de l'administration étaient des principes fort appréciables. Le système d'impôts nouvellement introduit habitua à l'ordre et à l'exactitude. On accorda aux actes de l'état civil l'importance qu'ils méritaient; on chargea les autorités municipales d'en prendre soin sous le contrôle des tribunaux. Le Code civil paru en 1804 se signala par sa dignité juridique et par de saines idées. Il abaissa la limite de la majorité, octroya aux femmes non mariées les mêmes libertés

(1) K.-A. Schaab, *Geschichte der Stadt Mainz* (1847), t. III, p. 127.

qu'aux hommes et les émancipa également, ne soumit pas trop durement à leur mari celles qui étaient mariées et reconnut aux deux époux les mêmes droits quant aux acquêts de la communauté. Il établit encore une protection contre les actes arbitraires des employés de l'État, et contre les arrestations injustifiées. Il n'admet en effet ni tribunaux spéciaux pour des citoyens privilégiés, ni classes sociales non soumises à la loi. Qui voudrait faire adopter ce qu'il rejette, commettrait un crime contre l'époque à laquelle nous vivons. »

En vérité, aucun Français n'a mieux écrit que cet Allemand.

III. — LA GUERRE RELIGIEUSE.

La chute du régime français a déterminé en Allemagne une longue crise confessionnelle dont les juifs et les catholiques ont été les victimes. Les premiers, qui avaient été émancipés par l'empereur Napoléon, ressentirent durement la perte de leur protecteur. Sans doute Hardenberg et Metternich, au Congrès de Vienne, avaient pris position en leur faveur, mais la réaction ne se fit pas attendre. A Francfort, on leur enleva leurs droits politiques et la subvention qu'ils recevaient pour leurs écoles : quelques concessions, consenties en 1824, ne les désarmèrent pas. En Prusse, et par conséquent sur la rive gauche du Rhin, il leur fut interdit de devenir professeurs d'université et de gymnase ou de prétendre aux grades d'officiers ; une société protestante, dont le roi Frédéric-Guillaume III approuva l'activité, se fonda bientôt afin de les convertir et de les baptiser. Cette politique de défiance et de vexations a eu pour résultat que les Juifs, pendant de longues années, ont pris la tête du mouvement libéral et se sont fait remarquer par leurs sympathies françaises.

L'histoire des agressions subies par les catholiques dans certaines contrées de l'Allemagne, quoiqu'elle soit déjà connue par les belles études, parues ici même, de M. Georges Goyau, mérite d'être exposée en détail, à cause de la signification politique qu'elle revêt. Le règne de Napoléon n'avait pas été exempt de difficultés. Après la protestation du Saint-Siège contre les *Articles organiques*, d'autres différends s'étaient élevés ; le pape avait été interné à Fontainebleau, et s'était refusé à instituer les évêques nommés par l'empereur, de telle

sorte que plusieurs diocèses se trouvèrent vacans. Mais ces querelles étaient surtout politiques; elles se passaient entre catholiques et ne suscitèrent aucun trouble intérieur. Il allait en être autrement en Prusse, où les annexés appartenaient à une autre religion que les conquérans.

Sur la rive gauche du Rhin, les difficultés commencèrent de très bonne heure entre la monarchie des Hohenzollern et les annexés. Avant 1815, le pays ne contenait qu'un petit nombre de protestans. C'étaient des indigènes ou des réfugiés de l'Édit de Nantes, répartis en masses assez denses sur quelques points du territoire, dans les régions de Clèves au Nord, puis dans celles qui s'étendent entre Sarrebrück et Kreuznach. La population les désignait sous l'appellation commune de *Calviner* (1) ou Calvinistes; ils vivaient en bonne entente avec elle; dans la suite, ils manifestèrent le même esprit d'opposition : sauf les immigrés, déclare un auteur anonyme de 1842, « les habitans protestans, en général assez tièdes, sont presque aussi hostiles à la Prusse que les catholiques. Comme ceux-ci, ils la repoussent de toute la force de leurs idées libérales... Loin d'applaudir aux persécutions religieuses, ils les ont hautement réprouvées. » Or le royaume de l'Est, essentiellement luthérien, avait acquis ses premiers sujets catholiques au XVIIIe siècle, par la conquête de la Silésie, puis par le partage de la Pologne; il venait d'en augmenter considérablement le nombre, en vertu des traités de Vienne. Allait-il renoncer à la politique strictement confessionnelle qu'il avait adoptée jusque-là, et tenterait-il d'établir l'union intérieure en appliquant un large programme de paix religieuse? S'il l'avait fait, il semble bien que sa tâche d'assimilation en eût été facilitée. En 1815, le romantisme catholique représenté par Goerres et Schlegel, quoique libéral, était nationaliste allemand, ébloui par le passé du Saint-Empire et par la splendeur des cathédrales gothiques, celle de Cologne, par exemple, dans lesquelles il croyait voir une création originale du génie des Germains. La Prusse ne sut point profiter de ces bonnes dispositions. Elle ne comprit pas qu'elle devait se départir de son intolérance haineuse et de son fanatisme. Imbue de l'idée que la religion de Luther devait être celle de l'État tout entier, elle vit en Rome, puissance à la fois crainte

(1) C'est le nom qu'indique K. Schurz : *Lebenserinnerungen*, I, p. 32. « *Ein Calviner, wie dort die Protestanten gewöhnlich genannt wurden.* »

et méprisée, une menace redoutable pour sa propre domination.

Il importe donc de définir les positions respectives. La monarchie des Hohenzollern ne laisse pas ignorer qu'elle défend un certain système confessionnel et qu'elle le considère comme un moyen de contrainte, comme une garantie de son autorité. « Ce ne sont ni les garnisons ni les villes de guerre, déclare en 1818 le ministre Ancillon, ce ne sont pas les forteresses fédérales *qui nous couvriront contre la France*, protectrice des catholiques, mais le mur d'airain du protestantisme. » D'ailleurs, les Rhénans se sont très vite convaincus que la Prusse était le soldat d'une religion ennemie de la leur. Pour expliquer l'antagonisme des annexés et des envahisseurs, Karl Schurz n'hésite pas à mettre le doigt sur la plaie : « La population, dit-il, était presque exclusivement catholique, tandis que le mot de Prusse est synonyme de protestantisme. » Les paroles d'Ancillon, rapprochées des événemens qui ont suivi, prennent une valeur très significative. A ses yeux, comme à ceux du souverain et de la haute bureaucratie berlinoise, le catholicisme est la religion des Français refoulés en 1815 : il est également celle du grand empereur vaincu à Waterloo. On ne saurait donc s'étonner que la guerre confessionnelle se soit en fait colorée d'une teinte d'opposition nationale. Comme à leur Code, les Rhénans se sont attachés à leur Église ; ils ont vu en elle le lien qui les unissait à la France et le sûr retranchement où la Prusse ne pouvait jamais les forcer.

Il n'y a en effet aucune exagération à prétendre que, sur la rive gauche du Rhin, l'idée française et le catholicisme ont été en connexion étroite. Les persécutions coïncident avec le mouvement d'opinion qui, en Allemagne ainsi que chez nous, tend à considérer Napoléon comme le défenseur de la foi romaine. L'année de sa mort, ses vétérans de Mayence célèbrent en lui le catholique accompli. Ils le font parler en vers :

Nicht Philosoph, nicht Atheist
Verscheide ich als guter Christ.
In meiner Väter Glauben schreit'
Ich in die Welt der Ewigkeit;
Das Erdenglück, das ich erzielt,
Hat mir der böse Geist verspielt.
Vergebe, göttliche Geduld !
All' meinen Feinden ihre Schuld.

« Je meurs non pas en philosophe, non pas en athée, mais en bon chrétien. Fidèle à la religion de mes pères, je pénètre dans le royaume de l'éternité. Le bonheur terrestre que j'ai atteint, l'esprit malin me l'a fait perdre. Pardonne, indulgence divine, leurs fautes à tous mes ennemis ! » D'autre part, les chefs de la résistance, l'archevêque de Cologne, Clemens August von Droste-Vischering, le vicaire général Fonck, les curés Nellesen d'Aix-la-Chapelle, et Binterim de Düsseldorf, adversaires de la Prusse protestante, sont en relations avec Montalembert et les catholiques français. Ils s'allient en outre aux libéraux qui de leur côté sont animés d'une égale aversion contre la monarchie des Hohenzollern. Qu'il nous suffise de citer ici ce qu'écrit un historien allemand pour la période qui précède 1848 : « Avec une inquiétude croissante, on s'apercevait à Berlin que l'opposition confessionnelle, attisée dans le Rheinland par les ultramontains et l'archevêque lui-même, se confondait avec l'esprit particulariste de cette province, toujours étrangère et défiante vis-à-vis de la Prusse. Depuis que la domination ecclésiastique avait disparu, les Rhénans s'étaient trop fortement ancrés dans la conviction qu'ils appartenaient à la France pour se sentir facilement bons Prussiens. » Ces lignes sont de P. Flathe. Il indique aussi que la législation et la situation géographique s'ajoutaient à la religion pour élever comme une haute muraille entre la rive gauche et les anciens territoires du royaume.

Mais il faut maintenant exposer les faits. De 1815 à 1848, le gouvernement prussien a prouvé qu'il conservait toutes ses préventions luthériennes. « J'honorerai et protégerai votre religion, ce que l'homme a de plus sacré, avait déclaré Frédéric-Guillaume III en prenant possession du pays ; je chercherai à améliorer la situation matérielle de ses serviteurs, afin qu'ils maintiennent mieux la dignité de leur charge. » Or, les marques de la malveillance royale furent infinies, tandis que celles de sa bienveillance, presque toutes insignifiantes, se signalèrent par leur rareté. Sans doute, on vit quelquefois les nouveaux évêques prendre possession de leur siège sous l'escorte déférente des autorités. Sans doute le ministère concéda à l'Université de Bonn une faculté de théologie catholique et permit dès 1818 de célébrer à Cologne la Fête-Dieu par une procession solennelle. Il faut ajouter encore à ces manifesta-

tions conciliantes l'engagement de respecter la parité entre les deux religions. Mais l'État, pour contre-balancer la faculté catholique, la flanqua d'une faculté protestante. Quant à la parité, il n'eut d'autre souci que de la violer sans merci ni trêve et de la sacrifier sans cesse à son fanatisme intransigeant. La convention signée avec le Pape en 1821 ne le fut que sous l'empire d'une nécessité politique, dans l'intérêt du gouvernement bien plus que des populations. Une ordonnance du 6 mai 1817 avait défendu aux catholiques de s'adresser directément au Saint-Siège pour tout ce qui concernait la religion, à moins qu'ils n'eussent au préalable l'autorisation du ministre de l'Intérieur, qui se chargeait de transmettre à Rome les requêtes. Le 18 septembre 1818, il avait été interdit aux évêques de composer de nouveaux mandemens ou d'accepter ceux d'un supérieur étranger sans la permission de l'État. La correspondance avec le Pape ne devint libre qu'en 1841.

En somme, les catholiques, dans ce pays rhénan où ils formaient une écrasante majorité, étaient persécutés par le pouvoir. Bien avant que la crise eût atteint sa plus grande acuité, des voix narquoises ou douloureuses se firent entendre. En 1819, Goerres railla les prétentions de la monarchie prussienne : dans les provinces de l'Est, habitées par des protestans, il était peut-être naturel que le souverain se considérât comme le premier évêque de son royaume, mais aux bords du Rhin, où l'on était de foi romaine, il devait lui suffire d'être à la fois généralissime, juge suprême, directeur général de la police et propriétaire du sol, sans qu'il eût besoin de joindre à toutes ces qualités celle de *pontifex maximus* et de gouverner les consciences. On se souvenait qu'au temps de la domination française, infiniment plus libérale, Napoléon avait envoyé à Karlsruhe une note énergique pour exiger que les catholiques eussent autant de droits que les protestans. Or ce n'était point là la manière prussienne. L'archevêque de Cologne, von Spiegel, de 1829 à 1834, se plaint dans ses lettres que l'intolérance luthérienne du ministère s'accroisse de jour en jour : on a sans doute l'intention, à Berlin, d'abolir les libertés de l'Église catholique, et les agens du gouvernement ne cachent pas leur haine.

Ces doléances sont justifiées. Administrativement, l'oppression est combinée par des volontés expertes. Le 30 avril 1815, une ordonnance royale place les évêques au-dessous des consis-

toires. Cette mesure est bientôt abrogée, mais le 23 octobre 1817, une instruction ministérielle remet entre les mains des gouverneurs provinciaux, tous protestans, le soin de décider sur les affaires de l'Église catholique. Ils la soumettront donc à des vexations sans cesse renouvelées, tout en ayant l'air de la protéger. Ce sont eux qui se chargent de censurer, avant leur publication, les catéchismes et les lettres pastorales des évêques, et bien souvent ils confient ce travail à des pasteurs luthériens. Ils surveillent les journaux catholiques déjà existans, s'opposent autant qu'ils le peuvent à ce qu'on en fonde d'autres, et s'efforcent d'empêcher la diffusion de ceux qui paraissent à l'étranger. Avec les années, l'abus devient de plus en plus flagrant, surtout après l'exposition de la Sainte-Tunique en 1845. Les catholiques, qui ont lié partie avec les libéraux, réclament comme ceux-ci la liberté de la presse, et les pétitions se succèdent. Le conseil municipal de Trèves en envoie une en 1843 au Landtag rhénan. Deux ans plus tard, il joint sa protestation à celles de nombreuses villes de la rive gauche. Il demande que les censeurs ne soient plus exclusivement protestans, et que l'exercice de la censure soit commis aux tribunaux. La contrainte religieuse ne se borne d'ailleurs pas à la vie civile; dans l'armée, le soldat ou l'officier catholique qui veut se marier a besoin d'une espèce de permis que délivre après enquête un ministre évangélique; le sous-officier qui a des enfans, quelle que soit la confession à laquelle il appartient, doit les envoyer obligatoirement dans une école de garnison dont l'inspecteur est toujours le pasteur protestant de l'armée. Aussi le Rhénan, pour se soustraire à cette inquisition, renonce-t-il à solliciter des grades; il quitte le régiment au plus vite dès qu'il a terminé son service militaire.

L'invasion des fonctionnaires vieux-prussiens, que les auteurs les plus variés, de Goerres à Treitschke, en passant par Spiegel, Karl Schurz et bien d'autres, signalent comme une des sources du mécontentement populaire, outre qu'elle a pour but de germaniser les pays annexés, trouve son explication dans la défiance que nourrit le ministère de Berlin à l'égard des catholiques. Le refoulement de ceux-ci hors des divers postes de l'administration est constaté, dès le 19 juillet 1816, dans un rapport que l'*Oberpräsident* Vinke, de Münster, adresse à Hardenberg. Tous les agens que nomme le ministère dans le

Rheinland sont luthériens; comme tels, ils semblent seuls offrir des garanties suffisantes, car ils appartiennent à la même confession que le roi; dans la pensée du gouvernement, ils ont une mission religieuse qui est inséparable de leur mission politique. Quant à la malheureuse population soumise à leur autorité, elle gémit et s'indigne. Parfois même elle ose se plaindre ouvertement que la parité reste dans le domaine de la théorie. En 1845, le baron von Loë prend la parole au Landtag rhénan, et, dans un discours bourré d'une masse de faits et de chiffres, prouve combien peu les droits des catholiques sont respectés, tandis que les coreligionnaires du souverain sont favorisés au delà de toute mesure. Un journal bavarois publie ce discours : le baron von Loë est immédiatement traduit devant les tribunaux pour avoir violé la loi qui interdit de publier les délibérations des États provinciaux.

A l'oppression matérielle s'ajoutent encore les outrages. Il est toujours permis aux ministres protestans, du haut de leur chaire ou dans leurs journaux, d'attaquer la foi romaine, mais les prêtres et les évêques ne jouissent pas des mêmes libertés. En 1822, Goerres raconte que le directeur du gymnase de Coblence, où le ministère s'est empressé de nommer un grand nombre de professeurs protestans, a été obligé de quitter son poste parce qu'un des maîtres, un catholique parlant à des élèves catholiques, a blâmé Luther et la Réforme. Les injures, qui atteignent parfois un degré de violence inouï, sont de tous les instans, et revêtent dans l'esprit public un caractère presque officiel. Tel jour, c'est un immigré qui dénonce avec fracas l'obscurantisme des catholiques; tel autre jour, c'est un autre immigré qui fait le procès de leurs superstitions. Les prêtres sont en butte à un espionnage continuel, et l'on guette sans répit les jugemens qu'ils portent sur le gouvernement. En 1845, lors de l'exposition de la Sainte-Tunique à Trèves, Sybel et Gildenmeister, tous les deux professeurs à l'université de Bonn, avec un lourd appareil d'érudition, publient un pamphlet où ils tournent en ridicule l'objet de la piété populaire.

De plus, le pays, religieusement, est colonisé comme une terre d'infidèles au grand avantage du protestantisme. Aussitôt qu'une ville contient un petit nombre de luthériens, venus d'au delà du Rhin, l'État fonde un temple protestant, et la présence d'une garnison, si infime soit-elle, lui sert toujours

de facile prétexte ; même il n'hésite pas à saisir les édifices catholiques pour les affecter à son culte : c'est ainsi que, le 25 février 1819, il s'empare à Trèves de l'église des Jésuites. Pour cette besogne de conquête confessionnelle, il n'est jamais à court d'argent. Il subventionne grassement la religion luthérienne, mais ce sont les catholiques qui doivent faire tous les frais de la leur, et qui doivent payer pour l'entretien et les réparations des bâtimens où ils prient. A cet effet, en vertu d'un Ordre de Cabinet du 13 avril 1825, ils sont soumis à des taxes spéciales ou *Kathedralsteuer ;* ils versent 25 pfennigs pour chaque baptême, 50 pour chaque mariage, 15 pour chaque service funèbre. Ce sont là des impôts supplémentaires que leur vaut leur qualité de non protestans.

Au fond, comme le remarque l'archevêque von Spiegel, tout le travail de la Prusse tend à établir une religion d'État et à anéantir le catholicisme dans le Rheinland. Quelques mesures d'un caractère tout spécial le démontrent avec la dernière évidence. Sans doute le gouvernement ne favorisera pas ouvertement l'hérésie de Ronge où il découvre une entreprise révolutionnaire, et il ne la reconnaîtra officiellement qu'en 1848, sous la pression des événemens. Du moins faut-il signaler plusieurs tentatives où percent ses intentions.

Le 27 septembre 1817, paraît un Ordre de Cabinet qui réunit en une seule *Église évangélique chrétienne*, — c'est le nom qu'elle a reçu, — les Églises luthérienne et réformée, dans l'espoir d'y adjoindre plus tard le catholicisme : la liturgie évangélique, publiée en 1821 et retouchée en 1822, pénètre en 1843 dans la principauté de Birkenfeld. Puis la monarchie prussienne profite de ce que l'armée doit se plier à une obéissance toute passive pour forcer les troupes à recevoir un enseignement confessionnel uniforme. Un Ordre de Cabinet du 2 février 1810 exige que les soldats catholiques assistent une fois par mois à l'office protestant, afin de les habituer à l'indispensable respect qu'ils doivent témoigner à la principale religion de l'État (1). Une ordonnance de 1832 confirme cette décision, observée jusqu'en 1840, atténuée dans la suite par diverses dispenses, après que les deux Landtags de Westphalie et de Prusse rhénane ont fait entendre leur protestation. Cette même

(1) Textuellement : « *Um sie an die nöthige Achtung für die Hauptreligion des Staates zu gewöhnen.* »

année 1832, le 12 février, le gouvernement publie de nouvelles dispositions touchant l'organisation religieuse de l'armée. Il établit un clergé militaire protestant, mais non pas un clergé militaire catholique : tout au plus un prêtre, dans chaque ville de garnison, était-il parfois désigné *par le Consistoire évangélique* pour remplir les fonctions d'aumônier. « En temps de paix, aucun ecclésiastique catholique ne peut être attaché spécialement à l'armée. »

Il semble bien aussi que la monarchie prussienne, à l'Université de Bonn, ait soutenu et encouragé l'hermésianisme. Le fondateur de cette doctrine, Georges Hermès, né à Dreierwalde, professeur à Bonn depuis 1819 et mort dans cette même ville en 1831, soutenait, dans ses cours et dans la revue qu'il avait créée, des idées toutes particulières, qui n'étaient pas sans analogie avec le protestantisme. Il avait construit une théorie de la connaissance qui conduisait au catholicisme avec une certaine nécessité, et il faisait un emploi positif de la philosophie pour prouver l'existence de Dieu et la vérité de la religion; expliquée par lui, la foi romaine devenait une pure affaire d'intelligence et de raison. Sous son influence et sous celle de ses deux principaux disciples, Braun et Achterfeldt, l'Université de Bonn était devenue peu à peu le foyer d'un mouvement assez dangereux, puisque les jeunes prêtres de la province y recevaient leur instruction. Les catholiques bon teint considéraient donc avec quelque inquiétude l'activité de la faculté de théologie, et même ils soupçonnaient la Prusse de se servir d'elle pour ruiner leur religion. Qu'y a-t-il de vrai dans ce grief? Il est infiniment probable qu'il ne contient rien d'exagéré. Les hermésiens, il est vrai, se défendirent et alléguèrent qu'ils avaient toujours été les fils soumis de leurs supérieurs ecclésiastiques. Même le gouvernement n'avait-il pas supprimé leur revue pour un article qui lui avait déplu ? Toutefois eux-mêmes ont fait l'aveu que le ministère les avait protégés (1); il les défendit encore pendant son différend avec l'archevêque von Droste-Vischering, même après que, de Rome, le Pape eut lancé contre eux son bref *Dum acerbissimus*. Finalement il dut

(1) *Sind die Hermesianer Werkzeuge in den Händen der preussischen Regierung zur Dekatholisierung der Rheinprovinzen* (Cologne, 1839). Cf. p. 31 : « *Allerdings stand Hermes und seine Schule früher in hohem Ansehen bei der preussischen Staatsregierung.* »

les abandonner et consentir à ce que la faculté de théologie de Bonn relevât du siège de Cologne.

L'affaire capitale, celle qui fait le mieux éclater l'esprit de prosélytisme de la monarchie prussienne, et qui mit le plus violemment aux prises les Rhénans et leurs nouveaux maîtres, est celle des mariages mixtes. Pour conquérir moralement le pays, l'État avait encouragé les alliances matrimoniales entre les immigrés et les jeunes filles indigènes; protestans d'une part, catholiques de l'autre, quel devait être le statut religieux d'unions ainsi formées? Dans l'esprit du roi et de ses ministres, la confession luthérienne devait profiter de ces fusions des deux peuples, et c'était là le gage d'un loyalisme futur. Une décision du 21 novembre 1803 avait prescrit que, dans les mariages mixtes, tous les enfans fussent baptisés selon la foi du père. Pendant les premières années de la domination prussienne, cette disposition resta lettre morte dans la province rhénane, soit que le gouvernement ne sentît pas son pouvoir suffisamment affermi ou qu'il s'en remît au temps qui devait servir sa politique. Mais l'aversion était grande contre les conquérans, et le clergé menait la résistance. Le roi Frédéric-Guillaume III, par un Ordre de Cabinet du 6 avril 1819, signifia qu'il briserait les obstacles. Il se plaignait et menaçait. Les prêtres faisaient des difficultés pour bénir les mariages mixtes, et, lorsqu'ils étaient accomplis, troublaient la conscience des conjoints appartenant à la religion catholique : conduite inexcusable et que le roi ne pouvait tolérer. Au besoin, il romprait les négociations en cours avec Rome, — c'était avant l'accord de 1821, — et il cesserait de s'intéresser à l'amélioration de la situation matérielle des ecclésiastiques. Il invitait à dénoncer immédiatement ceux qui persévèreraient dans leur attitude, et il se réservait de les relever de leurs emplois; il était même disposé à agir avec la dernière rigueur contre les évêques qui toléreraient de tels abus.

Ces remontrances n'eurent aucun succès. Le souverain revint à la charge; il confirma la décision de 1803 par un rescrit du 7 décembre 1822, puis par un Ordre de Cabinet du 17 août 1825, qui étendait à tous les territoires de l'Ouest les dispositions précitées. La lutte aussitôt devint très âpre. Les immigrés, fidèles à la volonté royale, essayèrent d'imposer leur religion. Les prêtres, sauf dans l'Est de la monarchie où ils se

montrèrent assez dociles, ne voulurent point céder à l'intimidation. Ils n'accordèrent pas aux fiancées catholiques l'absolution qu'elles leur demandaient, ou bien ils refusèrent de publier et de bénir les mariages mixtes si les futurs époux ne leur donnaient pas au préalable des promesses suffisantes sur la religion dans laquelle seraient élevés les enfans à venir. Beaucoup d'unions projetées se rompirent devant ces difficultés. Le gouvernement, blessé et hors de lui, cita des prêtres devant les tribunaux criminels; mais ils furent acquittés parce que leur délit ne tombait pas sous les articles du Code, et cela accrut encore l'irritation de la monarchie contre la législation napoléonienne. On tenta d'agir par le moyen des évêques, mais ils discutèrent si subtilement que l'affaire menaçait de ne jamais devoir finir. On se tourna alors vers le Pape, à qui l'on dépêcha Bunsen, ministre au Vatican. Grégoire XVI, de bonne composition, voulut se montrer conciliant : le bref *Literis altero abhinc anno* abandonnait toute censure ecclésiastique contre les catholiques qui faisaient élever leurs enfans dans la confession protestante : ils ne seraient plus exclus des sacremens. En même temps les prêtres étaient invités à donner une assistance purement passive aux mariages mixtes contractés sans présenter les garanties nécessaires, lorsque les futurs époux persisteraient dans leur résolution.

Le gouvernement se considéra comme battu, mais ne voulut pas accepter sa défaite. Il aurait désiré la cérémonie, sans réserve du clergé. De plus, l'avertissement aux fiancés sur les dangers que couraient les enfans élevés dans la religion du père lui déplaisait. Il s'adressa de nouveau aux évêques : ne seraient-ils pas disposés à adoucir cet avertissement aux fiancés avant l'assistance passive, et à célébrer le mariage sans promesse formelle d'éducation catholique des enfans? Leur réponse ne donna pas toute satisfaction, mais on espéra qu'avec le temps et sous une pression habile, ils capituleraient. Puis, tout à coup, l'archevêque von Spiegel fut mandé à Berlin pour conférer avec Bunsen. Le ministère, implacablement, poursuivait donc l'affaire avec une rare ténacité, et mettait tous les moyens en œuvre. Spiegel, lassé par cette obstination, signa avec Bunsen la convention du 19 juin 1834 : il renonçait à la promesse d'éducation catholique des enfans et admettait que l'assistance passive serait réduite à des cas très peu nombreux. Les autres

évêques du Rheinland, le 4 août 1834, acceptèrent cet accord. Mais beaucoup de prêtres, étonnés de voir des questions religieuses se régler d'une manière administrative, résistèrent sans tenir compte du pacte conclu à Berlin. La crise coïncidait d'ailleurs avec la querelle de l'hermésianisme.

Sur ces entrefaites, Spiegel mourut le 2 août 1835. Il eut comme successeur au siège de Cologne l'archevêque von Droste-Vischering, une âme inflexible que le désir de plaire ne fit jamais transiger. Il prit connaissance des instructions données conformément à l'accord de 1834, et remarqua qu'elles différaient beaucoup du bref pontifical. Vers la même époque, Josef von Hommer, évêque de Trèves, un prélat aimable qui avait mûri dans l'entourage de Dalberg, céda aux reproches de sa conscience, et, comme il était sur son lit de mort, communiqua à Grégoire XVI, jusque-là tenu dans l'ignorance, la convention signée par Bunsen et Spiegel. Le Pape, courroucé de ce qu'on l'eût indignement trompé et furieux de la trahison de Bunsen, signifia qu'il maintenait sa décision. De son côté, Droste, qui prenait en même temps l'offensive contre les hermésiens, déclara que la question des mariages mixtes ne recevrait d'autre solution que celle indiquée par le bref du Pape. Aussitôt, tous les prêtres, qui avaient cédé par déférence pour Spiegel et son vicaire général, revinrent à l'avertissement et à l'assistance passive.

Le conflit allait se développer. En Westphalie, les évêques de Münster et de Paderborn ne se révoltaient pas encore, mais ils étaient hésitans. Le ministère, que l'obstacle exaspérait, somma Droste d'obéir. Il fit entendre qu'en matière religieuse, il ne reconnaissait que l'autorité de Rome. On l'invita à se démettre. Il refusa. Alors on l'arrêta. Ce fut une scène mémorable où la Prusse, une fois de plus, dévoila son véritable visage, car en même temps que le prélat, c'était l'opposition rhénane qu'elle entendait briser. Ce jour-là, le 20 novembre 1837, les troupes furent consignées; de bon matin, les soldats barrèrent les rues de Cologne, tandis que des canons étaient braqués autour du palais épiscopal pour contenir la foule que l'on savait hostile à la Prusse. Des gendarmes poussèrent dans une voiture Droste, à qui l'on ne permit même pas d'emmener son secrétaire. On l'interna dans la forteresse de Minden et l'on jeta son vicaire général dans les casemates de Magdebourg. Quant à l'archevêché, il reçut un curateur.

A partir de ce moment, l'affaire reçut une portée politique considérable. Le gouvernement, dans une publication officielle, accusa le prélat d'être un révolté qui méprisait les lois de l'État et narguait l'autorité royale. Tandis que le Pape, dans une allocution du 10 décembre 1837, prenait fait et cause pour Droste, toutes les forces luthériennes se mobilisèrent contre le catholicisme, et la Vieille-Prusse, l'injure à la bouche, se leva contre la Nouvelle pour appesantir sur elle sa haineuse oppression. Le directeur du *Kanonischer Wächter* écrivit un pamphlet insultant que son pédantisme chargea d'un titre pesant : ce fut : *L'archevêque de Cologne en conflit avec le chef de l'État prussien, ou nouvel exemple de la révolte ouverte et de la résistance opiniâtre contre la suprématie religieuse du gouvernement, avec des considérations sur les multiples intrigues révolutionnaires du parti de la réaction catholico-romaine* (1). Un autre pamphlet (2) accusa les catholiques d' « arrogance canonique, » de « fanatisme novateur, » d' « obstination mesquine, » d' « opiniâtreté égoïste, » de « menées ambitieuses dangereusement empoisonnées par des alliances conclues avec les ennemis de l'État, même à l'étranger... » J'en passe. Le professeur Krug, un Prussien qui enseignait à Leipzig, se distingua par de plates insolences : « Le droit ecclésiastique des catholiques, considéré comme tel, a pour les protestans aussi peu de valeur que le droit ecclésiastique juif, musulman ou païen, et un gouvernement protestant, comme d'ailleurs tout protestant, n'a du Pape, en tant que soi-disant chef de l'Église catholique, qu'une connaissance historique, semblable à celle qu'il peut avoir du grand muphti turc, du Dalaï-Lama thibétain et du Dairo-Soma japonais. Dans ses mesures administratives, il n'a pas besoin de tenir compte de lui le moins du monde, s'il ne le veut pas. » Le roi à son tour, le 9 avril 1838, lança un Ordre de Cabinet par lequel il enjoignait à la police d'arrêter immédiatement, et, selon les cas, d'interner dans une forteresse, sans préjudice d'une instruction judiciaire et de peines sévères, toutes les

(1) Exactement : *Der Erzbischof von Cöln in Opposition mit dem preussischen Staatsoberhaupte, oder neuestes Beispiel der offenen Auflehnung und starren Reaktion wider die Kirchenhoheit der Staatsregierung, mit Rückblicken auf die vielfach vereinigten revolutionären Umtriebe der römisch-katholischen Reaktionspartei.*

(2) Ce pamphlet est intitulé : *Wem ist es zu trauen, der Krone oder der Bischofsmütze ?*

personnes de condition ecclésiastique ou autre, qu'elles fussent ou non de nationalité prussienne, qui transmettraient à des sujets prussiens, ou qui répandraient, ou qui soutiendraient, soit par la parole, soit par la plume, les décisions des chefs spirituels étrangers, ainsi que celles de leurs agens et de leurs représentans.

L'effervescence, dans tout le pays rhénan, fut considérable. Tandis que le ministère trouvait dans les chanoines de Cologne des fonctionnaires soumis et dociles, le clergé des villes et des campagnes obéit à son archevêque, soutenu par la population. En Wallonie prussienne, les habitans se départirent de l'attitude loyaliste qu'ils avaient eue jusque là. A Ahrweiler, le curé de l'église Saint-Rémy avait refusé de reconnaître le curateur de l'archevêché Hüsgen, et avait déposé sa charge. Son premier vicaire, invité à administrer la cure, refusa. Le second vicaire accepta, mais à la sacristie pendant le catéchisme, et le soir, comme il était en chaire, des voix s'élevèrent qui l'appelèrent traître et Judas. Le jour de la fête de Droste, à Cologne, beaucoup de maisons furent illuminées par les particuliers, et, les soldats de la garnison ayant voulu faire éteindre ces illuminations, il en résulta des scènes de désordre.

De toutes les parties de l'Allemagne, les ennemis de la Prusse répondirent aux pamphlets luthériens. En premier lieu il faut mentionner les catholiques : de Munich, où il s'était réfugié, Goerres lança ses *Triarier* et son *Athanasius*, où il adjurait ses coreligionnaires rhénans et westphaliens de rester fermement attachés à leur Église et de défendre leur particularisme. Les libéraux, si nombreux dans l'Allemagne du Sud, où la France jouissait d'un très grand prestige, profitèrent de l'occasion pour accabler la monarchie de l'Est. En Bade, où dix années plus tard Buss devait signaler la communauté des intérêts catholiques en France et en Allemagne, ce fut un protestant, Rotteck, dont la mère, une Poirot d'Orgeron, était Lorraine, qui se chargea de mener l'assaut. Il le fit dans une vigoureuse réponse au professeur Krug (1). Il ne partageait pas absolument les idées intransigeantes de l'archevêque Droste, et il trouvait bon que la loi contînt des dispositions précises touchant l'éducation religieuse des enfans issus

(1) Rotteck : *Die Cölnische Sache, betrachtet vom Standpunkt des allgemeinen Rechtes* (1838).

de mariages mixtes, mais encore fallait-il accorder aux fiancés le droit d'agir autrement, si telle était leur volonté, et observer l'égalité confessionnelle. Ce n'était pas l'affaire des gouvernemens de s'immiscer dans les choses de la foi, ni surtout de persécuter une religion qui avait une existence légale : pouvaient-ils en effet demander aux catholiques de respecter l'épiscopat évangélique des princes, si les protestans faisaient profession de mépriser l'autorité du pape? Quant à l'archevêque de Cologne, la façon dont il avait été traité était contraire à toutes les règles du droit public. « Considéré comme citoyen, personne ne peut contester qu'on lui ait apporté un grave préjudice : *ceux-là surtout en seront convaincus qui compareront le procédé avec la législation française encore en vigueur dans la Prusse rhénane.* Nous ajouterons, ce qui à notre grand étonnement n'a pas encore été relevé, que son grand vicaire Michaëlis subit un sort pareil et même plus dur. Lui aussi est citoyen, mais il languit dans les cachots de Magdebourg, sans que la nation, à part quelques imputations ou accusations vagues, ait jamais eu connaissance des causes qui l'ont fait incarcérer. »

Il ne reste qu'à indiquer l'épilogue de ce drame, et à conclure. Droste, dans sa prison, conserva une attitude inébranlable. Comme le pape, de son côté, refusait de céder, il fallut négocier avec lui. La Prusse, aussi bien, reconnut qu'à persévérer dans ses provocations, elle courait le risque d'une irrémédiable défaite. Pour administrer provisoirement l'archidiocèse, on nomma donc un coadjuteur; puis l'État, en même temps qu'il renonçait à favoriser l'hermésianisme, déclara qu'il se désintéressait des mariages mixtes et permit la libre correspondance des évêques avec Rome.

Cette affaire fit une victime. Ce fut Droste lui-même, qui ne remonta jamais sur son siège, et auquel succéda son coadjuteur Geissel. Quant à la Prusse, elle paya justement le prix de ses fautes. Elle sortit du débat moralement diminuée, et l'antipathie tenace du peuple qu'elle opprimait s'accrut encore de lourdes rancunes. Assurément la monarchie des Hohenzollern ne renonça ni à ses méthodes, ni à ses desseins autoritaires. Même elle continua à peser sur le pays par ses policiers et ses soldats. Mais elle n'était maîtresse que par le fait de son occupation militaire, et la révolution de 1848, par la tournure qu'elle prit dans le pays rhénan, devait lui montrer à quel point

les Rhénans demeuraient hostiles. Sur le moment ce qui apparut le plus clairement, c'est que la France profita des persécutions religieuses. Chez nous, en effet, depuis quelques années déjà, les divers ministères de Louis-Philippe s'étaient départis, à l'égard du clergé, de la malveillance qui avait signalé les débuts du règne. Les Rhénans, offensés et frémissans encore, comparèrent le régime auquel ils étaient soumis avec celui que nous garantissait le Concordat de Napoléon. Heine, très averti sur l'état de l'opinion allemande, écrivit que les catholiques étaient amis de la France, et que, s'ils avaient le pouvoir, ils lui abandonneraient la rive gauche du Rhin. Venedey, dans un texte déjà cité par M. Goyau, fit la même constatation, et son témoignage est d'autant plus précieux qu'il émane d'un Germain convaincu : « L'antipathie des provinces rhénanes à l'égard de la Prusse, avoue-t-il en 1840, antipathie qui s'est changée en haine profonde depuis l'enlèvement de l'archevêque de Cologne, semble augmenter les chances favorables à la France pour sa rentrée en possession de ces provinces. » Ainsi, dans toutes les entreprises où la Prusse s'était dépensée pour s'assimiler le pays rhénan, le bilan de son activité accusait une faillite. Les échecs succédaient aux échecs, tandis que l'opinion publique, impatiente du joug, souhaitait une délivrance et se cherchait un sauveur. Dans l'universel malaise, beaucoup d'yeux se tournaient vers l'antique protectrice, toujours forte et respectée, car il n'échappait à personne que les nouveaux maîtres semaient le trouble et soulevaient la révolte sur des territoires où la domination française avait fait régner la paix.

JULIEN ROVÈRE.

(A suivre.)

UN ÉTÉ A SALONIQUE

AVRIL-SEPTEMBRE 1916

IV[1]

Juin 1916.

L'été!...

Il est venu, en dépit du calendrier, avec les derniers jours de mai, splendide et torride. Le printemps dure si peu, dans ce pays! Quelques orages, des matins délicieux, des soirées tièdes, une floraison folle de toutes les roses, le temps de goûter une douceur qui, tout de suite, s'achève dans l'universel embrasement, et c'est fini, le printemps n'est plus : l'été règne. Des brasiers blancs croulent du ciel décoloré; l'atmosphère devient quelque chose de sensible qu'on croit soulever quand on respire, qui pèse sur les yeux éblouis, sur les tempes serrées, sur toute la chair moite. Les choses n'ont plus la même figure; le vent n'a plus le même goût. La pensée souffre et se fait plus lente. L'obligation du travail régulier torture les gens qui n'ont pas réussi à s'acclimater ou qui prétendent vivre comme en France. Chaque jour on en voit, des plus courageux, qui cèdent, vaincus par l'insommie épuisante, par l'anémie aux mille formes, par les insidieuses maladies propres à cette contrée exécrable. La dysenterie, le paludisme commencent à sévir. Le service de santé n'a pas attendu ce moment pour déclarer

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier, 1er avril et 1er juin.

la guerre aux moustiques. Médecins, hygiénistes, bactériologistes, travaillent à détruire ces légions innombrables, plus dangereuses, actuellement, que l'armée bulgare. Mais il faudrait assécher un espace immense, toute cette marécageuse vallée où s'infiltrent les eaux du Vardar, où les eaux des étangs se répandent, cachées sous de fausses prairies qui sont des roseaux pressés d'où monte un relent de vase.

Ici, l'ennemi le mieux armé, le plus constant et le plus féroce, c'est l'été. Combien de Français ne s'en doutaient pas, qui ont fait le voyage gaiement, et qui ne prendront jamais le bateau du retour! Combien d'autres, là-bas, en France, ne s'en douteront jamais, qui attribuent la lenteur des opérations militaires aux délices de la Capoue macédonienne... Ceux-là écrivent : « Il paraît que la vie est charmante à Salonique et que l'on s'y amuse beaucoup... » Je leur souhaite d'y goûter, quelques jours seulement, à cette vie charmante!

Je me rappellerai toujours les réveils dans la chambre que la nuit n'a pu rafraîchir. A six heures, sous la moustiquaire, je sens déjà l'oppression de la chaleur qui menace. Les petites souris qui trottinaient jusque sur la table à thé, pendant mon sommeil, ont regagné leurs trous; les moustiques, collés aux murs, ont cessé leur danse et leur fanfare ; mais les mouches, excitées par la clarté qui filtre entre les persiennes, quittent le plafond, se précipitent sur tout ce qu'il y a de plus fragile et de plus frais, sur les fleurs, sur le linge blanc, sur les morceaux de sucre et les miettes de biscuit...

Dehors, les pouilleux qui ont dormi à même les dalles s'étirent paresseusement et n'ont pas encore la force de s'injurier. La lumière est encore limpide; elle baigne d'or léger et de fluide azur les pierres du quai, l'eau soyeuse qui se plisse à peine contre la coque rouge et noire des cargos. Les tramways glissent et grincent, les camions tressautent; des soldats défilent. Néanmoins, le quai sans flâneurs semble vide et c'est l'heure où l'on aimerait marcher, avec l'illusion du silence et de la fraîcheur. Passent les pêcheurs chargés d'ancres et de longues rames, le laitier turc, coiffé du turban, poussant son âne qui porte deux outres jumelles faites de peaux cousues, où l'on reconnaît la forme du bouc. Il s'arrête sous ma fenêtre, prend une tasse d'étain qu'il remplit, en faisant gicler le lait de l'outre, d'un geste antique. Les vagabonds, vautrés, tendent

un *lepta*, et boivent, chacun à son tour, le lait qui sent l'odeur âcre de la bête, et qui suffira, pour de longues heures, à les rassasier...

Souvent, je vais, à cette heure matinale, jusqu'aux abords du quartier turc. Les rues sont jolies, avec la féerie des couleurs qu'y mettent les boutiques des limonadiers et celles des marchands de légumes. Les limonadiers ont de grandes carafes pleines de pierreries liquides, rubis, grenat, topaze brûlée et topaze claire, protégées par des bouchons d'or qui sont des citrons. Les marchands de légumes entassent, sur le sol, des courgettes et des melons d'eau, verts comme les grès de Gallé ou d'un jaune de lune levante; des aubergines en satin violet, des cerises d'un rouge translucide, des prunes en agate, des pêches aux joues fardées et de petits poivrons qui semblent les parens lointains de la fleur de grenadier, car ils ont le même ton de cinabre. Et que d'autres étalages bariolés et comiques retiennent ma flânerie ! C'est le magasin du mercier qui se pavoise de cotonnades imprimées avec paysages et inscriptions : « Souvenir de Salonique. » C'est le vendeur de cartes postales; monumens helléniques et couples d'amoureux bien frisés dans des attitudes suaves. C'est le confiseur qui embaume la rue d'une odeur de loukoum. Entrerai-je chez les derviches, dans le jardin frais et funèbre, où des tombes brisées gisent parmi les herbes hautes, où des petites filles jouent autour d'une vasque habitée par des cyprins, où le prêtre affable et cérémonieux m'offrira une chaise sous la tonnelle qu'un jasmin léger voile et parfume? Irai-je me reposer dans la pénombre glaciale de Saint-Demètrios, devant la chatoyante splendeur des mosaïques byzantines?

Il ne faut pas beaucoup de temps pour que le vacarme quotidien se ranime, à tous les coins de la ville, et dès neuf heures, le soleil mord, l'air est poussiéreux et brûlant. La promenade que j'ai tentée devient une fatigue. Je cherche l'ombre des rues étroites pour regagner l'hôtel. Déjeuner dans la longue salle à manger vitrée comme une serre. Aux petites tables, des officiers grecs en dolman de toile blanche, avec leurs épouses corpulentes; des Français qui essayent de rire, des Anglais qui se sont mis à l'aise en réduisant leur vêtement au minimum : chemise kaki ouverte jusqu'au creux de l'estomac, culotte de toile guère plus grande qu'un caleçon de

bain, bas qui n'atteignent pas le genou. Quelques-uns, énormes gaillards blonds et blancs, étalent vraiment beaucoup de chair nue, et cette exhibition fait un contraste comique avec l'enfantine placidité de leurs visages. En revanche, les Serbes, sanglés, boutonnés jusqu'au col, étouffent héroïquement.

Après le déjeuner, — agneau, courgettes, poisson fade et fruits pas mûrs, — chacun s'en va à ses affaires, et l'affaire principale de cette saison, c'est la sieste. Excepté les militaires français qui s'obstinent à circuler par les rues ou qui fondent de chaleur dans les bureaux, excepté nos infirmières qui cuisent à petit feu sous les tentes et les baraquemens, tout ce qui peut dormir doit dormir. On ne conserve un peu de force et de santé qu'à ce prix.

Et Salonique dort, sous la lumière qui la couvre d'un linceul de plomb brûlant. Les barques dorment, au ras du quai, sur l'eau grasse, moirée de taches huileuses. Les débardeurs dorment contre les tonneaux déchargés, auprès de ces jarres de terre rouge ornées d'un dessin blanc, dont la forme et la décoration sont telles qu'au temps d'Alexandre. Les mendians, les tsiganes, les cochers, les vendeurs de journaux, les marchands ambulans, les vieilles en guenilles, les enfans presque nus, tout le peuple du pavé semble vouloir rentrer dans les murs, couché, pressé, en tas multicolores et malodorans, dans le liséré d'ombre qui borde les maisons. Et cette ville de la Belle-au-Soleil-dormant restera ainsi, frappée de torpeur, jusqu'à cinq heures, jusqu'au coup de vent qui n'apportera pas de fraîcheur, mais rebroussera l'eau du golfe, crêtera d'argent les vagues verdâtres, fera danser les barques rondes et les torpilleurs mouillés devant la Tour Blanche.

Salonique n'est vraiment elle-même qu'au déclin de l'après-midi, lorsque la place de la Liberté retentit des cris des vendeurs qui annoncent : « *Indépendant... Nea Alithia... Hellas...* » Les feuilles, encore humides, dont l'encre déteint sur les doigts qui les déplient, sont enlevées en quelques minutes et vont porter partout les nouvelles souvent douteuses. Que de paroles mystérieuses sont chuchotées autour des tables de café ! A six heures, le bout de la rue Venizelos, la place de la Liberté, le quai jusqu'à la rue de Salamine, sont vraiment le cœur de la cité, où la vie afflue et palpite. Les belles dames juives ou grecques apparaissent alors, parées de toilettes claires, au

balcon du Cercle, à la terrasse de l'Olympos, devant la pâtisserie Floca. Le Cercle, où fréquente la bonne société de Salonique, et qui accueille les étrangers de passage, est ouvert aux dames trois fois par semaine. Elles y invitent leurs amies et c'est leur plaisir que de dîner sur la terrasse, en contemplant la magnificence des soleils couchans, le mouvement des bateaux en rade et le va-et-vient des promeneurs...

Les plaisirs du soir sont modestes et toujours les mêmes. On va dîner au restaurant de la Tour Blanche, puis on s'assied dans le jardin qui borde la mer et l'on reste, accablé par la lourde nuit, à goûter des boissons glacées et à regarder les gens qui passent. Sur l'écran d'un cinématographe en plein air, des images démesurées s'agitent tristement, au bruit que fait un pauvre petit orchestre, tandis que les tsiganes du restaurant jouent des tangos surannés, et que plus loin, derrière une haute palissade, montent les éclats de voix criardes et les bravos d'un café-concert... La mer, toute noire, n'a pas un frisson, pas un soupir. Au loin, les feux rouges et verts des signaux clignotent, s'éclipsent, se ravivent, et les bâtimens qui gardent l'entrée de la rade causent silencieusement dans la nuit. Des barques chargées de promeneurs s'éloignent un peu de la rive, dans les limites qu'un règlement sévère leur assigne. Elles passent, avec un bruit de rames et de chansons sans gaîté, traînantes chansons, dont le rythme monotone engourdit nos rêves... Ainsi, les heures coulent, et quand il faut rentrer, le quai, obscur sous le ciel obscur, nous rappelle les avenues parisiennes, menacées, elles aussi, par les zeppelins, et qui comptent presque autant de dangereux caniveaux, de pavés traîtres et de tranchées imprévues...

***

D'autres soirs, on va dîner dans les petits restaurans grecs ou dans les « popotes » amies.

Des gourmets, curieux de cuisine exotique, ont fait des découvertes, à leur profit personnel et au profit de quelques initiés. On vous annonce, mystérieusement, qu'il y a un Samos remarquable ou un merveilleux Santorin à six sous le verre, dans une boutique de la rue Bulgaroctone; qu'un restaurateur de la rue Ignatia possède un vin de Crète fort délectable, et que, pour goûter les meilleurs plats grecs, il ne faut pas aller

dans les établissemens fastueux, mais au boulevard Olga, chez Socrate...

Je connais Socrate. Son petit restaurant ressemble à tous les autres : quelques tables brutalement éclairées par une lampe à l'acétylène; au mur, le portrait du roi en face du portrait de Venizelos, des chromolithographies en couleurs tendres offensées par les mouches, et, dans de vieux cadres ternis, des images populaires représentant des Palikares de 1820. Au fond de la salle, le fourneau avec cinq ou six bassines de cuivre où mijotent les plats du soir : courgettes, tomates, ragoût d'agneau, soupe au poisson. A l'ordinaire, le client fait lui-même son menu, non d'après un papier, mais d'après nature, en humant le parfum des fricots. C'est l'usage dans tous les restaurans de cet ordre. Il en va autrement chez Socrate. Grand, maigre, la tête grise, le nez majestueux, le front barré de rides, vêtu d'un gilet et d'un vieux pantalon, sans veste et sans tablier, Socrate opère lui-même — je devrais dire qu'il officie, — et ne permet à personne l'approche de ses fourneaux. Il accueille les gens qui lui plaisent et n'a jamais de place pour ceux dont la figure ne lui convient pas. Demandez-lui ce qu'il prépare pour votre dîner. Il répondra que c'est son affaire et que vous n'avez pas à l'interroger. Vous n'avez qu'à vous asseoir, attendre, et manger ce qu'on vous servira.

« Je suis le ministre de l'estomac. Je sais ce qu'il lui faut. »

Asseyez-vous donc, et attendez. Socrate, pour réjouir vos yeux et vos narines, mettra sur la table un petit bouquet de basilic. Il vous apportera une carafe d'eau glacée et du raki, en guise d'apéritif; des poissons salés, du saucisson, des olives noires, simples bagatelles bonnes à ouvrir l'appétit. Un potage aux herbes suivra, puis des boulettes de farce et de riz, roulées dans une feuille de vigne, l'inévitable ragoût d'agneau, des tomates à l'huile, le *yahourt* bulgare, quelque fromage aromatique, des fruits mûrs et du café turc. Avec cela, un vin de Crète rouge, du Mavrodaphni, ou du Santorin qui se laisse boire et chauffe sournoisement la tête de ceux qui se fient à sa douceur. Le repas révèle les soins d'un esprit attentif et d'une main experte aux savans dosages; il est coloré, si j'ose dire, haut en saveur, truculent sans grossière abondance. Il est digne d'être estimé par des Français, connaisseurs délicats qui, dans toutes les contrées du monde, regrettent la cuisine, l'incompa-

rable cuisine de leur pays. Socrate reçoit l'éloge qu'il espérait. Il est digne, un peu attendri, il proclame ses opinions vénizélistes et ses sympathies pour la France.

— Une grande nation, messieurs, une nation que j'aime... Une nation qui a produit des génies, des philosophes, des penseurs, des Voltaire, des Victor Hugo, des Pasteur, des Jules Verne!

... Les autres restaurateurs de Salonique, plus élégans, ne valent pas Socrate, au double point de vue culinaire et poétique; mais certaines « popotes » s'enorgueillissent de leurs cuisiniers. J'ai des amis, rue Ayos-Triados, qui m'invitent souvent et poussent la délicatesse jusqu'à s'informer de mes préférences. Je réponds toujours :

— Je voudrais des pommes de terre frites.

C'est que les hôteliers grecs ne connaissent pas, ne soupçonnent pas la pomme de terre frite, cette merveille! Aussi mes compatriotes me gâtent... Bien que j'aie échappé jusqu'ici aux maladies endémiques, je me trouvai souffrante pendant quelques jours, et le médecin me mit au régime... Légumes verts, œufs frais, — trésors introuvables!... Une bonne grosse dame grecque, ma voisine, étant venue prendre de mes nouvelles, me dit que j'allais probablement mourir de faim. Mais l'amitié veillait sur moi. Et la dame grecque vit arriver un matelot porteur d'un bouquet superbe enveloppé de papier blanc, un bouquet non pas de roses, mais de petits artichauts tendres à longues tiges; peu après, un soldat de la légion étrangère me remit une boîte à bonbons, remplie de pommes de terre nouvelles cultivées à Vatiluk... Enfin, un jeune rabbin, aumônier de l'armée, animé d'un esprit charitable, m'apporta quelques œufs frais, découverts chez un Israélite de la vieille ville, après un débat de style biblique, en judéo-espagnol... Et la dame grecque, rassurée sur mon avenir, soupira :

— Comme ils sont polis, les Français ! Comme ils sont polis !...

Elle croisait ses mains grassouillettes sur sa poitrine plantureuse et levait vers le plafond des yeux de Junon placide. Bonne Mme Protopappas! Elle songeait peut-être à son mari, un fringant capitaine qui la délaisse, sous prétexte de service, et fréquente les dames cosmopolites des music-halls. Un soir, cette épouse indignée, mais résignée, avait fait des confidences à une de mes amies, sur le danger que court une honnête

bourgeoise d'Athènes lorsqu'elle épouse un lieutenant aux yeux bleus, à la moustache retroussée, à la taille pincée par le dolman strict, un beau lieutenant sans fortune. Et elle avait conclu par cette réflexion mélancolique :

— Autrefois, les mœurs étaient plus pures et les mariages plus heureux. Maintenant, les hommes veulent de l'argent et trompent leurs femmes. Les pères de famille sont bien fous de rechercher des militaires comme gendres, parce que c'est la mode... Ils donnent des cent mille francs pour un petit officier qu'on aurait eu pour trente mille, il y a quelques années... Ah! bientôt Athènes sera plus corrompue que Paris...

Cette ingénue Mme Protopappas était persuadée que Paris est la sentine de tous les vices. Elle m'a posé la question classique :

— Vous allez souvent au Moulin-Rouge?

Elle a été fort surprise parce que je ne connaissais pas mieux qu'elle ce lieu de délices aujourd'hui consumé par le feu purificateur. Les prévenances dont mes compatriotes m'ont entourée, pendant quelques jours de maladie, ont achevé de renverser ses idées sur les mœurs françaises. Déjà, elle avait marqué un étonnement sans bornes en voyant le portrait de mes enfans. Elle supposait qu'en France, les femmes du peuple, seules, ont plus d'un enfant. Les autres femmes ne daignent... Ainsi détrompée, Mme Protopappas inclina peu à peu vers le scepticisme et elle opposa même aux enthousiasmes germanophiles de son époux cette idée simpliste, mais juste, « que tout ce qu'on raconte n'est pas vrai, que ni les Français ni les Françaises ne ressemblent aux êtres abominables qu'on voit dans certains romans à couverture jaune ou dans certaines pièces de théâtre; qu'ils ne passent pas leurs nuits au Moulin-Rouge, que les femmes ne sont pas forcément des mères dénaturées et que les maris ne sont pas plus infidèles ni pas moins fidèles que les maris grecs... Et si l'on débitait des mensonges à propos des mœurs, on en devait débiter également à propos de la politique!... » Raisonnement bien féminin, mais logique, mais irréfutable! J'ignore si M. Protopappas fut convaincu, mais je suis sûre qu'au fond du cœur, Mme Protopappas est devenue francophile, par sentiment, par instinct, — peut-être aussi par esprit de contradiction...

Il ne faudrait pas tomber dans ce même défaut de jugement que nous reprochons aux étrangers. Dieu me garde d'assimiler

tous les Grecs à M. Protopappas et toutes les dames grecques à son épouse. J'ai vu des types très différens, dans les salons de Salonique où l'on essaye de vivre un peu la vie mondaine.

Ces salons ne sont pas très nombreux. Plusieurs familles riches sont en deuil. D'autres, épouvantées par la menace bulgare, sont allées en Vieille-Grèce. Quelques dames courageuses restent encore, qui ouvrent volontiers leur maison, sans grande cérémonie, donnant ainsi aux artistes amateurs l'occasion de se produire. On joue le bridge; on écoute un peu de musique; on entend les racontars du jour. Des hommes qui portent en France des noms célèbres se retrouvent là, sous l'uniforme, avec des chefs militaires glorieux, des médecins, des aviateurs, quelques officiers permissionnaires venus du front, des mamans tranquilles et des jeunes filles élevées à l'occidentale, moins timides que nos provinciales de France et très bien renseignées sur notre littérature et notre théâtre. On voit aussi dans ces salons deux ou trois officiers serbes, un ou deux marins italiens, des consuls de Puissances alliées avec leurs femmes; quelquefois une infirmière qui a bien gagné une soirée de repos et de détente. Les civils, ce sont les Saloniciens, qui, dans cette minuscule Babel, parmi tous ces uniformes, semblent être les personnages anormaux et imprévus!

***

Il n'y a pas de véritable vie intellectuelle à Salonique, en dehors de la vie scolaire. Il n'y a pas d'artistes, de savans, d'écrivains. Toute l'activité des hommes est tournée vers la politique ou les affaires qui, avec les incidens de chaque jour, fournissent le thème ordinaire des conversations. En revanche, que d'intrigues se nouent et se dénouent qui mettent en jeu l'ambition avouée ou secrète, les intérêts de toutes sortes, la passion du gain! Ici, les choses et les gens se prêtent à tous et ne se livrent à personne, ce qui trouble désagréablement l'Occidental et lui ôte la sensation de pleine sécurité. Un peuple composite, instruit par une expérience séculaire, regarde en spectateur l'histoire qui se fait, sur son propre sol, à son profit ou à son détriment, mais jamais par sa volonté libre et ses mains. Il considère avec scepticisme les maîtres de l'heure, sachant bien que l'heure passe, et qu'une étrange fatalité, en ce coin du monde, ne permet pas au conquérant une définitive

conquête. Entre les hommes d'affaires israélites et les fonctionnaires grecs, grouillent des êtres singuliers qui ne sont ni juifs, ni grecs, ni « ententophiles, » ni germanophiles, qui changent de nationalité et de religion comme un reptile change de peau, servent qui leur est utile tant qu'il leur est utile, ont des cartes dans tous les jeux, des complices dans tous les partis, des travestissemens et des opinions pour toutes les circonstances.

Un officier français, obligé de traiter une affaire avec un de ces personnages, qu'il croyait être sujet grec, montra de l'étonnement lorsque le personnage en question se déclara citoyen de la libre Amérique. Il crut voir en lui un de ces émigrans qui ont séduit la fortune et assuré leur situation en réclamant le droit de cité. Bonnement et sans ironie, il demanda à cet Américain quelques détails sur les choses d'Amérique. Mais l'autre s'excusa de son incompétence, en l'expliquant par ce fait qu'il n'était jamais allé aux États-Unis.

— Pourquoi donc, fit le Français naïf, vous êtes-vous fait Américain ?

— Monsieur, je suis né à Salonique et je n'ai jamais quitté Salonique. Mais depuis cinq ans seulement, monsieur, depuis l'année 1912, j'ai vu ici l'armée turque d'abord, puis l'armée grecque et l'armée bulgare; puis l'armée grecque toute seule; puis l'armée française, l'armée anglaise, l'armée serbe, et demain peut-être, j'y verrai l'armée russe et l'armée italienne... Eh bien! j'en ai eu assez, monsieur, j'en ai eu assez, et pour être sûr de vivre tranquille, au milieu de toutes les armées qui pourraient venir, je me suis fait Américain!

C'est ainsi que tout le Levant est rempli de ces gens qui, pour être tranquilles, — et surtout pour éviter le service militaire, — se sont rattachés à de lointaines Puissances et, dans ce pays de leurs ancêtres, se sont faits sujets français, espagnols, italiens, roumains, ou anglais. Certains ont fait preuve de loyalisme, et je sais des protégés français qui ont donné leur amour et leur sang à leur patrie d'élection. A ceux-là va notre amitié fraternelle. Mais il n'en est pas moins vrai que cette facilité de rattachement à des nations protectrices, impliquant la facilité d'échapper aux lois et aux charges qui pèsent sur le pays d'origine, favorise des calculs sans noblesse.

A Salonique, en particulier, le sentiment patriotique est

totalement ignoré par un grand nombre de gens. Ceux-là sont devenus Grecs comme ils seraient devenus Autrichiens ou Ottomans, selon que le sort des armes en aurait décidé. Leur patrie, c'est, avant tout, leur famille et leur comptoir; c'est, tout au plus, leur ville. On prétend qu'ils conservent chez eux des drapeaux de toutes les nations balkaniques, afin qu'aucune éventualité ne les prenne au dépourvu. Ils n'aiment pas le Bulgare, qu'ils considèrent comme un maître avide et brutal; ils n'aiment pas davantage le Serbe auquel ils dénient la faculté de gouverner et d'organiser. Ils redoutent le Grec, dangereux concurrent commercial. Au fond, ils regrettent le Turc, tyran bénévole, et peut-être appellent-ils, de leurs vœux secrets, l'Autrichien, cet éternel amant de la « ville convoitée. »

Je disais que Salonique est un foyer d'intrigues; c'est aussi une grande usine à fausses nouvelles, soigneusement fabriquées dans les officines des germanophiles, expédiées en Vieille-Grèce et beaucoup plus loin. Tout le monde bavarde, dans cette cité où les pires adversaires se coudoient sans cesse et vivent les uns contre les autres, où les récits tendancieux, jetés dans la potinière que sont les cafés, les promenades, les bureaux, les lieux de plaisir, circulent et grossissent, et, même démentis, laissent après eux des émotions troubles. On ne peut faire vingt pas sans rencontrer des figures de connaissance. Une femme ne saurait mettre un chapeau neuf ou causer avec un aimable voisin sans que la nouvelle n'en soit portée, le jour même, de Betchinar à Calamari. Nul n'ignore ce qu'ont dit et fait les plus grands personnages et les moindres, de quelle humeur est le généralissime, quels furent les invités de l'amiral anglais, pourquoi tel officier va rentrer en France, pourquoi tel médecin-major veut quitter son hôpital, quel conflit s'éleva entre tel et tel service. Et l'on apprend aussi que les Portugais vont débarquer, que Venizelos se cache, dans une maison truquée d'un faubourg, ou se promène déguisé en marchand d'oranges; que Verdun tombera cette nuit, que Sarah Bernhardt arrive demain, et que le roi Constantin, — qui adore la France, — va se mettre à la tête de ses troupes et nous offrir l'aide de son génie militaire, « le plus grand qui ait paru depuis Napoléon, » cela demain, après-demain, ou la semaine prochaine au plus tard...

Potins d'un jour, qu'on débite sans y croire, mais qui ne sont jamais inoffensifs et brouillent les lignes déjà trop confuses

des réalités, potins qui changent les figures les plus caractéristiques en caricatures outrancières, dénaturent les sentimens, sèment des fermens de panique périlleuse ou des germes d'illusions... Bien des fois, l'on m'a mise en garde contre les faux renseignemens ou les invitations au bavardage qui tendent, par des moyens contraires, au même résultat. Connaissant un peu l'Orient, je savais sur quel malentendu vivent les gens du pays et les étrangers. Les uns ne disent jamais toute leur pensée et se font honneur d'une dissimulation qui est devenue en quelque sorte la vertu nationale, après des siècles de servitude; les autres se font gloire, au contraire, de dire tout ce qu'ils pensent et de croire tout ce qu'on leur dit. La belle confiance, faite de bienveillance naturelle, d'un peu de vantardise et de quelque étourderie, la confiance qui incline trop facilement aux confidences, qui s'exprime par des déclarations à voix haute, en lieu public, chez un peuple qui semble aimer la France parce qu'il parle volontiers français, cette confiance imprudente nous a fait ici beaucoup de mal...

Mais qui empêchera des Français, des jeunes gens, de parler quand ils en ont l'envie et le besoin? Ils sont les plus sociables des hommes et ils sont exilés, et ils meurent d'ennui. Ils sont arrivés, pleins de souvenirs classiques nourris depuis le collège, aimant la Grèce, aimant les Grecs, sûrs d'en être adorés. On les recherche : on les invite; les femmes et les jeunes filles leur font bon accueil, dans cette société mêlée où tant de figures demeurent énigmatiques ou ne sont même plus équivoques... Il y a, parmi les soi-disant amis de la France, des gens qui seront peut-être expulsés demain. Il y en a qui devraient être expulsés déjà, car leurs relations avec nos ennemis sont certaines. Habiles à retourner leurs casaques, ils portent aujourd'hui nos couleurs, mais l'envers de l'habit a d'autres couleurs, allemandes ou autrichiennes. Et que dire de nombreux officiers grecs, germanophiles de sentiment et de désir, qui rongent leur frein, sourient, patientent, observent et nous haïssent!

***

Le colonel S..., qui m'avait reçue le mois dernier, dans le village ruiné de K..., sur la frontière, lors de cette randonnée en automobile qui m'amena tout près du front, est venu me rendre ma visite à Salonique. Il a changé de cantonnement.

Avec ses zouaves et ses légionnaires, il est installé dans un village habité par des réfugiés de toutes races, au bord d'un charmant petit lac.

« Il faudra, m'avait-il dit, que vous demandiez l'autorisation de venir voir ces pauvres diables qui ne valent pas cher, probablement, mais font pitié... Mes soldats les nourrissent, et j'ai quelquefois, à mes trousses, des bandes de gosses qui espèrent des croûtons... En somme, le village vit sur nous, et redoute notre départ comme la peste... Oui, venez voir ça. Vous pourrez répondre aux Grecs qui racontent des histoires horrifiques sur les « atrocités françaises en Macédoine... »

Une occasion se présenta pour le colonel de renouveler son invitation et pour moi de l'accepter. Deux officiers du ***, venus à Salonique pour des affaires qui concernaient le régiment, m'offrirent une place dans leur automobile. L'autorisation nécessaire me fut gracieusement accordée, et je partis, de bon matin, sans autres bagages qu'un petit sac, puisque nous devions être à D... pour le déjeuner et que la voiture me ramènerait le soir même.

Il faisait un temps orageux, assez pénible, avec un ciel troué de bleu, et ce soleil blanc, dont la réverbération est si douloureuse pour les yeux et la morsure si cuisante. J'avais acheté, en passant, chez un confiseur de la rue Venizelos, plusieurs kilos de chocolat et de pâtisseries destinées aux mioches qui attendaient ma visite et qui sont sensibles, je le sais, à cette forme spéciale de propagande. Nous sortîmes de Salonique par la route qui traverse les camps de Zeitenlik, et qui est l'empire de la stérile déesse Poussière. Passé le petit fleuve au lit de cailloux desséchés, passés les cimetières turcs hérissés de chardons et de cyprès, passés les camps avec leurs baraques et leurs tentes, nous roulons vers Topsin. La route est mauvaise. A chaque instant, des cahots nous jettent les uns contre les autres, et les paquets de provisions démarrent sous nos pieds. La chaleur, qui monte rapidement, ne me laisse plus supporter mon voile. Néanmoins, je m'accommode avec bonne humeur de ces petits inconvéniens, car, — mes deux compagnons de voyage m'en ont prévenue, — ce sera bien autre chose dans la région des lacs où la route n'est plus qu'une piste et où l'on se guide d'après les ornières.

Un peu avant Topsin, nous rencontrons d'immenses trou-

peaux, conduits par des bergers aux tuniques de laine blanche brodées de noir, aux grandes houlettes de forme antique. Dans la plaine foisonnante d'herbe grise et de coquelicots, sous le soleil dévorateur, les bêtes pressées piétinent, soulevant un nuage suffocant. Elles descendent de la haute Macédoine, chassées par les armées qui occupent leurs terrains de pâture, et elles suivent cette vallée du Vardar qui marque la voie séculaire des invasions. Ailleurs, des caravanes défilent, avec des ânes et des mulets surchargés de ballots, de tapis, d'ustensiles, de provisions, que recouvrent des étoffes noires et rouges. Des enfans sont juchés sur cet édifice qui branle au pas de la bête. Les femmes, aux vêtemens bariolés, la tête voilée de blanc, marchent en arrière, courbées sous des fardeaux. Par endroits, la horde pastorale s'est fixée, pour quelques jours; elle a planté ses tentes sombres et lâché ses troupeaux en liberté. Ces hommes et ces femmes qui semblent les survivans d'un autre âge, les éternels fuyards que pousse l'éternelle invasion venue du Nord, à dates quasi régulières, comme une marée, tournent à peine leurs yeux vers nous et restent debout et silencieux, tandis qu'aboient éperdument leurs chiens sauvages.

Notre route doit contourner le lac Amatovo. Nous remontons la vallée du Vardar, qui s'élargit à notre gauche. Le fleuve, gonflé par la fonte des neiges et les grandes pluies du printemps, luit avec un reflet d'étain autour des bouquets de saules qui naguère marquaient son lit et que les eaux débordées baignent comme des îlots de verdure. Des montagnes bleuâtres surgissent, par vastes plans superposés, dans la chaude brume orageuse. Il n'y a plus, maintenant, aucune trace de vie civilisée, pas un champ cultivé, pas une maison intacte. Les guerres balkaniques ont passé en trombe sur cette contrée qui pourrait être une des plus riches du monde. La terre, grasse et molle, sans un caillou, pétrie et pénétrée par les eaux, se prête malaisément au tracé des routes, mais elle recèle une puissance de fécondité prodigieuse; à peine travaillée, sans fumure, elle peut, dit-on, donner chaque année double moisson, blés de printemps et maïs d'automne. Abandonnée, elle se couronne d'herbes épaisses, de fleurs folles: les mauves croissent, par touffes énormes, sur de larges espaces qu'elles empourprent d'une douce couleur rosissante; le bleu des orchis rappelle les émaux persans; la nielle foisonne dans l'orge verte, et partout

les coquelicots mettent leur joyeuse note écarlate et leur vague relent opiacé.

Avec des bonds subits et des écarts inquiétans, l'automobile, haut sur roues, traverse les pistes que suivit, sept mois plus tôt, l'armée française en retraite. Nous longeons d'anciens campemens où mes deux compagnons retrouvent les souvenirs de leur passage, en novembre 1915. Ce sont des espèces de cirques creusés dans la terre, comportant des abris pour les canons et pour les hommes, de véritables cités de troglodytes, que la nature efface déjà comme elle efface les vieilles tombes dans les cimetières oubliés... Tout à coup, la voiture s'arrête. Le chauffeur fait des signes d'incertitude. On s'informe. Y a-t-il une panne?... Non, c'est pire : il n'y a plus de route. Plus de route, est-ce possible?... C'est vrai, pourtant. Notre guide a dû se tromper, à quelque croisement; il a pris un sentier qui ne va nulle part. Nous n'avons pas de cartes et l'heure avance... Rebroussant chemin, nous allons vers quelques soldats territoriaux qui font des travaux de terrassement. La chemise ouverte, un mouchoir de couleur noué sur la tête, à la façon des moissonneurs de France, ils manient la pelle et la pioche avec lenteur. Ce sont des paysans quadragénaires, aux figures ridées, aux cheveux gris, qui ne parlent guère et ne chantent pas en travaillant, comme les jeunes hommes. Ils ne peuvent pas nous renseigner; ils ne savent pas où est le lac Amatovo, ils ne savent même pas comment s'appelle le lieu où ils travaillent; ils savent seulement que « c'est un bien sale patelin et qu'on s'y fait vieux... »

— Tournez par là, dit un caporal, vous trouverez un poste où il y a du monde. Toujours tout droit, et bonne chance!

Nous tournons, et toujours tout droit nous apercevons bientôt une maisonnette qui s'esquisse au milieu de la plaine, entourée de quelques arbres. Un puits. Un factionnaire dont l'arme brille. L'automobile stoppe. Un des officiers descend, mais le factionnaire l'arrête et demande, par gestes, le laisser-passer, — par gestes, car ce soldat consciencieux est un tirailleur annamite, menu, propret, et qui ne rit pas sous son chapeau pointu. Il n'entend pas le français; il ne comprend rien aux papiers qu'on lui montre; il ne connaît rien que sa consigne.

— Il doit y avoir un sous-officier par ici! Où est le sous-officier? crie le lieutenant.

Un soldat qui tirait l'eau du puits s'avance. Va-t-il nous renseigner?... C'est un grand diable très maigre, l'air fatigué et nonchalant : un Serbe! Rencontres bizarres, ce Serbe et cet Annamite isolés dans la plaine de Macédoine, avec un sous-officier français que nous découvrons enfin et qui s'excuse de ne pouvoir nous être utile!... Arrivé depuis trois jours, il ne connaît pas le pays... Je pense que la conversation doit languir quand il se trouve seul entre son Serbe et son Annamite!

A tout hasard, nous continuons dans la direction du Nord... Hélas! notre erreur initiale se décèle, quand nous approchons du lac Amatovo. Ce lac, aux limites incertaines, qui se prolonge en immenses forêts de roseaux, a débordé dans la plaine, et se confond avec les ruisseaux qui l'alimentent. Or, nous l'avons contourné du mauvais côté. Il nous faut refaire vingt kilomètres en arrière, ou risquer la traversée d'une espèce de rivière, sur un pont inachevé que construisent des sapeurs du génie. Va donc pour la traversée, que nous faisons, à pied, sur les solives branlantes du pont, et que l'automobile exécute à son tour, tant bien que mal. Mais au delà du pont, la route est si détrempée, qu'à cinquante mètres à peine l'automobile s'embourbe et s'enfonce, enlizé jusqu'aux essieux!

Vains efforts pour démarrer! Les soldats du génie nous prêtent main-forte, et le chauffeur, les officiers, tous, s'acharnent après la voiture dont le moteur frémit d'ardeur inutile, et qui ne bronche pas... On m'a priée d'attendre, sur le bord du chemin, et j'attends, bien sage, abritée par mon ombrelle. Ce bord du chemin n'est qu'un talus de vase durcie, qui cède sous mes pieds. Je ne suis pas bien lourde, mais si je reste en place, je ferai comme la voiture : je m'enlizerai. Je marche donc, avec prudence, sur la croûte de terre qui couvre le marécage. De chaque côté, les roseaux forment une petite forêt très drue, d'un vert triste, qui sent la boue. Des oiseaux aquatiques s'envolent. Une grosse couleuvre se détortille et fuit. Le redoutable soleil de deux heures tombe, verticalement, implacablement, sur cet agréable paysage et sur ma pauvre ombrelle qu'il traverse! Je me sens fondre; j'ai l'âme pleine de pitié pour mes infortunés compagnons et pour les soldats qui tentent le sauvetage de notre char embourbé...

— Il faut y renoncer, dit le lieutenant. On ne sortira jamais de là si l'on ne trouve pas des mulets.

Où les prendre, les mulets? Il y en a, paraît-il, dans les environs: des mulets du génie. On ira les chercher... Pas tout de suite. Nous sommes à moitié morts de chaleur, de soif et de faim. Et le colonel S... qui nous attend pour déjeuner!

Les deux lieutenans se confondent en excuses, comme si je pouvais leur tenir rigueur d'une erreur bien involontaire, et quand nous avons pris le parti de rire de cette aventure, nous empruntons aux provisions si heureusement réservées, de quoi faire un repas frugal. On repasse le pont à moitié construit, on traverse un ravin, et l'on gagne, non sans peine, le poste le plus voisin où cinq ou six militaires nous accueillent avec un réel ahurissement. Ils s'attendaient à tout, sauf à recevoir une dame! une dame française!

Pauvre petit poste! un toit de joncs, quatre murs de terre: un lit de sangle, une table et deux bancs. Pas de cheminée, le foyer sur le sol même. La fumée a tout noirci; elle pique mes yeux et me fait tousser, mais elle ne gêne pas les mouches, les innombrables mouches, qui ne craignent rien et gâtent tout. On étale sur la table les pâtisseries saloniciennes, un peu gluantes et collantes, et nos hôtes nous offrent du pain de troupe et du café dans des quarts, et l'inévitable *gnole*... Et puis, ils demandent des nouvelles, car ils ne voient personne et ne savent rien de ce qui se passe.

— On est là depuis sept mois! soupire le cuistot penché sur la marmite au café, depuis sept mois!...

Pendant que les autres vont à la recherche des fameux mulets, je reste seule, sous la protection de ce brave homme qui me raconte ses petites affaires. Il est de la Saône-et-Loire, « un beau pays, bien industriel, » pas comme cette affreuse Macédoine...

— Non, regardez un peu c'te pays! Quel chameau de pays! y a rien à voir que des serpens et des cigognes! En v'là core une, de cigogne!... Entendez si elle claque du bec!... Et les mouches! Saletés de mouches! Faut que je vous les épouste, ces mouches!... Allons, madame, core un peu de café!...

Et d'un ton prudent :

— Quoi qu'on dit là-bas? Ça va t-il finir bientôt, c'te guerre?

La fumée me chasse dehors. Je me délasse à marcher dans l'herbe haute, étoilée de marguerites blanches et de jaunes anthémis. Les montagnes farouches qui semblent toutes voi-

sines se drapent de flottantes vapeurs. Il pleut, pas très loin, et tout à coup, brusque et brutal, le vent galope à travers la plaine, apportant l'orage...

L'orage éclate. Réfugiée dans la cahute de boue, avec l'homme de la Saône-et-Loire qui me vante les splendeurs de son pays « bien industriel, » je regarde tomber l'averse violente et brève. Un arc-en-ciel se forme et se dissout. Le soleil reparaît. Et voilà qu'un bruit de moteur et de trompe annonce l'arrivée de l'automobile, un peu boueux, mais sauf.

...Nous dûmes refaire en sens contraire une partie du chemin parcouru. Vers le soir, dans un paysage plus accidenté, raviné de torrens et de roches, nous vîmes une église abandonnée, avec son campanile où nichaient des cigognes, et son petit cimetière envahi par la verdure et tout paré de grenadiers merveilleux. Quand le ciel se fana sur les montagnes occidentales, apparurent des champs de pavots, qui semblaient refléter le crépuscule. Par milliers, les fleurs lourdes de pluie, presque mourantes, courbaient leurs corolles effeuillées par l'orage et dont les pétales amollis se détachaient, au moindre frisson. La beauté funéraire de ces fleurs, la noblesse des hauts pistils verts et nus, cassettes scellées où mûrit le trésor des graines noires, le parfum d'opium qui s'en exhalait, me faisaient penser à quelque vallée élyséenne, à des enfers sans tourmens, royaume du souvenir, du songe et de la mélancolie.

L'odeur maléfique, traînée par le vent, s'affaiblit autour de nous et bientôt nous vîmes bleuir le lac Ardzan au pied des montagnes qui séparent la Macédoine de la Serbie. Le village de Dr..., traversé par un ruisselet torrentueux, rassemble, sur un terrain mouvementé et jusqu'au bord du petit lac, ses humbles maisons de terre sèche. Il n'a, pour ornemens, que son église et son konak dont le toit conique et débordant sur une galerie circulaire prend je ne sais quel air chinois. Une maison blanche, plus blanche et plus belle que les autres, s'élève un peu isolée, non loin d'un platane qui est le seul arbre important du pays. Cette maison, autrefois gendarmerie grecque, abrite aujourd'hui le colonel S... et son état-major.

Ce ne fut pas une mince surprise pour le colonel S... que de nous voir débarquer devant sa maison. Il ne nous attendait plus et il croyait que nous n'avions pu quitter Salonique ou que nous avions eu quelque fâcheux accident. Il me

présenta ses officiers que j'avais aperçus déjà, presque tous, à K..., et me déclara que le dîner ne vaudrait pas le déjeuner. On avait mangé les plats les plus succulens et les brochets du lac, des brochets comme on n'en voit pas sur les tables de Salonique. Il s'excusa aussi sur l'hospitalité qu'il était forcé de m'offrir et que j'étais trop heureuse de trouver, puisque je ne pouvais repartir dans la nuit. La petite chambre qu'il mit à ma disposition était bien rudimentaire, au point de vue du mobilier, et comme on était tout près des lignes, on entendait la sourde musique du canon. Rien de tout cela n'était pour me déplaire, pas même la menace des avions ennemis, qui rendent, paraît-il, de fréquentes visites nocturnes au village.

Pendant que l'on préparait le dîner, le colonel me fit faire le tour du propriétaire. Il me montra le moulin à eau, ingénieusement organisé par un paysan sourd-muet, l'église fermée à cette heure, le konak, et une grande cour de ferme où des zouaves chargeaient les mulets d'un convoi de ravitaillement. Cependant, à notre vue, les indigènes de D... donnaient des signes d'émotion. La marmaille, enhardie par des distributions de pain et de soupe, piaillait de bonheur et devenait familière. Dix enfans, puis vingt, puis cinquante, nous faisaient escorte, les plus grands traînant les plus petits. Les pères se montraient à distance respectueuse. Quant aux mères, elles se risquaient à peine sur le seuil de leurs maisons.

Je demandai au colonel si ces femmes de D... étaient jolies. Il me répondit qu'on n'en pouvait guère juger, d'abord parce qu'elles évitaient les hommes, et puis parce qu'elles étaient horriblement sales. Il me dit encore que, dans toute la Macédoine, les femmes étaient ainsi timides et distantes, par tradition, par prudence surtout, parce que leurs hommes les battent si elles osent regarder un étranger. Cette austérité des mœurs macédoniennes a déçu bien des Français qui rêvaient de romantiques aventures.

Cependant, le bruit de ma visite s'était répandu dans le village, et ce fut pour les dames du pays une occasion inespérée de rompre avec la coutume. J'étais à la fois la raison et le prétexte d'une curiosité qui s'adressait un peu à moi et beaucoup à mes compagnons. Par petits groupes, les vieilles femmes arrivèrent, puis les jeunes, toutes en guenilles, pieds nus dans la boue, se grattant la tête et tendant vers moi des mains

suppliantes, affectueuses et crasseuses. Une grand'mère, atteinte d'une espèce de gale, voulut même me caresser la joue... Le colonel intervint; le pope se fâcha, et les bonnes femmes se contentèrent alors de toucher ma robe et mon chapeau, d'admirer mes bagues, et de me demander combien j'avais d'enfans.

Le pope n'était pas moins curieux. Comme les femmes, très excitées, parlaient toutes à la fois, il leur imposa silence et tenta d'interroger le colonel pour son compte particulier. Il savait tout juste quinze ou vingt mots français, et le colonel baragouinait un fantastique patois gréco-serbo-bulgare.

Le pope voulait savoir ce qu'était la dame française. Il supposait que c'était peut-être la femme du colonel. On essaya de lui expliquer comment j'étais venue en Macédoine et jusqu'à Dr..., « pour voir les malheureux, pour secourir les enfans, et leur apporter des gâteaux, du chocolat... » Le mot de « chocolat » suscita un vif enthousiasme, et le pope résuma ainsi l'opinion de ses paroissiennes :

« C'est la femme de France qui a le plus d'argent!... »

Et cette affirmation, — combien fausse! — me valut la considération générale.

*
* *

Le dîner était servi dans une chambre blanchie à la chaux, tout égayée de fleurs et de feuillage. Le luminaire n'était pas éblouissant et la nappe n'était pas très fine. L'argenterie et les cristaux précieux ne la couvraient pas. Mais fiez-vous à des Français pour embellir de grâce et d'esprit le plus humble décor. La chère était délicieuse, les convives animés de gaîté sympathique, et l'étrangeté même du lieu, du temps, de la situation, nous divertissait tous. La présence du colonel ne gênait pas ses subordonnés qui conciliaient à merveille le respect dû aux galons et l'amitié inspirée par l'homme. Ce chef, énergique et bon, savait être comme un jeune père ou un frère aîné. On sentait qu'il encourageait ses officiers à la confiance, sans que son autorité en fût affaiblie, et qu'il favorisait cette gaîté souvent puérile en apparence, qui est le meilleur remède au cafard. Il voulut que chacun montrât ses talens. « Je m'enorgueillis, disait-il, de posséder quelques artistes dans mon régiment, et parmi mes officiers, deux poètes! Vous voyez que nous ne sommes pas encore des soudards abrutis, et que, dans notre

désert, nous gardons le culte de la beauté, sous ses formes les plus nobles. » Les deux poètes présens à cette table laissèrent violenter leur modestie. Chacun récita plusieurs poèmes qui valaient mieux que les exercices ordinaires des amateurs.

On raconta aussi des histoires de guerre... Ces histoires-là, qui commencent parfois gaiement, sont toujours à la fin un peu douloureuses. Les souvenirs évoqués par des soldats qui avaient combattu en France, aux Dardanelles, en Serbie, appelaient sur leurs lèvres des noms de camarades inconnus pour moi. J'imaginais ces figures disparues; je les voyais presque pareilles à celles de mes hôtes, et je sentais que les morts de la grande guerre ne cessent pas d'être les camarades invisibles des vivans... Chacun de nous se tournait vers eux, en les nommant comme pour leur demander témoignage, comme pour les faire entrer dans notre petit cercle élargi tout à coup, et la pauvre maison sans rideaux, sans meubles, éclairée par de tremblantes bougies, emplie du mystérieux parfum des feuillages et des pavots blancs, accueillait tous ces fantômes.

Un peu plus tard, je fis quelques pas sur le chemin, dans la nuit sombre et splendide, avec le colonel S... Il me dit avec simplicité que c'était son habitude de quitter ses jeunes officiers avant la fin de la veillée pour leur laisser une liberté complète.

— Il me semble pourtant, lui dis-je, qu'ils ne se gênent pas devant vous et que vous n'avez pas un ton de croquemitaine.

— Oui, fit-il, mais j'ai, malgré tout, plus d'années qu'eux et plus de galons. J'ai beau rire et plaisanter avec eux, ils ont toujours de petites choses à se dire qu'ils disent plus librement quand je ne suis pas là... C'est bien naturel. Ce soir, nous avons prolongé la conversation, à cause de vous et pour notre plaisir commun, mais les autres soirs, je me retire de bonne heure... Je m'en vais dans ma chambre ou dans ce qui me sert de chambre, seul, avec mes pensées et mes souvenirs... Ah! ce n'est pas toujours gai!... J'ai une femme et des enfans que je n'ai pas vus depuis plus d'une année, et la mer est grande, et la France est lointaine...

Il me parla longuement de ceux qu'il aimait et il ajouta, gravement :

— Vous avez compris, n'est-ce pas, que je considère comme un devoir d'être gai, ce qui est une façon de rester fort. La discipline et l'autorité n'y perdent rien. J'ai de la poigne quand

il en faut avoir. Mais je ne veux pas de tristesse et de rêvasserie autour de moi. La tristesse est une maladie pire que le paludisme. Je veux maintenir ici l'entrain, l'élan, la gaîté. Je le dois. Et c'est pourquoi je n'ai pas le droit d'être triste...

*
* *

Ma chambre était vraiment fort belle!... C'était une vraie chambre avec un lit pliant, une table et une chaise! une chambre que décorait magnifiquement le drapeau. Quand je me trouvai seule, j'admirai, à la lueur de ma bougie, la belle soie lourde de ses franges d'or, qui semblait éclairer doucement la pénombre. C'était ce même drapeau que le général d'Amade avait remis au régiment nouvellement formé, lors d'une grande revue près d'Aboukir, en mars 1915. Mon ami P..., qui avait assisté à cette cérémonie et me l'avait contée, dans une lettre, ne prévoyait pas qu'un beau soir je verrais de si près ce glorieux emblème et que je reposerais véritablement sous sa protection. Bien que je commence à ne plus m'étonner de l'extraordinaire, et que la vie m'apparaisse comme un roman chargé d'invraisemblances, je sentis vivement, ce soir-là, tout ce que ma situation avait d'imprévu. Je me disais : « Est-ce bien moi qui suis là, dans une maison, au fond de la Macédoine, pas très loin de la ligne où l'on se bat, parmi des gens nouveaux, inconnus hier, qui me sont pourtant fraternels parce que nous sommes de la même race et qui me défendraient contre tout? » Cette amitié délicate et respectueuse qui dépasse ma personne, qui voit surtout la femme et la Française, me toucha profondément. Aussi calme, aussi confiante qu'un enfant parmi les « grandes personnes, » je m'endormis en toute sécurité.

Nul méchant aéroplane ne troubla mon sommeil. Malgré les vagues choses volantes qui rôdaient autour de la moustiquaire, et la timide incursion d'une souris sur la table où j'avais disposé les objets de toilette que contenait, par bonheur, mon sac à main, je reposai fort tranquille et m'éveillai, dans le bleu du matin.

La fenêtre disloquée me montra le plus doux paysage, des chaumes, des vergers, des vignes, des prairies d'un vert velouté, le petit lac avec sa ceinture de roseaux, les hautes crêtes vaporeuses, striées d'ombres mauves qui marquaient les cols et les défilés. Une cigogne blanche et noire, vue à revers et planante,

semblait peinte sur le fond gris et bleu du ciel et des monts comme sur la soie d'un écran japonais. Un coq chantait, des chiens aboyèrent. J'eus la sensation exquise d'un réveil non pas « en campagne, » mais « à la campagne, » dans la nature fraîche et naïve, aussi loin que possible de la guerre... Quand je descendis, cela me parut singulier de voir des zouaves dans l'escalier et autour de la maison. Ces braves gens vaquaient à leurs besognes du matin, et déjà les mioches du village cherchaient pâture. J'avais vu des petites scènes presque identiques, lors des manœuvres d'automne, dans les hameaux du centre de la France, où les enfans, guère moins sales que ces petits Macédoniens, sont comme eux pieds nus dans la boue. Le colonel S... vint me saluer, et me demanda si je n'avais pas eu peur en entendant la canonnade. Je lui avouai mon impression du réveil qui n'était pas précisément dramatique et guerrière...

— Voyez pourtant, me dit-il, sur les sommets des collines qui bordent le lac, ces grands nuages soulevés par l'éclatement des marmites. La guerre est tout près... Nos avant-postes se battent et les Bulgares nous harcèlent chaque jour, sans répit. Demain, peut-être, nous quitterons ce village où nous prenons un repos relatif, et nous irons, en montagne, Dieu sait où! Vous nous voyez dans un moment d'accalmie. Tout peut être changé d'une heure à l'autre...

Nous allâmes visiter les soldats chez eux. Ils campaient sous des tentes basses qui arrêtent bien la pluie et la lumière, mais semblent retenir la chaleur. Il est impossible, par les nuits torrides, de reposer dans ces étouffoirs. On n'y est pas défendu contre la vermine volante et rampante, et contre ces dangereuses vipères qui pullulent en Macédoine. Aussi, la plupart des hommes préfèrent-ils dormir à la belle étoile.

Je vis encore les tentes des officiers, et retrouvai, peu à peu, les convives du joli dîner de la veille. Le lieutenant Jean R..., qui devait précisément aller en permission à Salonique et m'y accompagner, se présenta sans que je le reconnusse. Il avait coupé sa barbe, une barbe épaisse et superbe qui lui donnait la mine grave d'un homme mûr, et il apparaissait comme un tout jeune homme, à figure enfantine, très timide, malgré sa taille immense. Cela provoqua les commentaires et les plaisanteries de ses camarades. Il fut accusé de coquetterie et d'intentions séductrices... Les beautés saloniciennes n'avaient qu'à

bien se tenir! Mais le lieutenant me confia que ces propos étaient calomnieux, que ses desseins étaient sages et purs, et que, s'il avait obtenu vingt-quatre heures de permission, c'était pour aller à K..., où son père, le général R..., devait être décoré par le général Sarrail.

Ce jeune lieutenant R... a vingt-trois ans, une stature formidable, un visage paisible aux yeux clairs, la voix et les manières les plus douces, un air timide, deux blessures et la croix de guerre vaillamment gagnée. Il est le Benjamin du petit état-major, et il me fait penser à ce jeune officier d'un conte de Kipling, qu'on appelle le *Baby*, un baby géant!... Sa mère est Anglaise, mais je crois qu'elle l'a élevé à la française, avec une sollicitude tendre et des soins infinis. Il est un de ces jeunes hommes chez qui l'influence et l'empreinte maternelles restent sensibles, et qui font honneur à leur mère autant qu'à leur père, de leurs plus hautes qualités. Il adore ses parens et ne s'en cache point. On sent que la guerre, en les séparant, ne les a pas désunis, que leurs trois cœurs battent toujours au même rythme.

... Le village attend maintenant ma visite. Nous trouvons les femmes rassemblées auprès de la maison du pope, les enfans pendus à leur jupon. Le pope est un grand diable noir, maigre, chevelu, édenté, d'une saleté abominable et d'une rare faconde. Il a prévenu ses paroissiennes de mes bonnes dispositions à leur égard, car elles m'accueillent par des bénédictions. Ces femmes grecques, serbes, bulgares, — toutes les races sont mêlées en cette région, et l'on ne peut faire un choix entre ces malheureux qui ont fui, pêle-mêle, leurs villages dévastés, — ces femmes ont des épaules faites à porter les fardeaux, des reins solides, des figures rustiques et résignées. Elles sont vêtues de chemises en grosse toile, de jupes foncées qu'enserre le tablier pesant comme un tapis et rayé en travers de dessins multicolores. Un petit voile, noué sous le menton, couvre leurs cheveux. Seules, les jeunes filles laissent pendre leurs tresses ou les relèvent en couronne. Ce sont des êtres tout à fait primitifs, entièrement soumis au joug du mâle, — et il ne faut pas prendre le mot « joug » dans le sens métaphorique, car elles travaillent comme des bœufs. Évidemment, elles ne soupçonnent rien du monde, et la guerre, la misère, la brutalité des choses et des hommes sont pour elles des calamités nor-

males, qui affligèrent leurs ancêtres et qui affligeront leurs descendans. Elles me regardent avec une curiosité sans jalousie, comme un phénomène imprévu, et m'examinent de la tête aux pieds. L'idée très confuse qu'elles se font de la France et des êtres qui l'habitent s'associera désormais à mon souvenir. Elles comprennent difficilement que les officiers me traitent avec déférence, bien que je sois cette créature inférieure : une femme!

L'une d'elles veut me montrer sa maison. J'entre dans une pièce basse et presque vide, qui a pour tout mobilier une natte, une icône, un chaudron et un berceau d'enfant, en bois brut, suspendu par des cordelettes. La maîtresse de céans, jeune femme courte et râblée, au front bombé, au type un peu hunnique, dépose dans le berceau son nourrisson de cinq à six mois, gainé comme une chrysalide dans ses langes; puis elle me fait signe d'attendre et disparaît. Je devine qu'elle est allée chercher quelque broderie pour me la faire admirer. L'enfant s'agite dans le berceau, crispe sa petite face jaune et fixe sur moi ses yeux pâles. Il a peur, ou faim, ou froid. Il va pleurer. Pour l'apaiser, je balance doucement la couchette en forme de crèche, et le petit se calme tout à coup. Ses yeux vagues, couleur de fleur flétrie, suivent tous mes gestes; sa bouche pâle ébauche un sourire. Je pense au destin de ce pauvre être, que le hasard m'a mis entre les mains pour un instant, un enfant comme furent mes enfans, que je berce comme je les ai bercés, et qui, pourtant, est si loin, si loin de moi, si totalement étranger à ce que sera ma vie! Que deviendra-t-il, et par quelles routes s'en ira-t-il vers la fin commune? Sera-t-il un paysan de Macédoine, fanatique et borné, voué à subir les exactions des fonctionnaires et la férocité des *comitadjis?* Ou bien, s'il est né fille, pour son malheur, mènera-t-il une existence de femelle épuisée par la fécondité, de bête de somme usée bientôt par le travail?... De ce qui fait, pour nous, le prix de la vie, de la beauté, de l'art, de la pensée, que saura-t-il? Quelques grossières superstitions, quelques images dorées dans une église, quelques chansons transmises par la tradition populaire; peut-être, à vingt ans, une obscure émotion tendre mêlée à l'instinct animal, et très vite oubliée...

C'est à cela que je songe, tout en berçant le petit bébé balkanique, plutôt qu'à le « pouponner, » car je ne suis pas très « pouponnière » par goût, et je ne me précipite pas sur les

enfans de cinq mois pour les couvrir de baisers et de caresses. Mais je ne serais pas femme et mère, si je ne m'attendrissais pas sur eux, laids ou jolis, frais ou un peu répugnans même, et si émouvans d'être condamnés à cette tragique aventure qu'est la vie.

... La jeune femme au type hunnique revint avec deux tabliers qu'elle avait sans doute tissés elle-même, car elle les montrait orgueilleusement. Je lui donnai toutes les louanges qu'elle attendait, et après avoir jeté un coup d'œil sur la maison du pope, nous achevâmes la tournée par l'église, le konak et l'école.

L'église, comme toutes celles de ce pays, possède un porche aux piliers de bois qui soutiennent un auvent. L'intérieur, sans caractère, orné d'une iconostase aux couleurs criardes, avait l'humidité d'un caveau. Nous nous hâtâmes d'en sortir. Le konak ne se distinguait que par son toit conique et sa galerie circulaire. L'école m'intéressa davantage. Elle me rappela tout à fait ce que devaient être les écoles du moyen âge : au premier étage d'une maison si vermoulue que le plancher menaçait de crever sous nos pieds, une trentaine d'enfans étaient assis sur des bancs. Les plus âgés, ou les plus instruits, avaient devant eux une table pour écrire. Les autres se contentaient de lire au tableau et d'écouter l'instituteur.

— Ce maître d'école est un brave garçon, me dit le colonel. Il commence à parler le français, et nos rapports avec lui sont excellens. Il s'occupe très consciencieusement de ses mioches, pour la magnifique somme de dix drachmes par mois qu'il lui faut aller chercher à Salonique! Nous l'aidons un peu. Il sera navré de notre départ, et je crois qu'il inspirera l'amour de la France à ses écoliers.

Notre entrée dans la classe avait été saluée par un branle-bas général des bancs et des tables. Filles et garçons s'étaient levés. Le maître m'offrit une chaise et continua sa leçon. Un gamin se mit à lire, tout haut, je ne sais quelle histoire de la Grèce légendaire, tandis que ses camarades en guenilles, nu-pieds, la tête hérissée et inquiétante, restaient bien sagement les bras croisés. Des hirondelles qui nichaient dans la classe même, sous les solives pavoisées par les araignées, entraient et sortaient, avec des cris aigus. Le soleil riait aux fenêtres. J'apercevais les hautes branches d'un arbre de Judée,

qui semblait de corail mauve, des pigeons sur un mur, une grave cigogne qui marchait dans un pré, en levant ses pattes lentement, comme une vieille demoiselle précautionneuse. Et toujours, toujours, la basse profonde et la secousse amortie de la canonnade continuait au delà du lac...

— *Zito stratos!... Zito « colonoun!... » Zito Kyria* (1) !...

Les écoliers nous acclamèrent ainsi, sur l'invitation de l'instituteur, et je crois même qu'ils essayèrent un petit chant qui voulait être *la Marseillaise*. Le bon maître, enchanté de notre visite, nous reconduisit en nous recommandant de bien prendre garde à l'escalier plein de trous. Je ne fus pas médiocrement surprise de découvrir, du palier, une autre classe, encore plus délabrée que la classe principale, une chambre nue où, sur un banc, cinq ou six enfans en bas âge, les bras croisés sur la poitrine, attendaient d'un air très digne qu'on voulût bien s'occuper d'eux... C'était « la Maternelle !... »

*
* *

Après le déjeuner qu'égaya un concert donné par la musique du régiment, je pris congé de mes hôtes et leur renouvelai tous mes vœux de bonne chance et d'heureuse gloire. Il y a toujours un peu d'émotion dans ces adieux-là... Je ne m'en défendis pas, et je repartis, en automobile, emportant de jolis menus peints à l'aquarelle, des balles bulgares gravées de dessins délicats par un artiste improvisé, des bagues d'aluminium, un gros bouquet de pavots et des souvenirs qui resteront à jamais dans ma mémoire... Le lieutenant Jean R... fut mon compagnon de route, et notre voyage s'accomplit sans incidens. Un peu avant six heures, nous étions à Salonique où régnait une animation anormale. J'appris alors la nouvelle que les journaux du matin avaient annoncée : l'occupation du fort de Ruppel par les Bulgares.

L'événement a une grosse importance, puisqu'il ouvre à nos ennemis la Macédoine orientale, de par la volonté du roi Constantin. Ce n'est pas seulement l'armée franco-anglaise, ce sont des populations hellènes qui sont mises en péril. Ruppel commande Demir-Hissar, et Demir-Hissar commande la route de Drama, Serrès et Cavalla, la route de la mer ! La garnison

(1) Vive l'armée !... Vive le colonel !... Vive Madame !...

grecque a livré le port sans résistance. Les Bulgares n'ont eu que la peine de s'y installer et de hisser leur drapeau à la place du drapeau hellénique. Il faut savoir quels souvenirs les Bulgares ont laissés en Macédoine, pour comprendre la terreur qui s'est emparée de tout ce pays... L'amitié du roi Constantin, — dit naguère le Bulgaroctone, — n'empêchera pas les soldats du roi Ferdinand de contenter leurs instincts bien connus. Les Bulgares en Macédoine, c'est l'incendie, le viol et l'assassinat, avec de savantes atrocités. Ajoutons que c'est le déshonneur éclatant de la Grèce officielle, la seule qui compte pour le moment.

Le lendemain matin, la population salonicienne était convoquée par affiches à l'église Sainte-Sophie, pour une grande manifestation. Vers onze heures, je pus voir, de ma fenêtre, une foule considérable défiler sur le quai, aux cris de « Vive la France !... Vive la Serbie !... Vive Venizelos !... A bas Ferdinand !... » Sur la masse houleuse des têtes se dressaient les drapeaux blancs et bleus, et des portraits de Venizelos. Les manifestans applaudissaient les officiers français et serbes qui se tenaient aux fenêtres ou devant la porte du *Splendid*.

On racontait que les gendarmes du colonel Troupakis avaient voulu défendre au cortège l'entrée de Sainte-Sophie. Un peloton de gendarmes français à cheval, qui occupait un coin de la place, s'ébranla tout à coup, en voyant un commencement de bagarre. La foule crut que les Français se joignaient aux Grecs pour charger, mais elle poussa des clameurs de joie lorsque les cavaliers français et crétois lui laissèrent, d'un même accord, la place libre. Aux cris de « Vive la France ! » elle força la grille de l'enclos qui précède l'église, et des venizelistes se précipitèrent vers la corde de la grande cloche que les gendarmes leur enlevèrent des mains, cinq ou six fois. Après une lutte héroï-comique, les Pandores grecs abandonnèrent la partie, et la cloche, gagnée au venizelisme, chanta la gloire d'Éleuthère et appela les citoyens au *meeting*.

Des discours furent prononcés à la Tour Blanche et à la Préfecture, où une délégation se présenta pour remettre au préfet, M. Athénogénis, la résolution votée par les manifestans. Cette résolution, adressée au Roi et à Venizelos, — inséparables encore dans le cœur des Grecs, même après Ruppel, même en pleine crise de mécontentement et d'anxiété, — blâmait la poli-

tique du gouvernement et réclamait « une collaboration du Souverain et du chef des libéraux pour la gloire de la patrie. » Telle quelle, M. Athénogénis refusa de la recevoir, déclarant qu'elle était conçue en termes violens et exagérés. Le Préfet ajouta qu'il couvrait entièrement le colonel Troupakis.

Vers midi, Salonique s'apaisa. Le soleil a, dans ce pays, le même effet qu'a la pluie, en France : il disperse et dissout les émeutes. Chacun s'en fut déjeuner, et je retrouvai, au restaurant Bastasini, des amis qui m'avaient invitée. Ce sont de « vieux Orientaux, » je veux dire des vétérans du corps expéditionnaire et de la division navale des Bases. Presque tous ont connu Alexandrie, Moudros, Seddul-Bahr, et ils ont compté parmi les premiers débarqués à Salonique. Il y a beau temps que leurs illusions se sont envolées ! Ils évoquent le souvenir du sinistre automne dernier, où, tandis que nos troupes battaient en retraite, les Allemands et les Autrichiens de Salonique coudoyaient les Français dans cette même salle de Bastasini ; où le consul de Bulgarie buvait du champagne en l'honneur des victoires annoncées, avant de s'en aller, sur les quais, surveiller les renforts qui arrivaient de France et les bâtimens qui repartaient... Pourquoi l'action de l'Entente a-t-elle été si hésitante et si faible ? Pourquoi ménage-t-on le roi qui nous trahit après avoir trahi les Serbes ? La leçon de Ruppel sera-t-elle perdue, comme tant d'autres, moins éclatantes, mais non moins significatives ?

Dans l'après-midi, j'allai au petit arsenal de Beau-Rivage où le bon chansonnier Lucien Boyer, qui se prodigue infatigablement, amusa un auditoire de matelots par d'étourdissantes fantaisies montmartro-saloniciennes. Pendant ce petit concert, un orage éclata, rapide, et je rejoignis l'Escalier de marbre dans une embarcation qui dansait sur les vagues glauques. La ville était calme. Peu de monde dans le salon du *Splendid*, mais un groupe d'officiers grecs entourant un colonel qui rayonnait de joie !... Je me demandai si, par hasard, l'armée hellénique avait repris le fort de Ruppel ! Les journaux du soir, — encadrés de deuil, — n'annonçaient rien de pareil, et l'ostensible satisfaction du colonel P... me parut incompréhensible...

— Eh quoi ! fit un de mes convives du soir, à qui j'exprimais ma surprise, ne savez-vous pas que le colonel P... éprouve l'orgueil du prophète qui voit ses prophéties s'accomplir ? Tout

ce qui arrive aujourd'hui, il l'a prévu, et même il l'a préparé. C'est lui qui fut naguère envoyé d'Athènes pour signifier au général Sarrail la volonté du roi Constantin et l'avertir que, si les Bulgares pénétraient en territoire hellénique, les troupes grecques se retireraient devant eux. Dès alors, la reddition de Ruppel était décidée, comme beaucoup d'autres choses que nous verrons avant peu, à moins...

— A moins que la Grèce ne se débarrasse du Roi?

Mon interlocuteur hausse les épaules :

— Vous n'avez donc jamais causé avec les Grecs?... Ils tiennent à leur roi. Ils le considèrent comme un grand homme, et même les partisans de Venizelos n'osent toucher à cette idole qu'avec prudence et révérence. Ce matin, vous avez entendu crier : « A bas le gouvernement! » Vous n'avez pas entendu crier : « A bas le Roi! » Constantin bénéficie encore du prestige que lui ont donné les guerres balkaniques. Interrogez tel et tel Grec, parmi les plus acharnés contre Skouloudis, Gounaris, Dousmanis, etc. Il vous dira :

« Notre roi n'est pas un grand politicien. »

Ou bien :

« Notre roi subit l'influence de sa famille et de son état-major, deux pestes pour la Grèce. Mais ses intentions sont excellentes. Il se trompe de bonne foi. »

Ou bien :

« Notre roi a des idées très arrêtées... Il n'est pas très perspicace... Peut-être même n'est-il pas très intelligent... Il assassine la Grèce en voulant la sauver... »

Et pour conclure :

« Notre roi est, malgré tout, un grand homme, et il a gagné des batailles qui effacent Salamine et Marathon. Nous voulons Venizelos, mais nous voulons aussi le Roi. Pas l'un sans l'autre. C'est cela que l'Entente ne comprend pas très bien... »

— Voilà, reprend mon ami, ce que disent les Grecs, quand on les pousse un peu. Ils tiennent à leur roi, parce que... parce que l'Allemagne est bien puissante, parce qu'elle a fait ici une propagande inouïe, parce que nous n'avons pas encore partie gagnée, parce que nous avons blessé au vif les ambitions grecques en promettant Constantinople aux Russes... Et ils tiennent aussi à Venizelos, les Grecs, parce que Venizelos est l'artisan de la plus grande Grèce, parce que la France croit en

lui, parce que si l'Entente est victorieuse, il faudra bien trouver grâce devant elle... Venizelos sauvera la patrie compromise par le roi. Il lui conservera ses conquêtes, et qui sait, en cas d'intervention tardive, ce qu'il pourrait lui assurer?...

— Cela revient à dire que la Grèce a des intérêts dans les deux camps et joue sur les deux tableaux?

— Exactement.

— Ce n'est pas très élégant, mais c'est très habile... Il faudra choisir, cependant!

— Fiez-vous à Venizelos! Il ne connaît et ne connaîtra jamais que l'intérêt de la Grèce...

*
* *

Les jours suivans apportèrent de mauvaises nouvelles : les Bulgares occupaient Demir-Hissar; ils descendaient vers Serrès. Des convois de réfugiés reprenaient, à travers la Macédoine orientale, leur exode lamentable. En même temps, des bruits alarmans se répandaient : Verdun allait tomber... on n'était plus en sécurité à Salonique... l'armée des Alliés serait bientôt jetée à la mer...

Quelques personnes pusillanimes, effrayées par tous ces racontars et ne sachant plus distinguer le vrai du faux, partirent pour la Vieille-Grèce. Le propriétaire de la guinguette : *A l'imprenable Verdun,* avoua, un jour, à de fidèles cliens, qu'il méditait une petite modification de son enseigne, et qu'il se proposait de remplacer « imprenable » par « glorieux. »

— Parce que, n'est-ce pas? Verdun, il sera toujours glorieux, même s'il est pris, déclara cet homme subtil...

Autre symptôme du grand trouble des consciences : un brave garçon de capitaine grec, qui a d'énormes moustaches et une âme sensible, et qui aime bien la France où il a fait ses études, a retrouvé ici, dans l'armée française, des camarades de promotion. Ces camarades, chers à son cœur, sont quelquefois un peu compromettans. Le capitaine Z... voudrait bien n'avoir pas d'ennuis... Aussi, selon les jours, les lieux et les circonstances, emploie-t-il un langage toujours aimable, mais diversement nuancé... Les affaires de l'Entente sont-elles bonnes? « Bonjour, mon cher ami, comment vas-tu, mon cher ami?... » dit Z... avec effusion. La chance tourne-t-elle contre nous? « Bonjour, vous allez bien? » dit le capitaine.

— Z... est mon baromètre, me disait P...

— Annonce-t-il le beau temps?

— Ma foi! je le crois au « variable, » car, hier, dans la même phrase, coupée par l'arrivée de son chef, cet excellent Z... m'a dit *tu* et *vous*, sans hésiter...

Cela résume l'attitude de la Grèce... Elle aussi nous dit *tu* et nous dit *vous*.

Et dans le malaise général, la bonne ville de Salonique voit approcher la fête onomastique du Roi. Les journaux annoncent un *Te Deum* solennel à Sainte-Sophie et une retraite aux flambeaux, et tous implorent Sa Majesté qui porte le nom du dernier empereur de Byzance et du premier fondateur de Constantinople, afin qu'elle fasse le beau geste attendu : qu'elle renvoie Skouloudis et conduise elle-même sa vaillante armée contre les Bulgares... !

*
* *

Pendant que la ville se revêt de blanc et de bleu, comme une Enfant de Marie vouée aux couleurs de la Vierge, pendant qu'on prépare les orgues pour le *Te Deum* et les torches pour la retraite, les Serbes achèvent de débarquer à Mikra.

En dépit des mines et des sous-marins, en dépit des espions qui infestent les îles de l'Archipel et les côtes découpées du Péloponnèse, notre marine a réalisé ce miracle de transporter toute une armée de Corfou à Salonique, sans perdre un bateau, sans perdre un homme! Le peuple martyrisé, assassiné, dont on disait : « Il ne revivra jamais plus pour la guerre, » achève sa résurrection. En vérité, c'est un beau jour que celui-ci, où le dernier contingent serbe arrive en Macédoine, dans ce coin de terre qui va de Sédès à Mikra et qui est maintenant la Serbie.

Car, elle est là, vivante devant nous, vivante en son armée encore douloureuse et meurtrie, mais vaillante. C'est pour l'aider à renaître que nos marins ont dragué la mer, que nos soldats ont remué le sol, que l'on a fait surgir les baraques, les hangars, les appontemens, dans la baie solitaire, et plus loin, sur le sol ondulé, les champignons bruns et blancs des tentes. La Serbie est là! Comme une guerrière blessée s'assied au bord de la route et se repose avant de repartir vers le combat, la Serbie fait ici une halte suprême, — après Santi-Quaranta, après Corfou! — et son âme tressaille en regardant, par-dessus les montagnes, les crêtes lointaines du Balkan.

Aujourd'hui, le 15e régiment d'infanterie serbe célèbre sa fête, — la *Slava*, — en l'honneur de son patron Stevan Sindjélitch. On a bien voulu m'inviter à cette cérémonie où quelques femmes seulement étaient admises, avec les généraux des armées alliées, Sarrail, Milne, Boïovitch, et le général grec Moschopoulos.

Sous le ciel ardent et voilé, des montagnes d'un bleu opaque limitent la plaine et s'allongent en promontoires autour de la baie couleur de plomb. Quelques arbres çà et là, des étendues en friche, des espaces cultivés autour de rares maisonnettes, des pavots écarlates, par traînées, dans le vert poussiéreux des champs, des moutons qui paissent, des tsiganes qui mendient, des paysans qui passent, écrasant de leur poids de tout petits ânes, la vie intense du camp surpeuplé, et près du point de débarquement, le grouillement des hommes qu'on nettoie, qu'on nourrit, qu'on habille, qui se promènent les uns presque nus, les autres en simple chemise, les autres vêtus de l'uniforme français et coiffés du bonnet serbe... Un cargo noir sur le gris d'étain de la mer; un cuirassé mouillé plus loin : tel est le cadre du tableau. Le centre, c'est la prairie où nous sommes. Vaste, herbeuse, elle monte, fermée d'un côté par une haute palissade de roseaux qui supporte un auvent de feuillage. De longues tables, parallèles à la palissade, sont dressées sous cet auvent. Au milieu de la prairie, une autre table, petite, couverte d'un linge blanc, figure un autel et supporte les livres, les vases sacrés, et un gros pain bis en couronne. Sur la droite, s'élève une stèle, décorée d'un cartouche où sont inscrits les noms des officiers et soldats défunts; au bas de la stèle, un trophée naïvement composé : des armes, un vieil uniforme, une mitrailleuse. Le 15e régiment, massé par sections, avec sa musique et son drapeau, occupe trois côtés de la prairie. Dès que les généraux ont quitté leurs voitures, *la Marseillaise* et l'*Hymne serbe* les saluent. Ils remontent la pente, suivis de leur cortège, et se rangent derrière l'autel. Et la cérémonie commence.

Slava, ce mot signifie « gloire. » La fête militaire d'aujourd'hui est, en effet, une glorification. Depuis des siècles, chaque famille serbe a coutume de fêter, à la date fixée par le calendrier, le saint qu'elle a choisi comme patron domestique, et qui est toujours un saint national. Suivant cette tradition, toutes les associations corporatives, tous les régimens de Serbie, ont un

patron religieux ou héroïque, pris dans la légende ou dans l'histoire, et qu'on fête avec grande piété et grande pompe.

Le patron du 15e régiment est le héros Stevan Sindjélitch, qui combattit avec trois mille hommes contre les quatre-vingt mille Turcs de Kourchid Pacha, et fit sauter la citadelle de Nich, le 19 mai 1809, anéantissant, sur les corps de ses derniers soldats mourans, un grand nombre d'ennemis et lui-même.

La *Slava*, qui commémore ce héros, comporte un programme très varié : office divin, discours du commandant, banquet, exercices de gymnastique, chants et danses. Cela peut rappeler les fêtes viriles de la Grèce, avec leurs soldats devenus athlètes, musiciens et chorèges. Pour moi, c'est au moyen âge chevaleresque et féodal qu'un tel spectacle me ramène; j'oublie le paysage macédonien, et les évocations classiques, et je crois vivre un épisode de nos chansons de geste.

La cérémonie religieuse est très belle. Trois popes s'avancent, éclatans de couleurs splendides. L'un est tout de soie crème à fleurs bleues; l'autre est tout d'or jaune, et le troisième semble une large fleur violette, une large pensée de velours chatoyant et sombre. Ils sont debout, près de la table, et leur grave psalmodie s'élève vers le ciel orageux qui s'éclaire lentement et s'ensoleille; un chœur de voix mâles répond par une supplication répétée, insistante. La Serbie gémit par ces voix. Elle demande miséricorde, sans se lasser, à la Puissance mystérieuse qui doit être toute pitié, mais aussi toute justice. Puis, trois hommes viennent se placer en face des popes : le colonel du régiment, le plus ancien sous-officier, le plus ancien soldat. Un prêtre leur remet le pain rond qu'ils prennent en leurs mains rapprochées et font tourner lentement, lentement, et qu'ils baisent enfin, avec respect, têtes penchées et mains unies.

Quelqu'un me dit : « C'est un très vieux rite qui existait déjà lorsque la Serbie était païenne. Il s'est perpétué à travers les âges et s'est associé aux rites du culte chrétien. »

Sans doute, c'est le symbole de la fraternité nationale par la communion du pain, l'accord des hommes du même sang pour vénérer la terre maternelle dans le froment pur, aliment premier, nourriture essentielle des races. Belle cérémonie qui paraît plus auguste en ces jours d'épreuve et parle profondément au cœur. Avant de gravir son Calvaire, le Christ voulut « rompre le pain » avec ceux qu'il aimait. La Serbie a déjà souffert sa

Passion; déjà, elle a porté sa croix de douleur, bu le fiel et le vinaigre, connu l'amertume des trahisons. Sa souffrance n'est pas finie. Avant l'ultime sacrifice et la victoire, elle célèbre encore une fois la Cène et elle atteste, en rompant le pain, l'union de tous ses fils. Dans une joie grave et voilée comme le ciel, sur ce sol étranger, elle affirme son invincible espérance, car les peuples méritent de vivre quand ils n'ont pas craint de mourir et, pour celui-là, se lèvera un jour, bientôt, le soleil de Pâques.

L'office se termine par une commémoration des morts, auprès de la stèle pavoisée. Un officier dénombre et nomme les glorieux morts du régiment. Il invite leurs camarades, agenouillés dans l'herbe, à se rappeler toujours « ceux qui sont dispersés dans les abîmes et les neiges du Monténégro et de l'Albanie, » et à prier pour l'éternelle félicité de leurs âmes.

Il y a ensuite une revue passée par les généraux, un discours du colonel qui redit l'histoire épique de Stévan Sindjélitch, puis des exercices de gymnastique exécutés avec une sûreté et une grâce extrêmes par des soldats. Enfin le repas rustique, servi sous l'auvent de feuillage et composé de plats serbes un peu surprenans pour le goût français, mais agréables, quoique très chargés en poivrons. Une dépêche du prince régent est lue, au dessert, et l'on porte des toasts aussi nombreux qu'enthousiastes. L'éloquence du capitaine Milan V. G... ne tarit pas. Cet officier de forte corpulence et de haute taille, à la voix sonore, au geste facilement affectueux, le meilleur garçon du monde et le plus liant, adore les cérémonies où sa place est marquée. Il faut le voir, toujours occupé des autres, présentant celui-ci à celui-là, expliquant aux dames les mystères de la politique et le sens des coutumes serbes, racontant ses souvenirs de diplomate et ses aventures de guerrier, disant ses vingt-trois batailles, ses blessures, ses décorations, pêle-mêle avec ses impressions de Paris et de Constantinople, jamais fatigué d'improviser un discours, de faire un conte, de tourner un compliment, de danser la kolo nationale. On ne conçoit pas une fête serbe sans le capitaine Milan V. G...

Pendant le banquet, un soldat est venu réciter un poème : *La tombe de Sindjélitch*, qu'il a composé pour la circonstance, et qu'il récite avec un art instinctif et des manières très nobles.

« Le temps a passé, mais l'on s'en souvient encore, de ce

jour glorieux! Les vieillards en parlent toujours... Alors, la petite Serbie regardait vers son aurore et son avenir! On se souvient du temps où Kara-George se dirigeait vers la cité de Sïénitza, quand Sindjélitch allait vers Nich, quand tous les Serbes, se rassemblant, l'épée en main, s'élancèrent vers le combat et la vengeance...

« Près de Nich, le voïvode arrive; il se retranche sur la colline de Kamenitza, attendant l'heure de combattre les Turcs... Les vagues de cavaliers couvrent le champ de bataille, s'approchent en tourbillonnant. La terre tremble, les sabres étincellent, la foudre tonne... Stévan Sindjélitch ricanait avec ses camarades en criant : « Regardez, mes faucons!... C'est la gloire! Vous verrez bientôt une montagne de cadavres : les corbeaux noirs boiront leur sang!... »

« Et la lutte terrible commence. La balle siffle, le sang ruisselle. Les premières lignes tombent, mais les Turcs féroces ont soif de meurtre et s'élancent... Sindjélitch crie : « Courage, mes frères! Tenez-vous bien, par Dieu, pour la liberté et l'honneur! La vie en esclavage n'est rien! Il faut mourir ou vaincre. Encore un moment, mes faucons! N'épargnez pas la poudre! Hourra!... Hourra!... »

« Et trois cents héros, descendans de Marko Kraljévitch, répondirent : « Hourra!... Hourra!... » mais en vain! Sindjélitch vit bien qu'il devait mourir. Il jeta un coup d'œil vers le ciel, fit le signe de la croix, prit son pistolet et dit : « Pardonnez-moi, mes faucons! » Puis il descendit vers la poudrière...

« Les Turcs arrivaient déjà... Ils sautent dans la tranchée, en grinçant des dents, comme des loups affamés, avides de chair et de sang. C'est le carnage...

« C'était la fin!... L'explosion terrible projette tout dans les airs; les ténèbres enveloppent le sol, et l'on entend des cris : « Allah!... Allah!... »

« Le silence règne... Le brouillard se dissipe lentement, et le soleil radieux brille sur le champ de bataille... Mais à la place de la tranchée, il n'y avait plus qu'un même tombeau pour les Serbes héroïques et les Turcs immondes... »

Ainsi chante, — car sa déclamation est un chant, — le soldat-poète Dragomir Brzac, tandis que les chefs serbes l'écoutent, sous le toit de feuillage. Ainsi nos trouvères, dans les festins guerriers, après batailles et tournois, devant les clercs et les

dames, devant les chevaliers au simple cœur, disaient les hauts faits des paladins et leur mort pieuse. Ainsi Taillefer « qui moult bien cantoit » et qui, devant le duc, allait chantant :

...De Charlemagne et de Roland
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Roncevaux...

Cette poésie serbe, devinée ou plutôt sentie à travers la traduction naïve qu'on a remise à chaque invité, n'a-t-elle pas le mouvement, l'allure et presque la forme de notre *Chanson de Roland?* Ce n'est pas un exercice de littérature, l'œuvre académique, conçue dans la paix des bibliothèques, par un érudit amoureux du passé; c'est un fragment d'une épopée nationale qui se compose, jour par jour, strophe par strophe, depuis Karageorge et Sindjélitch. Chaque mot est riche de sève, rouge de sang; chaque image a ses couleurs primitives; chaque corde vibre, avec sa neuve et pleine sonorité; rien n'est fané, rien n'est usé; l'émotion n'est pas rétrospective; elle sort des douleurs et des gloires vivantes. Bruit des armes, hourras, choc des cavaliers, tonnerre des explosions, ce n'est pas, pour ceux qui sont assis à cette table, un écho des temps héroïques; c'est la musique terriblement connue et familière, d'hier et de demain. Et je songe à l'époque future où la grande guerre prendra la beauté de la légende, où, dans une autre fête, en Serbie, un autre poète chantera pour les arrière-petits-fils des soldats martyrs, la suite de l'épopée, —l'histoire du vieux roi qui fuit dans la neige avec son peuple, vers la mer libératrice, le salut apporté par les Français sur leurs vaisseaux, et la résurrection de la Serbie...

MARCELLE TINAYRE.

(A suivre.)

CHEZ LES NEUTRES
DU NORD

I

DE PARIS EN HOLLANDE

Vendredi 2 février.

Cinq heures du soir, gare Saint-Lazare. C'est le départ pour le Havre. Sur le quai mal éclairé, dans le froid perçant de cette fin d'hiver glaciale, un peu d'oppression nous saisit, mon compagnon et moi, au moment des adieux. Ces ténèbres, approfondies encore par les halos lumineux qui les jalonnent, sont pareilles à celles qui enveloppent le sort de notre multiple voyage, et la réussite de notre pacifique mission (1). On se demande, avec une pointe d'anxiété : « Dans quelle disposition d'esprit allons-nous les trouver, ces « neutres du Nord » vers lesquels on nous envoie ? Que pensent-ils de la France ? Que sentent-ils à son sujet ? Et, si leurs sentimens sont prononcés dans un sens peu

(1) Vers la fin du mois de janvier 1917, le Comité protestant de propagande à l'étranger, d'accord avec le ministère des Affaires étrangères, désigna pour une « visite amicale » chez les neutres protestans du Nord, deux délégués, un membre du clergé protestant de Paris, et un membre de l'Université : M. Edouard Soulier, pasteur de l'église luthérienne de la Rédemption, et M. Samuel Rocheblave. Les deux voyageurs devaient parcourir la Hollande et les États Scandinaves. La durée de leur absence était estimée à deux mois et demi. Elle dépassa quatre mois, en raison de diverses circonstances. Ce sont les principales impressions de ce voyage que l'on trouvera ici notées.

favorable, qu'est-ce qu'une ou deux voix isolées, pour corriger ce mal, pour réaliser un peu de bien? » Pourtant, qui sait si la France est aussi méconnue que certains le prétendent, dans ces pays du Nord eux-mêmes assez mal connus chez nous, et parfois jugés très faussement? La seule vérification mériterait certes le voyage. Et malgré tout, au fond de nos cœurs, il y a l'espoir. L'espoir patriotique, tenace nous arme de volonté. Mais la conscience du peu que nous sommes nous replie sur nous-mêmes, et la crainte d'être inégaux à la grande tâche pèse à notre âme. La voilà, l'obscurité momentanée. Elle ne se dissipera que peu à peu, dans l'action. Ce moment est éloigné encore...

Cependant le train roule à pleine vitesse. On n'est déjà plus avec ceux qu'on a quittés. C'est le bond vers l'attirance de l'inconnu, maintenant. Et on file, on file ; Rouen est traversée en trombe, dans un amical grouillement anglo-français, où l'on distingue pourtant l'équipe anglaise allant placidement à *son* fourgon dégager *son* courrier, et nous voici au Havre, à 9 heures, exactement. Sans désemparer, à travers la ville endormie et les réverbères en veilleuses, nous allons au bateau. Là, presque totale indigence de lumières. Examen minutieux de nos papiers, contrôle de nos personnes, observation défiante, silence. Le bateau est anglais. Très rapidement, il s'encombre de gens, de colis, de « valises. » Change de monnaie; renseignemens polyglottes. Cabines étroites, sans confort : dame! le paquebot-navette, vieux routier de la Manche, vaut mieux ici qu'un transatlantique. Et nous apercevons, pour la première fois, le type spécial de Cerbères en jupons, à qui est dévolu le service intérieur de ces petits navires. La mer du Nord nous en offrira d'autres échantillons, tous dignes de Dickens.

On part, vers minuit, pour Southampton. Et, tout de suite, la protection anglaise frappe les yeux. Nous sommes au lendemain de la proclamation du blocus maritime par l'Allemagne. Sitôt le port franchi, que voyons-nous? A perte de vue, à droite et à gauche, une double haie de navires, dont les feux, les signaux se répondent sous un ciel d'hiver éclairé par la lune, et bellement étoilé. La flotte anglaise monte la garde sur ce boulevard d'eau. Nous sommes enveloppés de force, de sécurité. Et ceci nous prépare au spectacle de l'Angleterre elle-même.

Cependant, vers le matin, le brouillard monte, s'épaissit. Il faut stopper, des heures, puis approcher comme à tâtons. Enfin voici Southampton. Le contrôle des voyageurs est fait par un grand vieillard sec, dont les manières disent le haut gentilhomme, sans doute un volontaire du service national. Peu après, c'est Londres, et tout de suite la police, bien entendu. Non seulement il ne faut pas s'en plaindre, mais il faut s'en applaudir. Tout de même, l'enquête anglaise déploie un luxe minutieux qui n'est qu'à elle. Et nous sortons du commissariat guéris de ce premier préjugé, que la France détient le record des « formalités. »

VISIONS ANGLAISES

3-9 février.

Malgré notre vif désir d'atteindre la Hollande au plus vite, nous n'avons pu brûler l'étape de Londres. Déjà la guerre nous impose ses haltes imprévues. Arrivés le samedi 3 au soir, nous ne pourrons repartir que le matin du vendredi 9 pour le port que l'on nous désignera. Nous sommes entre les mains de l'amirauté. Tout d'ailleurs, ou presque, est entre ses mains; et, ce que l'amirauté anglaise tient, elle le tient bien. Nous sentons maintenant le mystérieux, et même le romanesque de notre situation. Il faut demeurer le plus possible consignés au gîte, valises bouclées, prêts à disparaître sans bruit sur un signe. Et ce signe, ordre oral ou avis téléphonique voilé, doit être obéi aveuglément : « tel train, telle heure, pour telle ville. Là, vous saurez la suite. » La suite, c'est le commissariat et les agens maritimes du port d'embarquement qui la fournissent, avec des délais, des renvois, des réticences qui distillent le mystère au compte-goutte. Dans la morne chambre d'hôtel de Londres, on rêve déjà du vaisseau-fantôme qui vous emportera... quand il lui plaira.

Du reste, tout est « fantomal » en ce moment, dans le Londres étrange qu'a créé la guerre. Cet aspect est dû au brouillard sans doute, qui jamais nulle part ne fut plus pesant, plus accablant, plus glaçant, transperçant les organes et poussant sa pointe cruelle jusqu'à l'âme la mieux armée de volonté. Mais il est dû aussi à cette activité muette, sombre, qui se développe comme inexorable à travers cette brume, et qu'on sent tout

entière polarisée par une idée fixe. Les spectres solides qui émergent de l'ouate encrassée de la Tamise sont porteurs de résolution, d'énergie. Il suffit de les voir passer pour comprendre où ils vont. Tous, ils vont à quelque acte, à quelque emploi qui serve à la guerre, et qui tende à son but. Quand le soleil pâle a pompé suffisamment la bruine et dégagé les murs suintans de leur enveloppe opaque, on lit en clair les formules de la décision nationale, sur les enseignes, sur les affiches, sur les placards; les appels, les rappels vous accrochent partout : aveugle et sourd serait celui qui pourrait s'y dérober. Le « devoir » de l'Anglais lui est crié par les cent voix de la publicité insulaire. Et il obéit à ces bouches muettes, muet lui-même; et rien, pour un Français, n'est plus saisissant. Toute cette énergie nationale qui, chez nous, a besoin, pour s'entretenir, se raviver, de spectacles extérieurs, de manifestations, d'acclamations, n'a besoin en Angleterre, pour se soutenir, que du mot essentiel, de la formule concise placardée partout. Ce mot d'ordre obsédant se détache des murs et entre au fond des consciences les plus fermées. Il est, à la longue, irrésistible. Et ces hommes qui vont et viennent, sérieux, absorbés, mais non pas tristes, ni nerveux, ni excités, portent au plus secret de leur vouloir une idée immuable, qui guide chacun de leurs gestes. Redoutable entre toutes est une nation moralement ainsi constituée. Rien ne l'abat, rien ne la détourne.

En attendant l'ordre de départ, nous n'avons pas assez d'yeux pour observer. L'heure est intéressante. Londres est plein de soldats, métropolitains ou coloniaux. Des recrues australiennes, canadiennes, apprennent la marche cadencée, sans armes, en pleine rue; d'autres, armées, vaquent à leur service. Des permissionnaires circulent, entrent dans les restaurans gratuits à eux destinés, ou s'offrent des douceurs. Beaucoup, comme chez nous, sont accompagnés, guidés. A Westminster Abbey, un groupe de coloniaux admiratifs est piloté par une dame, qui leur explique les plus célèbres tombeaux, et renseigne leur patriotisme novice. Tous ces monumens ne sont d'ailleurs pas visibles : les plus précieux pour le sentiment national sont protégés par des sacs de terre. Londres a été déjà bombardé. Quand tous les musées, sauf la National Gallery et le South Kensington, sont fermés, que sur tous les

bâtimens publics s'est abaissée la clôture de guerre, seul le Panthéon anglais garde ouvertes ses nefs dont toutes les travées professent d'augustes leçons. Et Westminster Abbey ne désemplit pas.

Au dehors, tous les détails de la vie matérielle convergent vers un but moral. A l'hôtel, la précarité du luminaire, du chauffage, le dosage de l'alimentation, les invitations à l'économie déposées, imprimées, sur la table, ne vous laissent perdre à aucun instant l'idée de contribution à la guerre, de solidarité, de coopération par la privation personnelle. On se refuse tout ce qu'on peut donner au pays. On se rationne méthodiquement dans le civil, pour que le soldat vive dans l'abondance. La vue d'une table copieuse ferait scandale. C'est la grande beauté de l'Angleterre en ce moment, du haut en bas de l'échelle sociale. D'ailleurs, la réserve froide, et la discrétion partout. Même dans les manifestations patriotiques. Le 7 février, nous étions sur le passage du Roi et de la Reine, à midi, pour l'ouverture du Parlement. Une foule attendait, déférente, silencieuse, où çà et là un uniforme belge, ou français, piquait une faible note de couleur. On salua les souverains avec respect, et l'on applaudit quelque peu. Mais pas un cri, pas de démonstrations. « A Marseille, me souffle mon compagnon, ce serait un four. » Et même à Paris! Pourtant rien n'était plus résolu que la nation à ce moment. L'emprunt du 16 février, qui devait obtenir un si grand succès, se préparait. A Trafalgar-Square, les hôtels monumentaux criaient, de leur sommet, sur des bandes de toile gigantesques : « La marine compte sur vous! » — « L'armée de terre compte sur vous! » Et Nelson, du faîte de sa colonne, présidait à la leçon clamée sur le piédestal en lettres de vingt pieds : « Avant le 16 février, l'Angleterre compte que vous ferez de votre argent une arme! » Et, les jours suivans : « Dans sept jours, dans six jours, l'Allemagne aura son compte! » Et l'Allemagne fut depuis, en effet, bombardée par les milliards anglais, à Vimy, à Messines, et en d'autres lieux.

Malgré l'impatience qui nous ronge, de tels spectacles sont trop attachans pour ne pas nous faire paraître brève la fuite des heures. On voudrait voir davantage, savoir plus, écouter, ausculter à l'aise le cœur de l'admirable nation qui bat ici son pouls ferme, intrépide, majestueux. Mais nos journées d'attente tirent à leur fin. Un bref ordre de départ nous arrache à notre

contemplation absorbante, et, au lieu de dire : « Enfin! » nous disons : « Déjà? » Vite, utilisons les momens extrêmes. Je cours une dernière fois au South Kensington, pour voir, dans la galerie du sous-sol à droite, la sculpture française. Et je tombe en arrêt, au coin d'une fenêtre, devant le buste de fillette, en marbre, dont j'ai poursuivi, en France, la terre cuite chez un amateur, et le moulage au petit musée de Châlons, sous une attribution fausse... Cette enfant coiffée de trois tresses, c'est la fille de Mme de Pompadour, Alexandrine d'Étioles; et l'auteur, Jacques Saly, n'a rien fait de plus savoureusement français que le buste original du musée de Londres. Cette petite découverte (mais en est-ce une?) met une joie d'art dans cette dernière journée. Une joie d'autre sorte, joie du cœur, est le contact définitif pris avec le noble soldat (il portait encore l'uniforme) qu'une heureuse conjonction de circonstances me donne pour compagnon de route, et qui va devenir en Hollande mon guide combien précieux, et mon ami. Gustave Cohen, professeur français de l'Université d'Amsterdam, mobilisé en 1914 comme sergent, blessé de dix blessures en Argonne, retourne à son poste d'université, réformé, avec neuf éclats de fer encore logés dans le corps, invalide pour le combat, héroïquement valide d'âme et d'esprit pour la défense morale de la France à l'étranger. Il rentre en Hollande appuyé sur deux cannes, officier maintenant, avec la croix de guerre et deux citations, après des mois et des mois de tortures auxquelles il aurait succombé sans la femme d'élite qui veillait à son chevet. Ensemble, nous faisons les plans de cette nouvelle et pacifique campagne dont l'objet est si simple : montrer le vrai visage de la France à ceux qui l'ont peut-être oublié, et le faire aimer un peu plus de ceux qui s'en souviennent encore. Et maintenant, en route! Enfin, demain à Hull, après-demain à Rotterdam! Ainsi raisonne notre ingénuité d'avant-guerre.

9-12 février.

Le vendredi 9, à neuf heures du matin, joyeuse bousculade à la gare de Kings-cross. On s'empile comme on peut dans les voitures d'un rouge rutilant. Tout est bondé. Le soleil, pour une fois levé de bonne heure, rit sur la plaine neigeuse. On roule en pays plat, plat. En passant, je salue les tours et les clochetons de la célèbre cathédrale de Péterborough. Voici

Doncaster, où l'on change de train, puis Brough. Nous approchons de Hull. Sur la gauche, la plaine se ponctue de ces moutons tout ronds, tout floconneux de stalactites de laine, qui ressemblent à des manchons à pattes, seulement un peu grumeleux de malpropreté. Quand ils trottent, le vent fait bouffer ces loques légères. Cela nous amuse un instant. Mais l'arrivée brusque à Hull, et la perspective de nouvelles palabres avec les diverses polices du port nous rappelle au sérieux. Il est trois heures. A peine débarqués, à peine véhiculés d'un premier office maritime à un second office maritime, le flegme et le formalisme nous enveloppent partout de leur glace. Après d'interminables attentes, exhibitions de papiers, explications, rectifications, méditations des divers préposés (tous serviables, polis, avec l'inévitable pipe odorante entre leurs lèvres serrées), on rentre à l'hôtel, à un hôtel indiqué, imposé, par le commissariat du port, au « Terminus » de l'endroit. Le départ? Geste vague du dernier bureaucrate à pipe. Pas aujourd'hui, ni sans doute demain. On ne sait pas. On dira. On téléphonera. *Well!* on téléphonera. Attendez...

Et le brouillard, laissé à Londres, tisse de plus belle ses lourdes toiles à l'embouchure de l'Humber. Il est jaunâtre, il est verdâtre; une vraie glu atmosphérique, qui colle partout, pénètre partout.

L'attente durera trois jours pleins, et l'on partira le quatrième. Usons le temps! Ici encore l'énergie anglaise apparaît, bien que la ville, énormément accrue et gonflée par la guerre, soit surtout ville de commerce maritime et d'industrie. Mais la note guerrière y résonne aussi. Wilberforce, du haut de sa colonne de bronze noir, et le monument de Victoria, d'une sculpture fade, voient défiler plus d'uniformes que de bourgerons, autour de leurs socles. Fifres et musique, voici justement qu'un régiment se masse sur la place de la gare, devant notre « station hotel, » autour d'un autre monument élevé à la gloire des coloniaux anglais. La foule s'empresse. Les uniformes moutarde forment un carré dense. C'est une remise de décorations, et de décorations françaises. Un officier français, que voilà, est venu les apporter. L'état-major parcourt les rangs, en compagnie d'un grand homme noir, en tuyau de poêle et collier d'argent, au médaillon central brimballant sur sa poitrine, — le lord-maire de Hull. La foule applaudit et même crie « Hurrah! »

à la fin. Ces troupes, encore un peu novices, frappent par leur bonne mine et leur air résolu. Il y a des papas un peu bedonnans, mais surtout de la jeunesse sèche et vigoureuse. De petits jeunets, sorte d'enfans de troupe, qui soufflent dans leurs fifres de tout leur cœur, ajoutent à cette impression de la « nation armée. » Une fanfare clame de tous ses cuivres un air grave, d'accent religieux.

Ce sérieux combiné à la décision, nous le retrouvons, mon compagnon et moi, le dimanche matin, en nous rendant à l'office de la vénérable et pittoresque église de la Holy Trinity. Le carillon, un de ces carillons symphoniques comme à Saint-Paul de Londres, nous guide à travers le dédale des rues où s'étale le désert dominical. Et sur place, face au parvis, nous tombons sur ce spectable : un très vieux colonel, assisté du clergyman en costume d'officiant, devant ses soldats à la parade. Près d'eux, des colis de petits livres moleskinés, des Évangiles évidemment. Le vieux colonel en a reçu un des mains du clergyman, et a adressé quelques paroles à ses hommes, en le désignant de son index droit. Puis, un petit tambour a fait : *pan patapan,* et l'on a défilé, après que le clergyman a puisé dans le colis pour remettre un exemplaire du petit livre à chaque gradé. Le vieux colonel, le jeune clergyman saluaient les hommes; et, au dernier disparu, l'un et l'autre sont entrés dans la Holy Trinity, où l'office a commencé, la chaire étant drapée des couleurs nationales, ainsi que l'estrade où se lit la liturgie. Il y avait, dans l'assistance civile, des soldats. Mais non pas la garnison menée par ordre, en bloc, et entrant chez Dieu en faisant le pas de l'oie, comme je l'ai vu à Saint-Ulrich de Strasbourg peu avant la guerre. Foi, patrie et liberté, nous avons eu ce matin-là l'abrégé de l'Angleterre.

Le même jour, on nous a chuchoté la raison de notre retard, et cette morne attente a été éclairée d'un rayon soudain : deux très gros poissons, qui ne se pêchent qu'au canon, avaient été l'un abîmé dans les flots, l'autre capturé avec tout son équipage, la veille même, en rade de Hull... Comme toujours, l'amirauté était muette, et aussi les journaux. Mais on n'avait pu escamoter le défilé des prisonniers, conduits du port à la gare, et escortés entre autres de quatre marins anglais, naguère eux-mêmes prisonniers des Allemands sur le sous-marin, et qui maintenant chantaient leur plus joyeux « Tipperary! »

Nous avons manqué cette scène d'une heure et nous nous en consolons difficilement!

Enfin, enfin, le départ s'esquisse, le lundi matin 12. Ce sera pour le soir même, mais chut! Nous mettons le point final à ce séjour forcé en invitant à déjeuner le jovial et cordial consul, un Écossais magnifique dont les soins nous entourent paternellement. Par lui, nous sentons ce qu'est et ce que sera la sauvegarde britannique. Les précautions les plus minutieuses sont prises, nous en aurons bientôt la preuve. On risque l'accident, naturellement, mais non la capture, pire pour nous que la mort. Un *shake-hands* vigoureux, un dernier toast patriotique et nous filons.

EN MER DU NORD

12-17 février.

Ce départ furtif, l'oublierai-je jamais? Un chapitre de Rocambole. Je reverrai toujours, dans le brouillard « purée de pois, » l'arrivée déjà ténébreuse entre quatre et cinq heures, les glissemens dans les docks, l'isolement de nos personnes dans les baraques policières, notre acheminement individuel vers des contrôleurs soupçonneux, sous la lumière pauvre, le silence funèbre sur toute cette cérémonie, enfin notre « internement, » précédés d'un falot, sur un vague navire dont je ne sus le nom que le lendemain. Il ne doit pas être commode, fichtre! de passer par ces grilles si l'on n'a la conscience nette. La guerre a d'ailleurs supprimé tout confort. Notre cher compagnon blessé, Gustave Cohen, est véhiculé au bateau sur une brouette à colis, d'ailleurs traité avec d'infinis égards, et nous aussi, quoique moins intéressans. A bord, dans l'unique « salon » si peu salonnier, on se regarde, on s'observe. On est douze. Aucun, évidemment, ne voyage sans motif grave. Pour ces douze, le navire fait son voyage risqué. Cela devient très attachant.

Quatre jours et demi dura le séjour sur le *Kirkham-Abbey*, pour effectuer un trajet qui ne prend pas tout à fait, en temps ordinaire, une demi-journée. On stoppa, on mouilla, et surtout on zigzagua, plus qu'on ne navigua. Les traversées d'Angleterre en Hollande variaient alors d'un à sept jours, suivant les ordres et contre-ordres. L'état des « routes » marines se signalant à mesure et autrement que par la télégraphie sans fil,

force était d'attendre, en mer même, les instructions orales apportées par les navires patrouilleurs. Je ne saurais donc décrire quel fut notre itinéraire, puisque tantôt nous longeâmes les côtes anglaises vers le Sud, tantôt fîmes halte en pleine mer, tantôt rebroussâmes chemin, jusqu'au jour où, rendus à heure fixe sur un point déterminé la veille au soir, nous pûmes filer en droiture sur l'estuaire de la Meuse et Rotterdam; tous ces va-et-vient furent faciles à observer grâce au temps admirable dont nous ne cessâmes de jouir, ce qui corrigea de pittoresque l'ennui pesant de ces incertitudes, l'agacement de ce bruit d'ancres incessamment déchaînées pour des stoppages subits. Et, grâce à ces lenteurs mêmes, reconnues depuis salutaires et nécessaires, s'imprima dans notre esprit une image vraie de cette guerre, vue sous un angle spécial, dont la force nous prit à un degré extrême.

Ce qui nous saisit par-dessus tout, c'est la puissance, de possession et de surveillance à la fois, exercée par l'Angleterre sur la mer du Nord. Impression profonde dès le début, et fortifiée par la suite, puisque nous n'avons pas traversé moins de quatre fois la mer du Nord en quatre mois, en des points différens, et toujours sur des navires anglais. L'Angleterre est là chez elle. Elle y domine : autant dire qu'elle y fait, et qu'elle y obtient ce qu'elle veut, étant bien entendu qu'elle ne s'intéresse pas également à tout, qu'elle ne peut tout également protéger, convoyer, et qu'il est des choses qu'elle abandonne à leur destinée. Mais on dresserait aisément la courte liste, croyons-nous, des entreprises qu'elle a voulu faire aboutir, et qui n'ont pas abouti. Sur cette mer du Nord, qui n'est plus un simple canal comme la Manche, la maîtrise anglaise s'étale avec un luxe de moyens qui offre à l'œil un spectacle incomparable, à l'esprit une incroyable sécurité. On se sentait « chez eux » sur ces eaux soi-disant tapissées en profondeur de sous-marins, et on était sûr que toute chose émergente un peu suspecte était perdue d'avance, sans avoir pu même esquisser son coup. Si nombreux, si vites étaient les navires enveloppant l'horizon de leur couronne sans cesse en mouvement ; si variés de forme, d'allure, étaient ceux qui sillonnaient et fouillaient les rayons de ce cercle, sans parler de ces éperviers aériens qu'on voyait planer, guetteurs infatigables à l'œil perçant, prêts à fondre comme la foudre sur la proie découverte! En vérité, le spectacle

était si beau, si majestueux, qu'on avait envie de battre des mains, avec un regret et presque un remords de se sentir si peu menacé, et d'être si à son aise pendant qu'au loin ceux qu'on avait laissés au foyer étaient sûrement en peine des voyageurs!

C'est qu'en effet à nulle heure, soit de nuit, soit de jour, durant quatre journées et demie, notre bateau ne connut la solitude. Il était comme au centre d'une ronde, dont à tout instant se détachait telle ou telle unité, qui faisait vers lui cavalier seul. Les puissans mammouths de la défense maritime ne furent vus que profilés au loin; mais les échantillons de tout le reste défilèrent à portée, et parfois au ras du *Kirkham-Abbey*, ainsi que du convoi que nous avions ramassé en route. Car, en avançant, nous fûmes ralliés par d'autres, et nous prîmes comme la tête d'un « train » flottant de huit à neuf navires. Chalutiers noirauds, en nombre incalculable; torpilleurs de toutes catégories, les uns imposans, les autres minces et miroitans, qui semblaient annelés comme des vers; patrouilleurs aux virevoltes multiples, et aux formes quelconques; çà et là, l'aiguille fuselée d'un sous-marin anglais noir, venant respirer et coupant l'air de son rasoir fin et silencieux; cent autres rencontres, sous un ciel de lumière ouatée, par un calme d'huile, firent de certaines heures immobiles des heures d'admiration et de méditation intense. Le soir cependant, et une certaine nuit, et tout un matin, la basse auguste du canon faisait retentir son chant formidable. On se canonnait vers Zeebrugge; il dut même y avoir, du 13 au 15 février, plus que des bombardemens ordinaires. Les flammes lointaines des obus, telles des lueurs de bengale, animaient l'horizon nocturne, et des spectres de dreadnoughts furent aperçus à plusieurs reprises, comme ces bêtes hurlantes que fait entrevoir Virgile d'un mot évocateur lorsque son héros frôle l'île d'Æa. Un instant, l'espoir nous visita d'assister de loin à une bataille navale. Mais n'y en eut-il point? Silence...

Cependant, sur cette mer gardée comme un terrain de chasse, plus d'un détail témoignait encore des accidens récens. La mer du Nord, comme tant d'autres à cette heure, est un tombeau. Et, vu le peu d'épaisseur de la nappe en certains points, le tombeau n'est pas si profond que les cadavres des navires ne se signalent à la surface. Des mâts, çà et là, émergent

comme des appels de détresse : nous en voyons jusqu'à trois dans une seule matinée. Ailleurs, un navire norvégien, blessé, penche, s'emplit et sombre lentement. Des bouées sans nombre sont semées avec méthode, et jalonnent les routes praticables. Des appels, des signaux à tout instant. Plusieurs fois, nous côtoyons des champs de filets métalliques, pièges à sous-marins tendus en festons, et contournés de navires aux extrémités, flanqués d'autres navires-gardiens au centre, pour surveiller la passe, que l'on ferme le soir. Et toujours cette couronne mouvante de navires au loin, parfois trente-cinq de tous les calibres, en rond, à l'horizon. C'est par centaines qu'il faut compter les navires de guerre que nous avons aperçus, et des flottilles ou flottes entières. Les chalutiers armés zèbrent cette mer en telle abondance que je n'ose citer le chiffre fantastique (des milliers) qu'on m'a révélé. Quant aux cargos de commerce qui, paisiblement, nous ont croisés dans les deux sens en cornant au passage comme des autos qui se rencontrent, s'ils ne furent pas de six à huit cents, ils ne furent pas deux. Nous n'en revenions pas, tant leur multitude et leur tranquillité semblaient ignorer qu'il y eût un blocus sans merci.

Un autre détail nous frappa d'une vraie admiration. Un soir, que nous trompions mal l'ennui de l'attente, le cri d'une sirène et l'ordre de stopper nous redressa. Qu'y avait-il ? L'instant d'après, le stewart se précipitait vers un hublot mal aveuglé, et tirait soigneusement le store. Eh quoi ! ce rais de lumière, aperçu dans la nuit, par un vigilant patrouilleur, avait suffi pour nous valoir le coup de sifflet, l'arrêt, l'accostage, l'observation, et sans doute l'amende à qui de droit ! Et cela, en pleine mer du Nord, comme naguère en pleine rue de Londres ou sur un boulevard de Paris ! Nous fûmes pétrifiés.

Et, de même, le « communiqué » s'abattit un jour sur notre table, reçu directement de la tour Eiffel par notre « sans fil, » et ce communiqué était bon. Ce jour-là, le champagne coula, et l'on but à la France. Le Belge d'en face but à la Belgique, et nous fîmes écho. Et les quelques Hollandais qui faisaient groupe avec le Belge, discrètement, — on est neutre, — montrèrent par leur expression qu'ils adhéraient. Ceci nous fut un premier et léger indice.

Enfin, le lundi, après quelques heures d'une marche brillante au milieu d'une escorte plus empressée que jamais, nous

stoppions à l'estuaire de la Meuse, dans les eaux neutres. Première visite des douaniers. Le pavillon anglais est amené, les papiers vérifiés, la télégraphie sans fil décrochée et encoffrée. Un pilote hollandais nous dirige. C'est le pilote d'eau salée. Plus loin, grimpera le pilote d'eau douce. On avance, lentement, dans une brume qui s'épaissit à vue d'œil. Tout est bientôt envahi, et les sons, les appels s'amortissent : mais très visibles et inhospitaliers sont les énormes glaçons qui encaquent les pointes des jetées, des estacades, des bouées à phares et à cloches. C'est comme une cuirasse brisée, sale, peuplée de mouettes, dont les débris semblent doués d'yeux pour se jeter contre notre cargo à qui mieux mieux, et qui escaladent les uns sur les autres. Lourdement, pesamment, on manœuvre pour accoster, pour chasser, par des trappes d'eau, ces blocs qui barrent l'accès du quai. On frôle quatre navires allemands « neutralisés » là depuis la guerre, et dont la peinture se décolle. Et voici, à la fin des fins, la passerelle placée, et les fonctionnaires hollandais, pas élégans avec leur certaine casquette, mais exigeans et importans, et lents surtout, qui nous reçoivent. Ce quai désert, ces wagons abandonnés sur une voie sans lumière, ce noir, ce froid, c'est la première impression de Rotterdam. Partis le 2 février, il nous a fallu quinze jours pleins pour atteindre une ville où, de Paris, en temps de paix, on atteint entre le déjeuner et le dîner. Notre tâche va commencer.

LA HAYE

17-27 février.

Une heure après, nous sommes à la Haye.

Tout de suite, rien qu'au roulement du flot humain dans les rues passagères de la capitale, ce samedi soir 17 février, on sentait la nation soustraite à la guerre, et pourtant dominée par les préoccupations de la guerre. De nombreux uniformes militaires dans une population qui l'est si peu, un certain déploiement de police, des élémens étrangers visiblement nombreux; du flamand ou du français avec l'accent belge tranchant sur la langue nationale, enfin, la nature des affiches ou des enseignes disaient la guerre aux frontières, c'est-à-dire très près, car tout est près en Hollande. Mais l'abondance de l'éclai-

rage, l'animation et la gaîté de la foule, l'agglomération dans les cafés illuminés, et tous les visages, toutes les tables face à la rue et à son spectacle à travers les devantures de glaces sans rideaux, disaient la paix, et la paix encore dans l'abondance, dans le confort habituel. La Hollande vivait sa vie de ruche, mais dans un peu plus d'excitation, voilà tout.

Dès le lendemain matin, les premiers contacts étaient pris. Quoique notre mission fût tout amicale et n'eût rien de spécifiquement politique, des visites s'imposaient, dans les milieux officiels; elles furent toutes gracieusement accueillies, avec de ces nuances d'empressement qui ne trompent pas. Visiblement, on était bien aise de voir des Français qui, sans titre officiel, venaient connaître les sentimens de la Hollande pour la France et exprimer ceux de la France pour la Hollande. De ces derniers nous pouvions nous porter garans : une trop longue tradition d'estime et d'amitié existait chez nous envers le pays néerlandais, asile séculaire de la pensée et de la religion persécutées, pour que même la plus cruelle des guerres en eût sensiblement altéré l'essence. Mais étions-nous aussi sûrs des sentimens de la Hollande, et n'avions-nous pas à ce sujet quelque patriotique appréhension? Nous l'avions, il faut l'avouer. Cette appréhension fut vite dissipée. Dès qu'aucune méprise ne fut possible sur le but de notre voyage et l'esprit dans lequel il avait été conçu, on vint à nous les mains tendues. Le caractère de mon compagnon, représentant désigné de la Fédération des Églises protestantes de France, mon long passé universitaire, enfin nos attaches dans un pays où l'un de nous retrouvait même des demi-parentés, tout cela nous valut la confiance, avec la sincérité qu'elle entraîne à sa suite. Nous pûmes ainsi écouter, et répondre; distinguer le vrai son de la voix nationale, et ne pas nous méprendre; voir enfin, sous certaines apparences et certaines contingences accidentelles, le fonds permanent. Dans d'autres pays, visités par nous ensuite, nous pûmes avoir surtout à craindre d'être dupes; ici, il fallait surtout nous garder d'être injustes; bien comprendre, avant d'apprécier. Si la cordialité se doit aux amis, et l'équité même aux ennemis, comment ne pas prêter une oreille attentive, et bienveillante surtout, à de discrètes protestations inspirées par le désir d'être mieux jugés, par la conscience de n'avoir pas démérité? Comment n'être pas sensibles à des plaintes affec-

tueuses comme celles-ci : « On nous connaît mal chez vous. On y est enclin au soupçon envers le vrai sentiment de la Hollande. Un article injuste, une critique imméritée, nous a plus nui dans votre esprit que ne nous ont servis une conduite loyale et un attachement obstiné à des principes qui sont les vôtres. Il y a eu méprise sur notre compte. Et c'est votre faute. *Pourquoi ne venez-vous jamais chez nous?* Vous ne nous méconnaîtriez pas, si vous vouliez vous donner la peine de nous connaître. Mais vous vous êtes peu à peu retirés de nous. Vous vous êtes désintéressés de la petite Hollande, quitte à accueillir avec un peu trop de légèreté le moindre bruit défavorable. Ne tenez-vous aucun compte de notre situation, de nos difficultés? Pourquoi n'avez-vous pas une presse plus juste, mieux informée, celle que vous mériteriez d'avoir? Pourtant, malgré la méconnaissance dont nous sommes l'objet, nos sentimens sont pour la France. Vous vous en serez bientôt convaincus. Au reste, jugez-nous à l'œuvre. »

Ils n'ajoutaient pas, car ils ont la charité modeste : « Jugez-nous à nos œuvres. » Mais ces œuvres multiples, inspirées par une inépuisable générosité, pratiquées avec autant d'ardeur que de délicatesse, nous frappaient sitôt débarqués. Les plus nombreuses, et de beaucoup, avaient pour objet la nation belge, la voisine et la sœur. La détresse belge émut le tendre cœur de la Hollande d'une pitié qui se traduisit par les actes publics et privés les plus touchans. Par toutes les frontières méridionales, dans ces plats pays sans frontières, le flot des misères remonta, marée humaine qui inonda le pays et à laquelle l'âme hollandaise n'opposa point de digues. Pourtant, c'était un surcroît de population d'un quart environ, sinon davantage, qui venait déferler sur son étroit territoire : douze cent mille après Liége et Louvain, aujourd'hui plus de quinze cent mille. Et la Belgique n'épuisa pas la charité hollandaise. La Néerlande voulut aussi travailler pour la France. Elle donna, elle se multiplia, elle fournit des marraines aux prisonniers français, elle expédia des colis, elle saisit les occasions ou les provoqua. Notre arrivée coïncidait avec celle des petits enfans français, évacués, à travers la Belgique envahie, de la région de Lille et de Roubaix. Mme Allizé, la femme de notre ministre, allait les recevoir à la frontière de Rosendaal, le lendemain. Nous les visitions avec elle, quelques jours après,

dans le pavillon qu'on leur préparait au bois charmant de Wassenaar; mais le Comité qui avait gracieusement offert la présidence d'honneur à une Française était purement hollandais, composé de dames toutes Hollandaises de naissance, groupées autour de Mme la baronne Taets van Amerongen-Viruly; et il déployait dans son action la généreuse jalousie de sa belle initiative. Depuis, ces comités et ces œuvres d'enfans français se sont multipliés, à un degré qu'il ne convient pas que la France ignore.

Ardeur de charité, ardeur de dignité. L'une est génératrice de l'autre. Le peuple hollandais, qui paraît d'abord froid et gourmé, cache sous ces apparences une chaleur de sentiment et une passion incroyables. Aucune âme, je crois, n'est plus indépendante que la sienne. Sûr d'un écrasement bien plus rapide encore que celui de la Belgique en cas d'invasion, ce pays n'en a pas moins fait tous les gestes nécessaires pour la sauvegarde du sol national, de ce sol qui est lui-même une patiente victoire sur les élémens, sur les oppressions historiques. Malgré la grande nappe d'intérêts commerciaux qui a un peu, dans certaines villes d'affaires, noyé certaines de ses traditions et brouillé parfois les traits de sa physionomie, il a gardé sa conscience protestante, et il est imployable à la loi du plus fort. En voyant manœuvrer cette armée toute fraîche, improvisée depuis août 1914, et de bonne allure, ma foi, sous son uniforme réséda; devant toute cette civique application qu'une simple batterie d'artillerie lourde, du côté adverse, eût réduite à néant, je retrouvais en action le mot célèbre du Taciturne : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Et j'ai réprimé un sourire trop facile devant certaines tranchées creusées par des novices, ou devant ces fils barbelés, plantés en pleins étangs, où se jouaient les sarcelles des chasses gardées.

Courage d'opinion enfin, et qui s'exprime à la hollandaise, c'est-à-dire sans violence, mais avec une ferme liberté. La presse n'est jamais « déchaînée, » aux Pays-Bas, parce qu'elle n'est pas enchaînée. Ou, si elle se déchaîne un peu, les tribunaux interviennent, et parfois avec une dureté qui a soulevé des protestations contre les condamnations d'un rédacteur du *Telegraaf*. Au fond, pays de tolérance et de libre examen, fidèle

à sa tradition séculaire. Modéré en paroles, mais net et délibéré dans ses idées. Incapable d'hypocrisie, comme, aussi, insensible à la flatterie intéressée, à l'avance obséquieuse. Honnête en un mot, et incapable du tartufisme politique dont se badigeonne le machiavélisme germain. Au fond, le tempérament le plus irréductible au tempérament allemand. Chez beaucoup même, à la lettre, l'horreur de l'Allemand. Ni la même mentalité, ni la même moralité : un antagonisme moral complet. Aussi les journaux parlent-ils clair et net. Il n'est que de les parcourir, pour sentir, à travers certaines prudences de termes, les principes résistans qui se font jour. Dès le premier moment, certains faits ont soulevé une telle indignation que le gouvernement s'en est fait l'écho. Ainsi l'arrestation des professeurs Pirenne et Frédéricq, dont il a été déjà parlé ici (1). Toute une presse, rédigée en langue française, est éclose depuis la guerre, et s'épanouit librement. Rien de moins neutre que ce qui s'imprime dans ce pays neutre. Voici la *Gazette de Hollande*, dirigée par M. de Gubernatis, en deux langues, français et anglais; voici *l'Écho belge*, dirigé par M. Charles Bernard, en français; voici *Les Nouvelles*, « journal belge fondé à Maastricht en août 1914 par un groupe de journalistes liégeois; » voici l'importante et même luxueuse *Revue de Hollande*, de M. de Solpray, etc. Tout cela se crie dans les rues de la Haye, se débite sur le « Plein, » s'étale aux devantures des boutiques côte à côte avec les journaux français, trop rares d'ailleurs, et venus, presque tous, en raison du blocus naval, par la Suisse et l'Allemagne... Ce détail seul en dit long sur notre absence aux pays neutres du Nord !

Ainsi, en quelques jours d'enquête sérieuse, d'ailleurs parfaitement guidés par nos amis français et hollandais, — sans parler de notre très distingué ministre à la Haye, — renseignés aussi par nos yeux et nos oreilles, nous connaissons assez notre terrain, et nous entrevoyons, à notre extrême joie, une Hollande assez différente de celle qu'on juge sur les boulevards, ou même dans les bureaux de certains journaux. Nous nous mettons aussitôt à l'œuvre, car le temps presse. Conférences, causeries, — voire prédications par mon compagnon, — visites nombreuses, interviews de journaux, tout nous sera bon, pour peu

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er septembre 1916, l'étude M. Maurice Gandolphe : *Enquête en Hollande.*

que nous puissions rappeler à chaque circonstance quelques-uns des « traits éternels » de la France.

Nous débutons modestement. C'est mon compagnon qui ouvre le feu devant un auditoire restreint, mais choisi, dans un vague petit local attenant à la salle *Diligentia*. Sa conférence sur le « réalisme » français, littéraire par son thème, morale et actuelle par sa conclusion, fait aussitôt apprécier son talent ferme, sobre, sa parole incisive et sûre. Au silence recueilli qui est celui des auditoires hollandais, succède, après la séance, une de ces chaleurs d'approbation émue qui disent l'adhésion profonde. Ce faible lot d'assistans renferme bien des unités de valeur, littérateurs, attachés de légation, comité d'Alliance française, dames haut placées dans la société de la capitale, et même à la Cour. Et aussitôt les encouragemens, les demandes : « Il faut des salles plus vastes, des annonces mieux faites; continuez, redoublez : nous amènerons nos amis, des amis de la France, et ils sont nombreux ici, allez! » En effet, la presse soulignait, appréciait avec une bienveillance croissante notre parole. Déjà on nous demandait dans plusieurs villes, où l'Alliance française a un Comité, parfois présidé par le pasteur wallon. M. Édouard Soulier se multipliait aussitôt à la Haye, où son activité produisait chaque jour des fruits plus nombreux.

J'en eus la preuve lors de ma première conférence, sur « la France d'après Michelet. » Une vaste salle de la Ruyterstraat, très fournie d'auditeurs; la légation de France, l'Alliance française, au grand complet; la sympathie la plus vive ne cessant pas un instant; et, pendant la « pause » (la conférence, en Hollande, se fait en deux parties et se coupe d'un entr'acte), un journaliste venant me demander le texte d'une citation de Montesquieu que la salle avait saluée d'une salve, contre son usage. Le lendemain, la belle parole de notre grand philosophe faisait le tour de la presse (1).

(1) *La Gazette de Hollande* du mercredi 28 février consacrait à cette soirée un long article, dont voici un extrait : « La salle entière éclata en applaudissemens lorsque le conférencier rappela cette phrase de Montesquieu qui, ayant dit qu'il fallait préférer sa famille à soi-même, et sa patrie à sa famille, poursuivait son idée en disant : « Si on me proposait une chose qui fût utile à mon pays, et qui « fût nuisible à l'Europe et à l'humanité, je la repousserais comme un crime! »

Et le journaliste hollandais poursuit à son tour : « *Cette France si belle, si idéaliste qu'a vue Michelet, est-ce la France du passé, ou bien, au contraire, la*

Ce premier contact avec le public hollandais, le mercredi 27 février, dissipait mes dernières appréhensions, et me convainquait d'une sympathie qui, par-dessus nos modestes personnes, allait à cette sublime « personne morale » qu'est la France, celle de Michelet, celle de 1917, la France éternelle, qui continue. Comment sa figure, même faiblement évoquée, n'inspirerait-elle pas de l'amour à un peuple généreux?

AMSTERDAM

Février-mars.

Après la Haye, capitale du monde officiel et de la Cour, me voici à Amsterdam, capitale de la vie hollandaise et de l'opinion. Journaux, affaires, mouvement intellectuel, tous les courans sont ici plus larges, plus forts; c'est l'Amstel. Une ville toute en ponts, en quais, en canaux concentriques, d'un pittoresque achevé, que j'admirerais beaucoup si j'en avais le loisir et si, par un fâcheux inconvénient de la saison, les brumes plus collantes ici qu'ailleurs, et la malaria qui flotte en permanence sur cet écheveau de canaux stagnans, ne rendaient trop fébrile la première acclimatation. Mais, en revanche, quel accueil partout! Le Français ne trouve ici que cordialité et bonne grâce, et surtout un universitaire, dans cette ville d'université, où le haut corps enseignant tient — comme par toute la Hollande d'ailleurs — une place prépondérante. L'événement qu'est le retour de Gustave Cohen, reprenant sa chaire à l'université comme officier réformé, blessé et croix de guerre, est tout à fait significatif. Dans la pension de la Tesselschadestraat où il est d'abord descendu, comme après dans la Van-Breestraat, c'est un défilé. Sa chambre de malade est fleurie d'azalées, de tulipes, et aussi de rubans tricolores. Les lettres, les cartes, les adresses d'étudians pleuvent. A toute heure, des visites, des questions émues, un attendrissement touchant chez ses collègues hollandais : on demande à voir la croix de guerre avec ses petites étoiles, à la toucher. J'assiste à ces scènes, aux récits du soldat de Vauquois, j'observe l'impression qu'ils font sur ces

France n'est-elle pas aujourd'hui plus belle et plus idéaliste qu'aux plus glorieuses périodes de son histoire? » — Cette citation suffira à donner le ton des journaux hollandais, qui ne s'est pas démenti durant tout notre séjour, et n'a donné lieu à aucune note dissonante ou contradictoire.

professeurs graves, sur ces hommes de lettres, ces fonctionnaires : et je comprends que, si nos amis de Hollande se figuraient assez jusqu'ici l'âme de la France manifestée à la Marne, ils ne la sentaient pas encore directement. Maintenant, ils l'écoutent, ils la voient, ils la touchent. Et ils l'admirent. Ils n'osaient pas encore espérer pour nous. Et voici que notre espérance, mieux encore notre certitude, affirmée, démontrée par nous, les saisit, les enchante, les transporte. Ils ne demandent qu'à croire à la victoire de la France! Une fois dégagée de cette lourde oppression dont la propagande et la presse allemandes accablaient leurs esprits, les voilà heureux, fervens, applaudissans, et buvant les paroles d'espoir en levant vers nous des yeux humides. Je n'oublierai jamais la chambre de Gustave Cohen.

Mais je n'oublierai pas non plus la salle de cours, transformée en serre, où il reparut à mon bras devant ses étudians pour sa rentrée à l'université, ni ce « Cercle français, » son œuvre, où il fut acclamé par un auditoire déjà considérable quand il vint présider ma première conférence : nous ne savions comment avancer dans un massif de fleurs qui parlaient par tous leurs rubans. Et les séances suivantes virent grandir, s'afficher de plus en plus ce succès fait à la France. Quelle joie profonde, quelle fierté, même pour le cœur le plus modeste, de sentir l'amour de sa patrie grandir dans l'âme de l'étranger et de fraterniser avec lui dans cet amour! Ces impressions communiquées de proche en proche dans un pays où rien n'est « lointain, » et multipliées par les rencontres, les invitations, les attentions de toute sorte, devaient, en fin de compte, grâce au succès éclatant de mon compagnon à la Haye, aboutir à notre réception par LL. MM. les Reines, et à la grande manifestation française du 26 mars.

A Amsterdam, tout paraît avoir son centre, plus qu'à la Haye. Mon champ d'observation était plus étendu, plus varié, plus fécond. Il est vrai qu'en quelques semaines, coupées de légères absences, je n'ai pu tout voir, ni voir tout le monde; mais n'est-ce rien que d'utiles contacts, que des amorces sympathiques d'amitiés susceptibles de lendemain? Ce fut, certes, un honneur pour moi, et un privilège, de pouvoir maintes fois lier conversation avec des hommes tels que le savant doyen Böer, qui depuis la violation de la Belgique, a renoncé

à faire paraître ses travaux en langue allemande, perdant ainsi sa clientèle ordinaire de lecteurs; avec un docteur Treub, ancien recteur, correspondant de notre Académie de médecine, promoteur de l'hôpital néerlandais de Paris, et défenseur plein d'humour de nos idées françaises; avec un Franzen, médiéviste, qui, né d'un père allemand et d'une mère lorraine, citoyen allemand lui-même jusqu'à la guerre, s'est fait naturaliser hollandais par dégoût de l'Allemagne; avec un Logeman, professeur hollandais de l'Université de Gand, et expulsé par von Bissing pour n'avoir pas voulu coopérer à la « flamandisation germanique » de l'université belge, dont il était le loyal serviteur; avec un Boissevain père, le patriarche vénéré de la presse amsterdamoise, qui répondait en ces termes à mes remerciemens pour un article chaleureux visant la France : « Je suis de cœur et d'âme Hollandais, et pourtant la France est pour nous tous un sol sacré et aimé. Oh! comme je prie pour sa victoire! » Celui-là, descendant lointain de réfugiés, avait encore, il est vrai, du sang français dans les veines.

Mais combien de purs Hollandais pensent comme lui! Combien m'ont exprimé des sentimens analogues! Qu'il y avait souvent, même sans paroles précises, de sympathiques sous-entendus dans certaines poignées de mains! On se sentait ainsi en fraternité avec le très savant Kortewg, bien connu de notre regretté Darboux; avec les hommes du Comité « Hollande-France, » MM. van der Schalk, Bauer, Th. Boelen, et le très dévoué G. Walch; avec M. Vliegen, échevin de la ville d'Amsterdam; avec l'historien Kernkamp; avec l'excellent « lecteur » Gallas; avec le professeur Niermeyer, avec M. Vahlkoff, d'Hilversum, et avec tant d'autres! véritable élite intellectuelle, levain actif de la fermentation anti-allemande autour du noyau d'Amsterdam, sans parler d'autres élémens très agissans ailleurs. Et encore n'ai-je pu rencontrer ni l'éminent juriste van Embden, qui, après le torpillage de la *Lusitania*, envoya une démission retentissante à toutes les revues juridiques allemandes dont il était le collaborateur; ni l'énergique député van Hamel, digne neveu du célèbre professeur de Groningue, qui, dans sa revue hebdomadaire, l'*Amsterdammer*, jetait hardiment un cri d'alarme : « Hollande, prends garde! » après certain procès de presse où la magistrature de la Haye ne lui avait point paru assez indépendante.

Cas isolés, dira-t-on. Beaucoup moins qu'on ne pense. A côté, il y a les actes collectifs. C'en est un, certes, que la création de ces « Hollande-France, » comités fondés un peu partout dans les Pays-Bas pour répondre au comité « France-Hollande » de Paris, et pour faire passer la sympathie pour la France, de l'état platonique à l'état pratique. La brochure publiée, hier, par le « Comité exécutif de Nederland-Frankrijk, » sous la triple signature de notre grand ami J.-J. Salverda de Grave, du pasteur J.-L. Pierson, et de J. van der Elst, professeur au lycée libre de Groningue, est un acte singulièrement précis, en ce qu'elle met tous les points sur les *i*, pour ce qui concerne la diffusion possible, certaine, du livre français en Hollande, pour peu que nos éditeurs consentent à secouer l'antique routine (1). L'organisation de la *Ligue des pays neutres*, ligue pour la défense des droits des neutres contre les entreprises de la force, dont nous avons vu les premiers et très dignes manifestes, est un second acte. Et un certain *Club des patriotes*, qui s'ébauchait en mars dernier, en promettait un troisième. En marge, si les Alliances françaises savaient faire partout ce qu'elles peuvent faire, leur tâche serait mieux opérante. Quand on pense à tout ce qu'a pu faire un seul pasteur wallon, à Amsterdam ; à ce journal, le *Foyer wallon*, qu'il dirige et rédige encore du front où il se bat, et à cette petite maîtrise, dirigée par une femme de talent et de cœur (2), qui salua un jour notre entrée dans l'école par un chant admirable de *la Marseillaise*, avec une gerbe cravatée de tricolore! Mais une inertie fâcheusement colorée de discrétion a souvent laissé échapper ce qu'il suffisait de retenir. Partout, on nous a moins « pris » que nous n'avons laissé tomber. A nous la faute, la très grande faute. Et disons tout haut un patriotique *mea culpa*.

On comprend maintenant pourquoi, en face d'un monde officiel gourmé par fonction et neutre par politique du moindre

(1) *Le livre français en Hollande, enquête auprès des libraires et des directeurs de revues en Hollande*, par le Comité exécutif de « Nederland-Frankrijk, » (J.-J. Salverda de Grave, professeur à l'Université de Groningue; J.-L. Pierson, pasteur de l'Église réformée de Groningue — et J. van der Elst, professeur au lycée libre de Groningue). — Rapport adressé aux éditeurs français par l'intermédiaire du Comité « France-Hollande » à Paris (brochure de soixante pages, en trois parties.)

(2) Pourquoi ne pas nommer ce pasteur, et cette directrice? Au risque de gêner leur modestie, je désigne M. Giran et Mlle Middelraad.

danger, s'est dressée toute une élite intellectuelle, ardente à affranchir sa pensée comme sa conscience, soucieuse de plus de fierté d'attitude d'abord, chez les descendans des anciens « Gueux de mer, » passionnément résolue ensuite à décoller de son âme les suçoirs de la pieuvre germanique. Car, à l'éclair des obus, elle a vu l'œuvre sournoise déjà accomplie, et elle a frissonné à la pensée de cet autre danger, le danger moral, pire encore que le premier. C'est cela qui lui fait chercher à tâtons la France dans la fumée de l'heure présente ; et, jusque hier du moins, la France était trop absente de chez elle. Absente de ses ports et de ses docks, passe encore, c'est la guerre ; mais absente de ses affaires, de son commerce, de ses échanges généraux, et cela depuis trente ou quarante ans, quelle faute ! et absente de ses librairies, de ses kiosques de journaux, tandis que l'Allemagne inonde le marché de sa presse, quelle fatalité pour nous ! Le peu que la Hollande sait de nous, elle l'apprend par nos ennemis ! Pourtant, un peu de vérité française filtre dans ces obscurs maquillages, et c'est à cette clarté qu'on se dirige vers nous. On sent la France éternelle sous la France actuelle, et comment l'une ne s'expliquerait pas sans l'autre. On sent que la Marne fut un autre Valmy, et d'une autre conséquence. On sent enfin que la victoire de la France sera celle des nations libres, et que sa défaite serait leur défaite. On ne le sent pas seulement, on le dit tout haut, on l'imprime. Une femme, Mlle Charlotte A. van Manen, fait précéder son livre sur l'*Épanouissement de l'Allemagne et l'hégémonie prussienne* (1), de ces lignes : « La Hollande naquit d'une lutte pour la liberté... Vivant dans cette même liberté enracinée, elle attend du vingtième siècle la liberté intérieure. *C'est donc par l'essence de sa nature même que la Hollande se sent une avec tous ceux qui aspirent au même idéal.* » Ces lignes ont été écrites pendant la guerre, en avril 1916.

Ainsi le désir de connaître mieux la France de ce temps, de se rapprocher d'elle, de lui témoigner admiration et reconnaissance tendres, est ce qui travaille en ce moment la Hollande, fidèle en ceci à toutes ses traditions d'indépendance, de haute culture, et de sympathie pour la civilisation latine. Car, malgré le voisinage des populations et des langues, elle est beaucoup

(1) (La Haye, Martinus, Nijhoff, 1916, traduction française). L'auteur est docteur en sciences politiques.

plus repoussée qu'attirée par le germanisme, et son tempérament est, en son fond dernier, irréductible au tempérament allemand.

De nous, elle n'a rien à redouter, ni l'annexion morale, ni la captation matérielle. Elle n'en attend que des élémens libérateurs. Seule, peut-être, des nations de l'Europe, elle nous aime pour des raisons uniquement morales, auxquelles les intérêts matériels ne font presque aucune contre-partie. Notre meilleur titre à ses yeux, c'est d'être ce que nous sommes, sans nous être donné la peine de l'attirer elle-même à nous. Ne serait-il pas temps de « reconnaître » par une juste réciprocité ce don gratuit de l'élite intellectuelle d'une noble nation? Nous qui n'avons pas eu assez de trompettes pour célébrer les gloires artistiques ou littéraires de Scandinavie, de Russie ou d'Allemagne, avons-nous eu seulement une flûte pour moduler l'éloge de Johan de Meester, qui est pourtant de la lignée directe de nos Goncourt et de nos Maupassant? Dans nos grands concerts, parfois si bizarrement panachés, avons-nous fait état, peu ou prou, soit de l'ancienne musique hollandaise, dont les airs sont parfois si pénétrans, soit de la moderne, qui s'apparente à la nôtre par plus d'un point? Dirai-je ma confusion d'avoir eu à « découvrir, » à Amsterdam, l'admirable compositeur, et combien passionné de la France et de sa musique, qu'est M. Diepenbrock? Faut-il ajouter que ce grand artiste, concentré, tendre et savant comme un César Franck néerlandais, a mis en musique des poésies de guerre de nos soldats (1), et que c'est en France seulement que cette musique antiallemande en tout sens est inconnue? Mais pendant que j'y suis, puis-je taire qu'aux côtés de M. Mengelberg (non pas inconnu de Paris, mais infiniment plus connu à Francfort) grandissent de jeunes chefs d'orchestre, tels que M. Evert Cornélis, qui brûlent d'exécuter plus souvent de la musique française? Dissimulerai-je que tout le mouvement musical hollandais est orienté vers la France, et que public, critiques musicaux (2),

(1) Notamment *Le Vin de la Revanche*, *Les Poilus de l'Argonne*, et *Debout, les Belges!*

(2) Le très distingué critique musical du *Handelsblad* d'Amsterdam, M. Mottijs Vermeulen, écrivait justement, le 8 mars 1917 : « La *Suite pastorale* de Chabrier résonne divinement dans sa naïveté et son jeu de couleurs variées. La *Suite algérienne* de Saint-Saëns est toute bruissante de mélodie et de rythme jeune. C'est de pareils ouvrages que nos jeunes compositeurs devraient apprendre

éditeurs enfin, réclament à grands cris une pâture qu'ils aiment, dont ils ont besoin, et que nous nous obstinons à lui refuser? Enfin, signalerai-je cet exemple qu'un certain soir de février, amené par un hasard au huitième concert de la Société *Diligentia* à la Haye, je fus ébloui, à la lettre, par l'exécution splendide de la *Symphonie fantastique* de Berlioz, dirigée par M. Johan Wagenaar, ainsi que par celle de trois morceaux de Debussy? A Paris même, j'ai ouï rarement des auditions aussi parfaites, aussi dépourvues de toute ombre de cabotinage instrumental. La Hollande musicale ne mérite pas moins d'être connue que la Hollande littéraire, certes! et tant d'autres Hollandes de nous Français trop peu connues... Et toutes ces découvertes me suggéraient bien des réflexions, lorsque, perdu dans le lacis des quais d'Amsterdam, je regagnais, le soir, le gîte où m'attendait quelque accès de malaria.

HOMMAGES A LA FRANCE

D'Amsterdam, à tout instant, je poussais des pointes çà et là, partout où la parole française était demandée. Ainsi faisait mon compagnon. Il allait de la sorte à Haarlem, à Deventer, à Nimègue, à Almelo, à Utrecht, etc., et montait en chaire dans plusieurs de ces églises wallonnes, si précieuses pour le maintien du souvenir français en Hollande. Notre séjour, très court dans le plan primitif, s'était allongé après le torpillage du *Copenhague* et la raréfaction des courriers. Au lieu de deux semaines d'arrêt, nous en étions maintenant à notre sixième semaine. Heureux retard, qui ouvrit à notre étude un champ imprévu, et amena les audiences accordées par LL. MM. les Reines, celle de la reine Wilhelmine le 19 mars, celle de la reine douairière le 26 mars, le jour même où la France devait être fêtée à l'occasion de nos modestes personnes, au banquet du Wittebrug, près la Haye. Il ne pouvait être

l'instrumentation claire, transparente, maîtresse d'elle-même, sans même parler de la poésie et d'un enthousiasme aussi simple que divin. Cette musique ne représente aucune philosophie, aucune sorte d'héroïsme, et moins encore l'héroïsme pédagogique (lisez *allemand*), mais rien que la beauté, l'amour, et l'art de la vie. »

A Rotterdam, on peut relever le nom des compositeurs ou des exécutans français qui se sont produits dans cette ville sur le catalogue qui a été dressé, en dernier lieu, par les soins diligens de M. P.-J. van Wijngaarden.

question, dans ces audiences, ni de politique, ni de guerre. Mais la longueur inusitée de ces entretiens, l'attention que la reine Wilhelmine mit à recevoir chacun de nous séparément et longuement, l'admiration chaleureuse qui fut témoignée de part et d'autre pour l'héroïsme de la France et pour le courage moral de ses femmes dans le sacrifice, montraient un hommage parti du cœur. La reine mit sous nos yeux une relique française de la famille royale, le « mémorial » manuscrit des Coligny, où le nom de Gaspard, l'amiral, est marqué à mainte page. La pieuse délicatesse d'un tel geste était bien faite pour nous toucher à l'endroit le plus sensible. Cette audience « privée » ne fut point mentionnée dans les journaux. Elle n'en fut pas moins connue et appréciée à sa valeur par notre entourage.

Partout, hors d'Amsterdam, les observations faites à Amsterdam se confirmèrent, se complétèrent. J'eus l'occasion de remarquer une fois de plus, à Leyde, ville d'université célèbre, quelle excellente langue parlent les professeurs hollandais chargés de l'enseignement français soit au lycée, soit à l'université comme « lecteurs. » M. Snyders de Vogel, qui m'introduisit auprès du public; M. Werkmann, qui m'accueillit à l'arrivée, me l'ont appris une fois pour toutes. A Utrecht, le président de l'Alliance française, M. le pasteur Genouy, était Français, et de la meilleure marque de nos terroirs du Midi; mais à Nimègue, entre notre président, M. Wieweg, et son dévoué secrétaire, M. Hovenkamp, mon admiration a recommencé. Elle a redoublé, à Rotterdam, lors d'une première et tout intime séance que m'avait demandée la présidente du Comité Hollande-France de cette ville : à ses côtés, en effet, je trouvais associés à la même œuvre de dévouement à la France un Johan de Meester, le grand écrivain hollandais; un Huib Luns, artiste réputé, et d'autres personnes familiarisées de tout temps avec nos idées, notre littérature, notre art. Et ce comité présidé par une dame (la seule, je crois bien, dans ce cas), avait récemment montré de quoi il était capable lors de cette « Exposition d'art français » qui voyagea l'année dernière en Hollande, et y prit les proportions d'un événement, événement souligné à la Haye par la visite de LL. MM. les Reines et du prince consort. La qualité supérieure de ce premier contact avec l'élément francophile de Rotterdam

m'avait laissé une impression trop vive pour que je ne fusse pas désireux de la renouveler.

Ma visite à Groningue venait d'ailleurs de mettre à leur comble mes joies de Français, puisque, — et ce mot dit tout, — j'y avais été reçu par Salverda de Grave.

N'était-il pas un des nôtres, cet homme si naturellement élégant de pensée, de verbe comme de geste, savant entre les plus savans, causeur entre les plus fins, plein d'esprit à la française, sachant sourire et sachant conter, cachant tant de fond et de sérieux sous sa grâce, d'ailleurs parlant une langue si souple, si familière et si châtiée à la fois que l'hôte français rougit de ses négligences et de ses à peu près? Un maître, enfin, et de la famille de nos Gaston Paris. J'étais sous le charme. Je compris à l'instant le pouvoir de rayonnement français d'un tel homme en Hollande. Car Salverda de Grave règne en Hollande sur tout l'enseignement français, à tous les degrés. Successeur à Groningue de van Hamel (dont le fils est élevé comme « Français » à Paris en ce moment), continuateur de son œuvre en Néerlande, ancien maître pendant près de dix ans de la reine Wilhelmine (ceci en dit long et porte loin), Salverda de Grave était bien jusqu'à la guerre président de l'Alliance française de Groningue, et dévoué parmi les plus dévoués. Mais cela ne lui a pas suffi depuis la guerre. Et c'est à son initiative, à son autorité, unique en son pays, qu'est due la constitution de ces Comités « Hollande-France » dont j'ai parlé plus haut. C'est à lui encore, à sa personne respectée, à ses fermes convictions et à son tact infaillible que revenait l'honneur de porter à la France l'hommage qui lui fut rendu le 26 mars. Ma simple conférence, donnée à Groningue, sous ses auspices, n'était que le prélude d'un acte qui allait bientôt autrement resserrer nos liens.

Le 26 mars, en effet, nos amis de Hollande fêtèrent la France, à l'occasion de notre mission, par un grand banquet en l'hôtel du Wittebrug, aux portes de la Haye. Cette manifestation, très insolite en Hollande, et toute privée qu'elle fût, n'en revêtit pas moins, tant par sa spontanéité, sa chaleur, que par la qualité exceptionnelle des convives, un caractère bien émouvant. Plus de cent vingt-cinq personnes, parmi lesquelles un nombre notable de dames, prirent place autour des tables fleuries, dans un décor de gala. Drapeaux français et drapeaux

néerlandais, — leurs couleurs sont les mêmes, — mariaient leurs plis. En face de la table d'honneur, le buste de la République française sur un socle, orné du monogramme R. F. Sur la blancheur des murs, nos devises, apportées du front à la Haye. En face de moi, celle de La Rochejacquelin : « Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je tombe, vengez-moi ! » Dans une atmosphère d'enthousiasme, fraternisaient les représentans de tous les groupemens francophiles néerlandais, venus de Groningue, de Rotterdam, d'Amsterdam, d'Haarlem, d'Utrecht, d'un peu partout. C'étaient les « Hollande-France (1); » c'étaient les « Alliances françaises; » c'étaient les membres de la « Ligue des neutres, » confondus dans la même foi, la foi en l'idéal représenté par la France. Dès le début, Salverda de Grave, qui s'est encadré des deux délégués français, se lève et porte un double toast à S. M. la reine Wilhelmine et au président Poincaré, et fait exécuter le *Wilhelmus*, écouté debout, puis *la Marseillaise*, que toute l'assistance chante impétueusement, le verre tendu dans notre direction.

Tout le reste répondit à cette entrée. La joie dans tous les regards, l'effusion patriotique dans tous les propos. Nous saluons des visages amis, ceux qui nous ont accueillis les premiers à la Haye, MM. les pasteurs wallons et M. van der Berch van Heemstede, et l'infatigable M. Noyon, et le très distingué publiciste M. Mesritz, et le cher artiste Zilcken, et nombre d'autres, fonctionnaires, parlementaires, universitaires ou dignitaires, car la Cour même n'était pas tout à fait absente de la réunion. Au moment des toasts, Salverda de Grave, en quelques paroles sobres dont tous les mots portaient, dit pourquoi la Hollande professait hautement l'amour de la France et de ses principes, et déchaîna une tempête d'acclamations. M. Mesritz, au nom du principal organisateur, M. le docteur

(1) Voici quel était, en mars 1917, le noyau des Comités « Hollande-France, » d'après la circulaire du Comité fondateur : La Haye : MM. Henri Borel, van Bylandt, Byvanck, van Deventer, *trésorier;* Mme de Meyier, M. Noyon, Mme la baronne Taets van Amerongen-Viruly, M. Zilcken. Amsterdam : MM. J.-Th. Bocen, Louis Israëls, van der Hoeven Leonhard, H. Treub, G. Walsch, Westendorp, A. Diepenbrock. Groningue : MM. J.-A. Barrau, le pasteur J.-L. Pierson, Salverda de Grave, *président.* Rotterdam : MM. Huib Luns, Jehan de Meester, Mme A. van Wijngaarden-Boot, *présidente.* Bussum : M. Fr. van Eeden. Maastricht : M. Houben. Haarlem : M. Louis Raemaeckers. Leyde : Mlle Serrurier. Nimègue : M. J. Toroop. Hilversum : M. P. Walkhoff, *secrétaire.*

Kessler, empêché, exprima en nobles termes le désir d'une pénétration plus profonde des deux pays. Le sénateur van Kol, socialiste, dans une improvisation enflammée, prononça contre le militarisme allemand le réquisitoire le plus véhément que nos oreilles aient jamais entendu ; et tour à tour Johan de Meester, le professeur Niermeyer, M. Synders de Vogel, M. Sunier, un Suisse, et d'autres orateurs, abondèrent en speechs originaux, fervens ou verveux, dont le thème fut l'âme ou l'esprit de la France. Gustave Cohen, le blessé de Vauquois, fut l'objet d'une ovation. Comment répondre dignement à de tels propos? Mais notre émotion même était une bonne réponse. Nous promîmes en tout cas que celle à laquelle la Hollande reprochait une seule chose, d'être *la grande absente*, serait à l'avenir moins absente, et nous serrâmes toutes les mains qu'on nous tendait. Soirée à jamais ineffaçable de notre souvenir, où nous avons senti si profondément que l'amour de la France était vraiment une religion de l'humanité, et que, selon la parole fameuse reproduite, en tête de notre menu : « Tout homme a deux pays, le sien, et puis la France. »

29 mars-4 avril.

Dès le lendemain, nous devions nous tenir à la disposition d'un vaisseau-fantôme. Mais le fantôme ne parut pas. Il fallut l'attendre au port. De là une dernière étape, difficile à oublier, elle aussi : Rotterdam.

L'amitié d'une famille tout acquise à la France et dont les membres rivalisaient d'ingéniosité comme de générosité pour tout ce qui touche à notre pays, me procura cette joie, de parler à cœur ouvert, dans l'intimité d'un cercle choisi, non plus dans une salle, mais dans un salon, d'un poète et d'un patriote que j'ai infiniment aimé, mon ami Jean Lahor. Son *Pessimisme héroïque*, qui conclut sur le mot du Taciturne, et son admirable *Bréviaire d'un panthéiste* furent sentis et appréciés à leur prix. Je retrouvai là, dans un cadre d'art, de goût et de beauté comme on en trouve peu, même en Hollande, les amis récens, de Meester, Huib Luns, le pasteur Krop, et des amis nouveaux, dont le distingué consul français de Rotterdam, ainsi que d'autres personnalités, hollandaises ou alliées.

Après la conférence, ce fut la causerie avec les invités, les idées échangées, les contacts affermis, les souhaits réciproques,

la France, recherchée, aimée, apparaissant à tous les détours de la conversation. Une cinquantaine de personnes résumaient ici la société francophile de Rotterdam, très dirigeante, très agissante, malgré certains élémens un peu autres qui existent aussi dans une ville toute pénétrée par le commerce allemand. Néanmoins, même de cette ville il n'est pas hasardeux d'avancer que, si elle contient des élémens germanophiles, elle n'en contient pas d'*antifrançais*. Mon hôte, très renseigné sur son pays, m'affirme que même ceux qui en Hollande sont encore progermains ne sont à aucun degré hostiles à la France. « La France est partout admirée et aimée chez nous, » telle est sa conclusion. Et tout ce que nous avons vu, mon compagnon et moi, nous porte à y souscrire.

Cependant que nous attendons l'un et l'autre, à Rotterdam, le coup de téléphone du départ, le printemps essaye ses premiers sourires, et le soleil s'enhardit. Tout à coup, une autre Hollande se dévoile. Ce n'est plus le pays des brouillards, c'est celui de la lumière, de la magnifique lumière caressante, vaporeuse, célébrée par Fromentin. Son éclat doucement diffusé a quelque chose d'affectueux, de maternel. Au lieu de dessiner et de découper les choses, elle les enveloppe, les épouse, les caresse. Partout ce sont des Mieris, ce sont des Mesdag. D'une baie au Haringvliet, où j'admire avec mes hôtes les jeux du soleil couchant sur la Meuse, j'ai sous les yeux des Van de Velde en action, mais combien plus élargis et puissans! Ces derniers jours, dont chaque heure risque de n'être suivie d'aucune autre, se passent en contemplations, en conversations, en réflexions d'une douceur exquise. On repense à ces six semaines de préoccupations patriotiques, d'efforts, d'espoirs réalisés et dépassés. On se promet de mieux connaître ce peuple qui s'est révélé à nous si ami, si compréhensif, si proche de nous par l'âme, timide et même un peu gauche d'abord, puis si passionné, si enthousiaste, si tendre! Il faudra revenir. L'avant-goût qu'on emporte a trop de saveur pour s'en tenir là. On voudrait maintenant le parcourir... Mais on appelle au téléphone. Bien qu'on soit préparé au départ, on l'est moins à la séparation. Elle est pénible. Au revoir, chère petite Hollande! Quand l'auto démarre, on sent qu'on a laissé là quelque chose de son cœur.

S. Rocheblave.

FRAGONARD EN ITALIE

D'APRÈS LE JOURNAL DE BERGERET DE GRANCOURT

Tandis que l'Italie, tendue vers l'action et vers la victoire, dédaigne la visite des touristes et ne reçoit plus de ses amis que des missions militaires, il est curieux de relire les récits de voyages du passé. Quel contraste entre ces villes affairées et vivantes, vibrantes de toutes les passions de l'heure, et ces petites capitales du XVIIIe siècle, cette Rome de Benoit XIV et de Clément XIII, où les compagnies distinguées qui s'y rendaient à courtes journées ne rencontraient que le plaisir des yeux et de l'esprit et l'agrément paisible d'une société choisie! Les Parisiens sujets de Louis XV, dont nous allons évoquer le souvenir, diffèrent déjà beaucoup, par leurs goûts et leurs habitudes, des voyageurs que nous avons connus; ils n'auront peut-être plus rien de commun avec ceux qui reviendront en Italie après la tempête.

Nous possédons, sous une forme inattendue, le journal de voyage au pays des arts d'un grand peintre français, ce Fragonard qui fut la fantaisie de son temps et en exprima toutes les grâces. On aimerait connaître directement les impressions et les observations d'un tel artiste, venant, en pleine maturité, revoir les cités qu'il aimait et où il avait passé dans le travail le plus fécond les plus belles années de sa vie. Mais l'ancien pensionnaire du Roi à Rome, devenu à Paris peintre recherché, accompagnait un financier opulent qui l'avait choisi pour guide, et c'est malheureusement le financier qui a tenu la

plume (1). Il faut, à travers beaucoup de niaiseries et un pédantesque fatras, retrouver les notes qui appartiennent à Fragonard ; on y parvient sans avoir à solliciter beaucoup le texte, car son influence est sensible à toutes les pages.

I

Avec son égoïsme un peu balourd et ses prétentions de mécène, ce n'était point un méchant homme que messire Pierre-Jacques-Onésyme Bergeret de Grancourt, trésorier général de la généralité de Montauban, associé libre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, seigneur de Négrepelisse en Quercy et possesseur de la belle terre de Cassan en Parisis. Fils d'un fermier général fabuleusement riche, il collectionnait de bonnes peintures, dessinait à ses heures, grattait même la planche de cuivre, et daignait recevoir, en son hôtel de la place des Victoires, quelques artistes qu'il protégeait. Fragonard était des plus appréciés pour sa gaîté et son esprit et, le jour où Bergeret voulut consacrer ses titres d'amateur par le voyage classique d'Italie, il trouva tout naturel de lui demander de le suivre. Un peintre était nécessaire pour instruire le fils que le financier prenait avec lui, et pour le conseiller lui-même dans l'acquisition des œuvres d'art. Il pouvait, en outre, se fier à l'expérience de l'aimable Provençal, qui venait précisément de montrer, par ses dessins fournis à l'abbé de Saint-Non pour une grande publication sur les peintures d'Italie, que personne n'y connaissait mieux que lui les galeries, les palais et les églises.

Le voyage devait être long, et il se prolongea, en effet, jusqu'à onze mois. Bergeret ne décida Fragonard à quitter Paris qu'en lui offrant d'emmener sa jeune femme. Il note, à ce sujet, en son journal, des détails qu'il biffera lorsqu'on se sera brouillé : « M. et Mme Fragonard, peintre excellent pour son talent, qui m'est nécessaire surtout en Italie, mais d'ailleurs très commode pour voyager, et toujours égal. Madame se trouve de même, et comme il m'est très utile, j'ai voulu le payer de reconnaissance en lui procurant sa femme, qui a du talent, et en état de goûter un pareil voyage, rare pour une femme. »

Rien ne troublait la bonne entente du départ et l'on était

(1) *Bergeret et Fragonard. Journal inédit d'un voyage en Italie*, 1773-1774, publié par A. Tornézy. Paris.

tout au plaisir des projets faits en commun, lorsque fut attelée, place des Victoires, au matin du 5 octobre 1773, l'énorme berline où deux grands cochers en livrée s'assirent sur le siège. Les coffres contenaient des provisions de toutes sortes, des livres, des portefeuilles, et mille « inutilités » indispensables. Bergeret n'avait point oublié le papier à dessin pour les Fragonard. Ceux-ci trouvèrent la quatrième place occupée par une fort belle personne, Mme Vignier, qu'on leur présenta comme une gouvernante attachée au service de Monsieur. Le fils, Pierre-Jacques Bergeret, suivait dans son cabriolet, avec un cuisinier éprouvé, à la bourse bien garnie, grâce auquel les auberges les plus modestes ne devaient pas réserver de fâcheuse surprise. Tout était donc prévu et ordonné pour que le voyage fût commode, plaisant, profitable aux arts, et aussi pour que M. Bergeret de Grancourt fît en route le gros personnage.

La première étape fut à Orléans, qu'on vit au clair de lune, après un magnifique souper; le lendemain, on mangea d'excellentes perdrix à Vierzon ; et, sans fatigue, les couchées étant bonnes et le cuisinier ingénieux, on arriva à Négrepelisse, ayant dessiné de beaux sites dans les montagnes du Limousin. Bergeret demeura quinze jours dans sa terre, et Fragonard y dessina, entre autres choses, le *Four banal* du bourg. On prit ensuite par Toulouse, Carcassonne et Nîmes, où l'on commença à « admirer les anciens Romains; » à Aix-en-Provence, on vit la galerie de tableaux du premier président d'Albertas et celle du marquis de Valbelle ; à Marseille, on chercha aux bâtimens de la Santé le bas-relief de Puget, *la Peste de Milan*, qui s'y trouve encore ; à Toulon, les chevaux de poste manquèrent, ce qui laissa visiter à loisir le port et la ville. Ce fut ensuite le plus beau pays du monde, « la vraie Provence couverte de vignes, d'oliviers innombrables, beaucoup d'herbes aromatiques, quelques orangers en plein vent, lauriers, grenadiers dans les haies, » avec des villes malpropres, « pleines de fumiers, et rendant autant de mauvaises odeurs que les chemins en rendent de bonnes par les différentes herbes odoriférantes. » Une de ces petites villes que Bergeret traite si mal apparut sur les hauteurs au pied des montagnes; c'était Grasse, pays natal de Fragonard et de sa femme ; mais « le maître de la bande » ne se souciait aucunement d'allonger l'étape du jour en leur accordant le

plaisir de s'y arrêter. On coucha à Fréjus; pour franchir l'Estérel, on mit pied à terre aux côtes les plus pittoresques, et jusque-là tout fut à souhait.

A Antibes, où la voiture devait être démontée et embarquée, il fallut perdre quatre jours, à cause du gros temps qui commença et qui empêchait d'atteindre les felouques. « La mer en fureur, » se brisant sur les rochers au pied des remparts, faisait « des effets superbes » et « une quantité de tableaux admirables. » Arrivés par les bourrasques à San Remo, nos voyageurs durent y séjourner longtemps, n'ayant rien à voir que le *Palazzo* et le marquis de Grimaldi, gouverneur, qui vint visiter Bergeret en sa très mauvaise auberge. L'art du cuisinier fut d'un grand secours, et aussi les portefeuilles et le crayon. Le « docteur » de la troupe (ainsi Bergeret appelait Fragonard) fit une sépia de l'intérieur de la cuisine. La mer restant fort dure, ils continuèrent le voyage à dos de mulet, et mirent cinq jours pour parvenir à Gênes, par une route d'ailleurs merveilleusement accidentée, coupée de villes escarpées, que Frago « regardait en peintre. » On a un dessin de lui représentant la caravane chevauchant au bord de la mer.

Gênes intéresse Bergeret par ses beaux morceaux d'architecture italienne; mais les palais fameux lui semblent trop vantés, déserts, incommodes. Il tient à « contrôler une magnificence qui ne peut éblouir que les gens du pays, et qui n'est magnifique qu'à moitié... On trouve au bas du palais, qui est comme une portion du Louvre, un savetier : voyez quelle contradiction de magnificence! S'il fait nuit, il n'y a au travers d'un amas de colonnes qu'une triste lanterne; il faut aller chercher le seigneur et sa suite à la valeur d'un troisième. » Voilà un exemple des observations que Bergeret va tirer de son propre fonds sur les choses d'Italie. Le peintre lui en suggérera d'autres; mais le ton et la vulgarité de l'expression ne varieront guère. La compagnie s'arrêta particulièrement au Palais Balbi, où le marquis Spinola faisait construire un nouveau salon sur les plans d'un ami de Frago, l'architecte De Wailly, jadis son compagnon à Rome; un autre pensionnaire du Roi, le jeune peintre Callet, en peignait le plafond. Il y eut un dîner fort honnête chez M. de Boyer, envoyé de France; on alla voir passer le Doge en grand cortège, on entendit un oratorio à la *Madonna delle Vigne* et l'opéra-buffa, la veille du départ. Les

voyageurs reprirent la mer le 24 novembre, furent retenus par le mauvais temps à Sestri, et ne retrouvèrent qu'à Lerici la bonne berline des premiers jours.

A Pise, on recommença à se passionner pour les arts, mais, suivant les idées de l'époque, la cathédrale fut jugée d'un coup d'œil et dédaignée, pour son extérieur « gothique » et son intérieur « décoré sans goût. » Quelques peintures du Campo Santo trouvèrent grâce, à cause « des têtes qui ont beaucoup de vérité ainsi que des plis bien vrais, mais sans effet. » Le marquis de Barbentane, envoyé de France auprès du grand-duc de Toscane, se trouvait à Pise avec sa famille. Il inquiéta Bergeret sur le climat de Florence en décembre, et celui-ci décida de ne s'arrêter, pour cette fois, que vingt-quatre heures. Frago fit voir quelques églises, toutes « d'un goût simple, noble et éloigné absolument du colifichet de Gênes, » la cour du palais Pitti, qui a « un faux air du Luxembourg » et les jardins Boboli. On mit douze heures pour aller à Sienne, où le logis fut pris aux *Trois Rois*. Après un bon souper au coin du feu, on parcourut la ville, le falot allumé, et l'on observa que les maisons étaient « très hautes. » « Nous n'en verrons pas davantage, écrit Bergeret, dans cette saison froide et de jours courts; à notre retour, et par les temps chauds, nous en saurons davantage. »

Au reste, nos voyageurs sont pressés d'arriver à Rome. Après deux étapes encore, Radicofani et Viterbe, ils y entrent par la porte du Peuple, à la nuit tombée, le dimanche 5 décembre.

II

La première visite de l'ami et protecteur des arts, accompagné de son peintre, est pour le Palais Mancini, au Corso, que dirige M. Natoire, comme au temps où Frago y était pensionnaire. L'excellent homme leur fait les honneurs de la maison, des ateliers, des collections. Ils vont ensuite jeter le coup d'œil des nouveaux arrivans sur l'intérieur de Saint-Pierre, saluer le cardinal de Bernis, ambassadeur du Roi, et prendre une idée de la ville. Bergeret exalte, sans plus tarder, une admiration bavarde : « Que de palais, que de fontaines, que de places, que d'antiques! » Et le voici, les jours suivans, dès huit ou neuf heures du matin, à la disposition de son guide, voyant dans la même journée le Panthéon, Saint-André della Valle, le tableau

du Dominiquin à San Girolamo, le Palais Farnèse, le Gésu, qui l'émerveille, le Capitole, où toute l'antiquité des livres lui monte à la cervelle, le Campo Vaccino, le Colisée!

« On revient dîner ou souper à quatre heures, on parle de ce qu'on a vu, comme les chasseurs de leur chasse, et ceux qui vous conduisent bien vous annoncent que vous n'avez encore rien vu. C'est inconcevable! » Presque aussitôt, pour varier les impressions, Frago le mène à ses chères villas, où il a tant de fois dessiné et peint lors des belles matinées de sa jeunesse. Ce sont les jardins Borghèse avec leurs pins parasols, la villa Mattei avec ses chênes centenaires, la villa Panfili aux terrasses harmonieuses, la villa Negroni que domine Sainte-Marie-Majeure, ou la villa Médicis, qui règne sur Rome entière. Parmi ces architectures savantes et ces nobles ombrages, le financier jette des cris d'étonnement mêlés de puériles critiques, de jugemens à la Turcaret, qui doivent faire sourire l'artiste; mais celui-ci en souffre sûrement à la villa d'Este, où il a vécu quatre mois d'heureux labeur aux côtés de son ami Hubert Robert.

Le journal de Bergeret, avec ses observations et ses boutades, ses itinéraires et ses horaires fort précis, est assez curieux à feuilleter pour qui veut étudier la Rome des papes. Il nous rend la ville qu'on voyait encore avant les récentes destructions qui en ont définitivement changé le caractère. N'y cherchons que les renseignemens qui permettent de reconstituer la vie et les occupations de Fragonard. Le narrateur ne le nomme presque jamais, mais on le sent présent dans toutes ses journées et continuellement appelé au conseil. Il est seul consulté dans les galeries et les églises; pour les antiquités, il s'adjoint un jeune ami, l'architecte Pâris, un des plus aimables habitans du palais Mancini, qui prend ses conseils afin de remplir ses portefeuilles de dessins utiles. Le peintre et l'architecte savent diriger les visites de l'amateur chez ces marchands romains qui ont si tôt fait de circonvenir et de tromper l'étranger. Dès les premiers temps du séjour, Bergeret a couru la ville pour commencer des collections : « Ma matinée s'est passée à voir tous les graveurs en pierres et toutes sortes de pierres antiques, et aussi quelques marbriers qui sont d'une adresse singulière à tourner des vases de porphyre; j'ai vu aussi des marbres dont nous n'avons aucune idée par la beauté... J'ai été passer une

heure chez le fameux Piranèze, dessinateur et graveur, qui a un cabinet curieux de toutes sortes d'antiquités en marbre, vases, figures, tombeaux, et de matières précieuses; il en cède pour le plus d'argent qu'il peut; c'est un homme qui a fait des ouvrages immenses et curieux en gravure. » On est assuré de la présence de Frago dans ce cabinet de Piranesi, où il enflamme l'enthousiasme de Bergeret; et il est aussi aux Chambres du Vatican, pour expliquer à M. Jourdain émerveillé « que c'est là où se forment tous les habiles gens. »

Où il n'est point, c'est aux réceptions des cardinaux et des princesses romaines, aux *conversazioni* chez le cardinal de Bernis et chez sa nièce, la marquise de Puy-Montbrun, maisons de bon accueil pour les Français de distinction qui y font, dès l'arrivée, les relations dont ils ont besoin. Bergeret père et fils rêvaient d'y carrer glorieusement leur vanité; mais ils s'en dégoûtent vite, car, si les grands appartemens illuminés font un beau coup d'œil, les femmes sont cérémonieuses à l'excès, et les « avaleurs » de glaces et de limonade apportent un mortel ennui. Ce qui manque le plus dans ces réunions traditionnellement sévères, ce sont précisément les conversations alertes, à la française, et sur des sujets intéressans. Sans s'en apercevoir peut-être, le financier vient d'apprendre à les goûter en la compagnie de Frago. Il rentre au logis de la place d'Espagne, mécontent de sa journée, assurant ses compagnons qu'ils ont beaucoup mieux que lui employé leur temps, au dessin ou à la promenade, promettant ne les plus quitter et acceptant, bien entendu, dès le lendemain, d'autres invitations. Il y a des semaines où, presque tous les soirs, il dîne dehors, chez le cardinal de Bernis, qui le prie quelquefois un jour sur deux; chez le cardinal Orsini, locataire du palais Farnèse; ou chez l'abbé de Bayonne, auditeur de rote pour la France. Partout on retrouve les mêmes habits noirs et les mêmes soutanelles. Ce serait un peu monotone, si l'on n'avait les divertissemens du carnaval, les concerts de castrats, les cérémonies de la Semaine sainte, où l'on voit officier le Pape, et les « stations, » où l'on a l'honneur d'offrir le bras à Mme de Puy-Montbrun.

La vie de Frago est bien plus agréable en ses heures de liberté que celle du financier, dont il ne se prive point de railler les ridicules avec ses amis. Il muse et travaille à son gré; il retrouve les meilleurs souvenirs de son premier séjour

et des émotions d'artiste gravées dans son cœur fidèle. Il intéresse autant qu'il le peut sa jeune femme aux curiosités de Rome, aux usages du *popolino*, et on les entend rire ensemble aux courses des Barberi. Il arrive aussi au peintre de revêtir l'habit de gala, et le bailli de Breteuil, qu'il a connu jadis, lui réserve une place de choix au dîner que raconte Bergeret : « Nous avons dîné chez M. de Breteuil, ambassadeur de Malte, très amateur et curieux des arts de toute espèce. Il avait rassemblé une douzaine de personnes, tant amateurs que peintres et sculpteurs. Non seulement il a de quoi occuper par ses tableaux et portefeuilles, mais par les marbres précieux et pierres qu'il a été à portée de rassembler depuis quinze ans... Après le dîner jusqu'au soir, les portefeuilles de toute espèce ont fait notre amusement, et plus agréable que tous les opéras. »

Bergeret tient à mener à Rome l'existence de l'amateur instruit, dont son compatriote, l'ambassadeur de l'Ordre de Malte, lui offre un modèle accompli ; mais cette vie ne va pas sans fatigue. Il a des journées fort occupées. Le matin, il dessine avec son peintre, étudie les estampes achetées la veille, les pierres gravées et les empreintes de soufre qu'apportent des antiquaires empressés ; on lit aussi l'histoire romaine, les auteurs anciens, les guides ; on prépare sur le plan les promenades de la journée. A onze heures commence une promenade à pied, qui dure quatre ou cinq heures. D'ordinaire, le dîner est *alle tre*, en famille, à moins qu'on n'ait prié des élèves du Palais Mancini ou leur directeur avec sa sœur, mademoiselle Natoire. Parfois, Bergeret va entendre l'opéra ou l'opéra-buffa, mais, seulement pour s'y montrer, car il ne peut supporter longtemps la musique, et il rentre avant la fin du spectacle pour achever la soirée avec sa « bande. » Il a toujours à la maison quelques pensionnaires du Roi, et l'on devine le mouvement que met Frago en ces réunions, où ses jeunes confrères l'écoutent comme un maître et l'aiment comme un camarade. On ne s'ennuie point avec lui, même les jours de pluie, en prenant les glaces de Bergeret. « La pluie ne discontinuant pas, nous nous enfermons avec nos dessins, après avoir eu à dîner trois pensionnaires de l'Académie, avec lesquels la conversation n'a pas tari sur toutes les beautés qui sont dans Rome et sur les mauvaises choses que les peintres du pays et les architectes osent mettre à côté, car on ne peut voir dans le moderne une architecture plus désordonnée. »

Dès les premiers temps du séjour, Bergeret, endoctriné par Frago, a voulu se montrer l'ami des jeunes artistes, imiter cet abbé de Saint-Non qui fut si populaire parmi eux et dont on lui a beaucoup parlé. Il tient tout au moins à étaler sa magnificence : « Aujourd'hui, nous avons... donné notre concert dans le palais de l'Académie, ce que M. Natoire, directeur, a paru désirer. Cela a fait une espèce de conversation, mais coupée par beaucoup de musique, et comme l'endroit est vaste, on est maître de s'éloigner ou de s'approcher de la musique. L'assemblée a été fort nombreuse, avec rafraîchissemens et glaces dont M. Natoire a voulu faire les frais. Nous avions des voix claires, qui vont faire les femmes dans les opéras, qui commenceront incessamment, et qui ont chanté des ariettes fort agréables. »

Souvent, au matin, Bergeret va visiter les ateliers, y faire choix de quelque morceau ; cette partie de sa vie romaine le satisfait pleinement, tant il a plaisir à croire qu'il est un connaisseur expérimenté : « Quand je dirai que je vois tous les jours quelque chose de nouveau, je ne peux être entendu que d'un amateur de peinture. Tantôt c'est un joli dessin, une galanterie que me font quelques pensionnaires de l'Académie, tantôt ma chienne blanche Diane, levrette délicieusement peinte par M. Vincent, pensionnaire du Roi, qui m'en a fait l'agréable surprise, tantôt un dessin nouveau par mon camarade de voyage M. Fragonard, quelquefois un morceau de porphyre précieux, à bon marché, ou autre marbre granite; souvent faisant de fréquens voyages inutiles, mené par un brocanteur, qui nous vante des tableaux ou curiosités, que nous jugeons infâmes dès le pas de la porte. Mais on dit qu'il faut tout voir, et à la fin on rencontre quelque chose. Je suis content de ma matinée; elle a été bien employée. »

Frago est parvenu à rendre régulières les réunions d'artistes qui lui plaisent tant, et bientôt elles ont lieu le dimanche, après la messe, vers dix heures : « Ce matin, note Bergeret, le 13 février, la « conversation » que j'ai établie a été fort nombreuse. Tous les gens d'art s'y trouvent, de l'Académie ou autrement. Elle est moins sérieuse que toutes les superbes « conversations » des palais; on en parle déjà et cela ne peut que me faire honneur. Il s'agit de chocolat et de limonade. » Les marchands prennent l'habitude d'y venir ce jour-là. Ils étalent leurs peintures ou leurs antiques; on les laisse pérorer et,

si la marchandise ne vaut rien, on les chasse avec des huées.

Rien n'est plus amusant à Rome que le dimanche de Bergeret de Grancourt, et l'on y voit bientôt tout ce qui se pique de pratiquer les arts ou de les goûter : « Le nombre d'artistes et gens à talens, architectes et autres, augmente. Les artistes anglais et étrangers s'y font présenter. Je me fais plaisir d'aller voir leurs ouvrages et portefeuilles et, quand ils ont du talent, il est impossible qu'il ne m'en revienne quelques dessins. Elle se passe toujours moins sérieusement que chez les grands et nous y jugeons bien des ouvrages qu'on s'empresse d'y apporter, ce qui rend notre conversation fort intéressante. J'en retiens ce jour-là quelques-uns à dîner, et le soir on se rassemble encore en petit nombre. Voilà la journée très complète pour nous. » La tradition de ces nobles réunions intellectuelles, en des maisons françaises, s'est toujours maintenue à Rome et s'y continue encore.

III

Les étrangers attendaient d'ordinaire, pour quitter Rome, le dimanche de la semaine de Pâques, qu'on nomme de *Quasimodo*. On voyait ce jour-là la cavalcade du Pape, se rendant à la Minerve sur sa haquenée blanche, et l'illumination fameuse de Saint-Pierre et de sa coupole. Nos Français partirent pour Naples le surlendemain, par la route de Terracine, et vinrent loger sur le quai, au meilleur endroit de la ville. « On ne peut avoir un plus beau réveil que celui de nos chambres à chacun; d'un côté la mer, tant qu'elle se peut voir, et vis-à-vis Portici et toutes les campagnes de l'autre côté de la mer, et d'un autre côté à notre gauche, la ville, et vis-à-vis le mont Vésuve. » Ce fut un séjour de près de deux mois, rempli de tous les agrémens que Naples offrait à des Français riches et bien accrédités. Le baron de Breteuil, ambassadeur du Roi, leur fit mille honnêtetés. Le bon Frago en eut sa part; mais il dut remplir sans retard sa corvée de *cicerone* aux palais, aux cabinets, aux églises, à Capodimonte. Il montra les Salvator Rosa, les Luca Giordano, les Calabrese, les Solimène, expliquant devant les fresques ou les toiles la manière de cette école napolitaine qu'il connaissait à merveille et pour laquelle un ancien voyage lui avait inspiré du goût. Il retourna avec un intérêt nouveau

au Musée royal d'antiquités installé alors à Portici, aux fouilles d'Herculanum et aux parties déblayées de la ville de Pompéi, où « ce sera, dit-il, une jouissance singulière de pouvoir un jour se promener dans toutes les rues. » Il fait déjà une observation intéressante sur cette découverte toute récente de Pompéi, qui excite la curiosité de l'Europe entière. Tous les meubles d'usage rencontrés dans les maisons ont été portés dans les cabinets du roi à Portici; n'aurait-il pas mieux valu en laisser quelques-uns, « qui auraient touché et intéressé davantage à leur place? » On sait qu'il a fallu attendre plus d'un siècle pour que ce souhait si raisonnable fût exaucé.

Bergeret voulut voir les travaux de Caserte, où l'on construisait un château immense, « fait pour être dans dix ans bien à peu près comme celui de Versailles et les jardins. » Mais Frago l'assura que cette énorme bâtisse était médiocre; l'escalier et le vestibule achevés présentaient « beaucoup de plans tourmentés et quantité d'angles fort baroques, lesquels sont garnis de colonnes et pilastres en beau marbre. » « Ces défauts, ajoutait-il, ne paraissent peut-être tels qu'aux gens qui aiment l'architecture raisonnée et sage; » les autres ne verront que « l'air de magnificence, » et tout le monde y applaudira, « par la raison qu'il y a dans ce pays-ci bien peu de connaissance et très peu d'artistes instruits. » Et comme on a montré à nos Français la provision de marbre pour faire les statues, ils constatent que les blocs sont fort maladroitement taillés et qu'on ne peut avoir plus mal à propos « massacré du marbre. » Au reste, « les talens par toute l'Italie sont bien engourdis et tous les métiers comme serruriers, artisans, sont encore dans la barbarie. » On voit quelles comparaisons viennent à l'esprit avec les beaux métiers d'art de France, qui arrivent à leur perfection précisément à ce moment du siècle.

La musique à Naples est des plus médiocres, sauf au théâtre florentin, où l'on entend celle du « Pichini, fameux compositeur, » qui est excellent. « Le roi de France lui fait une pension pour l'attirer à Paris, où il sera rendu dans juillet prochain. On y connaît déjà des fragmens de sa musique; il y a tout lieu de croire qu'il réussira... Ce sera une bonne acquisition que fera notre nation. Gare la secousse à la musique française! » La compagnie assiste à un concert chez Piccini lui-même et en sort enthousiasmée. Naples compte

aussi des savans considérables. Le Père Della Torre fait les honneurs de son observatoire et de son laboratoire de physique. Il vient dîner chez Bergeret, qui croit l'intéresser en lui montrant les microscopes, les télescopes et les lunettes qu'il porte dans ses bagages.

On fait des promenades en barque à six rameurs le long de la côte de Pausilipe. Dans l'antiquité, « cette côte était garnie de nombre de maisons délicieuses; » elle présente encore les restes des « délices de Lucullus, » dont parlent « les anciens auteurs. » Au reste, si la campagne napolitaine est riche et bien plantée, il n'y a point de jardins, ce qui étonne les voyageurs. Ils sont surpris surtout par l'animation des rues et la vie nocturne : « On ne peut rendre le mouvement de Naples; celui du peuple paraît innombrable, et ce n'est pas le commerce qui l'occasionne. La nuit est éclairée sans discontinuer par un mouvement de carrosses, dont chacun a au moins un flambeau et souvent trois portés par des volans ou coureurs, et tous les gens à pied se font éclairer. Nous n'avons rien de comparable à Paris dans nos plus grands mouvemens, excepté qu'à Naples, cela ne peut rouler que rue de Tolède, place del Castello et Strada Nuova, et à Paris on peut citer bien plus de quartiers en mouvement. » A Strada Nuova, sur le bord de la mer, on voit passer toute la société, vêtue « de nos étoffes d'or et d'argent de Lyon, » sur deux rangs « d'enfilade de carrosses parés comme une noce ; » et, bien entendu, M. Bergeret vient y montrer le sien.

Un peintre parisien nommé Volaire, dont la spécialité était de peindre des vues du Vésuve et qui s'empressait auprès des étrangers pour les leur vendre, vint alléger, par ses offres de service, la tâche de Frago. C'est lui qui guida la « bande » pour l'ascension du volcan et pour l'excursion de Pouzzoles, de Baïa et de l'antre de la Sibylle. Tous les textes anciens et les commentaires de l'érudition locale accompagnèrent nos Français dans ces lieux classiques. Ils furent curieux des coutumes populaires. On assista, par exemple, au miracle de saint Janvier et à la procession du *Corpus Domini*, « où il ne faut pas rire, il faut y aller avec prudence. » On écouta les prédications en plein vent, et aussi « les enfans de dix ans prêchant et parlant comme de grandes personnes avec tous les gestes et l'action possibles ; » on en vit un s'installer « auprès d'une boutique de polichinelles, pour lui enlever ses pratiques et pour profiter de l'assemblée

toute établie. » Frago a traité plus d'une fois ce sujet des « petits prédicateurs. » Il a fait aussi des études de gens du port, de filles de Santa-Lucia, soigneusement datées de Naples.

Le monde occupait fort Bergeret ; il fut invité plusieurs fois à dîner avec son fils par le prince de Francavilla, grand maître de la maison du Roi, qu'il avait eu l'honneur de recevoir chez lui à Paris. Il fréquenta la maison du chevalier Hamilton, ambassadeur d'Angleterre, dont les « conversations » de trois cents personnes avec jeu et musique étaient célèbres. On vit les Bergeret parader, à l'ouverture du théâtre San-Carlo, dans la loge de la princesse de Francavilla. « Les seigneurs du pays » les guettaient, paraît-il, « pour voir l'effet sur eux de cette salle si renommée et éclairée d'innombrables bougies vis-à-vis des glaces et des miroirs. » Ils jouèrent convenablement une admiration, qu'il fallut étendre à la musique, mais que leur goût français ne confirmait pas. Ils obtinrent la faveur d'être présentés au roi Ferdinand IV et à la Reine, à Portici, et ne manquèrent pas de prendre le grand deuil pour la mort de Louis XV, annoncée par les courriers du 26 mai. Frago, n'étant point homme de qualité, fut dispensé de coudre des « pleureuses » aux manches de son habit.

On dessina beaucoup à Naples chez Bergeret, pendant les jours de pluie, qui furent nombreux, et durant la réclusion qu'on trouva de bon ton de s'imposer aux premières nouvelles de la grave maladie de Louis XV. « Samedi, 21 mai. Nous nous abandonnons tous à dessiner beaucoup, n'étant pas convenable de nous présenter en public, ni n'en ayant envie dans un moment où nous sommes très inquiets... Nos portefeuilles se trouveront augmentés de ce genre de vie un peu retraité. » « Mercredi, 8 juin. Continuation d'orage et de pluie... Ce vilain temps m'a procuré des dessins charmans de la part de mes compagnons de voyage. » Les travaux personnels de l'amateur ne nous importent aucunement ; ceux de Frago paraissent être la suite des compositions d'après La Fontaine, que Bergeret lui a demandées et qui serviront plus tard à illustrer une édition célèbre.

Les voyageurs passèrent, au retour, une quinzaine à Rome, firent, en trois journées, l'excursion classique de Frascati et des monts Albains, et virent l'étonnante fête de la Saint-Pierre, avec les illuminations, l'embrasement de la coupole et la *Girandola* tirée au château Saint-Ange. Aussitôt après, ils par-

tirent pour Florence et y séjournèrent moins de cinq jours, le temps de visiter en deux matinées « la fameuse galerie, » avec sa Tribune, ses antiques et ses deux cents portraits de peintres, d'aller deux fois à la comédie française établie depuis peu par le Grand-Duc, d'entrer au palais Riccardi, non pour la chapelle de Benozzo Gozzoli, que personne ne mentionne alors, mais pour le plafond de Luca Giordano, représentant l'apothéose de Cosme Ier. Il y a au palais Pitti des peintures « de grande réputation. » Les plus belles pour Bergeret sont *la Vierge à la chaise* et le plafond de Pierre de Cortone ; celui-ci surtout est admiré : « Quelle couleur et quelle grâce! Par où commencer pour en faire l'éloge? C'est une affaire de sentiment qui ne peut se rendre. » Ces élans assez touchans sont assurément inspirés par Frago.

Il a aussi annoncé à ses compagnons les merveilles de Bologne, alors la métropole de l'enseignement de la peinture. Les Carrache y règnent au milieu de leur école, et en sont les maîtres incontestés. Frago retrouve pour eux son enthousiasme juvénile; Bergeret reste froid et déclare « bien bourgeois » les palais de cette ville comparés à ceux de Gênes. On quitte Bologne « par les plus beaux chemins et les plus beaux pays, les mieux cultivés. » On s'arrête à Cento, patrie du Guerchin, pour faire tirer le rideau devant ses tableaux dans les églises et les couvens. A Ferrare, il n'y a de remarquable qu'une œuvre du même Guerchin et à Padoue, comme chacun sait, rien n'est à voir. Giotto ni Mantegna n'existent pour les amateurs de ce temps; Padoue n'est qu'une université et aussi le port d'embarquement sur la Brenta, pour les passagers de Venise. Les nôtres arrivent de nuit, par une lune fort claire, dans la ville de Saint-Marc et, bien qu'on ne nous le dise point, ce clair de lune du 18 juillet doit procurer à Frago quelque enchantement.

Les jours suivans, le spectacle des canaux et les surprises des gondoles amusent extrêmement ses compagnons. Mais lui, qui les guide et qui se met pour eux à la recherche de ses souvenirs, quelles impressions ressent-il ? C'est d'abord une désolation véritable de trouver en mauvais état, noircies, presque perdues, des œuvres qui, douze ans plus tôt, ont fait la joie de ses yeux et ravi son imagination de jeune peintre. Le témoignage de Bergeret est formel sur ce point : « A dix heures, je

m'embarque avec mon monde pour courir les églises. J'en suis peu content, parce qu'il faut voir les tableaux avant d'en juger, et presque tous ont poussé au noir, ou bien se sont tellement gâtés par l'humidité, que l'on ne peut les voir... Ce sont toujours des regrets de voir des tableaux de Véronèse, Tiepolo, souvent mal mis en ordre par l'humidité dans les églises... » Par bonheur, les beaux Tiepolo de la Fava et de Saint-Alvise, ceux du Palais Delfino, ceux du palais Labia surtout, sont encore dans leur fraîcheur; et Frago en explique la vive ordonnance, les harmonies dorées, met toute son ardeur, toute son âme à faire admirer cet art fraternel. Quelle fortune extraordinaire d'entendre à Venise Tiepolo exalté par Fragonard !

IV

On peut supposer que l'artiste et sa femme, après l'étape vénitienne, comptent rentrer enfin à Paris, comme il est convenu. Mais Bergeret s'est mis en tête d'aller voir la galerie de Dresde, et un voyage d'Allemagne s'ajoute au voyage d'Italie. En huit jours de route « assez vive, » plein d'accidens de montagne, de friponneries de maîtres de poste, d'incommodités aux barrières et aux douanes, en un mot « le plus vilain du voyage, » la bande arrive à Vienne et y séjourne une semaine. Les arts n'y sont point oubliés, quoique la ville « s'en occupe peu. » L'abbé Georgel, chargé des affaires de France en l'absence du prince Louis de Rohan, a procuré les facilités nécessaires « pour jouir des cabinets et y dessiner. » Il s'agit surtout de la bibliothèque de l'Empereur et du palais Liechtenstein, « riche en beaux Rubens et superbes van Dyck. » « J'en rapporte, dit Bergeret, des dessins faits par M. Fragonard. »

A travers la Bohême et la Saxe, où les ruines causées par l'artillerie du roi de Prusse ne sont pas encore relevées, on gagne Dresde. Cette ville fait exception en Allemagne, où « les arts sont endormis, » car l'Électeur tient à honneur de « se prêter à tout progrès. » Dans la jolie capitale des bords de l'Elbe, Frago redevient heureux et pardonne à Bergeret l'ennui du chemin. Pendant les dix jours qu'on y reste, il use avidement des trésors de la galerie et des facilités libéralement offertes aux copistes. Rubens s'y montre incomparable, et le nombre des petits maîtres flamands et hollandais est si grand

qu'on n'a pu les exposer tous; quatre cents tableaux sont à terre, attendant leur place, mais on peut cependant les étudier. Dès huit heures du matin, les Fragonard sont à leur chevalet, et Bergeret vient les voir : « Je suis retourné en carrosse aux galeries, où sont établis M. et Mme Fragonard dès le matin, pour y faire récolte de dessins... Il faut recommencer tous les matins à huit heures à revoir les galeries, et toujours elles sont nouvelles et remplissent très bien l'idée que nous en avions; et c'est une ressource inépuisable pour les gens d'art et les amateurs. L'un et l'autre perdent bien du temps en Italie, qu'il faut cependant avoir vue, mais plus légèrement, et de là se jeter dans les belles galeries de Dresde, Dusseldorf, Mannheim. » C'est du moins l'avis des Allemands que Bergeret enregistre. Il admire la réunion des cinquante pastels de la Rosalba, qui font « une collection bien aimable. » Frago fréquente les professeurs de l'Académie de peinture, qu'il juge fort bien organisée pour l'enseignement; elle a pour directeur un peintre français, Hutin, établi à Dresde depuis vingt-cinq ans, et l'un des meilleurs professeurs est Giovanni Casanova, « frère de celui qui est à Paris. »

Cette fois, l'expédition touche à sa fin; nos voyageurs se hâtent vers la France, dans la bonne berline, « qui a fait bien des cent lieues et à laquelle il ne manque rien. » Ils remarquent l'heureux aspect de la campagne et des villes dans la région de Fulda, de Francfort, de Darmstadt; ils s'arrêtent quelques heures à Mannheim, pour voir une dernière galerie de tableaux. Le 8 septembre, ils couchent à Strasbourg, en terre du Roi, et quelques jours après arrivent à Paris, harassés, ravis et brouillés.

La mésaventure était inévitable. Ce retour de Frago au pays qui avait formé sa jeunesse aurait pu être délicieux, s'il l'eût fait librement, avec des compagnons de son choix. Il goûta d'abord les agrémens matériels du voyage, et compta sur la souplesse de son caractère pour en esquiver les difficultés. Mais on peut deviner, à l'éclat qui le termina, qu'il ne tarda pas à souffrir. Il aurait fallu, en effet, d'après les conventions du départ, supporter sans faiblir les volontés, caprices, goûts et dégoûts de M. Onésyme Bergeret, écouter ses dissertations artistiques, expliquer les édifices sacrés et profanes, faire les achats, croquer, dessiner ou peindre aux ordres d'autrui; et tout cela, quand on est Frago, devient à la longue assez pénible.

Il y a eu aussi des « piques » de femmes, qui ont achevé de tout gâter. A l'approche de la séparation, le ménage ne se contient plus. L'aigreur est assez forte pour que Bergeret efface en son journal tous les éloges, déclare qu'il a été trompé, qu'il était « avec des gens faux. » Il se repent surtout de s'être « trop enthousiasmé » pour les connaissances du peintre, qui sont « de peu de ressources à un amateur, étant noyées dans beaucoup de fantaisies. » Jolies fantaisies de Frago, si subtiles et si sages, l'ingratitude qui vous accable est surtout faite de sottise.

Cette grande colère tenait aussi à un malentendu sur la propriété des portefeuilles de Fragonard, que le voyage avait largement garnis. Celui-ci avait accepté d'être le guide et le maître à dessiner de Bergeret, mais il entendait reprendre ses propres études. L'autre, en les réclamant, voulait avoir fait non seulement le beau voyage, mais la belle affaire. Il y eut, dit-on, procès ou menace de procès. Bergeret préféra payer, trop heureux de conserver, même à gros prix, les productions d'un talent qu'il ne dédaignait qu'en paroles.

La réconciliation ne tarda guère. Bergeret, étant devenu veuf, épousa la belle gouvernante qu'il avait menée en Italie, et la demoiselle Vignier, devenue la seconde Mme Bergeret, se plut à revoir ses compagnons de voyage au château de Cassan, où son mari l'avait installée. Fragonard, désormais « l'ami Frago, » fut reçu à mainte reprise, avec sa famille, dans cette riche demeure, au bord de l'Oise, proche la forêt de l'Isle-Adam, où Balzac recueillit plus tard le souvenir d'étranges prodigalités du financier. Il lui arrivait, paraît-il, d'illuminer pour lui seul ses pittoresques jardins et de se donner à lui-même une fête somptueuse ; puis, « ce bourgeois Sardanapale était revenu d'Italie si passionné pour les sites de cette belle contrée que, par un accès de fanatisme, il dépensa quatre à cinq millions à faire copier dans son parc les vues qu'il avait en portefeuille. » Que sont devenues les merveilles de Cassan ? qu'en reste-t-il dans les terres dépecées par la Révolution ? et quelle part avait pu prendre Fragonard à ces fantaisies originales, qui rappelaient aux voyageurs leur chère Italie ?

PIERRE DE NOLHAC.

LE RETOUR

L'auteur de ces pages, historien, professeur, écrivain distingué, a été blessé aux Éparges. Il a perdu l'odorat, le goût, les trois quarts de l'acuité visuelle. Nous avons pensé qu'un tout particulier intérêt s'attachait à ces notes émouvantes où un combattant d'hier, cruellement éprouvé, analyse son effort de réadaptation à la vie.

LA RUE

Septembre 1915.

Le soleil emplit tout l'espace et, quand je sors du hall immense de la gare, quand j'arrive sur l'hémisphérique place de Roubaix, il fait sourdre la joie du granit des pavés, des trottoirs asphaltés, de la masse bruissante des arbres et de la foule dense.

Je m'arrête; j'hésite; je ne comprends pas.

Cette ville qui m'apparaît subitement presque insouciante, gaie, amoureuse, élégante, pleine de rumeur ensoleillée, est-elle la même que j'ai quittée quinze mois plus tôt, grave, calme et si belle? Comme tout change! Comme l'état d'âme des hommes modifie un décor matériellement semblable! Ces façades percées géométriquement de fenêtres, ces larges rues, ce boulevard, ces grilles, ces hauts murs teints en noir par la fumée et le temps sont pareils aux façades, aux rues, aux murs de 1914 dont ma mémoire a conservé l'image précise. Et cependant je les reconnais à peine, car les êtres qui les peuplaient sont partis ou ont changé moralement, et la vapeur des âmes qui monte sous le soleil déforme les choses comme l'air chauffé.

*
* *

Je reviens triste, faible, et cette vie bruyante où je baigne d'un coup m'étreint d'une douleur mauvaise. Je reviens le cerveau rempli d'images de souffrance, le cœur meurtri de la douleur des autres et du martyre des choses, le corps usé par un effort excessif; je revois malgré moi les villages détruits, la terre saccagée, éventrée, les ambulances, les hôpitaux et leurs misères physiologiques, les blessures affreuses, les maladies, l'enfer des souffrances morales; j'entends encore le crépitement du long brasier de douleurs, qui, brûlant de la mer à la Suisse, arrête l'ennemi devant son mur de feu, et je me demande par quel sortilège tous ces êtres qui m'entourent ignorent qu'on souffre et qu'on meure près d'eux et pour eux.

Le vent apporte jusqu'ici les échos de la bataille, mais on s'y est accoutumé. Par une adaptation progressive, ces femmes, ces hommes jeunes et vieux ont accepté la guerre, source d'ennuis petits ou grands, de petites gênes ou de larges gains, ils n'y songent pas plus qu'on ne songe à la pluie, — quand il fait beau.

L'insouciance, la densité même de cette foule me font mal. J'ai l'impression d'arriver après un long temps révolu dans un monde nouveau. Les mœurs m'en seraient étrangères, mais ne me déconcerteraient pas plus que ces voix qui sonnent légères dans l'air tiède. Je n'aperçois pas les visages; l'énigme des sons n'en est que plus pressante, et je voudrais dire à tous ces êtres dont la joie malséante m'étourdit : « Vous ne devriez pas rire. »

LA MAISON

La voici, renfoncée et maussade.

Voici le vaste porche et la cour misérable où cent fenêtres regardent le vide morne; devant moi l'escalier vieilli, déroule ses murs crayonnés et déteints et ses marches usées qui penchent vers la rampe.

Je monte lentement, et, au tournant, apparaît sans paillasson la double porte rouge, veinée de noir, où les deux boutons de cuivre et la plaque du verrou de sûreté mettent trois taches de jaune terni.

Mon cœur bat plus vite. Subitement ces planches peintes prennent pour moi toute leur valeur de symbole. Je les ai jadis

ouvertes tant de fois; le bonheur, le malheur les franchirent tour à tour; et je leur suis reconnaissant de m'avoir protégé, naissant à la vie, en me donnant les heures de solitude sans lesquelles on ne se connaît pas. Mais maintenant j'hésite; une crainte légère m'effleure devant l'huis clos depuis plus d'un an, car j'appréhende une désillusion pareille à celle qui m'a secoué devant la place populeuse; dans l'ombre de cette porte, dix ans de mon passé sommeillent, ou mieux, dix ans du passé d'un homme qui fut moi.

*
* *

La clef tremble un peu dans ma main. Je tâtonne avant de trouver l'entrée de la serrure, car j'ai perdu cette exactitude automatique du geste qu'on acquiert après mille reprises. Le pène résiste à ma pression; il ne me cède qu'à contre-cœur, comme à un étranger dont on se méfie.

Et j'entre enfin. J'entre dans une ombre qu'atténue un faible jour filtrant sous les lattes des volets. L'air me semble lourd, moisi, et tendu de toiles d'araignées; il est dense, froid, humide et fade ainsi qu'un air de caveau; les murs qui ont désappris la lumière se couvrent dans la demi-obscurité d'une blancheur de léthargie, et suintent l'abandon et la vie ralentie. La poussière a pu s'étendre à son aise. Elle recouvre tous les objets d'un même manteau de demi-deuil, et semble ouater le silence.

Les pendules éteintes grandissent la tristesse morne de la demeure abandonnée. Je me souviens de ce qu'elles y mettaient autrefois de vie ardente et régulière; machines presque humaines, activeuses de pensée, créatrices de travail et berceuses de rêve, elles donnaient son rythme à ma vie.

*
* *

Elles sont mortes maintenant, comme sont morts tant d'objets usuels : robinets aux caoutchoucs séchés dont la vis tourne, mais où l'eau ne passe plus, tuyaux engorgés, cheminées pleines de suie, gaz et lumière coupés.

J'avance et retrouve partout, dans chaque pièce, la même indifférence froide. Je me heurte à des portes fermées à clef, et j'ignore où sont les clefs, et cette idée me vient que je suis chez un autre. Je me sens oublié des choses, qui jadis se prêtaient dociles à mes mains et venaient comme apprivoisées

se placer juste à leur portée, car j'avais, par habitude, le sens exact des distances relatives et leur proportionnais mes mouvemens.

J'ouvre avec peine une fenêtre ; je repousse ses volets, et, d'un coup d'aile, effarouchée, l'ombre qui sommeillait dans la pièce depuis plus d'une année s'envole avant que les vantaux, tournant sur leurs gonds, aient atteint le mur extérieur. Une lumière blafarde entre, hésitante, et s'accroche à la blancheur jaunie des murs, aux journaux dépliés, étalés sur les meubles, aux cuivres, aux baguettes dorées des cadres ; devant moi, dans un angle de la pièce, derrière ma table de travail, le fauteuil un peu repoussé en arrière et tourné à gauche donne l'impression qu'un être vient de se lever, de le quitter; et, sur la table même, une enveloppe, fermée de cinq cachets de cire rouge, et portant cette mention : « Testament, 2-3 août 1914, » complète l'impression funèbre qui se dégage de la maison, et m'affirme que, quoi que je pense ou fasse, une part de moi est bien morte, là-bas, au champ de douleur et de gloire.

LA LUMIÈRE ATTÉNUÉE

Les jours passent, et me prouvent de plus en plus que je suis autre et que le monde est différent du monde où j'ai vécu jusqu'à mon départ.

Physiquement d'abord. Il s'estompe devant mes yeux atténués. Adieu, les fêtes de la lumière, ses jeux étincelans où je me complaisais. La chanson des couleurs qui montait des choses, étouffée par le mal, n'arrive plus jusqu'à moi qu'en bribes.

Assis dans la pièce que j'aime, au milieu des meubles familiers, je songe devant leurs masses imprécises, assombries, à toutes les joies qu'ils me donnèrent. Ici, entre les deux fenêtres, le chiffonnier d'acajou, couvert de marbre noir, dresse son tas d'ombre aux contours incertains. Les entrées des serrures, les anneaux des tiroirs ne m'apparaissent même pas, et cependant quelles éclatantes et subtiles audaces de soleil doivent danser sur le satin de son bois, poncé, verni par les hommes, et luisant de la glissade des années!

Même fadeur de la table-bouillotte et du bureau Louis XVI. Leur ardente couleur fauve, rousse et veinée, les éclats de lumière dans les cuivres usés sont éteints. Éteints encore les

barreaux brillans des chaises lorraines, claires comme des glaces, et les dorures du dos des livres, les étoffes des sièges, les teintes si douces du poirier, si solides du chêne, si chaudes du merisier. Les vieilles reliures du XVIIIe siècle, leurs rouges, leurs verts à peine ternis, leurs ors immuables s'enveloppent d'un nuage gris, et les fleurs, enfin, brodées, tissées, peintes ou vivantes, ont l'air saupoudrées de cendre.

***

Les visages, eux aussi, sont éteints.

Lorsqu'on sait qu'on peut descendre par les yeux dans les âmes, lorsqu'on aime à suivre les bonds de la pensée dans les mouvemens parfois imperceptibles du visage, il est dur d'entendre à deux mètres de soi un être vous parler comme du fond d'un brouillard. Tous les traits, si connus soient-ils, s'enchevêtrent. Les contours des joues, du nez, du menton, invisibles à faible distance, sont si flous quand on se rapproche qu'on les dirait fondus, étalés en taches affadies, dégradées, mélangées par leurs bords, et, pour peu qu'une figure s'inscrive dans un fond clair, elle s'y mêle et disparaît presque.

Ces visages indistincts me semblent loin de moi, et j'imagine parfois que je leur téléphone... Éloigné, isolé au milieu des hommes, je viens d'éprouver la plus grande douleur peut-être qui m'ait assailli depuis mon retour : nous étions deux, et nous parlions, et, sur un mot, j'ai deviné qu'on souriait en face de moi d'un sourire indulgent et tendre, que j'aime et ne reverrai plus.

LE SOUVENIR DE L'ODEUR

J'étais sorti. Il a plu. J'entendais les larges gouttes tomber brutalement sur le sol, et, oubliant que je ne sentais plus, j'ai largement humé l'air.

Vous souvenez-vous de la forte odeur de la terre mouillée au printemps? Elle est grasse, profonde, emplit les narines et vous comble de joie, car elle semble une promesse des floraisons prochaines. Vous souvenez-vous des parfums qui, l'été, vers le soir, chargent l'air de leur ardeur puissante et sombre? Vous souvenez-vous?...

J'y songe sans relâche. Je voudrais les imaginer, les recréer exactement en esprit, et suppléer ainsi par le souvenir au vide de la sensation présente; mais plus je m'acharne à les préciser, plus ils me fuient et s'amincissent. En vérité, je ne sais plus; et c'est une chose navrante. Je me heurte à l'oubli comme une mouche à une vitre, et comme elle je m'acharne, monte, m'écarte et m'élance vainement. Je ne sais plus...

Tout se conjure pour exaspérer mon regret. J'ai retrouvé hier deux petits flacons que je conservais depuis des années, bien qu'ils fussent vides, car ils gardaient trace des parfums jadis contenus. J'aimais à les respirer de temps à autre, puisque, à la seconde, ils évoquaient en mon esprit des images jadis précieuses. Je n'ai pu discerner leur odeur ; elle est restée morte pour moi, comme celle des fleurs, aux couleurs déjà éteintes, comme celle de la mer qui, elle aussi, me hante, comme d'autres encore indicibles...

Ma recherche impuissante, si douloureuse en soi, est par ailleurs lourde de menaces. Je me demande : « Une sensation qui n'est plus nourrie s'atrophie-t-elle, jusqu'à disparaître? Si ma vue déjà déclinante s'évanouissait entièrement, deviendrais-je à la longue incapable de me souvenir des couleurs, comme je suis incapable d'imaginer les parfums? » J'accepte la disparition du goût, ce petit supplice renouvelé le long du jour; je consens à ce que tout ce que je bois et mange soit fade et ne se différencie que par le tact; mais je ne m'habituerai jamais à la perte de l'odorat, à l'atténuation de la vue, puisque les sensations passées s'estompent. En respirant le sol mouillé par l'averse, un seul souvenir se reflète en moi, le souvenir d'une joie qui m'est désormais interdite et me devient inexplicable.

LE TRIOMPHE DU SON

Les impressions terribles que voilà ! — Elles vous investissent, vous étreignent, vous étouffent. J'ai la sensation que je manque d'air parce que de hauts obstacles sont entassés entre le monde extérieur et moi. Je me sens enfermé en moi-même par la rupture de trois des cinq sens qui me rendaient compte de l'univers, et m'en trouve diminué, comprimé comme un corps à l'intérieur duquel on ferait le vide. Une angoisse me serre le cœur devant le rétrécissement de ma vie murée; la

même sensation d'étouffement, d'emprisonnement me revient sans trêve, et j'imagine que je suis déjà mort un peu.

Malgré les soins et le repos, je sens une lassitude immense de la machine. J'ai la perception nette de la formidable dépense de force faite en quinze mois de guerre et je devine une usure si décisive de l'organisme que je me demande par quel miracle il fonctionne encore. Un poids me maintient cloué à ma chaise, je voudrais ne pas bouger, demeurer allongé, inerte, longtemps, malgré toute l'humiliation qu'inflige la faiblesse de muscles autrefois joyeusement entraînés.

*
* *

Mais voici qu'à la longue, à petits coups, l'espoir renaît. La vue, le goût, l'odorat sont toujours rebelles, mais le tact et l'ouïe se développent insensiblement, tentent de les suppléer; je commence à juger des subtilités du toucher, et l'infini des nuances du son se révèle.

Le soir tombe; l'ombre envahit la pièce, mais je n'y prête pas attention. Le calme apparent de cette fin du jour est si rempli de sons divers que mon oreille discerne et suit à peine leurs ondes ennemies, emmêlées.

Un meuble craque; l'aiguille des secondes trotte menu sur ma montre au milieu d'un petit bruit métallique où l'on perçoit les vibrations contractées du ressort; et, souveraine de la demeure assoupie, paisible et un peu dédaigneuse, la pendule noir et or bat largement la mesure.

Paisible et précise, hachant le temps sans relâche, sans défaillance, implacable, elle laisse peser sur qui l'écoute le poids de son exacte cruauté. Son rythme monotone, impérieux, pareil au rythme d'une faux, limite les secondes et les abat et semble redire le même lieu commun : « Celle-ci est morte, tuée par moi, et celle-ci, morte à son tour, a disparu; songes-y bien. Les heures brèves, dont tu disposes, s'évanouissent; songes-y bien. La mort approche, à pas égaux, inexorable. Apprends à croire. Emploie ta vie... » Les secondes à peine nées disparaissent pour l'éternité, et la leçon régulière de ce pendule transmise à mon esprit par l'oreille, est infiniment plus grave que les avertissemens de l'aiguille transmis, jadis, par mes yeux, s'il leur plaisait.

*
* *

Dehors, le vent souffle en rafales, tourbillonne, et comme un chien bondit autour de la maison en quête de l'issue où l'on se coule, il va, vient, saute, donne de la voix, revient, couvre un instant le bruit de l'horloge, s'engouffre dans la cheminée et secoue rudement les tôles de la trappe qui vibre.

Les arbres du jardin plient dans la tempête et frissonnent de toutes leurs feuilles bruissantes. J'imagine les deux cyprès, ployés à droite, à gauche, balayant l'ombre de leur pinceau plaintif; j'entends le glissement en cercle des feuilles mortes qui tournent au souffle du vent, et le bruit de la pluie dans la terre et sur les vitres, et sur le mur, et sur les toits des hangars et le tronc noir des arbres; je perçois le son mat des gouttes qui s'écrasent sur le rebord de zinc de la fenêtre, le son plus gras de celles qui tombent sur le sol, et le grésillement de la terre qui les boit.

Le son se transforme parfois en vision. Tel bruit de goutte d'eau me fait voir d'autres gouttes accrochées aux fils de fer des tranchées et chassées par le vent le long de ces fils. Des appels de trompe passent dans l'air; une porte se ferme; un sifflet de locomotive troue le rideau de pluie et d'ombre; le bruit lointain d'un train qui passe au bord de l'eau se transpose en une image des lumières; je « vois » en esprit des wagons qui se reflètent dans le fleuve et s'éloignent et confusément vous invitent au voyage. Le grondement des lourdes roues pleines s'atténue et se perd dans le vent qui déchire et disperse les appels venus de la ville et noie le son jeune d'une cloche perçue, puis inaperçue et perdue enfin dans la mêlée des bruits.

*
* *

Et pierre à pierre le mur s'écroule qui murait mon âme au fond de moi. Les sons se suppléent les uns les autres. Mes relations avec le monde extérieur se rétablissent, différentes, transposées, mais presque aussi fréquentes qu'autrefois. Il y a différence de nature, mais non différence d'intensité, entre la masse de mes perceptions de naguère et d'aujourd'hui. Ma respiration se fait plus libre, et je me sens renaître comme une plante dont les racines arrachées, mutilées, pénétreraient à nouveau dans la terre.

DISCORDANCES

Comme on entend mal, quand on voit trop bien!

L'œil fait tort à l'oreille, et la distrait, et détourne d'elle mille perceptions subtiles.

Comme on voit mieux une âme quand on l'écoute au lieu de la chercher dans les reflets d'un visage! On farde ses joues et ses yeux, — mais on ne farde pas sa voix. On a si peu l'habitude de la surveiller, de la truquer, — lorsqu'on le tente, on y parvient si mal, — que l'artifice éclate à l'oreille attentive. L'hypocrisie d'un être se décèle dans sa voix et dupe vos yeux, mais, par ailleurs, la voix révèle aussi les manies de l'âme, et, prenante, vous la montre enthousiaste et oublieuse.

Cette remarque faite, j'ai appris à écouter, comme déjà à espérer et à attendre, à vivre et à mourir. Et maintenant, je juge d'instinct les êtres par l'ouïe mieux que je ne les jugeais jadis d'un regard.

***

Vous qui parlez en ce moment, sans défiance, loin de mes yeux et si près de moi, comme vous redouteriez mon silence, si vous pouviez deviner mes pensées! Je vous aperçois moins, mais vous *entends* bien davantage, et votre voix me livre en un instant le secret de votre âme vraie que mon œil charmé par votre visage n'avait jamais pu pénétrer. Il me semble que vous n'êtes plus vous-même et que l'être que voilà m'apparaît pour la première fois.

Qui êtes-vous, vous que je retrouve après vingt mois d'absence, et pourquoi être si différente de l'image que je gardais? Je sais que je vous juge maintenant, à votre insu, telle que vous êtes; mais là n'est pas la seule raison de la discordance naissante de nos âmes.

Peut-être me suis-je tracé de vous, en esprit, durant ces jours si longs, une image factice; mais peut-être aussi avons-nous évolué l'un et l'autre, loin l'un de l'autre, et dans une atmosphère différente. Je me suis tellement modifié, et vous avez si peu l'air de vous en rendre compte!

*
* *

C'est là qu'est le danger : un petit drame se joue entre nous sans que vous en ayez l'impression. Votre défaut de compréhension nous disjoint, malgré mes efforts, et vous vous entêtez à traiter de lubies ce qui est transformations profondes de l'esprit. La guerre m'a conduit à une revision des *valeurs* que vous vous refusez à admettre; vous souhaitez tout prendre légèrement, et cette insouciance qui nous ruine dissociera encore demain des milliers d'êtres.

LA NUIT VIENT...

Souple, douce, insinuante, la nuit aux gestes lents approche; elle se glisse muette et grise et d'abord humble, puis se hausse, emplit l'espace et l'assombrit; elle enveloppe la colline, et les grands arbres nus, le jardin vide et la vieille maison, et les yeux qu'elle embue et l'âme qu'elle endeuille.

Tout se voile et l'être sans défiance est pris à ce jeu triste; tout s'éteint; les choses paraissent s'éloigner et décroître; la voix sourde de la ville immense qui s'étale au bord du fleuve semble plus anonyme encore dans le soir.

*
* *

J'ai agi tout le jour, non par goût de l'action, mais pour ne plus penser à ceux que j'ai laissés là-bas. J'ai voulu oublier leurs souffrances que je ne partage plus, la mort qui les guette, les larmes et les étreintes du départ, et j'ai goûté un peu de paix dans le tourbillon salutaire de la vie...

Mais, sous ton poids, nuit souple et froide, l'heure présente et mon repos factice sombrent. Tout le faux décor dont je m'entourais, tout l'air truqué que je respirais, se volatilisent; ce qui est, fuit sous mes doigts...

Je sens le danger et veux me défendre du mal que tu vas me faire. Je saisis au passage un fait d'aujourd'hui, une image présente, un visage entrevu quelques heures plus tôt, une parole dite, une douleur même, ou la tâche que je veux m'imposer demain... Je m'y cramponne, et tout s'effrite, fond, s'évanouit.

*
* *

Voici tout le passé qui monte... Je ne peux plus lutter; mon

âme est prisonnière... Les rets du passé grave l'enveloppent et la pressent... Prisonnière, abandonne-toi..

. . . . . .

Mes amis, où êtes-vous? Dans quelle boue sanglante souffrez-vous à cette heure? Domy, Fauqué qui pleuriez comme des enfans quand je partais pour l'hôpital, vivez-vous encore, et qu'a-t-on fait de vous?

Mes amis, j'ai peur de chaque courrier qui me rapportera peut-être la lettre que je vous envoyais deux mois plus tôt, timbrée de la mention trop claire : « Le destinataire n'a pu être atteint en temps utile. » Je vous ai laissés sur l'Yser et vous sais maintenant à Verdun... Mes amis, je tremble pour vous, je tremble pour toi, Herbin, pour toi, Boncan, mon frère au gai courage, car je n'ai plus que vous... Tant d'autres, vous le savez, sont morts!...

Guasco, Péguy, Pascal, Thilloy, Delrue, Mikelidi, Givord... je ne vous reverrai jamais. Vos visages familiers que j'évoque semblent me dire malgré toute la bonté dont l'au-delà les auréole : « Pourquoi vis-tu encore, toi?... Nous autres sommes couchés, mutilés, dans la terre, et nos pauvres corps s'y dissolvent, tandis que *tu vis*.

« Tu vis!... Comprends-tu bien tout ce que cela veut dire? Tu peux agir, penser, créer, si tu en es capable...

« Te souviens-tu des longues causeries, où notre esprit s'aiguisait et jouait, le soir, certains soirs semblables à ce soir-ci? Nous étions gais de toute notre jeunesse, hardis et fermes de toute notre force, heureux et grandis de tout notre espoir.

« Maintenant, de cette troupe si vivante, toi seul subsistes... Pourquoi vis-tu?... Viens nous rejoindre. »

*
* *

Pêle-mêle la foule des morts se presse sous mes paupières closes. Voilà Lemercier que je n'avais pas vu depuis les Éparges, et qui me jette au passage son regard aigu de peintre... Voilà Aussière aux yeux brillans et bons, l'ami rare dont la guerre me sépara, qui, follement, enviait mon sort de combattant, tandis qu'il était au dépôt, et qui mourut à Zillebeke, après deux jours de front, d'un obus en pleine poitrine. Il vient à moi, me prend la main et me dit sur un ton de doux reproche : « J'ai disparu si près de toi!... Pourquoi m'as-tu laissé partir, moi qui t'aimais? »

Les voilà tous, maintenant, amis et simples camarades ou compagnons... Je n'aurais jamais cru qu'ils fussent si nombreux... Celui-là est Gérard, mon capitaine des Éparges, dont les nerfs furent ébranlés au point qu'arrivé au dépôt, sortant de l'hôpital, sa blessure guérie, il s'est tué d'une balle dans la tête... L'étrange histoire! cet homme qui a échappé à la mort, qui a supporté la plus effroyable tension nerveuse qu'on puisse imaginer, qui nous a conduits à la mort, a donné la mort, nous a menacés de mort, a bravé la mort et rusé avec elle et l'a crainte parfois à en mourir, meurt maintenant qu'il semble lui avoir échappé... Comment l'a-t-elle rejoint?... Par quel détour subtil a-t-elle ressaisi sa proie?...

Qui prendra-t-elle demain?

*
* *

Ma vie fut faite jadis d'amitié. J'aimais à sentir autour de moi des âmes dont le rythme approchât du mien... Ce soir je rappelle cette amitié des disparus.

Qui donc me libérera d'eux et de l'abîme où ils m'attirent? Quelle main se tendra vers moi pour arrêter ma chute qui s'active? Je plie sous le vide de mes jours d'un coup privés d'amis, comme une plante privée d'eau; j'ai peur de ma solitude; j'ai le dégoût d'agir; immobile, j'attends que la grande paix de la nuit m'aide à vaincre le mal qui me tourmente, j'attends que son apaisante rosée mouille mes yeux, car la douceur des larmes solitaires sauve des bras des morts qui se tendent vers vous.

LA FOULE

La crainte m'enferma d'abord dans la maison. Je redoutais cette foule inconnue à laquelle je m'étais heurté lors de mon retour. Qu'aurais-je été faire, amoindri et dolent, au milieu de sa gaieté insouciante?

Puis j'ai perçu le danger de l'isolement, la fausseté du monde factice où le passé me poussait à vivre. J'ai senti qu'il fallait faire un pas vers la ville et qu'elle était autre, peut-être, que mon esprit ne l'imaginait... J'ai voulu savoir. Je suis parti seul; et de cette première sortie je reviens le cœur plein de joie.

J'ai d'abord hésité; inquiet, je n'avançais qu'avec prudence;

mais très vite j'ai compris que l'air que je respirais était baigné de douceur et de sympathie grave. J'avais cru être seul et j'ai deviné autour de moi des centaines d'amis ignorés.

Qui dira, en ces jours, la pitié, la bonté de la foule anonyme, l'immense impression de douceur maternelle qui vous enveloppe, quand, faible, vous vous abandonnez en toute confiance à la force de ses flots mouvans?

Je vais mon chemin. J'approche d'un obstacle que je n'aperçois pas. Une main m'arrête aussitôt et me guide. On m'aide sans un mot, simplement, avec tact et bonté, et partout je sens autour de moi la même sollicitude. Des pas s'attachent au mien, s'arrêtent quand je m'arrête indécis, au bord d'un trottoir, et je sens peser sur moi des regards protecteurs, attentifs, qui surveillent la rue où je vais m'engager, m'entourent, et me suivent.

Je me risque jusqu'à prendre le « métro » et, dès l'entrée, un bras se passe sous le mien, une main inconnue prend mon billet, me guide dans le dédale des escaliers et des couloirs; les portillons des quais s'ouvrent d'eux-mêmes, à mon approche, comme les portes des wagons; on m'aide à monter en voiture et une « place assise » se trouve toujours libre, quelque dense que soit la foule. Les hommes et les femmes me sont reconnaissans de l'occasion que je leur donne involontairement d'être bons et parmi ceux qui me rendent service, il en est qui me disent merci.

*
* *

Admirable impression d'identité. — Ces hommes et ces femmes m'accueillent vraiment avec une douceur fraternelle, et leurs gestes si simples disent à mi-voix leur gratitude et leur amour pour tous ceux que le mal accabla.

Ces êtres communient dans un même sentiment, car ils sont proches les uns des autres; la masse des étrangers a disparu; les Français maintenant ont la majorité dans une foule parisienne; on est entre soi; on pleure des mêmes douleurs; on tressaille des mêmes espoirs...

*
* *

Cependant la lumière se fait en moi; je sens qu'à vivre abstrait du monde je me serais étiolé, tandis qu'à descendre

dans la foule je reverdis, je refleuris. Et une voix me dit : « Rien n'est solide de ce qui ne pousse pas profondément ses racines dans la masse. L'œuvre que tu tenteras doit être étayée par cette masse et sa durée sera fonction de ses assises.

« Enracine-toi. — Que ton âme soit en communion avec l'âme de cette foule. Comprends-la, sens-la, devine-la, suis-la dans ses souplesses, dans ses abandons et dans ses colères ; sache saisir son esprit et son humeur, car cette humeur et cet esprit collectifs sont des phénomènes profonds et sans âge, semblables au bruit de la forêt et de la mer. Tu dois te plonger en elle pour faire œuvre humaine et vibrer avec elle, comme tu dois plonger dans la nature et trembler au vent avec les feuilles des arbres.

« Et quand tu te sentiras enraciné profondément, quand au sein de ton âme ouverte et réceptive tous les échos de cette masse retentiront, alors laisse aller ton rêve, lâche-lui la bride et monte sans crainte, de toute ta force et les yeux pleins d'étoiles... Accueille les chimères d'avenir, les espoirs fous, que demain peut-être réalisera ; monte aussi haut que tu le pourras, monte jusqu'à être seul, sans vertige, car ta base est nourricière, large et solide. »

LA PREMIÈRE CLASSE

Octobre.

Le jour est clair et doux. La vaste place que le vent balaye à l'ordinaire du Panthéon à Sainte-Geneviève est paisible ; ses maisons entourent un air immobile. C'est l'heure où les enfans vont en classe. Par petits groupes, ou seuls, sans hâte, ils passent. Et suivant ces gais porteurs de livres j'arrive à mon tour devant la vieille caserne où j'enseignais avant la guerre,... jadis !

Que ce temps est lointain ! Que ce retour est émouvant !... Je franchis le porche, la cour, et longe les couloirs où traînait autrefois une odeur complexe de poussière humide, de cuisine, de papier et de serpillère. J'arrive enfin dans ma classe, et me souviens, et restitue lentement ce que je vois mal : les hautes fenêtres grillagées, le plafond aux poutres apparentes, les bancs alignés sagement, les becs de gaz portant sur l'oreille leurs abat-jour cabossés. Sous ma main le pupitre de ma chaire se hausse, zébré d'entailles, usé au bord inférieur par le frottement des coudes.

*
* *

Ils sont entrés. Ils gagnent leurs places, un peu émus de ce retour, pleins de gaieté et de vie, mais contenus par l'image douloureuse de la guerre qui, soudain, leur apparaît... Et quand ils se sont tous assis, je sens monter, à la fois, vers mes yeux tous ces yeux d'enfans qui regardent, grands yeux clairs, pleins de curiosité et d'émoi, débordant de confiance attendrie, belles lumières dont l'intelligence et la caresse enveloppent mon âme d'une douceur de printemps.

Ils sentent, ils comprennent, bien qu'enfans : j'en suis sûr. Ils ressentent confusément les souffrances supportées pour eux par ceux du front ; ils devinent que jamais une masse de douleurs pareille n'a été entassée sur le monde, que jamais on ne vit tant de beaux espoirs flétris ; ils comprennent un peu que *leurs* soldats, confirmés dans la foi française et humaine, se sont grandis par leurs actes aux yeux de l'univers, mais les ont grandis eux-mêmes, en même temps.

Et le cours commence simplement, après trois mots de bienvenue. Suivant le programme, le maître parle de la France qu'il doit expliquer et décrire, et la classe l'écoute de toutes ses oreilles, comme s'il s'agissait d'un être vivant. La formation géologique du sol, ennuyeuse autrefois, intéresse aujourd'hui comme un conte de fée ; ils voient, au cours des âges, la chair des plaines se former autour du squelette des montagnes,... tout paraît clair à ces petites âmes parisiennes habituées à vivre dans l'enthousiasme neuf de la passion ardente et sincère de cette colline pensive des Écoles, où depuis bientôt mille années rêvent des jeunes hommes.

André Fribourg.

SCÈNES DE LA RÉVOLUTION RUSSE

V[1]

KORNILOFF CONTRE KÉRENSKY

22 août/4 septembre.

Une foudroyante nouvelle nous arrive : Riga tombe, Riga est tombée; bientôt suivie d'une plus foudroyante encore : le généralissime Korniloff marche contre Pétrograd.

C'est ainsi que les événemens renchérissent sur les événemens, les catastrophes sur les catastrophes dans cet extraordinaire pays russe où tout apparaît démesuré, formidable, chaotique, inattendu et incohérent. Les matières en fusion dans le creuset et ce creuset lui-même sont tellement hors des proportions habituelles qu'ils dépassent notre puissance de vision et confondent notre entendement. Aussi, rien ne s'y achève, n'y prend figure définitive; tout y demeure à l'état d'ébauches, ébauches grandioses mais déconcertantes, — jeu interrompu de Titans versatiles et incomplets.

Hier, de la gare de la Baltique à l'île de Basile, un vent d'épouvante soufflait à travers les rues de la capitale, précurseur des hordes germaines dont la perte de Riga faisait pressentir la menace; aujourd'hui, au lieu des Allemands attendus, ce sont les Russes qui arrivent, conduits par Korniloff... Aussitôt, clameurs nouvelles... L'exode commencé s'arrête; on refoule

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai, 1er juillet, 1er août et 1er septembre.

dans la ville ceux qui en partaient déjà; la foule qui envahissait l'entrée des gares se heurte à celle qui en sort; on s'interrompt de bourrer malles et valises de ce que l'on a de plus précieux; on quitte la maison pour se joindre aux groupes sur les places publiques. La curiosité succède à la crainte. On s'arrache les éditions spéciales des journaux; on court à la *Rouskaïa Volya*, fertile en dépêches sensationnelles : « Korniloff est à Longa... Korniloff a envoyé son ultimatum au gouvernement provisoire... ses premiers cavaliers ont atteint Gatchina... » On se regarde; la même pensée est sous tous les fronts : pour qui prendra-t-on parti?... Inquiétant dilemme... La révolution bénévole, la révolution indulgente qui permettait de tout penser et de tout dire a fait son temps. Une autre est survenue qui commence à écouter aux portes. Goutchkov est arrêté; Pourichkiévitch va l'être... D'autres, beaucoup d'autres encore le seront... L'étudiant tourne les yeux du côté de la forteresse Pierre-et-Paul et se tait; le soldat, méfiant, hoche la tête et prend le chemin de sa caserne; le marchand circonspect écoute, et passe... On prendra parti plus tard. D'abord, il faut savoir...

Savoir quoi?... Qui a raison? Non, mais qui l'emportera... Selon toutes probabilités, c'est pour celui-là que la majorité prendra parti. A cette heure, tout dépend de l'attitude du gouvernement. Qu'il ait une minute de faiblesse et il est perdu. La masse suivra le plus fort...

A l'ultimatum du général Korniloff demandant pleins pouvoirs pour constituer un nouveau gouvernement, M. Kérensky a répondu en intimant au généralissime l'ordre de résigner son commandement et de quitter l'armée. Puis il a proclamé la ville et le district de Pétrograd en état de siège. En hâte, les Soviets, celui des ouvriers et soldats, comme celui des paysans, se réunissent : on oublie la famine, chaque jour plus menaçante, la marche des Allemands, dont le pas retentit, là-bas, sur la chaussée de Pokoff et le long des collines boisées de la Courlande; il faut parer au danger le plus proche. Le palais de Tauride, le palais Marie reprennent leur figure mystérieuse et tragique des grands jours; la foule stationne, anxieuse, sous les fenêtres et devant les péristyles... Les Conseils siègent toute la nuit. Le résultat de ces délibérations est que pleine liberté est laissée au président du Conseil. Les ministres démissionnent : Kérensky est dictateur.

Pendant ce temps, les Finlandais, qui ont pavoisé en l'honneur de la chute de Riga, adressent au gouvernement provisoire leur ultimatum d'indépendance; les maximalistes essayent une fois encore de profiter du tumulte pour imposer à la Russie un gouvernement de leur choix; Savinkof, — initiative redoutable! — distribue aux ouvriers dix mille fusils: les délégués des voies et communications s'en vont en hâte couper les voies ferrées aux abords de la capitale; le général Kaledine, hetmân des Cosaques, menace de couper celles de Pétrograd à Moscou si le gouvernement n'accepte pas l'ultimatum de Korniloff; une délégation de Cosaques, la touffe de cheveux gonflant sous le képi, traverse la ville au galop de ses chevaux pour offrir son concours à un règlement pacifique du conflit.

Et, comme c'est jour de fête religieuse, des sons de cloches ébranlent l'air au-dessus de la ville en fièvre, les portes des églises s'ouvrent, assaillies par une foule qui cherche à se libérer de son angoisse; et, sur le fond d'or des iconostases, on devine les signes de croix des femmes agenouillées sous le geste des prêtres bénissans.

Et voici que, au delà des murs de la cité, de cette Longa subitement entrée dans l'histoire, la voix de Korniloff s'élève, invitant tous ceux qui croient en Dieu à prier dans les temples pour le salut de la patrie...

Imaginez, si vous le pouvez, ce tragique latent sur lequel chaque heure, chaque seconde, greffe un tragique nouveau!...

Tout à coup, du haut de sa puissance agrandie, Kérensky déclare *urbi et orbi* Korniloff traître à la patrie et à la révolution!... Parole terrible, excommunication majeure qui suspend sur la tête d'un homme — l'une des valeurs les plus éminentes de la Révolution russe — la menace de tomber le premier sous le coup de cette peine de mort dont il a si instamment demandé le rétablissement.

Aussitôt, et comme si pour la première fois l'acte accompli lui apparaissait avec ses redoutables conséquences, Korniloff s'arrête. Les deux... — faut-il écrire : adversaires? — non : les deux héros s'affrontent; l'un, entouré de ses Cosaques de la Division Sauvage, et debout sur ses étriers; l'autre, campé sur le piédestal que, vivant, la révolution lui dressa. Situation inouïe, rivalité unique dans l'histoire des peuples!

Car, chacun de ces deux hommes — et il n'est pas possible

d'en douter — aime profondément et désespérément son pays!... César sur le Rubicon cède à son ambition; Napoléon à Saint-Cloud obéit à sa fortune ; Korniloff à Longa — entre les Allemands et Pétrograd! — est poussé par le désir éperdu de sauver coûte que coûte sa patrie en péril.

C'est pourquoi, et avant même que la cause soit entendue, il est permis d'en appeler devant le monde et devant l'histoire de la terrible sentence implicitement contenue dans la formule de Kérensky.

LE PASSÉ D'UN GRAND CHEF DE GUERRE

A Kiew, à Pétrograd et ailleurs, j'ai recueilli, bribe à bribe, sur les lèvres de ceux qui furent ses soldats, l'histoire — encore incomplète — de ce grand chef de guerre. Plus tard, je l'ai vu lui-même à l'œuvre, à Pétrograd, pendant la Révolution.

Né en 1870, fils d'un paysan cosaque, gardeur de chèvres dans les steppes de Sibérie, descendant hypothétique des compagnons d'Iermak (1), mais descendant direct du héros de Sébastopol, l'amiral Korniloff, l'ex-généralissime des troupes russes garde sur son masque hâlé les stigmates d'un passé fier, d'une jeunesse libre et d'une vie vouée à l'action. De taille moyenne, musculeuse, il a un peu du Mongol dans la coupe légèrement oblique de ses yeux, dans ses pommettes un peu saillantes sous la maigreur du visage. Pourtant, il est ce que les Russes désignent sous le nom de « tchisto rouskii, » un Russe pur. Ses yeux petits, étroits et noirs, au regard perçant, ont le plus souvent une expression triste. Physiquement, — — Napoléon ayant prouvé au monde qu'on peut être un grand homme sous une petite taille, — il répond assez bien au portrait que, dans un de ses articles, le *Dienn* traçait d'un futur et possible dictateur (2).

Fut-ce tandis qu'il courait les steppes, jeune garçon déjà intrépide, mais encore insouciant de l'avenir? Ne fut-ce pas plutôt alors qu'élève au corps des Cadets de Sibérie ou à l'École d'artillerie Mikhaïlowskoié, il se laissait entraîner par ses compagnons à ces beuveries proverbiales où des femmes au teint

(1) Cosaque qui conquit la Sibérie et l'offrit à Ivan le Terrible, grand-duc de Moscou.

(2) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1917.

basané, aux robes traînantes, à fleurs rouges, viennent chanter et divertir les jeunes gens? Une tzigane lui prédit qu'il mourrait à soixante-trois ans. Fataliste, comme tous ceux qui ont vécu en face des grands espaces, dans une étroite communion avec la nature, le jeune officier crut aux paroles de la bohémienne, et le général s'en souvint. Cette confiance en sa destinée, jointe à sa nature énergique, lui conférèrent un courage, une intrépidité à toute épreuve.

Pendant la guerre russo-japonaise d'abord, où il gagna la croix de Saint-Georges et l'épée d'or; pendant la guerre de Chine ensuite, la chance lui fut fidèle. Elle lui resta attachée au cours de la Grande Guerre. L'invulnérabilité du général Korniloff devint proverbiale parmi les soldats. « *On snaït Kourinoié slovo* (il connaît le mot de la poule), » disaient-ils; ce qui est, parmi eux, une façon d'exprimer la foi d'un homme en son étoile. Dès le régiment, sa réputation prenait une ampleur et une saveur de légende. On citait des cas où il avait été miraculeusement épargné par la mort.

Un jour, pendant l'automne de 1915, étant déjà général, il entrait avec deux autres officiers dans un petit enclos précédant une église. Un shrapnell éclate à quelques pas, tuant l'officier qui le précédait et celui qui le suivait, sans qu'il en retirât une égratignure. Une autre fois, il se tenait debout, causant avec un soldat qui portait à la main sa gamelle pleine de « cacha » fumant. Un morceau de shrapnell tombe dans l'ustensile, en enlève le fond... Le soldat fixe silencieusement des yeux effarés sur son général.

— Eh bien! mon ami, lui demande Korniloff avec le plus grand calme, qu'as-tu? Est-ce que pour une telle bagatelle ton « cacha » serait perdu?

Les officiers de son entourage disaient de lui qu'il ne se considérait vraiment sous le feu que si un obus éclatait sur son bureau, lui enlevait une assiette des mains ou tombait au beau milieu de la soupe!

— Tout le reste n'est rien, disait-il, et ne vaut pas même d'être mentionné!

Aussi ses soldats l'avaient-ils surnommé le Héros sans Peur, le Cœur de Lion et, plus tard, lorsqu'il tomba entre les mains des Autrichiens, on parlait encore, dans les camps, de l'Aigle prisonnier dont on escomptait le retour.

LA DIVISION SOUVAROV

D'abord général d'une division d'infanterie, le général Korniloff fut placé, dès l'année 1915, à la tête de la célèbre division Souvarov. Sous ses ordres, elle devint une armée incomparable, renommée par toute la Russie pour son endurance, son intrépidité, sa capacité dans l'action. Il menait lui-même son bataillon à l'attaque, faisant flotter autour de ses hommes une atmosphère de tranquillité et de sang-froid.

« Chacun d'eux passe par l'école de Korniloff! » disait-on en parlant des braves de la 48e division (division Souvarov).

Ce n'était pas seulement une école de bravoure. Par tous les moyens possibles, Korniloff tâchait de développer dans le soldat russe, naturellement intelligent et malléable, l'initiative militaire. Entre autres paradoxes, il aime celui-ci : « Si tu veux apprendre une chose, commence par l'enseigner! » Avant chaque opération, il appelait plusieurs de ses soldats, leur ordonnait de réfléchir à la façon dont il conviendrait de procéder pour prendre telle place, occuper telle hauteur.

— Où placer l'artillerie? De quel côté commencer l'attaque? Quel régiment envoyer le premier?

Cette manière d'agir produisait parmi les soldats une féconde émulation pour les choses militaires, mettait en relief les plus hardis, ceux qui, au besoin, peuvent remplacer les chefs tués ou blessés, les futurs héros qui seront cavaliers de Saint-Georges, ceux dont on pourra faire un jour des sous-officiers. Mais surtout, elle établissait entre les soldats et leur chef une intimité, une concordance de pensées telles que, de son propre aveu, il est arrivé à Korniloff de trouver dans les conseils de ses soldats de nouvelles et utiles inspirations. Le général Korniloff n'a pas attendu les Soviets pour démocratiser l'armée. Il l'a fait, non en cherchant à abaisser l'officier au rang du soldat, — et même au-dessous! — mais en élevant peu à peu le moral du soldat jusqu'à lui. Ainsi, bien loin de nuire à la discipline, de désagréger l'armée, son système en augmentait la force et la valeur combative en créant entre officiers et soldats une estime réciproque et une plus grande confiance.

Korniloff aimait et pratiquait encore un autre paradoxe : « Nous sommes trop faibles pour nous défendre, » disait-il. En

toute occasion, il préférait l'offensive qui fouette le soldat et le vivifie, à la défensive qui use sa patience et le déprime moralement. C'est ainsi qu'après quelques semaines de présence sur le front, il a réussi, par son exemple, au moins autant que Kérensky par sa propagande verbale, à déclencher avec Broussiloff l'offensive de juillet 1917, dans une armée dont presque tous les élémens étaient pourris jusqu'aux moelles par la pernicieuse propagande des Soviets.

Les détails ne nous sont pas encore parvenus sur l'attitude de Korniloff pendant cette glorieuse, puis désastreuse offensive de 1917, mais nous pouvons l'imaginer en nous reportant à celle qu'il eut en 1915 pendant la terrible retraite des Carpathes que son héroïsme et celui de la 48e division empêchèrent de se changer en déroute. Son rôle d'alors est trop peu connu. Il convient de le rappeler en ces heures tragiques. En voici un des plus émouvans épisodes, tel que l'a raconté le général Papovitch Lapovatz, qui en fut un des héros et des témoins :

« C'était à Ivla. Le général était sûr que notre manœuvre réussirait et que nous reculerions en bon ordre. Ayant invité tous ses officiers dans une petite chaumière, sur la chaussée qui mène à Doukla, il ouvrit sa carte et commença à prendre ses dispositions. Tout le monde se taisait. Tout à coup, le général se retourna et dit :

« — Oui, la situation est mauvaise... Mais qu'y faire? Peut-être, avec beaucoup de sang-froid, en sortirons-nous...

« Nous étions pleins de courage et cependant le frisson de l'épouvante nous pénétrait jusqu'aux os. Quel soldat, même parmi les plus intrépides, n'a senti passer un jour sur lui ce vent du désastre? Ce n'était pas la mort que nous redoutions, mais la déroute...

« Quand il ne resta plus d'espoir, le général Korniloff prit avec lui deux régimens et occupa Ivla, en face du front allemand. La bataille commença. Les obus pleuvaient comme grêle sur l'héroïque régiment sans réussir à le faire plier... Nous entendions au loin la canonnade à l'arrière. Nous étions cernés de tous côtés. Un courrier arriva, à cheval, me dire que le général me demandait. En route, j'appris que notre premier rang n'ayant pu supporter ce feu d'enfer commençait à reculer, que la moitié de nos chevaux étaient tués et que notre artillerie subissait de grandes pertes. Je trouvai le général Korniloff à

son observatoire. Ce point était à deux cents pas en avant de la première ligne. Il n'y avait là qu'une tranchée occupée par une compagnie. On y était sous le triple feu de l'artillerie, des fusils et des mitrailleuses. Le général fouillait l'horizon avec une longue-vue. Quel que fût le danger, on ne pouvait s'empêcher d'admirer ce sang-froid, cette figure impassible, ce dédain absolu de la mort. Je m'avançai. Le général me donna la main et me dit tout bas :

« — Nos affaires ne sont pas bonnes; nous sommes entourés.

« Puis il ajouta :

« — Nous n'avons tout de même pas de chance !

« C'était la première fois qu'une pareille expression sortait de sa bouche.

« Elle me bouleversa, mais je restai ferme.

« Tout l'emplacement, depuis Khirovo jusqu'à Ivla, était submergé sous l'artillerie. La chaussée était complètement détruite : chevaux morts, caissons renversés, voitures abandonnées barraient la route. Ivla brûlait.

« Plusieurs bataillons avaient été envoyés en renfort aux premières lignes. Un instant, l'ennemi s'était arrêté, mais bientôt l'artillerie recommença à taper dans nos premiers rangs, détruisant tout. Nos régimens recommencèrent à se retirer. Le général Korniloff, se tournant vers nous et se lançant en avant le premier, cria :

« — Allons ! Allons ! vite ! Il est nécessaire de les retenir.

« A grand'peine, et sous un terrible feu, nous arrivâmes au bord de la route. Espérant couvrir un peu nos malheureux régimens déjà bien éclaircis, nous les dirigeâmes de l'autre côté. Cet endroit était déjà atteint par le feu des mitrailleuses. La masse des troupes, avec le général Korniloff en tête, s'était jetée sur la chaussée. Le tir les y rejoignit. Avec d'énormes pertes nous revînmes à notre première place, un peu moins exposée. Le général, blessé à la main gauche qu'il soutenait de sa main droite, donnait des ordres.

« — Nous sommes entourés, dit-il fermement, mais il est indispensable d'occuper Doukla.

« Comme on lui répondait que Doukla était cerné, peut-être pris, son fatalisme reprit le dessus et il répondit :

« — Advienne que pourra !

« Puis, de sa main droite indemne, il tira un carnet de sa poche et y nota des ordres. »

La veille du jour où il fut fait prisonnier, Korniloff sortit de l'isba avec sa casquette enfoncée sur les yeux, sa pèlerine ouverte... A travers on voyait briller sa croix blanche de Saint-Georges. Il regardait tranquillement devant lui en tapotant de sa cravache les hautes tiges de ses bottes. Il était toute vaillance et sérénité... On aurait pu croire qu'il n'avait qu'à dire : « Tout va bien ! » Quand il ne resta plus un seul officier, il continua à tapoter ses bottes avec la même tranquillité apparente, et c'est avec cette belle maîtrise et sans rien laisser deviner de ce qui se passait en lui, qu'il fit connaître aux soldats le tragique de la situation. Quand il fut tombé, blessé, entre les mains des ennemis, la division Souvarov, se souvenant de ses leçons, réussit malgré tout à s'ouvrir un passage.

Prisonnier au château Esterhazy, puis à l'hôpital de Kersek, le général Korniloff n'eut qu'une pensée : s'évader pour aller remettre son épée au service de sa patrie.

Chez les Autrichiens, les officiers prisonniers sont séparés des soldats et soumis à une surveillance plus sévère. Le général prit un uniforme de soldat et réussit à se faire transférer dans un camp. Ayant fait toutes les observations possibles et pris tous les moyens à sa disposition pour assurer sa fuite, il s'évada du camp avec un soldat tchèque. Pendant les deux premières journées, les fuyards réussirent à voyager en chemin de fer. A Buda-Pesth, ils passèrent la nuit dans un *Postoyali-i-Dvor*, vaste cour publique où l'on remise les voitures et les chevaux. La cour était pleine de soldats. Sans perdre contenance, Korniloff se mêla à eux. Il se coucha auprès d'un soldat allemand et entreprit avec lui une conversation qui se prolongea assez tard. Finalement ils s'endormirent côte à côte. Le lendemain, avant le branle-bas matinal, le général quitta le *Postoyali-i-Dvor* et se remit en route. Il fallait gagner à pied la frontière roumaine. Il s'était procuré des vêtemens civils et passait inaperçu, grâce à sa parfaite connaissance de la langue allemande.

Cependant, lui et son compagnon faillirent une fois être découverts. On tira sur eux : le Tchèque fut tué; le général échappa à la poursuite.

Pendant vingt jours il dut cheminer à pied, le plus souvent

à travers bois, sans autre guide que sa carte et sa boussole. Au bout du sixième jour, il ne lui restait presque plus de vivres et comment s'en procurer ?... Il n'avait plus d'argent et la moindre imprudence pouvait le faire découvrir. Sa tête avait été mise à prix. On était en été, il ramassa les fraises des bois, les baies qui poussent sur les buissons et s'en nourrit, comme les oiseaux ! Parfois il tombait sur l'herbe exténué de fatigue et de faim. Sa vaillante nature morale le soutenait. Il arriva en Transylvanie. Là, il ne cacha plus sa nationalité, raconta qu'il était un soldat russe évadé des prisons autrichiennes. Les paysans lui ouvraient leurs chaumières et pourvoyaient à sa subsistance. Enfin, après vingt jours de marche, le 15 août 1916, au jour même de l'alliance entre la Roumanie et les peuples de l'Entente, le général Korniloff, vêtu en paysan, franchissait la frontière roumaine, à l'embouchure de la Rivière Noire, près de Tourn-Séverine. Un berger roumain le conduisit aux gardes-frontières. Il déclina ses nom et qualité, et on le fit conduire à Galatz. A la gare de cette ville, le héros de la campagne des Carpathes fut salué par le général roumain, commandant les troupes de la ville, accompagné de son état-major. Les jeunes filles de la ville lui offrirent des fleurs. Un bateau spécial le conduisit à Réni où il fut l'objet des mêmes ovations.

LA DIVISION SAUVAGE

Évadé des prisons autrichiennes, le héros des Carpathes, l'Aigle délivré, alla se présenter à la Stafka. Le tsar lui donna cette fois le commandement d'une armée, non moins farouche, mais plus intrépide encore que la division Souvarov : la Division Sauvage. Non seulement à cause du rôle qu'elle joue dans la tragique aventure actuelle, mais à cause d'elle-même, elle mérite d'être présentée. Quelle autre que cette étrange et passionnante armée pouvait convenir au désormais légendaire Korniloff ?

J'ai connu la Division Sauvage au Caucase. J'en ai aussi rencontré des élémens sur le front Sud de Galicie. Elle a combattu en Pologne, dans les Carpathes, partout où la mort a pris les formes les plus désespérées, les plus grandioses, les plus pathétiques.

Il faut avoir parcouru le Caucase, de la rivière d'Anapa aux

portes de Derbent, passage des antiques exodes, avoir franchi les sauvages défilés du Daghestan, longé les farouches vallées de la Koura, mesuré de l'œil ces pics altiers que le vol même de l'aigle n'atteint plus, pour se faire une idée de ces guerriers, venus des lointains les plus reculés de l'histoire, au type de beauté parfaite affiné par des siècles d'indépendance. Ce sont eux, peut-être, que voulaient signifier les Grecs ingénieux par ces terribles guerriers que le royal laboureur, ennemi de Jason, voyait surgir du sol de la Colchide après y avoir semé les dents du dragon ! Leur origine est plus vieille que l'histoire ; leur liberté aussi ! Leurs « aouls » inaccessibles, villages fortifiés sur des crêtes de pics, les mirent à l'abri de tous les jougs. Même lorsqu'au commencement de la seconde moitié du XIXe siècle, la Russie eut contraint à la soumission un de leurs plus grands cheikhs, Chamyl, ils continuèrent à vivre librement dans leurs montagnes, ignorant leurs maîtres et ne voyant dans le tsar qu'un cheikh plus lointain.

Pourtant, lorsque les buccins de la guerre eurent réveillé les échos du Caucase, leur instinct guerrier se révéla. Cavaliers nés, ces montagnards sautèrent en selle et, guidés par leurs mollahs, entraînés par leurs joueurs de flûte, ils dévalèrent des hauteurs pour courir sus à l'ennemi.

Alors, sur tous les sentiers de la montagne, on put faire d'étranges et romanesques rencontres : çà et là, sur un cheval aux formes effilées, à la robe sombre et portant haut la tête, un parfait cavalier chevauche, monté sur une haute selle asiatique. Sous le papakh (bonnet) aux poils roux, on aperçoit de grands yeux d'aigle, un nez aquilin, des lèvres fines aux coins recourbés. La cartouchière pleine barre en croix la tcherkeska (tunique) aux longs pans. Le bachelik (1), rouge ou blanc flotte doucement sur le dos du cavalier, la carabine est posée sur son épaule, canon renversé.

Qu'un chef le rencontre et lui demande :

— Où vas-tu ?

— A tel village, répondra le cavalier.

— Sais-tu comment te rendre là-bas ?

— Pas du tout.

— Alors, que feras-tu ?

(1) Sorte de capuchon à longs pans, coiffure nationale des Circassiens.

— Sois tranquille ; je ne te demanderai pas mon chemin !

La discipline ordinaire n'est pas le fait de cet homme ; mais il en a une à lui, spéciale, qui est de ne jamais reculer devant l'ennemi. « De l'aoul à la marche et de la marche au combat, » telle est dans toute sa simplicité tragique son ordre de route. Il ne redoute ni le vent, ni la pluie, ni le soleil, ni la neige. Contre eux, il a sa bourka, en poils de chameau, dont on éprouve la qualité en la posant debout, évasée comme une cloche, sans qu'elle fasse un seul pli. C'est son manteau, sa couverture, son lit, sa tente... quelquefois aussi son bouclier. Alors, il la déploie comme une aile d'aigle et s'élance abrité par elle contre l'ennemi épouvanté.

Nous avons rencontré tout près du front, à la lisière d'une forêt, un petit cimetière avec des stèles de bois à noms musulmans : Ahmed, Abdallah, Ibrahim...

— Ce sont ceux de la Division Sauvage, dit un officier. Ils sont toujours couchés par groupes. Tous sont parens. Si on blesse Ahmed, Ibrahim l'emportera : si on tue Israïl, Idriss le charge sur son épaule... Vivans ou morts, on ne peut laisser ses frères entre les mains de l'ennemi. On en doit compte, là-bas, aux mères, aux épouses ou aux fiancées qui attendent dans l'aoul !

Leurs cheveux sont coupés ras, sauf sur le devant de la tête et une épaisse touffe dépasse un peu leur bonnet. C'est par là sans doute que Mahomet les saisira pour les introduire en paradis.

Un de leurs régimens traverse la petite station où notre train est garé depuis plusieurs jours, à quelques verstes seulement du front. Ils sautent à terre et vite se groupent à l'orée du bois. Le joueur de flûte s'assied sur un tronc d'arbre. Il a le visage sombre d'un ascète, la peau tannée comme un parchemin. Il possède cette fière beauté musulmane qui persiste même après que l'âge a ravagé les traits. Il gonfle ses joues, et ses yeux errent dans le vague tandis que les doigts, agiles et longs, courent sur la flûte. Mélancolie de ces airs millénaires qui me rappellent l'Afrique et que Loti entendit aux lèvres des bergers persans ! Comme sur les plateaux du Maroc ou sous les chênes de la Kabylie, des hommes se sont groupés autour du musicien et frappent des mains en cadence. Leurs mines sont graves et recueillies. Il ne s'agit pas ici d'un divertissement, mais d'un rite. Puis, un homme se lève, sort du groupe. Il est jeune ; à peine si un mince duvet brun ombrage sa lèvre.

Il a la sveltesse inquiétante et la taille longue que l'on remarque aux éphèbes des manuscrits persans. La main droite lancée en avant, la gauche ramenée à la hauteur de l'épaule, le coude faisant saillie, il exécute le rapide mouvement de pieds de la lesghienne. La corbeille de fruits des Canéphores posée sur sa tête ne tomberait pas, tant son mouvement est mesuré et son équilibre sûr. On oublie la guerre, on rêve de beauté grecque ou asiatique... Mais, tout à coup, le danseur saisit son poignard, le fait tournoyer, et en un instant crée autour de lui une atmosphère sauvage où l'on respire la guerre et l'odeur du sang. Imaginez ces nuits romantiques, dignes des Tarass Boulba, des cheikhs et des émirs : la flûte dominant le ronflement voilé du tambourin, et un, deux, trois, dix danseurs qui se lèvent, sous la lune ou autour des feux de bivouac!...

Parfois c'est une autre scène : la *djiguitofka*. Tous ces hardis cavaliers sont *djiguitis!* C'est leur fierté et leur noblesse. Ils ne connaissent que deux choses : la guerre et la djiguitofka. Tous les autres soins, soins matériels — et par conséquent avilissans — sont laissés aux femmes, aux faibles, considérés comme inférieurs. La *djiguitofka* c'est la fusion du cavalier avec le cheval. Monter en courant sur la nerveuse bête lancée au galop; tomber de la selle et y remonter sans effort, se cacher sous le ventre de sa monture et de là, invisible, presque invulnérable, viser son ennemi et le tuer, exécuter les tours d'adresse et de voltige les plus inouïs, les plus prestigieux, les plus fantastiques, sans que l'homme ni le cheval perdent haleine; enfin, s'élancer en une course passionnée coupée de cris de victoire : telle est la *djiguitofka*, sœur de la fantasia africaine!

KORNILOFF ET LA RÉVOLUTION

La Révolution russe trouve Korniloff à la tête de sa Division Sauvage. Sa valeur militaire jointe à ses idées libérales bien connues le font choisir comme gouverneur militaire de Pétrograd. La tâche est rude. Sur aucune garnison peut-être, le virus anarchique contenu dans l'ordre n° 1 n'a agi comme sur la garnison de Pétrograd (1). La situation militaire est grave : la fonte des glaces, la concentration de la flotte allemande dans

(1) Pour l'ordre n° 1 et ses résultats sur le moral des troupes, voir les numéros précédens de la *Revue*.

les parages de Libau, font redouter une tentative de débarquement sur les côtes baltiques, suivie d'une marche vers la capitale. Bien qu'ils aient déjà été dits, il faut revenir sur ces faits. Ils éclairent la psychologie du généralissime et expliquent son acte. L'armée est en pleine anarchie. La belle tenue des troupes a fait place à l'indiscipline; leur ancienne ardeur au combat s'est éteinte sous le flot des paroles faussement pacifistes qui coule des lèvres des bolche-wiki. On discute dans les casernes, on discute sur les places publiques. Il n'est pas une tribune sur laquelle ne se profile la silhouette d'un soldat, enveloppé dans les plis du drapeau rouge. La salle Catherine, au palais de Tauride, est envahie par leurs Comités. On y boit, on y mange, on y dort, on y délibère. Une sorte d'orgie militaire se traîne dans toutes les tchaïnayas (maisons de thé populaires) de Pétrograd.

De plus, la révolte des matelots de la Baltique n'est pas encore apaisée. Cronstadt, qui détient 80 officiers dans ses casemates et refuse de les soumettre à la justice du gouvernement provisoire, est en pleine révolte. La Finlande, dont les sentimens germanophiles ne sont plus un mystère pour personne, demande son indépendance. Le plan des champs de mines qui gardent l'entrée du golfe de Finlande a été dérobé pendant les troubles chez l'amiral Népérine assassiné : les vaisseaux ont subi des avaries sérieuses... la capitale, sans défense, est menacée d'un désastre, si les Allemands réalisent leur plan de marche en avant.

Et, tout à coup, la situation intérieure déjà si tendue s'aggrave. C'est le moment de la campagne entreprise contre « les annexions et contributions, » contre les traités secrets dont on demande la divulgation. Le gouvernement provisoire, dominé par les Soviets, est sans force. Ce sont les clubs qui gouvernent et, dans les clubs, les plus hardis, non les plus sensés. Les beaux jours vont commencer pour les Zinovieff, les Stekloff, les Lénine, partisans de l'Allemagne.

La note de Milioukoff, ministre des Affaires étrangères, aux gouvernemens alliés, provoque la manifestation du 5 mai contre le gouvernement provisoire. Les soldats sortis de leurs casernes se sont massés sous les fenêtres du palais Marie. Au milieu de cette scène d'intimidation, Korniloff paraît. Sa taille semble grandie. Ses yeux lancent des flammes. Dans un élan d'intense

et persuasif patriotisme, il harangue les soldats, leur montre le danger que court la capitale, les conjure de rester fidèles à leur devoir qui est la défense de la patrie menacée.

Le lendemain, les journaux publient son poignant ordre du jour : « Soldats, entre les Allemands et nous il ne reste que la barrière chaque jour diminuée des glaces de la Baltique... » Puis, pour rassurer la capitale que ces sinistres prévisions peuvent avoir troublée, il ordonne un défilé solennel des troupes à travers les places et les rues de la ville. Celles-ci s'y refusent sous prétexte qu'elles n'en ont pas reçu l'ordre du Conseil!... Quel général eût pu tenir devant une telle offense et une aussi intolérable infraction à la discipline?

Les actes d'indiscipline isolée n'étaient pas moindres que ceux d'indiscipline collective. A l'École des ingénieurs, où il alla visiter le 2e régiment de mitrailleurs qui y était cantonné, pas un des soldats, assis ou couchés dans les cours et les vestibules, ne daigna modifier son attitude au passage du général!... Korniloff, découragé, écœuré, fit parvenir sa démission au gouvernement provisoire et sollicita son renvoi sur le front.

Il l'obtint. Si une fraction de l'armée peut être sauvée, pensait Korniloff, c'est celle du front, démoralisée, il est vrai, par les comités militaires, par les journaux, par la propagande maximaliste, mais restée en contact plus direct avec ses officiers et n'ayant pas encore, comme celle des grandes villes, perdu tout à fait l'ancien pli.

DE L'OFFENSIVE DE JUILLET A LA PRISE DE RIGA

Un sursaut de dégoût était monté aux lèvres de ceux-là même qui avaient été les plus ardens défenseurs de l'armée, et les plus actifs propagandistes de l'idée révolutionnaire. Ils en avaient assez de ces soldats, de ces *tavorischtchis* (camarades), comme on les appelait maintenant, qui déambulaient par les rues de la ville, les vêtemens en désordre, la cigarette ou l'insolence à la bouche, confondant la liberté avec la licence, la veulerie avec le pacifisme, la démagogie avec l'éloquence. Les Cosaques, anciens instrumens de la réaction tsariste, ayant dès les premières heures de la révolution fait cause commune avec le peuple, proclamaient hautement leur intention de continuer la guerre, d'aider le gouvernement provisoire à rétablir l'ordre,

à réveiller dans les âmes le patriotisme étouffé sous les phrases creuses des secrets alliés de l'Allemagne. Un grand élan se manifesta. Des civils, des *voyenni-tchinovniks* (fonctionnaires militaires), des soldats, conscients du danger que la défaite sur le front ferait courir à la jeune liberté, formaient ces héroïques régimens de volontaires que l'on a désignés sous le nom de *Bataillons de la Mort*. Kérensky entreprenait sa campagne sur le front. Des régimens d'officiers, composés surtout de ces praportchicks, sortis des rangs du peuple, fleur de la jeunesse révolutionnaire, quelques-uns fils des anciens martyrs du tsarisme, allaient se faire tuer pour entraîner l'armée dans leur sillage glorieux. On put croire que la Russie se ressaisissait! Les premières victoires de Korniloff, aidé de ces braves troupes, firent fleurir l'espérance au cœur des Alliés. La Russie avait vaincu l'anarchie, vaincu l'apathie de ses armées, elle allait se relever glorieuse, prête à consolider par la victoire extérieure la dure et difficile conquête de ses nouvelles libertés.

Ce n'était qu'une belle, mais brève illusion due aux efforts combinés de Kérensky et des chefs d'armée. Korniloff l'avait compris depuis longtemps : l'action verbale de Kérensky ne pouvait constituer qu'un palliatif; tant que le mal ne serait pas coupé dans sa racine, les mêmes causes continueraient à produire les mêmes effets.

En outre, le ministre de la Guerre, influencé par le Conseil des délégués ouvriers et soldats, venait de signer la fameuse « Déclaration des droits du soldat, » dont la publication avait, disait-on, provoqué la démission du ministre Goutchkoff. Cette « déclaration » en dix-huit articles fut précédée d'un Appel du Comité exécutif du Conseil :

« Camarades-soldats !

« Depuis deux mois nous attendions que nos droits obtenus par la révolution aient force de loi. Vous êtes libérés du tsarisme. La révolution vous a tous rendus égaux. Le soldat est devenu citoyen. Toute différence, hors des rangs, est abolie entre officiers et soldats. L'article XII de la Déclaration des droits du soldat dit que le salut militaire n'existe plus (votée le 11/24 mai, annoncée par un ordre du jour de Kérensky à l'Armée et à la Flotte). Désormais un citoyen-soldat peut saluer ou ne pas saluer qui il voudra. Vive le soldat-citoyen conscient!

La discipline de l'armée existera par la libre volonté du citoyen-conscient et non par un salut imposé! »

On a vu comment s'était manifestée, à l'arrière et sur le front, cette discipline nouvelle, instaurée « par la libre volonté du citoyen-conscient! » Elle avait causé les massacres d'officiers dans toute la région baltique et à Pétrograd; amené la perte de Tarnopol, de Cernovitz et de Stanislau; découvert le flanc de l'armée roumaine obligée de redoubler d'héroïsme et condamnée à consentir d'énormes sacrifices pour ne pas être entraînée dans la déroute de l'armée russe. Enfin, elle allait causer la perte de Riga.

Soyons justes envers tous. Les communiqués russes nous ont appris que sur divers points du front, au cours des attaques qui entraînèrent la chute de Riga, des régimens ont fait preuve d'un grand courage. Pour retarder la marche victorieuse de l'armée allemande, ils ont contre-attaqué vigoureusement, sacrifiant leur vie afin de permettre aux troupes russes d'exécuter leur retraite en bon ordre et à l'abri de leur feu. Honneur à ceux-là! Aussi bien, nous savons ce qu'il y a de réel courage, de vivace héroïsme dans l'âme du soldat russe. Les armées qui, sans reculer d'un pas, ont tenu pendant plus de deux ans les troupes de Hindenburg en haleine, auront toujours droit à notre gratitude. Ce n'est pas elles que Korniloff accusait. Aucun des patriotes russes, aucun des amis de la Russie ne s'y est trompé. La démoralisation de l'armée, la défaite sur le front du Sud, la perte de Riga sont le résultat de la politique des Soviets. Cela ressort très clairement de l'ultimatum adressé à Kérensky par le généralissime Korniloff, exigeant non seulement la formation d'un gouvernement nouveau formé de trois dictateurs et dont il ferait partie, mais la dissolution de tous les Soviets.

Korniloff n'est pas arrivé d'un seul coup à cette extrémité douloureuse. Pendant de longs jours il négocie avec Kérensky, tâche d'entraîner le grand ministre dans la voie des réformes nécessaires, montre la déliquescence de l'armée entraînant celle de la Russie, réclame l'autorité dont il a besoin, insiste pour que soit rétablie la peine de mort.

Kérensky temporise. Il a à compter avec les Soviets. Il promet que le projet de rétablissement de la peine de mort sera porté devant le gouvernement provisoire. On le sent tiraillé entre son désir d'établir des mesures qu'il juge indispensables

et la crainte de provoquer de nouvelles difficultés intérieures en passant par-dessus la résistance des Conseils. Aussi bien la dualité du pouvoir que Kérensky lui-même a contribué à créer, en renouvelant dès le premier jour de la révolution l'ancien « Conseil des délégués ouvriers » qui fonctionna pendant l'éphémère révolution de 1905, et auquel on a adjoint les délégués des soldats, fut un bâton bien dangereux dans les roues de son char. Ce n'est qu'à force d'habileté, de concessions, de persuasion éloquente et aussi de sincérité patriotique qu'il arrive à maintenir l'équilibre. L'accord qu'il a réussi à créer entre un gouvernement qui n'a pas force de loi et les factions qui le dominent, reste factice et éphémère.

Korniloff en a jugé ainsi. Homme de guerre et homme d'action, il réalise sa pensée en actes. Partisan de la révolution, il ne l'est pas de ses excès et les déteste. Au besoin, il estimerait qu'avant la révolution il y a la Russie à sauver. D'ailleurs, il professe — ses ordres du jour en sont la preuve — que sauver la Russie, c'est sauver la révolution. Il ne comprend pas sous le nom de « conquêtes révolutionnaires » tout ce qui est désordre, licence, indiscipline, anarchie. C'est cela, et non pas la liberté, qu'il a voulu extirper de l'armée russe.

. . . . . .

1/14 septembre. — Les cloches des églises se sont tues, un autre bruit leur succède : la fusillade des Cosaques poursuivant à travers les rues la fuite des maximalistes, semeurs de discordes et profiteurs de troubles.

Le bruit court que le général Korniloff a offert de se rendre sous certaines conditions. Le gouvernement provisoire n'admet qu'une reddition pure et simple, encore qu'il y ait dans son sein plus d'un homme faisant des vœux pour le succès du général... Kérensky, nommé généralissime, marche contre son ancien collaborateur, à la tête des armées révolutionnaires de Pétrograd... La foule se prononce pour lui, la suprême tentative de l'ex-généralissime semble vouée à un échec certain...

Pourtant, le programme de Korniloff, dicté par des circonstances dont le pathétique dépasse tout ce que le monde avait pu prévoir, aurait peut-être assuré le salut de la Russie!...

MARYLIE MARKOVITCH.

AUX
RÉGIONS DÉVASTÉES

II [1]

LES RENAISSANCES

Aux régions méthodiquement dévastées par les Allemands, il est arrivé que, plusieurs fois, les arbres, sciés au ras du sol, tout près des racines, et renversés par un coup de vent après la retraite des Barbares, tenaient encore, par une dernière fibre, à la terre nourricière où s'alimentait, comme à une source cachée, leur vie profonde. Blessés méchamment, atteints jusqu'aux moelles par une espèce de chirurgie meurtrière, mais encore animés par un reste de sève, ils s'obstinaient à ne pas mourir. Leurs branches, étendues sur la glèbe natale, dans l'herbe renouvelée par le cours régulier des saisons, sous le ciel illuminé de clartés neuves, ont refleuri au printemps dernier. Cette floraison merveilleuse et quasi surnaturelle, n'était-ce point l'annonce des renaissances prochaines, une première réponse aux abominables desseins de nos ennemis, qui avaient cru abolir pour toujours, dans le tragique décor d'un pays ravagé par leurs exécrables méthodes, le travail et la vie? Le printemps et l'été de 1917 se sont épanouis sur des arbres abattus, sur des ruines qui déjà se relèvent, en des âmes qui renaissent à l'espérance...

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

LE RÉVEIL DE LA TERRE

Noyon.

C'est samedi, jour du marché. Un beau soleil de juillet, rayonnant dans le ciel bleu, sans nuages, répand sa resplendissante lumière sur les tours de la cathédrale, sur les toits d'ardoises des vieilles maisons, sur les pavés de la place du Marché-au-Blé. Cette place, longtemps déserte, dépeuplée par le terrorisme des Allemands et par leur système de réquisition à outrance, reprend peu à peu ses anciennes habitudes. C'est là que, de temps immémorial, les ménagères de Noyon avaient coutume de faire leurs provisions pour toute une semaine. Le marché du samedi, sans préjudice des grosses foires de septembre et des fêtes patronales, attirait au chef-lieu de ce riche canton beaucoup de marchands et une multitude d'acheteurs. Noyon possède, au fond de ses vallées, au penchant de ses coteaux, les plus florissans vergers et les plus fertiles potagers de toute la contrée. Le terroir de la « montagne de Noyon, » comme on dit en ce pays peu accidenté, offre aux maraîchers une abondante ressource de travail et de profit. C'est un terroir de petite culture, très lucrative, où l'habitant n'a pas besoin de faire beaucoup de chemin hors de son logis, ni de perdre de vue la fumée de son toit familier. Au seuil des immenses plaines du Vimeu, du Santerre, où l'horizon des grandes cultures s'étend à perte de vue, jalonné çà et là par la silhouette d'un moulin à vent, les jardins de Noyon, sur les rives verdoyantes de la Verse et de la Divette, offrent aux yeux du voyageur un paysage limité à souhait, où la nature et l'homme peuvent vivre dans une sorte d'intimité quotidienne, autour des monumens de pierre qui racontent les fastes historiques ou légendaires du diocèse de saint Éloi. Mais, tandis que la domination allemande s'appesantissait sur la ville, la folle végétation de l'ortie et de la ronce envahissait les enclos jadis fertiles, aux abords des faubourgs, Le va-et-vient des hotteurs de raisins et des cueilleurs de pommes avait cessé depuis longtemps d'animer les chemins creux, au fond des vallons boisés. De sorte que le marché du samedi avait été supprimé par la *Kommandantur*. Un des premiers soins de notre haut commandement, agissant d'accord avec les autorités

civiles et d'après l'avis de la municipalité, fut de le rétablir, dès que la reprise du travail permit à la population de recouvrer, avec son indépendance nationale et son statut social, la liberté de ses transactions commerciales.

Aujourd'hui, grâce à l'initiative de l'armée, ce coin de Picardie, où l'on sent le voisinage de l'Ile-de-France, a retrouvé, sinon toute sa prospérité, du moins une bonne part de son aménité ancienne. Non seulement nos soldats territoriaux se sont mis à l'œuvre, sous la direction du génie, pour la réparation des maisons endommagées par l'ennemi au moment de sa retraite, mais encore un rapport, daté du 20 mai 1917, et qu'on veut bien me communiquer, constate qu'à cette date, aux environs de Noyon, « cinquante deux hectares étaient déjà ensemencés, » et que « tous les jardins potagers ont été bêchés et semés. »

Le recommencement de la culture maraîchère dans la zone reconquise n'est qu'une partie de l'œuvre qui fut entreprise par l'armée, dès l'heure où nos troupes ont repris possession des secteurs dévastés par l'ennemi. Les statistiques les plus récentes nous apprennent que la grande culture, aux environs de Noyon, occupe une contenance de douze cents hectares. On a semé de l'avoine, du trèfle, de la luzerne, du sainfoin. On a planté des pommes de terre. Douze hectares ont été prévus pour l'orge, seize pour les betteraves. Enfin, il y a cent hectares de prairies artificielles, et quatre-vingt-dix sont ensemencés en seigle. Mais, hélas! neuf cents hectares sont restés incultes, faute de main-d'œuvre agricole.

Le commerce urbain s'est relevé plus vite que les métiers champêtres. A Noyon, dès le 30 avril, cent trente-sept boutiques ou magasins étaient déjà ouverts. Actuellement, on en compte cent quarante-cinq. Lorsqu'on passe sur la place de l'Hôtel-de-Ville et dans la rue de Paris, on remarque une animation que le retour des habitans, non moins que la circulation des permissionnaires en partance pour l'intérieur ou pour le front, accroît de jour en jour et presque d'heure en heure. Plusieurs hôtels ou restaurans sont rouverts. Les patrons des tables d'hôte ont du pain en quantité, de la viande fraîche, du vin blanc ou rouge, du fromage, des fruits. Le trafic, dont les résultats sont immédiats, rapidement tangibles, n'impose pas à l'homme ces longues patiences dont les travailleurs de la terre sont coutu-

miers. Le commerçant, derrière son comptoir, n'attend pas longtemps son bénéfice. J'apprends qu'à Ham, dès le 25 juin, le commerce était si prospère que les nouvelles demandes d'installation commerciale ont été refusées, le maire de la ville, M. Gronier, estimant que les commerçans actuels suffisent amplement aux besoins des habitans rentrés dans leurs foyers.

Le réveil de la terre sera beaucoup plus lent. Cette terre a tant souffert! N'oublions pas que, d'après les dernières enquêtes de l'armée, le nombre des arbres fruitiers coupés dans les trois départemens de l'Oise, de l'Aisne et de la Somme dépasse 80000. Le travail des officiers chargés de l'expertise agricole dans les régions dévastées a donné des évaluations précises sur les pertes subies, sur le bétail disparu, sur la dépréciation du sol, résultant soit de la culture épuisante pratiquée par les Allemands, soit du dommage causé par une trop longue jachère.

On me montre une carte où, par les soins de l'état-major de l'armée, l'état actuel des localités en territoire reconquis est retracé avec une émouvante exactitude. Les villages complètement détruits sont marqués en rouge. Il faudrait suivre, pas à pas, sur le terrain, les douloureux itinéraires et les poignans pèlerinages où nous sommes attirés par ces points rouges qui ressemblent à une traînée de sang...

Chemin faisant, à travers la campagne ensoleillée et verte où règne sur de vastes espaces le silence des solitudes abandonnées, un jeune officier m'expose le plan d'action qui fut élaboré par l'armée, au moment même où l'état-major, en reprenant possession d'une terre libérée, dut s'occuper à la fois de la préparation des opérations militaires et de l'organisation du pays ravagé. Double tâche, qui réclamait des volontés résolues et clairvoyantes, autant que des esprits tout ensemble hardis et prudens. Il s'agissait, en effet, de ravitailler d'urgence une population en détresse, de pourvoir partout au plus pressé, de soulager des misères matérielles et morales qui ne pouvaient pas attendre, bref d'improviser un régime de paix en faisant la guerre, et d'administrer en combattant, comme on fait aux colonies.

— L'occupation ennemie, me dit ce jeune officier, avait faussé toute la vie sociale, administrative et économique du territoire libéré. Il fallait, dans toute la mesure du possible,

rendre à cette partie de la France une existence régulière et normale. Nous nous sommes mis tout de suite à la besogne, en réglant, dès le 25 mars, la division provisoire de la zone au point de vue des affaires civiles. Le but à atteindre, c'était d'aider l'autorité civile à rendre au pays reconquis son cadre social, administratif, économique. L'armée s'est employée à cette œuvre par tous les moyens en son pouvoir. Elle a fait de l'organisation en marchant...

— Système Lyautey ?

— Parfaitement. Les leçons du grand maître sont présentes à notre esprit. Plusieurs d'entre nous, ayant eu l'honneur de servir sous ses ordres, n'ont qu'à s'inspirer de ses exemples. Vous aurez une idée de la complexité du problème qui s'offrait à nos efforts, quand je vous aurai dit que nous avons dû classer d'abord par un triage nécessaire les réfugiés étrangers au pays, et qui ne pouvaient y trouver leur subsistance ; assurer ensuite le ravitaillement des habitans restés sur place ; enfin, prendre dans les communes encore habitées toutes les mesures de police et d'administration prévues par les règlemens ou commandées par cette situation exceptionnelle. Au chef-lieu de chacun des secteurs que nous avons circonscrits en suivant, autant que possible, le tracé des anciennes divisions administratives, réside un officier supérieur qui dépend directement de l'armée, et qui est en rapports permanens avec les autorités civiles. Ce délégué de l'armée assure la subsistance de la population jusqu'à ce que l'autorité civile soit en mesure de pourvoir au ravitaillement. Assisté d'un délégué de la préfecture et de plusieurs officiers chargés du triage des évacués, de l'expertise agricole ou des précautions sanitaires, disposant des moyens de transport ou de liaison que peut lui fournir l'armée, il traite les affaires civiles au nom de l'autorité préfectorale. Dès que cette autorité trouvera le moyen d'assurer le règlement des affaires, l'officier supérieur, délégué dans ces fonctions temporaires d'administrateur de territoire, restreindra progressivement son action, mais il restera sur place, étant, au point de vue militaire, major de cantonnement. Nous avons voulu éviter toute complication et adopter, en tout, les solutions les plus simples et les plus pratiques.

— C'est toujours le système Lyautey.

— J'insiste, reprit mon obligeant interlocuteur, sur les

principes du régime que nous avons organisé dès le premier jour de la réoccupation des régions libérées. C'est, avant tout, un régime de transition, destiné à préparer le retour des autorités préfectorales et municipales. L'emploi des moyens militaires est destiné au rétablissement progressif des autorités administratives. Nous sommes en campagne, face à l'ennemi. Nous ne perdons pas de vue notre but principal. Nous voulons qu'à proximité des lignes, notre action militaire prépare le moment où le territoire reconquis sera rendu tout entier à son régime normal...

Tandis que ces explications me sont données en termes d'une clarté très précise, l'auto traverse, à vive allure, l'étendue de pays dévasté qui sépare Noyon de Roye. La route est toute droite. Sur les tronçons des arbres centenaires qui bordaient d'une double rangée de branches et d'ombrages la chaussée rectiligne, et qui ont vu passer le grand Condé allant vaincre les Impériaux à Lens, un reste de sève a fait pousser des feuilles vertes. La verdure a reparu partout dans la plaine. Les foins, coupés par des équipes de soldats et de civils, ont été fanés par les femmes des villages voisins. Les habitans commencent à rentrer çà et là, dans les secteurs Oise-Nord et Somme-Ouest. 300 habitans sont revenus à Sermaize; 392 à Lagny; 208 à Candor; 180 à Écuvilly; 24 à Margny-aux-Cerises; 32 à Champien. Mais Roiglise, commune située à trois kilomètres de Roye, n'a récupéré qu'un seul chef de famille, M. Thiébaut, agriculteur.

L'agriculture était, avant la guerre, l'occupation presque unique des habitans de la commune de Roye. En effet, sur les 1555 hectares que contient la superficie de cette commune, 1469 étaient cultivés en froment, avoine, luzerne, sainfoin, seigle, fourrages annuels, betterave à sucre. Les jardins et les vergers occupaient 64 hectares. Dans toute la commune, il n'y avait pas une friche. Il s'agit maintenant d'effacer les traces de l'invasion dans cette commune agricole, qui fut si prospère. C'est une rude tâche, et qui demandera des années de labeur. Roye, qui comptait avant la guerre 4515 habitans, n'en a plus que 850, le reste ayant été refoulé par l'invasion ou emmené en captivité par les envahisseurs. Les industries agricoles ont été détruites par les Allemands qui, au moment de leur retraite, ont inutilisé savamment, par un sabotage méthodique, tous les

outils et toutes les machines qu'ils avaient sous la main. Les principales sucreries et plusieurs centaines de maisons, désignées parmi les mieux bâties, ont été pillées, minées ou incendiées en même temps que l'hôtel de ville et l'église Saint-Pierre. Nombreux étaient les troupeaux et les bêtes de somme que possédaient les agriculteurs de Roye et qui ont été pris ou tués.

C'est ainsi que Roye est peut-être l'endroit où l'on peut le mieux étudier sur place l'effort de reconstitution qui, peu à peu, relève les ruines, soulage les peines, ramène l'espérance en des âmes longtemps désespérées. Arrêtons-nous donc à Roye. Entrons dans la petite maison qui sert de bureau et d'agence au commandant, chef du secteur Somme-Ouest. Cet excellent officier nous reçoit dans la pièce étroite où il travaille, entouré de cartes et de plans. Une expression de bonté un peu triste est peinte sur son visage affable et grave. Ses yeux ont vu tant de misères, que sa parole serait impuissante à en retracer tout le détail. Il nous présente ses collaborateurs. L'officier de triage, à qui l'on a confié le soin de constater les infortunes, de classer les demandes, d'assurer les secours d'urgence aux évacués, et aussi de préserver la sécurité publique par l'éloignement discret des indésirables, est un ancien sous-préfet, très dévoué à sa tâche, tout préparé à résoudre des questions d'administration, de police ou d'assistance qu'il connaît de longue date. L'officier chargé de l'organisation et de la surveillance des travaux agricoles est un agriculteur dont le domaine rural, situé non loin d'ici, fut ravagé par les Allemands. On ne reprochera pas au commandant du secteur Somme-Ouest de méconnaître le principe de l'utilisation des compétences.

La main-d'œuvre civile est malaisée à trouver dans cette contrée où le retour des exilés se fait par lentes étapes. Cette main-d'œuvre, en tout cas, manque d'outils et d'attelages. C'est pourquoi, dès le 10 mai, par l'initiative des autorités militaires, on a procédé, sur une des places publiques de Roye et pour la première fois dans la zone reconquise, à une vente de chevaux réformés, parfaitement capables de servir à la culture de la terre. Les chevaux présentés ont été vendus à un prix moyen supérieur à 500 francs. Les agriculteurs, éleveurs et entrepreneurs de transports étaient seuls admis à cette vente. Les maquignons en étaient formellement écartés. Le 18 mai, une deuxième vente de chevaux réformés de l'armée, au nombre

de 47, permit à plusieurs cultivateurs de remplacer leurs attelages disparus et de reprendre le travail interrompu par les rapines de l'ennemi.

... Sur la route de Nesle, redevenue praticable, aux abords de Carrépuis, de Réthonvillers, de Marché-Allouarde, villages à peu près détruits, où cependant les habitans commencent à rentrer, on rencontre à présent des véhicules qui transportent des familles, tirés au grand trot par des chevaux qui ont fait la campagne de la Marne ou celle de l'Yser et qui sont encore très résistans. Vision rapide, qui remet du mouvement et de la vie dans ce paysage longtemps inanimé...

Halte au bord d'un champ où le seigle a poussé, malgré d'inextricables enchevêtremens de fil de fer barbelé. Une équipe de prisonniers allemands fait la moisson, sous la surveillance d'un territorial débonnaire. Ce sont, en majeure partie, des Saxons. L'un d'eux, qui est Prussien, hésite avant de déclarer sa nationalité. Le cantonnement de ces prisonniers n'est pas loin du champ où ils travaillent. C'est un local très proprement tenu, convenablement abrité, muni de couchettes, pourvu d'une cuisine dont le *Küchemeister* en bras de chemise n'a vraiment pas l'air malheureux. J'imagine que les pauvres gens du pays picard, lorsqu'ils reviennent des camps de déportation de Holzminden, de Parchim, de Rastadt, de Zwickau, ne manquent point de comparer les cantonnemens français avec les geôles brunswickoises, mecklembourgeoises, badoises, saxonnes, où ils ont tant souffert.

Autour de Roye, entre l'Avre et la Somme, s'étend la riche plaine appelée Santerre (*sana terra*), la Beauce picarde, formée d'un sous-sol crayeux et d'une assise de limon qui invite l'activité humaine à se spécialiser, pour ainsi dire, dans les travaux des champs. C'est un pays fait à souhait pour d'éternelles *Géorgiques*. On connaît peu de contrées où la nature et l'humanité se soient mieux adaptées l'une à l'autre par l'action séculaire d'une mutuelle influence. Cette terre de labour a fait des laboureurs. Ceux-ci n'ont jamais cessé de façonner la glèbe pour obtenir d'elle le plus fructueux rendement. Aussi n'est-on pas surpris de voir la vie agricole se réveiller déjà, malgré les dévastations de l'ennemi, dans cette plaine, longtemps privilégiée, où les scènes champêtres ont pris un aspect imprévu.

Avisant une de ces machines, qu'on appelle des moisson-

neuses-lieuses, et dont le travail mécaniquement rapide a remplacé le rythme antique de la faucille, l'officier agriculteur qui a bien voulu m'accompagner et me guider en cette visite à la terre qui renaît, me fait remarquer le caractère composite du tableau que nous avons sous les yeux.

— A cette moissonneuse-lieuse, me dit-il, sont attelés des chevaux « civils, » si j'ose ainsi parler. C'est un militaire français qui, monté sur la haute sellette, conduit l'attelage. Et c'est un prisonnier boche qui ramasse les gerbes.

Un sergent territorial, qui sert sous les ordres de l'officier agriculteur, est descendu de sa bicyclette pour nous donner des renseignemens, et nous allons vers une ferme où l'on veut nous faire assister à la rentrée des foins. Nous traversons plusieurs villages, ruinés de fond en comble : Biarre, qui n'était peuplé que d'agriculteurs, et où les rapatriés, en rentrant, ne retrouvent plus que des maisons écroulées, des pommiers coupés ; Cressy-Omencourt, où l'on voit des arbres gisans, des toitures crevées... Mais voici la charretée de foin, annoncée avec joie, comme une sorte de nouveauté très curieuse et rare dans le pays, par le brave sergent territorial. Nous la suivons, le long d'une petite rivière ombragée de saules. Elle s'engage dans un chemin creux, bordé de talus où les coquelicots ardens font flamboyer au soleil leurs corolles rouges, comme pour célébrer le retour du travail et de la vie dans ce paysage désolé où l'absence des hommes aggrave le silence de tant de choses qui semblent inertes et mortes... Enfin la lourde charge de foin odorant s'arrête devant le portail d'une grange. Le conducteur de l'attelage, que nous ne pouvions pas voir, met pied à terre. C'est un « bleuet » de la classe 1918. Sous son képi neuf et son uniforme couleur d'horizon, avec ses bonnes joues rebondies et fraîches comme une pomme d'api, ses yeux d'azur candide, son air honnête, doux, précocement grave, l'enfant-soldat, armé pour la défense du sol héréditaire, et de tout le domaine idéal des ancêtres, se repose, à la noble manière des paysans de France, en travaillant. Il sait, il sent, il prouve que, dans les heures décisives que nous traversons, deux grands devoirs s'imposent à tous les Français : travailler ou combattre. Ce combattant de demain est un travailleur d'aujourd'hui. Trois de ses camarades l'attendent, fourche en main, devant la grange. Ils ont quitté la capote bleue pour mieux besogner. Nu-tête, le teint hâlé par

le chaud soleil de l'époque des fenaisons et par le vent qui souffle sur la plaine du Santerre, ils semblent presque revenus aux tranquilles occupations de la paix. Toutefois, la discipline militaire a déjà rythmé les mouvemens de ces recrues de dix-huit ans, qui portent si gentiment leur joli nom de « bleuets. » Rien n'est plus touchant que le geste spontané qui, sans apparence d'effort ni de raideur automatique, rectifie la position en présence des officiers, esquisse avec de paisibles outils un mouvement de « garde à vous, » et marque le respect, d'une façon toute française, sans exclure l'affection. Amicalement, familièrement, d'un ton volontiers paternel, on les interroge. Ils aiment à parler de leurs villages, de la famille récemment quittée. Ces petits paysans, venus de loin, les uns de Bretagne, les autres de Normandie, tous habitués, dès leurs premières années d'apprentissage, aux travaux champêtres qui occupent les intervalles de leurs exercices militaires, appartiennent à des bataillons d'instruction, nouvellement formés, et se préparent à la guerre, snns oublier ce qu'ils ont appris au foyer rustique où ils ont grandi parmi des laboureurs. Ainsi leur nouvelle existence, loin du clocher natal, ne les a pas déracinés. Leur présence est un bienfait pour la région où ils cantonnent. Je ne suis pas étonné d'apprendre que plusieurs communes renaissantes ont demandé le secours de ces bras jeunes, vigoureux et vaillans. Le maire de Cannectancourt, localité située sur la ligne de Noyon à Montdidier, vient d'adresser au quartier général une pétition, signée de tous les membres du conseil municipal, afin d'obtenir que la commune, située dans la zone des étapes, soit comprise dorénavant dans la zone de l'armée. Les habitans sont désireux de profiter de la main-d'œuvre agricole et des soins médicaux que leur assure l'armée, ainsi que de la sécurité locale et des facilités de circulation que procure une police bien faite.

L'armée, en effet, ne manque pas une occasion d'apporter son aide fraternelle aux populations ramenées dans cette région par le retour à la terre. Tout ce que l'on aperçoit au passage, en traversant ces campagnes longtemps meurtries et désormais convalescentes, multiplie et précise la rassurante vision de cet appui donné sans cesse à la société civile par la sollicitude des chefs et par l'amitié des soldats. Voici des artilleurs qui ont attelé au timon d'une moissonneuse-lieuse leurs forts chevaux,

habitués à traîner des canons. Plus loin, la silhouette d'un laboureur en képi se dessine sur le siège d'un tracteur en marche à travers champs.

— Nous sommes encore ici, me dit mon voisin d'auto, dans la zone des cantonnemens de repos. Et vous voyez l'usage que nos soldats font de ce repos. En allant dans la direction de Saint-Quentin, nous traversons maintenant le secteur Somme-Est, puis nous entrons dans le secteur Aisne-Nord. Là nous verrons comment, jusque dans la zone de l'avant, les corps d'armée, sans cesser de combattre, trouvent le moyen d'organiser, autant que cela est possible, l'existence normale et le travail régulier des habitans qui ont eu le courage de rentrer dans leurs villages démolis ou incendiés.

Déjà dans la commune d'Ognolles, jonchée de ruines, 144 habitans sont revenus. On compte 438 retours à Ercheu, 240 à Esmery-Hallon, où 206 maisons furent incendiées par les Boches. Un comité américain a distribué aux rapatriés une première provision d'outils de jardinage : bêches, pioches, binettes, râteaux. 43 charrues, détériorées par l'ennemi, ont été réparées dans la forge civile de Saint-Sulpice et dans les ateliers militaires de Ham. 75 charrues ont été réparées, à Guiscard, par les maréchaux ferrans des régimens de cavalerie. Mais combien ces chiffres, témoignages certains d'une bonne volonté sans cesse en éveil, paraissent, hélas! insuffisans, lorsqu'on regarde, à perte de vue, tous ces hectares à défricher...

L'ABRI

Autour de Saint-Simon.

— Voyez, me dit le commandant du secteur Aisne-Nord, voyez ce qu'ils ont fait de la plus belle exploitation agricole de la commune d'Aubigny.

Aubigny, commune champêtre, était justement fière des fortes bâtisses que ses habitans avaient alignées sur de larges routes, au milieu des belles prairies du Vermandois, à quinze kilomètres de Saint-Quentin. Pays d'herbages, Aubigny nourrissait des troupeaux nombreux. Les mémoires de la Société académique de Saint-Quentin nous apprennent qu'en 1844 une des fermes d'Aubigny possédait à elle seule 1240 moutons. Les statistiques récentes devaient donner des chiffres à peu près

aussi considérables, si l'on en juge d'après les dimensions des établissemens de M. Geneste, agriculteur-propriétaire à Aubigny. Ces établissemens, granges, écuries, hangars, disposés autour d'une maison d'habitation élégante et spacieuse, étaient construits en briques et en pierres. Ces pierres, ces briques, disjointes par la poussée des explosifs, ou brûlées par les liquides enflammés des incendiaires, ne sont plus qu'un amas de décombres, précipités au bord du chemin désert, dans la solitude et dans le silence du village, qui ressemblerait à une sorte de Pompéi rustique, s'il n'était ranimé, de temps en temps, par la présence d'une équipe de territoriaux, par la silhouette équestre de quelque gendarme en tournée ou par le rapide passage d'un motocycliste en liaison.

Toutefois, à travers l'éparpillement de ces ruines calcinées par le feu, encore toutes noires de fumée, on distingue ou l'on devine le plan, la disposition extérieure et l'aménagement intérieur de ce grand et beau logis où les Allemands n'ont pas laissé une poutre en place ni une muraille debout. Par ces traits épars, on reconstitue en imagination la vie agricole et pastorale qui faisait hier la prospérité de ce pays. Cette ferme modèle était un agrandissement et, pour ainsi dire, une modernisation de la demeure habituelle des paysans de Picardie, telle qu'on peut l'observer en parcourant les vallées de la Bresle, de la Somme, de l'Authie, de la Canche, sur un espace qui a pour limites approximatives la lisière des forêts de Thiérache, les confins des pâturages normands, les bornes des charbonnages du Nord, du Pas-de-Calais et les bocages voisins de Boulogne-sur-Mer.

— Lorsqu'on rebâtira, sur toutes ces ruines, l'abri humain, me dit un de mes interlocuteurs, il faudra éviter avec soin d'adopter un type de construction uniforme, dessiné sur un papier administratif, dans les bureaux, loin d'ici, hors de la vue des lieux qu'il s'agit de repeupler par la réinstallation des exilés et des déportés. Ceux-ci tiendront d'autant plus à leurs particularités coutumières, à leurs traditions locales, à leurs habitudes de famille et de province, qu'ils auront souffert plus longtemps d'une cruelle nostalgie. Évitons qu'ils soient dépaysés dans leur propre pays. Certains projets, que l'on propose, çà et là, avec d'excellentes intentions, ne laissent pas d'inquiéter ceux qui ont étudié sur place les différens aspects d'un problème

dont la solution exige autant de prudence que de hardiesse et non moins de psychologie que d'expertise en l'art de bâtir. La demeure de l'homme n'est pas seulement un gîte pour le corps humain. C'est un monument, humble ou magnifique, petit ou grand, riche ou pauvre, mais dont la forme est toujours modelée par l'idéal d'utilité ou de bonheur que conçoit, sous l'influence de la terre et du ciel, l'âme humaine en quête de travail et de repos. Il faudra, ici comme ailleurs, que les bâtisseurs des maisons neuves s'inspirent des nécessités locales qui, de siècle en siècle, ont maintenu les dispositions essentielles du logis rustique et du domaine agricole en pays picard. Ce pays, fertile en grains, a toujours exigé de vastes granges, surtout à l'époque où les moissonneurs d'ici n'avaient pas encore pris l'habitude d'amonceler les gerbes en meules dans les champs. Aussi voyons-nous que le plan naturel de la ferme picarde comporte toujours deux granges, dont les larges fenêtres à auvens donnent directement sur le chemin, afin de faciliter la rentrée des récoltes. La porte charretière est située entre ces deux granges. Les charrettes n'entrent dans la cour qu'après avoir été déchargées. On évite ainsi l'encombrement. Les étables sont d'ordinaire à droite de cette cour, les écuries à gauche, la maison d'habitation est au fond. Ainsi l'œil du maître ne perd jamais de vue le va-et-vient du personnel et du bétail. Les bêtes, qui coûtent cher, et dont la perte est une ruine, sont aisément surveillées. Pour le pansage des chevaux, pendant les journées sombres et brèves des hivers pluvieux, on n'a que deux ou trois pas à faire, dans la cour, le long des bâtimens, sur un trottoir qui est toujours sec, étant protégé par l'avancée d'un toit qui surplombe. Le jardin s'étend derrière la maison et se sépare des pâtures par une haie... C'est ainsi que, dans la ferme picarde, tout se tient et se touche. Il n'y a point d'espace perdu, ni de terrain négligé, ni de force gaspillée. C'est bien l'œuvre d'une race attachée à la terre, fidèle au sol natal, patiente en ses entreprises, volontiers âpre au gain parce qu'elle est infatigable au labeur, et qui souffre tragiquement d'avoir vu le fruit de tout son travail accumulé périr dans les flammes et s'anéantir dans la plus stupide et la plus abominable destruction.

— Tenez, reprend le commandant, voici un autre exemple de *Kultur* germanique. Les Allemands avaient fait des semailles dans les champs d'Aubigny, de Dury, de Villers-Saint-Chris-

tophe. Ce qui prouve, soit dit en passant, qu'ils n'avaient pas l'intention de s'en aller si vite... Eh bien, regardez ce qu'ils ont fait, avant de partir, pour saboter la récolte.

On distingue très nettement, sur le sol, entre les épis, une balafre irrégulière qui écorche la glèbe. Ils ont manœuvré, en rond ou en zigzag, une charrue dont le soc a creusé cette profonde déchirure entre les sillons. Sabotage odieux et absurde, qui d'ailleurs n'empêche pas le commandant et ses hommes de faire la moisson et de mettre le blé en javelles, dans l'intervalle des batailles.

Ce n'est pas tout. Plusieurs maisons d'Aubigny ont été rebâties par la troupe. Des baraquemens ont été construits pour servir d'abri provisoire aux cent dix habitans qui sont revenus à leurs foyers. L'abreuvoir a été désinfecté, ce qui n'est pas une besogne facile, les équipes sanitaires étant souvent obligées de se munir de masques pour éviter l'asphyxie en procédant à l'assainissement de tout ce que les Allemands ont souillé de leurs immondices. Après qu'on eut pris cette précaution et d'autres mesures, non moins prophylactiques, l'école d'Aubigny a pu être rouverte, le 15 juillet, et recevoir une soixantaine d'enfans, y compris ceux de la commune de Villers-Saint-Christophe.

Cette commune, située à dix-sept kilomètres de Saint-Quentin, fait partie du district actuellement administré, avec le concours de l'autorité militaire, par M. le sous-préfet Dupin. Ce fonctionnaire très dévoué, très actif, aura fort à faire. Dans l'arrondissement de Saint-Quentin, on compte déjà 3 820 maisons entièrement détruites. Le chiffre de celles que l'on peut considérer comme réparables ne dépasse pas 314. Voilà de l'ouvrage pour les pouvoirs publics et pour l'initiative privée. On s'est mis au travail, très vaillamment, mais la tâche est immense.

— Voulez-vous des chiffres? me dit M. Dupin, tirant de sa poche un carnet. Avant la guerre, le canton de Saint-Simon en Vermandois (lieu d'origine du célèbre auteur des *Mémoires*) comprenait une superficie de 11 564 hectares de terres cultivables. Aujourd'hui, le chiffre des hectares en état d'être ensemencés dans ce canton, est de 9 200. Dans le canton de Vermand, les communes de Fluquières, de Roupy, de Douchy, de Beauvois, de Foreste, de Germaine, d'Étreillers, de Francilly, d'Holnon, totalement ou partiellement ruinées, ont vu cepen-

dant revenir des travailleurs : 4500 hectares, dans ce canton, sont rendus à la culture. Le canton de Moy peut cultiver 2700 hectares, répartis dans les communes d'Ilinacourt, de Gibercourt, de Ly-Fontaine, de Benay, de Remigny, Cerizy, Urvillers, Essigny-le-Grand.

Hélas! tous ces jolis noms de villages français ne désignent plus que des monceaux de décombres ou des traînées de cendres. Les 147 habitans qui sont rentrés à Villers-Saint-Christophe ont trouvé leur mairie et leur maison d'école complètement brûlées. Il n'en reste plus que des amoncellemens de briques noircies. Tandis que je regarde ce décor funèbre, où maintenant il n'y a plus de vivant qu'un beau tilleul, plein d'oiseaux, le sous-préfet me raconte l'histoire de cette commune pendant l'occupation ennemie. Le fonctionnement des services de la mairie a été assuré, jusqu'à la rentrée du maire, M. Roussel (rapatrié le 10 juin), par une jeune femme, Mme Cochet, qui s'est acquittée de l'office de « mairesse » avec une intelligence et un zèle au-dessus de tout éloge.

Tugny-et-Pont, Jussy, Maucourt.

C'est ici l'endroit le plus ravagé de toute cette région malheureuse. La route s'allonge à travers un désert où nos soldats ont improvisé, çà et là, des gourbis, des « cagnas, » autour desquels ils essayent de faire pousser quelques plants de pommes de terre ou de haricots. Pas un arbre, pas un mur debout. Bray, Happencourt n'existent plus. Aussi n'est-on pas étonné de voir que cet endroit fut choisi, comme un lieu de prédilection, par la société anglaise des « Amis, » association d'ouvriers volontaires qui, sous la présidence de M. Edmund Harvey, se sont consacrés au soulagement des pauvres gens que l'invasion des barbares a laissés sans abri. Sur l'immense fronde bataille où fut gagnée la victoire de la Marne, les « Amis » ont déjà édifié plus de six cents maisons provisoires. Deux de ces hommes, admirablement bons et actifs, se sont fixés à Tugny-et-Pont, où ils travaillent présentement pour donner un gîte au maire de la commune.

Tugny et Pont sont deux villages qui ne forment qu'une seule localité, dans une vallée, entre la Somme et le canal de Saint-Quentin. Un port, sur ce canal, permettait aux nombreux agriculteurs de cette commune d'expédier facilement les pro-

duits de leur travail. Maintenant, les habitans sont partis, ne trouvant plus un toit pour s'abriter, autour de leur église minée et de leur cimetière profané. Les Allemands se sont acharnés particulièrement sur la propriété du maire, M. Goguet, dont ils ont cassé la vaisselle avant de faire sauter sa maison. Les « Amis » ont nettoyé un large espace, d'où ils ont soigneusement extrait les fragmens de porcelaine brisée, les morceaux de charpente, les éclats de pierre que l'explosion avait projetés de tous côtés. C'est sur cette aire, bien aplanie, qu'ils vont établir les fondemens bétonnés, ajuster les pièces de leur maison démontable. Pour le moment, ils sont les seuls habitans du village, avec quelques territoriaux, cantonnés dans les environs, et qui viennent, à l'occasion, leur donner fraternellement un coup de main. L'un des « Amis » que nous rencontrons parmi les ruines de Tugny, est un grand jeune homme au visage rasé de frais, aux yeux clairs et doux, au teint bruni par le soleil et par le vent. Les présentations sont vite faites. Il s'appelle M. Trow, son camarade se nomme M. Robinson et nous donne tout de suite, comme lui, un solide *shake hand*. Tous deux sont en tenue de travail, nu-tête, les manches retroussées. Ils ont des bras musclés et nerveux, assouplis et durcis par l'habitude des sports et du travail. Et pourtant, ce ne sont pas des ouvriers professionnellement manuels. Les « Amis » se recrutent plutôt dans les professions libérales, parmi les intellectuels du Royaume-Uni. Ces honnêtes gens estiment que la plus belle forme de l'intelligence, c'est l'amitié.

De quel cœur ils travaillent pour procurer au maire de Tugny le moyen d'exercer ses fonctions munipales! Ils ont voulu commencer par là. D'abord, la résurrection de la commune rurale, parce qu'elle est le prolongement de la famille, et parce que la réintégration du maire dans l'exercice régulier de sa magistrature paternelle fait revenir, par une conséquence très souvent constatée, les paysans fugitifs au pays abandonné.

— Rien de plus juste, observe un officier. Toutes les fois que le maire est rentré, surtout s'il ramène sa famille, les autres familles suivent le mouvement, et la commune se reconstitue par la vertu de l'exemple. A Hyencourt-le-Petit, dans le canton de Nesle, l'exemple du maire, qui est venu s'installer seul dans une cave de son ancienne demeure, a provoqué le retour d'une dizaine de ses compatriotes, qui maintenant réparent les murs

troués, recouvrent les toitures avec des morceaux de tôle ondulée, déblayent les jardins. L'armée encourage ces initiatives, et les comités de secours ont été sollicités de venir en aide à ces braves gens.

Flavy-le-Martel... On dirait qu'un cyclone a passé sur cette cité jadis prospère. Cinq usines sont complètement détruites. La plupart des maisons se sont écroulées dans les flammes.

A Jussy, destruction complète ordonnée par le grand état-major allemand. De cette cité ouvrière, agricole, industrielle, il ne restait pas pierre sur pierre, brique sur brique, lorsque nos troupes ont repris possession de ce terrain après le départ des Boches en retraite sur Saint-Quentin.

Sous la conduite d'un général qui a vu ses hommes au travail et qui est fier de les commander là comme au feu, nous admirons de tout cœur ce qu'a fait, en un court espace de temps, sur ce sol criblé de fissures, encombré de gravats, un régiment d'infanterie territoriale. Les pionniers de ce régiment ont dû procéder d'abord à un difficile travail de déblaiement. Grâce à leur infatigable patience, la grande route qui, venant de Soissons, passant par Montescourt-Lizerolles, Essigny-le-Grand, atteint les faubourgs de Saint-Quentin, est désormais ouverte au va-et-vient des automobiles de l'armée. Le long de cette route, dans cette ville morte où pas un habitant n'est revenu, il y a déjà des maisons neuves prêtes à recueillir les exilés. N'ayant point de ciment, les soldats rebâtisseurs ont pétri de la terre glaise pour jointoyer leurs moellons et leurs parpaings. Ils ont ingénieusement arrangé des abris pour les chevaux. Ils ont dessiné des jardinets, établi même des installations hydrauliques, avec des appareils de distillation. Le général nous fait remarquer, en passant, une tonnelle sur une terrasse :

— C'est là, nous dit-il, que les sous-officiers d'un des bataillons de ce régiment prenaient leurs repas. Je l'ai inaugurée avec eux. Ils sont partis. Mais ils ont parfaitement appliqué le principe du général Lyautey : quand on arrive quelque part, s'y installer comme si on devait y rester toute sa vie.

Le Français, même lorsqu'il change volontairement de place, garde toujours la nostalgie de la stabilité. A plus forte raison est-il désireux de retrouver son coin de terre natale, lorsqu'il en a été chassé par la misère ou arraché par la violence. Dans certains villages, complètement détruits, les rapatriés

préfèrent vivre au fond de leurs caves plutôt que de s'éloigner de leur cour, de leur jardin, de leur champ. L'armée s'occupe de procurer à ces proscrits que rien n'a pu déraciner, des baraquemens provisoires qu'ils pourront installer sur l'emplacement même du logis disparu.

Maucourt, dans le canton de Guiscard, nous montre des chalets tout neufs, dont les planches vernies brillent au soleil parmi les ruines. Ici l'autorité militaire a été puissamment aidée par une initiative qui prouve que, dans cet office d'assistance aux malheureux et de consolation des affligés, la meilleure solution est presque toujours découverte d'emblée par les lumières spéciales du cœur féminin. Mme Carraby, veuve du célèbre avocat, et sa fille, Mme la comtesse Jacques de Chabannes-La-Palice, ont formé le noble dessein de rendre aux pauvres gens de ce village aboli par l'ennemi le courage de travailler, et le goût de vivre, en leur donnant la satisfaction de retrouver leurs habitudes d'autrefois, le milieu familial et l'horizon accoutumé.

Une transition est ménagée entre les souvenirs d'hier et les espérances de demain. Aujourd'hui, l'exilé retrouve son petit domaine rustique. Il ne perd pas de vue les limites de son champ, de son jardin, de sa cour. A l'abri d'une maison de bois, solidement, élégamment montée, et qui fait songer à ces refuges où, sur les côtes battues par la tempête, on recueille les naufragés, il se repose, il se ressaisit, il se prépare aux jours meilleurs, il compte sur les saisons prochaines, réparatrices du passé...

Voici déjà, dans la lumière d'un été radieux, des enfans qui jouent parmi les fleurs. Adoptés par une tutelle aussi prévoyante qu'attentive et douce, ils ne sont plus orphelins. Rendus à la mère-patrie, ils se sentent désormais, — et pour toujours, — sous la protection de la grande famille française.

LES AMES

Dans la journée du 10 février 1917, les habitans de Montescourt-Lizerolles, commune située à quatorze kilomètres de Saint-Quentin, reçurent l'ordre de se tenir prêts à être évacués pour une destination inconnue. Quelques instans à peine leurs étaient accordés pour faire leurs préparatifs, dire adieu à leur

foyers et se munir des objets nécessaires à cette émigration forcée. La commune de Montescourt-Lizerolles avait été particulièrement éprouvée pendant tout le temps de l'occupation ennemie. Frappée d'une forte contribution sous un prétexte mensonger, livrée aux exactions et aux caprices d'un reître subalterne, nommé Ludwig et d'un certain baron von Gemmigen, elle avait été vaillamment défendue par son maire, M. Sébline, sénateur et conseiller général du département de l'Aisne.

Agé de soixante-dix ans, malade, pouvant d'ailleurs rester à Paris ou aller à Bordeaux pour y exercer son mandat de sénateur, M. Sébline jugea, dès le commencement de la guerre, que son département, son canton, sa commune, avaient besoin de lui, et que sa place était au milieu de ses compatriotes menacés par l'invasion. Donc, il revint à Montescourt-Lizerolles, « dans la pensée de se rendre utile en soutenant le courage des habitans (1). »

Ayant généreusement élevé la voix pour soutenir les droits et les intérêts dont il avait la charge, M. Sébline fut emprisonné jusqu'au paiement de la contribution infligée à sa commune par l'exigence des envahisseurs. Le capitaine Ludwig, de Potsdam, commandant de place, lui dit, à ce propos :

— Je n'aurai égard ni à la situation, ni à l'âge, ni à la santé. Si vous continuez, je vous ferai fusiller. »

M. Sébline continua... Il continua de prodiguer aux pauvres gens de sa commune, dans toute la mesure de ses forces déclinantes, l'exemple de sa constance inébranlable et de son intrépide fermeté. Puisqu'on souffrait autour de lui, sa souffrance lui parut être l'accomplissement d'un devoir. Sa grande douleur, c'était d'assister, trop souvent impuissant, à des scènes de révoltante violence. Dès le mois d'octobre 1914, par ordre supérieur, la *Kommandantur* organisa l'enlèvement de tous les hommes qui semblaient en état de servir. Ces malheureux, empoignés brutalement dans leur domicile ou dans les champs, étaient enfermés dans une geôle et de là expédiés en Allemagne.

(1) Déposition faite, le 25 juillet 1917, par Mme Sébline. Le procès-verbal de cette déposition nous a été communiqué par M. Georges Payelle, premier président de la Cour des comptes, président de la Commission d'enquête instituée par décret du 23 septembre 1914 en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens.

Leurs femmes restèrent plus d'un an sans recevoir d'eux la moindre nouvelle.

A partir du mois de janvier 1917, surtout au moment où les Allemands virent échouer définitivement leurs manœuvres de paix, leur fureur se manifesta par toutes sortes de consignes, aussi féroces que stupides, exécutées avec une espèce d'automatisme machinal. Tous les arbres du jardin de M. Sébline furent abattus, et la *Kommandantur* prit plaisir à préparer sous ses yeux la mine qui devait faire sauter sa maison avec le reste du village.

Condamné à la déportation, au delà du Rhin, au moment où il quitta sa demeure, quelques officiers allemands, debout sur le perron, ne purent s'empêcher de le saluer, la main à la casquette.

— Messieurs, dit-il, chacun sert sa patrie comme il le peut ; moi, j'offre à mon pays ma vie et mes souffrances. Vive la France !

Sa présence fut un réconfort pour les malheureux qui, courbés, trébuchant, frissonnant de froid et de faim, sous un ciel gris, piétinant la boue et la neige, suivaient en un long convoi, escortés par une double file de baïonnettes, le chemin de Flavy-le-Martel.

Ce fut la dernière journée d'une existence consacrée tout entière au bien public, et dont les momens suprêmes sont beaux et douloureux comme l'agonie d'un martyr. Les Allemands n'eurent pas honte de tourmenter jusqu'au bout ce vieillard mourant. Ils le forcèrent à rester, de dix heures du matin à sept heures du soir, en gare de Flavy-le-Martel, dans un wagon de marchandises, sur un banc de bois. La température était glaciale. Le malade avait froid, grelottait, ne se plaignait pas. Ainsi que Mme Sébline, qui voulut partager avec lui les affres de ce long supplice, il n'avait pu prendre aucun aliment depuis l'instant du départ. Enfin, par une nuit noire, le wagon où il se trouvait fut accroché à un train en partance. On stoppa en gare d'Aulnois. Ensuite le train fut refoulé à un kilomètre en arrière. Sommé de descendre et de franchir à pied cette distance, M. Sébline avait à peine fait dix pas qu'il tomba, sans que les quatre hommes qui l'escortaient, baïonnette au canon, fissent le moindre geste pour le relever. Une veuve qui habitait près du chemin de fer, avec son fils et son frère, le recueillit

dans sa maison, malgré les soldats allemands qui disaient : « Pas de pitié !... Il marchera. » Il rendit aussitôt le dernier soupir. Avertis, le curé de la paroisse et le maire de la commune firent le nécessaire pour que le défunt eût des obsèques dignes de lui. Toute la population d'Aulnois y assista.

*
* *

Je recueille ainsi d'admirables exemples de la résistance opposée par les populations picardes à l'envahisseur. De cette résistance les exemples abondent, diversement probans, tous également dignes de remarque et de respect.

— A Quesmy, me dit un colonel qui a fait ses preuves dans les tranchées d'Alsace, l'institutrice, Mme Pellequair, restée seule au foyer, son mari étant au front, assure le fonctionnement des services de la mairie. Surveillant tout, réglant tout, défendant, autant qu'elle le peut, en toute rencontre, les intérêts de la commune et de ses infortunés habitans, elle tient tête à la *Kommandantur*, dont elle affronte et dédaigne doucement, intrépidement les menaces. Elle s'est acquittée de ses fonctions municipales, — fonctions dangereuses, comme vous savez, en pareil cas, — pendant plus de deux ans. Survient le moment du départ des Allemands, une retraite qu'elle a prévue par ses indices certains, et dont elle a noté soigneusement les préparatifs. Pendant les dernières heures de l'occupation, cette jeune femme, au risque de s'exposer à l'attention d'une police soupçonneuse, dont les représailles étaient toujours terribles, observe les mouvemens de l'ennemi, remarque la direction des troupes en marche, les emplacemens du matériel de guerre et les dispositions des batteries. De sorte que le chef du détachement français envoyé en reconnaissance et à la poursuite reçoit d'elle les plus précieux renseignemens. De pareils services civils et militaires méritaient bien une récompense, qu'elle a obtenue sur mon rapport. Nous avons profité de la présence d'un régiment cantonné à Quesmy pour remettre à cette vaillante Française, devant la garde assemblée, la Croix de guerre, que son mari obtenait d'ailleurs, presque en même temps, sur le front.

— N'oublions pas, ajoute un capitaine, Mlle Dru, qui, dans la commune de Maucourt, a fait preuve du plus grand dévouement, et a fourni une active collaboration aux autorités militaires.

— Il y a aussi, ajoute un autre officier, l'institutrice de Lagny, Mlle Bourdon, qui a fait tout le ravitaillement civil de sa commune, et qui a sauvé les archives de la mairie.

Quoi de plus touchant que d'entendre ces hommes si braves parler ainsi des braves gens qu'ils ont retrouvés dans les régions libérées, et auxquels, étant bons connaisseurs en fait de courage, ils veulent rendre d'abord un hommage motivé?

Maintenant il faut songer à l'avenir. Il sera d'autant plus consolant, que nous aurons travaillé davantage, dans le présent, à en préparer les bienfaits libérateurs. On a remarqué que les familles nombreuses sont les plus promptes à reprendre leur place sur le sol des régions dévastées. Elles deviennent des centres d'attraction. Leur présence ramène la vie dans le désert et rend la parole aux solitudes silencieuses. Pour leurs enfans, les écoles se sont rouvertes dans les communes de Suzoy, de Marest-Dampcourt, de Rethonvillers, de Marché-Allouarde, de Dury, d'Aubigny, de Grandru. L'armée a fourni des instituteurs militaires à plusieurs communes, notamment à Commenchon, dans le canton de Chauny, à Beaumont-en-Beine, à Ugny-le-Gay, à Caumont. Il faut que les écoles soient partout rouvertes, et qu'aussi les églises rebâties puissent offrir un refuge idéal aux âmes en détresse, un asile spirituel aux âmes encore tendres et neuves. Toutes ces pauvres âmes, violemment dispersées par les tourbillons d'une effroyable tempête, reviennent au nid, à tire d'aile, comme des oiseaux blessés. Pour elles, la raternité française fonde des œuvres excellentes. La « Renaissance des foyers détruits par la guerre » vient d'étendre aux villages libérés de l'Oise, de la Somme et de l'Aisne le bienfait matériel et moral d'une action organisée depuis longtemps déjà dans les départemens de Meurthe-et-Moselle et des Vosges. Le « Bon Gîte » est une œuvre essentiellement rurale, qui se propose, en donnant du mobilier aux familles éprouvées, de faciliter et d'encourager le retour aux champs et la culture de la terre. Le Comité de l' « Abri, » fondé en temps de paix pour distribuer des secours de loyer au moment du terme, a décidé, pendant la guerre, que les meubles fournis à l'œuvre pourront être emportés par les réfugiés au moment de leur retour aux foyers reconquis. Le « Secrétariat français des villages libérés, » les associations de « l' Aisne dévastée, » de « la Somme

dévastée, » le Comité du « Village reconstitué » se sont mis à l'ouvrage, et travaillent de tout cœur à la tâche immense, avec le concours puissant de l'amitié américaine, qui n'a pas attendu l'alliance effective et l'union des armes sous les plis du drapeau tricolore et de la bannière étoilée, pour prodiguer, sur place, à nos compatriotes malheureux les touchans témoignages du plus ingénieux dévouement.

Ce qui est déjà fait, grâce à l'action concordante des pouvoirs publics et de l'initiative privée a donné de bons résultats. Ce qui reste à faire par le moyen des secours matériels, et aussi par l'aide morale, par le réconfort, par la consolation, exige un effort infatigable et un zèle sans limites. Le sort de la France envahie aura des répercussions dans toute la France. Si les rapatriés ne pouvaient pas s'enraciner de nouveau à la terre natale, cette terre deviendrait une lande inculte, et les déracinés iraient porter à l'intérieur du territoire français l'amertume de leur mécontentement et des fermens de désordre. La question nationale et la question sociale sont inséparables dans ce drame dont le dénouement dépendra du retour de chacun au foyer par des étapes dont voici la suite naturelle : installation dans des abris provisoires; ameublement sommaire; fourniture d'outils agricoles; assainissement des puits et des fontaines; enlèvement des projectiles enfouis dans les champs; recherche des limites de la propriété et du droit de chacun (1); apport de la main-d'œuvre, avances faites aux éprouvés en attendant la liquidation des indemnités prévues; reconstruction des maisons; reconstitution des familles et des communes autour de l'église, de l'école, de la mairie.

L'armée a donné l'exemple, avec les moyens dont elle dispose et dans toute la mesure où peut agir une armée en campagne. D'accord avec les autorités civiles, dont elle prépare et favorise partout le rétablissement d'un régime régulier, elle a formé les cadres d'une organisation vivante où peuvent se coordonner tous les efforts et toutes les initiatives de ceux, de celles qu'anime le généreux désir de collaborer à la grande œuvre de résurrection et de renaissance où se dessinent déjà, malgré les deuils et au-dessus des ruines, les traits immortels de la France de demain.

GASTON DESCHAMPS.

(1) A Frénèches, Sermaize, Frétoy-le-Château, Crisolles, Lassigny, Avricourt Candor, Margny-aux-Cerises, etc., l'état civil et le cadastre ont disparu.

REVUE LITTÉRAIRE

LA « MODERNITÉ » DE BOSSUET (1).

La modernité de Bossuet, c'est le titre du célèbre discours prononcé à Rome, au palais de la Chancellerie pontificale, en 1900, par Ferdinand Brunetière ; et c'est aussi le sujet d'un récent *Bossuet*, tout à fait remarquable et dont Brunetière eût approuvé sans doute la principale idée. Bossuet, dit Brunetière, « c'est le guide et c'est le maître, c'est le conducteur d'âmes, c'est le directeur d'esprits, c'est le penseur dont les leçons n'ont pas cessé ni jamais ne cesseront d'être actuelles, d'être vivantes... Il nous arrive trop souvent, à nous autres Français, d'ensevelir nos morts fameux dans le linceul de leur propre gloire ; ils ne nous deviennent pas précisément indifférens, mais nous ne vivons pas avec eux dans cette intimité quotidienne, étroite et familière qu'à défaut même de la religion, l'amour de la patrie devrait suffire cependant à entretenir. » Et M. Dimier : « ... Un génie que quelques-uns se sont amusés à nous dépeindre comme étranger à nos préoccupations, comme enseveli dans les temps révolus. Aucun n'est plus actuel, parce qu'aucun n'est plus sage, et la résurrection de la France le saluera comme un de ses maîtres. L'admiration qu'on lui vouait dans le passé aura pour suite illustre les bienfaits que nous tirerons de lui dans l'avenir. » D'ailleurs, je ne dis certes pas que M. Dimier doive à Brunetière le sujet de son livre ; et la comparaison des formules trouvées par l'un et par l'autre n'aboutit pas à diminuer l'originalité d'un livre qui est assurément original et de la meilleure manière, par la spontanéité intelligente de

(1) *Bossuet,* — « ouvrage honoré d'une lettre de Mgr l'évêque d'Arras, » — par M. Louis Dimier (Nouvelle Librairie nationale).

la doctrine et la force intime de la conviction. Mais enfin, Brunetière et M. Dimier sont d'accord. Cependant, M. Dimier traite Brunetière comme l'ennemi de sa pensée. Ce qui le fâche, c'est que Brunetière ait appelé Bossuet « poète lyrique. » Et l'on se souvient, en effet, que l'auteur de *l'Évolution des genres* croyait apercevoir dans l'éloquence de la chaire les commencemens du lyrisme contemporain. Cette théorie n'est pas indiscutable; et de même, au surplus, que Darwin présentait l'évolution comme une hypothèse d'histoire naturelle, Brunetière ne donnait-il pas son évolution des genres pour une hypothèse d'histoire littéraire, hypothèse qui l'a tenté d'abord et à laquelle il semble avoir été près de renoncer plus tard ? En tout cas, « poète lyrique » n'est pas le seul nom qu'il donne à Bossuet; et l'on fausse incroyablement sa thèse en prétendant qu'il nous offre un Bossuet joueur de flûte. M. Dimier tolère mal qu'il ait reproché à Bossuet, qui se querelle avec les protestans, quelque « impatience, » et de l' « irritation, » de la « passion, » trop de sensibilité à la critique : « nous aimerions mieux, dit Brunetière, que Bossuet n'eût pas senti la piqûre. » Vous aimez mieux qu'il l'ait sentie ? Ou bien vous estimez qu'il ne l'a point sentie ? Eh ! dites-le ! Mais, si Brunetière n'épargne pas à Bossuet toute objection, c'est précisément qu'il ne l'a point enseveli dans le passé, qu'il le considère comme vivant, comme le maître des idées que nous avons à débattre et comme le garant de nos disciplines. S'il n'avait vu en lui qu'une attrayante figure d'autrefois, il eût noté tout simplement les traits de la physionomie; et il n'eût pas regretté comme un défaut l'impatience de Bossuet, ni d'autre part son extrême douceur qui l'empêche d'égaler saint Augustin : plutôt, il se fût réjoui de découvrir, en ce docteur, ces marques pittoresques d'une âme très vite alarmée. Mais il ne s'agit pas de ces petites et jolies choses. Les controverses de Bossuet sont importantes : car nous y sommes engagés, nous et les principes de nos croyances, nous et les principes de notre activité. La controverse de Bossuet, relative au quiétisme, par exemple, cette querelle qu'il eut avec Fénelon, « porte plus loin qu'un spectacle, elle a pour nous des conséquences pratiques : dans les péripéties qui la signalent, ce sont des raisons qui opèrent, ce sont des doctrines qui sont en jeu, et ces doctrines sont de celles qui dictent des actes. » Qui dit cela ? M. Dimier. Et Brunetière, contre « Voltaire et sa séquelle » fort amusés de voir les deux prélats en bisbille touchant le silence intérieur, le pur amour et l'acte continu : « Mais quoi ! si, par hasard, l'*acte continu* mettait en question la liberté de faire ou de ne pas faire ?

si le *pur amour* supprimait les motifs d'agir ou de ne pas agir? et si le *silence intérieur* anéantissait le pouvoir d'exécuter ou de n'exécuter pas ?... C'est de toute la morale qu'il y va, et de toute l'existence. » M. Dimier blâme enfin Brunetière d'avoir, pour ainsi parler, manié Bossuet comme « la chose et la propriété du critique. » Mais, oui, certainement, si le critique n'est point ici un amateur de belles phrases et de splendide poésie, un historien curieux; s'il est un homme qui demande à sa lecture une leçon de vérités ; s'il démêle avec lui la règle de sa conduite et la teneur même de sa certitude! Or, lisez-le : « Quand je me suis mis à l'école de Bossuet... » et non pas du tout : quand j'ai fait ma rhétorique sous Bossuet... « rempli que j'étais des idées de mon temps et des leçons de mes maîtres, j'ai résisté, et j'ai résisté longtemps. Puis, dans cette fréquentation, j'ai trouvé et, chaque fois que j'y reviens, je retrouve tant de bon sens, tant de génie, tant d'autorité, tant de probité intérieure que j'ai fini par me laisser faire ; et je crois que quiconque de vous renouvellerait la même expérience, aboutirait au même résultat. » La modernité de Bossuet, la voilà, si Bossuet peut être aujourd'hui, et s'il doit être aujourd'hui convertisseur et directeur de conscience ; au moins, si la leçon de Bossuet continue d'être efficace et, l'œuvre de Bossuet, notre école.

Laissons la polémique de M. Dimier contre Brunetière : elle n'est pas juste. Et suivons le conseil de M. Dimier qui, sur le point d'examiner la querelle du quiétisme, nous conjure de n'être pas attentifs « aux personnes, » mais bien au fond du débat. Les uns, remarque-t-il, prennent parti pour Bossuet, les autres pour Fénelon, parce qu'ils sont amis de Bossuet ou de Fénelon ; mauvaise méthode : occupons-nous du quiétisme.

Occupons-nous de Bossuet. M. Dimier caractérise le génie de Bossuet, son activité, son enseignement. Il étudie, en Bossuet, l'orateur, l'historien, l'humaniste, le philosophe, l'homme de cour, le théologien, le directeur de conscience et l'évêque, le défenseur de l'orthodoxie et le politique. Tous ces chapitres sont extrêmement pleins ; et pleins de Bossuet : l'auteur ne cherche pas à paraître et plutôt cherche à n'être pas là. Vous le découvrez, mais seulement à cette façon qu'il a de se sacrifier, façon qui certes n'est pas commune chez les critiques. Il préfère Bossuet ; et c'est Bossuet qu'il nous livre. Même, il préfère à Bossuet les idées de Bossuet. Contrairement à l'usage qui, depuis Sainte-Beuve, s'est répandu, et s'est développé jusqu'à un excès dont Sainte-Beuve n'a peut-être pas toute la respon-

sabilité, il a réduit à peu de chose la vie de Bossuet, le portrait de ce grand homme et les anecdotes de sa destinée. Une fois seulement, il se risque à cette enquête : et c'est à propos d'une légende ridicule, ce prétendu mariage que Bossuet, dans sa jeunesse, aurait contracté avec la très singulière Mlle de Mauléon. Cette anecdote-ci n'était pas négligeable, si les malveillans pouvaient l'utiliser contre Bossuet, partir de là pour dénigrer Bossuet, pour le déconsidérer, pour déconsidérer du même coup les idées auxquelles cet écrivain dévoua son zèle et son génie. L'anecdote ne vaut rien : M. Dimier montre la nullité des argumens qui l'accréditeraient. Après cela, et la calomnie supprimée, voici l'enseignement de Bossuet.

Or, un certain nombre de penseurs qui, au siècle dernier, eurent de l'influence, nous ont arrangé un Bossuet tel que, si c'était là Bossuet, nous n'aurions pas affaire à lui. Éloquent; mais Démosthène aussi fut éloquent : et nous n'avons guère à lui emprunter, pour nos croyances ni pour notre conduite à présent. Ce Bossuet, qu'on nous invitait à regarder comme un type très singulier d'ancien régime, on l'avait éloigné de nous et reconduit à son époque. Ses idées? Les idées de son temps : un temps si étonnamment différent du nôtre, qu'il appartenait à l'histoire et, si l'on veut, à l'archéologie ou, peu s'en faut, à la paléontologie. Ce Bossuet, c'était un échantillon très distingué d'une faune abolie, la merveille d'un terrain désormais recouvert par d'autres couches. Un théologien! Vous n'avez pas envie de causer, peut-être, avec un théologien?... Qu'est-ce que la théologie ? demande M. Dimier. « Le point où les notions les plus hautes auxquelles l'esprit puisse s'élever commandent la pratique de la vie: d'une part, la théologie touche à cette partie de l'antique réflexion des sages que nous appelons métaphysique; en même temps, la règle des mœurs en sort. » Mais, répliquent les embaumeurs de Bossuet, les mœurs ont évolué, la pratique a changé depuis deux siècles que sa voix est morte et son ardeur éteinte.

Pour démontrer que ce changement de nos mœurs nous sépare de Bossuet, nous le rend à jamais étranger, l'on insiste sur son « absolutisme, » et l'on oppose à une telle manie d'affirmer, d'infliger son opinion, la nouvelle et précieuse liberté de la pensée. Prenez garde, répond M. Dimier : Bossuet recourt à l'autorité de l'Église et recourt à l'autorité du bon sens, mais toujours sans dommage aucun pour la raison. « Partout, nous voyons qu'il examine, discute, apporte des preuves ; il n'y a pas chez lui de sortes de conclusions qu'il n'ait soin d'expliquer à l'intelligence... » Alors, est-il absolutiste ? Il l'est,

comme ceci : « Bossuet enseigne que tout n'est pas opinion dans les affirmations auxquelles les hommes s'attachent. Il y a, selon lui, des vérités, il y a des certitudes fondées, établies de façon à n'être mises en doute que par la mauvaise foi ou par l'ignorance. Ni à l'une ni à l'autre de ces deux causes d'erreur, Bossuet n'admet que le vrai soit sacrifié. Supposé qu'il s'agisse du vrai en des matières de grande conséquence pratique, il s'ensuivra que les pouvoirs publics auront le devoir de le défendre. » C'est, dira-t-on, la raison même ; ou bien l'on dira que c'est la théorie même du despotisme. Voyons un peu la théorie du libéralisme parfait. M. Dimier la trouve chez un de nos plus vains orateurs qui, un jour, célébrait comme la plus belle conquête des temps modernes le droit de se tromper de bonne foi. L'auditoire, là-dessus, applaudit ; et la bonne foi dans l'erreur semble une espèce de sainteté digne d'éloges. Pourtant, l'erreur, commise de bonne foi, n'est pas moins une erreur ; et les idées ont des conséquences de fait : et les idées fausses, les pires conséquences. Un calculateur qui aurait l'intime conviction que deux et deux font cinq, ou trois, serait de bonne foi, s'il enseignait aux petits enfans, le long des chemins, que deux et deux font cinq ou trois ; de mauvaise foi, s'il enseignait, l'imposteur, que deux et deux font quatre : son imposture vaudrait mieux, néanmoins, que sa probité folle. Un citoyen qui serait persuadé qu'en temps de guerre il faut livrer sa patrie à l'ennemi serait de bonne foi, s'il la livrait : il vaut mieux qu'il ne la livre pas. C'est une absurdité, de recommander à l'estime et l'amitié des multitudes l'erreur sincère. Seulement, vous aurez donc à choisir, entre les opinions, celles qui sont des vérités ? Cela ne vous effraye-t-il pas ? M. Dimier concède que l'on peut épiloguer sur le choix des vérités qu'il faut, à une époque déterminée, garantir contre toute contestation : « quant au principe, il est certain. »

Le principe que pose M. Dimier n'est pas douteux, en effet. Chaque époque a maintenu ses idées, et non pas ses idées de hasard, mais bien ses idées indispensables, que les circonstances l'obligeaient à préserver et sans lesquelles tout se détraquait. J'ajoute qu'on exagère aussi le changement qui, d'une époque à l'autre, modifie les conditions de l'existence. Il y a du changement : le changement n'est pas tel qu'il aboutisse à une nouveauté complète. On exagère la mobilité humaine ; et l'on oublie d'observer ce que l'humanité a de permanent. Les évolutionnistes ont popularisé une étrange notion de perpétuel devenir, qui fait que nous n'osons plus nous établir en aucun moment de la durée. Nous anticipons les lendemains et les sur-

lendemains. Nous ne demeurons plus et nous sommes campés, un peu comme des bohémiens en voyage et qui n'ont pas le loisir d'une installation. Bossuet nous enseigne ce qu'il y a, dans notre destinée, de permanent. Regardez-y : ce qu'il y a de permanent, c'est, dans notre destinée, le principal.

Cependant, vous admettez, dira-t-on, la différence des époques. Votre M. Dimier lui-même, qui interroge Bossuet sur les problèmes de notre temps, — sur les problèmes de tous les temps, et du nôtre! — dit : « à une époque donnée, et dans certaines circonstances. » Eh! bien, parmi les écrivains et les penseurs de l'ancienne France, il n'en est pas un qui, plus que Bossuet, nous apparaisse comme un homme du passé, qu'on peut « admirer dans son cadre, » mais non pas tirer de son cadre et imaginer vivant au milieu de nous : un magnifique portrait de famille française, un ancêtre glorieusement suranné, que vous auriez tort de ressusciter en esprit ; car il n'a rien à vous dire et vous n'avez rien à lui dire!... L'un des argumens qui servent à prouver que Bossuet n'est pas du tout moderne, c'est la prétendue placidité de Bossuet. Sainte-Beuve le définit « l'âme la moins combattue qui fût jamais. » Et l'on oppose à tant de tranquille assurance le trouble infini de nos esprits et de nos cœurs. L'âme la moins combattue qui fût jamais? M. Dimier répond : « C'est ne pas songer que l'âme qui triomphe garde pour elle le secret de ses combats... » Alors, aucune âme triomphante n'a, dira-t-on, si bien gardé le secret de ses combats : et nous avons pris, de nos jours, une telle habitude et un tel goût de l'indiscrétion, touchant les âmes et leurs moindres alarmes, que le silence nous a l'air de ne rien cacher. M. Dimier cite néanmoins quelques passages de Bossuet d'où il appert que ce docteur n'a point méconnu les délices du monde, — « ces délices. ces doux changemens, cette variété qui égaie les sens, ces égaremens agréables où ils semblent se promener en liberté ; » — ce n'est point assez dire? eh! qu'attendez-vous que dise davantage un évêque parlant à ses ouailles? il ne méconnaît pas et ne dissimule qu'autant que les convenances l'y engagent l'attrait du péché : « ces douceurs et ces complaisances, et tout ce qu'il ne faut pas penser en ce lieu et répéter dans cette chaire. » Ces mots-là tremblent assez bien, frissonnent assez bien, ne sont pas d'un être dur et insensible. Ces mots encore sont de Bossuet : « la malheureuse alliance du plaisir et de l'habitude ; » et ces mots : « nous n'avons en notre pouvoir ni le commencement de l'inclination, ni la fin de l'habitude. » Et puis, relisez ou lisez tout le *Traité de la concupiscence :* et

l'âme la moins combattue qui fût jamais vous semblera très finement informée de tout l'émoi possible.

La vérité, c'est qu'il domptait son émoi, fût-ce le plus difficile à dompter, celui de l'intelligence. Il avait le génie de mettre en ordre ses idées : on perdait son temps à croire qu'on le surprendrait en état d'incertitude. Le très savant et subtil Pierre-Daniel Huet, qui menait une terrible campagne contre les cartésiens, lui adressait, un jour de l'année 1689, son dernier livre, la *Censure*, en latin, *de la philosophie cartésienne*. Or, il soupçonnait Bossuet, — dit-il dans ses mémoires ou *Commentaire*, en latin, *des choses ayant trait à lui*, — de « favoriser » cette philosophie, et même de se mêler à des réunions de cartésiens. C'est ce qu'il ne manqua pas d'insinuer, dans la dédicace du livre où il attaque « une doctrine qui a eu le bonheur de vous plaire. » Cette doctrine, dans la préface de la *Censure*, il la dénonce comme contraire à la religion. « Je veux croire, pour ma satisfaction, répond Bossuet, que vous n'avez pas songé à lier ces choses ensemble. Mais la foi, dans un chrétien, et encore dans un évêque qui la prêche depuis tant d'années sans être repris, est un dépôt si précieux et si délicat qu'on ne doit pas aisément se laisser attaquer par cet endroit-là en quelque manière que ce soit... » Conséquemment, il va dire ce qu'il pense de la philosophie cartésienne. Il y a, dans cette philosophie, des élémens qui contredisent à la religion : Bossuet les improuve. Et il y a, dans cette philosophie, des argumens très utiles contre les athées et les libertins, argumens qui d'ailleurs sont déjà dans Platon, dans saint Augustin, dans saint Anselme, quelques-uns même dans saint Thomas : sont-ils devenus mauvais, depuis que Descartes les a formulés ? « Au contraire, je les soutiens de tout mon cœur, et je ne crois pas qu'on les puisse combattre sans quelque péril... » Est-ce là le tout du cartésianisme : du mauvais que l'on écarte et du bon que l'on adopte ? Non : « Pour les autres opinions de cet auteur, qui sont tout à fait indifférentes... » Indifférentes à la religion... « comme celles de la physique particulière et les autres de cette nature, je m'en amuse, je m'en divertis dans la conversation ; mais, à ne vous rien dissimuler, je croirais un peu au-dessous du caractère d'évêque de prendre parti sérieusement sur de telles choses. Voilà, monseigneur, en peu de mots, ce que je crois sur Descartes. » Et voilà comment les malices de Pierre-Daniel Huet n'ont point embarrassé Bossuet, lequel n'avait pas attendu ce défi pour ranger ses opinions touchant Descartes et les cartésiens.

M. Dimier cite le commencement de cette lettre, non la fin. C'est la

fin qu'il avait à commenter, ces dernières lignes où les adversaires de Bossuet, — ou, si l'on veut, les partisans d'un Bossuet tout à fait suranné, — trouveront la preuve de son mépris pour la science. De quel ton parle-t-il de la physique ! Et, par physique, il entend les sciences qui traitent de la matière inanimée ou animée, la physique proprement dite, la physiologie et le reste. Petites choses ! un divertissement, le thème d'une conversation badine ! petites choses qui ne valent pas l'intérêt sérieux d'un évêque !... Notre époque ayant la prétention, l'orgueil et la glorieuse manie d'être, avant tout, scientifique, et d'avoir inventé les sciences et de les avoir, ou peu s'en faut, menées à la perfection, Bossuet qui dédaigne la science n'a rien à démêler avec notre époque. Il est de l'âge théologique ; et nous sommes parvenus à l'âge scientifique ; n'essayez pas d'amener au terrain quaternaire un défunt du terrain tertiaire. Est-ce que Bossuet méprise la science ? Il dit surtout qu'elle n'est pas son affaire, à lui évêque, à lui gardien fidèle et promoteur des idées morales et religieuses. Il ne la condamne aucunement, à la condition qu'elle soit séparée de ce qui n'est point à elle. En d'autres termes, Bossuet distingue la science et la religion. S'il préfère la religion, s'il la considère comme plus importante, on a tort de s'en étonner ; peut-être aussi n'a-t-on pas raison de le blâmer. Cette distinction nette qu'il établit, sans ménagement de nulle espèce, entre la science et le reste, j'avoue qu'elle n'est pas du tout de notre époque. L'un des caractères de notre époque, c'est le mélange de la science et du reste. Un petit nombre de nos contemporains seulement veillent à éviter cette confusion, veillent à ne pas saluer comme la révélation de tout l'univers une ingénieuse découverte de nos savans. Ceux-ci ont beau se défendre d'aller à des conclusions métaphysiques : on les entraîne, et, s'ils ne marchent pas, on les devance. Le darwinisme est devenu, malgré Darwin, un système de philosophie générale : et, si les observations de Darwin gardent leur valeur, il n'y a guère de système philosophique plus aventuré que le darwinisme. Il ne paraît pas, maintenant, beaucoup plus solide que le bernardinisme : il continue pourtant de nuire et dans la morale, et dans la politique, et dans la sociologie et dans tous les domaines où on l'a introduit, où il n'avait que faire, où Darwin ne l'envoyait pas. De nos jours, lorsque Pierre Curie eut découvert le radium et les principes de la radio-activité, il supplia les badauds et les philosophes de ne point abuser des hypothèses qu'il formulait, de n'en point mésuser, de ne pas les lancer au hasard et partout. Depuis lors, on a vu la radiologie se constituer

à l'état de science particulière; elle a rendu de grands services : elle n'a pas modifié les problèmes de la philosophie. Et, si l'on y regarde, aucune découverte scientifique, parmi les plus célèbres et parmi celles qui marquent le plus de génie, de la part des savans, n'a modifié, au cours du siècle où la science a le plus magnifiquement travaillé, les problèmes de notre destinée, ou même l'économie de notre bonne activité ici-bas. Le problème religieux, pour revenir à Bossuet, n'a subi, des progrès de la physique, nulle atteinte. Ce que la science a modifié, ce n'est pas les problèmes de la religion : c'est l'attitude où se tiennent les gens à l'égard de ces problèmes, s'ils ont imaginé que la science a démenti la religion. Mais elle ne l'a point démentie. Alors, si le problème religieux, malgré les apparences, demeure intact, si pareillement les problèmes de l'ordre philosophique et moral se posent en réalité pour nos contemporains tout de même que pour les contemporains de Bossuet, Bossuet n'a pas tort de traiter la science comme étrangère à lui, évêque, et d'y trouver son passe-temps; et nous avons besoin de lui plus que jamais pour qu'il nous enseigne à ne pas embrouiller ce qui est distinct. Le brouillamini de la science et du reste, l'un de nos pires travers, Bossuet le condamne : et, de cette manière, il n'est pas un homme de notre temps. Mais il a raison de le condamner : et de cette manière, sa leçon clairvoyante serait profitable à notre temps.

Vous l'appelez l'âme la moins combattue qui fût jamais. Appelez-le aussi l'âme la mieux ordonnée qui fût jamais. M. Dimier, du reste, a raison de noter que l'ordre ne se fait pas tout seul et que la paix suit les combats. Il nous est précieux de savoir que notre maître a combattu. C'est que nous sommes bien romantiques. C'est, en outre, et plus dignement, que les conclusions magistrales nous imposent davantage, si nous apprenons qu'elles n'ont pas négligé les objections, qu'elles les ont prises à partie et dûment réduites avant de régner. Les adversaires de Bossuet n'en doutent pas, et, pour l'écarter de notre sympathie, le stratagème consiste à lui faire un personnage et peu sensible et peu intelligent.

Peu sensible? Et, par exemple, on cite l'âpreté de sa polémique si longue, si acharnée, avec le très doux Fénelon. Mais oui! Seulement, avez-vous lu Fénelon et la correspondance de ce rêveur étrange et de Mme Guyon? C'est une étonnante folie. Cette folie était périlleuse; elle était, pour l'intégrité de la foi et même pour la bonne santé de la religion, la menace la plus inquiétante. Le génie séduisant de Fénelon donnait à cette absurdité beaucoup de crédit. Tourner la ferveur

à la démence était le résultat redoutable. Bossuet se fâche ; et il use de polémique. « Pourquoi la lui refuserait-on ? demande M. Dimier. Les Pères eux-mêmes l'ont exercée ; et ne voit-on pas ceux qui l'en reprennent s'extasier tous les jours sur la polémique d'un Pascal ou même d'un Beaumarchais ? Il serait singulier que la défense du dogme et des mœurs fût privée d'une arme qu'on accorde sans difficulté à l'intrigue et aux partis, et que ce qui chez les uns passe pour saillie heureuse, pour trait de tempérament gaulois, ne fût chez cet évêque de forte souche française, dressé aux plus solides écoles de la dialectique et de l'éloquence, qu'un abus ! » Bossuet peu sensible ? Mais, le jour qu'il apprit la mort de Turenne, « M. de Condom pensa s'évanouir, » écrit Mme de Sévigné. Et, le soir qu'il fut appelé au chevet de Madame qui se mourait, M. de Condom s'évanouit deux fois : les malins ont vite insinué qu'il était amoureux de Madame. Les contemporains parlent de sa bonté, de sa tendresse. Et il y a l'histoire de ce Tréville, un mondain converti au jansénisme et qui avait une rigueur de néophyte. Bossuet disait : « Il n'a pas de jointures. » Et Tréville de riposter : « Il manque d'os ! » Ceux qui l'ont connu lui ont quelquefois reproché son peu de rudesse.

Inintelligent ? On l'a dit. C'est un lieu commun du badinage critique, depuis un quart de siècle. M. Anatole France met un de ses prélats comiques « bien au-dessus d'un Bossuet. » Il est convenu que Bossuet n'a fait que prêter un beau langage et, de nos jours, peu émouvant aux banalités de la philosophie ordinaire et de la religion courante. M. Dimier concède, et sans chagrin, que Bossuet « ne tire son mérite d'aucune découverte philosophique » et n'est pas « de la famille des philosophes inventeurs. » D'ailleurs, il ne dédaigne pas les philosophes inventeurs et nous supplie de ne pas croire qu'en matière philosophique « l'invention s'égare inévitablement. » Par exemple, dit-il, Descartes invente la preuve de l'âme et de son immatérialité : c'est une acquisition tout aussi valable et tout aussi réelle qu'une nouvelle préparation chimique. Mais l'invention n'est pas le tout de la philosophie, aujourd'hui principalement. Il en est de la philosophie comme du langage. Et l'on vante à bon droit les écrivains de certaines époques anciennes, qui ont enrichi le vocabulaire. Ils n'avaient à leur disposition qu'un vocabulaire pauvre, insuffisant ; et soit qu'ils recourussent aux idiomes étrangers pour leur emprunter les élémens de ce qui leur manquait, soit qu'ils eussent le don de combiner les syllabes que leurs voisins adopteraient, ils ont avec bonheur augmenté les ressources de la littéra-

ture. Il ne s'ensuit pas du tout que le talent d'écrire consiste à enrichir le vocabulaire, à forger des mots. Bien au contraire! Un moment arrive où les langues seraient bientôt riches à l'excès et où le talent d'écrire consiste à employer moins de mots qu'il ne s'en présente. Quant aux idées, il a fallu, jadis, qu'on sût les trouver et qu'on les multipliât. Certes, on les a multipliées. Nous ne manquons pas d'idées. Nos inventeurs nous en ont donné plus qu'il n'était indispensable, et prudent même, d'en avoir. Elles ne sont pas toutes de la meilleure qualité; nous en avons d'excellentes, nous en avons d'absurdes. Il y a très longtemps qu'on a dit que nulle idée n'est assez ridicule pour n'avoir pas un instant aguiché quelque philosophe. Cela remonte à quelques siècles : après quoi, de nouvelles idées sont entrées dans la circulation. Bref, si nous sommes sages, nous ne réclamons plus de nouvelles idées. Que réclamons-nous? L'art de les classer; l'art de choisir, parmi elles, les meilleures ; et l'art de supprimer les autres. Est-ce la négation de la pensée? Pas du tout! C'est la condition de la pensée. L'habile jardinier n'est pas l'ennemi du règne végétal, s'il ôte l'herbe mauvaise et favorise le légume ou la fleur. Et Bossuet n'est pas l'ennemi de la pensée, s'il a le génie, non de semer à tout hasard des graines inconnues, mais de rendre l'esprit pareil à un bon terreau où prospèrent les vérités utiles et agréables.

Le semeur de toutes idées, je l'accorde, est plus romanesque. Et nous étions si romanesques, tout récemment! Aucune idéologie ne nous semblait trop aventureuse. Les systèmes les plus bizarres nous ont enchantés, les plus différens de toute réalité; mais, la réalité, nous en faisions très peu de cas. Elle nous gênait, pour les fantaisies de notre dialectique : aussi avions-nous de subtils raisonnemens qui l'anéantissaient et, ainsi, préservaient la liberté de nos chimères. Il est à remarquer pourtant que cette mode passait, avant la guerre, et que la jeune génération française qui préludait ne goûtait plus ces charmantes folies. Cette jeune génération, — maintenant elle est au feu; maintenant, elle a subi son épreuve et de telle façon qu'elle a montré sa valeur et sa volonté, — la profusion des idées et leur confusion ne l'amusaient pas, la désobligeaient. Le désordre mental, qui ravissait la plupart de ses devanciers, l'irritait : et elle eut, assez tôt, — si hâtivement que de vieux idéologues renommés l'accusèrent d'impertinence, — elle eut de vives paroles à l'égard de ces anarchistes. L'anarchie intellectuelle lui déplut, la dégoûta. Elle le dit et eut l'occasion de prouver que l'ordre et la discipline française n'étaient pas, pour elle, de vains mots. Cette jeunesse a désormais de l'autorité.

Cette jeunesse ne méprise pas, en Bossuet, le génie de la vérité.

Le génie de la vérité, — si, ajoute M. Dimier, « si ce qu'enseigne l'Église catholique est la vérité.» Posez au moins la question de savoir si ce qu'enseigne l'Église catholique est ou non la vérité, quand vous lisez Bossuet, quand vous jugez Bossuet! M. Dimier pose la question, la résout par l'affirmative; et, l'eût-il résolue par la négative, ce serait encore le vif intérêt, la signification très importante de son livre, d'avoir traité la question que pose l'œuvre qu'il étudie. Il réagit fort à propos contre un certain abus de la méthode historique. On nous a dit, et sans mentir, que nous devions, pour juger le passé, tenir compte des temps et de leur particularité. Nous expliquons tout le passé comme un ensemble de phénomènes très singuliers dont nous cherchons les causes. Nous réussissons à composer une image des temps révolus, sans doute ressemblante ; et l'on nous conseille de n'y plus toucher, car elle est fragile. Nous avons le sentiment du passé; nous l'avons, et avec une justesse quasi récente. Nos ancêtres n'avaient pas le sentiment du passé : ils vous le peignaient de la couleur contemporaine. Ils n'avaient pas non plus le sentiment de l'étrangeté dans l'espace ; et les Ottomans de *Bajazet* ne sont pas des Ottomans plus que les Romains ou les Grecs de *Britannicus* ou d'*Iphigénie* ne sont véritablement Romains ou Grecs. Plus exactement, nos ancêtres avaient coutume de noter, dans les pays lointains ou les époques anciennes, ce qui rapprochait d'eux les types divers de l'humanité. Nous sommes devenus attentifs aux différences, lesquelles ne sont pas négligeables. Mais, si nous ne voyons que les différences, le résultat, c'est que nous supprimons, entre nous et les autres époques de l'humanité, toute communication. Le chef-d'œuvre de la nouvelle méthode historique sera, par exemple, un Bossuet si parfaitement Louis XIV et pittoresque à merveille, si distant que nous n'oserons pas l'aborder, le consulter et le sommer de nous répondre : il a cependant à nous dire ce qu'il a tenu pour la vérité. Prenons garde, l'histoire, avec sa plus délicate méthode, est chargée de ressusciter le passé. Prenons garde qu'elle ne le tue. Elle le tue, elle l'achève, si elle supprime toute familiarité aisée et vive entre nous et les maîtres de notre pensée qui, autrefois, ont préparé les jours que nous vivons. Elle nous prive de nos pères : et nous avons besoin d'eux.

André Beaunier.

REVUE MUSICALE

LA MUSIQUE MILITAIRE

La musique militaire, 1 vol., par Michel Brenet. (Collection des *Musiciens célèbres*. Librairie Renouard. Henri Laurens, éditeur; Paris, 6, rue de Tournon.)

« Dans la beauté des sons réside une mystérieuse puissance, à laquelle obéissent les foules. » Ainsi commence un petit livre qui vient à point, dans les jours où nous sommes, et il commence bien. Au cours de l'histoire, et de l'histoire universelle, les foules, ou mieux ces troupes ordonnées, disciplinées et guerrières qu'on appelle des armées, ont constamment prodigué les preuves et les exemples de cette obéissance collective à l'étrange et souverain pouvoir des sons. En outre, le fait seul qu'il existe et qu'il exista toujours une « musique militaire, » c'est-à-dire une musique associée au mouvement, à l'action par excellence, suffirait pour contredire et ruiner certaine doctrine philosophique « qui reproche à l'art des sons d'exercer une influence dissolvante » sur notre sensibilité « relâchée et détendue; » qui l'accuse d'y amener « une réduction progressive de l'énergie motrice » et le « lent évanouissement de nos facultés de résistance, » en créant « un état affectif pur, très peu propice à l'action, mais singulièrement propice au rêve. » Ainsi la musique militaire est l'une des formes ou l'un des genres musicaux les mieux faits, non seulement pour justifier, mais pour glorifier la musique en général, la musique « en soi. »

L'unique objet de ce petit livre n'est pas la musique considérée comme représentation de personnages ou de scènes de guerre, celle

que, l'an dernier, nous avons ici même étudiée, mais la musique militaire proprement dite; au lieu de l'image, ou de la figure, nous ne regarderons en elle aujourd'hui que la compagne et l'auxiliaire des soldats.

« Josaphat, qui ne voyait aucune ressource contre l'armée effroyable de la ligue des Iduméens, des Moabites et des Ammonites, soutenus par les Syriens; après avoir imploré le secours de Dieu et en avoir obtenu les assurances certaines par la bouche d'un saint prophète, comme il a été remarqué ailleurs, marcha contre l'ennemi par le désert de Thécua et donna ce nouvel ordre de guerre : « Qu'on « mît à la tête de l'armée les chantres du Seigneur, qui, tous ensemble, « chantassent ce divin psaume : Louez le Seigneur parce qu'il est bon, « parce que ses miséricordes sont éternelles. » Ainsi l'armée change chœur de musique ; à peine eut-elle commencé ce divin chant, que les ennemis, qui étaient en embuscade, se tournèrent l'un contre l'autre et se taillèrent eux-mêmes en pièces ; en sorte que ceux de Juda, arrivés à une hauteur vers la solitude, virent de loin tout le pays couvert de corps morts, sans qu'il restât un seul homme en vie parmi les ennemis, et trois jours ne suffirent pas à ramasser leurs riches dépouilles. Cette vallée s'appela la Vallée de la Bénédiction, parce que ce fut en bénissant Dieu qu'ils défirent une armée qui paraissait invincible. Josaphat retourna à Jérusalem en grand triomphe, et, entrant dans la maison du Seigneur au bruit de leurs harpes, de leurs guitares et de leurs trompettes, on continua les louanges de Dieu, qui avait montré sa bonté dans la punition de ces injustes agresseurs. »

Parmi les exploits de la plus vieille musique militaire, notre érudit confrère aurait pu citer la victoire, en quelque sorte musicale, que Bossuet rapporte ainsi, magnifiquement (1). Il s'est contenté d'emprunter d'autres exemples, plus connus, et, pour ainsi dire, classiques, à l'histoire d'Israël ou de l'Égypte, de la Grèce ou de l'Assyrie.

En son état primitif et barbare encore, il semble bien que la musique militaire ne se soit proposé rien d'autre que d'effrayer l'ennemi par des cris, des menaces, et par le fracas d'engins grossiers et bruyans. Mais bientôt elle s'éleva à de plus nobles emplois. Elle se reconnut capable, non seulement de régler des mouvemens, de signifier des commandemens de guerre, mais aussi, et peut-être surtout, de soutenir, d'exciter le courage des combattans. Sensible à

(1) *Politique tirée de l'Écriture sainte;* livre IX, chap. IV, première proposition.

l'intelligence des soldats, elle ne le fut pas moins à leur âme. Ainsi, de semeuse d'épouvante qu'elle avait été d'abord, elle devint conseillère, bien plus, créatrice de vaillance, d'enthousiasme et d'héroïque ardeur.

Les plus anciens instrumens de la musique militaire (chez les Juifs, les Grecs et les Romains, puis au début du moyen âge) furent les instrumens à vent : la trompette (de plusieurs espèces), la corne, qui devint le cor et l'oliphant. C'est le contact avec les Sarrasins qui fit connaître aux soldats de Charles Martel et de Charlemagne, puis aux Croisés, les instrumens à percussion : les tambours et les *nacaires*. Ces derniers — ancêtres des timbales — avaient la forme de bassins de cuivre, joués par paires et à cheval. « Le tumulte qu'ils menaient, » écrit le bon Joinville, « estoit une épouvantable chose à ouïr et moult estrange pour des François. »

Alors, comme au temps, par Bossuet rappelé, des batailles et des victoires de Juda, il arrive quelquefois que l'armée « change en chœur de musique, » en chœur tout ensemble militaire et religieux. A Bouvines, le psaume *Domine Deus, qui docet*, entonné par un chapelain du roi de France assisté d'un de ses clercs, fut continué durant le combat. Le jour de l'embarquement de saint Louis, selon le récit de Joinville encore, aussitôt qu'hommes et chevaux furent tous entrés en la nef et que la porte en eut été « reclouse et estouppée, » le clergé, debout au « chasteau » du navire, commence de chanter à haute voix, le *Veni, creator Spiritus*, tandis que les mariniers « faisaient voile de par Dieu. »

Les siècles suivans, siècles d'art et de guerre, ne pouvaient manquer de favoriser le développement de la musique militaire. La trompette en devint bientôt l'instrument par excellence. De plus en plus sonore, ornée d'un « pennon, » ou banderole de satin ou de damas, enguirlandée de franges, de houppes, de tresses de soie ou d'or, éclatante aux yeux comme aux oreilles, elle était pour les uns et les autres l'emblème du commandement. On compta jusqu'à cinquante-quatre trompettes dans le cortège de Louis XI entrant à Paris après le sacre. Mais celles du Roi seules avaient licence de sonner, et quelques-unes étaient d'argent.

Historique, ou peut-être légendaire, certain tambour fut, dit-on, fait d'une matière plus rare. Zizka, le fameux chef des Hussites, aurait ordonné qu'on le tendît de sa peau, se flattant par là de mettre, jusqu'après sa mort, les ennemis en fuite. Tambours et trompettes, batteries et sonneries, celles-là pour les fantassins, les autres pour

les troupes à cheval, se partagèrent ainsi longtemps la musique militaire (1). Les fifres y furent ajoutés, vers le XVIe siècle, par les régimens étrangers, notamment par les Suisses (2). A signaler encore, en fait d'instrumens locaux, certaine grosse caisse dite « bedon » ou « bedondaine, » introduite chez nous par des mercenaires de Grèce ou d'Albanie ; plus tard, sous Louis XIV, une sorte de grand coquillage, qu'embouchaient, en souvenir de leur pays, des miquelets pyrénéens ; enfin le populaire *bag-pipe*, qui, dès l'époque de la Renaissance, inspirait aux régimens d'Écosse la même ardeur dont il les enflamme encore à nos côtés, aujourd'hui.

Avec le nombre et la variété des instrumens, s'accroissait peu à peu la beauté de la musique. Le riche répertoire de l'art polyphonique en fournissait les thèmes innombrables. Et même, dans les grandes circonstances de la vie civile, ou civique, cérémonies religieuses, entrées royales, tournois ou concours, les « bandes » militaires ne manquaient pas d'intervenir, et les musiciens de guerre devenaient musiciens de fête. Alors, écrit éloquemment notre confrère, alors, « comme un sang jeune et chaud, la musique coulait dans les veines du monde. »

Le grand siècle — c'est le XVIIe siècle que nous voulons dire — n'était pas pour en rompre, ou seulement en retarder le cours. On voit, à cette époque, ou plutôt on entend se multiplier, sur des rythmes divers, batteries de tambours et sonneries de trompettes. Michel Brenet cite, parmi les premières, l'*Entrée*, simple et double, la *Marche*, l'*Assemblée*, le *Ban*, la *Diane*, la *Chamade* et l'*Alarme*. Quelques-unes des autres se nommaient le *Bouteselle*, « à l'*Estendart* » et le *Cavalquet*. De cette dernière, le thème s'est conservé jusque sous Napoléon, et le souvenir, ou l'écho, s'en retrouve même dans certaine marche encore usitée aujourd'hui. C'est du règne de Louis XIV que date, non pas seulement chez nous, mais dans le reste de l'Europe, qui nous imitait alors en toute chose, la réglementation de la musique militaire. Autant que des ordonnances, des restrictions étaient parfois nécessaires, certains officiers ne craignant pas d'entretenir à trop grands frais et de leurs deniers, la musique de leur régiment. Aussi bien, en cela comme en tout, le Roi donnait l'exemple, et pour la beauté, pour la splendeur, même musicale, de sa maison

(1) Le petit livre de Thoinot Arbeau (Jehan Tabourot), l'*Orchésographie* (1588), contient de nombreux détails sur le tambour français et les diverses façons d'en jouer, ou « d'en battre. »

(2) Voir également l'*Orchésographie*.

militaire, il lui plaisait de ne rien épargner. Les musiciens du temps, y compris un Lulli, ne dédaignaient pas de composer pour l'armée des airs de marche, voire de simples batteries de tambour. Dans l'orchestre militaire, une place d'honneur était alors réservée aux timbales. On cite un régiment qui n'en possédait pas moins de deux paires, enlevées à l'ennemi. Le « timbalier, » dit un document contemporain, « doit être un homme de cœur et chercher plutôt à périr dans le combat que de se laisser enlever avec ses timbales... Il doit avoir un beau mouvement de bras, et l'oreille juste, et se faire un plaisir de divertir son maître par des airs agréables dans les actions de réjouissance... Il n'y a pas d'instrument qui rende un son plus martial que la timbale, principalement quand elle est accompagnée de quelques trompettes. »

On le voit, « la fiancée du timbalier » n'avait pas fait un mauvais choix. Il semble que les compositeurs du XVIIe siècle aient deviné quelle expression, quelle éloquence même, cent cinquante ans plus tard, le plus grand, le plus héroïque des musiciens donnerait aux timbales. Dès l'andante de sa première symphonie, Beethoven les accorde comme on ne l'avait pas fait encore. Il essaye en quelque sorte leurs notes solennelles. Il les prépare à leur fonction, à leur dignité prochaine. Dans la quatrième symphonie, il déploie leur magnificence sombre. Au cours du premier morceau (seconde reprise), la merveilleuse rentrée du thème principal se prépare, se développe et s'achève sur un roulement de timbales tel que jamais on n'en avait entendu. Mais surtout, c'est dans l'*adagio* que rayonne la beauté singulière d'un dessin, ou d'une « figure » de timbales. Ici, pas même un roulement : un simple accent, un appui régulier de la dominante sur la tonique. Cet accent, lorsque les timbales l'empruntent à d'autres instrumens, prend un caractère de gravité sans pareil. Çà et là, tandis que chante une mélodie auguste, les timbales interviennent. C'est elles qui semblent rythmer de leurs pulsations puissantes le cours d'une sereine pensée et d'une vie heureuse; elles qui creusent le plus avant l'abîme mystérieux du rêve, et l'abîme aussi d'une âme, la plus profonde peut-être d'où s'exhala jamais un soupir.

Le XVIIIe siècle a produit, en la personne de Maurice de Saxe, un grand soldat mélomane. L'auteur des *Rêveries sur l'art de la guerre* prétendait même reconnaître une certaine analogie, au moins étymologique, entre le terme de « tactique » et le mot allemand « Takt, » qui signifie mesure. La musique, à son avis, était bien plus qu'un « ornement militaire. » Il la tenait pour un élément d'ordre, de mouvement

et d'action, voire de succès. « Faites-les marcher (les troupes), en cadence, voilà tout le secret. Avec cela, vous ferez marcher vite et lentement, comme vous voudrez; votre queue ne traînera jamais, tous vos soldats iront du même pied; les conversions se feront ensemble avec célérité et grâce ; les jambes de vos soldats ne se brouilleront pas, et vos soldats ne se fatigueront pas. » Ailleurs : « Que dira-t-on, si je prouve qu'il est impossible de charger vigoureusement l'ennemi, sans cette cadence? »

Les musiciens du XVIIIe siècle ne méprisèrent pas non plus le genre auquel un Lulli s'était intéressé. Haendel écrivit une marche de régiment et Favart n'estimait pas indigne de Gluck une composition de cette espèce. Soucieux, comme son aïeul, de l'éclat et du progrès de la musique militaire, Louis XV prescrivit à plusieurs reprises une révision générale des batteries et sonneries de l'infanterie et de la cavalerie. En 1762, le maréchal de Biron, colonel du régiment des gardes françaises, obtint du Roi la permission d'élever au double le nombre de ses musiciens et de faire supporter par le Trésor la dépense nécessaire, qui ne s'élevait pas à moins de 24 000 livres par an.

Un écrivain militaire de l'époque, le lieutenant-général comte Turpin de Crissé a beau protester contre le succès croissant de la musique aux armées, en France, hors de France, le goût public est le plus fort. La Cour elle-même raffole des concerts donnés en plein air, les soirs d'été, sur la terrasse de Versailles, par les bandes de musique de la garde française et de la garde suisse. Le divertissement en est offert aux hôtes princiers du château, comme le comte du Nord (grand-duc Paul de Russie). A Paris, les « sérénades militaires » attirent la foule sur le boulevard. « La musique des gardes françaises, » écrit Mercier dans son *Tableau de Paris*, « imprime au régiment une distinction qui le fait chérir. » Nous ne parlerions pas autrement aujourd'hui de la garde républicaine. Les mêmes musiciens concourent au *Te Deum* chanté à Notre-Dame pour fêter la déclaration de l'indépendance des États-Unis. Enfin leur réputation mondaine est si grande, que leur colonel se voit obligé de les laisser aller, par petits groupes, « exercer leurs talents dans toutes les maisons honnêtes où ils étaient désirés. »

La Révolution consacre la faveur de la musique militaire. Elle en fait non seulement la compagne et l'auxiliaire de ses victoires, mais l'ornement de ses fêtes civiques. Un jeune officier, Bernard Sarrette, fonde une école de musique militaire qui ne tarde pas à

devenir le Conservatoire de musique et de déclamation. Les Gossec, les Catel, les Lesueur et les Méhul contribuent à la création d'un riche répertoire de marches, ouvertures, pièces et cantates patriotiques. La musique est de toutes les cérémonies, comme elle est de toutes les batailles. « A Valmy, » raconte un soldat musicien, « au moment où le feu était le plus animé, le fils du duc d'Orléans, surnommé le général Égalité (le futur Louis-Philippe), vint au milieu de notre musique et nous dit : « Musiciens, il y a assez longtemps que l'on joue *Ça ira*; jouez-nous donc Ça va. » A l'instant, nous nous mîmes à jouer et toutes les musiques en firent autant. Mais cela ne dura pas longtemps, car le morceau était à peine commencé, que deux des musiciens étaient blessés et un tué, ce qui fit bien vite cesser la musique. »

Quant aux œuvres composées par les maîtres cités plus haut pour les solennités nationales, plus d'une mériterait encore aujourd'hui l'attention, l'admiration même. Il n'en est pas moins certain qu'à l'apparition et comme au souffle seul de nos deux hymnes héroïques par excellence, *le Chant du Départ* et *la Marseillaise*, la musique d'alors, au moins la musique militaire, s'est tout entière et pour jamais évanouie (1).

L'espace nous manque pour suivre plus loin, et jusqu'à nos jours, le progrès, ou l'évolution du genre. Ni le Premier Consul, ni l'Empereur ne s'y montrèrent indifférens. Signalons au moins, sous l'Empire, la proscription tacite des refrains révolutionnaires et de *la Marseillaise* elle-même, que remplacèrent généralement des « timbres » alors populaires, d'innocens vaudevilles, ariettes ou chansons.

La période de calme inaugurée par la Restauration détourna quelque peu la musique militaire de sa destination primitive. Elle se fit elle-même pacifique, et c'est pour l'agrément tout esthétique d'auditoires civils, ou bourgeois, qu'elle multiplia désormais ses tranquilles concerts. Mais, pour être ainsi devenue plus modeste, elle n'en demeura pas moins bienfaisante. Et même, par son progrès technique, grâce à des exécutions plus fréquentes, au nombre ainsi qu'au talent accru des exécutans, il arriva que ses bienfaits s'étendirent. Longtemps, bien longtemps avant la création de nos orchestres du dimanche, elle entra comme un élément salutaire, précieux, dans les habitudes et dans les plaisirs de la foule. L'usage s'établit peu à peu d'instituer des concours entre les diverses bandes militaires de la France et de

(1) Sur la musique de ce temps-là, consulter l'ouvrage très complet de M. Julien Tiersot : *Les fêtes et les chants de la Révolution française;* 1 vol. Hachette, 1908.

l'étranger. Chacune des Expositions universelles qui se renouvelèrent périodiquement pendant le siècle dernier servit d'occasion à ce genre de fêtes ou de festivals, qualifiés parfois, — et non sans raison, — de « monstres. » Alors se créa le genre, assurément discutable, des « sélections, » « fantaisies, » « pots-pourris, » « sur les motifs » des opéras les plus fameux et non pas toujours les meilleurs. Une fois pourtant, une seule, sous le gouvernement de Juillet, un musicien de génie, Berlioz, écrivit spécialement et sur commande officielle, pour un orchestre militaire qui ne comprenait pas moins de deux cents instrumentistes, une de ses œuvres, et non la moindre, la *Symphonie funèbre et triomphale*. Elle était destinée à célébrer le dixième anniversaire de la Révolution de 1830, tout en accompagnant la translation des restes des victimes dans le monument qui venait de s'élever à leur mémoire sur la place de la Bastille. Berlioz a défini lui-même l'idée et le programme de la vaste composition :

« Rappeler d'abord les combats des trois journées fameuses, au milieu des accens de deuil d'une marche à la fois terrible et désolée, qu'on exécuterait pendant le trajet du cortège; faire entendre une sorte d'oraison funèbre ou d'adieu adressé aux morts illustres, au moment de la descente des corps dans le tombeau monumental, et enfin chanter un hymne de gloire, l'apothéose, quand, la pierre scellée, le peuple n'aurait plus devant les yeux que la haute colonne surmontée du génie de la liberté aux ailes étendues et s'élançant vers le ciel, comme l'âme de ceux qui moururent pour elle. »

Malgré la grandeur du programme et celle de l'œuvre, ou plutôt peut-être à cause de cette grandeur même, l'exécution et le succès trompèrent cruellement l'espérance du maître. Dans le tumulte et le désordre de la rue, dans le bruit de la foule, sa musique se perdit et, de son propre aveu, « il n'en surnagea pas une note. »

. . . . . .

La place, encore une fois, nous est trop mesurée pour suivre jusqu'aux dernières pages du livre de notre confrère l'histoire de la musique militaire. Chacun de nous, rien qu'en interrogeant sa mémoire, y pourrait ajouter un chapitre particulier, un choix de souvenirs personnels et toujours chers. La musique militaire! Sur « le Cours » ou « les Allées » de nos villes de province, dans nos jardins parisiens, « à l'âge où l'on est écolier, » que de jeunes cœurs français elle a fait battre! Mais elle n'a pas charmé seulement notre enfance lointaine. Nous lui devons de plus récentes et non moins vives impressions. Étrangère, que dis-je! ennemie autrefois, désormais amie

et fraternelle, n'est-ce pas hier que la musique de la Garde Royale anglaise est venue chez nous et par nous se faire applaudir ! Au grand soleil de juin, un jour dans l'enceinte charmante et fleurie du Petit-Palais, un autre jour, — concert plus étonnant encore, — au pied de la colonne impériale, « c'était merveille de le voir, merveille de l'ouïr, » l'orchestre aux tuniques écarlates et chamarrées d'or, d'où jaillissaient tour à tour l'hymne britannique et le nôtre, double promesse d'une seule victoire.

Plus vieilles de quelques années, mais toujours vives, que d'émotions patriotiques la musique militaire, la nôtre, ne nous a-t-elle pas données ! Un soir entre autres, — nous croyons en ressentir encore la grave et presque religieuse douceur, — un soir, c'était au Luxembourg. Dans le jardin italien à demi, à demi français, classique deux fois, devant le vieux palais florentin, entre les parterres de glaïeuls et de roses trémières, sur les terrasses et sous les platanes de la fontaine, partout ici notre enfance a couru, partout a travaillé, flâné, rêvé notre jeunesse. Jardin des écoliers et des étudians, des poètes, des artistes et des amoureux, on y respire plus de vie et de beauté qu'en tout autre ; il semble qu'un air plus subtil et plus imprégné de souvenirs y forme des sons plus capables de nous attendrir. La garde républicaine, « la garde, » va jouer devant un nombreux et modeste auditoire. D'humbles gens surtout le composent. Ils causent entre eux, gentiment. « Moi, dit un ouvrier, j'ai une heure de chemin pour *venir à la musique.* » Et voici qu'elle vient à eux, à nous. L'heure est délicieuse. Une vapeur lilas s'élève entre les marronniers. Les premières feuilles de platane tombent sur l'eau du bassin. Quelquefois un ramier traverse le cercle sonore. Le saxophone soupire la touchante élégie de Massenet : « La Troyenne regrettant sa patrie. » Nous écoutons les soldats de France jouant de la musique française devant un public français. Alors, l'âme de notre pays se mêle à notre âme, son cœur bat avec notre cœur. Au lieu de la captive antique, nous croyons en entendre d'autres, nos sœurs de Lorraine et d'Alsace, pleurant, comme la Troyenne, leur patrie perdue...

Qui nous eût dit alors qu'elles la retrouveraient demain !

A propos de ces souvenirs, évoqués ailleurs, M. Camille Saint-Saëns nous écrivait naguère :

« Vous parlez de votre joie d'entendre de la musique française devant un public français. Or, je trouve, moi, qu'il y a dans ces concerts beaucoup trop de musique étrangère.

« Le public qui vient là, qui fait « une heure de chemin pour

venir à la musique, » n'a pas d'exigences spéciales. Il ne vient pas là, comme au Châtelet, pour montrer sa transcendance artistique. Il vient naïvement et prend de confiance ce qu'on lui donne. Il vient écouter, dans la musique militaire, la voix de la Patrie... Je ne demande pas, croyez-le bien, que la musique étrangère soit bannie des programmes, mais qu'elle n'y soit pas, comme elle l'est trop souvent, prépondérante...

« S'il est naturel que l'on joue Wagner dans les grands concerts (1), devrait-il figurer dans les concerts militaires, lui, l'insulteur de la France vaincue!

« Il y a quelques années, on célébrait à Pézenas des fêtes en l'honneur de Molière. Un ministre y assistait. Tout à coup, au plus beau moment de cette cérémonie essentiellement nationale, éclate la Chevauchée des Walkyries. Je ne pus contenir l'expression de mon étonnement. « Eh! bien! Quoi? me dit le ministre. Est-ce que ce « n'est pas beau? » — D'abord, ce n'était pas beau : privée de la partie vocale, mutilée dans ses développemens, la chevauchée n'est plus belle. Il ne reste de beau que le thème, et ce n'est pas assez. »

A quoi M. Saint-Saëns ajoutait : « Ma protestation n'eut d'autre effet que de me brouiller avec le ministre. »

Il nous plaît d'espérer qu'à l'avenir, une telle raison de protester ne nous sera plus fournie. Souhaitons également qu'après la guerre, nos musiciens, et non les moindres, ne dédaignent pas d'écrire des œuvres originales, et nationales, pour nos musiques militaires. Celles-ci ne sont point indignes de cet honneur. Que désormais chaque forme de notre art nous soit chère, et même sacrée. Que chacune soit appelée à célébrer un jour, — qui luira bientôt, — le salut et la gloire de notre patrie. Aussi bien, la musique elle-même, la musique militaire, y aura concouru. Pour les soldats-musiciens, comme pour leurs frères, il sera juste que l'honneur suive la peine et l'égale. Celle-ci ne leur est point épargnée. On lit dans un document anglais du xve siècle : « Tous les capitaines doivent avoir des tambours et fifres, et des hommes pour s'en servir, qui soient fidèles, discrets et ingénieux, habiles à se servir de leurs instrumens et versés dans plusieurs langues, car souvent ils sont envoyés pour parler aux ennemis, sommer leurs forts et leurs villes, racheter et conduire des prisonniers, et porter divers autres messages... S'il arrive que ces tambours et fifres tombent entre les mains de l'ennemi, ni présens ni violences

(1) Cette lettre était écrite en 1907.

ne doivent les porter à révéler les secrets qu'ils peuvent connaître. »

Si les musiciens anglais pouvaient jadis être désignés comme parlementaires, les nôtres, aujourd'hui, sont affectés au service, autrement périlleux, de brancardiers. L'un d'entre eux, — une jeune clarinette blessée, — nous écrivait cet hiver : « On a beaucoup critiqué la musique. D'aucuns n'ont voulu voir dans les musiciens, qui ne portent pas le fusil, que des « embusqués du front. » Assurément, le danger, pour le musicien-brancardier, est moindre que pour le combattant. Il ne charge pas à la baïonnette, il ne va pas à l'attaque. Mais tout de même il doit aller, venir, toutes les nuits, dans la zone des obus et des balles. Il faut qu'il porte le blessé, à deux, à quatre, dans les endroits difficiles, et dans la nuit. Il y en a de terribles, des nuits, surtout dans les secteurs agités, quand la pluie tombe, amenant la boue. Alors, ça devient épouvantable. Il faut vivre ces heures-là. On ne peut imaginer les souffrances, physiques et morales, du blessé et des brancardiers qui le portent. Dans la plaine crevassée... quand le vent soufflant en tempête pousse les gros nuages qui cachent les étoiles, il faut aller à l'aventure, sans autre signe pour se diriger que les fusées qui s'élèvent de temps en temps, et dont la lueur subite, aveuglante, force à se cacher, à se tapir, immobile. Les obus tombent. L'angoisse étreint le cœur, à la pensée de s'égarer... Puis les chutes finissent par briser le courage. Tantôt c'est le vide, soudain, sous les pieds, d'un trou d'obus où l'on disparaît. Tantôt c'est l'enlizement. Que de heurts douloureux, affreux, pour le blessé !... J'ai connu certains secteurs de la Somme, où le transport d'un blessé, d'un seul, exigeait, rien que pour la partie du trajet réservée aux musiciens, quatre heures, quatre heures d'efforts continus, et si intenses, qu'ils brisaient les constitutions les plus robustes... Non, jamais on ne saura mettre trop en relief le mérite des musiciens-brancardiers, dont le rôle nocturne, passif, demeure ignoré de beaucoup. »

. . . . . .

Faisons nôtre cette conclusion. Aussi bien, elle peut suffire. Nulle autre ne répondrait mieux au sujet comme au titre de notre brève étude. Dans l'héroïque et secourable mission des soldats-musiciens, dans l'alliance, sur le champ de bataille, de la charité et de la musique, il y a pour celle-ci, pour ceux-là, un titre d'honneur, mais caché, une part de gloire, mais obscure. Il est d'autant plus juste qu'elle ne leur soit pas refusée.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Dans cette fuite des événemens où le fait efface le fait, comme, dans une mer furieuse, la vague recouvre la vague, les hommes et les choses sont emportés d'un tel mouvement qu'il est presque impossible d'en suivre le d'en fixer tous les temps et d'en tracer un tableau qui soit à la fois exact et complet. Ce ne sont pas seulement les morts qui vont vite. L'histoire court. Il est vrai, pour notre malheur, que, depuis plus de trois ans, elle n'est faite que de morts. Cependant la guerre elle-même, l'action proprement militaire, par momens, paraît piétiner et stagner. Nous venons de traverser un de ces intervalles. Les Allemands, après leur poussée sur Riga, semblent s'être arrêtés : hésitent-ils ou se préparent-ils ? Est-ce de leurs desseins qu'ils ne sont pas sûrs, ou de leurs forces ? Ils suspendent leur marche sur le front roumain, qu'ils dégarnissent, soit que l'héroïque résistance d'une armée qui a été magistralement reprise leur ait fait payer trop cher un succès d'où ils n'espèrent plus tirer assez, soit que la pensée de Pétrograd ait chassé de leur esprit le rêve d'Odessa. Sur l'Isonzo, le San Gabriele est toujours disputé en d'âpres et incessans combats : Vienne défend là le double chemin de Laybach et de l'Adriatique. Chez nous, sur le front tenu par les troupes françaises, on n'a guère signalé que des canonnades et des escarmouches : ainsi sur l'Yser, sur l'Aisne, sur la Meuse. Sous Verdun, pourtant, nous avons enlevé le bois le Chaume et la crête du bois des Caurières : le Kronprinz impérial en a témoigné son dépit par des contre-attaques dans le grand style, qui n'ont jamais manqué de tourner à notre avantage. Sauf entre Langemarck et Hollebeke, où les soldats du général Gough ont pénétré de quinze cents mètres dans les lignes allemandes, faisant trois mille prisonniers, nulle part, cette quinzaine, n'a tonné un coup éclatant.

Mais, ne craignons pas de le redire, la guerre, et surtout une pareille guerre, ne se fait pas uniquement par les armes. Ne craignons pas non plus de le répéter : des quatre facteurs qui contribuent à en mesurer et à en assurer les chances, aucun n'est négligeable, mais le moins négligeable de tous, parce que c'est lui qui règle ou embrouille, permet ou empêche le jeu des trois autres, est le quatrième : le gouvernement. Nous ne l'avons pas caché : de bons juges, des maîtres de la critique politique, ont cru découvrir dès le début, dans les gouvernemens de l'Entente, *una certa fiacchezza*, quelque chose de « flasque, » une certaine mollesse, une certaine faiblesse. Il est juste de reconnaître que, dans le camp ennemi, on a fini par faire la même constatation, ou une constatation qui revient au même. Si l'on y est resté plus longtemps sans s'en apercevoir et sans s'en plaindre, c'est d'abord à cause de l'avance qu'une offensive préméditée durant un demi-siècle avait conduit et presque contraint à prendre ; c'est peut-être aussi à cause d'une inclination naturelle à trouver bien tout ce qui est fait par ceux en qui l'on aime à incarner l'infaillibilité de l'État omnipotent; peut-être encore à cause de la rigidité des institutions et de la rigueur des lois ou de la force des habitudes, dont la première ôte les moyens et la seconde ôte l'envie de récriminer. Mais aujourd'hui, dans l'Europe centrale, comme dans les pays de l'Entente, on a vu où était le point faible, et qu'il était précisément en cet endroit si délicat : partout, des deux côtés, on cherche des gouvernemens, le gouvernement qu'il faut à la guerre. L'Empire allemand, mécontent de M. de Bethmann-Hollweg, n'est que très médiocrement satisfait de M. Michaelis. L'Autriche est passée du comte Clam-Martinitz au chevalier de Seidler, en qui il est visible qu'elle ne se repose pas. La Hongrie, après s'être arrachée à la volonté tyrannique de M. Étienne Tisza, n'a pu que flotter de la jeunesse un peu neuve du comte Maurice Esterhazy à l'expérience un peu mûre de M. Wekerlé. En Italie, M. Boselli se heurte ou se frotte aux difficultés que rencontra avant lui M. Salandra, quoique l'un ait transmis à l'autre, en la personne de M. Sonnino, l'élément de permanence et de continuité. En Angleterre, le Cabinet Lloyd George n'est plus le Cabinet Asquith, ni même le premier cabinet Lloyd George : la sortie de M. Henderson a failli en compromettre l'équilibre. En France, comptons. Nous avons eu deux ministères Viviani, deux ministères Briand, et il s'en est fallu d'un rien que nous eussions deux ministères Ribot. Avec le ministère Painlevé, que nous avons, cela fait sept. Nombre sacré : puissions-nous enfin avoir un gouvernement !

Nous le méritons : des six ministères précédens, pas un n'a été renversé par un geste des Chambres, pas un n'est tombé par le refus délibéré d'une opposition. Cette opposition, à ne rien dissimuler ni déguiser, n'a pas manqué de naître et de les gêner, sourde ou criarde selon les heures ; mais ils ont eu constamment la majorité contre elle, et, de l'un à l'autre, ils se sont légué le secret de s'en débarrasser, en l'absorbant. Non, et c'est ce qui vaut d'être noté, ce ne sont pas les caprices du Parlement qui, du ministère Viviani au ministère Ribot, ont entretenu ou aggravé à notre détriment l'espèce de paralysie ou d'ataxie gouvernementale qui résulte d'une perpétuelle instabilité : tous, sans exception, se sont défaits par une opération intérieure ; ils n'ont pas été démolis, ils se sont désagrégés ; du dedans, pas du dehors : l'instabilité du gouvernement est venue des ministères mêmes, ou de certains ministres mêmes ; inutile de citer des noms : l'ordre chronologique les évoquera.

Quoi qu'il en soit, M. Malvy ayant donné sa démission, par suite de circonstances sur lesquelles il serait oiseux de revenir, M. Ribot pensa que l'occasion était bonne de remanier son ministère et, en le rajeunissant, de lui rendre la vigueur qu'il n'avait plus. Il crut qu'il suffirait, pour en faire un gouvernement, de changer quelques personnes, et fit dire qu'il ne comptait pas appeler plus de quatre ou cinq nouveaux collaborateurs. « La nécessité de ne pas entraver le fonctionnement des services et les exécutions de toutes les œuvres de guerre » l'avait porté, en effet, à ne pas se séparer de la plupart des anciens ministres, « notamment des trois ministres de la Défense nationale et du ministre des Finances. » C'était, d'un certain point de vue, la sagesse même. Le dimanche matin, nous avions donc, sur cette base, un ministère reconstitué. M. Ribot demeurait président du Conseil, M. Painlevé ministre de la Guerre, M. Albert Thomas, ministre de l'Armement et des Fabrications. Avec eux demeureraient au moins M. Chaumet, M. Thierry. Pour le reste, on s'arrangerait.

Seulement, M. Ribot, tandis qu'il échafaudait cette construction plutôt fragile, en matériaux qui, presque tous, s'ils n'étaient pas usés, avaient déjà servi, n'avait pas pris garde à la réunion qu'avait tenue, avant même l'ouverture officielle de la crise, le parti socialiste, ni à l'ordre du jour où ce parti avait consigné le plus clair de ses confabulations. Quand on dit « le plus clair! » Mais enfin, le plus substantiel, le plus positif de la motion était que le parti socialiste se réservait de discuter s'il continuerait ou non de prêter

son homme ou ses hommes, le nombre qu'il en prêterait, le taux, payable en concessions à ses doctrines, formules ou turlutaines, auquel il les prêterait; et qu'il désignait, pour cette négociation, cinq plénipotentiaires, dont il semble que M. Renaudel se soit fait le porte-parole et le porte-plume, derrière M. Albert Thomas qui, s'inclinant, confirmait qu'il ne pouvait qu'obéir aux décisions de son parti.

Repoussé par les socialistes, M. Ribot se résigna, vraisemblablement sans douleur, à faire sans eux son ministère. Il était environ trois heures. A la fin de l'après-midi, la liste était arrêtée, et M. Albert Thomas, remplacé pour ainsi dire hiérarchiquement par son sous-secrétaire d'État, M. Loucheur. La brèche était bouchée, le navire calfaté; il allait flotter. Mais, à huit heures, M. Painlevé, au sortir d'une visite d'adjuration à M. Albert Thomas, n'ayant point réussi à le fléchir, « venait informer M. Ribot qu'à son tour il croyait devoir se retirer, parce qu'il estimait qu'on ne pouvait former le Cabinet sans la participation des socialistes. » Alors, M. Ribot « remercia tous les membres qui avaient répondu à son appel et déclara qu'il renonçait à poursuivre plus longtemps ses négociations, laissant à un autre le soin de former un ministère. »

Cet autre était tout trouvé. Dans la journée du lundi, M. Painlevé se mit en campagne. Le mardi, à l'aube, il touchait au but; en cet instant, de nouveau les Cinq arrivèrent. Ils avaient encore un papier, et beaucoup plus long, qui occupe une colonne entière de *l'Humanité*. Ce sont des encyclopédistes ; mais comme, d'autre part, ils ne sont point gens à se nourrir de théorie pure, et perdent rarement la carte, quand ils eurent acquis l'impression que M. Painlevé ne répugnait pas à leurs indications, à leurs directions, dans « l'ordre diplomatique, l'ordre militaire, l'ordre économique, l'ordre de la vie intérieure, » ils vinrent au fait et demandèrent : « Avec quels hommes ? »

Ce fut la pierre d'achoppement. Sans se dépenser en efforts superflus, M. Painlevé avait recueilli les débris de la combinaison Ribot, et premièrement M. Ribot lui-même, qui lui paraissait aussi indispensable aux Affaires étrangères que, la veille, à M. Ribot, M. Paul Painlevé avait paru indispensable à la Guerre. Dans l'ensemble, le ministère Painlevé-Ribot n'était qu'une réplique, qu'une transposition du ministère Ribot-Painlevé, et c'est à cette reproduction, que, par rancune de leur défaite dans l'affaire des passeports pour Stockholm, les socialistes se refusaient à coopérer. Leur

exclusive, lorsque MM. Albert Thomas et Varenne la portèrent pour la seconde fois, était dirigée moins contre le nouveau que contre l'ancien président du Conseil. Sous cet anathème, le premier mouvement de M. Painlevé fut de renoncer, comme avait, par son propre départ, renoncé M. Ribot ; mais le premier mouvement n'est pas toujours le bon. M. Paul Painlevé fut rejoint et retenu par des amis ; dans le calme conseil de la nuit, il écouta la voix de sa conscience; elle lui ordonna de faire quand même son cabinet, et, le mercredi, il le fit.

Il le fit sans les socialistes, ainsi que M. Ribot avait voulu faire. Là-dessus, la malignité a aiguisé ses flèches. Pourquoi ce qui était impossible pour M. Painlevé, avec M. Ribot comme président du Conseil, a-t-il cessé de l'être pour le même M. Painlevé, avec M. Painlevé lui-même ? Il y en a qui se sont gaussés de cette apparente incohérence. Mais M. Painlevé n'en avait pas moins fait son ministère, et nous l'en louerons. Sincèrement, sans ironie, nous le louerons de n'avoir pas versé, ainsi qu'on pouvait le craindre, dans un excès « d'esprit de géométrie. » On a dans la mémoire la phrase de Pascal : « Ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier... » M. Painlevé, au contraire, a bien vu ce qu'il avait devant lui, et il a su ne pas « traiter géométriquement les choses fines. » Félicitons-l'en, et surtout félicitons-nous-en.

Épiloguerons-nous, après cela, sur la composition même du cabinet? L'examinerons-nous tête par tête, et chaque homme par rapport à la fonction? Nous récrierons-nous devant le nombre inusité des ministres? Eh ! bien, oui, ils sont trente : quinze titulaires, quatre honoraires, onze sous-secrétaires d'État. On en a vu passer, selon les nuances changeantes du jour, au gré des minutes fugitives, d'une spécialité à une autre, qui est fort différente. Mais ce sont peut-être les lois du genre, et, en tout cas, ce sont les mœurs du régime. Parmi les quatre ministres sans portefeuille, dont s'échauffe tant la bile socialiste et radicale-socialiste, figurent M. Louis Barthou, qui fit voter la loi de trois ans, et c'est une injustice réparée, MM. Léon Bourgeois, Paul Doumer, Jean Dupuy, et c'est de l'activité ou de l'expérience utilisées. Dans beaucoup d'autres, qui sont encore peu connus, on ne saurait refuser de placer au moins des espérances. Assurément,

comme dit Guichardin, « il y a chez les princes, même grands, très grande disette de ministres bien qualifiés. » Évidemment aussi, il est plus difficile d'en trouver trente de cette sorte que d'en trouver dix, et d'en trouver dix que d'en trouver un. Cependant des hommes peuvent être la monnaie d'un homme ; l'essentiel est qu'il y en ait un qui les persuade et les oblige de faire bourse commune. Qu'ils s'y soient mis à trente, peu nous importe, s'ils nous procurent, dans la quatrième année de guerre, le gouvernement auquel la France aspire, et auquel elle a droit par sa vaillance, par sa patience, en un mot : par sa vertu.

Un gouvernement national. Nous l'appellerons ainsi, s'il l'est par ses intentions et par son action, sans nous attarder à remarquer qu'une moitié de l'opinion en est exclue, qui est une moitié de la France, et qui, quoiqu'on ne pèse point les parts du sacrifice, n'est pas celle qui a le moins donné. Peu nous importe encore : nous ne demandons que d'avoir un gouvernement, nous ne demandons pas d'en être. Que la guerre soit menée à la meilleure fin, à la seule bonne, par un « gouvernement de gauche, » s'il faut, pour l'y mener, en tendant au dernier cran toutes les énergies, un « gouvernement de gauche, » nous ne regarderons pas de quelle main il les tend. Nous verrons après, lorsqu'il ne sera plus impie et funeste de discuter, lorsqu'il s'agira non plus de ne pas mourir, mais de recommencer à vivre. Après, nous ferons tout pour ne point vivre comme nous avons vécu, parce que nous voyons clairement et nous n'oublierons pas de quoi nous avons failli mourir. Jusque-là, il n'est pas d'autre vie que de vaincre ; pour vaincre, que de s'enfermer irréductiblement dans l'idée de chasser l'invasion ; pour être sûr de la chasser, que de ne pas laisser, par l'espionnage, la trahison, les compromissions louches et les basses manœuvres, détremper l'âme française ; pas d'autre règle que d'avoir une politique de guerre, et de n'en pas faire d'autre ; pas d'autre objet que d'être un gouvernement de guerre, c'est-à-dire d'unir et de tenir unie dans la guerre toute la nation, de ne gouverner pour personne que pour la France, ni contre personne que contre l'ennemi.

Avoir une politique de guerre, être un gouvernement de guerre, gouverner pour la France, ou simplement être un gouvernement et gouverner, c'est employer au mieux les merveilleuses ressources, les réserves inépuisables de la France, ne pas souffrir qu'il en reste d'enfouies, qu'il y en ait d'ignorées, de dédaignées, de perdues, de gâchées. C'est avoir de l'ordre, faire de l'ordre, être un ordre. C'est être une

pensée et une volonté. A cette hauteur, il n'y a plus ni « d'esprit de finesse, » ni « d'esprit de géométrie. » Il y a l'esprit, ou il n'y a rien. Mais il ne se peut pas qu'il n'y ait rien. Le mot du chancelier Oxenstiern à son fils : « Allez voir, mon enfant, par combien peu d'esprit le monde est gouverné, » ce mot est faux. Par trop peu d'esprit, le monde n'est pas gouverné. M. Painlevé tiendra à honneur de démontrer en mathématicien que trente ministres font un gouvernement. Sa déclaration le promet, dans le sentiment qu'il faut, avec l'accent qui convenait. Nous souhaitons, et nous attendons, que ses œuvres le prouvent.

Les puissances occidentales ont d'autant plus l'obligation de s'assurer, pour le triomphe de leur cause, cette suprême chance de la guerre, que, depuis six mois, et peut-être davantage, si l'on ne s'arrête pas à la surface des choses, elle manque tout à fait à leur grande alliée d'Orient, Depuis six mois au moins, la Russie a trop de gouvernemens pour avoir un gouvernement. C'est l'anarchie par *panarchie*, où tout le monde commande, personne n'obéit et personne n'est obéi. On avait salué comme une libération la jeune audace de Kerensky ; on aimait voir en lui le régénérateur, le réorganisateur ; on ne lui ménageait pas les comparaisons, Carnot, Danton, d'autres encore : d'acharnés adversaires du pouvoir personnel, subitement convertis par la nécessité, faisaient en sa faveur appel à la dictature. Deux ou trois fois, le bruit a couru qu'il l'avait assumée, et l'on en eût été heureux, non point à cause de la dictature, mais à cause de la possibilité d'ordre. Pour dire le vrai, la dictature de Kerensky apparaissait purement oratoire, et telle quelle, on la sentait toute tournée, par inclination ou par faiblesse, contre le péril réel ou imaginaire de la réaction, de la contre-révolution, contre des ombres, plus ou moins consistantes ou inconsistantes, de complot ; molle et désarmée en face du péril trop réel, immédiat, présent et pressant, du délire révolutionnaire, internationaliste, pacifiste, défaitiste et germanisé. Et l'on voyait si bien poindre le conflit de Kerensky avec Korniloff qu'on les avertissait : ce n'était pas trop, pour la tâche écrasante et presque surhumaine qui allait s'imposer à eux, qu'ils fussent tous les deux et que tous les deux ne fissent qu'un.

Mais, à ce moment déjà, ils faisaient deux, et le duel allait s'engager. Le 1er ou le 2 septembre, Korniloff invitait Kerensky à tenir les promesses qu'il lui avait faites, et de prendre d'urgence toutes les mesures, — y compris le rétablissement de la peine de mort, — pour restaurer la discipline au front et étouffer la propagande criminelle à

l'arrière. Malgré les protestations du Soviet de Pétrograd, qui, lui, réclamait par des votes réitérés l'abolition définitive de cette peine, Kerensky annonçait publiquement que le décret serait rendu et exécuté. Mais les « maximalistes » ne se décourageaient pas, et même c'était l'instant que des hommes relativement modérés choisissaient pour émettre l'avis « qu'il faut laisser la liberté de discussion aux amis de Lénine, » et qu'ainsi l'on pourra, par raison raisonnante, les faire convenir de leur erreur. Un déluge de bavardages ; délicieuses après-midi du Palais de Tauride et du Palais d'Hiver ; noble occupation pour les oisifs dont le club est le seul travail, pour cette bande qui se proclame « le peuple, » et qui ne fait rien. Tous les Soviets de Russie font chorus à celui de la capitale ; plus de peine de mort au front, encore moins à l'arrière : l'armée et la nation s'en tireront comme elles pourront. Dans cet instant si grave, « le gouvernement provisoire, remarque le *Times*, perd son temps en de futiles querelles. » L'armée n'est plus ravitaillée. Il faut bien que Korniloff s'en tire comme il peut, et ce que le gouvernement ne fait pas, qu'il le fasse lui-même.

Animé par les Soviets, et peu à peu envahi par la même hantise, le gouvernement frappe à coups redoublés sur le fantôme de la contre-révolution; il proclame la République ; il fait arrêter deux grands-ducs et une grande-duchesse, l'héritier désigné *in extremis* par le Tsar déposé, le grand-duc Michel tout le premier ; il les enferme à Gatchina, d'où il les ramènera, pour plus de sûreté, à Pétrograd. Les extrémistes saisissent le bout du fil et l'étirent et l'allongent : ce Korniloff, qui prétend que l'armée se batte, et qui veut la remettre, à tout prix, en état de se battre, n'est-il pas l'agent, l'instrument de la réaction ? Étaler au jour les méfaits, dévoiler les tares de l'ancien régime, semble être ce qu'il y a de plus urgent. On livre à la publicité la correspondance secrète de l'Empereur allemand et du Tsar, peu honorable pour l'un et pour l'autre, mais où l'un se révéle comme un corrupteur sans foi ni loi, et l'autre seulement comme un « faible ; » les télégrammes, — de la part de l'un impudens, imprudens de la part de l'autre, — de « Willy » et de « Nicky. » Aux élections municipales de Pétrograd, les « maximalistes » gagnent trente sièges. Sur ces entrefaites, la prise de Riga a pourtant remué les plus insensibles. Il n'est pas jusqu'aux *Izvestia*, organe du Soviet, qui ne s'écrient : « Assez de discours. Agissons ! » Le « Comité central de la flotte de la Baltique » lui rappelle, par un manifeste, qu'il se pourrait qu'elle eût des devoirs à remplir. Kerensky lance un ordre du jour et forme,

avec les généraux Alexeïeff, Roussky, Broussiloff, Radko Dmitrieff, une sorte de Conseil militaire ; mais peut-être y aurait-il autre chose à en faire que de les faire parler. La menace allemande sur Pétrograd a l'air de se dessiner : on songe à évacuer la ville, à transférer le gouvernement à Moscou. Cependant les Soviets hurlent de plus belle à la contre-révolution. On suspecte, on emprisonne, on exile. Et, au front, la discipline, l'ordre et le travail à l'arrière, ne se rétablissent toujours pas.

Le 11 septembre, nous apprenions que, sur une sommation de céder le pouvoir qui lui avait été apportée par le député Lvoff, ex-procureur du Saint-Synode, comme venant de Korniloff, mais tout ensemble désavouée dans les termes et reprise à son compte par le généralissime, Kerensky venait de destituer Korniloff ; puis, coup sur coup, que Korniloff refusait de remettre son commandement, qu'il rompait avec le gouvernement provisoire, que les Cosaques, après avoir offert leur médiation, prenaient parti pour ce fils de cosaque ; que, soutenu par le général Kaledine, ataman des Cosaques du Don (on sait que les Cosaques ne sont pas seulement des cavaliers, et leur chef, un chef militaire), par Klembowsky, son successeur à la tête des armées, par Loukomsky, son chef d'état-major, il entraînait contre Pétrograd cette fameuse « Division sauvage » qu'il avait illustrée et qui l'avait illustré. Une fois de plus, Kerensky lançait une proclamation, ajoutait à sa dictature le titre de généralissime, dissolvait son ministère ou le resserrait en une sorte de directoire, recevait les assurances de fidélité de la flotte de la Baltique, des maximalistes, des minimalistes, de certains cadets, et de certains autonomistes mêmes comme Bologoff, le délégué de la Rada d'Oukraine. Le Soviet condamnait Korniloff au nom de la légalité, de sa légalité, ce qui serait savoureux, s'il n'y avait tant de sujets de tristesse, et Kerensky décrétait d'accusation, outre Korniloff, les généraux Denikine, Loukomsky, Markoff, Kisliakoff, l'écrivain militaire connu, le colonel Clerget, le ministre de la Guerre du premier gouvernement provisoire, M. Goutchkoff. Quelles armées étaient sûres ? Lesquelles étaient rebelles ? Et, dans chaque armée, quelles troupes ? Dans chaque troupe, quels soldats? En toute cette décomposition, la main allemande fouillait et creusait.

On pouvait redouter le pire. On était au bord de la guerre civile. La guerre se retournait et retombait de la frontière sur l'intérieur. Kerensky, dictateur et généralissime, rassemblait les régimens loyaux et marchait à la rencontre de Korniloff. Partout, de tous les Soviets.

essaimaient des comités de Salut public, qui ajoutaient au trouble sans ajouter à la sécurité. Dix mille fusils étaient distribués à la partie de la population de Pétrograd la plus capable et la plus désireuse de s'en servir. Les avant-gardes de Korniloff se montraient à quelques lieues de la ville, jusque dans ses faubourgs. L'alerte fut chaude, mais brève. Dès le 15, alors que la position de Kerensky paraissait, de loin, éminemment précaire, on annonçait que « tout espoir de conciliation n'était pas perdu, » que Korniloff était sur le point de se soumettre, que ses troupes, éclairées par les Conseils d'ouvriers et de soldats, l'abandonnaient, que le chef d'état-major Alexeïeff était allé le chercher à son quartier-général, enfin que sa soumission était faite.

C'est tout ce que nous savons, mais nous ne savons pas tout, et même ce que nous savons, nous le savons mal. Nous ne pouvons guère que poser des questions. Qu'est-ce que Kerensky, ayant fait ce qu'il a fait contre Korniloff, va faire maintenant contre des Comités devenus d'autant plus encombrans et entreprenans qu'ils se figurent avoir sauvé la révolution ? Qu'est-ce qu'il va faire de leurs motions et de leurs injonctions ? Il y en a de presque raisonnables, mais il y en a plus encore d'insensées et de ruineuses. Qu'est-ce que cette « Assemblée démocratique » à recrutement étroit qui se prépare, en attendant la Constituante qu'on semble à présent vouloir hâter; la Conférence de Pétrograd ne va-t-elle pas prendre le contre-pied de la Conférence de Moscou ? Qu'est-ce que ce ministère resserré, ce Directoire de cinq membres? Quels sont ses pouvoirs ? Qu'est-il au juste par rapport à ce qu'on nommait le gouvernement provisoire? Mais d'abord où en est-il, vis-à-vis des généraux qui ont provoqué, et conduit le mouvement ? Quelle attitude va-t-il tenir, quelle politique va-t-il adopter envers eux ? Kaledine est-il toujours ou n'est-il plus ataman des Cosaques du Don ? Ces Cosaques, s'étant recueillis à Novotcherkask, sont-ils ou ne sont-ils pas apaisés? Quant à Korniloff lui-même, « l'affaire, comme on l'a dit, est-elle liquidée ? » Est-il exact que Korniloff, tout en voulant forcer la main au gouvernement, ait donné l'ordre de ne jamais, en aucun cas, tirer sur les troupes de Kerensky; et que, Kerensky, tout en condamnant l'acte violent de Korniloff, le reconnaisse fondé en ses motifs? Bien d'autres questions se poseraient, par surcroît, mais voici celle où nous en voulions venir : Kerensky et Korniloff, d'accord au point de départ, ne pourraient-ils se retrouver d'accord au point d'arrivée ?

Nous en formons ardemment et profondément le vœu. Il paraît

qu'en Russie, on a reproché à la presse française de s'être déclarée pour Korniloff contre Kerensky. Elle n'avait et elle n'a à se déclarer ni pour l'un ni pour l'autre. Nous sommes tout simplement pour la restauration de la discipline dans l'armée, de l'ordre dans le pays, pour la reconstitution de la puissance russe. Nous n'avons pas eu de paroles d'amertume ou de colère, parce que nous connaissons l'âme de ce peuple, et que Tolstoï nous a enseigné qu'il ressuscite de son péché. Mais, si les affaires russes ne regardent que la Russie, les affaires de l'Entente regardent les Alliés. On se plaît à constater que la diplomatie s'en préoccupe, et qu'elle en a donné un signe, au plus fort de la crise, en proposant ses bons offices.

Elle peut le faire en conscience, sans indiscrétion, puisqu'elle s'adresse à une alliée, c'est-à-dire à une partie de nous-mêmes. La diplomatie allemande n'est pas si scrupuleuse ; elle mêle cyniquement les neutres à ses machinations, au risque de brouiller l'univers entier. Elle y a du reste à peu près complètement réussi, mais contre l'Allemagne. Il n'y a pas un mois que la Chancellerie impériale accordait à la République Argentine une indemnité pour le torpillage du *Toro*, et, sous de certaines conditions, des sauf-conduits pour ses navires. Or, dans la huitaine suivante, le secrétaire d'État de la Confédération américaine, M. Lansing, publiait trois dépêches interceptées du ministre allemand à Buenos-Aires, le comte de Luxburg, qui se résument dans cet avis : « A l'avenir, ne coulez plus de bateaux argentins, ou coulez-les sans laisser de traces. » Une telle exhortation aurait été directement « câblée » de subordonné à supérieur, que c'eût été déjà charmant, mais il y a mieux ou pis, car M. de Luxburg l'a fait parvenir à Berlin sous l'innocent couvert de la légation suédoise. Voilà pourquoi la République Argentine a remis ses passeports à l'envoyé de l'Empereur et se disposait à rompre avec l'Empire. Même histoire au Mexique, histoires semblables dans l'Uruguay et à Costa-Rica.

La Suède, au cours de ces trois années, ne s'est pas fait faute de marquer à l'Allemagne une neutralité parfois très bienveillante. On a pu dire que, par son zèle ou sa docilité, elle s'était mise dans une situation qui n'est pas sans analogie avec celle de la Grèce ; et sa reine même, si elle n'est pas la sœur du roi de Prusse, en est la cousine. L'ancien président du Conseil, M. Hammarskjöld, l'ancien ministre des Affaires étrangères, M. Wallenberg, le ministre en fonctions, l'amiral Lindman, et, derrière eux, tout le parti conservateur suédois, et, autour d'eux, la Cour, et la Couronne au-dessus

d'eux, n'ont jamais trouvé que c'était trop. Mais, aujourd'hui, la Suède se fâche, et elle le dit dans ses élections. Elle le dit à son gouvernement, et, s'il le faut, elle le dira à d'autres. Elle s'indigne qu'on ne lui offre, après l'avoir compromise dans une aventure déshonorante, que des excuses du bout des lèvres pour « les désagrémens » que la publication de M. Lansing lui a causés.

Ainsi remontent du passé les vieilles scélératesses, et tout se paie. En arrivant au ministère, M. de Kühlmann, ayant vu de ses yeux que l'Empire n'avait plus une faute à commettre, plus une sympathie ou une indulgence à perdre, s'est efforcé d'inaugurer cette école toute nouvelle, une diplomatie allemande aimable. Mais avant lui, le plus spirituel des Allemands, M. Zimmermann, avait semé, de par le monde, trop de témoignages de son savoir-faire ; et, dans le bureau voisin du sien, il retrouvait M. Haddenhausen qui, assure-t-on, s'était appelé, à Bucarest, M. von den Bussche, — le von den Bussche des caisses d'explosifs et de microbes. — Ces torpillages moraux ont « laissé trop de traces. » Guillaume II a dit que l'Allemagne avait fait la guerre lorsqu'elle s'était sentie « encerclée » de jalousie. Elle fera la paix lorsqu'elle se sera sentie encerclée de mépris.

Cela commence. Le ton de la réponse à la Note pontificale s'en ressent. Chacun des deux complices plaide, selon son talent et sa position, les circonstances atténuantes. L'empereur Guillaume jure hypocritement : « Je n'ai point voulu ce carnage qui me désole. » L'empereur Charles gémit : « Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né? » Ce sont des agneaux. L'un cherche à attendrir le Souverain Pontife, l'autre à enguirlander le cardinal secrétaire d'État. Mais ils ne seront vraiment touchés de la grâce que sous la baguette du Grand Pénitencier.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

LES VOIX DU FORUM[1]

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉRINNYS ENDORMIE

I

Cristina se tenait debout devant la fenêtre ouverte sur le jardin lumineux; mais elle ne voyait pas le bel automne romain qui nouait ses vignes vierges et ses clématites aux basses branches des cèdres; elle ne voyait pas les héroïnes de marbre qui, sous cette forme passive, achevaient leur dernière existence; elle n'entendait pas le chant des oiseaux matineux, pressés de jouir du soleil. Elle ne voyait, elle n'entendait rien. Elle attendait quelqu'un qui ne venait pas.

Elle se tenait debout devant la fenêtre ouverte. Elle-même ressemblait à une statue figée dans un geste éternel; les mains croisées sur la gorge, la tête projetée hors la ligne harmonieuse du corps, cette femme au visage exalté par la passion attendait quelqu'un qui ne venait pas.

Voici une autre heure qui s'achève; voici que le parfum des fleurs se fait plus lourd et que, sur leurs pétales décolorés, la caresse du soleil se fait plus ardente. Cristina est obligée de s'éloigner. Maintenant, assise dans un large fauteuil, elle a fermé ses paupières. Elle est pliée à ces oisivetés inquiètes, harcelantes, et chaque jour elle se promet pour le lendemain

(1) *Copyright by* Jean Bertheroy, 1917.

plus de sagesse. Le lendemain la trouve dans la même fièvre. Que peut la résolution d'une créature contre la force tyrannique de l'amour?

Quelqu'un entre cependant; mais ce n'est point celui qu'elle attend, celui-là qui doit venir. C'est un jeune homme, presque un adolescent, dont les yeux d'un vert oxydé sont pareils aux siens. Il s'est approché et l'a subrepticement baisée au front.

— Bernard! s'écrie-t-elle, comme réveillée d'un songe.

Tous deux se regardent un instant, cherchant à pénétrer l'un l'autre leurs dispositions secrètes. Puis Bernard s'efforce à sourire. S'aperçoit-il du contraste qui se révèle entre sa jeunesse neuve, audacieuse, ascendante, et la jeunesse tourmentée de sa mère, arrivée au point du zénith et qui bientôt va décliner?

— Excuse-moi, dit-il, d'avoir dérangé tes méditations.

Il la tutoie; c'est son privilège. Cristina accepte cette familiarité de son fils unique, et, tandis que ses intimes ne l'approchent qu'avec les formules du respect, l'adolescent, habitué à jouer au maître dans la demeure, conserve le libre parler de l'enfance. Volontaire et câlin à la fois, il sait se faire obéir; l'arc impérieux de ses sourcils, le ferme dessin de sa bouche témoignent qu'il est un de ceux dont les désirs ne souffrent pas d'être contrariés. Sans attendre davantage, il explique ce qui l'amène :

— As-tu regardé le calendrier en te levant ce matin, *madre?* Et, si tu l'as regardé, as-tu réfléchi à ce qu'il t'annonce? Nous sommes aujourd'hui le 13 octobre 1913... Il y a donc vingt années que tu as mis au monde le fils qui se tient devant tes regards. C'était le 13 octobre 1893... Que de fois je t'ai entendu répéter, quand j'étais petit, que ces deux treize du mois et de l'année te remplissaient de terreur pour mon avenir! Superstitieuse, tu l'étais en ce temps-là! Tu redoutais jusqu'aux fantasmagories des nuages autour de la lune! Mais tu as oublié ces terreurs, — et aussi l'âge de ton fils. Je viens te le rappeler avant que l'*Angélus* sonne.

Cristina réprime un tressaillement :

— Je n'ai rien oublié, Bernard, et je n'ai pas besoin que le calendrier ressuscite mes souvenirs. C'est, en effet, le 13 octobre 1893 que je t'ai tenu pour la première fois dans

mes bras. J'avais vingt ans alors, comme toi aujourd'hui.

Elle a posé ses yeux sur l'immense corbeille d'arbres et de fleurs où la lumière fume comme un encens; et, retournant au passé :

— Il faisait froid et sombre; l'hiver déjà commençait ses approches. Ah! mon fils, le parc du château de Lodatz ne ressemblait guère à celui-ci!

— Je l'aimais cependant, dit Bernard d'une voix brève.

— Oui; les enfans aiment toujours les endroits où ils peuvent s'ébattre et courir sans contrainte. Ce n'est que plus tard qu'ils savent comprendre la beauté ou la tristesse de la nature.

Un silence passe entre eux. Bernard s'agite, et son visage changeant prend une expression d'anxiété; toute sa jeunesse insouciante semble s'être envolée à tire d'aile, comme un oiseau débusqué du nid; elle a fui par-dessus les épaisses frondaisons des cèdres vers un abri inconnu. Et il reste gêné tout à coup, privé de ce qui faisait sa force.

Sa mère s'aperçoit de son trouble.

— Bernard, interroge-t-elle, tu as quelque confidence à me faire?

— Oui, dit le jeune homme simplement.

Il s'est assis auprès d'elle; dans le clair soleil qui les enveloppe tous deux du même rayon, la ressemblance de leurs traits devient plus flagrante. L'héritage de la beauté maternelle s'enrichit sur la tête du fils de quelque chose de plus, d'un apport différent qui ajoute à la grâce italienne un autre élément de séduction. Ce fils n'est pas un pur Latin. Le son même de sa voix indique la race étrangère dont le mélange s'est accompli en lui. Et c'est une autre âme qui vit dans ses yeux d'une nuance exacte et rare, et qui anime ce masque charmant taillé sur un pur modèle.

De nouveau il sourit, montrant ses dents de jeune animal affamé.

— Une confidence? Une confession plutôt! Elle est simple : je m'ennuie à Rome; je m'y ennuie à mourir. Ces paroles te semblent sacrilèges? Pourtant elles ne sont que naturelles. Ici un passé formidable écrase le présent et domine l'avenir! Quoi qu'on fasse pour rajeunir cette ville éternelle, elle sera toujours le plus beau musée de ruines du monde. Le luxe même de

notre antique demeure, ces jardins toujours verts, ces statues, ces eaux jaillissantes m'accablent de je ne sais quelle pesante stupeur. Ah! si je n'avais pas la musique, la vélocité des sons, pour m'évader de la réalité, je crois que je serais déjà mort.

Cristina avait pâli.

— Où voudrais-tu donc aller? dit-elle.

— Ne l'as-tu pas deviné? Tu rappelais tout à l'heure le château de Lodatz dans lequel je suis né. Ne m'appartient-il pas depuis que mon père n'est plus? J'ai la nostalgique envie de retourner dans ces lieux qui ont vu s'écouler mon enfance heureuse. Pourquoi n'irions-nous pas y passer l'hiver?

— Cette solitude, Bernard! Y songes-tu?

— Solitude? De la fenêtre de ma chambre, par-dessus les méandres des fertiles campagnes, j'apercevais entre les bras du fleuve l'innombrable scintillement de la capitale : Vienne avec ses feux multicolores s'allumant vers le soir comme une Trébizonde ardente où flambait l'incendie du plaisir. J'étais bien jeune, j'avais à peine douze ans, quand, après la mort de mon père, tu me ramenas dans Rome; mais je portais déjà sur moi la brûlure de cette fièvre, et je me jurai de retourner dès que je le pourrais dans ma patrie.

Un cri violent de Cristina l'empêche de continuer :

— Ta patrie? Ta patrie selon la loi peut-être! Mais ta patrie selon la chair, la patrie de ta mère, ta véritable patrie, c'est ici, c'est ici où je suis née, où tous mes ancêtres reposent, où je t'ai rapporté encore enfant sous les plis de mon manteau! Ah! Bernard, me serais-je trompée? J'avais cru que ta façon de sentir, tes préférences, toutes tes inclinations, étaient semblables aux miennes! N'es-tu pas mon vivant portrait?

D'un geste elle l'entraînait vers un grand miroir entouré de pampres et de grappes d'or.

— Regarde! Regarde!

Leurs visages passionnés, leurs yeux verts comme les flots où se baignent les Sirènes, s'offrent à eux et les subjuguent.

— Regarde! Regarde!

Maintenant sur les joues lisses de Cristina des larmes coulaient. Bernard se troubla de nouveau et, l'obligeant à s'asseoir, il s'agenouilla devant elle :

— Pardonne-moi! Je t'ai donc tant affligée? Mais est-ce ma faute si j'ai deux patries? Puis-je bannir le souvenir de mon

père, de celui qui fut ton époux? C'était un vrai gentilhomme, chevaleresque et séduisant. Cela t'offense-t-il que je continue à l'aimer dans son tombeau? Réponds-moi! Ne pleure plus! Essuie tes yeux!

— Bernard, dit Cristina lentement, ne me demande pas un sacrifice impossible; je ne quitterai plus Rome, je ne retournerai jamais dans ce pays...

— J'irai donc seul, affirme Bernard en se relevant.

Il a repris son sang-froid; mais bientôt de nouveau il s'émeut :

— Ce sera un très court voyage. Pourrais-je rester longtemps loin de toi? Ne sais-tu pas que tu m'es nécessaire comme le pain que je mange chaque jour? Mais il faut que je parte, il le faut! Ensuite je ne te quitterai plus.

Cristina comprend-elle la puissance des désirs d'un jeune homme de vingt ans? Elle cède par son silence. Bernard la tient dans l'arceau de son bras replié, et lui couvre le front de petits baisers rapides. Cette caresse innocente lui est douce. Elle songe que l'heure sonnera bientôt dans sa vie, où les autres baisers, les baisers d'amour, les baisers donnés et rendus tout ensemble, ces baisers pleins de trouble et de vertige, elle ne les connaîtra plus. Alors ce qui reste de la femme en elle se fondra dans le profond creuset maternel. Cependant, de la main, elle écarte son fils; elle écoute : des pas ont résonné sur le sable du jardin: Elle court à la fenêtre. Son âme bondit au dehors.

— Tu attends quelqu'un, dit Bernard qui l'a suivie.

Il ne se retire pas; il reste derrière elle, debout, curieux et ravi d'orgueil. Il vient de remporter une victoire; il se sent le maître plus que jamais. Puis il est heureux dans cette minute décisive, et il ne veut pas déranger son bonheur.

II

Ce n'est plus le temps des Nymphes, fraîches habitantes des bocages, vite effarouchées, ironiques et rebelles. Pourtant dans la majesté d'un jardin romain où s'évoquent tant de mystérieuses présences, dans la tendre lumière d'un automne qui n'est qu'un plus glorieux printemps, parmi le désordre harmonieux des clématites et des roses, quelle jeune fille, même vêtue selon l'exacte mode d'un siècle prosaïque, n'emprunte quelque auréole

à ces souvenirs et n'apparaît comme une de ces divinités sylvestres?

Celle-ci s'avançait si lentement qu'elle semblait faire l'école buissonnière. Elle portait une robe plissée, serrée à la ceinture, et qui s'échancrait sur la rondeur d'un cou virginal.

— Qui est cette visiteuse ? demanda Bernard, intéressé soudain.

— Tu ne la reconnais donc pas? C'est Alda Bentè, la fille de notre ami Remigio.

Combien elle avait changé! Bernard se souvenait qu'enfant elle était venue souvent jouer dans ce jardin avec lui. Alors ses cheveux bouclés retombaient librement sur ses épaules, et elle courait dans les allées en poussant de petits cris joyeux. Puis on l'avait mise en pension. Il n'avait plus eu que de rares occasions de la revoir. Maintenant c'était presqu'une femme ; oui, elle avait la grâce d'un être achevé; elle marchait parmi les sentiers ombreux d'un pas mesuré, le front entouré de rêve...

Quand elle fut arrivée sous la fenêtre, attirée par le magnétisme des regards, Alda releva la tête ; elle aperçut la mère et le fils, et, rieuse, porta la main à ses lèvres pour les saluer d'un baiser. Bien que ce geste s'adressât plutôt à Cristina, ce fut Bernard qui y répondit. Vraiment Alda était délicieuse dans la lumière de ce blond matin ; mais quel motif l'amenait à la villa Forba à cette heure inusitée? Il eut l'impression que ce n'était pas de son propre mouvement qu'elle venait, mais qu'elle était chargée d'une mission dont elle s'acquittait avec nonchalance. Déjà Cristina la pressait de se hâter davantage :

— Ne sonnez pas, montez vite!

Cette fois, Bernard fut sur le point de se retirer. Il comprenait qu'en restant il commettait une faute de bienséance à l'égard de sa mère qui ne l'en avait point prié. Cependant il resta. Il voulait voir Alda de plus près et surtout entendre le son de sa voix d'aujourd'hui. Elle entrait. Certainement elle devait avoir fini sa croissance ; elle était aussi grande que lui. Ils se serrèrent la main, après que Cristina eut embrassé la jeune fille, maternellement, en lui reprochant d'être devenue « invisible. »

— Il ne faut pas me gronder ! Je sors à peine du couvent, de ce couvent des Dames de Jérusalem caché dans les vignes de

l'Aventin! J'y étais si heureuse que j'ai demandé à mon père l'autorisation d'y passer les grandes vacances avant d'en sortir tout à fait. Maintenant, je dois faire connaissance avec le monde. Vous m'y aiderez un peu, n'est-ce pas?

— Oui, dit Cristina, je vous présenterai à mes meilleurs amis.

Puis, tout de suite :

— Votre père? Je comptais sur lui ce matin.

— Voilà précisément ce qui m'amène! Au moment de partir, il a reçu les dernières épreuves de son livre. Aussitôt il s'est mis au travail pour les revoir. Et c'est moi qui suis montée dans l'auto.

— Nous ne nous en plaignons pas, dit Bernard avec assurance.

Cristina s'énervait :

— Pourquoi n'a-t-il pas laissé corriger ces épreuves à Gino, comme il le fait d'habitude? Était-ce donc si important que cela?

— Très important! Songez donc! Un ouvrage qui lui a coûté cinq années de sa vie, pour lequel il s'est arraché à la politique militante et qui résumera, paraît-il, ses doctrines sur la philosophie de l'histoire et la psychologie des peuples. Certes, Gino l'aidera dans cette tâche; mon père ne peut se passer de lui; ils s'entendent comme deux frères, malgré la différence d'âge qu'il y a entre eux.

— Quel est donc ce Gino? demanda Bernard.

— Un érudit, un original, une sorte de mystique enthousiaste et contenu à la fois. Il avait une chaire à l'Université de Pise, sa ville natale, mais il l'a quittée; il a tout laissé pour s'attacher à mon père, après l'avoir entendu exposer ses idées dans un discours qui eut, paraît-il, tant de retentissement. Vous ne pouvez pas vous en souvenir; vous étiez trop jeune alors!

— Moi, je m'en souviens, dit Cristina; j'assistais à ce discours de Pise. Ah! que notre grand Remigio Bentè fut éloquent ce jour-là! Toute la jeunesse était suspendue à ses lèvres. Quel ascendant, quelle emprise il marquait sur les intelligences et sur les cœurs!

Elle s'animait, devenait plus belle, plus lumineuse; Bernard regardait Alda, guettant l'effet que de telles paroles pou-

vaient lui produire; elle ne semblait pas s'étonner de ces témoignages d'une admiration qu'elle partageait sans doute; mais comment s'organiserait l'existence de cette fille de dix-sept ans entre ces deux hommes voués à des travaux aussi absorbans? Bernard savait qu'elle avait été privée des soins maternels dès le jour de sa naissance et que, depuis, Remigio, sans cesse emporté par le courant de sa fortune publique, n'avait jamais reconstitué son foyer. Comment vivrait-elle? Quels seraient ses plaisirs, ses occupations, ses rêves? Il la regardait et devinait à ce charme captivant qui émanait d'elle qu'elle aurait beaucoup à exiger du bonheur. Elle comprit sa pensée et y répondit en souriant :

— Ne croyez pas que je sois fort à plaindre! J'adore mon père et j'ai beaucoup d'amitié pour Gino. Pour le moment, cela me suffit.

Cristina, redescendue sur la terre, intervint :

— Vous viendrez ici souvent, le plus souvent possible! Voulez-vous que je vous emmène cet après-midi faire quelques visites avec moi?

— Merci! Il faut que je rentre. J'ai promis de rapporter de vos nouvelles à la maison. Puis j'attends une amie lointaine qui s'est annoncée. Que dirait-elle si elle ne me rencontrait point? On ne doit jamais, n'est-ce pas, causer une déception à ceux qui vous aiment?

Elle s'était levée; de nouveau, elle offrit ses joues au baiser de Cristina et tendit la main à Bernard.

— M'accompagnez-vous jusqu'à la voiture?

— Volontiers! assura-t-il.

Ils descendirent ensemble dans le jardin.

Là, ils se trouvèrent plus à l'aise. Des souvenirs leur revenaient en foule de leurs jeux, de leurs ébats anciens. Chaque détour d'allée, chaque bosquet de myrte ou de troëne les avait vus se dérober ou se surprendre, se fuir ou se tenir par la main. Une petite grotte que gardait un dauphin de marbre était leur asile préféré lorsque, fatigués, ils voulaient se conter des histoires. Bernard, déjà grand, savait toutes les légendes qu'on lui avait apprises au château de Lodatz; mais Alda, plus ignorante et aussi plus sagace, improvisait de longs récits où le mystérieux se mêlait à la réalité des jours. En cet instant, tout cela ressuscitait devant leur mémoire. Et c'était comme un

jardin enchanté qu'ils parcouraient, avec le regret de n'être plus à l'âge du merveilleux...

De la fenêtre, Cristina regardait leurs ombres mouvantes passer à travers ce grand décor immuable de verdures, de divinités et de fleurs.

III

Cristina avait refermé la fenêtre ; elle n'attendait plus rien du dehors. Après l'extrême tension de ses nerfs qui l'avait montée au paroxysme de l'émotion, elle avait besoin d'être seule et, puisqu'elle ne pouvait voir celui qu'elle aimait, elle voulait du moins se recueillir en lui et le forcer à revenir à elle par le souvenir.

Ces retours vers le passé sont à la fois la joie et le tourment des êtres sensibles ; rarement Cristina y abandonnait son esprit ; elle était faite pour la vie intense que le présent absorbe toute ; elle se jetait avec fougue dans la ronde des Heures qui l'emprisonnaient en lui chantant leur refrain d'illusions. Mais aujourd'hui, sa déception avait été trop forte, et l'absence de Remigio lui causait une peine plus vive que d'habitude.

En vérité, il l'avait accoutumée à souffrir : passion n'est-elle pas souffrance ? Jamais elle n'avait réussi à goûter pleinement la douceur simple de l'intimité, dans les momens qu'ils passaient ensemble. Toujours il y avait autre chose, quelque chose entre eux, quelque obligation que Remigio avait laissée derrière soi et qu'il était pressé d'accomplir. Et lui-même souffrait aussi de cette pléthore de son existence, débordante comme un torrent dans lequel de nouvelles eaux ne cessent de s'ajouter aux apports primitifs. Il avait eu beau se dérober à la vie active, il ne s'était pas créé plus de liberté pour cela ; s'il s'était retiré du monde, le monde venait à lui et, dans son appartement de la place Navone, c'était un défilé de toutes les classes qui réclamaient faveurs ou services. Quand, par aventure, Cristina se hasardait à y monter, elle trouvait l'antichambre pleine et elle s'étonnait que l'historien pût poursuivre sa tâche silencieuse, tandis que, derrière la porte de son cabinet de travail, tant de gens attendaient qu'il voulût bien l'entr'ouvrir. Comment pouvait-il mener de front tant de tâches différentes sans y succomber ? Car il était artiste aussi et adorait toutes

les formes de l'Art, qu'elles fussent spirituelles ou plastiques. Cristina le comparait à ces grands hommes que seule la Renaissance italienne put produire et parachever, et qui faisaient fleurir dans leur puissante nature toutes les poussées de la sève humaine. Elle l'eût préféré plus un, plus dégagé des contingences extérieures. L'amour, et même l'amitié, s'accommode mal de ces complexités qui les chassent du premier plan où ils s'établissent comme de droit. Mais elle continuait à l'aimer quand même, à l'aimer cruellement avec des reprises et des surprises, des heurts, des secousses renouvelées sans cesse.

Souvent, dans les minutes de crise comme celle qu'elle traversait aujourd'hui, elle avait cherché à se dégager de ces liens anciens. Elle laissait parler sa raison et étouffait la voix de son cœur; elle se croyait sûre d'elle-même; elle criait déjà victoire : Remigio paraissait, il l'enveloppait de son regard tendre et ardent, et elle redevenait la créature partagée qu'il tenait si facilement sous sa domination.

Aujourd'hui, la journée avait mal commencé pour elle; Bernard avait réclamé ses droits à l'indépendance, et Remigio n'était pas venu! Et elle sentait que ce n'était point fini, que d'autres événemens se préparaient dans l'ombre de son Destin. Elle connaissait bien cette intuition secrète, obscure, dont elle ne savait pas s'il en sortirait du malheur ou du bonheur. — Superstitieuse! Son fils lui avait rappelé tout à l'heure qu'elle l'était! Elle se croyait cependant affranchie de beaucoup de faiblesses, et sortie de cette nuit profonde où jadis les femmes de sa race plongeaient leurs âmes débiles. Elle se croyait à l'abri de ces terreurs qui surgissent dans l'inconscient de l'être et qui éveillent l'idée que notre vie n'est qu'un jouet à la merci de forces implacables. Hélas! par momens, elle reculait de plusieurs siècles en arrière, et, quand l'amour trahissait son espoir, le génie de ces forces implacables essayait de reprendre sur elle son empire.

Pourquoi Remigio n'était-il pas venu? Cette fois encore, il avait préféré les austères joies du travail à l'agrément de se retrouver près d'elle. Elle en conservait une sourde rancune que, même seule, elle n'osait pas laisser s'exhaler. N'avait-elle pas tout arrangé, tout prévu, pour que ses yeux autant que son esprit fussent charmés par ce qu'elle lui offrait? Elle avait amé-

nagé pour lui du côté nord de la villa un vaste atelier dans lequel une lumière claire et constante permettait de travailler à souhait. Là, Remigio pouvait se livrer à sa distraction favorite qui était de dessiner et de peindre ; cela même avait été sa première vocation, contrariée et dispersée bientôt par d'autres visées plus positives. Mais il avait gardé le regret et presque la nostalgie de ce ciel de l'art, où il avait espéré monter. Michel-Ange restait un de ses dieux ; quand il en parlait, un frémissement secouait ses épaules, et il trouvait dans son éloquence naturelle des accens vraiment magnifiques pour louer et commenter l'œuvre du grand Florentin. Il en connaissait toutes les manières, depuis ses premières figures prodigieuses, exubérantes de force et de vie, jusqu'aux *Pieta* douloureuses, et jusqu'à la *Mise au tombeau* que sa mort laissa inachevée. Cristina l'écoutait, heureuse de le sentir si passionné, si vibrant. Il lui semblait qu'en ces instans il lui appartenait davantage, parce que les louanges que l'on donne aux morts ne lèsent pas les vivans. Elle aurait voulu qu'il restât longtemps dans l'atelier, où leur tête-à-tête n'était dérangé par aucune présence intempestive. Mais Remigio tout à coup se reprenait, se souvenant de quelque engagement qui l'appelait ailleurs ; et elle le voyait repartir de ce pas à la fois pressé et lourd des gens dont la liberté est enchaînée.

Il y avait déjà plusieurs années qu'il avait commencé son portrait dans un style ancien, et jamais il n'était parvenu à y mettre les dernières touches. Il avait voulu la représenter debout, sans aucun ornement, avec, derrière elle, un chimérique paysage de cyprès grêles s'enlevant sur un ciel de pâle azur. C'étaient les lignes de ses traits, l'élégance souple de sa taille, le port un peu hautain de sa tête ; — l'expression seule de son visage, il n'avait pu la saisir. Ce chiffre, ce mystère, qu'offre chaque physionomie humaine, lui échappait perpétuellement. Il avait beau s'y reprendre, l'étudier quand elle parlait, quand elle souriait, ou bien quand, silencieuse et immobile, elle paraissait se retirer de la terre, il ne déchiffrait pas l'énigme ; et, si la ressemblance physique existait, l'être secret, le mobile profond ne se révélaient point. Et cela les troublait tous deux ; et Cristina se demandait avec effroi si vraiment il ne la connaissait point, et si, après tout ce qu'elle lui avait donné de son âme et de son cœur, il en était à l'ignorer encore. Elle se

demandait aussi si d'elle à lui se posait le même problème insoluble ; — quelle tristesse alors de ne s'aimer qu'à fleur d'être et de ne se posséder que dans la passagère illusion des sens ! Ce qu'elle aimait de lui surtout, c'était son génie créateur, l'admirable équilibre de son intelligence, ce qui ne se saisit point dans des mains charnelles, ce qui ne se surprend qu'à la clarté de quelque mystique lumière.

Elle était descendue dans l'atelier; elle voulait revoir ce portrait inachevé et chercher à en apprendre comment exactement elle apparaissait à Remigio. Eh bien ! non, il ne l'avait jamais connue ; il s'était arrêté aux limites de sa vie extérieure. Celle-ci était une autre femme qui lui ressemblait comme une sœur jumelle; ce n'était pas Cristina ! Et l'énigme de sa personnalité demeurait tout entière. Elle eut envie de déchirer la toile et de mettre à sa place, sur le chevalet, une image d'elle, plus ancienne, exécutée à grands traits par un élève de la villa Médicis. Elle avait alors vingt ans; — elle était à la veille d'épouser le comte de Lodatz. Jeune patricienne, élevée dans le culte fervent de son auguste patrie, elle allait quitter Rome pour suivre son mari à l'étranger. Elle ne savait rien de la vie, elle ne savait rien de l'amour. Elle avait respiré jusque-là dans une sorte de rêve exalté, dominé par des sentimens abstraits. — Comme elle était simple, pure, cristalline ! En peignant son effigie, l'élève privilégié, qui bientôt devait devenir un maître, n'avait eu aucune peine à faire remonter à la surface l'esprit qui dormait au fond de ces eaux limpides. Mais depuis, que de changemens ! Quelles transpositions dans sa sensibilité ! Quand elle était rentrée en Italie après douze années d'exil, elle y avait rapporté une disposition nouvelle, une force combative qu'elle cachait soigneusement en soi ; et c'était cela qui donnait à son masque cette expression double que Remigio n'avait pu définir. Il ne recevait d'elle que des marques naturelles de sollicitude et de tendresse. Jamais il ne s'était préoccupé d'apprendre à quelles sources amères ou rafraîchissantes s'alimentaient ses pensées. Avait-il le temps de s'appliquer à rechercher le mystère qu'est pour l'homme la psychologie féminine ?

Alors, pourquoi s'étonnait-il que son pinceau rebelle ne pût tracer sur la toile que des apparences sans vérité, et une beauté que n'illuminait aucun signe ?

IV

Lorsque Cristina ressentait trop lourdement le poids de ses anxiétés, elle connaissait le remède à son mal. Ce remède n'était point de ceux qui guérissent, mais de ceux qui endorment la douleur ou qui la changent en une sorte d'hébétude profonde sur laquelle planent les ailes libérées de l'esprit; alors elle s'évadait de la prison de chair qu'était son corps et de l'autre prison moins étroite qu'était son entendement; elle goûtait pour quelques instans la volupté de ne penser qu'à travers le mystère des sons, et de se laisser bercer par l'ineffable harmonie des accords.

Elle avait toujours adoré la musique; mais non point cette musique facile et ronronnante que l'on donnait d'habitude dans les théâtres où une foule cosmopolite se pressait pour entendre les opéras à la mode qui devaient faire le tour du monde. Son idéal était ailleurs. Un jour elle avait entendu dans un concert un maestro à cheveux blancs qui jouait son œuvre devant un public clairsemé; c'étaient des rapsodies tendres et calmes sans nul fracas; voilà ce qui la ravissait et, depuis, elle venait chercher un refuge auprès de ce vieillard orphique chaque fois qu'elle éprouvait le besoin de s'abstraire de la réalité. Il s'appelait Angelo Ralli, et il habitait, près de l'antique Forum de Romulus, une maison à belvédère dont les étages, comme dans les tours coniques des astronomes chaldéens, conduisaient de degré en degré jusqu'au point ultime où l'on possédait la complète révélation de l'infini.

Dans le *studio* qu'il avait établi à ces hauteurs, le maître ne recevait que ses intimes; c'était là que Cristina, admise parmi les fidèles de ce petit cénacle, aimait à venir chercher l'opium ou l'éther d'un oubli passager; là qu'elle perdait jusqu'au souvenir de Remigio; elle vivait dans une sorte de rêve universel où sa propre personnalité s'abolissait presque. Il lui arrivait, en sortant, de s'appuyer aux rampes de l'escalier, pour ne pas perdre l'équilibre; elle emportait avec soi une ivresse panthéistique, que le grand air et l'ambiance du dehors dissipaient bientôt.

En pénétrant aujourd'hui dans le *studio*, elle trouva, baissés sur les vitres, les longs rideaux de soie verte, qui changeaient

en une lumière de sous-bois atténuée et tranquille les clairs rayons dansans du soleil. Le grand piano, surmonté d'une tribune de cèdre sculpté, était fermé, et à son ombre comme à celle d'un arbre aux branches tutélaires, trois personnes étaient assises et devisaient doucement. L'arrivée de Cristina les interrompit à peine; Angelo Ralli lui baisa la main et l'invita à prendre place sur l'un des fauteuils rangés en demi-cercle autour de l'instrument qui semblait l'âme de la demeure. Déjà elle se sentait apaisée; elle avait reconnu dans les deux autres visiteurs deux personnages pour qui elle éprouvait des sympathies diverses, mais égales : le poète Silvio dont le verbe inspiré ravissait l'élite de la société italienne, et le Père Semenoti, le grand orateur des foules, à l'éloquence impérieuse. Ce dernier, trapu dans sa soutane courte, le front bosselé comme un roc, l'œil étincelant sous un sourcil broussailleux, était pour le moment au repos. Et c'était Silvio, le poète, qui parlait d'une voix chantante, presque féminine, passionnée cependant, et qui tremblait un peu sur ses lèvres.

— Oui, assurait-il, nous sommes des pèlerins égarés dans une forêt profonde; nos clartés se sont éteintes; nous attendons le retour des dieux! Ils reviendront, n'en doutez pas, — et plus tôt qu'on ne le pense! Ils rapporteront avec eux tout ce qui nous manque et d'abord cet amour de la beauté que nous avons presque perdu, aveuglés que nous sommes par la double incandescence du fer et de l'or. Tubal-Caïn forge les métaux destinés à rendre toujours plus pesantes les chaînes entre lesquelles se débat l'humanité, et cela depuis l'instant où une voix prophétique sur la colline vaticane, — l'antique colline des oracles, — jeta au monde ce cri de détresse : « Les dieux s'en vont! », Mais ils reviendront, je vous le jure! A la suite de quelle commotion, de quel cataclysme, reverrons-nous l'arc-en-ciel de la vierge Isis apparaître au bord de l'horizon embruni? C'est le secret des lendemains. Parfois je me plais à rêver que nous sommes à la veille de ce grand jour, de cette grande aurore... Alors l'Italie retrouvera le sens de son génie et pourra marcher de nouveau vers ses éternels destins.

— En attendant, dit le Père Semenoti, nous courons tout droit au gouffre. Si nous en croyons l'Ecclésiaste, c'est par la science que le monde périra; à force de chercher à dégager le mystère des données incertaines de notre vie, à force de vouloir

tout savoir, tout connaître, tout posséder, l'homme recommencera la chute de Lucifer, tombé des hauteurs paradisiaques pour avoir tenté d'égaler Dieu. Déjà ne voyez-vous pas que l'enfer prévaut sur cette terre qui devrait être maternelle et douce? La haine y remplace l'amour, et les passions brutales détruisent les sentimens naturels, même dans le cœur des adolescens. Bientôt il n'y aura plus que réalisme et utilitarisme; les usines, les laboratoires absorberont la fleur de la vie humaine! Tout ce qui sera pensée, idéal, envolée vers l'infini, prendra rang parmi les valeurs démonétisées et inutiles, — l'or et le fer, vous l'avez dit, attireront tout à eux, l'un étant le moyen, l'autre le but; puis quand on aura touché le terme assigné à ces audaces impies, on s'apercevra que tout est à recommencer; la terre plongée dans la barbarie tournera son front du côté où les vérités primordiales auront trouvé un asile; mais il sera peut-être trop tard, — et rien ne pourra plus empêcher que la prophétie de l'Ecclésiaste ne s'accomplisse.

— Ah! s'écria Silvio, cette prophétie, qui donc pourrait l'oublier? Elle flamboie au-dessus de nos têtes, comme le glaive de l'Archange vengeur! S'il est vrai que « celui qui multiplie la science multiplie la somme des douleurs humaines, » si le besoin incessant de forcer l'inaccessible et de créer des énergies nouvelles a quelque chose d'infernal ou de diabolique, réfugions-nous dans les arts qui furent la première joie et la première dignité des hommes arrivés à la pleine conscience de leur génie; les arts, eux du moins, sont d'essence divine et nous montrent où nous devons tendre pour nous rapprocher du modèle qui nous est éternellement proposé.

Il s'animait, regardait tour à tour Cristina et Angelo Ralli; le vieux maître semblait prendre un plaisir extrême à ces digressions oratoires de ses plus intimes amis; mais il était évident que c'était là un plaisir de dilettante dans lequel sa sensibilité profonde n'était pas engagée. Musicien, il pensait dans une autre sphère; les idées se transposaient pour lui en une matière fluide, éthérée, impondérable; et tous les arts convergeaient à une seule expression : la musique, en laquelle il respirait, vivait et jouissait.

Cela se devinait à la façon dont il avait organisé ce *studio* où il passait presque toutes ses heures. Pas une effigie aux murs tendus de la même soie d'un vert chatoyant qui pendait

aux vitres des fenêtres; pas un tableau, pas une statue n'accrochait le regard; mais sur une console, entre deux flambeaux à sept branches, une immense lyre de bronze, présent qui lui avait été fait par ses élèves, alors qu'il consentait encore à donner des leçons à quelques rares initiés. On sentait que la divinité adorée là était une divinité cachée, sans forme apparente, un pur Esprit. Et même lorsque le silence régnait comme en cet instant, on croyait entendre quelque sublime harmonie vibrer encore entre les tentures soyeuses qui semblaient faites pour retenir l'Esprit des sons et l'empêcher de se répandre au dehors.

Cependant le grand piano, près duquel Angelo était assis, restait obstinément fermé; et Cristina s'en étonnait, s'en alarmait presque; elle était venue avec l'espoir d'entendre ces accords qui la plongeaient dans l'extase, de s'offrir à ce remède souverain.

Timidement elle demanda :

— Maître, vous ne jouez donc pas aujourd'hui?

— Non, répondit-il; aujourd'hui je fais jeûner mon âme.

Il souriait d'un sourire ascétique qui illuminait son visage aux traits olympiens, sa barbe blanche, floconneuse, ses yeux d'un bleu clair, si clair qu'ils semhlaient taillés dans un pan de ciel!

Le Père Semenoti intervint :

— Ce devrait être un jour de jeûne pour l'Italie entière, s'il existait des jeûnes patriotiques, comme il en est de religieux.

— Ce devrait être, ajouta Silvio, la vigile de la Grande Aurore.

Cristina ne comprenait plus. Cette date, fatidique pour elle, marquait donc aussi quelque action mémorable dans la vie du peuple italien? Et elle ne le savait pas? Quelles barrières s'élevaient donc entre elle et ce peuple? Ou bien aurait-elle oublié l'histoire même de sa patrie, la patrie de ses ancêtres? Elle se troublait.

— Oui, poursuivit Angelo Ralli, nous devrions nous couvrir la tête de cendres et faire amende honorable pour ceux qui ne se souviennent pas.

Il se tut, et Cristina comprit qu'il s'obstinait à n'en pas dire davantage. Alors elle se tourna vers Silvio :

— Voulez-vous m'aider à deviner cette énigme ?

— C'est facile. Vous n'êtes pas née assez tôt pour savoir ; vous appartenez à une génération qui n'a pas connu le grand frisson dont toute l'Italie a été secouée à l'heure où elle a revendiqué son unité nationale. Vous ne connaissez pas nos martyrs, les martyrs de cette cause sacrée. C'est l'un de ceux-là dont nous commémorons aujourd'hui l'anniversaire, un étudiant de vingt ans qui avait rêvé de secouer le joug tyrannique sous lequel notre patrie est encore ployée. Avant de faire le sacrifice de sa vie, cet héroïque enfant cria à ses camarades, qui ont gardé ce cri enfoncé dans leur cœur comme un poignard : « Voici le gage ! L'Istrie à l'Italie ! Vengez Trieste et vengez-moi ! »

— Ah ! dit Cristina.

Elle avait brusquement pâli.

— Ne tenez pas ces propos à la comtesse de Lodatz, intervint Angelo, qui avait remarqué son trouble.

— Au contraire, je veux les entendre ! Vous ne me faites pas l'injure de supposer que, pour avoir changé de nom, j'aie renié mon sang et ma race ? Ah ! si vous saviez !... ajouta-t-elle plus bas.

Mais Angelo, cherchant une diversion au malaise évident de sa visiteuse, avait ouvert la fenêtre ; et le vieux Forum romain, avec ses temples, ses colonnes, ses arcs de triomphe et ses portiques, surgissait dans ce cadre étroit, comme une éblouissante vision du passé. Une rumeur confuse montait de ces lieux qui semblaient pleins de silence ; on eût dit que chacune de ces pierres brisées gardait une âme individuelle, qu'elle était une conscience, une mémoire, un enseignement... Toute la cité antique palpitait entre ces murailles détruites, le long de cette Voie Sacrée qui montait vers le Capitole et portait à ce sommet les théories des Invincibles, des héros divinisés. Et tout ce qu'alentour on apercevait de la ville nouvelle ou ancienne, les églises, les dômes, les monumens ambitieux qui élevaient leurs façades dans le ciel, tout cela ne paraissait être fait que pour garder cette enceinte inviolée, ce berceau où avait pris naissance la plus grande force du monde.

Cristina eut un geste de passion véhémente ; elle étendit les bras, comme pour serrer contre elle le Forum entier, offert ainsi à ses regards. Des larmes jaillirent de ses yeux. Elle ne se

contenait plus ; une longue souffrance, accumulée dans son être depuis qu'elle était devenue femme, un mal indéfini et qui en cet instant prenait notion de lui-même s'écoulait dans ce torrent de pleurs dont la source, brusquement libérée, ne pourrait être tarie que par quelque autre convulsion soudaine. Elle oubliait la présence des trois hommes, respectueux de sa douleur, mais incapables de la comprendre ; ni le musicien, ni le prêtre, ni le poète n'auraient pu deviner ce qui se passait aux abîmes profonds de sa vie. Cependant, Silvio s'était rapproché de la fenêtre et contemplait, lui aussi, le berceau de la grandeur romaine ; jamais il n'en avait ressenti aussi fortement la beauté, jamais les débris de cette grandeur ne lui avaient parlé avec autant de puissance. Penché derrière l'épaule de Cristina, que des sanglots soulevaient encore, il laissait monter vers lui les réminiscences de l'histoire, les légendes d'épopée, restées vivantes après les siècles abolis. Il se tendait dans cette évocation prodigieuse. Tout à coup il s'écria :

— Écoutez ! Les entendez-vous, les voix, les voix innombrables ? Elles s'élèvent du Comitium où le peuple est assemblé ; elles couvrent tout ; et l'orateur, à la Tribune des Rostres, est obligé de se taire pour les laisser passer au-dessus de sa tête... Quand je vous disais que nous étions à la veille de la Grande Aurore ! Les voix du Forum, elles s'éléveront encore demain, elles domineront les Rostres, le Capitole et la ville asservie et amollie. Ah ! je ne suis pas le seul à les entendre : Carducci, notre grand chantre national, ne les avait-il pas lui-même entendues lorsqu'il disait : « Le peuple surgira ! Il surgira à l'heure nécessaire ! » Comment ne surgirait-il pas, alors que tant de voix que rien n'a pu contraindre au silence lui dictent son impérieux devoir ?

— Il surgira ! répéta le Père Semenoli, il surgira à l'instant prévu par l'éternelle justice, lorsque les arbitres qui doivent mettre la paix parmi les hommes auront failli à leur mission ; alors la plèbe, de ses épaules robustes, secouera les portes du prétoire, et les lâches s'enfuiront, les pusillanimes jetteront des cris d'épouvante ; mais la victoire restera à ceux que le Christ a conviés au repas des célestes noces : les sans-le-sou, les affamés, les sacrifiés, les grelottans, les misérables, tous ceux-là enfin dont il a dit : « Bienheureux ceux qui ne possèdent rien, car le royaume de mon Père sera leur part. »

— Voilà, conclut Angelo, une homélie qui mériterait d'avoir un plus grand nombre d'auditeurs.

Et se tournant vers Cristina :

— Ce langage ne vous scandalise point ?

— Non, affirma-t-elle, il me ravit au contraire presque autant que si vous aviez joué pour moi les plus pures de vos mélodies.

Ses larmes s'étaient séchées, et dans ses yeux brillait une flamme annonciatrice. Silvio, qui la regardait, remarqua l'extraordinaire beauté que venait de revêtir son visage. Elle lui apparut toute différente de ce qu'elle était en entrant; elle lui apparut transfigurée. Elle devait être à l'heure de la Transfiguration. Entre cette femme et le Forum romain, entre son âme et celle des pierres, des corrélations intimes existaient, une parenté, une filiation directe. Il comprit que, malgré l'élégance de ses vêtemens, l'aristocratie de sa naissance et le prestige mondain dont elle était entourée, elle avait sucé le lait de la louve à ses mamelles toujours gonflées, offertes aux lèvres romaines.

V

Cette nuit-là, le patrice Jean avait eu un songe merveilleux : comme il dormait auprès de sa femme, la Vierge Marie lui était apparue; elle avait cette grâce délicieuse des très jeunes mères, en même temps qu'elle conservait toute la pudeur charmante de sa virginité; et elle souriait au vieillard qu'elle honorait de sa mystérieuse visite. — « Écoute, lui avait-elle dit, tu es riche et sans postérité et chaque jour tu cherches quel emploi tu pourrais faire de ces biens que tu possèdes et qui ne reviendront à personne. Mon souhait est que tu m'élèves une basilique plus vaste qu'aucune de celles qui m'ont déjà été dédiées, et vraiment digne de ma maternité glorieuse. Ainsi ton nom sera honoré parmi les hommes, et ta fortune recevra un usage insigne. » Le patrice alors avait demandé à Marie dans quel quartier de Rome il conviendrait d'édifier cette grande basilique, et la Vierge de nouveau avait souri : — « Demain quand tu sortiras de ta maison, tu verras l'une des sept collines couverte d'un tapis de neige ; c'est sur cette neige immaculée qu'il faudra bâtir mon église. »

Malgré sa foi ardente, le vieillard se sentait troublé; et le lendemain en s'éveillant, racontant son rêve à sa femme, il osait à peine lui traduire les paroles de la Mère de Dieu. On était au commencement d'août, et sur toutes les collines les jardins en fleurs exhalaient les parfums délirans de l'été; partout c'était une débauche de vie végétale, une folle orgie de verdures, de pétales effeuillés et de calices entr'ouverts. — « Lève-toi quand même, lui dit sa femme, et va prendre conseil du pape Libère; il t'expliquera peut-être ce que signifie ce songe. »

Or il se trouva que le Pape avait eu la même visite, et qu'il avait reçu le même ordre mystérieux. Tous deux, Libère et le patrice, quittèrent ensemble le palais du Latran et s'acheminèrent vers une hauteur d'où l'on découvrait les agrestes contours des collines qui portaient entre leurs bras la ville des bergers, la Ville Éternelle... Chacune gardait sa parure estivale, ses bosquets touffus et clos; mais sur l'Esquilin un grand pré, où la veille encore paissaient les brebis, était désert, — et couvert d'une neige sur laquelle nulle empreinte n'apparaissait. « Ah! s'écria le vieillard, voici le signe! l'aimable Mère de Jésus aura ici ses autels. »

Cristina se redisait cette légende en passant devant la loggia ajourée de la basilique libérienne, devenue Sainte-Marie Majeure; et, bien qu'elle n'eût pas la croyance au Miracle, le trouble de son âme la porta à entrer sous ces voûtes dont elle aimait la noble ordonnance et l'atmosphère purifiée. Les colonnes de marbre blanc qui séparaient les trois nefs venaient du temple de Junon Lucinienne, comme si la primitive ferveur accordée à la déesse favorable aux chastes épouses se fût naturellement reportée sur la plus haute figure de femme bénie à travers les siècles. Tout dans cette enceinte témoignait de la pérennité de ce culte; et la chaîne n'était point rompue qui réunissait le passé au présent et à l'avenir. Cristina avait éprouvé que c'était seulement dans sa Rome natale que l'esprit pouvait ainsi déployer sans lacunes les perspectives de l'histoire des convictions humaines; et, comme tout à l'heure devant le Forum, elle sentait les racines de sa vie tracer à travers le sol les mêmes circonvolutions profondes.

L'insigne basilique n'était jamais entièrement vide; mais, si

vaste, elle gardait un air désertique et une majesté que les pas des pèlerins ne pouvaient troubler. Brillante de tous ses sanctuaires, de ses mosaïques, de ses peintures, elle était bien la châsse magnifique où la Reine du ciel avait désiré d'être honorée. Aux richesses dont l'avait dotée le patrice Jean, tant d'autres richesses s'étaient jointes ! Le miracle des neiges avait enfanté le miracle de l'or. Et tous les artistes d'âge en âge avaient apporté leur tribut à cette demeure posée sur l'Esquilin au-dessus des remous de la ville, comme une arche arrêtée sur les flots.

Une des chapelles, celle du Pape Borghèse, était particulièrement somptueuse. De loin, c'était un bouquet vert et blanc que formaient au fond du sanctuaire les lapis lazuli et les émeraudes ; des cierges, en gerbes scintillantes, jaillissaient de leurs chandeliers d'airain et jetaient leurs gouttes de lumière sur les groupes agenouillés devant l'icône qui veillait là parmi les pierres précieuses et sous la garde des anges. Cette très précieuse image, la tradition voulait que ce fût Luc l'Évangéliste et le premier peintre chrétien qui en eût fixé les traits d'après ceux de la Vierge vivante ; portrait « d'après nature, » le seul qui subsistât des sept portraits de Marie que Luc avait tracés d'un pinceau dévotieux et habile. Il était impossible de pénétrer dans la basilique sans être attiré par ce foyer de bénédiction et d'ardeur. Chaque jour et à chaque instant du jour, des gens entraient pour aller saluer le doux visage immobile devant lequel des pontifes, des empereurs et des rois, dépouillant leur diadème, étaient venus incliner leur front. Mais le samedi, l'affluence était plus grande encore, alors que le Chapitre assemblé dans le pourtour étroit du chœur psalmodiait les litanies lorétaines ; à ces supplications alternativement répétées, selon le mode liturgique, d'autres supplications, naïves, spontanées, s'ajoutaient sans cesse ; d'autres prières, égoïstes, intéressées, valables quand même, montaient vers le trône d'émeraudes et de lapis où celle qui avait enfanté dans la pauvreté régnait maintenant sur le cœur des multitudes.

Ce fut ce même magnétisme souverain qui amena Cristina du côté de la chapelle Borghèse. Devant la grille, un jeune couple était venu faire oraison. C'étaient deux enfans du peuple, — de ce peuple romain qu'elle aimait. — Elle n'eut pas de

peine à reconnaître leur origine; ils devaient être habitans du Transtévère, ou de cette île miraculeuse du Tibre dans laquelle subsiste encore le signe sacré d'Esculape. Touchans et pieux, ils se tenaient par la main, et ils se ressemblaient comme un frère et une sœur : d'où venait qu'elle fût à peu près sûre qu'ils étaient époux? Ce mystère l'inquiéta un instant, et l'idée de l'amour qui l'avait quittée depuis sa visite chez Angelo Ralli s'installa de nouveau en elle... Oui, l'amour planait comme une auréole sur ces deux jeunes têtes rapprochées; c'était lui qui avait noué ces mains brunes et qui inspirait cette prière fervente. Cristina croyait en entendre les paroles : ils intercédaient pour que le bonheur dont ils avaient goûté les prémices leur fût conservé aussi longtemps que leur cœur battrait, aussi longtemps que leurs lèvres pourraient s'unir. Indulgente, la Vierge de Luc écoutait, parmi l'or, les joyaux et les cierges, ce cri d'infirmité sorti des entrailles des pécheurs; elle était habituée à de telles confidences, à ces désirs qui la sollicitaient. Mais Cristina pouvait-elle à son tour ouvrir son âme devant la Mère immaculée qui n'avait eu de l'amour que la flamme brûlante de l'Esprit? Une colombe, sur son autel, symbolisait le mystère de sa conception. Cristina n'osait devant elle prononcer le nom de Remigio...

Alors, comme il fallait qu'elle priât, comme son âme tout à coup se trouvait pleine de prières, elle proposa à la Vierge la protection de son fils : il avait à peu près l'âge de ce jeune Romain qui était agenouillé sur la dalle; mais aurait-il, lui aussi, la joie plénière, la joie délicieuse, de posséder une épouse selon son cœur? Quel serait l'avenir de ce fils qui déjà se préparait à s'éloigner d'elle et qui portait dans ses veines le sang d'un père étranger? Jamais elle n'était parvenue à le faire sien entièrement et toujours elle avait senti entre eux deux une barrière qui les séparait. Ah! combien elle souhaitait qu'une autre femme pût pénétrer cette conscience qui lui était fermée et verser le baume de sa tendresse sur cet être qu'elle chérissait mal! Combien elle souhaitait pour Bernard une compagne clairvoyante et fidèle!... Ce fut cela qu'elle demanda avec passion, avec émotion, défendant son esprit du doute, et laissant la grâce de son baptême l'inonder de ses eaux fraîches et vives. Elle restait là, attendant la réponse mystérieuse, le mouvement secret qui lui apprendrait qu'elle avait été entendue.

Cependant, le jeune couple s'était relevé et marchait d'un pas égal à travers les hautes colonnes, vestiges du temple de Junon Lucinienne ; des enfans accourus du dehors jouaient entre ces colonnes, ainsi qu'entre les arbres d'un jardin familier ; ils jouaient à se poursuivre et poussaient parfois de petits cris aigus ; mais ni leurs cris ni leurs ébats ne troublaient le recueillement de la basilique ; on eût dit des oiseaux jaseurs invités par Dieu lui-même à venir boire l'eau sainte dans la coupe du baptistère et s'égaillant ensuite librement à l'entour. L'un d'eux, caché sous le large bénitier, semblait un de ces anges à la chevelure touffue et lourde que Mino de Fiésole sculpta dans les bas-reliefs où se trouvait représenté le miracle de la neige. Cristina sortit de l'église avec une espérance nouvelle...

VI

Il était près de cinq heures quand elle regagna la villa Forba. La nuit était déjà toute proche. Il lui avait plu de rentrer à pied pour retarder le moment où la solitude avec l'ombre allait la reprendre. — Quoi de plus fugitif qu'un espoir? Celui qu'elle rapportait en elle, vague, indéterminé, n'allait-il point s'évanouir, dès qu'elle aurait retrouvé ses façons de penser habituelles et reposé le pied sur le seuil ? Cette journée dont elle redoutait l'issue n'était pas encore achevée ; quelle surprise lui réservait-elle avant que la dernière étoile se fût manifestée dans le ciel visible ?

Secrètement, elle attendait la visite de Remigio ; puisque le matin il n'était pas venu, peut-être ce soir le verrait-elle apparaître, joyeux d'avoir allongé sa chaîne et tout vibrant encore de l'effort cérébral accompli. Alors, l'un près de l'autre, ils laisseraient s'enfuir les minutes brèves, sans se préoccuper d'autre chose que des variations infinies de leur sensibilité. Aujourd'hui plus que jamais, elle avait besoin de sa présence : si Bernard devait s'en aller, cet ami du moins, cet ami incomparable, lui resterait... Elle n'osait se demander lequel des deux était le plus nécessaire à sa vie, et si c'était l'amante ou la mère qui dominait en elle. Mais il y avait aussi un X mystérieux, une troisième donnée inconnue dans le problème de sa destinée morale ; avant d'être mère, avant d'être femme, elle s'était cris-

tallisée dans un autre amour ; elle portait, au secret de son cœur, un immense amour dont l'image s'était voilée comme celle de la divinité la plus redoutable derrière un rideau d'hyacinthe et de pourpre...

Ce fut Bernard qu'elle aperçut dans le jardin, assis sur le banc près duquel il s'était arrêté avec Alda quelques heures auparavant. Elle remarqua tout de suite qu'il portait un costume de laine souple à petits carreaux blancs et noirs et une coiffure qui n'était pas celle dont il se servait pour sortir dans Rome. Évidemment c'était la tenue de voyage. Il allait partir ! Sans doute l'attendait-il pour lui dire adieu ? Il paraissait agité ; et, de la canne qu'il tenait à la main, il creusait des trous dans le sable. En s'approchant, elle vit qu'il avait pleuré : son visage, qui gardait encore la fragilité de l'adolescence, était crispé comme lorsque, petit enfant, il avait eu quelque gros chagrin. Il se leva, dès qu'elle fut à la hauteur du banc, et l'invita à s'asseoir :

— J'ai quelque chose à te dire !

— Rentrons à la maison, Bernard ; nous y serons mieux pour causer.

— Non ! Je veux te parler ici. Ici nous ne serons gênés par personne.

Il faisait doux ; la nuit, en enveloppant les feuillages, apportait avec elle un redoublement de tiédeur. Cristina prit place à côté de son fils : n'était-elle pas habituée à satisfaire ses caprices ? Elle lui demanda seulement :

— Alors, c'est pour ce soir ?

— Dans une heure, répondit-il.

— Pourquoi si vite ? Je croyais, j'espérais que tu tarderais au moins quelques jours. Ce matin, tu semblais décidé à peine...

— Ce matin peut-être. Mais entre le matin et le soir, que de choses peuvent changer la volonté d'un homme !

Il s'était redressé et parlait en effet en homme. Sa voix avait pris des inflexions plus sonores. Cependant elle le sentait ému, non point à l'idée de ce départ qu'il avait envisagé d'abord avec joie, mais sans doute en raison de la confidence qu'il avait à lui faire. Elle comprit qu'elle devait l'aider à soulager son âme inquiète. Elle se pencha tendrement vers lui :

— Que s'est-il donc passé de si grave?

— Ah! s'écria-t-il, j'ai fait connaissance aujourd'hui avec deux sentimens contraires dont je n'avais pas encore soupçonné le pouvoir. J'ai rencontré face à face la sympathie et l'inimitié! C'est le cadeau que les Parques m'ont envoyé pour mes vingt ans. Et véritablement elles m'ont comblé...

Il s'agitait de nouveau et du bout de sa canne fouillait rageusement le sol. Cristina n'osait plus l'interroger. Il continua, après un silence :

— Bien entendu, ces deux puissances contraires ne se sont pas présentées ensemble sur mon chemin; il a fallu que la seconde vînt détruire ce que la première avait préparé. J'étais si heureux d'avoir retrouvé, dans cette belle jeune fille aux cheveux dorés, la compagne de jeux de mon enfance! Nous nous sentions prêts à recommencer l'intimité d'autrefois. En marchant côte à côte dans les allées où si souvent nous nous étions tour à tour dérobés et surpris, il nous semblait entendre des voix connues chuchoter sur notre passage. Alda souriait. Elle est très cultivée, très moderne. Elle disait : « Comme c'est charmant! On se croirait si loin du monde! Et pourtant la vie est là, tout près, qui nous guette, qui va nous reprendre. La vie! c'est-à-dire la pièce de théâtre la plus compliquée, la plus imprévue dans ses dénouemens! Aimez-vous la vie, Bernard? » Et moi je lui répondais : « Je l'aime et j'en ai peur aussi; il y a des instans où elle me fait peur! » Alors elle me regarda fixement : « C'est que vous ne savez pas dominer votre impressionnabilité. » Je la conduisis jusqu'à la grille; elle monta dans l'auto qui l'attendait. — « Au revoir! me jeta-t-elle. Quand vous serez de retour de Vienne, nous philosopherons encore. » Cela, c'était une façon de me dire : « Revenez vite! » Au moins, je le compris ainsi. Un charme avait opéré entre nous; je ne sais quel charme?... Ce n'était point l'amour; car, si j'étais amoureux d'Alda, je renoncerais à ce voyage que je désire, au contraire, plus que jamais accomplir.

— Plus que jamais, Bernard? Tu as donc une nouvelle raison de t'éloigner, une raison que je ne connais pas encore?

— Oui, ma mère!

Cette dernière partie de sa confidence lui était pénible. Évidemment il hésitait à l'entreprendre, malgré sa résolution bien arrêtée d'être sincère jusqu'au bout.

— Je te dois la vérité, reprit-il avec effort. Il ne faut pas qu'à aucun moment tu puisses m'accuser d'égoïsme ou d'ingratitude.

Comme il était passionné en prononçant ces paroles! Cristina lui mit un baiser sur le front :

— Mon pauvre petit!

— Attends de tout savoir pour me plaindre. Tu jugeras alors si je suis coupable, ou seulement malheureux. — Je reprends mon récit où je l'ai laissé. Lorsqu'Alda eut disparu dans l'auto, je me souvins que j'avais promis à l'un de mes camarades d'aller déjeuner avec lui via Veneta. C'est mon ami le plus cher, celui du moins dont je me croyais le plus rapproché par l'esprit et par le cœur. Tu le connais bien, je t'ai parlé de lui souvent : il s'appelle Hugo Venturi. Hugo est exactement du même âge que moi; nous avons suivi ensemble les cours de l'Université; nous avons eu les mêmes admirations pour les grands penseurs, les grands poètes, les grands artistes qui, de siècle en siècle, ont fait rayonner sur le monde la flamme de leur génie; enfin, nous étions fraternels! Or, ce matin, j'ai trouvé Hugo dans une disposition différente; dès en entrant chez lui, en lui serrant la main, je le sentis fiévreux, excité; à table, notre conversation fut bondissante; nous passions d'un sujet à l'autre sans aucune suite, comme si nous craignions, en touchant le fond de nos idées, d'y rencontrer quelque pierre d'achoppement, quelque piège tendu à notre mutuelle confiance. Je devenais moi-même nerveux et pressé de quitter mon ami. Après déjeuner, j'allumai ma cigarette à la sienne. Alors il me dit brusquement : « Je t'emmène avec moi; nous allons assister à une réunion fermée, où nous entendrons les paroles de l'Évangile futur; la plupart des étudians de Rome seront là pour les acclamer; notre place y est aussi. Viens! nous n'aurons pas perdu notre journée! » Pourquoi ne demandai-je pas à Hugo quelques explications sur cette réunion mystérieuse? Je sortis avec lui, presque heureux de la diversion qu'il m'offrait. En route, nous nous arrêtâmes pour prendre un troisième camarade, un tout jeune ingénieur qui a déjà enrichi la science de plusieurs inventions remarquables; celui-là, c'est un calme, un pondéré; entre Hugo et moi, il mettait comme une cloison étanche qui nous empêchait de frotter et d'allumer nos électricités. Puis l'air du dehors nous

apportait plus de détente. Hugo, avec des gestes prophétiques, nous montrait le monument neuf et pompeux de Victor-Emmanuel, qui s'étalait au flanc du Capitole : « Demain, déclara-t-il, demain, c'est-à-dire avant que ce lustre s'achève, on verra s'élever sur la Colline du Triomphe un nouveau témoignage de notre puissance! » Il marchait vite et semblait nous entraîner à la conquête des astres. Nous passions par une petite rue déserte, dont la chaussée était trop étroite pour nous contenir de front. Il prit les devans; ses pas résonnaient sur les dalles. « Où nous mène-t-il? » dis-je à l'ingénieur qui m'avait pris le bras. Celui-ci mit un doigt sur sa bouche. Mais déjà Hugo s'enfonçait dans un passage voûté, au bout duquel il descendit quelques marches. Nous nous trouvâmes dans une salle éclairée à la façon ancienne, avec des torchères accrochées aux murs. Hugo ne m'avait pas menti : une grande partie de la jeunesse étudiante de Rome était là. Je reconnus de nombreux visages, de ces visages auxquels on sourit sans connaître les noms de ceux qui les portent. Il y avait aussi des gens plus âgés : c'étaient les orateurs qui devaient prendre la parole...

Bernard s'arrêta tout à coup; il n'avait donné tant de détails que pour reculer l'instant où il lui faudrait avouer à sa mère l'acte d'inimitié qu'il avait subi. Il suffoquait, hésitait encore. Mais l'heure approchait. Il se leva :

— Ce qui fut dit dans cette chambrée clandestine, je ne le répéterai pas; ma bouche se refuse à répéter ces paroles; elles furent telles que, dès le premier discours, je voulus sortir; les portes avaient été soigneusement closes; j'étais prisonnier. Je dus écouter jusqu'au bout les insultes proférées contre la patrie de mon père, ma propre patrie; je dus entendre les applaudissemens qui les saluaient. A côté de moi, Hugo s'exaltait, s'enthousiasmait, clamait sa joie et son orgueil. Quand ce fut fini, je lui jetai mon gant au visage. Il ne le releva pas; il me dit simplement : « C'était une épreuve : tu n'es donc pas des nôtres? Tu n'es donc pas avec nous? — Non! lui répondis-je; et, à partir de cette heure, je te désavoue; nous ne pouvons plus être que des ennemis! » Il eut un rire équivoque et mauvais : « Nous nous retrouverons à l'heure de la Revanche; si tu tiens absolument à te battre avec moi, l'occasion te sera fournie bientôt, je l'espère! » Ce fut tout. En rentrant ici, je fis faire

ma valise et je t'ai attendue, la tête pesante et le cœur vide; j'ai souffert, je souffre misérablement! Et maintenant, embrasse-moi, je pars!

Cristina voulut le retenir dans ses bras :

— Pas encore! Pas avant que je t'aie consolé!

— Tout de suite; je ne veux pas avoir de faiblesse!

— Tu reviendras bientôt? Quand reviendras-tu?

Farouche, il ne répondit pas.

Alors elle lui dit tendrement :

— Songe que nous serons deux à t'attendre. N'as-tu pas promis à Alda de revenir?

— Ah! s'écria-t-il, je ne sais plus! Je n'y vois plus clair en moi-même.

Il se délia de son étreinte; mais elle avait senti pour la première fois passer entre elle et lui comme un souffle de discorde, et peut-être un peu de l'inimitié qui venait de briser ce cœur ardent et fragile.

VII

Remigio entra dans la salle où Cristina achevait de dîner. Elle ne l'attendait plus; accablée par le départ subit de Bernard, et davantage encore par le récit qu'il venait de lui faire, elle renonçait à tout, elle se renonçait elle-même. Elle ne se sentait plus capable de supporter le poids de la joie ni de la douleur. Le seul sentiment qui persistât en elle était une sorte de colère, une irritation confuse contre le sort. Mais elle n'appelait à son aide aucune puissance de réaction, elle avait perdu l'espoir.

L'apparition de Remigio ne la tira point de cette stupeur; il était depuis un instant devant elle, qu'elle n'avait pas encore remarqué qu'il était là. Alors il lui posa légèrement la main sur la tempe. Elle frémit :

— Remigio!

— Oui, c'est bien moi! affirma-t-il en riant.

Vigoureux et sain, en pleine force de la maturité, il l'enveloppait de ses chauds effluves. Un front léonin, une bouche à la fois fine et sensuelle, une grâce et une fougue qui ne se contredisaient point, annonçaient les dons naturels qui avaient contribué à faire de cet homme d'une origine modeste un des

premiers entraîneurs d'âmes de son pays ; mais, malgré cette ascension vertigineuse, il était resté simple et facile, gardant un peu de la saveur plébéienne sous l'auréole brillante de la renommée. C'était tout cela qui avait séduit Cristina et qui depuis de longues années l'attachait à Remigio : elle le sentait tellement supérieur à la plupart de ceux que le hasard avait fait naître dans des sphères plus hautes ! Elle éprouvait une félicité secrète à abolir entre elle et lui les distances sociales qui lui avaient toujours paru monstrueuses. Lorsqu'il la serrait dans ses bras, il lui semblait qu'elle retrouvait le sens véritable de sa vie, l'origine commune à tous les êtres humains...

Ce soir, cependant elle tardait à lui témoigner sa tendresse. Il crut qu'elle lui en voulait de ce qu'il n'était pas venu à l'heure dite, et il s'excusa :

— Vous êtes fâchée ? Vous devinez pourtant qu'une série de gênes malencontreuses m'a retenu tout le long du jour : d'abord les épreuves de mon livre, puis des visites, des visites ! Mes anciens collègues de Monte-Citorio qui viennent me relancer dans ma retraite, et ne peuvent comprendre que je reste éloigné du pouvoir, enfin le courrier quotidien à expédier. A peine ai-je pris le temps d'avaler un potage, et me voici !

— Ah ! dit Cristina, que n'êtes-vous arrivé une heure plus tôt !

Au son tragique de cette voix, il comprit qu'il devait y avoir autre chose qu'un ressentiment passager, et son visage mobile changea d'expression.

— Quoi donc ? Que s'est-il donc passé ?

— Bernard est parti pour Vienne, sans que j'aie pu le retenir même un jour de plus.

— Et c'est tout cela ? Soyez raisonnable, mon amie ! N'est-il pas naturel qu'un jeune homme de son âge désire un peu changer de place ? Il reviendra avec plus de plaisir, soyez-en convaincue.

— Oui, si avant de s'en aller il n'avait pas reçu une venimeuse blessure... Aujourd'hui, ne le savez-vous pas, il y avait du défi et de la vengeance dans l'air de Rome. Partout on chuchotait des paroles de revanche et de malédiction. Bernard les a entendues, ces paroles, et il a cru y voir une insulte au pays de son père et à ses propres sentimens.

— C'est de la folie! dit Remigio.

Il voulut se rapprocher de Cristina; mais elle s'était levée et, sans poser les yeux sur lui, elle vaticinait dans le vide :

— Je devais m'y attendre, c'était fatal! Tel père, tel fils! Ce que le père a aimé, le fils l'aimera... Dieu m'est témoin cependant que j'ai tout fait pour inculquer à mon fils les idées dans lesquelles j'ai été élevée moi-même. Mais, à mesure qu'il grandissait, loin de marcher dans mes voies, de me suivre dans mes voies, il retournait à l'hérédité paternelle. Cette ville de Vienne où j'ai tant souffert, cette ville que je déteste, c'est vers elle qu'il court dès qu'il peut faire usage de sa liberté. Elle achèvera de prendre son cœur et de le détacher de moi.

— Vous vous trompez, dit Remigio avec chaleur. Bernard a pour vous une affection véritable ; il sentira bientôt le prix de tout ce qu'il a laissé. Comment pourrait-il oublier ce que vous êtes pour lui, tout en conservant la mémoire de ce père qu'il a perdu? N'y a-t-il de place dans l'âme humaine que pour un sentiment unique? Je ne le pense point. Tout est mélange et indécision au fond de notre conscience. N'être « qu'un seul homme » selon le précepte antique, voilà peut-être ce qu'il y a de plus difficile à réaliser; les plus sagaces d'entre nous n'y arrivent que difficilement; et vous voudriez demander à un enfant de vingt ans ce qui coûte tant d'efforts aux autres, à ceux qui ont pénétré dans le temple dont il a franchi à peine les premiers degrés!

Cristina hocha la tête :

— C'est que vous ne savez pas tout! Vous ignorez quel atavisme inquiétant pèse sur lui, sans qu'il s'en doute! Ce qu'il a connu de son père, ce sont les dehors séduisans du grand seigneur qu'était le comte de Lodatz, et c'est de cela qu'il se souvient. Mais moi, j'ai d'autres souvenirs plus cuisans, plus amers. Je n'ai rien oublié de ce passé dont les détails reviennent en foule à mon esprit, à mesure que le temps s'écoule. — Ah! mon ami, je n'ai pas été une jeune femme heureuse! Le bonheur, je ne l'ai connu que plus tard, lorsque je vous ai rencontré.

Elle le regardait cette fois avec une tendresse profonde. Remigio s'émut sous ce regard d'un bleu sombre où s'allumaient de fugitifs éclairs. Par discrétion peut-être, peut-être aussi par indifférence de ce qui n'était pas la minute présente

qu'il pouvait saisir des deux mains, il n'avait jamais cherché à surprendre les secrets du cœur de Cristina. Et il s'étonnait que cette femme, belle, riche, audacieuse, ait eu à se plaindre du destin. Une curiosité jalouse le pressait maintenant d'apprendre ce qu'on lui avait tu jusqu'ici.

Il lui demanda, en baissant la voix :

— Est-il possible que vous ayez vraiment souffert ? Et comment ?

Mais elle répugnait aux confidences ; elle rougissait de raconter à cet homme à qui elle n'avait rien refusé les humiliations qu'un autre homme avait infligées à ses délicatesses féminines. Si Remigio, au lieu d'être un ouvrier de la pensée, vivant à l'écart du monde, eût été un membre de cette aristocratie romaine où tout se sait sans qu'on ait besoin de le dire, où chaque personnage a sa légende, sinon son histoire, aurait-il vécu dans cette ignorance totale ? Comment n'aurait-il pas appris de mille façons indirectes et certaines ce qui était de notoriété publique ? Cristina, toute jeune encore, avait épousé le comte de Lodatz, plus âgé qu'elle de quinze années ; presque aussitôt après le mariage, il lui avait fallu suivre son mari à Vienne ; là, elle avait trouvé une vie bien différente de celle qu'elle menait à Rome, une vie molle, dissipée, avec peu de joies intimes. Comme la plupart de ses compatriotes, le comte autrichien appréciait surtout chez la femme les agrémens extérieurs et les satisfactions qu'il en pouvait tirer ; son plus grand plaisir était de conduire la sienne dans les endroits équivoques où la haute société de la ville fréquentait en même temps que le monde de la galanterie. Cette promiscuité, la facilité, le laisser-aller des liaisons nouées au hasard d'une valse ou autour d'une table de souper lui plaisaient autant qu'ils choquaient et blessaient Cristina ; elle avait supporté tout cela sans se plaindre, sachant qu'il ne lui servirait de rien de protester.

Cependant après la naissance de Bernard, elle avait obtenu de résider au château de Lodatz, laissant son mari libre de faire la fête, pourvu qu'elle n'y fût pas associée. Le mari volage ne cachait même pas ses infidélités ; il avait une facilité redoutable et monstrueuse de tromper, tout en continuant de prodiguer à sa jeune épouse les marques de son amour. Parfois il amenait au château ses nouvelles conquêtes, avec les fleurs, les musiciens, les histrions de la capitale. Et l'éternelle valse recommençait ;

ses langueurs et ses fureurs, sa lascivité et sa veulerie jetaient Cristina en d'incessantes alarmes : là haut, dans son berceau innocent, le petit Bernard devait entendre les échos de la saturnale; au lieu des cantiques charmans et pieux, des poétiques chansons qui accompagnaient l'enfance des petits Romains, son fils, son cher « bambino, » s'éveillait à la vie des sens au milieu de ces bruits stupides et de ces refrains de folie. Précoce, il grandissait, frôlé par ces turpitudes, baigné dans ces sons et ces parfums. — Que serait-il plus tard?... Douze ans après, quand le comte de Lodatz avait été tué dans un duel retentissant, elle s'était hâtée de rentrer à la villa Forba, de regagner sa patrie. Mais Bernard avait déjà les manières souples et rudes, le parler autoritaire et caressant du père qu'il avait perdu. Il supportait difficilement le frein; il choisissait ses amis parmi les plus turbulens et les plus agités; un cœur indiscipliné, une intelligence inquiète, tel il s'offrait aux risques de l'existence, tel il s'en était allé ce soir, sans même retourner la tête...

Voilà ce que Remigio ignorait et ce que Cristina se refusait à lui dire; à sa question réitérée, elle répondit seulement :

— Oui, j'ai souffert!... Qu'importe? c'est le passé, et ce passé est aboli. Mais l'avenir me fait peur; je le vois si vide, ouvert devant moi comme un gouffre! J'ai parfois la sensation d'y être attirée et de m'y engloutir toute. Il me semble qu'une force irrésistible me pousse vers ces abîmes et que personne au monde ne pourra m'empêcher d'y sombrer.

Elle reprit, s'abandonnant davantage :

— Je suis si seule, maintenant que Bernard est parti! Ce soir, en me mettant à table, en apercevant en face de moi sa place inoccupée dans cette grande salle qu'il remplissait du bourdonnement de sa jeunesse, dans cette grande salle déserte... Ah! mon ami, vous êtes heureux de n'être point seul!

Elle avait posé son front sur l'épaule de Remigio, — cher asile où elle se sentait moins désolée; son cœur ardent battait contre la poitrine de cet homme. Sur eux planait le grand silence des minutes inoubliables. Remigio, si éloquent d'habitude et dont chaque pensée tendait à s'incarner dans le verbe des mots, hésitait à parler; il retenait même son souffle; il gardait Cristina comme une hostie posée sur l'autel en attendant le sacrifice. Il aurait voulu la soustraire à tous les dangers, à toutes les craintes, fussent-elles chimériques.

Enfin il osa dire tout bas :

— Disposez de moi, Cristina. Vous savez que je vous appartiens.

— Si peu! fit-elle en se redressant.

— Est-ce ma faute?

— Certes non! Mais qu'ai-je de vous en réalité? Des consolations furtives! Dans un instant, vous allez partir, sans que je sache même quand je pourrai vous revoir.

Il y eut un nouveau silence. Remigio réfléchissait, appesanti sur lui-même. Son visage reflétait les perplexités de son esprit. Cristina, les paupières baissées, ne semblait pas s'apercevoir de son trouble. Elle répéta faiblement :

— Vous m'appartenez si peu!

Il se leva et se tint debout devant elle; il avait repris sa fière assurance; il était tendre, mais résolu :

— Le moyen que je sois à vous davantage? N'y avez-vous pas pensé quelquefois? Cela serait si simple, et cela paraît si difficile! Il suffirait d'un mot, d'un geste de consentement. Moi, je suis prêt. Êtes-vous prête aussi, Cristina?

— Je ne comprends pas bien, dit-elle.

— Ne sommes-nous pas libres tous deux? Ne sommes-nous pas encore en âge de nous unir? Serait-ce l'opinion du monde que vous redoutez? La comtesse de Lodatz ne pourrait-elle sans déchoir épouser le plébéien que je suis?

— Taisez-vous, Remigio, je vous en conjure!

Elle s'était levée aussi, et le remerciait de ses sombres yeux levés sur lui. Cependant il comprenait qu'un obstacle les séparait, sinon celui qu'il avait supposé, mais un autre plus grave, plus infranchissable. Il avait pâli; déjà sa nature agissante s'était crue en possession d'un nouveau bonheur.

— Mon ami, reprit lentement Cristina, vous vous trompez : je ne suis pas libre; je le suis beaucoup moins que vous, qui l'êtes à peine. Qu'est la liberté matérielle, en regard de la liberté morale? Moralement, ni l'un ni l'autre nous ne possédons la disposition de nous-mêmes. Vos idées vous tiennent, la mission que vous vous êtes donnée dans la vie... Moi, je n'ai rien fait jusqu'à présent pour réaliser mes idées, je n'ai eu aucune mission à remplir. Mais mon heure viendra. Je ne doute pas que ce grand vertige qui m'attire dans l'inconnu ne soit le présage de ce qui m'attend.

Elle fit une pause et ajouta :

— Cette journée m'a révélé beaucoup de choses; elle m'a révélée à moi-même. De la fenêtre d'Angelo Ralli ouverte sur le Forum, j'ai entendu monter des voix innombrables, les voix du peuple réclamant l'indépendance de la patrie: et j'ai compris la folie sublime qui a poussé, voilà quelque soixante ans, toute la nation dans ce calvaire, cette passion magnifique que fut notre « Resorgimento. » C'était Cavour, Mazzini et tant d'autres qui clamaient leur haine de l'esclavage et leur amour pour l'Italie régénérée. Hélas! tous leurs sacrifices n'ont pas encore porté leurs fruits, mais l'heure approche où nous pourrons poursuivre et achever l'œuvre sainte. Je veux communier dans cet amour; je me sens prête à donner ma vie pour cette cause.

Remigio l'avait écoutée avec une attention profonde; et, quand elle se tut :

— Oui, dit-il douloureusement, vous êtes pareille à l'Erinnys antique, dont l'âme se gonflait du tourment divin de la vengeance; vous portez en vous le dépôt d'une haine séculaire qui a hâte de frapper et de vaincre. Mais prenez garde, Cristina! Ces aspirations sont dangereuses pour le bien même de la patrie; la patrie, si longtemps déchirée par ces luttes, demande le règne de la paix pour se développer harmonieusement et grandir à l'ombre de ses oliviers.

— Ah! gémit Cristina, pourquoi donc me suis-je réveillée à mon tour? Pourquoi ne suis-je pas restée telle que j'étais avant, avant d'avoir entendu ces voix et d'être sortie de mon sommeil? — Rappelez-vous, Remigio, les mots que Michel-Ange prêta à la statue de la Nuit couchée au pied du tombeau de Laurent de Médicis : « Il m'est doux de dormir et plus encore d'être de marbre, aussi longtemps que dureront l'injustice et la honte. » Maintenant mes yeux sont ouverts, mes oreilles sont pleines des échos de tant de plaintes et de tant de soupirs. Cette haine, accumulée en moi par la race et par les circonstances de ma vie, il faudra fatalement qu'elle trouve son accomplissement... Alors vous voyez que je ne suis pas libre! Vous voyez que, si nos mains se joignent, que si nos cœurs se répondent, nos pensées sont en désaccord, nos esprits ont tracé une parabole différente. Vous voyez bien que nous ne pouvons devenir des époux!

— Hélas! gémit Remigio, je crois que vous dites vrai. Nous resterons donc comme nous sommes, ballottés entre la joie et

la douleur, commandés par le destin qui nous rapproche et nous sépare, et sans jamais pouvoir vider la coupe où nous posons nos lèvres avides.

Il avait cessé de regarder Cristina; une angoisse lourde courbait ses épaules. De le voir déçu, presque humilié, elle eut vers lui un grand élan de tendresse :

— Mon ami, mon ami, n'avons-nous pas un meilleur moyen de nous affirmer notre affection? N'avons-nous pas nos enfans, en qui pourrait se parfaire et se perpétuer le bonheur qui nous échappe? Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils sont à la veille de s'aimer. Si vous les aviez vus aujourd'hui entre les myrtes du jardin, cheminant côte à côte, vous auriez senti comme moi que l'amour marchait avec eux. Quel beau dessein! Quel doux rêve! Alda, avec sa grâce virginale, fera ce que mon pouvoir maternel n'a pu obtenir : elle fera de Bernard un vrai Romain ; elle l'arrachera à l'influence contraire.

Remigio gardait le silence ; Cristina se pencha sur lui et vit des larmes rouler au fond de ses yeux. Alors, elle cessa de mêler devant lui le passé et l'avenir. Elle lui dit simplement :

— Venez avec moi dans l'atelier. Nous allons peut-être comprendre pourquoi le portrait que vous avez ébauché est resté sans vie, et ce qui lui manquait pour qu'il me ressemblât...

JEAN BERTHEROY.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LES
ARMÉES DE LA RÉVOLUTION
ET LA DISCIPLINE

« Il faut que dans une armée règne le plus parfait despotisme. »

(George Washington.)

« C'est la discipline *qui fait la gloire du soldat et la force des armées*, écrivait Carnot. *Elle est le gage le plus assuré de la victoire*. C'est par elle que toutes les volontés se réunissent en une seule, que toutes les forces partielles concourent à un but unique. »

Plus simplement, Napoléon devait écrire de son côté, le 18 mai 1807 : « Ce n'est pas le nombre des soldats qui fait la force des armées, *mais leur fidélité et leurs bonnes dispositions*. » On le verra d'ailleurs au cours de sa carrière répéter dans cent lettres, et répéter encore à ses confidens, — de Mombello, en 1798, à Sainte-Hélène, à la veille de sa mort, — que « la discipline est *la première qualité du soldat, la valeur n'étant que la seconde*. »

Il le savait de reste, ayant expérimenté dans vingt campagnes et cent combats ce que peuvent des soldats valeureux, tant qu'ils sont tenus par le respect des ordres, ce qu'ils cessent de pouvoir dès que se relâche chez eux l'obéissance aux ordres. Mais déjà le capitaine Bonaparte, comme le capitaine Carnot, avait pu se faire sur ce point une conviction arrêtée : le spec-

tacle singulièrement édifiant que leur avait fourni, de 1790 à 1794, la crise de la discipline, avait, plus que toute expérience ultérieure, pu asseoir leurs principes et fonder leur doctrine.

I. — L'ARMÉE DE 1789

A dire vrai, cette doctrine n'était pas nouvelle. Sans remonter jusqu'à Caton l'Ancien qui, ayant, comme chef de guerre, rendu de grands services à la République, avait dans sa vieillesse entrepris d'écrire un traité de la discipline, estimant « qu'il deviendrait plus utile à sa patrie en écrivant sur la discipline militaire qu'il ne l'avait été par ses victoires, » il n'est pas chez nous un chef qui, dans le passé, n'eût affirmé, sinon avec autant d'autorité, du moins avec autant de conviction, ce que l'Empereur ne devait cesser de proclamer. La preuve en est dans l'abondance des ordonnances royales et des règlemens militaires destinés « à réprimer les excès des gens d'armes. » Le mot *discipline* avait alors, il est vrai, une généralité qu'il a perdue : il désignait *l'ensemble de l'art militaire*. C'est dans ce sens que l'emploie l'ordonnance du 28 avril 1653, due au ministre de la Guerre Le Tellier, père de Louvois; c'est dans ce sens que l'emploie encore Louvois lui-même dans maintes circonstances. Et cela est caractéristique : pour que le terme qui, pendant tout un siècle, avait été appliqué à l'art militaire tout entier, fût ensuite employé pour en désigner une des parties, il fallait que celle-ci parût en quelque sorte le fondement et la condition essentielle des autres.

Malgré tout, l'ancien régime n'avait pu établir dans l'armée une discipline constante. Les vieilles bandes, recrutées souvent parmi les gens qui étaient si peu l'élite de la nation qu'ils en étaient parfois l'écume, se battaient souvent bien, mais ne connaissaient le plus souvent ni foi ni loi. Beaucoup de ces soldats, rabattus sur l'armée par des racoleurs, étaient gens de sac et de corde, des enfans perdus, des enfans terribles : un de leurs anciens capitaines, devenu l'un des députés démocrates de 1789 et, partant, peu suspect de honnir les humbles, Dubois-Crancé, devait dire à la tribune de l'Assemblée Constituante que les régimens où il avait passé n'étaient souvent composés que de chenapans, de « vrais brigands. »

Tandis que le roi de Prusse, Frédéric le Grand, avait su, après son père, « le roi sergent, » faire de sa petite armée une troupe tenue par une sévère « discipline, » les armées du roi de France, loin de s'améliorer au XVIIIe siècle, s'étaient, de plus en plus, livrées au désordre. Et ce double fait suffirait à expliquer comment, pressé par tant d'ennemis, Frédéric avait pu, avec des effectifs très inférieurs, battre à Rosbach l'armée du maréchal de Soubise. Napoléon, qui avait étudié plus qu'homme du monde les campagnes de Frédéric II, admirait avant tout dans son armée cette étroite discipline, principe de tous ses succès.

A la vérité, un ministre de la Guerre, formé à l'école *frédéricienne*, Saint-Germain, avait, à la fin du XVIIIe siècle, essayé d'introduire dans l'armée française le caporalisme prussien, prescrivant les punitions corporelles, les coups de plat de sabre et la fustigation des soldats indisciplinés. La réforme n'avait eu aucun effet : d'une part, le corps des officiers nobles, Français et par conséquent naturellement humains, et plus précisément à cette époque imbus des doctrines humanitaires que Jean-Jacques Rousseau avait mises à la mode, répugnait plus que jamais à employer de tels procédés, et, d'autre part, le soldat français paraissait si peu propre à s'y plier que la haine en fût sortie plus sûrement que l'ordre. Chaque peuple a son tempérament : le Prussien peut, par la peur des coups, devenir un héros ou tout au moins un merveilleux « outil tactique; » le soldat français, infiniment plus intelligent et plus cordial, doit être autrement mené; la conscience, la raison, le sentiment jouent dans la discipline de nos troupes les principaux rôles; ils en sont les élémens essentiels; le Français, guerrier sans peur, n'est guerrier sans reproche que lorsqu'il a plus ou moins, en quelque sorte, *consenti la discipline*, et c'est à le pénétrer de sa nécessité que nos officiers ont dû dans tous les temps s'appliquer. Tout Français qui a compris que « la discipline fait la force principale des armées » est un incomparable soldat, parce que le reste, vaillance, audace, belle humeur, philosophie, ingéniosité, dévouement, est toujours là.

Dumouriez, qui était un vieux soldat de l'ancien régime avant de devenir un des premiers chefs militaires de la République, connaissait bien son homme : « Le soldat français est, disait-il, très spirituel; il faut *raisonner avec lui*, et dès que

son général a le bon esprit de le prévenir sur les obstacles qu'il rencontre, il ne pense plus qu'à les vaincre et s'en fait un jeu. Si, au contraire, on lui cache ces dangers, il s'étonne en les apercevant *et une fois que le découragement le presse ou plutôt le dégoût de ce que l'on veut lui faire faire, la méfiance s'en mêle et il devient presque impossible de le rallier et d'en tirer aucune part.* » Pas un de nos officiers qui, aujourd'hui, ne souscrive à tel jugement.

Mais encore faut-il avoir en face de soi des Français de bonne race. La plupart des soldats de l'ancienne armée étaient, je l'ai déjà dit, ce qu'il y avait de moins recommandable dans la nation, au moins au point de vue qui nous occupe ; enrôlés parfois en un soir d'ivresse, regrettant amèrement la signature extorquée par l'agent recruteur et peu propres à chercher dans leur conscience, — et pour cause, — les raisons d'obéir et le respect de leur uniforme, ils pouvaient, à la longue, devenir des *risque-tout,* des *casse-tout,* des *renverse-tout* et, par là, des soldats parfois précieux, mais, mêlés d'ailleurs à toute une écume de soldats étrangers qu'avait souvent attirés dans les armées du roi le seul désir des bons coups à faire, de la rapine et de la débauche en pays conquis, nos hommes se laissaient toujours entraîner, — quand ils n'entraînaient pas, — aux excès les plus déplorables. Tel *sergent La Tulipe*, tel *sergent Sans-Souci* pouvaient bien être des soldats valeureux en telle ou telle circonstance, assaut d'une place forte, défense obstinée d'un poste, charge à la baïonnette, mais les meilleurs étaient rarement tout à fait sûrs dans la main d'un chef. Et c'est ce qui explique les *hauts* et les *bas* incroyables de notre histoire militaire du XVIIIe siècle, où l'on voit la même troupe accomplir, sous le même général et les mêmes officiers, des prodiges de valeur et des actes honteux de lâcheté, remporter de grandes victoires et subir d'incroyables revers. L'absence de discipline enlevait toute espèce de sécurité à qui dirigeait nos armées. Le tableau, bien entendu, ne va pas sans d'honorables exceptions : il en était peu.

Cependant les vieilles règles établies par Louvois avaient encore force de loi. Et des *exemples* éclatans, — pendaison des coupables ou expulsions humiliantes, — parvenaient souvent à imposer le respect des lois et, pour un temps, une certaine discipline. Mais, je le répète, nos officiers qui furent toujours

humains, aimant leurs hommes de cette rude, mais parfois tendre affection née des dangers courus ensemble et des fatigues ensemble supportées, étaient peu portés à sévir ; on eût compté les chefs durs ou simplement sévères. Un des hommes qui virent les armées d'Ancien Régime et celles de la République, le lieutenant-général de Bouillé, ne dissimule nullement l'étonnement que lui causait le changement apporté dans les mœurs militaires entre 1789 et 1795 et en tirait une philosophie : « *On remarque que l'on a presque toujours vu la discipline plus rigoureuse chez les peuples libres que chez les autres. Quand les Français se sont constitués en République, ils ont établi une discipline extraordinaire dans les armées.* »

II. — LA CRISE RÉVOLUTIONNAIRE (1790-1791)

La République eut fort à faire ; car si l'armée que lui léguait la Monarchie était, encore que rompue aux combats, fort indisciplinée avant 1789, elle semblait s'être littéralement *dissoute* au premier souffle de la Révolution.

A cela rien d'étonnant. La France secouait tous les jougs ou les brisait. La discipline monarchique qui, à la veille de 1789, tenait assemblés les élémens de la nation, succombait à la suite des événemens que l'on sait. La liberté, acclamée, proclamée, grisait les âmes. *L'ordre ancien* s'écroulait, mais *l'ordre nouveau* ne pouvait en quelques mois s'organiser. Si préparée qu'elle fût par un siècle de philosophie, la Révolution éclatait brusquement et il est plus facile de démolir que de bâtir; il serait encore plus vrai de dire qu'on démolit plus vite qu'on ne bâtit. Pour la plupart de ceux qui faisaient la Révolution, juristes, légistes, moralistes, bourgeois qui aspiraient à la liberté et avaient horreur de l'anarchie, le but était de fonder simplement *un meilleur ordre*. Presque tous avaient dans leur poche des projets de constitution et ils entendaient substituer à *la discipline royale*, déjà tombée en ruines, une *discipline nationale*, forte de l'assentiment général. Mais c'est presque rêver l'impossible que de concevoir cette substitution comme une opération se pouvant faire dans le calme par une assemblée, — pareille à une Académie des Sciences morales et politiques, — délibérant à tête reposée et remplaçant automatiquement tout règlement aboli par un nouveau règlement, toute loi abrogée

par la loi qui la doit remplacer, toute institution renversée par une institution destinée à y suppléer. D'autant que beaucoup de nos législateurs, de nos *Constituans* de 1789 entendaient faire table rase de tout le passé et qu'il tombe sous le sens qu'on ne peut sur le même emplacement bâtir la maison nouvelle dans la même minute qu'on démolit l'ancienne.

Un peuple à qui on apprend brusquement qu'étant jusque-là opprimé, il est libre, est porté, — c'est humain, — à concevoir la liberté sous un certain angle et à la faire tourner en licence. Une certaine ivresse, — toute naturelle, — monte du cœur au cerveau et trouble les idées. Ce dont chacun a souffert lui paraît la plus haïssable des choses à détruire, et chacun est ainsi porté à briser, beaucoup plus que telle institution dont personnellement il n'a pas souffert, telle contrainte dont il a toujours pâti. Et ainsi chacun — exception faite pour quelques âmes généreuses et quelques théoriciens désintéressés, — entre pour son compte dans la Révolution, moins pour en servir les grands principes que pour satisfaire des haines et des intérêts, des rancunes et des espérances, — légitimes parfois, mais souvent toutes personnelles.

Ce qui est vrai des personnes, l'est des groupes, des classes, des corps. Les avocats n'aimaient point les magistrats; pour tel groupe d'avocats, il paraissait avant tout expédient de briser les anciennes cours de justice. Le bas clergé gardait rancune au haut clergé et travailla tout d'abord, en s'unissant aux ennemis de sa robe ou de toute aristocratie, à démolir les privilèges et revenus des hauts prélats. Et si peu que les soldats eussent souffert, nous l'avons vu, de la discipline, beaucoup ne devaient voir dans la Révolution qu'une occasion d'envoyer promener leurs officiers et de les forcer à « composer avec eux. »

Enfin ajoutons que, dès qu'une nation entre en convulsion, que l'ancien ordre est brisé sans que puisse tout de suite s'édifier le nouveau, des élémens troubles s'insinuent dans la foule, et, si légitime que soit la Révolution qui se déchaîne, si nobles qu'en soient les principes, si généreuses les intentions et si heureux l'avènement, ces louches élémens ne tardent pas une heure à en pervertir le principe, en exploiter les premiers résultats et en faire tourner les plus belles conquêtes au profit du désordre.

Car le désordre leur permet de pêcher en eau trouble. Au

cours de toutes les révolutions et dès leurs premières heures, on a vu surgir de l'ombre ces misérables, — les pires ennemis, au fond, de la révolution qu'ils affectent, en la poussant aux extrêmes, de vouloir servir avec zèle : gens qui entendent se tailler une fortune dans une popularité de tribun, ou gens qui plus simplement voient dans l'émeute quelque bon coup à faire, gens que l'étranger paie pour troubler l'État et ainsi l'affaiblir et gens qui, aimant le trouble pour le trouble, espèrent que de la révolte on passera au pillage et du pillage au meurtre, gens qui, mécontens de n'être pas de la première équipe arrivée, poussent à renverser celle-ci pour se mettre en place, et gens qui, étant hors la loi la veille, entendent maintenant faire la loi. Le poète les a parfaitement définis (je ne change qu'un mot) :

> Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes.
> Que pressent de *nos* lois les ordres légitimes
> Et qui, désespérant de les plus éviter,
> Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

On trouve *tous* ces élémens dans *toutes* les révolutions : ils ont existé en Grèce, à Rome, dans le soulèvement de nos communes au moyen âge, dans les convulsions d'Italie et des Flandres ; on les retrouve dans notre Révolution. On sait assez qu'on est en train de les découvrir dans une Révolution faite d'hier, traîtres se masquant de démagogie ou simples bandits opérant sous le couvert d'extrêmes revendications, bâtards de toute Révolution, redoutables à celle qui ne sait pas les rejeter de son sein, parce qu'ils en ternissent promptement les plus nobles aspects, en renversent les plus sages conducteurs, en pervertissent le caractère, la font dévier de son but et rendent rapidement la plus généreuse des causes odieuse aux gens qui l'avaient tout d'abord acclamée, favorisée et servie.

*
* *

Il était fatal que tous ces élémens, — bons ou mauvais, — de trouble se retrouvassent dans *l'armée*. Il y avait à côté du soldat patriote aspirant à participer à l'élan de la nation, à côté du soldat ambitieux entendant simplement se pousser sur la ruine de privilèges souvent intolérables, le mauvais soldat

désireux de se venger d'un chef ou, tout simplement, de faire du bruit et de « la casse. »

Une loi, récente, paradoxale, quand on pense que, dix ans avant 1789, se poursuivait déjà la campagne en faveur de plus d'égalité, une loi de réaction qui allait contre les idées des ministres de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV même, puisque, sous chacun de ces rois, des roturiers comme Faber, Catinat et Chevert, étaient arrivés aux plus hauts grades, l'édit de 1781, rendu par le marquis de Ségur, ministre de la guerre, avait interdit l'accès des grades d'officiers aux sous-officiers non nobles, celui des grades supérieurs aux officiers non pourvus de six quartiers de noblesse, — loi qui eût empêché un Hoche, un Kléber, un Marceau, un Ney, un Moreau, d'être sous-lieutenant, un Davoust, un Bonaparte d'être colonel, alors qu'on donnait ou vendait un régiment à de jeunes seigneurs, « les colonels à bavette. » Un Oudinot, un Masséna, un Murat, devenus sergens, avaient quitté l'armée royale, désespérant de monter plus haut. Beaucoup de la même trempe demeuraient, mais légitimement ulcérés devant un tel état de choses. Tel lieutenant de très petite noblesse, par ailleurs, devait par la force des choses pactiser avec les mécontens; et si Bonaparte se contente, en 1789 et 1790, d'adhérer aux clubs et de se déclarer bruyamment « patriote, » on verra un Davoust, — l'homme qui, devenu maréchal, devait faire régner dans son corps d'armée *une discipline de fer*, — soulever le premier son régiment contre son colonel.

On comprend comment, dans ce milieu militaire, fut accueilli le mouvement de 1789. La Révolution allait faire sauter les obstacles qui s'opposaient aux légitimes ambitions; elle allait ouvrir la voie au mérite, à la valeur, au courage; elle fut acclamée dans les casernes plus encore que dans les mansardes, et d'ailleurs beaucoup d'officiers nobles, imbus des nouveaux principes, s'associèrent sincèrement à l'explosion de joie qui salua l'avènement de la liberté. On devait voir le lieutenant chevalier des Iles, si ulcéré qu'il se révèle en ses lettres des excès commis, se jeter un jour généreusement entre les troupes qu'il commandait et les soldats insurgés de Nancy, pour éviter que des Français tirassent les uns contre les autres et tomber martyr de ce généreux dévouement.

Dès le début, on vit les soldats pactiser partout avec le

populaire. Le maréchal Kellermann écrira : « *C'est à l'armée de ligne qu'est due la Révolution.* » Il entendra par là que l'armée, qui seule pouvait étouffer la Révolution, ne le voulut pas. Dans maintes circonstances, au contraire, elle y poussa. La révolte des *gardes françaises*, le 24 juin 1789, précéda la prise de la Bastille et enhardit ceux qui l'assaillirent : ce furent deux sous-officiers de ces gardes, Élie et Hulin (futur général, chef fort rude, gouverneur de Paris sous Napoléon), qui prirent même la tête des assaillans. Et lorsque la Cour ayant appelé en septembre, à Versailles, des régimens qu'elle tenait pour « fidèles, » ces régimens, après quelques manifestations royalistes, se trouvant soudain, le 5 octobre, devant l'émeute parisienne qui déferlait sur Versailles, montraient aux émeutiers, en mettant la baguette dans le fusil, qu'ils avaient refusé de charger leurs armes.

Bientôt l'attitude des troupes se généralisa et s'accusa. Malheureusement, elle tourna promptement au désordre. Le *Royal Champagne,* sur l'instigation du lieutenant Nicolas Davoust, se révoltait, le 10 mai 1790, contre son colonel, le sommait de lui « rendre des comptes, » refusait de quitter la garnison, malgré l'ordre du ministre de la guerre, et faisait céder le pouvoir. Ce ne fut pas le fait le plus éclatant et surtout ce ne fut pas le seul. On peut, — de janvier à juillet 1790, — suivre à travers toute la France un mouvement qui révèle une dissolution complète de la discipline, des *dragons de Lorraine* pillant à Tarascon la caisse du régiment et déposant leurs officiers, du *régiment d'Auvergne*, — le régiment du chevalier d'Assas! — se mutinant au Quesnoy, du *régiment de Penthièvre* s'insurgeant à Rennes, du *régiment de Guyenne* se mutinant à Nîmes, du *régiment du Vivarais* se soulevant entre Béthune et Verdun pour regagner la garnison dont on a voulu l'éloigner, à vingt autres corps maltraitant leurs officiers, jusqu'à ce *régiment de Touraine* qui, à Perpignan, assiège la demeure du vicomte de Mirabeau, son colonel, le contraignant, pour se frayer un passage, de mettre la main à l'épée. La plus grave révolte sera cependant celle des régimens de Nancy du mois d'août 1790 que les troupes de Metz devront étouffer dans le sang.

*
* *

Si, en 1789, 1790, 1791, l'ennemi nous eût menacés, à plus forte raison s'il eût franchi nos frontières, point de doute que

cette effervescence ne se fût tournée assez vite contre lui. Mais précisément l'Europe, persuadée que la France se dissolvait, nous laissait en paix, bien résolue, lorsqu'elle croirait le moment venu, à tomber sur un État en ruines et une armée en anarchie. Bien plus, l'Assemblée Constituante proclamant solennellement, le 22 mai 1790, que « *la Nation française renonçait à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes,* » les *pacifistes* allaient partout proclamer qu'en se désarmant généreusement, la France fondait la paix perpétuelle. En vain Mirabeau s'était-il écrié qu'il fallait attendre que l'Europe se montrât prête à désarmer plus effectivement : « Jusque-là la paix perpétuelle demeure un rêve, avait déclaré le tribun, et un rêve dangereux s'il entraîne la France à désarmer devant une Europe en armes. » Robespierre avait, lui, déclaré que « *la France devait regarder ses limites comme posées par les destinées éternelles.* » Et, de très bonne foi, il était convaincu, et presque tout le monde avec lui, que l'Europe les regardait du même œil. Or, deux ans après, celle-ci se jetterait sur ces « limites » et les franchirait, nous provoquant à cette guerre de conquête qui devait nous porter sur le Rhin et les Alpes, au delà du Rhin et des Alpes, jusqu'à Naples, Vienne, Berlin, Cadix et Moscou, — donnant un démenti ironique aux déclarations de la Constituante et aux oracles de Maximilien Robespierre.

Mais si, en 1790 et 1791, l'Europe se préparait à nous envahir, elle n'en faisait pas mine, et, jusqu'au printemps de 1792, les pacifistes continuèrent à proclamer *toute guerre impossible*, puisque nous ne la voulions pas.

Il va sans dire que, dans ces conditions, l'armée ne se pouvait ressaisir. Elle continuait à vivre dans une anarchie en apparence incurable. N'étant pas inquiétée par la perspective d'une guerre, son « patriotisme » ne s'excitait que contre « les ennemis du dedans. » Et à mesure que se développait et s'accentuait le mouvement, l'armée se faisait plus « jacobine » en se proclamant plus « patriote. » En fait, les officiers parfois désespérés, — M. Pierre de Vaissières a publié une poignée de leurs lettres (1), — n'osaient plus réagir.

Le pis est que beaucoup d'entre eux se laissaient entraîner

(1) *Lettres d'aristocrates.* Perrin, 1905.

à la faute de l'émigration. Chaque mois, de grands vides se creusaient de ce fait dans les rangs des états-majors, surtout parmi les officiers de cavalerie et d'infanterie. L'émigration étant proclamée *crime contre la patrie*, ces déplorables incidens achevaient de semer la méfiance parmi les troupes contre le corps entier des officiers. Les plus libéraux, les plus démocrates des chefs nobles étaient suspects de « contre-révolution, » et c'est sous ce prétexte que s'agitaient les meneurs. Des soldats criaient : « A la lanterne! » sur le passage des officiers. Et quand ils ne les assaillaient pas, ils les livraient, comme, à Valence, le major des Voisins, à la populace déchaînée qui les « lanternait. »

*
* *

A dire vrai, le Gouvernement et l'Assemblée avaient fait mine de réagir. Il ne paraissait pas aux hommes de la Révolution que liberté fût synonyme d'anarchie, et ils blâmaient les excès, tout au moins en principe. Ministre de la Guerre et Constituante étaient d'accord pour arrêter particulièrement « ce torrent d'insurrections militaires » que l'on signalait à la tribune après l'affaire des régimens de Nancy.

Frédéric de la Tour du Pin, devenu ministre de la Guerre dès août 1789, était un vieux soldat de la guerre de Sept ans, qui aimait le soldat, et, par ailleurs, un gentilhomme libéral favorable aux nouvelles idées : à ce double titre, il était porté à l'indulgence; mais c'était un patriote qui ne voyait pas sans douleur achever de se dissoudre l'armée royale où il avait bien servi (1). Quoique très courtois, « sensible, » nous dit un contemporain, et même un peu faible, il redoutait trop l'anarchie militaire pour ne pas essayer de la prévenir, tout au moins par des admonestations. Il n'était pas, au début des troubles, pour la répression violente, faisant la part de l'effervescence nationale dans l'agitation militaire : « *Un peuple rendu à la Liberté*, disait-il avec raison, *se porte toujours à des excès; quand la Constitution sera décrétée*, ajoutait-il avec un optimisme quelque peu béat, *le citoyen mieux éclairé sur ses devoirs et ses droits saura juqu'où il peut aller et où il doit s'arrêter.* » Seulement, la Constitution mit deux grandes années

(1) Lieutenant Lucien de Chilly, *La Tour du Pin*, Perrin, 1910.

à sortir et le désordre, — en attendant, — se donnait carrière. Précisément parce qu'il était un partisan sincère des idées de 1789, le ministre prévoyait pour la liberté naissante les inconvéniens bientôt funestes de l'anarchie militaire. Le 4 juin 1790, il formulait ses craintes : « *Du moment où se faisant corps délibérant* (le corps militaire), il se permet d'agir selon sa résolution, le Gouvernement, quel qu'il soit, doit dégénérer en *démocratie militaire, espèce de monstre qui a fini par dévorer les empires qui l'ont produit.* » Et des applaudissemens saluaient sur tous les bancs de l'Assemblée cette si juste formule.

Dès les premiers mois, l'Assemblée avait entendu proclamer la nécessité d'une discipline. *Le décret du 14 septembre 1789* débute par une formule qui devait se retrouver successivement sous la plume du maréchal Gouvion Saint-Cyr dans le décret du 13 mai 1818, sous celle du maréchal Soult dans celui du 2 novembre 1833 : elle a traversé le siècle; nous l'avons tous cent fois répétée dans les murs de nos *quartiers* : « L'Assemblée Nationale, convaincue que *la principale force des armées consiste dans la discipline*, qu'il est de son devoir de la maintenir en même temps qu'il est de sa justice d'en déterminer les bases... » Mais, en fait, après ces considérans prometteurs, le décret qui suivait frappait plus les officiers « despotes » que les soldats « mutins. » Si elle « déplorait » les actes d'indiscipline chaque fois qu'ils lui étaient signalés, l'Assemblée s'en tenait là, entendant rester populaire dans l'armée; elle était d'ailleurs portée à n'étouffer l'anarchie que si elle était sûre que, ce faisant, elle n'étoufferait rien de la liberté. La loi militaire du 29 octobre 1790 s'inspirait d'un principe tout à fait inconciliable avec les déclarations du 14 septembre 1789 : « *les bases de l'égalité et de la liberté individuelles* devaient être soigneusement conservées *dans toutes les institutions*, » y était-il dit. C'était, — puisqu'il s'agissait d'une loi militaire, — vouloir bâtir sur le sable; il est très clair que le soldat sous les armes ne peut être assimilé à un autre citoyen. George Washington, fondateur de la démocratie américaine, venait de formuler sur ce point son opinion avec une brutalité qui recouvrait un entier bon sens : « Il faut que dans une armée, avait-il dit, règne *un parfait despotisme.* » « Après une fatale expérience, écrivait-on quelques années après, on est heureuse-

ment revenu sous la République aux principes en pareil cas(1).»

Mais la Constituante en était, elle, encore à craindre la « tyrannie » plus que la « licence. » Lorsque la garnison de Nancy s'insurgea, elle décida bien, sous l'action de La Fayette, peu suspect de réaction, de réprimer une manifestation par trop insupportable d'une mentalité trop courante et autorisa le ministre de la guerre à envoyer contre les insurgés le corps de Metz. Mais lorsque l'insurrection militaire eut été mise à la raison, l'Assemblée envoya des commissaires qui, dit un témoin, « firent beaucoup de mal par leur extrême indulgence. » Elle gardait presque rancune au ministre La Tour du Pin de l'avoir, d'accord cependant avec La Fayette, entraînée à la répression et le laissa tomber quelques semaines après sous les violentes attaques des clubs, qui le lui pardonnaient moins encore.

Ainsi tout favorisait la dissolution : l'effervescence nationale rompant tous les jougs, les légitimes comme les illégitimes, la contagion de la révolte populaire, l'attitude hésitante du pouvoir et même des officiers, la négligence qu'on avait mise à punir les premiers écarts, l'amnistie rapidement accordée aux fautes plus graves, l'affirmation que toute guerre était désormais impossible, la défection de beaucoup d'officiers contre-révolutionnaires et la suspicion qui en résultait aux dépens de ceux qui restaient, les contradictions de l'Assemblée prêchant la discipline, mais craignant de l'organiser, votant la répression et la paralysant, tout cela eût fatalement créé l'anarchie dans une armée foncièrement disciplinée; à plus forte raison la consommait-elle dans cette armée royale, valeureuse à coup sûr, mais dont j'ai dit la médiocre composition et le médiocre esprit.

Il n'est donc pas étonnant que, pendant toute l'année 1791, de Besançon à Cahors, de Rennes à Huningue, dans toutes les parties du royaume, on vit les soldats entrer de plus en plus violemment en conflit avec leurs officiers; au commencement de 1792, encore que l'Europe se fît plus menaçante, des sédi-

(1) C'était cependant pour l'Assemblée une évidente et constante préoccupation. Si les faits ne nous instruisaient pas de l'état moral de l'armée, le nombre d'ordres du jour votés, de règlemens établis et de lois votées à ce sujet nous édifierait pleinement. (Débats du 9 et du 17 juin 1790 et du 8 août 1790 sur le maintien et le rétablissement de la discipline, — loi des 19 et 20 septembre prohibant la correspondance entre les corps et toute association dans l'armée, — loi du 15 septembre instituant les conseils de discipline, — débats d'août et septembre 1790 au objet des régimens mutinés, — lois des 24 et 29 juillet 1791, etc.)

tions éclataient, à la frontière même, dans les garnisons renforcées de Phalsbourg, Lunéville, Neufbrisach et Strasbourg. Et comment s'en étonner quand l'Assemblée Législative, après avoir, il est vrai, applaudi le roi préconisant, dans son message d'ouverture, « le rétablissement de la discipline, » faisait sortir du bagne, laissait porter en triomphe dans Paris et « admettait aux honneurs de la séance » les soldats du régiment de Châteauvieux condamnés après la révolte de Nancy, quand Servan n'était, en mars, appelé au ministère de la guerre, par les Roland, que pour avoir écrit son *Soldat citoyen* où étaient prônées les nouvelles mœurs militaires? La force militaire continuait fort logiquement à se dissoudre, si bien qu'au commencement de 1792, bien des patriotes souhaitaient la guerre dans l'espoir que, survenant avant que le mal ne fût irréparable, elle arrêterait à temps la complète décomposition de l'armée.

La guerre approchait, de fait, à grands pas. L'Europe, simplement menaçante en 1791, s'apprêtait manifestement, en 1792, à nous dépecer, lorsque, la prévenant, l'Assemblée Législative décrétait la guerre, le 20 avril. Celle-ci allait, — en attendant que la Coalition s'étendît à d'autres États, — nous mettre aux prises avec les Autrichiens et les Prussiens. Mais on était convaincu que, devant les menaces de l'étranger, la force militaire allait se ressaisir et la discipline se rétablir en un jour. « On verra, s'écriait un Girondin au club des Jacobins, on verra la discipline se rétablir *au souffle des batailles... Ça ira!* » Car on est habitué en France à croire au miracle.

III. — LES DÉBANDADES D'AVRIL 1791 ET LA REVANCHE VALMY-JEMMAPES

Le mal causé par une anarchie aussi prolongée ne peut en effet se guérir en un jour. Il eût été contre tous les précédens que, subitement, une troupe retrouvât toute sa valeur après avoir, impunément, pendant des années, tenu tête à ses chefs et entendu régler à sa guise les conditions de son existence.

Lorsque, le 28 avril, l'armée nationale, débouchant de la Flandre française en Belgique, se trouva en face des forces autrichiennes massées dans une attitude purement défensive, on vit un des spectacles les plus honteux qu'armée eût jusque-là donné, et surtout armée française. Le corps du général Dillon, marchant de Lille sur Tournai, fut, *à la seule vue des*

hussards d'Autriche, pris d'une invraisemblable panique. Au cri de *sauve qui peut!* les soldats de la Nation, tournant le dos à l'ennemi stupéfait, se jetèrent en désordre sur la route de Lille, et le général ayant voulu les arrêter, ils abattirent leur chef et quelques officiers à coups de fusil. Le général Biron, s'étant le même jour porté de Quiévain sur Mons, avait dû brusquement, devant l'attitude plus qu'incertaine de ses troupes, les ramener en arrière ; la panique s'empara alors des dragons qui, tournant bride au cri de « Nous sommes trahis! » entraînèrent le corps d'armée entier dans une effroyable débandade que nous décrit un témoin, La Tour Foissac. Des officiers furent massacrés, des soldats foulés aux pieds qui avaient entendu tenir bon ou remettre de l'ordre.

Les Autrichiens, heureusement, s'étaient à peine préparés à combattre et ne poussèrent pas les fuyards. Mais, le lendemain, l'Europe faisait des gorges chaudes sur ces Français nouveau style qui, sans attendre un coup de fusil, prenaient la fuite à perdre haleine. La nouvelle devise de la Nation était, ricanait-on, « *Vaincre ou courir!* » Un ambassadeur étranger à Paris dit au ministre des États-Unis : « Tout sera fini dans un mois. » Et on peut se demander en effet si tout n'eût pas été fini en un mois, au cas où la coalition eût été prête à marcher sur Paris.

Peut-être y eut-il dans l'événement, puisque aussi bien nos ennemis ne surent pas immédiatement en profiter, un puissant élément de *remoralisation*. Plus avait été complète, effroyable, honteuse la débandade accompagnée de sanglans désordres, plus la réaction devait être forte jusque dans l'âme des coupables. La leçon jaillissait de ces incidens, si frappante que nul ne pouvait se refuser de la voir. Les soldats, honteux et comme abasourdis de cette ignoble aventure, restaient si penauds que, dès le lendemain, ils se montraient prêts à prendre leur revanche.

Mais les chefs de l'armée connaissaient trop l'origine et la grandeur du mal pour admettre qu'il se pût guérir en quelques heures, ni même en quelques semaines. Et, par ailleurs, ils se fiaient peu aux lois pour assurer cette guérison. En fait, l'Assemblée législative, le 4 mai, chargeait le pouvoir exécutif de faire un nouveau règlement. Mais il fallait agir vite et agir directement sur l'homme.

Puisque l'Europe nous en laissait le loisir, on était résolu

à reprendre par la base l'instruction morale du troupier. Pendant tout l'été de 1792, ce fut le constant souci de Dumouriez. Ce vieux routier, infiniment intelligent, connaissait, nous l'avons vu, le soldat français, et c'est déjà beaucoup pour un chef que de connaître les hommes. D'aucuns disent que c'est tout. Membre du Ministère à l'époque où la panique s'était produite, il avait fait décider la formation sur notre frontière des *camps* où, arrachés à la funeste influence des villes de garnison, les hommes seraient peu à peu repris en main, sans qu'aucun acte de répression, sauf contre les plus coupables, les vînt exaspérer. Autour de Lille, près de Sedan, autour de Metz, les troupes de ligne se reformaient; entraînés par de constans exercices, les soldats y étaient harangués par des officiers sur le ton de la camaraderie et proclamés tous les jours les futurs sauveurs de la Patrie. La Fayette, commandant l'armée du Nord, pouvait, dès le milieu de l'été, se louer de la meilleure attitude de ses soldats, et le vieux maréchal Luckner, commandant l'armée de Metz, décernait aussi quelques satisfecit. Mais quand, en août 1792, Dumouriez aura remplacé La Fayette dans le Nord et Kellermann Luckner à Metz, on verra le civisme des soldats se muer en un patriotisme si éclairé que d'eux-mêmes ils allaient réclamer de leurs chefs des règles sévères de discipline et, en attendant, frapper spontanément d'*incivisme* toute désobéissance au règlement.

Un grand tribun venait de s'élever au pouvoir sur les ruines du trône qu'il avait plus que personne contribué à jeter bas. Jacques Danton était pour quelques semaines, après le 10 août, le vrai maître de l'État; âme trouble, intelligence forte, cœur de flamme, orateur fougueux, mais politique réaliste, capable des pires et des meilleurs gestes, de vues atroces et de vues généreuses, il se faisait l'excitateur de toutes les énergies. Naguère séditieux, révolté, indiscipliné, c'était précisément lui qui, en 1790, avait, pour venger les soldats de Nancy, cependant si peu frappés, renversé le ministre de la guerre. Révolutionnaire forcené, il avait, après des ministres, renversé le trône lui-même. Mais aussi peu idéologue que possible, il apercevait clairement le danger de la situation, et pour la Révolution et pour la Patrie. Profondément démocrate, plébéien dans l'âme, il était plus profondément encore patriote. Il entendait que la France fût sauvée de l'invasion parce que, l'invasion

triomphant, c'était, avec la fin de la Révolution, le dépècement de la Patrie. S'il avait jadis prêché la sédition, il s'était mieux qu'aucun autre pénétré, en face d'un mortel péril, des nécessités de la discipline. Il la voulait consentie par la Nation, par l'armée et, si séparé qu'il fût de Dumouriez par de vieilles querelles, jugeant que celui-ci était l'homme qu'il fallait pour amener les soldats à la consentir, il le fortifia de tout son pouvoir. Se réservant de prêcher « l'audace » à Paris, il s'en rapporta à Dumouriez et à Kellermann pour que se fondât la nouvelle discipline.

Le Roi était tombé, la Révolution se consommait; les officiers « aristocrates » avaient émigré. Mais les Autrichiens assiégeaient Lille, les Prussiens envahissaient la Lorraine, faisaient capituler Longwy, remplissaient la Woëvre, allaient faire tomber Verdun et franchir l'Argonne. Les soldats de la Nation n'avaient plus à craindre de périls ni derrière eux, ni parmi eux, mais, devant eux, un péril extrême. Le seul danger auquel il importait de faire face, c'était l'ennemi : l'Autrichien au Nord et le Prussien à l'Est. Les troupes restaient plus que jamais révolutionnaires, mais l'art de Dumouriez fut de concentrer leur civisme révolutionnaire sur un seul objet : Victoire sur les ennemis de la Patrie. « Que faut-il pour les vaincre? criait Danton. *De l'audace! — Et de la discipline!* » ajoutait Dumouriez.

Dès le 20 août, le général Dommartin écrivait de Sedan : « Nous parvenons à mettre la discipline *sur un pied où elle n'a jamais été.* » Dumouriez allait mander, le 6 septembre, au ministre de la Guerre Servan, — idéologue un peu perdu dans toute cette bagarre, — qu'en présence de l'ennemi, les soldats de ligne *demandaient* à leur général un règlement plus sévère. Et les commissaires de l'Assemblée législative aux armées ayant eu la malencontreuse idée de leur offrir *d'élire leurs chefs*, ces soldats répondaient, de l'aveu du député commissaire Kersaint, que « *c'était le plus grand malheur qui pût arriver.* » Ces soldats français, intelligens et cordiaux, avaient compris la leçon d'avril : d'eux-mêmes ils revenaient à la discipline, parce que « la Patrie était en danger (1). »

(1) Inutile de dire de quelle précieuse ressource sont pour cette partie de notre étude les volumes si nourris, si documentés et, par ailleurs, si vivans de M. Arthur Chuquet sur les Campagnes. de la Révolution, — Cf. aussi Chassin, *L'Armée de la*

Sans doute, les fédérés, les volontaires, arrivant par bandes aux armées, étaient moins portés à accepter la règle. Mais Dumouriez entendait que leur bruyant patriotisme se pliât aux nouvelles nécessités. « Dites aux fédérés de Châlons que je compte sur eux, qu'ils sont des hommes, des Français, des républicains. Mais dites-leur aussi que *la Nation m'a transmis les pouvoirs les plus étendus et que j'en userai.* » Tout séditieux serait exécuté ; tout bataillon qui se mutinerait serait désarmé comme *noté d'infamie.* « Je ferai, écrivait encore le général en chef au ministre, *une justice sévère et expéditive.* » En fait, il faisait chasser, comme traître à la Nation, tout indiscipliné. Mais s'il en trouvait dans les volontaires, il n'en trouvait plus guère dans les vieilles troupes. C'était l'esprit de toute cette armée de ligne, c'était celui des soldats de Metz. Le député Simond qui les rencontrera, entre Bar-sur-Ornain et Sainte-Menehould, tandis que, sur le flanc de l'armée prussienne, ils accourent renforcer l'armée de Dumouriez, en portera témoignage : « Cette armée était dans un grand état de délabrement, mais ses soldats qui n'avaient pas de souliers, paraissaient tous gais et dispos ; ils ne se plaignaient pas et n'avaient d'autre mot à la bouche que : *Ça ira.* » C'était le : « *On les aura* » de l'époque.

Les Prussiens, ayant fait capituler Verdun, forçaient maintenant les « Thermopyles de la France, » les passages d'Argonne. Si les soldats qui, sous Dumouriez et Kellermann, attendaient l'ennemi sur le plateau de Valmy, avaient ressemblé à ceux qui, en avril 1792, décampaient lâchement, la France était livrée. C'étaient bien les mêmes hommes, mais ce n'étaient plus les mêmes soldats. *Le civisme, fouetté par l'invasion, avait fait ce miracle de rétablir parmi eux la discipline,* « *force principale des armées.* » C'était une discipline joyeusement acceptée ; elle n'était ni servile, ni craintive ; elle éclata dans l'attitude résolue des canonniers à leurs pièces, des fantassins alignés, des cavaliers sur leurs bêtes. Le Prussien déçu lâcha pied devant le moulin de Valmy, vaincu, — fait à noter, — moins par leur vaillance, qui dans ce court face à face qui ne fut point un corps à corps, à peine put se déployer, que par leur fermeté, fruit de la discipline rétablie.

Révolution. — Camille Rousset. *Les Volontaires.* — Sérignan. *La vie aux armées sous la Révolution* (Revue des questions historiques, 1908), et tant d'autres articles et ouvrages que j'ai cités à la fin de certains chapitres de mon volume : *La Révolution* (Hachette 1911). Cf. dans un autre ordre d'idées Théodore Pavlovitch (*L'Idéal démocratique et la discipline militaire*, 1911).

*
* *

Le Prussien, à la vérité plus intimidé que vaincu, avait abandonné l'Argonne, abandonné Verdun, abandonné la Woëvre, abandonné Longwy, repassé la frontière. L'Autrichien, ayant levé le siège de Lille, maintenant se terrait en Belgique. Mais, dès octobre, le général Custine conquérait la rive gauche du Rhin et, appelé par les « patriotes rhénans » qui se sentaient descendans des Celto-Latins plus que des Germains, occupait presque sans coup férir Spire, Worms, Mayence et même Francfort. Cependant, Dumouriez, le siège de Lille à peine levé par les *habits blancs*, se jetait sur la Belgique, battait les *kaiserlicks* dans la journée de *Jemmapes*, plus glorieuse encore, parce que plus victorieuse, que celle de Valmy, faisait capituler Liége et Anvers et, d'accord avec les patriotes belges, entrait à Bruxelles. Les troupes montraient, du Rhin à la Meuse, un prodigieux *allant*. Écoutons le futur général Kléber parlant du bataillon de volontaires qu'il commande, le 15 novembre 1792 : « Leur joie, leur allégresse étaient inexprimables lorsqu'on a lu l'ordre du départ. Aucun d'eux ne pense plus à quitter son drapeau. Des malades, oui des malades, m'ont demandé en grâce de les laisser avec le bataillon, s'offrant à le suivre à pied si seulement je voulais me charger de leur sort ! O généraux français, si vous savez tirer parti de la valeur et du courage de tous ces braves soldats, quels sont les succès, quelle est la gloire auxquels la République ne puisse prétendre ?.. » Toute l'armée était ainsi : une fièvre patriotique, une sorte de délire sacré l'agitaient; il faut renvoyer aux lettres et aux journaux de marche publiés depuis vingt ans, de Bricard à Fricasse, de Joliclerc à François (nous en possédons plus de trente aujourd'hui). Jamais on n'avait vu un pareil mysticisme dans la foi en la Patrie : ils mettaient la *Marseillaise* en action : « *O sublime élan de 1792*, que ne puis-je te célébrer dignement ! » écrivait l'ex-tambour Victor, devenu maréchal. « On était, écrira, trente-cinq ans après, Marmont, dans une atmosphère *lumineuse :* j'en ressens encore *la chaleur et la puissance* à cinquante-cinq ans comme au premier jour. »

Un instant remis en main par Dumouriez et Kellermann, les hommes avaient, par la pratique d'une nouvelle discipline, fait donner à cette magnifique ardeur tous ses fruits. Mais, dès

la fin de l'automne, cette discipline semblait derechef tomber en décomposition. Et il allait falloir de nouveaux efforts pour la rétablir.

IV. — LA NOUVELLE CRISE

Cette nouvelle crise tenait à plusieurs causes. Les deux principales étaient la libération même du territoire, suivie d'assez faciles conquêtes, et l'afflux des *volontaires de 1792*.

Ces volontaires, — nous venons d'entendre parler un de leurs chefs, Kléber, — étaient brûlans de civisme : Danton les avait jetés, dans l'été de 1792, aux armées qu'ils grossissaient sans beaucoup les fortifier : des généraux, — et parmi les plus démocrates, — eussent même volontiers admis qu'ils les affaiblissaient. C'est que, s'ils étaient animés presque jusqu'à l'ivresse de « *l'amour sacré de la Patrie,* » ils étaient les soldats les plus indisciplinés qu'on eût jamais vus. Partis dans un bel élan de civisme au secours de la Patrie en danger, beaucoup, — fort différens par là des volontaires de 1791 qui, eux, rendirent de grands services, s'étant pliés volontiers à la discipline, — sortaient des bandes qui avaient fait les grandes journées populaires : la guerre de pavés peut exercer les bras et soulever les âmes, elle enseigne rarement la soumission aux règles. Habitués au tumulte des *clubs*, toujours prêts aux *motions*, un grand nombre d'entre eux, à la stupéfaction des vieux soldats, transportaient dans les camps des habitudes si peu conformes à la discipline. Spontanément enrôlés, ils avaient leur statut, pouvaient regagner leurs foyers après une campagne, avaient le droit d'élire leurs chefs et si, il le faut reconnaître, ils les élurent parfois bien (Bessières, Championnet, Delmas, Haxo, Laharpe, Lecourbe, Suchet, Pérignon, Victor, Oudinot, Marceau, Moreau, Davoust, sortiront chefs de bataillon de ces élections), l'institution, jugée sévèrement par les autres soldats, entretenait l'agitation et tuait le respect : « Qui t'a fait roi? » pouvait répondre tout volontaire à une observation de son chef. Et puis, démocrates échauffés, imprégnés encore de l'esprit du Paris révolutionnaire, ils tenaient pour suspect « d'aristocratisme » tout autre officier que ceux qu'ils avaient élus : toujours prêts à considérer comme « contre-révolutionnaire » tout général qui frappait l'indiscipline sous ses formes diverses,

criant facilement à la trahison ainsi qu'on avait coutume de le faire depuis deux ans dans les faubourgs, dénonçant leurs grands chefs, ils excitaient ainsi à l'insubordination leurs voisins, les soldats de la vieille armée, eux-mêmes convalescens à peine guéris du même mal et prompts aux rechutes. Or, de mois en mois, — entre septembre et décembre, — les volontaires affluaient, chez Dumouriez comme chez Custine.

D'autre part, Dumouriez, comme Custine, était maintenant en territoire conquis. Sans songer à diminuer le mérite des généraux et des soldats de 1792, disons que la conquête avait été assez facile. Jemmapes seul marqua un bel effort. Belges et Rhénans, dégoûtés du joug allemand et gagnés à l'esprit de la liberté, avaient appelé nos troupes et favorisé l'invasion. On entourait, dans les premiers mois, de prévenances les soldats de la « grande nation » et plus d'un trouvait sa Capoue, qui à Bruxelles, qui à Mayence. Cette situation eût dû tout au moins les garer de tout excès. Mais les deux pays étaient riches; certains soldats anciens ou nouveaux (car dans les deux équipes, il se trouvait des élémens troubles) se laissaient facilement aller, encore qu'on leur offrît beaucoup, à prendre plus qu'on ne leur offrait. La discipline en souffrit incontinent; soldats sortant des cantonnemens sans permission, prolongeant cette absence, courant en bandes dans les villages et les fermes et s'y livrant aux plus divers excès, tel était le spectacle qui consternait les chefs, du plus petit au plus haut. Et puis, étant en territoire conquis, on ne sentait plus, — un avenir proche devait montrer combien on avait tort, — « la Patrie en danger. »

Ainsi la discipline, de nouveau, s'affaiblissait, et, par une suite logique et fatale, la valeur. On le vit bien, quand, dans l'hiver de 1793, les Autrichiens se jetant sur la Belgique, l'armée de Dumouriez fut en quelques jours balayée ; à Neerwinden, le 20 mars, les volontaires, fiers-à-bras pleins de jactance, mais dont, depuis six mois, se dénonçait l'indiscipline, lâchèrent pied à l'aile gauche et firent perdre la bataille. On dut évacuer la Belgique. Il était à craindre que, si les Prussiens essayaient de nous chasser de la rive gauche du Rhin, les soldats de Custine connussent la même aventure pour les mêmes raisons. Et, par surcroît, la coalition contre la France se grossissait de l'Angleterre, de l'Espagne, du Piémont, sans parler de l'Empire qui, maintenant, suivait Autriche et Prusse, la

Russie poussant à la guerre toute l'Europe, en attendant qu'elle s'y jetât un jour. En avril 1793, la Patrie était peut-être plus en danger qu'en août 1792.

Des généraux aux membres du nouveau Comité de Salut public, des officiers aux représentans, tous furent unanimes sur la cause du mal : c'était l'indiscipline qui, de nouveau, avait rendu vaine la valeur et engendré la défaite. Chacun se résolut à la combattre. Ce n'étaient plus les généraux timorés hérités par la Révolution de l'Ancien Régime, mais des chefs à poigne. Ce n'était plus la Constituante, mais la Convention.

V. — LE RÉTABLISSEMENT DE LA DISCIPLINE EN 1793.

J'ai dit combien la loi du 29 octobre 1790 avait, loin de le fortifier, énervé le commandement. La loi du 16 mai 1792 avait institué les cours martiales ; mais ces cours martiales s'étaient montrées d'une faiblesse extrême : « On avait vu, écrit quelques années après le capitaine Legrand, des militaires arrêtés sur les frontières avec armes et bagages, désertant ou plutôt émigrant à l'ennemi, *être renvoyés absous* (1). » Le 12 mai 1793, la justice militaire fut réorganisée sur de meilleures bases. Il était temps : « *Jamais l'armée*, écrit Soult, alors capitaine, *n'avait été dans un plus fâcheux état de désorganisation.* »

La loi institua *des officiers de police de sûreté ;* ils furent chargés de préparer la procédure, de porter plainte, — à la place des officiers qui s'y compromettaient, — aux accusateurs des tribunaux militaires qui furent multipliés : deux par armée. Les lois du 3 pluviose an III, 2 complémentaire an III et 17 germinal an IV, — en attendant le nouveau code militaire, beaucoup plus sévère, qui ne devait être publié que le 21 brumaire an V, — devaient marquer une série de progrès dans la répression légale de l'indiscipline.

Mais plus que sur les lois, généraux et représentans en mission comptaient sur eux-mêmes pour rétablir la subordination. Le *civisme* survivait heureusement à la discipline. Il fallait, comme Dumouriez l'avait fait en août 1792, à la veille de Valmy, faire tourner ce civisme ardent en discipline consentie, représenter

(1) *La justice militaire et la discipline à l'armée du Rhin et à l'armée de Rhin et Moselle (1792-1796). — Notes historiques du chef de bataillon Legrand*, publiées par le capitaine Hennequin, 1909.

tout soldat comme un citoyen tenu plus qu'aucun autre à « la vertu, » amener la troupe elle-même à assimiler tout acte d'insubordination à un acte contre-révolutionnaire et à tenir tout séditieux, — ou même tout pillard, — pour un traître méritant la peine d'infamie.

Carnot, représentant aux armées du Nord, en attendant qu'il se fît, au Comité de Salut public, « l'organisateur de la victoire, » se dépensait en vibrantes proclamations. Après les désordres qui avaient suivi, en mai 1793, la reprise par nous d'Ypres et l'occupation de Nieuport, il écrivait aux soldats : «... Rappelez-vous, soldats, que le premier de vos titres est celui de citoyen ; ne soyons pas pour la Patrie un fléau plus terrible que ne le seraient les ennemis eux-mêmes ; ils savent que la République ne peut exister sans vertus, *et ils veulent, par les intrigues de leurs émissaires, en étouffer le germe parmi vous.* Laissons-leur l'esprit de rapine et de cupidité ; honorons-nous des vertus civiles encore plus que des vertus militaires ; que le faible et l'opprimé soient tous sûrs de trouver en nous une force tutélaire... Tels furent toujours, même au siècle du despotisme, les sentimens du soldat français ; *tels doivent être à plus forte raison ceux des soldats de la République.* »

Ce sage et grave Carnot ne cessait de parler ce langage. D'Adinkerke, — quatre mois après, — il écrivait encore : « Vous savez autant que nous (la proclamation était signée des trois représentans, Carnot, Berlier et Treilhard) que *le Français est invincible quand il est devenu soumis à la discipline ;* soyez-le donc ; c'est au nom de la Patrie que nous vous le demandons. *Un pillard, un soldat qui n'obéit pas est toujours un lâche* et nous savons que vous seriez désespérés d'en conserver parmi vous. »

Généraux et représentans concouraient à la même tâche. « A l'armée du Nord, écrit le colonel Dupuis (1), les volontaires continuaient (dans l'été de 1793) à s'absenter sans autorisation pour se rendre dans les clubs où ils délibéraient sur les affaires de l'État et dénonçaient les chefs qui leur déplaisaient. » Un arrêté du 18 août ordonnait des « peines sévères contre les généraux, officiers ou soldats qui quitteraient leur poste pour toute autre raison que le service et sans permission. » Custine,

(1) Capitaine Dupuis, *Campagne de l'armée du Nord en 1793. De Valenciennes à Hondschoote.* 1906.

commandant l'armée du Rhin, s'y était, — pendant les premiers mois de 1793, — montré résolu à la répression : il avait, à Spire, fait fusiller un capitaine et deux fusiliers pris en flagrant délit de pillage, et la Convention avait, en séance publique, approuvé l'exemple. « Il fit une telle impression dans l'armée du Rhin, écrit un contemporain, que quoique les tribunaux fussent mal composés (c'étaient les faibles *cours martiales* que j'ai dites) et les lois militairement mauvaises, *la discipline et la subordination y furent telles qu'il y en eut peu d'exemples dans d'autres temps.* Les propriétés des habitans du Palatinat furent respectées, et *si un soldat se détachait de son corps pour aller cueillir une grappe de raisin*, ce n'était que pour étancher sa soif *et on ne le faisait qu'en tremblant.* » A ce travail de reconstitution les représentans s'associaient activement (1). Le 1er frimaire an II, le député Lacoste prenait un arrêté dont l'article 2 était ainsi rédigé : « Tous les militaires prévenus d'entrer dans les maisons tant nationales que des citoyens et d'avoir commis des pillages seront arrêtés, traduits devant la commission révolutionnaire à la suite de la division ; *le délit constaté devant deux témoins, ils seront livrés à l'exécuteur pour être mis à mort dans les vingt-quatre heures, à la tête des troupes.* » Et Saint-Just et Lebas, résolus à agir contre « les brigands » qui « scandalisaient l'armée, » annonçaient « *des exemples de fermeté que l'armée n'avait pas encore vus.* » Le seul tribunal de l'armée du Rhin avait condamné à mort 62 soldats, aux fers 34, à la prison 34, à la détention jusqu'à la paix 24 et à la dégradation 36, du 7 brumaire (octobre 1793) au 16 ventôse (mars 1794).

Custine, appelé, en juin 1793, à l'armée du Nord, y avait apporté la même fermeté que sur le Rhin. Ses ordres furent sévères : les postes ne devaient plus se garder avec mollesse et les soldats ne sortiraient plus des camps : « Les ennemis seront bientôt dissipés si nous nous montrons supérieurs aux événemens, si, *soumis à un ordre stable et durable, assidus dans nos camps, endurcis par la fatigue et le travail, sobres et continens*, nous trempons nos âmes et nos corps pour leur donner cette énergie qui caractérise les républicains. » Il espérait n'avoir pas à déployer d'extrêmes rigueurs contre *les ennemis de*

(1) Cf. le recueil des *Actes du Comité de Salut public*, publié par M. Aulard, *passim*.

l'ordre, « *les plus cruels que pût avoir la République.* » Le général réussissait à en imposer. « Quelques turbulens murmuraient contre lui, écrit M. Arthur Chuquet, *mais l'armée tout entière faisait son éloge.* Elle l'aimait et le craignait à la fois. Elle disait *qu'il l'avait sauvée d'une désorganisation complète, qu'il la ranimait, qu'il lui rendait vigueur et confiance.* » « Le soldat, écrit un chirurgien de l'armée, *désespérait de vaincre, invoquait la discipline, demandait un chef sévère et expérimenté.* Custine est venu; et l'espoir renaît dans les cœurs, le soldat est plein de satisfaction et d'ardeur... »

Il faut voir de quelle façon un rude général, Schauenbourg, divisionnaire à l'armée de la Moselle (sa correspondance a été publiée par le colonel Collin, du 4 avril au 2 août 1793) (1), veille au rétablissement de la discipline, ne négligeant aucun détail et flétrissant « le c... qui vient, en dépit de l'établissement de latrines, infecter le camp, » et le soldat qui laisse rouiller son fusil, avec la même vigueur que l'homme qui s'éloigne de son poste ou répond insolemment à ses chefs. Et il a raison; car en matière d'*ordre*, tout se tient; le désordre moral surgit du désordre matériel, quand il ne l'engendre pas. Et le soldat, dès cette époque, comprenait que son bien-être même ne pouvait être que le fruit de la discipline, pratiquée dans les petites comme dans les grandes choses. Un Custine, malgré sa rigueur, un Schauenbourg, malgré sa rudesse, étaient aimés des troupes. « Ce sont nos sauveurs, » disaient les soldats de ceux qui, — dans ces six mois, — avaient su rétablir, de la mer du Nord au Palatinat, une discipline parfois très dure.

*
* *

De son côté, la Convention continuait à réagir. De Danton à Robespierre, tous maintenant comprenaient ce que la Tour du Pin avait si éloquemment exprimé, trois ans avant à la tribune de la Constituante, sur la « *démocratie militaire.* » Du 16 au 21 août, un débat avait abouti à l'établissement de décrets destinés à « *rétablir la subordination.* » Le 21 décembre 1793, l'Assemblée révolutionnaire avait *interdit à tous les corps de troupes de la République d'envoyer des députations à sa barre* et, par là, étouffé un des pires élémens dont se nourrissait l'indiscipline. Elle avait

(1) Colonel Collin, *La tactique et la discipline dans les armées de la Révolution.* Correspondance du général Schauenbourg. Paris 1902.

délégué à son Comité de Salut public, avec la direction générale de la guerre, le soin de préparer pour les futures campagnes une armée animée d'un esprit tout nouveau. Carnot y avait été spécialement préposé (1).

La France ne sera jamais assez reconnaissante à cet homme. Ce solide Bourguignon entendait « organiser militairement la fureur populaire. » Cette lave en ébullition, qu'un Danton (en de pareilles crises, il faut des Danton et il faut des Carnot) avait en quelque sorte déversée sur les frontières, ce froid mathématicien, officier des armes savantes, la canalisa, si j'ose dire, vers les points utiles, l'empêchant de déborder autrement que sur l'ennemi. Enfermé dans le célèbre cabinet vert du Comité, où il travaillait seize heures par jour, mangeant à peine, dormant à peine, il organisa la victoire. Mais « en cette nation en ébullition, ai-je déjà écrit, il ne fut *l'organisateur de la victoire* que parce qu'il fut, calme jusqu'à paraître glacial, *l'organisateur de la discipline.* » — « *Point de dureté dans les manières, beaucoup de sévérité dans l'exécution.* » C'était le procédé, mais le principe dominait tout : « *La discipline fondée sur la confiance et l'amour de la Patrie.* » Sévérité égale pour les grands et les petits : le général coupable d'insubordination, livré à l'exécuteur; mais de l'équité pour les grands comme pour les petits, même quand les petits prétendaient taxer de trahison les chefs malheureux : « Un revers n'est pas un crime, quand on a tout fait pour mériter la victoire. Ce n'est point par les événemens que nous jugerons les hommes, mais par leurs efforts et par leur courage. Nous aimons qu'on ne désespère pas du salut de la Patrie. » Avant tout, aucun excès qui déshonore le soldat républicain : « *Réprimez sévèrement les délits et chassez des corps les auteurs de ces pernicieux exemples.* » Avant tout, aucune usurpation sur le commandement : « *La force armée ne délibère pas :* elle obéit aux lois, elle les fait exécuter. Elle serait coupable *si elle se prononçait spontanément ou individuellement, parce que c'est l'unité qui fait toute sa force et qu'elle ne doit jamais s'exposer à une divergence d'opinion.* »

Danton avait crié : *De l'audace!* Carnot disait : *De l'ordre!* Mais Danton se ralliait à l'ordre et Carnot n'entendait qu'ordonner l'audace.

(1) Cf. la *Correspondance de Carnot* publiée (1892-1897) par Étienne Charavay et Mautouchet, et les *Mémoires de Carnot* par Hippolyte Carnot.

VI. — LE TRIOMPHE DE LA DISCIPLINE. LE SOLDAT DE L'AN II.

« L'esprit des armées fut en effet (en 1794) *si excellent* qu'on les vit supporter non seulement des privations et des fatigues qu'on n'ose jamais exiger des troupes mercenaires, *mais aussi l'absence de satisfactions qui flattent l'amour-propre.* Point de costumes brillans, à peine des uniformes réguliers ; quelques salves d'honneur distribuées à propos, une mention collective dans un rapport applaudi à la Convention, un décret de *bien mérité de la Patrie,* cela suffisait. *Les soldats acceptèrent, au nom du patriotisme, un code de discipline plus sévère que n'avait été celui des rois despotes.* » Ainsi s'exprime Carnot lui-même (1).

C'était *l'armée de l'an II de la République,* c'étaient les soldats à qui, parce qu'ils étaient mal nourris, le général Chancel, par exemple, disait : « *Ce n'est que par une longue suite de travaux et de privations qu'il faut acheter l'honneur de mourir pour la Patrie* (2). » — « Dans les rangs des soldats, écrit Soult, c'était le même dévouement, la même abnégation. Les conquérans de la Hollande (en 1795) traversaient par 17 degrés de froid les fleuves et les bras de mer gelés, et ils étaient presque nus. Cependant ils se trouvaient dans le pays le plus riche de l'Europe. Ils avaient devant les yeux toutes les séductions, *mais la discipline ne souffrait pas la plus légère atteinte* (3). »

Le soldat Joliclerc apparaît, dans ses lettres si simples, comme une incarnation de ce nouveau type : républicain dans l'âme, c'est un Spartiate du Jura, mais sans aucune prétention au spartiatisme; de toutes ses campagnes il ne rapportera, en fait de butin, qu'un tablier de femme dont il s'était fait une culotte. S'il n'a pu prendre après toute une année une permission, il écrit aux siens : « Il faut faire quelque sacrifice pour sauver la patrie. » C'est tout. Il est, sans jactance, toute abnégation, et, sans platitude, toute discipline.

Le soldat de l'an II, le soldat de l'an III ! « *Époque des guerres où il y a eu le plus de vertu parmi les troupes,* » écrit

(1) Gouvion Saint-Cyr *(Mémoires pour les campagnes des armées du Rhin 1829)* vante avant toutes choses la discipline de l'armée du Rhin en 1794-1795.

(2) Cité par le général Thiébault dans ses célèbres *Mémoires* (t. I).

(3) Soult, *Les guerres de la Révolution,* I, 198.

un vieux soldat qui en fut. C'était celle où le chasseur Audouin, de la 5e demi-brigade, à qui on offrait de porter à Paris le drapeau qu'il avait pris, déclarait « *qu'il aimait mieux rester à son poste.* » Mais Audouin n'étonne personne. On allait voir en Belgique, en Hollande, en Italie, en Allemagne, en Égypte, ces « fils de la Liberté, » devenus les « soldats de la nation, » stupéfier moins encore les populations par leur courage cependant insolite, que par leur discipline, leur obéissance aveugle à leurs chefs, — aveugle, non, car elle était faite tout à la fois d'un dévouement sans borne aux bons chefs et de la claire vue des nécessités militaires. « *De blâmer ses chefs, on a toujours tort,* » écrira le brave grenadier Coignet dans ses célèbres *Cahiers.* Il est dans la tradition récemment créée par ses *anciens* des armées de la République. Lorsqu'on lit les journaux de marche, lettres et mémoires des soldats de la Révolution (après 1794) et de l'Empire, ceux du fédéré Godard et ceux du fusilier Belot, ceux du canonnier Bricard et ceux du volontaire Joliclerc, ceux de François qui, ayant « reçu sa première balle à Valmy, » fut du carré de Waterloo et ceux du grenadier Coignet, ceux du cavalier Fricasse et ceux du cavalier Parquin, ceux du vélite Bourgogne, du vélite Barrès, du vélite Billon, ceux du trompette Chevillet et ceux du hussard Bangofsky, et ceux de Routier, et ceux de Rattier, et ceux de vingt autres, on reste frappé de la grandeur et de la persistance de cette vertu. Gamins parfois déchaînés, familiers avec leurs chefs, échangeant avec eux plaisanteries et parfois bourrades, soudain ils se retrouvaient soldats rigides et graves, et, dans la main des officiers, souples, mais comme un acier bien trempé. C'est que le clairon avait sonné, que les rangs se formaient, — que ce fût pour la manœuvre ou pour le combat. Aucune servilité ! De la doctrine de 1793, ils ont gardé l'orgueil d'être « des hommes libres et égaux. » Jamais de punitions corporelles : ils ne les eussent pas souffertes, car ils étaient des êtres fiers et forts ; mais une discipline voulue, bientôt aisée, que, suivant une expression juste, ils avaient fini par « avoir dans le sang. » Les chefs, — de leur capitaine au général en chef, — pouvaient impunément encourager chez eux la familiarité en la pratiquant eux-mêmes. Si le capitaine les plaisante, il sait bien qu'il ne compromet point son autorité, parce que leur capitaine, pour eux, est presque toujours

un héros doublé d'un juste. « Ça fut rétabli par l'intrépidité des chefs, » écrira Coignet. Et on les attendrit d'un bon mot cordial : « Capitaine, nous vous aimons tous! » crient-ils, conquis. Et quel respect! Si Bangofsky, évadé des mains des Prussiens, est invité à déjeuner par son colonel : « Ma mise, écrit-il, ne me permettait pas d'accepter *un tel honneur!* »

Dès l'an II, ce soldat existait que le monde admirera, supportant sans se plaindre les extrêmes du froid et du chaud, prêt à tout souffrir, de l'enfer de feu que sera l'Égypte à l'enfer de glace que sera la Russie, blaguant la souffrance et le danger, mais ne blaguant pas « le chef » ni « la gloire, » se louant de ses privations si elles étaient « nécessaires à la patrie » et acceptant toutes réprimandes parce que, écrit l'un d'eux, « le colonel est un homme juste. » Chevillet, enfant terrible, ne se consolera pas d'avoir mérité un coup d'œil sévère de son capitaine : « Mon capitaine est mécontent de moi; je tâcherai de me corriger. » C'est tout. Et s'ils « grognent » parfois, suivant un mot célèbre, toujours « ils marcheront. » Leur armature était la discipline qu'après Dumouriez et Carnot, qu'après la Convention, qu'après Hoche et Kléber, l'Empereur leur prêchera, « première vertu militaire. »

Soldats de la Nation! C'est « la Nation » qui leur demande non la vaillance, ils la prodiguent, non l'héroïsme, il leur sort par tous les pores, mais *l'honneur, et* « *l'honneur, c'est la discipline.* » L'honneur! ils s'en nourrissent. Si, en l'an II, une troupe mal nourrie, le 8e bataillon, du Bas-Rhin, s'agite, fait mine de se mutiner parce qu'il a été envoyé à la ville pour en rapporter des vivres, le brigadier Muscar revient les mains vides, le brave homme leur crie : « Arrêtez! » Ce qu'il rapporte de la ville vaut tous les vivres : c'est un papier; il le déploie; il lit : « *La Convention décrète que le 8e bataillon du Bas-Rhin a bien mérité de la patrie.* » Ce sont des cris de joie et d'orgueil : « Vive la République! » On se jette dans les bras les uns des autres. Le bataillon se reforme et regagne ses postes (1). « L'honneur! » le mot revient sans cesse sous la plume maladroite de ces braves. *Et le premier article de l'honneur, c'est d'accepter le poste que le chef a assigné, c'est de lui obéir parce qu'il est le représentant de la Nation, c'est, en dépit des privations, de respecter*

(1) Duruy, *Le brigadier Muscar*, 1856.

l'ordre. « On les avait vus cent fois, écrira Ségur (1), après avoir surmonté tous les périls, refuser les grades, se les rejeter l'un à l'autre et, fiers de leur rigidité républicaine, marcher nus, affamés, souffrant de toutes les privations les plus cruelles et, vainqueurs enfin, demeurer pauvres au milieu de tous les biens qu'offre la victoire. » C'est qu'ils entendent pratiquer « la Vertu. »

« La Vertu! » ce mot revient sans cesse dans la bouche des témoins après 1794. Oui, ils furent, ces soldats de l'an II, de l'an III, de l'an IV, les plus beaux exemples de vertu militaire. C'est que la vertu militaire est faite de deux élémens : une brûlante *vaillance* que ces hommes avaient toujours connue, une *discipline* exacte qu'on avait obtenue de leur civisme — en face de l'ennemi — et, plus encore que de leur raison, de leur cœur.

A deux reprises, en avril 1792, en janvier 1793, ils avaient constaté — par d'éclatans revers — *que la vaillance sans discipline n'empêche pas la défaite, que le soldat sans discipline, si valeureux qu'il s'estime, peut soudain agir en lâche et que le chef qui enferme ses hommes dans le respect des règles est le meilleur.* Les paroles des généraux et des représentans — appuyées sur ces exemples plus parlans encore — avaient plus fait que les arrêts des tribunaux militaires pour rétablir à deux reprises la discipline, que l'homme parfois était le premier à *appeler* et que promptement, en tout cas, il *consentait.*

C'en était fini des désordres, des délibérations, des motions, des élections, des députations à la barre, des séditions, des défections aboutissant à des débandades honteuses devant l'ennemi. La discipline « fondée sur la confiance, » animée par le civisme, nourrie par la raison, allait achever de faire de ces vaillans les premiers soldats du monde. L'instrument merveilleux était forgé avec lequel la France allait être constamment victorieuse, pendant vingt ans, sur tous les champs de bataille.

La discipline était rétablie au printemps de l'an II. Le 26 juin 1794, la victoire de Fleurus ouvre la série des triomphes. Le Français rediscipliné est maître de l'avenir.

LOUIS MADELIN.

(1) Ségur, II, 458.

ESQUISSES CONTEMPORAINES

ALBERT DE MUN

I

L'ŒUVRE ORATOIRE, POLITIQUE ET SOCIALE

« Demeuré soldat, sous son vêtement d'homme de lettres, par la double vertu du souvenir et du sang, il laissait déborder, dans sa passion pour la grandeur nationale, cet idéalisme et cet enthousiasme dont son âme enfermait la source. » (*Réponse au discours de réception de M. Henri de Régnier.*)

C'était un croisé. Tel nous l'avons connu, dans les derniers mois de sa vie, nous versant le cordial quotidien de sa générosité, de son ardeur, de sa double foi patriotique et religieuse, de son infatigable espérance, tel, au fond, il a été, toujours. D'une guerre à l'autre, il aura été le champion d'une seule et sainte cause. D'abord par l'épée, puis par la parole, et enfin par la plume, il a vécu et il est mort en combattant pour elle.

I

L'hérédité a de ces ironies. Si l'on avait prédit à Claude-Adrien Helvétius, le philosophe matérialiste et philanthrope du XVIIIe siècle, qu'il aurait pour arrière-petit-fils un ardent

orateur catholique, on l'eût sans doute quelque peu surpris. L'auteur du livre *De l'Esprit* avait deux filles. L'une d'elles épousa en 1772 un cadet de Gascogne, le comte de Mun, brillant soldat, qui, maréchal de camp sous Louis XV, fut créé par Louis XVIII lieutenant général de l'armée royale. Les de Mun sont originaires de Bigorre : leur manoir familial est à trois lieues de Tarbes. Famille surtout militaire, dont on peut suivre la trace jusqu'à la fin du XIIe siècle (1). Un Aster de Mun prit part à la septième croisade : il fut avec saint Louis à Damiette. Un jour, à la Chambre, avec une juste fierté, Albert de Mun a pu se dire « le fils de ceux qui, pendant de longs siècles, avaient trouvé, dans l'honneur de combattre et de verser leur sang pour la France, le fondement de leurs privilèges (2). » Cette leçon des ancêtres, mieux que personne il a su l'entendre et la mettre en pratique.

Il la retrouvait d'ailleurs, sous une autre forme, au sein du foyer domestique. Conseiller général de Seine-et-Marne sous le Consulat et l'Empire, marquis et pair de France sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, son grand-père sut concilier la plus ombrageuse indépendance à l'égard des régimes qui répugnaient à son loyalisme monarchique avec la passion d'être utile à son pays. Et son père, fidèle héritier de cette généreuse attitude, n'eut guère dans sa vie qu'une seule ambition : celle d'être, en toute occasion, et même en présence des Allemands envahisseurs (3), le maire scrupuleux, actif et dévoué de son village de Lumigny. Soldats, administrateurs, hommes politiques, la constante devise des de Mun a été celle qu'exprime si bien le vieux et noble mot : *Servir*.

Albert de Mun n'a pas connu sa mère, « sa sainte mère, » comme il l'appelle, cette Eugénie de La Ferronnays, dont le *Récit d'une sœur* nous a fait connaître la touchante destinée, et qui lui a transmis, avec l'exemple d'une admirable vie, toute l'ardeur de son âme religieuse. Élevé, avec son frère aîné Robert, par une belle-mère qui semble avoir été parfaite, — au témoignage même de la propre sœur de la première marquise de

(1) *M. le comte de Mun : origine, antiquité de sa famille*, par l'abbé Cazauran, Paris, Palmé, 1876, in-8. — Cf. comte d'Haussonville, *Réponse au Discours de réception d'Albert de Mun*.

(2) Comte Albert de Mun, *Discours*, t. III, p. 464, 465; Paris, de Gigord.

(3) *Un château en Seine-et-Marne en 1870*, par le marquis de Mun. Paris, Dentu, 1875.

Mun (1), — et qui n'a rien négligé pour entretenir dans le cœur de ses enfans d'adoption la mémoire d'une mère vénérée, il a gardé un tendre et doux souvenir de « ce coin de Brie où il est né » en 1841, de ce vieux château de Lumigny « où se sont écoulées les belles années de son enfance et de sa jeunesse (2). » S'il faut l'en croire, il n'aurait qu'à moitié profité des leçons d'un vieux précepteur et de ses maîtres d'un collège libre de Versailles. Avec une modestie charmante, il nous avoue qu'il était peu travailleur, « médiocre écolier, » qu'il fut refusé au baccalauréat ès lettres, et qu'il est « arrivé non sans peine au baccalauréat ès sciences et à l'École militaire (3). » Et sans doute il était grand liseur, et il avait, malgré tout, conservé quelques vestiges d'une culture littéraire assez sérieuse. Mais ne pourrait-on pas rapporter à cette légèreté juvénile ce qu'il y eut parfois d'un peu hâtif dans les idées qu'il a professées, et, qui sait? peut-être aussi cette absence d'inquiétude intellectuelle qui caractérise sa physionomie et son œuvre?

Les circonstances, la tradition familiale, l'exemple de son frère, plus qu'une vocation irrésistible, le firent soldat. « J'étais entré, nous dit-il, dans l'armée comme on y entrait, il y a cinquante ans, dans les familles que les révolutions politiques avaient éloignées des autres carrières, pour y passer quelques années de jeunesse (4). » Les événemens l'y retinrent plus longtemps. Il devait nous conter en deux volumes les souvenirs de « sa vie militaire, » et il est fâcheux qu'il n'en ait pas trouvé le loisir (5) : nous aurions eu plaisir à mieux connaître ces années de formation et de première maturité où déjà se dessine, s'éprouve et s'affirme la future personnalité morale. On n'a pas pendant quinze ans porté l'uniforme, sans en garder un peu le pli dans sa pensée et jusque dans son âme.

A sa sortie de Saint Cyr, en 1862, Albert de Mun se fit envoyer en Algérie, à ce 3e régiment de chasseurs d'Afrique où

(1) *La marquise de Mun*, par Mme Augustus Craven, née La Ferronnays, 1 vol. in-8, Paris, Didier, 1877.

(2) *La Guerre de 1914*, p. 266 : — *Ma vocation sociale*, p. 17.

(3) *Ma vocation sociale*, p. 55.

(4) *Id.*, p. 39.

(5) Il en a pourtant esquissé quelques chapitres, au hasard des circonstances, dans les trois derniers volumes des *Combats d'hier et d'aujourd'hui*, et il semble (t. V, p. 200) qu'il ait commencé la rédaction de ses souvenirs d'Algérie.

avait déjà servi son frère et où il devait « laisser son cœur de vingt ans. » Il partit « plein d'un entrain qu'augmentaient encore l'attrait d'un pays inconnu et l'espérance d'une carrière aventureuse (1). » L'Algérie l'enchanta et lui laissa des souvenirs qui, à plus d'une reprise, lui remontaient à la mémoire et aux lèvres quand il parlait des questions militaires. « Je me rappelle, s'écriait-il un jour à la Chambre, je me rappelle cette fierté qui saisissait alors les âmes au récit des grandes choses du passé et l'air de tous ces visages quand l'escadron, en marche sur un sentier d'Algérie, s'arrêtait tout à coup devant une pierre, un buisson, marqués par le souvenir d'un combat où le régiment avait donné, pour faire front et présenter le sabre (2). » Et dans l'un de ses tout derniers articles, il évoquait encore la vision des brillans combats d'alors (3). Ses cinq campagnes en terre africaine n'ont pas eu seulement pour résultat, en lui forgeant une âme de soldat, active et disciplinée, de fortifier son expérience des choses de l'armée et de la guerre ; elles lui ont donné le goût et le sens des problèmes de politique coloniale. L'expansion de la France au dehors n'a pas eu de partisan plus résolu, et quand, plus tard, il est intervenu dans les débats parlementaires à propos du Tonkin ou de Madagascar, de la Tunisie ou du Dahomey, ce fut toujours avec une hauteur de pensée et une justesse d'intuition auxquelles ses collègues rendaient volontiers hommage. Comme quelques-uns des plus clairvoyans des Français de son temps, il voyait, surtout depuis nos malheurs, dans notre empire d'outre-mer, « une réserve pour l'avenir (4). » L'événement allait lui donner pleinement raison.

« Si j'étais royaliste pour ainsi dire d'habitudes, a écrit Albert de Mun, je ne l'étais ni avec beaucoup de ferveur, ni surtout avec beaucoup de réflexion. Je ne sentais pas en moi la raison d'être d'une fidélité dont je n'avais jamais connu l'objet et qui demeurait passive. Il s'en était fallu de peu, ou pour mieux dire, il n'avait tenu qu'à la désapprobation de mon père, devant laquelle je m'étais incliné, que je n'acceptasse, à ma

(1) *Combats d'hier et d'aujourd'hui*, t. IV, p. 169 ; — *Discours*, t. I, p. 222.
(2) *Discours*, t. III, p. 470. — Cf. encore *Combats d'hier et d'aujourd'hui*, t. II, p. 241-267.
(3) *La Guerre de 1914*, p. 162.
(4) *Discours*, t. III, p. 202.

rentrée d'Afrique, des offres venues de l'entourage impérial, en me faisant présenter aux Tuileries. » Il faut noter dès maintenant cette demi-indifférence politique, contrastant avec une ferveur religieuse qui paraît avoir toujours été très vive. Le jeune officier était ardent, généreux, un peu ambitieux. Un moment même, l'Empire libéral l' « enthousiasma » (1). Il n'eût pas fallu beaucoup de choses pour le « rallier » au nouveau régime. Sur ces entrefaites, la guerre éclata.

Il dut l'acclamer, comme tous les officiers d'alors. Cependant, dans la petite cour du quai d'Orsay où, « lieutenant de cavalerie prêt à partir, » il attendait, le 15 juillet 1870, la fin de la séance du Corps législatif, il avait vu sortir les députés, « le front soucieux, inquiets et troublés, doutant de leur œuvre (2). » Il ne s'expliqua que trop bien plus tard leur attitude.

Quoique nous n'ayons pas ses souvenirs de la guerre, nous pouvons nous représenter avec une suffisante exactitude l'impression profonde que la grande catastrophe nationale fit sur l'âme d'Albert de Mun. « *Elle marqua dans ma vie l'heure décisive* (3), » nous a-t-il dit lui-même; et il ne nous l'eût pas dit que nous l'eussions, croyons-nous, aisément deviné. Il était ardemment patriote, il était gentilhomme, il était soldat : comment l'année terrible n'eût-elle pas mis sa douloureuse empreinte sur lui plus fortement peut-être que sur aucun de ceux qui, dans cette génération infortunée, sont arrivés à la notoriété littéraire? Aucun d'eux, en tout cas, n'a plus intimement souffert de nos désastres, n'a plus vivement ressenti l'amertume et l'humiliation de la défaite; aucun ne s'est plus sincèrement, plus passionnément juré de travailler de toute son énergie au relèvement de la patrie; et aucun n'a mieux tenu son serment, avec une fidélité plus constante, plus active et plus heureuse.

Il faisait partie de l'armée de Metz. Il était, au témoignage de Changarnier, « de ces officiers qu'un chef éclairé doit vite apprécier, estimer et aimer. » Sa bravoure « alerte et intelligente » lui valut la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Gravelotte. Et ce fut à Rezonville, sous les obus,

(1) *Ma vocation sociale*, p. 52-54.
(2) *La Guerre de 1914*, p. 19.
(3) *Ma vocation sociale*, p. 6-7.

que se noua, dans une symbolique accolade, entre le lieutenant Albert de Mun et le capitaine René de La Tour du Pin, une de ces amitiés dont un avenir prochain devait montrer la force et la fécondité.

Puis ce furent le blocus et la capitulation de la vaillante cité lorraine, et le dur exil sur la terre étrangère. Dans le premier article qu'ait publié Albert de Mun, il a tristement évoqué ce « convoi d'officiers prisonniers de guerre se dirigeant vers l'Allemagne, le front courbé et les larmes dans les yeux : en passant à Nancy, il fallait qu'une garnison prussienne vînt les défendre des injures et de la brutalité de la foule (1). » A Mayence, il retrouva son ami La Tour du Pin, qui se jeta dans ses bras et sut, par la réconfortante vigueur de son accueil, lui rendre « l'espoir viril des prochaines régénérations. » Internés tous deux à Aix-la-Chapelle, ils passèrent là dans une intimité de tous les instans les quatre mois de leur captivité, commentant les douloureuses nouvelles qui leur arrivaient de France, recherchant ensemble les causes profondes de nos malheurs, s'efforçant de trouver un moyen d'y porter un efficace remède. La Tour du Pin revoyait et complétait, en vue d'une publication future, les notes qu'il avait prises pendant le siège de Metz et où il s'interrogeait sur ces graves questions : son nouvel ami s'associait à ce travail. Déjà, ce qui « tentait leurs ambitions, » « ce n'était plus uniquement un espoir de revanche, un relèvement purement militaire, mais une réforme des mœurs et des idées. » Un Jésuite, le Père Eck, qui se montra compatissant à leur infortune, leur fit lire le petit livre d'Émile Keller, *l'Encyclique du 8 décembre 1866 et les Principes de 1789* : ces pages où l'auteur, au nom de « la vérité catholique, » dénonçait énergiquement « l'erreur révolutionnaire, » les « remplirent de la plus vive émotion. » En même temps, au foyer d'un futur membre du Centre allemand, le docteur Lingens, ils apprenaient à connaître les doctrines et les héros du mouvement catholique populaire dont Ketteler avait été l'initiateur. C'est dans cette voie, pour eux assez nouvelle, qu'ils étaient résolus à chercher le salut de la patrie.

La paix signée, après un voyage dont il garda toujours l'atroce et humiliant souvenir, Albert de Mun rentrait dans

(1) *Correspondant* du 25 août 1871 (non recueilli en volume).

Paris. C'était le 15 mars. Trois jours plus tard, la Commune éclatait.

Attaché, ainsi que son ami La Tour du Pin, au général de Ladmirault, « pendant ces deux horribles mois du printemps de 1871, » Albert de Mun eut à prendre part aux opérations de cette lutte fratricide. La colère, l'indignation, la pitié aussi, mille sentimens, mille pensées diverses agitaient son âme. Les tragiques ou hideux spectacles dont il fut le témoin angoissé, le massacre des otages de la Roquette, les autels profanés, les croix renversées de l'église de Belleville, l'incendie des Tuileries, les rigueurs d'une répression qui, trop souvent, dépassa le but, tout cela l'amenait à se poser la même question : Qu'avait fait la société légale pour former la conscience populaire? Et n'avait-elle pas la première manqué à son devoir et à son rôle d'éducatrice? Ayant semé l'indifférence religieuse et morale, n'était-il pas naturel qu'elle récoltât la révolution?

L'ordre rétabli, le général de Ladmirault, nommé gouverneur de Paris, s'installa au Louvre. Ses officiers d'ordonnance l'y suivirent. Ne séparant pas l'une de l'autre la préoccupation militaire et la préoccupation religieuse et sociale, Albert de Mun travaillait, étudiait, s'informait, cherchait sa voie. Il n'allait pas tarder à la trouver.

Un petit livre, qui n'est pas de lui, mais qu'il avait vu naître, et dont il avait médité toutes les pages, traduit exactement son état d'esprit d'alors. C'est celui que son ami La Tour du Pin avait commencé à Metz et qu'il publia au mois d'août 1871, sous le titre : *L'Armée française à Metz* (1). Esprit vigoureux, et même pénétrant, très généreux d'ailleurs, — il l'a bien prouvé pendant la guerre actuelle, — mais un peu abstrait et systématique, trop fermé aux réalités de l'histoire et de la vie, trop porté aussi à vivre replié sur soi-même et à se nourrir de sa propre substance, assez peu écrivain, René de la Tour du Pin-Chambly a été pour Albert de Mun plus qu'un tendre ami, une sorte de guide intellectuel à la fois très suggestif et peut-être un peu dangereux. Ce « féodal, » cet admirateur de Joseph de Maistre et de Bonald, cet ennemi-né de l'esprit révolutionnaire a parfois un peu trop

(1) *L'Armée française à Metz*, par le comte de la Tour du Pin-Chambly, de l'état-major du 4e corps, 1 vol. pet. in-16 ; Paris, Amyot.

enrégimenté son ami et son disciple parmi les « prophètes du passé. » Son petit livre de début est un réquisitoire assez violent contre l'armée du second Empire, dont il attribue la décadence à l'invasion des mœurs démocratiques. Si l'armée allemande l'a emporté, selon lui, c'est surtout grâce à sa supériorité morale. Et il conclut : « Nous fonderons des institutions militaires sur le seul amour du devoir; et nous relèverons ainsi, selon les lois de Dieu, le plus beau royaume qu'il y eut en ce monde. »

Albert de Mun épousait toutes ces idées, et commentait avec enthousiasme le livre de son ami dans un article du *Correspondant :* « J'ai serré sa main, écrivait-il, sur nos champs de bataille de Metz; je l'ai rencontré sur la terre d'exil, où son âme fortement trempée réconfortait la mienne; j'ai traversé avec lui les horreurs de la guerre civile, et partout je l'ai trouvé marchant sans défaillance dans la voie droite du devoir et de l'honneur. Puisse-t-il longtemps encore *me montrer le chemin*, et puissent, à son exemple, tous les hommes généreux descendre dans l'arène pour soutenir son combat et travailler avec lui à régénérer la patrie (1)! »

Ainsi donc, toutes ses impressions d'alors et toutes ses « expériences, » toutes les influences qui s'exerçaient sur sa pensée, tout cela aboutissait, chez Albert de Mun, à un même rêve d'action religieuse et patriotique. Mais ce rêve était encore assez vague. En vain il entrait en relations avec Dupanloup, dont le gallicanisme le heurta; avec Louis Veuillot, qui l'enchanta; avec Le Play, qui le déçut un peu; en vain il se nourrissait de Joseph de Maistre et de Bonald, de Balmès et de Donoso Cortès : si ses idées maîtresses, ses tendances générales se dessinaient, se précisaient progressivement, elles manquaient pourtant d'un point d'appui solide, d'un objet fixe et concret. Tout ce lent travail intérieur, de son propre aveu (2), risquait d'aboutir « à une sorte de dilettantisme catholique et social. » Les circonstances en décidèrent autrement.

Un jour du mois de novembre 1871, dans son petit salon démeublé du Louvre, Albert de Mun recevait la visite d'un homme grisonnant, simplement vêtu de noir, d'une ardente et noble physionomie. « Du premier regard, » le nouveau venu

(1) *Correspondant* du 25 août 1871 (non recueilli en volume).
(2) *Ma vocation sociale*, p. 56.

« *prit possession de son âme.* » C'était un Frère de Saint-Vincent de Paul, et il s'appelait Maurice Maignen : c'était le directeur d'un « cercle de jeunes ouvriers » du boulevard Montparnasse. Il parla de son œuvre; il parla surtout, avec une chaleur d'éloquence contagieuse et dominatrice, du peuple, de ses besoins, de ses souffrances, des terribles responsabilités qu'avait encourues l'ignorante ou dédaigneuse indifférence des riches, des heureux de ce monde. Ces propos correspondaient trop bien aux pensées qui, depuis la guerre, hantaient l'âme généreuse d'Albert de Mun. Il fut conquis par ce zèle d'apôtre. Il promit de se rendre au cercle Montparnasse et d'y prendre la parole. Son avenir était fixé désormais.

C'était la première fois qu'il parlait en public. Il nous a conservé ce premier discours qu'il avait écrit et appris par cœur, « apostrophe émue d'un soldat à des travailleurs chrétiens comme lui. » Dans cette salle longue et basse, sous les yeux de ces ouvriers recueillis et attentifs, il sentit s'établir ce courant mystérieux, magnétique, qui se forme spontanément entre l'orateur-né et ses auditeurs; il eut là comme la révélation, presque mystique, de sa vocation sociale et de sa vocation oratoire.

Le but était dès lors très clair : il s'agissait de fonder, dans tous les quartiers de Paris, à commencer par les plus populaires, des cercles semblables au cercle Montparnasse. Robert de Mun, La Tour du Pin, quelques autres encore, s'associèrent avec enthousiasme à ce vaste projet. On rédigea une adresse au pape, exprimant « une adhésion absolue aux principes de l'Encyclique *Quanta cura* et à la condamnation de toutes les erreurs du temps présent. » On lança dans la presse un vibrant *Appel aux hommes de bonne volonté*; on y définissait nettement l'objet et les moyens de l'œuvre nouvelle; l'objet, « c'était une contre-révolution faite au nom du *Syllabus*; » le moyen, « c'était l'association catholique (1). »

Fortement et habilement organisée, soutenue par d'ardentes et actives sympathies, l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers ne tarda pas à prospérer. Le 7 avril 1872, Albert de Mun prononçait le discours d'inauguration du cercle de Belleville, « sur ce sol fécondé par le sang des martyrs où il avait pensé pour

(1) *Ma vocation sociale*, p. 289; — *Discours*, tome I, *Questions sociales*, p. 11.

la première fois à l'entreprise de salut dont il célébrait l'un des premiers succès. » Quelques mois après, un second cercle était inauguré à Montmartre ; la même année, deux cercles étaient fondés à Lyon. Partout où on l'appelait, — et sa réputation naissante d'orateur avait vite franchi l'enceinte un peu étroite de ses premiers auditoires, — Albert de Mun se rendait pour porter la bonne parole. A la suite de ces réunions, des cercles se fondaient sur le modèle des premiers cercles parisiens. Au mois de mai 1873, ils étaient assez nombreux pour que l'Œuvre pût tenir sa première assemblée générale. Deux ans après, au mois de mai 1875, lors de la troisième assemblée générale, l'Œuvre comptait cent trente comités, cent cinquante cercles, dix-huit mille membres, dont quinze mille ouvriers. Le dévouement chrétien, l'activité, l'éloquence avaient produit ces magnifiques résultats.

L'apostolat religieux et social d'Albert de Mun s'était développé comme en marge de son métier militaire, et n'avait nui en rien à ses obligations professionnelles. Nommé, en 1872, capitaine au 9e régiment de dragons, en garnison à Meaux, il permuta, deux ans plus tard, avec le 2e régiment de cuirassiers, qui tenait garnison à Paris. Bien qu'il s'abstînt, dans ses discours et conférences, de faire de la politique, ses idées politiques étaient alors assez arrêtées. Après l'Empire, la guerre et la Commune, la restauration monarchique lui paraissait le salut de la France : il était, « par raison comme par éducation, royaliste d'opinion et de désir ; » il l'était aussi par conviction sociale, car il voyait dans le comte de Chambord l'antithèse vivante de cette Révolution, à laquelle il avait déclaré la guerre. Mais l'Assemblée nationale trompa ses espérances, et divers incidens pénibles lui ayant fait craindre pour l'avenir un moindre libéralisme de la part de ses chefs et du gouvernement, d'autre part, diverses ouvertures lui ayant été faites pour l'entrée dans la vie politique, il crut devoir, non sans de longues hésitations, reprendre toute sa liberté, et, à la fin de 1875, il donna sa démission d'officier. Il avait fait, au cours de ces dernières années, son apprentissage oratoire ; la vie publique l'attirait : il crut qu'à la tribune de la Chambre il travaillerait avec plus d'efficacité au triomphe des idées catholiques et sociales dont il était le champion. Un groupe considérable d'électeurs de l'arrondissement de Pontivy lui ayant offert une candidature

pour les élections de 1876, il accepta. Sur un programme strictement catholique, il fut élu. Une nouvelle carrière allait s'ouvrir devant lui.

II

A vrai dire, elle ne s'ouvrit pas sans quelque difficulté. La Constitution que l'Assemblée nationale venait de voter donnait à la majorité de la Chambre le droit, — absurde et odieux, et dont l'après-guerre, espérons-le, nous délivrera, — d'être juge dans sa propre cause, et d'éliminer, sous les plus vains prétextes, les adversaires les plus gênans. On s'empressa d'user de ce droit envers Albert de Mun. Gambetta, tout en se défendant de vouloir « écarter de l'arène politique un champion qui s'annonçait sous de telles couleurs et avec de telles prémices de talent, » et tout en prononçant à son sujet le grand nom de Montalembert, Gambetta fit voter une enquête, dont les conclusions furent, naturellement, adoptées, et l'élection de Pontivy fut invalidée (1). Ramené une seconde fois à la Chambre par ses électeurs, Albert de Mun fut enfin accepté par ses nouveaux collègues. Mais, après le Seize-Mai et les élections de 1877, on voulut faire payer à l'élu de Pontivy la faute que peut-être il avait commise en acceptant d'être candidat officiel : nouvelle enquête et nouvelle invalidation qui, cette fois, sous la pression administrative, fut ratifiée par le suffrage universel. Réélu en 1881, en 1885, et en 1889, il échoua aux élections de 1893. Un siège s'étant trouvé vacant à Morlaix en 1894, il se présenta, fut élu et resta jusqu'à sa mort député du Finistère. Commencée en 1876, on peut dire que sa vie politique, sauf d'insignifiantes retraites forcées, devait durer trente-huit ans.

Il est assez difficile d'embrasser et d'apprécier avec toute l'ampleur et l'exactitude désirables l'œuvre d'un homme politique contemporain. Sans doute, ses discours nous restent, et nous livrent bien les aspects essentiels et les directions générales de sa pensée. Mais les discours ne sont pas, — et heureu-

(1) Dans un fort beau et très équitable portrait qu'il a tracé de Gambetta (*Combats d'hier et d'aujourd'hui*, t. IV, p. 188), Albert de Mun a rappelé avec un bien savoureux mélange de fierté, d'esprit, et presque de gratitude, ce lointain souvenir : « Gambetta avait, disait-il, le charme de l'accueil et le secret des mots encourageans. J'en ai fait l'expérience : il ordonna mon invalidation avec des paroles d'une grâce infinie. »

sement quelquefois! — toute l'activité d'un parlementaire : il travaille dans les commissions ; par ses conseils, par ses conversations, par sa correspondance, bref, par son action personnelle, il exerce, à la Chambre et en dehors de la Chambre, une certaine influence. Et cette influence qui, dans certains cas, est considérable, et dont les résultats sont rarement tangibles, nous échappe pour une large part; elle se confond avec d'autres; elle se dilue dans l'impersonnel. Il faudrait, pour nous la faire toucher du doigt, un témoin très bien informé de cette activite quotidienne qui se dépense en des besognes collectives et, peu s'en faut, anonymes. Les futurs biographes d'Albert de Mun auront là, sans aucun doute, une veine fort intéressante à exploiter.

Mais, en attendant, la série de ses discours, avec les éclaircissemens qui les accompagnent, suffisent à nous donner une idée, sinon tout à fait complète, du moins assez précise et extrêmement vivante, de son rôle politique et de son œuvre oratoire.

Albert de Mun était né orateur. Je regrette de ne l'avoir jamais entendu à la tribune de la Chambre, car c'est à la tribune qu'il faut juger les orateurs, comme c'est « aux chandelles » qu'il faut apprécier les dramaturges. Le geste, la voix, l'accent, l'attitude extérieure, l'action, en un mot, sont, en matière oratoire, chose plus importante que l'originalité des idées et que la perfection même de la forme. L'orateur est une âme qui se donne, bien plutôt qu'une pensée qui s'exprime. Et c'est pourquoi tant d'orateurs célèbres, — et justement célèbres, — quand la vie n'est plus là pour soutenir leur verbe, semblent vides, boursouflés, et sont proprement illisibles. Il serait souverainement injuste de juger Mirabeau, Thiers ou Gambetta sur leurs discours imprimés : le meilleur s'en est évaporé avec la flamme intérieure et vivante qui les animait et se communiquait à l'auditoire.

Il n'en va pas de même pour les discours d'Albert de Mun. Ils ont pu survivre aux séances parlementaires, aux circonstances diverses qui les ont vus naître; ils ont pu affronter, sans trop grand dommage, la périlleuse épreuve de l'impression, de la simple lecture visuelle. On écoute encore avec respect, avec attention, avec sympathie cette parole refroidie et encore vibrante. Assurément, les raffinés du style peuvent soulever

quelques objections, et peut-être Albert de Mun était-il trop pleinement orateur pour s'attarder aux scrupules du pur écrivain. Mais, à trop appuyer sur cette observation, il y aurait quelque injustice, et même une certaine étroitesse. Les qualités propres de l'écrivain ne sont peut-être pas, toujours et partout, les plus nécessaires, et il en est, sans aucun doute, de plus indispensables à l'orateur. Bon écrivain au demeurant, Albert de Mun possédait à un haut degré ces qualités proprement oratoires, que son action verbale devait souligner et mettre en valeur, mais qui transparaissent encore dans ses discours imprimés.

Et d'abord, le mouvement. C'est peut-être là, quand on y songe, non seulement pour toute œuvre oratoire, mais pour toute œuvre littéraire, la qualité suprême. Dès les premières paroles que l'on prononce, s'emparer fortement de l'esprit de son auditeur ou de son lecteur, le maintenir, l'entraîner jusqu'où on veut le conduire, ne pas lui permettre de se reprendre, le saisir dans un engrenage qui ne l'abandonnera qu'au terme, le porter d'un seul élan jusqu'à l'impression finale qu'on désire lui laisser : à ceux qui possèdent ce don nous sommes disposés à tout pardonner. Albert de Mun l'avait : il ne persuadait pas toujours ; on le suivait presque malgré soi ; on était pris, quoi qu'on en eût, par cette conviction ardente, par cette souple dialectique, emporté, soulevé par ce souffle puissant et généreux. A chaque instant, dans ses discours à la Chambre, il craint d'abuser de la patience de ses auditeurs, s'excuse d'être trop long, propose d'abréger son exposition. « Non, non, parlez ! » lui crie-t-on de tous côtés. Et ces exclamations spontanées montrent, mieux que tous les commentaires, l'intérêt continu qui s'attachait à cette parole et l'ascendant qu'elle exerçait.

Et quand, chemin faisant, l'orateur « touche à des sujets dont il est impossible de parler sans que le cœur en soit ému, » alors, tout naturellement, le ton s'élève, le mouvement se précipite, l'accent indigné ou pathétique s'impose à l'attention la plus rebelle, à l'indifférence la plus dédaigneuse : « La Révolution, s'écriera-t-il, a ruiné la foi qui soutenait les cœurs, sans rien mettre à la place que l'appât des richesses matérielles et l'ambition sans frein. Et alors ce peuple, désagrégé et découronné de ses vieilles croyances, elle l'a attaché derrière son char, affublé du masque d'une trompeuse souveraineté, se

servant de lui pour frayer le chemin du pouvoir à quelques tribuns de passage, et le traînant à des combats sanglans d'où il est sorti épuisé et meurtri (1). » — Et ailleurs : « Ce que j'aime dans ma patrie, ce n'est pas seulement la terre qui porte mes pas, c'est le clocher à l'ombre duquel je suis né, l'autel où j'ai fait ma première prière, la tombe où reposent ceux que j'ai aimés, et tout cela, c'est la trace que Dieu a laissée du même coup dans mon cœur et sur le sol de mon pays, en sorte que je ne saurais défendre l'un sans l'autre, ma religion et mon foyer (2). » — Ailleurs encore : « Il y a, messieurs, — nous avons bien le droit d'évoquer ce souvenir, — il y a, sur le plateau d'Amanvillers, une route qui monte à Saint-Privat-la-Montagne : elle s'appelle encore le chemin funèbre de la garde royale. C'est là que l'élite de l'armée allemande est tombée dans un combat de géans; et si je me laissais aller, combien d'autres souvenirs héroïques se presseraient devant mes yeux, depuis Wissembourg et Reichshoffen jusqu'à cette charge de Sedan *dont je ne puis parler, moi, qu'avec des larmes dans les yeux, parce que la moitié du régiment de chasseurs d'Afrique où j'ai fait mes premières armes y a trouvé la mort*, cette charge de Sedan qui arrachait au roi de Prusse un cri pareil à celui de Guillaume d'Orange à Nerwinde : « Oh! les braves gens! » comme l'autre avait dit : « L'insolente nation (3)! » Nous étonnerons-nous que ces lignes aient soulevé « sur tous les bancs de la Chambre » une « double salve d'applaudissemens, » et qu'à vingt-quatre ans d'intervalle, une autre Chambre ait pareillement accueilli cette admirable objurgation : « Je supplie la Chambre d'y réfléchir. *L'histoire la*

(1) *Discours*, t. II, p. 186-187.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 143-144.

(3) *Discours*, t. III, p. 463. Voici comment un témoin oculaire, M. Henri Welschinger, nous dépeint l'effet produit sur la Chambre par cette superbe page : « Il dit cela, la dextre haute, l'œil humide, la voix hachée de sanglots, avec un tel geste, un tel accent, une telle flamme, comme s'il chargeait encore l'ennemi à la tête de ses cavaliers, que l'Assemblée tout entière, — je l'ai vu, — de l'extrême droite à l'extrême gauche, entraînée, subjuguée, frémissante, se leva et se dressa comme un seul homme, et pendant cinq minutes, l'interrompit par des applaudissemens, des acclamations et des bravos répétés. » Et le même écrivain nous trace d'Albert de Mun orateur le portrait suivant : « A peine monté à la tribune, il apparaissait fait pour commander, pour dominer. Sa tête fine et franche, son front mâle, ses yeux ardens, sa bouche arquée, son menton impérieux, son geste noble et franc, sa taille haute et fière, son accent précis, clair, martelé, sonore, tout chez lui impressionnait, charmait, séduisait. » (*Journal des Débats*, du 10 octobre 1916).

regarde, celle de demain, cachée dans l'obscurité du présent, celle d'hier, debout dans le deuil du passé. Et celle-là vous crie, avec des mots terribles, de quelle responsabilité se chargent les Assemblées quand, aux heures critiques, au lieu d'exiger toute la vérité, elles obéissent aux sommations d'un pouvoir aveuglé (1). » Dans tout grand orateur, il y a un poète qui se dissimule, et qui, parfois, « éclate aux esprits : » l'exemple d'Albert de Mun n'est point pour démentir cette loi générale.

« L'éloquence continue ennuie, » a dit Pascal. Celle d'Albert de Mun n'ennuie pas, parce qu'elle n'est pas continue. Rien de plus varié, en effet, par la matière comme par le ton, que cette œuvre oratoire qui remplit plus de sept gros volumes. Questions politiques et questions sociales, questions religieuses et questions militaires, questions pédagogiques et questions économiques, questions coloniales et questions administratives, Albert de Mun ne se laisse rebuter par aucun des problèmes qui s'imposent à l'attention de l'homme politique. Dès qu'un intérêt supérieur, patriotique ou religieux, est en jeu, il croit de son devoir d'intervenir et d'exprimer son opinion avec fermeté. Assurément, toutes ces questions, il ne les a pas étudiées en « spécialiste, » mais en « honnête homme ; » il les a étudiées pourtant. De bonne heure convaincu qu'« aucun discours, écrit ou non, ne peut être vraiment sérieux, s'il n'a été fortement préparé par la lecture et par la méditation (2), » il a pris l'habitude, qu'il ne devait jamais perdre, du travail assidu, consciencieux, acharné, le seul qui compte, le seul qui donne des résultats durables. Et s'il s'est trompé quelquefois, s'il lui est parfois arrivé, comme à tout le monde, de ne point saisir le point vif d'une question, de ne pas l'embrasser sous tous ses aspects, ce n'est point manque d'étude ou de réflexion ; on peut le discuter, on ne peut lui reprocher de parler à la légère. — A cette remarquable variété d'information et de pensée correspond une grande diversité de ton. Certes, le ton demeure toujours élevé : il l'est jusque dans la discussion des statistiques et jusque dans l'invective ; mais il n'est point tendu. Cette éloquence qui s'élève sans effort jusqu'aux plus hauts sommets n'est point dépaysée parmi les coteaux modérés ; elle ne fuit

(1) *Pour la Patrie*, p. 189.

(2) *Ma vocation sociale*, p. 257. Voyez toute la page où Albert de Mun nous donne quelques brèves indications sur sa méthode oratoire.

pas l'éclat, mais elle ne dédaigne pas non plus la simplicité, une élégante et noble simplicité ; elle passe avec aisance de l'une à l'autre ; elle sait être spirituelle enfin ; l'esprit de repartie, et l'esprit tout court lui sont chose naturelle et familière. Albert de Mun ne désarmait pas ses adversaires, puisqu'ils votaient régulièrement contre lui, mais il les forçait souvent à sourire, à l'applaudir quelquefois, et à convenir entre eux que son talent oratoire était l'une des parures de la Chambre française.

Que cette souple et forte éloquence n'ait pas eu toute l'efficacité pratique qu'elle pouvait, qu'elle devait même ambitionner, c'est ce qui n'est que trop certain, et d'ailleurs aisément explicable. D'abord, c'est un fait regrettable, mais un fait, que les jeunes démocraties, telles que la nôtre, sont toujours en défiance à l'égard des « aristocraties, » quelles qu'elles soient, mais plus particulièrement peut-être à l'égard des aristocraties de la naissance et du talent. D'autre part, le régime intérieur que, sous l'obsession de la défaite, la France s'était donné, ouvrait trop librement carrière à la satisfaction d'anciennes rancunes, d'intérêts locaux, d'ambitions individuelles, pour que l'équité et la sérénité fussent la règle générale des relations parlementaires : les querelles de parti, les préoccupations électorales ont souvent oblitéré, chez nos représentans, le sens exact de la justice et de l'indépendance d'esprit ; représentans aigris et ombrageux d'un peuple diminué, ils avaient une mentalité de vaincus ; ils vivaient sur leurs préjugés et n'éprouvaient nul besoin de les modifier.

Ces préjugés, il faut reconnaître qu'Albert de Mun, bien loin de leur consentir quelques sacrifices, les heurtait avec un beau courage. Il ne perdait aucune occasion de crier : « La Révolution, voilà l'ennemi ! » et la formule devait sonner étrangement à l'oreille de ceux qui ne cessaient de se recommander de la tradition révolutionnaire. Était-elle bien prudente, et surtout était-elle équitable ? Singulièrement mêlée de bien et de mal, et, en cela, assez semblable à la Réforme, la Révolution française n'est pas un de ces événemens que l'on puisse juger « en bloc. » La solidarité de fait qui relie les uns aux autres les épisodes successifs du drame révolutionnaire ne s'impose en aucune manière aux hommes d'aujourd'hui qui veulent l'apprécier en historiens ou en philosophes, ou qui

veulent en tirer des principes d'action. Et cela est si vrai que les crimes de la Terreur, même parmi les politiciens, ne rencontrent pas beaucoup d'apologistes; on les excuse, on les explique, on ne les glorifie pas; on se défend bien de vouloir les renouveler. Et de même, y a-t-il, parmi les « réactionnaires, » beaucoup de gens disposés à admettre que tout était mauvais, radicalement mauvais, dans l'œuvre de la Constituante, de la Législative, ou même de la Convention? Il suit de là qu'à déclarer bruyamment la guerre à la Révolution, on risque, — et surtout dans nos assemblées politiques contemporaines, — de paraître condamner « en bloc » et sans nuances toute une série de faits désormais acquis à l'histoire, et dont les conséquences, quoi qu'on fasse, conditionnent désormais toute action durable; on s'expose, de gaîté de cœur, à l'impopularité, à une impopularité inutile; on s'aliène peut-être des sympathies toutes prêtes; on compromet, on laisse envelopper dans une commune défaveur bien des idées justes, bien des initiatives heureuses; et, au total, on renfonce dans leurs préjugés hostiles des adversaires que peut-être aurait-on pu, sinon convertir, du moins éclairer et ébranler.

C'est ce qui est arrivé à Albert de Mun Et comme s'il se plaisait à accumuler les difficultés, sa foi « contre-révolutionnaire » avait d'autant moins de chances d'agréer aux majorités parlementaires de la troisième République, qu'elle s'est longtemps accompagnée et fortifiée d'une agissante foi monarchique. Au mois de novembre 1878, défendant à la Chambre son élection et son programme politique, religieux et social, il s'écriait : « La Révolution n'est ni un acte, ni un fait; elle est une doctrine sociale, une doctrine politique qui prétend fonder la société sur la volonté de l'homme, au lieu de la fonder sur la volonté de Dieu, et qui met la souveraineté de la raison humaine à la place de la loi divine... Voilà le mal, et il ne sera guéri que par un retour aux principes contraires : c'est là, dans ce grand travail de réforme sociale, qu'est la contre-Révolution, et voilà l'idée, voilà la cause que nous servons dans l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers. » A cette occasion, le comte de Chambord écrivait à l'orateur pour lui adresser ses félicitations, et, lui parlant de ses « chers ouvriers, » il ajoutait : « Qu'ils sachent bien que, moi, je les aime trop pour les flatter, et, pour tout dire en un mot, répétez-leur bien sans cesse qu'*il*

faut, pour que la France soit sauvée, que Dieu y rentre en maître pour que j'y puisse régner en roi. » La phrase fit fortune; elle « ravissait » Albert de Mun et ses amis : le comte de Chambord, auquel il avait été présenté l'année précédente, lui « apparaissait non seulement comme le représentant de l'hérédité royale, mais comme l'expression vivante et couronnée de la contre-Révolution; » « tout son cœur de catholique et de patriote lui appartenait (1). » Et assurément, rien de plus légitime que cet ensemble de sentimens, d'idées et d'aspirations. Seulement, il aurait fallu que ses collègues de la Chambre, — j'entends ceux de la majorité, — fussent de véritables saints pour ne point penser et dire que toute son œuvre d'homme public était inspirée par une arrière-pensée de restauration monarchique. Et dans une Chambre issue du suffrage universel comme nous le pratiquons, on devine la portée pratique d'une insinuation ou d'une conviction de cette nature : on peut dire que toute l'action politique et sociale d'Albert de Mun en a été comme paralysée.

La conséquence était d'autant plus fâcheuse qu'en réalité sa pensée était beaucoup moins absolue, beaucoup moins intransigeante qu'elle ne semblait l'être. « Contre-révolutionnaire, » il l'était sans doute, ou du moins il croyait l'être; mais il protestait avec indignation, — et avec raison, — quand on voulait l'enrôler parmi les hommes d'ancien régime. « Nous ne voulons ni l'Ancien Régime, ni la Révolution, » disait-il un jour. « Qui donc pourrait songer à rétablir *tout un ensemble de privilèges* qui avaient eu leur raison d'être, et que le temps, dans sa marche, *a détruits pour jamais?* Qui donc, surtout parmi les chrétiens, pourrait *souhaiter de voir renaître les abus* qui peu à peu avaient pénétré la société des deux derniers siècles, et qui l'ont conduite au naufrage où elle a péri (2)? » Et un autre jour, à propos de la Révolution :

Ni l'ambition, ni le crime, ni l'emportement des passions, ni même la fausseté des doctrines ne suffisent à expliquer un mouvement qui a rempli tout un siècle, ébranlé toutes les nations de l'Europe; qui, après cent ans écoulés, les tient encore en suspens, et qui s'est si puissamment emparé des générations nouvelles, que ceux-là même qui veulent lutter contre lui sont condamnés sans cesse à se

(1) *Ma vocation sociale*, p. 202 211.
(2) *Discours*, t. II, p. 288, 289.

dépouiller, comme d'une tunique de Nessus, des principes qu'ils en ont reçus, et qui ont pénétré leur sang. Non, il y a autre chose dans la Révolution. *Si elle a pu naître, c'est qu'il y avait dans la vieille société une corruption qui appelait nécessairement une réforme profonde.* Il faut le dire bien haut, c'est notre force, et *ce doit être notre honneur de ne pas nous attarder dans les regrets stériles*, mais de nous présenter au peuple qui nous entend du dehors, et que nous voulons entraîner, *non comme les hommes de la décadence et du passé, mais comme les hommes du réveil et de l'avenir* (1).

On ne saurait mieux dire ; et des déclarations de ce genre, que l'on pourrait multiplier, et qui représentent la vraie pensée d'Albert de Mun, auraient dû désarmer des adversaires sincères ou perspicaces. Mais quoi ! il avait parlé de « contre-Révolution ! » « Contre-Révolution » devint le « tarte à la crème » de la majorité parlementaire. Le grand orateur catholique a été la victime d'un vocable trop flamboyant.

Pareillement, et il ne s'en cachait pas, il était royaliste. Mais il avait, nous l'avons vu, commencé par l'être avec quelque tiédeur, et il ne devait pas l'être toujours. Quand, en 1892, dans son encyclique du 20 février aux catholiques français, Léon XIII leur prescrivit en termes pressans d'accepter le gouvernement établi, Albert de Mun s'empressa de déférer à ce sage conseil; il sacrifia résolument ses opinions, ses préférences personnelles : il le fit avec beaucoup de dignité et de délicatesse, sachant bien « tout ce que portent avec eux de difficultés et de peines les temps de transition, » mais il le fit « sans arrière-pensée (2). » Comme l'on pouvait s'y attendre, les républicains ne lui surent pas le moindre gré d'un « ralliement, » que lui reprochèrent les royalistes. Les hommes sont ainsi faits : ils n'admettent pas que l'on change, s'ils ont intérêt à vous accabler sous le poids d'idées que vous ne partagez plus! Et pourtant, même à l'époque où les convictions monarchiques d'Albert de Mun demeuraient entières, il n'était pas malaisé de voir qu'elles n'étaient pas inébranlables, qu'elles n'avaient point toute la solidité de ses convictions religieuses et de ses convictions sociales. En 1881, dans un discours royaliste, il disait déjà : « Je sais très bien, et tous les catholiques savent avec moi que, si la soumission à la loi divine est la condition essentielle qui s'impose à tous les gouverne-

(1) *Discours*, tome I, p. 498-499.
(2) *Discours et écrits divers*, t. V, p. 181.

mens humains, Jésus-Christ n'a pas cependant dicté aux nations chrétiennes la forme de leur constitution politique, et *que c'est là une question libre au-dessus de laquelle l'Église demeure immuable dans sa constitution divine* (1). » Et plus tard, en 1883, à propos des discussions relatives aux princes des anciennes familles régnantes : « *Ah! si vous aviez fait,* s'écriait-il, *une République assez large, assez grande pour que tout le monde y pût trouver une place,* pour que tous les intérêts y fussent sauvegardés, tous les droits garantis; si vous aviez travaillé sans relâche à faire de bonnes lois, à adopter de grandes mesures pour améliorer le sort des enfans du peuple; si vous aviez offert le spectacle d'un parti fort, bien uni, gouvernant avec suite et capable d'autorité, vous auriez pu peut-être, je ne dis pas ébranler nos convictions, ni décourager nos espérances, mais rendre nos efforts plus stériles... » Et quelques années plus tard, en 1886, dans des circonstances analogues, il faisait un pas de plus : « Oui, c'était là, déclarait-il, une ambition qui pouvait vous tenter. Les circonstances vous avaient admirablement servis; vous pouviez rêver de donner à ce pays tant de prospérité à l'intérieur et tant de prestige à l'extérieur, que *le patriotisme séduit se courbât devant votre œuvre : alors, les partis étaient vaincus, ils n'avaient plus de raison d'être, et la défaite des opinions eût trouvé sa consolation dans la grandeur de la patrie* (2). »

Il n'est pas nécessaire de presser beaucoup ces paroles pour y deviner à la fois un regret et un rêve, — le rêve généreux d'une France plus unie, d'un régime plus libéral et plus hospitalier. Au fond, Albert de Mun était fait pour cette République large, accueillante et respectueuse du passé dont il n'a cessé, une fois « rallié, » de souhaiter et de préparer l'avènement; il l'eût honorée par son talent, par son éloquence, par son ardeur d'action positive; il lui eût rendu les plus signalés services; il n'aurait pas eu ce rôle un peu ingrat, et tout négatif, et dont il a certainement souffert, d'être le plus brillant orateur de l'opposition parlementaire.

(1) *Discours*, t. II, p. 400-401.

(2) *Discours*, t. III, p. 24 et 418. — En 1913, à propos de l'élection de M. Poincaré à la présidence de la République, Albert de Mun reprenait ces nobles paroles et les adressait au nouveau Président (*L'Heure décisive*, p. 123, 124). — Cf. encore, *Discours*, tome I, p. 525-527, le très beau développement sur ce qu'aurait pu être 1789.

Il s'en faut d'ailleurs que ce rôle ait été aussi stérile qu'il a dû le croire quelquefois, aux heures de découragement que, comme tout le monde, il a pu connaître. Il a rarement agi, il est vrai, sur l'esprit, — ou tout au moins sur les votes, — de ses collègues de la majorité. Mais la Chambre n'est pas toute la France, et ses protestations, ses appels à l'équité, à la tolérance, ont eu, comme toutes les paroles sincères, le retentissement lointain qu'elles méritaient. Si ses contemporains sont trop souvent restés sourds à sa voix, il s'est fait entendre, par la presse et par le livre, des jeunes générations qui, impatientes du joug que d'étroits préjugés faisaient peser sur elles, aspiraient à voir régner dans la vie publique cet esprit nouveau dont on leur avait tant parlé, et auquel on obéissait si peu. Les jeunes gens de la guerre lui doivent une partie de leurs dispositions morales. Il n'a pas eu la plus mauvaise part.

III

Il y a pourtant toute une partie de son œuvre dont il put, de son vivant même, non seulement entrevoir, mais recueillir les résultats positifs : c'est celle qui relève de son activité sociale. Dans cet ordre d'idées, son peu de goût pour la Révolution l'a fort bien servi. Il faut bien le reconnaître en effet. Si, même en matière sociale, l'action révolutionnaire est loin d'être tout entière mauvaise et non avenue, la Révolution a eu cependant le très grand tort, sous prétexte d'« affranchir » « l'homme et le citoyen, » de le laisser sans défense tantôt contre ses propres instincts, et tantôt contre les instincts d'autrui. La liberté est un bien beau mot, — en théorie ; mais si, en fait, elle est tout simplement la liberté de mourir de faim ou la liberté d'imposer un salaire de famine, est-elle vraiment chose si respectable ? Or c'est bien en ces termes que la question se pose : toute l'histoire économique du XIXe siècle est là pour en témoigner. Libérer l'individu de toute contrainte sociale, c'est donner imprudemment une prime à l'égoïsme, c'est supprimer ce qui est un frein pour la force, une protection pour la faiblesse ; c'est encourager l'une à la dureté et l'autre à la révolte. Et cela, d'autant plus infailliblement qu'en faisant la guerre au christianisme, on a ruiné, ou tout au moins affaibli dans les âmes la seule puissance peut-être qui fût capable de les adoucir.

Voilà ce que de très bonne heure, à la lumière de sa foi religieuse et des enseignemens de la Commune, Albert de Mun a vu admirablement. A une époque où l'on ne se préoccupait guère, surtout dans les milieux politiques, de la question sociale, déjà posée partout, il en a compris toute l'urgente gravité. Et pour la résoudre dans un esprit de stricte justice et de haute charité, il a conçu et préconisé deux moyens essentiels : l'association catholique et la législation sociale.

Convaincu « qu'il ne saurait exister de paix sociale réelle en dehors du christianisme (1), » il a vu dans les cercles catholiques d'ouvriers, qui ont été, disait-il un jour, « la grande affaire de sa vie (2), » la meilleure manière de préparer cette paix sociale, objet de ses lointains efforts. Dans une page qu'il écrivait en 1876, au moment où il allait entrer à la Chambre, il formulait ainsi le programme et l'esprit de l'œuvre :

Opposer à la Déclaration des Droits de l'homme, qui a servi de base à la Révolution, la proclamation des Droits de Dieu qui doit être le fondement de la Contre-Révolution, et dont l'ignorance ou l'oubli est la véritable cause du mal qui conduit la société moderne à sa ruine; rechercher, dans une obéissance absolue aux principes de l'Église catholique et de l'infaillible enseignement du Souverain Pontife, toutes les conséquences qui découlent naturellement, dans l'ordre social, du plein exercice de ce droit de Dieu sur les sociétés; propager par un public et infatigable apostolat la doctrine ainsi établie; former des hommes déterminés à l'adopter comme règle de leur vie publique aussi bien que de leur vie privée, et à en montrer l'application dans l'Œuvre elle-même par le dévouement de la classe dirigeante à la classe populaire; travailler sans relâche à faire pénétrer dans les mœurs ces principes et ces doctrines, et à créer une force organisée capable de les faire triompher, afin qu'ils puissent trouver leur expression dans les lois et dans les institutions de la nation : tels doivent être l'esprit et le but de notre Association, pour qu'elle réponde au programme qu'elle s'est elle-même tracé dès son origine, quand elle a, par l'*Appel aux hommes de bonne volonté*, du 25 décembre 1871, hautement déclaré la guerre à la Révolution (3).

En relisant cette déclaration trente-deux ans plus tard,

(1) *Discours*, t. IV, p. 53.
(2) *Discours*, t. II, p. 284.
(3) *Ma vocation sociale*, p. 285.

Albert de Mun pouvait se rendre ce témoignage qu'elle « exprimait l'effort de toute sa vie » et qu'il « y était demeuré fidèle depuis trente-sept ans. »

La fondation des cercles catholiques d'ouvriers répondait à une double intention : une intention religieuse et morale, et une intention sociale.

En groupant des ouvriers chrétiens, en les mêlant à des représentans d'autres classes, on se proposait d'abord de les arracher aux dangers de la rue et du cabaret, de leur fournir des compagnies agréables et des distractions saines, et, en même temps, de leur permettre d'acquérir une culture religieuse plus variée et plus profonde; on rêvait en un mot d'en faire des chrétiens énergiques et instruits.

D'autre part, on souhaitait que ces mêmes ouvriers fussent amenés à débattre entre eux, — et avec leurs patrons, — leurs intérêts professionnels, à rédiger en quelque sorte d'un commun accord le code de leurs droits et de leurs devoirs respectifs. Et comme, en ces matières qui soulèvent inévitablement les plus hautes et les plus délicates questions morales, certains principes généraux sont nécessaires, on estimait que de la théologie catholique exactement connue et scrupuleusement méditée, il se dégage un corps de doctrine qui peut aider à résoudre les divers problèmes posés par le régime actuel du travail. Ce corps de doctrine, il s'agissait de l'élaborer, puis de le divulguer, et enfin de le faire passer dans la pratique. Une revue mensuelle, *l'Association catholique*, fondée en 1876, eut pour objet de rassembler et, au besoin, de provoquer les recherches individuelles, les études générales et particulières. De multiples conférences, des congrès, des réunions internationales, — à Fribourg d'abord, en attendant les *Semaines sociales*, — favorisaient les échanges de vues et la propagande doctrinale. Peu à peu, un ensemble de théories se constituait; dans les milieux catholiques actifs et intelligens un nouvel état d'esprit se répandait; et même les milieux populaires qui n'étaient point spécialement chrétiens commençaient à soupçonner que l'Église n'était pas la grande force de « réaction » qu'on leur avait si souvent représentée.

Tout ce mouvement de pensée et d'action dont Albert de Mun n'était assurément pas l'unique, mais dont il restait le principal et le plus éloquent ouvrier, devait aboutir, grâce à

l'initiative hardie d'un grand et généreux Pape, à un acte officiel dont on ne saurait s'exagérer l'importance historique, à cette Encyclique *Rerum novarum* qui a été, au moment de sa publication, et qui demeure, après un quart de siècle écoulé, la charte du « catholicisme social (1). » Si l'on veut connaître l'esprit et les tendances, et les articles essentiels du programme dont Albert de Mun s'est fait l'infatigable apôtre, c'est à ce document révélateur qu'il faut avant tout recourir.

« Les hommes des classes inférieures, déclarait l'Encyclique, sont pour la plupart dans une situation d'infortune et de misère imméritée. » Cette situation est la conséquence de l'individualisme révolutionnaire : « le dernier siècle a détruit, sans rien leur substituer, les anciennes corporations, qui étaient pour eux une protection. » La justice sociale exige donc que cet état de choses soit modifié, qu'un remède soit apporté aux maux déchaînés par la concurrence sans contrôle et sans frein, et qu'à cette poussière d'individus dont se composent les sociétés modernes on substitue des organismes sociaux normalement constitués et sagement équilibrés. Il n'est pas juste, — et donc il n'est pas chrétien, — que la grande majorité des travailleurs ait à peine de quoi vivre, tandis qu' « une fraction, maîtresse absolue de l'industrie et du commerce, détourne le cours des richesses et en fait affluer vers elle toutes les sources. » Les travailleurs ont non seulement le droit, mais le devoir de fonder des associations professionnelles, qui seront non pas de simples

(1) Voyez sur tout ceci le beau livre de Léon Grégoire (M. Georges Goyau) sur *le Pape, les Catholiques et la Question sociale*, Perrin, 3e édition, 1899. — Cf. dans les *Discours* d'Albert de Mun, t. I, p. 592-593, la superbe page, si vivante et si émue, où le grand orateur évoque le souvenir de Léon XIII recevant au Vatican, dans la salle ducale, une députation des ouvriers de France, et les assurant de la protection de l'Église : « Le Pape parut, entouré de sa cour, dans sa soutane blanche, un peu voûté, mais se redressant bientôt avec majesté, pâle, presque diaphane, frappant comme une apparition; il se fit un silence profond, et l'instant d'après troublé seulement par le bruit de ma propre voix, lisant avec l'émotion que vous devinez l'adresse où nous présentions au Pape la députation des travailleurs de France, pour lui demander de prendre en main leur cause et la défense de leurs intérêts; puis Léon XIII se leva, et, debout sur les degrés du trône, le regard brillant, la physionomie comme inspirée, le bras dessinant, avec une étonnante énergie, des gestes superbement expressifs, il prononça en français, avec un peu d'accent, mais d'un ton parfaitement distinct, ce discours que vous avez publié, où, revendiquant pour l'Église catholique le titre glorieux de protectrice des ouvriers, il définissait avec une incomparable hauteur le rôle et le devoir des gouvernemens, des maîtres et des ouvriers dans le grand débat qui agite le monde du travail. »

(2) *Discours*, tome V, p. 270-271.

sociétés de secours mutuels, mais des organes de défense et de revendication. Comme l'a dit Albert de Mun dans son discours de Saint-Étienne, en 1892, il s'agit « de déterminer, dans chaque profession industrielle ou agricole, le taux du juste salaire, de garantir des indemnités aux victimes d'accidens, de maladies ou de chômages, de créer une caisse de retraite pour la vieillesse, de prévenir les conflits par l'établissement des conseils permanens d'arbitrage, d'organiser corporativement l'assistance contre la misère, enfin de constituer entre les mains des travailleurs une certaine propriété collective à côté de la propriété individuelle, et sans lui porter atteinte. »

Comme l'on pouvait s'y attendre, les adversaires politiques d'Albert de Mun crièrent au socialisme. « Eh non! disait Léon XIII, ce n'est pas du socialisme, c'est du christianisme. » Il se souvenait du temps où, simple évêque de Pérouse, il dénonçait déjà avec vigueur, au nom de l'idéal chrétien, les « inhumanités » du régime économique issu de cette Révolution, dont Émile Montégut, ici même, dans un article célèbre, proclamait « la banqueroute, » et que Renan, de son côté, qualifiait d' « expérience avortée. » « Elle ne laisse debout, écrivait ce dernier, qu'un géant, l'État, et des milliers de nains... Elle crée une nation où la richesse seule a du prix... Son code de lois semble avoir été fait pour un citoyen idéal, naissant enfant trouvé et mourant célibataire. » Un tel accord d'esprits si différens suffirait à prouver qu'en matière sociale tout au moins, l'œuvre révolutionnaire est extrêmement discutable, et qu'il y a lieu de la rectifier.

Pour cela, il ne pouvait suffire de répandre les études et les idées de réforme sociale, de multiplier même les cercles ou associations. Une action de ce genre était certes excellente, mais elle risquait d'être éternellement platonique, ou tout au moins de ne produire tous ses résultats qu'à trop longue échéance. L'antique adage : *Quid leges sine moribus?* peut se retourner, et dans l'ordre économique ou social, la contre-partie n'en est pas moins juste : *Quid mores sine legibus?* Qu'est-ce qu'une association à laquelle la loi ne reconnaît pas certains privilèges? Et même, — car c'est ainsi que la question parfois se pose, — qu'est-ce qu'une association dont la loi n'admet pas l'existence? S'il est bon de réformer les mœurs et les idées, c'est la législation surtout qu'il faut pratiquement atteindre. Par

la logique même de son apostolat, Albert de Mun devait entrer au Palais-Bourbon.

L'œuvre proprement sociale à laquelle il y travailla pendant près de quarante ans, si elle a parfois encore été compromise par les préjugés politiques qu'il rencontrait autour de lui, et qu'il ne ménageait pas toujours, n'en reste pas moins considérable et originale. On peut dire que, dans l'ensemble des bonnes lois sociales de la troisième République, il a eu une large part de collaboration et d'initiative. Même quand on n'acceptait pas sur-le-champ ses idées ou ses propositions, elles faisaient leur chemin dans les esprits et provoquaient, à la longue, d'excellentes mesures (1). Par la générosité et la hardiesse de son attitude, il piquait au jeu ceux qui se seraient volontiers laissé enlizer dans les ornières d'une politique de partisans, mais qui, d'autre part, eussent été honteux de se laisser « dépasser » par un collègue « conservateur. » Et s'il n'a pas obtenu tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il avait raison de souhaiter, il n'est pas niable que, sans lui, d'heureuses « réalisations » sociales ne se fussent point opérées.

Car il ne s'est point contenté, à mesure que l'ordre du jour de la Chambre ou les événemens extérieurs posaient diverses questions qui lui tenaient au cœur, de prononcer des discours, de formuler les solutions qui lui paraissaient les plus équitables; il provoquait des discussions et des recherches, déposait des projets de loi, prenait des initiatives. Dès 1884, par exemple, dans une interpellation sur la politique économique du gouvernement, il portait le premier à la tribune l'idée d'une législation internationale du travail; il rappelait à ce sujet les inutiles ouvertures faites par la Suisse en 1881 ; et il s'écriait : « Je voudrais que la France se donnât la gloire de les reprendre, il y a là une mission capable de tenter, d'enflammer son cœur et son génie. Elle a porté, dans l'histoire des siècles, un renom de générosité et de chevalerie dont le souvenir est cher à tous ses enfans, quelle que soit la manière dont ils envisagent son passé. Depuis ses origines, son nom s'est lié avec celui des petits et des faibles... Messieurs, les circonstances ont changé,

(1) Voyez *Discours*, t. VII (p. 354-355, 370), la page où Albert de Mun revendique justement pour ses amis et pour lui, l'honneur d'avoir « préparé et conçu » toutes les parties viables et utiles de l'œuvre sociale de M. Millerand. Et cf. *Combats d'hier et d'aujourd'hui*, t. II, p. 281-282.

mais la cause est restée la même; il y a toujours des petits et des faibles. *Je supplie la patrie française de rester fidèle à ses traditions* (1)... » Ce noble langage ne fut pas écouté. Or, qu'arriva-t-il? Au commencement de 1889, le gouvernement suisse invita tous les gouvernemens européens à prendre part à une conférence qui aurait pour objet d'arrêter les bases d'une législation internationale du travail dans les fabriques. La France accepta cette fois de s'y faire représenter. Mais Guillaume II confisqua la proposition du gouvernement fédéral, et la conférence eut lieu non pas à Berne, mais à Berlin. Si l'on avait suivi l'inspiration d'Albert de Mun, la conférence aurait eu lieu à Paris; elle eût, vraisemblablement, abouti à des résultats pratiques; et la France et la Suisse n'auraient pas, une fois de plus, travaillé pour le roi de Prusse (2).

Et ce n'est pas la seule idée sage et féconde qu'Albert de Mun ait lancée et dont il ait poursuivi l'exécution. Dès l'ouverture de la session de 1889, il déposait une série de propositions de lois relatives à la réglementation du travail industriel, à la protection de la petite propriété rurale par la constitution facultative d'un petit domaine insaisissable, et à diverses autres questions économiques et sociales. De plus, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il intervenait activement dans toutes les discussions législatives concernant la situation des travailleurs. Il appuyait, quels qu'en fussent les auteurs, les projets de loi qui lui paraissaient réaliser fût-ce le plus mince progrès social; par ses observations, par ses amendemens, il s'efforçait d'améliorer ou de corriger des lois imparfaites; et il n'y réussissait pas toujours; mais quelquefois pourtant, il parvenait à faire adopter son avis. Lois sur les syndicats professionnels, sur la responsabilité des accidens dont les ouvriers sont victimes dans leur travail, sur l'organisation des caisses de secours et de retraite des ouvriers mineurs, sur le travail des enfans, des filles mineures et des femmes dans les établissemens industriels, discussions sur le minimum de salaire, sur l'arbitrage

(1) *Discours*, t. III, p. 123-124.

(2) Vous verrez que l'Empereur allemand saura bien invoquer ce « précédent, » quand, pour sauver sa dynastie condamnée par le président Wilson, il feindra de vouloir « démocratiser » son Empire. Ne vient-il pas, dans la réponse de son chancelier, M. Michaelis, à la note pontificale, arguer de ses platoniques déclarations pacifiques d'autrefois, pour essayer d'établir qu'il n'a pas voulu la guerre actuelle?

entre patrons et ouvriers, que sais-je encore ! Il n'est aucune de ces lois, aucune de ces discussions qui n'ait provoqué des interventions, des discours, de suggestives observations d'Albert de Mun. Pour mieux servir la cause à laquelle il s'était voué, il s'était peu à peu transformé en statisticien, en sociologue, en économiste ; il avait peu à peu, dans ces difficiles problèmes, acquis une expérience, une compétence, une autorité, auxquelles ses adversaires politiques eux-mêmes rendaient hommage. Quand, vers la fin de sa vie, il jetait un regard en arrière, il aurait pu se vanter d'avoir mis la main à toutes les réformes, à toutes les mesures législatives qui, depuis quarante ans, ont progressivement amélioré la condition des travailleurs français.

Sa foi et son patriotisme étaient également intéressés à cette œuvre d'apostolat social. Aller au peuple, prendre en main ses intérêts matériels et moraux tout ensemble, soulager et comprendre ses misères, satisfaire sa soif de justice, c'était là pour lui presque le devoir chrétien par excellence ; il ne concevait pas le christianisme sans ses applications pratiques, et peu d'hommes ont plus profondément médité et pris plus constamment pour devise le *Misereor super turbam*. Et, d'autre part, il souhaitait passionnément que son pays donnât au monde le grand exemple de la pacification sociale : il voulait une France plus unie, parce qu'il voulait une France plus forte, plus respectée et plus chrétienne. Un jour, à la Chambre, dans une de ces trop rares séances où, à propos d'une loi sur le travail des enfans et des femmes, il eut la joie émue de se trouver d'accord avec des radicaux et des socialistes, il laissa là-dessus échapper toute sa pensée (1) :

Pour moi, disait-il, je n'apporte dans ces débats ni la science d'un économiste, ni l'expérience d'un homme du métier : je n'y entre, vous me permettrez de le dire, — votre bienveillance m'a habitué à penser tout haut devant vous, — je n'y entre que pour accomplir ce que je regarde comme mon devoir de chrétien... J'y entre parce que *j'entends au fond de mon âme comme un appel incessant, comme une voix pressante, qui m'oblige à tourner vers les déshérités de la vie toutes les leçons, tous les principes, toutes les espérances de ma foi.*

Souvent, bien souvent, j'ai pensé, — oh ! je sais bien que vous

1) *Discours*, tome IV, p. 80-81.

allez sourire, — j'ai pensé qu'au fond des revendications de la foule et dans ce rêve de justice qui hante, comme la poursuite d'un idéal, l'esprit des travailleurs, *il y avait une inconsciente aspiration vers le christianisme oublié. (Mouvemens divers.)*

Et, chrétien, je salue comme des jours heureux ceux où de tels sentimens nous rapprochent, parce qu'ils préparent, dans ma conviction, le seul terrain où nos discordes puissent s'apaiser. Ils sont rares, messieurs, ils sont trop rares les jours où nous pouvons un moment oublier nos luttes politiques, pour unir dans une même pensée nos cœurs et nos votes. Quand il s'agit de la patrie, quand le nom de la France est en jeu avec son honneur et sa dignité, personne n'hésite alors ; et chacun sort d'ici fortifié par le sentiment du devoir accompli, par la satisfaction d'un patriotisme supérieur à tous les partis. *(Vifs applaudissemens.)*

Messieurs, c'est quelque chose de semblable qu'une grande loi sociale ; *c'est aussi la patrie qui est en cause*, c'est quelque chose où s'agitent la vie, la sécurité de ses enfans, l'honneur, le nom, les destinées, la grandeur de leurs foyers, la dignité de leurs familles.

Je vous conjure, messieurs, de vous unir sur ce terrain, en face du peuple qui vous attend et vous écoute.

Je me garderai bien de commenter cette superbe page, d'une si simple et si émouvante éloquence. Elle peint l'homme et elle éclaire son œuvre. Deux années auparavant, à Liége, au congrès des œuvres sociales, après un vibrant discours qu'avait prononcé Albert de Mun, dans l'émotion générale, un auditeur enthousiasmé se leva pour remercier et féliciter l'orateur : « Il est, s'écriait-il, le cœur noble qui sait se dévouer, il est le chevalier et, je le répète, le Pierre l'Ermite des temps modernes. » Il nous plaît aujourd'hui, plus que jamais, de rappeler ce mot d'un évêque de diocèse allemand sur ce grand Français.

VICTOR GIRAUD.

(A suivre.)

MOBILES DE GUERRE

ET

BUTS DE PAIX

Les questions pratiques ne peuvent être résolues qu'à l'aide de moyens pratiques et ce n'est pas avec des phrases qu'on peut obtenir ce résultat.

(Appel du président Wilson à la Russie, juin 1917.)

« Il semblait, à entendre les sectateurs des dogmes nouveaux, que la démocratie conduirait les peuples à la fraternité et que le système des nationalités fonderait la paix universelle. La démocratie, loin d'adoucir les mœurs, les a rendues plus rudes; elle a développé l'égoïsme et non l'abnégation dans les cœurs. Le système des nationalités a déjà provoqué et provoquera plus de guerres que ne l'ont fait autrefois les querelles religieuses et que ne le font de nos jours les ambitions des rois. Les convoitises des nations sont plus âpres, leurs triomphes sont plus hautains, leurs mépris sont plus insultans que ceux des princes; ils soulèvent aussi des ressentimens plus amers et plus durables. L'homme n'est plus atteint dans un principe abstrait, l'État ou la royauté, il est atteint dans son sang et dans sa race; les passions qui n'agitaient autrefois que quelques individus gagnent la masse du peuple, et elles deviennent d'autant plus terribles que les esprits dont elles s'emparent sont plus bornés. » C'est en ces termes, singulièrement sagaces et prophétiques,

qu'en 1875, dans la conclusion de sa *Guerre Franco-Allemande*, — celle de 1870-1871, — Albert Sorel jugeait les conflagrations modernes, après avoir opposé aux promptes réconciliations entre belligérans qui suivirent les campagnes de Crimée, d'Italie et de Sadowa, les irrémédiables rancœurs léguées par le traité de Francfort.

Un seul trait manque à ce tableau vivant : ni les événemens auxquels avait été mêlé Sorel, ni sa vaste érudition historique et littéraire ne lui avaient permis d'entrevoir le caractère essentiel que n'allaient pas tarder à revêtir, et qu'ont revêtu en effet, les luttes de peuple à peuple. On se battait autrefois pour des querelles de préséance ou de prestige, des règlemens de succession ou de frontières stratégiques ; plus récemment, pour des idées, ou religieuses ou politiques. On combat aujourd'hui pour la vie matérielle elle-même, pour les moyens de se l'assurer aussi certaine et aussi large que possible. Dans le temps précis où, vers la fin du siècle dernier, l'internationalisme scientifique, juridique ou socialiste accaparait la plupart des penseurs et des meneurs de l'opinion publique de l'univers entier, se développait partout aussi un système de concurrence économique qui faisait des ouvriers et des cultivateurs de chaque État les ennemis latens et irréconciliables de leurs rivaux des États voisins. Mais, tandis qu'on leur enseignait complaisamment à devenir « consciens » de leurs droits, on s'appliquait à les entretenir dans la somnolente inconscience, non pas seulement de leurs devoirs, mais surtout de leurs besoins réels.

La guerre présente est survenue. Elle s'est prolongée au delà de toutes les prévisions ; elle a accumulé les deuils et les ruines; son cancer rongeur a successivement gagné toutes les parties du monde. Et, pourtant, l'on ne saurait dire que tous les yeux soient encore dessillés. Le trop célèbre socialiste Scheidemann, dans le *Vorwaerts* du 7 avril 1916, a eu beau proclamer que les ouvriers allemands devaient souhaiter la victoire du Kaiser pour éviter la ruine de l'industrie germanique et, partant, leur propre misère, peu de personnes ont discerné, bien moins encore ont osé professer, que cette victoire déterminerait précisément les mêmes désastres chez les peuples de l'Entente.

Telle est cependant la stricte vérité. Depuis tantôt vingt ans, les préoccupations d'expansion économique n'ont pas cessé de

dominer, et dominent encore à cette heure, les conceptions politiques de l'Allemagne. A cet égard, les socialistes d'outre-Rhin, fussent-ils minoritaires, ne se distinguent que par des nuances imperceptibles des pangermanistes les plus outrés et des gouvernans les plus mielleux de Berlin. Les alliés doivent opposer aux prétentions et aux appétits de l'ennemi un programme, une volonté et des moyens adéquats, s'ils ne veulent compromettre leur destin sans recours.

I

Les avertissemens n'ont pas manqué de la part de l'Allemagne. « De nos jours, disait en 1897 le docteur Michaëlis, aujourd'hui chancelier de l'Empire, alors simple lecteur à l'école de droit de Tokio, de nos jours, ce n'est que sur le terrain économique que se fait la guerre, et notre développement économique est enrayé par l'Anglais. » Plus catégorique, et plus menaçant aussi, était le prince de Bülow, quand, le 15 novembre 1906, parlant comme chancelier au Reichstag, il proclamait que, contrairement à l'opinion communément répandue, l'expansion commerciale de l'Allemagne était susceptible d'amener les plus grands conflits et d'engendrer la guerre, voire d'entraîner le monde dans une conflagration générale. C'est en 1913, enfin, qu'un économiste teuton (1) écrivait : « La guerre prochaine aura pour but le remaniement économique du monde : la bataille la plus grave par ses conséquences sera celle qui, postérieurement à la cessation des hostilités, se livrera autour du tapis vert pour la conclusion de nouveaux traités de commerce. »

On pourrait multiplier indéfiniment ces témoignages. Ceux-là sont suffisans. Mais, de notre côté, en Angleterre comme en France, ou bien on ignorait ces coups de canon de semonce, ou bien on se refusait à y voir autre chose que des manifestations d'opinions individuelles, tout au plus des accès de bluff pangermaniste.

La foi était si grande alors, et si aveugle, dans le progrès rapide et indéfini de l'humanité, dans la propagation bienfaisante des idées pacifistes, dans l'efficacité souveraine des

(1) Cité par J. Reynaud, *Avenir du Marché vilicole*, Beaune, 1916.

liens commerciaux et financiers qui se nouaient et se resserraient chaque jour entre les diverses nations, qu'on négligeait les faits les plus patens, ceux-là surtout dont l'observation attentive eût démontré aux plus récalcitrans l'inéluctable fatalité qui conduisait l'Allemagne, et par elle l'univers, à la guerre, et à la guerre la plus formidable et la plus impitoyable qui se soit jamais vue.

Dans sa récente plaquette, *Pourquoi nous nous battons*, M. Ernest Lavisse a tracé d'un burin saisissant la transformation radicale et le prodigieux essor économique de l'Allemagne en ces dernières années : d'agricole qu'elle était pour les quatre cinquièmes de sa population, et ce, avec un appétit se satisfaisant mal d'un sol pauvre, elle est devenue puissance industrielle, grâce aux énormes richesses charbonnières et métalliques de son sous-sol. Ses progrès, sous ce rapport, déjà rapides de 1870 à 1895, sont devenus « vertigineux » dans les quatre lustres qui ont précédé la guerre : c'est dans ce court intervalle en effet que sa production annuelle de houille a passé de 79 à 177 millions de tonnes, celle de fonte de 5 400 000 à 17 617 000, son commerce général extérieur de huit milliards de francs à 24 milliards et demi. Et comme, malgré l'accroissement de sa population, elle était hors d'état d'absorber la totalité de cette énorme quantité de richesses, force lui était, pour soutenir son train industriel, de chercher des déversoirs à son trop-plein (1).

Elle les chercha d'abord aux colonies, du côté des rares territoires sans maître que les États qui l'avaient précédée dans l'arène historique avaient laissés disponibles. Ce fut M. de Bismarck lui-même, malgré sa répulsion avérée pour les entreprises lointaines et à trop vaste envergure, qui inaugura la méthode nouvelle, mais il ne le fit qu'avec prudence et circonspection : de 1884 à 1890, il se borna à suivre les initiatives des particuliers plutôt qu'à les précéder, et il profita des rivalités qui divisaient alors la France et l'Angleterre, pour se concerter tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre, et prendre pied, de-ci, de-là, en Afrique ou en Océanie.

Il ne subsistait guère que des bribes de territoires à recueillir par ces voies, et les indigènes en étaient vraiment par trop

(1) Pour plus de détails, voir *La Prospérité nationale de l'Allemagne de 1888 à 1913*, par le docteur Karl Helfferich, Paris, 1917.

misérables pour fournir à l'Allemagne une clientèle en rapport avec ses besoins les plus pressans. Les dirigeans de Berlin s'en avisèrent vers la fin extrême du XIXe siècle. C'est alors que l'on vit Guillaume II, avec la hâte fébrile qui le caractérise, s'installer à Kiao-Tchéou en 1897, accomplir en 1898 son sensationnel voyage d'Orient, puis, au début de ce siècle, celui de Tanger; s'installer et s'étendre au Togo, au Cameroun, dans le sud-ouest et l'est de l'Afrique; poursuivre enfin avec ténacité l'accaparement par la finance allemande du chemin de fer de Bagdad. « Notre avenir est sur mer, » avait-il vaticiné, lorsqu'il voulait obtenir de son pays un gros effort pour augmenter la marine de guerre et la flotte marchande dont il disposait. De fait, il ne limitait pas ses ambitions pour l'avenir du commerce allemand aux seules entreprises maritimes et coloniales: il entendait s'assurer des réserves de terres propres à fournir plus tard à l'Allemagne les matières premières qu'elle est obligée d'acheter à l'étranger; il aspirait aussi à inonder de la surproduction allemande les *hinterlands* aussi bien que les ports, les pays anciens tout autant que les nouveaux.

Cette politique d'invasion pacifique, par émigrans, par capitaux, par marchandises, finit cependant par alarmer ceux-là même qui avaient le plus de répugnance à croire au péril imminent, ceux qui faisaient confiance au libre jeu de la concurrence pour éviter les cataclysmes industriels, ceux aussi qui persistaient à ne voir en tout cela qu'une manifestation du modèle déjà catalogué et connu des rivalités économiques entre nations de l'ancien style et de la vieille école.

Alors, mais un peu tard, commença de s'ébaucher un mouvement de résistance contre la pénétration allemande en tous lieux et en tous pays : arrangemens franco-anglais au sujet du Maroc, anglo-russe à propos de la Perse, qui aboutirent à l'Entente cordiale, puis à la Triple Entente; relèvement des droits de douanes en France, commencement d'agitation protectionniste en Angleterre; conclusion d'une convention anglo-canadienne sur la base toute nouvelle d'une préférence douanière réciproque, etc. « Encerclement! » clama presque aussitôt l'Allemagne. Non pas assurément, mais érection très lente, très fragmentaire, très incertaine de quelques frêles barrages contre l'épandage dans toutes les directions de cette « formi-

dable crue de travail et de richesse (1) » qui venait d'Allemagne; efforts encore timides pour limiter par les seuls moyens d'usage classique les effets de cette force inouïe d'expansion qui portait les Huns à ruiner méthodiquement leurs émules pour s'ouvrir des marchés et se procurer des terres de peuplement.

A la veille de la présente guerre, l'Allemagne voyait le monde se ressaisir peu à peu et préparer des défenses variées contre ses visées et ses menées envahissantes. Elle s'était déjà aperçue, aux environs de 1906-1907, qu'il avait suffi d'une crise commerciale aux États-Unis pour arrêter l'immigration de la main-d'œuvre européenne et mettre du même coup aux bords de la faillite ses plus grandes compagnies de navigation. Elle prit peur que, l'un après l'autre, chacun des grands États se fermât plus ou moins à son commerce d'exportation; qu'un grand nombre de ses industries ne se vissent obligées de se restreindre, sinon de s'arrêter complètement. Elle appréhenda que son édifice financier tout entier n'en fût ébranlé, que ses masses ouvrières, déjà fort inquiètes de voir, depuis dix années, le prix des denrées alimentaires s'élever deux fois plus vite que le taux des salaires, ne fussent jetées par là dans la gêne et peut-être dans la révolution. Elle se décida donc à conquérir par la force ce que l'on semblait désormais résolu à refuser à ses menaces brutales et à ses captieuses négociations. Elle se résolut à la guerre.

« Ce sont, a dit à Stockholm en juin 1917 un socialiste majoritaire particulièrement bien en cour à Berlin, le docteur David, ce sont des causes économiques profondes qui ont créé, avant la guerre, la tension belliqueuse dans les esprits. La concurrence impérialiste pour la jouissance des matières premières venant des colonies, la lutte pour les marchés et le placement des capitaux se sont particulièrement envenimées depuis que l'Angleterre s'est alliée avec la France et la Russie pour encercler l'Allemagne et empêcher le développement économique de ce dernier pays en l'isolant politiquement. »

Et, s'il était besoin d'un fait officiel pour confirmer cette appréciation si juste des choses, qu'on se rappelle et qu'on n'oublie jamais que jusqu'à la toute dernière minute, le gouver-

(1) Lavisse, *loc. cit.*

nement allemand a espéré acheter la neutralité de la Grande-Bretagne, en s'engageant à garantir l'intégrité de notre territoire continental, mais en se réservant de disposer à son gré des colonies françaises, — après quoi le reste, c'est-à-dire la France métropolitaine, eût constitué le menu tout indiqué d'un prochain repas du Minotaure (1).

II

Le conflit est maintenant déchaîné, mettant l'Europe entière au régime du fer, du feu et du sang. Comment se déroule-t-il au seul point de vue qui nous occupe ici, celui du jeu des facteurs économiques? Quelles espérances fait-il naître chez l'ennemi momentanément triomphant? Un bref retour en arrière est nécessaire pour bien comprendre la suite et la portée des faits qui se sont déroulés depuis le 1er août 1914.

On a vu plus haut ce qu'est devenue, surtout depuis le début de ce siècle, la merveilleuse prospérité de l'industrie et du commerce germaniques. Toutes les branches de la science et de l'activité humaine y ont assurément contribué, mais, plus que toutes autres, celle qui est aux temps présens la clef de voûte de toute puissance économique, parce qu'elle fournit à la fois à celui qui la détient et des matériaux de construction et des chemins de fer, et des matières pour fabriquer des outils de manufacture ou des machines agricoles et du fret lourd pour les navires, et des tôles pour aménager des bateaux et les armes utiles tant sur terre que sur mer, à savoir : l'industrie minière et métallurgique. « Le charbon, a dit le Mémoire adressé au chancelier impérial par les six grandes associations économiques allemandes le 20 mai 1915, le charbon est un des moyens d'influence politique les plus décisifs : les États neutres industriels, —*(témoin la Suisse et la Hollande)*, — sont obligés d'obéir à celui des belligérans qui peut leur assurer leur provision de combustible. » Or, la force que possède de ce chef l'Allemagne lui provient surtout de ses victoires dans ses guerres antérieures contre la France.

J'ai montré ailleurs et n'y reviens que pour mémoire (2)

(1) Voir Ch. Schefer, *La Politique coloniale allemande et le conflit européen*, *Revue des sciences politiques*, 15 avril 1915.

(2) « La Guerre économique de demain, » conférence faite le 19 octobre 1916.

que, dans notre très vieille Europe, la nature n'a réuni les deux élémens aujourd'hui nécessaires à la production du fer et de ses dérivés, — minerai et houille, — que dans le seul bassin lorrain (Thionville et Briey), complété par celui de la Sarre; que le charbon produit par ce dernier ne suffit même plus aujourd'hui à transformer les abondantes réserves de minerai renfermées dans celui-là, et qu'il y faut encore les houilles de la Prusse rhénane, chacune de ces deux matières premières devant être transportée vers l'autre et leur fusion s'opérant soit dans notre Lorraine, soit en Prusse rhénane ou en Westphalie; qu'avec la paix de Bâle de 1795, la France détenait la totalité de la Lorraine et de la Sarre; que les traités de Vienne de 1815 lui ont fait perdre la moitié du charbon de la Sarre, celui de Francfort en 1871 le surplus de ce combustible et la moitié du minerai lorrain; qu'enfin, si la « carte de guerre » de 1914 devenait par malheur la carte de la paix finale, la France ne conserverait plus rien de cet instrument de règne.

Est-ce le hasard du mouvement des armées, ou un plan d'origine exclusivement stratégique, qui a conduit l'état-major allemand à occuper, puis à « organiser, » après la triste Belgique et nos départemens du Nord, la partie demeurée française du bassin minier lorrain, la région de Briey? Sont-ce des besoins militaires qui déterminent le même état-major à détruire de fond en comble les mines et manufactures des départemens qu'il a déjà évacués, à déménager méthodiquement par avance les outillages des fabriques qu'il devra tôt ou tard nous restituer? Non pas, assurément : conception économique que tout cela; volonté réfléchie d'affaiblir industriellement l'ennemi pendant et après la guerre, parce que, dit cyniquement le même manifeste cité plus haut, « on ne pourra plus trouver aucune protection dans des traités qu'au moment opportun, on (qui, on?) foulera de nouveau aux pieds; » parce que l'occupation de ces régions laborieuses entre toutes de la France a privé celle-ci tout d'un coup de plus des trois quarts de ses moyens métallurgiques et l'eût livrée sans défense possible au progrès de l'invasion barbare, si elle n'était parvenue, grâce à l'aléatoire et

sous les auspices de la Ligue française. Consulter surtout sur ce sujet les importantes publications de MM. Engerand, de Launay, Driault et Schefer, Maurice Alfassa, etc.

coûteuse liberté des mers, à trouver en Angleterre et aux États-Unis les produits indispensables à son armement; parce qu'enfin l'Allemagne qui, avant la guerre, tirait déjà de son sol et de ses usines un peu moins de la moitié de la production métallurgique totale de l'Europe, passe aussitôt aux deux tiers de celle-ci en disposant ainsi des parts revenant tant à la Belgique qu'au Nord-Est français et acquiert une incontestable prédominance sur le marché du fer et de l'acier.

Conception d'avenir, d'ailleurs, aussi bien que satisfaction d'un besoin présent. Ce que l'on a, on veut le garder définitivement. Tout le monde le sait et le dit pour la Belgique qui, au regard des Allemands, n'est que la pointe de l'épée anglaise enfoncée dans leur flanc commercial. On le dit, le sait ou le croit moins pour le Nord-Est français, quoique le même et précieux Mémoire, qui mériterait de devenir une sorte de catéchisme à l'usage des Français de tous âges, ait formellement déclaré : « Tous les moyens de puissance économique existant sur ces territoires, y compris la propriété moyenne et la grande propriété, passeront en des mains allemandes; » à quoi il ajoute négligemment et comme une chose allant de soi, que « la France indemnisera les propriétaires et les recueillera. »

Voilà au moins qui éclaire d'une lumière suffisamment crue le véritable caractère de la mission que le « bon vieux Dieu allemand » a assignée sur cette terre au peuple qu'il a élu pour remplir ici-bas ses volontés omnipotentes d'organisation de l'univers. Voilà qui montre aux moins prévenus combien l'idéalisme germanique s'accommode avec les soucis temporels les plus terre à terre.

Mais, diront nos intellectuels, nos doctrinaires et nos mystiques de toutes écoles, socialistes naturellement compris, il n'y a là qu'*ægri somnia* de pangermanistes exaltés, visions de capitalistes en quête de spéculations nouvelles, mégalomanie de militaristes qui ont trop longtemps attendu la « guerre fraîche et joyeuse » et ne voient plus de bornes à leurs ébats vainqueurs... Ce serait méconnaître étrangement l'âme allemande et se ménager d'amères déceptions que de s'illusionner à ce point : ce que veulent les chefs, les troupes le désirent avec autant d'ardeur. Tout de même que jadis, le plus audacieux métaphysicien des universités allemandes savait, à l'heure voulue, quitter sa chaire pour devenir aussitôt le plus disci-

pliné des officiers de réserve, en même temps que le plus rude à ses subordonnés; tout de même, les démocrates allemands, à peine descendus dans la lice ensanglantée, se transforment magiquement en fermes suppôts du capitalisme national. Au vrai, le socialisme, tel qu'on le conçoit habituellement en France, est pour eux simple article d'exportation, mais, à aucun degré, remède pour l'usage interne.

Voyez plutôt. On a parlé, — et on en parlera jusqu'à solution intégrale, — de restituer l'Alsace-Lorraine à sa patrie d'élection. Non pas! s'écrie bien vite, en août 1916, l'organe socialiste de Mulhouse, la *Volkszeitung :* « L'Allemagne ne le peut pas, à cause des ressources de la province d'Empire en minerai et en potasse. » Puis, à la même époque, le comité des syndicats ouvriers se réunit solennellement pour délibérer sur les « buts de guerre; » il réclame « comme condition primordiale de la sécurité allemande, la création d'une forte position difficilement attaquable, sur le continent,... le développement nécessaire de la situation et de l'influence allemande outre-mer. » Et, tout ce fatras restant assez nuageux, un socialiste majoritaire, le camarade Leimpeters, précise deux mois plus tard dans la *Glocke* : « La pétition de paix répandue par les dissidens du groupe Haase-Ledebour pourrait faire croire que les socialistes allemands sont des adversaires résolus de toute annexion. Rien n'est plus faux. J'ai l'occasion de causer tous les jours avec des camarades du parti et « presque tous sans exception » sont annexionnistes : les plus ardens partisans de Liebknecht eux-mêmes ne veulent rendre ni la Belgique, ni aucun des territoires que nous occupons. Si les annexions dépendaient des membres de notre parti, on en trouverait 90 pour 100 pour les approuver. Tous ceux qui reviennent du front voteront pour, sans s'inquiéter si une telle décision serait conforme aux « principes » ou au marxisme. »

C'en est assez, assurément, pour justifier ce jugement catégorique rendu en juin 1917 par l'organe zimmerwaldien de Zurich, le *Volksrecht :* « La bourgeoisie allemande unanime, — si l'on fait abstraction de certains cercles pacifistes sans aucune influence politique, — est impérialiste et annexionniste jusqu'aux rangs des socialistes majoritaires. »

III

Le temps passe, cependant : ni 1915 ni 1916, ni l'écrasement de la Serbie après celui de la Belgique, ni la retraite russe de Pologne, ni la défaite de la Roumanie n'ont amené la paix victorieuse dont l'Allemagne, fatiguée de son grand effort, commence à ressentir un impérieux besoin. Qui pis est, de nouveaux alliés viennent successivement se ranger aux côtés de l'Entente, parmi lesquels la grande république de l'Amérique du Nord qui a fini par se sentir menacée dans ses traditions de liberté et d'honneur, aussi bien que dans son propre avenir économique, par l'humeur encombrante de l'Allemagne. Qu'à cela ne tienne : celle-ci s'empresse à dissimuler sa hideur trop connue sous un masque nouveau. La paix « sans annexions et sans indemnités » apparaît aussitôt à Pétrograd, puis à Stockholm, à Rome enfin. Que se cache-t-il effectivement sous ce vocable dénué de sens propre? et comment l'interprètent ses principaux propagateurs? Chronologie et exégèse doivent être ici minutieuses, si l'on veut saisir l'enchaînement des faits et des idées, ainsi que leur sens véritable.

L'évolution a commencé au lendemain de l'échec des offres insidieuses de paix formulées en décembre 1916 par les Empires centraux et dédaigneusement écartées par l'Entente, ainsi que par le président Wilson. Quiconque a pénétré l'âme allemande sait qu'elle présente un curieux mélange ou, plus exactement, une alternance synchronique de *Grubheit* et de *Gemüthlichkeit*, de grossièreté et de sentimentalité, de brutalité et de sensiblerie. Frédéric II n'a jamais pratiqué que la première de ces deux manières, tout en jouant avec nos philosophes; Mme de Staël n'a vu et ne nous a montré que la seconde. Les diverses manifestations qui viennent d'être relatées relevaient exclusivement de la *Grubheit*; avec le nouvel an de l'année courante, nous avons vu reparaître la *Gemüthlichkeit*.

« La guerre mondiale..., a dit alors l'onctueuse *Reichspost* de Berlin, est le fruit mûri par un système économique qui, au lieu d'avoir l'humanité pour idéal, ne s'est occupé que de gains à réaliser, qui a produit pour produire, qui n'a recherché que des marchés. Quand l'offre a dépassé la demande, la querelle naquit parmi les hommes et la concurrence a amené la

guerre. Aussi longtemps que la pensée chrétienne restera lettre morte, aussi longtemps que les esprits ne se préoccuperont que de la matière, glorifiant par des hommes morts et des provinces dévastées la beauté des emprunts de guerre, il n'y aura pas de paix durable. » Ce langage est assurément noble. Il n'eut cependant pas d'écho dans le monde : on restait sceptique, parce que les événemens récens rappelaient à chacun que ni le christianisme, ni la Renaissance, ni l'Encyclopédie, ni la science, ni l'économie politique n'ont réussi à supprimer, pas même à tempérer les instincts de duplicité, de rapine et de férocité que Tacite a proclamé être les caractéristiques des peuplades d'outre-Rhin.

On essaya donc d'un autre procédé : la révolution russe ayant paru déterminer une fissure dans le bloc de l'Entente, on s'appliqua à élargir la fente. Pour cette besogne de salut public, on fit choix du socialiste suisse Robert Grimm, qui, détail piquant, se trouvait être le coreligionnaire de l'austère *Volksrecht* dont on a lu plus haut les sévères appréciations sur les tendances annexionnistes du socialisme allemand. Et ce pur zimmerwaldien reçut mandat de son compatriote helvétique, M. le conseiller fédéral Hoffmann, d'offrir aux Russes une paix séparée avec l'Allemagne, paix qui aurait pour conséquence « le rétablissement de rapports économiques et commerciaux étroits, un appui financier de l'Allemagne à la Russie pour sa restauration sans aucune intervention dans les affaires intérieures, » et, afin de ne pas fermer la porte à toute combinaison permettant aux Hohenzollern d'étendre leur puissance, « un accord amiable (?) sur la Pologne, la Lithuanie, la Courlande, et le retour à la Russie de ses territoires occupés, en remplacement des régions autrichiennes envahies. »

On le voit clairement : la préoccupation économique, la volonté de s'assurer des marchés est toujours au premier plan. Mais les Russes, qui sont de grands naïfs et des mystiques invétérés, n'y voient pas malice : les menées de Robert Grimm, la propagande maximaliste de l'anarchiste Lénine, l'horreur pour les traditions « impérialistes » du tsarisme déterminent les révolutionnaires de Pétrograd à donner comme programme aux assises que le socialisme international se propose de tenir à Stockholm pour fonder les bases de la paix future, cette formule simple : « Ni annexions, ni indemnités. »

Formule simple, il est vrai, mais concise jusqu'à l'équivoque, désintéressée jusqu'à la sottise, trompeuse donc à tous égards : on ne le voit que trop par l'interprétation qu'en ont tirée les socialistes allemands, tant majoritaires que minoritaires, dans leurs réponses officielles au questionnaire dressé par les promoteurs hollando-scandinaves de la conférence de Stockholm.

Les majoritaires d'abord, puisque aussi bien, étant les plus nombreux, ils sont les plus qualifiés à représenter l'opinion dominante chez leurs camarades en socialisme international. « Nous sommes, affirment-ils, opposés à toute saisie de territoire par la violence, » mais ils ajoutent, — et ce sont comme par hasard les conditions qui ont permis à l'Allemagne de 1871 de nous arracher l'Alsace-Lorraine avec droit d'option des autochtones : — « En cas de changemens de frontières consécutifs à un arrangement, la population en cause doit, si elle le désire, demeurer attachée à l'ancien État dont elle faisait partie, être pourvue de moyens légaux et économiques pour émigrer et décliner l'annexion. » Puis, comme il n'est pas certain que le sort des armes permette en fin de cause assez de ces changemens de frontières « consécutifs à un arrangement, » ni surtout d'assez avantageux, les majoritaires entonnent ensuite l'hymne à la libre expansion économique, qui va devenir le *leitmotiv* de toute la musique pacifiste d'outre-Rhin : « Aucune guerre commerciale ne devrait être déclarée après la présente guerre. Les échanges commerciaux devraient être absolument libres; la protection, les tarifs et autres obstacles devront être complètement supprimés. »

Pour les minoritaires, — ils ne sont qu'une poignée, il est vrai, — on doit reconnaître qu'ils sont moins annexionnistes que leurs émules de la majorité, plus partisans que ceux-ci de la restauration d'une Belgique intégrale, plus enclins à chercher, à tout le moins dans un plébiscite, une solution au problème de l'Alsace-Lorraine. Mais, quand il s'agit de l'avenir économique du monde, MM. Haase et Ledebour ne se distinguent plus de MM. Scheidemann, Sudekum, Legien et consorts : « Nous exigeons la liberté la plus complète du trafic et du commerce internationaux, de même que nous exigeons que le droit d'émigrer et d'immigrer, en vue de développer les forces productives du monde et d'améliorer le rapprochement et les

relations des peuples, soit exercé avec une liberté sans limite. Nous repoussons la conception de l'isolement économique et même de toute lutte économique des États entre eux. »

Enfin, pour couronner et consacrer cette campagne de mots et d'écrits, le Reichstag allemand, dans sa mémorable séance du 19 juillet 1917, d'où les illusionnistes ont espéré voir sortir quelque caricature du parlementarisme, mais d'où n'est sorti en effet que... M. Michaëlis, le Reichstag a voté par 214 voix de gauche et du centre catholique, contre 110 conservateurs et nationaux-libéraux, une résolution où, pour éviter les engagemens trop étroits, toutes les questions sont habilement mêlées et résolues du même coup, mais où perce la même inquiétude qui agite désormais les Allemands de toutes classes et de tous partis : « L'assemblée poursuit une paix à l'amiable, aboutissant à la réconciliation durable des peuples. Les actes de violence politiques, économiques et financiers sont incompatibles avec une pareille paix. Le Reichstag repousse également tous les plans tendant à un boycottage et à des interdictions économiques après la guerre. Seule une paix économique, avec la liberté des mers, après la cessation des hostilités, permettra aux peuples de vivre ensemble dans des relations économiques durables. »

IV

Si nombreuses et si longues qu'elles aient été, ces citations étaient indispensables pour ne point forcer ni trahir la pensée de l'ennemi, et pour dévoiler la réalité dans toute sa nudité. Elles se résument dans ces quelques lignes de la *Gazette de Francfort* de l'été dernier : « Les deux tiers du monde ont pris les armes contre l'Allemagne. Dans ces conditions, toute paix qui nous rendra le *statu quo* territorial, l'indépendance *et la liberté de développement* sera une paix honorable pour l'Allemagne. » Et c'est cette paix que le Vatican a faite sienne dans sa note d'août, si bien qu'à mesure que se déroule la crise et qu'on se rapproche du dénouement, nous en revenons précisément à notre point de départ : la question essentielle, la question primordiale, qui se débat avec le sang de nos enfans, c'est celle de l'avenir économique de l'Allemagne et, partant, de l'univers.

Que serait la paix qu'on nous propose par des intermédiaires et avec des modalités variées? Tout uniment le vasselage économique des États, le servage personnel des individus à l'égard de l'Allemagne. Les pratiques antérieures du gouvernement impérial l'ont montré s'acheminant délibérément dans cette voie; ses publicistes les plus qualifiés le révèlent résolu à reprendre *per fas et nefas* sa course vers l'hégémonie commerciale, dès que les circonstances le lui permettront.

Sans doute, la perspective de cette pleine liberté d'expansion revendiquée par l'Allemagne, pour elle-même et pour les autres peuples, est de nature à séduire certains de nos économistes, ainsi que quelques intérêts particuliers qui se couvrent volontiers de principes abstraits; mais, comme le disait le célèbre Bastiat, il faut à la fois considérer « ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas » ou ce que l'on voit mal, pour comprendre ce qu'est exactement la liberté économique à la mode allemande.

Deux exemples topiques suffiront à déterminer celle-ci : l'article 11 du traité de Francfort et la méthode commerciale généralement dénommée *dumping*.

Chacun sait, ou à peu près, quel est cet article 11; ses origines et ses conséquences sont moins connues. Il a stipulé, pour aussi longtemps que devait durer le traité lui-même, c'est-à-dire à perpétuité, que la France et l'Allemagne promettaient réciproquement à leur commerce le traitement de la nation la plus favorisée parmi les cinq ou six puissances, grandes ou petites, qui les environnent; si bien que la France ne pouvait faire aucune concession douanière à la Grande-Bretagne par exemple, ni l'Allemagne à l'Autriche-Hongrie ou à la Suisse, sans que l'autre partie contractante en bénéficiât de plein droit. Ce que l'on sait moins communément, c'est que l'initiateur de ce texte était la France elle-même, qui craignait alors et que l'Allemagne cherchât à fermer l'accès de son marché tant à nos vins qu'à nos produits de luxe, et que M. de Bismarck nous imposât la reprise des tarifs en usage avant la guerre de 1870 avec le Zollverein et ne nous privât ainsi d'une ressource fiscale utile pour protéger nos industries nationales, affaiblies par les hostilités, ou pour nous procurer les recettes destinées à rétablir notre budget déséquilibré.

Le système se défendait fort bien à l'époque où il fut ins-

tauré, mais sa perpétuité le condamnait à produire de néfastes conséquences dans une matière où tout change périodiquement, où le vrai lui-même n'est pas durable, où les valeurs sont relatives et fuyantes. Lorsque, en 1892, puis en 1910, nous voulûmes nous défendre contre l'industrie d'abord naissante, puis rapidement grandissante de l'Allemagne, il nous fallut compromettre, sinon rompre, nos bons rapports commerciaux avec nos meilleurs cliens et nos plus fidèles amis politiques. Quand, de son côté, l'Allemagne, dans un intérêt de prévoyante diplomatie, songea à accorder quelques faveurs à certains de ses voisins et alliés, elle se trouva gênée pour empêcher que la France en profitât. Seulement, plus inventive que nous, elle ne tarda pas à découvrir l'expédient utile : elle définit par de savantes « spécialisations » les produits qu'elle entendait avantager, de telle manière que leurs analogues français ne pussent pas leur être assimilés ; ainsi notamment du bétail suisse, qui, pour entrer en Allemagne au tarif réduit, devait avoir transhumé un certain temps dans la haute montagne.

Si cette ingénieuse argutie permettait à l'empire allemand d'entr'ouvrir sa porte à quelques importations politiques, elle n'agrandissait pas les débouchés qui s'offraient à ses exportations. Pour atteindre ce second objectif, l'Empire recourut à une autre méthode, celle du *dumping*. Cette méthode consiste essentiellement à syndiquer, tantôt par l'action concertée des particuliers, tantôt par celle de la loi, les industries similaires d'un pays, à faire en sorte qu'elles puissent vendre très cher à l'intérieur et qu'une partie du gain ainsi réalisé soit consacrée par elles à vendre au dehors à bas prix, au besoin même à perte, jusqu'à ce que leurs concurrentes soient mises dans l'impossibilité radicale de soutenir la lutte et que le marché étranger, ainsi purgé de rivaux et conquis par l'envahisseur pacifique, supporte tous les relèvemens de prix que celui-ci voudra lui imposer pour se récupérer de ses sacrifices premiers.

On aperçoit aisément toutes les complicités qui peuvent s'employer au succès d'une telle politique : celle des commerçans qui préfèrent travailler à la commission pour placer des articles d'origine quelconque, plutôt que d'exposer des capitaux dans une fabrication nationale toujours plus ou moins risquée ; celle des ménagères, pour lesquelles la recherche du bon marché est

comme une loi de nature, et qui ne savent pas qu'une sage protection, avec le renchérissement qui s'ensuit, est une sorte de prime d'assurance contre les brusques et définitives hausses de prix ; celle même des administrations publiques, qui, pour tirer gloire auprès du Parlement d'économies momentanées, ne craignent pas d'exposer à la ruine les usines nationales.

Ne parlons que de celles-ci pour illustrer les merveilleux effets de semblables pratiques. On a vu, avant la guerre, les chemins de fer de l'État français acheter à bas prix des locomotives allemandes, avec la clause qu'ils s'engageaient à ne pas les réexporter outre-Rhin, clause qui soulignait on ne peut mieux les conditions de faveur qui leur avaient été consenties et dont ne devaient, sous aucun prétexte, bénéficier jamais les consommateurs allemands. On a vu encore nos poudreries nationales se pourvoir chez l'ennemi de certains grands vases de grès servant à emmagasiner les acides et qui leur étaient vendus moins du quart de leur prix de revient ; puis, l'industrie correspondante française étant morte, et pour cause, les mêmes poudreries obligées, la guerre survenue, d'improviser de toutes pièces sur notre territoire partiellement envahi, la fabrication indispensable de ces vases, et arrivant n définitive au même prix de revient dont l'Allemagne lui abandonnait gracieusement jadis une si large part.

Telles sont les interprétations, tels les usages qui complètent et éclairent la notion de la liberté des échanges, ainsi du moins qu'on la conçoit en Allemagne et qui ne lui laissent que de très lointains rapports avec le *fair play*, ou la lutte loyale, de l'école de Manchester.

Est-on du moins en droit d'espérer que l'Allemagne sortie de la présente guerre soit disposée à renoncer à des procédés qui, dans les années récentes, lui ont procuré, en France, en Angleterre et ailleurs, tant et de si rémunérateurs avantages commerciaux ? C'est au contraire à perfectionner son organisation de guerre économique qu'elle se prépare et s'applique déjà pour l'après-guerre militaire. Celui qui nous le dit est un personnage particulièrement qualifié, M. Walter Rathenau, directeur de l'Office impérial des matières premières.

M. Rathenau n'est point un simple fonctionnaire bien stylé par ses maîtres ; il est encore, il est surtout un grand industriel, puisqu'il préside la plus puissante société électrique d'Alle-

magne, l'*Allgemeine Elektricitäts Gesellschaft*, ou par abréviation, l'A. E. G. Or, dans une première brochure, parue il y a bientôt un an, M. Rathenau constate que son pays a failli succomber dans la guerre actuelle, faute d'une préparation économique suffisante, et qu'en prévision de nouveaux conflits, on doit consacrer toutes les années de paix future à compléter cette préparation ; il préconise à cet effet la création de vastes entrepôts de matières premières, l'établissement d'un plan de mobilisation industrielle aussi détaillé que le militaire, avec affectation automatique de chaque ingénieur et ouvrier à tel emploi, de chaque usine à telle fabrication déterminée par avance, et, pour diriger le tout, l'institution d'un grand état-major économique sur le plan de celui de l'armée. Puis, cela ne suffisant pas encore à tracer le cadre du grand œuvre de demain, M. Rathenau achève de nous initier dans une seconde brochure, qui est celle-ci du printemps dernier : sa fortune ébranlée par la guerre, ses débouchés appauvris ou restreints, sa main-d'œuvre diminuée, ses matières premières raréfiées, l'Allemagne devra sans tarder se mettre à restaurer ses forces. « Tout homme doit travailler, nul outil ne doit chômer... Il arrivera un moment où il faudra que tout homme sain et vigoureux, incapable d'une production intellectuelle notable (qui en jugera ?) soit contraint de prendre un métier et de contribuer à la production générale. Le pays se consolera facilement d'avoir quelques étudians ou rentiers ou collectionneurs en moins. »

C'est d'ailleurs là, non pas tant l'annonce d'un plan nouveau, que la systématisation d'une œuvre déjà engagée par le gouvernement impérial : la mobilisation civile votée par le Reichstag en décembre 1916. Et lorsque tel socialiste majoritaire se dit grand partisan de l'union douanière de l'Europe centrale, lorsque tel autre publiciste allemand parle de bloquer économiquement la Russie, si elle refuse les « faveurs » que Robert Grimm était chargé de lui offrir, nul ne saurait désormais s'y tromper : avec des armes nouvelles mises dans la main de l'État, gouvernans, patrons et ouvriers cherchent d'un même effort, selon la pittoresque expression d'un journaliste français, Pertinax, la constitution d'un « Saint-Empire industriel, » lequel, à l'instar de son ancêtre politique, aurait, avec ou sans l'investiture du Vatican, la prééminence sur tous les autres

États, le contrôle décisif sur leurs progrès futurs. On verrait aussitôt s'instituer « le plus pesant, le plus odieux, le plus dégradant des servages, » comme l'a judicieusement dit à la Chambre, le 7 juillet, M. Painlevé, qui n'était encore que ministre de la Guerre, et qui ajoutait en termes excellens : « Il n'y aurait plus une heure dans l'avenir où le paysan français sur son champ, où l'ouvrier français dans son atelier ne travailleraient, suivant la vieille expression, pour le roi de Prusse. »

V

Le président Wilson a senti le danger.

Dans le même appel à la nation russe, dont une phrase sert d'épigraphe à ces pages, il s'exprime ainsi :

« Naturellement, le gouvernement impérial allemand et ceux dont il se sert pour ses fins cherchent à obtenir la promesse que la guerre s'achève selon la situation *ante bellum*, mais c'est justement de cette situation qu'est sortie la guerre inique, et grâce à elle que la puissance du gouvernement allemand s'est développée à travers l'Allemagne et que sa domination s'est étendue également à l'extérieur. Cette situation doit être modifiée de façon telle que la guerre hideuse ne se renouvelle pas. »

Et plus loin encore :

« L'heure est arrivée où il faut ou conquérir ou se soumettre. Si les forces de l'autocratie réussissent à nous diviser, elles nous domineront. Si nous demeurons solidement unis, la victoire est certaine, ainsi que la liberté qu'elle nous apportera. Nous pourrons alors nous permettre d'être généreux, mais ne soyons jamais faibles, ni maintenant, ni plus tard, et n'omettons aucune des garanties nécessaires à la justice et à la paix du monde. »

Des garanties, certes, M. Wilson n'a point encore spécifié lesquelles, ou plutôt il n'a parlé qu'en termes généraux d'une « Société des Nations, » dont le nom, sinon les statuts et les sanctions, traîne maintenant un peu partout, voire, si l'on y regarde de près, dans la résolution du Reichstag du 19 juillet et dans la note du Vatican en août. Garanties et sanctions, c'est tout comme. On peut s'assurer que le génie

américain est tel qu'il ne se contentera pas de « phrases » et s'appliquera à nous procurer des « moyens pratiques » d'atteindre notre but sans se laisser affecter par cette sorte d'hypocrite et fuligineuse logomachie qui constitue la réponse impériale au Pape du 20 septembre, et dont les inventeurs prétendent nous ramener par l'émollient du même humanitarisme aux décevantes fumigations par lesquelles les congrès pacifistes, naguère tenus à la Haye, nous ont préparés à l'usage des gaz asphyxians.

Posons tout d'abord un postulat qui nous mènera dans le sens de la conclusion nécessaire. En 1871, la Grande-Bretagne n'a pas deviné qu'une fois la France écrasée, la Manche cesserait, grâce à l'aviation et à la navigation sous-marine, de protéger son splendide isolement insulaire; elle est en train, depuis trois ans, de réparer noblement son erreur d'alors, mais elle commence à peine à sentir ce que lui coûte et lui coûtera encore cette erreur. En 1917, les États-Unis ont compris que, si les Alliés venaient à succomber, l'Atlantique, les progrès de la science aidant, ne les protégerait pas mieux dans l'avenir que la Manche n'a protégé ces temps-ci les Iles Britanniques; ils ont vu encore que, si la carte de guerre de la fin de 1914 se consolidait jamais, l'Allemagne, devenue sans conteste la première puissance métallurgique du monde, s'érigerait bientôt en rivale menaçante pour l'industrie américaine. Ayant vu cela, les États-Unis ont agi. Ils pèsent ou vont peser de tout leur poids, qui n'est pas médiocre, dans la balance du conflit. Eux aussi iront « jusqu'au bout, » parce que la force des choses le veut ainsi, étant donné qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort, au sens strict du mot, pour toutes les parties en cause.

Mais, il faut le reconnaître, si triste en soit l'aveu, à cette unanimité de vues économiques nationales qui constitue, à cette heure même, la volonté allemande, ni les Alliés dans leur ensemble, ni chez chacun d'eux en particulier, la totalité de la nation n'a encore raisonné, comme le font les Allemands, les mobiles de la guerre et les buts de la paix. Partout s'est révélé un magnifique instinct patriotique qui a fait se dresser, contre l'agresseur, des peuples tout entiers, mais il semble, à certains symptômes, que la griserie des mots et l'intoxication des idées abstraites risquent d'arrêter cet élan avant qu'il soit parvenu au terme utile de son merveilleux et douloureux effort.

Tandis que les socialistes allemands se groupent autour de leurs gouvernans et des chefs d'industries pour chercher la restauration de leurs forces nationales affaiblies dans une intensification méthodique de toutes les branches de la production humaine, les nôtres, toujours hantés d'assurer une équitable répartition des richesses avant même qu'elles existent, — telle la Confédération générale du Travail le 21 juillet, — en sont encore à proclamer qu'il vaut mieux laisser des mines inexploitées, des réseaux de chemins de fer en déficit énorme, plutôt que d' « aliéner au profit d'intérêts particuliers une partie du domaine public, » ou de compromettre « la solution rationnelle de la crise générale des moyens de transport... qui est de faire faire retour à la nation de toutes les propriétés nationales. »

En Angleterre, les *trade-unions* rejettent, pour garder la vie à bon marché, les droits d'entrée sur les denrées alimentaires, mais demandent à voir les ouvriers protégés dans leur travail contre la concurrence des produits fabriqués dans les pays à salaires avilis ; les armateurs, qui ont cruellement souffert de la guerre sous-marine, sollicitent le rétablissement de l'acte de navigation de Cromwell pour fermer leurs ports à la compétition allemande, et les marins, qui ont perdu près de dix mille des leurs au jeu des torpilles, viennent de décider de ne plus s'embaucher sur des navires impériaux, et de ne plus s'employer à les charger ou à les décharger. Mais les uns et les autres paraissent redouter que trop de restrictions douanières ne viennent tantôt priver la marine britannique de son ancien et lucratif emploi de grand convoyeur international et de roulier des mers.

Ici, c'est un pays où l'agriculture domine, où l'esprit public est resté paysan et individualiste, où l'on ne s'est pas encore avisé que la prospérité nationale est désormais subordonnée à la naissance et au développement de vastes entreprises industrielles, commerciales et maritimes, et qu'elle ne dépend plus des cours pratiqués sur le marché local. Plus loin un autre, de petite ou de moyenne industrie, où l'on s'effraie de la moindre concurrence nouvelle, du plus timide effort vers la concentration ou la coordination des affaires, où l'on a été jusqu'à insinuer qu'un expédient pour la réintégration de telle province dans sa patrie perdue pourrait être de laisser le sous-sol à l'occupant actuel et de n'en restituer que la surface à son ancien maître !

Puis, brochant sur le tout, les lassantes et paralysantes querelles de doctrine qui, parce qu'un principe s'est en un temps déterminé trouvé d'accord avec les faits et les besoins du moment, et le redeviendra peut-être en des circonstances analogues, prétend faire de ce principe une sorte de lit de Procuste dont l'humanité n'aura plus jamais le droit de sortir et où la maintiendront de force les traditionnalistes irréductibles, les paresseux d'esprit et surtout le peuple, innombrable dans les vieilles sociétés, de ceux qui professent l'horreur des soins matériels, l'ignorance des chiffres et le mépris pour tout travail qui n'est pas purement spirituel...

En tout cela, où est l'idée synthétique? où, la volonté dirigeante?

VI

L'une et l'autre sont en germe, mais en germe seulement, dans la conférence économique interalliée de juin 1916. Il est temps que la moisson lève.

On se souvient des événemens qui provoquèrent la réunion de cette conférence : depuis plusieurs mois déjà, Allemands et Austro-Hongrois s'occupaient à préparer la *Mittel Europa*, c'est-à-dire l'union douanière de l'Europe centrale. Cette perspective surprit les gouvernemens de l'Entente au milieu des tâtonnemens empiriques avec lesquels ils s'efforçaient de résoudre, au jour le jour, les problèmes qui se posaient dans le monde, si nouveau et si imprévu pour eux, créé par la guerre. Leurs délégués se rencontrèrent à Paris. De cette délibération sortit une série de résolutions de principes, d'où il résultait qu'une alliance commerciale devait succéder à l'alliance militaire, si l'on voulait parer au péril, désormais évident, de la menace économique : menace plus redoutable peut-être que l'agression armée, parce que moins apparente et plus insidieuse, procédant par infiltration lente, déterminant des empoisonnemens sournois et progressifs qui ne pourraient manquer à la longue de frapper d'ataxie les forces de production de tous les non-Allemands.

On ne fit cependant que jeter les bases principales de l'union. Plusieurs circonstances s'opposaient à ce que l'on fît mieux tout d'abord et que l'ébauche se transformât en dessin achevé.

L'Angleterre avait besoin de remanier tous ses rapports politiques et commerciaux avec ses Dominions et principales colonies : elle s'y occupe assidûment. La France devait commencer par mettre un peu d'ordre dans la dispersion de son industrie et de son négoce, fort mal adaptés aux troubles profonds et durables que la généralisation et la prolongation des hostilités ont apportés dans la production, la consommation et la circulation des richesses : elle s'y emploie en ce temps même, avec la lenteur qu'elle met toujours en ces sortes d'affaires, mais elle le fait pourtant. Enfin, et surtout, l'attitude des États-Unis n'était pas fixée : ils étaient encore neutres, et l'on redoutait de les molester par des arrangemens auxquels ils eussent été étrangers.

Ces obstacles ont disparu ou sont en passe de disparaître. La voie est ouverte : il faut s'y engager avec résolution, en triomphant des multiples difficultés qu'on y rencontrera encore du fait des préjugés, des routines et des intérêts particuliers. L'union des Latins, des Slaves et des Anglo-Saxons ne peut manquer d'être féconde : il existe entre eux, quoique à des degrés divers, plus d'affinités intellectuelles et morales qu'entre aucun d'eux et les hordes militarisées par les chevaliers de l'Ordre teutonique ; combinés ensemble, l'esprit déductif et imaginatif des uns, le mysticisme rêveur des autres, le réalisme opiniâtre et la conscience des troisièmes, les constitueront bien vite facteur, non pas dominateur, mais dominant de la future Société des Nations.

Cette Société, on en peut déjà discerner les traits principaux et les organes essentiels. Elle aura des tribunaux d'arbitrage pour empêcher que les conflits entre nations dégénèrent en luttes armées. Comme tous les tribunaux, ceux-là devront disposer d'une force publique en vue de procurer l'exécution de leurs décisions. Or, l'expérience prouve que, lorsque le gendarme est loin, on ne peut empêcher les assassinats, les incendies et les vols, tout au plus réussit-on parfois à les réprimer après qu'ils ont été accomplis. Il faudra donc tout d'abord multiplier les postes de police, et l'on trouvera à cet égard dans l'histoire des places de « barrière » et de « sûreté » de précieux précédens.

Cela ne sera pas suffisant, puisque la même et combien cruelle expérience a démontré que la neutralité belge, — place

de barrière d'ampleur exceptionnelle, — quoique garantie par toutes les Grandes Puissances, n'a réussi à protéger ni la France ni la Belgique elle-même contre l'assaut brusque des malfaiteurs. On sera donc très logiquement conduit à désarmer ceux-ci, et tout le monde avec eux, par avance. Mais, parvenus à ce point de la nouvelle et durable organisation de l'univers, les futurs congressistes de la paix ne devront pas oublier que Napoléon Ier, qui pourtant s'y connaissait, a échoué dans pareille entreprise après Iéna, et que, tout au contraire de ce qu'il escomptait, la limitation d'effectifs qu'il a imposée à la Prusse fut pour celle-ci l'occasion d'inventer le service à court terme et d'instituer ainsi les inépuisables réserves de soldats, où tous les pays du monde trouvent maintenant à son exemple les moyens de poursuivre la lutte.

On s'avisera donc que, ne pouvant ni ne devant distraire les hommes de leur terre natale, c'est aux armes elles-mêmes qu'il faut s'en prendre, et par conséquent, aux matières qui servent à les fabriquer, ce qui seul donnera à l'univers des garanties de paix, aussi bien militaire qu'économique, — garanties bien plus efficaces à tout le moins que le détrônement des Hohenzollern ou leur mise en conseil judiciaire par les soins d'un Parlement qui a été trop longtemps accoutumé à la servitude pour savoir comment on peut devenir et rester le maître, et qui est en réalité imprégné jusqu'à la moelle des traditions plusieurs fois séculaires des hobereaux.

Mais, diront les esprits chagrins, cette solution n'en est pas une : possédées par un autre, cet autre fût-il quelque État neutre genre Luxembourg, les mêmes matières premières détermineront les mêmes ambitions, la même mégalomanie qu'elles ont fait naître chez leurs présens détenteurs. Sans doute : aussi cette solution n'est-elle point la solution véritable. Et, puisqu'aussi bien M. Wilson nous convie à travailler désormais, non plus pour la gloire ou la prospérité d'un peuple déterminé, mais pour celles de l'humanité tout entière, à laquelle nous devons épargner le retour de pareilles catastrophes, suivons jusqu'au bout ce raisonnement et n'hésitons pas à emprunter à l'internationalisme de toute provenance, juridique, socialiste ou autre, certains élémens de notre construction idéale.

Le socialisme réclame la nationalisation du sous-sol : dans

la circonstance présente, nous allons plus loin que lui, nous demandons l'internationalisation de celui de la Prusse rhénane de manière que les matières qui en seront extraites, sous le contrôle de la Société des Nations, soient employées là et en Wesphalie à fabriquer des outils de paix, non des canons et des obus, des bateaux de commerce, non des navires de guerre. Le droit des gens, de son côté, si ébranlé qu'il ait été dans ses fondemens par la guerre mondiale, nous aidera de ses enseignemens pour l'aménagement de ce contrôle collectif : celui-ci n'est pas autre chose, à tout prendre, quoique avec plus d'extension, que ce qui a été naguère inventé pour surveiller les finances des États banqueroutiers, réserver à tous les ayans droit la circulation sur les grands fleuves, ou réglementer l'exportation du sucre et, par conséquent, sa production.

Hors de là, point de salut ni de sécurité pour l'humanité en détresse. Mais, pour en arriver là, chacun doit se pénétrer, à l'arrière comme au front, de deux notions capitales. En premier lieu, nous combattons pour notre patrimoine matériel autant que pour notre héritage moral, pour notre gagne-pain autant que pour notre liberté politique et civile. D'autre part, quand nous déposerons les armes, sur un globe étrangement bouleversé et singulièrement appauvri, le souci de la vie matérielle l'emportera fatalement, et de beaucoup, sur toutes les autres préoccupations qui ont coutume d'agiter les humains.

Parmi ceux-ci, il en est, de deux catégories différentes, qui se refusent à accueillir ces vérités évidentes : les uns, qui ont une belle âme, mais un esprit court, croient encore à la vertu toute-puissante des idées pures, alors qu'elles ne sont point servies ou qu'elles sont desservies par la force brutale; les autres ne daignent s'incliner devant les faits que lorsqu'on consent à les leur présenter sous une parure littéraire ou symbolique.

Aux esprits courts, il ne faut point apporter des argumens qu'ils pourraient attribuer à l'esprit et à l'intérêt de parti; mais on doit leur recommander de méditer sans cesse ces paroles d'un neutre, le député socialiste suisse Oscar Rapin, prononcées en juin dernier à Lausanne :

« Dans les congrès internationaux, les socialistes allemands nous ont endormis et trompés. Ils répétaient : « Unissez-vous, « prolétaires du monde entier, et il n'y aura plus de guerre. »

Et les Latins les ont crus et ont travaillé au désarmement de leurs patries, tandis que les socialistes allemands fourbissaient leurs armes et préparaient dans l'ombre le crime de trahison qu'ils ont perpétré le 4 août 1914.

« Tous les matins, les socialistes du monde entier devraient se répéter : « Souviens-toi des socialistes allemands! »

Quant aux seconds, qu'ils aient toujours présente à leur mémoire celle des légendes des *Niebelungen* qui sert de thème à la *Tétralogie :* la possession de l'or du Rhin, de l'anneau emblématique de la richesse et de la puissance matérielle, divise les dieux contre eux-mêmes, les conduit aux pires infamies, les met aux prises avec les Géans et les Nains, leur fait renier et l'honneur et l'amour, et les mène enfin jusqu'à leur Crépuscule et à l'écroulement du Walhalla. L'ordre n'est rétabli, au ciel et sur la terre, qu'après que l'anneau mystique est revenu aux mains des nymphes jadis préposées à sa garde.

Telle est, en effet, à la considérer avec attention, la querelle pendante entre les peuples ; telle, la conclusion que lui assignent, pour une fois d'accord, et le destin et la raison. Il ne s'agit pas d'or à la vérité, mais du charbon et de la métallurgie des provinces prussiennes, dont l'alchimie industrielle moderne s'entend si bien à tirer le métal précieux. Pour les nymphes auxquelles il convient de les confier, la Société des Nations en tiendra merveilleusement le rôle. Alors, mais alors seulement, la paix pourra régner enfin entre les hommes de bonne volonté.

André Lebon.

POÉSIES

I

Il était, au delà des jeunes frénésies,
Un coin inaccessible et noir dans la forêt.
Cette forêt était mon cœur, ce coin secret,
La source où s'en venaient boire mes poésies.

Que si je t'ai jamais aimée, enfant choisie,
Si mon rythme a jadis gémi sur tes bras frais,
Je te cachai cette heure où je me retirais
Pour écouter le flot où nageait l'harmonie.

Je t'adresse aujourd'hui cette confession :
Laissant l'échelle d'or et ses illusions,
Quand s'effeuillait dans l'agrandissement des choses,

A travers les pertuis des dômes de ce bois,
Sur l'eau pure, un couchant fait de bouquets de roses,
C'est Dieu que j'appelais, je m'éloignais de toi.

II

Même quand le pays riait sous les nuages,
Même quand la colline était comme un trumeau,
Même quand j'attendais sous l'arbre d'un hameau
Une enfant buissonnière et qui n'était pas sage.

Même alors le bonheur fuyait, et le ramage
De l'idylle cessait dans la nuit des rameaux.
Mon Dieu ne voulait pas que les lis les plus beaux
Fussent à moi sans que l'abeille y fît ombrage.

Soyez béni, Seigneur, par qui j'ai recherché
L'amour d'un absolu qui manquait au péché.
Les fruits d'or et de sang qui s'offraient à mon âme,

Si je les ai cueillis, je les ai rejetés
Pour boire avidement l'inextinguible flamme,
Qui tombe du Ciel même au milieu de l'Été.

III

Je me souviens de telle fleur, dans un tel bois,
De cet insecte au creux d'un ormeau, d'une chasse
Où je distingue encor le vol d'une bécasse,
D'un verre d'eau que dans une ferme je bois.

Mais j'oublie, à présent que j'avance, une voix
Qui me fut chère, un cœur qui tenait tant de place
Qu'il emplissait le mien, une charmante face
Et des lèvres d'amour qui disaient toi pour moi.

Cette voix et ce cœur, cette face et ces lèvres,
Puissent-ils à leur tour m'avoir bien déserté
Et ne retenir rien de cette double fièvre

Qu'une rose au Printemps, une abeille en Été,
La trace en bondissant que fait dans l'herbe un lièvre :
Ce qui n'est plus cela que nous avons été.

IV

Juste en face, je vois la maison que Vigny
Habitait dans Orthez, et son rideau de lierre.
Durant son temps de servitude militaire
Et de grandeur, vint-il parfois dans mon logis?

Quel destin met son nid à côté de mon nid?
Rien en moi qui ressemble à ce Romain de pierre.
Les feuillages qui font le bruit d'une prière
Protestent dans son parc contre son long déni.

Et pourtant! N'était-il pareil à tous les hommes?
Le contraire est souvent la chose que nous sommes.
Afin de s'attendrir, il n'a jamais pleuré.

Quant à moi, contemplant le fronton de sa porte,
Triangulaire et net, nu comme un Marboré,
J'aspire au doux sanglot qui me fait l'âme forte.

V

Cigale abasourdissante,
Qui me dictes par tes cris
Ces quelques vers que j'écris
Dans la chaleur écrasante :

Au feu! Sur l'ocre des sentes
Toute la bruyère a pris
Et la replète perdrix
Cherche de l'eau sous les menthes.

Quelque souffle a condensé
Et, sur le sol, espacé
La sueur de mon visage :

En larmes elle a goutté,
Comme on voit, avant l'orage,
L'averse large d'été.

VI

Dans l'eau glauque l'objet et l'ombre se confondent.
A la surface est immobile mon bouchon.
L'aulne au suant feuillage oppose aux durs rayons
Un écran sous lequel ma quiétude est profonde.

Les peupliers, sur la berge opposée, abondent.
Le mouvant bloc liquide use l'alluvion
Qu'il avait amassée en une autre saison.
C'est trois mètres de fond qu'accuse ici ma sonde.

Mon flotteur, si léger, ne bouge toujours pas.
Puis, à peine, trois fois, il vacille. Et voilà
Qu'obliquement et que lentement il s'enfonce.

Je tire et je ressens la secousse, et ma main
Est celle d'un vainqueur jusqu'à ce qu'à la fin
La truite émerge et rompe le fil sous des ronces.

VII

Un jour bleu de l'Été que nous nous promenions,
Le petit que j'étais et la vieille servante,
Nous vîmes, sur le foin aux vagues reluisantes,
Battre des ailes un énorme papillon.

Et, m'avançant avec mille précautions,
Je posai brusquement sur cette fleur vivante
Mon chapeau, sous lequel je la pris pantelante,
Puis l'emportai dans une boîte à la maison.

Et mon cœur se serra d'indicible tristesse
Quand je montrai l'insecte à mes parens. Qu'était-ce?
Comment le reconnaître? Ah! Il n'était plus tel

Que tout à l'heure... O mes frères en poésie!
Il n'avait plus autour des ailes la prairie
Qui me l'avait fait croire aussi grand que le ciel.

VIII

Comme le patriarche, au milieu de la vie,
Contemple le soleil de l'épaisse moisson,
A ma taille bientôt montent les épis blonds
D'enfans, et les pavots de leurs bouches sourient.

Je me retourne et vois sur la route suivie
Le chasseur que j'étais dans la jeune saison.
J'aimais le baiser âpre et roide du glaçon
Sur ma barbe alors noire et maintenant blanchie.

D'aucuns parlaient, lisant mes vers, de ma douceur.
Il est vrai, je chantais les femmes et les fleurs :
Mais celles-là plus d'une fois se sont méprises.

Je chantais, dis-je, ainsi que chantait mon fusil
Dont les canons se faisaient flûte sous la brise
Qui sifflait et poussait contre moi le grésil.

IX

C'est Dieu que j'invoquais sur ma flûte rustique.
Il est venu par le doux chemin villageois,
Ainsi qu'un laboureur, tout au long d'un pavois
De campanule et d'angélique.

Il est venu par le blé mûr des catholiques.
Les perdrix, les enfans rappelaient à la fois.
Les joubarbes faisaient aux descentes des toits
Des sculptures de basilique.

Sur une banderole, ouvrage d'une sœur,
On lisait tout en or ces divines paroles :
« O mon fils! donne-moi ton cœur! »

Je répondais, voyant cette pauvre bannière
Où l'on avait inscrit tout l'amour du Seigneur :
« Donnez-moi votre cœur, ô Père! »

X

L'enfant prodigue, ami, ne regrette plus rien.
L'amour natal a débordé. Tout est amer
Qui n'est pas lui. Pourceaux! demeurez au désert!
Seul m'a suivi dans mon retour mon pauvre chien.

O quand mes bras se sont ouverts entre les tiens,
O Père! Et quand mon cœur, si dur encore hier,
Sur ton cœur s'est fondu comme un flocon d'hiver!
Lorsqu'il a ruisselé sur ton manteau d'ancien!

O mes frères! venez et faites comme moi.
Laissez votre malheur et connaissez l'émoi
Des parens affligés, accroupis sur le seuil,

Et qui, se redressant à votre revenir,
Voient le soleil tombant changer en or le deuil
Qu'ils avaient pris pour vous qui les faisiez mourir.

XI

Spirituelle, bleue et fraîche matinée,
Sur les murs effrités où darde un laurier-tin!
Cœur semblable à la source au filet argentin!
Ame qu'un desservant obscur a communiée!

O passereaux en or des îles fortunées!
Chantez que le bonheur se trouve sous la main,
Que le Ciel, ici-bas, est un morceau de pain,
Et que nous renonçons à fouiller l'Empyrée.

Porte-lyres! Oiseaux des extrêmes midis,
Que les marins disaient venir du Paradis,
Ne jamais se percher, et n'avoir que des ailes,

Planez en vous plaignant au-dessus du sentier
Où la petite enfant de l'humble métayer
Sans qu'elle ait à monter porte le Ciel en elle.

XII

Jamais ni la bruyère en feu, ni les cigales,
Ni la fièvre qui fait délirer un enfant,
Ni la route sans peupliers au soleil blanc,
Ni la joue amoureuse où la honte s'étale;

Ni le rosier baigné par une aube automnale,
Ni l'azur que l'on boit au puits en frissonnant,
Ni la brise à minuit qui tout à coup surprend
Le dormeur qui rêvait aux collines natales...

Jamais cette chaleur, jamais cette fraîcheur
N'atteignirent le frais ou le chaud de mon cœur
Qui croyait inventer l'amour sur cette terre,

Posséder du Printemps, de l'Été, les primeurs,
Mais reculer toujours l'Automne qui tempère
L'homme qui semble triste et qui sait le bonheur.

FRANCIS JAMMES.

CHEZ LES NEUTRES

DU NORD

II[2]

DE HOLLANDE EN SCANDINAVIE

DE ROTTERDAM A BERGEN

4-16 avril.

De la jetée de Rotterdam au port central de la côte Ouest norvégienne, à Bergen, les paquebots caboteurs hollandais ne mettent guère que deux à trois jours. Ils suivent les eaux territoriales, le chenal neutralisé qui assure, soi-disant, les communications indispensables des pays neutres du Nord entre eux. Rien de plus indiqué, semble-t-il, que de les prendre pour passer de Hollande en Norvège. Rien de plus dangereux, en réalité; parce qu'ils sont soumis, en principe, au droit de visite, et qu'on risque en ce cas la capture. Mieux vaut le grand détour et la pleine mer. Il faut donc repasser la mer du Nord pour atteindre l'Angleterre, chercher en Angleterre le point de la côte d'où partent, à des intervalles très irréguliers, les navires pour la Norvège, et retraverser une troisième fois, plus au Nord, cette mer lourde que Tacite appelait déjà *lentum, grave remigantibus*, pour atteindre enfin le port de Bergen, embossé au

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

fond de son fjord. Au total, douze à treize jours de voyage! N'en avons-nous pas mis quinze ou seize pour parvenir de Paris à Rotterdam?

Nous filons, le 4 au soir, par une mer très calme, surveillés sans doute, mais pas trop ostensiblement convoyés. En vingt-quatre heures, nous voilà amarrés en face, au port de Hull. Mais les formalités, déjà pénibles à l'aller, sont devenues terribles au retour. Trois heures et demie suffisent à peine à nous élargir du bateau-prison. Nous bénissons nos passeports diplomatiques, sans lesquels nous serions, comme un de nos compagnons (un journaliste russe), entièrement dénudés, et verrions notre peau chimiquement explorée pour la découverte de ses recels. Enfin, nous voilà de nouveau dans le grand hôtel de Hull, retrouvant les mêmes sourires « alliés, » les mêmes chambres ultra-chères, et les mêmes menus, à la fois diminués de longueur et augmentés de prix.

Le lendemain 6 avril, vendredi saint, par un temps délicieux, nous prenons naïvement la direction de Newcastle, d'où les bateaux sont censés partir pour Bergen. Les trains, en ce jour de fête consacrée, marchent d'une allure de cantique. Haltes longues, comme des reposoirs. Je saisis l'occasion d'une visite à la très intéressante église de Selby, et à la cathédrale de York, rendue encore plus auguste par la parure de ses monumens funéraires et de ses souvenirs guerriers. Les églises d'Angleterre sont monumens nationaux bien plus que les nôtres. On n'y sent pas seulement la religion, on y sent l'histoire du passé, conservée et comprise ; pas seulement la patrie du ciel, mais la patrie de la terre. Le culte de Dieu s'enveloppe du culte de l'Angleterre. On prie là autrement que chez nous...

Enfin nous voici à Newcastle, et déjà nous sourit la grâce écossaise, en tout cas une vivacité très éloignée du flegme londonien. Dans la grande cité grouillante, qui rappelle par beaucoup de points un Lyon sans Fourvières, le sémillant, le gracieux, le pétulant paraissent tout latins : les légions romaines (j'évoquais tout à l'heure Tacite) auraient-elles essaimé là plus qu'ailleurs? Le mouvement ici est perpétuel, et le bruissement de la foule parlante, marchante, les rapides coups d'œil noirs et animés, les éclats de rire même (nous n'avons entendu rire que là, en quatre mois de mission dans quatre pays) rappellent, au sortir des fabriques, les fusées des

filles de notre Provence lorsqu'elles s'essorent des filatures en lutinant les garçons ou en chantant « Magali. » Ce flot bigarré roule devant une morne Victoria de bronze, assise, mesquine, qui porte un diadème d'impératrice... *sur son bonnet.* La sculpture anglaise fut à Newcastle ma seule douleur.

Le samedi saint, le consul de France nous annonçait que les trois derniers bateaux de Newcastle à Bergen ayant été torpillés, et le corsaire allemand ayant annoncé aux rescapés du troisième qu'il attendait le quatrième, on ne partait plus de Newcastle, et qu'il fallait nous informer à Londres. Télégrammes et téléphonages. Le mardi 10 nous sommes à Londres, où nous attendons le signal du départ. Il vient enfin, le jeudi 12. C'est tout au Nord de l'Écosse qu'il faut aller s'embarquer. De nouveau, nous mesurons la longueur de cette échine maigre qu'est l'Angleterre prolongée par l'Écosse, et, après une nuit de vitesse, nous bordons ce cap extrême, ces landes, ces rochers d'un rouge triste d'où part la pesante nappe verdâtre, huileuse, qui nous sépare de Bergen. On se sent, cette fois, en présence d'un autre Nord. Une mélancolie plane.

Cependant le soleil se lève, radieux, mais frais. Ce n'est pas encore le soleil froid de la Scandinavie, mais c'en est le prélude. On s'installe à bord du nouveau vaisseau-fantôme. Des hommes, en quantité. Trois ou quatre femmes, à peine, sur la masse de cette cargaison humaine. Et des valises! Le pont, l'entrepont, les couloirs, sont encombrés de colis aux vastes cachets rouges. Que de cire! que de courriers et de porteurs de courriers! On s'empile, on se coudoie : bientôt on se familiarise avec les objets, puis avec les gens. Car le bateau, pressé d'être chargé, semble moins pressé de partir. Descendre alors, pour se dégourdir sur le quai? *No*, fait le sous-officier préposé à la passerelle. Nous sommes bouclés. On tourne comme bêtes en cage, sur le pont et les gaillards, autour des canots de sauvetage pour lesquels chacun a reçu un numéro; on va reconnaître *son* canot; on caresse le gentil petit canon qui s'emmitoufle de son étui, et les premiers contacts bientôt s'établissent. Un incroyable pêle-mêle d'alliés s'entasse sur le petit navire. Voici des Japonais, un Italien, quelques Roumains, un couple de Norvégiens, quelques Français, des attachés ou envoyés en mission; tout le reste est russe. Et il a là toutes les Russies en raccourci, il y a là surtout la révolution russe, le gouvernement

d'aujourd'hui à la date où j'écris, la Russie de demain dans ses élémens les meilleurs, qui rentrent, rappelés, dans la patrie. Quelle historique rencontre!

C'est ainsi que, sur un bateau immobile, au lendemain de la révolution russe, j'ai pu voir s'agiter les destinées de la nouvelle Russie, dans les paroles des hommes appelés aujourd'hui à la gouverner. Spectacle attachant, et combien émouvant par certaines antithèses! Deux groupes de Russes. Ici une centaine d'hommes, dans l'entrepont : troupeau paisible vêtu de neuf, muet et docile, avec une satisfaction dans le fond des yeux : tous héros anonymes, ceux-là, des blessés russes prisonniers des Allemands, évadés d'Allemagne au prix de mille souffrances, recueillis par la Hollande, guéris et restaurés, puis repris par les bateaux anglais, et, maintenant, ramenés sur leur prière dans la patrie pour la défendre. Car leur seul vœu, c'est de combattre encore, jusqu'à la mort, l'ennemi barbare dont ils ont, quoique blessés, subi les outrages les plus avilissans, et jusqu'à des tortures raffinées. Les larmes nous coulent des yeux au récit de ce qu'ont fait ces simples, ces paysans, ces instinctifs slaves : sans argent, sans nourriture, sans carte, ils ont marché vingt-trois nuits; ils couchaient le jour dans les arbres; et ils se guidaient, comme les anciens pâtres de Chaldée, sur les étoiles. Ainsi, mourans de faim mais vivans d'espérance, ils se sont abattus, un soir, les pieds en sang, aux frontières de la Hollande, dont toutes les barrières se sont abaissées, dont toutes les âmes se sont ouvertes... Et ils étaient là une centaine, représentant en abrégé les quatre mille et quelques cents ainsi sauvés au moment où j'écris. Tels étaient ces humbles.

Et voici l'autre groupe, celui du pont et du « salon, » le nôtre : une cinquantaine d'intellectuels, tous parlant le français, presque tous venant de Paris, tous exilés rapatriés, les uns journalistes, d'autres anciens députés, d'autres évadés de Sibérie, d'autres exilés volontaires, ou réfugiés, enfin un lot de condamnés à mort très gaillards. Des poètes, des romanciers, des orateurs de club, surtout des hommes politiques. Bref, un choix, une sélection d'élémens de révolution. Dans le brouhaha continu de leurs conversations « contradictoires, » on les sent se tâter, s'accorder pour l'action commune. Toutes les nuances doivent se fondre, et les partis s'unir en un parti. Tour à tour ils parlent, non seulement entre eux, mais au groupe des soldats.

Ce ne sont que meetings sur le gaillard d'avant, chaque orateur étant pressé par son public comme le berger par son troupeau. Voici Deitsch, l'ancien socialiste démocrate, le vieil habitué de Sibérie, qui parle en remuant son blanc menton hirsute, et en regardant par-dessus ses lunettes; Tchernof, — depuis, ministre, — qui fourrage dans sa tignasse grise, et clame d'une voix claire, dans une langue qui charrie des images à la manière de Jaurès; Alexinsky, ex-député de l'ancienne Douma. Ceux-là sont les principaux parleurs. Mais combien d'autres « têtes » parmi ceux qui les écoutent avec un sourire d'approbation! Voici Alexantieff, publiciste de marque, avec sa belle figure de Christ oriental et sa mansuétude supérieure; voici Savinkhoff (Ropchine), — hier ministre de la guerre, — esprit net, décidé, rédacteur du *Rietch* et de la *Victoire*, un homme d'action; voici Lebedeff, — ministre actuel de la marine, — lieutenant russe de chasseurs français, blessé et décoré, rieur, lyrique, charmant, plein de poignées de main et d'histoires. Quelles heures que ces heures d'immobilité à bord du petit *Vulture* (ce bateau sera historique en Russie plus tard), et quelle scène que celle qui termina ce samedi soir, 14 avril!

C'était la veille de la Pâque russe. L'après-midi, pour remercier les orateurs qui faisaient leur éducation politique, les soldats avaient chanté en chœur, comme ils savent chanter en Russie, pathétiquement, splendidement. Puis ils avaient dansé les danses populaires, avec cet humour dans les gestes et ce rythme des coups de talon qui sont tout un style, toute une race. Le soir, vers neuf heures, ils chantèrent encore, mais d'autre sorte. Tous debout, tête nue; dans ce port silencieux et sous le ciel criblé d'étoiles, graves, ils jetaient de toute leur âme slave le grand cri d'espoir de la Russie mystique : *Christ est ressuscité!* La voix perçante de Lebedeff pointait dans le registre supérieur, tandis que d'autres voix s'échelonnaient au-dessous jusqu'à la contrebasse. Et tous, du plus humble au plus intellectuel, communiaient dans la même ancestrale émotion. A la fin, l'interrogation : *Est-il vraiment ressuscité?* et la réponse insistante, en chœur : *Oui, oui, il est vraiment ressuscité.* Là-dessus, l'échange des trois baisers rituels, et la foule se sépara, silencieuse. N'était-ce pas la résurrection de la Russie que symbolisait cette scène?...

La nuit, la mer devint houleuse. Vers le petit matin, elle était démontée. C'est alors que, sur un coup de sifflet, nous partîmes à toute vitesse! La journée fut dure. Puis, le lundi 16, à huit heures du matin, une accalmie, et un stoppage. Qu'y a-t-il? Machinalement, on étend la main vers la ceinture de sauvetage. Mais non, c'est le fjord! On se précipite, et, du pont, on voit le large et profond estuaire, des sinuosités grises couronnées de neige, des chalets rouges plantés dans les névés, des barques de pêcheurs vaquant à leurs filets, et, tout là-bas, derrière des îlots bleuâtres, un port découpé, escaladant une conque de montagnes : c'est Bergen.

PREMIER SÉJOUR EN NORVÈGE

16 avril-6 mai.

Dès le débarquement, la Scandinavie nous saisit par son double effet : l'enchantement des yeux, la joie des poumons. Qu'il fait beau regarder, qu'il fait bon respirer! A la gare, nouvelle rencontre : M. Albert Thomas, débarqué quelques vagues plus bas que nous, et qui s'engouffre avec nous et le flot des Russes dans le rapide (tout est relatif) Bergen-Christiania! De huit heures du matin à onze heures du soir, quinze heures de voyage par le plus splendide soleil dans le plus magnifique paysage du monde, le long des fjords, des champs de neige, des cascades, des lacs et des bois de bouleaux! La journée ne fut que beauté d'un bout à l'autre. Et, à l'intérieur du train, le long de tous les couloirs, s'activa l'alliance franco-russe. Présentations, visites à notre ministre, à son état-major, aux attachés « détachés » pour le recevoir; reconnaissances et causeries par groupes. Ainsi se déroule sous nos yeux, ce mardi 17 avril, une nouvelle page d'histoire, détaillée en conversations infinies, d'où se détache ce mot d'un juriste norvégien, M. Roestad, celui qui revient de la Maison-Blanche : « La France est le sel de la terre. » Sur cette belle parole, nous touchons à Christiania. La suite de notre voyage s'annonce avec bonheur.

Nous savions, au reste, que nous arrivions chez des amis. Dès le lendemain, à la table du ministre de France, la grande mission dirigée vers Pétrograd par M. Albert Thomas, et notre petite mission infiniment plus modeste, prenaient ou reprenaient des contacts affectueux avec la sympathie norvégienne.

Celle-ci se témoigne gaillardement, d'une façon naturelle, et comme une chose « qui va sans dire. » Quelques-uns cependant l'ont dite, et très haut. Mon voisin, Johan Bojer, a clamé son admiration pour la France de la plus retentissante façon, après un voyage au front français, d'abord en une conférence *quatre-vingt-douze fois répétée* sur « le soldat de France, » puis dans un livre, — non traduit par malheur, — où il raconte son voyage chez nous. Titre : *A l'ombre du drapeau français*. Je regardais ce petit homme droit, dru, vif, à l'œil d'un bleu résolu, à la moustache militaire, qui avait tout d'un chef, la tenue, le verbe, le geste, sorte de jeune Viking de la littérature du Nord, et je lui disais en riant : « Vous, un romancier du pays d'Ibsen ! allons donc ! vous êtes un capitaine d'alpins français ! » et il me répondait, — comme il avait répondu certain jour à Pontigny, chez Paul Desjardins : « Je ne me suis fait littérateur que parce que je n'ai pu être général sous Napoléon Ier ! » Tout s'explique. Johan Bojer, le premier romancier de la Norvège, est aussi le premier soldat de la France dans les pays scandinaves. Honneur à lui !

Deux heures après, M. Albert Thomas recevait un groupe de notabilités norvégiennes dont notre ministre se faisait l'interprète : il répondait avec une mesure et une cordialité qui gagnaient tous les cœurs, et se dirigeait aussitôt vers son train. Toute la cargaison d'exilés ministrables bondait les wagons, et roulait avec lui vers Pétrograd, car Stockholm n'était encore qu'un buffet de l'étape. Le train va s'ébranler. Les dernières poignées de main s'échangent, non sans émotion. Et voilà Bojer, un instant éclipsé, qui accourt, brandissant une poignée d'œillets magnifiques ; il les jette dans le compartiment d'Albert Thomas, et lance un sonore : « Vive la France ! » Tel fut le cri dont retentit, le 18 avril, à quatre heures, la gare de Christiania.

Quelques instans après, nous étions présentés par M. Chevalley dans la maison qui, aux portes de Christiania, est vraiment le foyer des amitiés et des lettres françaises. Vers le sommet de la presqu'île de Bygdö, dominant le fjord et les vallons boisés, l'hôtel-musée où nous trouvons le plus flatteur accueil évoque les *templa serena* du poète antique. Il fait bon parler de la France dans ce cadre où la transparente lumière du Nord, après avoir caressé les originales tapisseries de Frida

Hansen ou les toiles de Munthe, vient frapper les livres français entr'ouverts sur le guéridon. La grande culture de notre hôtesse, elle-même romancière et dramaturge, se révèle tout de suite par la tournure qu'elle imprime à la conversation.

La France est l'objet de son culte. Toute la famille est si unanime dans ce sentiment, que celui-ci semble être un lien de plus entre ses membres. Et, le lendemain, dans un grand dîner, nous verrons cette chaleur d'admiration pour la France partagée par les convives, dont quelques-uns tiennent au monde le plus officiel. Le ministre de France n'est pas seul de son rang à cette fête. L'évêque luthérien lui fait vis-à-vis; et parmi l'élément féminin se remarquent plusieurs personnes qui touchent de près à l'aimable reine de Norvège. Soirée franco-norvégienne de qualité rare, que couronne l'exécution très remarquable d'une œuvre de Grieg, trop peu connue de nos concerts français, et d'une passion tout à fait bouillonnante et jaillissante. Les musiciens vraiment nationaux ne se comprennent bien que dans leur pays d'origine, et joués par leurs compatriotes. Notre élégance française entoure de ses gazes la musique du Nord, qui est abrupte, — comme le fjord, — même quand elle est sentimentale. Ce soir-là, le voile me fut déchiré.

L'acclimatation morale nous fut donc, en Norvège, aussi prompte et aussi agréable que l'acclimatation physique. Cette limpidité de l'air, cette fraîcheur d'une atmosphère ragaillardissante sous un soleil sans nuages, cet éclat un peu dur, mais énergique d'une nature maintenant toute à la lumière au sortir de son accablant hiver, tout cela fut réconfortant à nos forces, et nous expliqua d'ailleurs la ferme tonicité de l'esprit et de la race norvégienne. Le climat est ici un facteur capital. La lutte contre les élémens, la violence des contrastes de la nature et jusqu'à l'opposition presque blessante de ses couleurs; l'âpreté montagneuse et l'ingratitude du sol primitif; l'aventure de la mer et de la pêche, seule ressource sur la côte déchiquetée; les longs mois de nuit polaire, en attendant l'irradiation compensatrice, offusquante pour nos yeux à nous, des interminables soleils de minuit, tous ces heurts physiques ont façonné le caractère norvégien, l'ont martelé sur leur séculaire enclume. Peu de peuples sont aussi fortement trempés. Aucun ne s'est fait du danger une plus constante habitude. L'attrait de l'in-

connu a conservé sur les descendans des aventuriers historiques une telle puissance que les Norvégiens émigrés égalent en nombre la population demeurée en Norvège. D'où la fierté et même l'orgueil né des combats victorieux sur les forces de la nature; puis, le goût de l'indépendance, presque farouche; une franchise brusque, de marins et d'hommes d'action; peu de sentiment, ou plutôt une sensibilité différente de la nôtre; un intellectualisme limité, d'ailleurs très récent, et en quelque sorte baignant dans la réalité. De la générosité néanmoins, de la bonté même, mais surtout de la netteté, de la décision, et un sens pratique des affaires mêlé à tout, à la politique comme à l'enseignement, à la vie collective comme à la vie individuelle, et nulle n'est plus « individualiste. » Le progrès y est en action, sans théorie comme sans chimère. Et le positif de ces actes enchaînés, de ces résultats vérifiés, n'en mène pas moins, par des échelons solides, jusqu'à un idéal qui n'est pas très éloigné du nôtre. Chose remarquable, c'est par une marche tout à l'opposite de notre marche que la Norvège, démocratique sous un roi, rejoint la France républicaine et se place moralement à ses côtés dans la lutte actuelle. Elle a jalonné ses étapes vers la liberté par l'abolition, d'abord, des titres de noblesse, voilà plus d'un siècle; puis, par une participation croissante du peuple au gouvernement. Pays de suffrage universel, où votent non seulement les hommes, mais les femmes; pays de discipline libre et de revendication personnelle à outrance (se rappeler les héroïnes d'Ibsen et de Björnson), il lui faut un droit, une égalité, inscrits dans les faits tangibles, et non pas proclamés seulement au fronton des monumens publics. Son esprit « réalisateur, » encore plus que réaliste, le pousse à vouloir que les principes s'incarnent en démonstrations vivantes. D'ailleurs ces principes, que la presse et l'opinion arborent unanimement, la Norvège sait bien d'où ils lui viennent, et que ce n'est pas de l'Allemagne. Toutes les pentes de son intelligence, comme toutes les ouvertures de ses fjords, courent vers l'Ouest. Géographiquement et politiquement, elle tourne le dos à la Suède. Depuis qu'elle a pratiqué, il y a douze ans, sa propre opération césarienne, l'enfant de liberté dont elle a accouché grandit avec une énergie sans pareille. Et la guerre mondiale, en la rapprochant encore plus de l'Angleterre qui est sa grande terre de consommation et d'échanges, ne l'a pas moins

rapprochée de la France, plus lointaine économiquement, et plus rare sur sa mer du Nord, mais sentie très prochaine par l'identité des causes débattues, et par le caractère immédiat des résultats espérés.

Notre présence à Christiania a justement coïncidé avec les manifestations d'opinion les plus nettes en faveur de l'Entente. On peut affirmer que la neutralité de la Norvège se borne à une non-belligérance. En fait, tout chez elle est « pro-ententiste, » sauf les actes oscillatoires du gouvernement officiel. Mais ce gouvernement lui-même était alors si vivement pris à partie qu'il ne se soutenait que par sa faiblesse. A ses gestes hésitans, timides devant les torpillages allemands ou les réclamations anglaises, répondaient les affirmations nettes des publicistes, les fermes déclarations des politiques les plus en vue. La grande revue norvégienne, le *Santiden,* consacrait tout son numéro d'avril à l'examen des problèmes posés par la guerre. Le leader du parti radical-socialiste, M. Castberg, ne parlait guère autrement que les jeunes « pro-activistes, » tels que M. Rolf Thomessen, le distingué directeur du *Tidens Tegn,* ou l'orateur aimé de la jeunesse étudiante, M. Worm-Müller. Tous étaient pour une attitude plus digne à l'égard de l'Allemagne, plus habile avec l'Angleterre, plus inclinée vers l'Entente. Castberg, fortement, protestait contre le sophisme de l'Allemagne sur l'origine de la guerre. « L'Entente, écrivait-il, n'en est pas responsable. » Nul n'en doute en Norvège, et cela déjà la différencie beaucoup de la Suède. Castberg ajoutait : « Nos traditions historiques nous dirigent vers les pays de l'Ouest. » Et il montrait que l'Angleterre et la France ont été les plus zélées des nations pour la défense de la liberté du monde, et que « tous les pays libres ont recueilli les fruits de la révolution anglaise et de la révolution française. » Il indiquait que la Norvège devait se préparer à des relations amicales avec la Russie, maintenant que celle-ci se constituait en démocratie. Enfin, il espérait que la paix « ne serait pas celle qui enseignerait que la Force *est* le Droit. » Et il appelait de ses vœux une institution qui garantît la paix « par l'organisation de la justice; » il souhaitait « une fédération de tous les États sanctionnant la paix, et capable de châtier tout pays qui provoquerait la guerre. » Il formait le vœu que l'Allemagne aussi vît clair, qu'elle abolît le militarisme, et que le peuple

allemand fût « maître dans sa maison, » en dépossédant « le *Junkerthum* de son insolente puissance, et en écartant ainsi tout obstacle à une paix juste et durable. » De telles paroles, au moment où se complotait, dans l'ombre, la première manœuvre de Stockholm, méritent d'être enregistrées.

Ainsi, parmi les « neutres du Nord, » la Norvège a une physionomie bien tranchée. C'est elle, des trois pays scandinaves, qui a mis le cap le plus résolument sur l'avenir. Sa jeunesse, sa force, l'acte d'indépendance récent qui lui a si bellement réussi, ont ouvert carrière à ses légitimes ambitions, et aussi, faut-il le dire? à ses appétits. Elle s'attable à la politique mondiale avec une fringale de jeune loup. Elle a d'ailleurs une intelligence profonde du rôle que pourrait jouer le « bloc scandinave,» s'il était constitué comme il faut, c'est-à-dire par l'union des peuples. Elle sent bien que les aspirations de la masse populaire suédoise sont pareilles (pour ne point parler du Danemark si confus) à celles de la masse populaire norvégienne.

Question d'intérêts communs, sentis au début de la guerre, et dont la conscience a amené la Déclaration du 8 août 1914. Question aussi d'équilibre européen, le Nord voulant exercer son contrepoids et ne le pouvant que par une conspiration de tous les membres de la famille scandinave, opposée à la famille germanique. L'esprit séparatiste de la Norvège se double de l'instinct de parenté, et du besoin d'une commune défense. La ligue des intérêts moraux, engendrée par l'affinité du sang et des passés historiques, pourrait faire, ou refaire une Scandinavie homogène. A cette œuvre de l'avenir travaille l'esprit norvégien, expansif et tenace, sans que le rêve des possibilités lointaines le détourne des réalités de l'heure présente, et de ses extraordinaires profits.

Les profits de la guerre, ils sautent aux yeux ici. Il n'est que de venir chez les neutres pour toucher du doigt l'autre immoralité de la guerre. Encore n'est-ce pas en Norvège que l'argent trop facilement acquis est le plus choquant. A Christiania, ville presque neuve, cet argent, battant neuf aussi, a quelque chose de plutôt naïf. Il dégorge, il se traduit en joie de vivre, en plaisirs de la table, de la bâtisse, de l'ameublement riche, en sports surtout, bref, en excès de santé. On jette les « couronnes » par les fenêtres des hôtels-palace, mais on en

donne aussi beaucoup, généreusement, pour des œuvres de guerre. La prodigalité de la Norvège est sympathique, parce qu'elle est juvénile. Elle n'en constitue pas moins un danger pour ce jeune peuple, et quelques-uns déjà s'en inquiètent, se souvenant du mot de Jean-Jacques : « On a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs et des citoyens. » Mais cet afflux inespéré de ressources matérielles accroît aussi grandement l'élan de l'activité norvégienne, en même temps qu'il excite les intellectuels de la nation à se donner le seul luxe qui ne trompe pas, celui du savoir, celui de l'art, celui de la pensée, de la civilisation « classique » enfin, humaine, et non pas seulement scandinave. Le modèle en est fourni par la France. Par là encore, la Norvège vient à la France, tout naturellement.

Mais la France ne va pas assez à elle. Ici, nous recommençons l'expérience faite déjà en Hollande, avec des nuances toutefois. Tandis que la Hollande a besoin de la France pour se dégager de l'emprise allemande, chaque jour plus menaçante pour sa personne morale, la Norvège, elle, n'a nullement besoin de la France pour vivre sa vie norvégienne. Elle la vit très bien sans nous, et même sans personne. Ce qu'elle reçoit d'Allemagne par ses universités (pas encore très nombreuses, ni très influentes) ne la germanise pas. Ce qu'elle reçoit d'Angleterre par ses bateaux de commerce ne la rend pas plus britannisante, et peut-être au contraire. Peu assimilable, d'ailleurs défendue par son rempart de mers et de frimas, elle n'a guère à redouter de ne pas être elle-même. Mais elle aspire à une culture littéraire, artistique, scientifique, qui embellisse sa jeune force et qui couronne de grâce ses récentes ambitions. La fortune littéraire d'un Ibsen, d'un Björnson, en Europe et dans le monde entier, l'encourage à voir plus loin que ses bateaux de pêche, que l'exportation de ses pyrites et l'exploitation de ses « forces motrices, » qui sont d'ailleurs d'un avenir incalculable. Née brusquement à l'industrie hier, et son développement procédant par bonds depuis la guerre, elle recherche la France surtout comme l'Athènes moderne, pour achever, pour perfectionner son éducation intellectuelle. Car elle sent bien que ce qui lui manque en fait de culture, ni l'Allemagne, ni l'Angleterre ne le lui donneront. Ainsi, les principes de la politique, et les clairs enseignemens de l'Histoire, venus de France, peuvent, doivent se continuer logiquement chez elle

par l'éducation générale que fournissent notre esprit national, notre art, notre littérature, notre science. Les intellectuels norvégiens aspirent à cet enrichissement général pour leur pays, et le pays s'y prêtera volontiers : à condition toutefois que la France fasse le geste de l'offre qui répond à une discrète demande. En Hollande, des hommes considérables vous pressaient les mains, disant sur le ton de la prière : « Aidez-nous, venez à notre secours, pour nous désengluer de l'esprit allemand, de la mentalité allemande ! » En Norvège, on vous dit, avec amitié certes, mais avec tranquillité : « On ne voit jamais de Français chez nous, et c'est regrettable. On n'entend jamais parler français, parce que vous n'envoyez pas de voyageurs de commerce. On oublie en conséquence le peu de français qu'on apprend aux écoles. L'anglais, au contraire, *on en a besoin*. Cependant, vous voyez peu de livres anglais aux devantures, très peu. On préférerait des livres français; mais il faut des lecteurs pour les lire, et, comme on ignore trop votre langue... Vous voyez que tout se tient. Puis, vos libraires sont d'une routine, d'une inertie décourageantes. Il faut leur réclamer vingt fois, pour obtenir, avec une réponse maussade, des conditions léonines, tandis que le commis allemand apporte tout, offre tout, prête, *donne*, reprend ou échange, et remercie encore et vous comble d'amabilités. Un exemple : beaucoup de nos savans, qui savent le français, voudraient se tenir au courant de la science française, car *vos livres sont toujours jugés plus clairs, et vos méthodes scientifiques plus sûres, plus élégantes que celles des Allemands*. Mais, impossible d'obtenir les annonces de vos livres scientifiques nouveaux, d'en avoir spécimen, ou de les recevoir pour les examiner. Avec vous, il faut toujours acheter sans savoir ce qu'on prend. On ne peut cependant acheter, même de la science, que sur échantillon. Et, s'il s'agit d'un nom nouveau, l'examen s'impose. Comment une nation si intelligente a-t-elle si peu de sens pratique? De même pour la diffusion de votre langue. Vous avez des Alliances françaises, et il se passe parfois des années sans qu'elles aient des conférenciers vraiment dignes d'intérêt à nous faire entendre (1), alors que vous regorgez d'orateurs, de causeurs, de poètes, de professeurs rompus à la

(1) Par exemple, à Drammen, où j'ai trouvé un petit auditoire très fervent, il y avait quatre ans qu'on n'avait entendu un conférencier français!

parole publique, alors que vos savans même parlent une langue professionnelle impeccable et sans pareille, et vous ne venez pas à nous, et vous vous faites désirer, et vous trouvez que la Norvège est trop loin de la France! Est-ce que par hasard la France serait plus près de la Norvège? »

Pourtant, la France prit pied en Norvège, jadis, à sa grande manière, par le rayonnement de son art : les figures sculptées de la cathédrale de Tronjheim disent assez haut sa gloire en pays scandinave, au XIIIe siècle. Bien d'autres échanges, alors, s'accomplirent sous les auspices d'un art civilisateur entre tous, supérieur à tout ce qui existait en Europe. Pourquoi, à la faveur du bouleversement qui fait craquer partout les vieilles routines, la France ne planterait-elle pas dès maintenant des jalons sur ce terrain nordique tout prêt à les recevoir?

C'est de quoi nous parlions, M. Édouard Soulier et moi, dans ce groupe d'amis chauds de la France où le zèle du ministre de France, le dévouement de nos hôtes de Bygdö, les lettres efficaces de nos correspondans français, nous avaient introduits. Nos conférences, lors de ce premier passage, ne furent pas très nombreuses, car la parole publique n'était pas notre seul moyen d'action, et les entretiens répétés, les enquêtes, les visites, ne furent pas d'un moindre office. Et puis, à Christiania, le public propre à une conférence en français n'est pas illimité, et chaque séance lui demande un effort qu'on ne peut multiplier. Cependant, à dire vrai, nous fûmes surpris du nombre d'auditeurs qu'assembla par deux fois dans un vaste et beau local l'Alliance française de Christiania. Le distingué président de l'Alliance, M. Knagenhjelm, et le ministre de France, encadrèrent ces séances de leur parole, très écoutée. Le salon de Bygdö accueillit aussi, devant un auditoire d'élite, une conférence uniquement littéraire : le savant et délicat Collin, âme généreuse qui a élevé comme Bojer la voix pour la France, était là, avec Bojer; et de même nos amis de la presse, du *Tidens Tegn* et de l'*Aftenposten*, des professeurs de l'Université de Christiania ; l'éminent directeur du musée, M. Jens Thijs, le même qui, après un bel ouvrage sur Léonard, en exécute un monumental sur *l'Art et l'Ame de la France ;* présent aussi le directeur des archives des Affaires étrangères, M. Hammer, et tant d'autres que je ne puis nommer.

Je ne saurais pourtant omettre, à côté de notre ministre, ceux qui, après avoir accompli leur devoir au front, servent la

France à ses côtés en se guérissant des atteintes cruelles de la guerre, et font de leur convalescence même un « service en campagne » loin du pays, M. Hourticq et le capitaine Lescoffier. De tels élémens, rapprochés à trois reprises, au lendemain du passage de M. Albert Thomas, réveillèrent à ce point le goût pour les choses de France, qu'on ne nous laissa point partir sans nous faire promettre de nous arrêter, et de parler encore au retour. Nous nous y sommes engagés de grand cœur.

EN SUÈDE, ET POINTE SUR COPENHAGUE

5-22 mai.

Je quitte Christiania le 4 mai dans l'après-midi, pour aller d'une traite à Lund. Moins grandiose que le trajet de Bergen à Christiania, celui de Christiania à Lund, par Göteborg, a son charme de pittoresque mitigé. Tout s'adoucit en passant de la Norvège à la Suède. Cela se sent surtout en descendant vers la Scanie, cette Provence de la Scandinavie. Favorisé par un temps merveilleux, où le printemps enfin réveillé essaye ses premières tièdes haleines, j'arrive à Lund comme enivré de lumière et de chaleur méridionales, pour être reçu par mon jeune et aimable collègue M. Ganem, lecteur à l'Université de cette ville. Je lui dis mon contentement. Mais, dès la gare, je tombe sur un casque à pointe. Où suis-je? en Allemagne? Hélas! je suis bien en Suède, dans cette Suède qui hier était encore celle de Bernadotte. Quoi que je fasse, je verrai un casque à pointe partout.

La ville, avec ses bâtimens universitaires au centre, sa célèbre cathédrale de style romano-lombard, ses musées, ses promenades, ses souvenirs du poète Tegner et ses vieux arbres cerclés de fer au haut de leurs troncs chenus, est une aimable et familiale cité d'étude, mi-activité, mi-recueillement. Et l'air d'une salure atténuée qu'on y respire est fortifiant sans être rude. Je visite avec mon érudit confrère de l'Université, le professeur Wrangel, l'antique crypte de la cathédrale, puis le « laboratoire archéologique » de l'Université. Là, comme dans les universités allemandes (nous en sommes si près!), ordre et outillage parfaits. Excellente institution encore que cette maison des étudians, à la fois cercle, restaurant, théâtre et salle de réception, où la jeunesse universitaire reçoit elle-même ses maîtres, et organise ses galas en fraternité avec ces

grands aînés. C'est dans la salle des fêtes que se donnera notre séance.

Le premier contact avec les Suédois est plein de grâce, et l'on sent, dès l'arrivée, la culture ancienne et la courtoisie naturelle de la nation. Sans le casque à pointe, on serait déjà gagné : ah! la fâcheuse vision! Meilleure est celle du tricorne-lampion, gris retroussé de bleu, timbré des trois couronnes. Ceci, c'est la coiffure du temps de Charles XII, et Charles XII nous semble français par Voltaire. Il est classique chez nous. Ce lampion d'opéra-comique, c'est celui de la guerre en dentelles. Quel contraste avec le cuir bouilli armaturé de bronze et terminé en paratonnerre! Deux coiffures, deux siècles, deux sortes de guerre, deux civilisations juxtaposées, conjuguées : est-ce un symbole, ou si je rêve? Me voilà déjà à épiloguer sur ces contrastes avec un Suédois qui est bien le plus fervent ami de la France, et que je m'en voudrais de ne pas nommer, M. Ackrel, lorsque Ganem, qui a dressé le programme précis de mes courtes heures, me propose de pousser une pointe à Copenhague. Nous sommes au samedi. Jusqu'au lundi, on a le temps. Une heure de train jusqu'à Malmoë, deux heures de bateau par mer toujours calme (la Baltique est un lac), et pas de sous-marins d'ordinaire. Allons-y! Bien que le Danemark doive être l'objet d'une visite spéciale et attentive de mon compagnon de route, je saisis l'occasion; j'irai simplement déposer quelques cartes, voir qui sera visible, et l'annoncer.

Dès le bateau, le ton de la vie que l'on mène à ces deux pointes de la péninsule dano-suédoise nous est indiqué. C'est ainsi, paraît-il, tous les samedis soirs. Le vapeur moderne, nullement de style Watteau, évoque néanmoins l'idée de quelque « embarquement pour Cythère. » Cythère, c'est Copenhague. Dans cette capitale du plaisir, tout semble adapté à l'utilisation la moins janséniste des profits de la guerre. Le cosmopolitisme enrichi a là ses temples dans ses hôtels. Vue pénible à qui vient de France et sait qu'il existe un Sleswig; et même, spectacle un peu scandaleux pour un Danois qui a le cœur à la bonne place. De ceux-là, d'ailleurs, il existe encore un certain nombre, et peut-être un grand nombre. Je le souhaite, et me garderais de juger. Je me borne à noter une impression générale, et j'ajoute vite que, venu surtout pour frapper à certaines portes et pour juger de certains accueils, j'ai constaté avec un grand soula-

gement que les fervens de la France n'ont rien calmé de leur ardeur, et au contraire, depuis que la grande lutte a rouvert un débat qui met en cause leur Alsace presque autant que la nôtre. Dans les brèves heures dont je dispose, je ne puis que recevoir un instant l'hospitalité très gracieuse de notre ministre, puis chercher la rencontre de M. Nyrop, que je manque. Je trouve, en revanche, le vénérable philosophe M. Höffding, le « pensionnaire national, » dont la haute sérénité, analogue à celle de notre Boutroux, n'est point exempte de sympathie pour les défenseurs des principes éternels de la justice et du droit. Son salon fut naguère ouvert à la parole ardente de Charles Richet, et cette séance a laissé de profonds souvenirs. Guidé par mon cicerone danois, M. Knut Ferlov, — un ancien élève de Bergson qui a traduit Bergson en sa langue, et qui a porté de rudes coups au dieu Georges Brandès, — je m'achemine chez le docteur Tscherning, dont la femme et la fille soignent nos blessés dans les hôpitaux de Paris. La conversation fut réconfortante. Et elle devint tout à fait passionnée chez l'éminent docteur Ehlers, membre correspondant de notre Académie de médecine, et président très actif de l'Alliance française de Copenhague. C'est pour le coup que je maudis mon horaire brusqué! Si j'avais prévu cette chaleur, cette insistance! Mais quoi! j'en savais assez pour renseigner celui qui devait me succéder. M. Ehlers utilisait au bateau même, mes dernières minutes, et il m'écrivait aussitôt après, à propos d'un petit don de livres : « Ce don nous arrive à un moment où je fais des efforts particuliers pour fortifier la « tranchée danoise » de l'Alliance française avec les « sacs » de la littérature française. J'ai pu ramasser, pendant la guerre, 1 200 volumes, malgré le grand nombre que nous avons distribués aux camps des prisonniers... Nous faisons appel à tous nos amis de France, en les priant d'examiner bien leurs bibliothèques, et de ne pas brûler leurs vieux bouquins, mais de nous en faire cadeau. Aidez-nous à remplir cette noble tâche, de rendre les trésors de la littérature française accessibles à nos compatriotes... » J'ai promis à M. le Dr Ehlers que je me ferais l'écho de son appel. Je tiens ici parole.

Le lendemain, j'étais à Lund, où je donnais ma première conférence en Suède. L'empressement avec lequel est reçu, en Suède, un membre de l'Université de France, et les égards qui

lui sont toujours et partout témoignés, sont trop agréables à consigner ici pour qu'on ne s'en fasse à la fois un devoir et un plaisir. Avant moi, M. Baldensperger et M. Paul Verrier en avaient fait l'expérience. A Lund, la conférence fut précédée d'un banquet universitaire, où assistaient, outre le recteur, le prorecteur, les professeurs, notre « lecteur » M. Ganem et M. Ackrel, un certain nombre de dames. Un très élégant toast fut porté au conférencier, et par-dessus son épaule à l'Université de France, par M. Wrangel, professeur d'histoire de l'art.

Des propos très sympathiques s'échangèrent ensuite, où le nom des maîtres de la Sorbonne et du Collège de France revint souvent. Mais c'était le nom de Gaston Paris, surtout, qui était dans toutes les bouches. En Scandinavie, comme en Hollande, le rayonnement de ce nom est incomparable. Tous les maîtres actuels de philologie se réclament de lui, et aussi de Paul Meyer, et se font gloire d'être leurs disciples. Et ceci, pour nous borner à cet exemple, atteste que notre haut enseignement possède certaines supériorités proclamées par tous hors de pair. Gaston Paris a marqué la science des langues romanes, dans le monde entier, du sceau de la France. Aussi, comme il serait à souhaiter que tous ceux qui, à l'étranger, se réclament si justement de sa méthode, pussent avoir hérité aussi de son esprit si compréhensif, si généralisateur! Ce n'était pas seulement un maître en philologie, mais un maître en psychologie; ses conclusions traversaient les siècles pour relier la vie d'aujourd'hui à la vie d'autrefois. Elles étaient une démonstration sur le vif de la pérennité de l'âme française, de sa supériorité, de sa beauté. Le « vieux français » n'était pas pour lui un cimetière de mots dont on catalogue les ossemens. Comme Michelet, il faisait sortir le Lazare de sa tombe, et avec lui la philologie aussi était une « résurrection. » Le passé revivait à la lumière du présent. Ce n'était donc pas une étude de fossiles que la sienne, et il ne traitait aucune langue romane, à plus forte raison le « roman » français, en langue morte. Il ne l'exilait point, ne la reléguait point loin de ce qu'elle a enfanté. Y a-t-il une science de la racine sans celle de l'arbre développé? La langue française ne doit-elle être étudiée que comme un mécanisme d'archéologie? n'offre-t-elle qu'un intérêt rétrospectif? J'entends bien que, ainsi prise (et c'est ainsi qu'on l'étudie en Scandinavie et ailleurs), c'est une étude de tout repos, comme

l'histoire naturelle, et qu'on peut la mettre sous vitrine sans danger d'explosion. Mais est-ce là l'hommage que mérite un Gaston Paris, que mérite une littérature qui est la première du monde? Ah! les « méthodes » allemandes ont bien travaillé dans tout ce Nord de l'Europe, puisqu'elles ont réservé au « roman » tout ce qu'elles refusent au « français, » puisqu'elles ont mis en bocaux ce que notre ami norvégien appelait « le sel du monde, » et que, sous prétexte de Science elles ont stérilisé l'esprit pour cultiver la lettre. C'est ce que, doucement, j'essayais d'insinuer à mes très aimables interlocuteurs, tout en reconnaissant *in petto* que, là aussi, il y avait de notre faute. Car il nous est arrivé maintes fois de donner chez nous lettre d'obédience aux seules « méthodes » allemandes, alors que nous avions pour nous, en nous, la science française. Espérons que, de ce côté-là encore, il y aura bientôt quelque chose de changé, je veux dire de remis à sa juste place, et pas seulement chez nous.

A Vesterös, petite ville industrielle où je suis l'hôte de l'évêque luthérien, la conférence qui m'a été demandée, sur « la tradition artistique en France depuis le XVIIe siècle, » se donne dans la grande salle du lycée. Je ne suis pas peu surpris du nombre et de la nature de l'auditoire : beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, une très vive attention, et une intelligence aisée de notre langue. On est heureux d'entendre parler français par un Français. C'est rare à Vesterös, et c'est vraiment tant pis pour nous.

A Upsal, le « docent » de littérature romane, M. Wahlgren, m'attend à la gare. Je serai l'hôte de Mgr l'archevêque Söderblom, primat luthérien de Suède, autrefois attaché à la chapelle suédoise de Paris. Mais ma première visite est pour la célèbre cathédrale (trop « refaite, » d'ailleurs), la cathédrale rouge, en briques, où je vais saluer la plaque commémorative d'Étienne de Bonneuil, architecte français, qui en fournit le plan par contrat, passé à Paris, le 8 septembre 1287. Étienne de Bonneuil appartenait à la « confrérie maçonnique de Notre-Dame. » Ainsi, au XIIIe siècle, l'art français rayonnait jusqu'en Scandinavie, à Tronjheim, à Lund et à Upsal, pour ne citer que ces trois exemples. Et la Suède était en relations directes avec l'Université de Paris. Comment l'évocation de si fiers souvenirs se produirait-elle chez le voyageur français sans s'accompagner

d'une profonde tristesse en songeant au temps présent? Cependant Mgr Söderblom m'introduisait lui-même, comme prochancelier de l'Université, auprès de mon nouveau public, une centaine de personnes groupées dans une salle de cours. J'avais plaisir à y saluer le Président de l'Alliance française, M. le professeur Staaff, qui continue la tradition de son oncle, ce colonel suédois qui composa de très belles anthologies françaises, bien connues des hommes de ma génération. Cette première conférence devait être suivie d'une seconde, qui me fut demandée le soir même à la réception chez l'archevêque, de sorte que je ne devais point quitter la Suède sans avoir rappelé par deux fois à Upsal les traits de la France, la première fois à travers Michelet, la seconde à travers le héros d'Aubigné. M. le pasteur Édouard Soulier, de son côté, récidivait sur des instances pareilles, et parlait sur la question religieuse en France, et notamment sur « l'union sacrée » du protestantisme et du catholicisme, confondus dans la même foi en la patrie et dans la certitude de ses glorieuses destinées. Paroles utiles à faire entendre, puisqu'elles ne provoquèrent pas moins de surprise que de sympathie. Évidemment, on ne « voit » pas très bien, en Suède, la « vraie France. » L'image que depuis un demi-siècle on s'en fait ressemble un peu à ces peintures religieuses du moyen âge récemment découvertes en Scandinavie, où l'on démêle des traits et une couleur qui durent être admirables en leur temps, mais que les archéologues attentifs peuvent seuls restituer, tant elles ont été altérées par les badigeons successifs sous lesquels une main moderne les a ensevelies. Inutile de dire quelle main posa depuis 1870 ces couches de badigeon, et de quelle maîtresse façon la nation qui se fait de l'organisation un monopole conduisit ce bel ouvrage.

Déjà dans une conversation à Upsal, tenue chez l'archevêque même, et bientôt après à Stockholm, je sentis combien il s'en fallait que l'opinion en Suède fût « au point » en ce qui concerne la France actuelle. Non pas cependant que la Suède nourrisse contre la France une animosité foncière : le pourrait-elle, lorsque de tout temps la France l'a louée, choyée, lorsque ses écrivains l'ont célébrée, ont consacré à ses grands hommes les études les plus flatteuses, bref, qu'ils ont déterminé à leur sujet un mouvement général de sympathie, d'estime, qui allait jusqu'à les surnommer les « Français du Nord? » Aussi la Suède, nation

intellectuelle et même raffinée, qui tient directement de la France une partie de son art moderne, et qui tenait d'elle séculairement la grande culture par les humanités françaises, nous est-elle beaucoup moins personnellement hostile qu'elle n'est devenue depuis peu de temps, et d'une pente irrésistible, séide de l'Allemagne. Tout d'ailleurs l'y poussait : le voisinage immédiat, la communauté de la mer germanisée (car la Baltique est devenue un lac germain), les échanges intellectuels par les Universités si voisines, les échanges commerciaux à ce point développés que l'Allemagne semble les avoir monopolisés, l'instruction militaire calquée sur le modèle du plus fort, enfin le recul graduel de tous les élémens français en Suède, jusqu'à la totale disparition de la France elle-même, sauf ses représentans officiels et quelques rares unités qui apparaissent plutôt comme les épaves d'un grand naufrage que comme une colonie forte et organisée. Car enfin, sauf de rares exceptions, des Français en Suède, il n'y en a pas. On n'en voit aucun. Dans le train, comme je me plaignais à un inspecteur que le long questionnaire soumis au voyageur posât ses douze questions en toutes sortes de langues sauf la française, lui demandant pourquoi la française était à peu près la seule langue exclue, il me répondit : « Vous êtes le premier à réclamer. Car, dans ce pays, on ne voit jamais de Français. » Comment s'étonner, après cela, que l'Allemagne ait réussi à refouler tout ce qui pouvait contre-balancer ou neutraliser un peu son influence ?

En 1870, après Sedan, tous les journaux de Suède parurent encadrés de noir. Et, en 1914, après les massacres de Belgique et l'incendie de Louvain, les officiers de l'armée suédoise, délirans d'enthousiasme, se jetaient dans les bras les uns des autres en criant : « Mort à la Belgique! Gloire à nos frères d'Allemagne! Dans huit jours ils sont à Paris! » C'est alors que l'épée suédoise faillit sauter hors du fourreau. Mais ce n'était plus celle de Gustave-Adolphe. L'épée suédoise actuelle sort de la manufacture de Solingen.

Elle ne sera pas dégainée, et c'est tant mieux, surtout pour elle. Car la situation a bien changé. La Suède apporte, semble-t-il, une conviction décroissante à ses manifestations de « germanite » aiguë. Son orgueil natif, tout enflé naguère par la force d'écrasement du grand voisin, a été sensiblement rabattu,

et l'on dirait que ses ailes cherchent le vent. Après la Marne, elle a été surprise; après l'Yser, la Somme, Verdun, décontenancée; la démonstration de la puissance anglaise la trouble, l'entrée en scène des États-Unis l'inquiète et va peut-être bientôt l'affoler. Sur ces entrefaites, il y eut les premières palabres de Stockholm, avec, par-dessous, le malaise populaire croissant, et les revendications légitimes d'un peuple qui jusqu'ici n'a compté pour rien dans l'État, et qui aspire à compter pour quelque chose. Nous étions là, lorsque ce malaise commença à s'accentuer, et nous en vîmes des marques bien singulières dans certaines questions naïves, dans certains effaremens. Tout au plus croyait-on à la victoire moindre, chez l'Allemagne. Mais la possibilité d'une défaite n'effleurait pas encore l'esprit de la Suède. Peut-être n'en est-il plus ainsi à cette heure. De même, dans la résistance française, voyait-on plutôt un honorable effort, naturel chez une nation jadis guerrière, ou encore un sursaut crispé de son agonie, plutôt que le *risorgimento* victorieux de la France de demain. Jour à jour, cependant, nous avons vu poindre l'annonce de ce qu'on appelle honnêtement une « évolution » dans son attitude, sinon encore tout à fait dans son sentiment le plus profond. Mais a-t-elle un sentiment profond, la Suède de 1917, autre que le culte de la force et des intérêts matériels? N'a-t-elle pas été atteinte dans ses moelles et altérée dans son âme, cette nation fine, cultivée, aux traditions si anciennes et plongeant dans un noble passé, par la contagion de l'esprit matériel allemand, par son besoin de jouissance grossière, par ses goûts dominateurs de parvenu, par cette totale indigence d'idéal qui fait de « l'organisation » mécanique du monde le but du monde, et surtout la satisfaction de l'appétit allemand? Il y a bien quelque chose de cela, et beaucoup, dans le changement de la Suède à l'égard de la France, et à son propre égard, entre 1870 et 1914. Sans parler de son enrichissement soudain depuis la guerre, et qui offre à certains égards quelque chose de monstrueux. Aussi le danger qu'elle court à cette heure est-il parmi les pires. Car il est d'ordre moral non moins que d'ordre politique et social. L'esprit féodal règne en Suède comme en Allemagne : mais tout annonce qu'il n'y régnera plus longtemps. Caste militaire, hiérarchie nobiliaire, autant d'institutions qui chancellent aujourd'hui sous les coups de bélier de la vague socialiste. Les

progrès du socialisme en Suède sont grandissans, saisissans. C'est peut-être ce facteur, netiement antimilitariste, qui a arrêté les velléités guerrières du roi et de l'armée, en 1914. Et le parti libéral, qui est en ce moment l'honneur de la Suède, grandit aussi, ne se résigne pas à l'inaction, et aura peut-être bientôt (les élections d'hier le prouvent), avec l'appui et l'appoint socialiste, une revanche à longue portée. Si le suffrage universel donne enfin la parole au peuple (et on en viendra forcément là, car la Suède est encore en deçà de 1848!), et si son peuple se rapproche du « peuple » norvégien, celui-là libéré et démocratisé à fond, bien des choses seront changées en Suède, qui déjà d'ailleurs changent peu à peu tous les jours. Mais il aura fallu la défaite de l'Allemagne pour dessiller des yeux qui, depuis trente ans environ, n'ont guère eu que des regards pour le succès, et presque aucun pour un idéal désintéressé.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que les esprits élégans et ornés, qui n'ont jamais manqué en Suède, ne soient sensibles, aujourd'hui comme autrefois, aux beautés de l'art et de la culture intellectuelle. Ce n'est pas qu'ils ne soient capables de rendre à la France un hommage qui est sincère, en ce sens qu'il est un peu plus qu'une politesse et un peu moins qu'une adhésion du cœur. Au cours de nos visites et de nos entretiens, nous entendîmes beaucoup d'éloges de la France, mais surtout de son art, de sa littérature, en général, c'est-à-dire de son passé. Avec une courtoisie très délicate et flatteuse, les intendans des musées royaux, qui comptent des savans tels que M. Montélius, nous firent honneur de leurs richesses, où la France occupe une place de choix. Non moins flatteuse fut la demande qui me fut adressée d'une conférence spéciale sur Pigalle; car on sait que la sculpture suédoise date du XVIIIe siècle français, et que ce sont deux statuaires français, bien connus de Pigalle, savoir : le frère d'Edme Bouchardon, et Larchevêque, qui formèrent à Stockholm le premier sculpteur de la Suède, Sergel, tandis que notre Jacques Saly faisait école à Copenhague, avec la statue équestre de Frédéric V. Nous fûmes donc, en général, comblés d'attentions (sauf par la presse, qui est tout entière pro-allemande), au point que notre séjour fut clos par un banquet, et qu'à ce banquet assista notre ministre de France, esprit averti s'il en fut, et qu'une rare et haute distinction met à

l'abri d'une duperie quelconque. Pour notre modeste mission, pour nos très modestes personnes, le succès était si imprévu qu'il nous rendit plutôt un peu sceptiques. Nous étions loin de prévoir, alors, sur les complaisances de la diplomatie suédoise, ce qui s'est découvert depuis. Cependant une sorte d'instinct nous faisait craindre que les sincérités mêmes d'une nation si raffinée ne fussent teintées d'habiletés savantes. Mais nous fûmes heureux, certes, et nous nous applaudîmes justement de voir que le prétexte fourni par notre présence, aidé des circonstances générales, avait paru suffisant pour donner corps à une manifestation française où nos amis suédois fraternisèrent avec les membres de notre colonie. Nous pûmes, là, serrer bon nombre de mains affectueuses et loyales. Si, dans cette fête, le souvenir du banquet hollandais de Wittebrug nous hanta malgré nous par son émotion incomparablement française, nous n'en fûmes pas moins touchés par tous les témoignages d'admiration et de respect que nous entendîmes formuler sur notre pays. Même platoniques, même rétrospectives, ces démonstrations, qui parfois ressemblaient à des protestations et paraissaient vouloir dissiper une méprise, n'étaient pas moins appréciables, et il est de toute justice de les enregistrer. Peut-être, au fond, la France compte-t-elle en Suède plus d'amis chauds qu'il ne s'en peut déclarer à l'heure actuelle : notre pays peut accorder à leur timidité un crédit généreux. En attendant, l'éloge de la France scientifique, qui tomba ce soir-là (21 mai) de la bouche la plus autorisée pour le formuler, mérite d'être relevé.

Le savant Arrhénius, maître incontesté de la physico-chimie dans les pays scandinaves, avait accepté avec empressement de présider ce banquet franco-suédois. Ancien hôte de la France, membre correspondant de notre Académie des Sciences, lié naguère avec les regrettés Henri Poincaré et Darboux, et aujourd'hui en relation avec MM. Painlevé, Gaston Bonnier, Haller et leurs confrères, il rappela dans son toast, avec un grand à-propos, que les titres de la France dans la science pure n'égalaient pas seulement, mais surpassaient aujourd'hui, contrairement à l'opinion courante, ceux des nations les plus réputées. « Je profite de cette occasion, » dit-il en propres termes, « pour corriger une erreur courante, *même en France*, que la France aurait à cet égard une position plus modeste que l'Allemagne. »

Il est vrai qu'il s'appuyait surtout sur l'attribution des prix Nobel. Mais, reconnaissant de lui-même que cette base était insuffisante, il élargissait la question, et concluait ainsi : « La France a possédé et possède encore une place aussi prépondérante dans les sciences physico-chimiques que dans l'histoire naturelle, dans la littérature, dans les beaux-arts et dans la culture en général. » Si objectif et « statistique » que fût cet hommage, il fut doux à nos oreilles françaises. Le ministre de France, dans un speech plein de grâce et de verve, le releva après nous, et nous ne partîmes point sans laisser, là aussi, des amitiés.

SECOND SÉJOUR A CHRISTIANIA, ET RETOUR EN FRANCE

23 mai-8 juin.

Le lendemain 22 mai, je prenais congé du groupe dévoué qui nous avait secondés dans notre campagne pour la France, et auquel était dû pour une large part le succès du banquet de la veille : M. Paul Desfeuilles, M. Edmond Carlson, M. Mohne, M. le pasteur Serfass, et une amie française qui acclimate l'esprit et la langue de chez nous au bord de Ström, tant par sa vive conversation que par ses traductions excellentes d'ouvrages suédois en français (1). Et ces derniers échanges de sympathique gratitude sont tels que, du coup, j'oublie mes bagages...

Quinze ou seize heures après, me voilà à Christiania, foulant à nouveau la rue Charles-Jean où roule plus que jamais, à toute heure du jour et de la nuit, un flot de population animée. Car il n'y a presque plus de nuit maintenant, rien que deux ou trois heures de moindre clarté. Cette lumière ininterrompue est comme l'ivresse septentrionale : elle détermine un état de joie, d'excitation continue, qui se traduit en Norvège par une recrudescence de la vie sportive, et des couleurs encore plus vermeilles répandues sur tous les visages. Jeunes gens et jeunes filles portent en ce moment la tenue voyante des examens conquis à l'Université : tout dit la force, la jeunesse, la gaîté. On sent ce peuple vivace, né d'hier à l'industrie et à la richesse,

(1) Mlle Stephana Harel a traduit, outre certains ouvrages techniques, le livre de M. Andréas Lindblom sur *La peinture gothique en Suède et Norvège*, publié par l'Académie royale de Stockholm; — elle prépare en ce moment la traduction de *La Grèce préhistorique*, du savant M. Montélius.

plein d'une belle sève. Et la décision des regards, la netteté des idées et des volontés, l'indépendance crâne de toutes les allures offre un contraste marqué avec la race moins caractérisée, plus complexe et plus fuyante que nous venons de quitter.

Dans cette fin de mai, d'une beauté de nature presque ensorcelante, tout chôme, et les parleurs perdent d'ordinaire leurs paroles. La saison des conférences est passée. Et néanmoins, le public qui nous avait priés de revenir nous attendait de pied ferme, peut-être plus dense à cette seconde visite qu'à la première, comme si dans l'intervalle on avait senti un peu plus, un peu mieux, le besoin d'un rapprochement intellectuel avec la France. Cette fois, c'était le recteur de l'Université de Christiania, le savant M. Morgenstierne, qui nous ouvrait sa petite salle des Fêtes, et tantôt nous introduisait lui-même, tantôt nous faisait introduire par le professeur Collin, un ami si déclaré de la France que ses articles publiés sur nous depuis la guerre forment un volume. Trois jours consécutifs, les 23, 24 et 25 mai, trois conférences furent données devant une salle pleine. Quelques jours après, le veille même de notre définitif départ, nous étions reçus en audience par le Roi, avec une affabilité dont nous gardons un souvenir pénétré.

De toute la Scandinavie, c'est la Norvège qui, à l'heure actuelle, offre à l'action de la France le champ le plus sûr, le plus fécond. Rien ne troublerait cette action, et tout la favoriserait, si elle s'exerçait sans trop attendre. Les intellectuels la souhaitent, le commerce y aspire, la librairie la demande, l'art y fait appel, l'enseignement à tous les degrés en sent la nécessité. Preuve en soit un article paru dans le *Tidens Tegn*, du 25 mai, sous ce titre significatif : *A l'école des Français*. L'auteur, en louant ce qu'il avait trouvé de vivant dans la manière des conférenciers français, s'adressait aux professeurs de son pays : « J'ai plusieurs fois parlé du danger que présente l'enseignement de l'histoire dans nos grandes écoles, tel qu'il est fait maintenant, c'est-à-dire d'une façon sèche et doctrinaire. Il faut apporter un changement radical à cet enseignement, et il n'y a aucun doute que c'est chez les Français que nous avons beaucoup à apprendre. Voilà pourquoi je donne le conseil suivant aux professeurs actuels et futurs : Apprenez un peu « chez les Français! » Faites-vous expliquer par les savans français qu'il est possible d'intéresser et de charmer, sans pour cela abandonner la dignité

scientifique. Ce n'est pas une obligation inéluctableque d'enseigner sous une forme aussi rébarbative que possible. »

Voyons bien ce qui se cache sous ces mots, c'est-à-dire le contraste entre l'esprit français et l'esprit allemand. La « pédagogie » allemande s'est infiltrée partout, en Scandinavie, comme en Hollande, en Suisse comme en Scandinavie. La Norvège et la Hollande, nettement, aspirent à s'en défaire. Ce serait facile en Norvège, pays jeune, où tout se transforme et s'améliore au fur et à mesure de la croissance. Et déjà, pour amorcer un premier contact, il s'est trouvé un généreux donateur qui a consacré une somme de 20 000 couronnes dont la rente servirait à l'envoi d'un étudiant norvégien à Paris. C'est le premier pas dans une voie où nous devons, nous, en faire beaucoup d'autres.

D'ailleurs, de toutes parts, en Norvège, les mains se tendent vers la France. Une dernière fois, je rappelle les paroles de Bojer, déjà citées ailleurs (1) : « Les sentimens des Norvégiens sont anciens. Notre Constitution est fille de la Révolution française... Le peuple est pour la France. La grande masse comprend que la France, une fois de plus, lutte pour une cause où l'humanité tout entière est intéressée. Aussi, la victoire de la France sera saluée comme une victoire pour la civilisation universelle. » Voilà ce qu'écrit l'auteur de *La Puissance du Mensonge*. Et voici ce qu'écrit, lui, un soldat de carrière, un colonel norvégien qui brûle de combattre dans nos rangs (et dont tout le monde prononcera le nom quand j'ajouterai qu'il a enseigné le ski à nos alpins et qu'il a écrit un petit livre admirable sur le soldat serbe), — voici donc ce qu'il écrit en haut lieu chez nous : « Ce fut mon désir, dès les premiers jours de la guerre, d'entrer dans votre Légion étrangère, seul moyen d'avoir l'honneur de me battre sous le tricolore français. Si j'obtiens un congé, c'est mon espoir d'avoir un passeport pour la France et d'entrer comme soldat dans la Légion...

« Je marche très bien, je tire très bien, je suis très bien discipliné, je ne connais pas de maladie, je peux porter le sac et le fusil très bien. Monsieur, est-ce qu'il y a des chances pour un vieux colonel d'être soldat dans votre armée ?

« Je peux être sentinelle dans une tranchée, et peut-être

(1) *La Grande Revue*, mai 1916, p. 423, article de M. La Chesnais.

sauver la vie d'un de vos jeunes soldats. La France a besoin de sa jeunesse. Je serais très heureux de faire la guerre contre les barbares, et « pour mettre un peu plus de gentillesse dans le « monde. » Dites-moi alors s'il y a des difficultés pour obtenir le bonheur d'être engagé comme simple soldat. »

L'auteur de cette lettre, en s'excusant de ne pas assister à ma dernière conférence parce qu'il était en manœuvres « contre des mannequins ! » terminait ainsi son billet :

« Veuillez saluer la grande nation, la belle France, votre patrie, le pays des grandes idées. Vive la France victorieuse ! Le colonel H. A... »

« Vive la France victorieuse ! » Si tel n'est pas le cri ouvertement proféré par tous les neutres du Nord, — puisqu'ils sont neutres, — c'est pourtant un sentiment général en faveur de la France qui se dégage des observations que nous avons pu faire au cours de notre mission. Même en Suède en effet, je le crois, l'opinion n'est pas « antifrançaise » par principe, et en tout cas tout le monde s'en défend. Mais elle est énergiquement profrançaise dans toute la Norvège, profrançaise aussi ou proententiste dans la plus grande partie de la Hollande ; quant au Danemark, nous y avons des amitiés individuelles, passionnées, mais annulées momentanément par la confusion générale. Il n'en ressort pas moins de cette longue enquête, que, psychologiquement, la situation morale de la France, auprès des neutres du Nord, est aussi favorable que possible, bien plus favorable qu'on ne le croit dans la masse du public français, et même chez certains de nos intellectuels.

Ce fait domine tout : même absente, même négligente, même vaincue, la France était aimée, la France était regrettée, la France était appelée. Ses « traits éternels » rayonnaient encore au-dessus de ses défaites. Leur éclat se ravive au cours de son héroïque résistance ; ils illumineront le monde demain, après la victoire désormais certaine. Ce phénomène de « l'amour de la France quand même, » chez des peuples étrangers, tels que la Hollande et la Norvège, est une chose unique, que notre devoir est d'entretenir mieux après la guerre, en nous appliquant toujours plus à le justifier. Pour ce faire, nous n'avons qu'à reprendre nos traditions anciennes, notre activité ancienne, et même notre « organisation » ancienne. Car nul peuple n'a été plus organisateur, plus colonisateur que le nôtre, toutes les fois

qu'il l'a voulu. Nous n'avons qu'à nous ressembler. Nous avons, d'héritage séculaire, les grandes vertus qui font les grandes nations. Tâchons qu'il ne nous manque pas même, suivant un mot de La Bruyère, « les moindres vertus. »

Nous étions pleins de ces pensées, lorsque, par une splendide matinée de mai finissant, un train encore bondé de voyageurs et de « valises » nous emporta de Christiania vers Bergen. Là, ce fut la longue attente, une fois de plus! Toute une semaine à guetter la réapparition du vaisseau-fantôme. Enfin, il se montra. Quelques heures après, s'empilaient à son bord tous les impatiens dont les hôtels du port étaient gorgés, diplomates en déplacement, chargés de mission, revenus ou revenans de Pétrograd, voire de Roumanie, de Iassy, de Serbie même! Elle en revient, cette infirmière française qui est réchappée de tout, et dont la poitrine se pare de quatre décorations. Dans ce grand brouhaha joyeux du retour, mille questions se croisent, et les impressions s'échangent, directes, violentes. « C'est le gâchis à Pétrograd! » — « Soit, aujourd'hui! mais demain! Kerensky... » — « Et Stockholm? » — « Ah! Stockholm!... » Ici un geste intraduisible. — « Espérons quand même que ce ballon crèvera comme les autres... » Ainsi devisant, filant droit, — la mer est belle, — nous mettons cap sur Aberdeen, nous roulons en vitesse sur Londres, puis sur Folkestone; puis nous voilà sur un vaisseau plein d'Anglais, escorté d'autres vaisseaux pleins d'Anglais, cinglant sur Boulogne, qui est aussi pleine d'Anglais. Toute cette force qui va s'ajouter à notre force, ce flot humain qui vient couler chez nous accroît encore en nous l'espoir, la foi, l'amour du sol sacré pour lequel tant de sang généreux s'épanche. Et, en touchant enfin la terre française, le 8 juin, après plus de quatre mois d'absence, sans la foule qui me presse, je me prosternerais pour l'embrasser.

S. Rocheblave.

LES
MÉTAMORPHOSES D'UN OPÉRA

LETTRES INÉDITES D'EUGÈNE SCRIBE

De tous les dons de l'esprit, le plus dangereux peut-être est la facilité. Scribe en est un exemple qui peut fournir à cet égard quelque utile enseignement. Sa production fut si abondante, si facile, qu'assurément lui-même n'en tint pas assez compte, et, en la prodiguant avec si peu de retenue, il sembla encourager par là le dédain que trop de gens, les délicats et quelques autres aussi, portaient à une œuvre dont le succès était fait pour susciter bien des envieux.

On sait quelle fut la carrière de Scribe. Pendant quarante-sept ans, il a été un auteur si en évidence, que rien de lui ne nous est inconnu, et que plusieurs de ses succès demeurent encore populaires. Comme un gamin de Paris, il aime le théâtre d'instinct, et son premier rêve est d'y aller, le second d'y réussir. Pour atteindre ce but, il n'est concession qui lui coûte. Ingénieux et souple, esclave du public, sans y paraître, Scribe s'est imposé par sa dextérité, lui et sa manière : aujourd'hui encore, on accueille encore avec plaisir la façon dont il ménage l'intérêt scénique et sait l'augmenter par l'inattendu des épisodes et la vivacité du dialogue. Le malheur est que cette exécution manque de personnalité. Un sujet n'est pas, pour Scribe, une matière où sa propre nature se manifeste, où s'exerce le besoin de convaincre et d'émouvoir, et, plus simplement encore, ce besoin d'expansion verbale que possède tout écrivain véritable. C'est plutôt matière où s'emploie l'habileté d'un maître-ouvrier, expert à son ouvrage et qui s'en vante, quelque chose, — on l'a souvent dit, — comme un chef-d'œuvre d'horlogerie où tout est ajusté, tout se commande et aboutit à la minute précise et à l'effet escompté.

« C'est un métier de faire un livre comme de faire une pendule, » écrit La Bruyère. Scribe aussi est de cet avis : seulement, en faisant une pièce, il pense moins au livre qu'à la pendule. C'est le triomphe de la combinaison, de l'ingéniosité, de l'adresse. Ce ne peut être le triomphe de l'art, qui souhaite plus d'imprévu et moins de mécanique. L'ambition de Scribe semble remplie quand il a exécuté un ouvrage où tout manœuvre à merveille, et, à voir sa pensée ainsi réalisée, il éprouve la satisfaction d'un ouvrier excellent qui passe d'un travail à l'autre avec le sentiment d'y réussir également.

Un de ses collaborateurs, Ernest Legouvé, à propos d'*Adrienne Lecouvreur*, nous a initiés à la méthode qu'il suivait habituellement. Le sujet à peine ébauché, Scribe s'asseyait à sa table de travail et se mettait à écrire l'ordre des scènes du premier acte. Il traçait d'abord la gradation de l'intrigue; ensuite, les incidens venaient naturellement se grouper autour des pivots de l'action : méthode excellente pour la logique dramatique, mais combien défectueuse pour le pittoresque de l'histoire et pour la vérité des caractères!

De ceux-ci, l'auteur se préoccupait beoucoup moins. Il lui suffisait qu'ils eussent une certaine tenue constante, une dominante de passion ou de ridicule et que le public pût les suivre aisément. Quant à l'histoire, qui était, pour Dumas père, un clou destiné à accrocher les tableaux de sa fantaisie, c'était encore un clou pour Scribe, mais destiné à retenir le fil de ses nombreuses intrigues. Plus ambitieux que Mascarille qui réservait la seule histoire romaine à sa manie de rondeaux, Scribe, pour son besoin d'affabulation dramatique, n'avait pas trop de l'histoire universelle : tous les temps et tous les lieux l'attiraient également, et, suivant les circonstances, il plaçait au Nord ou au Midi, dans un passé lointain ou proche, les aventures qu'il se proposait d'animer aux yeux du spectateur. Les genres aussi lui étaient indifférens. Ayant pour tous une vocation égale, il n'en préférait aucun, sinon dans la mesure fortuite où il lui convenait de faire mettre en musique, ou de laisser en dialogue courant, ce que diraient les personnages au cours de l'action. Un compositeur est-il en mal de libretto ? Scribe lui vient en aide et adapte à ses désirs une œuvre qu'il avait parfois imaginée sous un autre aspect. On y chantera, voilà tout ; on y dansera même, au besoin, car le librettiste se sait de force à faire tout accepter du public.

« A Paris, dit Scribe, dans *la Camaraderie*, il n'y a que les gens riches qui font fortune. » Il devrait ajouter qu'on n'y joue que les auteurs applaudis. Quelques années avant 1840, Scribe avait fourni à presque tous les musiciens en renom l'occasion de succès retentissans. C'est alors qu'il fut question d'une collaboration avec Donizetti, alors au début de sa carrière. La combinaison n'alla pas sans quelques inci-

dens que nous essayerons de retracer et d'où nous verrons sortir la triple métamorphose d'un opéra destiné à demeurer célèbre sous une forme et sous un nom que la première version ne faisait pas prévoir.

Le 28 août 1838, Scribe signait avec la direction de l'Opéra un traité stipulant que le 1er novembre suivant, il livrerait, pour être mis en musique par Halévy, un opéra en quatre actes, intitulé *le Duc d'Albe*, et que, faute de l'avoir terminé à cette date, il payerait une indemnité de 4000 francs. Au contraire, si l'œuvre du librettiste était achevée, on lui devait pareille prime, payable dans l'année, que l'ouvrage eût été représenté ou non. Scribe se montra toujours trop exact à tenir ses engagemens pour n'être pas prêt à l'époque convenue. Il le fut. C'est le musicien, c'est Halévy, qui n'accepta pas le livret qu'on lui proposait. Les destinées de l'Académie royale de musique étaient alors confiées à Charles-Edmond Duponchel, un orfèvre dont on fit par deux fois un directeur de l'Opéra et qui ne s'en tira pas plus mal que d'autres. A défaut d'Halévy, il se préoccupa d'un autre musicien, et un nouveau traité intervenait entre Scribe et lui, le 13 janvier 1839, deux mois après que la convention précédente eût dû être exécutée. Le second musicien désigné était Donizetti, et la remise de la partition du *Duc d'Albe*, ainsi que sa représentation, se trouvaient reportées à des époques déterminées, avec stipulation d'une indemnité de 30000 francs payable par celle des parties qui manquerait à ses engagemens.

Donizetti se trouva-t-il moins inspiré qu'il ne l'attendait par le libretto de Scribe? Prompt à l'enthousiasme, et changeant par nature, ne garda-t-il pas son illusion première? Je ne sais. Toujours est-il qu'il mit plus longtemps que d'ordinaire à traiter ce sujet et peut-être ne l'acheva-t-il jamais complètement. Scribe, en tout cas, voulut sauver sa mise et on va voir comment il s'y prendra. Laissant de côté Donizetti, raison vacillante qui s'éteignait lentement, il se retournera vers le directeur de l'Opéra, qui était passé entre les mains de Léon Pillet, et le mettra en demeure d'exécuter les conventions. Représenter l'œuvre commandée ou payer le dédit, telle sera désormais l'alternative où l'auteur dramatique enfermera le directeur. Journaliste d'antan, avocat, Léon Pillet avait connu Scribe dans quelque étude de procédure ou dans une salle de rédaction. Rien n'y fera : il n'en sera pas moins prisonnier de ce dilemme rigoureux. Venu à l'Opéra pour seconder Duponchel, Léon Pillet n'avait pas tardé à le supplanter. Il dirigeait l'Académie royale de musique dès 1843. C'était une nature plus énergique, ou si l'on veut, plus obstinée et plus combative, ayant des idées sur l'art dramatique, sur les auteurs, sur les artistes, et ne craignant pas de les exprimer et de

les défendre. Fils du publiciste royaliste Fabien Pillet, qui combattit si vivement le Directoire et eut maille à partir avec presque tous les gens de lettres de son temps, Léon Pillet avait pris rang dans la presse libérale : il fut directeur du *Journal de Paris*. Il signa la protestation contre les Ordonnances de Charles X, et cette circonstance lui valut de la monarchie de Juillet des avantages que son seul talent eût été sans doute insuffisant à lui procurer. Scribe n'aimait pas l'homme : on le verra de reste. Pourtant, au début, leur collaboration, à l'Opéra, semble avoir été amicale, par raison, sinon par sentiment. C'est *le Duc d'Albe* qui gâta les choses. Voici comment.

A Léon Pillet.

Le 4 mai 1844.

Mon cher directeur, voilà deux fois que je suis passé chez vous sans vous voir. Vous étiez occupé d'affaires importantes et je vous écris pour ne pas vous déranger.

Nous attendons toujours, Donizetti et moi, votre décision au sujet de cet infortuné *Duc d'Albe*, plus torturé après sa mort qu'il ne tortura de son vivant.

Vous trouvez l'ouvrage détestable, et vous pouvez avoir raison : vous vous y connaissez mieux que moi. Mais tel qu'il est, le libraire et l'éditeur de musique l'ont acheté d'avance 28 000 francs, et s'ils se trompent en pensant que la pièce n'est pas plus mauvaise que beaucoup d'autres, nous ne pouvons nous empêcher de partager leur erreur.

Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous dire franchement, et dès à présent, ce que vous comptez faire du *Duc d'Albe*...

EUG. SCRIBE.

La discussion ne languit pas. Léon Pillet répondit aussitôt. Vite Scribe riposte :

A Léon Pillet.

Le 8 mai 1844.

Tous nos traités, anciens et nouveaux, disent que *le Duc d'Albe* sera le premier grand ouvrage représenté l'hiver prochain, et représenté, bien entendu, comme tous les grands ouvrages, avec l'élite de la troupe; car tous les règlemens, les

usages et même les lois donnent aux auteurs le droit de distribuer eux-mêmes, et comme ils l'entendent, leurs ouvrages nouveaux.

Pour vous être agréable et pour vous donner la facilité de jouer *le Prophète* ou tout autre grand ouvrage que vous espérez, l'hiver prochain, je vous ai, dans une conversation, proposé de moi-même et sans consulter mon compositeur, de donner *le Duc d'Albe* cet été, sans y faire jouer Mme Stoltz, et je vous le propose encore dans ce moment, par écrit. Vous me répondez que vous ne le pouvez pas, que Donizetti n'y consent pas et exige la totalité de vos premiers sujets. Je retire alors ma proposition, et toutes choses restent dans l'état où elles étaient. C'est-à-dire que *le Duc d'Albe* doit être le premier grand ouvrage représenté l'hiver prochain, à moins que vous ne préfériez payer l'indemnité stipulée au traité.

Je sais qu'au mois de décembre dernier, toujours dans vos intérêts et sur votre proposition, nous sommes convenus par un traité signé entre vous, Donizetti et moi, de substituer au *Duc d'Albe* un opéra nouveau, *Jeanne la Folle*, dont le plan n'était pas encore arrêté. Il fut dit que le scénario vous serait soumis; que, s'il vous convenait, j'écrirais le poème sur-le-champ et que *Jeanne la Folle* prendrait alors la place du *Duc d'Albe*, sinon que toutes choses resteraient en même état et que *le Duc d'Albe* conserverait tous ses droits.

J'ai de mon mieux et à grand'peine travaillé ce sujet de *Jeanne la Folle*. J'en ai écrit un scénario tellement détaillé que ce plan formait un manuscrit considérable. Vous l'avez approuvé dans une lettre écrite par vous, sauf quelques modifications sur lesquelles nous étions tombés d'accord, et quelques jours après, et quoique le sujet convînt parfaitement à Donizetti, qui l'acceptait et qui l'accepte encore, vous avez définitivement repoussé le scénario, me déclarant qu'il ne vous convenait pas. Alors, et aux termes mêmes du traité de *Jeanne la Folle*, *le Duc d'Albe* rentre dans tout son droit, celui d'être le premier grand ouvrage représenté.

Maintenant, vous me demandez (toujours à la place du *Duc d'Albe*) et vous me dites que Donizetti y consent, un autre opéra, qui serait joué non pas en 1845, mais en 1846.

Je vous répondrai, mon cher ami, que cela m'est impossible. Tant de difficultés, de retards et d'autres contrariétés

encore, dont je n ai pas l'habitude, m'éloignent pour toujours du Grand-Opéra. Nous ne pouvons pas nous entendre sur le choix des acteurs, sur le choix des sujets des pièces, ni même sur leur exécution; ce sont des discussions interminables, et l'ouvrage, dirigé à la fois de deux manières différentes, par vous et par moi, se trouve, comme *Dom Sébastien*, n'avoir plus ni unité, ni physionomie, et arrive à être joué à peine une fois par mois. Enfin, nos traités, même les plus formels et les plus précis, offrent toujours des difficultés dans leur interprétation ou dans leur exécution.

Depuis votre arrivée à la direction actuelle de l'Opéra, *le Duc d'Albe* doit être représenté; il faut qu'il le soit ou que l'indemnité qui nous est due soit payée...

EUG. SCRIBE.

Donizetti était alors absent de Paris : il avait fait un voyage à Vienne, où l'appelaient ses fonctions de maître de chapelle de la cour d'Autriche. On pouvait invoquer ses intentions d'une ou d'autre part, tandis qu'il était loin, et d'ailleurs sa mémoire s'affaiblissait sensiblement. Scribe ne s'appuie pas trop sur les intérêts du compositeur qu'il sépare nettement des siens. Il redit pour son propre compte, avec moins de fantaisie que dans son vaudeville *l'Ours et le Pacha*, le fameux : « Prenez mon ours ! » de Lagingeole. Entre ses mains, l'arme était dangereuse, maniée avec une persistance qui ne se démentait pas. Deux jours après, troisième lettre de Scribe à Léon Pillet, où l'auteur toujours pressant cache, sous une apparence de bonnes dispositions, une volonté non moins arrêtée :

A Léon Pillet.

Le 10 mai 1844.

Je vous remercie, mon cher ami, des faits que vous avez la bonté de me rappeler. Loin de les nier, je m'empresse d'en prendre acte, car ils prouvent combien, dans tous les temps, j'ai cherché, même aux dépens de mes intérêts d'auteur, à servir vos intérêts de directeur et à vous être agréable de toutes les manières.

Oui, je n'ai point oublié les conversations dont vous me parlez. Oui, pour vous tirer de l'embarras où vous mettait *le Duc d'Albe*, je consentais à perdre les 24 000 francs qui me

sont assurés pour la partition et les 4 000 francs assurés d'avance par le libraire.

Oui, je consentais à perdre un poème en quatre actes entièrement terminé. Oui enfin, et à coup sûr toujours dans votre intérêt, je renonçais à ma part dans les 30 000 francs d'indemnités que vous nous devez, et me contentais du complément d'une prime de 2 000 francs, qui depuis quatre ans m'aurait dû être payée (d'après nos traités), que *le Duc d'Albe* fût joué ou non.

Oui, je conviens de tout cela.

Mais, à votre tour, rappelez-vous dans quelles circonstances ces conversations avaient lieu : dans la prévision d'un ouvrage de moi pour l'hiver suivant, soit avec Meyerbeer, soit avec tout autre, et si vos souvenirs ne vous sont pas assez présens, consultez nos traités et relisez surtout le dernier (celui de *Jeanne la Folle*), traité signé par nous à la fin de 1843, et par conséquent bien postérieur à toutes mes conversations dont il renferme le sens et le résumé.

Vous y verrez que, si le scénario de *Jeanne la Folle* ne vous convenait pas, — ce qui est arrivé, — *le Duc d'Albe* reprenait tous ses droits et que je ne renonçais plus à rien.

En effet, quoiqu'il fût agréable à vous et fort peu à moi de substituer au *Duc d'Albe* qui était fait, *Jeanne la Folle* qu'il fallait faire, vous concevez très bien que, devant avoir l'hiver prochain un grand ouvrage qui allait vous coûter une nouvelle prime et de grandes dépenses, je pouvais, je devais peut-être renoncer aux autres avantages qui m'étaient assurés et garantis.

Mais sans cela, pourquoi tant de sacrifices, de sacrifices gratuits ? C'était pousser jusqu'à l'absurde une générosité dont vous-même n'auriez pas voulu...

EUG. SCRIBE.

Léon Pillet répond en proposant je ne sais quelle combinaison nouvelle, qui gagnera du temps et remettra à plus tard le règlement du compte. Scribe voit le piège, ne s'y laisse pas entraîner, d'autant que son amour-propre d'auteur a été froissé par toutes ces chicanes. Il écrit :

A Léon Pillet.

Maintenant encore, c'est vous qui me demandez un ouvrage pour deux ans, parce qu'il vous est plus commode de me payer

ainsi qu'en argent. et moi je refuse parce que vous croiriez encore m'obliger et qu'il faut que je vous dise enfin toute ma pensée, que vous allez sans doute trouver bien pleine d'orgueil : c'est que, quand je donne un ouvrage à une administration, ce n'est pas à moi que je crois rendre service.

Quand j'ai donné à l'Opéra *la Muette* et *la Juive*, *Robert* et *les Huguenots*, *Gustave*, *le Philtre* ou *la Bayadère*, quand j'ai donné aux Français *Bertrand et Raton*, *Valérie*, *la Camaraderie*, *la Chaîne* ou *le Verre d'eau*, quand j'ai donné à l'Opéra-Comique *la Dame blanche* ou *le Domino noir*, *la Part du diable* ou *la Sirène*, quand j'ai donné au Gymnase des œuvres qui ont payé ses dettes et fait sa situation, aucun de ces administrateurs n'est venu me dire que je lui devais de la reconnaissance...

EUG. SCRIBE.

Voilà qui est parler. Mais ce regain de dignité eût été plus impressionnant, s'il fût venu après moins de chicane et pour une cause moins intéressée. Après cela, il n'y a plus place que pour un procès. Scribe l'intente devant le tribunal de commerce de la Seine, le 16 décembre 1844, lorsque Léon Pillet fait représenter la *Marie Stuart* de Théodore Anne et Niedermeyer. En l'espèce, et pour *le Duc d'Albe*, il semble bien que, juridiquement parlant, Léon Pillet fût dans son tort : les conventions signées subsistaient au milieu de tous les incidens de cette cuisine dramatique. Il dut payer le dédit et s'exécuta sans bonne grâce. Désormais, tous bons rapports entre Scribe et lui étaient rompus. Jamais l'antipathie du librettiste ne se démentit, après le procès, comme le prouve la note suivante, composée par Scribe pour son cousin l'avocat, qui avait songé à s'entremettre entre les deux adversaires. Elle montre quelle âpreté mettait Scribe à défendre ses intérêts et qu'il n'en retranchait rien, quand son amour-propre avait pu être atteint. La voici :

A son cousin.

Tous les rapports entre directeurs et auteurs reposent sur deux bases : l'amitié ou l'intérêt.

Ainsi aux Français, ainsi à l'Opéra-Comique, ainsi au Gymnase, les directeurs sont excellens pour moi, font tout pour m'être agréables. Il y a réciprocité de ma part. De là affection entre nous, et si l'on me demande un ouvrage avec des débu-

tans, avec de mauvais acteurs, dans une mauvaise saison, peu importe! Je l'ai fait et suis prêt encore à le faire chaque fois qu'on me le demandera. De même autrefois à l'Opéra, du temps de Duponchel et du temps de Véron. Pourquoi? Parce qu'il y avait entre nous bons procédés, confiance et amitié.

En est-il de même aujourd'hui?

Léon Pillet ne m'estime pas du tout comme auteur; je l'estime peu comme directeur. Il ne croit pas en moi; je ne crois pas en lui. Depuis sa direction, il a fait tout au monde pour m'éloigner de son théâtre et se passer de moi. Je lui ai porté, comme je le faisais sous ses prédécesseurs, des idées pour ses principaux acteurs, des pièces pour Poultier, pour Baroilhet, pour Carlotta Grisi. Il n'a pas même voulu les écouter et s'est adressé de préférence à des gens qui ne connaissaient même pas l'Opéra et n'avaient jamais travaillé pour le théâtre. Ainsi mes revenus, qui étaient autrefois de 30 000 francs, sont aujourd'hui de 2 à 3... Passe encore si, lui, y avait gagné : ce qui n'est pas...

Aujourd'hui, il est vrai, il vient à moi pour avoir *l'Africaine*. Pourquoi? Parce que c'est son *intérêt*. Examinons si c'est le mien. Ce sera mon second point.

On donne un ouvrage pour avoir un succès. Avec Léon Pillet un grand succès est impossible, parce qu'au lieu de s'occuper de l'ensemble de l'ouvrage d'abord et de tous ses détails ensuite, il ne s'occupe que d'une personne, d'une seule. Tout est sacrifié à celle-là.

Mais je vais plus loin : j'admets que tout se passe comme autrefois, que l'auteur et le compositeur soient maîtres de leur ouvrage, que ténor et chanteuse nous obéissent, que nous ayons un grand succès, un immense succès, un succès à la *Robert le Diable*. Sera-ce mon avantage? Non.

Avec le caractère que je connais à Léon Pillet, une fois le succès obtenu, il fera comme auparavant, me mettra à la porte de l'Opéra et traitera tous mes ouvrages en... *Duc d'Albe*.

J'aurai donc contribué à relever son théâtre, j'aurai contribué à le faire vivre deux ou trois ans, pour prolonger d'autant le mépris qu'on a pour moi, et l'exil qu'on m'impose. Ce serait un fort mauvais calcul, ce serait entendre bien mal mes intérêts,... et il est convenu qu'en ce moment nous ne parlons qu'*intérêt*.

Si au contraire je laisse aller les événemens, si je reste dans l'exil que je ne demandais pas, mais que j'ai accepté très volontiers, Léon Pillet, dont le privilège expire dans deux ou trois ans, s'en ira alors, ou même, si une fois en sa vie il écoutait un bon conseil, il tâcherait comme Crosnier de faire un marché avantageux et de céder son entreprise, tandis qu'elle lui offre encore quelque chance.

Alors la situation changerait pour moi, alors et quel que fût le successeur de Léon Pillet, j'arriverais avec *l'Africaine* ou *le Prophète*. Je serais le premier succès d'une nouvelle administration, au lieu d'être le dernier ouvrage de l'ancienne. J'inaugurerais cette nouvelle direction, comme nous avons inauguré celle de Véron par *Robert le Diable*, par un succès. Nous ferions la fortune du nouveau directeur, et celui-ci, sinon par reconnaissance, du moins dans son intérêt, nous en saurait quelque gré.

Vous m'avez demandé de réfléchir sur votre proposition; cette lettre vous prouvera que je l'ai examinée sous toutes ses faces.

Nos rapports avec Léon Pillet comme directeur et auteur sont à jamais finis et ne peuvent plus se renouer; je l'ai jugé ainsi dès le procès du *Duc d'Albe*.

Nos rapports comme anciens camarades, confrères et amis peuvent toujours reprendre et durer, surtout depuis qu'il n'est plus question entre nous d'opéra, et c'est dans cette pensée-là que j'ai serré cordialement la main qu'il me tendait. Il en sera toujours ainsi, à condition que nous ne parlions plus théâtre, seul chapitre sur lequel nous ne pourrons jamais nous entendre.

EUG. SCRIBE.

La question du *Duc d'Albe* ne se rouvrit donc plus, au moins sous les mêmes espèces. Est-ce un mal? Donizetti, dit-on, avait trouvé le moyen d'utiliser une partie de sa musique en faisant entrer les airs de ballet dans *la Favorite* et de nombreux morceaux dans *Dom Sébastien*. Au surplus, ce qui subsiste de la partition doit se retrouver actuellement, plus ou moins achevé, à Bergame, dans les papiers de l'auteur. Quant au libretto de Scribe, eût-il été perdu, la perte en eût difficilement passé pour un désastre. Et il n'est pas perdu. On retrouve *le Duc d'Albe* parmi les centaines de manuscrits, originaux

ou copies, qui représentent la production dramatique de Scribe. C'est une œuvre assez banale, dont l'action se passe dans les Flandres en 1573, sous la domination espagnole, et que ne recommande aucune nouveauté d'imagination. Le seul fait qui nous frappe maintenant, — et Scribe ne pouvait le prévoir, — c'est que les Flandres gémissaient alors comme aujourd'hui sous le despotisme d'un oppresseur sans pitié. Le duc d'Albe y semait la terreur par des moyens moins barbares et moins raffinés que le vainqueur actuel.

Le Duc d'Albe n'avait été pour Scribe qu'un prétexte d'opéra, un motif d'airs de bravoure, et la musique lui faisant défaut, on pouvait croire qu'il n'en serait jamais plus question. On en reparla pourtant, car la musique y prit goût de nouveau. Entendons-nous : ce ne fut plus *le Duc d'Albe*, et ce fut toujours lui ; si ce ne fut plus Donizetti qui prétendit l'animer, ce fut encore un Italien, et non des moindres, qui se chargea de ressusciter l'œuvre abandonnée. C'est par Scribe que nous savons comment les choses se passèrent. Il avait eu un collaborateur pour *le Duc d'Albe*, et le contraire serait plus surprenant. Il fallut le mettre au courant des destinées nouvelles qui se présentaient pour cette pièce vieille de plus de dix ans. Scribe n'y manqua pas. Quand l'heure en fut venue, il avisa le second père dramatique du *Duc d'Albe*. C'était Charles Duveyrier, frère puîné du fécond vaudevilliste Mélesville. Mais tandis que l'aîné demeurait un auteur dramatique obstiné et fécond, le cadet délaissa les lettres, d'abord pour la philosophie sociale et le saint-simonisme, — c'est lui qui conçut et qui devait diriger l'Encyclopédie Pereire, à laquelle s'intéressait Sainte-Beuve, — puis pour le mouvement industriel et commercial : il créa la Société générale des annonces, qui centralisait la publicité des journaux. Charles Duveyrier en était là, quand un appel de Scribe vint le ramener au théâtre, on va voir comment.

A Charles Duveyrier.

Le 3 décembre 1853.

Mon allié et toujours ami, je n'ai point oublié notre vieil enfant qui dort depuis longtemps dans la poussière des cartons ; mais je crois qu'il n'aura point perdu pour attendre, et je viens de lui trouver un établissement digne de son âge et de son mérite.

Verdi est à Paris ; on m'a demandé un opéra pour lui. Il a un traité avec la direction, traité par lequel le directeur s'engage à jouer cet opéra l'année prochaine, en 1854, et à lui

assurer quarante représentations. Verdi, de son côté (et la modestie devrait m'empêcher de vous donner connaissance de cette clause), demandait pour condition première que le poème qu'on lui donnerait fût de votre *allié*. Voilà pourquoi la direction s'adressait à moi.

J'avais, comme toujours, plusieurs sujets en tête à moi tout seul; mais il m'est venu la bonne idée de ressusciter ce pauvre *Duc d'Albe* que chacun croyait mort, sous prétexte qu'on lui avait déjà fait des obsèques magnifiques, des obsèques de 15 000 francs. Mais vous vous rappelez qu'en acceptant les 15 000 francs, je vous avais réservé la propriété du mort et le droit de le faire revivre à volonté.

Je l'ai proposé à Verdi, ne lui laissant rien ignorer des aventures du défunt. Plusieurs situations lui convenaient, beaucoup de choses lui déplaisaient.

D'abord que l'ouvrage eût été anciennement destiné à Donizetti et qu'il eût l'air de traiter un sujet refusé, défloré, dont il était question depuis si longtemps, en un mot un fond de boutique.

Il fallait donc changer le titre. J'ai consenti sans peine.

Changer le principal personnage. C'était plus difficile, presque impossible. Je crois pourtant en être venu à bout. Il fallait changer le lieu de la scène, la placer dans un climat moins froid que les Pays-Bas, dans un climat chaud et musical, comme Naples ou la Sicile. C'était moins difficile; je l'ai fait.

Il fallait enfin changer totalement le deuxième acte, car il n'y a pas de brasseries dans ce pays-là; changer totalement le quatrième, qui représente l'embarquement et le départ du duc d'Albe, et enfin en ajouter un cinquième, car il veut un grand et bel ouvrage en cinq actes, dans d'aussi larges dimensions que *les Huguenots* ou *le Prophète*. En outre (et je serai en mesure), j'ai promis et signé que tout cela serait terminé pour ce mois-ci décembre 1853, pour que le maestro puisse se mettre immédiatement à l'œuvre. J'avais parlé de cela, il y a quelque temps, à Mélesville, mais je ne voulais point vous donner de fausse joie, avant que le traité ne fût définitivement signé avec Nestor Roqueplan, le directeur.

Je sais, mon cher ami, que vous ne vous occupez plus de théâtre, que vous avez d'autres travaux que ceux de la scène; ne vous inquiétez donc de rien. Le plan est à peu près dans ma

tête, et avant de l'exécuter, je voudrais seulement en causer avec vous, avoir vos idées qui sont toujours excellentes et qui, en tout cas, seront toujours plus jeunes que les miennes, car par malheur je me sens vieillir. Mais c'est égal : je suffirai à tout, à récrire en partie la pièce, ce qui n'est pas grand'chose, mais au travail de tous les jours avec Verdi et aux changemens qu'il me demandera, ce qui est fort long et ennuyeux, comme je l'éprouve chaque jour avec Meyerbeer. Quant à la mise en scène et aux répétitions, tout cela n'aura lieu que l'année prochaine, et j'en ai tellement l'habitude que ce ne sera rien pour moi, si mes forces me le permettent.

Ainsi, mon cher ami et allié, ne réclamez pas, je vous en prie! Laissez-moi vous faire ce petit cadeau et cette surprise, dont mon amitié se fait une fête, et si votre délicatesse en murmure ou croit me devoir quelque chose, je vais la mettre bien à l'aise en vous demandant à mon tour un cadeau : abandonnez-moi le plan ou le canevas de *la Perle de Venise*, autre vieille idée qui sommeille depuis longtemps et que nous avons eue ensemble, sans commencement d'exécution. C'est moi à mon tour qui vous remercierai et me dirai votre débiteur, comme je me dis votre tout dévoué allié et ami.

EUG. SCRIBE.

La réponse ne se fit pas attendre. Charles Duveyrier, ravi, mais incomplètement renseigné, accepte aussitôt, et Scribe, à son tour, indique à son collaborateur comment il entend transformer l'œuvre ancienne et l'amener, au moins de frais possible, à se passer dans la Sicile du XIIIe siècle, au lieu des Flandres du XVIe. Ce simple exposé eût dû suffire pour faire sentir à l'auteur combien son projet était arbitraire et combien ses personnages avaient peu de vérité, puisqu'il suffisait de modifier le décor et les accessoires pour les faire émigrer du Nord au Midi. Mais Scribe ne s'embarrasse pas de tels scrupules.

A Charles Duveyrier.

Mon cher ami et bon allié, votre vieil allié est encore bien étourdi. Je jurerais encore que je vous avais envoyé le nom de notre nouvel enfant et le titre de la pièce. Il paraît que je l'ai oublié net.

Verdi voulait la scène à Naples. Nous avions *la Muette de Portici*, que cela eût rappelé; j'ai proposé la Sicile, qu'il a acceptée.

Le duc d'Albe devient Charles de Montfort, gouverneur abhorré de la Sicile sous le règne de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui vient de conquérir le royaume de Naples.

Charles de Montfort et les Français ne se font pas faute de faire la cour aux jolies filles, de les enlever même au besoin. Charles de Montfort en a enlevé ou violé une dont il a eu un fils; ce fils, Luigi de Torella, remplacera Henri de Bruges.

Daniel, le maître brasseur, rôle assez insignifiant, sera remplacé par Jean de Procida, âme de la conspiration, et vous voyez que nous arrivons tout droit aux *Vêpres siciliennes* pour dénouement.

Ce titre de la tragédie de Delavigne ne m'effraie nullement à l'Opéra. Le titre est beau et un sujet connu est toujours, à l'Opéra, une chance de succès.

Au lieu des Flamands qui *veulent* et ne *peuvent* massacrer les Espagnols, ce seront les Siciliens, furieux, outragés et vindicatifs, qui massacreront les Français, lesquels nous tâcherons de rendre intéressans.

Le titre et le dénouement seront les mêmes que dans Casimir Delavigne; mais l'intrigue en sera différente et bien plus originale.

Comme père, le duc d'Albe était intéressant; Charles de Montfort le sera bien plus: il adore ce fils, qui le renie, qui le repousse d'abord et qui finira par mourir avec lui.

Au cinquième acte, le massacre des Français, sur un théâtre tel que l'Opéra, au milieu des fêtes d'un mariage, sera bien plus dramatique et plus à effet que l'embarquement du duc d'Albe, gâté toujours par l'invraisemblance de cet homme qui laisse sur la terre étrangère, et au milieu de ses ennemis, le corps de ce fils adoré. Je vous dis tout cela pour que, d'ici à votre première visite, vous rêviez au sujet et aux chances qu'il présente.

J'ai lu tous les auteurs (et il n'y a que des auteurs italiens) qui parlent du massacre de Sicile; aucun n'en parle comme d'une conspiration organisée... Le hasard... et un événement assez dramatique a amené à Palerme, à l'heure des vêpres, un événement, une émeute, qui plus tard a gagné toute la Sicile; mais cette révolution s'est faite en un mois, et en l'absence de

Procida, qui était alors près du roi d'Aragon, et les vêpres n'ont aucunement servi de signal.

Je vous dis cela pour vous mettre à l'aise et vous donner de la latitude.

Il y a un point sur lequel je ne suis pas encore décidé : vous m'aiderez.

L'histoire dit que Jean Procida, qui était fils d'un médecin et médecin lui-même, avait été outragé dans sa femme.

On pourrait supposer que cette femme aurait été violée par Charles de Montfort, qu'elle en aurait eu un enfant, que Procida aurait accepté comme sien, pour cacher sa honte; mais il sait parfaitement qu'il n'est pas de lui. C'est notre ancien Henri de Bruges, qu'il élève dans la haine des Français et surtout de Charles de Montfort, et il lui met le poignard à la main pour tuer son propre père.

C'est bien sicilien. Ce serait parfait dans un drame; je ne sais si à l'Opéra, où tout doit être simple, cela ne compliquerait pas trop l'action. C'est cependant bien. Dans ce cas, Helena serait la sœur du jeune Frédéric, celui qui avec son ami Conradin a été décapité par Charles d'Anjou et les Français.

Dans l'autre manière, qui est notre ancienne, Henri de Bruges serait Luigi di Torella, fils d'une noble dame de Sicile, n'importe laquelle, et Helena pourrait être tout uniment la fille de Procida. Voyez et décidez.

Au premier acte, je ne fais pas les Français si odieux qu'étaient autrefois les Espagnols; ils amusent les Siciliens par des bals et des fêtes, et Procida, qui voudrait les pousser à la révolte, ne trouve pas ses compatriotes assez furieux.

Au deuxième acte, il y a une fête, une solennité, où doivent se trouver les plus jolies filles de Palerme; il en prévient par dessous main les Français, excite leur convoitise, et dans ce second acte, au milieu d'une fête à la Madone, d'une fête où se trouvent une douzaine de fiancées, je suppose *l'enlèvement des Sabines* en Sicile. Pour ce coup les Siciliens sont furieux; Procida attise leur vengeance, développe ses projets et il est résolu qu'on tuera Charles de Montfort et les Français, dans un bal qu'il donne le lendemain à Palerme. C'est au milieu de ce final que Henri de Bruges est arrêté et conduit au palais de son père.

Au troisième acte, déclaration du père au fils; horreur de celui-ci; bal, — comme je vous l'ai expliqué plusieurs fois, je

crois, — bal, pendant lequel les conjurés arrivent avec leurs signes de ralliement. Ce qui n'était qu'au dernier acte peut arriver ici : Helena veut tuer Montfort; Henri se jette au-devant de son père; les conjurés sont arrêtés, et, lui, passe pour un traître, un infâme.

Au quatrième acte, la plus belle situation de l'ouvrage, suivant Verdi : on mène les conjurés au supplice; Henri qui jusque-là a refusé d'appeler Montfort son père, se précipite à ses genoux : *Ah! tu l'aimais donc bien!*

Montfort, qui est généreux, non seulement pardonne aux conjurés qu'on amène, mais encore il est bon père ; comme il sait l'amour de son fils pour Helena et l'amour d'Helena pour son fils, comme il veut éteindre autant que possible les haines entre Français et Siciliens, il déclare qu'il veut unir son fils avec Helena. Helena, quoique adorant Henri, refuse avec indignation, justement parce que Henri est le fils de Montfort; et Montfort entend que ses ordres soient exécutés. C'est là le final du quatrième acte.

Le cinquième s'ouvre par un duo entre Helena et Procida. Procida lui ordonne au nom de la patrie, au nom de ses projets, de consentir au mariage avec le fils de Montfort. Étonnement, hésitation d'Helena. Il le faut, il le faut. Procida annonce à Montfort et à Henri, ou Luidgi, enchanté, qu'Helena consent. Ravissement de celui-ci. Ordre donné de tout préparer pour ce mariage, ce soir même, à l'heure des vêpres. Les Français en habit de gala et sans armes se livrent sans défiance à leurs ennemis. Toutes les portes du palais sont ouvertes, les fêtes pour le mariage commencent.

Helena, pâle et tremblante, arrive en habits de mariée et accuse Procida de la contrainte qu'elle éprouve. « Ne crains rien, dit Procida, tout est préparé, tout est convenu : au moment même où ce mariage aura lieu, au moment où tu diras oui et où sonneront les cloches de ce mariage, tous nos conjurés armés se précipiteront sur les Français sans armes et les massacreront, à commencer par Montfort, à commencer par ton époux qui n'aura pas joui longtemps de ce titre. » Cri d'indignation d'Helena : « Jamais! » — Il n'est plus temps d'hésiter : voici les Français.

Montfort et son fils arrivent, élégans et parés, suivis d'une cour brillante. L'archevêque de Palerme vient pour bénir les

époux. Au moment d'unir leurs mains, Helena retire la sienne : « Jamais! jamais, je n'y consentirai! — C'en est trop! s'écrie Montfort furieux, de gré ou de force vous y consentirez! » Il prend avec violence la main d'Helena et celle de son fils : « Fiancés, soyez unis; flambeaux de l'hyménée, brillez pour eux, et vous, cloches saintes, annoncez leur bonheur! »

Les cloches sonnent.

Toutes les portes du palais s'ouvrent; les Siciliens, le poignard et la torche à la main, s'élancent sur Charles de Montfort et les Français. Luidgi se jette au-devant de son père et Helena à côté de son mari; les haches sont levées sur eux. La toile tombe et le massacre commence derrière la toile.

Il y a encore bien à dire, bien à faire. Rêvez à cela pendant que vous garderez la chambre. Gardez surtout ce scenario, si vous pouvez le lire, et nous en causerons à votre première visite.

Merci mille fois du cadeau que vous me faites de *la Perle de Venise*.

EUG. SCRIBE.

Bref, le 13 juin 1855, au début d'une exposition universelle qui allait amener à Paris une foule de visiteurs, l'Opéra représentait *les Vêpres siciliennes*, œuvre inédite de Verdi, sur des paroles de Scribe et de Duveyrier. Le succès fut considérable et incontesté. D'abord, l'amour-propre italien en avait fait un véritable événement : les compatriotes du compositeur qui étaient ses partisans s'étaient donné rendez-vous en masse dans la salle, et on assure que presque tous les dilettantes aisés de Milan, Turin et d'autres villes de la Lombardie étaient venus assister à cette représentation mémorable. L'exécution fut remarquable et la Cruvelli en particulier interpréta avec une chaleur communicative la musique de Verdi. D'ailleurs, celui-ci avait soigné son ouvrage : la critique y reconnaissait plus d'unité, plus de tenue que dans les précédens. On chicana un peu les librettistes sur l'aventure qu'ils avaient mise à la scène. « Il faut avouer, écrivait P. Scudo, dans le numéro du 1er juillet de cette *Revue*, que MM. Scribe et Duveyrier auraient pu choisir un sujet plus convenable que celui des *Vêpres siciliennes* pour être mis en musique par un Italien et représenté sur la première scène lyrique de la France. Il y a des convenances qu'on fait toujours bien de respecter au théâtre, et le champ de l'histoire est assez vaste pour que M. Scribe ne fût pas embarrassé de trouver un thème quelconque au petit nombre de

combinaisons dramatiques qu'il reproduit si volontiers et sans les varier beaucoup. » Peut-être Scudo ne pensait-il pas si bien dire, et un nouvel embarras surgit bientôt pour les auteurs qui lui donna singulièrement raison.

Le patriotisme italien ne tarda pas à s'émouvoir du réveil de cet épisode historique. Après s'être exercé vivement en faveur du musicien, il se retournait contre lui, on lui reprochait d'avoir méconnu le sentiment national au point de traiter un sujet qui montrait ses compatriotes sous un jour si défavorable. Pareil reproche ne paraît pas avoir beaucoup gêné Verdi; il toucha davantage Scribe, qui se voyait privé par là des droits escomptés sur les représentations en Italie, et aussi en Allemagne, puisque les uns allaient avec les autres. Mais il était homme de ressources et se tirait aisément des mauvais pas. Lui-même va nous dire comment il sortit de celui-ci, par la lettre suivante, écrite à un correspondant inconnu, un collaborateur qui avait ébauché avec lui quelques plans de combinaisons théâtrales :

A Monsieur X.

... Quant aux Vêpres siciliennes, sujet historique que Casimir Delavigne et bien d'autres ont arrangé à leur manière, je ne me rappelle pas, je vous l'ai dit, quelle manière était la vôtre, si vous aviez une donnée quelconque ou seulement un titre. Je me rappelle seulement, et cela vous suffira sans doute, qu'il y a dix-huit à vingt ans que mes Vêpres à moi ont été, non pas *chantées*, mais écrites, et c'est pour ne pas avoir voulu les chanter, qu'un directeur de l'Opéra a déjà été condamné à leur payer 30 000 francs d'indemnité.

Vous souvient-il, vous qui êtes au courant des affaires d'opéra, d'un certain *Duc d'Albe*, composé il y a une vingtaine d'années pour Halévy sous Duponchel, puis donné il y a quinze ou seize ans à Donizetti ? C'est le premier ouvrage composé par lui en France, avant l'arrivée à l'empire de Léon Pillet.

Ce devait être le premier ouvrage joué par Pillet. Il me proposa de donner à la place *la Favorite* pour Mme Stoltz, me promettant de jouer trois ou quatre ans après *le Duc d'Albe*, sous peine d'un dédit de 30 000 francs.

L'époque arrivée, il préféra donner *Marie Stuart*, qui lui rapporta peu d'argent, mais qui en rapporta beaucoup au *Duc d'Albe*. Les 30 000 francs furent payés, dont moitié à Donizetti, auteur de la musique, et l'autre moitié à moi et à Charles

Duveyrier, mon collaborateur. L'année dernière, Roqueplan et Deligny, qui vous raconteront les détails, me demandèrent un opéra pour Verdi. Je proposai à celui-ci *le Duc d'Albe*, dont je racontai toute l'histoire. Quoique vieux, l'ouvrage lui plut ; il daigna même me dire qu'il était comme le bon vin et qu'il avait gagné en bouteille. Seulement le lieu de la scène lui déplut : les Flandres ne lui paraissaient pas musicales. Je lui dis de choisir l'endroit où l'affaire devait se passer. Il me désigna Naples : cela aurait trop ressemblé à *la Muette de Portici*. Il me demanda la Sicile, et nous prîmes les Vêpres qui s'offraient tout naturellement. Tout le bagage du *Duc d'Albe* fut donc transporté à Palerme. C'est la même action, la même intrigue, les mêmes personnages, et de plus mon même collaborateur, Charles Duveyrier. Il n'y a de changé que la couleur locale. Nous avions cru bien faire, nous avons eu tort, car Verdi a appris dernièrement à son grand désespoir que l'ouvrage, à cause de son titre, ne serait pas joué en Italie, qu'il y serait défendu sur tous les théâtres. Il m'a demandé ce qu'il fallait faire. Je lui ai proposé alors un troisième déménagement que je lui aurais conseillé bien plus tôt, si j'avais pu soupçonner que cela vous fût le moins du monde agréable. Le duc d'Albe, qui était devenu à Paris Charles de Montfort, est devenu en Italie Vasconcellos. Le bagage du duc d'Albe a été transporté à Lisbonne ; Procida est devenu Pinto, et la conspiration est devenue celle du duc de Bragance contre les Espagnols. Et si j'y avais pensé d'abord, je l'aurais préféré de beaucoup : d'abord parce que cela m'eût causé beaucoup moins de changement; ensuite parce que les costumes portugais et espagnols eussent été bien meilleurs pour l'Opéra que les costumes du temps de Charles d'Anjou, frère de saint Louis.

En voilà bien long, mon cher confrère, mais j'avais moins peur de vous ennuyer que de ne pas me justifier complètement à vos yeux, tant je tiens avant tout à votre estime et à votre amitié.

EUG. SCRIBE.

Il fut fait comme il est dit : après avoir fui les Flandres pour la Sicile, le livret mis en musique par Verdi dut encore changer de climat et de décor, gagner les bords du Tage et faire en sorte qu'on ne le reconnût pas, sous ces modifications successives. Voici, d'après Scribe lui-même, comment il s'y prit pour obtenir ce résultat

L'action se passera à Lisbonne, à la fin de novembre 1640.

Les personnages seront ainsi transformés :

Guy de Montfort, *Vasconcellos*, ministre gouvérneur du Portugal, au nom de Philippe IV, roi d'Espagne ; le sire de Béthune, le comte de Vaudemont, *don Pedro*, *don Diègue*, officiers espagnols; Henri, *Henri*, jeune Portugais; Jean Procida, *Ribeiro Pinto*, secrétaire du duc de Bragance ; la duchesse Hélène, *Hélène de Guzman*, sœur de Louis de Guzman, et belle-sœur du duc de Bragance ; Ninetta, *Mosquita*, sa suivante; Danieli, *Miqueli*, son domestique ; Thibault, Robert, *Carlo*, *Mendès*, soldats espagnols; Portugais, hommes et femmes ; soldats espagnols.

Le Portugal est depuis longtemps sous le joug de l'Espagne.

Jean Pinto Ribeiro, gentilhomme portugais, secrétaire du duc de Bragance, supportant avec impatience la tyrannie des Castillans, a conçu le projet d'affranchir son pays de leur domination, en mettant son maître le duc de Bragance sur le trône de Portugal, où l'appellent sa naissance et l'affection des Portugais.

Le difficile est d'exciter l'ambition du duc de Bragance, de trouver des alliés au dehors, et d'appeler, à l'intérieur, à la révolte, le peuple qui, façonné depuis longtemps au joug, s'endort dans l'esclavage et tremble devant le terrible Vasconcellos.

Vasconcellos, Portugais lui-même, Portugais renégat, a trahi son pays et les siens, et s'est dévoué corps et âme à l'ennemi de son pays, le roi d'Espagne Philippe IV, qui l'a nommé vice-roi de Portugal.

Né avec un génie admirable pour les affaires, dit Vertot, Vasconcellos, habile, laborieux, fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple, inflexible et dur jusqu'à la cruauté, sans parens, sans amis, déteste les Portugais dont il est détesté. Il a eu d'une jeune fille, la seule personne qu'il ait aimée en sa vie, un fils ; mais la jeune Portugaise, apprenant que cet amant dont elle ignorait le nom était le traître Vasconcellos, le bourreau de son pays, s'est enfuie emportant avec elle son fils.

Dix-huit ans se sont écoulés. Ce fils, Henri, a été placé par sa mère dans la maison du duc de Bragance, noble seigneur portugais, une des premières du royaume.

Pinto a déjà fait quelques tentatives de soulèvement. Une première fois, secondé par Almeida et son ami le jeune duc de Guzman, il a appelé le peuple à la révolte. Son projet a été découvert par Vasconcellos. Pinto s'est caché, Almeida s'est exilé, mais Guzman et tous les autres conjurés ont été exécutés.

Le jeune Guzman a laissé deux sœurs, Hélène et Louise de Guzman, deux sœurs qui ont juré de le venger. L'aînée, Louise de Guzman, a épousé le duc de Bragance, et, d'accord avec Pinto, excite son mari à se mettre à la tête des mécontens. La sœur cadette, Hélène de Guzman, qui était liée plus tendrement encore avec son jeune frère, a voué une haine mortelle aux Espagnols et risque sa vie pour arriver à la vengeance. Elle seconde les projets de Pinto; elle excite le courage de Henri, jeune homme inconnu et sans parens, qui a été élevé dans la maison de son beau-frère, le duc de Bragance.

Les caractères ainsi posés, je reprends le libretto des *Vêpres siciliennes*, acte par acte.

Le premier représente la place publique de Lisbonne. Les noms seuls sont à changer, et avec les deux soldats espagnols Carlos et Mendès, Hélène, Henri, Vasconcellos, et les deux officiers castillans don Pedro et don Diègue, l'acte peut rester en entier tel qu'il est dans le libretto primitif.

Acte II. — Un site au bord du Tage et non loin de Lisbonne.

Pinto arrive, il a cherché au dehors des alliés à la nation portugaise. Il a vu la France et l'Angleterre : en France, le grand ministre Richelieu, intéressé à l'abaissement de la puissance espagnole, promet des hommes et de l'argent ; il aidera à la révolte, mais il faut qu'on se révolte.

Pinto interroge Henri et Hélène sur les sentimens du peuple et même sur ceux du duc de Bragance ; celui-ci hésite encore et n'ose se mettre à la tête des conjurés (historique). Sa femme et sa belle-sœur ont plus de force que lui. Mais au fond, il est homme d'honneur, et si le peuple se soulevait et se compromettait pour lui, il ne l'abandonnerait pas et se déclarerait. Il faut donc forcer le peuple à se révolter.

Arrive l'incident des douze fiancées que la ville de Lisbonne doit marier aujourd'hui même à la chapelle de San Yago.

Pinto excite les soldats espagnols à enlever les jeunes mariées : tout est permis à des vainqueurs. Enlèvement. Colère

des paysans. Passage au fond du théâtre, des chaloupes qui remontent le Tage et se rendent à Lisbonne au bal du gouverneur.

Acte III. — Tel qu'il est. Et même, dans cette nouvelle manière, l'horreur que Henri éprouvera pour son père est encore mieux motivée, car Vasconcellos est Portugais, au fond, un traître, un renégat, bourreau de ses propres compatriotes, et qu'il y a toujours honte à être le fils du bourreau.

Rien à changer : le bal, la conspiration. Vasconcellos envoie en prison les conjurés et fait grâce à son fils.

Acte IV. — Exactement tel qu'il est. Vasconcellos fait grâce aux conjurés. Il fait plus : il veut réconcilier l'Espagne et le Portugal en mariant son fils Henri à une des premières familles du royaume.

Acte V. — Le 1er décembre 1640.

Tout s'apprête pour le mariage d'Henri et d'Hélène. Pinto fait part à Hélène de ses projets. C'est au moment de la célébration du mariage que la conspiration éclatera. Vasconcellos sera à l'autel près de son fils. Le père et le fils seront massacrés ainsi que tous les Espagnols; et le peuple se répandant dans les rues aux cris de : *Vive le duc de Bragance!* proclamera la fin de la tyrannie.

Hélène veut et n'ose prévenir son mari et alors renonce au mariage. Dénouement tel qu'il est, aux cris de *Vive le duc de Bragance!* Le seul changement que j'y ferais, c'est qu'Hélène embrasse son mari, le couvre de son corps, et, au lieu du massacre général, je mettrais l'arrivée du duc de Bragance, qui paraît en ce moment seulement. Ordre d'épargner les Espagnols vaincus, leur pardonner et ratifier le mariage d'Henri avec Hélène sa sœur.

J'ôterais aussi l'épisode des cloches et l'heure des vêpres, qui sont inutiles; et grâce à cette suppression, rien ne rappellera plus *les Vêpres siciliennes.*

Ainsi accommodé pour la troisième fois, cet opéra interchangeable fut applaudi à Milan sous le nom de *Giovana di Guzman*, et ensuite par toute l'Italie, car rien n'y pouvait plus blesser les auditeurs les plus chatouilleux, tant la manœuvre avait été adroite. On notera, dans la dernière remarque de Scribe, qu'il s'emploie surtout à effacer les détails caractéristiques, les menus incidens qui

éveillent la comparaison et suscitent, pour ainsi dire, machinalement les souvenirs en suspens. N'est-ce pas en cela que se résument pour lui l'art dramatique et l'histoire? A faire mouvoir, au travers d'une intrigue de fantaisie, des personnages imaginaires, conventionnels, qui n'ont rien pour choquer la vraisemblance, mais qui n'ont pas davantage l'accent de l'observation directe et de la vérité vivante. A ces êtres factices convient un cadre aussi chimérique. Scribe parle avec une conviction amusante de la « couleur locale : » il croit la respecter et ne soupçonne pas en quoi elle consiste. Habile à nouer une action, à la situer, il ne voyait pas les endroits où elle devait se dérouler. « Il s'en remettait volontiers, dit de lui Legouvé, aux directeurs habiles qui se trouvaient associés à ses travaux, du soin d'habiller ses personnages, de faire les paysages des pays où se passait sa pièce; puis, toute cette machination, cette décoration une fois en place, il s'en émerveillait le premier, avec cette naïveté d'enfant qui était un de ses grands charmes. » Si l'on en doutait, l'histoire du *Duc d'Albe* et de ses transformations successives mettrait ce point en évidence. Elle montre avec quelle facilité Scribe adoptait ou abandonnait les personnes suivant les besoins d'une intrigue où ils étaient comme les pièces d'un échiquier, et leur faisait changer de nom, de costume, d'époque et de pays. Elle fait comprendre pourquoi les meilleures de ses œuvres, si agréables qu'elles puissent être en elles-mêmes et si longtemps qu'elles aient gardé leur charme, manquent tout de même de cette vie impérieuse qui est celle de la littérature et de l'art.

PAUL BONNEFON.

CROISIÈRES AÉRIENNES

SOUVENIRS ET RÉCITS D'UN PILOTE MILITAIRE

AU CAMP D'AVOR

Aube. — De son mugissement sonore la sirène n'a pas plutôt ébranlé les ténèbres et sonné le réveil, que la sentinelle de garde hurle déjà dans la chambrée assoupie, désespérant d'éveiller les dormeurs! Çà et là, un bras s'étire hors des couvertures, une tête ébouriffée émerge de l'ombre, quelques voix pâteuses interrogent seules : « Quel temps? *On peut voler?* — Beau ciel! répond l'homme. Pas de vent : l'anémomètre ne tourne même pas, un vrai « temps de brevet! » En un clin d'œil, les plus paresseux terminent une hâtive toilette.

Au dehors, les premières lueurs de l'aurore bordent l'horizon, entre terre et nuages, d'une bande pourprée sur laquelle se détache le globe laiteux d'une dernière lampe à arc plus étincelant que la perle aux épaules nues d'une femme. Une clarté rose glisse sur la plaine givrée de blanc, et incendie la lointaine ligne de hangars qui ferme le terrain. Pas un souffle, étendards et manches à vent pendent lugubres sur leurs hampes!

Par petits groupes, les élèves pilotes gagnent leurs divisions. Uniformément vêtus de cuir noir, ils semblent des spectres en deuil, presque invisibles à travers l'aube indécise, de singuliers « croque-morts » acheminés vers quelque sinistre besogne. A peine les hangars s'éveillent-ils ; la ruche bientôt bourdonnante est muette encore; les lourds rideaux de toile grincent le long de

leurs tringles de fer ; goutte à goutte l'humidité dégouline sur les empennages des oiseaux endormis. Sous l'ombre sépulcrale et verdâtre des Bessonneau, d'innombrables appareils s'enchevêtrent les uns dans les autres; leurs carcasses s'avachissent sous le poids de la vie, leurs ailes traînent à terre, déformées par l'incessant travail; l'essence, l'huile, la boue les empâtent d'un enduit graisseux et sale; ils ont la mine maladive des aigles captifs qui lissent d'un bec mélancolique leur plumage fripé et, les prunelles éteintes, rêvent encore des Andes natales!

Pauvres « *Coucous* » d'école, réformés de la guerre, couverts de cicatrices ou d'empreintes glorieuses qui disent leur passé, où est-il le temps de vos randonnées guerrières sous l'impulsion des « *As*, » qui vous pilotaient? Condamnés aux travaux forcés en des mains de maladroits novices, qui se disputent le moment de vous monter, la mort stupide de l'arrière vous attend, l'écrasement sans gloire sous un pilote sans style; vos restes, glorieux serviteurs, pourriront bientôt ici, à côté, au cimetière des vieux oiseaux qui ont cessé d'être utiles.

Déjà cependant les moniteurs de chaque groupe appellent leurs élèves et commencent le travail. Sur les *pingouins* de courte envergure, les débutans rampent au sol et s'efforcent aux premiers pas du vol. Avant de déployer ses ailes, l'oiseau posé à terre ne prend-il pas son élan? Étourdis par le moteur, embarrassés des gouvernails, ils tournent sur place, en « chevaux de bois » incapables de se diriger droit! Les *lignes droites*, les *tours de piste* verront croître peu à peu leur audace. Elles sont ineffaçables, ces impressions de l'homme qui sent vraiment pousser ses ailes et s'enlève pour la première fois dans les airs! Le plus téméraire ne peut se défendre d'un inoubliable frisson! Il est si peu de chose auprès de l'énorme machine qui se cabre et palpite sous son étreinte malhabile; à quelques mètres à peine, ne croit-il pas déjà dominer le monde, emporté par un monstre vivant qu'il craint de ne pouvoir asservir à sa volonté?

L'angoisse en face du vide, l'émotion de l'équilibre une fois vaincues, la confiance et l'orgueil de l'élève grandissent en même temps. On lui fournit des appareils plus rapides, il se laisse aller à l'enchantement du vol! En bas, les camarades s'agitent plus petits que des fourmis; baraquemens et hangars s'alignent comme des pâtés d'enfans! Dans le ciel où il s'élève

dès l'aube, l'aurore monte avec lui, déferle de l'Est en vagues de lumière sur le sillon profond de la fertile Limagne, fait rougeoyer au Sud les cimes lointaines du Massif central. Sous ses ailes, les plaines du Berry se déroulent noyées d'ombre, la cathédrale de Bourges dresse à l'Ouest sa masse noire et massive ; dans le matin calme, le premier de tous, il surprend le soleil à son lever...

*
* *

Midi. — Comme des mouettes endormies sur les grèves qui attendent la montée du flot, les appareils sont alignés devant les hangars pour la reprise du travail. Bientôt l'azur étincelant de lumière bourdonne ainsi qu'une ruche en pleine activité. *Blériot*, *Farman*, *Nieuport*, *Voisin*, *Moranne* emplissent les cieux par vols de vingt ou trente à la fois! Ce ne sont que grands oiseaux blancs tournoyant, se croisant, atterrissant, repartant, tandis que leurs moteurs ronronnent une assourdissante chanson!

Sur le sol, l'agitation n'est pas moindre! Les élèves s'empressent près des appareils et gorgent les réservoirs avant de s'envoler chacun à leur tour. L'huile et l'essence ruissellent; les « mécanos » se hâtent vers les avions blessés, tandis que les chefs pilotes et moniteurs encouragent « le personnel naviguant » de la voix et du geste!.

*
* *

Crépuscule. — De nouveau l'ombre déroule sur la plaine son voile de deuil, le champ si animé se tait! Les oiseaux regagnent leurs nids, meurtris par le travail, maculés d'huile, de boue. Quelques-uns blessés à mort, abattus par le plomb du chasseur, dirait-on, reposent çà et là sur le champ : leurs ailes brisées tachent de blanc le crépuscule. Un dernier appareil erre encore dans l'espace embrasé, tel un flocon rose balancé par le vent; le murmure lointain du moteur a la mélancolie des chants du soir. Sans doute son pilote cherche-t-il toujours plus haut un dernier baiser du soleil, dont à l'aube il saluait le lever!

Les élèves lassés, le regard vague, les yeux cernés par la fatigue, le sommeil des premiers envols, regagnent silencieusement leurs baraques. Une impression de tristesse et de solitude les envahit avec la nuit qui s'étend, suite naturelle des tensions nerveuses du début!

Exige-t-elle donc tant d'efforts, cette carrière attrayante qui leur semble si pénible aujourd'hui ? Des camarades sont blessés, d'autres ont été changés d'appareil ou même définitivement radiés pour incapacité! Durant des jours et des mois, ceux qui restent regarderont, les pieds dans la boue, voler les autres en attendant leur tour de monter, avec la menace d'une faute toujours possible qui compromettra à jamais leurs espoirs!

Demain, espèrent-ils chaque soir en s'endormant, le dernier « triangle » triomphalement terminé clôturera ces temps d'école, image tragique parfois des amers collèges de jadis; vers le front où tendent leurs rêves ils prendront un enthousiaste essor!

*
* *

Le brevet. — Le grand jour est arrivé : la ruche essaime! Ses épreuves de hauteur et de spirale subies avec succès, l'élève va affronter son premier voyage à travers la campagne, 300 kilomètres en triangle avec deux atterrissages obligatoires.

Depuis la veille, l'appareil est prêt, plus nerveux, plus puissant que le vulgaire « *taxi* » coutumier. A l'entrée du hangar, aux premières lueurs de l'aube, les mécaniciens l'ont roulé : ils y jettent un dernier coup d'œil. Chefs pilotes et moniteurs assemblés discutent le temps probable et scrutent les profondeurs du ciel avant de lâcher leur poulain. Tout est en ordre : le futur breveté enjambe la carlingue, le cœur serré d'une angoisse inconnue. Comme l'hirondelle au bord du nid, il mesure l'espace et hésite à prendre son vol. Hors des champs familiers où poussèrent peu à peu ses ailes, il va s'élancer seul désormais à travers le monde. Durant plusieurs heures, il combattra le froid, la dépression de l'altitude, auxquels les brèves envolées du temps d'école ne l'ont que partiellement entrainé. Aux luttes tenaces contre l'air et les vents, où s'épuiseront ses forces malhabiles, s'ajoute la préoccupation nouvelle de la carte à lire, de la route inconnue à suivre! Matin plein d'incertitude où se joue sa carrière : le soir verra-t-il son triomphe, son piteux échec ou pis encore?

Le chef pilote s'approche une dernière fois et renouvelle ses conseils : « Montez haut, le vent est plus régulier... attention à la cloche à huile... jamais plus de 1100 tours... suivez la

rivière jusqu'au pont du chemin de fer, vous ne pouvez pas vous perdre... Bon courage et bonne chance! »

Les mains se tendent, les yeux des assistans l'enveloppent d'un dernier regard ému. Le moteur ronfle; les mécaniciens se retirent; le sort en est jeté... Il n'est plus qu'un point noir minuscule à l'infini!

. . . . . .

Désormais il a droit au glorieux insigne des pilotes brevetés : l'aile brodée d'une symbolique étoile. Demain déjà la séparation, les adieux aux camarades d'école auxquels vous unissent d'indestructibles liens, et qu'on ne reverra jamais, sans doute. Parfois cependant, en plein ciel, aux signes distinctifs de leurs avions, des amis se reconnaissent, passent et se saluent d'un geste. Seule la lecture des rapports, écoutée toujours avec une légère appréhension, apprendra les noms de ceux qui tomberont au cours des glorieux combats, frappés par la balle et l'obus ou dévorés par l'incendie, de ceux qui semèrent la mort parmi les oiseaux ennemis, de ceux surtout qui, selon la formule, « ne sont pas rentrés » le soir à leur nid. Chaque mois qui passe, ils s'égrènent un peu plus, les derniers camarades d'école!...

LE BOURGET

1870! Année terrible! Comme ton souvenir pèse lourdement sur le Bourget où s'élève notre nouvelle cité des oiseaux! Église au porche mutilé encore par la résistance furieuse des combattans, monumens où demeurent gravés les noms des morts glorieux, vieilles maisons criblées de balles qui bordent notre champ, de leurs blessures ouvertes les pierres elles-mêmes pleurent le désastre, implorent la revanche! Par crainte de l'invasion toujours possible, la ceinture de défenses qui emprisonnent la petite ville, limitent sa croissance, y étouffent la lumière et l'entrain; de toute la banlieue parisienne, elle demeure la plus lugubre, la plus noire! Sur la route de Flandres, qui coupe le Bourget de part en part, où roulèrent jadis les triomphans carrosses de Louis XIV, de Condé ou de Turenne, ronflent aujourd'hui les limousines grises des chefs d'état-major, leurs fanions claquant au vent! Mais les camions chargés d'obus fraîchement tournés, les interminables convois funèbres du

cimetière parisien y défilent plus nombreux encore! Ainsi sur ce chemin antique des gloires de la France, qui conduit à notre aire, l'image de la mort pas une heure ne cesse de rôder...

Nos hangars dressent ici, sur des kilomètres de longueur, leurs masses accroupies; une ville nouvelle de planches et de toiles, contiguë au Bourget, s'est élevée, barrière fragile, mais infranchissable de la capitale. Un blockhaus central la commande, surélevé à la manière des passerelles de navires, où cinq hommes de quart, nuit et jour, sont tenus au courant des moindres faits et gestes de l'adversaire! Pas un ennemi ne survole les lignes, de la Manche au Rhin, sans que le téléphone en avertisse aussitôt le commandement. Nuit et jour également d'innombrables appareils se tiennent attentifs au moindre signal.

De minute en minute, avions d'alerte et de patrouilles prennent leur vol. Les premiers, assurant la liaison avec le front, surveillent la venue toujours possible des oiseaux allemands : il y a si près de Paris aux tranchées! Les seconds, perdus dans les nues au-dessus de la capitale, scrutent l'horizon dans l'attente du Boche téméraire qui se hasarderait jusque-là : il faut s'élever de bien peu au-dessus de l'Étoile ou de la Tour Eiffel pour apercevoir, devant soi, Compiègne et Soissons!

Que de l'immense cité surchauffée par les midis caniculaires la chaleur s'élève en remous tourbillonnans jusqu'à 10 000 pieds en l'air et soulève leurs nacelles, que le froid les transperce et paralyse l'usage de leurs membres, les sentinelles aériennes veillent à leur poste, imperceptibles flocons de neige se détachant sur l'azur céleste! En dessous, Paris s'agite indifférent. D'ordinaire une brume compacte et livide, même par les plus radieuses journées d'été, se traîne misérablement sur la ville; une toile d'araignée lourde de miasmes, de poussières fétides, de fumées noirâtres emprisonne sous son tissu de plomb maisons et rues, boulevards et jardins. Le cœur des citadins se soulèverait de dégoût, s'ils se rendaient compte de l'atmosphère qu'ils respirent!

Au ciel cependant les distances n'existent plus. Un battement d'aile : voici Boulogne, son bois, ses lacs minuscules! Un virage : voici l'Étoile; autour de la place les tramways tournent en rond comme des souris, les « taxis » des Champs-Élysées semblent des mouches qui se poursuivent. Un coup de gouvernail encore et le dôme rutilant des Invalides, puis la Cité amarrée par ses ponts,

tel un navire au milieu du fleuve, disparaissent déjà derrière nous! De Montparnasse à la gare du Nord : quelques secondes! De l'Opéra à Saint-Cloud : une minute. Rue par rue, maison par maison parfois, nous connaissons chaque pièce de l'immense échiquier dont nous sommes les gardiens. Sur cette mosaïque uniformément grise et triste, seule la basilique du Sacré-Cœur, surélevée sur sa colline, détache sa masse éclatante de blancheur. Lorsque les pilotes égarés par la brume cherchent en vain leur route, ses dômes immaculés, visibles au travers des moindres percées de nuages, jalonnent, comme des balises, la passe à suivre vers le port tout proche.

A l'entour de Paris les villages de banlieue se serrent comme des brillans autour d'un joyau. Enghien et son lac; Maisons-Laffitte, Saint-Ouen et leur hippodrome; Chaville, fière de ses villas; Montmorency moucheté de bosquets; Joinville ou Nogent aux joyeuses guinguettes : de leurs orbes majestueux nos oiseaux embrassent tous ces coins aimés des foules parisiennes!

A cent kilomètres à la ronde, chaque contrée nous est ainsi familière! Voici Rouen et Meaux que les méandres de la Seine ou les coudes de la Marne permettent de situer à coup sûr! Voici Rambouillet, Fontainebleau, Senlis, couronnées de leurs sombres forêts! De l'Oise indolente à la déserte Champagne, des plaines dorées de la Beauce à la grasse Normandie, au Nord, à l'Est, au Midi et à l'Ouest, grandes routes bordées d'arbres minuscules et lignes de chemin de fer toutes droites, convergent comme des rayons, vers le noyau de la France.

L'aube ne blanchit pas plutôt l'horizon que les trains en marche, reconnaissables à leurs blancs panaches, halettent déjà les uns derrière les autres, amenant vers Paris perpétuellement affamé les denrées des plus lointaintes provinces! La cité immobile et sombre, semble assoupie! Mais l'ouvrier s'éveille, les usines allument leurs hautes cheminées : de Levallois, de Saint-Denis, d'Aubervilliers, des tourbillons de fumée, couchée par la brise, ondulent en lourdes tresses sur les toits des faubourgs...

Déjà midi a desserré son étreinte de feu! Déjà le sombre hexagone de pierres scintille de mille feux : le pilote de ronde est là, à son poste, et médite, obscur témoin! Anonymes et lointaines sentinelles de Paris, indifférentes à la foule que

nous protégeons et qui nous ignore, ne veillons-nous pas sur son luxe et sa pauvreté, ses richesses et son travail, sur toutes les passions qui bouillonnent en elle, sur la vie et la mort qui grouillent à nos pieds ? De là-haut cependant l'hôtel le plus luxueux et la plus humble demeure confondent leurs toits dans la même uniformité grise, et l'homme qui passe, fût-il le plus orgueilleux, ne nous semble jamais qu'un inoffensif grain de sable !...

Elle est monotone et sans grands horizons, cette vie des gardiens ailés de la capitale ! La brise apporte avec elle jusque dans leurs hangars le furieux grondement du canon tout proche ; sur les lignes qu'ils distinguent dans le lointain, leurs camarades moissonnent la gloire ; après eux, à l'arrière, ils ne peuvent que glaner ! Leur jeunesse s'épuise à veiller sur le repos de la cité ; leur bravoure s'énerve par l'anxiété de l'attente ; la mort, habituelle compagne de l'aviateur, éclaircit peu à peu leurs rangs. Là-bas, l'émotion des combats, l'impatience de lendemains toujours plus héroïques soutiennent les soldats du front ! Ici, les jours s'écoulent tous pareils dans l'austère satisfaction du devoir accompli !

HEURES DE GARDE

Les champs que nous habitons avec nos grands oiseaux de toile blanche sont des plaines désertiques dont rien ne rompt le monotone ennui. Jusqu'à l'infini, le soleil y tombe en nappes de feu ; le vent y soulève la poussière en fumeux tourbillons ; la pluie y cingle en lanières liquides au gré des saisons.

Alentour, hangars, baraquemens et tentes de toile dressent leurs géométriques alignemens. Par-devant, dorment nos oiseaux : accroupis sur leurs pattes, prêts à bondir en avant, leurs grandes ailes perpétuellement déployées vers le large, leurs hommes couchés à l'ombre des monstrueux empennages, ils attendent un signal.

Sur les champs où nous vivons, il n'y a point d'arbres où se posent et gazouillent les vrais oiseaux. Nos oiseaux à nous ne sont pas de ceux qui recherchent l'ombre des chênes, qui sifflent au faîte des peupliers, qui chantent du creux des buissons fleuris. Nos oiseaux sont semblables aux courlis immobiles au milieu des plaines avant de prendre leur envol.

Il n'y a point d'ombrages sur les champs que nous habitons, point de verdure, point de fleurs, pas même une pauvre pâquerette, une violette oubliée sous la mousse : l'essence et l'huile qui ruissellent sans cesse de nos oiseaux tarissent la sève des plantes et les vapeurs de benzine ou de ricin sont les seuls effluves que perçoivent nos narines obsédées !

Il n'y a pas de saisons non plus ! Le printemps, l'automne, l'hiver peuvent verdir, dorer ou dépouiller les frondaisons, nos prunelles perpétuellement inassouvies demeurent à jamais nostalgiques des étés ! Infatigables longs-courriers des mers aériennes, les havres où nous atterrissons, durant nos brèves escales, ne sont que des grèves désolées, indifférentes au renouveau des mois, au parfum grisant des roses plus pourpres que des baisers...

Sur les champs où nous vivons, il n'y a point d'enfans qui jouent autour d'une mare, nulle ménagère empressée dans la cour de sa maison, nul laboureur appuyé sur sa charrue, nul animal, nul oiseau ! Parfois une hirondelle apeurée et rapide effleure les gazons roussis où dorment nos oiseaux ! Nos oiseaux jaloux n'admettent pas que leurs frères de chair viennent troubler leur rêverie, couper leur vol, leur disputer les routes, innombrables pourtant, qui sillonnent les cieux !

Ils sont taciturnes, nos oiseaux, et leur chanson n'est pas de celles qu'on est accoutumé d'entendre. Leur chanson est semblable au bourdonnement des bombyx à travers le silence des nuits estivales. Leur chanson débute par un trille léger qui s'accentue en un vrombissement farouche ! La bête cabrée frémit, maintenue avec peine par les hommes qui l'entourent, hâtée de nous ravir à la terre, assoiffée d'espace.

Durant les jours brûlans et les nuits transparentes de la canicule, leur complainte emplit les airs d'un murmure de ruche au travail ! Sourd ronflement des *Canton* (1) qui vous arrachent au sommeil, borborygmes des *Renault*, ronronnement des rotatifs, l'oreille reconnaît à son chant chaque espèce d'oiseau ! Et le vent gémit au travers des haubans plus plaintif que les batteuses dont la brise, les soirs de moisson, apporte le lointain bruissement.

Mais pour nous, là-haut, leur voix se fait très douce et pre-

(1) Moteurs d'aviation Canton-Uné, Renault, etc.

nante : c'est une musique monotone qui endort nos sens et assoupit notre raison! Cette voix-là nous est aussi familière que celle de l'aimée! Nous savons y deviner l'enthousiasme de pointer droit vers l'azur; la joie paisible du vol, puis la souffrance aussi qui parfois terrasse nos oiseaux! Durant les interminables heures de veilles solitaires, nous sommes tellement accoutumés de les écouter chanter la même romance mélancolique que nous en percevons les moindres modulations.

Sur leurs grandes ailes, ils nous emportent en des mouvemens berceurs et, lorsqu'ils sont las de la terre et tourmentés d'infini, ils nous emmènent aussi avec eux... Ils ne peuvent vivre sans nous, ni nous sans eux, et ne nous tolèrent pas d'autres amours... Ils nous aiment bien plus encore que nous ne les aimons, nos grands oiseaux de toile blanche!...

EN SURVOLANT LA SOMME

Juillet 1916

« On les a! »

C'est le commencement de la fin! De jour en jour notre avance s'accentue, les villages se grignotent les uns après les autres, la terre n'est qu'une plaie cautérisée par le feu. De Villers-Carbonnel à Péronne, elle a revêtu une teinte brique cuite uniforme. Le sol n'a plus ces ombres que donne le relief, les vallées semblent comblées : maisons, villages, forêts, tout est anéanti, nivelé! De là-haut on jurerait un paysage saharien, une plaine rutilante sous le soleil torride, où la pluie incessante du fer aurait mis à nu les entrailles saignantes de Cybèle. Des balais noirâtres dressés en l'air, vestiges d'une verdoyante forêt, évoquent une oasis de palmiers au milieu du désert; quelques pans de murs écroulés, ruines de Becquincourt, Flaucourt, Barrieux, font songer à des villages bédouins aux plates terrasses.

Les tranchées sont bouleversées, confondues! Où sommes-nous? Où se terrent-ils? Çà et là un entonnoir prodigieux, un cratère de volcan de cinquante mètres de diamètre et davantage! Les coups qui creusent ces gouffres ne sont pas entendus de l'aviateur, mais la poussière et la fumée jaillissent du sol en d'impressionnans geysers et lui donnent le frisson dans sa carlingue. Torpilles? 320? Pauvres diables qui prennent sur

les reins cette masse tonnante! L'ennemi sournois se défend en émettant des gaz asphyxians, la vapeur jaunâtre rampe en volutes compactes.

En arrière de nos lignes, d'innombrables traînées blanches serpentent sur le sol : ne dirait-on pas du vermicelle répandu à profusion! Ce sont, paraît-il, les chemins de fortune, les innombrables pistes des convois de ravitaillement multipliées à travers champs!

« On les a! »

L'oiseau français est roi du firmament! Par lui, l'œil de l'armée scrute jusqu'aux moindres repaires ennemis! La cocarde tricolore arbore ses notes triomphales au bout de chaque aile blanche. Plus de *saucisses*, pas un Boche! *Cages* (1) héraldiques, *bimoulins* (2) éveillés, *Nieuport* fantasques tourbillonnent vainqueurs en vols de vingt, trente à la fois! Ceux-là vont, viennent, affairés et rampans, régleurs attentifs de l'artillerie, telles de prévoyantes ménagères vaquant au marché! Ceux-ci, plus graves, s'envolent vers de lointaines reconnaissances; ces derniers les protègent, cabriolant et virevoltant, anxieux *d'en descendre!*

Zon! Zon!
Vibrons, laissons-nous vivre!
. . . . . .
Disons
Par bandes errantes
Mille susurrantes
Chansons.

Le ciel est d'azur et le soleil de feu : nulle vapeur! Çà et là seulement de rares flocons blancs. Au Sud, Paris sous son capuchon de fumées; au Nord, Boulogne, embrumée de la mer proche! 300 kilomètres en arrière et en avant! Jamais le regard n'a couvert tant d'étendue! Ile-de-France, berceau de notre histoire, Artois, Picardie, Flandres, éternels champs de bataille, vieilles provinces aux noms chéris, pour la première fois l'homme vous embrasse d'un seul coup d'œil! Valenciennes, Lille, Arras, Cambrai, Saint-Quentin, pauvres villes

(1) Les Farman, appelés vulgairement « cages à poules. »
(2) Bimoteur Caudron.

prisonnières que réjouit l'oiseau de France, je reconnais vos masses sombres à la lointaine ligne d'horizon !

De la Seine à l'Oise, de la Somme à l'Escaut, la terre est d'or ! L'épi déferle sur la plaine unie comme une fauve marée... Le territoire envahi se ternit de taches plus sombres, plus nombreuses surtout !... Une bande verdâtre sépare les deux camps ; un fleuve gigantesque et livide, descendu des Vosges et des rives du Rhin, se précipite vers la Manche, baignant Reims, Soissons, Arras de ses eaux. Ainsi paraît la zone en friches réservée au combat, nettement distincte des moissons mûres ! Au centre de cette bande, une autre plus petite encore, une rivière brune, un aspic qui dort : la terre des tranchées fraîchement remuée par l'obus meurtrier ou la pelle du soldat.

Zon ! Zon !

. . . . . .

Vibrons, laissons-nous vivre !

bourdonnent là-haut les moteurs assoiffés d'espace !

« On les a ! »

Septembre.

Hindenburg, désormais généralissime des forces allemandes, raccourcira-t-il son front jusqu'à la Meuse, comme essayent de le lui persuader les journaux, ou restera-t-on encore sur place ? L'avance se ralentit ; l'ennemi creuse en arrière de nouvelles lignes de défense. L'atmosphère est si limpide qu'on en perçoit les moindres détails, jusqu'au plus petit trou d'écoute du plus infime boyau ! Un délicat *macramé* semble brodé sur la terre ; l'enchevêtrement inextricable des tranchées rappelle ces dessins anatomiques de la circulation sanguine ou du système nerveux !

Les moissons fauchées laissent la campagne uniformément grise. Chaulnes va disparaître, tout doucement, telle la lune à son décours ; la ville s'évanouit, mangée par le canon ! Demain peut-être je ne retrouverai plus rien ! Non loin de ces parages peu hospitaliers, d'infortunés amis possèdent une charmante propriété. A six heures, un soir, j'en trace le relevé : château intact, futaie brûlée, village partiellement détruit et coupé en deux par une tranchée, terrasse et jardin également divisés

par une tranchée Est-Ouest, deux entonnoirs dans la prairie en avant! A huit heures, à Paris, je leur remets mon « topo » triomphant.

Crapaumesnil! Nom bizarre, emplacement plus curieux encore. Imaginez un cirque de 200 mètres de diamètre environ, plus creusé de trous d'obus qu'une passoire! une tranche de gruyère, mieux encore : la photographie des volcans de la lune! Sous le soleil, cette multitude de petits cratères étincelle comme un miroir à alouettes; sans doute l'eau des dernières pluies est-elle restée au fond de chaque entonnoir.

L'oiseau boche, aux sinistres croix noires, paraît plus nombreux. Hier ils étaient cinq, groupés à 300 mètres au-dessous de moi! De désespoir, en attendant que l'un d'eux se détache, je les bombarde avec les pelures des bananes dont j'ai dégusté la pulpe! Que doivent penser les *Fritz* en voyant tomber du ciel sur leurs terriers cette manne imprévue?

La chasse bat son plein et les « *as* » se distinguent : presque chaque jour, Guynemer, Dorme, Heurtaux paraissent au Communiqué. Le ciel est le théâtre de mémorables luttes; l'artillerie s'en mêle : ce ne sont que noirs flocons des 105 éclatant en l'air, avions chargeant les uns contre les autres ou dégringolant enflammés! Les *Nieuport*, aux carapaces argentées, zèbrent l'azur d'éclairs d'acier. Combien de camarades, pleins de jeunesse et de courage, dont on guette en vain le retour, le soir, au colombier!... Combien de parens, qui n'avaient plus qu'un fils, attendent près du foyer désert le pilote envolé à jamais dans les cieux!...

Novembre.

Ils ont reculé de 10 kilomètres, abandonnant de nombreux villages... Là-bas aussi, à Verdun, ils se sont repliés vaincus! « On les a eus!... On les aura!... » répètent les poilus philosophes et confians.

La Somme s'est transformée en une mer de boue, une bavaroise au chocolat de centaines de lieues carrées! De Comble à Albert, impossible de distinguer ni route ni village : tout paraît enseveli sous les flots épais de ce nouvel océan!

Les beaux jours ont fui; de pâles éclaircies permettent quelques rapides sorties : peu d'ennemis; seulement par les trous de nuages, leurs batteries anti-aériennes nous canonnent avec

prodigalité. Qu'importe ! Du moins à chaque barrage leur faisons-nous payer chèrement l'essence et l'usure de nos appareils ! Une panne à 3 000 mètres au-dessus de Roye, à l'instant précis où une marmite éclatant sous le ventre de mon avion le crible d'éclats et le soulève en l'air, me force à descendre ! Dommage ! Les Barbares seront contens et persuadés de m'avoir abattu !

Le spleen de l'inaction s'appesantit sur nos épaules, engourdit notre perpétuel besoin de mouvement ! Les ministres changent... Bucarest est tombée... Mais la lecture des Communiqués nous laisse indifférens. Un seul souci importe : « Quand revolera-t-on ? »

Le *plafond* lourd et gris des nuages amoncelés se traîne au ras du sol ; goutte à goutte, l'humidité dégouline à travers la toile des Bessonneau sur les ailes des oiseaux ! Pilotes et mécanos pataugent dans l'eau et, grelottant de froid, s'attardent en d'interminables conjectures sur la durée du mauvais temps. Le crépuscule hâtif les réunit autour de bols de vin chaud, où ils évoquent les souvenirs toujours plus chers des chasses passées.

La grosse voix du canon elle-même s'est tue, la vie semble pétrifiée comme la nature, une corneille étique lutte désespérément dans le ciel gris...

Combien de jours désormais avant de reprendre les airs ! Qu'ils paraissent longs aux hommes volans, ces mois d'hiver !

AVEC GUYNEMER

C'est au fond des espaces, notre commune patrie, à 10 000 pieds au-dessus de Roye, un clair matin de septembre, que je rencontrai Guynemer pour la première fois.

Les cadavres attirent les aigles, les champs de bataille modernes appellent les avions ; je n'avais pu résister à la tentation de venir contempler, de la lointaine escadrille où j'étais attaché, ces fameuses tranchées d'Artois où le recul allemand allait peut-être se décider avant l'hiver, nous l'espérions du moins.

Mon capitaine ayant autorisé « une ballade » aux lignes, mes réservoirs remplis, ma mitrailleuse essayée, mes poches bourrées de chocolat et de bananes, je montai insouciant et joyeux vers l'azur éblouissant de lumière, à la recherche d'un Boche à braconner, d'un combat à livrer. Coupant les tranchées à Las-

signy, je dépassai Roye à 4 000 mètres d'altitude, salué par un joyeux « *crapouillage,* » quand j'aperçus un appareil ennemi à quelques centaines de mètres au-dessous de moi.

Dois-je l'avouer? Une involontaire angoisse m'étreignit tout entier. Le ciel est immensément vide, moucheté seulement, çà et là, des flocons noirs des shrapnells; pas un ami à l'horizon et je suis à 6 ou 7 kilomètres de nos lignes! Faut-il attaquer? Un monde d'idées m'assaille. L'être raisonnable qui dort au fond de chacun de nous, — je l'appelle familièrement « mon ancien, » — avec lequel j'ai pris là-haut l'habitude de dialoguer comme avec un compagnon véritable, bougonne furieusement : « Es-tu fou? Tu as le soleil droit dans les yeux, de l'huile sur ton viseur, le vent contraire! Si tu attaques, elles vont siffler, les balles, ces petites choses qui font si mal. Elles pénétreront ta chair, détraqueront ta fragile machine humaine, brisant le jeu délicat des articulations. Te vois-tu aveugle? Amputé? Mourir passe encore, mais rester estropié!... Ne fais-tu pas tout ton devoir en empêchant l'ennemi de passer?... Pourquoi t'exposer inutilement si loin?... Une panne, et te voilà prisonnier!... Téméraire, demeure en paix! »

Mais « Tartarin Quichotte » répond d'une voix impérieuse : « Lâche! Tu hésites?... Est-ce en vain que tu déploies sur la blancheur immaculée de tes ailes les trois couleurs de ton drapeau? De la France envahie, là, sous tes pieds, des frères captifs suivent, dans le bleu du ciel, la marche triomphante de ton oiseau... Là-bas, derrière l'horizon de brume, d'autres frères encore, prisonniers au fond de l'Allemagne, souffrent et meurent, attendant leur vengeance! N'entends-tu pas monter de la tranchée les cris d'encouragement de tes camarades? Tous, suspendant leur besogne meurtrière, te regardent... des milliers d'yeux sont levés vers toi, confians en ton courage, et tu manquerais cette occasion? »

Il est passé, l'oiseau, mais un autre le suit, à 500 mètres peut-être. Plus loin quatre points noirs, des camarades sans doute, tachent l'horizon. Pas d'hésitation : « Tais-toi, l'ancien, tu radotes. » Et d'un à droite brutal, suivi d'un piqué plus brutal encore, à plein moteur, je fonds sur ma proie. Le combat s'engage : dans l'excitation et la joie de la lutte, j'oublie la mort qui rôde. Oh! les belles secondes de vie intense où le corps n'existe plus, où l'âme divinisée le dompte, voit, agit, com-

mande aux nerfs, aux muscles, à la matière inerte avec la lucidité et la rapidité de la foudre! Action et pensée sont confondues, quand elles ne se dépassent pas l'une l'autre!

Tout petit, recroquevillé derrière mon « *moulin* » dont les cylindres tourbillonnans forment le plus efficace et le plus naturel des boucliers, l'œil à la ligne de mire, j'épie l'adversaire. De sa lourde mitrailleuse à crosse, mobile sur une tourelle rotative, le dos tourné au pilote qui continue sa route rectiligne, l'observateur boche tire par rafales; on jurerait entendre une grêle de pierres s'abattant dans le feuillage. S'il vise à droite, je passe à gauche; à gauche, je repasse à droite en une série d'S ralentis pour approcher le plus près et viser plus sûrement. Il ne s'agit pas de gaspiller mes quarante-sept cartouches, bien maigres auprès des 500 dont dispose l'adversaire! Quelques mètres encore : la face de l'homme se crispe d'horreur, ses yeux roulent épouvantés, le corps rejeté en arrière, il écarte les deux bras comme pour arrêter ma charge et éviter d'être coupé en deux... Le voici en plein dans la ligne de mire, j'appuie sur la détente... pas une détonation... La mitrailleuse est grippée!... J'en pleure de rage! Tac, tac, tac, tac, de toutes parts, dirait-on maintenant, des mitrailleuses bruissent. Une traction légère : mon oiseau bondit en chandelle au-dessus de l'allemand, évitant de quelques mètres la fatale collision, et se retourne sur l'aile à droite : quatre autres appareils à croix noires, ceux que j'avais espéré être des *Nieuport*, groupés sur ma tête, « *m'assaisonnent* » de leur tir convergent. Zim, zim, zim! On croirait un essaim de guêpes vésinantes ou le battement lointain d'innombrables ailes de passereaux.

Pas d'autre défense que la fuite vers nos lointaines tranchées; poursuivi par l'ennemi triomphant, je pique, détale, zigzague comme un fou, chasseur chassé, riant et jurant à la fois, de cette situation renversée. Trois Boches passent les lignes à mes trousses; notre artillerie les prend en chasse, le ciel se mouchette de blancs flocons. Pas un camarade ne surgira donc? Deux encore, puis un seul. Je pique, repique toujours, désespérant de lui échapper, jusqu'à 1 200 mètres sur Montdidier. Là, stupeur : ma mitrailleuse essayée consent à tirer. A moi maintenant « *toute la sauce.* » Sus à l'ennemi! Comme s'il devinait que je ne suis plus désarmé, lui aussi fait demi-tour. A sa gauche grossit un léger point noir

venu de Péronne, un de ses camarades de tout à l'heure, sans doute. Tous deux se rapprochant descendent vers Roye où je m'apprête à leur couper la route. 2000, 3000, 4000 mètres d'altitude, mon oiseau cabré bondit vers le firmament de toute sa puissance, l'hélice n'est plus qu'un disque de flammes! Soudain le fugitif, que je ne quitte pas des yeux, explose en une gigantesque boule de feu. Qu'arrive-t-il? Je retire mes lunettes, passe le nez hors du pare-brise; pas d'erreur, car le vainqueur, celui que j'avais pris pour un deuxième ennemi, exécute, de contentement assurément, une vertigineuse descente en vrille.

L'appareil embrasé tombe à une vitesse folle, tel un caillou, pendant près d'un millier de mètres; puis la chute se ralentit, les parties plus lourdes, rongées par l'incendie, se sont détachées; seul le fuselage, dressé en une gigantesque torche, descend lentement et s'écrase à deux pas de nos premières lignes. Une invincible horreur me pénètre jusqu'aux moelles. C'est un ennemi qui tombe, mais un homme après tout, et peut-être, dans cinq minutes, connaîtrai-je le même infernal supplice. Alentour, la vie s'est arrêtée, semble-t-il; dans l'espace où nous errons, « le temps suspend son vol. » Les shrapnells cessent d'éclater, les oiseaux mécaniques qui peuplaient le ciel ont disparu. En bas des tranchées, il me semble seulement entendre monter vers l'azur les hurlemens d'angoisse ou d'enthousiasme des deux camps, témoins impuissans du duel aérien. Ce ne fut qu'un instant; chasseur passionné et attentif, je repris ma poursuite de l'homme à travers les cieux.

Sitôt atterri, j'appris que Guynemer venait d'abattre en flammes son dix-huitième avion ennemi près de Roye et que lui-même, atteint par un obus, était tombé dans nos lignes. Ce que j'avais pris pour des farandoles d'enthousiasme n'était que le début de sa chute.

A quelques jours de là, j'eus le plaisir d'être présenté au héros en personne, encore contusionné de sa vertigineuse descente, mais vibrant des trois victoires successives qu'il venait de remporter à vingt minutes d'intervalle, la dernière sur le Boche que j'avais si vainement attaqué. Avec quelle curiosité écoutais-je celui qu'au début de sa carrière, son capitaine appelait familièrement « le gosse ! » A peine jeune homme, à vingt et un ans, Guynemer épinglait à sa poitrine la Légion

d'honneur, la médaille militaire, la croix de guerre et cinq palmes. Il comptait ce jour-là sa dix-huitième victoire, sa quinzième citation, son cent vingt-sixième combat. Cent vingt-six fois il s'était donc trouvé face à face avec une mitrailleuse qui tire 500 cartouches à la minute, et six fois il avait été descendu « en boule » dans nos tranchées par des balles et des obus ! Une pareille vie n'est-elle pas déjà un défi à la vie elle-même ?

Le visage a été trop popularisé par la photographie et la gravure pour qu'il soit utile de le décrire ; la parole est brève, le geste nerveux, décidé ; le corps mince, élancé, celui d'un ascète usé à son apostolat. L'enveloppe matérielle ne compte pour ainsi dire pas chez lui : l'enthousiasme la brûle, la lame ronge le fourreau, la passion d'agir consume perpétuellement cette frêle enveloppe. Mais l'incendie qui le dévore, le nourrit et le soutient en même temps : il est à lui-même cette mystérieuse puissance qui, dans un appel fameux, dressa des morts debout. L'âme a tout pris, et le trait caractéristique de Guynemer, ce que l'image ne peut rendre, ce sont ses yeux : toute la vie, le caractère de l'homme sont là ! Yeux profonds, immenses et sombres; pupille noire de jais nettement détachée de l'iris très brun, avec une flamme continue, fulgurante comme un diamant, tranchante comme un burin. Le regard qui pourrait être très doux, tout de velours, comme chez un poète ou un sentimental, est seulement d'acier chromé : on sent la volonté obstinée et furieuse que rien n'effraie, surtout pas la mort, bravée délibérément chaque jour, à toute heure.

Son sang-froid, plus encore la rapidité inouïe de ses réflexes, me frappèrent durant notre course rapide en auto à travers Paris. Avec quel enthousiasme, quelle passion ne parle-t-il pas de son métier, ou mieux de son art, plus amoureux, plus préoccupé sans cesse de son appareil, de sa mitrailleuse, de son moteur, que de la plus exquise « marraine ! » Un « hystérique » du vol, disent ses camarades plaisamment ! La gloire qui corrompt les faibles le laisse intact. A vingt ans, il atteint un record sans égal et en sourit. Dans la rue où nous passons, notre vive allure ne nous empêche pas d'entendre voler son nom sur les lèvres de la foule admirative ; au restaurant, au cinéma où toutes les têtes se tournent vers lui, où les dames ajustent leurs face-à-main pour essayer de compter le

nombre imposant de « *bananes* (1) » qui garnissent sa croix de guerre, rien n'altère sa simplicité, sa gaieté d'adolescent.

Quelle peut être sa méthode, demanderez-vous, ou mieux « son truc » pour abattre ainsi les Boches à la douzaine? Interrogez-le : je doute que vous obteniez une doctrine absolument positive de « l'As des As. » Ce n'est pas qu'il garde son secret, mais plutôt parce que je crois qu'il n'en a pas. A part quelques principes fondamentaux, communs aux pilotes de chasse entraînés, Guynemer est avant tout, et plus que les autres, un improvisateur de génie qui subordonne sa tactique à celle de l'ennemi poursuivi, ainsi qu'aux circonstances ambiantes. Son secret? C'est son inlassable activité, sa volonté de fer qui dompte tous les obstacles, ses connaissances techniques, le soin qu'il prend de ses appareils, son « *mordant* » supérieur à tous, le tour de main que lui donne l'entraînement.

Au début de ces notes je me suis étendu sur les impressions d'une rencontre banale afin d'en faire apprécier aux profanes les angoisses et les difficultés; par ce simple récit j'ai pensé qu'ils comprendraient mieux le caractère et la carrière de Guynemer dont c'est là le pain quotidien. Qu'on me permette maintenant quelques généralités sur les qualités essentielles des « chasseurs » en général : elles jetteront plus de lumière encore sur cette jeune et héroïque figure dont l'histoire s'empare déjà.

Le coefficient offensif d'un pilote de chasse est fonction de trois principaux facteurs. Le premier, essentiel, est une jeunesse, un entrain, une surabondance de vie qui permettent de surmonter la dépression physiologique et psychologique, l'espèce de « Nirvâna » dans lequel plongent le froid, plus encore la raréfaction de l'air, et de garder aussi intactes que possible les facultés volitives qui poussent à attaquer et à vaincre. Nos moteurs eux-mêmes perdent 30 pour 100 de force en chevaux, du fait de l'altitude! Conserver ses moyens est cependant moins une question d'athlétisme et de santé, l'exemple de Guynemer le démontre suffisamment, que de vigueur morale pour les uns, d'enthousiasme, de diable au corps, comme disaient si plaisamment nos pères, pour les autres. Un sujet maigre aura souvent plus d'activité qu'un tempérament gras et musclé. Cette résistance exceptionnelle, tant animale que

(1) Palmes.

cérébrale, permit à un Navarre de totaliser dix et onze heures de chasse journalière sans diminuer son admirable valeur offensive. Il y a donc un facteur « tempérament personnel, » essentiellement variable selon les individus et les circonstances, qui échappe à toutes les lois. La vague d'assaut bondit de la tranchée dans l'excitation du nombre et des cris; la peur, si peur il y a, est collective et l'amour-propre soutient les hommes. Songez au solitaire que rien n'encourage ni ne contrôle, à cette anomalie qu'est le vol pour l'homme et plus encore le combat à 10 ou 15000 pieds dans les cieux, et peut-être comprendrez-vous la trempe dont doit faire preuve un tel soldat!

Il lui faut assurément le mépris de la vie et du danger, mais servis par un admirable sang-froid, par d'incomparables qualités de manœuvrier et de tacticien.

Différente avec chaque pilote, la tactique aide à découvrir l'ennemi, à l'approcher avec le minimum de risques, à le travailler en quelque sorte, comme les toréadors estoquent leur bête et l'obligent, par des passes savantes, à venir recevoir le coup de grâce à la place qu'ils ont choisie. Cette tactique dépend de la valeur professionnelle de l'aviateur, non seulement comme mécanicien de moteur, mais comme pilote proprement dit. Tout « as » de chasse se double nécessairement d'un véritable acrobate, connaissant l'air, ses lois, la résistance limite des matériaux qu'il fait travailler et l'effort qu'on peut en exiger. Qu'on ne nous parle pas des « inconsciens : » le vrai pilote est calme, ce qui peut parfaitement ne pas exclure la tension des nerfs; il brave le danger sans le méconnaître, ménageant son appareil et sa vie, mettant toutes les chances de son côté. L'individu qui charge brutalement en avant est voué à la destruction : le courage seul ne saurait suppléer aux qualités professionnelles. Et dire qu'on condamna jadis Chevillard, père de l'école moderne, qui démontra le premier la nécessité pour l'homme volant de se mouvoir en l'air comme poisson dans l'eau et de s'unifier tellement à ses ailes qu'elles lui semblent faire partie de son être !

Le vol devra donc être aussi machinal, aussi réflexe, dans n'importe quelle position, que celui d'un oiseau véritable. Que le pilote soit débarrassé de toute préoccupation et ne poursuive que deux objectifs : éviter le champ de tir de son adversaire et

placer le dit adversaire dans sa ligne de mire à lui : en un mot, frapper et parer les coups. Un sentiment exact, une sorte d'instinct des vitesses et des distances s'impose à cet effet. S'il importe d'agir très rapidement, il y a en revanche une vitesse limite que ni la vue ni la pensée ne peuvent dépasser. Devant la mitrailleuse braquée sur lui, malgré sa hâte d'en finir, l'homme volant ralentira sa vitesse et brisera l'élan formidable par lequel il tombe parfois sur sa proie pour régler son tir; mais ce tir, troisième point essentiel, n'est pourtant que la conséquence des qualités du pilote : un bon manœuvrier sera presque automatiquement adroit tireur : la ligne de mire lui tombe naturellement dans l'œil au moment voulu.

Question de chance aussi... plus encore don naturel. Des êtres comme Guynemer sont malgré tout si exceptionnels qu'ils peuvent paraître anormaux. D'aucuns verront en eux des ouvriers du plan divin, appelés à une mission spéciale, soutenus par une puissance surnaturelle, et s'inclineront très bas, sans en chercher davantage, devant leur jeunesse et leur héroïsme. Pour nous, leurs camarades de métier, qui les voyons à l'œuvre, ils nous paraissent des surhommes presque impossibles à égaler, à qui nous sommes heureux d'apporter l'hommage de nos sympathies et de nos admirations.

LES MERS DU CIEL

Marins de la mer, nos aînés et nos frères, insatiables amans d'une maîtresse plus insatiable encore, si vous saviez comme ils sont plus beaux que les océans labourés par les lourdes étraves de vos vaisseaux, les Atlantiques célestes qui nous appartiennent désormais! N'êtes-vous pas revenus jadis les prunelles méditatives à jamais des merveilles du monde où vous aviez promené votre insouciante jeunesse, des grèves rosées du Levant aux pâles madrépores océaniens, aux détroits brûlans de Floride, de Malaisie, ou d'Afrique? Nos ailes nous portent aujourd'hui à travers ces espaces étoilés où nuit et jour anxieusement vous cherchez à lire votre destin et leurs routes millénaires, que l'homme n'avait jamais foulées pourtant, réchaufferaient d'enthousiasme vos prunelles blasées!

Notre mer à nous, matelots du firmament, c'est toute l'épaisseur de l'azur que vous portez sur vos têtes, l'air visible, pour

ainsi dire, à travers des milliers et des milliers de pieds d'épaisseur! La brume y roule ses vagues smaragdines, y serpente en courans doucement irisés par la brise, tandis que les nuages floconneux se rangent en lointaines lignes de brisans. Parfois leurs volutes régulières, serrées les unes contre les autres, rappellent les « moutons » des grands larges; parfois dressés, tordus, comme de légères et multicolores écharpes, ils évoquent des danseuses tourbillonnantes, des spectres pourchassés, drapés de blancs linceuls. Sous nos nefs aériennes la terre s'estompe aussi imprécise qu'un bas-fond marin, tandis que tout là-haut les cirrhus volatilisés au zénith azuré méprisent nos faibles ailes de leur vertigineuse hauteur.

Mais d'ordinaire, les nuages s'amoncellent à l'horizon et nous donnent l'illusion de cingler vers les plats rivages d'une banquise hyperboréenne. Une plaine étincelante de virginale blancheur, un continent nouveau creusé de golfes, hérissé de promontoires, s'avance majestueusement vers nous et recouvre le globe. La nuit monte, le steppe neigeux, cuivré par le couchant, semble plus jaune qu'un désert de sable, puis plus rouge qu'un lac de sang. Bientôt avec l'ombre, une mer argentée déferle à nos pieds, irréelle et glacée, plus fascinante que toutes les mers enjôleuses de matelots.

Durant ma garde au-dessus de Paris, par un beau soir de juillet, je vis les nuages rouler en vagues aussi monstrueuses que les plus formidables houles de l'Océan! A l'Est, derrière moi, Meaux s'assoupissait entre les replis de la Marne pâlie des premiers rayons de lune; les plaines de l'Ourcq, blondes de moissons, se voilaient de mauve. A ma droite, tout au loin, les forêts de Compiègne et de Senlis mouchetaient le crépuscule de leur sombre masse; en avant, la marée furieuse, où le soleil allait s'abîmer, s'élançait à l'assaut de la capitale. De leurs embruns écumeux, les lames éclaboussaient les ailes de mon oiseau, et je me laissais voluptueusement bercer au creux des plus fortes vagues pour rebondir sur leurs croupes tumultueuses.

Par temps d'orage, les campagnes se recouvrent d'un suaire de deuil, la voûte du firmament s'obscurcit sous une nuit diurne semblable à ces ténèbres brusquement appesanties sur la création à l'heure solennelle de la mort du Christ. Là-haut, un sentiment de solitude et d'épouvante nous envahit. Entre deux nuages, fendus ainsi qu'une gigantesque paupière, le soleil tout

rouge glisse un regard tragique : on dirait l'œil sanglant de la mort contemplant la terre et dénombrant ses victimes!

Certains ciels nous donnent l'impression de voyages au pays des rêves et des chimères. Leurs chaos apparens s'ordonnent au contraire en architectures plus hardies, plus immatérielles surtout que tout ce que les conteurs lancés à travers les royaumes imaginaires des fées pourraient inventer! Une éclaircie survenue cet automne sur la Somme, après quelques pluvieuses journées, me permit d'entreprendre au déclin du jour une rapide croisière de chasse. L'étrangeté du spectacle dépassait là-haut tout ce dont j'étais coutumier. Mers de brume, continens polaires, longues traînées diaphanes, nimbus lourds de pluie s'échafaudaient les uns par-dessus les autres sur dix mille pieds d'épaisseur, tamisés des derniers feux du couchant. Au hasard de ma route, je traversai des salles voûtées de cristal, hautes et profondes ainsi que des nefs de cathédrales, avec leurs pilastres de volutes livides, leurs resplendissantes verrières, leurs cryptes obscures comme des tombeaux. Je me croyais transporté parfois à l'intérieur de grottes sous-marines taillées dans l'écume argentée, la nacre irisée. Çà et là, des taches de lumière et d'ombre rappelaient quelque curieuse fleur de mer; de glauques traînées ondulaient à la manière d'algues chevelues. Si une fissure de la voûte laissait entrevoir un lambeau de ciel bleu, le soleil s'y infiltrant en gerbes de rayons réchauffait d'or les ailes et la croupe argentée de mon oiseau, et je rôdais au fond de ces antres, tel un monstrueux poisson dont les nageoires zébraient les parois incertaines de leurs éclairs d'acier! Seuls les shrapnells que l'ennemi ne cessait d'envoyer vers moi à travers les moindres échappées terrestres disaient encore de leur voix tonnante la guerre meurtrière et les hommes expirans, tandis que Péronne et Chaulnes, indistinctes à mes pieds, paraissaient endormies à jamais sous les flots comme Atlante ou Ys, les légendaires cités. De son vol inflexible, mon avion traversait les murailles opaques, mais impalpables, qui l'encerclaient; d'autres palais encore s'ouvraient les uns derrière les autres vers lesquels j'avançais, guidé par de mourantes clartés, aussi ébloui qu'Aladin à travers les enchantemens des *Mille et une Nuits!*

Soudain, à l'intérieur d'une salle richement décorée, un nuage me parut dessiner, aussi exactement que possible, les

formes d'une femme alanguie sur quelque rouge draperie. La lumière attiédie donnait à son corps la transparence nacrée des chairs vivantes, un trait de feu précisait ses contours graciles, et les derniers flamboiemens du soleil la casquaient de vapeurs dorées. Son visage diffus pourtant me parut une énigme que j'aurais aimé déchiffrer; déjà mes ailes l'effleuraient d'une caresse lorsque tout s'évanouit : de la vivante créature il ne restait qu'un nuage humide et glauque, semblable aux autres, dont je ressortis frissonnant, mes voiles poudrées à frimas!

Cette femme n'était-elle pas l'image de l'idéal fantôme d'illusions et d'espoirs plus fugitifs que la brume, que nous, les matelots de l'azur, poursuivons plus haut encore, jusqu'aux étoiles!

MON OISEAU

Sur l'herbe, à l'entrée du hangar, mon oiseau repose. Sa tête énorme, ses ailes démesurées, sa courte queue, lui donnent la silhouette d'un martinet, ce roi du vol, si malhabile à terre. Les premières lueurs du jour effleurent d'une caresse rose sa blanche voilure, étincellent au travers du moteur, miroitent sur l'hélice, irisent haubans et câbles d'acier comme des fils de la Vierge humides de rosée. Seules les cocardes tricolores rompent de leurs notes vives l'uniforme peinture argent.

Quelques secondes encore, et nous allons nous enfoncer tous deux vers l'azur. Alentour, mon « *mécano* » s'empresse à une dernière revue : « La santé est bonne, ajoute-t-il gaiement comme s'il parlait d'un être animé, le « *moulin* (1) » « *gaze* » à merveille, tout est paré! » Avant d'enjamber la carlingue je flatte d'une caresse amie les flancs du monstre assoupi où la vie va s'éveiller...

Si le rêve d'Icare s'était réalisé, si l'attache directe des ailes au corps humain eût été possible, jusqu'où nous eût élevés notre vol, semblable à celui des anges? Mais, hélas! un mécanisme intermédiaire qui supporte et anime les ailes est nécessaire. Seule, désormais, l'habileté du pilote, suppléant aux imperfections de toute machine, lui donnera l'illusion d'être un véritable oiseau.

Aussi, par la force de l'habitude, nous sommes arrivés, mon

(1) « Le moteur (rotatif) marche à merveille. »

avion et moi, comme de nouveaux centaures, à n'être plus « qu'un en deux ! » Pour rendre cette communion plus intime, des courroies nous lient étroitement l'un à l'autre. Le sang qui m'anime circule en quelque sorte jusqu'à la pointe de ses ailes; la force qui l'attire vers le ciel m'y soulève avec lui ! « L'âme du capitaine passe dans son navire ! » assurait un vieil officier de la marine à voile ! Point d'être au monde auquel ma vie soit plus étroitement confiée ; point d'associé plus intimement lié à la réussite de mon travail ! J'en puis dire à la manière de Tristan : « Ne lui sans moi, ne moi sans lui ! » Appelés à vivre ensemble, ensemble nous sommes prêts à mourir; sa croupe évidée, dont j'ai fait mon habitacle, n'affecte-t-elle pas déjà la forme d'un cercueil ?

Le temps passé à terre est presque entièrement consacré à mon oiseau. Combien d'heures employées avec mon « *mécano*, » âme sœur de mon âme, à discuter inlassablement ses qualités, ses défauts, les soins, les perfectionnemens à lui apporter. Pièce par pièce, fil par fil, chaque jour il est examiné avec attention, astiqué, lavé comme un enfant naissant. Trous creusés par les balles, déchirures des shrapnells, ses blessures glorieuses reçoivent de tendres soins. Sur son capot, gainée d'acier bruni, s'allonge la mitrailleuse, notre *res sacra* à tous deux, et, plus que l'avion lui-même, l'objet de ma sollicitude. Tout est si minutieux et essentiel à son fonctionnement : depuis le câble qui en commande la détente jusqu'au calibrage des cartouches, depuis l'huile dont on la graisse jusqu'au correcteur de tir qui la complète !

La vie monastique du front nous a forgé de si étranges mentalités que je me complais parfois plus dans la société de mon oiseau que dans celle des hommes. Son amitié ne saurait me tromper, il me sera d'autant plus fidèle que je l'aurai comblé de plus d'attentions. *Mon* oiseau ! Déjà ce possessif est une raison de joie et d'orgueil : nul autre pilote n'est autorisé à le monter sans mon autorisation. Son existence éphémère semble interdire de s'y attacher, et pourtant, veuf d'un nombre considérable d'avions, je me souviens des particularités de chacun d'eux, tant les dangers courus ensemble créent d'invincibles liens. Sa vue me réjouit par l'harmonieuse proportion de ses formes, par les moindres particularités de sa construction dont je connais tous les détails. Assis dans ses flancs, j'étudie sans

cesse les modifications à apporter à l'ameublement de sa nacelle; tout en lui parlant, comme s'il pouvait m'entendre, j'essaye la souplesse des gouvernails, le jeu des manettes m'exerçant à tomber du premier coup d'œil sur la ligne de mire de la mitrailleuse, sur chaque cadran, chaque robinet, chaque instrument de bord : ainsi, même au sol, nous nous entraînons, je m'imagine déjà voler et combattre!

Nos plus belles heures cependant sont celles passées ensemble à parcourir l'espace, inlassables contemplateurs, plus petits, plus invisibles qu'une libellule! Je n'ai pas alors d'autre confident que lui : l'impression d'isolement et de petitesse qui vous oppresse aux hautes altitudes lorsque les avions ennemis rôdent de toutes parts et que les shrapnells ne cessent d'éclater, suscite un ardent besoin de se rattacher à un point d'appui. Sa voix bourdonnante, indice certain des forces qui l'animent, loin d'être une fatigue ou un ennui, me rassure et m'encourage. « Prends confiance, semble-t-elle murmurer, moi aussi je veille avec toi! Ma vie t'appartient, tu es le maître responsable; commande, j'obéirai! S'il le faut, je lutterai de vitesse avec la mort pour t'assurer la victoire ou t'arracher à son étreinte et te ramener vers notre nid! Laisse-moi t'apaiser par ma chanson, te bercer sur mes ailes plus langoureuses que les bras d'une femme; laisse-toi charmer par ce grand silence de l'espace, loin des vains bruits de la foule : je t'offre un royaume hors de ses atteintes!... »

Nulle angoisse que je ne lui avoue aussitôt, nulle tactique en face de l'ennemi sans l'exciter de la parole, nulle manœuvre triomphante à l'heure du danger sans le remercier de « nous » avoir sauvé la vie! L'amitié qui nous unit n'est pas seulement scellée dans le sang, elle est faite aussi des mêmes enthousiasmes à la vue des merveilles du ciel où nous vivons : matins roses vers lesquels nous piquons comme l'alouette à son réveil, azur sans fond des midis où nous buvons la lumière et la vie, mélancolie mauve des couchans!

Les machines, dit-on, n'ont point d'âme, et cependant mon oiseau a son intelligence, sa volonté propre. « L'âme mystérieuse du fer » anime son moteur, mécanisme plus sensible à surveiller, puis à commander, que la plus fragile horloge. Les ailes, les gouvernails de tout son corps d'oiseau, orientables au gré des trois dimensions où lui-même se meut,

déformables par l'air et les vents, forces variables et inconnues, ne sont-ils pas aussi en perpétuelle contradiction avec mon autorité? Il pourrait m'en coûter la vie si j'essayais de le brutaliser!

Nos rapports ne sont donc que courtoise diplomatie : il a des caprices et des entêtemens de jolie femme que je me garde de contrarier en face. « Main de fer, gantée de velours, » jamais proverbe ne fut plus juste appliqué à la conduite de mon oiseau. De nous deux, c'est lui qui exécute les manœuvres que j'ai seulement commandées. Ces conventions admises une fois pour toutes entre nous, une légère pression de la main ou du pied suffit à le diriger comme un cheval bien mis.

Souple, mais nerveux, docile, mais vibrant de force, il se cabre ou se précipite, et répond à chacun de mes désirs. D'un seul bond au départ, il m'enlève à plus de 300 mètres dans les airs, puis continue sa montée à 10 000, 15 000 pieds de haut, à la recherche du combat. En spirales très douces, je me laisse bercer sur ses ailes; les ceintures et les courroies qui nous lient ne me permettent aucun déplacement à droite, à gauche, en avant ou en arrière ; lui seul s'incline, d'une aile sur l'autre, pour me permettre, sans pencher ni détourner la tête, d'embrasser l'univers d'un regard que rien ne vient plus limiter. Tel un rapace à la puissante envergure, il domine, et encercle l'ennemi de ses orbes majestueux, puis fond sur sa proie en se laissant tomber d'une chute verticale sur l'avion étranger qu'il enveloppe de ses passes les plus savantes : à cette heure sauvage, lui et moi nous ne sommes plus vraiment qu'un!

Parfois, au retour de nos interminables croisières, lassés du vide des cieux et assoiffés de paysages terrestres, nous descendons survoler la campagne, en « *rase motte*, » à quelques centimètres seulement! L'oiseau lancé ainsi qu'une voiture volante lèche le sol, épouse ses contours, descend au fond des vallées, grimpe au flanc des collines, bondit « à saute-mouton » pardessus les arbres et les maisons, les haies ou les meules. Prairies, futaies, moissons, se déroulent comme un film à nos pieds à près de 200 kilomètres à l'heure!

Mais, d'ordinaire, l'entraînement nécessaire aux combats absorbe tous les loisirs autorisés par la guerre. Ce ne sont plus qu'impressionnans retournemens sur le dos; la terre, vue à l'envers, offre un si nouvel aspect; longues glissades sur la

queue, plus effarantes encore : l'oiseau cabré s'écrase en arrière sur son pilote; descentes planées, moteur arrêté, lentes et silencieuses, seul le vent siffle au travers des haubans...

Tout ce qui peut accroître l'illusion des ailes, la sensation de se vautrer dans l'air, fluide élastique, mais impalpable, plus moelleux que le plus voluptueux divan, mon oiseau me l'a fait éprouver! Toutes les ondulations de la bayadère, emportée par sa danse tourbillonnante, de la fleur balancée sur sa tige, de l'hirondelle luttant avec le moucheron, du poisson au sein des ondes, en un mot toutes les jouissances et toutes les perfections du vol, de la vie épanouie dans le vide, semble-t-il, et dégagée de la pesanteur terrestre, m'ont grisé d'une ivresse qui manque de mots pour s'exprimer!

Si vous saviez combien elle est entraînante, la chanson de geste que nos oiseaux murmurent à travers les cieux à la gloire de la France immortelle! Vous dont l'enfance, nourrie de Jules Verne, s'endormait chaque soir dans l'attente de matins sublimes! Vous les amoureux du danger, pour lesquels la vie n'offre d'intérêt que si vous la disputez sans cesse à la mort; vous surtout, les amans de la gloire, vos plus beaux rêves sont réalisables aujourd'hui : venez ajouter votre strophe au cantique de l'aile triomphante.

R. DE LA FRÉGEOLIÈRE.

Front de Flandres, 11 septembre 1917.

P.-S. Depuis que ces pages ont été écrites, nous avons eu l'immense douleur de perdre notre cher et grand Guynemer. A vingt-trois ans, en vingt-cinq mois de campagne, il avait été vingt-sept fois cité à l'ordre de l'armée! Il comptait sa cinquante-quatrième victoire *officielle*, une centaine en tout, assurait-il, plus de 500 combats aériens!

En vain, tout le long de ce jour maudit où nous arriva la fatale nouvelle, avons-nous scruté l'immensité des cieux, guettant le vol familier de « la Cigogne n° 2 » attardée vers son nid. En vain, jusqu'au soir, avons-nous espéré le coup de téléphone libérateur. Ce furent d'inoubliables heures d'attente où l'angoisse émaciait les visages. Personne ne voulait croire! Jusqu'au lendemain, on espéra : un appareil était tombé entre les lignes anglaises et allemandes, le pilote indemne s'était caché

dans un trou d'obus; nos alliés devaient tenter un coup de main la nuit suivante pour le délivrer...

Vain espoir!

Hélas! nous n'ignorions pas que son tour viendrait à lui aussi. Depuis sa quarante-cinquième victoire, chacun tremblait davantage pour lui : il avait atteint un maximum que nul n'a dépassé sans périr! Lui-même, le premier jour de notre rencontre, avait ajouté avec un singulier sourire cette parole que d'abord je n'avais pas osé rapporter : « Oh! moi, je ne finirai pas la guerre, je sais bien que je serai tué avant! »

Cette pensée, loin de l'arrêter, semblait exaspérer son courage jusqu'à la témérité, décupler son incroyable activité. Après deux ans d'un métier auquel beaucoup ne résistent pas plus de quelques mois, parvenu au faîte de la gloire et des honneurs, il n'avait plus rien à attendre. Beaucoup lui conseillaient de se retirer à l'arrière, où ses connaissances techniques et tactiques eussent été si utiles. Mais Guynemer était trop ardemment patriote pour reconnaître jamais qu'il eût « droit au repos. » De tels exemples marquent dans l'histoire d'un peuple et dans la formation des générations de l'avenir! Il a été le martyr de son apostolat.

Il s'en est allé comme chacun de nous, dans sa périlleuse carrière, rêve de partir : en pleine apothéose, en plein ciel, en plein combat! Jusque dans le mystère tragique dont s'entourèrent ses derniers instans, la gloire dont il était l'enfant chéri fut magnanime envers lui et l'emporta sur ses ailes. Les mers du ciel, étrangement fascinantes, qui l'avaient si souvent bercé, ont déroulé sur lui leurs impénétrables vagues de brumes, comme pour dérober à la terre l'enfant qui leur appartenait!

Voilà huit jours déjà, au cours d'une patrouille, nous cheminâmes quelques minutes de compagnie à travers les solitudes célestes... Avant-hier, je lui serrai la main pour la dernière fois, à la sortie de la messe. Son visage avait cette même expression décidée que nous aimions. Il me sembla seulement que ses étranges yeux noirs avaient perdu un peu de cette lueur fulgurante qui m'avait tant frappé lorsque nous fîmes connaissance... Depuis trois ans, j'ai vu tant de regards d'acier s'émousser lentement quand l'heure approche! ..

R. DE LA F.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Andromaque*, tragédie d'Euripide : traduction en vers de MM. Silvain et Jaubert.

La Comédie-Française, pour sa rentrée, nous a donné une traduction de l'*Andromaque* d'Euripide. Je l'en félicite bien sincèrement. On ne saurait trop dire le service que nous rendent ces représentations antiques. Elles nous mettent sous les yeux et nous font voir « en scène » des pièces qui ont été écrites pour une scène, fort différente de la nôtre, à coup sûr, mais enfin pour la scène. Elles restituent les couleurs de la vie à ces œuvres qui sont à l'origine de notre tradition littéraire. Elles nous permettent d'en recevoir l'impression directe, et non plus seulement l'écho affaibli que nous en renvoient les feuillets d'un livre. Elles nous font mieux juger de ce que leur doivent nos classiques, et surtout de ce que le génie français y a ajouté.

Encore faudrait-il s'entendre sur la façon dont ces œuvres anciennes doivent être représentées. Jadis on se fût borné à nous en offrir quelque adaptation ou traduction libre ; aujourd'hui, cette impiété nous révolterait : nous considérons le chef-d'œuvre comme intangible, et c'est très bien. Le soir de la première, en débitant l'annonce traditionnelle, l'orateur de la troupe, qui était M. Paul Mounet, a tenu à souligner que la traduction due à son cher doyen, M. Silvain, et à M. Jaubert, était une traduction littérale. Ce « littérale » est une coquetterie d'hellénistes : la Compagnie semble y attacher beaucoup de prix et y entendre beaucoup de choses. « Littérale » a je ne sais quoi de scientifique, et c'est comme à la Sorbonne. Oserai-je dire après cela qu'une traduction peut être littérale et cependant ne pas être exacte, ou même que la manière la mieux

intentionnée, mais aussi la plus sûre, de fausser un texte, est de le traduire littéralement? A ce littéral de la traduction joignez le conventionnel de l'interprétation. Car si le respect pour l'antiquité s'en va, du moins n'est-ce pas chez les excellens acteurs de la Comédie-Française : ils en ajouteraient plutôt. Ils ont pour la tragédie grecque une dévotion louable, mais peut-être insuffisamment renseignée. Ils tiennent que c'est un genre à part, en dehors et au-dessus de l'humanité, et que tout doit s'y dire noblement. Du premier vers au vers de la fin, ils se reprocheraient une minute de détente, une seconde de liberté : c'est la grandiloquence continue. Je croirais plutôt que l'art antique a pour caractères la simplicité, la variété, la souplesse, c'est-à-dire la nature et la vie. J'imagine aussi que les tragédies antiques ne sont pas toutes une seule et même tragédie, et qu'elles ne doivent pas toutes être recouvertes de la même teinte uniforme de gravité et de solennité : *Andromaque* n'est pas l'*Orestie*, et ce n'est pas *Œdipe Roi*. Enfin, et au risque de causer un peu de scandale, je hasarderai une opinion, qui d'ailleurs n'est pas même un paradoxe. Je suis très persuadé qu'il eût fallu jouer la pièce d'Euripide souvent comme un mélodrame de Dumas père, plus souvent comme une comédie à thèse de Dumas fils, quelquefois comme une parodie à la manière de Meilhac et Halévy, et pourtant toujours comme une œuvre de poète et de poète antique... Et je ne prétends pas que ce soit tellement facile.

Entre les tragiques grecs, c'est à Euripide que Racine revenait sans cesse : il l'appelait « mon auteur. » C'est qu'il le sentait beaucoup plus près de nous qu'un Eschyle, et même qu'un Sophocle. Avec ceux-ci la tragédie est encore tout enracinée dans le passé religieux et épique : Euripide l'en dégage. C'est un homme des temps nouveaux. Est-il le fils d'une fruitière? En tout cas, il n'est pas de grande famille; il n'a pas, comme ses illustres devanciers, la tradition aristocratique; il n'appartient pas, comme eux, à la caste guerrière : formé à l'école des philosophes, il vit dans sa bibliothèque où il suit, à travers une brume poétique, sa pensée solitaire. Il s'intéresse à son temps plus qu'aux temps révolus et, parce qu'il ne peut s'en affranchir, il en médit. Il continue de puiser les sujets de ses pièces aux sources consacrées; mais il en prend librement avec ces vieilles traditions : il les relègue à l'arrière-plan, comme une splendide toile de fond. Dans la forêt des symboles créés par la jeune et poétique piété des Grecs, il ne voit plus que le pathétique de sentimens toujours vrais et l'humanité de personnages à notre taille. L'austère

conservateur que fut Aristophane ne s'y était pas trompé : il reprochait à Euripide de mépriser les dieux et de faire des pièces toutes pleines de ficelles. Ainsi la tragédie, déchue de son prestige ancien, devenait une sorte de drame bourgeois. C'est le cas pour *Andromaque*.

La première partie de la pièce nous emplit les oreilles du bruit d'une querelle domestique : dans le palais de Néoptolème, fils d'Achille, deux femmes se disputent, dont l'une, Hermione, est l'épouse, et l'autre est la maîtresse légitime. Car c'est bien la nuance qui définit la situation d'Andromaque. Pour nous représenter justement l'Andromaque grecque, il nous faut cesser de l'apercevoir à travers l'image idéalisée que la sensibilité virgilienne indiquera à la sensibilité et à l'art de Racine. Celle-ci n'est pas la veuve inconsolable qui s'est gardée à la mémoire du mort : c'est la captive qui subit la force des choses et accepte son destin. Certes elle pleure toujours Hector, et c'est malgré elle qu'elle est entrée dans la couche du vainqueur. Mais elle est d'une religion fataliste, elle sait qu'il y a une loi de la guerre et qu'on ne peut s'y soustraire. Néoptolème a pour lui le droit, et il n'en abuse pas ; il fait mieux que de bien traiter sa captive : visiblement, il l'aime, et Andromaque ne le hait point. Andromaque n'est pas davantage la mère au cœur haut placé, qui chérit en son fils le souvenir d'un père glorieux et l'espoir d'une race illustre. Ce fils s'appelle Molossos, il ne s'appelle pas Astyanax; il a pour père Néoptolème, et non pas Hector. Pour ce fils qu'elle a enfanté dans l'esclavage, Andromaque sent ses entrailles s'émouvoir uniquement parce qu'il est la chair de sa chair. Plus encore que l'amour, c'est l'instinct maternel qui lui fait pousser ce cri, que nous connaissons bien, pour l'avoir entendu clamer par Marie Laurent sur toutes les scènes du boulevard : « Mon enfant ! Rendez-moi mon enfant ! » Il reste que cet enfant est un lien entre sa mère et Néoptolème. En somme, les choses n'allaient pas mal dans le ménage irrégulier du héros grec, quand le malheur a voulu que celui-ci se mariât. L'arrivée d'Hermione dans la maison a tout gâté.

Cette Hermione, qui ne se résigne pas au partage et n'admet pas la présence de l'ancienne maîtresse sous le toit conjugal, il semble, quand on y songe, qu'elle soit assez fondée à se plaindre. Elle souffre dans sa dignité de femme continûment et publiquement outragée. Mais dans tous les temps et sur tous les théâtres, c'est à la maîtresse légitime que vont les sympathies, — quand ce n'est pas à la maîtresse tout simplement. Euripide a fait d'Hermione une atroce mégère.. Cela n'est pas pour nous surprendre, puisqu'elle

figure dans une action tragique : ce qui est curieux et digne de remarque, c'est que, de la façon dont il l'a dépeinte, il en a fait un personnage de comédie, et par là créé une fois pour toutes un rôle que la comédie de mœurs va lui emprunter, qui de Ménandre passera à Plaute et à Térence, et deviendra un « emploi » du répertoire comique. Un des types que nous verrons communément revenir dans la comédie latine, et pour y être cruellement raillé, est celui de la femme richement dotée, *uxor dotata*, l'épouse acariâtre à qui sa dot donne le droit de parler haut, et qui en abuse, l'impérieuse matrone qui vous assourdit de ses cris, vous éblouit de sa fortune et vous assomme de sa famille. Écoutez comme s'exprime la vanité d'Hermione : « Si de riches ornemens d'or parent ma tête, si des vêtemens nuancés de diverses couleurs couvrent mon corps, ce n'est pas de la maison d'Achille ni de Pélée que j'ai apporté ces richesses en venant dans ces lieux : ce sont les dons que me fit, avec une dot considérable, Ménélas mon père : aussi ai-je le droit de parler haut (1). » Elle injurie sa rivale à bouche que veux-tu. Elle lui fait un crime de servir aux plaisirs du maître, comme si une esclave avait le choix ! Mais tel est le dévergondage des femmes de sa race : « Le père y couche avec la fille, le fils avec la mère, la sœur avec le frère. » Andromaque aurait pu riposter que ces mœurs n'étaient pas particulières aux peuples d'Asie, étant celles de l'Olympe grec. Elle n'aborde pas ces questions d'exégèse et se borne à répondre plus directement : « Si ton époux te hait, ce n'est pas à cause de mes sortilèges, mais parce que tu n'es pas d'un commerce agréable (oh ! non). Dès qu'une chose te blesse, tu parles de Lacédémone avec emphase, tu étales tout ton faste, etc. » Nous sommes en pleine comédie, et si la note est seulement indiquée, l'honneur en revient au goût et à la subtilité de l'art grec. Ce n'est d'ailleurs pas le seul endroit, et il s'en faut, où l'intention comique soit évidente.

Profitant de l'absence de Néoptolème, qui est allé en pèlerinage à Delphes, Hermione a résolu de faire périr Andromaque et Molossos. Afin de l'y aider, son père, Ménélas, est venu de Sparte tout exprès. Ah ! ce Ménélas ! Si j'ai tout à l'heure évoqué le souvenir de Meilhac et Halévy, c'est que le Ménélas de *la Belle Hélène* est à peine moins ridicule que celui d'*Andromaque* : pour l'odieux, je n'en

(1) N'ayant pas entre les mains le texte de MM. Silvain et Jaubert, je me sers de la traduction Pessonneaux, non moins littérale, quoique en prose (1 vol. Charpentier).

parle pas. S'il n'était, ce Ménélas, que le roi des maris trompés! Mais il est l'empereur des maris philosophes. D'autres femmes ont eu, ont, ou auront des aventures; mais c'est lui, sans comparaison possible, de qui la femme aura eu l'aventure la plus retentissante : il n'en est aucunement troublé dans sa sérénité. Andromaque et Pélée s'en donnent à cœur joie et le persiflent à l'envi. Ils ne tarissent ni sur sa solennelle niaiserie, ni sur sa lâcheté. Il est le type de la nullité couronnée : « O renommée, renommée! combien de mortels tu as grandis et illustrés qui n'avaient aucune valeur! » On lui attribue la prise de Troie, et il n'est pas même allé au front : « Seul entre tous, tu es revenu de Troie sans blessure, et tu as rapporté ici tes belles armes dans un riche étui, telles que tu les avais emportées là-bas... » Les dieux s'en vont, et la Grèce ne leur ménage même pas un départ en beauté : ces répliques violentes et injurieuses sonnent le glas de sa légende héroïque.

Dans la seconde partie de la pièce, Andromaque ne reparaît plus. Hermione seule l'emplit de ses fureurs et de ses crimes. Maintenant qu'elle a manqué son coup, elle est prise de peur et redoute le retour de son mari. Il ne faut pas que Néoptolème revienne : Oreste y pourvoira, la chance d'Hermione ayant voulu qu'elle eût ce fou sinistre pour cousin. Oreste, pour les beaux yeux de sa cousine, fait assassiner Néoptolème dans le temple même de Delphes : ce fut un meurtre ignoble... « N'épousez jamais une femme méchante, quand même elle vous apporterait des millions! » C'est le mot de la fin et la leçon du drame.

Car toute la pièce n'est que pour illustrer cette idée : qu'une méchante femme est la perte d'une famille, si d'ailleurs la meilleure des femmes coûte beaucoup et ne vaut pas cher. Cette haine contre les femmes est un des traits essentiels du théâtre d'Euripide, que ses contemporains appelaient le misogyne. Elle éclate à chaque instant, dans *Andromaque*, en boutades d'une extraordinaire âpreté. La femme est représentée comme le pire des fléaux, le seul contre lequel il n'y ait pas de remède, — et c'est une femme qui le dit! « Il est cruel qu'un dieu ait fourni aux mortels des remèdes contre les serpens venimeux, et que nul n'en ait trouvé encore contre une femme méchante, plus dangereuse que la vipère et le feu : tant il est vrai qu'il n'est pas pour les hommes de pire fléau que nous! » Une femme, Hélène, n'a-t-elle pas été la cause de cette longue tuerie de dix ans que fut la guerre de Troie? Décidément, les idées ont changé depuis le temps que, dans Homère, les vieillards de Troie, voyant passer

Hélène, avouaient que ce n'était pas trop payer de tant de sang la beauté d'une telle femme !

Peut-être voulez-vous savoir quels défauts Euripide reproche aux femmes? Elles les ont tous. Elles sont lubriques et jalouses : « La jalousie est la passion des femmes. » Fourbes et menteuses : « Pour sortir de la maison, dit Andromaque à une servante, tu trouveras plus d'un prétexte, car tu es femme. » Bavardes et mauvaises conseillères : « Comment ai-je commis une pareille faute ? se demande Hermione. De méchantes femmes m'ont perdue par leurs insinuations : elles m'ont excitée en me disant : « Souffriras-tu qu'une vile « captive partage dans ce palais le lit de ton époux ? J'en jure par notre « souveraine, chez moi du moins elle ne jouirait pas vivante de mes « droits. » Et moi, prêtant l'oreille aux discours de ces sirènes, de ces êtres bavards, fourbes et perfides, je m'exaltai jusqu'à la folie. » Au contraire d'Hermione, Andromaque est le type de l'épouse accommodante, qui ne fait pas d'histoires et donne le sein aux bâtards de son mari : on ne trouvera pas mieux.

Mais pourquoi cette guerre déclarée aux femmes? Est-ce que, marié deux fois et deux fois mal marié, Euripide met dans la bouche de ses personnages ses propres rancunes, comme on veut que Molière se soit peint dans Alceste ? Dans leur belle *Histoire de la littérature grecque*, MM. Alfred et Maurice Croiset nous expliquent que tous ces reproches portent contre l'Athénienne du ve siècle, qui les méritait, vivant comme une recluse à la façon des femmes d'Orient, et parée de tous les défauts qui sont la flore naturelle des harems. Mais je remarque que le même Euripide, s'il a mis dans son théâtre des Phèdre et des Hermione, a créé aussi les plus pures figures de femmes, une Alceste, une Iphigénie. Je songe au théâtre de notre Dumas fils, où la femme est traitée d'être inférieur, incomplet, subalterne, quoi encore ? et qui est tout plein de la Femme. Je songe à Musset qui dénonçait l'amour, fléau du monde, comme une exécrable folie, et qui n'a chanté que l'Amour. Quand on parle tant des femmes et qu'on met à les accuser tant de passion, c'est qu'on les aime comme on les déteste : passionnément. Ce n'est pas autrement qu'Euripide a maudit et célébré la Femme, celle du ve siècle et celle de tous les siècles, celle d'Athènes et celle de tous les pays, la femme de toujours, joie unique et unique tourment de l'homme...

René Doumic.

REVUE SCIENTIFIQUE

DEUX TRAITEMENS DES PLAIES DE GUERRE

Parmi les méthodes qui, après le débridement chirurgical et le nettoyage macroscopique des plaies de guerre, sont destinées à les faire évoluer vers la guérison, c'est-à-dire à les stériliser progressivement et à permettre de pratiquer leur suture secondaire, il en est deux qui, dans cette guerre, se sont montrées véritablement admirables et hors de pair : la méthode de Carrel et celle de Mencière. C'est d'elles que je voudrais entretenir aujourd'hui mes lecteurs.

***

Le docteur Alexis Carrel est un des plus beaux exemples des jeunes et magnifiques énergies intellectuelles, que dans l'ordre des sciences, recèle notre pays et que néanmoins notre organisation scientifique, notre administration intellectuelle, si j'ose employer cette expression, laisse si difficilement surgir, si elles n'échappent point à son étau.

Si, jeune, inconnu, ne sachant même pas un mot d'anglais, mais plein d'un bouillonnement d'idées, débordant de cette confiante ardeur que donne l'amour et l'intelligence de la science, si le docteur Carrel n'était pas brusquement parti pour l'Amérique à la recherche de moyens de travail à sa mesure, il aurait sans doute fait dans nos universités une honorable et tranquille carrière. Sa jeunesse aurait passé dans des besognes subalternes, à suivre la filière administrative, jusqu'à l'heure où, les chevaux blanchis et l'ardeur apaisée, il aurait enfin trouvé, — mais combien étriqués et modestes ! — les laboratoires et les moyens de travail où réaliser les rares idées qui eussent pu subsister dans un cerveau sénilisé. Car l'imagination inventive, — qui

est, ne l'oublions pas, la qualité maîtresse du savant digne de ce nom — fleurit surtout entre vingt et quarante ans, tandis que c'est surtout à partir de cinquante qu'on trouve dans nos administrations scientifiques les moyens matériels d'y donner libre cours. De sorte que le maximum d'élan vers les fins correspond au minimum des moyens, et réciproquement (1).

Aux États-Unis, Carrel, malgré sa jeunesse et peut-être à cause d'elle, trouva bientôt, grâce à un de ces intelligens et incultes mécènes enrichis dans le négoce ou l'industrie et qui fourmillent là-bas, les moyens matériels (laboratoires, crédits, assistans) qui lui permirent de traduire ses idées en actes.

Et c'est ainsi qu'Alexis Carrel, à l'âge où au pays natal il n'eût guèrepu encore sortir de l'impuissance, s'est trouvé aux États-Unis un des jeunes et brillans flambeaux de la science française. Ses travaux si profonds de physiologie qui lui ont valu le prix Nobel sont trop étendus pour qu'il puisse être question de les décrire ici, et si j'y veux faire une brève allusion, c'est seulement parce qu'ils ont donné naissance par une filiation toute naturelle à l'œuvre que Carrel a réalisée en chirurgie de guerre.

On sait que les recherches les plus surprenantes de Carrel à l'Institut Rockefeller se rapportent à la conservation et à la prolifération des tissus animaux en dehors de l'organisme, et qu'ils lui ont donné l'audacieuse idée de transplanter d'un animal à un autre, ou d'un point à un autre d'un même animal, des organes ou morceaux d'organes excisés.

Le haut intérêt philosophique de ces expériences de greffe chirurgicale, les perspectives magiques qu'elles ouvrent aux praticiens de l'avenir sautent aux yeux. Sur un chien, par exemple, Carrel enlève un fragment de l'artère aorte qu'il remplace par une artère d'un autre chien suturée bout à bout dans la coupure de la première. Le succès est complet. Même résultat, — ce qui est encore plus surprenant, — si on suture dans l'artère coupée un fragment de veine. Bientôt le tissu veineux se modifie, se modèle à ses nouvelles fonctions et devient peu à peu du tissu artériel. Étonnant exemple d'adaptation de l'organe à la fonction !

(1) Cela est vrai du moins de toutes les sciences expérimentales, de toutes celles où il ne suffit pas, pour produire, d'avoir un cerveau si on n'a aussi des appareils, des laboratoires, des moyens d'expérience. Seules les sciences mathématiques échappent à cette règle, et c'est pourquoi sans doute ces sciences sont les seules où nous soyons, non pas seulement les égaux des premiers, mais hors pair; et c'est pourquoi sans doute aussi les mathématiques sont les seules sciences où les savans français puissent être célèbres et jeunes à la fois.

Allant plus loin, on a transplanté avec succès un membre tout entier d'un animal à un autre. Plus hardiment encore, Carrel a voulu transplanter des viscères, des glandes, des organes essentiels d'un être vivant à l'autre ! Mais ici une barrière s'est dressée qui interdit jusqu'à nouvel ordre de passer de l'animal à l'homme : c'est que l'animal sur lequel on a fait ainsi une greffe complète d'organes essentiels, et bien que la greffe en elle-même réussisse parfaitement, présente, au bout d'un certain temps, des phénomènes morbides particuliers, une sorte de sénescence, comme s'il était peu à peu empoisonné par l'organe implanté dans son être, comme si cet organe agissait sur lui à la façon d'une tumeur parasite, d'un cancer.

Quoi qu'il en soit de ces suggestives et passionnantes recherches que Carrel compte reprendre après la guerre, elles l'ont conduit, par la force des choses, à étudier et à employer des substances dans lesquelles se conservent sans se putréfier et s'infecter les tissus ainsi transplantés, les substances qui favorisent la cicatrisation dans la greffe en prévenant toute infection.

Or, précisément, — et cela ressort de l'exposé que j'ai fait précédemment de l'évolution microscopique des plaies de guerre, — c'est précisément de substances de ce genre que le chirurgien militaire a besoin pour stériliser les chairs mutilées des blessés et faciliter leur cicatrisation, en un mot pour les guérir. C'est ainsi que ses travaux physiologiques ont admirablement préparé Carrel à son œuvre magistrale de chirurgie de guerre.

Ce qui caractérise la méthode chirurgicale de Carrel, c'est que, — chose assez rare en médecine et en chirurgie, — elle procède de l'expérimentation scientifique la plus rigoureuse.

Frappé par le fait que, dans le traitement des accidens infectieux, des plaies de guerre, les antiseptiques puissans de jadis (comme le sublimé et l'acide phénique) avaient pour ainsi dire fait faillite, Carrel, comme d'autres chercheurs, notamment Delbet, arriva bientôt à la conviction que le bon antiseptique n'est pas seulement celui qui agit sur l'agent microbien, mais surtout celui qui nuit au minimum à la défense de l'organisme. Cela n'était pas le cas des antiseptiques classiques qui agissaient un peu, si j'ose employer cette image, à la façon du pavé de l'ours, et nuisaient autant aux tissus à reconstituer qu'aux agens infectieux.

Quelles substances étaient donc capables de détruire ces germes, tout en ménageant la résistance des cellules de défense de l'organisme, de limiter leur action destructive aux premiers, de faire un choix

entre les cellules à conserver d'une part, les cellules mortes et les germes de l'autre, de séparer, en un mot, le bon grain de l'ivraie?

Des recherches systématiques le conduisirent par élimination à choisir, comme correspondant le mieux à cet idéal, la solution d'hypochlorite de soude convenablement neutralisée par l'adjonction d'autres sels, suivant la technique de Dakin, de façon à en supprimer les propriétés irritantes.

Ce liquide a les propriétés suivantes :

1° D'une part, une action destructive indiscutable, quoique pas très énergique, sur les microbes.

2° Il dissout rapidement les caillots, les débris mortifiés des tissus, tous les déchets cellulaires qui favorisent la pullulation des microbes et font obstacle à l'action de l'antiseptique.

3° Il agit mécaniquement sur la détersion de la plaie, c'est-à-dire sur la séparation progressive des tissus qui doivent disparaître et ceux qui doivent être conservés et entre lesquels la barrière leucocytaire s'interpose, comme une ligne de tranchées entre les territoires ami et ennemi.

4° Enfin, tandis qu'il dissout les élémens mortifiés, il favorise au contraire le bourgeonnement des tissus vivans de la plaie.

Aucun antiseptique connu, — celui de Mencière excepté, — ne possède à un même degré l'ensemble équilibré de ces diverses propriétés.

L'œuvre de Carrel a consisté non pas seulement à choisir comme agent antiseptique le liquide de Dakin, mais surtout à le mettre en œuvre par des procédés efficaces et puissamment originaux.

Ce liquide a un pouvoir microbicide faible; d'où la nécessité, si on veut qu'il soit agissant, de le renouveler fréquemment, et de multiplier son action en la répétant. C'est ainsi que Carrel a été amené à irriguer d'une façon continue la plaie qui doit être humectée d'un liquide sans cesse renouvelé, lequel sans cela cesserait rapidement d'être stérilisant.

Sitôt donc le débridement, et l'extraction des corps étrangers chirurgicalement effectués, ainsi que nous avons dit, Carrel installe son appareillage qui va réaliser un nettoyage chimique continu de la plaie.

Des tubes de caoutchouc ou des drains multiples, divergeant d'une canule à plusieurs orifices, reliée elle-même à un réservoir d'alimentation contenant le liquide, sont placés dans la plaie et entourés de tissu éponge, de façon à baigner constamment toutes les parties de la plaie, d'ailleurs recouverte de compresses. Le réser-

voir d'alimentation est une sorte de bock à injection placé au-dessus du blessé ; des dispositifs variés, automatiques ou maniés par un aide, une simple pince serrant le tuyau de communication par exemple, permettent périodiquement, toutes les heures ou toutes les deux heures, de laisser pénétrer dans la plaie la quantité nécessaire pour renouveler l'irrigation antiseptique.

Je passe sur maints détails opératoires qui ne sauraient trouver place ici. Bientôt, sous l'action de ce traitement, on voit le pus disparaître; la plaie n'a plus d'odeur et ne tarde pas à prendre une teinte rouge vif de bon aloi. Mais Carrel ne se contente pas de ces symptômes microscopiques ; c'est au microscope qu'il a sans cesse recours pour déterminer le stade d'évolution de ses plaies, et cette technique, entre ses mains expertes guidées par un esprit méthodique, a apporté un élément inconnu de précision dans la technique chirurgicale de guerre. A cet effet, on pratique tous les deux ou trois jours sur la plaie, aux endroits les plus suspects, un prélèvement de sécrétions qui est examiné au microscope. L'état bactériologique de la plaie est exprimé par un nombre, rapport du nombre des microbes observés au nombre des champs microscopiques examinés. Carrel est arrivé à cette conclusion que pratiquement, lorsqu'on ne trouve pas plus d'un microbe pour une dizaine de champs, la plaie peut être considérée comme aseptique, comme chirurgicalement stérile.

Le professeur Sartory a employé depuis, avec succès, une méthode analogue dans l'étude bactériologique de la méthode Mencière dont je parlerai tout à l'heure, et dont ses constatations autorisées ont d'ailleurs vérifié ainsi l'efficacité.

D'après les observations de Carrel et de tous ceux qui ont employé sa méthode, l'examen bactériologique montre qu'on obtient ainsi des plaies aseptiques au bout d'un petit nombre de jours qui varie en moyenne de trois, pour les plaies des parties molles, à une quinzaine, pour les foyers de fracture.

Les plaies ainsi stérilisées, il ne reste plus qu'à les suturer secondairement, qu'à les fermer. C'est ce que Carrel réalise par des moyens où son ingénieuse dextérité s'est à nouveau manifestée, et qui comportent, suivant les cas, soit la suture classique, soit un rapprochement des lèvres de la plaie, par des bandes adhésives simples, ou par des bandes adhésives percées de trous où l'on passe un lacet et qui constituent un véritable corsettage.

Parmi les autres contributions précieuses que Carrel a apportées à la technique scientifique des plaies de guerre, je m'envoudrais de ne

pas signaler aussi les recherches faites sous sa direction par une de ses élèves, Mlle Alice Hartmann, relativement à la vitesse de cicatrisation des plaies stérilisées en fonction du temps et de la surface de la plaie.

On est arrivé ainsi à des lois simples exprimées par des courbes continues et dont l'intérêt n'est pas seulement spéculatif, car elles fournissent un instrument de contrôle inespéré. Lorsqu'en effet la courbe observée s'écarte de la courbe théorique, on peut être sûr qu'il existe une cause anormale retardatrice de la cicatrisation, et l'attention du chirurgien est ainsi aiguillée vers la recherche, soit d'une stérilisation insuffisante, soit d'un corps étranger inaperçu, soit d'un mauvais état général du blessé qui auraient sans cela échappé à sa vigilance.

Cette belle méthode, aujourd'hui, — mieux vaut tard que jamais! —en voie de généralisation, et qui est, dit-on, très en honneur dans les hôpitaux de nos ennemis mêmes, n'a pas obtenu chez nous droit de cité sans des difficultés et des résistances regrettables. Mais les résultats qu'elle a donnés sont si probans, elle a permis, dans un très grand nombre de cas, de réduire à tel point la durée de la guérison et la nécessité des amputations, que personne aujourd'hui n'en ose plus contester la valeur.

***

La méthode dont je vais parler maintenant, la méthode du docteur Mencière, n'a pas eu moins de peine à forcer le crédit qui lui revient légitimement.

Le problème, tel que se l'est posé Mencière, consistait également à trouver un antiseptique assez puissant pour détruire les germes pathogènes, et cependant inoffensif pour le protoplasma cellulaire, donc assez puissant, si j'ose dire, pour éteindre l'incendie sans détériorer la maison.

Des antiseptiques à la fois puissans, inoffensifs et stables peuvent-ils se rencontrer? Championnière, qui fut en France le premier évangéliste de l'antisepsie chirurgicale, s'était servi des essences, dont il avait eu de bons résultats. Elles ont l'inconvénient de n'être pas des principes chimiquement définis. Une essence provenant d'un champ de violettes à Grasse n'est pas la même que celle recueillie à Hyères. Provenant du même champ à Grasse, elle variera d'une année à l'autre et même d'un jour à l'autre. Enfin, dans un même flacon, sa composition changera de semaine en semaine.

Mencière se sert de principes chimiquement définis, l'iodoforme, le gaïacol, l'eucalyptol, l'acide benzoïque, auxquels il associe le baume du Pérou. Ces principes sont à la fois des antiseptiques puissans et, sauf idiosyncrasies toutes spéciales et très rares pour l'iodoforme, ce sont des produits inoffensifs pour l'organisme, puisque les médecins les prescrivent fréquemment à l'intérieur. L'acide benzoïque, par exemple, qui est un antiseptique d'une grande puissance, s'ordonne couramment *per os* à la dose d'un gramme et plus par jour.

Faisons dissoudre 1 gramme d'acide benzoïque et 5 grammes de gaïacol dans un litre d'eau. Nous obtenons ainsi l'eau dont se sert Mencière pour le lavage des plaies. Si dans un bocal renfermant cette eau, nous mettons un fragment d'une cuisse amputée, celle-ci se conservera indéfiniment, et son aspect restera normal, tellement sain que le grain de la peau ne changera en rien.

Nous reconnaîtrons toujours admirablement, même au bout d'un temps très long, l'ecchymose que présente précisément le fragment d'organe que nous avons choisi. Une moelle, immergée dans l'eau Mencière, présente encore son aspect frais normal, après cinq mois d'immersion, montrant jusqu'à l'évidence le pouvoir conservateur et la non-nocivité pour les tissus, du liquide employé, même quand il s'agit d'un organe aussi délicat que la moelle.

Sortons de l'eau le fragment de cuisse dont nous avons parlé, et mettons-le à l'air, il se dessèche alors sans se putréfier et prend l'aspect des chairs boucanées. Sa conservation est devenue indéfinie, sans offrir aucune odeur désagréable. Puis, si on veut poursuivre l'expérience, il suffit de le plonger pendant deux à quatre jours dans l'eau de Mencière, pour qu'il reprenne sa souplesse, sa couleur, son aspect d'avant la dessiccation.

Une expérience analogue faite avec le liquide parent du précédent que Mencière appelle « solution pour embaumement » (éther alcoolisé au dixième renfermant gaïacol, eucalyptol, iodoforme, baume du Pérou), montre un phénomène de conservation indéfinie absolument semblable. Retiré et mis à l'eau, le desséchement du tissu immergé se fait toujours sans putréfaction, mais ce tissu prend la couleur, la consistance, l'aspect des momies. C'est la résurrection, par un procédé différent, de l'art consommé qu'avaient acquis les Égyptiens dans la momification.

Si nous plaçons dans ces liquides une portion gangrenée d'un membre amputé, elle se conserve indéfiniment en perdant toute odeur désagréable et avec un arrêt total des processus gangréneux

Ces faits nous montrent expérimentalement : 1° que les liquides de Mencière sont puissamment antiseptiques ; 2° qu'ils sont non pas des destructeurs de la cellule, non pas des substances *cytolytiques*, comme disent en leur jargon les biologistes, mais des substances qui la reconstituent au contraire, des substances *cytogéniques*.

Passons maintenant à l'exposé clinique de la méthode. Celle-ci, nous l'avons dit, pas plus qu'aucune autre, ne supprime la nécessité de l'acte chirurgical, une fois que le praticien en a discerné l'opportunité. Elle n'est, encore un coup, comme celle de Carrel, qu'une méthode de traitement des plaies chirurgicalement expurgées.

L'innocuité de cette méthode est telle qu'elle permet d'employer en grande quantité les antiseptiques dont l'auteur a donné la formule sans risquer les accidens toxiques auxquels exposent les antiseptiques usuels, tels que l'acide phénique ou le sublimé.

Supposons que l'on ait affaire à une plaie cavitaire large et d'accès facile, ou à une plaie en surface, on se servira d'un pulvérisateur en verre. Le pulvérisateur ordinaire à eau de Cologne fera très bien l'affaire. On pulvérisera sur toute la surface de la plaie et de ses abords le liquide répandu en fines gouttelettes. La durée de la pulvérisation sera aussi prolongée qu'on voudra, tout en n'utilisant qu'une quantité minime de liquide.

Pour mieux assurer la désinfection, il sera bon de soulever avec des pinces de Kocher, les bords de la plaie, de manière à constituer une sorte de puits dans lequel on verse la solution avec une pissette.

Un pulvérisateur renversé peut à la rigueur tenir lieu de pissette. On obtient de la sorte un véritable bain des parois dont tous les recoins et anfractuosités se trouvent déplissés et macérés par la solution. Puis on y met des compresses imbibées de celle-ci, mollement tassées et non bourrées, que l'on recouvre de coton et de bandes.

Dans les trajets étroits, dans les plaies tunnellisées en séton, on emploie les injections à la seringue. Une seringue en verre de 10 ou 20 centimètres cubes est commode à cet effet, en obturant, s'il y a lieu, un des orifices pour assurer un contact prolongé. Ici pas de tubes, pas de goutte à goutte. Les principes actifs, stables, de cette méthode d'embaumement permettent d'assurer le pansement permanent d'une façon simple. Il suffit de proportionner le renouvellement du pansement et la durée de la macération au degré d'infection que fait connaître le microscope comme dans le Carrel. Dans les cas de haute gravité, on le renouvelle toutes les 12 heures, en macérant les tissus et les cavités avec la solution pendant 5 à 6 minutes durant

2, 3, 5 jours et plus. Dans les cas infectés de gravité moyenne, on renouvelle le pansement toutes les 24 heures. Les deux ou trois premiers pansemens doivent être de grands pansemens avec macération des tissus par la solution ; puis pansemens plus simples avec le pulvérisateur.

La désinfection d'un foyer septique est ainsi généralement assurée pendant la première période d'infection qui peut être fixée à dix jours, mais qui fréquemment est plus courte.

Dans une deuxième période, période de cicatrisation, les pansemens doivent être plus espacés, la pulvérisation moins longue. On les fait d'abord tous les jours, puis tous les deux ou trois jours.

On arrive ainsi à une troisième période ou période d'épidermisation, où une pommade antiseptique épidermisante renfermant les mêmes principes que la solution, est souvent suffisante et donne d'excellens résultats. En somme, dans le pansement Mencière, on dispose à la surface de la plaie des baumes antiseptiques par le moyen d'une solution, qui a l'avantage de les porter en tous les points infectés sans exception, et dont le solvant volatil s'évapore ensuite, laissant la plaie dans un état relativement sec, ce qui a dé nombreux avantages pour la rapidité de la cicatrisation.

Du fait de l'évaporisation de l'éther, de la solution Mencière, celle-ci est assez douloureuse pendant quelques instans. Cette douleur transitoire s'atténue d'ailleurs fréquemment au fur et à mesure des pansemens, si bien qu'au bout du quatrième ou cinquième, elle est déjà très facilement supportée.

Dans le cas d'un malade pusillanime ou trop nerveux, on peut pour éviter cette douleur remplacer la solution éthérée par une émulsion de composition analogue, et que l'expérience a montrée être indolore. Mais l'ubiquité des produits dissous est, comme on sait, toujours supérieure à celle des mêmes produits en émulsion ; et c'est pourquoi chaque fois qu'il est possible la solution doit être préférée.

Comment évoluent les plaies sous l'action de l'embaumement? Le stade de suppuration ayant ou n'ayant pas existé, les sécrétions à la surface de la plaie sont peu abondantes. On voit celle-ci pendant quelques jours recouverte d'un léger voile blanchâtre. Sous cet enduit, apparaissent ensuite des plaques de chair musculaire de plus en plus étendues et nettes. La place va « virer, » suivant le mot de Mencière. Vers le dixième jour, elle prend un bel aspect rouge carmin pareil à celui des pièces anatomiques colorées au ripolin.

Le voile blanchâtre qui la recouvre, et qui est probablement

constitué surtout par les résidus cellulaires de la détersion a complètement disparu. La plaie a viré. Puis, à un stade plus avancé, et au fur et à mesure que la cicatrisation progresse, la teinte rouge carmin pâlit de nouveau et disparaît, signe précurseur d'une épidermisation prochaine.

Tels sont les faits, lorsqu'on applique l' « embaumement méthodique et définitif. »

Ce qui fait la valeur de ce pansement Mencière, c'est que, de par la diffusibilité de l'éther alcoolisé, si l'on observe religieusement, comme dit Mencière, la loi de la durée du contact et de la surface de contact, les produits sont transportés partout, dans tous les recoins de la place. L'éther s'évapore, et il persiste une couche de produits antiseptiques multiples, car tous les microbes ne sont pas également sensibles à tous les antiseptiques, et cela explique l'utilité de multiplier ceux-ci. Cette couche pulvérulente constitue donc un pansement sec, permanent, partout réparti également, et dont l'action est continue et persistante.

Un fait qu'il convient de signaler avec Mencière, c'est la rareté du bourgeonnement exubérant des plaies, bourgeonnement fréquent avec d'autres méthodes. Tout en étant cytogénique puissamment, le Mencière « stoppe, » pourrait-on dire, les plaies sans déterminer une excitation cellulaire excessive, et tend à provoquer la karyokinèse en la maintenant dans des bornes normales.

A côté de l'embaumement méthodique et définitif que nous venons de décrire, et qui est le procédé Mencière, tel qu'il est applicable à loisir dans les hôpitaux et les formations de l'arrière, il convient de dire quelques mots de « l'embaumement d'attente » qui est l'application de la méthode à l'avant. Lorsque les circonstances de la guerre, afflux de blessés, insuffisance de personnel, contraindront d'évacuer rapidement les blessés sans leur faire subir les opérations destinées à éviter toutes complications, on se bornera à faire « l'embaumement d'attente ». Celui-ci n'a rien de spécial. Ce n'est qu'un premier pansement aussi soigné et complet qu'il se peut, faisant appel aux mêmes procédés que l'embaumement définitif : lavage à l'eau distillée, puis macération de la plaie par les moyens indiqués précédemment. Cet embaumement peut être fait immédiatement au poste de secours. Il ne met pas à l'abri de l'infection, puisque la plaie n'est pas expurgée de ces corps étrangers, mais retarde pendant plusieurs heures l'évolution des germes pathogènes, ce qui permet d'attendre dans de meilleures conditions la formation sanitaire où

l'extraction des projectiles et l'embaumement méthodique doivent avoir lieu. Une fois appliqué, le pansement ne demande aucun soin spécial et permet un transport facile. En le renouvelant toutes les douze ou vingt-quatre heures, il persiste, par suite des antiseptiques renforcés et non nuisibles, accumulés par l'embaumement, un état de quasi stérilisation des plaies qui peut se prolonger plusieurs jours, De nombreux cas ainsi traités ont établi l'efficacité du procédé. Sous cette forme d'attente, et dans les conditions de la bataille active, avec l'insécurité des premières formations, l'intensité du travail, l'afflux des blessés, la lenteur des transports, l'insuffisance numérique, en pareil cas, des chirurgiens et de leur personnel auxiliaire, la pratique de Mencière est d'une simplicité sans égale; facile à appliquer partout, au poste de secours et même sur le champ de bataille, dans la tranchée ou le boyau, par un infirmier peu instruit, n'exigeant qu'un personnel réduit, elle permet d'assurer aux blessés l'évacuation la meilleure et la plus rapide, quelles que soient les à-coup des transports, inhérents à la guerre. C'est une méthode conservatrice par excellence, peu coûteuse, malgré la cherté relative des ingrédiens, puisque, quand on emploie par exemple la pulvérisation, on peut faire alors, avec un litre de solution, de 80 à 100 pansemens. Si, d'ailleurs, il n'y a pas de phénomènes infectieux ou de haute température, le pansement peut n'être changé que très rarement, parfois tous les sept jours, suivant la pratique notamment du docteur Braquehaye (*Progrès médical*, 21 mars 1917). Enfin cette méthode remplace l'odeur fade, écœurante des salles de blessés infectés, par une odeur balsamique agréable. « Je ne vois pas comment pouvoir la remplacer en période d'attaque ou de mouvement, dit le docteur Braquehaye qui en fait la méthode de choix dans son service de chirurgie à l'hôpital.

D'autres adhésions nombreuses et très hautes ont fini par consacrer la méthode Mencière, car, malgré toutes les routines et tous les obstacles, ce qui est simple et utile finit toujours par émerger. En particulier, les paroles récentes que voici de M. le médecin-inspecteur général Nimier valent d'être méditées :

« Malgré, dit-il, les améliorations apportées au service des évacuations, il est prudent d'admettre que les blessés évacués ne sont pas en état de se passer de toute surveillance chirurgicale, pendant les trois jours peut-être qui s'écouleront avant qu'un chirurgien revoie leur pansement. Par suite, il est nécessaire de prévoir encore le fréquent retour à l'action durable d'un antiseptique. »

Paroles sages et vraies dans le cas d'une offensive minutieuse-

ment préparées, et combien plus encore si nous envisageons la guerre de mouvement! Nous reverrons alors l'insécurité des premières formations, l'intensité du labeur, la lenteur des transports. Et la chirurgie antiseptique apparaît seule alors capable de prévenir le retour de ces vraies épidémies de plaies gangreneuses et infectées que l'on vit en 1914.

La solution de Mencière est dans ces conditions un produit efficace, d'une innocuité démontrée, que les infirmiers eux-mêmes peuvent utiliser sans crainte, facile à manipuler, stable, à action antiseptique durable et d'application générale.

Telles sont les qualités sur lesquelles fortement et justement insiste le médecin-inspecteur Nimier, et qu'ont pu constater tous ceux qui ont employé le procédé Mencière ou en ont, comme l'auteur de ces lignes, constaté les résultats.

Si j'ai cru devoir décrire avec quelques détails la méthode de traitement des plaies du docteur Mencière, c'est qu'il y a à mon avis un intérêt immédiat et élevé à la faire connaître et à la répandre parmi nos praticiens de guerre. D'ailleurs, elle est dès maintenant officiellement préconisée, — après combien de difficultés et d'avatars ! — par les chefs techniques de notre service de santé.

A l'heure qu'il est, parmi les procédés expérimentés à l'avant pour juguler précocement l'infection avant la large intervention opératoire qui s'impose ensuite, l'antiseptique Mencière est sans doute celui qui a donné les résultats les plus satisfaisans. Cela s'explique très bien ; si on le compare, par exemple, au procédé Vincent, qui est d'ailleurs un procédé excellent, et pouvant rendre de grands services, on constate qu'il a sur celui-ci l'avantage, d'une part, de comporter des substances chimiquement bien plus stables, d'autre part et surtout, grâce à son véhicule liquide, d'avoir un contact forcément plus complet avec tous les points infectés de la plaie, et de moins risquer de laisse inviolés certains centres de résistance infectieuse.

Sans égal, jusqu'ici, parmi les méthodes de désinfection de l'avant, le Mencière, si on considère au contraire le cas des blessés hospitalisés à l'arrière, fait encore honorablement figure à côté de l'admirable méthode de Carrel.

Et c'est pour cela que je me suis cru fondé à dire que ces deux méthodes constituent actuellement les deux conquêtes les plus éclatantes et les plus fructueuses de notre chirurgie de guerre.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Tandis que le roi Victor-Emmanuel visitait, sous le canon, les points les plus vivans de notre front, en commençant délicatement par la terre d'Alsace reconquise, les Anglais complétaient, le 26 septembre et le 4 octobre, leur premier succès. 4 500 prisonniers, s'ajoutant aux 3 000 déjà faits, portaient le total à 7 500 ; et les pertes, en morts et en blessés, si l'on en peut juger par les cadâvres comptés en de certains endroits, donneraient la proportion de cinq à un ; cinq Allemands pour un Anglais, ce qui s'explique par la violence du feu, dans ces batailles d'artillerie. A ce taux, les régimens fondraient vite ; l'ennemi, selon des témoins en situation d'être bien renseignés, s'affaiblirait d'environ une division par jour de combat. Quoique ce soit une matière où il vaille mieux être prudent dans les affirmations, il est certain que, même militairement, l'Allemagne s'use. Sans parler pour elle de disette, de pénurie, ni de crise des effectifs, sans prétendre qu'à cet égard aussi elle soit à bout, elle est visiblement à court, elle n'en regorge plus, elle est, comme on dit, « près de ses pièces ; » elle ne dépense plus avec une profusion impériale ; au contraire, elle épargne et recommande l'économie.

Puisque nous en sommes à l'heure où il faut peser et équilibrer les forces, il importe particulièrement que chacun des alliés sache ce qu'il a en face de lui. Un communiqué officieux du gouvernement provisoire faisait récemment observer que, telle qu'elle est, l'armée russe retient devant elle une notable partie de l'armée allemande. Notable sans doute, mais pourtant la moindre, si, pour notre part, sur le front occidental, nous n'en avons jamais eu devant nous moins de 60 pour 100, et si parfois, dans les momens critiques, en novembre 1914, en juin 1916, nous en avons eu jusqu'à 72 et jusqu'à 75 pour 100. Une balance purement numérique ne saurait négliger

par trop l'armée austro-hongroise; mais il serait aisé au général Cadorna de faire les mêmes constatations que nous et de calculer ce que le plateau des Sette Comuni, l'an dernier, et, cette année, le Carso, ont enlevé du Dniester et du Sereth. Au reste, la question, sous sa forme aiguë et urgente, est moins dans la mesure de l'effort allemand que dans celle de la résistance russe, bien que, pour nous, cette mesure ne marque point une limite, à cause des compensations qui nous sont venues, et qui ne cesseront d'aller croissantes.

Or, la résistance russe, — les faits le montrent malheureusement, — est toujours détendue; la Russie est toujours malade. Elle sort à peine, si elle en est sortie, du conflit ou de l'incident entre Korniloff et Kerensky. Le plus intéressant de l'affaire, ce n'est point aujourd'hui l'aventure de Korniloff : elle est réglée ou va se régler, sans excès de rigueur, espérons-le, un juste compte tenu de toutes les circonstances, et jamais on n'en vit de plus atténuantes. Le plus intéressant, à présent et pour l'avenir, c'est le jour que cette histoire jette sur la position de Kerensky.

A cor et à cri, de toute la force de leurs poumons exercés dans les réunions publiques, les « maximalistes, » — car on est obligé de parler leur langue et de leur donner le nom qu'ils se donnent, — ont d'abord réclamé le renvoi en cour martiale du généralissime Korniloff et de trente-deux généraux, « ses complices. » Ce violent amour de la légalité est touchant chez des anarchistes ! Puis, par un revirement subit, les mêmes maximalistes du Soviet de Pétrograd ont adopté une motion tendant à ce que les complices de Korniloff et Korniloff en personne fussent relâchés de toute poursuite, parce qu'ils étaient « seulement coupables d'avoir suivi les instructions de Kerensky et servi les projets du dictateur. » Remarquons que l'épithète est transférée de l'un à l'autre, et qu'on veut faire passer le crime où est le titre. Le « dictateur, » non plus au sens officiel, mais au sens péjoratif, l'homme du coup d'État n'est plus Korniloff, simple instrument, agent inconscient, mais Kerensky. Ainsi la manœuvre se dessine, et l'incident, le « malentendu » entre Kerensky et Korniloff prend sa place exacte, sa valeur exacte d'épisode dans la lutte sourde ou déclarée entre Kerensky et la fraction extrême des Soviets.

De la même lutte, la « conférence démocratique » de Pétrograd a été un autre épisode. L'idée de la convoquer est née, toujours chez les extrémistes, au lendemain de la proclamation de la République, quand on disait que Kerensky allait être appelé à la Présidence. Dictateur, généralissime, président, la triple couronne ! Lui, il son-

geait surtout, pour l'instant, à refaire son gouvernement, et il n'y réussissait pas, empêché qu'il était par l'intransigeance opposée et entre-croisée des partis. Les *bolcheviki* déliraient alors à ce point que le bureau de l'Union centrale des Soviets, — Tchkeidzé en tête, qu'on aurait de la peine à faire prendre pour un réacteur ou un modérantiste, — donnait sa démission, et qu'ayant vainement essayé de faire revenir l'assemblée sur un vote insensé, il la maintenait définitivement. C'était l'occasion que guettaient ceux des maximalistes qui se ruent d'instinct au delà du maximum. Ils proposaient et voulaient imposer l'entrée, dans le bureau des Soviets, de Trotsky et de Kameneff, honnêtes pseudonymes de deux des plus audacieux lieutenans de Lénine. Ils condamnaient toute participation au Ministère, non seulement des Cadets, suspects comme libéraux et comme bourgeois, mais des autres socialistes, nationalistes, travaillistes, ou tout bonnement minimalistes (de quoi nous réitérons nos excuses au dictionnaire.) Sous leur patronage, la « Conférence démocratique » de Petrograd se présentait mal. La base en serait trop étroite, le recrutement trop exclusif; trop peu d'associations, ou plutôt de trop peu de genres, y seraient admises; trop d'intérêts, trop d'opinions en seraient écartés. Il était manifeste, avant son ouverture, qu'elle tenterait de prendre le contrepied de l'Assemblée nationale de Moscou, dont la composition avait été beaucoup plus large. Le gouvernement provisoire, qui avait convoqué l'autre, celle de Moscou, était donc disposé à ignorer celle-ci, celle de Pétrograd. Les Cadets, que d'ailleurs on n'y invitait pas, décidaient de ne pas s'y rendre. Les coopératives penchaient à ne pas s'y faire représenter. Pendant quatre ou cinq jours, les objections grandirent, se multiplièrent; la Conférence parut destinée à avorter.

Du 25, elle fut remise au 27 septembre. Mais, le jeudi 27, elle tint sa première séance au théâtre Alexandre. 1 500 délégués y assistaient. Le gouvernement, conduit par Kerensky, figurait au complet dans la loge impériale, bien qu'il eût affiché l'intention de s'abstenir; et, bien que le Bureau de l'Union des Soviets eût annoncé et confirmé sa démission, sur la scène, présidait son président Tchkeidzé. Autant qu'on peut le démêler à distance, dans des choses aussi confuses (c'est un avertissement nécessaire), le coup, à l'origine, était monté contre Kerensky, contre les bourgeois, les Cadets, les modérés. Cependant, il y avait des minimalistes, dans la Conférence, et, parmi les maximalistes eux-mêmes, se distinguaient et se marquaient deux courans. Les uns, avec M. Akvsentieff, acceptaient la coopération

bourgeoise, en rejetant toutefois les Cadets. Les autres, avec M. Tchernoff, signifiaient catégoriquement, brutalement : « Pas de conciliation, pas de collaboration : tous les pouvoirs et tout le pouvoir aux Soviets. » Le duel de Korniloff et de Kerensky, qu'il ait été ou non un combat simulé, découvrait soudain les vrais adversaires : d'un côté, Kerensky, une patrie, une nation, un État, un gouvernement, une discipline, un ordre; au moins, un désir de tout cela, une aspiration à tout cela; de l'autre côté, Tchernoff, le partage des terres, l'autonomie des régions, l'anarchie, rien, personne, *nitchevo*.

Naturellement, Kerensky, étant venu à la Conférence démocratique, y a parlé. Naturellement, il a été très éloquent et très habile, faisant de son discours deux parts : dans l'une, il a parlé comme chef du gouvernement provisoire ; dans l'autre, de beaucoup la plus longue, en son propre nom, comme pour un fait personnel. On devine avec quelle énergie il s'est obstiné à se disculper de tout grief d'avoir plus ou moins trempé dans l'aventure de Korniloff. Sur ce point particulier, soit qu'il y eût parti pris de l'auditoire, soit que l'évidence ne fût pas éclatante ou que certains faits fussent indéniables, quoi qu'il en soit, on dit, — et ce sont les récits contrôlés par la censure russe qui le disent, — que tout ce morceau, le gros morceau, a été froidement accueilli.

Kerensky, alors, a joué le grand jeu. Il a exercé sa maîtrise. C'est un charmeur et un dominateur de foules, c'est un chanteur d'assemblées populaires, tel peut-être que nous n'en aurions, chez nous, qu'un seul à lui comparer. Il saisit au vol une interruption ; comme il venait de dénoncer le refus, par les troupes de terre et de mer, en Finlande, de prêter main-forte aux décrets du gouvernement : « Elles ont bien fait ! » a crié quelqu'un. Et Kerensky : « Ah ! elles ont bien fait ! Voilà ce qu'on ose dire, à l'heure même (tirant de sa poche une dépêche) où la flotte ennemie entre dans le golfe de Finlande ! » Du coup, la salle fut soulevée, retournée, et Kerensky, orateur, compta une victoire de plus. Il est coutumier de ces mouvemens et de ces triomphes. Déjà, à l'Assemblée nationale de Moscou, il avait magistralement usé du même moyen, dont un journaliste français, qui ne lui veut point de mal, écrit que « les plus vieux et les plus madrés de nos avocats d'assises ne l'eussent pas désavoué. » Kerensky avait exposé pourquoi, par quelle nécessité, par quelle fatalité, il avait été contraint à consentir au rétablissement de la peine de mort dans le code militaire. Ses amis l'applaudissent. Aussitôt, il les apostrophe : « Comment peut-on applaudir quand il s'agit de la peine de mort!

Ne savez-vous pas que, placés devant cette cruelle obligation, nous avons senti mourir en nous la meilleure part de notre âme! Mais, puisqu'il le faut pour sauver la patrie, nous tuerons notre âme ! » — Eh ! oui, c'est l'éternel problème des « deux morales, » de la hiérarchie des devoirs; et il n'est sans doute pas de grand homme d'État qui, dans une minute tragique, ne se soit vu ainsi mis en demeure de « tuer son âme. » Seulement, ceux qui le font ne le disent pas tant, et ceux qui le disent trop ne le font pas. Pour ceux qui le disent trop, « la mort dans l'âme » devient une formule courante et banale, une excuse, une couleur, la couverture de leurs capitulations.

Mais, pour Kerensky, c'est en effet dans ces termes que la question se pose : tuer en lui son âme, sa première âme de révolutionnaire, ou laisser périr la Russie. Le même journaliste, qui le rapprochait des maîtres les plus « roués » du barreau, a dit de Kerensky qu'il est « une espèce d'Hamlet de la politique russe. » Félicitons le Danemark qu'Hamlet n'ait pas régné; mais il faut que Kerensky gouverne. « Être ou ne pas être. » Être, au regard de ses devoirs envers son pays, pour lui, ce n'est pas seulement, ce n'est même plus du tout parler, c'est gouverner. Et gouverner, c'est commander, être obéi, être le chef. Vainement il plairait d'être un « chef révolutionnaire ; » comme il faut gouverner, il faut choisir entre le révolutionnaire et le chef.

Kerensky a-t-il fait son choix ? Il semble que même la « Conférence démocratique » de Petrograd, convertie par sa harangue, lui ait, après tout, aplani la route. La majorité serait prête à accepter un ministère où il se glisserait, non pas sans doute de ces Cadets, abhorrés comme le sont toujours les gens de tous les Centres dans toutes les révolutions, mais des représentans du Commerce et de l'Industrie de Moscou. Toutefois, que Kerensky prenne garde. « Le Pré-Parlement, » issu d'une Conférence aux résolutions contradictoires, et d'où la Russie est aux trois quarts absente, ne peut lui donner qu'une base fragile. Les Soviets, certains Soviets, les plus remuans, les plus au contact du gouvernement, restent menaçans. Tchernoff, à moins de n'être qu'un impulsif, n'a pas fait le pas qu'il a fait pour se rasseoir, avec un portefeuille sous le bras, dans un fauteuil doré du Palais d'Hiver. Ou bien il voudra le plus haut et le plus beau fauteuil. Tseretelli, à son insu, c'est-à-dire sans son assentiment peut-être, et peut-être contre son gré, a été, dans la Conférence démocratique, ainsi qu'il l'avait été dans l'Assemblée nationale, acclamé, un peu pour lui-même, beaucoup contre « le dictateur. » Lenine en-

fin, Lenine le germanique, est quelque part caché dans Pétrograd, où l'on arrête toute sorte d'espions allemands, excepté lui !

Au lendemain comme à la veille de la Conférence de Pétrograd, Kerensky se trouve aux prises avec les mêmes difficultés. Il a percé le corps ou dissipé le fantôme de la contre-révolution, et c'est bien. Reste l'ultra-révolution, qui n'est pas une ombre inoffensive. Il reste les maximalistes, les pacifistes de la paix même honteuse ; les « défaitistes. » Il reste les anarchistes et les autonomistes, dont les uns ont si fort le sentiment du moi qu'ils n'ont plus le sentiment de l'État, et les autres ont si fort le sentiment de la nationalité qu'ils n'ont plus le sentiment de la nation. Il y a eu le Congrès de Novotcherkask, d'où l'on a vu filtrer le mécontentement des Stanitzes cosaques, attachées à leurs libertés, à leurs institutions, à leurs traditions, et resserrées autour de leur ataman Kaledine, qu'il serait téméraire de vouloir leur arracher. Il a dû y avoir, à Kief, un Congrès des quarante peuples de toutes les Russies. Il devait y avoir, à Tomsk, le 8 octobre, un Congrès qui préparerait l'indépendance de la Sibérie. On ne sait que trop où en sont la Finlande, l'Oukraine, et entre les mains de qui sont la Courlande, la Lithuanie, hélas ! L'instant est proche où Kerensky va mesurer sa taille à son destin. « Être ou ne pas être, » lui répète Hamlet. Avoir été une voix, une flûte ou une trompette, une musique ; n'avoir pas été. Ou être l'homme qui devait venir, et qui, même venu de la révolution et porté par elle, n'arrivera qu'en se mettant courageusement, lorsqu'elle dévie et déborde, en travers de la révolution, puisque les révolutions sont comme les torrens : on ne doit les suivre que jusqu'où l'on peut les conduire. Voici l'instant, épouvantable aux âmes de révolutionnaires, que le salut de la patrie et le sens de l'État n'auraient pas tout à fait tuées, où il va falloir que le révolutionnaire Kerensky se résigne et se décide, sache, veuille et ose passer pour un « réactionnaire. »

A la hâte, pendant qu'il tient encore la proie sous son genou, l'Empereur allemand organise l'administration des provinces baltiques. Par une singulière interprétation de l'histoire, et comme si la domination de l'Ordre teutonique et l'usurpation de seigneurs allemands y eussent créé un gouvernement national, une société germanique, il leur présente l'annexion comme une revendication de leur race, comme un retour à leur berceau. Et cependant qu'avec les complicités dès longtemps ménagées, avec les complaisances qui s'offrent, l'Empire fait sur le terrain cette politique d'un réalisme vorace et impitoyable, sa chancellerie amuse le tapis diplomatique.

Nous avons eu, l'autre quinzaine, sa réponse et celle de l'Autriche-Hongrie à la Note pontificale. Si nous n'en avons dit qu'un mot, et si nous l'avons dit légèrement, c'est qu'il n'y avait pas d'autre mot à en dire sur un autre ton. Quand l'Allemagne impériale, l'Allemagne de 1870 et du 2 août 1914, l'Allemagne de la dépêche d'Ems et du « chiffon de papier, » l'Allemagne de Bismarck et de Bethmann-Hollweg, l'Allemagne de Louvain et de Reims, l'Allemagne des zeppelins et des sous-marins, se tourne vers le Saint-Père et pérore avec componction sur les fondemens de la paix, le droit, la justice, la sécurité du travail, la liberté des mers, le respect des conventions, le culte de l'équité. la pratique de l'arbitrage, le désarmement proportionnel, en bons Français qui ne peuvent perdre absolument le don de sourire jusque dans les larmes, nous ne sommes frappés que de son hypocrisie, et nous ne pouvons nous empêcher d'avertir que ce pécheur seul doit être écouté dont le repentir est sincère, *nec est in spiritu ejus dolus*. Mais que voilà, sur les chemins de Rome, déguisés en membres de la Conférence et de la Cour internationale de la Haye, d'étranges pèlerins! Le roi de Bavière s'était tout de suite joint à l'Empereur, et on lui en avait prêté mille motifs, dont un seul suffit : il s'est jugé plus catholique. Ferdinand de Bulgarie, qui, au milieu de ses variations, ne sait plus très bien s'il est de l'Église grecque ou de l'Église romaine, n'a guère tardé à rattraper le groupe. Ce serait mal connaître ses pareils que de croire qu'il n'abonderait pas en protestations d'honnêteté. Il nous manquait encore la réponse ottomane : nous l'avons eue, et rien ne nous manque plus. Mais le Souverain-Pontife, dans sa Note, ne s'inquiétait pas uniquement de l'avenir du droit international ; il interrogeait les puissances, explicitement ou implicitement, sur le sort immédiat et futur des terres captives ou martyres, de la Belgique d'abord, de la Pologne, de l'Alsace-Lorraine, et d'autres auxquelles il a pensé sans les nommer. A sa sollicitude, qui, en ce point, sur tous ces points, avait un objet aussi positif, qu'ont donc répondu les prétendues réponses, allemande, austro-hongroise, bulgare et turque?

Y a-t-il eu, ou non, un acte complémentaire, une addition à la réponse solennelle, des articles secrets à ce document public ? On a tout fait, une semaine durant, pour nous persuader qu'il y en avait ; tout fait ensuite pour nous convaincre qu'il n'y en a pas. Lorsque le monde s'est récrié devant le vide grandiloquent et patelin de la réponse allemande, on nous a dit : « Patience! vous ne savez peut-être pas tout. » D'un bout à l'autre de la presse d'outre-Rhin s'est

allumée une ardente polémique. Qu'est-ce que l'Allemagne allait faire de la Belgique depuis trois ans conquise ? La rendrait-elle ou ne la rendrait-elle pas, et si elle la rendait, à quelles conditions? N'en garderait-elle rien, pas même un port, pas même quelques places fortes, quelques points d'appui ? Quelles garanties, quelles sûretés y prendrait-elle, sinon contre la Belgique même, au moins contre ses redoutables voisins, l'Angleterre, la France, l'Angleterre surtout ? Une ou deux feuilles libérales, trois ou quatre organes socialistes, insinuent doucereusement : « Pas d'annexions. » D'autres spécifient, dans une arrière-pensée perfide : « Pas d'annexions à l'Ouest. » Les pangermanistes, militaires, hobereaux, agrariens, métallurgistes, ne cessent de jeter feu et flamme, les nationaux-libéraux demeurent grincheux et revêches. Un nouveau parti, « la Patrie allemande, » qui veut annexer l'univers, s'agite, et M. de Tirpitz le mène.

Ces grandes discussions soulèvent dans l'Empire une émotion trop grosse pour n'être pas factice, trop factice pour n'être pas suspecte. Dans le brouhaha, on fait ou on laisse annoncer qu'il existe une « note verbale » au sujet de la Belgique, et l'on en dévoile même le contenu, on en donne le texte, qui n'est pas neuf. Ce prétendu texte reproduit jusqu'aux virgules une information de la *Neue Badische Zeitung*, dont le correspondant à Berlin a la réputation d'être un familier de la Chancellerie ; information publiée vers le 20 septembre, et contenant tout un projet en cinq articles. Nous avions cru à une mystification, mais c'était donc vrai? Il y avait donc un complément, une annexe, des articles secrets à la réponse ouvertement remise au Saint-Siège ? Et c'était là ce que l'Allemagne offrait, c'étaient là ses conditions « modérées! » Des cinq, il suffit d'en indiquer deux. L'Allemagne, dans l'une, laissait percer le souci de faire contresigner par la Belgique son cynique mensonge, qu'elle avait été attaquée et que c'était elle, la victime. Dans l'autre, elle prétendait imposer à jamais la séparation « administrative » du royaume restauré, en deux nations, wallonne et flamande, dont la seconde serait dans sa mouvance. Inutile de dire que la Belgique eut un sursaut d'horreur, et que les Alliés n'en suspendirent pas un coup de canon. Mais, en Allemagne même, l'impression fut médiocre. « Trop de générosité! » hurlèrent les pangermanistes. « Conditions trop draconiennes, murmura le *Vorwaerts*. Ce n'est pas ce que nous avions promis à la Belgique, le 2 août 1914. » Dès lors, on bat en retraite, en se couvrant. L'agence Wolff répand un commentaire, une note à la note. « La Belgique est une valeur d'échange. L'Allemagne entend pratiquer, à la Confé-

rence de la paix, la politique des gages. Par conséquent, elle ne rend rien, et ne lâchera rien pour rien. » Mais qu'est-ce que tout ce bruit, et que parle-t-on de « note verbale? » Ignore-t-on les finesses du style diplomatique et que la « note verbale » se reconnaît justement à ce qu'elle est « écrite? » Il n'y a point de trace d'aucun écrit envoyé dans les formes au Vatican, en dehors de la réponse signée du Chancelier de l'Empire. Soit; ne chicanons pas sur la nature de la pièce. Mais il n'y a pas de « pièce. » Soit : il y aura eu une « communication, » une « conversation, » peut-être avec « aide-mémoire, » lorsque M. de Kühlmann, étant allé, pour d'autres affaires, à Munich, y a, par hasard, rencontré le Nonce du Pape! Point d' « aide-mémoire : » la diplomatie de l'Allemagne, comme ses flottilles, a pour règle de ne pas laisser de traces. Soit; à tout le moins, il y a eu ce qu'on appelle un « ballon d'essai ; » il partait mal, on l'a crevé ; pourtant, il a été lancé. C'est le fait significatif, le seul fait à retenir, que ce ballon ait été lancé, et non qu'il n'ait pas fait merveille dans l'air.

Le Chancelier, M. Michaëlis, et le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. de Kühlmann, ont comparu devant la Commission principale du Reichstag. On avait remarqué qu'en inaugurant la session, le président de l'Assemblée, M. Kaempf, s'était borné à maudire une fois de plus l'Angleterre et n'avait soufflé mot ni de la paix, ni de la Belgique, ni de la réponse à la Note pontificale. MM. Michaëlis et de Kühlmann ont réservé pour la Commission leurs confidences, qui, telles qu'elles nous sont parvenues, seraient restées vagues et générales. M. de Kühlmann, esprit plus souple, plus délié que M. Michaëlis, a été aussi plus prolixe. « Qu'il existe ou ait existé une note de l'Allemagne sur la Belgique? C'est une des inventions les plus impudentes que j'aie connues dans toute ma carrière politique. L'invention est vraisemblablement d'origine française. » (Mais l'origine, nous venons de la montrer dans la *Neue Badische Zeitung*, qui n'est certes pas française, et dont une des portes s'ouvre sur les bureaux de la Wilhelmstrasse.) Sur quoi, une chiquenaude à M. Asquith ; une flatterie superfine au Pape, « qui s'est senti particulièrement appelé à intervenir comme médiateur ; » le salut militaire à Hindenburg et à ses généraux, « les défenseurs de l'Allemagne après Dieu ; » l'affirmation que tout l'Empire, gouvernement, armée, parlement et peuple, est uni dans un seul sentiment, l'amour « pour la grandeur et le développement de l'Allemagne ; » l'assurance que « l'Europe peut vivre avec l'Allemagne au milieu d'elle et que l'Europe, ayant en son sein une puissante Allemagne, est devenue plus puissante et plus

capable de vivre qu'auparavant (diversion contre les Alliés extra-européens de l'Entente, États-Unis et Japon : le « péril britannique » n'a pas rendu, on revient au « péril jaune »); l'insinuation que nos amis et nous, nous avons été « excités par les légendes qui se sont formées depuis le début de la guerre; » d'où, en guise de conclusion, cette vérité que l'on a vu et entendu traîner partout, mais à laquelle des courtisans veulent prêter une parure de nouveauté : « Tout diplomate expérimenté sait que, dans de pareilles entreprises, l'atmosphère, l'air ambiant, a beaucoup plus d'importance que l'antagonisme, même marqué, des prétentions opposées. » Tâchons donc de « causer, » et pour pouvoir « causer, » forçons notre talent, soyons aimables.

M. Michaëlis fut moins long. Mais il eut, dans l'un de ses petits speechs, une bonne phrase, qui se concilie imparfaitement d'ailleurs avec les gentillesses de M. de Kühlmann. « Je dois renoncer pour le moment à préciser nos buts de guerre et à nommer nos négociateurs. » C'est, en deux lignes, à peine, un excellent discours, et la leçon ne devrait pas être perdue pour d'autres ministres, en d'autres pays, qui parlent mieux, mais à qui, parce qu'ils parlent bien, il arrive de parler trop. La Commission approuva successivement, dans l'ordre hiérarchique, le docteur Michaëlis et M. de Kühlmann, et la séance s'acheva, comme il convenait, par une manifestation unanime de loyalisme : « Un si bon prince! Un si grand Empereur! » Il est vrai qu'au Reichstag lui-même, le ministre de la Guerre, M. de Stein, et le vice-chancelier, M. Helfferich, auraient été plus fraîchement reçus et même aigrement rabroués. Nous, cependant, méfions-nous, taisons-nous. Ce que veut l'Allemagne, autant pour remonter chez elle l'esprit public que pour le déprimer chez nous, c'est que l'idée d'une prompte paix, d'une paix quelconque, circule et nous empoisonne. Non seulement fermons les lèvres, mais bouchons-nous à la cire les narines et les oreilles.

On ferait tort au Chancelier si l'on n'admirait pas, ainsi qu'elle le mérite, une véritable trouvaille. M. Michaëlis a tenu à exprimer toute sa satisfaction « des relations de l'Allemagne avec les neutres, qui malgré les grands efforts de la presse ennemie pour les envenimer, n'ont pu être troublées. » Si peu ! En huit jours, l'Allemagne n'a réussi à s'aliéner que la République argentine, Costa-Rica, l'Uruguay, le Paraguay, le Pérou. Qu'est-ce que l'Amérique latine, apres les États-Unis de l'Amérique du Nord? Qu'est-ce que la Chine et le Siam, en Asie; et, en Océanie, que reste-t-il à perdre? En Europe même, l'Espagne

est périodiquement forcée d'interner quelque sous-marin allemand, qui s'évade, de se prémunir contre le zèle indiscret de la propagande allemande, de saisir et de détourner la main allemande qu'elle surprend dans ses agitations, dans ses grèves, jusque dans ses querelles intimes et dans ses difficultés domestiques. La Suisse, la Hollande, se débattent sous une pression qui se fait de plus en plus étouffante, courbées, par l'exploitation éhontée de leurs besoins de charbon et de fer, sous des marchés de plus en plus léonins. Des trois États scandinaves, le Danemark est aux aguets, la respiration coupée par la terreur; la Norvège regarde s'engloutir sa marine de commerce; la Suède, évidemment, est enchantée de l'honneur que lui feront dans l'histoire les attentions du comte de Luxburg.

Si elle en a témoigné peu de gré à son gouvernement, qui peut-être n'en pouvait mais, — du moins en la personne de M. Swartz et de l'amiral Lindman, puisque les faits remontent au ministère Hammarskjöld, — c'est que les peuples sont ingrats, et que les électeurs sont inconstans; mais, lui, M. Michaëlis, ne peut que se réjouir « des relations de l'Allemagne avec les neutres. » Tant pis pour les conservateurs suédois, si la divulgation des procédés de Von Luxburg à Buenos-Ayres et de Von Eckhardt à Mexico, aux dépens de l'ingénuité scandinave, leur coûte vingt-cinq sièges au Riksdag! Ce n'est fâcheux que pour l'Allemagne, en ce que le roi Gustave, quelles que soient ses sympathies, et quelque résistance que lui permettent la Constitution et les usages, peut se voir réduit à appeler au pouvoir des libéraux peu germanophiles, comme le professeur Éden, ou même un francophile déclaré, comme le socialiste Branting. M. de Kühlmann, tout sucre et tout miel, ne désespère pas, malgré tout, « que l'attitude correcte de la Suède ne sera pas influencée par l'issue des élections législatives. » Et il est avéré que l'Allemagne a qualité pour délivrer ainsi des brevets de « correction! »

Il y a, comme toujours, des symptômes de crise en Autriche, où le cabinet présidé par M. de Seidler, sautant d'un pied sur l'autre, n'arrive à se faire prendre, ni, en dépit de ses flagorneries, pour un ministère parlementaire, ni, en dépit de ses simagrées, pour un ministère national. Lorsqu'on lui reproche de n'être qu'une collection de chefs de bureau, il montre avec orgueil un ou deux gentilshommes, et de n'être qu'une compagnie allemande, plus fièrement encore il exhibe un Polonais, un Yougo-Slave, un Oukranien, un grand propriétaire tchèque, ou tchéquisé, d'origine ibérique, le comte Silva Tarouca. Mais cette exposition ne le consolide pas; et les nationalités

irritées lui rétorquent son faux Tchèque, son Yougo-Slave douteux, son Oukranien anti-oukranien, son Polonais répudié par le Club polonais.

En France, le ministère Painlevé se complète de son trentième ministre, qui ne sera pas « ministre des missions, » mais « ministre d'État chargé plus spécialement des missions à l'étranger. » Dans un récent et scandaleux débat, on a reproché à M. Painlevé de n'avoir pas de « théorie de gouvernement. » Il en a paru tout décontenancé, alors qu'il n'aurait eu qu'à se souvenir qu'en l'espèce, la théorie est fixée depuis l'antiquité. Autant les accusations sont nécessaires, autant les calomnies sont pernicieuses dans les républiques : il y faut donc laisser se produire librement l'accusation, et punir durement la calomnie. Mais on pardonnerait sans peine à un président du Conseil de ne pas savoir par titres et chapitres l'art du gouvernement, s'il en avait l'instinct ; et nous tiendrions volontiers que, tant qu'il existe, le ministère Painlevé est le moins mauvais des ministères, par cela seulement qu'il existe. Il existe : nous avons là, avant tout acte qui le qualifie ou le disqualifie, comme un motif préalable de désirer qu'il vive, qu'il dure, et que, pour durer, il ne soit ni battu du dehors, ni miné et rongé du dedans. Nous le rappelions l'autre jour: du dedans se sont effrités et désagrégés, sous l'œil des Barbares, depuis le mois d'août 1914, les cinq cabinets précédens. La science avait autrefois un axiome : « On ne détruit que ce qu'on remplace, » et la politique, en ses jeux, l'avait renversé. Mais c'étaient jeux du temps de paix, et nous sommes en temps de guerre. Il nous serait dorénavant insupportable de lire, dans l'édition à l'usage de nos Dauphins : « On ne remplace que ce qu'on détruit. »

CHARLES BENOIST.

Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE ET UNIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1er Septembre.

Pages.

COMÉDIES ET PROVERBES. — LA NUIT PORTE CONSEIL. — *Proverbe en un acte et trois tableaux*, par GÉRARD D'HOUVILLE 5

L'ÉNIGME DE CHARLEROI. — II. *LA MANŒUVRE EN RETRAITE. — LES COMBATS DE LA SAMBRE DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA BATAILLE DES FRONTIÈRES*, avec cartes, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française. 30

LA BELLE FRANCE. — PORTRAITS DE CHEZ NOUS, I, par M. MAURICE TALMEYR. 63

SCÈNES DE LA RÉVOLUTION RUSSE. — IV. VERS L'OFFENSIVE. — *UNE HEURE SOLENNELLE AU PALAIS MARIE. — LES MARINS DE LA MER NOIRE. — LA RÉPUBLIQUE DE CRONSTADT. — KERENSKY ET LÉNINE FACE A FACE*, par MARYLIE MARKOVITCH. 96

LE THÉÂTRE AU JAPON. — LE DRAME LYRIQUE, par M. A. GÉRARD 125

LA TERRE PENDANT L'ÉPREUVE. — LE DEVOIR PAYSAN, par M. le Dr EMMANUEL LABAT. 153

LE MARTYRE DE REIMS. — LES ÉCOLES DANS LES CAVES. — II. *LA VIE DANS LES ÉCOLES*, par M. OCTAVE FORSANT 180

BLAISE DE MONLUC ET LA GUERRE DE TRANCHÉES, par le Lieutenant-Colonel DE CASTRIES. 201

REVUE LITTÉRAIRE. — *L'ÉLOQUENCE DE LAMARTINE*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 217

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 229

Livraison du 15 Septembre.

LES DEUX AMIS. — *Conte satirique*, par HONORÉ DE BALZAC 241

LES FRANÇAIS DE SARRELOUIS EN PRUSSE RHÉNANE, par M. E. BABELON, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 278

LA FOIRE DE RABAT. — I. IMPRESSIONS D'ARRIVÉE. — *LES CIGOGNES DE RABAT. — LA FANTASIA NOCTURNE. — LE MYSTÈRE DE LA RUE. — TOMBES AU BORD DES GRÈVES. — LA FÊTE DE L'AÏT SRIR*, par MM. JÉRÔME ET JEAN THARAUD. 309

TEODOR DE WYZEWA, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. . . . 342

LE TUNNEL SOUS LA MANCHE. — *PENDANT LA GUERRE, APRÈS LA GUERRE*, par M. A. SARTIAUX. 365

LA GUERRE VUE PAR LES COMBATTANTS ITALIENS, par M. ALBERT PINGAUD. . . 390

UNE MANŒUVRE ALLEMANDE. — L'AUTONOMIE DE L'ALSACE-LORRAINE, par M. l'Abbé WETTERLÉ 410

L'ATTAQUE DES CÔTES, par M. le Contre-Amiral DEGOUY. 422

LES « ANTICIPATIONS » DE M. WELLS, par M. FIRMIN ROZ. 445

Pages.

REVUE SCIENTIFIQUE. — *CHIRURGIE DE GUERRE*, par M. CHARLES NORDMANN. 457

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 469

Livraison du 1er Octobre.

LE DÉJEUNER. — *Dialogue*, par M. MAURICE DONNAY, de l'Académie française 481

LA RIVE GAUCHE DU RHIN. — I. *LA RÉSISTANCE A LA CONQUÊTE (1815-1818)*, par JULIEN ROVÈRE 512

UN ÉTÉ A SALONIQUE (AVRIL-SEPTEMBRE 1916). — IV. *LE QUARTIER TURC, LES CERCLES ET LA SOCIÉTÉ. — UN CAMPEMENT MILITAIRE AU PIED DES MONTAGNES. — UNE FÊTE SERBE : LA « SLAVA »*, par Mme MARCELLE TINAYRE. 546

CHEZ LES NEUTRES DU NORD. — I. *DE PARIS EN HOLLANDE*, par M. S. ROCHEBLAVE. 583

FRAGONARD EN ITALIE, D'APRÈS LE *JOURNAL* DE BERGERET DE GRANCOURT, par M. PIERRE DE NOLHAC 613

LE RETOUR, par M. ANDRÉ FRIBOURG. 630

SCÈNES DE LA RÉVOLUTION RUSSE. — V. KORNILOFF CONTRE KERENSKY. — *LE PASSÉ D'UN GRAND CHEF DE GUERRE. — DE LA DIVISION SOUVAROV A LA DIVISION SAUVAGE*, par MARYLIE MARKOVITCH 645

AUX RÉGIONS DÉVASTÉES. — II. *LES RENAISSANCES*, par M. GASTON DESCHAMPS. 663

REVUE LITTÉRAIRE. — *LA « MODERNITÉ » DE BOSSUET*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 686

REVUE MUSICALE. — *LA MUSIQUE MILITAIRE*, par M. CAMILLE BELLAIGUE. . 698

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 709

Livraison du 15 Octobre.

LES VOIX DU FORUM, première partie, par JEAN BERTHEROY. 721

LES ARMÉES DE LA RÉVOLUTION ET LA DISCIPLINE. — *LA CRISE RÉVOLUTIONNAIRE. — LES DÉBANDADES DE 1791 ET LA REVANCHE VALMY-JEMMAPES. — LE RÉTABLISSEMENT DE LA DISCIPLINE EN 1793*, par M. LOUIS MADELIN. . . 756

ESQUISSES CONTEMPORAINES. — ALBERT DE MUN. — I. *L'ŒUVRE ORATOIRE, POLITIQUE ET SOCIALE*, par M. VICTOR GIRAUD. 786

MOBILES DE GUERRE ET BUTS DE PAIX, par M. ANDRÉ LEBON. 815

POÉSIES, par M. FRANCIS JAMMES. 841

CHEZ LES NEUTRES DU NORD. — II. *DE HOLLANDE EN SCANDINAVIE*, par M. S. ROCHEBLAVE. 848

LES MÉTAMORPHOSES D'UN OPÉRA. — LETTRES INÉDITES D'EUGÈNE SCRIBE, par M. PAUL BONNEFON. 877

CROISIÈRES AÉRIENNES. — SOUVENIRS ET RÉCITS D'UN PILOTE MILITAIRE : — *EN SURVOLANT LA SOMME. — AVEC GUYNEMER. — LA POURSUITE. — LES MERS DU CIEL. — MON OISEAU. — LA MORT DE GUYNEMER*, par M. R. DE LA FRÉGEOLIÈRE. 900

REVUE DRAMATIQUE. — L'*ANDROMAQUE* d'Euripide à la Comédie-Française, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française. 929

REVUE SCIENTIFIQUE. — DEUX TRAITEMENS DES PLAIES DE GUERRE : *LA MÉTHODE DE CARREL ET LA MÉTHODE DE MENCIÈRE*, par M. CHARLES NORDMANN 935

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 947

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 53990.

AP
20
R5
per.6
t.41

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY